REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 72 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 2 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de Mme **P.-G. Leymarie**, administrateur.

On ne reçoit que les lettres affranchies et il n'est répondu qu'aux lettres contenant un timbre-poste.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 42, rue Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1902, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume; 46e année. 1903, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus. Les années 1858 à 1868, puis les années 1873 et 1874 étant épuisées, chacun de ces 10 volumes de *Revue* coûtera désormais *dix francs* et ne se donne qu'avec la collection complète.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. 50 de plus par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 46 volumes pour 175 francs, pris à notre librairie. (Port en plus pour l'étranger).

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Un SPÉCIMEN de la *Revue Spirite* est envoyé contre un timbre-poste de 0 fr. 25.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Redacteur en chef : P.-G. Leymarie, *de* 1870 *à* 1901

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE. — 1903

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Siège et Administration : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*).

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 44e édition, prix : 3 fr. 50.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 34e édition, 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 37e édition ; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr., 3e édition.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 22e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.

Au pays de l'ombre, par Mme d'Espérance, prix : 4 fr.

Une Echappée sur l'Infini, par Ed. Grimard : 3 fr. 50.

Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.

Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 2 fr.

La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbe, prix : 5 fr.

Aprèsla mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.

Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis : 2 fr. 50.

Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50, relié 0 fr. 75 broché.

Dans l'invisible, Spiritisme et Médiumnité, par Léon Denis. 2 fr. 50.

Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.

Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni e Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné. : 2 fr.

Les Miracles et le Moderne spiritualisme, par Russel Wallace, prix : 10 fr.

Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.

« » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50. Les 2 volumes 6 fr.

La Survie (Echos de l'au-delà), par Rufina Noeggerath, prix : 3 fr. 50.

Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.

De Rochas. Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain, prix : 2 fr.

De Rochas. Les frontières de la science, 2 fascicules, prix : 2 fr. 50 chaque.

M. Sage. Mme Piper et la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques, préface de C. Flammarion, preuves de la survie, prix : 3 fr. 50.

M. Sage. La Zone-Frontière entre « l'autre monde » et celui-ci, prix : 3 fr. 50.

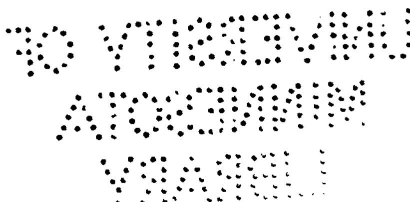
M. Sage. Le sommeil naturel et l'hypnose. 3 fr. 50.

Général A. Le Problème de l'Au-delà. Conseils des invisibles, prix : 1 fr. 50.

Grimard. La Famille Hernadec, roman spiritualiste, prix : 2 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de Mme P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue Général



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46ᵉ ANNÉE. N° 1. 1ᵉʳ JANVIER 1903.

MADAME P.-G. LEYMARIE
ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*
ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

L'IDEE DE DIEU

ET L'EXPERIMENTATION SPIRITE

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

En rentrant chez moi, après une longue absence, mon attention est appelée par plusieurs lettres sur un article de la *Revue Spirite*, intitulé : *de l'Idée de Dieu* et signé G. BÉRA, dans lequel je suis mis en cause à propos d'un vote du Congrès de 1900. Malgré mon peu de goût pour les polémiques,

je me trouve dans l'obligation de répondre, ce que je vais faire hâtivement, vu la date prochaine de la publication du numéro de janvier.

Tout d'abord, dès les premiers mots de l'article, nous relevons une erreur. Je n'ai pas mis à l'ordre du jour du Congrès la question de l'existence de Dieu, comme le prétend l'auteur. L'ordre du jour de la section spirite a été arrêté, séance par séance, par le comité d'organisation dont je ne faisais pas partie, et publié, longtemps à l'avance, comme on peut le voir dans la *Tribune psychique* et la *Revue scientifique et morale*. Dès 1899, une circulaire du Comité faisait figurer l'existence de Dieu parmi les sujets devant être soumis à l'examen du Congrès. Je n'ai eu qu'à suivre, jour par jour, l'ordre des questions, d'après le programme établi.

En ce qui concerne l'Idée de Dieu, il ne m'a nullement coûté d'entrer dans les vues du Comité. Toute mon action a eu pour objet d'empêcher la discussion de s'égarer et d'amener le Congrès à affirmer Dieu, dans sa déclaration de principes, sans chercher à le définir, afin de mettre un terme aux accusations d'athéisme auxquelles le spiritisme était en butte depuis 1889.

Les Congressistes ont affirmé leur conviction à l'unanimité et, depuis lors, les accusations d'athéisme ont cessé de se produire. C'est là un premier fait qui, à lui seul, suffirait à démontrer l'utilité et même la nécessité de ce vote.

Examinons maintenant les principaux arguments de M. Béra et pesons leur valeur : « De deux choses l'une », dit-il, « ou les spirites sont ralliés à la doctrine d'Allan Kardec, et dans ce cas il suffit d'y renvoyer leurs accusateurs ; ou ils ont cessé d'y croire, l'existence de Dieu est remise en cause, et il fallait établir un débat, bien poser la question, la discuter, etc. ».

L'unité de vue n'est pas tellement absolue parmi les spirites que des écoles dissidentes comme celle des « immortalistes », en 1889, n'aient pu élever la voix pour contester les principes de la doctrine d'Allan Kardec. Aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas M. Béra lui-même remettre souvent en question, dans la Revue fondée par l'illustre initiateur, les bases essentielles de la doctrine qui lui fut dictée par les Esprits ? Les déclarations d'un Congrès ne sont donc pas surperflues pour dissiper, de loin en loin, ces contradictions, ces obscurités, et remettre les choses au point, sous peine de voir les principes du spiritisme se désagréger et s'anéantir, à la grande joie de ses adversaires.

M. Béra, en des termes d'une ironie mordante, nous accuse d'avoir fait voter l'existence d'un « objet » que nous ne pouvons définir ni connaître et « sans savoir de quoi il était question ». Puis il ajoute : « Si Dieu existe, nos négations ne font pas qu'il s'en porte plus mal, et s'il n'existe pas, tous les votes réunis de la pauvre espèce humaine ne lui donneront pas l'existence. »

Nous répondrons que si la chose importe peu à Dieu — ce qui,d'ailleurs, est une opinion toute gratuite — elle importe beaucoup à l'homme. Car

celui qui sait trouver Dieu dans sa pensée et dans son cœur, puise dans la prière et la communion universelle dont Dieu est le centre et le foyer, des ressources psychiques et morales, sans limites, dont la mise en action, comme nous allons le voir, n'est pas sans influence sur nos succès en matière d'expérimentation, point de vue que M. Béra semble oublier, au milieu de ses dissertations métaphysiques.

Remarquons en passant que si d'aucuns, au lieu d'envelopper leurs âmes d'un pessimisme sombre et découragé, qui les aveugle et les glace, voulaient seulement les ouvrir aux effluves et aux rayons divins, ils sentiraient les vibrations d'amour et d'intelligence remplissant l'univers et ils comprendraient qu'ils émanent d'un foyer puissant, d'une âme éternelle répandant partout la lumière et la vie, et c'est là Dieu.

Revenons à la question expérimentale et voyons quel rôle jouent dans les séances les pensées, les sentiments, les aspirations. Pour les expérimentateurs et observateurs de vieille date, un fait se dégage de l'étude pratique du spiritisme : c'est que tous nos rapports avec le monde invisible sont réglés par la loi des affinités et des attractions. *Similia similibus* ! Dans ce domaine, si l'on procède à la légère, on écarte les influences élevées et l'on n'obtient que des manifestations sans caractère et sans grandeur. Parfois même, nous déchaînons des forces dont nous ne sommes pas les maîtres et qui se retournent contre nous. La première condition est donc de s'armer mentalement, d'apprendre à concentrer, à diriger ses pensées et sa volonté.

Dans l'expérimentation spirite, ce sont les forces subtiles et les éléments quintessenciés de la matière qui entrent en jeu. Or, nos pensées, nos volontés comme celles des Esprits, ont une action très étendue sur les impondérables. Les pensées sont des forces ; la volonté est une force. Suivant la nature des unes, selon l'orientation et les vibrations de l'autre, nous obtenons des résultats très différents.

Les conditions essentielles à remplir consistent donc : d'une part, dans l'état d'harmonie vibratoire des pensées et des volontés des expérimentateurs entre eux, puis avec celles des médiums, et enfin avec celles des esprits agissant, en un mot dans la combinaison des radiations psychiques des assistants avec celles de leurs collaborateurs invisibles. En dehors de cette loi, toute intervention est impossible.

En outre, les chances de succès s'accroissent avec le pouvoir des esprits qui interviennent dans les séances, et le pouvoir des esprits est toujours proportionnel à leur élévation. Tout dépend, dans nos expériences, de la protection occulte dont nous jouissons. Et cette protection, cette assistance ne peut s'exercer que si nous la facilitons par nos dispositions psychiques. C'est là ce que les expérimentateurs de fraîche date méconnaissent trop souvent. Et de là proviennent tant de déceptions, de tâtonnements d'échecs lamentables.

Démontrons par des faits la réalité de nos assertions. Tout le monde sait que les radiations de la force psychique dégagée par le corps humain peu-

vent impressionner la plaque sensible; elles apparaissent sous forme de spirales ou d'ondulations et se répandent, après un temps de pose, avec contact des doigts, sur toute l'étendue du verre. Mais faites intervenir la pensée, la volonté, dans ces expériences. Par exemple, élevez votre âme et, dans une improvisation ardente, priez! L'expérience terminée, vous constaterez que les radiations ont pris, sur la plaque, une forme particulière, comme celle d'une colonne de flamme qui monte d'un jet puissant. J'ai fait plusieurs fois cette expérience et j'ai acquis la preuve que notre pensée influe considérablement sur les fluides et que, suivant nos dispositions mentales, nous émettons, dans les séances spirites, des radiations qui facilitent ou entravent l'action des esprits élevés. Plus les radiations sont pures, intenses, élevées, plus l'intervention des âmes supérieures est facilitée.

C'est ce qu'elles déclarent elles-mêmes en nous recommandant sans cesse l'union et l'élévation des pensées, et c'est ce qu'Allan Kardec a établi dès le principe comme la condition *sine qua non* des hautes manifestations.

C'est en maintenant ces conditions dans le groupe d'études psychiques de Tours que nous avons pu, pendant des années, obtenir les beaux phénomènes dont on trouvera la description dans le mémoire adressé au Congrès. Dès que, dans un but de vulgarisation, nous introduisions dans le groupe des sceptiques, des incrédules peu disposés à se soumettre aux règles en usage, les phénomènes perdaient aussitôt de leur intensité et les médiums éprouvaient une sensation de gêne, parfois même de souffrance.

Et il en est à peu près ainsi dans tous les milieux où l'expérimentation ne revêt pas un caractère élevé. Sous la direction d'esprits d'ordre inférieur, es phénomènes prennent vite un aspect incohérent. Les médiums, insuffisamment protégés, se trouvent plongés dans une ambiance défavorable au développement de leurs facultés et leur santé s'altère peu à peu.

N'est-ce pas le cas de la plupart des médiums à effets physiques et à matérialisations? N'était-ce pas le cas de Mme Piper tant qu'elle n'eut pour guides spirituels que Pelham et Phinuit. Suivant l'expression employée, « la machine se détraqua. » Mais un jour, grâce à l'intervention d'influences plus élevées, tout changea. Impérator, Rector, etc, prirent la direction des séances, y introduisirent des habitudes d'ordre, de discipline mentale, procédèrent par le recueillement et la prière et, graduellement, les facultés et la santé du médium se rétablirent.

En dehors de ces conditions, l'action des esprits et la participation des médiums ne peuvent se produire qu'au prix de pénibles efforts, comme le déclarait Katie King en faisant ses adieux à ses amis terrestres. Ne disait-elle pas que sa mission avait été des plus douloureuses et qu'elle ne l'avait acceptée que comme une réparation de son passé? On pourrait en dire autant de nombreux médiums. Dans une atmosphère de convictions fortes, d'élévation mentale, grâce à l'assistance des esprits supérieurs, ils se sentent soutenus, aidés, encouragés. Leurs facultés atteignent leur plénitude de développement en même temps que leur santé reste bonne. Dès que ces conditions disparaissent, le contraire se produit.

Au milieu d'âmes froides, sceptiques, desquelles se dégagent des fluides glacés, ils n'éprouvent que gêne et souffrance. Comment s'étonner après cela que tant de médiums se dérobent et restent insensibles aux appels de certains expérimentateurs ?

*
* *

Rappelons donc ce principe absolu, cette loi du monde physique et du monde moral, en qui se résume toute la science du spiritisme et qui en est la règle par excellence.

Celui qui entre en rapport avec le monde invisible attire fatalement à lui des êtres en affinité avec son propre état mental et moral.

Le monde des esprits fourmille d'êtres de tous degrés, d'âmes de toute nature, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. La mort ne nous change pas et nous restons dans l'au-delà ce que nous nous sommes faits sur la terre. Il en résulte que l'atmosphère terrestre est surtout peuplée d'âmes peu évoluées. Ce sont celles-là qui se manifestent le plus facilement à nous.

Mais il y a aussi là-haut des légions d'âmes protectrices et bienfaisantes, les âmes de ceux qui ont souffert pour le bien, la vérité, la justice et qui planent au-dessus de la pauvre humanité pour la guider dans sa marche.

Au-dessus des horizons bas et tristes de la terre, il y a toute une hiérarchie d'êtres invisibles qui s'étage dans la lumière. C'est l'échelle immense du progrès, l'échelle des intelligences et des consciences supérieures qui se gradue et s'élève jusqu'aux Esprits radieux, jusqu'à Dieu.

Or, selon les radiations de nos pensées et les vibrations de nos volontés, nous écartons ou nous attirons à nous ces forces et ces influences divines. Dans ce domaine, celui qui cherche les choses inférieures, les trouve et s'abaisse avec elles ; celui qui aspire aux choses élevées, les atteint tôt ou tard et s'en fait un nouveau mobile d'ascension. Si nous voulons des manifestations d'un ordre élevé, la condition absolue est de nous élever nous-mêmes.

Et pour cela, les élans de la pensée, les aspirations vers Dieu, vers ce foyer de vie et de lumière, vers ce soleil des âmes qui illumine et réchauffe les profondeurs du Cosmos sont indispensables, parce que seules, elles nous arrachent aux influences terrestres et nous relient à ce qu'il y a de grand et de puissant dans l'Univers.

Le spiritisme, qui a pour principe la communion du monde visible avec le monde invisible ne peut prospérer et grandir que sous l'influence de pensées élevées. En dehors de cela, il ne serait que le domaine des esprits inférieurs dont le contact avec l'humanité au lieu d'être une source de force, un secours, peut devenir une cause de faiblesse et de dangers ; car c'est de là que découlent ces mystifications, ces manœuvres perfides que connaissent les spirites expérimentés et que nos adversaires exploitent habilement dans leurs revues ; de là, ces influences malfaisantes qui pèsent sur les médiums et les expérimentateurs et, à la longue, peuvent les conduire à l'obsession,

à la possession, aux pires maux. Que l'on voie ce que disait à ce sujet, dans *Spiritisme ou fakirisme*, le Dr Paul Gibier, lequel n'était pas un kardéciste.

*
* *

Tous les esprits élevés affirment l'existence de l'Intelligence suprême ; et ils disent que cette Intelligence se révèle plus éclatante et plus sublime à mesure que l'on monte les degrés de l'évolution spirituelle.

Tous les grands missionnaires, tous les grands médiums du passé, ceux qui ont produit les phénomènes les plus puissants, étaient pénétrés de la pensée de Dieu et ont déclaré agir en son nom.

Les initiés des temples de l'Orient, les Pythagoriciens, avaient tous en vue cet objectif suprême.

Jésus, dont toute l'existence, semée de miracles, c'est-à-dire de phénomènes grandioses, n'est qu'une communication constante avec l'invisible, l'affirme souvent : « C'est mon Père qui m'a envoyé. » De même chez ses apôtres qu'il n'avait choisis pour tels que parce qu'ils étaient tous médiums.

Et Jeanne d'Arc, cette vierge incomparable, qui possédait à un si haut degré les plus belles facultés : clairvoyance, audition, prémonition, etc., n'est pas moins précise en son naïf langage : « Je viens de la part de Dieu pour délivrer la France des Anglais. » Et encore : « Je viens de la part du roi du Ciel et je vous apporte les secours du Ciel. » Et par elle, la France s'est relevée de l'abîme où des événements effroyables l'avaient plongée ; elle a échappé à la destruction, à la mort. Ce qui démontre que Dieu ne se désintéresse pas autant des choses humaines que M. Béra paraît le croire.

Combien d'autres exemples célèbres ne pourrions-nous pas citer ? Mais nous devons nous borner.

Résumons-nous. Le spiritisme pratiqué sans but élevé, sans protection, sans soutien efficace, devient une œuvre pleine d'incertitude et de dangers. C'est la porte ouverte aux mauvaises influences. Mais inspiré par une pensée élevée, par les aspirations vers Dieu, il peut être une source de lumières et de forces morales. La prière, non pas banale et faite du bout des lèvres, mais ardente et venant du cœur, la pensée de Dieu, c'est l'arme qui écarte les esprits malfaisants ; c'est le lien magnétique qui attire les esprits du bien, nous assure leur assistance et, grâce à eux, nous pouvons communiquer alors avec ceux que nous avons aimés sur la terre, qui ont été la chair de notre chair, le sang de notre sang et qui, du sein de l'invisible, tendent encore leurs mains vers nous. Nous pouvons même, dans un but d'instruction et de relèvement, communiquer sans danger avec les esprits arriérés.

Dans ces conditions, comme l'a établi Allan Kardec, le spiritisme devient une œuvre féconde, une source de hautes et puissantes consolations, un moyen d'élévation et de moralisation pour l'humanité.

Dans un prochain article, nous examinerons les autres objections de M. Béra.

(*A suivre*). LÉON DENIS.

NOTIONS
SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT
Aux principales périodes de l'histoire

I

CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS (1)

Le problème de la mort, demeuré si longtemps insoluble, cette énigme torturante que le sphinx ironique qui semble présider à nos destinées a proposé à l'homme dès son apparition sur la terre,se retrouve partout,insidieuse et menaçante, dans les écrits, dans les doctrines, dans toutes les religions des peuples de l'antiquité.

Les philosophes pas plus que les moralistes ne sont parvenus à la deviner, si bien que les prétendues solutions qu'ils ont essayé d'en donner se réduisent à de vagues hypothèses, à des légendes populaires plus ou moins poétiques, quand elles ne sont pas grotesques, à des systèmes quelconques aussitôt réfutés qu'ébauchés et finalement à des renseignements suspects et déconsidérés à l'avance que prétendaient nous imposer les vieux cultes idolâtres. N'avoir pour garantie de l'immortalité de l'âme que les attestations des prêtres de Jupiter, de Vénus ou d'Apollon, pouvait sans contredit paraître insuffisant.

Sans doute, chez les anciens comme de nos jours, il y a eu des sceptiques intransigeants, affirmant et enseignant que nulle autre vie ne succède à la vie présente ; mais ces négations étaient toutefois plus rares qu'elles ne le sont aujourd'hui, où il est de bon ton de nier *a priori*, sans rien savoir, sans s'informer,sans étudier quoi que ce soit,sous le fallacieux prétexte qu'il serait vraiment par trop naïf d'être dupe d'illusions, fussent-elles consolantes.

Les jeunes humanités,moins portées au désenchantement et au doute, ne demandaient, tout au contraire, qu'à croire, à la condition de trouver dans leur foi des espérances pouvant entrer en déduction dans le compte des misères et des amertumes de l'existence terrestre.

Les certitudes d'une vie éternelle qu'au IVe siècle l'ancien monde avouait n'avoir pas encore trouvées, il les avait longtemps et passionnément cherchées dans sa conscience et dans l'histoire. Il en avait demandé l'affirmation aux races qui l'avaient précédé. Par une transmission longtemps obscure,

(1). Les principaux documents utilisés dans la première partie de cette étude sont tirés d'un article remarquable publié il y a quelques années par M. A. Chassang dans la *Revue contemporaine*.

mais aujourd'hui scientifiquement démontrée, ses philosophes avaient hérité des spéculations, disons plutôt des révélations de la sagesse orientale et presque rien ne lui était étranger de ce qu'avaient cru et enseigné les prêtres de l'Egypte, les mages de la Perse et les brahmanes de l'Inde. Toutefois, assez difficile était l'assimilation par les peuples de l'Europe méridionale des croyances mystiques de l'Orient.

Autant les peuplades d'Asie acceptaient, par tempérament et atavisme de race, les perspectives d'un Nirvana, où semblait devoir s'annihiler la personnalité des croyants qui, avec délices, se noyaient à l'avance dans l'océan d'une Divinité immanente, universelle, autant protestaient contre une telle conception les citoyens de la Grèce et de Rome dont la personne humaine réclamait impérieusement ses prérogatives inaliénables, quelles que fussent du reste les exigences absorbantes de l'Etat et de la Cité.

Aussi, n'est-ce que chez quelques philosophes isolés que l'on trouve des adeptes du panthéisme asiatique, alors que dans le polythéisme grec ou romain, non moins qu'en Egypte, chaque citoyen, en raison même de la multiplicité de ses dieux, ne crut jamais à autre chose qu'à la persistance de la personne humaine, soit dans le Tartare ou les Champs-Elysées, soit même sur notre terre elle-même.

Ajoutons, toutefois, que cette croyance ne se maintint pas toujours sans altération. Suivant les temps, les points de vue et les doctrines que modifient si souvent les conceptions changeantes des cervelles méridionales, se manifestèrent des hésitations, des temps d'arrêt d'où jaillirent des revendications soudaines, caractérisées par des variations souvent originales et suggestives que nous nous proposons d'étudier, ici, ne fût-ce que pour suivre, d'après les indications de l'histoire et avec l'intérêt qu'ils méritent, les efforts généreux et persistants que fit l'ancienne Europe méridionale, pour se soustraire à l'antipathique perspective du néant et dégager des tâtonnements du paganisme la notion morale et réconfortante d'une vie ultérieure, juste rémunératrice des imperfections et des injustices de la vie actuelle.

Pour aussi loin que l'on remonte dans les annales grecques ou romaines, on voit le peuple ignorant et inconsciemment fétichiste entourer de chimères puériles ou de supertitions grossières la croyance à une autre vie, mais nulle part on ne la lui voit repousser de parti pris.

C'est dans les écoles de certains philosophes qu'il faut aller, pour rencontrer la négation systématique de cette croyance universelle et les stoïciens, eux-mêmes, ne résolurent la question de l'immortalité que d'une manière vague, indécise et sans autre motif — évidemment suggéré par leur impassibilité hautaine — que l'exercice du devoir ne saurait comporter l'espérance d'une récompense quelconque. Conception plus dédaigneuse que vraiment grande et morale et qui présumant trop de la faiblesse humaine pour laquelle

ne saurait exister le fait d'un désintéressement absolu, surexcite en elle un des mauvais sentiments de notre nature : l'orgueil dont les éléments constitutifs sont une vanité outrecuidante aggravée par le mépris de toute infériorité.

Même indécision regrettable dans le domaine philosophique. Cicéron, dans sa première *Tusculane*, se demande « si la mort est un mal » et constate que les philosophes qui l'ont précédé sont en désaccord sur ce point. Lui-même hésite, se contredit. Tout en feignant de croire à l'immortalité, il n'en dit rien dans sa correspondance et dans le traité de la *Vieillesse*, se borne à la considérer comme un « *grand peut-être* », expression que lui empruntera plus tard, notre sceptique Montaigne. Il est vrai que le *Songe de Scipion* nous fait un brillant tableau de l'immortalité réservée aux grandes âmes ; mais ce songe est-il autre chose qu'une pure fiction littéraire ? Après tout, Cicéron n'est pas un philosophe original. Il n'est que l'écho des philosophes anciens et que de négations il y avait à glaner parmi les sceptiques, les matérialistes, les panthéistes et les épicuriens, à côté de démonstrations indécises et insuffisantes de l'immortalité ! Les uns croyaient à l'anéantissement complet de l'homme après la mort, les autres pensaient que les atomes dont nous sommes formés devaient produire d'autres combinaisons ou que « la parcelle de souffle divin » qui nous a été octroyée, selon l'expression d'Horace, devait remonter et s'absorber à jamais dans son foyer. Lucrèce, le matérialiste assermenté, irréductible, se vantait d'avoir réduit à néant tous les récits, concernant l'autre vie. Virgile, pour sa part, l'estimait heureux d'avoir mis sous ses pieds toutes les frayeurs du vulgaire — chose facile, après tout puisqu'au dire de Cicéron, « des fables aussi ridicules ne pouvaient inspirer d'effroi qu'aux vieilles femmes ».

Du sein de toutes ces négations sortirent d'étranges travestissements du dogme de l'immortalité, en même temps que du panthéisme oriental était sortie une vague *palingénésie*, sorte de retour à l'Etre infini, après une série de migrations variées. De la même source, enfin, découla la doctrine de la *métempsycose* que la Grèce avait empruntée à l'Egypte et qu'elle défigura de mille façons, dans les efforts qu'elle tenta pour la rendre accceptable.

Ne rions pas, outre mesure, de ces tâtonnements, de ces parodies plus ou moins grotesques. Là, étaient les germes de vérités futures.

C'est avec une étonnante lenteur que ces vérités évoluent à travers toutes les circonvolutions de l'obscure cervelle des hommes. De toute incubation, même normale, ne sort-il pas une série de petites créatures d'apparence tératologique, larves informes, embryons équivoques, fœtus inertes dans les tissus desquels circule une vie hésitante qui avance, puis semble reculer, s'arrêtant parfois dans une impasse dont elle franchit toutefois l'obstacle apparent, pour arriver aux merveilles de l'éclosion, d'où jaillit tout l'être dans l'épanouissement final de sa complexe organisation.

Ainsi en est-il des idées qui longtemps cheminent dans l'ombre, des doctrines que défigurent tout d'abord tant d'erreurs, de superstitions, de symboles grossiers, mais qui malgré tout, finissent par se manifester au grand jour dans leur féconde réalité.

Ce phénomène curieux, nous pouvons le constater dans la lente évolution de l'admirable doctrine des réincarnations. Ce dogme fondamental n'apparut tout d'abord que sous la forme quelque peu ridicule d'une métempsycose dont on a tant ri autrefois et de nos jours encore et que ne comprit aucun philosophe de l'antiquité, si bien que Platon, lui-même, sembla vouloir la défigurer, soit qu'il ne pût en saisir la profonde signification, soit plutôt qu'il voulût la dissimuler aux yeux de ses contemporains, retenu qu'il était, sans doute, en tant qu'initié, par le serment qu'on dut lui imposer dans les mystères des temples égyptiens. Mêmes restrictions furent faites par Pythagore, autre initié.

Toujours est-il que cette métempsycose fut incontestablement ridicule dès le début, ainsi qu'on en pourra juger par les détails suivants.

Selon les Egyptiens, la vie de l'homme est chose multiple. Lorsque l'âme s'était séparée du corps d'un homme, elle allait dans celui de quelque animal et ce n'est qu'après toutes sortes de transmigrations, pendant un laps de 3.000 ans environ, qu'elle rentrait dans le corps d'un autre homme.

Cette doctrine bizarre, qu'elle fut apportée en Grèce par Orphée, Phérécyde de Scyros, Pythagore ou tel autre, fut complètement modifiée par les quelques philosophes qui finirent par l'adopter. Pour eux, ce n'était plus à la suite de migrations fortuites et nécessaires que l'âme finissait par se loger dans un corps humain, sa demeure définitive. Il fut admis que ces migrations dépendaient de certaines conditions provenant d'une certaine harmonie entre l'âme et le corps qui lui était désormais attribué, non par une loi cosmogonique, mais par une dispensation morale, en ce sens que les épreuves de la vie étaient considérées, par une bien plus haute conception, comme un châtiment appliqué à des fautes antérieures commises au cours d'une série d'existences successives et conséquemment comme un moyen de purification. D'après ce système, les animaux qui peuplaient la terre n'étaient autres que nos ancêtres coupables à divers degrés et expiant, dans une humble incarnation, les fautes d'une précédente vie humaine. Inutile d'ajouter que la conséquence dernière de cette croyance devait aboutir à l'abstention rigoureuse de toute nourriture animale, puisque tuer une bête c'était chasser l'âme d'un ancêtre de la demeure qui lui avait été momentanément assignée par les dieux. On sait que Pythagore et ses disciples se conformèrent aux exigences de cette doctrine et qu'ils peuvent être considérés comme les promoteurs du *végétarisme* actuel, auquel se soumettent tous ceux que révoltent les hécatombes quotidiennes d'animaux innocents

dont la chair, au dire des hommes carnivores, est indispensable au maintien de nos énergies physiques.

Platon, après Empédocle, reprit la doctrine pythagoricienne de la métempsycose et l'exposant à sa façon, insista spécialement sur le caractère moral qui lui avait été attribué.

Nous avons dit plus haut combien vagues furent ses idées concernant cette doctrine si peu comprise et ce n'est qu'en faisant la synthèse de ces idées, assez peu concordantes, du reste, qu'on rencontre çà et là dans le *Timée*, le *Phédon*, le *Phèdre* et la *République*, que l'on peut arriver à cette conclusion que, pour lui aussi, la vie présente n'est autre chose que le châtiment qu'ont mérité des fautes antérieures et qu'une expiation préalable n'a pas encore effacées au Grand Livre de nos dettes. Après la mort, les âmes suffisamment réhabilitées reviendront habiter l'astre à la population duquel elles appartiennent et dont elles partageront le bonheur. Les autres seront soumises à une nouvelle série d'épreuves dont elles ne verront le terme que lorsqu'elles auront reconquis leur dignité première, conquête qui ne pourra se faire que dans une période de dix mille ans, sauf améliorations survenues dans le cours de ce temps d'épreuves continues. Plus tard, ces conceptions devaient fournir à Virgile quelques vers du VIe Livre de l'*Enéide* dans l'exposition du système qu'Anchise fait à son fils Enée. Mais ce qui n'était pour Platon et surtout pour Virgile qu'un prétexte à dissertations plus ou moins poétiques, devint pour les Pythagoriciens et pour les néo-platoniciens d'Alexandrie, particulièrement, le sujet d'un enseignement précis et dogmatique.

Pour Plotin, chef de la nouvelle école, ce n'était plus une hypothèse, c'était un dogme officiellement accepté. Selon lui, « c'est une croyance universellement admise que l'âme a commis des fautes et que pour les expier, elle passe dans de nouveaux corps ». Mais quels étaient ces corps et dans quelles conditions s'opérait la migration des âmes coupables ? Platon, dans ses mythes sur la métempsycose, n'avait pas hésité à faire passer les âmes méchantes dans des corps d'animaux. Il changeait les avares en éperviers ou en loups ; en ânes les concupiscents, en singes les bavards lâches, insolents et grotesques.

Plotin proteste contre ces applications un peu forcées de la doctrine que matérialisaient ces spécifications étroites. Pour lui, l'épervier n'est qu'un épervier, le loup un loup, le singe un singe, mais les âmes perverses entraient dans ces corps d'animaux en raison de l'affinité qui existe entre elles et ces bêtes malfaisantes.

Jamblique et Porphyre que ne satisfaisait pas complètement cette rectification, firent un pas de plus pour donner à l'hypothèse de la métempsycose tout à la fois une application plus élevée, en même temps qu'un caractère

On avait choisi pour les expériences la salle à manger, en transformant l'encoignure de l'unique fenêtre en « cabinet médianimique ». Après que l'on eut transporté une partie du mobilier dans les pièces voisines, je fus moi-même chargé d'apprêter le cabinet. Alors, j'étendis au-devant de l'encoignure de la fenêtre une couverture en laine, de couleur rouge sombre; après quoi, j'appliquai, au moyen d'épingles, aux bords libres des rideaux, quelques bandes en toile noire. Avec le consentement des maîtres de la maison, je choisis ensuite un petit lit en fer, pareil à ceux en usage dans l'armée et je l'installai à l'intérieur du cabinet. C'est moi-même qui choisis aussi le matelas, et le plaçai sur le lit.

A 20 centimètres environ du cabinet, l'on mit une table en bois blanc, rectangulaire, pas trop grande; à moins d'un mètre d'elle on disposa un double rang de chaises. Un piano, placé en sens diagonal, se trouvait dans un coin de la chambre.

La pièce était vivement éclairée par une suspension à gaz, bec Auer.

Avant de commencer la séance, l'on contrôla rigoureusement Mme Palladino, le médium. Elle fut dépouillée, en notre présence, d'une partie de ses vêtements. Le contrôle plus intime, sans aucune restriction, a été exécuté par Mmes Avellino et Montaldo, dans une chambre à côté, où le médium se déshabilla complètement. Lorsqu'il se rhabilla, nous examinâmes un à un tous ses effets; nous en observions même les transparences pour nous assurer qu'ils ne cachaient rien. Voici quels ont été les effets examinés: pantalon et gilet en laine rose, chemise blanche, bas en coton noir, jupon et cache-corset en flanelle rose, blouse en flanelle rouge et jupe en laine bleue. Mme Palladino, pendant les séances, ne porte pas de corset. Dans l'unique poche de sa jupe, nous ne trouvâmes qu'un mouchoir chiffonné.

Le médium se rhabilla donc, en la présence des deux dames, qui ne la quittèrent pas un instant et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à 10 h. 1/2.

Mme Palladino s'assit à l'un des bouts de la table; elle avait, à sa droite, le professeur Morselli; à sa gauche, M. Bozzano; chacun d'eux posait une main et un pied sur une main et un pied du médium. Venaient ensuite, en formant la chaîne et en appuyant les mains sur la surface de la table, M. Montaldo, Mme Montaldo, Mlle Avellino et moi.

Presqu'aussitôt, la table se mit en mouvement. Le médium invita le Dr Morselli à placer le bras et la main qui lui restaient libres sur ses genoux, pour en constater l'immobilité. La table se souleva de plus de 40 centimètres, en restant suspendue en l'air presque une minute. Il faut remarquer que, pendant la lévitation, les mains des assistants étaient toutes soulevées; seulement la main droite du médium, jointe à la main gauche de

M. Morselli, touchait à peine la surface de la table, tandis que sa main gauche, libre, était, elle aussi, soulevée en haut. Lorsque la table retomba, lourdement, elle produisit beaucoup de bruit, à tel point que nous remarquâmes que, si cela se renouvelait, les locataires de l'appartement au-dessous auraient pu s'en trouver incommodés.

Il y eut, bientôt après, une deuxième lévitation de même durée. Le médium nous dit d'exercer une forte pression sur la table, de haut en bas, mais nous ne parvînmes qu'à la faire baisser de quelques centimètres seulement ; chaque fois que nous cessions de presser dessus, la table reprenait la position d'auparavant. Après quoi, elle descendit toute seule, *doucement*, jusqu'à terre, sans y produire aucun bruit.

Presqu'aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avellino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les pouls aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore, par plusieurs nœuds, les bouts de la ficelle aux barres du lit. Après avoir contrôlé avec soin toutes ces attaches, le professeur Morselli en fit une troisième encore, toujours avec des nœuds fort nombreux, en fixant les pieds du médium à la traverse en fer du bout du lit.

Alors chacun de nous prit place sur les deux rangs de chaises. Au premier rang se trouvaient successivement assis, dans l'ordre marqué par le diagramme, M. Avellino père, moi, le prof. Morselli, Mlle Avellino et M. Avellino fils. Au deuxième rang, M. et Mme Montaldo, Mme Avellino et M. Bozzano. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu, que l'on pouvait encore lire — ainsi que le fit remarquer le prof. Morselli — les plus petits caractères d'un journal (corps 6) (1).

Après un quart d'heure environ, la table, qui était à un mètre de nous, et à 20 centimètres du cabinet, entra toute seule en mouvement. D'abord, elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été déplacés par deux mains, et il se forma, dans la partie supérieure, une large ouverture dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tête et la partie du corps qui étaient visibles se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes

(1) Ce moyen de déterminer l'intensité de l'éclairage d'une pièce, pendant les séances, mérite d'être retenu et imité. Il faudrait même ajouter à quelle distance de la lampe la lecture peut être faite. Les expressions dont on se sert le plus souvent dans les comptes rendus des séances : « On y voyait encore un peu... Les assistants pouvaient s'apercevoir réciproquement », etc., sont vraiment par trop vagues. — *N. de la R.*

circulaires de ce tissu — ce qui faisait qu'on n'apercevait qu'une petite portion ovale de la figure — une portion suffisante, pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts de deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer; et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Après quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent de rechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger on pouvait entrevoir le teint rosé du visage, les reliefs du nez, des zygomas et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous; et, avant de se retirer, elle nous envoya plusieurs baisers sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment, nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le prof. Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été attachée. Le médium, entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les pouls excessivement serrés. Le prof. Morselli lui délivra alors les pouls avec beaucoup, de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds; Mme Palladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

Comme M. Morselli allait reprendre sa place, M. Bozzano fit remarquer que le professeur, se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé, en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit; le Dr Morselli occupa donc la chaise marquée dans le diagramme par le n° 5; et M. Avellino celle marquée par le n° 3, où le Dr Morselli était assis auparavant.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presque en même temps, nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme, assez ressemblante à celle dont

nous avons parlé plus haut. L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant, de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps, qui était évidemment matérialisé.

En attendant, le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec sa chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avions vu apparaître la figure précédente. Seulement, si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant entre elles quelques points de dissemblance. Le nombre de tours des bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon, que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme matérialisée était entouré par un nombre tout aussi grand de tours des bandes; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer, avec une certaine exactitude, sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là, encore, nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyions était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour 30 centimètres au moins, sur le devant du piano, jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agita en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Palladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort. Le professeur accourut, avec l'intention de la débarrasser tout aussi bien des deux ficelles qui restaient. Mais son étonnement comme le nôtre fut grand lorsque nous dûmes constater que le médium avait été de nouveau lié aux pouls, et fixé aux deux barres latérales du lit au moyen de plusieurs tours de corde, qui s'achevaient par des nœuds bien plus nombreux comme plus serrés que ceux qui avaient été faits au commencement de la séance par M. Morselli. C'est à tel point, que le professeur dut

2

renoncer à les dénouer lui-même ; il fallut que l'un de nous se mît à l'œuvre, mais il n'y parvint qu'après un travail assez long et patient.

Cette fois, l'on délia Eusapia, non seulement aux pouls, mais aussi aux pieds ; le lien du tronc la retenait seul, désormais, aux barres du lit.

Nous avions à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presqu'en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de quarante ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc garni de broderie de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps, qui n'était pas cachée par les rideaux, était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés, eux aussi, d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout, en nous en approchant, — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattit, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant, à différentes reprises, de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Pendant ce temps, les plaintes d'Eusapia continuaient et augmentaient toujours ; ce qui fait que nous nous décidâmes à pénétrer dans le cabinet. Elle occupait la position dans laquelle elle avait été laissée et elle paraissait lasse et souffrante. La respiration était oppressée ; la pulsation était agitée et forte ; il fallut se décider à suspendre la séance. Mme Palladino, toujours en trance, fut délivrée du seul lien qui lui restait ; nous la fîmes descendre de son lit et elle vint s'asseoir sur une chaise à l'un des bouts de la table. Il y eut encore quelques phénomènes insignifiants, après quoi nous accompagnâmes le médium dans la chambre à côté, afin d'inspecter de nouveau ses vêtements.

Tel est le compte rendu, rigoureusement, exact d'une séance dont l'importance se conçoit aisément. En effet, les phénomènes s'y sont déroulés dans des conditions de contrôle qui détruisent absolument les objections des adversaires. Les manifestations eurent lieu en pleine lumière, dans un milieu choisi, contrôlé et sévèrement apprêté par nous. Le médium a été soumis à un système d'investigations, aussi complet qu'on pouvait le désirer. Dans le

cabinet, le médium était ligotté de manière à défier la critique la plus rigoureuse. D'ailleurs, comme les manifestations se produisaient quelques instants seulement après que nous étions sortis du cabinet médianimique, et comme nous rentrions dans le dit cabinet quand les manifestations avaient à peine cessé, le temps aurait manqué au médium pour se délier et se relier tout seul. Enfin, peut-on admettre logiquement l'hypothèse que le médium, en un clin d'œil, se liât strictement les pouls, sans l'aide de personne? Il n'est donc pas possible de supposer, en ce cas, un truc d'Eusapia. Encore moins pourrait-on avoir recours à la vieille hypothèse de l'hallucination. La durée des manifestations ; le fait qu'elles ont été invariablement perçues par tous de la même manière ; l'ombre que les formes matérialisées projetaient sur la muraille éclairée par le gaz; enfin (puisque cela doit bien compter pour quelque chose) la conviction que chacun de nous a le droit de conserver au sujet de l'intégrité de ses sens spécifiques, — ce sont là des arguments qui éliminent victorieusement et absolument toute idée d'hallucination. Après cela, je ne sais ce qu'on pourrait encore m'objecter, si ce n'est qu'un manque de franchise pour ma part; à cela il n'est pas besoin que je m'arrête, à tel point est digne de foi le témoignage des personnes distinguées qui ont assisté avec moi à la séance (parmi lesquelles l'éminent professeur Henri Morselli) et qui sont toutes là pour confirmer complètement ce que mes oreilles et mes yeux ont perçu.

Les phénomènes que nous avons constatés sont, par conséquent, dignes de la plus grande attention et de l'examen le plus consciencieux. Pour le moment, je ne me prends pas à discuter l'interprétation à donner à ces faits. Je me bornerai à dire que, quoiqu'ils échappent au patrimoine du positivisme scientifique, personne ne peut affirmer que leur explication ne réside pas en des lois psycho-physiologiques que nous ignorons complètement encore. C'est pour cela que l'on ne peut s'empêcher de blâmer les attaques âpres par lesquelles on s'efforce de combattre la réalité des phénomènes, en alléguant les fraudes, malheureusement trop vraies, de quelques médiums. Il est à souhaiter que les savants, en mettant de côté la méthode commode, mais stérile, de la négation *a priori*, se décident enfin à examiner des faits, dont l'étude est destinée à éclairer la région scientifique d'une nouvelle lumière éblouissante.

Gênes,

Dr J. VENZANO.



SUR L'IDÉE DE DIEU

CORRESPONDANCE

Un lecteur anonyme de la *Revue Spirite* me fait l'honneur de me prendre à partie à propos de mon article du mois dernier sur *l'Idée de Dieu* qu'il trouve dangereux, et d'un autre article du même mois sur *La Preuve décisive*, qu'il juge faux. Décidément je n'ai pas l'heur de plaire à ce correspondant. Mais comme ses critiques et ses craintes pourraient être partagées, dans une certaine mesure, par d'autres lecteurs ; comme elles ont un caractère général et me permettent de fournir des explications que je m'attendais bien à avoir à fournir — car ce n'est pas impunément qu'on s'attaque aux phrases toute faites, sonores et creuses, qui ont bercé l'enfance de l'humanité — comme je tiens surtout à éviter les malentendus avec les lecteurs de la *Revue*, je saisis avec empressement, et en vertu de mon droit de réponse, l'occasion d'expliquer les idées que je soutiens.

Voici d'abord *in extenso* la lettre de notre correspondant anonyme :

Paris 7 décembre 1902.

Madame,

Voulez-vous me permettre, en mon nom et au nom de quelques amis, de vous dire les réflexions que nous a suggérées la lecture de votre dernière Revue.

Dans un article, intitulé « l'Idée de Dieu », un de vos collaborateurs, — le principal, dit-on, — a fait une profession de foi absolument athée et matérialiste.

Après avoir raillé M. Léon Denis d'avoir enlevé, par surprise, au Congrès de 1900, un vote en faveur de la croyance à l'existence de Dieu, l'auteur de l'article s'attache à démontrer que toutes les conceptions que nous nous faisons de la Divinité sont absurdes et enfantines.

Il examine cette question à la lueur de *la science moderne*, dit-il, page 723 : et, reprenant des paradoxes bien vieillis, il conclut que Dieu n'est pas immatériel, qu'il n'est ni bon, ni juste, ni parfait, ni créateur, ni cause première, ni même une intelligence directrice de l'évolution. — Il termine en disant : « Dieu existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? Je n'en sais rien ».

Il y a des siècles que de grands penseurs, des philosophes, des théologiens ont essayé de résoudre cette question, — ils y ont renoncé. Les plus grands génies se sont inclinés devant ce mystère, et ce n'est pas un petit article de revue, écrit en un tour de main, qui élucidera cet immense problème.

Mais, et c'est pour cela que je vous écris, les conséquences de cette lecture pourront être déplorables pour tous les esprits indécis, peu avancés ou peu instruits qui le liront.

Ils se diront que puisqu'un rédacteur de la *Revue Spirite* fait profession d'Athéisme, il doit être dans le vrai, et les idées matérialistes qui circulent de plus en plus de tous les côtés doivent être exactes — un Dieu créateur, juste et bon n'existe pas — la *Revue* le dit.

Si on continue sa lecture, on trouve un autre article qui nous a aussi profondément étonnés; il est du même rédacteur, et, après l'avoir lu, on reste convaincu que l'auteur ne croit pas à la communication. Tous les travaux qui ont été faits depuis 50 ans ne comptent pas pour lui.

Il veut bien admettre que toutes les preuves apportées depuis un demi-siècle, par des penseurs et des savants de tous les pays, l'ont été de bonne foi, mais il les trouve toutes défectueuses et discutables. Heureusement que ce rédacteur est arrivé et qu'il apporte avec lui un moyen de contrôle infaillible. Si on le suit, on aura *la preuve décisive* — car cette preuve on ne l'a *pas encore* (p. 747, § 4).

Mais, comme pour faire avaler cette dure pilule, il faut l'entourer d'un peu de miel, l'auteur termine son article en disant que cette preuve *existe* (p. 752), mais qu'il faut la trouver.

Malgré cette conclusion bizarre et à laquelle on était loin de s'attendre, tous ceux qui liront cet article seront absolument convaincus qu'il n'y a aucune preuve de la réalité de la communication, qu'on la cherche en vain depuis 50 ans, et que puisqu'on ne l'a pas trouvée, il y a gros à parier pour qu'on ne la trouve pas. — Ces idées sont fausses et dangereuses.

Pardon de cette longue lettre. Ne voyez dans ce qu'elle contient que lé désir que nous avons de défendre notre doctrine, et de vous signaler une erreur qui vous a certainement échappé.

Ne pourriez-vous, dans un prochain numéro, faire paraître un article qui atténuât, dans une juste mesure, les idées par trop hasardées de votre collaborateur.

Agréez, Madame, les sentiments repectueux

d'un de vos lecteurs.

D'abord que notre correspondant se rassure. Les idées exprimées dans les articles incriminés me sont entièrement personnelles et n'engagent en aucune façon la *Revue*. Notre estimable directrice a pensé que chacun, en notre siècle, a le droit d'exprimer son opinion, sans avoir à subir une censure ecclésiastique, que le jugement de ses lecteurs, — n'en déplaise à notre contradicteur — est suffisant, pour leur permettre de distinguer la vérité du sophisme, et qu'enfin la *Revue* n'a pas pour mission de préparer à ses abonnés une pâtée intellectuelle, suivant une formule orthodoxe. Il faut être dans notre beau pays de routine, et subir le triste héritage de quinze siècles d'entraves à la liberté de penser, pour être réduit à défendre de pareils truismes. Voilà bien la preuve manifeste du danger de faire du Spiritisme une Religion ou une Doctrine, au lieu d'en faire une Science, et cela en dépit d'Allan Kardec, qui s'en est toujours défendu, et que quelques-uns de ses disciples voudraient emprisonner dans ses livres. Par un procédé semblable, les disciples de Jésus, avec quelques préceptes de morale, sont arrivés à édifier la religion dogmatique et intolérante que l'on connaît. Le pharisaïsme étroit des Juifs, le despotisme autoritaire de l'Eglise, subsistent plus qu'on ne croit au fond des meilleurs esprits, bien qu'ils s'en croient libérés.

Je veux régler tout d'abord la question, pour moi la moins importante,

celle de la « Preuve décisive ». Je ne pense pas que les lecteurs de la *Revue* aient pu voir dans cet article autre chose que ce que j'ai voulu dire et ce que j'ai dit : non pas que la preuve décisive n'existe pas, mais qu'il serait très intéressant de tomber d'accord sur un fait bien connu qui, par suite de la façon méthodique avec laquelle il aurait été observé, et de la qualité des observateurs, répondrait à *toutes* les objections *actuelles* de la science et des savants — qu'il est insensé de considérer toujours comme négligeables et dignes de mépris. Ce sont pourtant eux, quand ils sont ralliés au spiritisme, dont les noms reviennent sans cesse,et que l'on cite à tout propos.Eh bien ! je n'ai fait que dire ceci : quelques-uns des grands témoins sont morts,d'autres semblent avoir été trompés; pour la plupart les faits cités sont très anciens,et il faut à notre époque des faits toujours nouveaux, répondant aux objections nouvelles qu'on ne pouvait prévoir autrefois; voilà pourquoi je suppose qu'une preuve établie dans les conditions que j'ai proposées aurait des chances de faire impression et faciliterait bien des discussions,qui s'égarent dans le vague sans convaincre personne.

Je passe à l'Idée de Dieu. D'abord qu'il soit bien entendu que ce n'est pas Dieu que j'attaque. Pour moi, il est l'Inconnu et l'Inconnaissable, et il me paraît aussi fou à l'homme de se dire fixé à son égard qu'à la goutte d'eau de vouloir contenir l'Océan. L'homme ne peut pas plus attaquer Dieu que le ver de terre attaquer le soleil. Ce que je discute, c'est l'idée de Dieu, et les diverses fortunes qu'elle a subies, et, de son inconstance passée, il m'est impossible de conclure à sa permanence future. Dire d'un homme qu'il est athée ou matérialiste, ce n'est rien autre chose que de lui coller une épithète dans le dos. Cela ne signifiera jamais rien, cher Monsieur, tant que, vous ne pourrez pas me dire au juste ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que la matière ; or je vous défie bien de le dire avec certitude. Si vous me dites que vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, je vous répondrai que vous n'avez pas le droit d'en parler, de dire qu'il est ceci ou cela, et surtout, comme font les prêtres (et comme je l'ai vu faire à bien des Esprits dans des séances spirites ridicules), de dire que Dieu *veut* ceci ou *ne permet pas* cela. C'est de l'outrecuidance cléricale, ni plus, ni moins. Et si vous me dites que vous savez ce qu'est Dieu, vous me permettrez de vous répondre, avec tout le respect possible, que vous venez de proférer une énormité si monstrueuse que l'ignorance seule du sujet peut justifier une telle assertion. Que diriez-vous du microbe logé dans une des cellules de votre corps qui prétendrait savoir si vous êtes bon ou méchant, parfait ou imparfait, faible ou puissant?

Vous m'opposerez peut-être, en me renvoyant la balle, que je n'ai pas alors davantage le droit de parler de Dieu et de dire ce qu'il est. J'ignore ce qu'il est et je n'en parle pas, mais je puis, dans une certaine limite, savoir

ce qu'il n'est pas, car ce n'est pas lui que je considère alors, mais l'idée que les hommes s'en font. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes d'accord tous deux, je suppose, pour dire que Dieu n'est pas le fétiche grossier qu'adore le sauvage, et c'est tout simplement en étendant cette idée que je puis savoir que le Dieu que vous imaginez est aussi, dans son genre, un fétiche, d'une autre sorte assurément, mais tout aussi impossible.

Vous dites, mon cher contradicteur, que j'emploie des « paradoxes bien vieillis » et qu' « il y a des siècles que des grands penseurs, des philosophes, des théologiens, ont essayé de résoudre cette question et y ont renoncé. » Eh ! que fais-je autre chose que vous dire de renoncer comme eux à parler de Dieu, à dire surtout que vous savez qu'il possède tel ou tel attribut, dont vous le gratifiez sur la foi illogique de ces mêmes penseurs et théologiens qui ont renoncé à leur problème? Pour un paradoxe, voilà un paradoxe. Et ces fameux philosophes et théologiens ne s'en tiennent pas à un paradoxe, ils les collectionnent.

Vous dites que mes arguments sont dangereux, mais vous ne les réfutez pas. Voulez-vous me dire comment vous pouvez faire accorder, autrement que par des sophismes, la bonté absolue avec la justice absolue, la perfection de Dieu avec l'imperfection du monde, son ouvrage; la bonté de Dieu avec la loi immorale du plus fort, qui régit toute la nature; le bonheur de Dieu avec la souffrance universelle des êtres sensibles ; la Création avec l'Evolution ; l'immuabilité divine avec la loi de perpétuel progrès, etc., etc. Vous me direz qu'on a déjà répondu à tout cela. Oui, mais par des arguments de sentiment qui ne convainquent que ceux qui sont convaincus d'avance. Je regrette que la place dont je dispose ne me permette pas de vous démontrer dans combien de sophismes vos fameux théologiens nous ont noyés pour soutenir les diverses perfections de leur Dieu.

Assez longtemps on a cherché, non ce qui était vrai, mais ce qui paraissait utile, profitable ou consolant pour l'humanité, et aussi, il faut le dire, ce qui satisfaisait nos secrètes aspirations intimes, la justification de théories préconçues.

Cependant rien n'est plus certain sinon qu'il ne suffit pas qu'une chose nous paraisse désirable, ou bonne, ou juste, pour qu'elle soit, et ma profession de foi se borne à cet axiome, qui n'est ni athée, ni matérialiste : *Rien n'est beau que le vrai.* Or le vrai, c'est la science qui le donne, ce n'est pas la doctrine, ni des philosophes, ni des théologiens, de ce monde ou de l'autre.

On me reproche de me baser sur la science pour examiner l'idée de Dieu. Sur quoi me baserai-je donc? Sera-ce sur la métaphysique des anciens penseurs et philosophes, qui les a égarés dans les obscurités et les contradictions les plus constantes ; ou sur la scolastique, qui a conduit les théologiens à l'absurdité des dogmes que l'on sait. Tout au contraire, il est deux

hommes de science qui ont fait faire à l'idée de Dieu un pas immense : Galilée, qui, en nous révélant l'infini des cieux, a détruit le séjour des bienheureux, le Dieu anthropomorphe, la géocentrie et leurs conséquences ; Darwin, qui, par la doctrine de l'évolution, a ruiné définitivement le dogme de la Création — et, n'en déplaise à mon contradicteur — je ne puis comprendre un Créateur sans création. Que l'on veuille bien réfléchir un seul instant à ce que peut devenir le Dieu antique, celui des théologiens, privé par l'évolution de ses attributs de Créateur omnipotent, privé par la doctrine spirite de ses attributs de justicier — puisque « Dieu ne punit ni ne récompense » et que c'est l'âme qui se punit et se récompense elle-même par le simple fait de la conséquence fatale des actes — privé, par le bon sens, du pouvoir de bouleverser les lois de la nature en faisant des miracles; et l'on verra qu'il faut indispensablement refondre l'idée que nous nous faisions de l'Etre suprême, et qui n'est qu'une idée bien momentanée, bien transitoire, entre celles des vieilles théologies et celles que l'avenir nous réserve.

Je veux, en aussi peu de mots que possible, pour être plus clair, montrer d'où nous vient l'idée de Dieu, telle que nous la concevons maintenant, et ce qu'elle est appelée à devenir dans un avenir prochain. On verra que rien n'est si peu certain que la durée *de l'idée* d'un Etre parfait, bon et juste, créateur de toutes choses, tel que nous l'imaginons à notre époque. Ce que l'homme prend pour des idées éternelles est souvent bien fugace, et doit aller prendre place à côté de l'éternité de ses empires et de ses chimères.

Où trouverons-nous donc la première conception d'un Créateur parfait ? Ouvrons les annales des anciennes civilisations. Ce n'est pas dans la vaste Chine ni dans l'Inde antique. Confucius et Bouddha sont des philosophes, des moralistes, ils enseignent la conduite de l'homme à l'égard de son semblable, ils évitent de parler d'Etre suprême. Voici d'après le Dr Gibier, que les spirites ne récuseront pas (1), ce que Bouddha, mourant, enseignait à ses disciples : *Dieu lui-même n'est autre chose que le principe moteur, que la force occulte des êtres, que la somme de leurs lois et de leurs propriétés, que le principe animant, en un mot, l'âme de l'univers*, etc. (Que le lecteur veuille bien se reporter à la fin de mon précédent article,il verra que je suis en bonne compagnie avec les philosophes de l'Inde antique,et un bon spirite comme Gibier.

Moïse lui-même, l'auteur supposé de la Genèse, parlant de Dieu, l'appelle « les Forces » « Elohim » ; et voici ce que Strabon dit du grand législateur juif (Geogr., lib. XVI) : » Moïse qui fut un des prêtres égyptiens, enseigna que c'était une erreur monstrueuse de représenter la divinité sous la forme des

(1) *Analyse des choses*, page 170.

animaux, comme faisaient les Egyptiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi que le pratiquent les Grecs et les Africains : *Cela seul est la divinité*, disait-il, *qui compose le ciel*, LA TERRE *et tous les êtres, ce que nous appelons le monde, l'universalité des choses, la nature*, etc. » Ce Dieu-là est-il immatériel et parfait ? Et pourtant c'est là la doctrine ésotérique des temples d'Egypte. Voulez-vous connaître par contre la doctrine exotérique, celle qu'on enseignait au vulgaire, incapable de comprendre la philosophie, et qu'il fallait distraire de ses misères par des fables appropriées à son intelligence. Vous allez reconnaître immédiatement le créateur, juste et bon, du catéchisme, celui auquel tient notre correspondant.

« Lorsque Thèbes fut devenue capitale de l'Egypte, dit Seignobos (1), le dieu de Thèbes, Amon (c'est le soleil) eut le plus grand de tous les temples et fut regardé comme le plus grand de tous les dieux. Les prêtres finirent par se le représenter *comme un être parfait, éternel et tout-puissant, qui a tout créé et n'a pas été créé lui-même*; « le père des pères, la mère des mères. » Ils disaient que les autres dieux avaient été créés par lui, ou qu'ils étaient le même dieu sous un autre nom ; on l'appelait souvent de plusieurs noms à la fois : Amon-Râ-Harmakhis. »

Voici des passages caractéristiques d'un hymne au soleil (2), qui nous a été conservé : « Oh ! lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même... Enfant qui nais chaque jour, vieillard qui parviens à l'éternité ! Si élevé qu'on ne peut l'atteindre ! Seigneur de la demeure mystérieuse ! Etre caché dont on ne connaît pas l'image ! Seigneur des années qui donne la vie à qui lui plaît... Il a créé le sol, l'argent, l'or, le lapis. Il fait les herbes pour le bétail, les plantes pour les hommes. Il fait vivants les poissons dans le fleuve, les oiseaux dans l'air... Les hommes sortent de ses deux yeux, toutes les races d'hommes... Salut à toi, disent-ils, nous nous prosternons devant toi, qui nous a créés. Tu es béni de toute créature, au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre, au plus profond des mers. Les dieux s'inclinent devant ta sainteté, les âmes exaltent celui qui les a créées, elles te disent : sois en paix, père des dieux, créateur des êtres, formateur des choses, roi souverain, etc. »

Si maintenant on veut bien considérer qu'à l'origine le culte du soleil fut très répandu, que l'Égypte a été le berceau des religions grecque, romaine et chrétienne, d'où est sortie la religion catholique — que la doctrine spirite a repris pour son compte, en élaguant certains dogmes : la divinité du Christ, l'éternité des peines, et en ajoutant la réincarnation — si l'on veut bien surtout considérer que tous les philosophes et tous les théologiens ont été

(1) *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, page 60.

(2) *Op. cit.*

chrétiens depuis dix-neuf siècles, pour la bonne raison qu'on brûlait les autres, on admettra peut-être que je ne suis pas si athée que j'en ai l'air, en soutenant que l'idée du Créateur parfait, bon et juste, est une idée qui touche plus à sa fin qu'à son début. Je ne demande qu'un instant de réflexion encore pour qu'on se rende compte que le « Seigneur » « le souverain Maître de toutes choses » sont des expressions qui s'appliquent à des potentats asiatiques ou à leurs dieux; qu'il est tout naturel, pour des peuples que le soleil jette dans une admiration et une reconnaissance telles qu'ils en font leur Dieu suprême, de dire que Dieu réside dans les cieux, qu'il est éclatant de gloire et de majesté, qu'il est le père très bon de toutes choses, le créateur de toutes choses, l'Eternel, l'incorruptible, l'immuable, le juste qui répand ses rayons sur le bon comme sur le méchant, etc. Mais tout cela s'applique uniquement au Soleil, et c'est le Soleil, mon cher Monsieur, que vous adorez, sans le savoir, bien entendu, et par tradition, depuis les temples égyptiens.

Voilà d'où nous vient, avec des modifications qui l'ont spiritualisée et raffinée, la conception actuelle que nous nous formons de Dieu. Vers où tend elle à présent?

Eh bien! le grand mathématicien et astronome Laplace a dit que, en vertu du principe de l'indépendance de l'absolu : « une des propriétés remarquables de l'attraction est que, si les dimensions de tous les corps de l'Univers, leurs distances mutuelles et leurs vitesses venaient à croître ou à décroître proportionnellement, ils décriraient des courbes semblables à celles qu'ils décrivent, en sorte que l'Univers offrirait toujours la même apparence à ses observateurs. » En un mot, nous ne pouvons observer et connaître que des rapports.

Il en résulte qu'il n'y a aucune absurdité à imaginer qu'une des gouttes de notre sang, par exemple, soit un Univers, dont les atomes soient des mondes, sur lesquels vivraient de petits hommes aussi intelligents et ingénieux que nous. Pour eux nous serions Dieu. Ils pourraient nous supposer aussi parfaits qu'ils le voudraient, et s'imaginer que le bien leur vient de nous et le mal de leurs péchés. Nous-mêmes, par la loi de l'indépendance de l'absolu, nous sommes très probablement dans de semblables relations avec un être de proportions inimaginables, qui peut se déplacer sans que nous en ayons la moindre idée, avoir ses intérêts, ses faiblesses et ses passions, à nous totalement inconnues, et qui est notre Dieu. Lui-même, — et cela à l'infini, notez-le bien, car il est absurde de mettre des bornes à l'infini — tient à l'égard d'un autre les mêmes relations. Cela n'a rien d'impossible et ne peut être refuté; et c'est plus conforme à l'idée de l'infini que celle que nous avons actuellement. Mais je le demande, quel intérêt pour notre être insignifiant peut avoir, dans une semblable gradation, l'être qui se trouve placé par rapport à nous à la 9e puissance?

Que faut-il conclure de là? Rien, sinon qu'il faut être tolérant pour les idées d'autrui, et ne pas s'imaginer que l'autorité des philosophes passés soit une barrière qu'il faille à toute force respecter, surtout quand on sait que leurs idées étaient faussées par leurs croyances dogmatiques. La vraie sagesse consiste à penser par soi-même, et non pas à répéter éternellement les idées d'autrui : avec de telles théories, Galilée et tous les novateurs resteraient encore aujourd'hui en prison ; la vraie science consiste à toujours douter. Et pour finir par l'idée de Dieu, qui fait le fond de cet article, je dirai avec le Dr Gibier et les sages de l'Inde, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, surtout nos absurdes théologiens :

« Ce qu'est Dieu, Lui seul le sait, et peut-être ne le sait-il pas? »

G. BÉRA.

P. S. — Depuis que cet article a été écrit j'ai reçu, pour le soutien de mes idées, des encouragements précieux de spirites d'une autorité reconnue et respectée. Bref, je réclame pour les spirites le droit *à la pensée libre*, pour éviter de retomber dans les erreurs et les fautes du dogmatisme. Qui sait comment nos petits-fils concevront Dieu? Les sociétés évoluent de la forme monarchique vers la forme républicaine. Il est probable que la notion de Dieu subira une semblable évolution.

G. B.

VIEILLES NOTES

VIII

Puisque quelques lecteurs aimables ont bien voulu s'intéresser à mes histoires de magnétisme, je vais leur conter celles, plus récentes, qui ont trait au spiritisme. Je n'extrairai de mes vieilles notes que les faits les plus intéressants et les exposerai tout simplement comme je me suis appliqué à le faire jusqu'ici :

Rien de scientifique, rien que des historiettes vraies. Si vous souriez, Madame, achevez-en la lecture ; si vous baillez, tournez les pages, les auteurs qui prêtent leur plume à la Revue vous offrent un choix d'articles toujours intéressants qui réveilleront votre esprit endormi.

Comme ils sont vivaces nos souvenirs d'enfance! Avez-vous remarqué combien certains émergent sur le lointain sentier vers lequel nous retournons quelquefois la tête ; ils rappellent ces vieux troncs d'arbres que semble vouloir respecter le temps.

Je vous dirai plus tard comment j'ai admis les idées spirites et j'évo-

querai d'abord quelques souvenirs demeurés vivaces en mon esprit comme le lierre toujours vert qui rampe autour de vieux murs. Sur la longue et sinueuse route de la vie, on marche en songeant, sans regarder le paysage, les ruisseaux, les hameaux qui passent, et, pour se remémorer les beautés de son voyage, on est souvent contraint de revenir en arrière.

C'est ainsi que je vois renaître bien des souvenirs de ma jeunesse qui n'avaient laissé que de vagues souvenirs en ma mémoire, fleurs fanées qui ne parlent pas et qui disent tant de choses.

La plus vieille note de ma prime enfance... elle a bien près d'un demi-siècle, se rappelle à ma pensée par un mot, un seul, il est de ma mère, et reste là ineffaçable.

Nous habitions à Paris une maison calme et retirée où venait quelquefois causer le soir un vieil ami de mon père, un méridional âgé dont je dessinerais encore la silhouette exacte ; il nous racontait des choses étonnantes d'esprits évoqués,de fantômes apparus qui laissaient mon père dans un doute froid et amical, qui endormaient régulièrement ma mère et qui me donnaient des cauchemars.

Un soir que le vieillard conteur menaçait d'appeler chez nous tous ses esprits fantômes, ma mère se leva en lui disant qu'il était temps d'aller se coucher avec eux et,peu respectueuse pour les cheveux blancs du bonhomme, ajouta à haute voix, après l'avoir reconduit jusqu'à la porte : Oh ! la vieille ganache ! ! L'huis était-il bien clos lorsqu'elle les prononça, les éclats de rire de mon père et les miens parvinrent-ils aux oreilles du vieux spirite ?... Alla-t-il rejoindre ses amis invisibles là-bas, là-bas ? Je l'ignore, mais il ne revint jamais.

— Plus tard, j'avais 15 ans, ma mère devenue veuve, un autre ami, compatriote de mon père, vint présenter à ma mère une demi-page d'écriture qu'il affirmait être de la main de mon père.

« Qu'y a t-il d'étonnant à cela ? lui dit ma mère. Je sais bien que mon mari vous a écrit souvent et comme cette lettre me serait pénible à relire, gardez-la.

— Mais, chère Madame, c'est hier soir qu'il l'a écrite. — Allez conter à d'autres vos histoires de revenants, lui dit ma mère, qui ne crut jamais aux choses de l'au-delà... ni aux autres. »

— Des anecdotes plus intéressantes se rattachent à ma famille créole. Ceci se passait à « l'époque fiévreuse des tables tournantes », ainsi que dit l'aimable femme qu'est ma belle-mère — Est-ce au spiritisme que je dois cette charmante exception ? — Partout, à l'île de la Réunion, à l'île Maurice, en France, en Angleterre et surtout en Amérique, où les premiers esprits frappeurs avaient signalé leur présence chez la famille Fox, on faisait tourner les tables, on appelait les esprits, et partout ils accouraient

pour dire et faire des choses surprenantes,choses comme on n'en voit plus, ajoute toujours Mme B. — Sans doute parce que, très obéissante aux avis éclairés de son confesseur, elle a promis alors de ne plus appeler les esprits suppôts de l'enfer. Il semblait qu'à cette époque déjà lointaine de 1850 à 1860, les portes de l'au-delà fussent restées ouvertes, ou qu'une grande brêche eût été pratiquée au mur du Purgatoire et du Paradis; car ce qu'il y a de certain, c'est que les esprits échappés en masse accouraient revoir la terre et ses habitants. Des faits merveilleux se succédaient dans toutes les familles,sur toutes les habitations où régnait une agitation fiévreuse causée par le nouveau, l'inconnu, le merveilleux, pour tout dire. Tout le monde s'en occupait, et alors,on voyait peu de mal à cela,car les prêtres des quartiers, les vieux s'en souviennent encore, venaient assister à ces réunions où leurs amis disparus arrivaient leur dire que s'ils étaient trépassés,leurs âmes éternelles étaient près d'eux.

Cépendant, ces réunions de chaque jour autour des tables commençaient à faire tort à celles de la chapelle et le clergé s'en émut et se ressaisit.Il prétendit arrêter le développement du mal.« Il est temps d'étouffer les progrès de la contagion,dirent les évêques,et des ordres arrivèrent un jour dans la petite île de l'Océan indien, prescrivant de cesser tout commerce avec le diable... sous peine d'excommunication ! Et les bonnes gens obéirent à leurs curés.

Voici quelqnes faits datant de cette époque :

Un soir que la famille B... était réunie autour d'une table dans le grand salon, en pleine lumière, un esprit pria d'appeler M. A. B... grand-père de ma femme — laquelle n'était pas encore au monde — afin de lui faire une communication très importante. M. A. B... fumait tranquillement sa pipe sous la varangue, songeant à ses champs de cannes, à son café, à son usine plus qu'aux esprits auxquels il n'ajoutait pas foi. Alors on l'appela une seconde fois. « Venez, cher père, l'esprit vous attend pour vous dire son nom. — Laissez-moi en paix,mes enfants,avec vos amusements.» Enfin l'une de ses filles vint le supplier de rentrer au salon. « Allons, mon enfant, voir ce que me veut ton esprit, » et l'excellent homme s'approcha du guéridon qu'entouraient tous ses enfants en prononçant la formule : « Esprit,que me veux-tu ? » — Et l'invisible dicta : « Cher Monsieur B..., je suis le capitaine Biarnès, vous vous souvenez que j'ai chargé vos sucres sur votre voilier le « Bois Rouge » il y a deux mois,j'ai mis à la voile le — date exacte. — vous le rappelez-vous ? — Oui. Eh bien ? — Eh bien je viens vous dire que votre voilier « Bois Rouge » s'est perdu corps et biens dans la tempête sur les côtes rocheuses de Simon's Bay au Cap de Bonne-Espérance, il y a dix jours, moi et tous mes matelots avons péri et mon âme ne pouvait quitter les flots sur lesquels elle erre depuis ce jour-là. Je ne serai tranquille qu'après vous avoir assuré que nous avons tout fait pour sauver le navire, mais la mer

était trop mauvaise et la volonté de Dieu s'est accomplie. — Si le fait est vrai, répondit M. B..., C'est votre mort et celle de vos braves marins que je déplore le plus, mais jusqu'à preuve du contraire, permettez-moi de douter de la véracité de cette triste nouvelle. Si vous êtes noyé, comment pouvez-vous être là dans cette table ? — C'est pourtant la vraie vérité, dicta le guéridon en s'agitant et en frappant d'un pied rapidement, vous verrez, mon cher Monsieur B..., que l'armateur de Nantes vous confirmera la nouvelle dans quatre mois ; adieu Monsieur B..., portez-vous bien, vous et votre famille. Merci, adieu ! » Et quatre mois juste après ce soir-là, me disait le cher aïeul de ma femme en me racontant cette histoire trente-cinq ans plus tard, car à cette époque nous n'avions pas comme aujourd'hui les vapeurs qui nous apportent le courrier deux fois par mois, la perte du navire « Bois Rouge », de son équipage et du brave capitaine Biarnès me fut réellement confirmée. Que répondre à cela ? ajoutait philosophiquement le cher vieillard.

Une autre fois, c'était vers la fin de l'année 1855, un navire mouillé en rade de Saint-Denis venait d'apporter le courrier. On avait alors l'habitude d'envoyer au chef-lieu deux Malabars qui faisaient la route de Sainte-Suzanne à pied pour aller chercher les lettres. Partis le matin avant l'aube, ils étaient de retour au coucher du soleil quand ils ne s'arrêtaient pas trop souvent chez quelque boutiquier chinois de la route « prendre un coup de sec ».

En attendant les deux Indiens, les enfants se mirent à la table et appelèrent l'un des esprits familiers qui se présentaient régulièrement chaque jour et pour des commissionnaires de Belzebuth répondaient à nos tantes, charmantes demoiselles alors, avec politesse et bonté. On leur demanda d'aller à Saint-Denis chercher les nouvelles saillantes et de revenir les annoncer. L'un deux qui se disait avoir été mage et s'appeler Bé Bagdo revint moins d'un quart d'heure après annoncer par la corbeille au crayon, que dirigeait la main innocente et consciente d'une de ces demoiselles, que le tzar Nicolas était mort le 2 mars et que les armées alliées avaient terminé le long siège de Sébastopol dans la première quinzaine de juin. Lorsqu'on lui demanda la date exacte de la prise de la ville russe, Be Bagdo répondit. — Je ne sais au juste c'est le 7 le 8, ou le 9. Ce fut en effet le 8 juin 1855.

— On avait hâte de vérifier la nouvelle et l'on attendait anxieusement le retour des Malabars. Encore une question dit notre grand-père à ses enfants: « Nous allons recevoir 6 ou 8 numéros de la *Revue des Deux Mondes*. Si votre mage est assez malin pour nous dicter ici le dernier alinéa de la dernière page du dernier fascicule je lui brûle un cierge », L'esprit écoutait, il entendait, puisque immédiatement la petite corbeille courut sur le papier, dirigée malgré elle par Mlle C. B. et écrivit: Point ne veux de cierge; oui je vais aller lire les lignes demandées.

Et ce qui suit ainsi que l'histoire qui succédera a encore été raconté par notre oncle M. Emile B., lundi dernier, chez nous, dans le salon, en prenant le café, à ma femme et à nos hôtes émerveillés :

« Quelques minutes de silence succédèrent à la courte réponse de Bébagdo, puis la corbeille courut de nouveau sur le papier, commença quelques lignes qu'il effaça puis couvrit une page. Bebagdo avait écrit : « Je me suis trompé « de feuillet mais je recommence, et dix lignes d'un article scientifique « étaient écrites très nettement. Le courrier arrivé, on était si pressé de vérifier le fait qu'on déchira la bande du numéro de la *Revue des deux Mondes* avant de lire les lettres de France et l'on constata que le dernier alinéa était exactement dicté et que les lignes écrites d'abord et effacées par Bebagdo se rapportaient au chapitre précédent qu'il avait cru le dernier.

Si ces faits sont diaboliques, s'écria M. B., quel intérêt gagnera le démon à me dire une heure d'avance un article de la *Revue des deux Mondes*?

Amis lecteurs, écoutez encore ceci. Le grand-père de Mme Dauvil me l'a conté plusieurs fois là-bas, le soir, sous la varangue du Bois Rouge qu'éclairait d'une lueur argentée, le ciel étoilé dans lequel brillait la belle constellation de la Croix du Sud, alors que la brise de la montagne nous arrivait légère, après avoir caressé les palmiers et le bois des filaos chantés par Léon Dierx le prince des poètes créole de la Réunion et cousin de ma femme.

Là-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
Monte un bois toujours vert de sombres filaos
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables.
Là-bas, dressant d'un jet ses troncs raides et roux,
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.

et les flots de la mer agitaient bruyamment les galets qui s'entrechoquaient à cent pas de nous en se retirant. L'aimable octogénaire n'est plus de ce monde, mais son fils aîné, M. Emile B., oncle de ma femme, nous l'a racontée encore lui-même lundi dernier, elle n'en aura que plus de saveur si je la remets sur ses lèvres :

« En 1853, nous dit-il, j'avais l'intention de me présenter à l'Ecole navale et j'entreprenais mon second voyage comme 2e lieutenant à bord du « Beautemps-Beaupré », navire à voiles qui portait une cargaison de mules de Buenos-Ayres.

« La traversée avait été excellente et tout joyeux j'allais revoir les belles montagnes de ma chère île ; j'avais écrit de France, par un navire qui avait dû l'annoncer depuis un mois, que nous serions bientôt à la Réunion où je

passerais quelques semaines et vous pensez si j'avais hâte de revoir ma famille qui devait compter les jours en m'attendant.

« Or, en arrivant dans les parages de Madagascar, le capitaine décida de profiter d'un vent très favorable pour brûler Bourbon et gagner rapidement l'île Maurice où il avait la certitude de vendre avantageusement son chargement de mules. Je ne pus lui cacher mon dépit car, à cette époque, les vapeurs étaient rares sur les rades des deux îles sœurs et je me demandais quand j'aurais la chance de trouver à Port-Louis un voilier se rendant à la Réunion. Mais le sort me favorisa car deux ou trois jours après avoir mouillé dans le port anglais, un navire « l'Eva et Marie » annonça son départ pour mon île natale et je pus décider le capitaine à m'inscrire sur son rôle d'équipage comme 2e lieutenant, non pour demeurer à bord, mais pour ne pas perdre un jour de navigation pour l'Ecole navale.

Avant de débarquer à Saint-Denis, laissez-moi vous mettre au courant de ce qui se passait dans ma famille. On me l'a conté tant de fois que je rétablis l'ordre chronologique.

Toute ma famille, ma mère, mes tantes, mes frères, mes sœurs. mes cousins et mes cousines, tous étaient pris de la fièvre des tables tournantes, et les lettres qui me venaient de mon cher pays étaient remplies d'histoires fantastiques auxquelles je ne croyais guère. Or, depuis une quinzaine de jours on attendait le « Beautemps Beaupré » avec son chargement de mules, et surtout le cher enfant que la mer berçait depuis si longtemps loin de sa mère.

On demandait aux esprits de renseigner mes parents et mes amis sur le point du globe où je me trouvais, et, s'il faut en croire le cahier de notes tenu au jour le jour, on me suivait pas à pas. La Vigie de la montagne de Saint-Denis signala-t-elle à l'horizon le « Beautemps » se dirigeant vers Maurice, je me le demande, mais l'esprit de la table assura que mon arrivée venait d'être retardée par une circonstance indépendante de ma volonté, et que je n'arriverais que dans une semaine. Puis, un jour il dicta : « Allez à Saint-Denis, Clémentine embrassera son fils demain avant midi. » Et sur la foi d'une table tournante, père, mère, enfants, cousins, tout le monde, fort convaincu de l'exactitude des communications quitta le Bois Rouge pour se rendre à Saint-Denis. Le frère de ma mère, le bon oncle Paul qui était à la tête d'un cabinet d'affaires à Saint-Denis, ancien polytechnicien, fort peu enclin à partager toutes ces crédulités, avait fait presque une scène à sa sœur, à mon père, en leur disant : « Mais, vous êtes insensés de croire à des sornettes pareilles. Emile est sur le « Beautemps-Beaupré » et ce voilier n'est pas signalé encore en vue. Un navire qui louvoie au large entrera demain, il a signalé son nom à la Vigie. C'est « l'Eva et Marie ». On lui a demandé s'il avait des passagers, il a répondu : Aucun. Par conséquent, vos esprits vous ont

induits en erreur et vous ne verrez pas Emile demain ». Désolée, ma pauvre mère commençait à douter ; avant de se coucher, elle dit à ses enfants : Voyons, demandons encore à la table ce qu'il en est — et l'esprit qui semblait être de la famille et l'avoir suivie à Saint-Denis répondit : « Je répète que Clémentine embrassera son fils demain avant midi... Pas très convaincue ma mère se coucha et dormit peu.

Le lendemain, vers 9 heures « l'Eva et Marie » jetait l'ancre devant le barachois, et le pilote, puis l'officier de santé venu pour donner la libre pratique, redescendaient à terre sans que je leur eusse dit un mot.

L'oncle Paul les attendait sur le quai. — Eh bien y a-t-il un passager à bord. — Non, nous n'avons vu que le capitaine et un lieutenant, il n'y a pas un seul passager. Le cher oncle courut porter, presque satisfait, la nouvelle à ma mère et à mon père. — Etes-vous convaincus maintenant ? Vous n'avez plus qu'à vous en retourner à la campagne. — Nous partirons après le déjeuner, dit mon père... Au diable les esprits et leurs mensonges ! Avons-nous été assez sots de les croire !

A 10 heures du matin, ayant fait ma plus belle toilette, continue notre oncle, je me fis mettre à terre chez le capitaine de port, le père Lacombe, un vieil ami de ma famille, qui témoigna une stupéfaction étrange en me voyant... « Venez vite, me dit-il, votre cher oncle Paul ne vous espérait guère, mais toute votre famille est arrivée hier vous attendant ce matin », ce qui me plongea dans l'étonnement.

Dès que mon oncle Paul m'aperçut il fit un saut tel que je le crus fou. Au lieu de me permettre de me jeter à son cou, il me regarda, puis, se croisant les bras : — Ah ! ça, d'où sors-tu ? — Mais, mon oncle, je viens de débarquer. — De quel navire ? — « de l'Eva et Marie ». — Ce n'est pas possible, il a signalé n'avoir pas un passager. — C'est vrai, cher oncle, je ne suis pas sur la liste des passagers, mais sur le rôle de l'équipage, comme lieutenant. — Ah bien ! elle est bonne celle-la, personne n'y a songé ! et l'oncle Paul m'ouvrit ses bras. — Courons chez tes parents, ils t'attendent ce matin. — Mais c'est là ce qui me fait tomber des nues, comment m'attendent-ils ce matin, demandai je. — Ah ! voilà, ils t'expliqueront cela. Crois bien, mon neveu, que je tombe de plus haut que toi, c'est incroyable, c'est inouï, ces imbéciles ont raison, ils ont dit vrai ! — Qui ceux-là, mon oncle ? - Mais les Esprits !

Cinq minutes après j'étais dans les bras de ma mère qui pleurait de joie, mais j'avoue que je fus un peu humilié de l'accueil de mon père et de mes frères et sœurs dont la stupéfaction prenait le temps de la réflexion.

On semblait écrasé de la réalité du fait.

— Il n'est pas midi, Clémentine, disait mon père, il n'est pas midi et notre Emile est dans tes bras. Mais ma mère ne répondait que par des baisers sur ma tête qu'elle pressait dans ses mains.

— Les esprits avaient raison, conclut l'oncle Paul, je leur fais mes excuses.

Voilà l'histoire que nous a dite notre oncle Emile revenu il y a quelques jours de l'île de la Réunion et ma chère belle-mère nous l'a confirmée.

Si vous n'y croyez pas, venez vous la faire conter par eux.

LÉOPOLD DAUVIL.

Stances immortalistes.

A un ami sur la mort de son père.

Depuis le triste soir, où le soleil d'automne
Accompagna ton père au lugubre séjour,
Que ses restes devaient habiter dès ce jour,
L'écho de ta douleur en moi comme un glas sonne.
Je me souviens des pleurs qu'épandait ton chagrin ;
Je me souviens des soubresauts de ta poitrine,
Haletante, éperdue au vent qui déracine
Ceux que la mort abat de son bras souverain.

La montée était rude au lointain cimetière,
Surtout sous la splendeur, l'ironique clarté
Du soleil automnal dont la calme beauté
Versait l'ardente vie à la nature entière.
Le corbillard montrait son sinistre oripeau
Et ton esprit semblait plongé dans les ténèbres,
Quand ton corps, secoué par les sanglots funèbres,
Flottait à mes côtés comme un morne drapeau.

Rien ne pouvait alors apaiser ta détresse,
Ni l'appui de deux bras qui soutenaient ton corps,
Ni les mots que l'on dit en face des chers morts,...
Console-toi pourtant, frère de ma jeunesse...
Celui que tu pleurais n'est pas mort tout entier ;
Quelque chose de lui survit dans l'Invisible,
Et qui le nie, en son ignorance risible,
Est un esprit aveugle en son néant altier.

Qu'un beau souffle d'espoir emporte ta tristesse !
Isis t'appelle et t'initie à ses secrets...
Si tu veux, quitte enfin la coupe des regrets ;
Je guiderai ton âme au seuil de la déesse.

JULIEN LABROCHE.

IDENTITÉ D'UN ESPRIT

La communication suivante, traduite du « Light » du 25 octobre à l'intention des lecteurs de la *Revue Spirite*, a été lue par le juge Abram H. Dailey devant la section psychologique de la Société médico-légale de New-York. Elle m'a paru intéressante à plus d'un titre.

D'abord, elle me paraît satisfaire à quelques-unes des exigences requises pour constituer une assez bonne preuve de l'existence d'une intelligence invisible et indépendante.

Ensuite, elle démontre qu'il existe des pays, où une communication franchement spirite peut être faite devant une assemblée de savants officiels sans être accueillie par des ricanements idiots ou des protestations imbéciles.

Enfin, elle semble confirmer ce que l'Esprit G. Pelham expliquait, par la médiumnité de Mme Piper, c'est-à-dire que les Esprits ne peuvent prendre connaissance des choses de la terre, même de celles qui les intéressent le plus, que par l'intermédiaire des médiums, qui sont pour eux des lumières, ou des fenêtres ouvertes sur la vie terrestre, et cela en dehors de toute idée de répression ou de châtiment. On verra en effet l'Esprit du marin Taylor ne s'apercevoir de changements survenus dans son pays que par les organes de son médium. Sans lui, il semble ne pouvoir faire aucune découverte.

— « Il y a quelque chose comme vingt ans, dit le juge Dailey, une dame de ma connaissance s'aperçut qu'il se produisait en sa présence des manifestations étranges, et devint subitement clairvoyante et clairaudiente. Je me mis à examiner les phénomènes spirites dans l'intention de les expliquer et de détruire l'hypothèse des Esprits ; mais des phénomènes stupéfiants me convainquirent que j'avais tort, et comme Paul je demandai : « Seigneur que voulez-vous de moi ? » Et on me répondit : « Attends et tu verras. »

« Quelques jours après, cette dame fut entrancée en ma présence par l'Esprit, disait-on, d'un homme qui, de son vivant, aurait été marin, aurait commandé, pour le compte du gouvernement, un vaisseau au début de l'insurrection et serait mort vers 1860, de consomption asthmatique, aux environs de New-York, à l'âge de 60 et des années. Il refusa de répondre à mes questions, mais il me parla du pays où il était né, de ses parents et de beaucoup d'incidents et de misères de son enfance. Il me raconta qu'il avait pris la mer sur une baleinière de New Bedford étant petit garçon, que son capitaine était un homme brutal, qu'il avait abandonné son bateau dans un port étranger, et qu'il avait été recueilli par un autre capitaine, qui lui avait enseigné la navigation. Il me fit part ainsi de nombreux événements de sa vie, me dit qu'il avait été conduit à mon médium par une de mes filles, qui

mourut tout enfant il y a bien des années, et qu'il venait pour prendre la direction du médium, me donner des conseils et des avertissements du mieux qu'il pourrait, et m'aider ainsi, tout en travaillant à son propre avancement spirituel.

« Il me dit clairement ce qu'il voulait, mais en me prévenant qu'il ne me serait fidèle qu'autant que je lui montrerais une égale fidélité, que je serais bienveillant et charitable, et que je porterais témoignage à la vérité, telle que je la trouverais. C'est ce que j'essaie de faire, et je serais bien étonné si je découvrais que j'ai été trompé, et que jai trompé autrui pendant tant d'années.

« J'avais vécu si longtemps au milieu des phénomènes les plus convaincants, j'avais reçu tant de fois — des milliers — des avis si sages, j'avais été si souvent blâmé et réprimandé par ce prudent censeur, que je n'avais pas pris encore la peine de vérifier la vérité de ses affirmations, ni son identité, ni les incidents de sa vie, lorsque, en septembre 1901, je me rendis, dans ce seul but, à New-Bedford, Massachusetts, avec mon médium — qui est ma femme — je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas. Nous n'étions jamais allés dans cette ville, ni l'un ni l'autre, et nous n'y connaissions personne. Vous me pardonnerez, j'espère, si j'entre un peu dans les détails, car, dans ce cas, je suis sûr de ce que j'avance, en dépit des arguments du Dr Hudson et des autres partisans de la théorie télépathique.

— « En descendant du train nous nous mîmes à marcher au hasard, et je dis : « A présent, capitaine, nous sommes à votre discrétion, et nous voudrions bien que vous fassiez tout votre possible pour que nous vérifiions vos récits? » Il répondit aussitôt par le moyen du médium :

« Comprenez-vous bien ce que vous me demandez ? Pensez-vous qu'il y a quatre-vingt-dix ans que j'ai habité ce pays ; que je l'ai quitté étant petit garçon, et que j'y suis peu revenu, sans jamais m'y fixer, que je l'ai quitté complètement depuis plus de soixante ans, et que tous ceux que j'ai connus ici *sont morts depuis longtemps* (1) ? Néanmoins, je ferai de mon mieux. Nous habitions là-haut, derrière, sur la colline, sur le chemin de Spruce, aujourd'hui rue de Spruce ; allez-y. »

« Je pris un cocher et je lui demandai s'il y avait un endroit en ville appelé chemin de Spruce, ou rue de Spruce. « Oui, me dit-il, là derrière, sur la côte, il y a une petite rue de ce nom. » Nous allâmes dîner dans un hôtel, et, pendant que nous étions à table, l'Esprit nous donna le nom de l'ancien propriétaire, et les changements fait depuis dans l'hôtel. Tout cela était vrai.

« Nous prîmes une voiture, et nous nous rendîmes rue de Spruce. Pendant

(1) Est-ce que cette réflexion n'est pas singulière dans la bouche d'un mort, et ne semble-t-il pas qu'au lieu d'être un empêchement ce devrait être pour lui une raison auxiliaire ? (G. B.)

la route, l'Esprit nous dit, par le moyen du médium, que là où nous voyions des rues et des pâtés de maisons il y avait, de son temps, des terrains vagues et entrecoupés de sentiers. Quand nous arrivâmes rue de Spruce, l'Esprit trouva que tout était changé, et que la petite maison qu'il habitait avait disparu (1). « Allez, dit-il, au cimetière, d'abord au cimetière neuf, et regardez les pierres tombales. Je vous dirai, avant que vous soyez auprès, les noms des personnes que j'ai connues et qui y sont enterrées. » Et là il nous donna en effet le nom de plusieurs personnes, en nous indiquant leur degré de parenté. Parmi ces noms il y en avait dont il nous avait parlé à Brooklyn, plus de vingt ans auparavant.

« Maintenant, dit-il, allons au vieux cimetière de la seconde rue, c'est là que ma mère est enterrée. »

« Je demandai au cocher si ce cimetière existait, et il me répondit affirmativement.

« Vingt ans auparavant, à Brooklyn, l'Esprit m'avait raconté la triste existence de sa mère, et sa mort, dénuée de tout, avant que la misère le poussât sur l'Océan. Il m'avait dit combien il l'aimait, et qu'à son décès, un ami, nommé Spooner, lui avait donné un lieu de sépulture sur le propre terrain de sa famille ; il m'avait dit que, sur ce terrain, on avait érigé une pierre portant le nom de Spooner, mais que sa mère n'avait qu'une planche portant son nom à la tête de sa tombe. Quand nous arrivâmes au vieux cimetière, nous le trouvâmes entouré d'une haute barrière, et la porte fermée ; mais en se tenant près de la barrière, l'Esprit nous montra, à cent pieds de là, l'endroit où sa mère était enterrée, et nous pûmes lire le nom de Spooner sur une pierre du terrain qu'il indiquait.

« En nous rendant au cimetière, il nous avait dit que sa mère allait à une petite église méthodiste devant laquelle nous devions passer, si elle n'était pas disparue (2). Peu après, nous apercevions une petite église neuve qui occupait la place de l'ancienne.

« Nous ne pouvions rester que quelques heures à New-Bedford, et nous projetâmes d'y revenir pour compléter les preuves d'identité de cet Esprit, qui s'appelait John Taylor. Ce nom de Taylor est très commun à New-Bedford. La première fois que cet Esprit était venu nous trouver, j'étais seul à Brooklyn avec le médium, et son existence nous était entièrement inconnue. S'il y a eu suggestion, quel est le suggestionneur ? Je prétends avoir eu quelque preuve que la prétention de l'Esprit d'avoir vécu à New Bedford est justifiée. Quel est le subconscient qui a donné à ma femme l'idée du marin, nommé Taylor, né à New-Bedford, et toute l'histoire de sa vie ?

(1) Ne pouvait-il donc le savoir plus tot ? (G. B.)

(2) Ne pouvait-il donc le savoir en y allant lui-même ? (G. B.)

« Je viens de rapporter des faits qui étaient inconnus du médium et de toutes les personnes présentes; ces faits ont été vérifiés, jusqu'à un certain point. Le doctrine de la télépathie est-elle capable d'expliquer cela ? Dans ce cas, d'où vient l'action télépathique ? Elle doit avoir eu son origine dans l'esprit de quelque personne vivante, absente ou présente, ou de quelque être invisible. Elle ne peut avoir pris naissance dans l'esprit du médium, ni dans le mien. En l'absence de tout autre moyen connu d'obtenir le nom de cette personnalité, comme elle semble avoir cherché à déterminer son identité et y être arrivé, il y a présomption qu'elle est ce qu'elle dit être. Il est vrai que le médium n'était pas dans son état normal quand cette individualité a fait son apparition. On peut se demander si cette condition anormale est une preuve que le médium était alors dominé par une intelligence indépendante. Le fait que la vérité est sortie de ses lèvres, sur des sujets dont ni elle ni moi n'avions connaissance, est une preuve concluante que la communication vient de quelque autre intelligence. Si ce n'est pas le cas, on se demande de quelle autre source la communication pourrait provenir.

On peut supposer, dans le cas que j'ai mentionné de notre visite à New-Bedford, que le retour de l'Esprit au lieu de sa naissance, où les incidents de sa première enfance avaient eu lieu — parmi lesquels beaucoup avaient été fort tristes — devait lui procurer des émotions qui auraient dû se manifester chez le médium. Le médium était alors dans son état normal et causait avec moi, me faisant part de ce qu'elle voyait et entendait. Son émotion fut si forte, elle devint si agitée que, sensible comme elle l'est, elle éprouva vraiment les émotions que l'on ressent en revoyant les scènes de son enfance. Comme nous nous en revenions de la rue Spruce, elle se retourna subitement et s'écria : « Il dit que c'est ici qu'habitait la vieille tante Margaret, celle qui lui donna une soupe au lait et une tartine de pain et de beurre quand il avait faim. » L'émotion la secouait, et ses larmes coulaient avec abondance. Elle manifesta une émotion semblable, au vieux cimetière, quand elle aperçut la place où sa mère aurait été enterrée (1).

« Avant d'entrer au cimetière neuf, parmi les noms de gens que l'Esprit aurait connus pendant sa vie, il nous avait cité celui de Benjamin Tripp. Nous trouvâmes la pierre tombale portant le nom de Benjamin Tripp, jeune, près de l'entrée, avec la date de naissance du 19 octobre 1806, si je me rappelle bien, et celle de sa mort, 17 août 1879. Je ne puis donner de mémoire tous les autres noms, mais j'en ai pris note. Nous supposions que ce Benjamin Tripp, dont nous avions trouvé la sépulture, était celui dont l'Esprit avait parlé, mais il nous reprit en disant : « Non, celui-ci était son fils. »

(1) On peut s'étonner qu'un mort soit ému en voyant la tombe d'un autre mort (G. B.).

Et nous trouvâmes ensuite le tombeau du Benjamin Tripp qu'il avait connu pendant sa vie. »

— Tout cela est bien étrange, et à moins de supposer que, contrairement aux affirmations du juge Dailey, sa femme aurait visité New-Bedford dans sa jeunesse — ce qui expliquerait l'ignorance de l'Esprit au sujet de l'état actuel des lieux — et que sa conscience normale ou sa subconscience aurait joué cette comédie à son mari, on ne voit guère d'autre hypothèse que l'hypothèse spirite. Mais dans quel but cette comédie de vingt ans entre une femme et son mari? Pour le mener par le bout du nez? Voilà un juge bien peu clairvoyant!

(Tr. par G. B.).

« *Modern Spiritualism* » (1)

Le spiritisme a passé par trois phases bien distinctes.

Au début il fut accueilli par le mépris et les railleries. Plus tard, — soit que l'on se fût lassé de rire, comme on se lasse de toutes choses, soit que quelques-uns eussent eu peur qu'il se trouvât derrière cette apparente superstition quelque chose de trop sérieux ou de dangereux —, tacitement, savants, prêtres, gens du monde, écrivains sérieux ou frivoles, tous organisèrent la conspiration du silence. Ce fut l'épreuve la plus grave pour le Spiritisme, qui, restreint à de petits groupes intimes, sans liaison, vivant d'une existence obscure, était menacé d'un déclin rapide, par la disparation successive des initiés de la première heure.

Puis vint le réveil, la résurrection, à la suite de quelques phénomènes éclatants, méconnus, travestis, mais enfin retentissants. On discuta, à tort et à travers, bien entendu. La science ne se risqua guère. En dehors des savants entièrement ralliés —, dont tout le monde connaît les noms, et que leurs confrères rejetèrent à la suite du scandale de leur conversion —, en dehors des W. Crookes, A. R. Wallace, Zœlner, Gibier, de Rochas, Flammarion, Hodgson, Hyslop, qui forment de ce fait une petite caste à part, le monde de la science officielle tenta quelques incursions timides sur le terrain défendu, et, on eût dit, brûlant. Mais on se bornait plutôt à de simples escarmouches, on ne s'attaquait qu'à des cas particuliers. C'est ainsi que nous avons eu l'explication scientifique de la médiumnité écrite ou parlée avec « l'Automatisme psychologique » de M. P. Janet; avec les études sur la « Suggestion » de l'École de Nancy ; avec « l'Inconscient » de Hartmann ; avec le « Subliminal » de Myers ; avec les travaux divers de Ribot, Ferré, Bourru et Burot, sur les

(1) *Modern Spiritualism* par Frank Podmore, Methuen et Cie, Londres, 1902.

« Altérations de la personnalité ». Th. Flournoy, sans nous demander si nous connaissions le grec, nous a parfaitement expliqué les « Cycles » de Mlle Smith, en faisant ronfler « l'allochirie » et la « glossolalie »..., et voilà pourquoi votre fille n'est pas muette ! Enfin, comme il faut bien se distraire un peu, le diable a montré le bout de ses cornes avec le Dr Surbled, « Spirites et médiums » ; et nous avons eu la fameuse « Enquête » de M. Jules Bois, toujours spirituel et superficiel comme il convient à un journaliste.

Tout cela c'est de la petite guerre d'avant-postes. Mais personne n'avait encore tenté d'attaquer le Spiritisme sur toute la ligne, de le prendre corps à corps, de discuter tous ses phénomènes, d'analyser tous ses médiums, d'interroger tous ses chefs, d'en faire en un mot un historique complet et critique. C'est ce que vient de faire M. Franck Podmore, dans « Modern Spiritualism », ouvrage formidable en deux gros volumes, destinés à anéantir définitivement sous leur poids et la masse de leurs arguments cette immense illusion, cette pernicieuse et colossale imposture, qui a nom le Spiritisme, — ou le Spiritualisme moderne, comme on dit en Angleterre —, et qui, comme l'objet dont elle nous entretient, persiste à vivre après sa mort.

Qu'on ne s'y trompe pas, « Modern Spiritualism » est une œuvre capitale. Ce sera la pierre angulaire de l'édifice que la science moderne construira demain en face de l'édifice spirite. Ce sera le premier ouvrage à inscrire dans la bibliothèque du psychologue qui ne « donne pas » dans les rêveries du mysticisme contemporain. Et puis on y trouve de tout, et cela élaboré par un savant quasi-officiel, un membre de la fameuse Société des Recherches Psychiques, à laquelle appartiennent des spiritualistes tels que Crookes, Myers, Hodgson, Hyslop et Lodge ; un homme qui depuis plus de vingt-cinq ans s'occupe des phénomènes psychiques avec une méthode et une compétence incontestables, un homme qui a écrit sur ce sujet de nombreux articles très appréciés dans les « Proceedings », un homme qui a fait « Studies in Psychical Research », qui a collaboré avec Myers et Gurney à l'ouvrage classique « Phantasms of the Living », un homme enfin qui a étudié longuement Mme Piper et Mme Thompson, les fameux médiums.

Voilà pourquoi il est utile de s'occuper un peu longuement de son nouvel ouvrage.

« Modern Spiritualism », ai-je dit, est l'histoire complète et critique du Spiritisme. « Complète » est peut-être excessif, c'est seulement la plus complète que nous ayons encore sur ce sujet, et l'historien de l'avenir ne pourra se passer de la consulter. Mais en réalité elle n'est complète qu'au point de vue anglais, son auteur ayant négligé, j'ignore pourquoi, de traiter du Spiritisme en Europe à partir d'Allan Kardec. Peut-être est-ce parce que, pour tout bon Anglais, le « Continent » existe si peu ! Mais la question spirite en Amérique et en Angleterre est bien développée, ainsi que celle des précurseurs du Spiritisme en Europe, les Magnétiseurs.

En sa qualité d'historien, M. Podmore devrait être impartial. Il croit certainement l'être, mais le lecteur verra aisément, au cours de cet article bien insuffisant, qu'il ne l'est pas et qu'il ne peut pas l'être. M. Podmore a son siège fait, ce n'est pas la vérité qu'il poursuit, c'est le triomphe de sa thèse favorite : il n'y a rien dans le Spiritisme sinon fraude et illusion. Aussi allons-nous assister à ce spectacle étrange, de voir notre auteur s'évertuer à vouloir démontrer que lui seul a raison, même lorsqu'il n'a rien vu — pourvu qu'une supposition gratuite ait traversé son cerveau, ou qu'une omission insignifiante ait été faite, telle que celle de l'inscription d'une date ou d'un détail minuscule dans un procès-verbal, détail dont il grossit démesurément l'importance — tandis que des centaines de milliers de témoins qui soutiennent l'hypothèse spirite, et parmi lesquels se trouvent d'excellents observateurs, froids, sceptiques et précautionneux, ont tous tort et ont mal vu, même quand ils affirment et prouvent qu'ils ont bien vu et n'ont pu être trompés.

Malgré ces préjugés et ce parti pris évident, le travail de M. Podmore est, à mon avis, des plus utiles. Outre la valeur réelle de la partie historique, outre l'intérêt qui s'attache à un grand nombre de faits rapportés, et qui, chose bizarre, sont parfois choisis en contradiction parfaite avec les explications qu'en donne leur commentateur, il y a un grand avantage à connaître la façon d'interpréter les faits spirites d'un homme qui les connaît bien, et qui a pu néanmoins rester systématiquement irréductible.

Le rôle de M. Podmore dans la S. P. R. a été éminemment nécessaire. C'est celui de l'opposition dans les assemblées parlementaires. C'est le service que nous rendent nos ennemis en nous renseignant minutieusement sur nos moindres défauts, et, à ce titre, nous devons remercier chaleureusement M. Podmore de la peine qu'il a prise pour nous éclairer, et dont nous devons faire notre profit. Je prendrai donc la liberté de lui retourner l'axiome qu'il cite si bien :

Fas est et ab hoste doceri.

La première utilité que je trouverai à cet aimable ennemi sera de lui mettre sur le dos toutes les vérités que j'aurai à dire aux Spirites, quand, ce qui m'arrivera parfois, j'aurai à donner raison à leurs adversaires. Qu'on dise après cela qu'un ennemi ne sert à rien !

« Modern Spiritualism » comporte 4 livres, en deux volumes. Les 3 premiers livres contiennent l'historique du Spiritualisme. Je n'ai que peu de chose à en dire. Le Livre Ier nous montre la période d'incubation du Spiritisme, par les phénomènes de possession et de sorcellerie dans les temps anciens, par les maisons hantées et le magnétisme au siècle dernier. Cette période aboutit à A. J. Davis, le précurseur, le prophète, le Saint-Jean Baptiste du Spiritualisme américain.

Le Livre II est consacré aux premières manifestations en Amérique, depuis les « rappings de Hydesville en 1848, jusqu'à leur extension générale en 1855.

Le Livre III nous fait assister à l'invasion du Spiritualisme en Angleterre, par suite de l'arrivée des médiums américains, à commencer par Mme Hayden, pour finir par Home et Fl. Cook, avec Wallace et Crookes, comme investigateurs.

Le Livre IV traite du problème de la médiumnité en général, et spécialement de l'écriture sur ardoise, des médiums D. D. Home, Stainton Moses et Mme Piper, et cherche les explications que fournissent l'hallucination, l'automatisme, et l'état de conscience particulier qui se développe dans les sommeils provoqués ou anormaux.

L'auteur nous fait d'abord remarquer, et non sans apparence de raison, qu'il était très rare d'attribuer autrefois aux morts les phénomènes analogues à ceux qui nous occupent ici. L'antiquité attribuait ses oracles aux Dieux. Au moyen âge, les faits de possession étaient mis sur le compte des démons, les autres faits miraculeux venaient de Dieu, des anges, de la Vierge ou des saints, mais bien rarement de nos parents défunts. Dans l'Ancien Testament il n'y a guère que des manifestations de Jéhovah ou de ses anges. Plus près de nous, les Ursulines de Loudun confessent leur commerce avec le Diable, et les Esprits, consultés, ne font aucune difficulté pour se reconnaître pour des démons. Pourquoi, s'ils sont nos morts, ne le disent-ils pas? Les paysans des Cévennes et, à la même époque, les Quakers, en Amérique, se croient inspirés par le Saint-Esprit. C'est par la toute-puissance divine seule que s'opèrent les miracles du tombeau du diacre Pâris. Jeanne d'Arc se dit inspirée de saints presque légendaires, l'archange saint Michel, entre autres, et, même Allan Kardec, se croit dirigé par l'Esprit de Vérité, annoncé par l'Évangile, ou par des Saints, tels que saint Louis ou saint Augustin. Par suite de quel phénomène, ou plutôt de quelle suggestion épidémique, les Morts, silencieux si longtemps, sont-ils devenus, en notre temps, si bavards? Qui donc est l'auteur de cette première suggestion? Et, remontant de source en source, M. Podmore croit pouvoir s'arrêter à Swedenborg, dont la doctrine se serait répandue par affiliation sur l'Allemagne et sur l'Amérique, et, de là, se serait étendue sur l'ancien et le nouveau Monde, par tradition orale.

Chose singulière, et qui semble bien confirmer cette idée de propagation par suggestion terrestre, et non par révélation spirituelle, tout « Esprit » se manifestant par un médium ayant lu ou connu, d'une façon quelconque, les œuvres d'Allan Kardec se déclare partisan de la réincarnation, tandis que les mêmes Esprits, se manifestant dans les pays de langue anglaise, professent pour une telle erreur une indignation extrême. Jamais l'Esprit, parlant

par un médium étranger au kardécisme n'emploiera les termes de « périsprit » ou « d'erraticité ». En Angleterre, il dira « le corps astral » et décrira « la vie dans les Sphères », vie absolument analogue à celle de la terre ou préférable, mais ne ressemblant en rien à celle de l'Espace, avec ses châtiments horribles indiqués par Allan Kardec dans « le Ciel et l'Enfer » et que reproduisent les « incarnations » de tous les médiums de France. Même cette espèce de prise de possession appelée chez nous « incarnation » et dans laquelle on croit que l'Esprit s'introduit dans le corps du médium, est racontée tout autrement par les Esprits d'outre-Manche ; c'est pour eux un simple contrôle, une action momentanée sur une partie du cerveau ou sur l'organe de la parole du médium. Comment peut-il y avoir divergence de la part des Esprits dans l'enseignement de faits qui leur sont si familiers, qui font partie de leur expérience journalière et universelle, si ce n'est qu'il n'y a là rien autre que l'influence des lectures et des conversations entre simples mortels qui vivent dans une même atmosphère intellectuelle? C'est là une objection grave à laquelle les Spirites n'ont jamais répondu d'une façon satisfaisante.

Si nous examinons d'un peu près les communications les plus célèbres, celles qui ont été faites aux meilleurs médiums par les Esprits considérés comme les plus élevés, nous constatons ainsi une foule d'invraisemblances et de désaccords qui font reculer la raison. Aucun n'en est exempt, ni A. J. Davis, ni le juge Edmonds, ni Duguid dans « Hafed », ni Samuel Watson, ni Edward Maitland avec la célèbre Anna Kingsford, ni Stainton Moses, ni Spear. Chez tous, même penchant à d'interminables sermons, remplis de redites et de lieux communs, sur des sujets de morale ou de religion, même style qui voudrait être éloquent et qui n'est souvent qu'empoulé et déclamatoire, même manque de précision, de dates et de noms propres, mêmes descriptions de pays qui sont donnés comme célestes, et ne comportent que des éléments terrestres, et, ce qui est plus grave, mêmes erreurs scientifiques, souvent grossières, témoignant d'un fond d'ignorance qu'on n'attend pas de si grands Esprits. La place me manque pour faire des citations, je n'aurais que l'embarras du choix.

—Spear, un spiritualiste pourtant expérimenté, nous apprend sérieusement, d'après une communication (1) « que les cheveux, étant tubulaires, sont, en réalité, des organes de perception ; c'est pour cela qu'ils sont placés au voisinage des yeux et des oreilles. Mais, tandis que les cheveux qui sont près des yeux voient par-devant, les cheveux qui sont derrière la tête voient le passé, ce sont les organes du souvenir ; et les femmes, qui nattent leurs cheveux de derrière, se mettent, par ignorance, dans le cas de perdre la mémoire ! »

(1) « Modern Spiritualism », vol. I, p. 276.

— A Duguid, Hermès, un grand Esprit, révèle qu'il fait plus froid sur la lune que sur la terre, parce que la lune est plus petite! « Hafed » est remplis d'erreurs historiques.

— Le juge Edmonds, au milieu des communications de Swedenberg et de Bacon, nous rapporte le discours d'un Esprit supérieur qui s'écrie d'un ton emphatique « Je suis Celui qui suis, etc.! » ce qui jette plutôt un froid.

— Anna Kingsford confond dans une même vision enthousiaste Vénus et l'Immaculée Conception!

Et tous ces médiums sont tenus, en Amérique, par les spiritualistes pour inspirés uniquement par des Esprits supérieurs!

— N'avons-nous pas vu récemment Stainton Moses, Esprit, ne pouvoir se rappeler les noms de ses guides fameux : Imperator, Rector, Doctor Prudens, etc.?

— Saint Augustin sera protestant en Angleterre, spirite en France, catholique ailleurs.

— Cicéron a oublié le latin, Démosthène le grec, V. Hugo fait des vers de quatorze pieds ou plus. Allan Kardec parle comme un illettré, et nos amis disparus ne se rappellent plus ni leur nom ni celui de leurs enfants.

L'explication usuelle est que l'on a eu affaire à des Esprits mystificateurs, ou que les Esprits, n'ayant d'autre langage que celui de la pensée, ne transmettent à leurs médiums que des pensées; ceux-ci les traduisent et les défigurent suivant leurs aptitudes propres. S'il en était ainsi, la production de certaines poésies sans défaut, dictées mot pour mot à des médiums dépourvus de littérature, serait impossible. Et pourtant on en cite des exemples. — Mystères de la médiumnité! diront ceux qui ont réponse à tout. Si ce domaine est si mystérieux, répondrons-nous, s'il est si difficile de distinguer la part de l'Esprit et celle du médium dans les cas les meilleurs, comment pourrait-on ajouter une créance quelconque à des sources d'information si inégales, si peu certaines, si sujettes aux variations et à l'erreur, et en constituer un corps de doctrines? Il y a là quelque chose d'illogique.

C'est donc à la suite de l'examen attentif d'une grande quantité de communications que M. Podmore déclare ne voir dans les phénomènes intellectuels du spiritualisme, discours en trance, écriture automatique, visions, etc. que des phénomènes subjectifs et réflexes, résultats de suggestions inconscientes jointes à un état hyperesthésique spécial, qui donne aux sujets une plus grande acuité de perception. Dans tout cela il ne trouve que des faits indicateurs d'un état morbide ou d'une dégénérescence physiologique. Il n'a peut-être pas toujours tort.

Mais, quant aux phénomènes physiques, sa thèse est totalement insoutenable. M. Podmore a eu la malechance de n'assister, semble-t-il, qu'à des

séances frauduleuses, et comme, d'autre part, il n'y a dans son esprit pas la moindre place pour loger l'hypothèse spirite, il en conclut trop facilement que toutes les manifestations physiques sont truquées. Aucun médium ne trouve grâce à ses yeux. Les demoiselles Fox furent des petites filles malignes et perverses qui, d'ailleurs, sur le tard, ont fini par avouer que leurs fameux « raps » étaient produits par le craquement de l'articulation des genoux et des doigts de pied; Florence Cook, une effrontée coquine, qui a su abuser indignement de l'ingénuité de sir W. Crookes; miss Nicholls (Mrs Guppy), une intrigante, qui a joué le même rôle avec Russel Wallace; Slade, Eglington, Foster, Williams, miss Showers, Eusapia Paladino, tous ont été honteusement pris « la main dans le sac »; et s'ils ne l'ont pas été plus souvent, cela tient à leur malice et à la naïve crédulité des spirites, qui acceptent bénévolement tous les prétextes, toutes les conditions que leur imposent d'habiles fripons pour qu'on ne s'avise pas de regarder de trop près dans leur jeu.

« Tout cela n'est pas nouveau, me direz-vous, et on nous a chanté bien des fois cet air-là. Mais D. D. Home, mais Stainton Moses, mais nos propres femmes et nos propres enfants qui, chez nous, sans aucun motif intéressé, nous donnent de si éclatants témoignages de leur médiumnité physique. M. Podmore a-t-il l'audace de les considérer aussi comme de vulgaires filous? »

Home et Stainton Moses, dit-il, n'ont jamais été démasqués, parce qu'ils ont su inspirer une telle confiance, se placer sur un piédestal tellement élevé, qu'on n'a jamais pris avec eux toutes les précautions indispensables. Dans le cas de Stainton Moses et des médiums, membres de nos familles, on n'en prend même aucune. Or, règle générale, le succès d'une séance est toujours en proportion inverse des précautions prises contre la fraude, ce qui est peut-être juste, mais ce qui, au point de vue scientifique, est éminemment suspect.

Et, à ce propos, M. Podmore nous sert la vieille théorie, si usée, « des mouvements inconscients » de Faraday. Comme elle ne suffirait pas à expliquer les coups, les apports, les lueurs, les photographies, les matérialisations, etc., il fait intervenir, en dernier lieu, le penchant maladif des hystériques à mentir et à tromper, dans le seul but de se rendre intéressants. Tous les phénomènes connus sous le nom de « Poltergeister » (Esprits tapageurs), « maisons hantées », jets de pierres, bris de vaisselle, etc., tout cela il l'attribue à la malice de servantes hystériques, ou d'enfants méchants et portés au mal (naughty and mischievous children).

Cela a pu être quelquefois, mais supposer que semblable comédie se soit répétée tant de fois, en tant de lieux divers, sans que jamais les parents aient su découvrir et corriger les petits coupables, c'est pousser la crédulité

sceptique un peu loin, et nous serions curieux de savoir ce que penserait et ferait M. Podmore si ces faits se produisaient dans sa propre maison.

Thèse à part, son ouvrage a de l'utilité. L'analyse beaucoup trop succincte, quoique encore longue, qui précède, ne saurait donner une idée suffisante ni des études faites, ni des arguments développés, ni de la méthode employée. Il y a dans « Modern Spiritualism » une somme énorme de connaissances, qui est le patrimoine obligé de tout investigateur sérieux des phénomènes du spiritisme.

G. BÉRA.

Amour. — Mort. — Immortalité.

N'est-il pas étrange qu'il y ait des hommes qui crient qu'il n'y a pas d'immortalité et que la vie finit avec la mort du corps. La croyance à l'immortalité de l'homme est presque aussi ancienne que le monde, et les philosophes et les poètes nous parlent des Champs-Elysées où les grands et les hommes bons recevaient la récompense de leurs mérites ; et puis ils nous parlent du supplice de Tantale, de Prométhée, des Danaïdes et autres condamnés à des souffrances éternelles pour leur méchanceté.

Si nous prenons la Bible, nous trouvons presque le silence, et je n'ai trouvé le mot immortalité que quatre fois Romains : 2 : 7 ; I Cor. 15 : 53, 54 ; I Tim. 6 : 16; II Tim. 1 : 10. Ce dernier est le plus explicite : « il a amené à la lumière, la vie et l'immortalité ». Mais le mot traduit mis en lumière (φωτισαντος photisantos) veut dire *découvrir*, *raviver* comme un feu qui a été couvert de cendres, ce qui semblerait dire que l'idée de l'immortalité était un peu nébuleuse et le Christ lui a rendu sa clarté; mais, si la Bible ne dit pas le mot, elle est pleine de passages qui enseignent le fait de l'immortalité.

Tout le monde a pu et peut remarquer que souvent les poètes mettent en vis-à-vis ou en opposition les idées de l'amour et de la mort. Y a-t-il un lien caché entre les deux ? Si ce lien existe, peut-il être expliqué? Le poète hébreu, dans le Cantique des cantiques 8 : 6,7, chante : « Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras: car l'amour est fort comme la mort, la jalousie est cruelle comme la tombe; leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémente. Beaucoup d'eaux ne pourraient pas éteindre cet amour, les fleuves mêmes ne pourraient pas le noyer; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, on les mépriserait ».

L'amour est fort comme la mort, il est même plus fort, car s'il y a un pouvoir qui puisse vaincre cet ennemi de l'homme, c'est l'amour. Combien

de folles idées de l'immortalité y a-t-il dans le monde, et combien de fois ont-elles été réfutées par les sages de toutes les croyances et de toutes les philosophies! Et cependant la croyance à l'immortalité est aussi fermement enracinée dans le cœur de l'homme qu'elle l'a toujours été. Qui n'a pas lu ce beau passage de notre grand humanitérien qui méprisait toutes les religions, qui haïssait tous les crédos et qui était un parfait incrédule. Robert Ingersoll n'a pas un mot soit de sarcasme, soit de satire à dire contre l'immortalité. Il dit : « l'idée de l'immortalité qui, comme une mer, a son flux et son reflux dans le cœur de l'homme, avec ses nombreuses vagues d'espoir et de crainte, se brisant contre les rochers du temps et du destin, n'a été tirée d'aucun livre ni d'aucune religion. Elle est née des affections humaines et elle continuera de vivre, malgré les nuages du doute et des ténèbres, tant que l'amour embrassera les lèvres de la mort ; je l'ai dit mille fois et je le répète que nous ne savons pas, nous ne pouvons pas dire si la mort est un mur ou une porte, le commencement ou la fin d'une journée, le lever ou le coucher du soleil ou une vie éternelle, apportant le bonheur et l'amour à tous. »

Qu'est-ce que la mort? N'est-ce pas la destruction de notre forme quand elle devient inutile ? L'orateur dit que nous ne savons pas si c'est le lever ou le coucher du soleil. La mort nous paraît être le coucher du soleil, mais nous savons que le soleil ne se couche pas et ainsi la vie est immortelle.

Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est notre désir d'immortalité? Le vieillard qui voit ses jeunes enfants et le sourire de ses petits-enfants n'a-t-il pas un nouvel horizon de la vie? Cette vie qui brille dans les yeux de ses enfants n'est-elle pas sa propre vie? Ne commence-t-il pas une nouvelle vie dans chacun d'eux? N'est-ce que sentiment ou un vain discours si nous disons que l'amour a vaincu la mort? Que la mort prenne sa proie, si nous vivons de nouveau, si au lieu de rester ce que nous sommes, petits, faibles, égoïstes, nous pouvons croître et nous développer, si une nouvelle occasion nous est donnée de recommencer la vie, et si, guidés par l'amour, nous pouvons déterminer comment nous pouvons nous améliorer dans les générations futures. Que la mort prenne sa proie, si ce qu'il y a de mieux en nous, nos pensées les plus nobles, nos aspirations les plus pures et nos meilleures actions vivent et exercent un effet bienfaisant sur l'humanité.

L'amour n'est pas seulement l'affection des sexes. L'amour est l'enthousiasme pour tout ce qui est bon et grand; l'amour, c'est chaque idée vraie et noble, digne d'être propagée de génération en génération, à perpétuité.

Notre corps, l'apparence visible de l'*Ego*, doit mourir et ne doit pas être regretté, car à quoi bon conserver cette petite combinaison de poussière avec toutes ses faiblesses et ses défauts, combinaison dont les éléments psychiques sont un triste mélange de quelques idées vraies, de quelques

nobles aspirations avec beaucoup d'erreurs et de préjudices! Non! Qu'il périsse! Il vaut mille fois mieux ne conserver que le bon, le beau, le vrai, comme le fait la nature.

L'immortalité n'est pas une fiction, c'est un besoin naturel du cœur de l'homme. Il n'y a pas, et il ne peut y avoir de vraie immortalité pour l'*Ego* égoïste. La vraie immortalité n'est réalisée que dans l'amour et l'amour n'est pas seulement notre affection pour ceux qui nous sont chers; l'amour est chaque aspiration à la vérité, chaque effort vers le progrès et chaque enthousiasme pour l'idéal. L'amour est l'expansion de notre âme au-delà des limites étroites de l'Ego. Mais ce n'est pas l'égoïsme élargi, l'amour a toujours l'esprit humanitairien et universel. L'amour fait battre notre cœur, c'est la vie de Dieu en nous, et il nous donne ici-bas un avant-goût du bonheur de l'éternité.

Je ne connais qu'une classe d'hommes pour qui l'immortalité serait une malédiction, c'est le genus égoïste; pour l'homme qui est tout pour soi-même, qui rapporte tout à son précieux égo, l'anéantissement serait un bienfait, car de quelle utilité est-il dans le monde? Cependant n'oublions pas qu'il est un homme, et qu'il sera tôt ou tard ramené à la bonté et au bonheur. Tendons-lui la main pour l'aider à venir à l'amour.

Etant spiritualistes, nous devons travailler à gagner pour nous et pour notre prochain une glorieuse immortalité, et il n'y a qu'un chemin qui y conduit, c'est le chemin de l'amour, l'amour vrai, ardent comme un feu, l'amour qui est plus fort que la mort. Nous sommes créés à l'image de Dieu, notre Esprit est une étincelle de Lui, mais Dieu est amour, notre esprit doit donc être amour ou il ne vient pas de Dieu. Malgré notre méchanceté et notre indifférence, il nous aime toujours, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui nous font du mal? L'amour est la seule arme qui triomphera du mal, et qui doit l'anéantir; manions donc cette épée avec vigueur et sagesse, et ainsi nous atteindrons la perfection et nous serons reçus dans le monde des esprits avec des chants de triomphe.

FRED. DE BOS.

AVERTISSEMENT DE DÉCÈS

Lord Lyttleton (1709-1778), homme d'Etat et philosophe anglais, est l'auteur d'œuvres remarquables intitulées : *Lettres philosophiques sur l'histoire d'Angleterre*, *Dialogues des Morts*, *L'histoire des révolutions d'Angleterre*, etc. Tous ses ouvrages sont écrits avec une élévation d'esprit et une érudition rares. Il fut l'ami et le protecteur des gens de lettres, notamment de Henri Fielding, célèbre romancier anglais, appelé, par Walter Scott, le créateur du roman anglais, et de James Thompson, poète écossais, auteur du chant national anglais : *Rule Britannia.*—Lord Lyttleton était un bel homme, très

riche, toujours gai, affable ; il aimait le sport, la bonne chère, le jeu, les plaisirs et avait eu, dans sa vie, plus d'une aventure galante.

En 1778, il résolut de passer les fêtes de Noël avec des amis, ses compagnons de plaisir, à sa maison de campagne de Pit-Place, en Ecosse. Or, il arriva, qu'un soir, lord Lyttleton était tellement abattu et envahi par une mélancolie noire, que tous ses amis en furent frappés et qu'une atmosphère de tristesse enveloppa toute la société. Ses amis lui demandèrent avec insistance quelle était la cause de sa tristesse. Après avoir longtemps hésité, il leur raconta, enfin, que la nuit précédente, quand la lumière fut éteinte, il avait entendu comme le vol d'un oiseau du côté de la fenêtre, et qu'ayant jeté un regard de ce côté, il avait très distinctement vu le fantôme d'une femme très belle qu'il avait dans le temps séduite et trompée et qui, de désespoir, s'était suicidée. Le spectre, habillé de blanc, leva d'un air menaçant la main droite, s'avança lentement jusqu'au pied de son lit. Une éblouissante lumière surnaturelle éclaira toute la chambre; puis l'apparition, le regardant fixement, fit un appel à sa conscience et à son repentir, et lui annonça, d'un air solennel, que dans trois jours, à la même heure, il rendrait son âme à Dieu. En même temps le spectre se retourna, désigna du doigt l'horloge qui marquait exactement minuit et tout disparut.

Le lendemain, les amis de lord Lyttleton firent avancer d'une heure toutes les horloges du château sans que le lord s'en aperçut. Le jour fatal arrivé, lord Lyttleton devint de plus en plus triste. Dix heures sonnèrent, ensuite onze heures et l'état de tristesse du lord ne fit qu'augmenter. Ses amis, étaient au désespoir. Enfin minuit sonna et, comme il était encore en vie, il se retira, soulagé, dans sa chambre à coucher. Mais les amis de lord Lyttleton restèrent debout jusqu'à la véritable heure de minuit et, sur le coup de l'horloge, la sonnette du lord se mit à carrillonner avec violence. Le valet de chambre descendait à ce moment et tous les amis, inquiets, se précipitèrent dans la chambre à coucher du lord. Là, ils le trouvèrent mort sur son lit, et le corps horriblement convulsé.

JOSEPH DE KRONHELM.

Mlle France Darget,

L'Académie nationale de Bordeaux a décerné à Mlle France Darget la médaille d'or pour son volume « Premières Poésies » qui lui sera délivrée à la séance publique du samedi 27 décembre courant.

La médaille d'or est la plus haute récompense qui puisse être attribuée.

L'Académie ne la décerne pas tous les ans; mais seulement lorsque l'œuvre lui paraît devoir la mériter.

Nous sommes d'autant plus heureux du succès de Mlle France Darget que c'est le *Messager d'Indre-et-Loire* qui a inséré une à une ses poésies.

Qu'elle nous permette de lui dire que J.-J. Rousseau eut sa première œuvre couronnée par l'Académie de Dijon et que le lieutenant Napoléon Bonaparte fut couronné par l'Académie de Grenoble.

Notons en passant que l'Académie de Bordeaux, fondée en 1716 et dont Montesquieu fut un des fondateurs, est une des premières, si ce n'est la première, dont on doit ambitionner une récompense, après l'Académie Française fondée par Richelieu.

LE MESSAGER D'INDRE-ET-LOIRE.

PARADIS ET ENFER

Nous lisons, dans le *Bulletin pratique de droit international privé*, d'octobre dernier, publié par M. Marc RÉVILLE, avocat à la Cour d'appel de Paris, le compte rendu d'un bien singulier procès que nos lecteurs liront certainement avec intérêt.

Tribunal de Zagreb (*Croatie*)

Notre ami et collaborateur M. Hinkovic, docteur en droit, avocat près les cours et tribunaux croates, ancien député à la diète d'Agram, auteur d'un grand nombre de brochures et d'articles de journaux d'ordre juridique, financier et philosophique, vient de l'échapper belle...

Ecoutez plutôt. Il ne s'agissait de rien moins que de l'envoyer aux travaux forcés pour quelques années. Aussi bien avait-il commis un crime atroce. Vous me demandez lequel ? Devinez un peu. Je vous le donne en mille... Mais non, ne vous donnez pas la peine, vous ne sauriez... Je préfère vous le dire tout de suite. Voici. M. Hincovic a osé dire et écrire — *horribile dictu* — qu'il n'y a pas d'enfer... ni d'anges non plus...

Que si vous en doutez, je vous renverrai à n'importe quel journal de la vieille monarchie austro-hongroise, du 28 août au 9 septembre 1902, tout spécialement aux journaux d'Agram dont les colonnes étaient remplies de cette affaire.

L'histoire est très simple.

Notre ami édite à Zagreb (Agram) en Croatie, depuis deux ans environ, une petite revue spirite, idée qui lui est venue, après huit années de séjour à Paris et à Londres, où il avait assidûment fréquenté chez les fervents de la nouvelle religion. Son but principal est, cependant, d'examiner, *au point de vue scientifique*, les phénomènes censés surnaturels et de combattre l'ignorance dans laquelle croupit le paysan croate.

Dans une série d'articles et de conférences, M. Hinkovic dénonçait, avec beaucoup de courage, les abus du clergé croate dont on ne saurait se faire une idée en France. Le produit net de la vente des brochures et du droit d'entrée aux conférences était destiné aux pauvres de la jolie ville d'Agram.

Cela ne fit pas l'affaire de l'archevêché d'Agram. Aux croyants il fut défendu

d'assister aux conférences « *diaboliqués* » de notre ami, et aux pauvres d'accepter le produit des conférences.

En réponse, M. Hinkovic annonça une autre conférence et prit pour sujet le titre *Paradis et Enfer*. L'affluence du public était énorme, malgré la défense de l'archevêque. Mais dans le but de troubler la conférence, ou, à défaut, de dénoncer le conférencier aux rigueurs du parquet, tout le ban et l'arrière-ban du clergé s'y était également donné rendez-vous.

La première éventualité échoua piteusement, le public d'élite ayant résolument pris fait et cause pour le conférencier. Restait donc la seconde...

Le chapitre ne s'en fit point faute. Une dénonciation en règle, signée d'un grand nombre de docteurs en théologie, fut envoyée au parquet dès le lendemain, et l'archevêque sommé d'excommunier du sein de l'Eglise l'audacieux conférencier qui avait osé dire en public qu'il n'y avait pas d'enfer.

En même temps, le clergé organisa une véritable croisade, *du haut de la chaire*, contre le « fils de l'Impur ». Pendant presque une année entière, on prêcha contre M. Hinkovic qu'on accusait formellement d'être la cause de la pluie et de la mauvaise récolte. Un journal catholique s'étonnait même que notre ami n'eût pas encore été trouvé assassiné au coin d'une rue.

Le chapitre, ne se sentant peut-être pas assez fort, appela encore la Faculté à son secours. Immédiatement, ordre fut donné à un professeur de l'Université de Zagreb, lequel est aussi député et,comme tel,membre du parti ultra-clérical, d'interpeller à la Diète. Le chef du gouvernement croate, le spirituel *ban* M. le comte Khuen-Hédervary, se vit dans la nécessité, lui, partisan avéré de la censure, de défendre la liberté de la parole et de la presse contre ceux-là mêmes qui croient devoir se plaindre de ses rigueurs.

Le parquet d'Agram, si impérieusement sommé d'intervenir, ouvrit enfin une instruction, laborieuse, longue et pénible, au cours de laquelle les illégalités ne se comptaient plus. Enfin, après dix mois d'instruction, M. Hinkovic fut renvoyé devant le tribunal de police correctionnelle sous l'inculpation de blasphème et de quelques autres petits crimes punissables de dix années de travaux forcés au maximum...

Les débats, qui ont duré quinze jours (du 28 août au 9 septembre), ont été pleins d'épisodes joyeux, tout l'état-major théologique ayant donné du sien. Il y a été question de paradis dont, paraît-il, on ne connaît pas exactement l'emplacement...; d'enfer, qui, nous a dit l'*expert*, est situé juste au centre de la terre...; d'anges qui sont déchus et qui ne le sont pas...; de la plus grande efficacité de la messe, quand le prêtre a touché une indemnité sonnante et trébuchante pour son intervention...; d'asphalte et de bitume dont l'enfer paraît être pavé..., d'Adam et d'Ève et de saint Thomas d'Aquin et de bien d'autres choses encore...

Le public, très nombreux et très amusé, suivait les débats avec beaucoup

d'intérêt jusqu'au jour où on a cru devoir ôter la parole à l'accusé... Celui-ci alors a quitté la salle d'audience, suivi de son brillant défenseur, ***M. Poténjak***, un des orateurs les plus goûtés de la Jeune Croatie et un des adversaires les plus déterminés de la politique magyarophile.

Les débats assez difficiles à diriger, à cause des fortes passions en jeu, ont été présidés par M. Biscan, un homme érudit et spirituel, mais qui paraît manquer d'impartialité. A un moment donné, l'accusé dut apostropher le président : « Par pitié, ne m'empêchez pas de me défendre, si déjà la justice vous est étrangère ! »

Le ministère public était occupé par un homme qui gagne à ne pas être cité.

Finalement, le docteur Hinkovic a été *acquitté* par ce motif QU'IL N'EST PAS POSSIBLE D'ATTACHER DE CROYANCE AUX DIRES DES TÉMOINS ECCLÉSIASTIQUES (il n'y en avait pas d'autres, M. Hinkovic n'en ayant pas fait citer), LEUR PARTI PRIS ÉTANT PAR TROP ÉVIDENT ET LEURS DÉPOSITIONS PARAISSANT AVOIR ÉTÉ CONCERTÉES D'AVANCE.

G. H.

Premières manifestations des facultés d'un médium

Un soir du mois de janvier 1900, je me trouvais, avec quelques amis, que j'initiais à la science spirite, dans le lieu ordinaire de nos réunions.

Défiants et sceptiques, d'un faible savoir et tout imbus, d'ailleurs, de préjugés redevables à leur éducation religieuse antérieure, ils ne venaient aux séances que par égard pour moi et soutenus par la confiance que je leur inspirais et la *certitude* de résultats satisfaisants que je leur faisais entrevoir. Parmi eux, un seul médium écrivain avait vu ses facultés se révéler et se développer assez rapidement. Quant aux autres, rien ne faisait espérer, jusqu'à ce jour, de découvrir, dans leur nombre, un médium quelconque. Donc, ce soir-là, après la lecture et les explications de quelques pages des œuvres du Maître, le médium, dont j'ai parlé plus haut, et moi demandâmes une communication écrite à nos guides respectifs. Je n'obtins rien, ce qui ne m'était jamais arrivé; par contre, mon voisin reçut une belle communication. Après la lecture de cette dernière, un de nos amis présents, enthousiasmé, déclara qu'il serait très heureux de pouvoir écrire sous l'influence des Esprits, et que s'il y arrivait, ses doutes disparaîtraient et sa foi dans la science spirite serait complète. Je répondis à ces paroles en répétant que rien dans la nature physique d'un individu ne permettait de préjuger l'existance ou la non existence de facultés médiumnimiques, et que le plus sim-

ple était d'essayer. M. C. R., c'est le nom de la personne en question, prit alors place à la table, un crayon à la main, et devant lui une feuille de papier blanc.

L'attente ne fut pas longue. Quelques minutes après, M. C. R. avait quelques secousses nerveuses, puis son bras droit fut agité d'un mouvement violent et désordonné, le crayon griffonnant et déchirant le papier. Je passai une seconde feuille en priant M. C. R. de chercher à maîtriser son bras, afin que le crayon pût tracer au moins quelques signes intelligibles. Tous ses efforts ne parvinrent qu'à provoquer des mouvements encore plus désordonnés, à son visible étonnement et à celui de nous tous, qui n'avions pas encore été témoins d'un fait semblable. Enfin, l'agitation se calma, le crayon traçait maintenant des rudiments de lettres avec rapidité et les feuilles de papier se succédaient barbouillées et meurtries. A voix basse nous nous demandions quel pouvait bien être cet esprit, visiblement animé du désir de se faire comprendre mais assurément inexpérimenté. Notre médium écrivain, dont j'ai parlé plus haut, posa la question à son guide qui lui répondit par écrit : « C'est son fils. » Comme il se trouvait à un bout de la table et que nous suivions avec intérêt la marche curieuse du crayon de M. C. R., sur le papier, personne ne vit cette réponse et, détail à retenir, le médium qui l'avait obtenue était resté tout le temps dans l'impossibilité de suivre le tracé brutal du crayon de M. C. R. Ayant jugé l'expérience suffisamment longue et d'ailleurs le *patient* (il méritait ce nom) se montrant fatigué, je lui fis poser le crayon, malgré la résistance de l'invisible, et prenant les différentes feuilles de papier ayant servi à cette épreuve, je les examinai de près, tâchant d'y découvrir quelques mots et une signification. Une seule feuille présenta trois mots bien déchiffrables : « *mon père*, *Paul*, » et c'était tout. Mais ces seuls mots, avec la répose obtenue par notre ami, et indiquée plus haut, constituaient un phénomène d'une grande importance. En effet, il était vrai que M. C. R. avait perdu un fils âgé de huit ans, du nom de Paul; qu'il ne pensait pas à lui pendant que son crayon traçait ces lettres informes (qu'il n'avait pas même remarquées en suivant les mouvements de sa main agitée), et qui revêtaient maintenant un caractère si mystérieux ; enfin que la réponse obtenue par le médium écrivain, mon voisin, dans les conditions que j'ai indiquées, présentait une corrélation frappante avec les trois mots découverts dans le graphique bizarre de M. C. R. ; de sorte qu'une hypothèse d'entente préalable ou de suggestion était impossible aux yeux de tous. Làdessus la séance prit fin, car l'heure était avancée : et il était visible que le doute avait été ébranlé, par ce simple phénomène, dans l'esprit de ces assidus de nos réunions. Ils croyaient maintenant, ou plutôt ils étaient disposés à croire, résultat que n'avaient pu produire ni mes raisonnements, ni les phénomènes que j'avais provoqués moi-même dans d'autres séances, car,

de leur propre aveu, le savoir exagéré qu'ils me prêtaient était pour eux un sujet de défiance.

Le lendemain, vers onze heures du matin, je vis arriver inopinément chez moi M. C. R. avec quelque chose dans la physionomie qui m'indiquait qu'il avait des choses importantes à me communiquer. « Allons consulter les registres de l'état civil de l'année 1806, » me dit-il tout d'abord, et lui ayant demandé des explications il me tendit une feuille de papier, portant une écriture grotesque et qu'il me dit avoir tracée médianimiquement le matin. C'était un court message d'un Esprit, se disant son trisaïeul, et donnant la date de son décès comme humain ; le message était signé « Mathieu R. » Je demandais s'il savait quelque chose de son trisaïeul ; il me répondit qu'il n'en avait jamais entendu parler et qu'il ignorait même son prénom. Nous allâmes alors consulter les registres de l'état-civil (j'étais secrétaire de mairie), très émotionnés et sentant l'un et l'autre que des résultats de notre investigation pouvait découler, pour nous, des conséquences importantes quant à notre foi en cette mystérieuse science qu'est le spiritisme. Une commotion inexprimable nous secoua dans tout notre être quand nous tombâmes sur un acte de décès de l'année 1806, répondant exactement aux indications fournies par le mystérieux message. Notre étonnement fut à son comble, quand, ayant découvert, au bas d'actes antérieurs, la signature de Mathieu R. comme témoin, cette signature se trouva présenter une ressemblance frappante avec celle que portait le message.

Les séances qui suivirent les deux faits que je viens de citer eurent infiniment plus d'intérêt que les précédentes. Les notions que nous avions acquises sur le spiritisme s'éclairèrent d'un jour nouveau ; de vagues et douteuses qu'elles nous avaient paru tout d'abord, elles se montrèrent claires et d'une compréhension entraînante ; les phénomènes dont nous avions été les témoins s'expliquaient maintenant d'une manière plus logique, parce que nous avions une base solide pour asseoir notre foi et pour guider notre faible raison dans le domaine ténébreux des hypothèses et du mystérieux. Ma tâche de vulgarisateur s'en trouva singulièrement simplifiée. Ces deux preuves nous en firent découvrir vingt, les théories du Maître s'assimilaient presque sans effort dans le cerveau de mes collaborateurs et tout cela sans qu'il me fût besoin, comme auparavant, d'interminables explications et du recours aux protestations de sincérité et de conviction personnelles dont l'insuffisance ne m'échappait pas.

J. C.

Au sujet de la Télépathie.

Chère Madame Leymarie,

J'ai été péniblement surprise de voir, dans l'article du dernier numéro de la *Revue Spirite*, intitulé « La Preuve décisive », mon nom à côté d'un fait que j'avais signalé au Congrès spirite, dans l'intérêt de notre chère cause, mais dont la nature intime exigeait l'anonymat. Les lecteurs de votre Revue ont dû, chère Madame, m'accuser, avec raison, de manquer de respect filial en livrant au public des secrets de famille. Or, je n'ai jamais signé, que d'initiales ou d'un pseudonyme, les articles que j'ai publiés, de temps en temps, dans des Revues diverses, *n'attachant d'importance qu'à l'idée et non à ma personne*, à plus forte raison ne pouvait-il entrer dans mon intention de voir mon nom publié, en toutes lettres, à côté d'un récit semblable. Je sais bien que, dans nos étranges conceptions de morale sociale, l'honneur des hommes n'est pas entaché pour des faits de la nature de ceux auxquels ma communication spirite paraît faire allusion ; mais, je ne suis pas de cet avis et déplore, par conséquent, de voir terni le respectueux souvenir que je ne cesse de vouer à mon père. *De mortuis nihil nisi bene*, c'est un dicton moral qui me semble surtout applicable quand les défunts sont des parents regrettés. . . . .

Et puisque, chère Madame, vous m'ouvrez si aimablement les colonnes de votre Revue, je profiterai de l'occasion pour répondre à votre estimé collaborateur, M. Béra, qui croit que l'hypothèse de la transmission de la pensée ne doit pas être écartée dans le cas, pour moi, si caractéristique, que j'ai à signalé.

Voici ce que j'ai à répliquer :

« Si j'ai compris à quoi l'esprit de ma mère pouvait faire allusion, il était absolument impossible, dans ma pensée, d'associer ma tante, morte depuis vingt ans, à un fait auquel elle était parfaitement étrangère ».

J'ajouterai que, dans divers entretiens avec ma mère morte, à de longs intervalles, celle-ci me parla de ma tante Guillemine comme d'un esprit tourmenteur, fait que j'ignorais ; comme preuve ce fragment de colloque :

Moi. — Es-tu heureuse, ma chère maman ?

L'Esprit. — Oui ; maintenant ; mais pas au commencement de mon existence ici.

Moi. — Pourquoi es-tu plus heureuse maintenant ?

L'Esprit. — Parce que je ne suis plus avec Mine, mais avec des esprits sympathiques.

Or, s'il est vrai que je ne puis contrôler l'exactitude de ce que l'esprit a avancé, je ne dois pas moins écarter les deux hypothèses en question : tricherie et transmission de pensée.

Les *différents* médiums, qui m'ont mise en relation avec l'esprit de ma mère, n'ont pu connaître une vieille tante, morte à l'étranger et que j'avais, moi-même, à peine vue deux fois dans ma vie ; et comme le fait, que ma chère mère morte fut tourmentée par sa sœur dans l'au-delà, m'a plus qu'étrangement surprise, cette pensée n'a pu se trouver ni dans mon mental conscient ni subconscient.

Il n'y a donc pas télépathie ; toute personne de bonne foi en conviendra.

D'ailleurs, les scientifiques abusent beaucoup du mot télépathie ; c'est un moyen facile de nier toujours et quand même.

Oui, la télépathie existe, mais elle est moins fréquente qu'on ne le dit et surtout très difficile à obtenir. J'ai fait des essais multiples avec les vivants et les morts. Mes expériences ont toujours échoué *quand elles étaient voulues.*

Comme preuve qu'il ne s'agissait pas de télépathie dans les nombreux et intéressants entretiens que j'eus avec les esprits les plus divers et *dans des langues que mes médiums ignoraient*, parfois, c'est qu'ils m'ont soutenu des opinions différentes et absolument nouvelles, sur la morale sociale, le libre arbitre, le nouveau testament, etc. ; et, en plus, tout à fait en dehors de la compétence des médiums.

Comment y aurait-il eu télépathie ? Ceux qui soutiennent ces théories ont presque toujours un parti pris. C'est probablement à propos d'eux que le Christ disait : « Il reviendrait même quelqu'un des morts qu'ils ne croiraient pas. » Ne nous occupons donc pas des incrédules systématiques. Le spiritisme offre la plus grande des consolations aux exilés de la terre ; que ceux qui ne *veulent* pas de cette consolatiou s'en passent et que les vrais spirites, ceux qui ont, non seulement entendu, vu et senti, mais *qui ont compris la sublimité de ces principes*, dédaignent de discuter avec les matérialistes et les dogmatiques obstinés !

. . . .

Pour terminer, je m'empresse, à propos du renouvellement de l'année, de vous exprimer, chère Madame, mes vœux les plus sincères pour la prospérité de votre Revue qui, depuis des années, défend si vaillamment la vérité la plus haute et la plus importante à connaître ; puissiez-vous vous-même y trouver la satisfaction de vos multiples efforts, ainsi que la compensation de vos peines, si cruelles !

CLAIRE GALICHON.

M. le Colonel de Rochas à Lisbonne.

M. de ROCHAS nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue*, en Portugal, qu'il est, actuellement et pour trois mois, à LISBONNE, *rue Castilho* n° 17 ; il serait heureux d'être mis au courant des travaux des personnes qui s'occupent de psychisme dans cette contrée. Le centre spiritualiste principal du Portugal se trouve à Porto.

BIBLIOGRAPHIE

LA ZONE-FRONTIÈRE (1)

Entre les spirites convaincus et le monde affairé, incrédule et frivole, il existe un fossé qui, si l'on n'y prend garde, se creuse et s'étend de plus en plus. Les premiers, forts des expériences qu'ils ont eues, des récits qu'on leur a faits ou de leurs lectures, se sont hâtés, à mon avis beaucoup trop, de constituer, avec les communications qu'ils ont cru venir des « Esprits », tout un ensemble philosophique, toute une doctrine, en laquelle ils ont une foi absolue, qu'ils croient, dur comme fer, inébranlable, et hors de laquelle ils pensent — mais ils s'en défendent — qu'il n'y a guère de salut possible. Leur foi est telle que le monde, en général, et les savants, en particulier, « ont cru à la renaissance des vieilles superstitions qui ont fait tant souffrir l'humanité (2) » et regardent pour ce motif le spiritisme d'un œil hostile. Il y a, à ce sujet, dans l'ouvrage qui nous occupe, une bien jolie anecdote (3), que je conseille de lire.

Il est donc nécessaire, dans l'intérêt bien entendu du Spiritisme — que je défends avec acharnement quand je me trouve en face des sceptiques, tandis que je me plais à dire aux Spirites leurs quatre vérités, ce qui me fait des ennemis dans les deux camps — qu'il existe des hommes qui cherchent à combler le fossé, qui se placent entre les adversaires, et qui leur démontrent que *personne ne possède la vérité*, mais que chacun en possède assez pourtant pour mériter qu'on l'écoute avec profit. C'est ce rôle ingrat, et utile, je crois, que s'est assigné M. Sage, l'auteur bien connu de « Mme Piper », dans les traces duquel je m'efforce de marcher suivant mes modestes capacités, ceci soit dit, en m'excusant de parler de moi — pour expliquer ma position à beaucoup de spirites que mes articles scandalisent.

M. Sage n'est pas spirite, et c'est un grand bonheur pour le spiritisme, car, pour avoir l'oreille du public, quand on parle de ces phénomènes, il faut commencer par avouer qu'on n'y croit pas. Ce n'est pas tout à fait cependant le cas de notre écrivain, et les Spirites qui le liront — et ils seront nombreux, car il y a beaucoup à apprendre dans son nouvel ouvrage — s'apercevront bien vite du grand progrès que les idées spirites ont faites dans l'esprit de l'auteur de « Mme Piper ». Quant aux incrédules, comme les pensées sont aussi fortes que le style est agréable, et que les faits présentés offrent un aspect rigoureusement scientifique, ils ne pourront achever la lecture d'un tel ouvrage sans être ébranlés fortement et emporter le germe qui les transformera inévitablement tôt ou tard.

---

(1) *La Zone-Frontière,* 1 vol. 318 pages, par M. Sage, chez Leymarie, éditeur.
(2) *Op. cit.* p. 58.
(3) *Ibid.* p. 73.

Le titre de l'Ouvrage « Zone-Frontière » nous montre que l'auteur n'a pas la prétention de promener son lecteur dans les pays lointains, et un peu chimériques, dont les Esprits nous ont donné tant de récits contradictoires. Il se borne sagement à de courtes incursions vers l'inconnu, en gardant toujours un pied sur le terrain connu, et en cela il proportionne l'alimentation à l'estomac de son public, et joue ce rôle si utile d'intermédiaire dont je parlais tout à l'heure.

Il ne ménage, il est vrai, ni les Spirites trop crédules, ni les sceptiques, trop incrédules, ni l'orgueil des savants, et il ne néglige pas, à l'occasion, de rire un peu au dépens du Diable, le croquemitaine catholique. Mais tout cela est juste et bien dit et laisse une impression, qui plaît, d'indépendance d'esprit. Aux Spirites, il montre que les religions promettent depuis des siècles à l'humanité des merveilles qui ne se réalisent jamais, il leur fait sentir le danger d'adopter une foi, qui, voulant rester fixe en dépit du progrès, est un obstacle au progrès, même eût-on la pensée de faire une religion scientifique et progressive, ce qui est une utopie. « Au début, dit-il (1), les religions sont toujours d'accord avec la science. Mais un fossé, qui devient chaque jour plus profond, ne tarde pas à se creuser entre elles. La science, fille de la raison, va se transformant et se perfectionnant au fur et à mesure qu'on étudie davantage et que la raison humaine se fortifie. La religion, elle, reste immobile. Les théories scientifiques du début deviennent autant de dogmes intangibles. Après quelques siècles, la religion apparait à la science comme un monument de bêtise. »

C'est pour cela, que, dans d'autres articles, et en dépit des reproches que j'encours de la part des Spirites, je ne cesse de leur montrer le danger d'avoir des dogmes et une doctrine. Je ne puis me défendre de songer que, de même que rien n'est plus sûr pour les vivants que la façon dont nous quittons la vie de la terre, rien ne doit être plus certain pour les Esprits, que la façon dont ils quittent la vie spirite, et je trouve plus qu'étrange qu'ils ne soient pas d'accord sur la réincarnation. Je ne puis m'empêcher de penser que l'idée de Dieu a eu pour point de départ la divinisation des grands rois, et si je considère les grandes religions, je vois que Bouddha, adoré aujourd'hui par la moitié de l'Asie, fut un roi divinisé, que chez les Egyptiens, nos initiateurs religieux, Osiris fut roi à Abydos, et, chez les Grecs, Jupiter, roi en Crète. On vient même de mettre à jour son tombeau. Je songe que les Romains divinisaient aussi leurs empereurs, et que Tibère et Néron eurent leurs autels. L'idée de Dieu n'est donc rien autre que l'idée du pouvoir royal, étendue au delà de la vie pour le chef d'un peuple qui en devient le protecteur invisible. Il restait souverain maître et seigneur, donnait la victoire et la prospérité quand on l'invoquait, jugeait les morts comme il avait jugé les vivants, et son pouvoir devenant plus grand à mesure qu'il devenait plus mystérieux, il finissait par anéantir ses rivaux et deve-

(1) *Op. cit.* p. 34.

nait l'unique Dieu, régnant sur la terre et ses environs, la voûte supérieure et l'enfer inférieur. Lorsque Galilée montra que le Ciel s'étendait à l'infini, il fallut bien étendre à l'infini le royaume de Dieu, et les idées perdant peu à peu leur côté matériel, Dieu devint l'Infini lui-même, puis l'intelligence infinie, mais en conservant une partie de ses attributs de potentat humain, la justice, la bonté, la paternité, la prévoyante sagesse, la perfection de son œuvre devenue la Création. Il me semble qu'il y a là un mélange confus d'idées anciennes et d'idées nouvelles qui a un caractère trop transitoire pour pouvoir subsister. Mais revenons à l'analyse de la *Zone-Frontière.*

Ce livre ne montre pas seulement aux Spirites le danger de fonder trop tôt une religion nouvelle, il montre aussi pourquoi les bases en seraient insuffisantes. Il faudrait nécessairement les faire reposer sur des communications venant du monde des Esprits. Beaucoup de considérations obligent à être prudent : 1° la part des médiums (sans parler de la fraude) est beaucoup trop grande et trop certaine, ainsi que l'influence énorme de la suggestion des assistants ou du directeur du cercle. Pour s'en rendre compte, lire le chapitre des « faux médiums » (1), que G. Delanne appelle « les automatistes », et les exemples si remarquables cités par les professeurs Flournoy et le Dr Jung ; 2° nul ne sait encore si le retour des Esprits dans nos conditions terrestres ne vicie pas absolument leur mentalité et leur conscience ; 3° il est un fait certain, c'est que les Esprits, même les plus élevés conservent, leurs idées particulières, et par conséquent ne sont pas plus dignes de foi que nos savants et nos théologiens de la terre ; 4° enfin, les substitutions étant toujours possibles, et le langage moral et pieux ne prouvant ni l'identité ni la vraie science de l'Esprit, on ne peut baser sur leur enseignement aucune doctrine donnant la certitude scientifique et absolue.

Aux savants, pénétrés de l'importance de leur personnalité, et surtout de leurs théories, M. Sage montre que l'expérience du passé devrait leur apprendre la modestie, et que l'imperfection de mieux en mieux démontréee des organes de nos sens, par lequels seuls nous pouvons acquérir la connaissance du monde qui nous entoure, nous enseigne que les possibilités qui nous échappent sont immenses, et qu'il faut être bien sot pour croire que nos sens sont la mesure de l'Univers. Il fait surtout la guerre aux monistes et à Haeckel, leur grand pontife (2).

Enfin, au monde sceptique, et surtout superficiel et ignorant, il montre la nécessité d'ouvrir les yeux, et de réfléchir sur certains faits, qu'il présente dans un ordre bien calculé pour porter à la réflexion et à l'assimilation graduelle des conceptions psychiques. Ce sont d'abord les faits étudiés par Reichenbach et de Rochas montrant l'*existence de l'Od* ; *les merveilles de la suggestion* et son action physiologique démontrée par P. Janet, Foca-

(1) *Op. cit.* p. 262.
(2) *Op. cit.* p. 26.

chon, Binet, Tissot, Sanglé, Gibotteau, etc. L'activité mentale pendant les rêves indique en nous un principe agissant pendant que le corps physique repose. Enfin, il cite des cas nombreux d'apparitions de vivants et de morts, trop nombreux et trop bien observés pour être niés.

Un chapitre fort intéressant est celui consacré aux matérialisations de Mlle Elisabeth Tambke, étudiées par la Société de psychologie scientifique de Munich, et rapportées par le grand philosophe allemand Carl du Prel.

« J'ai essayé, dit l'auteur de *Zone-Frontière* en terminant (1), de dégager trois conceptions, qui, à mes yeux, dominent la plupart des phénomènes de la Zone-Frontière observés jusqu'ici.

« En premier lieu, l'existence de l'Od ou, pour être plus exact, de l'état odique...

« En deuxième lieu, j'ai essayé de montrer l'importance des monoïdéismes.

« Enfin, en troisième lieu, j'ai essayé de démontrer qu'une âme peut percevoir directement la pensée. »

Ce programme paraîtra peut-être insuffisant à quelques spirites, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il est sage de présenter la vérité à petites doses aux esprits qui vivent dans une atmosphère d'égoïsme et de matérialité, et que faire sortir de leur sphère de pensées et d'occupations habituelles ces mêmes esprits pour les amener, par la curiosité, à l'éveil de réflexions plus hautes, est une des plus nobles et fructueuses tâches que le philosophe puisse s'imposer. C'est pourquoi je ne crois pas être grand prophète en prédisant à M. Sage un succès, pour *Zone-Frontière*, qui dépassera celui de son ouvrage précédent, « Mme Piper ». G. Béra.

L'Idée (*Série féministe-spiritualiste*) T. IV, par Mme O. de Bezobrazow.

Ce volume comprend deux parties. Dans la première l'auteur expose la lutte, dans une âme de femme, entre l'*Idée* et l'*Amour*, entre l'intelligence et le sentiment, entre la vie du cerveau et celle du cœur. Dans la seconde, l'*idée* est considérée dans son action sur l'activité nationale d'un peuple qui est, ici, le peuple russe.

L'auteur de ce nouveau volume est déjà très avantageusement connue en France par tous ceux que requièrent l'étude ou l'observation du mouvement des esprits, en ce qui concerne les questions féministes et les théories du néo-spiritualisme. Mme de Bezobrazow, dont l'âme vibrante et l'esprit puissant se révèlent dans ses nombreux poèmes, s'efforce, en une suite de romans symboliques, à réunir, en une harmonieuse synthèse, ces aspirations diverses de la pensée contemporaine. Elle nous montre, dans ce nouvel ouvrage, tout l'intérêt que révèle une pareille tentative — et qu'il y a un très grand charme sous les épisodes les plus simples.

L'Idée et l'Amour, l'Idée nationale et la Poésie, sont un précieux prolongement aux *Poèmes Mystiques* et à ce dernier ouvrage de l'auteur *Les Femmes et la Vie*.

---

(1) *Op. cit.* p. 306.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*)

Pour moi, j'avais renoncé depuis longtemps, depuis plusieurs années, au mariage; celui seul pour qui je me serai senti le courage d'accepter le périlleux engagement du mariage, ainsi que je l'ai toujours compris, à savoir : fidélité et dévouement sans borne, celui-là était mort dans sa vingt-deuxième année. C'était le petit-fils chéri de notre voisine Mme Monier. La jeune fille aussi belle que bonne que nous destinions à mon frère était également la petite-fille de la même Dame.

La pensée de me consacrer à ce jeune ménage me rendait très heureuse et je regardais déjà Jeanne Monier comme ma sœur. Cette pauvre Jeanne eut tant de chagrin en apprenant la mort de George, qu'un an après cette triste nouvelle, elle entra en religion, elle s'engagea dans l'Ordre des Carmélites de Tours.

Mais un malheur n'arrive jamais seul, aussi deux autres survinrent-ils bientôt; le premier fut le décès de notre vieille gouvernante Kath, qui avait élevé ma chère mère. Elle fut longtemps malade et nos soins ne lui firent pas défaut. Mon père, qui parlait fort peu avec ses enfants de sa femme tant aimée et regrettée comme aux premiers jours de la séparation, s'entretenait journellement avec Kath; je l'appris plus tard !

Voyant le seul être avec qui il put parler sans cesse de la bien-aimée disparue, mon père fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour prolonger les jours de notre fidèle servante. — Je viens de le dire, Kath souffrit longtemps du mal qui l'emporta; aussi, dans les premiers mois de sa maladie, avait-elle pris une toute jeune paysanne pour l'aider dans le travail du ménage, en sus d'une femme de chambre, depuis plusieurs années à notre service.

Le second malheur qui survint fut la perte d'une grosse somme d'argent confiée sans trop de prudence par mon père à un banquier, son ami d'enfance. Dans les douloureuses circonstances que nous traversions, nous fûmes moins sensibles, père et moi, à cette perte d'argent considérable pour nos moyens; cela n'empêcha pas, en effet, de faire venir de Paris une notoriété de la Faculté de médecine, pour essayer d'arracher à la mort notre pauvre Kath.

Ici, je dois interrompre mon récit pour revenir bien des années en arrière, avant même le mariage de mon père, afin de mieux faire comprendre ce qui va suivre ensuite.

II

Albert Dumbart était le fils puîné d'un officier supérieur du génie.

Sa mère, enceinte de huit mois, accoucha avant terme, en apprenant la catastrophe où son mari venait de perdre la vie. Elle resta veuve avec trois enfants. Ayant de l'aisance et vivant une partie de l'année à la campagne, ma grand'mère, bien que jeune encore, refusa de se remarier, bien qu'elle eût été plusieurs fois demandée en mariage par des partis avantageux. Ceci, Mme Monier, son amie intime, me l'a répété plusieurs fois.

De ces trois enfants, deux fils et une fille, ma grand'mère ne conserva que son plus jeune fils Albert, dont la santé délicate lui coûta beaucoup de soins et d'alarme, avant qu'il n'eût atteint sa dix-huitième année.

A cette époque, mon père parut tout à fait bien portant; il avait terminé ses études et, aussitôt, il manifesta le désir d'entrer à l'Ecole des mines. Après avoir consulté ses bons et vieux amis, sa mère acquiesça au désir de son cher et unique enfant. Elle l'accompagna elle-même à Paris pour le recommander à diverses personnes, puis elle revint seule s'asseoir tristement à son foyer désert... Les lettres d'Albert étaient son unique joie et lui répondre longuement, son plus grand plaisir. Albert revenait non seulement aux vacances, mais aussi aux grandes fêtes, où il se trouvait libre pour quelques jour de congé.

La grande ville, où sombrent tant et tant de vertus et de bonne volonté, n'enleva rien à Albert de sa tendresse filiale, pas plus qu'à l'exquise délicatesse de ses sentiments. Sa mère était sa confidente, il pouvait lui ouvrir son cœur sans rougir. Il avait pourtant un ardent amour pour un idéal qu'il cherchait à réaliser. Il lui arrivait souvent de croire l'avoir trouvé, mais le désenchantement venait toujours avec une plus complète connaissance de la femme ainsi entrevue.

Après trois ou quatre années d'étude, Albert Dumbart sortit diplomé Ingénieur de l'Ecole des mines. Il fut alors question de lui chercher une situation la moins éloignée possible de la ville de Tours et ensuite de marier le jeune ingénieur, but auquel sa mère ne cessait de tendre.

Albert Dumbart, d'une taille moyenne, avait une physionomie douce et mélancolique, le visage pâle, les traits réguliers et accentués avec des cheveux et une moustache noirs. Etant fils unique et assez fortuné, il plut à une demoiselle charmante et bien élevée, qui, bien que fort riche, avait un si grand désir de devenir sa femme, qu'elle trouvait inutile d'attendre le poste d'ingénieur recherché pour se marier. — Mon père se rencontra contre son gré avec cette demoiselle (parti pour lui inespéré) dans une soirée; elle lui fut absolument antipathique! Grande et belle brune, opulente de formes, bien qu'ayant dix-neuf ans à peine, très rieuse et

causeuse, elle ne plut nullement à mon père. La pauvre jeune personne qui fit tout pour plaire devint même odieuse à mon père par son babil et ses regards par trop expressifs. Albert Dumbart aimait le calme, la douceur et la modestie chez une femme; ensuite, il n'avait jamais aimé les femmes grandes et surtout brunes. Son idéal était une petite blonde aux yeux bleus, avec de longs cheveux soyeux, délicatement mignonne dans sa beauté mystique; enfin une sorte d'Elfe ou de fée parlant peu, mais chantant mélodieusement.

Ma grand'mère fut désolée, quand son fils lui fit part de ses impressions sur la demoiselle, cependant si aimable pour lui.

— Mon pauvre Albert, lui dit sa mère, l'idéal des poètes ne se réalise jamais sur notre terre; il faut en prendre ton parti, tu ne rencontreras par la beauté rêvée; accepte le bonheur, l'heureuse chance que le ciel t'envoie dans un mariage aussi convenable à tous les points de vue : beauté, santé, honorabilité, richesse! Tu serais fou, mon fils, de sacrifier à la fantaisie et au caprice de ton imagination, un avenir aussi beau; réfléchis quelques jours, avant de prendre une décision, je t'en conjure, mon Albert!

Mon père adorait sa mère; il était au désespoir de la contrarier pour la première fois par un refus catégorique; aussi resta-t-il trois jours dans un état d'âme des plus douloureux; sa tendresse filiale et la faiblesse de son caractère qui avaient horreur de la lutte, surtout avec ceux qui lui étaient chers, décida mon père après deux jours de tristesse morne et deux nuits d'insomnie, à donner satisfaction aux désirs de sa mère.

— Je consens à ce mariage, lui dit Albert l'amour viendra peut-être après l'union?

— Il viendra certainement. mon fils répondit grand'mère, au comble de la joie Je vais dès demain demander la main de la jeune fille et dans peu de temps tu seras le plus heureux des époux! La Vierge a exaucé mes prières. Je t'avoue, mon fils que j'ai fait une neuvaine pour que tu consentisses à oublier tes chimères!

Albert ne partageait pas du tout la joie de sa mère, il se sentait accablé; un sentiment qui ressemblait à un remords pesait d'un poids énorme sur son cœur, jusque-là si paisible.

Le soir venu, mon père que deux nuits sans sommeil avaient, jointes à ses incertitudes, grandement fatigué, prit congé de sa mère de bonne heure. A peine au lit, ses paupières se fermèrent et une douce somnolence s'empara de tout son être. Quel bonheur se disait Albert, je vais enfin dormir! Oublier cet hymen pour lequel je n'éprouve aucune attraction, mais aucune!

Soudain, une sorte de secousse électrique fit osciller le corps du jeune homme et il se trouva debout au pied de son lit, tandis que son corps

inerte reposait sous les couvertures. Une étrange sensation de bien-être s'empara d'Albert et cependant il se demandait intérieurement si ce qu'il lui arrivait n'était pas tout simplement la mort. Mais tout à coup une vision semblable à celle de Faust captiva sa pensée et son cœur. Au loin, bien loin, mais très distinctement cependant, il aperçut une maisonnette près d'une large bande argentée que le clair de lune faisait miroiter sur une vaste nappe d'eau. La porte de la maisonnette se trouvait ouverte; Albert croyait reconnaître le paysage; il était déjà venu par là! mais il ignorait comment?... O joie infinie, c'était son idéal rêvé qui s'était fait chair! Et aux rayons de la lune, il apparaissait dans toute sa mystique beauté !...

Si puissant fut l'élan d'Albert vers l'image adorée qu'il se trouva subitement transporté à quelques pas d'elle. Alors la voix claire et douce de la jeune fille chanta, en allemand, une mélancolique ballade, que mon père connaissait depuis longtemps (car il possédait fort bien la langue allemande).

— Ah ! Ce n'est pas un rêve, s'écria Albert je te retrouve enfin, sœur céleste ! Reconnais-moi aussi ?

(*à Suivre.*) M. A. B.

UNE RECTIFICATION, (congrès de 1900).

En parcourant le compte rendu du Congrès spiritualiste de 1900, Mme Georgina Weldon, s'est aperçu qu'on lui attribuait un travail qui n'est pas du tout le sien. Elle nous prie de faire cette remarque dans la Revue afin que les personnes qui liront ce volume puisse rectifier cette erreur.

Mme G. Weldon, en envoyant au Comité qui s'occupait de l'organisation du Congrès, une des communications de l'esprit de Ch. Gounod, avait demandé à lre elle-même ce document pendant une des séances. Lu par elle, maîtresse dans l'art de la diction, il aurait intéressé tous les assistants; mais lu par un tiers, il perdait une grande partie de sa valeur.

De plus, il n'a pas été imprimé entièrement dans le compte rendu du Congrès et ce commencement de chapitre, sans la fin, n'a plus aucune signification. C'est une thèse qui ne s'explique pas.

Mme G. Weldon aurait désiré qu'il fût bien dit que les communications de Gounod, d'un style si travaillé selon l'habitude du Maître, ont été obtenues par sa femme de chambre, une ouvrière de Gisors, sans éducation, ni instruction, incapable de penser ou d'écrire ainsi (1).

(1) *Après vingt ans*, ouvrage de luxe, illustré 12 fr. 50

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1903.

DE L'IDEE DE DIEU

(*Suite*)

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

Est-il nécessaire, comme l'exige M. Béra, de « bien définir Dieu » pour croire en lui et affirmer son existence ?

L'idée, la notion de Dieu, est plus vaste et plus profonde que l'entendement humain. De là tant de discussions et de contradictions ; mais Dieu compris, connu sous tous ses aspects, ne serait plus Dieu, car définir, c'est restreindre, c'est limiter. Ne sommes-nous pas obligés d'admettre les notions d'infini et d'éternité qui s'imposent à notre raison tout en la dépassant ? Et

de même y a-t-il une seule chose que nous puissions définir *en soi* ? L'esprit, la matière, l'univers, la vie, etc., sont indéfinissables en leur principe. Cependant nous les admettons, nous savons qu'ils sont. Ainsi de l'idée de Dieu, sans laquelle le problème du monde reste inexplicable.

Nous ne connaissons aucune chose *en soi*, mais seulement par les rapports qui nous lient à elle. C'est pourquoi l'idée de Dieu est toujours en rapport avec le développement intellectuel de chaque homme, de chaque peuple. Elle suit le mouvement des civilisations, la marche progressive de l'esprit humain. A mesure que notre connaissance de l'univers et de la vie s'accroîtra, en même temps grandira le concept de Dieu. M. Béra se demande si ce n'est pas là une magnifique illusion. Non, c'est simplement une question de compréhension, de pénétration des lois et des choses. L'esprit humain s'achemine lentement vers la connaissance d'un être, d'un principe, dont la majesté l'impressionnera de plus en plus. Déjà la science se rapproche de jour en jour du concept de l'unité universelle. L'unité de substance, l'unité de forces, l'unité de lois lui apparaissent déjà dans l'univers. Et cette grande unité : âme et conscience de l'univers, nous l'appelons Dieu !

Un fait qui porte M. Béra à la défiance, c'est cette variation de la notion de Dieu à travers les siècles. Or, qu'est-ce qui n'a pas varié dans la conception humaine ? L'homme se reflétera toujours dans l'idée qu'il se fait de Dieu, mais cette idée s'élargira et grandira à mesure qu'il gravira les degrés de la connaissance. Pour cela il faut que les aspirations de l'homme s'élèvent vers l'Être suprême, centre et foyer de toutes choses ; autrement la notion de Dieu, si elle était négligée, écartée, ne pourrait s'agrandir, se développer et toutes les puissances, toutes les radiations qui découlent du foyer divin sur l'humanité seraient perdues pour elle. En effet, nous ne pouvons ressentir ces influences qu'à la condition de nous ouvrir à elles, comme nous ouvrons nos demeures pour y laisser pénétrer les rayons solaires.

Pour le moment, il nous suffit de savoir que Dieu est la grande cause dont nous sommes les effets, qu'il est notre père et que c'est en unissant notre âme à lui, en communiant avec lui par toutes nos puissances psychiques que nous trouverons force, secours, lumière, consolations.

*
* *

L'Univers est gouverné par des lois contingentes reliées entre elles par une loi suprême qui les embrasse toutes pour les ramener à l'unité, à l'ordre à l'harmonie. C'est par ces lois que l'Intelligence se révèle. M. Béra objecte : « Une loi n'est que le rapport nécessaire qui résulte de la nature des choses » Mais qu'entend-t-il par « la nature des choses » ?

Cette proposition nous rapproche de la théorie matérialiste qui considère

les lois universelles comme aveugles. Or, si les lois étaient aveugles, elles ne pourraient agir qu'au hasard. Et le hasard, c'est l'absence de plan, de but, de direction ; c'est la négation même de l'idée de loi.

Les incohérences, les contradictions apparentes de l'univers ne proviennent que de notre connaissance imparfaite des causes et des lois, comme je l'ai établi ailleurs. (1)

Pour tout observateur non prévenu, l'idée de loi est inséparable de l'idée d'intelligence. Les lois sont l'expression d'une pensée, la manifestation d'une volonté supérieure et immuable.

Vous ne pouvez refuser une cause à l'univers, ni refuser l'intelligence et la conscience à cette cause. Si celle-ci était aveugle et inconsciente, comment expliquer qu'elle ait pu produire les magnificences de l'intelligence, de la lumière et de la vie sans savoir ce qu'elle faisait. Comment, sans conscience, sans volonté, sans discernement, aurait-elle pu produire des êtres qui discernent, veulent, jugent, possèdent conscience et raison.

Tout ce qu'il y a de puissant en nous : raison, conscience, sentiment ; ce par quoi l'âme humaine s'attache à ce qui est beau, bon et grand ; tout ce qui la soutient, la console et l'élève révèle Dieu. Car l'amour, la beauté, la vérité ne se trouvent en nous qu'à l'état fini, partiel, borné et pour exister, il faut qu'ils se retrouvent en un Etre qui les possède à l'état supérieur et infini.

Aucun des problèmes de la vie et de la pensée ne peut se résoudre sans l'idée de Dieu. Jamais les matérialistes n'ont pu expliquer la conscience ni même la pensée. Sans Dieu, il n'y aurait ni but, ni loi et l'univers, avec ses millions de voix et ses puissantes harmonies ne ferait que repéter un éternel mensonge.

Pourquoi, dira-t-on, Dieu reste-t-il caché sous le voile mystérieux des choses ? pourquoi ne se révèle-t-il pas avec plus d'éclat ? Oui, sans doute, la volonté qui dirige l'univers se dissimule à nos yeux. Les choses sont disposées de manière que personne ne soit obligé de croire en elle. Si l'ordre et l'harmonie du Cosmos ne suffisent pas à convaincre l'homme, il est libre. Rien ne contraint le sceptique d'aller à Dieu !

Il en est de même des choses morales. Nos existences se déroulent et les événements se succèdent sans liaison apparente. Mais l'immanente justice plane de haut sur nous et règle nos destins d'après un principe inéluctable par lequel tout s'enchaîne en une série de causes et d'effets dont l'ensemble constitue un ordre rigoureux.

Que savons-nous de l'univers ? Notre œil ne perçoit qu'un domaine restreint de l'empire des choses. Seuls, les corps matériels semblables à nous,

(1) *Après la Mort*, chap. X : *Christianisme et spiritisme*, p. 305 à 317.

l'affectent. La matière subtile et diffuse nous échappe. Nous ne voyons que ce qu'il y a de plus grossier ; tous les mondes fluidiques, tous les cercles où s'agite la vie supérieure, la vie radieuse, tout cela échappe aux regards humains. Nous ne distinguons que les mondes opaques et lourds qui se meuvent dans les cieux. L'espace qui les sépare nous paraît vide. Partout, de profonds abîmes semblent s'ouvrir. Erreur ! L'univers est plein. Entre ces demeures matérielles ; dans l'intervalle de ces mondes planétaires, prisons ou bagnes flottant dans l'espace, d'autres domaines de la vie s'étendent, vie spirituelle, vie glorieuse, que nos sens épais ne peuvent percevoir, car sous ses radiations ils se briseraient comme une vitre au choc d'une pierre.

La sagesse éternelle a limité nos perceptions et nos sensations. C'est degré à degré qu'elle nous conduit dans le chemin du savoir. C'est lentement, étapes par étapes, vies après vies, qu'elle nous mène à la connaissance de l'univers, soit visible, soit caché. L'être ne gravit qu'une à une les marches de l'escalier gigantesque qui conduit à Dieu. Et chacun de ces degrés représente pour lui une longue série de siècles.

Si les mondes célestes nous apparaissaient soudain, sans voiles, dans toute leur gloire, nous en serions éblouis, aveuglés. Mais nos sens ont été mesurés et limités. Ils se multiplient et s'affinent à mesure que l'être s'élève sur l'échelle des existences et des perfectionnements. Il en est de même de la connaissance, de la possession des lois morales. L'univers se dévoile à nos yeux à mesure que notre capacité d'en comprendre les lois se développe et grandit. Lente est l'incubation des âmes sous la lumière divine.

Ayons donc quelque patience et attendons pour juger Dieu d'avoir acquis une connaissance plus étendue de son œuvre.

*
* *

Nous venons d'aborder le problème de l'évolution, qui préoccupe M. Béra :

« L'évolution », dit-il, « comporte des tâtonnements, des erreurs, des reculs et une lenteur infinie qui ne s'accordent pas avec l'idée d'une intelligence directrice parfaite, par conséquent non hésitante, dont l'action devrait être instantanée et l'œuvre la perfection immédiate. »

Et plus loin : « Il n'y a pas trace de bonté dans la nature. C'est la lutte partout et toujours, le faible et l'innocent condamnés à devenir la proie du plus fort. » Suit une peinture colorée des maux et des horreurs dont la terre a été le théâtre :

« Et cela dure depuis des siècles infinis, et nous avons le droit de croire que cela existe *partout* dans l'espace et que cela a *toujours* existé. »

Tout d'abord, demandons-nous s'il n'y a pas plus de sagesse et de grandeur à créer des êtres qui évolueront d'eux-mêmes vers la perfection que de produire « instantanément » un univers ou tout serait figé dans une immobile, fastidieuse et monotone perfection. La seule pensée de cet univers parfait, sans but, sans contrastes, sans couleur, où chacun de nous, ayant obtenu tout sans travail et sans effort, n'en pourrait comprendre la valeur ; où il n'y aurait plus d'échanges, plus d'emploi de nos facultés ; où régnerait l'uniformité absolue dans le désœuvrement le plus complet, nous glace d'épouvante. L'ennui qui pèserait sur un tel milieu nous semble plus effrayant que toutes les luttes et les angoisses d'une ascension, si pénible soit elle, laquelle, dans la variété de ses phases, offre au moins un but à notre activité et des aliments toujours nouveaux à notre esprit.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il rien créer que de parfait ? Ne suffit-il pas pour sa dignité qu'il ait fait l'être libre et sans vices, apte à réaliser avec le temps toutes les perfections ? Et lorsqu'on nous parle d'évolution, ne voit-on pas que cette perfection initiale aurait pour première conséquence de la supprimer ?

Il est vrai que cette évolution, M. Béra nous la peint sous les plus sombres couleurs. Mais, dans cette peinture, il nous paraît confondre l'Etre avec les êtres et ne pas tenir un compte suffisant de la liberté, ce facteur important du problème de la destinée. Ne peut-on admettre que Dieu dirige l'évolution sans l'imposer et en laissant à l'être la liberté de se déterminer ? Et puis, cette évolution, pour la juger et la comprendre, il faudrait la considérer dans toute son étendue. Or, nous l'avons vu plus haut, c'est ce dont l'homme est actuellement incapable, car l'évolution psychique, celle des âmes, qui est le principe même de l'évolution, tout en s'ébauchant dans les régions planétaires, se poursuit bien au delà de la chaine des mondes matériels. Juger de la destinée des êtres d'après la vie terrestre ce serait juger l'existence humaine d'après la vie obscure de l'embryon. Ce n'est pas d'après l'examen du cercle étroit de l'existence présente et du cadre restreint de la terre, c'est par l'étude de l'enchaînement des vies et de la collectivité des mondes que se révèle l'universelle harmonie, l'absolue justice et la grande loi d'ascension des êtres vers le bien parfait qui est Dieu.

Oui, sans doute, il faut le reconnaître, ce qui domine dans les régions inférieures de la vie, c'est la lutte ardente, le combat sans trêve de tous contre tous ; mais cette lutte, effrayante à première vue, n'est-elle pas nécessaire au développement, à l'éducation, à l'affinage des âmes !

L'évolution matérielle, la destruction des organismes n'est que temporaire; elle représente la phase primaire de l'épopée de la vie. Toute forme, tout organisme n'est qu'une construction passagère. Les réalités impérissables sont dans l'esprit. Lui seul demeure et survit à ces conflits. Toutes ces enve-

loppes éphémères ne sont que des vêtements s'adaptant à sa forme fluidique permanente. Il les revêt pour développer cette sensibilité qui deviendra la source de ses jouissances futures.

Emerger, degré à degré, du sein de l'abîme de vie pour devenir esprit supérieur et cela par ses mérites et ses efforts ; conquérir son avenir et ses grades ; se dégager un peu plus tous les jours de la gangue des passions, se racheter de son état d'infériorité, de ses faiblesses, de son ignorance, en aidant ses semblables à se racheter elles-mêmes, en entraînant tout le milieu humain vers un état plus élevé, voilà le rôle assigné à chaque âme et qu'elle doit remplir à travers la série des existences innombrables qui lui sont dévolues sur l'échelle magnifique des mondes. Cela ne vaut-il pas une fade, immobile et éternelle béatitude ?

Non, vraiment vous n'avez pas le droit de croire que les maux de la vie terrestre existent partout dans l'espace et ont toujours existé. Avec le seul secours de nos grossiers moyens d'observation et en limitant nos recherches aux mondes planétaires, nous voyons que beaucoup d'entre eux sont placés dans des situations astronomiques (moindre inclinaison sur l'orbite, moindre densité, etc.) qui, en modifiant profondément leurs conditions d'habitabilité, en font à coup sûr des séjours plus agréables que la terre. Et même sur celle-ci, combien de maux qui tendent à s'amoindrir et à disparaître ?

M. Béra ne semble voir de la nature et de la vie que leurs plus mauvais côtés ; il se complaît à les décrire et ferme les yeux sur leurs bienfaits. Pourtant, s'il y a des ombres ici-bas, il y a aussi des rayons; s'il y a des orages et des tempêtes, il y a aussi de splendides couchers de soleil sur la mer et des concerts de rossignols au fond des bois. A côté des maux, des épreuves nécessaires, sans lesquels notre éducation, notre progression intellectuelle serait irréalisable, n'y-a-t-il pas aussi des joies et des sourires dans l'existence ? C'est du jeu des contrastes que se dégage l'harmonie. Dieu est un grand artiste, dans le domaine moral comme dans l'ordre physique. Sans la lutte, sans la peine, sans la douleur, où seraient la vertu, le dévouement, l'héroïsme ? Pensons un peu plus à l'amour des mères, aux caresses de l'enfant, aux tendresses de la femme, à tout ce qui fait la douceur de la vie de famille ; et puis à cette intelligence, à cette raison, à ce cœur que Dieu nous a donnés et qui, en se développant par le travail, par l'étude, par la souffrance même, deviendront la source de notre grandeur, de notre félicité. Pensons à toutes ces choses et peut-être alors ferons-nous mieux la part des bienfaits que la vie nous procure et serons-nous plus justes envers la destinée.

Partout et en tout, nous trouvons la Beauté et l'Harmonie, l'Intelligence et la Raison. Tout, l'ordre et la majesté de l'univers, l'ordre physique et l'ordre moral, tout repose sur des lois éternelles et il n'y a pas de lois sans

un principe supérieur, sans une raison première qui est la source éternelle de toute loi.

Et c'est pourquoi ni l'être humain ni la société humaine ne peuvent se passer de l'idée de Dieu, c'est-à-dire de raison, de justice, de liberté, d'amour ; car Dieu représente le dernier mot et la suprême garantie de tout ce qui fait la beauté, la grandeur de la vie, la puissance et l'harmonie de l'univers. C'est ce qu'ont compris tous les grands novateurs, réformateurs ou législateurs, depuis Manou et Socrate jusqu'à Washington, jusqu'aux hommes de 89 et de 48, jusqu'à la convention, jusqu'à Robespierre et Victor Hugo, jusqu'à Fauvety et Allan Kardec.

A leur exemple, nous ne cesserons d'affirmer Dieu et de travailler à élever vers lui les pensées et les cœurs. L'élévation vers Dieu n'est pas seulement l'affirmation de notre croyance en un grand pouvoir qui gouverne le monde ; c'est aussi un acte spirituel par lequel l'être peut se mettre en communication avec l'esprit divin, de telle sorte que l'élévation devient une communion. Car cet être éternel qui connaît nos besoins, qui entend nos appels, nos prières, est comme l'immense foyer où toutes les âmes, par la communion de la pensée et du sentiment, viennent puiser les forces, les secours, les inspirations nécessaires pour les guider dans les voies de la destinée, les soutenir dans leurs luttes, les consoler dans leurs misères, les relever dans leurs défaillances et leurs chutes.

Et c'est en se plaçant à ce point de vue que Jean Macé a dit : « Briser les béquilles d'un paralytique, tuer le chien d'un aveugle, me paraît moins inhumain et moins dangereux que d'arracher l'idée d'un Dieu de justice à la masse des déshérités en exposant l'ordre social aux pires inspirations du désespoir. »

O divin principe de justice, toi qui as soutenu tant de consciences, apaisé tant de douleurs, sans toi la vie ne serait qu'une énigme indéchiffrable, la souffrance une ironie du sort, la vertu une duperie. Mais par toi la vie acquiert toute sa dignité, toute sa grandeur. C'est toi qui fais l'homme droit et fort, sage et patient. Tu rayonnes à travers les temps et l'espace comme un foyer inextinguible et tu éclaires dans leur marche les humanités chancelantes. Par toi les ombres de notre existence s'éclairent, notre front courbé se relève, et nous avançons avec confiance vers nos vies à venir, vers des destinées meilleures.

LÉON DENIS.



NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

Aux principales périodes de l'histoire

(*Suite*).

Mais poursuivons notre enquête sur l'histoire des destinées humaines. Déclarons tout d'abord qu'il serait injuste de nous montrer trop sévères à l'égard des vieux cultes. Certes, ils étaient le plus souvent bizarres et parfois même peu édifiants, les récits qu'on nous a faits sur les croyances grossières des anciens Grecs ; mais faut-il s'en étonner ? N'oublions pas que les religions ne s'établissent et surtout ne se maintiennent qu'autant qu'elles répondent aux mœurs et au génie des peuples. Chaque religion résout à sa manière l'énigme de la destinée, c'est-à-dire la nature de son ciel et des béatitudes qu'espère y trouver le croyant.

Dans la Scandinavie, les adorateurs du farouche Odin ont leur Walhalla qui leur promet l'ivresse après la bataille. Pour l'Arabie et une grande partie de l'Asie, il y a le paradis de Mahomet, dont on connaît les alléchantes promesses.

Les premières notions quelque peu précises et raisonnables sur l'avenir des âmes sortirent, pour la Grèce, de ses sanctuaires. Tandis que Phérécyde et Pythagore, renouvelant les spéculations de l'Égypte ou de l'Inde à l'état de doctrines plus ou moins abstraites, n'exerçaient aucune influence sur la multitude, les mythes religieux eurent une toute autre action sur ces populations ignorantes, tout au plus capables de comprendre les fables qu'on leur racontait sur le royaume de Pluton, où trônaient sur leur tribunal les trois juges légendaires : Eaque, Minos et Radamanthe. Plus tard, des croyances analogues furent accréditées par les Mystères d'Eleusis dont l'institution remontait, prétendait-on, jusqu'à Orphée lui-même qui les avait empruntés à l'Égypte. Il est à peu près certain que les prêtres organisateurs de ces mystères, auxquels nous reviendrons, y faisaient certaines expositions orales sur les dieux, sur la destinée des âmes et les devoirs de l'homme. A ces expositions orales s'ajoutaient des enseignements figurés, sortes de drames ou de représentations symboliques, où les initiés étaient à la fois spectateurs et acteurs et auxquelles servaient de texte des considérations concernant le dogme de l'immortalité de l'âme.

L'émotion gagnant peu à peu les initiés, ils finissaient par tomber dans de mystiques extases où ils prenaient comme un avant-goût des félicités qni leur étaient réservées dans les Champs-Élysées,

L'Hadès des poètes grecs est l'expression la plus fidèle des croyances populaires. Cet Hadès dont le nom se confond en grec avec celui du dieu

qui en était le souverain, était situé à l'extrémité occidentale de l'Univers, au-delà du *fleuve Océan*, sous la terre des Cimmériens. Il se divisait en deux régions, le *Tartare*, où étaient punis les coupables, et les *Champs Elysées*, « prairies d'asphodèles » qu'habitaient les âmes purifiées.

Pour Homère, l'âme n'était guère autre chose que le souffle vital ; mais la persistance de la forme humaine est un trait qu'on retrouve dans toute l'antiquité grecque, Il nous reste une foule de statues, de bas reliefs ou de peintures qui représentent l'âme sous forme humaine ordinairement couverte d'un grand voile.

Après Homère, voici Virgile qui nous fait la peinture des peines et des félicités d'outre-tombe. On sent que des siècles se sont écoulés depuis que l'illustre barde de l'Ionie chantait à tout venant son *Illiade* ou son *Odyssée*. Virgile a conservé le même cadre, mais le ton s'est élevé et c'est sous l'inspiration d'une justice consciente que le trépassé ressent au fond même de son cœur les félicités ou les douleurs qui sont devenues la sanction des œuvres bonnes ou mauvaises dont il a gardé le souvenir. Si l'on retrouve dans l'enfer de Virgile tout l'attirail des supplices du Tartare et dans son Élysée les danses et les exercices de gymnase exécutés sous l'éblouissante lumière d'un ciel parasidiaque, l'on trouve, à côté des peines et des récompenses physiques, la peinture de douleurs et de félicités morales. L'austère Radamanthe prélude au châtiment des coupables par un examen sérieux, exige d'eux l'aveu des fautes qu'ils ont dissimulées durant leur vie, et au milieu des joies que donnent aux bienheureux de l'Élysée la danse, la musique et la poésie, ils éprouvent des félicités plus hautes, ils possèdent comme les dieux la connaissance de toute chose, contemplent les merveilleuses harmonies de la nature et vont jusqu'à s'intéresser aux destinées de leur race dont ils ont la prophétique vision. A coup sûr, Virgile ne se serait pas étendu sur le récit de certains épisodes, si sa poésie n'eût trouvé des échos dans le cœur de ses contemporains, en dépit du scepticisme de bon ton qu'affichaient les patriciens de Rome. Quelles que fussent ses opinions personnelles, dont il serait difficile de garantir la sincérité, il y a quelque chose qu'il préférait aux négations systématiques, c'étaient les croyances douces et réconfortantes. Il n'est pas douteux, du reste, que Virgile ne se soit inspiré des doctrines de son devancier Platon, lui aussi philosophe et poète. Ce dernier, sans doute, pas plus que Virgile, ne croyait au *mythe* du Tartare — c'est le mot qu'il emploie lui-même — mais il lui suffisait que ce fût pour le vulgaire une croyance morale.

Il fait reposer l'hypothèse de l'immortalité soit sur la promesse que le Démiurge a faite aux âmes en les créant, soit plutôt dans le pressentiment que l'homme trouve au fond de son cœur et qui répond à son désir, à son espérance en l'immortalité — désir sacré, divine espérance dont il est bon, dit-il, que l'homme enchante sa pensée. Quoi qu'il en soit, le caractère des peintures que Platon fait de l'autre vie est d'une précision inconnue à Homère. L'on y trouve très nettement indiquée la division devenue aujourd'hui

populaire sous les noms d'*Enfer* avec l'éternité des peines, de *Purgatoire* et de *Paradis*.

Ce dernier, séjour du bonheur ineffable, Platon évite prudemment de le décrire. Cicéron l'a tenté dans le *Songe de Scipion*. Il nous montre les justes habitant dans la Voie lactée où ils contemplent le spectacle merveilleux des sphères roulant dans l'espace qu'elles remplissent de leur divine harmonie, et c'est du haut de cet Empyrée qu'ils suivent des yeux la terre où ils entourent de leur amour et de leur protection les êtres chers qui s'y trouvent encore. Noble tableau, à coup sûr, monde merveilleux, séjour incomparable, mais paradis aristocratique, où ne figurent que les grandes âmes bienfaitrices de l'humanité, en compagnie des Paul Emile, des triomphateurs, des sénateurs et patriciens divers de la Rome des futurs Césars.

Ce ciel de Cicéron est donc la peinture la plus complète d'un paradis philosophique que nous ait laissé l'antiquité. Mais est-ce la plus sincère et le croyant ne disparaît-il pas sous le littérateur aux périodes majestueuses? Sans faire tort à Cicéron, il est permis de croire que Plutarque, l'honnête et bon Plutarque, était, en fait d'immortalité de l'âme, un adepte plus ardent et plus convaincu. La *Vision de Trimarque de Chéronée* et le récit sur Thespésius, sont à côté du *Songe de Scipion*, de bien pâles imitations du mythe d'*Her l'Arménien*, mais l'on ne saurait se dissimuler qu'on y trouve la trace de spéculations qui, à n'en pas douter, remontent à une plus haute antiquité. Plutarque, on le sait, avait plus de mémoire que d'imagination et c'est parce que cette mémoire était fidèle qu'il nous raconte ce que d'autres avaient dit avant lui. Toujours est-il qu'il nous affirme que lorsque les âmes quittent le corps, elles s'envolent dans les airs sous la forme de bulles de feu, mais de bulles dont les éclats diffèrent les uns des autres. Les âmes plus ou moins héritières des souillures du corps flottent obscures et alourdies dans les régions inférieures, tandis que les autres, déjà purifiées, resplendissent comme de brillantes étoiles dans les hauteurs de l'Empyrée.

Toutes les considérations précédentes, toutes ces comparaisons établies entre Tartare et Champs-Elysées, entre cieux et enfers variés, nous amènent à l'étude de l'un des phénomènes les plus singuliers de la croyance à l'immortalité de l'âme, dans la manifestation et l'explication duquel tâtonna longtemps l'antiquité, au milieu de fables, de contradictions, de naïves crédulités et de négations amères diversement accentuées.

Nous voulons parler du phénomène de l'évocation des morts. Faute de pouvoir comprendre l'existence d'âmes à l'état d'esprits purs, c'est-à-dire absolument immatériels, on leur donnait une forme, une figure, en souvenir des personnages semi-matériels et semi-spirituels habitants du Tartare et des Champs-Elysées et à l'existence desquels l'on croyait généralement. Ce qui le prouve, c'est que Plutarque n'hésitait pas à en entretenir un ami qu'il voulait consoler et que Cicéron ne craignait pas d'écrire le passage suivant : « Le consentement universel des peuples a enseigné l'immortalité de l'âme et sa post-existence sous forme de figure matérielle. De là l'*Evocation des*

morts dans Homère, de là ces *Consultations des morts* dont mon ami Appius faisait sa pratique habituelle, de là enfin les nombreuses légendes concernant le sinistre Averne, sur les bords duquel on évoquait des âmes qu'on contraignait à sortir momentanément des abîmes de l'Achéron ».

C'est ainsi que se multiplièrent, chez les Grecs et les Romains, les pratiques plus ou moins macabres de cette nécromancie répandue dans tout l'Orient et que les Hébreux eux-mêmes, malgré les défenses de Moïse, pratiquaient assez fréquemment. C'était une impiété cependant, puisque le Lévitique la punissait de mort. Saül ne l'ignorait pas, à coup sûr, puisque lui-même avait poursuivi de ses rigueurs certains nécromanciens obstinés. Cela l'empêcha-t-il d'aller consulter la pythonisse d'Endor, alors que, dans l'affolement de son cerveau déséquilibré, il obéissait à la tentation funeste qui devait le conduire à sa perte ?

Chez les Grecs, la nécromancie, ne rencontrant d'autre obstacle que la raison et le bon sens, prospéra étrangement par ce fait qu'elle n'était pour les esprits superstitieux que le produit tout naturel de la croyance au royaume de Pluton. Et, chose vraiment bizarre, ce n'est pas aux époques de barbarie et d'ignorance que la nécromancie compta le plus d'adhérents. En dépit des siècles écoulés depuis le chantre naïf de la guerre de Troie, c'est par centaines que pullulaient les *Oracles des morts* et c'est d'un bout de la Grèce à l'autre que s'étendit la réputation des sorciers et des sorcières de la Thessalie, aussi bien en Arcadie qu'au cap Ténare, qu'à Héraclée, qu'à Cumes et qu'à l'Averne.

Il faut que les sciences occultes eussent pris dès l'époque où vivait Platon des proportions bien inquiétantes, pour que ce philosophe ait jugé nécessaire, dans le Xe livre des *Lois*, d'insister sur la nécessité d'une répression énergique.

Protestation parfaitement inutile du reste. Voici le religieux Eschyle qui ne dédaigne pas d'en présenter des peintures dans deux de ses tragédies, les *Perses* tout d'abord, puis *les Evocateurs d'âmes*, pièce aujourd'hui perdue où se trouvait une scène de nécromancie des plus dramatiques. Et ce n'est pas en Grèce seulement que se manifestaient des états d'âme aussi singuliers.

Ils abondaient dans l'empire romain. C'est Lucain dans la *Pharsale*, Stace dans la *Thébaïde*, Sénèque le tragique qui essaie de renouveler dans un épisode significatif la vieille légende d'*Œdipe*, c'est enfin l'auteur de *Théagène et Chariclée* qui met dans son roman une scène de cette nature et qui n'est pas la moins frappante en ce genre d'élucubrations.

Ce n'étaient là, sans doute, que de simples et pures fictions dont la fantaisie est indéniable; mais si ces fictions ne prouvent rien sur les croyances de leurs auteurs, elles n'en sont pas moins d'irrécusables témoignages des préoccupations de l'époque qui les produisait. La nécromancie était devenue une puissance contre laquelle le christianisme dut employer toutes ses armes.

Avec la doctrine plus ou moins philosophique de la métempsycose, avec

la croyance populaire au royaume de Pluton et à l'évocation des âmes des trépassés, nous n'avons pas épuisé la série des idées qu'avait suggérées aux Grecs et aux Romains la doctrine de l'immortalité. Il nous reste à signaler l'une des plus étranges de ces conceptions, suivant laquelle les âmes ne quittaient point la terre, à l'heure de la mort, mais y demeuraient, invisibles, intangibles, bien que douées du pouvoir de se faire voir et sentir quand il leur prenait fantaisie de se manifester aux vivants.

Cette opinion est de date fort reculée ; c'est même, selon Fustel de Coulanges, l'auteur d'un livre très remarqué lors de son apparition, la *Cité antique*, la première croyance des Grecs et des Romains, croyance dont l'origine remonte jusqu'aux *Pitris* de l'Inde, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des Védas.

Cette conception de la permanence des âmes des ancêtres sur la terre a quelque chose de touchant dans son principe. Le tombeau où était déposée une cendre chérie n'était pas simplement un lieu consacré à la conservation de la dépouille mortelle, c'était sa dernière demeure terrestre, dans toute l'acception du terme. Là, résidaient, aux yeux des vivants, non des restes inanimés, mais des êtres doués d'une vie différente de la nôtre, mais réelle et dont la disparition apparente ne brisait d'aucune façon les liens indestructibles de la famille. N'offrait-on pas aux morts des aliments et des boissons, n'enfermait-on pas dans leur tombe des vêtements et des armes et c'est à des intervalles réglés et commémoratifs qu'on renouvelait des repas funèbres dont les restes leur étaient réservés. Dans les offrandes expiatoires, on brûlait certaines parties des victimes et vers les morts, comme vers les dieux eux-mêmes, montait la fumée des sacrifices.

De ces conceptions sur la vie matérielle des âmes était née la croyance que les morts privés de sépulture erraient misérablement sur les bords du Styx qu'ils ne pouvaient franchir.

Les anciens considéraient donc les morts comme sacrés. Défense de dire d'eux quoi que ce soit qui pût offenser leur mémoire. On les appelait les *Bons*.

L'on oubliait leurs défauts pour ne plus penser qu'à leurs qualités et à leurs vertus. Une piété quelque peu exagérée exalta ces croyances, si bien que ce qui n'était au début qu'un tribut d'hommages devint une sorte d'adoration qu'exprimait le terme de *culte* rendue à ceux qu'on finit par regarder comme les génies ou dieux protecteurs du foyer domestique et des villes qui leur avaient donné naissance.

L'histoire vient sur ce point confirmer le témoignage de la poésie. On lit dans Hérodote que, lors de la guerre médique, les Grecs invoquèrent solennellement Télamon et Ajax pour obtenir la victoire contre Xerxès.

Ce sont les Romains qui sont allés le plus loin dans la pratique du culte consacré aux morts. AUX DIEUX MANES lisait-on sur toutes les tombes, étant donné que tous les morts sont devenus des dieux... sauf bien entendu ceux qui, pendant leur vie, avaient donné maintes preuves de leur indéniable

méchanceté et qui,munis de ce brevet compromettant,n'avaient plus qu'une chose à faire, à savoir de se transformer en *démons* dont il fallait alors redouter les méfaits, les mystifications et parfois les vengeances. L'on trouve chez les anciens toute une littérature qui s'occupe des ombres ou fantômes, non seulement chez les romanciers, mais encore chez les historiens les plus cotés, les plus véridiques,tels que le vieil Hérodote, Tite Live, Suétone, Pausanias et autres écrivains dont l'autorité n'était contestée par personne.

En somme, qu'avons-nous trouvé jusqu'ici? Rien de sérieux en vérité. Des hypothèses émises par les uns et tout aussitôt réfutées par les autres, des croyants plus ou moins naïfs ridiculisés par des sceptiques plus ou moins superficiels, des poètes amateurs qui, par pur dilettantisme, chantent en vers des choses qu'ils ne croient point et qu'ils n'auraient sans doute pas osé écrire en prose, des aspirations mal justifiées, des allégations dépourvues de preuves — tel est, en quelques mots,le bilan de notre enquête.

Nous pourrions donc, ce semble, nous arrêter ici et clore cette première partie dont le but, nous l'avons dit, était de résumer les systèmes, les doctrines. les mythologies, les désirs ou les rêves qui, pendant des siècles,hantèrent l'âme antique qu'obséda plus ou moins douloureusement le problème toujours insoluble des destinées de l'âme après la mort.

Insoluble, il ne l'a pas été. Nous n'avons pas voulu interrompre la série chronologique des auteurs que nous avons cités, les uns hésitant ou s'abstenant, alors que d'autres ont cherché à déguiser leur ignorance par des créations imaginaires ou le récit de traditions, de fables plus ou moins puériles, et c'est ainsi que nous nous sommes borné à nommer simplement l'homme extraordinaire qui, plus et mieux que tout autre, a su répandre des flots de lumière sur cette question énigmatique que n'ont pu élucider ni Homère, ni Socrate, ni Platon lui-même, pas plus que Plutarque, Cicéron et Virgile et tant d'autres encore, poètes, prosateurs, moralistes ou philosophes.

Cet homme, c'est Pythagore. Hâtons-nous toutefois de dire qu'il fut mal compris et par suite mal apprécié, aussi bien par ses contemporains que par la postérité. On lui attribua, on lui attribue encore ce malencontreux système de la métempsycose dont il a été question plus haut, doctrine si étrangement défigurée, qu'elle en est devenue compromettante pour lui et qu'il n'est que juste de protester contre la légéreté avec laquelle on a de la sorte presque stigmatisé son nom glorieux.

Nous avons dit ce qu'il faut penser de cette métempsycose et comment il faut l'envisager pour la comprendre. Pour le moment, contentons-nous de répéter que c'est Pythagore qui a,sinon deviné, du moins expliqué l'énigme du sphinx et résolu le problème de l'immortalité, par l'exposition d'une philosophie dans la clarté duquel viennent se noyer et disparaître tous les systèmes embryonnaires que nous avons rapidement analysés. C'est donc à lui qu'il nous faut revenir, pour savoir ce qu'a pressenti, pensé, trouvé le génie grec, sous l'inspiration de la sagesse ésotérique formulée il y a tant de siècles par les Maîtres des sanctuaires du Thibet.

(*A suivre*) Ed. Grimard.

VIEILLES NOTES

J'ai tout d'abord à rectifier une erreur involontairement commise par ma plume. Elle appartient en toute propriété à M. Emile B., mon oncle qui, dans le récit des faits si curieux de tables tournantes accomplis à l'île de la Réunion de 1850 à 1860 avait nommé le Capitaine *Biarnès* comme s'étant perdu sur le voilier *Bois rouge* dans une tempête au cap de Bonne Espérance.

Ayant eu le plaisir de lire le dernier numéro de la *Revue Spirite* à un déjeuner chez M. Emile B., en la société de vieux parents créoles, l'un d'eux nous assura que le capitaine Biarnès vivait encore à Nantes en 1869. C'est le capitaine Régnier qui disparut avec son équipage et son navire et dont l'âme vint annoncer elle-même le sinistre relaté.

Rectification faite, un nom change, une erreur de mémoire en est seule cause, mais le fait démontrant la survivance du capitaine 8 ou 10 jours après avoir péri dans les flots à 500 lieues de l'île de la Réunion est vrai et fut confirmé par vingt témoins dont six encore de ce monde me l'ont certifié.

Comment êtes-vous devenu spirite? Voilà une question qui m'a été posée bien des fois depuis quelques années par des gens qui ne demandent qu'à croire pour la plupart, mais qui, avant tout, voudraient bien voir les phénomènes dont on les a entretenus comme de choses incroyables et merveilleuses. De quelle manière voudraient-ils les voir? Tout simplement en demandant un billet pour votre plus prochaine réunion, et en s'y rendant, persuadés qu'on va là comme au théâtre, où une fois assis on n'a plus qu'à attendre le lever du rideau. Ceux-là sont simplement des curieux et rien que des curieux.

D'autres personnes m'ont renouvelé la même question avec l'expression de la pitié : Comment! vous que nous supposions intelligent, sensé, vous croyez au spiritisme?

A tous j'ai répondu : Oui, cela est vrai, je suis spirite ; croyez bien que j'ai longtemps douté comme vous, mais j'ai cherché, j'ai lu, beaucoup lu, je doutais encore, j'ai continué mes recherches et j'ai trouvé ; j'ai frappé, l'on m'a ouvert.

A mes lecteurs je dois avouer que mes nombreuses expériences de magnétisme et d'hypnotisme ont souvent mis en mon pouvoir des sujets dont l'état psychique me causa des surprises que je leur ai fait partager dans mes *Vieilles notes*. Cependant, mes études, interrompues par mes longues campagnes, ont fait cesser mes expériences et m'ont séparé de sujets qui m'auraient fait connaître plus tôt et davantage ce que je n'ai vu et

admiré que depuis huit années, mais que, je l'avoue loyalement je suis loin d'avoir encore compris.

J'avais assisté à bien des séances privées, j'avais vu pas mal de tables tourner, se lever, frapper du pied, j'y avais aidé même en mettant les mains sur la table, et en accusant souvent mes voisins de tricher — j'ai pu ne pas me tromper quelquefois — mais j'ai rencontré plus d'honnêtes gens que de trompeurs.

J'avais pris ma part des communications venues de l'empire des morts ; des amis disparus avant l'âge en emportant mes regrets avaient répondu à mes questions verbales ou mentales. Des preuves indéniables m'avaient été apportées de l'exactitude de leurs assertions ; cependant, je quittais presque toujours ces réunions sans emporter la conviction profonde de la vérité.

Plusieurs fois, je fus ébranlé, je me disais : Cela est vrai, je ne saurais en nier l'évidence, et la nuit, qui apporte ses conseils sensés ou perfides, détruisait, au lever de l'astre de la lumière, l'échafaudage de mes doutes.

Je relisais souvent quelques chapitres d'Allan Kardec, je consultais la logique fine et spirituelle d'Eugène Nus, j'ouvrais un volume de Gabriel Delanne, dont les démonstrations mathématiques redressaient un instant ma foi... mais je doutais toujours.

Je me persuadais que mon fluide magnétique uni à celui de mes amis avait suffi pour imprimer à la table les divers mouvements constatés, je me disais avec le Dr Flournoy que les réponses étaient dictées par notre subconscience, et j'abandonnais la partie pendant des semaines, comme le joueur malheureux qui jure de ne plus toucher une carte. Je doutais, je doutais toujours, quand un soir, un fait inexplicable, un seul, suffit à dessiller mes yeux et à faire apparaître tout d'un coup devant moi, nette, précise, indubitable la vérité que rien n'a pu amoindrir depuis lors en mon esprit, que ceux qui me connaissent veulent bien reconnaître sain et assez équilibré.

Voici le phénomène dans toute sa simplicité ; et si, parmi ceux et celles qui liront ces lignes il en est qui aient assisté à pareil spectacle, je les prie de m'en fournir l'explication et je verrai si les raisons présentées m'autoriseront à repousser ma croyance à une puissance invisible.

C'était à Nice chez le docteur et Lady Blackwell, spirites convaincus et distingués, dont G. Delanne a quelquefois entretenu ses lecteurs l'année dernière dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* : le frère du docteur, sa femme et leur fillette âgée de 11 ans, arrivés depuis peu de Philadelphie pour passer quelques mois en Europe, étaient non moins croyants. Cette famille américaine avait bien voulu m'admettre en sa charmante et simple intimité.

Lorsque ces nouveaux amis surent que j'avais l'ardent désir de voir et de croire, ils me prièrent d'assister à l'une de leurs séances privées où rare-

ment ils dépassaient le nombre de six membres, ainsi que cela se pratique au delà de l'Atlantique chez des gens ennemis de la plus petite fraude et par cela même à l'abri du moindre soupçon.

Un solide et massif guéridon en bois, qui servait le jour à supporter la cage d'un vieux perroquet, intelligent, bien élevé et polyglotte, était le meuble préféré de ce petit cercle et des esprits familiers qui l'avaient également adopté. A peine étions-nous assis que des coups frappés,ou raps,annonçaient que les invisibles étaient près de nous. L'un d'eux dicta fort gracieusement qu'il saluait l'hôte nouveau au nom des amis de l'au-delà et que cette soirée lui serait profitable. Je le remercierai poliment. Tous nous étions autour du guéridon, les deux frères Blackwell, leurs deux épouses, moi et la fillette, que je comptais pour une quantité négligeable, parce qu'elle s'était assise en disant : *And me also I will play with you at electric game.* (Et moi aussi je veux jouer à l'électricité avec vous).

Tout ce qui se passa durant une heure et demie fut de nature à satisfaire ces adeptes convaincus, mais n'avait qu'endormi mes doutes ; la petite fille allait les tuer d'un seul coup.

Vers onze heures, cette enfant, qui, sans le savoir, était le médium du groupe, ce que ses parents lui laissaient ignorer « reçut l'ordre d'aller se coucher, et elle se retirait tranquillement avec sa mère, après avoir donné à chacun de nous cette douce chose qu'est un baiser d'enfant, lorsque le vieux guéridon isolé et délaissé près duquel je me trouvais se mit à s'agiter et à se pencher vers la « Young Maid, » à qui — Dieu me pardonne — il sembla demander une caresse et dire adieu.

Mes hôtes paraissaient n'y prendre point garde; ils étaient peut-être habitués à cette manifestation du meuble familial, mais moi je restai stupéfié.

Le salon était brillamment éclairé,et je puis assurer aux incrédules qu'on n'avait attaché au guéridon du perroquet ni ficelle, ni crin de cheval, pour le contraindre à saluer devant moi une fillette qui s'en allait faire dodo. Ce soir-là, en quittant les Blackwell, je leur déclarai que je venais de jeter mes derniers doutes au feu qui brillait à leur foyer, et je me déclarai spirite.

Quelques semaines après je fondais un petit comité dans une ville du Midi, que je ne pourrais nommer sans désigner trop clairement les membres dispersés depuis par la mort de deux d'entre eux et par mon départ — et,ne leur ayant point demandé l'autorisation de publier nos notes je ne puis donner leurs vrais noms, — ce sera donc, si les lecteurs le permettent, à Nice que je placerai notre petit cenacle spirite, ce qui importe peu, si ce que je leur conterai est vrai.

J'avais réuni huit adeptes et nous fûmes rarement plus de 6 en séances, il fut convenu d'en avoir 2 par semaine, le mardi et le samedi de 9 heures

à 10 heures et demie. Nous n'avons jamais dépassé onze heures pour une raison péremptoire : c'est qu'à ce moment précis, toutes les manifestations cessaient comme si les invisibles, qui nous furent très fidèles durant près d'une année, eussent adopté eux aussi les statuts signés par nous.

J'habitais une villa assez vaste,où j'aurais pu disposer une chambre pour nos réunions et nos études spirites, mais à cause de ma femme qui appréhendait de diaboliques visites, et de mon fils que la curiosité aurait pu distraire dans ses études classiques, je préférai transporter autre part mes petits démons. Un vieil ami, artiste peintre polonais, Paul Lédeski, mit obligeamment son atelier à notre disposition, et je reconnais que ce lieu calme, isolé au fond d'un jardinet, convint parfaitement à notre petite académie silencieuse.

De l'avis du Dr de Cladous,frère de Mme Lédeska, et Polonais comme elle et son mari, tous les trois spirites, nous adoptâmes comme meuble parlant un guéridon triangulaire à angles coupés, avec 3 pieds réunis par une seconde planchette. Cette petite table fit merveille dès le premier jour.

Elle peut suffire à deux adeptes, elle opère par mouvements discrets et légers, j'en recommande donc l'usage pour les expériences familiales. Dès le second jour les invisibles y répondaient par coups frappés à l'aide de l'ongle ou des phalanges, et souvent de petites batteries rappelant un bruit sourd et lointain de tambourin nous annonçaient l'ouverture et la fin des séances.

Nous avions eu la chance d'attirer deux médiums, Mme Delfini et un jeune journaliste, M. Ravel, avec l'assistance desquels nous n'avons jamais cessé d'avoir des communications intéressantes.

Nous nous mettions toujours trois autour du guéridon et loin des trois autres assistants qui prenaient, sous la dictée des esprits, les notes dont je n'ai gardé que les plus intéressantes.

La mort du Dr de Cladous, trouvé un matin inanimé dans sa chambre où il avait succombé à la rupture d'un anévrisme, dont il nous avait toujours prédit les prochains effets avec le calme digne d'un philosophe grec, ne suspendit nullement nos séances dont il fut dès sa désincarnation l'un des guides les plus dévoués.

Malheureusement, après la mort de sa sœur,Mme Lédeska, qui succomba au même mal que son frère,mais plus lentement et avec moins de stoïcisme. nous reçûmes de nos amis de l'au-delà l'ordre de cesser nos réunions à deux mois après, le pauvre Ledeski restait seul dans son atelier silencieux. Je partais pour Paris, Mme Delfini pour l'Algérie et Ravel s'en allait à Bordeaux collaborer à la « *Petite Gironde* ». Lorsque j'allai faire mes adieux à Lédeski, je le trouvai triste. Vous voilà tous partis, me dit-il fort ému, ma pauvre femme, son frère, vous, Ravel, Mme D... ; mais les autres, nos amis

invisibles, restés fidèles, viennent me consoler le soir en frappant dans mes tableaux et sur le vieux piano, comme ils le faisaient chaque soir. Il me pria de recopier pour lui les notes de nos séances, que j'emportais à Paris. J'ai attendu cinq ans pour satisfaire cet ami, il les lira imprimées en même temps que vous, lecteurs.

Et si là bas, le soir, sous le ciel étoilé
Il reconnaît toujours de nos chers invisibles
Les coups frappés, bien doux... S'il voit venir voilé,
Le spectre qui, la nuit, sous des traits impassibles,
Traversa l'atelier à nos yeux étonnés,
Le vieux peintre rêveur, isolé, sans envie,
Parmi ses chers tableaux, de nous abandonnés
Peut-être trouvera le secret de la vie!

Léopold Dauvil.

L'AME ET LES RÊVES (1)

François Vallès, dont nous avons invoqué l'autorité et qui fut Inspecteur général des Ponts et Chaussées et président de la Société d'Etudes psychologiques de Paris, a publié, sur cette captivante question, dans un de ses ouvrages trop peu connus et répandus (2), une étude, pour laquelle il n'a pas caché sa prédilection et où il a mis tout son talent d'observateur, de savant et de logicien consommé. Cette étude nous paraît digne d'arrêter l'attention du chercheur et plutôt que d'en donner une sèche analyse nous croyons plus utile et plus intéressant d'en reproduire ici les passages essentiels. Nous donnons la parole à l'auteur.

Assez généralement on considère le sommeil comme ne représentant que la fainéantise du corps et l'incohérence de l'âme. S'il en était réellement ainsi, le sommeil ne serait guère qu'un fléau, et il faudrait avouer que Dieu, qui nous a recommandé le travail et nous a donné l'intelligence, aurait fort mal réalisé son programme pendant cette période du sommeil, qui forme à peu près la moitié de notre existence. Une telle opinion pourrait à bon droit être considérée comme une attaque directe contre la sagesse divine, et serait ainsi à la hauteur des idées matérialistes. Mais, d'un autre côté, l'humanité, qui m'a généralement paru avoir en masse plus de judiciaire qu'isolément, a toujours maintenu les deux affirmations suivantes : la pre-

(1) Voir les numéros de décembre 1901 et février 1902.
(2) Les conférences spirites de l'année 1884. Prix 2 francs.

mière, « qui dort dîne » ; la seconde « la nuit porte conseil ». Or, ce sont là des fonctions qui, l'une et l'autre, ont certainement leur très bon côté et sont de nature, à mon avis, à réhabiliter le sommeil.

Le seul fait de considérer comme incohérent le travail auquel l'âme procède au moment où nous dormons preuve surabondamment que nous touchons à un sujet encore peu étudié, et dans lequel nous allons nous trouver en présence de mystérieuses incertitudes.

D'après les enseignements fournis par la physiologie, science qui s'occupe d'étudier la marche du fonctionnement de toutes les parties, soit intérieures, soit superficielles, de notre corps ; d'après ces enseignements, nous pouvons affirmer qu'il en est de notre enveloppe matérielle, par rapport à l'âme qui y est contenue, ou du moins adhérente, comme des habits par rapport au corps qu'ils recouvrent. De même que plus le corps travaille et s'agite, plus les habits qu'il porte s'usent, de même plus grande est l'activité de l'âme qui se manifeste et ne peut se manifester que par nos organes, et plus aussi les forces, les chocs, les frottements, les décompositions chimiques, fatiguent et épuisent la substance de notre corps. Il se produit là l'effet ordinaire, inévitablement consécutif à toute production de mouvement dans une machine; celle-ci ne peut fonetionner sans s'user, et plus elle fonctionne, plus le dépérissement est considérable. Il faut donc, pour combattre ces effets destructeurs, mettre en œuvre d'incessantes réparations ; il faut pourvoir à l'épuisement de la substance par de continuelles restitutions ; aux bois, aux métaux, aux cordages détériorés de la machine, il faut substituer de nouveaux bois, de nouveaux métaux, de nouvelles attaches.

Ces restitutions se font, pour le corps humain, par le double moyen de la nutrition et de la respiration. Mais il ne suffit pas, nous le savons tous, de posséder les matériaux nécessaires pour que la réparation soit faite ; il est, de plus, indispensable d'avoir de bons ouvriers qui les façonnent, qui leur donnent les dimensions voulues, qui les ajustent sur place suivant leur nature, qui rétablissent, en un mot, l'appareil suivant sa primitive et normale constitution. Telle est la fonction dévolue au principe vital, ayant pour collaborateurs subordonnés les forces mécaniques et physico-chimiques ordinaires.

Enfin, il ne faut pas un grand effort de réflexion pour comprendre qu'une réparation, à moins que son importance soit à peu près insignifiante, est tout à fait impossible tant que la machine fonctionne, tant qu'un mouvement continuel met en jeu ses diverses parties. Dans de telles conditions, l'ouvrier le plus habile ne saurait se rendre un compte exact du travail à faire, procéder à des ajustements précis, fixer les pièces avec la solidité nécessaire, exécuter en un mot une œuvre convenablement réparatrice.

Aucun de vous n'ignore que, lorsqu'une blessure vient affliger un de ses

membres, s'il ne sait pas se résigner à condamner ce membre au repos la soudure se fera mal ou pas de tout. Il est donc indispensable, et tout ce qu se passe incessamment autour de nous en met la preuve sous nos yeux, que la machine soit momentanément mise en chômage. C'est là un fait trop vulgaire pour qu'il y ait lieu d'insister plus longuement sur ce point.

Dans la machine vivante, les choses ne se passent pas autrement. Le principe vital, dès l'origine de son évolution, à partir du moment même de la conception de l'être, agit dans le calme, dans le repos; il se réfugie dans l'obscurité des entrailles maternelles, image de l'un et de l'autre, et tout travail qui s'accomplit par lui est d'autant plus parfait qu'il s'exécute plus rigoureusement en dehors des agitations qui lui sont étrangères. Nous savons tous que la première et la plus importante recommandation que l'on fait à la femme qui va devenir mère, c'est, d'une part, pour ce qui concerne l'esprit, que la pensée s'abstienne de sensations vives ; d'autre part, pour ce qui concerne le corps, qu'elle évite tout excès de fatigue et qu'elle se borne à la part d'exercice suffisante pour entretenir le jeu des fonctions motrices ; car toute exagération, dans un sens ou dans l'autre, si elle n'est pas fatale, a toujours une tendance prononcée à devenir pernicieuse. Et, que la femme ne l'oublie pas, du moment où elle acquiert la conviction qu'un être existe dans son sein, la plus grande responsabilité pèse sur elle.

Ce que je viens de vous expliquer sur le fonctionnement de la vie, sur la constitution de l'organisme humain, vous permet donc de comprendre parfaitement la nécessité que l'existence de l'homme soit une perpétuelle alternance d'activité et de repos, qu'elle soit répartie entre la veille et le sommeil. Suivant quel taux se fait cette répartition? Quelles sont les considérations qui en justifient la convenance, au point de vue de l'ordre général de la création? Cette recherche m'a paru de nature à vous offrir quelque intérêt.

D'après l'expérience que nous en avons tous, la durée de cette alternance entre la veille et le sommeil est d'environ la moitié du temps qui s'écoule entre deux levers consécutifs du soleil, la moitié par conséquent de ce que nous appelons une journée, c'est-à-dire à peu près douze heures. Un peu plus, peut-être, pour les personnes paresseuses, dont le tempérament se rapproche de celui de la marmotte; un peu moins pour les personnes actives, qui tiennent de la nature vigilante et perquisitrice du chat. L'expérience nous permet également de constater que l'état de veille correspond en majeure partie à la période pendant laquelle le soleil reste au-dessus de l'horizon, et celui du sommeil au temps pendant lequel l'astre éclairant reste couché. Or ces faits, ainsi confirmés par la pratique, ne peuvent, à tous égards, que nous paraître très acceptables au point de vue de leur rationalité. Car, d'une part, nous ne comprendrions guère que l'activité humaine

pût se passer de la clarté du jour; et, d'autre part, l'obscurité de la nuit, loin d'être nuisible, est au contraire très favorable à la permanence et au repos du sommeil. Ces considérations sont de nature à autoriser la conclusion qu'il doit y avoir un rapport obligé entre la rotation diurne de notre globe et la constitution humaine, envisagée soit au point de vue de la quantité de travail qu'elle peut produire consécutivement sans recourir au sommeil, soit à la durée de repos qui lui est nécessaire avant de se remettre au travail. Dans l'hypothèse, que je considère d'ailleurs comme très probable, où les choses se passeraient d'une manière analogue sur les autres globes, il nous serait permis de conjecturer que les êtres intelligents des planètes Mercure, Vénus et Mars, possèdent, mais sur ce point seulement, une certaine similitude de constitution avec nous; car, pour ces trois grands corps, la durée de la rotation diurne est sensiblement égale à la nôtre et conserve, à une demi-heure près, la valeur de vingt-quatre heures. Mais cette similitude partielle n'existerait plus pour les habitants de Jupiter et de Saturne, puisque, pour ces astres, la durée de vingt-quatre heures, dont se compose notre journée, est réduite à dix heures seulement; d'où l'on pourrait conclure que, très probablement, la constitution des êtres intelligents qui y habitent ne leur permettrait pas de se livrer pendant plus de cinq heures consécutives au travail sans avoir recours au repos de la nuit. En disant ceci, nous n'entendons d'ailleurs rien préjuger soit sur la nature des substances, soit sur les formes susceptibles de caractériser les diverses constitutions imparties à chaque planète.

Dans ce qui précède, nous avons raisonné dans l'hypothèse que l'intervalle de vingt-quatre heures se compose moitié de jour, moitié de nuit. Mais, à vrai dire, ce n'est là qu'un terme moyen qui ne se réalise, dans le courant de l'année, qu'aux deux équinoxes de printemps et d'automne; et, tandis qu'au solstice d'hiver le soleil ne nous éclaire directement que pendant huit heures, il reste seize heures au-dessus de l'horizon au solstice d'été. Cette différence de huit à seize s'atténue d'ailleurs à mesure qu'on marche vers l'équateur; mais, par contre, elle s'accentue de plus en plus lorsqu'on va vers le nord, et, sur le cercle dit polaire, la plus longue nuit et le plus long jour atteignent vingt-quatre heures. Enfin, au pôle même, un jour et une nuit d'environ six mois chacun, se partagent l'année à peu près également. Sans insister plus longuement sur ces détails, de nature plus spécialement astronomique, nous dirons qu'à partir du cercle polaire jusqu'au pôle, — ce qui ne comprend d'ailleurs qu'une très petite partie de la surface terrestre — il n'y a plus trace de la division des journées en partie éclairée et en partie obscure, division essentiellement régulatrice du travail et du repos pour chaque intervalle de vingt-quatre heures. Aussi, et à un fort petit nombre d'exceptions près, vous pourrez remarquer qu'à partir de ce cercle les terres

s'arrêtent, inutiles qu'elles seraient à l'habitation permanente de l'homme, et cèdent la place aux mers, qui, par la constante obscurité de leurs profondeurs, sont plus favorables que la lumière du jour au développement des hôtes qui les fréquentent.

Après ces considérations d'ordre un peu secondaire, mais qui toutefois ne sont nullement étrangères à notre sujet, qui ont d'ailleurs l'avantage de prouver une fois de plus combien tout s'enchaîne dans l'œuvre de la création, revenons à nos études sur le fonctionnement de l'organisme humain pendant les deux périodes journalières d'activité et de repos.

Pendant la veille, le corps est assujetti à servir de véhicule aux manifestations de la vie terrestre de l'âme et s'use à ce travail. Pendant le sommeil, ce travail cesse, et il ne se fait dans le corps que celui destiné à la réparation de cette usure, que celui par lequel la vie corporelle continue d'être entretenue, et est ainsi mise en état de satisfaire, dans le jour, aux besoins et aux volontés de notre principe spirituel.

Pendant la veille, l'âme agit et pense ; mais nous ne pouvons avoir conscience de ses actes et de ses pensées que suivant le mode d'après lequel notre organisme lui permet de se manifester, et je vous ai donné de nombreuses explications à ce sujet. Pendant le sommeil, l'âme pense aussi : il ne nous est pas permis d'en douter. puisque nous savons que nous rêvons et que nous n'avons aucun moyen de comprendre qu'une impression quelconque qui se produit en nous puisse avoir pour cause le néant. Mais, suivant quel mode, dans quelle étendue, d'après quelles conditions l'âme agit-elle et pense-t-elle pendant le sommeil ? C'est ici que les interrogations se pressent et que commence le mystère. Quelques réflexions préalables me paraissent nécessaires avant d'entrer dans le cœur de la question.

Quelles que soient les impressions qui viennent nous saisir dans le cours de notre vie active, c'est-à-dire pendant l'état de veille, nous ne pouvons, nous, adversaires ardents et convaincus des doctrines matérialistes, nous ne pouvons, dis-je, attribuer aux manifestations suivant lesquelles ces impressions se révèlent à nous d'autre cause essentiellement déterminante que l'action de la force animique. Certes, nous n'ignorons pas que les vibrations de l'air sonore, des corps odorants et savoureux, celles enfin de l'éther lumineux, doivent produire certains battements sur les organes spécialement préposés à leur réception respective, tout comme elles déterminent une suite de chocs entre les molécules des milieux de toute sorte à travers lesquels elles se propagent. Nous sommes d'autant moins disposés à nier ce fait, qu'il est une des plus directes, des plus nécessaires conséquences des principes connus de la mécanique. Nous irons même plus loin en disant que, dans certains cas extrêmes et très exceptionnels, — lorsqu'il s'agit par exemple d'explosions doublement formidables par leur intensité propre

et par notre rapprochement, — ces battements peuvent acquérir assez d'énergie pour altérer profondément les organes sur lesquels ils agissent. Mais, d'un autre côté, en dehors de ces rares éventualités, lorsque, rentrant dans le cours ordinaire et normal de la vie, on considére la très grande fluidité des substances qui transmettent ces vibrations et qu'on la compare à la matérialité de nos organes récepteurs, lorsqu'on réfléchit à l'infime contingent de force vive que ces vibrations transportent avec elles, et qui diminue d'ailleurs si rapidement à mesure que le parcours augmente ; lorsqu'on tient compte de la faible importance des forces qui, pour les besoins généraux de la vie, sont déterminatrices de l'état vibrant, on arrive à des conceptions d'un ordre si infiniment petit, à des appréciations de quantité de mouvements si insaisissables pour la répartition qu'on en voudrait faire aux parties matérielles de notre corps qu'elles viennent frapper et solliciter, que la science n'a jamais abordé, je crois, qu'elle n'a peut-être jamais eu l'idée d'aborder le problème qui consiste à déterminer la valeur de ces battements ; qu'elle n'a pas cherché à savoir s'ils ont ou s'ils n'ont pas pour mesure la cent-millième partie de la force productrice des vibrations, et peut-être, en posant ce chiffre, ne suis-je pas descendu assez bas.

Ainsi, vous le voyez, l'effet mécanique que ces vibrations produisent sur la partie matérielle de notre être est représenté par des fractions tellement petites que, s'il n'y avait en nous que de la matière ordinaire, cet effet, je ne dirai pas quant à son existence, mais quant à ses manifestations, devrait être considéré comme s'il était nul pour l'homme. Or, l'expérience nous prouve que ce n'est nullement ainsi que les choses se passent ; car, tous les jours, à tout instant, l'être humain, à la suite de ces vibrations, au lieu de rester impassible, éprouve les sensations les plus diverses, les plus inconnues en dehors de lui ; il ressent les effets des odeurs et des saveurs ; il est saisi par les émouvantes impressions de la parole, des chants et de la musique ; il admire les splendides tableaux de la nature morte ou vivante, fixe ou mobile ; il se réjouit avec ses amis heureux, il pleure avec ceux que le malheur vient atteindre ; en un mot, il n'existe pas seulement, il vit. En vérité, je le demande, comment comprendre que ce soit à des mouvements si insignifiants d'une matière brute et inerte par elle-même qu'il faut attribuer l'unique cause des étranges et admirables phénomènes de la vie ? Comment comprendre qu'ils sont à eux seuls les générateurs de ces résultats que je viens d'énumérer ? Résultats non moins remarquables par leur nombre et leur variété que par le grandiose éclat, par l'immense fécondité d'impressions, qui mettent l'homme en rapport avec tout ce qui l'entoure, qui sollicitent sa pensée et lui permettent de la suivre en la développant ; qui lui apprennent ce que c'est que de sentir, et qui, je le répète, n'existent que pour lui !

Et vous, homme de la matière, si de ces choses de votre doctrine auxquelles nous ne pouvons croire, bien que vous les affirmiez sur tous les tons, si de ces choses, dis-je, vous connaissez les raisons démonstratives, pourquoi donc tardez-vous tant à nous les dévoiler? Pensez-vous qu'aux seuls accents de votre parole nous ayons cessé d'être sensibles aux déductions de la logique, et que nous n'en avons plus aucun besoin ? Ou bien vous serait-il déplaisant et pénible de passer du domaine des assertions gratuites et libres à celui des justifications réfléchies et obligatoires ? Quelle sorte de jouissance pouvez-vous trouver à maintenir nos intelligences dans l'obscurité, s'il vous est réellement possible de déverser sur elles les bienfaits de la lumière? Vous paraîtrait-il enfin plus glorieux, je devrais peut-être dire plus utile, de laisser le troupeau humain s'atrophier dans une ignorance facile à corrompre et à dominer, que de faire disparaître les incertitudes du doute, les angoisses du désespoir, et surtout les conséquences parfois si terribles de maximes inhabiles à rien diriger avec rectitude ; car chacun les comprend et les interprète à sa guise, parce que jusqu'à ce jour vous les avez complaisamment laissées à l'état d'hypothèse?

Quant à vous, spirites, ne penserez-vous pas, à la suite des recherches dont je vous ai présenté l'exposé, qu'il faut qu'il y ait en nous autre chose que les masses de notre corps, à travers lesquelles un peu de mobilité pourra être transmise, mais sans les émouvoir pour ainsi dire, trop compactes que sont ces masses par elles-mêmes? N'est-ce pas ainsi que ces rayons lumineux qui traversent certains corps sans donner naissance à la moindre apparence de mouvement dans leurs molécules, n'en sont pas moins susceptibles, après leur sortie, de produire les plus remarquables effets au point de vue des formes et des colorations? Ne vous paraîtrait-il pas raisonnable, guidés par l'expérience de toute votre vie, d'admettre que ce qu'il y aura de mobilité encore subsistante, après le passage des vibrations dans notre corps, vient rencontrer une substance aussi éminemment fluide que celle de notre enveloppe matérielle l'est peu, encore plus fluide que celle des milieux transmetteurs eux-mêmes, substance qui, compensant par sa prodigieuse subtilité ce qu'il y a d'extrêmement réduit dans les forces motrices, pourra recevoir des agitations subites, profondes, ayant leur caractère propre, et que vous chercheriez vainement dans le monde extérieur, parce que cette substance n'existe nulle part en dehors de l'être humain? A l'aide de cette intervention fluidique à nous acquise, ce qui semblait impossible devient saisissable. Je comprends alors qu'à chaque espèce de vibration extérieure, quelque réduite qu'en soit l'énergie, correspondent, dans ce fluide éminemment agissant, des mouvements propres spéciaux et variés ; je comprends qu'en vertu de leur spécialité même,

ces mouvements deviennent caractéristiques de tout ce qu'il y a d'intelligemment distinctif chez l'homme ; je comprends, enfin, la possibilité des causes génératrices de tout ce qui nous saisit, nous émeut et nous captive, de toutes nos sensations en un mot, lesquelles, par des moyens qui, à la vérité, sont encore un secret pour nous, franchissant les limites de la matérialité terrestre, pénètrent dans notre conscience, et prennent ainsi possession de notre être pour y germer, s'y développer, fleurir et produire.

Vous êtes maintenant en mesure de reconnaître que le phénomène des perceptions conscientes qui se produisent en nous n'est pas exempt de certaines difficultés. Cela tient, comme j'ai essayé de vous l'expliquer, à ce que les mouvements qui accompagnent ce phénomène, après avoir traversé les fluides extérieurs, l'air et l'éther, dans lesquels ils prennent leur origine, sont obligés, avant de provoquer une agitation quelconque dans le fluide animique, de passer par la filière de notre double enveloppe corporelle et périspritale. En conséquence, pour se bien rendre compte des mobilités diverses qui interviennent dans tout acte de l'intelligence humaine, pour en bien apprécier l'ensemble dans leur marche et la physionomie dans leurs effets, nous aurons à apprécier deux choses, savoir : ce que peut faire l'âme par elle-même ; ce que, de leur côté, peuvent faire le corps et le périsprit.

(*A suivre*).

La Science et la Philosophie de la Matérialisation.

Telle qu'elle est enseignée par les Esprits.

(Suite. Voir *Revue* de décembre 1902.)

Il y a pourtant une profonde science dans ces phénomènes variés qui ont donné naissance au spiritualisme, la plus belle, la plus pure vérité qui ait jamais été révélée au monde. Cette science, si elle était bien comprise, explique à la fois les manifestations vraies et trompeuses de l'esprit — et ici nous faisons allusion aux manifestations de l'esprit qui sont en contradiction avec la matérialisation frauduleuse opérée par l'homme.

Etant admis, comme nous le croyons, que la matérialisation est possible, et que la chimie de l'œuvre et de la composition de la matérialisation (dont nous avons, dans une certaine mesure, donné l'explication) est la loi et le *Modus operandi* de l'esprit, on peut se demander, si les guides du médium ou les esprits qui se manifestent sont réellement dans le cabinet ou non ; et s'ils n'y sont pas, où ils sont et comment ils accomplissent leur œuvre. Il faut qu'il

soit évident pour le savant que l'esprit est indépendant du temps et de l'espace qui sont les attributs de la matière seule; mais qu'il pénètre celle-ci et perçoit les objets à travers les dimensions et les périodes d'espace et de temps, lesquels sont tous deux annihilés; — les organes matériels et les sens qui sont limités par l'espace et le temps, ou par la matérialité, n'offrant aucun obstacle à l'esprit, à l'état exalté de la clairvoyance. — Et cette faculté de perception est commune à tous les esprits, bien qu'elle soit souvent à l'état latent. L'esprit se développe en sa qualité d'esprit, mais non parce qu'il a un corps et que ce corps est borné à la sphère d'étendue et de temps. En vérité, l'esprit incarné et désincarné connaît le temps et l'espace, mais dans le monde des esprits le temps et l'espace sont inconnus, l'âme mesurant les battements de sa vie et de son progrès par les évolutions qui désignent la sphère à laquelle elle appartient. La distance n'est rien pour l'esprit, mais le pouvoir, la faculté de pénétration et de concentration, est tout.

Un esprit peut, par exemple, s'être élevé à plusieurs milliers de milles de la surface de la terre, jusque dans les sphères les plus éthérées, et, ainsi qu'il est prouvé par la transmission de la pensée,que deux êtres qui sont sur le même plan peuvent communiquer entre eux quoiqu'étant séparés l'un de l'autre par plusieurs centaines de milles, d'une manière intelligente, de même les esprits peuvent établir avec les mortels une communication semblable, sans égard pour l'espace ou la distance, car l'espace n'est, après tout, que de l'étendue ; car un événement n'est qu'un fait qui a eu lieu suivant la ligne d'extension de la pensée. Il est vrai de dire que les difficultés d'échange de communication sont nombreuses et troublantes ; mais nous ne considérons pas les difficultés et nous n'avons égard qu'au fait de la transmission de pensée, sans nous soucier de l'espace ni du temps.

Nous savons que, dans toutes les séances qui ont pour objet les phénomènes généraux physiques et mentaux, les esprits seuls qui sont restés attachés à la terre sont présents *en forme* et que tous les autres sont présents, *en esprit*, et par le mot *esprit*, nous voulons dire qu'ils sont présents comme si vous étiez présent au cercle de famille d'un ami qui habite Paris, alors que vous, vous habitez Nice.

— Les esprits avancés sont rarement, j'allais dire ne sont jamais présents, d'aucune autre manière, car il n'est pas nécessaire pour eux de planer dans les éléments grossiers de l'atmosphère terrestre pour être près de leurs bien-aimés, attendu qu'ils sont toujours — suivant le sens de l'immanence divine — près de nous en pensée ; et comprenant la science de la concentration et de la pénétration, ils sont capables de communiquer avec vous toujours à l'aide de la matière, dans la forme matérialisée, aussi facilement que s'ils étaient réellement près de vous en corps.

Ceci paraîtra étrange à un grand nombre de spiritualistes et d'investigateurs qui supposent que leurs amis désincarnés sont réellement présents, dans la forme matérialisée, comme ils peuvent l'être et aussi ne pas l'être ; car, cela n'est vrai que quand leurs amis sont attachés à la terre et que, par leur poids spécifique, ils sont attirés vers les scènes et les conditions terrestres. — Hélas ! Beaucoup sont dans ce cas. Mais cependant cela n'atténue en rien la gloire de notre cause, et ne diminue en rien le pouvoir du spiritualisme, dans notre existence, alors que nous savons que l'esprit peut-être éloigné des mortels par une distance de millions de milles et être aussi près d'eux, en esprit, que s'il se trouvait à leurs côtés dans la forme matérielle grossière.

Quand les spiritualistes comprendront-ils que nous, en notre qualité d'esprit, nous ne sommes près de vous que lorsque nous sommes dans des sphères identiques d'harmonie de pensée et de vie et que nous sommes toujours éloignés, pour ainsi dire à l'infini, bien que votre esprit soit présent dans votre corps, quand il n'existe pas d'anneau qui unit les âmes dans un sentiment commun de concorde et d'amour ?

Les anges qui nous guident, ceux qui inspirent nos intelligences, comme nous inspirons l'intelligence du médium, nous disent :

« Nous sommes près de vous selon le degré de notre développement et d'affinité respective, mais cependant toujours près de vous en pensée ; de même que le maître d'école est près de son élève dans les connaissances qu'ils se communiquent, quoiqu'étant l'un et l'autre séparés dans la sphère de leur savoir spirituel et mental ». — Nous sommes différents, en connaissances, en conceptions et en spiritualité ; mais matériellement, d'après la composition du corps, tous sont égaux, quoique la forme et les organes du corps puissent différer. — Ici nous parlons sans détour et avançons un fait généralement admis dans la structure organique de l'homme ; c'est-à-dire que l'esprit s'élève jusqu'à l'esprit et communique avec lui, en sa qualité d'esprit, et qu'il ne se revêt de matérialité dans les séances que pour faire appel, d'une manière plus sensible et plus tangible, à l'homme et comme résultat pour l'être spirituel.

Ceci nous conduit à la pensée que nous croyons n'avoir été jamais exprimée jusqu'ici, c'est que les guides des médiums exécutent leur contrôle et opèrent leurs signes ou phénomènes par la puissance de concentration de pensée et au moyen de la science de pénétration, et qu'ils ne sont jamais présents aux séances, comme beaucoup l'ont supposé, en forme corporelle, mais seulement en esprit. De leur localité ou sphère, et ici nous employons ce mot dans le sens externe, pour désigner l'état éthéré, mais non spirituel de l'esprit, ils se rassemblent et s'emparent de la chaîne des forces de la manière dont nous l'avons déjà décrit ; ils produisent et aident des esprits

qui désirent se manifester à produire leurs messages de communication. Cela est fait aisément quand cela peut être ou quand cela est fait, quoiqu'il ait fallu des siècles à cette science spirituelle pour se développer et pour être appliquée; mais, quand cela est compris, les manifestations se produisent aussi rapidement que si les guides et les mortels se tenaient par la main.

Maintenant, on nous demandera comment nous pouvons expliquer les apparitions simulées de certains guides, reconnus par les clairvoyants — se tenant à l'ouverture du cabinet ou à côté d'un interprète, ou apparaissant et parlant au moyen d'une matérialisation. — Nous répondrons d'abord à la première question.

Le guide envoie de son propre plan ou de la sphère où il réside, après que les forces sont égalisées et concentrées par l'intermédiaire du médium, une pensée vitale émanant de lui-même; puis il moule les atomes autour de ce « négatif », le développe au moyen des forces nerveuses des assistants et lui donne sa propre ressemblance. Que dis-je, par sa propre concentration et sa connaissance de la science de la chimie spirituelle, il compose sa forme comme les mortels composent leurs corps d'une manière automatique ; puis la meut çà et là, dans les courants magnétiques et électriques d'attraction, donnant même une voix à ses pensées. Et cela se fait, de même que vous moulez un morceau d'argile en balle, tout en ayant la pensée de la balle dans votre esprit et extériorisant la pensée sous l'aspect et la forme d'une balle et rendant celle-ci conforme à la pensée du mieux possible. Quant aux images de clairvoyance qui sont localisées à l'ouverture du cabinet ou qui se tiennent à côté du parleur, on les explique de la même manière. L'esprit-contrôle forme une batterie de tous ceux qui sont présents dans le cercle, et en concentrant sa pensée sur un point donné, il fait rayonner sa pensée au-dehors sur l'esprit de ceux qui sont dans le cercle de la batterie ou des influences; et l'esprit, faisant l'office de miroir, réfléchit l'image telle qu'il l'a localisée et la rend visible au clairvoyant, juste comme il désire qu'elle soit vue. Dans ce fait et cette loi sont impliquées la clairvoyance et toutes les questions qui concernent les doubles et le corps astral.

On a prétendu, par ignorance, que l'homme a un double et que ce double ou autre soi-même peut être extériorisé du corps matériel et parcourir le monde à plaisir. Les faits, dans ce cas, démontrent que l'homme n'est pas du tout pluriel ni double dans son essence; mais bien unique, une unité parfaite dans son être; et certains psychologues ont tellement obscurci la manière d'interpréter les faits concernant l'âme humaine, que beaucoup pensent que le prétendu subconscient ou subliminal ego est une réalité, tandis que l'homme est une unité dans chaque phase et chaque manifesta-

tion de son entité. La psychologie le prouve et le spiritualisme l'enseigne.

Le double s'explique par la loi d'extension de la pensée et de la clairvoyance. Ainsi, par exemple, une personne qui est à Paris peut projeter sa pensée jusqu'à Londres et se faire voir par une autre personne d'une nature très sensitive et qui lui est unie par les liens de l'amitié. Ce que cette personne voit est exactement ce que voit celui qui assiste à une séance de matérialisation, bien que ce ne soit pas la forme matérielle, mais la simple image de la personne ainsi localisée et extériorisée. Elle se met en rapport spirituel avec son ami qui est à Paris et comme la pensée pénètre l'esprit de celui qui est à Londres, par l'acte de la concentration, la pensée du Parisien se transporte aussitôt vers la personne de Londres qui voit l'objet réel de la projection de la pensée. Cela a lieu souvent, sans intention déterminée des deux personnes et a été prouvé ainsi que nous l'enseignons ici. — Il n'y a pas et ne peut pas y avoir de doubles dans une individualité — il peut y avoir des affinités d'âmes dans les familles, mais pas de doubles. Voilà du moins quelle est la portée de notre observation et de notre enseignement (1).

Il a été dit, de plus, que la forme astrale du médium est employée souvent pour la matérialisation, ce corps astral étant matérialisé et l'esprit qui se manifeste s'en servant au lieu d'un corps fait par lui-même; mais nous avons trouvé qu'un pareil enseignement n'est pas fondé.

Si l'esprit peut matérialiser le corps (astral) spirituel du médium (ce qu'il ne peut faire) il est capable de matérialiser le sien, et nous avons reconnu que ce qui était prétendu de l'esprit qui se manifeste dans la matérialisation, n'était qu'une simple personnification. Le médium possède un corps spirituel, mais ce corps ne sert jamais de base à la matérialisation. Les divisions astrales du théosophe n'existent nulle part si ce n'est dans son imagination. Les médiums spiritualistes qui ont embrassé cette doctrine ont propagé cette illusion dans le monde, parce que ne voulant ni ne pouvant expliquer les phénomènes de matérialisation et de clairvoyance d'une manière rationnelle, ils ont eu recours à une théorie erronée,et remontant à d'autres époques pour supplanter la vérité.La science de la théosophie n'est en grande partie que du charlatanisme (2) et sera engloutie un jour par le spiritualisme pur et simple.

Quoique tout ceci soit vrai, le fait est qu'une grande proportion des phénomènes attribués à la matérialisation n'est que de la fraude. L'esprit qui se manifeste dans les séances est capable de lire dans la pensée des assistants et pénétrant jusques dans le fond le plus secret de la mémoire, il peut reconstituer la forme corporelle d'un parent ou d'un ami, soit par sa propre volonté ou avec l'aide d'autres esprits et produire une manifestation de matérialisation fausse; et le parent ou l'ami peut être présent ou non, connu ou inconnu des contrôles suivant le cas, mais incapable toutefois d'arriver

(1) Comment expliquer, dans ce cas, les « doubles » qui laissent une trace *matérielle* de leur passage? (N. de la R.)

(2) La *Revue* laisse à l'écrivain la responsabilité de cette opinion.

jusqu'aux mortels, ceux-ci étant, selon notre point de vue, ostensiblement trompés.

De plus, ces esprits-contrôles peuvent matérialiser l'image d'une photographie dont vous êtes possesseur et évoquer, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, une forme quelconque pour satisfaire aux désirs de l'assistant. De pareils phénomènes dépendent naturellement de l'honnêteté ou de la malhonnêteté de l'esprit, de la dignité du médium et des assistants; mais que cela puisse se faire et ait été fait, nous en sommes les témoins muets. Nous ne nions pas qu'il n'y ait des phénomènes de matérialisation spirituels réels et ce sont ceux-là que nous désirons voir se produire, mais nous signalons les dangers afin que les mortels puissent appliquer les remèdes qui peuvent etre aussi variés que la maladie même ; et nous leurs conseillons un seul moyen, — une vie honnête et pure pour le médium et les assistants. — Si le médium a en vue le lucre plutôt que le bien qui doit en résulter, si son désir est de donner satisfaction aux assistants, à tout prix et pour l'argent seul, alors méfiez-vous du résultat. La spiritualité de la vie est le puissant auxiliaire, toutes autres choses étant égales, de la matérialisation vraie ; et dire que le caractère du médium n'a rien à faire avec la nature des phénomènes, c'est prétendre ce qui n'est pas vrai et c'est mal interprèter les postulats de notre philosophie.

La philosophie et la science du spiritualisme sont si intimiment unies que lorsque les mortels préféreront la qualité et la sincérité des manifestations à la quantité, auront plus souci du bien qui peut résulter des phénomènes que de ceux-ci, en un mot, préfèreront la spiritualité de l'âme vers laquelle les phénomènes conduisent les mortels et qui est le but unique, alors seulement le spiritualisme deviendra populaire, dans son acception la plus pure et attirera dans son sein, tout d'amour et de vérité, les âmes les plus pures de la terre.

Puissent Dieu tout clément et les anges nous mener vers ces sphères éthérées où, dans la lumière d'une spiritualité sans tache, nous passerons du doute à la certitude et des ténèbres à la clarté éternelle.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

Paris, le 21 juillet 1902.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

DIXIÈME SÉANCE

A cette séance, qui eut lieu le 25 novembre, de 9 heures à 11 heures environ, assista l'éminent Dr Benigno Bianchi, professeur d'ophtalmologie à l'Université royale de Pavie. Etaient présents en outre : l'auteur de ces lignes

et sa femme ; la maîtresse de la maison et sa nièce. Attirée par la curiosité, la servante Rosa entra de temps à autre dans la salle ; et vers la fin de la séance le maître de la maison se joignit aux autres assistants.

Les phénomènes qui s'offrirent à notre observation se produisirent à différents intervalles ; ils furent analogues à ceux des autres séances ; ils ne furent ni moins variés ni moins nombreux ; ils eurent lieu en pleine lumière et dans l'obscurité, à part un très petit nombre qui ne se manifestèrent que dans une obscurité totale. Je rapporterai même ces derniers, en suivant les notes que j'ai prises, comme je l'ai déjà fait et comme je le ferai dans le présent compte-rendu.

Apports, empreintes, attouchements, typtologie, etc.

Dès que nous eûmes posé les mains sur le guéridon, celui-ci frappa un : « Sortez d'ici ! » auquel tout le monde obéit comme d'habitude.

Nous rentrons dans la salle, la lumière à la main, et après quelques minutes, nous entendons un petit coup, sans voir l'objet qui le produit. Mais le docteur, en s'asseyant sur le canapé, met la main par hasard sur cet objet : C'est une cerise artificielle, en celluloïd, et vide.

*
* *

Nouvelle invitation à sortir. Nous obéissons.

A notre retour, nous entendons de petits coups. Des petites pommes naturelles, une verte, une rouge et une jaune, étaient par terre ; mais, malgré la lumière, nous n'avions pu les voir tomber. Par contre, nous voyons des pétales blancs de chrysanthèmes descendre au milieu de nous.

*
* *

De rechef le « Sortez d'ici ! » se fait entendre. Nous sortons ; mais une fois rentrés dans la salle, nous n'observons rien d'étrange.

*
* *

Nous nous plaçons à la table dans l'ordre suivant : le docteur en face de la maîtresse de maison ; la femme de celui qui écrit ces lignes en face de Mlle Nilda et l'auteur lui-même entre cette dernière et sa tante. Pendant que tous les autres assistants faisaient la chaîne, l'auteur se tenait debout, la main droite posée sur l'épaule gauche de la jeune fille, afin de pouvoir exercer un contrôle rendu nécessaire par l'obscurité.

Alors on entend de nouveau un petit coup produit par la chute d'un objet sur le parquet, au milieu d'un silence profond.

Peu après, et sans que je puisse remarquer le moindre mouvement de la part des assistants, je sens passer entre mon menton et ma bouche, horizon-

talement de droite à gauche, et fort vite, un objet que je suppose être une fleur avec sa tige.

Puis, un grattement très rapide sous ma cravate.

Je suis le seul à remarquer ces deux derniers faits. Et quand j'examine le parquet à la lumière, je découvre et je ramasse deux cerises artificielles avec leur tige. Mme Maria, sa nièce et leur servante, disent alors que les pommes et les cerises se trouvaient précédemment sur la terrasse voisine.

Alors nous aurions eu des apports?

***

Le guéridon, dans une demi-obscurité, frappe des phrases qui semblent provenir d'une intelligence qui se donne comme la mère de la maîtresse de la maison. Par exemple :

« C'est une joie pour moi que de me trouver au milieu de vous. C'est aujourd'hui le 14e anniversaire de votre mariage. Je vous souhaite cent jours semblables ! »

Ces paroles se rapportent aux époux Taverna ; les suivantes concernent le Dr Bianchi :

« J'aime beaucoup le docteur parce qu'il est bon ».

***

Je m'éloigne d'environ 2 mètres du groupe, et, de cette distance, je note que tantôt une personne, tantôt l'autre, s'écrie qu'elle a été touchée sur le visage ou sur les cheveux. Ne sachant que croire, je rejoins le groupe, je m'assieds entre la jeune fille et le docteur, et je prends part de la sorte à la chaîne générale, recommandant la surveillance réciproque, le calme et le silence. Dans ces conditions, et alors que mon attention est à son comble, j'ai la perception très nette d'être touché sur le front par quatre ou cinq doigts distincts et très légers. Je suis dès lors convaincu de l'authenticité du phénomène, qui pouvait être une matérialisation, comme le disent les spirites et autres.

***

Je fixe sous le guéridon une feuille de papier blanc couverte de noir de fumée, et je demande à l'agent invisible qui nous a touchés d'y tracer un B, un triangle ou un cercle.

Dans des conditions de contrôle rigoureux. — chaîne non interrompue silence, attention, — le phénomène se produit. Les signes tracés sont très délicats et laissent apercevoir çà et là des sillons analogues à ceux du bout des doigts.

*
* *

A la demande de l'un où l'autre des assistants, de légères variations se seraient produites dans le poids du guéridon; mais cela ne me paraît pas digne d'être mentionné.

*
* *

Au contraire, il vaut la peine de noter qu'en pleine lumière une fleur et une crépine, qui étaient en des endroits différents, où il n'y avait personne, furent jetées dans le groupe des assistants, sans aucune demande de notre part. La crépine, en particulier, me passa très visiblement sous les yeux. Aussitôt tombée, on la ramassa; elle appartenait à un fauteuil, placé à 2 ou 3 mètres de nous dans la salle.

*
* *

M. Baudolino s'étant joint à nous, un bonbon tombe à l'improviste sur le guéridon. Immédiatement après, le gueridon se met en mouvement et nous apprend que le bonbon avait été pris par un esprit dans tel tiroir de telle chambre.

Malgré la demande de la jeune fille et d'autres personnes, l'apport du bonbon ne se reproduit pas.

CONCLUSION

L'éminent oculiste qui nous apporta dans cette séance son témoignage si digne de foi se sentit ébranlé dans son scepticisme et exprima le désir d'assister à d'autres phénomènes occultes. Quant à moi, je ne fus pas très satisfait; ma femme le fut encore moins; un doute était né dans notre esprit à tous les deux relativement au pouvoir psychique de la jeune fille. Ne pouvant ni ne devant, en qualité de chercheur impartial et sévère, accepter tous les phénomènes qui se produisirent pendant la séance, je me borne à admettre ceux qui résistent à la critique, savoir le transport de la crépine sous nos yeux, l'attouchement avec les doigts sur mon front, et les signes tracés sur la feuille noircie, phénomènes qui indiquaient la présence d'une main transcendantale.

Parmi les phénomènes ci-dessus rapportés, ces derniers seuls pouvaient être considérés comme des manifestations fragmentaires d'un monde nouveau encore enseveli dans les brumes. Que le spirite ne s'en déconcerte pas; des matériaux peu importants peuvent avoir leur prix quand l'architecte n'a pas encore achevé l'édifice. Que l'antispirite ne triomphe pas non plus, car des choses petites et viles peuvent être les avant-coureurs de choses nombreuses et de valeur souveraine — telles les feuilles qui annonçaient à Colomb un nouveau continent; les oscillations de la lampe de Galilée; les contractions de la grenouille de Galvani.

ONZIÈME SÉANCE

Poursuivi par le doute que je viens de dire, mais sans le laisser voir, j'assistai avec ma femme à une autre séance qui eut lieu quatre jours plus tard. Il s'y produisit des phénomènes si évidemment authentiques que nous obtînmes la plus haute certitude que les sens peuvent nous donner; ces phénomènes qui se produisaient d'ordinaire grâce à la présence de la jeune fille, nous pûmes les constater à maintes reprises et à notre parfaite satisfaction : depuis le vulgaire langage des coups frappés dans le guéridon au langage remarquable des signes sur le papier; depuis le coup sec jusqu'au coup qui résonnait en dehors de la chaîne; depuis le transport jusqu'à l'apport, et le tout dans une lumière normale et constante.

C'est un devoir de conscience pour moi de raconter les faits purement et simplement, tels qu'ils ont eu lieu dans cette onzième séance, au risque de paraître monotone et aride. Je m'impose ce fardeau afin de scruter et de dévoiler la vérité, fille de Dieu et amie de l'homme.

La séance commença dans le petit salon ; y assistaient seulement Mme Maria, Mlle Nilda, Mme Angelina et l'auteur de ces lignes. Les trois dames placèrent simplement leurs mains sur le guéridon, et l'auteur, qui ne faisait pas partie de la chaîne, s'appliqua à bien observer.

Dialogue.

A la lumière du gaz, le guéridon commença à se mouvoir ; et entre l'agent inconnu, qui le mettait en mouvement, et la maîtresse de la maison s'établit peu à peu le dialogue suivant :

« Qui est ici ?

« Ta mère. Je demande le Dr Bianchi.

« Il n'est pas ici.

« Envoie Rose le demander ; je voudrais lui faire voir quelque expérience. »

Alors la maîtresse de la maison envoya la domestique chercher le docteur; et tant que cette dernière fut dehors, la table demeura immobile. Quand la servante fut de retour, et annonça que l'éminent oculiste ne pouvait venir, le dialogue reprit :

« Maman, le docteur n'est pas ici ; je te prie néanmoins de faire quelque chose pour nous.

« Non. Promets-moi d'avoir une autre séance demain soir.

« Oui. Tu pourrais nous envoyer un autre esprit, par exemple la petite sœur de Nilda, pour produire quelque phénomène ce soir.

« Marguerite, la plus jeune, est ici. Transportez le guéridon dans la salle. »

Apports et transports.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et la séance continue dans la salle, constamment illuminée par une grande lampe à pétrole entourée d'un papier de

couleur rouge-orange. Les mêmes dames s'asseoient de nouveau au guéridon, et l'auteur se tient debout derrière elles,après que tout le monde eut regardé la photographie de Marguerite, placée parmi une quantité d'autres photographies qui se trouvaient dans un angle de la salle.

On frappe le nom de « Marguerite » ; et l'on nous affirme que c'est elle qui imprima la trace d'un petit doigt sur le noir de fumée dans la séance du 28 mai passé.

Au milieu du silence et de l'immobilité de tous, voici que vole vers nous, comme attiré par un aimant, un morceau de carton blanc. Il passe entre Mme Angelina et l'auteur, et vient dudit angle, c'est-à-dire d'un point éloigné d'environ 3 m. 50 de notre groupe et situé presque en face de la tante et de la nièce. L'auteur le ramasse immédiatement ; il pèse environ 6 grammes, et c'est le portrait de Marguerite.

*
* *

Quelques instants s'écoulent, et au milieu du silence nous entendons tomber deux petits objets sur le tapis ; nous en voyons deux autres dans l'air pendant leur chute ; ce sont de petites baies rouges et des œillets blancs, tout frais. Mme Angelina ramasse les premières ; ma femme et moi nous ramassons les seconds ; et nous constatons que ce sont des choses naturelles. Mme Maria dit alors que les œillets étaient auparavant dans le petit salon, dans un vase de fleurs, et que les baies pouvaient être celles de plantes exposées à l'air sur la terrasse voisine.

*
* *

Sans adresser aucune demande à l'agent invisible, nous entendons tous un coup sec, comme si on lançait un objet contre le mur de la salle, à l'intérieur, à 2 m. 50 du sol, où il y a également une foule de portraits fixés au mur ; et il me paraît que l'objet lancé tombe et rejaillit sur le tapis. Au coup, qui a attiré notre attention, succède le transport d'un morceau de carton sur le guéridon : c'est le portrait d'un frère défunt de Mme Maria.

*
* *

Ensuite le guéridon se meut et nous dit : « Allez-vous-en ! » Nous nous conformons tous sans hésiter au désir de l'invisible.

Résonnance métallique et formation de feuilles.

Nous rentrons dans la salle, et M. Baudolino, qui était resté jusqu'alors dans son bureau, se joint à nous. Nous nous tenons debout en cercle, vigilants et attentifs, et voilà que nous entendons un coup sonore d'un beau timbre ; il semble à l'auteur qu'un objet d'acier ait été lancé contre le mur et à la hauteur du parquet.

Au phénomène du coup succède un autre phénomène que je saisis sur le vif. A quelques décimètres au-dessus de la tête découverte de M. Baudolino, je vois apparaître en un seul point une petite masse claire, qui s'éparpille et descend en flocons de neige : ce sont des feuilles fraîches de rose. Je les ramasse, et Mme Maria, lorsque je les lui montre, remarque qu'elle n'a pas de roses de cette qualité.

*
* *

« Sortez d'ici », dit de nouveau le guéridon ; et l'on s'en va.

Jets, enlèvement et restitution d'objets.

A la demande de l'auteur, cette fois il n'y a que deux personnes à rentrer dans la salle ; Mlle Nilda et lui-même. Il donne alors les deux portraits à Mlle Nilda, en la priant d'en tenir un dans chaque main ; et pour qu'elle n'ait aucune crainte, il met un de ses bras sur ses épaules et l'encourage de la voix. Immédiatement nous remarquons de petits objets qui tombent devant nous, à 3 ou 4 mètres de distance ; et pendant que la jeune fille se tient immobile, voici que les deux portraits lui sont enlevés tout à coup. Épouvantée, elle se met à regarder autour d'elle et s'écrie : « On me les a pris ! » Un des portraits vole sur le guéridon, et l'autre a disparu : impossible de le trouver, malgré les recherches des autres personnes mêmes, qui étaient entrées peu à peu dans la salle, y compris l'oncle, qui inspecta bénévolement les poches de la jeune fille.

*
* *

« Allez-vous-en ; laissez Nilda toute seule ». A cette injonction typtologique, tous se retirent, et la jeune fille reste seule, à contre-cœur. La porte de la salle reste ouverte, soit parce que Mlle Nilda a peur, soit parce que les autres personnes veulent voir ce qui va se passer.

*
* *

En quelques minutes il arrive des choses étranges : le guéridon se déplace sans contact ; une fleur et des ciseaux sont projetés ; le portrait disparu est restitué, etc.

Mais l'auteur n'a rien vu de ses propres yeux ; il constate seulement le jet de la fleur et des ciseaux de la salle dans le vestibule qui la précède, et où se tiennent les autres assistants : la fleur s'abat sur un côté de la maîtresse de maison et les ciseaux tombent aux pieds de Mme Angelina. L'auteur peut suivre la fleur dans tout son trajet, et constater qu'elle était hors de la portée des mains de la jeune fille. Il doit ajouter que les objets ainsi projetés furent immédiatement ramassés, et que la jeune fille déclara que les ciseaux lui appartenaient et avaient mystérieusement disparu depuis quelques jours.

Empreintes.

Pour une dernière expérience, je fixe deux feuilles de papier, entièrement couvertes de noir de fumée, sous le guéridon, et je demande aux dames de placer toutes leurs mains sur ce meuble.

Je constate la présence de « Marguerite » ; je lui propose d'imprimer une de ses petites paumes sur le papier.

L'expérience ne réussit pas, mais un je ne sais quoi apparaît. Sur la première feuille je vois des traces blanches semblables à des racines ou à des nœuds.

*
* *

Je propose de nouveau à « Marguerite » de recommencer l'épreuve, en lui suggérant de se couvrir la paume d'un voile éthéré, s'il lui répugne de toucher directement le noir de fumée.

Cela ne réussit pas ; mais cependant quelque chose se produit. Sur la seconde feuille je découvre des traces informes, comme de flocons ou de fils très tenus, au point même de faire supposer une solidification d'éther, — contrairement à d'autres cas où j'avais remarqué sur les mêmes traces des sillons dermatiques très nets et très significatifs.

Il est superflu de faire remarquer que les empreintes, comme tous les autres phénomènes de cette séance, se produisirent en pleine lumière, les mains des assistants reposant constamment sur le guéridon, en vue de tout le monde, et sans que cinq témoins aient pu découvrir sur ces mains la moindre trace noire.

La séance ne dura que de 9 heures du soir environ à 10 heures, et les phénomènes se déroulèrent au milieu de la parfaite harmonie des assistants.

Conclusion.

A part les attouchements de mains transcendentales, les faits de cette séance me paraissent beaucoup plus intéressants qu'une foule d'autres décrits précédemment. Celui qui étudie ces matières et qui m'aura lu avec attention pourra décider quel fait doit être classé dans l'animisme ou dans le spiritisme et quel autre doit être regardé comme incertain ou même rejeté.

(*à suivre.*) Professeur Falcomer.

SPIRITISME DE VIVANTS

L'intéressant récit qui va suivre a été communiqué à la Société des Études psychiques de Genève par M. Berthilliet, officier français en retraite à Gex. Le secrétaire de cette société en fit part au *Light* qui, tout en conservant fidèlement le sens du récit, l'a un peu résumé. C'est donc d'une traduction anglaise d'une lettre écrite primitivement en français que nous extrayons la narration suivante, qui, nécessairement, a perdu sa forme primitive, tout en conservant scrupuleusement le fond des idées. Les faits rapportés sont de l'année passée.

« Il y a quelques mois, écrit M. Berthilliet, je fis la connaissance d'une famille de sept personnes : un vieux monsieur de 82 ans, sa femme, leur fille veuve et ses enfants, dont l'une, une fillette de 13 ans, nommée Marthe était notre médium. Sans parler des phénomènes purement physiques obtenus, il arriva un soir que la chaise dont nous nous servions (car la table avait été brisée par un Esprit de caractère violent) nous donna le nom du vieux monsieur, qui était à Paris avec sa femme. Pendant son sommeil, son Esprit était venu voir Marthe, qu'il aimait particulièrement. On lui demanda s'il voulait nous dire comment il avait employé sa journée. Il répondit : « Oui, notaire. » On lui demanda s'il voulait dire qu'il avait été voir son homme d'affaires, il répondit : « Oui » — « A quelle heure ? » — « Dix » — « Avez-vous pris une voiture. » — « Non ».

« Il ajouta : « Adieu, mes chers enfants. » Je lui demandai s'il voudrait leur écrire le récit de cette visite quand il s'éveillerait, et il répondit : « Oui ».

« Le lendemain la femme de ce monsieur revint ici, le laissant à Paris. On lui demanda ce qui était arrivé la veille au soir, et elle nous dit que son mari s'était éveillé avant le jour, en disant qu'il voulait se lever tout de suite pour écrire à Marthe. Cette impression était si forte que sa femme eut quelque difficulté à le persuader de rester couché. Les faits rapportés à la séance étaient tous exacts. Le vieux monsieur était allé chez son notaire à dix heures en flânant le long des quais. Il se rappela parfaitement qu'il avait assisté en esprit à une séance.

« Le second fait concerne l'un de nous, M. G..., un magistrat. Il était allé en congé à Paris, pour se rendre compte de ses chances d'avancement. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de lui depuis son départ, quand, un soir, à 11 heures, il vint en Esprit chez moi, pendant une séance, sans avoir été évoqué. En réponse à nos questions il nous dit qu'il avait été chez le Ministre et qu'il était « très mécontent » du résultat. Quelques jours après quand il fut de retour, je lui posai la même question et il me répondit : « Je suis très mécontent, car j'aurai à attendre ma promotion dix-huit mois, étant tout en queue de la liste. » Je lui montrai alors la minute de la séance. Il

s'en rappela vaguement et me dit qu'il avait cru avoir rêvé. Il n'avait vu que le médium, sa mère et moi, bien qu'il y eut là huit ou dix personnes présentes. Cela semble indiquer que, dans ces cas de « dégagement », l'Esprit ne voit que les personnes avec qui il est en sympathie ; les autres n'existent pas pour lui.

« Pendant environ deux mois après ces événements, la médiumnité de Marthe se développa grandement, et sous des formes variées. Ainsi, assise sur une chaise, les bras posés sur deux autres chaises, ces meubles donnaient des communications simultanées d'Esprits différents, pendant que Marthe causait avec les assistants. Elle développa aussi l'écriture automatique, et écrivit deux messages à la fois, un de chaque main, pendant que je tenais son attention fixée sur la lecture d'un article de journal, et que je lui faisais répéter chaque phrase après la lui avoir lue. Que ceux qui ne possèdent pas cette faculté d'écrire automatiquement essaient d'écrire dans ces conditions, je ne dis pas une page, ni une phrase, mais seulement un mot. Je les défie de le faire.

« Et maintenant, me demanderez-vous, où en sont vos expériences ? Hélas, Marthe n'a plus de « fluides », et notre cercle est brisé. Marthe a été malade et est encore anémique. Peut-être a-t-elle abusé de ses extraordinaires facultés, car elle s'en servait presque journellement. Elle allait à l'école des sœurs, et quand on apprit son pouvoir on la renvoya en toute hâte, car on entendait des coups mystérieux dans sa classe et les autres enfants étaient effrayées. »

DE L'IDÉE DE DIEU

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

(*voir Revue de Décembre*)

— « Vous comprenez le Créateur quand vous dites que vous ne le comprenez pas ». (*Védas*)

Dans un essai de cinq pages consacrées à vouloir démontrer la non-existence de Dieu (1) et dans lesquelles le scepticisme de Pyrrhon et le pessimisme de Schopenhauer se donnent la main, l'auteur, visiblement mécontent du sort qui lui est échu, trouve l'ordre des choses établi dans ce monde, détestable, et n'admet pas qu'une intelligence suprême ait présidé à une œuvre aussi mauvaise et aussi imparfaite que celle de la création.

Pour lui, Dieu, l'éternel, l'immuable, l'immatériel, l'unique, le Tout-puissant, le souverainement juste et bon, le parfait, celui que l'on dit la cause première de toutes choses n'a jamais existé. Il n'y a, prétend-il, ni esprit

(1) Ceci est faux. Je proteste énergiquement. J'ai dit seulement que l'*Idée de Dieu*, et non Dieu, était une notion sans fixité. G. BÉRA.

l'infini, ni créateur, ni création, ni même évolution dans le sens absolu du terme !...

Ce ne sont là que des chimères, des fictions enfantées par l'ignorance et la superstition ; des mots qui ne sont que le leurre des imaginations mystiques... Mais, il y a mieux que tout cela. Son idéal, « la conception rationnelle, selon lui, de son être inconnu, c'est qu'il est l'âme de l'univers ; qu'il vit avec lui, évolue avec lui et souffre avec lui. Partant, il ne saurait être le créateur tout-puissant, le Père bon et juste, l'intelligence infiniment parfaite dont l'enfance orgueilleuse de l'humanité (*sic*) nous a légué la conception. »

— Cela me paraît quelque peu obscur, et j'avoue, très humblement, que je ne comprends pas ce que l'auteur veut dire par ce mythe, l'âme de l'univers qui n'est ni le Père bon et juste, ni l'Intelligence infiniment parfaite; et je me demande quel rôle pourrait bien jouer, dans l'œuvre successive et continue de la création, cette puissance-âme qu'on a réduit ainsi à l'état de passivité absolue.

Mais, n'anticipons pas; poursuivons cette critique curieuse et voyons l'auteur se débattre dans son impuissance.

« Une chose doit nous frapper, dit-il, dans son exorde, et nous inviter à la défiance; c'est-que la notion de Dieu a varié dans l'esprit des hommes avec la marche des siècles. »

— Nous ne contesterons pas la vérité de ce fait. Les peuples ont leur enfance comme les individus. Le polythéisme a été la première religion de l'espèce humaine sortant du berceau; ce fut la religion naturelle, sans règle et sans but, privée de la pensée qui seule en peut faire le mérite, celle de l'unité. Puis, d'autres religions ont succédé à la première, toutes marquant une étape dans le progrès de la civilisation et de la morale; mais n'infirmant en rien l'idée de l'existence de Dieu dont on trouve des traces même chez les nations les plus barbares.

« Aujourd'hui », ajoute l'auteur, « nous sommes bien fiers parce que nous avons écarté la notion du Dieu anthropomorphe des anciens, que nous avons fait du nôtre un Dieu de bonté, de justice, invisible, infiniment puissant et parfait. Ne nous hâtons pas trop de nous vanter d'avoir trouvé Dieu ! Toute la question est de savoir si nous ne poursuivons qu'un idéal, une magnifique illusion. »

— Nous engageons M. B. à lire et à méditer « le beau traité de l'existence de Dieu et de ses attributs, par Fénelon. Il y trouvera plus d'un enseignement sur la grandeur de ce mystère et y verra que Dieu n'est pas le rêve d'une ombre prolongée sur le néant.

D'ailleurs, le point capital à débattre n'est point celui qu'il prétend être. Le fond de la question se résume dans le dilemme discuté depuis le com-

mencement de la philosophie : l'existence des choses a-t-elle un but ou non?

Et, c'est précisément parce que l'auteur n'a pas compris le côté réel sous lequel elle doit être envisagée qu'il s'est perdu dans une argumentation fausse, subversive de toute morale.

Mais, continuons. « Qu'on essaie », dit-il, en parlant de l'évolution, « de se rendre compte de la masse de siècles qu'il a fallu pour modifier les divers organes des animaux..... et que l'on dise si l'intelligence hésitante qui a présidé à ces innombrables tâtonnements peut être considérée comme consciente d'elle-même, de son œuvre, de son but. Il y a évidence d'une force interne et débile, et non d'une force extérieure et toute puissante. Et qu'on n'oublie pas que cette force débile a eu une éternité pour arriver au piètre résultat où nous sommes (*sic*). »

— Hélas! vous avez sur les yeux un bandeau qui vous empêche de voir. Vous êtes dans l'ombre épaisse de la matière et la trop grande lumière éblouit votre esprit. N'avez-vous donc jamais arrêté vos regards sur cette voûte immense des cieux qui nous couvre, sur ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, sur ces étoiles sans nombre qui brillent de mille feux dans les ténèbres de la nuit? N'avez-vous jamais interrogé, loin des murmures confus des tourbes humaines qui s'agitent sur la terre, les voix de la nature qu'on entend toujours dans le silence des passions et des préjugés? — Est-ce la matière inerte qui a créé toutes ces merveilles? Est-ce elle qui a suspendu le globe de la terre que nous foulons aux pieds? Est-ce elle qui en a posé les fondements? — C'est ainsi que vivent la plupart des hommes!

« Tout leur présente Dieu et ils ne le voient nulle part. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui; et cependant, le monde ne l'a point connu. » — Mais vous, M. B., que je croyais un des nôtres et qui devriez porter haut le drapeau du spiritisme, ne craignez-vous donc pas que votre scepticisme ne donne le vertige à ces esprits faibles encore et hésitants, mais avides pourtant de vérité, et qui vous tendent la main pour les guider vers la lumière? Ne vous souvenez-vous plus de ces belles paroles qui sont tracées en lettres ineffaçables, par le burin de l'histoire, sur le frontispice de notre temple, comme un témoignage vivant et éternel de l'œuvre grandiose et sublime de Dieu, comme une preuve irréfragable de son existence?

« Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

— Ce n'est pas tout encore. Niant la puissance de l'être suprême, vous contestez aussi ses autres attributs moraux; et en cela vous êtes logique et conséquent avec vous-même; car, puisque vous n'admettez ni la sagesse, ni la puissance infinie de Dieu, vous ne pouvez, en vérité! lui reconnaître de

la justice et de la bonté; ces deux attributs qui découlent immédiatement de la notion de l'être parfait et de l'idée du souverain bien, et qui sont la perfection de la volonté et de l'amour, comme la toute-puissance se confond avec la volonté dans un être infini.

— Mais, écoutez ce qu'en pensent les philosophes; Kant a dit : « c'est de la justice que se tire la preuve de son existence, sinon la seule légitime, une des plus fortes, la preuve morale. »

Et Clarke, le philosophe anglais, le disciple de Fénelon. — « il est aussi impossible et aussi contradictoire que Dieu agisse contre les lois de la vérité, de la bonté et de la justice, qu'il est impossible que sa puissance exécute des choses qui serviraient à l'anéantir. Ne pouvoir pas faire des choses qui ne sont pas l'objet de la puissance ne peut être censé un manque de puissance. »

Suivant Platon et Aristote, « la bonté de Dieu est, de tous les attributs, le plus élevé, celui qui résume le mieux la nature divine. C'est l'essence première de l'être souverainement parfait qui ne peut donner l'être à ses créatures sans vouloir qu'elles soient heureuses. — Dieu est avant tout le bien. Or, le bien réel, c'est la bonté et l'amour. »

— Vous parlerai-je maintenant de la question si troublante du mal qui n'a cessé depuis les temps les plus reculés d'occuper l'esprit de tous les philosophes et penseurs, anciens et modernes, et dont les adversaires de la Providence se sont emparés pour y puiser leurs principales objections? — Vous ferai-je la description de toutes les misères qui affligent la pauvre humanité; des luttes et des déceptions de toutes sortes qui l'attendent, dès son entrée dans la vie? — Nous savons tous, hélas! que le mal existe en ce monde sous une multitude de formes; et vous n'êtes pas, j'imagine, l'unique victime frappée par le sort. Ah! sondez tous les cœurs et vous n'en trouverez pas un qui ne porte les traces d'une plaie encore saignante !

Oui, riches et pauvres, grands et petits, tous doivent payer leur dette à la vie; car la loi est une et égale pour tous ; et nul ne peut s'en affranchir : les uns plus tôt, les autres plus tard ; dans ce monde ou dans un des mondes de l'espace. Nous sommes tous les enfants d'un même Père, tous égaux devant sa justice ; ayant une origine commune, une égale destinée !

N'est-ce point de l'orgueil et de la témérité de la part de l'homme, créature chétive et bornée, d'oser méconnaître la sagesse, la bonté et la justice infinies de Dieu qui dispose du temps et de l'éternité, parce qu'il ne peut trouver d'explication à l'existence du mal ? Et n'y a-t-il pas lieu de rappeler ici le mot célèbre de Bacon, « que peu de science éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène ? »

Que savons-nous de cet univers ? Peu de chose, en vérité, et notre esprit se perd quand nous cherchons le rapport de la partie au tout. — « Il fau-

drait juger les ouvrages de Dieu, dit Leibnitz, aussi sagement que Socrate jugea ceux d'Héraclite en disant : « Ce que j'en ai entendu me plait, je crois que le reste ne me plairait pas moins, si je l'entendais. » — « L'objet de Dieu a quelque chose d'infini ; ses soins embrassent l'univers, ce que nous connaissons n'est rien, et nous voudrions mesurer sa bonté à notre connaissance ! » — Il est inutile, je pense, de continuer plus loin cette controverse sur un sujet dont l'évidence est si grande à mes yeux que la nier me paraît le comble de la folie et de l'aveuglement. — Jamais mortel n'eût pu dire : « Dieu n'est pas ! » sans sentir Dieu en lui, sans contenir une partie d'essence divine et infinie. — « En l'énonçant, ce verbe étant lui-même une émanation de l'infini, l'homme affirme l'infini absolu et cela par un mode qui est en même temps cause et effet, créant et créé, sans commencement, ni milieu, ni fin : Dieu enfin ! » —

Nous n'hésitons donc pas à proclamer l'existence d'un Etre suprême, cause première et unique de toutes choses. — Quant à en expliquer l'origine, nul ne le peut. — Comment, en effet, comprendre l'immensité du tout dans ses parties ? L'éternité dans le temps ? L'immortabilité dans le changement ? — D'où est venu l'homme et où va-t-il ? Qu'est-ce que la matière et qu'est-ce que la pensée ? Autant de questions restées sans réponses. Tout ce que je sais, c'est que je suis ici et qu'avant moi, il y avait quelque chose ; il y avait la puissance qui produit les êtres. — Je sais aussi qu'il y a eu en moi deux principes dont l'un actif et qu'on est convenu d'appeler « esprit » et dont l'autre est inerte et se nomme « matière » ; que tous deux unis et séparés à la fois, sont indispensables, pour la constitution et le développement des êtres et des choses ; que ce qu'on nomme l'esprit — l'âme — est l'étincelle qui se manifeste par la pensée, par le mouvement ; c'est l'intuition, la science, la raison ; que le mouvement se montre à nous de mille manières diverses, que jamais il ne cesse et que jamais ne cesse la pensée.

Mais, si l'on me demande comment s'opère cette union, quel est le moyen d'action de ces deux agents et dans quel rapport il est établi, je répondrai que je l'ignore et que je crois pouvoir certifier que jamais personne n'a pu l'expliquer.

Il est un fait que la nature offre partout à nos méditations et que nul ne peut contester ; ce fait, c'est l'activité et c'est aussi l'intelligence qui se fait connaître en nous et hors de nous. Nous les voyons sous des milliers de formes et de degrés de développement ; depuis l'insecte grossier et le plus rudimentaire, jusqu'à l'homme. Mais, comment sont-elles venues ici et qu'est-ce qui les a produites ! Puisqu'elles y sont et que nul ne peut nier leur existence, elles n'ont pu naître que de la vie et de l'intelligence. — « *Nihil in effectu quod non sit in causâ* — » ; et aucune hypothèse, aucune

théorie ne peut prouver le contraire. — Qu'on donne à la cause, auteur et principe de tout, le nom d'âme,d'esprit, d'être suprême, de Dieu..., une force vivante, intelligente et antécédente doit avoir existé pour tout ce qui est doué de vie et d'intelligence. — Quelle est cette cause, ce principe qui se manifeste par son action continuelle, qui fait qu'à chaque instant, ce qui n'était pas, soit ? Nous chercherions vainement à pénétrer ce mystère, car de l'infini nous n'avons pas la mesure ; et pensée, matière, temps, espace, mouvement, toutes ces expressions sont fausses quand on parle de Dieu : « Il est ce que nous ne savons pas, et il n'est rien de ce que nous savons. » —

« Nous concluons donc, avec Descartes, qu'il n'est aucune objection qui puisse ébranler en rien des vérités aussi solidement établies que celles de l'existence de Dieu et de ses attributs. Et alors même que nous ne pourrions trouver une explication de l'existence du mal, capable de satisfaire de tous points la raison, ce ne serait pas un motif pour méconnaître la sagesse, la bonté et la justice de Dieu dont l'homme ne pourra jamais pénétrer qu'imparfaitement les desseins. N'est-il pas plus conforme au sentiment de notre faiblesse et à l'idée que nous avons de l'être parfait de penser qu'il y a une raison dernière que Dieu sait et qui nous échappe ? Nous connaissons *a priori* l'existence de Dieu, sa bonté et sa justice ; nous devons donc affirmer aussi *à priori*, que tout doit se concilier avec ses attributs, et si quelque chose nous choque dans le plan du monde actuel, nous reposer avec confiance sur Dieu lui-même du soin de faire rentrer le mal dans un bien supérieur à celui qui aurait existé sans le mal. » — Nier la Providence et dire que le Créateur abandonne au hasard l'œuvre de sa toute-puissance, c'est nier sa sagessse et sa bonté ; c'est ne pas comprendre la création ; c'est croire à la stupide divinité dont nous venons de briser l'autel.

« Conscience universelle, intelligence sans bornes, activité éternelle, justice absolue, amour infini, je T'affirme !

— Mon cœur te sent, ma raison te conçoit ; il y a en moi quelque chose d'infini que tu appelles, et qui s'élance... Pour te trouver, j'ai l'éternité devant mon être... »

Et je m'écrie avec notre immortel Lamartine :

Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther, l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés !
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré de la mort, du chaos, des ténèbres,

Seul, je serais debout ! Seul, malgré mon effroi
Être infaillible et bon, j'espèrerais en toi !
Et certain du retour de l'éternelle Aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Prof. C. Moutonnier.

Nice, le 22 décembre 1902.

Nous avons reçu de nos correspondants un certain nombre d'articles sur « l'*Idée de Dieu* ». Nous ne publierons que ceux dont les critiques n'ont pas un caractère trop personnel. Les autres, tous très intéressants, seront insérés dans les revues suivantes ; les auteurs de ces articles comprendront que nous ne pouvons consacrer sur ce même sujet, qu'un certain nombre de pages chaque mois

CORRESPONDANCE

J'ai lu avec grand intérêt la réponse de M. L. Denis à mon article sur « l'Idée de Dieu » mais je ne suis pas convaincu par le charme de sa poésie.

Quant à son nom M. Léon Denis ne doit pas s'étonner qu'il ait été prononcé. En acceptant la présidence d'une réunion publique, il en acceptait les conséquences : la discussion de ses actes de président par la Presse. Cette discussion aurait eu lieu plus tôt, n'eût été le retard extraordinaire apporté à la publication du compte rendu officiel du Congrès spirite de 1900.

Je maintiens mon avis, et je ne suis pas le seul. Peu importe que M. Léon Denis ait eu, ou non, l'initiative de l'établissement de l'ordre du jour. Le Congrès a eu le plus grand tort de se constituer en concile œcuménique, de voter des dogmes, de faire pression sur la conscience spirite, et de provoquer ainsi la possibilité de dissensions et de schismes. Beaucoup de spirites croiront maintenant que quiconque n'adhère pas aux conclusions de ce vote doit être l'objet de l'ostracisme et de l'excommunication de ses frères. Aucune minorité, que dis-je, aucune majorité n'a un tel pouvoir. Personne n'a le droit de prononcer ce que l'on doit croire, ou ne pas croire, pour se dire spirite — à la réserve d'admettre la possibilité de la survie et des relations avec un monde ultrasensoriel.

M. J. C. Chaigneau, que tous les spirites connaissent, a soutenu avant moi, avec son grand talent, et fort longuement, ces mêmes idées dès 1900, au moment des fameux votes du Congrès, et je ne sache pas qu'aucune spirite ait protesté. Je renvoie donc les lecteurs de la *Revue*, qui voudraient être documentés sur la question, aux nos 4, 5, 6 et 7 de l'*Humanité intégrale*. J'en publierai des extraits si on en manifeste le désir, mais je ne voudrais pas allonger ce débat. J'aurais trop à dire.

G. Béra.

P.-S. — Mêmes observations pour l'article du prof. Moutonnier. G. B.

THEORIES DU SURNATUREL

Si loin qu'aient été poussées les investigations de la science et de la pensée sur la partie morale et religieuse de l'homme, on n'a pu obtenir encore de preuve absolue de l'existence de l'âme et de sa survivance après la mort, en dehors des apparitions surnaturelles ou des phénomènes spirites toujours contestés et dont le contrôle n'est pas à la portée de tous. Cependant, pour établir un fait si important, on trouve partout des arguments de toutes sortes, des lumières qui se croisent, se réunissent, se multiplient pour éclairer tous les chemins qui conduisent l'esprit au même but, à la même conclusion. Essayons à notre tour de chercher les preuves de l'existence de l'âme et de son immortalité, non dans le bagage scientifique, mais dans les déductions les plus élémentaires des lois de la création qui régissent le monde.

Examinons d'abord quel est l'instinct de tous les êtres, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; car l'instinct est la première manifestation de la vie ; c'est le germe qui nous a donné naissance et dont nous gardons l'empreinte tenace, parfois jusqu'à notre dernier soupir. En outre de l'instinct individuel, il existe même un instinct particulier, propre à chaque race, à chaque famille, parmi les animaux comme parmi les humains : c'est la caractéristique de leur espèce, c'est le sceau de leur origine. Cet instinct si remarquable se conserve surtout dans la race animale dont il est parfois le seul apanage. L'homme, à mesure qu'il avance vers la civilisation, c'est-à-dire vers une connaissance plus étendue et plus perfectionnée de l'univers, tend à s'éloigner du sentiment instinctif, surtout lorsqu'il possède assez de force et de puissance sur lui-même pour s'y soustraire. Mais toujours, dans chaque vie humaine, l'instinct a sa part ; il revêt mille formes rusées et insidieuses pour nous dominer ; c'est une loi à laquelle on n'échappe guère ; c'est un fait invisible et pourtant indéniable qui donne la clé de bien des énigmes, beaucoup mieux que l'inconscience ou la fatalité.

L'universalité de l'instinct ne pouvant être niée, cherchons maintenant s'il en est une sorte qui soit commune à toute l'humanité ; cherchons une impulsion instinctive partagée par tous nos semblables, en remontant aux origines les plus reculées du monde, et qui soit la marque vivante imprimée par le Créateur sur sa créature, l'étincelle destinée à la guider vers le principe de sa grandeur et de son immortalité, et, en même temps, la preuve absolue de la vérité que nous voulons élucider. Donc, si nous cherchons cet instinct, cette croyance universelle et spontanée, indépendante, pour ainsi dire, des conceptions humaines et relevant à

coup sûr d'une inspiration supérieure, si nous cherchons, que trouvons-nous? Nous trouvons la croyance à l'âme et à sa survie. A travers les obscurités les plus épaisses des premiers âges connus, cette flamme a brillé, ils l'ont nommée : Agni; nous pouvons en suivre la trace à travers l'antiquité jusqu'à nous et en noter toutes les ondulations géniales ou animales. Car, la génuflexion inconsciente du sauvage en face du soleil et le geste admirable du plus civilisé des hommes, relevant avec adoration son front vers le ciel, procèdent d'un seul et même principe; c'est l'instinct qui découvre l'existence de l'âme et la pousse à travers tous les systèmes de philosophie et de religion vers ses mystérieuses destinées.

L'instinct est ainsi le premier jalon sur lequel nous pouvons nous appuyer dans la recherche de l'âme, mais si toutes les âmes tendent par cet instinct primitif vers un idéal immortel, elles s'en approchent ou s'en écartent selon l'essor différent qu'elles donnent à leurs facultés.

De même que les attributs de l'intelligence sont aussi dissemblables que les traits du visage, de même les inclinations de l'âme sont absolument diverses chez les individus; elles subissent, comme tout l'appareil moral, les influences du milieu où elles évoluent et se modifient de toutes manières.

C'est ainsi que, par une déviation du système moral — trop fréquente à notre époque, l'âme est vide de sens pour le matérialiste, pour l'homme qui ne croit qu'à ce qu'il touche et à ce qu'il voit. Et nous entrons ici dans le refoulement de l'instinct combattu par le raisonnement algébrique, c'est-à-dire systématique et purement cérébral.

Les matérialistes qui nient l'âme croient pourtant à l'intelligence et à son fonctionnement par le cerveau. Est-ce donc cette matière grise qui tombe sous leur scalpel dans une analyse cérébrale qui suffit à expliquer tous les prodiges enfantés par l'intelligence ?... Il est certain que cette faculté admirable qui existe, à des degrés divers chez tous les êtres, a pour siège central le cerveau et tous les grands courants nerveux par lesquels notre être tout entier s'en alimente ; mais si les manifestations de l'intelligence sont admirables, celles de l'âme, dans l'ensemble des vertus publiques et privées où elles se sont ouvert un si vaste champ, sont au moins aussi éclatantes et aussi irréfutables et leur essence n'est ni plus mystérieuse, ni plus incompréhensible. L'âme domine les tendances matérielles de notre corps ; elle les subjugue jusqu'au dévouement, jusqu'à l'héroïsme ; elle est en nous comme Dieu est partout dans l'univers sans que sa présence se voie nulle part.

Mais, chez les matérialistes, l'obscurité a remplacé la lumière et les habitudes matérielles sont arrivées à envahir si complètement certaines natures qu'elles parviennent à y étouffer l'âme, comme l'ivraie étouffe le bon grain.

Alors, ces hommes nient l'âme comme des aveugles qui nieraient la lumière, et furieux que d'autres en jouissent et découvrent de merveilleux horizons, voudraient, dans leur rage et leur jalousie, arracher les yeux à tout le genre humain.

Raisonnons au point de vue du matérialisme exclusif pour élargir encore le débat. Pourquoi donc, si nous ne sommes qu'un bloc de matière organisée, sommes-nous tellement supérieurs aux animaux?... Ces derniers n'ont-ils pas les mêmes attributs matériels que l'homme; n'ont-ils pas aussi un cerveau, un cœur, des poumons, tous les sens nécessaires à la vie? Comme nous, ils peuvent imprimer un cachet de personnalité à leurs faits et gestes, ils peuvent manifester leurs impressions dans le langage qui leur est propre : joie ou douleur, amour ou haine; souvent leur vive intelligence les rend dignes de devenir nos amis et leur fidélité nous console de bien des défections humaines. Les animaux sont donc très aptes à nous ressembler dans toutes nos fonctions naturelles, ils sont très près de nous. Pourquoi donc sommes-nous si au-dessus d'eux, que non contents de les avoir subjugués, nous étendons notre domination sur le monde entier dont nous avons fait notre conquête. A côté des merveilles de la nature, œuvre du créateur universel, ces merveilles enfantées par le génie humain forment une création aussi magnifique et transcendante que la première; dans l'universalité des mondes, dans toutes les branches des sciences et des arts, apparaît le prestige de notre double moral. Toutes ces inventions et découvertes qu'on ne compte plus, tous ces prodiges de charité et de dévouement qui ne peuvent s'expliquer, toutes ces vertus, toutes ces grandeurs sont le patrimoine exclusif de l'homme et non de l'animal, parce qu'au-dessus des ressources organiques et instinctives, il possède les lumières d'une âme qui le place au-dessus de tous les êtres vivants, et le fait participer à la puissance infinie.

Donc instinct, raison, manifestations sublimes, tout aboutit à cette révélation de l'âme immortelle dont nous avons trouvé les preuves là où elles sont inscrites en caractères divins que chaque langage humain peut traduire.

L'œuvre de cette puissance supérieure dont l'âme est le reflet plus ou moins fidèle ne peut s'éteindre avec le corps; elle se poursuit à travers le temps, à travers les mondes chargés de la transformer jusqu'à son perfectionnement; elle s'élance à travers le corps au devant de nouveaux horizons plus lumineux; elle poursuit sa route souvent entravée par les obstacles ou les défaillances charnelles; elle gravite autour du soleil de vérité, noyau et centre de l'univers; elle marche parfois à tâtons, à reculons dans la voie que Dieu lui a tracée (les planètes ont aussi leurs chemins), mais elle ne s'arrête jamais, elle monte sans cesse. L'âme est une flamme qui ne doit

jamais s'éteindre tant que, par un dernier instinct qui ne peut lui manquer, elle ait enfin trouvé le lieu de son bonheur et de son repos, le centre de ses affections véritables. Au milieu de tous ceux qui l'auront aimée, de concert avec eux, elle aidera à son tour les pauvres âmes en peine à trouver leur route dans l'obscurité, et le bonheur de cette fraternité céleste sera la plus belle récompense de ses luttes et de ses efforts.

CONSOLATION.

A L'AUTEUR DE ZONE-FRONTIÈRE

Allan Kardec, dans un de ces éclairs de génie qui font franchir toutes les frontières et toutes les zones, a découvert la communication entre les mondes, et l'a prouvée d'une manière simple et grande.

Il nous a offert un beau fruit dans toute sa saveur, en laissant à ses successeurs le devoir de planter l'arbre de science qui produira de pareils fruits et dont les racines s'étendront par la terre entière.

Ne prononçons qu'avec respect le nom du grand missionnaire qui est venu donner aux hommes la clé du bonheur par la solidarité universelle et la connaissance de l'immuable loi du progrès pour tous.

Des hommes jeunes, épris de vérités, s'unissent aujourd'hui pour affermir l'œuvre d'Allan Kardec par la base.

Glorifions ces vaillants pionniers. Choisissons-les entre ceux qui dédaignent les vaines gloires, les vains honneurs, les intérêts mesquins ; entre ceux qui s'affranchissent des préjugés, de la superstition, des dogmes religieux, des conventions, des routines de la science.

Différentes sont les lois de notre monde d'avec celles des mondes multiples et d'une diversité infinie de l'au-delà. Ne pas le reconnaître serait enfantin.

Savants ! sachez devenir de simples écoliers : n'asservissez pas le profond inconnu aux connaissances, aux lois de votre planète encore en enfance. Ce serait vous attarder indéfiniment dans des sentiers perdus.

M. M. Sage, l'auteur de la *Zone-frontière*, nous semble tout désigné pour prendre une large part au noble travail qui rendra l'humanité plus heureuse étant mieux éclairée.

Son nom est de bon augure.

Nous lui envoyons nos souhaits.

RUFINA NOEGGERATH.

UNE CONQUETE

Il y a quelques années, lors d'un voyage en Allemagne, j'avais inutilement tenté d'appeler au spiritisme une jeune fille allemande, Mlle T..., d'une belle intelligence, mais s'arrêtant aux limites de ce qu'elle appelait « les lois naturelles », les seules que la science pût reconnaître.

J'avais jugé imprenable sa forteresse trop fermée quand, pendant mon dernier voyage en Allemagne, j'appris que des phénomènes réels l'avaient convaincue et que le *surnaturel*, suivant elle, était entré par le *fait* dans le domaine de la réalité.

Elle s'était mise un soir à sa fenêtre pour contempler la forêt qui s'étendait à perte de vue devant ses yeux. Elle entendit trois cris d'oiseau. Elle n'y prit point trop garde mais une voix inconnue lui dit très distinctement : — « Souviens-toi de ce que je te dis. Il y aura une mort le 24 du mois prochain ».

Elle se retourna vivement et chercha, mais en vain, qui avait pu prononcer ces paroles. Les trois cris d'oiseau se répétèrent et la même voix se fit entendre.

La prophétie se réalisa au jour même. Ce fut son père qu'elle adorait que la mort lui enleva. Il se trouvait dans un parfait état de santé au moment de la prédiction. Il fut atteint du mal qui l'emporta en peu de jours.

La jeune fille, n'étant point spirite, en éprouva une grande irritation. Dans un sentiment de révolte contre l'acte barbare qui lui enlevait à elle, si jeune le père tant aimé, dont la direction lui était si nécessaire encore, elle s'écria :

— Je veux savoir pourquoi cette injustice du sort... pourquoi... pourquoi !...

Un rayon de lumière se projeta dans sa chambre et, dans cette lumière, apparut une forme humaine, toute blanche, qui lui dit, de la voix de son père :

— L'amour est tout puissant. Le revoir est sa loi. Ceux qui s'aiment se retrouvent.

Voilà de ces phénomènes qui ne s'obtiennent point dans les laboratoires où l'unique préoccupation est de saisir, mesurer, peser l'esprit...

On cherchera vainement à assujettir le spiritisme aux lois, aux contrôles connus de cette planète.

Le spiritisme commence où la science de la terre finit :

L'amour est le plus grand des savants.

RUFINA NOEGGERATH.

PREUVE D'IDENTITÉ

Le *Light* du 8 novembre contient un récit qui nous paraît mériter la peine d'être traduit, en raison de la prudence apportée par son auteur à l'observation des phénomènes, qui n'ont entraîné sa conviction qu'après neuf années d'expériences et de preuves confirmées.

« Je suis heureux, écrit-il, de vous informer qu'enfin, après m'être livré à l'investigation du Spiritisme pendant neuf années, j'ai acquis la conviction inébranlable de la vérité que l'esprit existe après la mort du corps. Pendant mes recherches, j'ai eu beaucoup de preuves remarquables d'une force « étrangère », et bien des cas d'identité ; mais suivant ma façon de raisonner rigoureuse, ces preuves n'étaient pas « concluantes ». Heureusement, ma femme devint médium à trance, clairvoyante et clairaudiente, et c'est par elle que j'ai reçu la preuve décisive de la continuation de la vie après la mort.

Un soir, il y a peu de temps, ma femme fut contrôlée par un médecin, qui dit s'appeler Dr G. Il me donna tous les détails sur sa mort, le jour, le lieu, etc. Il me dit aussi où je pourrais aller pour vérifier ses dires. Le lendemain, j'allai à l'adresse qu'il m'avait donnée, et, à ma grande suprise, je trouvai que tout était exact. Quand ma femme est contrôlée elle est absolument inconsciente. Dès que le contrôle lui eut permis de rentrer dans son état normal, je la questionnai minutieusement, pour savoir si elle avait connu ce médecin de son vivant, et sur tous les autres détails, mais elle répondit à tout négativement.

Bien qu'elle fût ma femme je la questionnai de telle manière que, certainement, elle se fût coupée, si elle avait eu la moindre connaissance des renseignements qu'elle m'avait donnés ; mais j'étais décidé à avoir la vérité, et je me convainquis qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce médecin.

Peu de jours après, le médecin contrôla de nouveau ma femme, et, entre autres choses, me dit : « Eh bien ! après votre sévère interrogatoire, vous êtes convaincu que votre femme ne m'a pas connu ; à présent, je vais vous apprendre que le Dr D., l'ancien aide du Dr A, possède une de mes photographies que je lui ai donnée il y a quelque temps. Allez le voir, ou écrivez-lui, pour lui demander de vous la prêter. Je pense qu'il le fera. Conservez-la ne la montrez pas à votre femme et, en temps propice, placez-la au milieu de beaucoup d'autres, et demandez à votre femme si elle peut vous indiquer mon portrait ».

J'écrivis donc au Dr D. Je reçus immédiatement sa réponse dans laquelle il me disait qu'il possédait la photographie et qu'il allait me l'envoyer. Avec la lettre suivante du Dr D. je reçus le pli contenant la photographie et je ne l'ouvris pas avant d'être arrivé à mon bureau. Je donnai cette photographie à un de mes amis pour m'en faire une épreuve, en lui recommandant de en

pas s'en dessaisir, et nous convînmes de vérifier si ma femme pourrait la reconnaître. Mon ami suivit exactement mes instructions, et apporta chez moi son propre album de photographies, qui en contient de cent à cent cinquante. Quand il arriva, un autre de mes amis était chez moi, et nous nous trouvâmes donc quatre personnes dans mon salon. Je demandai à ma femme de se retirer, ce qu'elle fit, et ayant fermé la porte derrière elle, nous ouvrîmes l'album, nous en retirâmes une photographie, et nous mîmes à la place le portrait du Dr G.; nous fermâmes l'album, nous le plaçâmes sur un bahut, et je fis revenir ma femme.

Mon ami avait mis dans sa poche la photographie retirée de l'album. Ma femme comprit ce qu'elle avait à faire, prit l'album, regarda rapidement quelques photographies, posa le doigt sur l'une d'elles, jeta un coup d'œil rapide sur tout le reste, et s'écria : « Voici le Dr G. J'avais pensé que vous en aviez peut-être deux portraits, et c'est pourquoi j'ai parcouru tout l'album avant de parler. » C'était bien la photographie du Dr G., et ma femme n'avait pas montré la moindre hésitation, le feuilletage de l'album n'ayant pas pris deux minutes.

Ma femme m'avait assuré qu'un de mes « guides » avait l'habitude de lui apparaître avant mon retour à la maison, et mon ami et moi nous décidâmes de nous en assurer. Un soir je sortis, laissant ma femme sous l'impression que j'allais rentrer bientôt, ce que je ne voulais pas faire. Je fis la rencontre de mon ami, et après quelque temps nous reprîmes le chemin de la maison. Quand nous fûmes arrivés à une trentaine de mètres de la porte, nous avançâmes sans nous presser, et arrivés à la porte nous attendîmes à peu près cinq secondes, lorsque ma femme l'ouvrit. Mon ami lui dit : « Vous venez prendre le frais, Mme Graham ? » Elle répondit : « Oh! non. « Toby » m'a dit que vous étiez tous deux à la porte, et m'a demandé de vous ouvrir. » Toby est le guide en question.

Peu de jours après, je sortis comme pour aller sur « le South Shore », mais en réalité j'allai au magasin de mon ami, dans la direction opposée. Quand je fus arrivé, je dis à mon ami : « Nous allons avoir une autre preuve ce soir. » Nous allâmes dans l'arrière-boutique et à 7 h. 23, je dis : « Toby, va trouver ma femme, et dis-lui de venir au magasin de M. O. Je désire qu'elle vienne. »

Nous attendîmes avec anxiété jusqu'à 8 heures, heure où mon ami ferme son magasin, mais ma femme ne venait pas. J'accompagnai mon ami à son départ, et nous avions fait une centaine de pas, quand à notre étonnement, nous rencontrâmes ma femme qui venait au magasin.

Nous lui dîmes : « Où allez-vous ? » « Toby est venu, répondit-elle, et m'a dit d'aller au magasin de M. O., qu'on m'y demandait. »

Pour moi, ces preuves sont convaincantes, et je peux donner des détails plus complets, si on le désire ; mais, peut-être, ce simple récit des faits suffira-t-il à encourager d'autres personnes à faire des recherches.

WILLIAM GRAHAM.

L'IDÉE DE DIEU

L'article du mois de décembre de M. G. Béra aura eu, en plus de l'intérêt que nous avons eu à le lire, celui de nous procurer une première réponse de M. Léon Denis qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres, tant le style comme la parole du brillant orateur spirite est un régal pour tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre ou celui de le lire.

Cette polémique toute courtoise et je l'espère toute fraternelle, m'a suggéré quelques réflexions que je demande la permission d'émettre aux nombreux lecteurs de la Revue, qui plusieurs fois déjà a bien voulu m'offrir l'hospitalité.

L'idée de Dieu est inhérente à la nature humaine ; depuis les temps les plus reculés toujours l'homme a cru à une puissance directrice de l'univers ; quelles que soient les conceptions qu'il se fit de cet univers ; ce n'est qu'avec l'apparition des études de sciences exactes que le matérialisme s'est développé, mais ce matérialisme dû à une science incomplète et basée uniquement sur les seules données physiques tend déjà à disparaître ; et si Dieu ne peut pas être prouvé sur notre plan physique actuel, la certitude d'une intelligence rectrice de l'Univers ou plus clairement d'une loi absolue régissant cet univers, commence à se faire jour dans l'esprit de certains hommes de science.

La découverte du quatrième état de la matière a donné à réfléchir à plus d'un matérialiste et plus d'un savant s'est demandé si d'autres états plus subtils n'existaient pas. Donc des savants ou des hommes réputés tels ont, par des moyens scientifiques, démontré ce que les occultistes savent depuis longtemps, c'est-à-dire qu'au dessus des trois états, solide, liquide, gazeux, quatre autres états existent dont un, l'état éthérique, leur est actuellement connu.

Ainsi à mesure que la science avance le matérialisme recule ; et qui nous dit qu'un jour, lorsque le septième état de la matière nous sera connu, comme l'est le quatrième aujourd'hui, qui nous dit qu'à ce moment là, la compréhension de Dieu, c'est-à-dire de la loi de l'absolu, ne sera pas possible à ceux des êtres arrivés à ce degré de leur évolution. A ce moment ils s'apercevront sans doute qu'ils ne font qu'un avec ce Dieu, cette loi, cet absolu dont ils sont émanés et où ils sont revenus après leur évolution à travers des incarnations de plus en plus parfaites.

Dieu ! mais ne le cherchons donc pas si loin et pour le trouver descendons simplement en nous-même, car nous ne devons faire qu'un avec lui.

E. LEBEL.

Je partage la manière de voir de M. Lebel, est puisque nous ne faisons qu'un avec Dieu, et que nous sommes, certes, imparfaits, Dieu est donc aussi imparfait.

G. BÉRA.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

Dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Fondation de l'Union spiritualiste nantaise et de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

M. Léon Denis vient de faire en novembre et décembre une tournée de conférences dans la partie ouest de la France, depuis Lorient jusqu'à Pau. Partout le public est accouru en foule pour entendre traiter la question des phénomènes spirites qui attire de plus en plus et passionne l'attention.

Voici quelques extraits des journaux politiques :

Le Petit Phare de Nantes, 11 novembre, dans un leading article signé Roger Girod, dit ceci :

« M. L. Denis nous a donné, sur le spiritisme, deux conférences également intéressantes, également troublantes ».

Suit une longue analyse. Puis il conclut en ces termes ;

« Il ne convient pas de nier. Il faut écouter, méditer, examiner. Et si ces théories sur la survivance et la destinée humaine ne sont qu'imaginaires, elles n'en sont pas moins si morales qu'il convient de les tenir pour vraies et de s'efforcer de faire ici-bas son devoir, de s'améliorer sans cesse ».

Le Populaire de Nantes, 11 novembre.

« Une deuxième conférence donnée par M. L. Denis, à la salle des Sociétés savantes, n'avait pas attiré moins de monde que la première. Dans un langage élevé, avec une éloquence convaincue, il a parlé de la réincarnation des âmes et des différentes vies successives de l'être. Ce sujet intéressant a été traité d'une façon tout à fait remarquable et, à l appui, M. Léon Denis a cité des faits vraiment curieux...

« Il a été très applaudi ».

Le Républicain de l'Ouest :

« M. L. Denis est un orateur de premier ordre. Lorsqu'on parle comme il l'a fait, deux heures consécutives, sur une question aussi subtile, devant un auditoire aussi nombreux, toujours attentif et ne manifestant pas, jusqu'à la dernière minute, le plus léger signe de fatigue ou d'impatience, il faut être doué d'un rare talent.

« M. L. Denis est plus qu'un spirite convaincu ; c'est un apôtre animé d'un ardent prosélytisme.

« Il fut chaleureusement applaudi et c'est justice ; le scepticisme de bien des incrédules, et non des moindres, venus là en curieux, fut sérieusement ébranlé, etc... »

***

Après les deux conférences de Nantes, une assemblée de spiritualistes nantais, au nombre de 200 environ, a eu lieu, le 11 novembre, salle Turcand,

sous la présidence de M. Ferré, ingénieur en chef des constructions navales aux chantiers de la Loire.

M. Léon Denis y parla des progrès de notre cause, de la nécessité de nous organiser, et des grands exemples qui nous viennent de l'étranger. Après quelques échanges de vue, l'Union fut votée à l'unanimité et un comité provisoire fut élu avec M. Ferré pour président, MM. le Dr Chauvet et Jamouillet, Vice-Présidents, Mme Moreau-Orieux, secrétaire. D'après les dernières nouvelles, l'Union nantaise fonctionne régulièrement et a déjà organisé des séances hebdomadaires d'instruction. Le local social est rue Mercœur, 15.

*
* *

La France, de Bordeaux et du Sud-Ouest, du 20 novembre :

« M. L. Denis a fait lundi soir, en présence d'un public qui garnissait au complet la vaste salle de l'Athénée, une conférence sur le spiritisme et traité avec supériorité ces délicates questions psychiques qui intéressent à un si haut point certains esprits chercheurs.

« M. L. Denis a été naturellement amené à parler de l'au-delà et de la survivance des individus par delà l'horizon de la vie présente...

« Il a traité la question avec délicatesse et talent. Le langage aussi scientifiquement précis que chatoyant que le conférencier a employé a rendu doublement attachant, pour un public de choix, où les dames étaient en nombre, le sujet spiritualiste qu'il nous a été donné d'entendre. »

« *La France*. Bordeaux, 24 novembre :

« Devant une assistance nombreuse, M. L. Denis a fait, dimanche, salle de l'Athénée, une deuxième conférence sur un sujet où il n'est pas sans éloquence : la théorie des vies successives, phénomènes psychiques. Il a intéressé deux heures durant ses auditeurs par une série d'exemples frappants... »

Echo du Lot-et-Garonne, Agen, 30 novembre.

« M. L. Denis a traité, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, devant un auditoire d'élite, avec une remarquable maîtrise, le sujet si passionnant, si profond, qu'il avait annoncé : *Le problème de la vie humaine* ».

« Le développement de sa thèse sur la vie future et la transmigration des âmes a véritablement fait tressaillir d'émotion vraie ceux — et ils étaient nombreux — qui ont eu la bonne fortune et l'heureuse inspiration de se rendre à l'aimable invitation de M. G. Thomas qui présidait la conférence ».

La Dépèche de Toulouse, 14 novembre :

« M. L. Denis vient de traiter, en deux soirées mémorables, dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des Lettres, la question du spiritisme, dont il est un des adeptes les plus convaincus.

« C'est devant une salle bondée et des mieux composées que le très distingué conférencier a pris la parole à deux reprises différentes. Nous nous faisons un plaisir de constater qu'il a fort bien parlé, qu'il a fait preuve,

dans sa discussion — les conférences étaient contradictoires — de beaucoup de méthode et d'habileté et qu'il a, en un mot, remporté un très réel succès d'estime. . »

Après quelques restrictions l'article conclut ainsi :

« Cela ne nous empêche pas d'ailleurs d'admirer sa conviction et de louer, une fois de plus, sans réserves, la forme brillante sous laquelle il nous a exposé ses idées ».

L'Indépendant des Basses-Pyrénées, des 10 et 14 novembre constate le grand succès obtenu par les deux conférences faites par M. L. Denis dans la grande salle des Fêtes du Palais d'hiver, à Pau, devant un public considérable et très attentif. Il donne une analyse des sujets traités qui emplit cinq colonnes.

***

« L'auditoire, dit-il, a beaucoup applaudi ».

Le dimanche 21 décembre, dans une des salles de l'Athénée de Bordeaux, après un discours de M. Léon Denis, et plusieurs allocutions de MM. le colonel Emery, G. Thomas, délégué d'Agen, Cadaux, délégué de Toulouse, etc., une centaine de délégués, venus de tous les points de la région, ont voté la fondation de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

Un comité de 30 membres a été élu. Celui-ci a aussitôt constitué son bureau : Président d'honneur, M. Georges Thomas, Président effectif, colonel Emery; Vice-Présidents : Cadaux, Mme Agullana, Mme Caron; Secrétaire-général M. Brustis, Trésorier, M. Charbonnel.

CONFÉRENCE SPIRITE A KIEF (RUSSIE)

Un de nos abonnés de Russie nous écrit que, dans la sainte ville de Kieff, le premier cahier d'un ouvrage sur le spiritisme, intitulé « Le Spirite », vient de paraître, rédigé et édité par M. Privat Docent, professeur à l'Université de Saint Valdemar de Kieff.

Ce professeur a fait aussi une conférence publique sur le spiritisme, avec expérimentation typtologique, à l'aide de quelques médiums. Il se propose de donner une seconde conférence sur le même sujet.

C'est la première fois que la question spirite est soulevée publiquement à Kieff. Espérons que le dévouement de notre F. E. C. portera des fruits.

PRESSENTIMENT DU COMTE BONMARTINI

A Bologne, le 2 septembre dernier, on avait trouvé assassiné, dans son palais, le comte Bonmartini, gendre du professeur Murri et l'on avait cru, tout d'abord, que le vol avait été le mobile du crime. Quinze jours après l'assassinat les autorités italiennes apprirent que le comte fut assassiné par

son beau-frère Fullio Murri et la comtesse Bonmartini. Le journal *Avenire d'Italia* de Bologne prétend que le comte a été assassiné pour permettre à sa veuve de bénéficier d'un douaire de 80.000 francs et de contracter un second mariage. L'enquête n'est pas encore terminée, mais la comtesse Bonmartini et son frère Fullio furent emprisonnés. Dès le commencement de l'enquête la famille Murri a cherché à représenter la victime, le comte Bonmartini, comme un débauché et un tyran. A ce propos, journaux et magistrature procédèrent à une large enquête auprès des amis intimes du comte, et tous témoignèrent de sa moralité, de sa conduite irréprochable, de sa grande bonté et de son amour pour sa femme et ses enfants, qu'il adorait. D'après le journal *Avenire d'Italia*, le comte avait pressenti depuis longtemps sa mort tragique. Le 27 juillet dernier, il se trouvait à Padoue avec un prêtre de ses amis. Ce dernier, le voyant triste et abattu, lui demanda le sujet de sa tristesse et de ses préoccupations. Le comte finit par lui dire : « Je mène une vie la plus malheureuse du monde... Je me sens menacé de tous côtés... Je mourrai d'une mort violente... Vous verrez que bientôt on m'assassinera... »

JOSEPH DE KRONHELM.

Courrier d'Amérique

Nous recevons des Etats-Unis une série de tristes nouvelles.

C'est d'abord la mort de miss Abby A. Judson, auteur de plusieurs ouvrages spiritualistes très répandus, et qui avait bien voulu nous servir d'intermédiaire pour la souscription en faveur de la famille Fox. Miss Abby Judson est morte brûlée à la suite d'une explosion de lampe à pétrole.

— C'est ensuite la mort de Mme Smith, la dernière des célèbres « sœurs Fox. » On sait que les autres sœurs étaient :

1° Leah, l'aînée (Mme Underhill), mariée à l'époque des événements de Hydesville, et qui publia à ce sujet un livre intitulé : *The Missing Links* (les anneaux manquants);

2° Margaretta, la seconde, qui épousa le Dr Kane, le célèbre explorateur arctique ;

3° Kate, la plus jeune (Mme Jenckens) en faveur des enfants de qui nous avons écrit plusieurs articles récemment.

Bien que Mme Smith n'ait été mêlée en aucune façon aux expériences de ses sœurs, sa mort a été le signal d'une levée de boucliers contre les Fox. On a renouvelé à ce propos toutes les calomnies propagées sur le compte de a seconde sœur, Margaretta. Celle-ci aurait avoué à une de ses amies qu'elle produisait les raps par fraude. Cette amie, après avoir longtemps fait circuler ce bruit, en aurait reconnu la fausseté à son lit de mort. De plus, il paraîtrait que Margaretta, convertie au catholicisme, et énergiquement « travaillée » par ses directeurs de conscience, aurait donné une

séance publique, où elle produisit les raps par déboîtement des articulations des doigts de pieds. A son lit de mort elle déplora amèrement cette faiblesse, et rétracta sa rétractation.

— C'est encore l'incendie de la maison de santé du Dr Spinney, dans lequel le fameux médium Slade, qui s'y trouve en traitement, a failli trouver la mort. On a pu néanmoins le sauver, et il en a été quitte pour la perte de la plupart de ses effets. Le célèbre spiritualiste Lyman C. Howe échappa également à cet incendie. Il se trouvait dans une chambre voisine de celle de Slade.

— Enfin, c'est la mort de Xilia Barrett, fille de Harrison D. Barrett, président de l'Association nationale des spirites américains (1). Le pauvre bébé, dont le *Banner of Light* publie deux charmants portraits, est mort la tête écrasée d'un coup de pied de cheval dans un accident de voiture. Le lycée spirite de Boston publie à ce sujet une série de résolutions, suivant l'usage et la forme adoptés en Amérique, en des termes si touchants que nous les reproduisons, en nous y associant de tout cœur :

« Attendu que le terrible accident qui a enlevé de nos yeux la jolie forme de Xilia Barrett, notre plus jeune membre, a profondément affligé tous les cœurs, et éprouvé notre foi et notre philosophie à l'extrême, puisqu'il s'agit de concilier un si triste événement avec les bienfaits de la Providence et l'inexorable destin; mais attendu que, à travers nos larmes, nous voyons les visages souriants des anges consolateurs, qui nous assurent que notre perte est pour eux un gain ; nous devons donc nous fier à leurs assurances et essayer d'accepter le triste événement avec résignation, et en nous disant que « Tout est pour le mieux. »

« Attendu que nous éprouvons une profonde sympathie pour notre frère et notre sœur, M. et Mme Barrett, et que nous leur offrons nos cordiales condoléances, avec des paroles de tendresse, de pitié et d'amour, et l'assurance que nous partageons la grande perte qui les accable d'une détresse profonde.

« Tout en « pleurant avec ceux qui pleurent », nous nous réjouissons avec les anges gardiens, qui, plus que nous, peuvent tendre une main secourable vers les cœurs brisés, et répandre sur leur peine le baume guérissant du divin amour. Nous recommandons donc notre frère et notre sœur Barrett à leur protection et à leurs soins, dans leur affliction, sachant que leur prière, pour obtenir l'aide et la consolation spirituelles dans leur affreuse détresse, ne sera pas vaine, mais qu'il y sera pleinement répondu.

« Pour le Comité : Alonzo Danforth, Dean Clarke, Frank, T. Allen. »

G. B.

(1) A la dernière heure nous apprenons que le père, désolé, a l'intention de résigner ses fonctions de président de la N. S. A.

Séances d'extériorisation de la sensibilité. Un sujet remarquable.

La Société d'études psychiques vient de faire à Lille des expériences très intéressantes sur l'Extériorisation de la sensibilité, grâce à un sujet qui présente ce phénomène d'une façon tout à fait remarquable. Ce sujet va être amené à Paris, où les expériences seront renouvelées et complétées devant le groupe de la Société d'études psychiques qui réside à Paris.

A ce propos, nous avons demandé si des personnes étrangères à la Société seraient admises à voir ces expériences. Il nous a été répondu qu'en principe les réunions expérimentales étaient absolument réservées aux membres de la Société. Toutefois, à cause de la rareté des phénomènes que présente le sujet actuel et des nombreuses demandes qui existent déjà, quelques séances supplémentaires seront organisées. Les personnes qui voudront y assister devront adresser une demande à Monsieur le vice-président de la Société d'études psychiques, 20, rue Lécluse, Paris. Des conditions particulières seront faites pour nos abonnés ; ils feront donc bien de joindre une bande imprimée du journal à leur demande.

M. Gabriel Delanne, l'auteur de nombreux ouvrages bien connus sur le spiritisme, fera à Lyon, le dimanche 22 février, *salle d'études psychiques et magnétiques*, 6, rue Paul-Bert, à 3 heures précises, une conférence avec projections lumineuses, sur « la photographie spirite » !

La conférence sera suivie d'une séance de magnétisme expérimental, par A. Bouvier.

RHEA L'ONDINE

Ce disant, mon père, qui se croyait à l'état normal, mit un genou en terre devant son idole en lui prenant la main qu'il couvrait de brûlants baisers !

Quelle fut la terreur d'Albert, quand il s'aperçut que ses paroles n'étaient pas entendues, ni ses caresses ressenties...

Il se dressa haletant.

— Ne suis-je qu'un fantôme, se demanda-t-il? Et réunissant toutes ses forces dans un ultime désir, il se plaça devant la jeune fille. Celle-ci poussa un cri, l'ombre d'Albert s'était suffisamment condensée pour intercepter les rayons lunaires devant la chanteuse...

A son cri, une femme accourut.

— Kath, je viens de voir un spectre, là, devant la porte...

— Votre chant a peut-être consolé une âme en peine, Mademoiselle, il

faut prier pour elle et aller vous coucher. D'ailleurs, il y a beaucoup d'humidité ce soir, il serait donc imprudent de rester dehors.

L'effort que venait de faire Albert l'avait épuisé, il réintégra son corps aussi vite qu'il l'avait abandonné. En revenant à lui, il ne s'expliqua nullement ce qui venait d'avoir lieu, mais il avait, je ne sais comment, la certitude que son idéal existait réellement sur la terre et que le ciel venait de faire pour lui un miracle, afin de l'empêcher de conclure un mariage qui lui semblait une infidélité à l'être aimé, bien qu'inconnu jusque-là!

Mon père était religieux. sans être pratiquant, ainsi qu'on désigne ceux qui suivent à la lettre les cérémonies cultuelles de leur religion,

Persuadé que son rêve extatique, ainsi qu'il jugeait alors le phénomène qui venait de se passer, était un avertissement providentiel, Albert, très surexcité résolut d'abord d'aller de grand matin tout raconter à sa mère et motiver ainsi le refus désormais formel d'épouser la jeune fille en question.

Satisfait d'avoir pris cette décision, mon père avait hâte de voir poindre l'aurore pour aller trouver sa mère, avant même son lever,

Une heure plus tard, sa faiblesse de caractère reprit le dessus : Albert craignait les reproches de sa mère. Il avait honte ensuite d'expliquer son changement de résolution, à cause de ce qu'il croyait n'être qu'un rêve et dont sa mère allait certainement hausser les épaules !...

Que faire ? — La belle brune à laquelle on voulait l'unir lui semblait maintenant un tyran femelle, dont la haute stature présente à son imagination exaltée semblait devenir colossale, tandis que lui se rapetissait d'autant!,..

Il avait horreur de cette femme ! Non, jamais, il ne serait son époux !.. plutôt la mort !

Un instant, l'esprit d'Albert s'arrêta à une pensée : celle de se faire prêtre ou moine!... Mais cela ne dura guère. Une nouvelle pensée chassa celle-ci. Je ne puis, moi fils unique, abandonner cette mère chérie dont je suis le seul bonheur ici-bas!... Eh bien ! je resterai toujours garçon ! voilà tout,..

Albert avait la fièvre. Il se peignait, sous des couleurs exagérées, le chagrin de sa mère en apprenant sa nouvelle résolution... Ses larmes vont avoir de nouveau raison de ma répugnance... Et si je faiblis, ne fût-ce que quelques heures, ma mère partira pour Tours et la demande en mariage sera faite!... Je serai à jamais engagé... je serai perdu ! Hélas, que je suis malheureux de ne pas savoir résister à ma mère, ni arracher de mon cœur cette image qui hante depuis tant d'années mon imagination !... Peut-être est-ce de la folie, de l'obsession ! Qui sait ? J'aurais besoin d'avoir du temps, beaucoup de temps pour mettre de l'ordre en moi et dans quelques heures à peine, il va falloir avouer que je ne veux plus entendre parler de ce mariage!... véritable ennemi de ma tranquilité !

Après quelques instants de sombre découragement, Albert se frappa le front : « J'ai trouvé un terme moyen, s'écria-t-il. Je vais écrire à ma mère et quitter la maison à l'aube. Je vais aller passer un mois à Paris ! En mon absence, ma mère se calmera et prendra son parti de mon refus si décevant pour elle... Je n'aurais pas à discuter avec elle et la vue de ses larmes n'atténuera pas mon antipathie pour cette union ; elle restera bien entière.

Heureux d'avoir trouvée cette solution, qui le faisait échapper à une lutte pénible, mon père s'habilla et se mit à écrire une longue lettre à sa mère, dans laquelle il racontait bien mieux qu'il aurait eu le courage de le faire de vive voix, les multiples raisons de son refus.

Ayant ensuite fait sa valise, Albert alla réveiller son domestique pour qu'il l'accompagnât à la gare assez éloignée de son habitation, puis avant de quitter la maison, il plaça bien en évidence, sur un meuble, la missive destinée à ma grand'mère.

Cette sorte de fuite d'Albert causa beaucoup de peine à Mme Dumbart ; elle eût bien préféré que son fils montrât plus d'énergie, même envers elle à cette occasion solennelle de sa vie, où il était, certes, bien en droit de faire un libre choix...

J'ai eu tort, se dit enfin la pauvre mère, d'insister, comme je l'ai fait... Connaissant l'indécision et la faiblesse de mon Albert.., je pensais travailler à son bonheur... Oh, que je déteste cette blonde chimère qui trouble son cerveau ! Une Démone sans doute !... Albert ne pratique pas notre sainte religion et l'esprit du mal l'a enveloppé de ses séductions imaginaires pour mieux l'attirer à lui quelque jours !

Ce fut à son amie intime, à Mme Monier, que ma grand'mère alla confier son chagrin et son grand désappointement. L'amie sage et bonne consola Mme Dumbart ; mon père était jeune encore, il fallait attendre... Après tout, il valait mieux sans doute que les choses tournassent ainsi, plutôt que d'avoir à déplorer dans la suite une désunion entre époux mal assortis.

De Paris, Albert écrivit de nouveau à sa mère, et celle-ci se hâta de rassurer son cher enfant qu'il ne serait plus question entre eux de ce mariage; en conséquence, elle le priait de revenir au plus vite auprès d'elle et que d'ailleurs sa présence était utile en ce moment dans leur exploitation agricole. Mon père fût promptement de retour au logis, où il reprit ses occupations ordinaires, avec beaucoup de plaisir; et sa vie continua à la fois douce et active à la Tourette (c'est le nom de notre propriété).

Bientôt, on apprit que dépitée du refus de mon père, la belle brune allait épouser un officier de cavalerie, un hobereau du voisinage, très grand et mince comme un échalas...

Pauvre homme, murmura Albert en souriant à Mme Monier, qui apportait la nouvelle.

III

La joie de mon père d'être délivré de la perspective de ce mariage ne dura que quelques mois ; bientôt il devint mélancolique, sa santé s'altéra ; sa mère s'étonna et s'effraya en même temps de ce changement survenu, sans cause apparente. Vainement questionna-t-elle avec délicatesse et subtilité son fils chéri, ainsi qu'elle savait le faire en mère bonne et tendre, Albert éluda avec non moins de subtilité une réponse franche. C'est que le phénomène inexplicable survenu dans la nuit de fièvre et de découragement s'était plusieurs fois renouvelé depuis quelque temps, avec moins de précision peut-être que la première fois, mais assez lucide se dessinait la vision de l'Etre aimé pour troubler profondément l'âme tendre et si poétiquement rêveuse de mon père.

J'ai tort, se disait Albert de prendre au sérieux les hallucinations de mon cerveau malade ; la vie que je mène ici près de ma mère est trop austère pour mon âge, ma santé s'en ressent... Je veux m'efforcer de prendre des distractions nécessaires.

Mon père prenait de bonnes résolutions mais ne changeait rien à son train de vie, quasi monastique, si bien qu'il perdit l'appétit. Très affaibli, il restait des journées entières sur une chaise longue presque sans parler. Le Dr Carle prévenu par ma grand-mère vint inopinément faire une visite d'ami à la Tourette ; il trouva mon père sérieusement malade, mais surtout moralement ; il le questionna :

— Alors, avec tant de sollicitude et de bonté sur ce qu'il éprouvait que mon père heureux d'ouvrir son cœur à un ami sincère lui dépeignit ses souffrances intimes, M. Carle loin de plaisanter Albert sur ce que celui-ci appelait sa chère *folie*, lui ordonna simplement de faire une longue absence de la maison maternelle, afin d'aller voyager et justement en Allemagne, où ses rêves lui montraient le séjour de sa chimère.

— Allez mon ami vous assurer *de visu* que vous êtes réellement en proie à une illusion vivace ; c'est là le meilleur moyen de vous débarrasser l'esprit de l'image qui vous hante si fortement !

— Et qui sait, ajouta le Docteur si, dans vos pérégrinations, vous ne rencontrerez pas une charmante et blonde fille qui achèvera votre guérison. Vous l'épouserez et la ramenant ici, vous ferez de la sorte le bonheur de cette excellente Mme Dumbart.

Les bonnes paroles du docteur avaient porté leurs fruits ; Albert s'occupa de ses préparatifs de départ, après avoir pris congé de quelques connaissances et avoir mis ordre à diverses affaires, afin que sa mère n'eût aucun souci pendant tout le temps que devait durer l'absence de son fils.

Huit jours plus tard, déjà mieux portant, Albert partit pour l'Allemagne promettant à sa mère de lui écrire très souvent pour lui dépeindre avec détails ses impressions de touriste.

J'ai retrouvé et lu plusieurs fois la correspondance de mon père avec sa mère, à cette époque et des nombreux documents qu'elle renferme j'ai extrait ceux qui sont relatifs à tout ce qui concerne le mariage de mon père.

Après deux mois de voyage en Allemagne, voyage qu'Albert faisait à petites journées s'arrêtant dans les sites pittoresques, afin d'en dessiner les plus curieux spécimens, mon père écrivait des pages enthousiastes à sa mère sur le pays qu'il visitait souvent pédestrement et aussi sur sa santé qui n'avait jamais été si florissante. Ma bonne grand'mère au comble de la joie loin de rappeler son fils malgré la tristesse que lui causait son absence, lui disait au contraire de prolonger son séjour et de lui ramener si c'est possible une gentille bru blonde aux yeux bleus comme le myosotis.

— Je vois bien que je n'étais qu'un rêveur, un halluciné, répondit Albert, et je te reviendrai bientôt chère mère guéri. Je deviendrai l'époux d'une fille de Touraine sage et choisie par toi!

Autrement en avait décidé le destin ! comme nous allons voir.

Albert songeait à revenir en France, il avait même fixé son retour aux premiers jours de septembre et l'on était alors à la fin d'août ; il cotoyait les bords du Rhin, crayonnant à la hâte les vieux donjons qui se dressaient encore menaçants et sinistres sur les hautes collines dénudées ou verdoyantes. Il s'arrêtait volontiers dans les petits villages pour en étudier les mœurs ; un soir, Albert s'était attarder à dessiner ; le temps devint subitement sombre et au loin le tonnerre grondait, mais il était évident que la tempête allait sévir. Le village où mon père comptait passer la nuit était encore à près d'une heure de marche et, de plus, Albert avait fait fausse route, ce qui le contrariait beaucoup, n'aimant pas frapper à la porte des fermes isolées ou à déranger les paisibles propriétaires des maisons de plaisance. Il hâta donc le pas, espérant trouver sur son chemin un paysan ou un habitant de la contrée, qui lui indiquerait un raccourci pour atteindre au plus vite le village. Préoccupé de cette idée, Albert au détour d'un sentier, heurta un individu qui sortait d'un enclos ; il s'arrêta pour s'excuser de sa maladresse et il demanda en même temps à l'inconnu la route à suivre pour arriver le plus rapidement possible à une auberge avant qu'éclatât l'orage. La personne que venait de heurter Albert était un homme âgé, aux longs cheveux blancs, tombant en boucles sur ses larges épaules ; sa physionomie était rude, mais pleine de bienveillance.

— Vous êtes étranger, Monsieur, cela se voit, car autrement vous sauriez que la petite ville Unkel, dont on aperçoit d'ici le clocher, est à plus d'une heure de marche d'ici et que vous ne serez pas au quart du chemin pour vous y rendre, que l'orage se sera déchaîné sur notre contrée ! Orage terrible en cette saison ! Renoncez, Monsieur, à aller coucher ce soir à Unkel. La Pro-

vidence m'a fait vous rencontrer, jeune étranger, afin que je puisse vous offrir l'hospitalité sous mon toit que voici ; et le vieillard indiqua du bout du doigt à mon père, une charmante maison cachée sous la verdure à 100 mètres environ du lieu où ils causaient.

Après quelques paroles de remerciements et de politesse, Albert suivit l'inconnu ; un instant après, il entrait dans une petite pièce au rez-de-chaussée, simplement meublée, mais dans laquelle il régnait un ordre et une propreté extrêmes. Une lampe fut apportée par une servante d'âge mûr, mais forte et robuste.

— Kath, lui dit le vieillard, ajoute un quatrième couvert pour le souper ; je t'amène un convive que nous envoie la Providence : un Français, n'est-ce pas, Monsieur ? dit l'hôte en souriant à mon père.

Albert sortit son portefeuille et remit au vieillard sa carte.

— Ah ! vous êtes Tourangeau, Monsieur, un beau pays que la Touraine ; j'ai eu l'avantage de la visiter dans ma jeunesse ; il y a longtemps de cela ! Mais je suis enchanté, M. Dumbart, que le hasard, si toutefois il existe tel qu'on le pense, vous ait amené chez moi ; je serais heureux de causer avec vous de votre beau pays.

Tout en devisant ainsi, l'hôte conduisit mon père dans une chambre contiguë, afin qu'il réparât quelque peu le désordre de sa toilette avant le souper.

— Vous êtes ici, dit le vieillard, dans la chambre de Pierre Nardhyn, ancien capitaine de marine marchande : moi-même, ajouta l'hôte en saluant Albert, usez largement de son hospitalité, vous êtes ici chez vous, jeune homme.

Et le bon père Narhdyn quitta mon père, pour le laisser tranquillement procéder aux soins de sa toilette.

(*A suivre*). M. A. B.

NÉCROLOGIE

Notre frère de Cambridge (Etats-Unis), M. Loubris nous prie d'annoncer à nos Frères et Sœurs en croyance, la désincarnation, à l'âge de 38 ans, de Mme Julie Mathieu, française d'origine, spirite dévouée à la cause depuis 1889, Mme Mathieu avait eu de grandes épreuves à supporter, elle avait perdu quatre enfants qu'elle a rejoints dans le monde spirituel. Toute notre sympathie à M. Mathieu.

M. Médecin Jean, un spirite fervent de la première heure, est décédé à Turin. Nos plus sympathiques condoléances à son fils M. Médecin Théophile, qui a bien voulu nous faire part de cette perte si douloureuse.

Mme Lèbre nous fait part de la mort de son fils, Adrien Lèbre, décédé le 17 courant, à l'âge de 28 ans, emportant l'estime et l'amitié de toute la population de *Lambesc* qui l'a accompagné à sa dernière demeure. M. et Mme Lèbre perdent en lui l'espoir et la joie de leurs vieux jours et demandent à nos frères en croyances de prier pour lui.

Nous envoyons à M. et Mme Lèbre nos condoléances les plus sympathiques.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 3. 1er MARS 1903.

CÉLÉBRATION DU 34me ANNIVERSAIRE

DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC

le dimanche 29 mars 1903

A 2 heures, réunion au dolmen du Père-Lachaise. Allocution pour rappeler et glorifier la mémoire du Maître.

Le soir, à 6 heures précises, banquet fraternel chez Tavernier aîné, Galerie de Valois 142 (Palais Royal), suivi d'une soirée musicale.

L'IDEE DE DIEU ET VICTOR HUGO

Quelle que soit l'idée que nous nous fassions de Dieu infini, attendu que l'intelligence, qui nous sert à la formuler, est finie, cette idée forcément doit être finie, c'est-à-dire imparfaite; mais nous la formulons plus ou moins juste, plus ou moins haute, suivant le degré que nous occupons dans l'échelle des êtres intelligents et pensants. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier et nous ne pouvons mettre des bornes à sa définition.

Dieu peut donc ne pas être parfait, selon l'idée que nous nous faisons des attributs qui constitueraient ses perfections; mais cela ne prouve qu'une chose : c'est que notre idée repose sur des bases insuffisantes ou fausses.

Ainsi, nous nous étonnons que Dieu ait pu créer le mal à côté du bien, parce que, selon nous, le mal étant l'opposé du bien, ne peut provenir de la même source. Autant voudrait nous étonner que Dieu ait créé le froid à côté de la chaleur, l'obscurité à côté de la lumière, la souffrance à côté de la santé, l'ignorance à côté du savoir. Mais le froid, l'obscurité, la souffrance et l'ignorance ne sont pas des états indépendants et déterminés de la matière ou de l'esprit comme la chaleur, la lumière, la santé et le savoir; ce ne sont que des degrés inférieurs de ces mêmes états; et, c'est précisément là où nous relevons une imperfection dans l'œuvre du créateur qu'éclate en réalité son infinie sagesse. Les êtres matériels et les esprits, existant à tous les degrés d'avancement, les forces telles que la lumière, la chaleur, la vie, la science du bien et du mal, leur sont distribuées à tous les degrés, c'est-à-dire à des doses inégales, suivant ce que chacun peut supporter. Cette inégalité n'est-elle pas la justice absolue?

Ce que nous prenons pour le mal est la source d'où plus tard sortira le bien. Ce sont les états d'infériorité de l'être qui engendrent la lutte, la lutte indispensable au progrès de l'humanité. C'est dans le sang de ses héros et de ses martyrs que cette humanité a pu se rénover, se transformer. Effacez de ses annales le supplice de Socrate, celui de Jésus, celui de Jeanne d'Arc, celui de Jean Huss et voyez quelle nuit morale couvrirait encore le monde.

N'est-ce pas Jésus qui a dit : Bienheureux ceux qui souffrent; bienheureux ceux qui pleurent? — Et cependant il prêchait la paix, la douceur et l'amour. C'est qu'il voyait distinctement l'inégalité des âmes et la nécessité pour elles de la transformation par l'épreuve. Ne disait-il pas aux bons : Soyez doux envers tous vos frères, même les méchants, — parce qu'il savait que cette douceur profiterait au progrès des uns et des autres. Combien,

parmi les premiers chrétiens, furent d'abord au nombre des bourreaux avant de passer au rang des martyrs !

Jésus, enfin, ne disait-il pas à ses disciples : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. — C'est à-dire étudiez et imitez ses perfections pour vous élever jusqu'à lui. — Si cette perfection était un mythe, quels seraient, en ce cas, la raison d'être et le but de l'immortalité ? Sans la croyance en un Dieu parfait quelle serait la signification du spiritisme?

Dire, en effet, que Dieu est imparfait, c'est dire qu'il a besoin de se perfectionner ; mais comment se perfectionnerait-il s'il n'a pas au-dessus de lui un être plus parfait ? Oui, Dieu est en nous et nous sommes en lui, mais comme on peut dire du poisson de l'océan qu'il est né de l'océan et qu'il vit dans l'océan.

Ce n'est pas la première fois que ces graves problèmes sont abordés par la *Revue spirite*. En 1887, leur discussion donna lieu, entre M. Trémeschini, champion de la science pure, et M. Fauvety, champion de la philosophie kardéciste, à un tournoi dont se souviennent encore les lecteurs de cette époque.

Et véritablement, comme nous sommes persuadé que de la discussion des idées jaillit toujours un peu plus de lumière, un peu plus de vérité, nous ne voyons que profit pour la doctrine à de tels débats, lorsque, bien entendu, ils n'ont en vue que la recherche de la vérité, et que ceux qui échangent sur un même sujet des opinions quelquefois contradictoires n'en restent pas moins unis sur le terrain de la courtoisie et de la fraternité, comme il convient à des chercheurs loyaux et sincères.

Après M. Béra nous avons entendu M. Léon Denis, M. Moutonnier. Ecoutons, maintenant, un juge impartial — nous voulons dire indépendant, — dont nous avons maintes fois fait intervenir la haute autorité dans nos débats. Ecoutons Victor Hugo, ce grand génie, ce puissant penseur, qui pendant vingt ans, dans la solitude de l'exil, médita en face de l'infini, interrogeant à la fois l'histoire des divers peuples, leurs religions et leurs philosophies, les découvertes de la science, les splendeurs et les mystères de la nature. Ouvrons son merveilleux poème DIEU, œuvre posthume publiée en 1891 ; mais avant, citons d'abord quelques fragments d'une œuvre plus récemment parue (1901) : POST-SCRIPTUM DE MA VIE. Il y a là, sous les titres : *Rêveries sur Dieu*, *Choses de l'infini* et *Contemplation suprême*, des pensées d'une profondeur et d'une beauté sans égales, que tous les spirites seront heureux de connaître.

ALGOL.

Rêveries sur Dieu

Quiconque a la notion du devoir, quiconque a le sentiment du droit, quiconque a la perception du juste et de l'injuste, quiconque a un but désintéressé, quiconque s'oublie en vivant et fait passer avant lui ce qui n'est pas lui, quiconque veut pour le genre humain, quiconque a dans son cœur les battements du cœur même de l'humanité, quiconque se sent frère du pauvre, du petit, du mineur, du faible, de l'infirme, du souffrant, de l'ignorant, du déshérité, de l'esclave, du serf, du nègre, du forçat, du damné, quiconque souhaite la lumière à l'aveugle et la pensée à l'opprimé, quiconque est misérable des misères d'autrui, quiconque travaille au mieux des autres et pleure de leurs larmes et saigne de leur plaie, quiconque préfère son propre sacrifice au sacrifice de son semblable, quiconque a la vision du vrai, quiconque a l'éblouissement du beau, quiconque écoute une harmonie, quiconque contemple une fleur, une blancheur, une candeur, une clarté, une femme, quiconque admire un génie, quiconque s'émeut d'une étoile, quiconque dit en soi-même : ceci est bien, ceci est mal, quiconque n'écrase pas une mouche inutilement, quiconque aime et sent de l'infini dans son amour, quiconque reconnaît qu'il y a un chemin tortueux et une ligne droite, quiconque agit en conscience, quiconque a un idéal et s'y dévoue, celui-là, quel qu'il soit, qu'il y consente ou non, croit en Dieu.

Quiconque dit : conscience, vertu, bonté, amour, raison, lumière, justice, vérité, aperçoit, qu'il le sache ou non, un des mystérieux profils de cette face sublime : Dieu.

Ceci ne se concevrait point : voir le rayon et nier le soleil. L'athée est identique à l'aveugle.

— Mais, dit l'athée, je vois le soleil et je ne vois pas Dieu.

C'est que vous ouvrez l'œil de chair et que vous n'ouvrez pas l'œil d'esprit.

Une âme peut être opérée de l'athéisme comme une prunelle de la cataracte. Il y a de puissants athées intelligents et justes ; c'est avec la notion de l'idéal qu'on peut les guérir ; et, quoi qu'ils disent, au fond, ils ne demandent pas mieux. L'athéisme est sans joie. Nul n'est dans la nuit volontairement.

La nature m'a déclaré que Dieu existe.

Quoi ! l'homme, cet atome, ce grain de poussière, cette chose périssable, chétive, infirme et vile, l'homme aurait ce qui manquerait à cet immense et profond univers ou l'infini rayonne dans tous les sens ! la créature pleine de misères serait mieux partagée que la création pleine de soleils ! nous aurions une âme et le monde n'en aurait pas !

L'homme serait un œil ouvert au milieu de l'univers aveugle ! le seul œil ouvert !

Et pour voir quoi ? le néant !

On ne peut pas dire : — Dieu est honnête, Dieu est vertueux, Dieu est chaste, Dieu est sincère.

Mais on peut dire : — Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est grand, Dieu est vrai.

Pourquoi ?

Parce que : honnêteté, vertu, chasteté, sincérité, c'est le relatif.

Et que : justice, bonté, grandeur, vérité, c'est l'absolu.

Pourquoi ne peut-on pas dire de Dieu qu'il est vertueux !

Parce qu'il est parfait.

Un être qui ne peut avoir aucune qualité relative et qui a toutes les qualités intrinsèques existe nécessairement.

Dieu se démontre par son absolu.

La création est mue par deux espèces de moteurs, tous deux invisibles : les âmes et les forces.

Les forces sont mathématiques, les âmes sont libres. Les forces, étant algébriques, ne peuvent avoir d'écart ; l'aberration des âmes est possible. Il y a été pourvu ; la liberté a un régulateur, la conscience.

La conscience n'est autre chose qu'une sorte d'intuition de la géométrie mystérieuse de l'ordre moral.

Quand à l'être qu'on nomme Dieu et qu'on peut aussi appeler Centre, il participe des deux natures dont il est le point d'intersection.

Il est l'Ame-Force.

L'idée de Dieu, c'est de la lumière solaire. Le judaïsme, le sabéisme, le bouddhisme, le polythéisme, le manichéisme, le mahométisme, le christianisme, sont de la lumière lunaire. Moïse, Bouddha, Zoroastre, Orphée, Confucius, Manès, Mahomet, Jésus, sont des espèces de planètes tournant autour de l'astre et réfléchissant sa lueur.

Les religions, lunes de Dieu, éclairent l'homme dans la nuit ; de là ces fantômes, ces illusions, ces mensonges d'optique, ces terreurs, ces apparences, ces visions, qui remplissent l'horizon des peuples chez lesquels il ne fait que clair de religion.

Le spectre qui sort de cette douteuse clarté s'appelle superstition.

Tout rayon qui vient directement du soleil porte à son extrémité la figure du soleil, et quelle que soit la forme de l'ouverture par laquelle il arrive jusqu'à nous, que cette ouverture soit carrée, polygone ou triangulaire, il n'accepte pas cette forme et imprime invariablement sur la surface où il s'arrête une image circulaire. Ainsi toute lumière qui vient directement de Dieu imprime à notre esprit, quelque forme qu'ait notre cerveau, l'idée exacte de Dieu, et lui en laisse l'empreinte vraie.

En même temps, de même que les rayons de lune perdent la figure du soleil et ne nous apportent, au lieu de son image, que l'aspect quelconque de l'ouverture par laquelle ils passent, l'idée de Dieu, réfléchie par les religions venant d'elles perd, pour ainsi parler, la forme de Dieu et prend toutes les configurations plus ou moins misérables du cerveau humain.

. . . .
. . . .

Toute lumière directe porte, je l'ai dit, à son extrémité, la forme du foyer dont elle émane ; au bout du rayon solaire il y a l'image du soleil ; au bout du rayon divin il y a l'image de Dieu.

Le rayon solaire, en traversant le prisme, se décompose en trois couleurs : le bleu, le jaune, le rouge. Le rayon divin, en traversant la chambre obscure du cerveau, se décompose en trois notions : le juste, le vrai, le beau.

C'est ce spectre lumineux de la triple notion divine, toujours rayonnant sous le crâne humain, qu'on appelle la conscience.

On appelle le rayon solaire la lumière blanche ; on peut donner le même nom à la conscience.

Donc la conscience, c'est le spectre solaire intérieur. Le soleil éclaire le corps, Dieu éclaire l'esprit.

Au fond de tout cerveau humain il y a comme une lune de Dieu.

Etre le bout du rayon dont l'idéal est l'autre bout ; chanter à voix basse à la vie présente le chant mystérieux de la vie future ; faire effort pour introduire l'esprit dans la chair, la vertu dans la parole, Dieu dans l'homme, tel est le sublime office de cette splendeur ailée, la conscience.

Le travail de l'homme, la fonction divine de sa liberté, le but de sa vie, c'est de construire sur la terre à l'état d'œuvres réelles, les trois notions idéales, c'est de faire chair le vrai, le beau et le juste, c'est en un mot de laisser après sa mort debout derrière lui sa conscience faite action. Le progrès humain vit de cette triple manifestation sans cesse renouvelée. Celui qui emploie sa conscience, dépense son âme et épuise sa vie pour bâtir le vrai, s'appelle Voltaire ; celui qui bâtit le beau s'appelle Shakespeare ; celui qui bâtit le juste, s'appelle Jésus.

Il n'est pas un génie qui n'ait travaillé, il n'est pas un grand homme qui n'ait apporté sa conscience, son âme, sa pierre, à l'un de ces trois piliers du fronton infini qu'on nomme Vérité, Beauté, Justice. Quelques-uns ont travaillé à deux. Celui qui travaillerait aux trois, celui-là approcherait de Dieu.

Mettre sa conscience hors de soi, la transformer lentement et jour à jour en réalités extérieures, actions ou travaux ; naître avec les idées, mourir avec les œuvres ; en un mot bâtir l'idéal, le construire dans l'art et être le poète, le construire dans la science et être le philosophe, le construire dans la vie et être le juste, tel est le but de la destinée humaine.

CHOSES DE L'INFINI

« Les âmes passent l'éternité, à parcourir l'immensité. »

Voilà ce que disaient, il y a deux mille ans, les Druides. Avaient-ils déja une sorte de divination de la pluralité des mondes? Ils levaient la tête, ils contemplaient les étoiles, et ils faisaient ce prodigieux rêve. De ces étoiles cependant ils ne connaissaient alors que ce que voyaient leurs yeux. Aujourd'hui nous avons un peu plus écarté le voile d'Isis, et notre imagination peut entrevoir, avec un peu moins d'obscurité, et beaucoup plus d'épouvante, ce que serait, à travers les mondes, le vertigineux voyage sans fin.

. . . .
. . . .

L'ombre apparaît comme l'unité.

Dans cette unité qu'y a-t-il ?

L'homme a sondé, d'abord avec la prunelle, puis avec le télescope, puis avec l'esprit.

Cette unité, qu'est-ce ?

C'est la noirceur, c'est la simplicité épouvantable, c'est l'immanence morte du gouffre, c'est le désert, c'est l'absence... Non... C'est la fourmilière des prodiges. C'est la Présence.

Chacune des trois sondes de l'homme a rapporté quelque chose. L'œil a vu six mille étoiles, le télescope a vu cent millions de soleils, l'esprit a vu Dieu.

Qui Dieu ?

Dieu.

Au Dieu Inconnu de saint Paul, l'Aréopage opposait le Dieu Inconnaissable.

Le Dieu inconnaissable est le Dieu incontestable.

. . . .
. . . .

Enfourchez le rayon de lumière.

C'est une monture quatre mille fois plus rapide que le boulet de canon, quatre millions deux cent mille fois plus rapide que l'ouragan et dix-sept millions de fois plus rapide que la locomotive.

Elle fait, vous le savez, soixante-dix mille lieues par seconde.

Partez.

Allez, sur le rayon de lumière, en huit minutes de la Terre au Soleil, allez en quatre heures du Soleil à Océanus, allez en trois ans et huit mois d'Océanus au Centaure, allez en vingt-huit ans du Centaure à l'Etoile polaire, allez en seize mille huit cents ans de l'Etoile polaire à la Voie lactée, allez en cinq millions d'années de la Voie lactée à la nébuleuse des Chiens de chasse, vous n'aurez point encore fait un pas.

Les apparitions d'univers recommenceront.

L'insondable restera devant vous, tout entier.

Au-delà du visible l'invisible, au-delà de l'invisible l'inconnu.

Partout, partout, partout, au zénith, au nadir, en avant, en arrière, au-dessus au-dessous, en haut, en bas, le formidable Infini noir.

Et tout ceci ne serait encore qu'un des deux aspects de la vision sublime.

A côté de l'infini de l'espace, il y a l'infini de la durée.

Songe-t-on qu'avec des existences probables de milliards et de milliards de siècles, ces myriades d'étoiles et de soleils, soumises pourtant aux lois universelles de la naissance et de la mort, ont sans doute un commencement et une fin, mais se transforment, se remplacent et se renouvellent sans cesse, sans trêve, sans terme, toujours, toujours, toujours...

. . . .
. . . .

Il ne faut pas s'imaginer que l'infini puisse peser sur le cerveau de l'homme sans s'y imprimer. Entre le croyant et l'athée, il n'y a pas d'autre différence

que celle de l'impression en relief à l'impression en creux. L'athée croit plus qu'il ne l'imagine. Nier est, au fond, une forme irritée de l'affirmation. La brèche prouve le mur.

Dans tous les cas, nier n'est pas détruire. Les brèches que l'athéïsme fait à l'infini ressemblent aux blessures qu'une bombe ferait à la mer. Tout se referme et continue. L'immanent persiste.

Et c'est de l'immanent, toujours présent, toujours tangible, toujours inexplicable, toujours inconcevable, toujours incontestable, que sort l'agenouillement humain. Un frémissement vertigineux est mêlé à l'univers. De telles choses que nous venons de dire ne peuvent pas exister sans dégager une sorte d'horreur sacrée, visible à l'esprit humain, et qui est comme l'ombre de la réalité redoutable. L'homme devant l'immanent sent sa petitesse, et sa brièveté, et sa nuit, et le tremblement misérable de son rayon visuel.

Qu'y a-t-il donc là derrière ?

· Rien, dites-vous.

· Rien ?

Quoi! moi, ver de terre, j'ai une intelligence, et cette immensité n'en a pas! Oh! pardonne-leur, Gouffre!

Mais, qui que vous soyez, regardez donc au-dessus de vous, regardez au dessous de vous, regardez cette chose, ce fait, cet escarpement, ce vertige, cette obsession, cette urgence, l'infini!

Plus de mesure possible; le même fourmillement et la même génèse partout, dans la sphère céleste et dans la bulle d'eau; les trois mille espèces d'éphémères, pour un seul rosier, constatées par Bonnet de Genève, l'anneau de Saturne qui a soixante-sept mille cinq cents lieues de diamètre, les dix-sept mille facettes de l'œil de la mouche, les trois astres versicolores d'Aldébaran qui tournent concentriquement à raison de cent millions de lieues par minute, les fourmis qui viennent sur les jasmins traire les pucerons, le calcul des parallaxes, cette échelle sidérale inutilement appliquée aux astres fixes, le diamètre de notre orbite, soixante-dix millions de lieues, insuffisant à créer un écart qui puisse troubler la parallèle des étoiles et servir de base à leur triangulation, le bolide et la comète, le volvoce et le vibrion, Vénus le soir, au-dessus des solitudes de la mer, cet inconcevable bruit pareil au frôlement de la soie qui, au pôle, accompagne les aurores boréales, les nébuleuses, ces nuées de l'abîme, les moisissures, ces forêts de l'atome, les ouragans de Jupiter, les volcans de Mars, les hydres nageant dans les globules du sang, l'infiniment grand de Campanella, l'infiniment petit de Swammerdam, l'éternelle vie à jamais visible en haut et en bas... — ôtez-moi de là-dessous si vous ne voulez pas que je prie!

Que voulez-vous que je réponde à l'affirmation mystérieuse qui sort de ces éblouissements? que voulez-vous que je devienne, moi l'homme, cela étant sur moi ?

La nuit est immense. Pourquoi le monde est-il ainsi? Nous l'ignorons. Il y a des lumières dans cette nuit; qu'est-ce que ces lumières font là? Elles disent l'indicible. Elles illuminent l'invisible. Elles éclairent, car elles ressemblent à des flambeaux; elles regardent, car elles ressemblent à des prunelles. Elles sont terribles et charmantes. C'est de la lueur éparse dans l'inconnu. Nous appelons cela les astres.

L'ensemble de ces choses est inoui de chimère et écrasant de réalité. Un fou ne le rêverait pas, un génie ne l'imaginerait pas. Tout cela est une unité. C'est l'unité. Et je sens que j'en suis.

Comment puis-je me tirer de là? que puis-je répondre à ces énormes levers de constellations?

Toute lumière a une bouche, et parle; et ce qu'elle dit, je le vois. Et le ciel est plein de lumières. Les forces s'accouplent et se fécondent; tout est à la fois levier et point d'appui, les désagrégations sont des germinations, les dissonances sont des harmonies, les contraires se baisent, ce qui a l'air d'un rêve est de la géométrie, les prodiges convergent, la loi qui régit les planètes et leurs satellites se retrouve parmi les molécules infinitésimales, le soleil se confronte avec l'infusoire et l'un fait la preuve de l'autre; c'était hier, ce sera demain. Tout cela est absolu. Est-ce que je sais, moi?

Et vous voulez que, sous la pression de tous ces gouffres concentriques au fond desquels je suis, bah! je me recroqueville et me pelotonne dans mon moi! Dans quel moi? Dans mon moi matériel! Dans le moi de ma chair, dans le moi qui mange, dans le moi de mon appareil digestif, dans le moi de ma fange! Vous voulez que je dise à tout cela qui est: je n'en suis pas! Vous voulez que je refuse mon adhésion à l'indivisible! Vous voulez que je refuse ma chute à la gravitation! Vous voulez que je ne regarde pas, que je n'interroge pas, que je ne conjecture pas! Vous voulez que de la prodigieuse inquiétude cosmique je ne tire que ma propre pétrification! Vous voulez que, sous le souffle des souffles, je ne remue point! Vous voulez que mon petit tas de cendre intérieur ne tourbillonne pas quand de toutes parts, de la terre et de la mer, du zénith et du nadir, du télescope et du microscope, de la constellation et de l'acarus, l'infini fait irruption en moi! Vous voulez que je me contente de ces deux certitudes: je suis né et je mourrai! certitudes qui sont elles-mêmes deux gouffres.

Non, cela ne se peut. Le pancréas n'est pas l'unique affaire. La manière dont mon chyle et ma bile et ma lymphe se comportent, cela ne peut pas être le point d'arrivée de ma philosophie. Il y a moi, mais il y a autre chose. La manifestation universelle et sidérale est là.

De là l'effarement. De là les mains tendues vers l'énigme. De là l'œil hagard des ascètes. Le genre humain ne peut s'empêcher d'adresser des questions à l'obscurité et d'en attendre des réponses. Quelle est la destinée? Dans quelle proportion l'homme fait-il partie du monde? Qu'est-ce que la vie? Qu'y a-t-il avant? Qu'y a-t-il après? Qu'est-ce que le monde? De quelle nature est le prodigieux être en qui se réalise au fond de l'absolu l'identité inouie de la nécessité et de la volonté?

Toutes ces questions se résolvent en prosternement, et les plus forts esprits chancellent sous la pression des hypothèses.

Simples, tâchez de penser; penseurs, tâchez de prier.

Victor Hugo.

(*A suivre*).

Lettre ouverte à M. COMBES,

sénateur, président du Conseil des ministres.

Monsieur le Président,

Dans une des récentes séances de la Chambre, vous avez affirmé avec courage, devant la représentation nationale, votre foi spiritualiste. Vous avez reconnu l'impuissance de l'école laïque à donner tout l'enseignement moral nécessaire et vous avez ajouté que l'idée religieuse était une des forces les plus puissantes de l'humanité.

Vos paroles ont eu, dans le pays, un immense retentissement. Elles sont comme un écho de la conscience publique, alarmée des nombreux symptômes de décadence et de décrépitude morale qui apparaissent de toutes parts et qu'elle ne peut attribuer qu'à l'insuffisance de l'enseignement officiel.

Vous avez dit, en outre, que la méthode d'observation, appliquée à l'étude du monde moral et de la conscience assure la survivance de la personnalité humaine et lui ouvre les horizons de l'éternelle vérité et de l'éternelle justice : « L'idée religieuse, terme naturel et logique de la recherche scientifique, se relie trop étroitement aux inspirations les plus intimes de l'âme pour que le professeur de l'Université puisse s'en abstraire et lui refuser, dans son enseignement, la place qui lui revient ».

Ce sont là de nobles sentiments exprimés en un beau langage, mais que trop peu partagent parmi ceux qui ont pour mission d'éclairer l'âme du pays.

C'est un fait notoire, pour tout homme familiarisé avec les milieux universitaires, que la plupart des professeurs et instituteurs, les uns imbus des théories négatives, matérialistes et positivistes, les autres profondément indifférents, dédaignent ou négligent l'enseignement spiritualiste et, quand ils le donnent, le font sans conviction, sans chaleur communicative et, partant, sans résultat.

Même impuissance chez le prêtre qui, par ses affirmations dogmatiques, ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a la charge une croyance qui ne répond plus aux lois de la saine critique, ni aux exigences de la raison.

En réalité, qu'elle se tourne vers l'Université ou vers l'Eglise, l'âme moderne ne voit qu'obscurité et incertitude pour tout se qui touche au problème de sa nature et de sa destinée.

L'éducation que l'on dispense aux générations est compliquée ; mais elle n'éclaire pas pour elles les chemins de la vie ; elle ne les trempe pas pour les combats de l'existence. L'enseignement classique peut nous apprendre à bien écrire, à bien parler ; il n'apprend pas à agir, à aimer, à se dévouer.

Il apprend encore moins à croire, à se faire une conception de la vie et de la destinée qui développe les énergies profondes du *moi* et oriente nos élans, nos efforts vers un but élevé.

Francisque Sarcey, ce modèle accompli de l'universitaire, l'avouait sans détours : « Je suis sur cette terre, j'ignore absolument comment j'y suis venu et pourquoi l'on m'y a jeté. Je n'ignore pas moins comment j'en sortirai et ce qu'il adviendra de moi quand j'en serai sorti ».

Voilà donc le résultat de tant de siècles d'étude et de labeur? La philosophie de l'école n'est encore qu'une doctrine sans lumière et sans vie. L'âme de nos enfants, ballottée entre des systèmes divers et des théories contradictoires : le positivisme d'Aug. Comte, le naturalisme d'Hegel, le matérialisme de Stuart Mill, l'éclectisme de Cousin, etc., flotte incertaine, sans idéal, sans but précis.

De là, le découragement précoce et le pessimisme dissolvant, maladies des sociétés décadentes, menaces terribles de l'avenir, auxquelles s'ajoute le scepticisme amer et railleur de tant de jeunes hommes qui ne croient plus qu'à la fortune, n'honorent que le succès et se jugent vaincus avant d'être descendus dans l'arène.

On remarque que notre pays ne fournit plus assez d'âmes viriles pour disputer aux autres nations les chemins et les marchés du monde; on se plaint de ne plus voir surgir les hommes d'initiative capables d'accroître la puissance de rayonnement et le prestige de la France. D'où vient celà? N'est-ce pas de ce que notre enseignement n'en produit plus? Pour former des âmes nouvelles et fortes, il faut des méthodes et des principes nouveaux. Il faut préparer les esprits aux nécessités, aux combats de la vie présente et des vies ultérieures. Il faut apprendre à l'être humain à se connaître, à développer, en vue de ses fins, les forces latentes qui dorment en lui.

Ce que l'enseignement classique, à tous ses degrés, ne peut donner, l'enseignement religieux est-il capable de le fournir? Le croire serait une illusion.

Les églises, elles-mêmes, sont atteintes par une crise profonde. Dans l'église catholique, la plus résistante jusqu'ici, ce n'est pas seulement du dehors que viennent les attaques, c'est au sein même du sanctuaire que grandissent les efforts dissolvants. La vieille foi est ébranlée et les dogmes vacillent sur leurs bases. Un vent d'indépendance souffle parmi le clergé. Des prêtres, nombreux, ne pouvant plus enseigner ce que leur raison réprouve, abandonnent le sacerdoce et désertent l'Église. Les religions voient s'affaiblir chaque jour leur empire sur les âmes. Le nombre se réduit de plus en plus de ceux qui croient sincèrement au péché originel, à la rédemption, ainsi qu'aux peines éternelles ou au salut par la grâce.

Si, comme vous l'avez dit, Monsieur le Président, la science conduit à l'idée religieuse, elle ne conduit pas à la religion sous ses formes actuelles. La religion, pour redevenir vivante, doit sortir de son immobilité séculaire, apprendre à évoluer, à s'élever vers une compréhension plus haute de l'Etre infini, éternel, et de son œuvre.

Puisque l'enseignement classique ni les vieilles croyances ne suffisent plus aux besoins moraux de notre temps, à qui demanderons-nous cette conception spiritualiste de la vie et de la destinée, basée sur la raison et la justice, dont aucune société ne saurait se passer, puisqu'elle est le soutien, la consolation suprême aux heures d'épreuve, la source des mâles vertus et des hautes inspirations?

Aujourd'hui, on ne saurait se contenter de pures spéculations métaphysiques. Aux exigences modernes, il faut offrir une doctrine appuyée sur des preuves sensibles, sur des faits d'observation et d'expérience. Mais quelle sera la doctrine spiritualiste réunissant ces conditions?

Ici, Monsieur le Président, mon devoir est de vous dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas et d'attirer votre attention sur le développement qu'ont pris, de nos jours, les sciences psychiques. Elles constituent dans leur ensemble ce que l'on nomme le *spiritualisme moderne*, et leurs déductions philosophiques reposent sur des phénomènes innombrables et sans cesse renouvelés.

Ces sciences, si injustement décriées autrefois, mieux connues, plus équitablement appréciées aujourd'hui, offrent déjà à la psychologie des ressources suffisantes pour donner une base expérimentale au principe d'immortalité. Grâce à elles, la survivance de l'âme et ses manifestations par delà la mort ont cessé d'être une simple hypothèse, un pur concept, pour devenir une certitude.

Vous le savez, Monsieur le Président, ce n'est plus seulement des rangs des chercheurs obscurs que s'élèvent les affirmations, les témoignages; c'est du sein des corps savants. Ce sont de doctes membres des facultés, des hommes occupant de hautes situations dans le monde scientifique qui attestent, en tous pays, la réalité des communications avec l'au-delà. Nommerons-nous parmi les plus connus, W. Crookes, Russel-Wallace, O. Lodge, le colonel de Rochas, le Dr Paul Gibier, le prof. Ch. Richet, Aksakof, etc. ?

Des expériences poursuivies depuis cinquante ans, un fait considérable se dégage : la coexistence de deux humanités, l'une visible et dont nous faisons partie, l'autre invisible à nos yeux, qui se renouvellent toutes deux par de perpétuels échanges, au moyen de la naissance et de la mort.

Ces humanités se pénètrent, s'influencent, évoluent vers des fins communes. Entre elles, une communion de plus en plus étroite s'établit et, par là, des enseignements nous parviennent sur tous les points du monde, enseignements qui s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Peu à peu, la vie future se dévoile avec l'appareil imposant des lois qui la régissent, lois de progrès et « d'éternelle justice » comme vous l'avez éloquemment affirmé.

Nous savons maintenant que l'être se retrouve par delà la mort dans sa pleine conscience et son entière responsabilité, avec tous les résultats intellectuels et moraux accumulés dans la succession des vies qu'il a parcourues. Nous savons que toute âme doit subir, à son retour dans la chair, les conséquences de son passé, ce qui fait de la destinée, heureuse ou malheu-

reuse, une simple loi de cause à effet, et que nous construisons nous-mêmes à travers les temps, notre personnalité grandissante. Artisan de son avenir, l'homme poursuit son évolution au moyen d'existences nombreuses, à la surface des mondes, s'élevant graduellement vers un infini de grandeur, de puissance, de beauté.

C'est notre devoir, Monsieur le Président, d'appeler votre attention sur l'importance de tels éléments au point de vue de l'éducation nationale, afin de procurer à nos fils une connaissance plus précise des lois de la vie, de leur inspirer plus de confiance en la destinée, de les mieux armer pour les luttes morales et la conquête de l'avenir.

Alors que les Universités enseignent tant de systèmes philosophiques, plus ou moins hypothétiques, enfantés par la pensée de l'homme, pourrait-on considérer comme méprisables les enseignements dispensés par les hautes intelligences de l'espace?

Et quand bien même des esprits timorés croiraient devoir faire abstraction de ces révélations, il n'est pas moins évident que la loi des vies successives, à travers lesquelles chacun de nous poursuit, dans les conditions les plus variées, par l'étude, le travail, la souffrance, sa propre éducation; cette loi reste la seule explication satisfaisante des diversités infinies d'aptitude, de caractère, de condition qui différencient les hommes. Elle seule résout le problème de la destinée, celle-ci n'étant plus que le développement progressif de l'être moral, lequel se retrouve, dans toutes les phases de son ascension, tel qu'il s'est fait lui-même par ses mérites et ses efforts.

C'est en même temps le retour à nos véritables traditions ethniques, aux croyances philosophiques de la Gaule, le retour au génie celtique qui est le pur et clair génie de la France.

Il vous appartient, Monsieur le Président, dans votre haute sagesse, de régénérer l'enseignement universitaire par cette notion des existences successives de l'âme, à travers lesquelles le progrès se poursuit et la justice trouve sa réalisation.

En provoquant, au début du XXe siècle, cette rénovation nécessaire, vous faciliterez l'œuvre de paix et d'harmonie sociale entreprise sous l'égide de la République. Vous le savez, il n'est pas de progrès social sans progrès individuel, et le plus puissant facteur du progrès, c'est l'éducation. Elle contient en germe tout l'avenir. Mais aucune éducation ne sera efficace, suffisante, si elle ne s'inspire de l'étude complète de la vie, la vie sous ses deux formes alternantes, terrestre et céleste, la vie dans sa plénitude, dans son évolution ascendante vers les sommets de la nature et de la pensée.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments très respectueux,

LÉON DENIS.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

Aux principales périodes de l'histoire

(*Suite*).

PYTHAGORE. Cet homme, demeuré légendaire, fut le révélateur prédestiné qui résuma dans sa personne le génie de l'antiquité, et que l'on peut mettre au rang des instructeurs qui, de tous temps, ont dirigé les destinées humaines. Il naquit à Samos, vers l'an 600 avant Jésus-Christ. Il traversa le monde antique avant de se révéler à la Grèce. Il vit l'Egypte et l'Asie, Memphis et Babylone, étudia leur politique et fut initié à leurs mystères (1).

Après son initiation égyptienne et chaldéenne, Pythagore en savait bien plus long que ses professeurs de physique et qu'aucun savant grec, prêtre ou laïque de son temps. Il connaissait les principes de l'univers et leurs applications. La nature lui avait révélé ses secrets. Le voile de la matière s'était déchiré devant ses yeux de voyant. Il avait pu entrevoir les raffinements successifs de cette matière grossière qui, progressivement, se résout et se sublime en matière impondérable, tant et si bien que rien ne nous empêche de la concevoir à ce point fluide et subtile, qu'elle devienne en quelque sorte homogène à l'esprit qui s'y incorpore et s'en revêt comme d'un vêtement.

Il avait pu comparer les qualités et les insuffisances du monothéisme juif du polythéisme grec, du trinitarisme indou et du dualisme persan. Il savait que toutes ces religions étaient les rayons épars d'une même vérité tamisée par des intelligences diverses, en vue de certains états sociaux de natures variées. Il possédait la clé, c'est-à-dire la synthèse de toutes ces doctrines issues de la science ésotérique.

Après avoir séjourné quelque temps à Delphes, où se trouvait le fameux temple d'Apollon et où prophétisait la jeune Pythonisse Théocléa, appartenant au collège des prêtresses, il partit pour la Grande Grèce et s'arrêta dans la ville de Crotone située à l'extrémité du golfe de Tarente. C'est dans cette colonie dorienne que Pythagore résolut d'établir son principal centre d'action.

Crotone et ses anciens habitants seraient dès longtemps oubliés, s'ils n'avaient eu la gloire d'offrir un asile à la grande école de philosophie ésotérique, connue sous le nom de Secte pythagoricienne qui, en réalité, fut la mère de l'école platonicienne et, par suite, aïeule de toutes les écoles idéa-

---

(1) Voir le beau livre d'Ed. Schuré, les *Grands Initiés*, où nous avons puisé les principaux éléments concernant l'exposé de la doctrine pythagoricienne.

listes qui lui succédèrent. L'aïeule les surpassa toutes, en ce sens qu'elle pénétra jusqu'au cœur de la doctrine asiatique d'où sont issues toutes les religions et toutes les philosophies.

Ce qu'enseigna Pythagore à ses nombreux disciples fut l'exposition raisonnée de la doctrine occulte qui n'est autre que l'histoire de la divine Psyché ou âme humaine. D'une main hardie, le maître enlevait ses disciples au monde des formes et des réalités tangibles, pour les faire remonter jusqu'à la grande *Monade* constituant l'Être en soi, le Suprême, l'Incréé. Mais comment s'approcher de lui? Quelqu'un a-t-il jamais vu le Maître du temps, l'âme des soleils, la source des intelligences? Non, à coup sûr, et ce n'est qu'en se confondant avec lui qu'on pénètre son essence, grâce à l'intervention d'une hiérarchie d'êtres supérieurs à l'humanité, héros et demi-dieux, guides et instructeurs qui servent d'intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

Telle était, dans sa généralité, l'idée maîtresse de l'enseignement de Pythagore. Nous y reviendrons plus loin. Contentons-nous d'indiquer tout d'abord quelques-uns des points secondaires de sa doctrine.

La cosmogonie et la psychologie ésotériques touchaient aux plus grands mystères de la vie. Pythagore considérait l'univers comme un être vivant, animé d'une grande âme et pénétré par l'intelligence suprême. De là était sortie son astronomie symbolique dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Symbolisme à part, tout porte à croire que les anciens initiés, et Pythagore tout particulièrement, avaient de l'univers physique des notions assez étendues. Aristote affirme que les pythagoriciens croyaient au mouvement de la terre autour du soleil. A ses disciples du troisième degré, Pythagore enseignait le double mouvement de la terre. Il avait appris des prêtres de Memphis que les planètes issues du soleil gravitent autour de lui. Il savait aussi que chaque monde solaire forme un petit univers qui a sa correspondance dans le monde spirituel. L'univers visible, disait-il, le ciel avec ses étoiles n'est qu'une forme passagère de l'âme du monde, de la grande *Maïa* qui concentre la matière éparse dans les espaces infinis, puis la dissout et la parsème en fluide cosmique impondérable. Chaque tourbillon solaire possède une parcelle de cette âme universelle.

Les éléments dont se composent les astres et les êtres représentent quatre états gradués de la matière : solide, liquide, gazeux et feu (à l'état impondérable).

Le cinquième élément ou éthérique représente un état tellement subtil qu'il n'est plus atomique et qu'il est doué d'un pouvoir de pénétration irrésistible; c'est le fluide cosmique, c'est la lumière astrale, c'est l'âme du Kosmos universel.

Quant à l'apparition des différents règnes sur la terre, la doctrine ésoté-

rique admet la transformation des espèces animales, non seulement d'après la loi secondaire de la *selection*, mais encore d'après la loi primaire de la *percussion* de la terre par les puissances célestes. Lorsqu'une espèce nouvelle apparaît sur le globe, c'est qu'une « race d'âmes » d'un type supérieur s'incarne dans la descendance de l'espèce précédente pour la faire monter d'un échelon. C'est ainsi qu'est expliquée l'apparition de l'homme sur la terre (1).

Pythagore, qu'avaient instruit les mystères des temples d'Égypte, avait, d'autre part, des notions précises sur les grandes révolutions du globe. Les Egyptiens et les Indous connaissaient l'histoire de l'ancien continent austral où, au sein d'une civilisation puissante, s'était formée la race rouge, appelée race atlante par les Grecs.

Mais était-ce tout d'avoir résolu le problème de la constitution première de l'humanité? Sur ce globe qui roule dans l'espace, sur ces continents qui émergent des océans pour s'y replonger plus tard, au milieu de ces peuples qui passent, de ces civilisations qui croulent, quel était encore l'éternel et poignant mystère? C'était l'énigme intérieure, le problème de l'âme qui découvre en elle-même un chaos inquiétant de ténèbres et de lumière, qui se regarde avec un mélange de ravissement et d'effroi et se dit : « Je ne suis pas de ce monde. Je ne viens pas de la terre et je vais ailleurs, mais où donc?... »

C'est ainsi que Pythagore passait de la cosmogonie physique à ce que l'on pourrait appeler la cosmogonie spirituelle, c'est-à-dire la préfiguration de ces régions invisibles où se déroulent les destinées des âmes qui y gravitent comme le font, dans l'univers physique, les soleils et leurs satellites, autour d'un soleil central qui, de plus loin et de plus haut, les attire et les dirige sans doute.

A cette doctrine grandiose de la transmigration des âmes, les anciens ont donné, à tout hasard, le nom de *métempsycose*, dès longtemps connu dans l'Inde; aussi est-ce à l'Inde que l'empruntèrent les Egyptiens et les Grecs, mais sans en comprendre la haute signification.

Est-ce parce que Pythagore accepta cette doctrine qu'on lui en attribua pour ainsi dire la paternité? Toujours est-il que son grand nom y fut attaché; mais encore eût-il fallu s'entendre et ne la lui attribuer que dans la mesure où il l'avait adoptée. Transmigration des âmes, soit; mais transmi-

(1) Et c'est en raison de cette doctrine que peut être réfutée l'erreur accréditée concernant notre prétendue origine simienne. Ce n'est pas un singe que l'homme a pour ancêtre; mais c'est dans une forme simienne, parvenue à un certain degré de perfection relative, qu'est descendue une âme humaine, grossière encore et semi-animale, sous l'influence de laquelle cette forme simienne a évolué vers l'humanité.

gration non *régressive*, comme la formulaient certains philosophes qui n'entendaient par là que le retour de l'âme humaine dans les corps d'animaux auxquels ressemblaient tels hommes manifestement animés de passions grossières et bestiales.

C'est, on le sait, de tout autre façon qu'il fallait envisager cette métempsycose si ridiculement défigurée, ainsi que l'on a pu en juger par les détails précédemment donnés.

Il est une chose certaine, c'est qu'il n'est aucun point de la doctrine occulte sur lequel on ait plus étrangement déraisonné, si bien que les écrivains antiques, tout comme les littérateurs modernes, n'ont jamais connu cette doctrine qu'au travers de ses travestissements absurdes ou puérils.

Si Platon qui, du reste, a contribué à sa divulgation, a cru devoir n'en donner que des aperçus plus ou moins bizarres, afin d'en dissimuler, peut-être, la profondeur que n'auraient pu comprendre ses contemporains, de quel droit s'est-on avisé de rendre responsable de cette fantaisie, Pythagore qui, dans son mutisme hautain de grand initié — mutisme que lui avait sans doute imposé le *veto* des sanctuaires — n'a même pas essayé de protester contre la parodie pitoyable de la doctrine des réincarnations?

A quoi, du reste, eût servi cette protestation? Les infiltrations de l'ésotérisme oriental étaient encore insuffisantes pour rendre acceptable une si prodigieuse révélation. Et comment nous en étonnerions-nous, alors qu'en notre xxe siècle, nous pouvons constater avec quelles difficultés pénètre cette conception dans nos encéphales occidentaux?

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que la doctrine de l'évolution ascensionnelle de l'âme, à travers une série d'existences successives et solidaires, fut le point capital des traditions ésotériques, aussi était-ce avec une impatience à peine dissimulée que les disciples de Pythagore attendaient qu'il arrivât au cœur même de son enseignement secret, c'est-à-dire « l'histoire céleste de Psyché ».

Qu'est-ce que l'âme humaine? demandait le maître : C'est, ajoutait-il aussitôt, une étincelle de la grande Ame du monde, une étincelle de l'Esprit incréé, une monade immortelle. Pour devenir ce qu'elle est dans l'humanité actuelle, il a fallu qu'elle traversât tous les règnes de la nature, toute l'échelle des êtres qui évoluent ascensionnellement. L'Esprit qui manipule les mondes agit d'un bout à l'autre de la série vivante. C'est des bas-fonds les plus lointains que monte l'étincelle immortelle. Qu'elle soit « métallisée » dans l'atome de la pierre, « végétalisée » dans la plante ou « animalisée » dans l'animal, la monade divine n'en est pas moins la future monade humaine qui, force aveugle dans le minerai soi-disant inerte, s'individualise dans le végétal, se polarise dans la sensibilité de l'animal puis s'achemine vers la conscience ultérieure qui s'élabore à travers les humanités.

Où commence-t-elle, cette monade? Nul ne saurait le dire encore. Autant vaudrait demander l'heure où s'est formée la nébuleuse, où a irradié son premier soleil. Qu'il nous suffise de savoir que c'est pendant des millions d'années et à travers la chaîne des planètes associées que s'individualise l'essence de l'être humain qui, selon la parole profonde de Luther, n'est rien d'autre qu'une « larve de Dieu ».

Suivant les traditions ésotériques de l'Inde et de l'Egypte, l'humanité actuelle aurait commencé son existence sur d'autres planètes de matière moins dense que la nôtre, dans des corps presque vaporeux, doués de perceptions spirituelles diverses et puissantes, mais dont la raison et l'intelligence, par contre, se trouvaient encore à l'état embryonnaire. Et c'est en s'incarnant dans une matière plus épaisse, plus lourde et plus réfractaire, que l'humanité a perdu son sens spirituel, mais en revanche a développé dans sa lutte contre le monde extérieur, sa raison, son intelligence et sa volonté.

Qu'est-elle donc à son origine, cette humble Psyché? Un souffle qui passe, une petite semence ailée qui flotte, un oiseau battu par les tempêtes qu émigre de vie en vie, mais qui toutefois, échappant aux naufrages, n'en devient et n'en demeure pas moins, à travers les cycles planétaires, la fille immortelle de Dieu. Aussi est-ce pour cela que la poésie grecque a comparé l'âme à l'insecte qui, tantôt ver de terre et tantôt papillon céleste, ne saura jamais combien de fois il a été chrysalide. L'âme l'ignore, elle aussi, mais elle sait une chose qui la console et la rassure... c'est qu'elle a et aura toujours des ailes.

Ce que nous appelons notre âme disait encore Pythagore, est un double éthéré de notre corps physique. Ce double, appelé corps astral, sert d'enveloppe à un principe immortel; mais, bien que plus subtil et plus parfait que le corps matériel, il n'est pas impérissable comme la monade qu'il renferme.

Il se modifie, se perfectionne, s'épure dans les milieux qu'il traverse. L'esprit le moule, le transforme à son image et lorsqu'il s'en dévêt peu à peu, c'est pour en revêtir un plus éthéré.

Voilà ce qu'enseignait Pythagore qui ne considérait pas l'entité spirituelle comme une chose abstraite, n'admettait pas de monade dépouillée de toute forme. Ce corps spirituel, il l'appelait le « char subtil de l'âme » parce qu'il a pour mission de l'enlever de terre après la mort.

La mort, mot fatidique, mystère terrifiant! — Qu'arrive-t-il après la mort? demandaient ses disciples, et Pythagore, qui le savait, le leur expliquait avec sérénité.

Aux approches de l'agonie, leur disait-il, l'âme pressent généralement sa prochaine séparation du corps. Elle revoit toute son existence terrestre en tableaux raccourcis et rapides, mais avec une netteté parfaite. Quand la vie

épuisée s'arrête dans le cerveau, elle se trouble et perd conscience d'elle-même. Toutefois, si c'est une âme sainte et pure, ses sens spirituels ne tardent pas à se reprendre. Ils étaient déjà réveillés par le détachement graduel de la matière vaincue dont l'esprit s'était libéré. Aux sollicitations silencieuses, aux appels lointains des frères qui l'attendent là-haut, la terre a déjà perdu pour elle sa puissance d'attraction et lorsque elle s'échappe du cadavre refroidi, c'est dans une exquise sensation de délivrance qu'elle se sent soulevée, puis qu'elle monte dans la lumière, vers la famille spirituelle à laquelle elle appartient désormais.

Il n'en est pas de même pour l'homme dont la vie, malgré certaines aspirations supérieures, s'est laissée flotter à la dérive, au gré de ses instincts matériels. C'est dans une sorte de torpeur effarée qu'il se réveille. Il n'a plus de voix pour crier, appeler au secours et combien souffre-t-il dans l'isolement ténébreux qui l entoure. Il se souvient alors. Il comprend que ce n'était guère que par son corps et pour son corps qu'il vivait et, maintenant, qu'est-il devenu ce corps inerte et défiguré dans lequel il ne se retrouve plus? Est-il mort, est il vivant? C'est à peine s'il peut s'en rendre compte en face de ce cadavre qui fut tout son être et qui l'attire encore tout en lui faisant horreur.

Cet état peut se prolonger plus ou moins longtemps, suivant la tenacité des attaches de la chair, et ce n'est que peu à peu que cette âme reprendra conscience de son nouvel état, pour s'en aller flotter dans les vapeurs de l'atmosphère terrestre, où se poursuivra la lutte entre cette monade alourdie qui voudrait redescendre et les sollicitations supérieures qui, en dépit d'elle même, l'attirent vers les régions lumineuses.

Dans cette autre vie éthérée, affirmait Pythagore, l'âme conserve son individualité. De son existence terrestre, elle ne garde que les souvenirs nobles, laissant tomber les autres dans cet *oubli* que les poètes appellent les « ondes du Léthé ». C'est là, dans ce repos ineffable et réparateur, que Psyché réalise son rêve, ce rêve brisé tant de fois et sans cesse recommencé au milieu des tourmentes de la vie terrestre.

Et c'est alors que ses espérances broyées refleurissent au grand soleil de son existence divine. C'est là que les bonheurs fugitifs que nous procurent, ici-bas, les enchantements de la musique, les extases de l'amour, les élans de fraternité et qui ne sont que les notes égrenées d'une lointaine symphonie, retentiront pour nous dans la plénitude de leurs harmonies ineffables.

Est-ce à dire que cette vie ne sera qu'un long rêve, qu'une hallucination grandiose? Non, à coup sûr. Les initiés comme Hermès, comme Orphée, comme Pythagore qui savaient que les seules choses réelles et durables de notre monde inférieur sont les manifestations de la beauté, de l'amour, de

la vérité spirituelle, disent et affirment que l'au-delà ne peut avoir d'autre objet que cette vérité, que cette beauté, que cet amour pour ceux qui en ont fait le but de leurs aspirations, si bien que les réalités du ciel seront tout autrement puissantes et fécondes que les illusoires réalités de la terre.

La vie céleste de l'âme peut durer des centaines et des milliers d'années selon la force acquise d'une précédente et longue impulsion ; mais il n'appartient qu'aux plus parfaites parmi les âmes glorifiées de la prolonger indéfiniment. Quant aux autres dont l'évolution est incomplète, elles savent que suivant une loi inflexible et à laquelle elles se soumettent, il leur faut parachever par de nouvelles réincarnations l'œuvre encore inachevée... ou bien reculer plus bas, si elles ont faibli dans leurs tentatives de spiritualisation.

Alors que l'heure a sonné à l'horloge de l'éternité, l'âme se recueille et se sent prise de mélancolie. Une force irrésistible l'attire de nouveau vers le creuset de la terre où se complètent les épurations. C'est avec des serments solennels, qu'elle promet de se souvenir de la lumière dans le monde des ténèbres, de la vérité dans le monde du mensonge, de l'amour dans le monde de la haine.

C'en est fait désormais des horizons célestes ; elle se réveille dans l'atmosphère épaisse de la terre. Va-t-elle oublier tout ? Non, quelques lueurs voltigent encore autour d'elle, quelques lointains échos lui arrivent encore des hautes régions qui furent, qui seront à tout jamais sa patrie... et le guide invisible qui la dirige dans cette phase douloureuse de l'inéluctable évolution, lui désigne la femme qui va devenir sa mère.

La fusion mystérieuse de l'esprit et de la matière s'accomplit graduellement, savamment, organe par organe, fibre après fibre. A mesure que l'âme se replonge dans les densités inférieures, la conscience de sa vie divine s'efface, finit par s'éteindre, tandis que s'opère lentement, dans l'incubation maternelle, la moléculaire pénétration. L'enfant renait enfin et c'est en cette heure fugitive que le souvenir céleste éclaire de ses vagues lueurs les profondeurs de son inconscience.

La naissance terrestre, disait Pythagore, est une mort au point de vue spirituel, la mort, une résurrection divine. L'alternance des deux vies est le nœud capital du drame de l'évolution, en ce sens que chacune d'elles est à la fois la conséquence et l'explication de sa contre-partie. Les vies se suivent sans se ressembler, mais elles s'enchaînent avec une logique impitoyable.

D'après une loi dite *de répercussion* (appelée Karma dans la doctrine théosophique) les actes d'une vie se prolongent en écho dans la vie qui lui succède. Non seulement l'homme renait avec les instincts, les propensions, les facultés qu'il a déjà développés, mais la nature même de sa nouvelle

existence est déterminée par l'emploi bon ou mauvais qu'il aura fait de sa liberté dans sa vie précédente.

C'est ainsi que s'expliquent, pour Pythagore comme pour Platon, les injustices apparentes de la destinée, les incapacités, les difformités, les misères, les coups du sort — vulgairement appelés chance ou malechance — qui ne sont, en somme, rien d'autre que les sanctions de chaque vie pour celle à laquelle elle succède.

A mesure que l'âme s'élève, elle acquiert une part plus grande dans le contrôle de ses réincarnations. L'âme inférieure les subit, l'âme moyenne choisit entre celles qui lui sont offertes, l'âme supérieure s'impose à elle-même celle qui peut le mieux s'approprier à son degré d'évolution.

Et ces degrés suivent pour elle une rapide progression. Pour autant que s'épure l'âme, croît, en raison directe de sa marche ascensionnelle, la claire conscience de sa vie spirituelle dont les rayons pénètrent au travers des ténèbres de la matière. La tradition rapporte que les initiateurs de premier ordre, les divins prophètes de l'humanité se sont souvenus de leurs vies écoulées. Selon la légende, Gautama Bouddha, le plus parfait de tous les hommes (*Gau Tama*, le victorieux sur terre) avait retrouvé dans ses extases le fil de ses existences successives et Pythagore, nous l'avons déjà dit, affirmait devoir à une faveur spéciale des dieux de se rappeler ses précédentes incarnations terrestres.

Toutefois, ne l'oublions point, il existe une sombre contre-partie de ces glorieuses évolutions. Si, dans la série de ses vies successives, l'âme a pour devoir de s'avancer et de monter sans cesse, elle a aussi le pouvoir d'user, même à rebours, de son entière liberté et de rétrograder sur la voie ascensionnelle. Si, dans les luttes à soutenir, dans les choix à faire, dans les décisions à prendre, il y a une heure où l'âme ayant pleine conscience du bien et du mal, peut s'élever par un suprême effort à une hauteur d'où elle n'aura plus à descendre, il y a aussi une heure où l'âme perverse peut revenir sur ses pas. Et c'est alors, à ce moment tragique, que commencent l'endurcissement, la haine de la lumière, la folie de la résistance. C'en est fait désormais pour des siècles sans nombre.

D'existence en existence, elle roulera, cette âme dévoyée, tout le long de la roche Tarpéienne dont la base plonge aux abîmes et où sa monade indestructible et divine, mais dépouillée de ses précédentes acquisitions, devra remonter la symbolique roche du Sisyphe mythologique, c'est-à-dire recommencer et poursuivre, de ronde en ronde planétaire, la séculaire évolution. Et le voilà le véritable enfer qui, s'il n'est pas marqué du sceau de l'immuable éternité que lui attribuent les dogmes ecclésiastiques, n'en est pas moins terrifiant pour les déchus de la vie.

Ce ne sont pas seulement, enseignait encore Pythagore, les êtres en par-

ticulier, les âmes individuelles qui, suivant l'économie du plan de la création, sont soumis à la loi d'évolution progressive, ce sont encore les groupes collectifs, tous les peuples, toutes les nations de la terre. Chacun d'eux a sa jeunesse, sa maturité, son déclin. Tel a été le sort des humanités qui nous ont précédés : la race rouge, la race noire, la race blanche qui toutes ont évolué tour à tour sur notre globe. Cette dernière, encore en pleine jeunesse, est en marche vers sa maturité. A son apogée, elle fera surgir de son propre sein une race perfectionnée par le rétablissement de l'initiation et par la sélection spirituelle. Les initiés antiques et Pythagore, particulièrement, allaient encore plus loin dans leurs prévisions des futures destinées humaines. Dans la série des cycles au cours desquels évoluera la chaîne des sept planètes qui lui sont attribuées, l'humanité développera les principes intellectuels, spirituels et transcendants que les grands initiés qui sont ses guides ont cultivés en eux-mêmes. Est-il besoin d'ajouter que, pour l'évolution d'aussi grandioses destinées, ce ne sont pas des milliers, mais des millions d'années qui seront nécessaires ; mais qu'importe le temps, ne sommes-nous pas immortels et maîtres de la durée dans notre indéfectible liberté?

Et maintenant, pourra-t-on demander, quel est donc le but final de l'homme et conséqnemment de l'humanité? Après tant de vies, de morts et de renaissances, tant de repos et de réveils poignants, n'y aura-t-il donc pas de terme aux labeurs de Psyché?

Si, à coup sûr, affirment tous les initiés. Lorsque l'âme aura définitivement vaincu la matière, lorsqu'ayant développé toutes ses facultés spirituelles, elle aura trouvé en elle-même le principe et la fin de toute chose, alors, les réincarnations n'étant plus nécessairés, elle entrera dans l'état divin par son union complète avec l'Intelligence suprême dont elle est issue.

N'essayons pas de décrire, ni même de rêver ce que sera cet état indescriptible. Ce ciel des cieux sera aux félicités précédentes ce que l'Océan est à ses fleuves. Ajoutons que cette apothéose de l'homme n'est pas pour Pythagore l'immersion dans l'inconscience infinie, mais bien l'activité créatrice dans la Conscience universelle. L'âme, étincelle coexistant avec le Foyer de l'Etre en soi, ne perd pas son individualité, elle la parachève, au contraire, en retrouvant son archétype en Dieu et là, résumant dans sa vie définitive toutes ses existences préparatoires qu'elle évoque de leurs tombeaux, elle y reconnaît tous les échelons qui l'ont conduite au faîte d'où elle embrasse et pénètre l'univers. En cet état, ajoutait Pythagore, l'homme n'est plus homme, il est demi-dieu, car il réfléchit dans son être la lumière ineffable dont le Tout-puissant remplit l'immensité. Pour lui, dès lors, savoir c'est pouvoir; aimer c'est créer; être c'est rayonner la vérité, la justice et la beauté.

C'est par des échappées sur ces glorieuses perspectives que Pythagore terminait l'histoire de la *divine Psyché* et c'est cette même histoire sublime qu'ont racontée tous les Adeptes, depuis Krishna, Manou et Bouddha, jusqu'à Orphée, Pythagore et Apollonius de Tyane ; Orphée à l'aurore de l'hellénisme, Pythagore à son apogée, Apollonius à son déclin.

Or, l'on sait ce que sont les Adeptes, réprésentants avancés de l'humanité, hommes divinisés au cours d'une longue série d'existences et possesseurs de facultés anormales, de merveilleux pouvoirs. A cette hauteur, les sens internes de l'âme se manifestent et fonctionnent indépendamment des sens physiques, sa volonté rayonne autour d'elle au travers des volontés étrangères, son magnétisme électrisé par des effluves astrales, acquiert une puissance en apparence miraculeuse. Ces adeptes guérissent les malades, parfois par l'imposition des mains, parfois par leur seule présence et leur regard peut pénétrer la pensée des hommes, sonder même jusqu'à leur cœur.

Voilà ce qu'était Pythagore, l'un des plus grands Initiés de l'antiquité et voilà quels merveilleux échos de la vieille doctrine ésotérique il fit retentir en Grèce et en Italie, au milieu des superstitions mythologiques, des religions matérialistes et des philosophies dévoyées par l'intransigeance des agnostiques ou le scepticisme des sophistes. C'est par la précision de son esprit scientifique, par son lumineux génie de philosophe mathématicien, qu'il élucida les symbolismes de l'occultisme, et c'est par ces qualités qu'il répond, plus que tout autre, parmi ses contemporains, aux exigences de notre esprit moderne affamé de certitude dans sa nostalgie de la vérité.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

X

Pendant un mois notre petit cercle niçois traversa la période des tâtonnements que je qualifierai plutôt de la mise en train. Chaque séance pouvait sembler intéressante. Notre petit guéridon noir s'agitait dès que Mme Delfini ou Ravel y posait la main, et des esprits de tout âge, du sexe aimable et du sexe fort, se présentèrent tout d'abord par douzaines et dans un désordre inimaginable.

C'était comme l'assaut donné par une avant-garde peu sérieuse, mal armée et qui devait être sacrifiée sans pitié. Ledeski très positif, très mathématicien, dirigea d'abord chaque séance pendant que le docteur de Cladous,

assis sur une table chargée de livres et de musique, près du piano qui servait à Mme Ledeska à donner les leçons à ses élèves, écrivait nos observations ou les réponses plus ou moins évasives des premiers visiteurs de l'au-delà.

Un esprit qui se désigna docteur V., ami de Charcot, et qui nous dit un soir : Appelez-moi Charcot, je viens de la part de mon illustre maître, fut le premier correspondant sérieux qui vint rassurer nos esprits troublés par la succession trop rapide et trop variée de ces esprits futiles. Priés de vouloir bien donner leurs noms, ils se désignaient par : un ami — un soldat — un musicien, ou par une interminable série d'initiales absolument anonymes.

Tous ceux qui ont débuté avec méthode dans la science spirite ont éprouvé comme nous ces alternatives de sérieux et de grotesque qui ont découragé bien des néophytes et en ont fait fuir quelques-uns que j'ai rencontrés un peu partout, que vous avez vus comme moi et à qui vous avez, ainsi que moi, entendu proclamer que le spiritisme est une vaste « fumisterie ». Je connais ça, disent-ils, j'en ai fait ! Pourquoi n'ajoutent-ils pas : Je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin ?

Eh bien, si ces braves gens avaient toujours, comme mes amis et moi, dépensé plus de persévérance, s'ils avaient poursuivi leurs essais jusqu'au jour où ils deviennent une étude intéressante, attachante, captivante, ils auraient été récompensés au-delà de leurs espérances, ainsi que nous l'avons été.

Plusieurs fois des esprits légers, plaisantins s'emparaient de la table au détriment de plus sérieux. Un silence avait lieu et deux coups frappés, d'une manière qui n'a jamais varié, par l'ami de Charcot, que, selon son désir, nous avons toujours appelé, depuis, Charcot, demandaient l'alphabet et dictait : « Renvoyez !... » Aussi, ses deux coups significatifs (un coup fort suivi d'un très léger) nous suffisaient. « Merci, cher ami, disait le peintre Ledeski, s'adressant poliment à l'âme importune, sur un ton qui nous fit sourire les premiers jours, merci, ne revenez plus avant d'être rappelé. » Aussi puis-je affirmer qu'après les douze séances du premier mois, la sélection était opérée et que nous avions réuni autour de nous, dans cet atelier intime et silencieux, quelques esprits d'anciens amis et de parents qui firent leurs preuves d'authenticité l'un après l'autre.

A la fin du second mois, notre petit cercle était rempli d'une telle atmosphère d'amitié qu'à l'entrée de chacun de nous chez Ledeski, des coups frappés se produisaient de tous les côtés, sur les murs, sur les tableaux et sur le piano, et signifiant, à n'en point douter : Amis, nous sommes là.

Dès que nous mettions les mains sur le guéridon il se soulevait dans tous les sens pour faire à chacun de nous une salutation manifeste à laquelle nous répondions sans songer à rire : Salut, amis, et merci.

Riez, lecteurs incrédules, mais croyez que ma foi profonde en ces amis de

l'au-delà et en tout ce qu'ils m'ont appris de la vie future, est telle que, de corps et d'âme.je suis devenu invulnérable à toute humaine douleur et que, sans appeler la mort ainsi que fit le bûcheron du Bonhomme, si je la voyais apparaître devant moi, je laisserais à terre le pesant fardeau sans prier la cruelle de m'aider à le recharger et je la suivrais sans regretter rien, sans retourner la tête.

Combien de bons catholiques pratiquant leur religion et croyant avec la foi du charbonnier, ont une peur horrible de la mort bien que le sentier de la vertu qu'ils ont suivi, sans s'en écarter, doive les mener tout droit vers ce paradis dont la description, avouons-le, excite si peu la tentation... et provoque tant de doute.

Pourquoi donc craignent-ils tant la mort puisqu'elle doit leur assurer la vie éternelle en face d'un Dieu éternellement immobile sur son trône? C'est à dater du départ du bon docteur de Cladous, mort subitement, je l'ai dit, que nous obtînmes ces communications qui rendent évidentes et palpables les preuves de la présence constante d'une humanité invisible au milieu de nous.

Comme médecin des pauvres, le Dr de Cladous fut inhumé provisoirement dans le dépositoire municipal pendant le temps que dura la construction d'un tombeau que lui vota la municipalité reconnaissante.

Le surlendemain de sa mort, comme nous entrions à l'atelier, trois coups frappés sur la table, au moment même où nous allions la prendre pour la séance, nous annoncèrent l'arrivée du frère de Mme Ledeska. Sa communication dura toute la soirée. Recopier ici les questions et les réponses serait d'un certain ennui pour mes lecteurs et pour moi, je les résume donc avec sincérité. « Aussitôt saisi par la mort brutale qui me frappa sans me prévenir, nous dit de Cladous, je demeurai dans l'état d'un homme que l'ivresse aurait presque entièrement privé de la raison, mais mon cerveau chassa peu à peu les fumées qui obscurcissaient mes pensées. Je fus rempli d'étonnement lorsque je me vis étendu sur mon lit, vêtu de mon habit noir, immobile, entouré de ma famille. C'est en entendant les cris de ma femme, c'est en voyant pleurer et sangloter mes deux fillettes que je compris tout. Mes convictions spirites se firent jour aussitôt en mon âme,encore sous la sensation de cette ivresse indéfinissable, et, peu à peu, je vis se soulever devant moi le rideau qui me cachait la chose vraie... Etais-je donc mort ?... non, j'étais seulement désincarné. Mon enveloppe mortelle était là couchée, inerte à jamais mais mon âme qui, peu à peu, reprenait possession d'elle-même, était bien en vie, agissante et pensante.

« J'assistai à mes obsèques, je vous vis, l'un après l'autre, venir jeter un dernier regard sur ma dépouille ; je vis couler des larmes, que j'aurais pu arrêter et sécher d'un mot, mais,une force que je ne définis pas,m'empêchait

de parler. J'étais au milieu de vous tous lorsque les pauvres ont voulu porter mon cercueil jusqu'au cimetière, et j'étais étrangement surpris de constater que personne ne semblait me voir. Moi qui voyais tout, j'étais invisible.

« Je suis parfois tout surpris de ce changement incompréhensible et si prompt; comment suis-je là, près de vous, cher frère, chère sœur, avec vous, mes amis? Il me semble que j'arrive de loin, de très loin, je crois avoir vu des choses étranges, non vues encore; j'ai certainement traversé une foule innombrable d'esprits désincarnés comme moi. Quelques-uns m'ont appelé, d'autres m'ont souri. Où donc étais-je? J'ai vu des bois, des montagnes, de l'eau, un ciel d'azur, un soleil éclatant... Etait-ce l'espace? Etait-ce un rêve? Je crois que je pourrai mieux vous traduire cela une autre fois. Pour l'instant présent, je ne puis encore me détacher de la terre, je me sens attiré par vous dont l'affection est la cause de vos regrets. Je viens vous dire que rien ne doit changer dans cet atelier où le simple appel de mon nom me ramènera. J'entends ma femme et mes pauvres fillettes qui pleurent toujours, je vole vers elles, mais il ne me sera pas possible de me faire voir ni entendre d'elles et je compte sur vous, mes amis, pour les consoler et les préparer doucement, tendrement, à supporter le coup de la séparation qui est si cruel pour elles... qui n'est rien pour moi, je vous l'avoue. »

A chaque séance l'esprit de de Cladous était le premier arrivé, il dictait quelques mots d'amitié, puis, aimable et modeste comme durant sa vie, il dictait quelques conseils à communiquer à sa femme, à sa fillette préférée, France, puis il se retirait en laissant la place à d'autres amis de l'au-delà qu'il se plaisait souvent à annoncer lui-même, comme on le verra par la suite.

Un mois après sa mort, le caveau destiné à la famille du Dr de Cladous étant achevé, la translation des cendres de notre ami eut lieu de la chapelle municipale à sa dernière demeure.

Je prononçai quelques paroles d'adieu à l'adresse de l'honorable défunt, puis je passai au journal indépendant de la ville où j'écrivis rapidement et remis au directeur, M. G., ami du regretté docteur, un article nécrologique dicté par une plume sympathique et attristée; enfin, je me dirigeai vers l'atelier de Ledeski tout rempli de parents et d'amis qui étaient venus serrer la main de Mme Ledeska une seconde fois. Comme tous s'étaient retirés, le hasard laissa en présence les membres de notre petit cercle, Ledeski et sa femme, Mme Delfini, Ravel et moi, tous assis dans l'atelier, sans songer à une tentative spirite. Tout à coup, sur le guéridon près duquel Mme Delfini, notre médium, était assise et sur lequel reposait son avant-bras et sa main, plusieurs coups précipités se firent entendre comme un appel pressant.

Notre surprise fut éveillée car, dans la journée, nous n'avions jusque-là tenu aucune séance.

C'était l'esprit du docteur de Cladous qui demandait l'alphabet et qui dicta littéralement ce qui suit :

« Très touché des devoirs qui m'ont été rendus aujourd'hui, je viens vous remercier tous, toi ma sœur et ton mari, mais plus particulièrement notre ami Dauvil dont j'ai entendu avec émotion les paroles d'adieu qu'il a prononcées sur ma tombe. Je le prie d'aller remercier M. G... pour l'article qu'il va insérer ce soir et que j'ai lu pendant que Dauvil l'écrivait. Merci, au revoir ! »

Si quelques incrédules accusaient notre subconscience d'avoir dicté ces lignes je leur répondrais qu'elles nous causèrent trop d'étonnement par la spontanéité de la communication; car, si nous ne pouvions manquer de penser au brave de Cladous, puisque nous arrivions tous du cimetière, pas un de nous ne pouvait attendre la visite de son âme avant la prochaine réunion du soir.

Chacun pensera de ces faits ce qu'il voudra, je respecte l'opinion de tous. Je raconte des choses vues et c'est tout.

Jusqu'au jour de la rupture de notre petit cercle, le cher docteur vint à chaque séance nous prouver qu'il était présent près de nous et qu'il s'intéressait à nos études.

A cette époque un de mes camarades, en garnison dans une ville voisine, le commandant C..., brèveté d'Etat-Major, perdait l'une de ses filles de la fièvre typhoïde, quinze jours à peine après sa sortie de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis où elle avait été élevée. J'avais appris le malheur qui venait de le frapper, le matin même, par une dame parlant dans la rue à une autre personne qui n'avait dit que ces simples mots : Le pauvre commandant C... a perdu sa fille. Or, si je me souvenais de C... c'était seulement pour avoir été présentés l'un à l'autre devant la caserne, puis pour nous être serré la main plusieurs fois. Mais si je le savais marié, nous n'avions jamais échangé de visites, et j'ignorais le nombre de ses enfants, leur âge et leur sexe ; conséquemment, dans l'histoire suivante, qu'on ne soupçonne ni moi ni mes amis d'avoir rien su de ce que je vais rapporter fidèlement.

Le soir même du jour où j'avais appris la mort de Mlle C. nous venions de commencer notre séance spirite lorsque des coups frappés doucement, faiblement, sous ma main, attirèrent mon attention. « Est-ce un ami ? interrogeai-je. — Non. — Vous êtes connu de nous ? — Non. — Connaissez-vous l'un de nous ? — Non. — Etes-vous décédé ? — Oui. — Depuis quand ? — La nuit dernière. — Voulez-vous vous nommer ? — Oui, Elisabeth-Aline C... — Vous seriez donc la fille du commandant C. ? — Oui. — Ma pauvre enfant, par

quel hasard votre esprit, à peine dépouillé de son enveloppe mortelle, peut-il être attiré ici ? — A Saint-Denis, une de mes amies, dont les parents sont spirites, m'a initiée anx vérités de l'au-delà et, depuis ce matin, je cherche à communiquer avec des spirites. J'ai rencontré le docteur de Cladous qui connaissait ma mère, et c'est par son entremise que je viens vers vous. — Soyez la bienvenue, ma pauvre enfant et dites-nous si nous pouvons vous soulager de quelque manière? — Oui, je serais heureuse que, pour apaiser l'immense douleur de ma mère et la consoler, M. Dauvil, qui connaît mon père, allât dire à ma mère que je vis toujours et que je reste auprès d'elle. — Pourquoi ne pouvez-vous faire cela vous-même ? — Cela m'est de toute impossibilité, je ne puis ni faire le moindre bruit pour attirer l'attention, ni reprendre une forme visible sans que je sois soutenue par des amis initiés à ces mystères. »

Nous représentâmes à Mlle Elisabeth Aline C..., qu'il m'était impossible d'aller faire près de sa mère la démarche qu'elle exigeait de moi. Elle ne me croirait pas et le commandant son père, ne m'accueillerait-il pas d'une façon sévère, sans doute même comme un intrus.

J'exprimai tous mes regrets à cette chère âme et l'unanimité des sentiments de mes amis sembla la convaincre, elle dicta : Merci ! et se retira.

Le lendemain, Ledeski, que j'allais journellement voir à son atelier, si souvent témoin de nos bonnes causeries philosophiques, me montra un journal de la région qui publiait un entrefilet nécrologique où nous pûmes constater que la jeune morte portait bien les prénoms d'Elisabeth-Aline. Mais nous commençions à ne plus nous étonner de rien.

A la séance suivante Aline, comme je la nommerai pendant le cours de ce récit, vint dès que le guéridon fut entouré par Mme Delfini, Ravel et moi. Elle nous apprit que son père avait emmené son corps à Beaune..., elle frappa des coups et dicta : erreur, ce n'est pas Beaune, c'est Bône en Algérie.

Par cette âme délicate nous fûmes au courant des faits accomplis au jour le jour depuis sa mort, le transport de son corps en mer, l'arrivée à Alger, l'enterrement à Bône dans un caveau de famille de sa mère. Elle nous dit que son cercueil était placé sur ceux de son grand-père et de sa grand'-mère.

Un soir, quelques jours après, Aline vint nous dicter très rapidement les lignes qui suivent. Mme Delfini et Ravel, fort intelligents, devinaient presque tous les mots dès la première syllabe, ce que confirmait toujours l'esprit communiquant par une série de petits coups d'ongle rapidement frappés sous la table :

« Mon père retourne en France; il est à Alger à l'hôtel; il s'embarque

demain matin à 8 heures sur le paquebot le *Général Chanzy* et sera à Marseille dans soixante-douze heures ».

Forcé, pour une affaire, de me rendre à Marseille deux jours après cette communication, j'étais, le lendemain de mon arrivée, assis à l'un des beaux cafés de la Cannebière lorsque j'aperçus le commandant C... qui, sans doute, venait de débarquer.

Poussé par un sentiment de vive curiosité que le lecteur comprendra je le rejoignis et lui exprimai toutes mes condoléances bien vives, pour le malheur qui venait de le frapper et auquel j'avais pris une part bien sincère; (on devine que, des communications spirites que nous devions à l'esprit de sa fille, je me serais bien gardé de lui dire un mot). — « D'où venez-vous donc, mon cher commandant? — Hélas! je viens de faire un bien lugubre voyage. J'ai dû accompagner en Algérie les restes mortels de ma chère enfant, et les conduire jusqu'à Bône où ils reposent maintenant avec ceux de son grand-père et de sa grand'mère.

— Avez-vous fait une bonne traversée de retour? — Oui et très rapide vu le beau temps. — Sur quel paquebot êtes-vous revenu? — A bord de l'*Emile Péreire*.

Je songeai : Aline nous a induits en erreur en nous annonçant le départ de son père sur le *Général Chanzy*.

Mais je n'osais faire une question... Pourtant je hasardai une réflexion : — Il me semblait avoir lu que c'était le *Général Chanzy* qu'on attendait, et non l'*Emile Péreire*?

— C'est très vrai, me répondit le commandant C.., c'est le *Chanzy* qui devait me ramener d'Alger, je m'y étais même embarqué à 8 heures du matin, avec ma valise, mais, un peu avant l'heure fixée pour le départ, il survint un accident à la machine, et, à midi, des réparations sans gravité, mais qui demandaient toute la journée, empêchant le départ du *Général Chanzy*, les passagers et le courrier furent transbordés sur l'*Emile Péreire*. »

Ainsi donc l'esprit d'Aline ne nous avait pas trompés lorsque, la veille du départ de son père, elle nous avait dicté : « Demain mon père s'embarquera à 8 heures du matin sur le *Général Chanzy* pour retourner en France ».

Dira-t-on que les pensées réflexes de nos cerveaux étaient la cause d'une communication vraie la veille et non réalisée le lendemain?

L'esprit d'Aline était capable de nous faire savoir ce soir-là que le commandant C..., son père, avait reçu son ordre d'embarquement pour le *Général Chanzy*, mais, ne devinant pas l'avenir, il lui était de toute impossibilité de nous communiquer qu'un accident à la machine causerait, le lendemain, le départ de l'*Emile Péreire*.

Je suis même convaincu que, si le jour du départ de son père, nous avions pu l'évoquer à midi, l'esprit d'Aline eut fait la rectification.

Léopold Dauvil.



A. Aksakof

Son Excellence Alexandre AKSAKOF

Le 17 janvier dernier Aksakof est passé de notre monde imparfait dans un monde meilleur.

Quels services il a rendus à la cause du spiritisme, je crois qu'il est inutile de le dire à nos lecteurs. Il a consacré une grande partie de ses ressources pécuniaires, qui étaient considérables, à la vulgarisation et à la défense des recherches spirites ; grâce à lui nos idées, hier encore si honnies et si dédaigneusement traitées, ont envahi petit à petit tous les milieux cultivés et commencent même à préoccuper les savants. C'est surtout la publication de son grand ouvrage *Animisme et Spiritisme* qui a produit ce résultat. Cette œuvre était une réfutation magistrale d'une doctrine hâtive

et insoutenable d'un philosophe trop estimé dans certains milieux : Edouard de Hartmann.

Aksakof s'était proposé la solution de cette passionnante question : Existe-t-il des fantômes ? Les esprits immortels viennent-ils quelquefois se manifester dans notre monde, comme l'ont cru de très grands philosophes, un Svedenborg ou un Kant, par exemple ? Il voulait poser cette question devant le forum de la science. Pour atteindre son but il a expérimenté longuement, patiemment, sans jamais se laisser décourager, avec les médiums les plus divers et les meilleurs ; il s'est mis au courant de toutes les questions psychologiques ; et finalement il a mis sérieusement la charrue dans un champ qui, depuis que l'humanité existe, était demeuré une *terra incognita*. Il a montré que cette *terre inconnue* pouvait être explorée systématiquement, pourvu qu'on dût y amener les pionniers. Et ce n'est pas parce que le spiritisme répond aux aspirations les plus intimes du cœur humain qu'Aksakof en est devenu le général, suivant l'expression de Carl du Prel ; c'est parce que le grand disparu a pensé qu'il était indigne du savoir moderne de négliger comme il le fait l'étude approfondie de ces questions palpitantes.

La Russie n'étant pas un champ favorable à sa propagande, il tourna ses efforts vers l'Allemagne, pays où, quoi qu'on en dise, les hardiesses de la pensé n'ont jamais effrayé personne, où la discussion est libre pourvu qu'elles demeure élevée et courtoise. Il y fonda les *Psychische Studien* (Etudes psychiques), journal qui demeure encore aujourd'hui, sous l'habile et intelligente direction du Dr Frédéric Maier, le principal porte-parole des spirites d'Outre-Rhin. Il fonda aussi la *Bibliothèque du spiritualisme*, collection des meilleurs ouvrages des savants étrangers sur le spiritualisme.

Il était collaborateur assidu du journal spirite russe *Le Rébus*.

Son deuxième grand ouvrage *Les précurseurs du spiritisme* n'a pas encore obtenu toute la notoriété qu'il mérite ; cependant depuis quelques années déjà il a été traduit en allemand par Feilgenhauer. Petit à petit il fera, lui aussi, son chemin comme tout livre qui a de la valeur, au fur et à mesure que la science et la philosophie s'orienteront davantage de notre côté, quand « la pierre que les maçons ont négligée jusqu'aujourd'hui deviendra la pierre d'angle de l'édifice de demain ».

Depuis longtemps l'enveloppe physique d'Aksakof s'inclinait lentement vers la tombe. Le voilà enfin libéré de ses maux nombreux et nous ne doutons pas un instant qu'il ne continue de l'autre côté l'œuvre grandiose à laquelle il s'était consacré ici-bas.

Terminons par cet extrait de la préface de l'édition allemande d'*Animisme et Spiritisme* : « Au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à

l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes ? N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien ne justifiât ou ne rétribuât toutes les peines que je me suis données ?

« Mais toujours je crois entendre la même réponse : pour l'emploi d'une existence terrestre il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une existence bien plus sublime que l'existence phénoménale.

« Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but quoique par des voies impopulaires et illusoires, suivant la science orthodoxe, mais que je sais plus infaillibles que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du Temple de l'*Esprit* que l'humanité, fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer. »

P. G. L.

2 NOVEMBRE

Ce Jour des Morts, ce jour où tu me fus ravie,
Me parle cependant, non de mort, mais de vie ;
Car je te sens toujours vivante à mon côté.
Si je ne te vois plus, tu ne m'as pas quitté ;
Je te parle sans cesse et sais que tu m'écoutes.
La Mort est impuissante à séparer nos routes ;
Elle ne peut trancher, de ses doigts disséqueurs,
Que les liens des corps, non les liens des cœurs.
C'est pourquoi je n'ai point peur que tu m'abandonnes.
Quand m'arrive un bonheur, c'est toi qui me le donnes,
Je le sais. Un malheur vient-il me visiter,
Je sais que ton amour n'a pu me l'éviter.
Ange, entre le Destin et moi je sens une aile.
Ce que tu fus naguère en ta forme charnelle,
La compagne, l'amie, et la mère, et la sœur,
L'être de dévouement, de pardon, de douceur,
L'âme qui veut sauver et qui se sacrifie,
L'Amour, l'Amour, l'Amour, plus vivant que la Vie,
Plus puissant que la Mort, tu l'es toujours pour moi.
Comme on regarde au Christ, moi je regarde à toi.
Ta tendresse m'entoure, attentive, inquiète :
La Liette envolée est toujours ma Liette ;

Et quand je partirai, — bientôt, — tu m'attendras,
Heureuse, souriante et me tendant les bras,
Comme autrefois au seuil de notre humble demeure.

Oh! vous tous qui m'aimez, priez Dieu que je meure!

Vichy, novembre 1902.

S. H.

Un fait de réincarnation.

Voici un récit qui nous vient d'Amérique à l'appui de la réincarnation. Il n'est pas exempt de toute critique, mais nous le donnons, à la fois parce qu'il apporte une petite pierre de plus à l'édifice, et surtout parce que c'est une grande rareté de voir de semblables preuves nous arriver des pays de langue anglaise. Il est tiré du *Progressive Thinker*, du 13 décembre 1902, n° 681.

« Dans le numéro 670 du même journal, M. Edson Smith, de Santa Ana, Cal., demandait si des Egos spirituels avaient été vus planant au-dessus des lieux où devait se produire une naissance, le *Pathfinder* semblant considérer ce fait comme une preuve indiscutable de la réincarnation. Voici ce qui lui fut répondu :

« J'offre mon expérience personnelle comme un fait, et sans l'intention d'appuyer aucune théorie.

« A l'époque où j'eus l'expérience en question (il y a 28 ans), je ne connaissais absolument rien de la médiumnité, et je n'avais probablement jamais entendu prononcer le mot de réincarnation. J'avais alors 16 ans et j'étais mariée depuis un an.

« Je venais d'apprendre que j'allais être mère, quand j'eus vaguement conscience de la présence constante d'une personnalité invisible. Il me sembla que je savais par intuition que mon compagnon invisible était une femme, et beaucoup plus âgée que moi. Peu à peu sa présence se fit plus sensible. Le troisième mois, après que j'eus ressenti son influence, je pouvais déjà en recevoir par inspiration de longs messages. Elle manifestait le plus grand intérêt pour ma santé et mon bien-être en général, et avec le temps j'entendis sa voix de mieux en mieux et je pus jouir de sa conversation pendant des heures. Elle me donna son nom, sa nationalité et beaucoup de détails sur son histoire personnelle. Elle semblait anxieuse que je la connusse et que je l'aimasse pour elle-même, comme elle disait. Elle faisait de continuels efforts pour se rendre visible et elle y réussit à la fin. Alors, ce fut pour moi une compagne aussi réelle que si elle eut été en chair et en os. Il me suffisait de tirer mes rideaux et de plonger ma chambre dans une demi-obscurité pour que sa présence se manifestât à la fois à ma vue et à mes oreilles.

« Deux ou trois semaines avant la naissance de mon bébé, elle m'informa que le but réel de sa présence était son intention d'entrer dans une nouvelle forme à sa naissance, afin de compléter son expérience terrestre qui avait été abrégée prématurément. J'avoue que je n'avais qu'une conception bien vague de ce qu'elle voulait dire et que ces idées me troublaient fort.

« La nuit qui précéda la naissance de ma fille, je vis ma compagne pour la dernière fois. Elle vint à moi et me dit : « Le temps est venu pour nous deux, soyez courageuse et tout ira bien. »

« Ma fille vint au monde, et ses traits présentèrent aussitôt la réduction parfaite de ceux de l'Esprit, mon amie. Ils différaient totalement de ceux de la famille, et la première remarque de ceux qui la virent, fut : « Tiens ! on ne dirait pas un enfant. Elle paraît au moins 20 ans » (1).

« Je fus grandement surprise quelques années plus tard quand je trouvai par hasard, dans un vieux livre, l'histoire de la femme et le nom que mon amie l'Esprit réclamait comme siens. Les fragments qu'elle m'avait donnés de sa propre histoire s'accordaient avec celle du livre, à l'exception de quelques détails probablement inconnus de l'historien. Je gardais toute cette expérience profondément secrète, car, jeune comme je l'étais, je sentais ce que le monde penserait de la narratrice.

« Un jour (ma fille avait 15 ans) il arriva que l'un des noms de l'Esprit de mon amie fut mentionné en sa présence. Elle se retourna vivement vers moi avec un regard de surprise et dit : « Maman, est-ce que papa ne m'appelait pas ainsi ? » (son père était mort quand elle avait un an). Je lui répondis : « Non, chérie, on ne vous a jamais donné ce nom. » Eh bien ! insista-t-elle, je me rappelle pourtant bien que quelqu'un m'appelait de la sorte quelque part. »

« Pour terminer, j'ajouterai que ma fille a le caractère du personnage historique dont l'Esprit me dit qu'il animait jadis le corps.

« Voilà mes faits. Je n'en donne aucune explication ; s'ils s'accordent avec quelque théorie, tant mieux pour cette théorie. Les théories ont besoin des faits. Les faits sont indépendants et se tiennent tout seuls. »

S. O. *New-Mexico.*

Il serait intéressant de savoir si de semblables faits sont arrivés d'autre part à la connaissance de nos lecteurs, dans des conditions qui permettent d'éliminer ce qui rend le récit précédent peu scientifique, savoir : absence de nom et d'adresse, manque de précision dans les détails, possibilité pour la fille d'avoir entendu sa mère lui donner ce nom dans son enfance, et pour la mère, d'avoir brodé sur des lectures oubliées, un roman subconscient.

G. B.

(1) Il semblerait résulter de ces remarques que le fait de la réincarnation a peut-être été trop généralisé, que certains Esprits seulement se réincarnent dans un but spécial, et qu'il serait assez facile, en somme, de distinguer des autres enfants ceux qui ont une telle origine. Cette hypothèse mériterait d'être considérée. A noter aussi, dans ce cas, que l'incarnation a paru se faire *au dernier moment* et sans période de trouble préalable, contrairement aux idées admises. (*Note du traducteur.*)

APPORTS EXTRAORDINAIRES

Traduit du *Harbinger of Light*, de Melbourne (Australie).

J'ai eu le privilège de pouvoir asssister, avec une douzaine d'autres personnes, à quelques-uns des phénomènes les plus extraordinaires qu'on puisse voir. J'avais été invité à me rendre chez M. Standford, rue Russell, le mardi soir 24 juin, et ce que j'y ai vu surpasse mon expérience de 31 ans de spiritisme. Le médium était M. Bailey, qui avait été visité auparavant par M. Stanford, dans le but de s'assurer qu'il n'avait apporté aucun objet avec lui, et les autres conditions étaient telles que la fraude ou la supercherie étaient rendues impossibles.

Les deux contrôles étaient un Hindou de haute caste, dont j'ai reçu souvent moi-même des communications par deux autres médiums, depuis le 16 juillet 1898, et le Dr E. Robinson, qui mourut en 1864, et fut durant sa vie un orientaliste distingué. Il occupa la chaire de littérature Syro-Chaldéenne, au séminaire théologique de New-York, après avoir visité la Terre Sainte, Bible en main, dans le but d'explorer les localités qui y sont mentionnées; ce qui le conduisit à publier en 1851 ses « Recherches bibliques en Palestine, Sinaï et Arabie Pétrée », pour lesquelles il reçut la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres. Ses « Dernières recherches en Palestine » furent publiées après une seconde visite en ce pays en 1854, et sont un trésor d'érudition. Je mentionne ces circonstances parce qu'elles aideront à expliquer pourquoi il s'intéresse encore passionnément, comme Esprit, à l'archéologie orientale, et pourquoi il a apporté à M. Standford de nombreux manuscrits d'Egypte, d'Asie-Mineure et de Perse, manuscrits récemment exhumés, qui sont encore en la possession de M. Standford ; j'ai eu l'occasion de les examiner ainsi que de très anciennes monnaies et reliques apportées de la même façon de l'Orient.

Le premier phénomène que je vis est assez commun aux Indes, où depuis des siècles les Fakirs médiums le produisent. On me pria de planter une graine de mango à deux pouces en terre dans un pot de fleurs placé sur la table. Cela fait, on me dit de l'examiner dix ou douze minutes après, et je trouvai qu'une tige verte de deux pouces de longueur avait poussé. On me pria de regarder la graine elle-même, je trouvai que son enveloppe avait éclaté, qu'elle commençait à germer, et que quatre ou cinq petites racines étaient sorties du bas de la graine. Je replaçai soigneusement la semence en terre, et après dix ou douze autres minutes je trouvai que la tige avait grandi d'un pouce et demi et qu'il en était sorti trois feuilles très bien formées.

Le second phénomène fut la matérialisation, par le Dr Robinson, d'une de

ses mains, qui parut comme un objet lumineux presque au plafond, et descendit graduellement sur la table, saisit un crayon et écrivit, sur les deux côtés d'une feuille de papier qu'il plaça dans mes mains, les mots suivants :

« Le Dr Robinson au frère S., salut. Lumière pour les derniers jours. »

Je peux ajouter que, le vendredi suivant, le Dr Robinson, me parlant par mon propre médium, m'assura que l'écriture était un fac-simile de la sienne, et me donna une explication de la germination rapide et de la croissance de la graine de mango, me montrant qu'elle s'était accomplie en strict accord avec les lois naturelles.

Vint ensuite une série de phénomènes dirigés par le contrôle Hindou. Un objet pesant tomba sur la table avec bruit, et, la lumière étant rallumée, il se trouva que c'était un fétiche africain. Il se composait d'un fémur humain, presque aussi foncé que de l'acajou, et habillé, pour ainsi dire, d'un vêtement, bien tressé, en paille de millet. Sur la plus grande des trois saillies supérieures était gravée grossièrement une figure humaine. Un petit morceau de nacre de forme triangulaire était enfoncé de façon à représenter le nez ; la tête était couverte d'une espèce de bonnet ou de turban, formé d'une rude chevelure humaine, disposée en forme de nid d'oiseau. Deux des saillies de l'extrémité inférieure figuraient les pieds de cette grotesque idole.

Nous eûmes ensuite une baguette divinatoire, garnie d'un bout d'ébène, telle que les sorciers ont coutume d'en jeter pour voir si les réponses de leurs dieux à leurs invocations seront propices ou non, ce qui se reconnaît à la position dans laquelle elles tombent. Telle fut du moins l'explication que le contrôle indien donna aux assistants.

Un autre instrument de caractère analogue, mais avec un bout d'ivoire, fut de même jeté sur la table.

Quatrièmement, une espèce de plastron, peut-être un tablier, formé de la peau de la tête d'un grand tigre, et qui se porte comme ornement, arriva de la même mystérieuse manière ; quatre os radius de bras humains de couleur brune, et polis à force d'avoir été maniés, à ce qu'il semble, y étaient suspendus.

Tous ces objets avaient été apportés pour être offerts au Dr Peebles, afin qu'il les emportât en Amérique, pour prouver qu'ils peuvent être transportés instantanément du centre d'un continent à des milliers de milles de distance, dans une chambre de Melbourne ; et qu'ils peuvent être décomposés instantanément, pour accomplir l'exploit, en apparence miraculeux de la matière passant à travers les murs. Un des objets apportés quelques jours auparavant était une peau de léopard, mesurant six pieds, du cou au bout de la queue.

Ce sont là des preuves tangibles de l'intervention des Esprits. Ce sont des faits solides, irréfutables, dont on ne peut se débarrasser par des raisonne-

ments ou des railleries. On peut les peser, les mesurer, les manipuler, les examiner avec la plus minutieuse attention. Tout le jargon semi-scientifique, la télépathie, la cérébration inconsciente, l'hallucination, la conscience subliminale, l'automatisme psychologique, la cryptomnésie, la désagrégation de la personnalité, etc., etc., qu'emploient les faux savants dans l'embarras, tout cela est de valeur nulle opposé à l'évidence des sens dans des phénomènes de cette sorte. Voici un médium, assis à une table, dans une chaise, dans un sommeil profond ; il est entouré d'une douzaine d'observateurs intelligents et vigilants. De chaque côté est placé un spectateur attentif qui s'apercevrait du plus léger mouvement de sa part, mais le malheureux ne bouge ni pied, ni main. Cependant voilà un corps pesant que vous entendez tomber, semble-t-il, du plafond. Il se trouve que c'est un objet qui ne peut s'acheter à aucun prix à Melbourne. Ce sont tantôt les langes d'une momie de Thèbes, avec le sable d'Egypte encore adhérent à leur tissu ; tantôt la coiffure d'une tribu des montagnes de l'Inde ; tantôt un oiseau vivant dans son nid de branchages ; tantôt un manuscrit de Suze ou de Persépolis ; tantôt des monnaies de Rome primitive ou de la Grèce antique ; tantôt des poissons vivants avec les algues ruisselantes de l'Océan Pacifique ; ou les ornements personnels d'un chef africain des rives du Congo. Ils sont là ! Qui est-ce qui les a apportés ? Ce n'est pas le médium, ce n'est aucune des personnes du cercle. D'où viennent-ils ? C'est là la question. Niez l'intervention des Esprits et vous allez vous perdre dans un brouillard plus épais que celui qui obscurcit l'intelligence des plus stupides adversaires du spiritisme.

Ci-après voici une liste des manuscrits anciens apportés dans le cercle par les Esprits, et qui sont en la possession actuelle de M. Standford. L'interprétation des hiéroglyphes et des écritures, il est bon de le dire, a été fournie sur le champ par le Dr Robinson, le contrôle du médium. Ce dernier n'a aucune connaissance égyptologique. Les nombres donnent la date de la réception des documents.

— 15 mai 1902 —

— Période Grecque, 84 av. J.-C. —

C'est un récit de discussions de philosophie dans le temple d'Alexandrie, écrit par Athénos, philosophe inconnu. Il contient des allusions à Alexandre, comme guerrier, et à Diogène. Il parle aussi de la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée Philadelphe.

— 23 Juin 1902 —

Hiéroglyphes égyptiens sur papyrus. Cartouche, datée de Ptolémée Ier Soter, qui gouverna l'Egypte après Alexandre le Grand — Sujet : Hymne de louange à Rah, le soleil ailé, le dieu soleil : « O Rah, Esprit de vie et de lumière, tu éclaires cette terre et le monde inférieur... Tu as accordé la justice. Osiris, ton seigneur, t'offre cette prière. »

— 28 avril 1902 —

Ce n'est pas un original, mais une copie par un scribe nommé Athénodore. Elle est en grec classique et a rapport aux conquêtes d'Alexandre le Grand. La copie a été faite au second siècle de notre ère. On suppose que l'original a été perdu. L'écriture est passée, ce qui est attribué à la mauvaise qualité de l'encre, qui ne valait pas celle employée avant J.-C, celle des anciens Romains et des Egyptiens. Ce manuscrit n'a pas été écrit en Egypte, à moins qu'il n'ait été copié à Alexandrie. On peut l'avoir apporté en Egypte.

— 7 juillet 1902 —

5 pièces de monnaie en métal « electron ». Date : Alexandre le Grand. N° 1. Manuscrit sur fragment de parchemin. Hiéroglyphes. Copie d'une inscription sur un obélisque ; date : Thotmès III. — Pophmos, aimé de... et Rah, qui ont élevé cet obélisque l'ont fait placer devant le temple d'Ammon Rah »...

N° 2. Manuscrit sur parchemin. Hiéroglyphes. Ordre d'exécution de Ptarmenès, officier de la maison royale. Le coupable avait volé du grain à un moment où des enfants pleuraient pour en avoir à manger. L'ordre est ainsi conçu : « Livrez le nommé Ptarmenès afin qu'il soit exécuté. » Osiris avait décrété que celui qui vole un orphelin serait puni.

N° 3. Manuscrit. Papyrus hiératique et hiéroglyphes : « Les prêtres d'Osiris, le grand roi, décident d'offrir un sacrifice (ou de tenir une grande assemblée), quand le soleil sera au plus haut. Rameses, aimé de Phtah, sacré par les prêtres d'Ammon Rah.

N° 4. Manuscrit en partie lisible, papyrus grec du II° siècle. Dialogue entre deux philosophes grecs au sujet des écrits d'Aristote, avec commentaires.

N° 5. Manuscrit. Copie d'une inscription sur un obélisque. Date : Auguste César. B., architecte. Obélisque placé devant le palais de Thotmes, en face du Serapeum, et dénommé le grand obélisque.

Trad. par G. B.

L'IDÉE DE DIEU

Quelques réflexions adressées à M. Béra (1).

Non, Monsieur, le spiritisme n'est pas libre d'accepter ou de rejeter l'idée de Dieu ; le spiritisme est déiste ou il n'est pas.

Car qu'est-ce que le spiritisme? N'est-ce pas une méthode d'investigation afin de prouver la survivance de l'âme après la mort de notre corps matériel,

---

(1) Cet article, envoyé par Mme Claire G... pour la *Revue* de février, a dû être retardé d'un mois, comme plusieurs autres sur le même sujet.

et cette méthode ne conduit-elle pas, en ligne directe, au principe spirituel dont l'idée de Dieu est le corollaire indispensable ?

Que serait l'âme désincarnée sans Dieu ?

Un souffle perdu dans les immensités ; — à moins qu'on l'admette entièrement libre, pouvant se gouverner sans loi !

Si c'est là votre pensée, votre système n'est point athée, mais polythéiste, car vous multipliez les dieux à l'infini.

En effet, partant de cette conception hardie, vous supposez les sphères invisibles semblables à une grande république.

Mais, ne confondez-vous pas ? Même une république a nécessairement un chef, un gouvernement du moins.

Un État, qu'il soit républicain ou monarchique, est *hiérarchique ou il n'est pas*, car, avec un système complètement égalitaire, nous tombons dans l'anarchie.

Si tous les individus sont autonomes, dans tout le sens du mot, ils sont tous rois et nécessairement divisés par suite du manque d'unité de direction. Loin d'avoir une république, c'est-à-dire un État organisé, vous aurez le chaos des intelligences dans lequel la cacophonie des volontés diverses et contradictoires rendra toute liberté illusoire.

Transportez ce système dans les régions extra-terrestres, dans le séjour des Invisibles, et vous n'aurez fait que ressusciter la guerre des dieux de l'Olympe, de ces dieux qui, cependant, avaient été mis d'accord, grâce à l'intervention finale du souverain Jupiter.

Non, Monsieur, l'égalité ne peut exister que dans les aspirations : *dans le droit égal au but*, non dans les positions transitoires.

Et ce qui est incontestable pour notre monde visible, l'est au même titre pour le monde invisible.

Si les âmes survivent avec leurs individualités propres, tel que le spiritisme nous le démontre, elles doivent, dans leur nouvelle vie, subir une loi, plus ou moins semblable à celle d'ici-bas ; et qui dit loi, dit législateur.

Donc, il y a un Dieu, c'est-à-dire *une volonté* qui dirige les mondes, les corps et les intelligences.

A part ce raisonnement, qui se base sur la déduction logique, nous avons, comme spirites, d'autres raisons péremptoires pour admettre l'existence d'un Dieu unique, c'est-à-dire d'une souveraine volonté.

Les voici : tout expérimentateur spirite a pu se convaincre que les esprits, en se manifestant, sont loin d'être libres.

Ne répondent-ils pas constamment à nos questions : « Nous n'avons pas le droit de dire telle ou telle chose. »

Et quand on leur demande pourquoi, c'est-à-dire qu'est-ce qui les empêche de nous renseigner, ne nous apprennent-ils pas que ce sont les guides ou chefs des phalanges auxquels ils sont obligés d'obéir ?

Ils ne sont donc pas des dieux autonomes, pas plus que les guides qui, à leur tour, disent subir une volonté supérieure.

Que faut-il conclure de cette superposition de volontés ?

N'est-ce pas que, dans les régions immatérielles *dont nous recevons des messages*, il existe une échelle hiérarchique, et que fatalement cette échelle doit conduire à un sommet. Eh bien, ce sommet, ce point culminant des intelligences et des volontés, encore une fois, *c'est Dieu.*

Certes, notre mental, peu développé, ne peut-il encore réaliser l'ascension de cette échelle infinie qui mène à lui, nous ne pouvons donc pas le définir comme quelque chose qui est à notre portée, mais tout vrai spirite ne doit pas moins être convaincu qu'il existe, parce que *l'idée de Dieu s'impose* à la suite de la plupart des entretiens avec les esprits.

L'inégalité des conditions des âmes désincarnées est une autre raison qui milite en faveur de l'idée de Dieu. En effet, les âmes souffrantes (et certes il y en a), créeraient-elles elles-mêmes leur état de malheur, si elles étaient complètement libres, si elles étaient capables de faire des lois spéciales ?

Si, au-delà du tombeau, un système égalitaire avait cours, tous les désincarnés qui se manifestent, se ressembleraient ; aucun symptôme de supériorité ou d'infériorité relative n'aurait pu se remarquer. Or, tous les investigateurs spirites ont pu se convaincre du contraire.

Cette différence des niveaux implique de nouveau un système hiérarchique et le système hiérarchique, je le répète, conduit à une intelligence suprême, qu'on veuille la nommer Dieu ou autrement. La dénomination de la conception divine ne change point cette conception en elle-même.

Pour cette même raison il me semble de peu d'importance que les humains, à tour de rôle, aient prêté à Dieu la forme d'un astre, d'un animal ou d'un homme ; *pourvu qu'ils aient reconnu une volonté souveraine, le principe absolu du Bien et du Juste.*

Dire que Dieu est l'inconnu et l'inconnaissable n'est pas moins inexact, quoiqu'il me semble oiseux de le proclamer plutôt une Trinité qu'une Binité, voire de se porter garant de son Unité sous une forme limitée quelconque. (La vérité entière, *absolue*, doit être tout à fait en dehors de nos petites conceptions terrestres.)

Car Celui qui s'est manifesté par des œuvres infinies, d'une grandeur et d'une beauté splendide, Celui dont les lois révèlent une sagesse admirable, enfin Celui qui s'impose par sa perfection, saurait-il être l'inconnu, l'inconnaissable ?

La sagesse des nations ne dit-elle pas : « A l'œuvre on connaît l'artisan ? »

Et ce qui est vrai pour nos grands génies, nos grands artistes, qui nous obligent et nous charment par leurs créations, ne le serait-il pas pour Dieu ? Quand les génies s'imposent, le Génie des génies ne s'imposerait-il pas ?

Quel étrange manque de logique !

Non, si nous nions Dieu, c'est-à-dire une intelligence première qui a présidé et qui préside au Cosmos, nous sommes en contradiction avec nous-mêmes, et nous nous heurtons à la plus imposante des impossibilités.

Nier Dieu, pour la seule raison que nous ne pouvons le contempler de face, c'est douter de l'immensité, parce que nous sentons ne pouvoir jamais la franchir.

. . . .

Au Congrès spirite de 1900, un orateur, en parlant de Dieu, disait qu'il est inaccessible. Je profite de cette occasion pour repousser cette opinion qui ne saurait davantage être conforme au spiritisme ; car elle lui enlève son caractère consolant qui fait sa plus grande valeur.

En effet, si Dieu est inaccessible, comment nos aspirations, nos prières arriveraient-elles à lui ?

Cependant, par nos expériences spirites, nous pouvons constater que nos prières, c'est-à-dire nos pensées pieuses, ont la force réelle d'attirer à nous des fluides supérieurs, j'oserai dire, divins, dans certains cas.

Et, s'il n'y avait pas un Dieu accessible à nos aspirations, à quoi serviraient nos prières pour les morts, *avec les morts*, comme les spirites ont coutume de faire dans leurs évocations ?

N'est-ce pas peine perdue que de parler à un Dieu inaccessible ?

Eh bien, au contraire, n'avons-nous pas, par le spiritisme, des preuves nombreuses que nos souhaits ardents vers Dieu aident les âmes souffrantes à se dégager de l'atmosphère terrestre ?

En outre, les esprits ne nous ont-ils pas appris que les âmes élevées habitent les sphères où devient sensible Celui qui est le *Non-Egal* ? (Sainte Philomène s'exprime ainsi dans une évocation).

Ils nous tromperaient donc tous systématiquement, même ceux qui nous imposent par leur langage élevé !

Mais alors que devient le spiritisme ?

Où en est le bénéfice si, malgré nos merveilleux résultats, obtenus depuis Justin Kerner, en 1824, jusqu'à nos jours, nous croyons pouvoir nier Dieu, ou, du moins, le refouler, « à la façon des panthéistes, dans la plus vague des abstractions, en en faisant une chimère inaccessible et inconnaissable »?

Ne vaudrait-il pas mieux laisser là toute pratique occulte, vivre au jour le jour, en bon matérialiste, sans nous exposer aux flèches empoisonnées de nos adversaires ?

En tous cas nous y gagnerions, car, sans Dieu, par conséquent sans la prière, les évocations peuvent être dangereuses, voire néfastes, autant au point de vue physique que moral.

Non, soyons logiques avant tout, et avouons que : tel que le catholi-

cisme actuel implique l'obéissance envers l'Eglise de Rome, tel le spiritisme implique la croyance en Dieu.

Ceux qui n'admettent pas cette manière de voir sont des expérimentateurs, non des spirites dans le *seul sens du mot.*

CLAIRE G.

L'IDEE DE DIEU

LETTRE A M. G. BÉRA.

La controverse soulevée par votre article « l'Idée de Dieu » a fait couler déjà pas mal d'encre et elle est menacée de se prolonger indéfiniment et sans aucun profit pour la cause que nous défendons, à moins que la question ne soit envisagée sous son réel point de vue, c'est-à-dire qu'on n'en détermine le caractère, qu'on n'en précise le sens qu'on y attache.

Vous avez lu, dites-vous, avec grand intérêt, la réponse de M. L. Denis et la mienne à votre article sur « l'Idée de Dieu », mais le charme de notre poésie ne vous a pas convaincu.

Je le regrette pour vous, quoique je n'en sois nullement froissé. Je sais que certains esprits sont plus accessibles aux critiques qu'aux apologies et que, pour dissiper les ombres jetées par le matérialisme sur le tableau grandiose et divin de la création, la réfutation des objections posées est la plus convaincante des preuves. Nous acceptons donc le défi. Mais, au préalable, il est nécessaire que vous nous fassiez savoir quelle est votre « Idée de Dieu » à vous ; car jusqu'à présent vous n'en avez soufflé mot. Dans les deux longs articles que la Revue a publiés sur ce sujet, vous avez critiqué, censuré, tous les autres, mais vous ne nous avez pas dit quel Dieu vous voulez mettre à la place ; vous avez éludé ce point essentiel et capital pour que nous puissions nous entendre.

On peut admettre une divergence d'opinions sur les questions d'ordre secondaire, telles que « la Réincarnation, les communications spirites, la psychographie... » sans pour cela être l'objet « de l'ostracisme et de l'excommunication de ses frères » ; mais il n'en est point de même pour celle qui touche à l'Etre suprême, et il n'y a pas deux manières d'interpréter cette grande cause première.

« L'idée de Dieu » est la pierre angulaire de notre doctrine, et il importe qu'elle soit définie d'une manière claire et précise pour qu'il n'y ait pas de malentendu ni de dissensions parmi nous. Tous les spirites vous sauront gré des lumières dont vous pourrez éclairer cette intéressante question ; car, tous, nous n'avons qu'un désir et qu'un but, celui de connaître la vérité.

Pour votre gouverne et pour vous éclairer sur notre profession de foi, le

Dieu que nous proclamons et que nous avons la prétention de connaître dans ses attributs, car nous l'avons cherché dans la philosophie qui est la science de la vie, avec la Raison et rien que la Raison, entièrement délivrés de tous les préjugés, notre Dieu à nous, c'est l'Etre infini. Il est infiniment tout ce qu'il est : infiniment puissant, juste, bon, sage... Il est éternel, immuable, omni et prescient... Il est l'infinie perfection, la causalité absolue. Ou, comme le conçoit le spiritisme, c'est l'Etre absolu, parfait, nécessaire, universel. Ce Dieu est donné par la raison, c'est le seul vrai et, sur cette origine, tous les spirites s'accordent.

Prof. C. MOUTONNIER.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(*Suite*)

DOUZIÈME SÉANCE

Suivant la promesse faite à l'invisible, on tint une séance le soir suivant, de 9 h. 30 environ, à 11 h. 30 ou un peu plus tard. Mlle Nilda, Mme Marie, le Dr Bianchi et l'auteur de ces lignes y assistèrent tout le temps ; le chevalier Baudolino et la servante Rose entrèrent de temps à autre dans la pièce où la séance avait lieu.

Le contrôle personnel ne fut pas des plus rigoureux, et tout se passa dans l'obscurité : ainsi l'avait demandé l'invisible, en raison du manque de substance dynamique émanant du groupe.

Je ne suis pas facile à satisfaire en ce qui regarde le phénoménisme pratique, et voilà pourquoi j'aime bien un peu de contrôle. Mais le Dr Bianchi, qui, avant de prendre part à la première séance, se disait sceptique (l'éminent gynécologue Carlo Guelmi me l'avait même donné pour un athée), fut moins rigoureux ; il se contenta des preuves de cette séance, et en sortit convaincu de la sincérité et du caractère sérieux des phénomènes qui s'y produisirent (1). Peut-être eut-il l'occasion de constater personnellement des faits qui suffirent à faire brèche dans son scepticisme.

(1) Peu de temps après, il lut mon « Recueil de faits pour la solution du problème psychologique « Pour ou contre le spiritisme ? », dont je lui avais offert un exemplaire, et, m'écrivit le billet suivant :

« Le Dr P. Benigno Bianchi, professeur d'ophtalmoiatrie et de clinique oculaire exprime tous ses remerciements au prof. Falcomer pour le livre envoyé par ce dernier. En présence d'une telle multitude de faits, non seulement il se sent ébranlé dans son scepticisme, mais il désirerait voir d'autres faits et assister à d'autres expériences, afin d'avoir l'occasion d'approfondir le problème obscur du spiritisme ».

Université royale de Pavie.

On sait que dans notre camp nous ne cherchons pas à remuer ciel et terre pour convaincre ; un seul mot peut suffire, comme le pense Aksakof.

Je dois être bref; je raconterai donc en peu de mots les faits plus ou moins bien constatés.

Effets divers

a) Mouvements variés et lévitation du guéridon, au contact.

b) Attouchements de doigts *sui generis*, et de doigts capables de toucher le visage ou de tirer les cheveux des spectateurs.

*
* *

c) Les assistants demandent, sans l'obtenir, que le portefeuille du docteur soit enlevé de sa poche par l'invisible. En revanche, et à la grande surprise de tous, le porte-monnaie de la jeune fille, qui se trouvait dans une sacoche sur laquelle elle était assise pendant que ses mains étaient dans la chaîne, est enlevé et projeté sur le tapis.

*
* *

d) Description typtologique du portefeuille en question, qui n'a été vu par aucun des compagnons de séance du docteur, et indication de choses connues de lui et inconnues d'eux.

*
* *

Donc, en raison du manque de contrôle, je n'ai été guère satisfait de cette séance bien qu'on n'ait découvert aucune mystification ; mais un fait mérite mon entière confiance : j'ai senti des doigts m'effleurer le front avec une morbidesse inimitable.

TREIZIÈME SÉANCE

Cette séance fut la dernière de celles que me donna Mlle Nilda et auxquelles j'assistai sur l'invitation de Mme Marie. Je me rencontrai ce jour-là avec les deux dames professeurs dont j'ai parlé plus haut. La séance eut lieu le 15 décembre, de 8 h. 30 à 10 h 30 du soir.

Effets divers.

Hormis une typtologie dénuée d'intérêt, une faible variation de poids et un rhythme monotone de coups frappés, je n'ai rien pu observer, malgré l'apparente bonne volonté du groupe, les invitations qu'il adressa à l'occulte, la musique, l'obscurité ou la lumière.

APPENDICE

En dehors des séances que nous avons décrites ici, d'autres séances eurent lieu avec notre même sujet, mais plutôt « à la bonne franquette » et presque toujours entre personnes intimes ; et des phénomènes spontanés se produisirent lorsqu'elle était présente dans la demeure des Taverna. L'au-

teur de ces lignes doit en faire mention, parce que le fait lui a été répété maintes fois; et la plus grande partie de ces phénomènes ont montré que ses facultés psychiques non seulement persistaient, mais parfois devenaient encore plus intenses. Parmi ces phénomènes nombreux, — clochettes se mettant à sonner d'une façon énigmatique, fleurs fraîches merveilleusement apportées en pleine lumière, messages annonçant des événements qui, plus tard se sont réalisés au loin, etc., l'auteur choisira un phénomène, un seul, à cause de la défiance qu'il a éprouvée envers les sujets en général toutes les fois qu'on ne les a pas placés dans des conditions où toute mystification est impossible.

On sait qu'ils peuvent tromper, non seulement par leur volonté personnelle et exclusive, mais par une suggestion mentale venant d'autrui; la science télépathique officielle, pour ainsi l'appeler, enseigne maintenant qu'un sujet peut tromper par une suggestion qui lui est transmise télépathiquement, soit par une personne présente, soit par une personne décédée.

Or, relativement à ces séances « à la bonne franquette », et aux phénomènes spontanés qu'on y observa, on peut dire, sans vouloir faire de la critique pour le plaisir d'en faire, que notre sujet n'était pas toujours dans les conditions requises.

*
* *

Un soir, dans la maison G., à la lumière, et en présence de témoins différents de ceux qu'on a mentionnés un peu plus haut, pendant que Mlle Nilda et Mme Marie se tenaient près du guéridon, le Dr Bianchi demanda à la force accoutumée qui le faisait mouvoir d'une manière intelligente, si elle pourrait lui indiquer le nom de ses oncles défunts et lui révéler un secret de famille. Or, au moyen de coups frappés par le guéridon, la force en question lui communiqua avec précision non-seulement le nom, mais le secret; elle le lui dévoila même au point que le docteur dut s'écrier : « Cessez ! » attendu qu'il ne lui convenait pas que les assistants en apprissent davantage.

Le docteur me raconta ce phénomène plusieurs fois en présence d'une autre personne; il m'a donné sa parole de gentilhomme qu'à la séance en question il ne se trouvait personne qui pût connaître les choses ainsi révélées, que lui-même d'ailleurs avait niées. Le 6 février 1901, il réitérait l'expression de sa conviction, dans une lettre qu'il m'adressait en réponse aux questions et aux doutes que je lui avais soumis relativement à l'authenticité de la réponse typtologique. Voici cette lettre :

Cher professeur Falcomer,

Je réponds volontiers à vos questions catégoriques, heureux de pouvoir me rendre utile en disant toute la vérité, et la vérité seule.

1° Les personnes présentes à la séance spirite qui eut lieu à la maison G...

ignoraient *absolument* (et tous indistinctement) les noms de mes oncles et le secret de ma famille.

2° Le guéridon ne révéla rien qui ne fût déjà connu de moi.

3° Je désirais expérimenter d'une autre manière avec le guéridon pour savoir quelque chose relativement à des personnes de ma famille qui résident au loin; mais dans ce moment je ne pensais pas au secret dont je viens de parler; je ne m'en souvenais pas, — pas plus d'ailleurs que des noms de mes oncles défunts.

4° Je fis arrêter les réponses de la table, parce qu'il ne me convenait pas que d'autres que moi pussent avoir connaissance des choses et des secrets de ma famille.

5° Je n'ai pu transmettre par la pensée aux personnes présentes les noms des miens ou les secrets de ma famille, car à ce moment j'étais bien loin moi-même de me rappeler ces circonstances.

6° « Si le phénomène en question est authentique, quelle explication doit-on en donner, d'après vous? » Je ne puis répondre évasivement à cette question : je ne m'en sens pas le droit. D'abord, la forme dubitative « Si... » doit disparaître entièrement, car le fait est vrai et authentique sans le moindre doute possible; mais quant à l'explication, je me hasarderais à proposer l'hypothèse spirite, sans pourtant insister : n'étant pas suffisamment versé dans de telles études, je ne veux pas avoir l'air de faire le savant en des matières sur lesquelles je ne puis, faute de l'érudition nécessaire, proposer des théories précises; mais, ne pouvant m'expliquer autrement le phénomène, j'incline à le considérer comme un phénomène spirite.

7° L'ensemble des faits observés et constatés par moi au cours de diverses séances a profondément ébranlé mon scepticisme; et maintenant je ne puis plus me donner comme un sceptique, du moment que des faits nombreux m'inclinent à croire au spiritualisme.

Je suis, avec un parfait dévouement, etc.

Dr P. Bianchi,

Professeur Falcomer

La Matière et l'Esprit

Comme nous l'avons vu dans les récents articles de MM. Béra et Léon Denis, ainsi que par les lettres et réponses que ces articles ont provoquées, l'idée de Dieu que se font les hommes varie à l'infini, et l'on en trouve presque autant de conceptions qu'il y a de formes de religions sur notre petit globe, ce qui est bien peu, on en conviendra, quand on songe à la multitude des

sphères habitées très probablement par des humanités plus ou moins semblables à la nôtre.

L'homme qui a tant de peine à trouver Dieu ou à en définir l'idée, et qui croit fermement à la réalité de la matière qu'il peut voir et toucher, serait bien surpris si l'on émettait devant lui une théorie tendant à lui démontrer que cette matière n'existe réellement pas et que tout ce qu'il voit sur notre plan physique n'est qu'apparence et illusion.

Dans la nature, deux forces sont continuellement en présence, force centripète et force centrifuge. Lorsque la première de ces forces est dominante, nous avons les corps les plus denses ; dans le cas contraire, lorsque la force centrifuge domine, nous avons les corps de plus en plus subtils, jusqu'à l'état ethérique et au-delà.

La nature peut donc passer par différents états et même devenir, à un moment, invisible pour nos yeux humains, mais le clairvoyant lui, peut dans bien des cas percevoir les états plus subtils de la matière.

Ainsi, il nous est possible de nous rendre compte des objets extérieurs sous différents aspects, longueur, largeur, épaisseur, couleur, odeur, etc. ; lequel de ces différents aspects est l'objet lui-même.

Voilà ce que dit à ce sujet J. C. Chatterji (1).

« Jetons un coup d'œil autour de nous dans le monde extérieur ; si nous considérons un objet quelconque, physique ou hyperphysique, nous verrons que nous n'en connaissons rien qui ne soit un effet du mouvement sur nous.

Pour nous en rendre compte, prenons un objet, cette admirable fleur, par exemple. Qu'est-ce donc que cette fleur ?

Ce que nous appelons « fleur » n'est qu'un arrangement, une agglomération d'un certain nombre de qualités : couleur, odeur, douceur, contact, fraîcheur, poids, etc... ; à tous ces effets groupés ensemble nous donnons le nom de « fleur ». Or l'analyse nous montrera que chacune de ces sensations ainsi groupées est le produit d'un mouvement. En premier lieu, ce que vous appelez « couleur » n'est que l'effet des vibrations agissant sur votre rétine. Ces vibrations sont transmises par le nerf optique au cerveau, et du cerveau à la nature hyperphysique ou astrale. De l'astrale, la transmission se fait au mental et alors vous voyez l'objet. C'est donc cette action subtile sur la rétine, action transmise au nerf, au cerveau, à l'astral, enfin au mental, c'est ce simple petit *effet* qui vous donne la notion de la couleur. Votre couleur n'est donc pas ma couleur. Les vibrations sont les mêmes ; elles affectent la rétine de votre œil, et celle du mien ; mais l'effet produit sur vous n'est pas identique à l'effet produit sur moi. Chaque homme voit sa couleur : c'est par convention que nous leur donnons le même nom. Vous dites que cela est

(1) *La philosophie ésotérique de l'Inde*, pages 28 et suivantes.

blanc, moi aussi, mais cela ne prouve pas que la sensation que nous convenons de nommer ainsi soit la même pour nous deux.

Passons à l'odeur ; même raisonnement, l'odeur n'est que l'effet d'une vibration agissant sur le nerf olfactif. L'action se transmet comme dans le cas précédent. De même pour le goût... Ce raisonnement s'applique à toutes nos sensations, même hyperphysiques : Pour le clairaudient cette fleur parle ; bien plus, elle est musicale, car c'est l'effet d'une vibration musicale qui lui donne sa forme. Ceux qui ont lu l'ouvrage de Mme Watts savent comment elle a pu produire, au moyen de notes musicales, des formes de fougères et de fleurs admirables. Ces expériences, et d'autres encore, tendent à montrer que les formes, dans la nature, résultent de vibrations rythmiques. C'est ce que les Maîtres de tout temps ont enseigné. Ainsi, la musique même de cette fleur, si vous pouviez l'entendre, serait encore l'effet d'une vibration sur vous.

La résistance au contact n'est que l'effet d'un état vibratoire résultant des deux tendances contraires universellement présentes dans la nature manifestée, tendance au rapprochement et à l'éloignement, attraction et répulsion, force centripète et force centrifuge. Ces deux forces, en relations variables, produisent les divers états de la matière Lorsque l'attraction domine vous avez les corps les plus durs ; lorsque la force expansive prend le dessus, vous avez une substance de moins en moins compacte. Le solide se réduit à l'état liquide, le liquide devient gaz. Plus loin encore, nous trouvons les états éthériques de la matière. Ainsi la dureté, la mollesse, ne sont que la résultante de deux forces : attraction et répulsion.

Si vous perceviez le poids de cette fleur, ce « poids » n'est encore que l'effet de votre opposition au rapprochement de la fleur de la Terre. L'enfant même apprend que l'atome attire l'atome et que la Terre attire tout vers son centre. Les étoiles attirent la Terre et la Terre attire les étoiles, comme elle attire ce qui est à sa propre surface ; tendance continuelle des choses à s'embrasser mutuellement comme par amour. Cette manifestation cosmique, cet amour universel, est ce que vous appelez la Gravitation.

Enfin la douceur au toucher, comme la rugosité son contraire, n'est encore qu'une disposition particulière des molécules, due à la nature de la matière, à sa consistance, et nous avons vu que cette consistance procède de l'attraction et de la répulsion, ou du mouvement passif et actif.

Ainsi en analysant cette fleur, vous voyez qu'elle ne se compose que d'un ensemble d'*effets*. « Mais, objecterez-vous, il y a pourtant là des atomes, des molécules attirées, repoussées, groupées d'une certaine manière et qui forment la fleur ». Je crains que votre raisonnement ne soit en réalité bien illusoire. Quelqu'un de vous a-t-il vu un atome ? J'entends l'atome du physicien, car celui du chimiste est encore un composé. Supposons que vous

puissiez percevoir un véritable atome : vous le percevrez fatalement sous forme de couleur, de contact, enfin d'une qualité déterminée. Or vous avez vu que toutes ces qualités sont les résultats du mouvement, rien de plus. Mais où donc est votre atome? Dans le rêve du physicien. Tout disparaît dans le *mouvement*. Ceux qui n'ont jamais concentré leur attention sur ces questions ne comprendront évidemment pas ; mais qu'ils suivent cette indication, qu'ils réfléchissent, et alors ils verront quelle profonde vérité il y a dans cette assertion que l'Univers, en tant qu'objet de notre conscience, est *mouvement*, et rien que *mouvement*.

Il est aujourd'hui scientifiquement démontré que notre corps physique se renouvelle entièrement dans un espace de temps d'environ sept années ; mais si d'un autre côté les atomes dont se compose ce corps physique ne sont que l'effet d'une illusion, quel est donc l'observateur, le témoin qui enregistre ces changements, qui conserve et qui se souvient de toutes ces impressions? N'est-ce pas l'Esprit immatériel *sans forme*, qui seul est réel, immuable, éternel.

E. Lebel.

QUELQUES MOTS DE RÉPONSE

Dans un entrefilet faisant suite à mon article du mois de janvier, M. Béra me fait l'honneur d'être de mon avis sur l'idée de Dieu que j'y ai émise ; mais je suis surpris qu'un esprit de sa valeur semble s'attacher à vouloir n'admettre que l'imperfection divine dans les manifestations évolutives de la vie sur notre plan physique actuel.

« Puisque nous faisons partie de la Divinité, et que nous sommes imparfaits, Dieu aussi est imparfait », dit M. Béra.

Soit, je l'admets volontiers, pour un instant, mais où commence l'imperfection et où finit-elle?

Le Bien, le Mal, ne sont que des relativités. Ce qui est bien ou parfait pour moi peut être mal ou imparfait pour vous, ce qui est un bien aujourd'hui, peut être un mal demain et ainsi de suite ; dans notre monde de changements et d'illusions constants il ne peut y avoir rien d'absolu.

Il est aussi puéril, à mon sens, de dire : Dieu est bon, que Dieu est mauvais ; Dieu est juste, que Dieu est injuste ; Dieu est parfait, que Dieu est imparfait.

Dieu ne peut être ni bon ni mauvais, ni parfait, ni imparfait.

Il est l'*absolu* et dans l'Absolu toute différenciation cesse.

Quant à nous qui sommes involués de cet absolu dont nous sommes la manifestation, l'idée, et vers lequel nous évoluons actuellement, nous

sommes bien obligés de passer par les oscillations extrêmes du bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste, du Parfait et de l'Imparfait, jusqu'à ce qu'ayant trouvé enfin le point équilibrant, résultant de toutes ces manifestations extrêmes, nous soyons identifiés avec l'Absolu ; car sans toutes ces oscillations nous ne pourrions pas être manifestés et serions restés dans l'Absolu sans personnalité ; autrement dit nous n'existerions pas.

Ce sont les différentes manifestations qui nous font nous rendre compte que nous existons et que nous évoluons, et tant que nous ne serons pas rentrés dans l'Absolu tout en y conservant la personnalité acquise dans les manifestations des différents plans sur lesquels nous aurons évolué, nous serons ballottés entre le Bien, le Mal, le Juste, l'Injuste, le Parfait et l'Imparfait *relatifs*.

E. Lebel.

UN FAIT HISTORIQUE

Il est souvent question des phénomènes d'apparition, de télépathie, de transmission de pensée, des avertissements mystérieux, que le mépris des savants relègue parmi les erreurs de la crédulité populaire et qui occupent aujourd'hui dans la psychologie une part sans cesse plus considérable. Voici un singulier fait d'apparition qui intéressera les lecteurs de la *Revue Spirite*. Un Anglais sir John Lily, raconte dans son œuvre « Monarchy or no Monarchy » le fait historique suivant : « En 1628, un homme âgé, du nom de William Parker, ayant appartenu à la maison du duc de Buckingham et qui avait été en relations très intimes avec le père du duc, vit deux fois Georges Villiers (le père du duc) lui apparaître et la seconde fois le fantôme lui dit ce qui suit : « Mon cher ami, je sais que vous aviez pour moi une grande affection et que vous avez reporté cette affection sur mon fils... Comme vous devez bien me reconnaître pour son père, je vous prie, dites-lui telles et telles choses (que le fantôme indiqua), entre autres qu'il renonce à la société de telles ou telles personnes, sinon sa mort sera aussi certaine que soudaine... » Parker fut très étonné, reconnaissant dans l'apparition le vieux duc qu'il affectionnait beaucoup, mais s'imaginant avoir rêvé et ne voulant pas effrayer le jeune duc d'après des renseignements qui lui paraissaient si peu sûrs ; il garda le silence, d'autant plus que, sachant le jeune homme incrédule et sceptique, il craignait qu'il ne se moquât de lui en l'appelant visionnaire et vieux radoteur. Quelques nuits plus tard le vieux duc apparut une troisième fois et semblant furieux contre Parker s'avança vers lui et dit : « Je vous croyais mon ami et celui de mon fils... Pourquoi n'avez-vous pas dit à mon fils que je vous ai apparu ?... et pourquoi ne lui avez-vous pas donné l'avis dont je vous ai chargé ?... Je vous demande donc expressément de le faire le plus tôt possible, attendu

que sa mort sera aussi certaine que soudaine »... Parker très effrayé, cette fois, répondit que connaissant si bien le jeune duc et le sachant incrédule et sceptique, il était sûr que celui-ci recevrait fort mal son avis, mais qu'il promettait de lui dire toute la vérité. — « S'il ne veut pas croire, répondit le fantôme, dites-lui le secret suivant, que lui seul et moi au monde connaissons. » (Ici le spectre communiqua à Parker le secret). — Parker convaincu maintenant qu'il ne rêvait pas, et que vraiment il avait vu l'apparition du vieux duc, raconta le lendemain au jeune duc tout ce qui lui était arrivé. Mais le jeune homme pour toute réponse se mit à rire bruyamment. Alors Parker lui fit part du secret confié par son père. Le duc fut très étonné et demeura quelque temps pensif, ensuite il déclara que le diable seul avait pu lui révéler cela ; mais malgré tout il ne tint aucun compte de ces avis paternels et continua sa vie de débauche. — Quelques jours après le vieux duc apparut encore à Parker et lui dit d'un ton profondément affecté : « Merci, mon cher ami, j'étais présent lorsque vous avez parlé à mon fils et je sais qu'il n'a tenu aucun compte de mes avis... Je vous en prie, avertissez-le à l'instant, une dernière fois, que s'il ne quitte pas ses amis de débauche, il mourra frappé d'un coup de poignard ».

Cette prédiction s'accomplit à la lettre, car le 23 août 1628 le duc de Buckingham fut poignardé par Felton ».

JOSEPH DE KRONHEML.

LES DANGERS DU SPIRITISME

Les adversaires du spiritisme ont fait grand bruit récemment d'un accident mortel qu'il leur plait d'attribuer aux pratiques spirites. La haine, l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules lui donner une telle interprétation. Bien que la plus élémentaire connaissance de la question, et des conditions dans lesquelles la victime imprudente a trouvé la mort, démontrent jusqu'à l'évidence que le spiritisme n'a rien à voir dans ce fatal événement, nous profitons de l'occasion pour répéter ce que nous avons dit tant de fois : que c'est faussement qu'on nous accuse « d'empoisonner, sciemment et dans un but de lucre, l'esprit de nos contemporains en les poussant à des pratiques dangereuses. » Nous n'avons cessé de répéter qu'il y a danger réel pour le corps, pour l'esprit et pour le bien-être matériel, à s'abandonner *sans guide et sans boussole* sur la mer, semée d'écueils, du monde des invisibles. Tous les véritables investigateurs, qui ont pris la peine et le temps suffisant pour se livrer à des recherches sérieuses, ont poussé le même cri d'alarme, et les mêmes exhortations à la prudence. Nous avons dit et répété qu'il y a des illusions, qui viennent de ce que les médiums peuvent, avec la plus entière bonne foi, se tromper, par suggestion inconsciente, déséquilibrement mental, ou auto-suggestion; et que l'autre monde, se composant des mêmes êtres que celui-ci avec tous leurs défauts, on est exposé, si l'on ne prend pas les

précautions voulues — qui sont par-dessus tout le sérieux, l'instruction et l'usage vigilant de la raison calme, froide, et surtout *scientifiquement exercée* — à devenir la proie d'esprits menteurs, flatteurs, obsesseurs, en un mot pernicieux à tous égards.

Plus que jamais, à notre époque où le spiritisme se développe de plus en plus, où les phénomènes se multiplient — et où l'on rencontre de nombreux exemples de petits groupes intimes qui se réunissent sans direction, sur quelques indications de hasard, et ne se proposent guère que l'amusement et la distraction — nous croyons indispensable de rappeler ces sages préceptes.

Quelques journaux, moins hostiles, ou plutôt possédant des rédacteurs plus instruits, ont présenté la question à leurs lecteurs sous un jour plus sensé, et l'article suivant que nous extrayons de la « Presse » du 11 janvier, nous paraît à ce titre mériter de devoir être reproduit. Il est certainement écrit par quelqu'un qui sait que la vérité scientifique existe, mais que, comme toute nouvelle vérité, elle présente des dangers contre lesquels l'étude suffit généralement pour assurer une protection efficace. La vapeur, l'électricité, tout ce qui nous est bon et utile, ne comporte-t-il pas aussi des dangers très réels pour les ignorants et les imprudents? Il n'en est ni plus ni moins avec le spiritisme. Voici ce que dit M. Xavier Pelletier :

« Un jeune homme, fort intelligent d'ailleurs et s'occupant trop d'occultisme, vient de succomber à une expérience extravagante. Pour permettre à son *corps astral*, à son âme, de se dégager de son corps physique et d'errer dans l'espace, il imagina de s'endormir au moyen d'un appareil fort compliqué, lui versant d'une façon continue, et goutte à goutte, un mélange d'eau, d'éther et de chloroforme. Il ne convient pas d'examiner particulièrement cette singulière façon de dégager, d'extérioriser son double. En l'espèce, c'était le suicide certain. Et il était infiniment plus facile, et sans grand danger, d'arriver à cette extériorisation du moi au moyen de l'état profond d'hypnose, prudemment provoqué et si bien connu aujourd'hui par les remarquables travaux de M. de Rochas.

« Il faut que cette mort lamentable soit un avertissement sérieux sur les dangers trop méconnus de l'étude maladroite des sciences psychiques. Il ne sera pas question ici de l'état mental révélé par ce cas spécial. Cet état mental, il sera utile de l'étudier plus longuement un jour, car il est beaucoup plus fréquent qu'on ne se l'imagine et il n'est que l'expression ultime d'une déchéance cérébrale, dont les manifestations s'affirment de plus en plus graves sous les formes les plus complexes et surtout chez les jeunes gens. N'envisageons que les résultats de cette manie de fouiller dans l'inconnu, dans le mystère, sans la moindre étude préalable.

« Si l'on se doutait du nombre de pelles qu'on peut ramasser dans ce sport d'occultisme! Si l'on savait à quelles catastrophes immédiates ou médiates on s'expose! Sans parler du discrédit qu'apportent aux sciences psychiques *vraies* les spirites amateurs qui font se trémousser les pieds de tables, et

s'imaginent, en toute candeur, converser avec Socrate ou Tamerlan, alors qu'ils s'entretiennent sans beauté avec eux-mêmes, il y a dans les expériences psychiques mal dirigées des surprises déplorables. Et il peut arriver à ceux qui marchent sans guide sur ce terrain encore mal connu ce qui adviendrait à un ignorant qui mélangerait au hasard les produits chimiques d'un laboratoire.

« S'agit-il d'hypnotisme? Il est des maniaques qui endorment les gens à œil que veux-tu... et qui ne les réveillent pas toujours, parce qu'ils ne savent pas. Ce sont alors des crises de nerfs qui n'en finissent plus, des contractures persistantes et souvent le développement d'une hystérie jusqu'alors non révélée ou de névroses fort sérieuses. Les amateurs plus documentés poussent leur sujet jusqu'au somnambulisme, et pour montrer qu'ils sont tout à fait informés et en puissance d'un irrésistible fluide — ce qui impressionne les dames! — ils font du patient bénévole un automate entraîné aux pires accidents nerveux.

« S'agit-il de provoquer des phénomènes médianimiques? Les expériences se font sans contrôle, sans méthode. On s'amuse beaucoup parce qu'il n'est pas habituel d'entendre des coups frappés dans les murs, de voir des tables se promener en l'air, et parce que les gens adorent avoir peur. Ils auraient mieux peur encore s'ils avaient la notion de ce qui les menace et savaient à quels détraquements cérébraux ils sont candidats.

« Même les expériences les plus prudemment conduites ne sauraient être toujours inoffensives. Certains tempéraments devront s'en écarter absolument, car certaines provoquent, telles les matérialisations, une soustraction de force nerveuse évidente, se traduisant par une fatigue extrême chez les assistants.

« Il est enfin une catégorie de recherches qu'on doit essentiellement et dans tous les cas s'interdire : je veux parler de tout ce qui touche la *Goëtie*.

« Ce sont là des évocations redoutables. Qu'on se souvienne de ce docteur qu'on trouva un jour agonisant dans son laboratoire après une opération magique, et qui mourut après quelques heures de choc nerveux et d'une brûlure au troisième degré de l'épaule et de la poitrine, comme si une énorme main de feu l'eût étreint là.

« Qu'on ne juge pas cela un conte ridicule : on ne s'imagine pas combien, à l'heure présente, on s'occupe de magie noire et quels accidents se produisent dont les intéressés se gardent de parler.

« A moins d'avoir les nerfs très solides, un calme que rien n'entame, qu'on ne s'occupe pas de sciences psychiques. Qu'on laisse l'hypnotisme aux docteurs, aux expérimentateurs absolument prudents. Qu'on surveille de près l'état mental et les actes des proches qui s'occupent d'occultisme, afin de les avertir à temps ou de les préserver. Qu'on évite enfin d'appeler à soi, par amusement, les forces inconnues de l'invisible rôdant autour de nous. »

(*Nota.* — La Goëtie ou Magie Noire consiste à faire appel aux mauvais Esprits, de propos délibéré. Ce sont des pratiques que réprouvent les Spirites.

d'une façon absolue, à tel point qu'ils en ignorent généralement même le nom et l'existence).

Pour ma part, je m'associe pleinement aux paroles sensées de M. X. Pelletier, sachant, *par expérience*, — et contrairement à l'opinion professée ici même par un des maîtres du spiritisme — que rien ne met à l'abri des Esprits menteurs, pas même le recueillement d'un cercle composé d'éléments honnêtes et croyants, ni l'appel aux noms les plus saints et les plus élevés ; rien — sinon la raison.

G. Béra.

Nous lisons dans le journal *La Dépêche*, de Tours, du 13 février dernier :

Société littéraire et artistique.

A chaque fois, nous avons à constater un nouveau succès, pour notre jeune et vivante Société. Ses soirées sont de plus en plus courues. Pour celle d'hier, l'affluence s'explique en partie par le renom du conférencier. M. Léon Denis est connu universellement comme orateur et écrivain. Ses livres philosophiques *Après la mort* et *Christianisme et Spiritisme* se lisent, soit dans le texte original, soit dans les traductions, — nous pouvons le dire sans exagération, — non seulement en France, mais dans toute l'Europe et en Amérique. Président du Congrès international des sciences psychiques, tenu à Paris lors de l'Exposition de 1900, M. Léon Denis est reconnu comme l'apôtre du Spiritisme. En ayant à parler de Jeanne d'Arc, il traitait un des sujets qui lui tiennent le plus à cœur, comme Lorrain et comme spirite. Mais, parlant devant la Société littéraire et artistique qui se fait une loi de s'attacher surtout aux questions d'art, de littérature ou d'histoire intéressant la Touraine, l'éloquent conférencier devait s'abstenir de toute controverse politique ou philosophique; par cela même il s'est privé d'un de ses éléments de succès habituels; mais, par la sincérité et l'ardeur de son patriotisme, par la conviction dont on le sent animé dans son culte pour l'inspirée de Domrémy — que soixante-dix prêtres fanatiques ou serviles, et les Anglais furieux et honteux de leur défaite, brûlèrent à Rouen — par l'élévation de sa parole émue et émouvante, M. Léon Denis a mérité et obtenu d'enthousiastes applaudissements.

La soirée avait été ouverte par la *Prière de Jeanne d'Arc*, de Gounod, et la partie musicale comprenait encore un *quatuor* d'Haydn, la *Sérénade* de Guy Ropartz, où MM. Liéron, Berge, Fontenille, Masson, Vollereau et Léveillault se montrèrent dignes de tous éloges. Le violoniste, M. René Liéron, dans l'*Aria* de Bach et le violoncelliste, M. Masson, dans la *Danse hongroise* de Fischer, firent tout particulièrement apprécier les brillantes et solides qualités de leur jeu et de leur style.

Succès aussi pour M. Serelle dans les stances à *Jeanne d'Arc*, de M. Rogeron et la *Moisson d'épées*, de Coppée; pour M. Foucault dans un poème de M. Richou : *Un Crime dans la forêt*, et deux des meilleurs sonnets extraits

du coquet volume que M. Jules Froger a publié récemment sous le titre de *Rêves et réalités*; enfin, pour Mlle France Darget dans la *Colombe* et dans un poème inédit *Olympio*, inspirations originales d'une poésie délicieuse que met encore en valeur l'art de diction exquis et tout personnel de la jeune poétesse.

M. Roger de Fabry, secrétaire général, administrateur de la *Revue psychique de la région du Sud-Ouest*, nous prie de bien vouloir annoncer la création d'une Société d'Études Psychiques à Marseille, s'occupant des faits de télépathie, prémonitions et médiumnités diverses, qui préoccupent l'opinion publique depuis un certain temps ; ainsi que la publication d'un Bulletin spécial ou *Revue psychique de la région du Sud-Est*, destiné à relater les mêmes faits.

Siège social, 41, rue de Rome, à *Marseille*.

Nouveau groupe spirite

Deux spirites d'Amiens voudraient fonder un groupement dont feraient partie tous les spirites d'Amiens et des communes environnantes.

Prière d'adresser adhésion à M. Raymond Guilbert, 18, rue Laurendeau.

BIBLIOGRAPHIE.

Personne, parmi ceux qui suivent le mouvement scientifique de nos jours, n'ignore l'immense portée des travaux de ce géant de la science qu'on nomme William Crookes, non plus que sa puissance extraordinaire de raisonnement et d'investigation ; personne, parmi les spirites, n'ignore l'appui considérable que ses expériences fameuses avec Fl. Cook et D.-D. Home ont apporté aux affirmations des partisans de la survie. Tout récemment encore, la *Revue Spirite*, dans des articles du professeur Falcomer, reproduits par la presse spiritualiste du monde entier, nous montrait que l'illustre savant n'avait rien modifié de ses opinions au sujet des phénomènes psychiques.

Mais ce que l'on connaît moins, et ce qu'il est du plus haut intérêt de connaître, étant donné l'envergure intellectuelle de Crookes — et sachant qu'outre ses travaux personnels il a tenu à prendre connaissance de tout ce qui s'est écrit et fait dans le domaine spirite, puisqu'il est membre de la Société des Recherches psychiques — c'est l'explication qu'il donne de ces phénomènes, ce sont les conceptions philosophiques, scientifiques et métaphysiques, les théories en un mot, qu'ils lui suggèrent ; et c'est ce que M. Sage — déjà si apprécié par ses travaux de vulgarisation psychique « Mme Piper, et Zone-Frontière » nous fait connaître dans une petite brochure (1), dont le prix modeste fera un véritable ouvrage de propagande.

(1) Discours récents sur les Sciences psychiques, par W. Crookes, traduits par M. Sage; prix 0 fr. 60. Leymarie, éditeur.

Cette brochure, précédée d'une intéressante introduction, contient la traduction des importants discours prononcés par Crookes sur la question psychique, en deux occasions différentes. Le premier a été lu le 29 janvier 1897 devant la Société des Recherches psychiques, dont W. Crookes était alors président.

Dans une dissertation, qui est à la fois un modèle de clarté et de raisonnement scientifique, le célèbre chimiste nous fait toucher du doigt l'impossibilité matérielle que l'Etre humain puisse conserver après la mort *la forme* et les organes humains. Cette thèse, que j'ai soutenue dans des conférences, et dans des articles de *la Revue* — ce qui m'a attiré les cris de réprobation qui accueillent ceux qui se permettent de penser par eux-mêmes — cette thèse, je l'ai retrouvée exposée dans un ouvrage de Flammarion, et je suis fier de m'être rencontré, avec les mêmes arguments et sans le savoir, avec des savants de cette qualité.

L'illustre chimiste nous montre les conséquences prodigieuses que le plus léger changement dans nos conditions de relation entraînerait sur notre organisme. Il suppose successivement une légère modification de la pesanteur, (personne ne doute que les Esprits soient moins pesants que nous), puis une différence de stature, et enfin une modification dans notre façon de percevoir le temps et l'espace, et, avec une logique impeccable, il nous fait sentir, en véritable savant qui ne se paie pas d'arguments théologiques ou sentimentaux, les bouleversements étonnants que ces divers changements apporteraient dans notre existence et nos conceptions.

Est-ce à dire qu'il faille rejeter et les affirmations des voyants et les matérialisations? En aucune façon, pourvu que l'on comprenne que ces images et ces créations ne sont point l'expression de la réalité, mais une manière pour les Esprits de se faire reconnaître par ceux pour qui tout autre mode de représentation deviendrait inintelligible. Il peut se faire encore que les plus arriérés des Esprits aient transporté dans leur nouvelle vie tout leur bagage de conceptions fausses touchant la matière aussi bien que la religion, et que, ne s'en débarrassant qu'avec peine, ils continuent, en toute bonne foi, à nous entretenir de leurs habitudes physiques et de leurs idées religieuses.

Le second discours a été prononcé en 1898, à Bristol, au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences. W. Crookes était encore président de cette Association. C'est dans ce discours que se trouve la fameuse phrase, si souvent reproduite, où l'illustre savant déclare « qu'il n'a rien à retracter de ses déclarations déjà publiées, qu'il pourrait même y ajouter beaucoup. »

Je relève dans ce discours, à l'intention de ceux qui croient que spirite signifie : « ennemi de la Matière », cette citation remarquable, empruntée par Crookes à un des présidents, ses prédécesseurs :

« Par nécessité intellectuelle, je franchis les limites des preuves expérimentales et je distingue dans cette Matière que, dans notre ignorance de ses pouvoirs latents, et malgré le prétendu respect que nous avons pour son créateur, nous avons jusqu'aujourd'hui couverte d'opprobre, la puissance de créer toute la vie terrestre et la probabilité qu'elle l'a fait. »

Le spirite intelligent lira avec le plus grand intérêt et le plus grand fruit cette brochure, où la profondeur des pensées s'allie à la clarté du styte et à l'élégance de la traduction.

G. Béra.

Quelques essais de médiumnité hypnotique (1)

Nous ne serons vraiment maîtres et vraiment sûrs des phénomènes médiumniques que lorsque nous aurons déterminé les conditions dans lesquelles ils se produisent, que lorsque nous pourrons à peu près les produire à volonté. Jusqu'à présent on a considéré cela comme impossible et cela est encore impossible réellement ; mais il n'en sera pas toujours ainsi.

Dans toute science et dans toute recherche il y a une période d'observation pure : les phénomènes commencent par frapper nos sens ; nous les observons, nous les examinons du mieux que nous pouvons ; ensuite nous faisons, sur leur nature et sur leurs causes déterminantes, un certain nombre de conjectures. Mais alors, par la force des choses, survient la période d'expérimentation. Nous avons besoin de savoir si nos conjectures sont illusoires ou fondées ; nous nous mettons dans les conditions supposées par ces conjectures et nous voyons si le phénomène se produit ; s'il se produit, nous étions dans le vrai ; s'il ne se produit pas, nous nous sommes trompés et il faut recommencer à observer, puis à conjecturer.

Dira-t-on que cette marche, excellente pour les sciences ordinaires, ne vaut rien pour les recherches spiritiques parce qu'ici nous avons affaire à un élément inconstant, doué de volonté comme nous et qui nous échappera quand bon lui semblera : l'esprit communiquant. Sans doute nous ne pourrons jamais forcer les esprits à entrer en communication avec nous, si cela ne leur plaît pas ; mais, dans les phénomènes médiumniques, les esprits ne sont pas tout, les instruments dont ils peuvent se servir éventuellement sont aussi quelque chose. Ces instruments ou médiums qui, jusqu'aujourd'hui, ne nous ont été fournis que par le hasard, nous pouvons, en étudiant, apprendre à les distinguer à première vue, nous pouvons apprendre à les perfectionner, à les mettre au point ; et alors nous trouverons toujours des esprits qui seront disposés à s'en servir. Bref, le médiumnisme peut parfaitement devenir expérimental.

(1) Par MM. F. Rossi-Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme Francesca Vigné 2e édition, P. G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, 1903.

Deux hommes de haute valeur, le professeur F. Rossi-Pagnoni et le Dr Moroni,ont déjà fait dans ce sens, voilà près de quinze ans, des tentatives qui ont été couronnées d'un plein succès. Le livre qu'ils ont publié à ce sujet a été fort remarqué en Italie et Carl du Prel en parle avec beaucoup d'estime. M. Leymarie le fit traduire en français par Mme Francesca Vigné et aujourd'hui une seconde édition de cette traduction est devenue nécessaire.

Tous ceux qui ont quelques connaissances en magnétisme et en spiritisme savent qu'il y a entre ces deux classes de phénomènes une très grande analogie. C'est évidemment l'étude approfondie du magnétisme qui nous mettra sur la voie du médiumnisme expérimental. Le somnambulisme et la trance médiumnique ne sont peut-être qu'un seul et même état ; seulement le somnambulisme est produit par un magnétiseur incarné alors que la trance serait l'œuvre d'un magnétiseur désincarné. Mais n'y aurait-il pas des moyens de transformer en trances à peu près tous les somnambulismes ? Si cela était possible nous aurions alors à notre disposition autant de médiums que nous en désirerions et les communications avec les disparus seraient à tout jamais assurées. Les auteurs du livre qui nous occupe en ce moment ayant réussi, pourquoi d'autres ne réussiraient-ils pas à leur tour ? Il est donc utile que leurs expériences soient connues du plus grand nombre de personnes possible, pour qu'on essaie,à leur exemple,un peu de tous les côtés. Quant à moi je crois que les succès seront nombreux.

Voici ce que dit à leur sujet le professeur Rossi-Pagnoni :

« Le bruit que faisaient les journaux au sujet des soi-disant miracles de Donato, détermina mon ami le Docteur Moroni, depuis vingt ans médecin de l'Assistance publique de notre municipalité, et depuis sa jeunesse initié et adonné à l'exercice du magnétisme, et qui avec moi signe la relation qui va suivre, à se joindre à notre petite compagnie, à se mêler à nos discussions sur le sujet qui excitait chez les ignorants ou de l'incrédulité ou un grand étonnement.

« Moroni combattait l'incrédulité et démontrait que ces phénomènes hypnotiques n'avaient rien d'extraordinaire, excepté qu'ils étaient obtenus par Donato plus rapidement que par d'autres et presque avec violence, ce qui les rendait propres aux effets de théâtre, mais parfois dangereux pour l'organisme des patients ; en même temps il parlait de phénomènes moins étonnants, mais plus importants pour la psychologie expérimentale, obtenus particulièrement avec l'une de ses somnambules.

« Celle-ci, jeune fille appelée Isabelle Carzetti, née à Fabriano, en 1845, était venue en 1870 à Pesaro, au service d'une famille noble, de laquelle elle sortit en 1883 pour aller vivre avec une tante et exercer les métiers de couturière et de repasseuse.

« Isabelle est assez intelligente, mais inculte ; elle ne lit pas les journaux, seulement quelques romans, ne parle pas mal, mais avec l'emploi d'une syntaxe souvent contraire aux règles grammaticales.

« En 1871 elle fut prise de convulsions rebelles à tout traitement ; en 1873 dans un accès cataleptique causé par l'effroi d'un tremblement de terre, elle montra une clairvoyance spontanée ; Moroni suivit cette suggestion de la nature même, commença à la soigner par l'hypnotisme et, peu à peu, il diminua ses souffrances et obtint de singuliers phénomènes. »

Nous espérons que la deuxième édition de cet ouvrage unique aura plus de succès encore que la première. On a fait beaucoup de progrès pendant ces dernières années ; le moment de l'expérimentation systématique approche enfin, s'il n'est déjà venu, et la connaissance des expériences du professeur Rossi-Pagnoni et du Docteur Moroni sera de la plus grande utilité à ceux qui voudront se lancer dans cette nouvelle voie où les découvertes les plus étonnantes et les plus belles les attendent.

P. G. L.

Société spirite Algérienne

Nous avons reçu de M. Al. Cieutat, président de la Société spirite algérienne, à Alger, un exemplaire des Statuts de la nouvelle Société, fondée le 11 janvier dernier, par un groupe de spirites, membres de la Fédération algérienne et tunisienne des spiritualistes modernes.

Cette scission a paru nécessaire aux adhérents de la nouvelle Société, la Fédération ne répondant pas à ce qu'ils en attendaient. Unis dans une même pensée, *propager le Spiritisme*, nos frères et sœurs d'Alger feront tout ce qu'il leur sera possible pour mener à bien l'œuvre de vulgarisation qu'ils ont entreprise et nous tiendront au courant de leurs travaux.

Le Conseil d'administration de la Société spirite algérienne fait appel à la générosité de tous pour l'organisation d'une bibliothèque et se recommande aux personnes généreuses qui voudraient bien aider ses débuts par des dons, soit en espèces, soit en nature. Nous souhaitons que cet appel soit entendu et sommes heureux d'offrir au Président, M. Cieutat, les ouvrages fondamentaux de notre doctrine, des brochures de propagande et quelques ouvrages les plus recommandés et de nos meilleurs auteurs.

Succès et prospérité, tels sont nos souhaits.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*).

Une fois seul, Albert examina la pièce où il se trouvait ; elle était petite et meublée d'une manière sommaire, mais l'ordre minutieux et la méthode

(1) En vente à la Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

d'arrangement de tous les objets qui s'y trouvaient, donnaient bien l'idée d'une grande cabine à bord d'un navire.

Bientôt le bruit de voix fraîches et rieuses arrivèrent de l'étage supérieur aux oreilles du voyageur,mon père eût un tressaillement de joie : « Voilà donc pour qui sont les deux autres couverts sur les quatre qu'a commandé mon hôte...; ceci me promet sans doute une agréable soirée, pensa Albert; si ces jeunes personnes sont musiciennes, ce qui est probable, je pourrais faire plaisir à cette famille hospitalière en utilisant mon petit talent de chanteur et cela dans le répertoire allemand, ce qui les flattera assurément.

Mon père était à peine revenu dans la salle, où il était d'abord entré, qu'une porte latérale s'ouvrit; une jeune fille brune de taille moyenne, non jolie, mais fraîche et rose, entra, suivie d'une toute petite personne, une enfant encore; de longs cheveux blonds partagés en deux lourdes nattes descendaient sur ses épaules à demi-nues, car la robe en percale imprimée bleu sur fond blanc, était décolletée assez bas et une simple chemisette de tulle à pois brodés, froncée autour du cou par un large ruban bleu, permettait de juger au premier aspect de la perfection de ces blanches épaules, un peu trop tombantes cependant.

— Rhéa, ma fille, je te présente M. Albert Dumbart, un jeune ingénieur français qui accepte l'hospitalité que je viens de lui offrir pour lui permettre d'échapper à l'orage qui éclate déjà. En effet, aux dernières paroles de l'ex-capitaine,un vent violent fit gémir les grands arbres qui entouraient l'habitation.

Mlle Narhdyn ouvrait de grands yeux ébahis en regardant le jeune voyageur qui s'inclinait très bas devant elle et si fortement ému que, malgré son usage du monde, il ne pouvait trouver en son esprit une simple formule de politesse pour exprimer sa gratitude.

Enfin, Rhéa s'écria naïvement.

— Monsieur, soyez le bienvenu... Je suis bien contente qu'il fasse de l'orage ce soir.

M. Narhdyn ne put retenir un éclat de rire, qui mit soudain tout le monde à l'aise.

— Vous le voyez, dit-il à mon père, votre venue ici est agréable à tous. Mais voici, M. Dumbart, Mlle Esther Prunnels, l'amie de Rhéa; elle est la fille aînée d'un pasteur de Cologne, mon meilleur ami et le meilleur des hommes.

Mlle Esther paraissait avoir plus de 20 ans.

— Comment, se disait Albert encore sous le coup de la vive émotion éprouvée à la vue de la fille du capitaine, dont la ressemblance frappante avec la vision qu'il cherchait à oublier, comment se fait-il que Mlle Prunnels soit l'intime amie de cette enfant qui n'a certainement pas plus de 12 ans?

Quel malheur, se disait mentalement mon père, que Rhéa soit si jeune!.. Tout mon cœur va vers elle,... sans doute c'est sa ressemblance avec le fantôme trop aimé qui en est cause!...

Et tout en reprenant sa présence d'esprit pour se montrer aimable auprès des jeunes filles, Albert examinait en détail sa blondinette hôtesse qui, avec une gracieuse et ondulente souplesse, allait et venait pour aider la servante à disposer le couvert, plaçant des vases de fleurs aux extrémités de la table, préparant sur une étagère du buffet divers fruits et gâteaux sur des plats.

Oh! pensait Albert, cette enfant a toute la grâce de l'image enchanteresse qui m'a pris le cœur, mais elle lui est inférieure en beauté... Rien sur la terre ne peut reproduire cette transformation, cette clarté intérieure qui semble avoir pétri les chairs avec de la lumière!...

Durant le souper, plein de cordialité, Pierre Narhdyn parla beaucoup de la France ; ensuite, il apprit à Albert qu'il était veuf et habitait depuis dix-neuf ans cette maison, que le voisinage du Rhin, où il se livrait à son plaisir favori, la pêche à la ligne, lui avait toujours rendue agréable ; elle avait jadis appartenu à la sœur de sa mère, son unique parente, laquelle l'avait soigné comme une mère dans la grande maladie dont il avait failli mourir et que seuls les soins maternels qu'il avait reçus avaient pu l'arracher à une mort certaine; mais, hélas! il n'avait pu reprendre ses courses maritimes, ses voyages et son existence sur mer... et que cela avait été bien douloureux pour lui, marin de vocation.

— Enfin, reprit, après un gros soupir de regret, l'ex-capitaine :

— J'ai trouvé ici une compensation à laquelle je n'avais pas songé, je me suis marié avec un ange de douceur... Je n'avais pas peut-être assez désiré cette joie... Le ciel a rappelé à lui ma compagne, après trois ans d'union mais elle m'a laissé la chère créature, son vivant portrait : ma Rhéa, qui entrera demain dans sa 18[e] année...

Alllert sursauta... Quoi la fille de son hôte avait 17 ans!

Et de nouveau, il regarda étonné la charmante enfant.

Rhéa comprit la pensée du voyageur, aussi elle se redressa pour donner le plus de hauteur possible à sa petite personne...

— Vous avez cru, Monsieur,que je n'étais qu'une petite fillette de 12 ans, n'est-ce pas? Avouez-le? C'est bien ennuyeux, d'être aussi petite pour mon âge! J'en suis bien contrariée, je voudrais être grande comme Esther!

Et les yeux bleus de Rhéa se voilèrent de larmes!

— Quand je me vois en rêve, poursuivit-elle, j'ai toujours la taille que je souhaiterai avoir réellement; et puis... tout est lumineux en moi et autour de moi!... et puis...

— Ah! ton beau rêve, que tu fais si souvent,... nous le connaissons, interrompit Esther Prunnels en caressant le bras nu de sa compagne appuyée sur la table!...

Rhéa rougit grandement et se tut soudain, en jetant un rapide coup d'œil sur le Français, qui lui, au contraire pâlissait et, incapable de maîtriser sa nervosité, s'écriait : « Vous aussi, Mademoiselle, êtes hantée par des songes décevants ! »

Pierre Narhdyn, répondit pour sa fille embarrassée : « Ma Rhéa, Monsieur a une organisation particulière; étant toute petite, elle avait un langage figuré, qui nous étonnait beaucoup : Kath et moi ; elle nous racontait déjà ses rêves enfantins... C'était étrange,... elle avait alors et l'a conservé encore aujourd'hui, une sorte de culte pour notre grand fleuve, le Rhin,... elle lui adressait la parole comme à une grande personne, puis elle nous transmettait les réponses qu'elle se figurait recevoir des eaux profondes !

— Père, interrompit Rhéa, il y a bien longtemps que ces rêveries enfantines ont pris fin... J'aime encore notre fleuve impétueux, mais je n'entends plus la voix des Ondines !...

— Mais tu chantes aussi bien qu'elles, dit Esther, d'après ceux, bien entendu, qui ont eu l'avantage assez rare de nos jours d'ouïr leurs chants mélodieux !

Rhéa regarda tendrement son amie dont elle devinait l'intention obligeante de faire briller son talent naturel de chanteuse devant l'étranger.

Celui-ci, en effet, sollicita vivement la jeune fille de chanter ; mon père espérait aussi avoir son petit succès, en chantant après elle.

— C'est cela, faisons de la musique, s'écria M. Nardhyn ; je vais prendre mon violon. — Kath enlève au plus vite le couvert.

Les deux jeunes filles aidèrent la servante ; en un instant la salle fût débarrassée. — Mlle Esther enleva la housse de drap vert du piano et, malgré le bruit étourdissant de l'orage, Mlle Prunnels préluda aux premiers accords d'une très ancienne mélodie allemande accompagnant les paroles mélancoliques d'une non moins vieille ballade en l'honneur du Rhin.

Rhéa était fort émue au début de son chant, mais comme elle s'aperçut combien le Français lui-même était ému, elle finit par se rassurer et ce fut avec une grâce charmante que celle qui devait être ma mère, acheva la ballade.

Mon père se leva aussitôt et saisissant la main de Rhéa y imprima ses lèvres ; une larme mouilla les doigts de la jeune chanteuse.

— Mademoiselle, dit Albert, surmontant enfin son trouble, excusez l'étrange situation d'esprit dans laquelle vient de me plonger l'audition de cette vieille ballade..... Je l'ai entendue chanter quelquefois dans mes rêves et la voix que j'entendais était semblable à la vôtre..... Je connais beaucoup de musique allemande, mais cet air fort ancien, je ne le connaissais pas du tout..... Oh ! je vous en prie, Mademoiselle, donnez-moi l'extrême plaisir de vous l'entendre encore chanter une seconde fois !

— Demain, répondit en souriant Rhéa, dont le regard pénétrant se fixa sur les yeux de mon père..., à présent c'est à vous de vous faire entendre !

— Demain, Mademoiselle... Je serai bien loin d'ici, hélas !... Je retourne en France !

— Restez encore une journée avec nous, s'écria l'ex-capitaine ; je vous accompagnerai vers le soir à Unkel ; je dois y reconduire Mlle Prunnels chez son père.

Avec une joie extrême, mon père accepta l'offre gracieuse de son hôte et le petit concert, avec divers incidents pleins de charme pour Albert et Rhéa, se prolongea assez avant dans la nuit.

En se mettant au lit, mon père s'avouait qu'il était amoureux de sa gentille hôtesse réalisant pour lui tous ses rêves de jeunesse ; nul doute qn'elle ne fut cette sœur de son âme, que ses visions lui avaient maintes fois montrée radieuse en des clairs de lune magiquement enchanteurs...

Rhéa, elle aussi, devait l'avoir vu en songe également. La joie naïve de la jeune fille au premier regard jeté sur lui en était une preuve... Oh ! comme Albert avait hâte de voir le soleil se lever pour se retrouver auprès de Rhéa. Dans les quelques heures qu'il passerait encore avec elle, il trouverait sans doute un instant pour la questionner, pour lui exprimer mieux que la veille, combien sa personne et sa voix l'avaient profondément impressionné et ravi !...

(*A suivre*). M. A. B.

Société spirite Valentin Tournier, à Tours.

Séance du 17 janvier 1903.

Le samedi 17 janvier, 9 personnes étaient réunies chez le commandant Tégrad, pour la séance spirite habituelle, qui a lieu tous les quinze jours.

Une corde en chanvre faisait le tour de la société, étant tenue par les mains de chacun. Cette corde, le chanvre ayant été reconnu par nous comme très bon conducteur du fluide magnétique, a pour but d'empêcher la fatigue éprouvée, lorsqu'on est obligé de faire la chaîne en se tenant les mains pendant deux heures entières.

Le guéridon était placé au milieu du salon, à un mètre de chacun de nous.

Au bout de quinze minutes environ, la table a commencé à marcher dans différents sens, à frapper des petits coups, et enfin s'est renversée.

Des grains de genièvre sont tombés sur différentes personnes, et souvent à la demande mentale de quelques-uns.

Puis il a été frappé une marche militaire tout à fait au haut de la fenêtre, à 3 mètres de hauteur, sur les carreaux.

En même temps, des lueurs apparaissaient sur ce même point.

Puis le commandant Tegrad a demandé une autre sonnerie militaire dont la gamme a été frappée au même endroit.

Ayant ensuite demandé la Marseillaise, cette hymne a été frappée sur le bois du fauteuil d'un des médiums.

A ceci, on pourrait répondre que le contrôle n'est pas suffisant ; mais comme les mêmes phénomènes se présentent quand tout le monde se tient les mains, cette objection n'a pas de valeur pour nous.

D'ailleurs, pendant cette première partie de la séance, il y avait un poêle à pétrole qui éclairait assez pour se voir, et que nous avions laissé allumé pour essayer si, quand même, des phénomènes auraient lieu.

A la 2e partie de la séance, nous avons fait l'obscurité complète.

La table, sans contact toujours, a répondu à plusieurs questions, ayant commencé d'ailleurs à répondre à une question écrite que M. Telmoron avait dans sa poche, et dont il n'avait parlé à personne. C'est la méthode que j'indique à tous ceux qui viennent à mes séances, et ce que j'appelle se faire envoyer une carte de visite par un Esprit.

Moi-même j'avais écrit demandant Donato, ce que votre *Revue* m'avait prié de faire, puis un de mes parents mort il y a huit jours.

Ce dernier seul s'est présenté, empêtré dans son corps et présentant des signes de reconnaissance tels, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre.

Cependant, voulant son nom, le médium voyant m'a dit : il est incapable de répondre ; mais on me dit que c'est tel votre parent, et qu'il vient de mourir depuis peu. A la fin de la séance, j'ai montré la lettre où j'avais écrit ma demande.

Une sonnette placée sur la table a sonné longtemps en l'air, a été sur la tête de Mme Darget, est repartie au haut du plafond en sonnant, et finalement est tombée sur les genoux de M. A.., un nouveau venu. Ce dernier nous a déclaré qu'il en avait fait mentalement la demande.

J'ai alors posé deux questions mentales, demandant à l'Esprit de souffler les réponses dans l'oreille de Mme Darget. Celle-ci, au bout de peu de temps, a dit : Un Esprit me parle, il me dit le mot Réussite et le mot Excelsior.

Les deux mots, et surtout le mot latin, résumaient bien mieux les réponses que ceux que j'aurais pu employer.

La séance s'est terminée par le mot Bonsoir, frappé dans le guéridon.

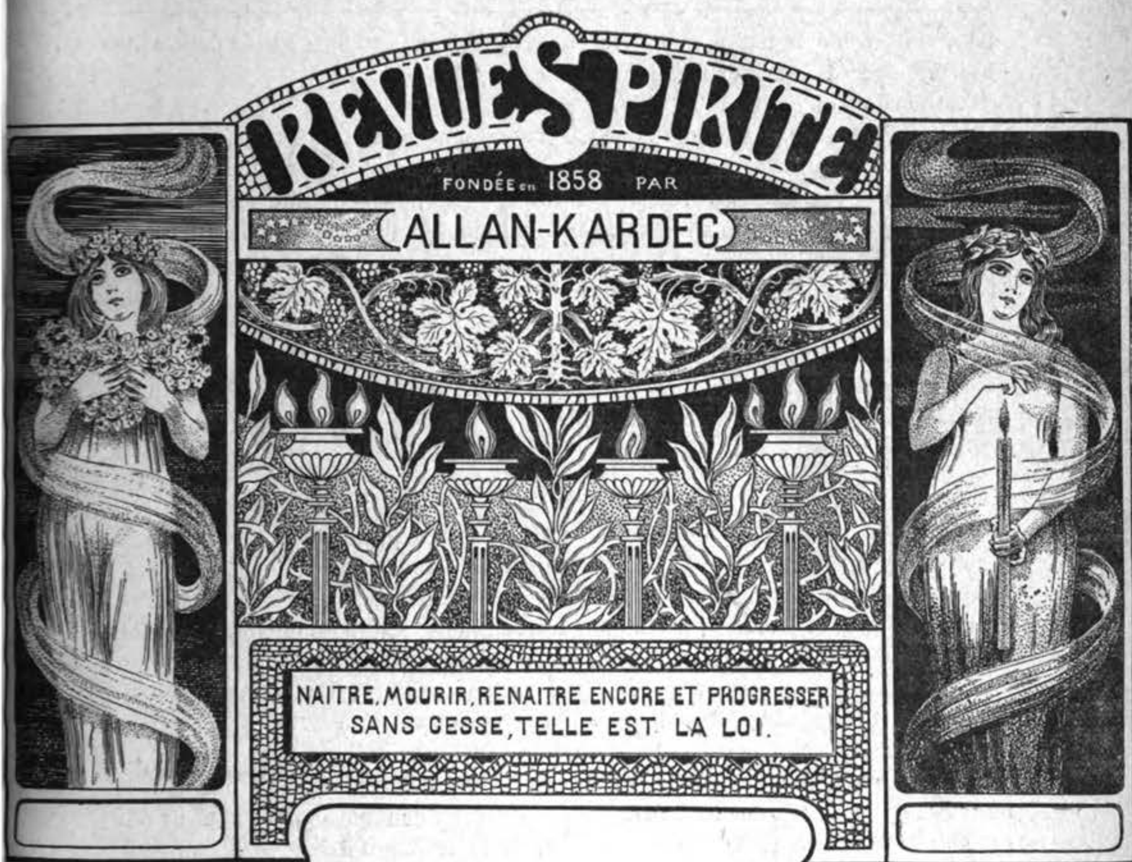
Ont signé le présent procès-verbal :

Mme Darget — MM. Ripault, artiste peintre. Telmoron, comptable;
Mlles X. — A..., nouveau venu ; B..., employé du gouvernement; Pinard, magnétiseur.
Y.

COMMADANNT TÉGRAD.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 4. 1er Avril 1903.

L'IDEE DE DIEU ET VICTOR HUGO

CONTEMPLATION SUPRÊME

(*Extrait de « Postscriptum de ma vie »*)

. . . .

Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. C'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre il y a du spectre. Ce reflet compliqué de l'Ombre, c'est pour le réel une augmentation. En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons, à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense. Le monde ainsi vu est surnaturel en même temps qu'hu-

main, vrai en même temps que divin. Notre conscience semble apostée dans cette obscurité pour donner l'explication.

C'est là ce qu'on nomme l'intuition.

Humanité, Nature, Surnaturalisme. A proprement parler, ces trois ordres de faits sont trois aspects divers du même phénomène. L'humanité dont nous sommes, la nature qui nous enveloppe, le surnaturalisme qui nous enferme en attendant qu'il nous délivre, sont trois sphères concentriques ayant la même âme, Dieu.

Ces trois sphères, car c'est là le vaste amalgame, se pénètrent et se confondent, et sont l'unité. Un prodige entre dans l'autre. Une de ces sphères n'a pas un rayon qui ne soit la tige ou le prolongement du rayon de l'autre sphère. Nous les distinguons, parce que notre compréhension, étant successive, a besoin de division. Tout à la fois ne nous est pas possible. L'incommensurable synthèse cosmique nous surcharge et nous accable.

. . . .

Les religions, à l'époque peu avancée du genre humain où nous sommes, sont encore en bas âge. Qu'on ne s'y trompe pas, croire est une science en même temps qu'une soif. On croit d'instinct, puis on croit de logique. Les religions faisant partie de la civilisation, il y a pour les religions, comme pour tout le reste, l'enfance de l'art. Et ce mot est pris ici en bonne part. A l'heure où nous sommes, les religions ignorent. Elles ont créé Dieu. Ne leur apportez pas de lumière nouvelle; leur Dieu est bâclé. Elles n'en veulent pas d'autre........................

..... Chaque culte le met dans un livre; défense à lui d'être ailleurs. Le Talmud est sa gaîne, le Zend-Avesta est son étui, le Koran est son fourreau, la Bible est sa boîte. Il a des fermoirs. Les prêtres le gardent sous enveloppe. Ils ont seuls droit d'y toucher. De temps en temps, ils le prennent dans leurs mains et le font voir.

Voilà où en est l'illimité. Toutes les religions, anciennes ou actuelles, s'efforcent de finir Dieu.

Pourquoi?

C'est qu'un Dieu fini, c'est un dieu commode. Le rayonnant en tous sens n'est point facile à manier. Mettez donc le soleil dans un ostensoir.

Dieu, incompréhensible au savant, est inintelligible à l'ignorant. L'infini ayant un moi, voilà qui n'est pas peu de chose à imaginer.

.... Les religions, c'est Dieu donné à l'homme par bouchées.

L'Ame-Univers, faites-donc comprendre cette abstraction prodigieuse à la grosse foule ignorante, et ignorante utilement pour vous. Un Jupiter de marbre ou un Sabaoth de bronze, cela se voit. Or, on ne croit que ce qu'on voit. (Fausse vérité qui est à la fois le point de départ de l'idolâtrie et le point de départ de l'athéisme.)

. . . .

Rien donc hors du Véda, rien hors du Toldos-Jeschut, rien hors du Koran, rien hors de la Genèse, rien hors des docteurs, rien hors des prophètes, rien hors des évangélistes; et, si Dieu déborde, on le rognera.

C'est au nom de Moïse que Bellarmin foudroyait Galilée.........................

Galilée se courba devant l'orthodoxie; Campanella non. L'inquisition mit Campanella en prison pendant vingt-sept ans et l'appliqua à la question sept fois, et chaque fois la torture dura vingt-quatre heures. Quel était son attentat? Avoir

affirmé que le nombre des étoiles est infini. Ainsi les religions en viennent à ceci que, devant elles, l'infini est un crime.

Aux yeux du nihilisme, l'infini n'est pas criminel, il est ridicule. On a entendu tout récemment (*ceci est écrit en* 1864) en pleine Académie savante, cette parole caractéristique : « Arrêtons-nous, car nous tomberions dans les puérilités de l'infini. » Et cette autre : « Ceci n'est pas sérieux, c'est de la religion. »

Donc, voilà la science, du moins une certaine science académique et officielle, aussi myope que l'idolâtrie.La science d'état donne la réplique à la religion d'état. Elle recule, elle aussi, devant l'infini. Ces rapetissements n'ont rien qui déplaise au maître. Là où il y a des sénats, cette science en est.

Faire l'univers substance et bloc, faire du grand Tout une simple agrégation de molécules sans mélange d'aucun ingrédient moral, et par conséquent aboutir à ceci que la force est le droit, ce qui entraîne cette autre conséquence que la jouissance est le devoir, raccourcir l'homme à la bête, le diminuer de toute la hauteur de l'âme retranchée, en faire une chose comme une autre, cela supprime net bien des déclarations sur la dignité humaine, la liberté humaine, l'inviolabilité humaine, l'esprit humain, etc., et rend tout ce tas de matière plus maniable.

L'autorité d'en bas, la fausse, gagne tout ce que perd l'autorité d'en haut, la vraie. Plus d'infini, partant plus d'idéal ; plus d'idéal, partant plus de progrès, partant plus de mouvement. Immobilité donc. Statu quo, étang ; c'est là l'ordre. Il y a de la putréfaction dans cet ordre là.

L'homme veut être eau courante. Chose merveilleuse, la liberté, c'est la santé. Un ruissellement, un murmure, une pente, un parcours, un but, une volonté, pas de vie sans cela. Sinon une prompte pourriture. Vous serez fétides, et vous donnerez aux autres votre peste. Le despotisme est miasmatique. Se délivrer, c'est se désinfecter. Aller en avant est un assainissement. Il n'y en a pas moins des gens qui poussent le goût de la tranquillité jusqu'à admirer une civilisation à surface de marais.

L'âme dans l'homme est une inquiétude.

L'infini hors de l'homme est un appel.

L'infini s'ouvre, l'âme entre. Entrer, c'est marcher ; entrer, c'est voler ; entrer, c'est planer. Qu'est cela ? C'est du désordre. Demandez à la cage ce qu'elle pense de l'aile. La cage répondra : l'aile c'est la rébellion.

Oter l'âme, c'est couper l'aile. Oter l'infini, c'est supprimer le champ. La tranquillité est rétablie.

S'il n'y a pas dans l'homme autre chose que dans la bête, prononcez donc sans rire ces mots : Droits de l'homme et du citoyen. Ces mots : Droit du bœuf, droit de l'âne, droit de l'huître, rendront le même son.

C'est un peu ce que souhaitent les despotes.

La science académique, la science d'état, leur rend ce service, et le leur rend de bonne foi, nous le pensons. Elle ne trompe pas, elle se trompe. C'est bassesse de vue, non de cœur. Aussi essayons-nous de l'éclairer.

Cette science prend la petitesse pour l'exactitude. Elle est de tempérament timide, elle a l'effroi facile, elle ne va pas volontiers à la découverte. L'infini, quel voyage à entreprendre ! Dès que le 8 se renverse elle s'arrête court. Passe pour l'algèbre, mais la science entière n'est pas l'algèbre. Toute question veut être sondée. Pourquoi refuser l'examen

. . . .

C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plutôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui, par conséquent, déconcerte l'observation, a inventé le mot *surnaturalisme*.

Ce mot, nous l'adoptons, nous. Il est utile pour distinguer. Nous nous en sommes déjà servi et nous nous en servirons encore ; mais, à proprement parler et dans la rigueur du langage, disons-le une fois pour toutes, ce mot est vide.

Il n'y a pas de surnaturalisme. Il n'y a que la nature.

La nature existe seule et contient tout. Tout Est. Il y a la partie de la nature que nous percevons, et il y a la partie de la nature que nous ne percevons pas. Pan a un côté visible et un côté invisible. Parce que sur ce côté invisible, vous jetterez dédaigneusement ce mot *surnaturalisme*, cet invisible existera-t-il moins ? X reste X.

L'inconnu est à l'épreuve de votre vocabulaire. Nier n'est pas détruire. Le surnaturalisme est immanent. Ce que nous apercevons de la nature est infinitésimal. Le prodigieux être multiple se dérobe presque tout de suite au court regard terrestre ; mais pourquoi ne pas le poursuivre un peu ?

Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu.

Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît.

De quel droit, d'ailleurs, dites-vous à un fait : Va-t'en. De quel droit chassez-vous un phénomène ? De quel droit dites-vous à l'inattendu : je ne t'examinerai pas ? De quel droit raturez-vous une des données du problème ? De quel droit mettez-vous la nature à la porte ?

. . . .

De ce qu'un fait vous semble étrange, vous concluez qu'il n'est pas. C'est hardi : les mandarins seuls ont de ces vaillances-là. Mais toute la science commence par être étrange. La science est successive. Elle va d'une merveille à l'autre. Elle monte à l'échelle.....

. . . .

Ce qui n'est pas sérieux, c'est la science ricanant.

..... On tient pour suspectes l'induction et l'intuition ; l'induction, le grand organe de la logique ; l'intuition, le grand organe de la conscience. N'admettre que le palpable et le visible, cela se qualifie observation. C'est élimination, et rien autre chose. Et, qui sait ? élimination du réel ?

. . . .

. . . .

Disons-le, — car nulle faveur dans ces pages sincères et nous ne sommes au service que de la vérité, — de nos jours, un certain esprit scientifique n'est pas moins étroit que l'esprit religieux. L'erreur fait peau neuve, mais reste l'erreur ; ele était fétichisme, elle devient idolâtrie ; elle était athéisme, elle devient nihi-

lisme. Que de progrès encore à accomplir! Les deux ornières, l'ornière erreur e l'ornière imposture, sont d'accord pour faire verser la vérité.

Somme toute, qu'on le sache, science et religion sont deux mots identiques ; le savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine.

Une des routes pour y arriver est l'intuition.

. . . .

. . . .

Pour bien voir l'homme, il faut regarder la nature; pour bien voir la nature e l'homme, il faut contempler l'infini. Rien n'est le détail, tout est l'ensemble. A qui n'interroge pas tout, rien ne se révèle.

. . . .

L'idée de Nature résume tout. Du plus ou moins de densité de cette idée démesurée résulte la philosophie entière.

Serrez cette idée au plus près, faites-la immédiate et palpable, réduisez-la au moindre volume possible en lui conservant d'ailleurs tout ce qui la compose, aménagez-là, en un mot, à l'état concret, vous avez l'homme; dilatez-la, vous percevez Dieu. L'humanité étant un microcosme, on conçoit l'erreur de ceux qui, comme Fichte, s'en contentent, et qui voient le monde en elle. L'homme est Dieu en petit format.

Mais prendre pour Dieu l'homme, c'est la même méprise que prendre pour univers la terre. Vous mettez le grain de cendre si près de votre prunelle qu'il vous éclipse l'infini.

Les choses sont les pores par où sort Dieu. L'univers le transpire. Toutes les profondeurs le font paraître à toutes les surfaces. Quiconque médite voit le créateur perler sur la création. La religion est la mystérieuse sueur de l'infini. La nature secrète la notion de Dieu. Contempler est une révélation; souffrir en est une autre. Dieu tombe goutte à goutte du Ciel, et larme à larme de nos yeux.

A quoi bon Tout s'il n'était pas là comme fin?

Fin c'est-à-dire but.

On croit que fin signifie mort. Erreur. Fin signifie vie.

L'existence terrestre n'est autre chose que la lente croissance de l'être humain vers cet épanouissement de l'âme que nous appelons la mort. C'est dans le sépulcre que la fleur de la vie s'ouvre.

. . . .

. . . .

La nature n'est pas une chose et la destinée n'en est pas une autre. Il n'y a pas une loi extérieure et une loi intérieure. Le phénomène universel se réfracte d'un milieu dans l'autre. De là les apparences diverses; de là les différents systèmes de faits, tous concordants dans le relatif, tous identiques dans l'absolu. L'unité d'essence entraîne l'unité de substance, l'unité de substance entraîne l'unité de loi. Voici le vrai nom de l'Etre : Tout Un.

. . . .

... Le monde est une pile de Volta et en même temps est un esprit; le Nil et l'Eus s'abordent et s'accouplent; de l'immatériel au matériel la fécondation est possible; ce sont les deux sexes de l'infini; il n'y a pas de frontières; tout s'amal-

game et s'aime; flux et reflux du prodige dans le prodige; mystère, énormité, vie.

O destinée! ô création!

La mère pleure, l'enfant crie, la bête fauve gémit ou rugit, ce qui est gémir, l'arbre frissonne, l'herbe frémit, la nuée gronde, le mont tressaille, la forêt murmure, le vent se lamente, la source larmoie, la mer sanglote, l'oiseau chante. On naît, c'est pour souffrir; on vit, c'est pour souffrir; on aime, c'est pour souffrir; on travaille, c'est pour souffrir; on est beau, c'est pour souffrir; on est juste, c'est pour souffrir; on est grand, c'est pour souffrir. La volonté aboutit à un ajournement, l'utopie; la science aboutit à un doute, l'hypothèse. On gravit ce qu'on ne franchira pas, on commence ce qu'on n'achèvera pas, on croit ce qu'on ne prouvera pas, on bâtit ce qu'on n'habitera pas, on plante de l'ombrage pour autrui. Le progrès est une série de Chanaans toujours entrevus, jamais conquis par qui les rêve; ceux qui les ont niés y entrent. De jouissance, point, et pour personne. La tyrannie est lourde aux tyrans; la bonté est amère aux bons. L'ingratitude, quel fond de calice! Aucune chose ne s'ajuste à nous; on n'entre jamais tout à fait dans la place où l'on est; on ne reconnait son moule dans aucun des creux de la vie; on a toujours du trop ou du moins; toute patrie est un exil, tout exil est une patrie; Ailleurs semble toujours préférable à Ici; nos plus grandes plénitudes sont le vide.

Une seule sérénité est possible, celle de la conscience. Il y a du nuage sur tout le reste. Obscurité majestueuse!

Et pourquoi s'étonner et se plaindre, et que demandez-vous, mourir étant dû à l'homme!

Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

. . . .

... Qu'est-ce que l'homme sur la terre a de plus que les autres êtres?

La faculté de faire le bien ou le mal.

A lui commence cette faculté, et par conséquent, cette notion : le bien et le mal.

Le bien et le mal, quelle ouverture sur l'inconnu!

Révélation de la loi morale.

Pouvoir faire le bien ou le mal, qu'est-ce? C'est la liberté. Et qu'est-ce encore? C'est la responsabilité. Liberté ici, responsabilité ailleurs, ô découverte splendide!

La liberté, c'est l'âme!

Liberté implique résurrection; car résurrection, c'est responsabilité. Pour accomplir sa loi, c'est-à-dire pour devenir de liberté responsabilité, il faut absolument qu'après la vie ce phénomène, qui est l'homme même, persiste. Donc, et irrésistiblement, voilà la survivance de l'âme au corps démontrée.

Ce sont là les ténèbres sacrées.

La loi morale est le fil trouvé dans le labyrinthe.

Je sens de la chaleur, j'avance, c'est le bien; je sens du froid, je recule, c'est le mal. L'affinité de Dieu avec mon âme se manifeste par une ineffable caresse obscure quand je m'approche de lui. Je pense, je le sens près de moi; je crée, je le sens plus près; j'aime, je le sens plus près; je me dévoue, je le sens plus près encore.

Ceci n'est ni de l'observation, car je ne vois ni ne touche rien; ni de l'imagination, car la vertu serait imaginaire alors; c'est de l'intuition.

Toutes les racines de la loi morale sont dans ce que j'ai appelé le surnaturalisme.

Nier le surnaturalisme, ce n'est pas seulement fermer les yeux à l'infini, c'es couper toutes les vertus de l'homme par le pied. L'héroïsme est une affirmation religieuse. Quiconque se dévoue prouve l'éternité. Aucune chose finie n'a en elle l'explication du sacrifice.

Celui qui écrit ces lignes l'a déjà dit quelque part, l'idéal sur la terre, l'infini hors de la terre, c'est là le double but qui est en même temps le but unique, car l'un mène l'homme au progrès et l'autre mène l'âme à Dieu.

On peut, à coup sûr, être un esprit ironique et tranquille, ne croire à rien, et quitter cette vie d'une façon fière...

... Mais c'est plutôt bien faire sa sortie que bien mourir.

Bien mourir, c'est mourir comme Léonidas pour la patrie, comme Socrate pour la raison, comme Jésus pour la fraternité. Socrate meurt par intelligence et Jésus par amour; il n'est rien de plus grand et de plus doux. Heureux entre tous ceux dont la mort est belle! L'âme, momentanément arrêtée ici bas dans l'homme, mais consciente d'une destinée solidaire avec l'univers, leur doit ce contentement de pouvoir associer l'idée de beauté à l'idée de mort, vague preuve d'avenir qui satisfait l'âme confusément.

. . . .

Ce sublime désir de l'impénétrable : être pénétré, fait éclore en vous la prière.

Peu à peu l'horizon s'élève, et la méditation devient contemplation; puis il se trouble, et la contemplation devient vision. On ne sait quel tourbillon d'hypothétique et de réel, ce qui peut être compliquant ce qui est, notre invention du possible nous faisant à nous-mêmes illusion, nos propres conceptions mêlées à l'obscurité, nos conjectures, nos rêves et nos aspirations prenant forme, tout cela chimérique sans doute, tout cela vrai peut-être, des apparitions d'âmes dans des éclairs, des passages rapides de linceuls, de doux visages aimés s'ébauchant dans des transparences inexprimables, de fuyants sourires dans la nuit, le prodigieux songe de l'immanence entrevue, quel vertige! Les apocalypses viennent de là.

. . . .

Je pense par instants avec une vive joie profonde qu'avant douze ou quinze ans d'ici, au plus tard, je saurai ce que c'est que cette ombre, le tombeau, et j'ai une sorte de certitude que mon espoir de clarté ne sera pas trompé.

O vous que j'aime, ne vous affligez pas de ce cri que je pousse vers l'attente suprême, ne vous attristez pas de cette impatience, car j'ai la foi que c'est dans l'infini qu'est le grand rendez-vous. Je vous y retrouverai sublimes et vous m'y reverrez meilleur. Et nous nous y aimerons comme sur la terre, et en même temps comme au ciel, avec le redoublement mystérieux de l'immensité.

La vie n'est qu'une occasion de rencontre; c'est après la vie qu'est la jonction. Les corps n'ont que l'embrassement, les âmes ont l'étreinte. Vous figurez-vous, ô mes bien-aimés, ce divin baiser de l'azur quand il n'y a plus dans le moi que de la lumière! La manière dont s'aiment les transfigurés fait partie de ce que nous appelons ici le jour. Leur accouplement est rayon. Qui sait si tous nos échauffements célestes pour le devoir et la vertu ne nous viennent pas ineffablement de leur clarté, s'ils ne nous rendent pas ce service de nous faire bons en étant heureux, et s'ils n'ont pas pour loi sublime d'être utiles parce qu'ils sont aimés?

Tâchons d'être un jour parmi eux. Et ici-bas, jusqu'à ce que la grande heure sonne, vous et moi, moi surtout, qui suis si entravé d'imperfections et qui ai

tant à faire pour arriver à la bonté, ne nous reposons pas, travaillons, veillons sur nous et sur les autres, dépensons-nous pour la probité, prodiguons-nous pour la justice, ruinons-nous pour la vérité, sans compter ce que nous perdons, car ce que nous perdons, nous le gagnons. Point de relâche. Faisons selon nos forces, et au delà de nos forces. Où y a-t-il un devoir? où y a-t-il une lutte? où y a-t-il un exil? où y-a-il une douleur? Courons-y. Aimer, c'est donner; aimons. Soyons de profondes bonnes volontés. Songeons à cet immense bien qui nous attend, la mort.

VICTOR HUGO

(*A suivre.*)

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

(*Suite*).

II

LA DESTINÉE DE L'AME D'APRÈS LE CHRISTIANISME (1).

Après avoir étudié quelles furent les terreurs et les espérances plus ou moins problématiques des peuples de l'antiquité concernant les destinées de l'âme après la mort, nous arrivons à l'étude des mêmes idées, mais singulièrement modifiées, par la doctrine judéo-chrétienne, dès les siècles apostoliques.

LE CIEL. Occupons-nous tout d'abord du ciel. Le mot *ciel* se dit en général de l'espace indéfini qui environne la terre de toutes parts. Il est tiré du latin *cœlum* qui, lui-même, dérive du grec *Koïlos*, creux, par la raison que le ciel nous apparaît comme une immense concavité.

Les anciens croyaient à l'existence de plusieurs cieux superposés, composés d'une matière solide et transparente formant des sphères concentriques dont la terre occupait le centre. Ces sphères étaient censées tourner autour de la terre, entraînant avec elles les astres qui semblaient y être attachés. Cette idée à laquelle avait donné naissance l'insuffisance des connaissances astronomiques fut celle de toutes les théogonies qui firent des cieux ainsi superposés par couches concentriques, les divers plans ou degrés des béatitudes progressives. Le dernier, le plus élevé, était naturellement le séjour de la félicité suprême. Selon l'opinion commune, il y en avait sept, de là l'expression : « être au septième ciel » pour désigner le bonheur par excellence.

Les Musulmans, plus exigeants, en admettaient neuf ; quant à l'astronome Ptolémée qui, sans doute, avait ses raisons pour cela, il n'en comptait pas

(1) Voir le *Ciel et l'Enfer*, par Allan Kardec.

moins de onze dont le dernier était l'Empyrée, nom qui aujourd'hui encore s'applique au séjour de la gloire éternelle.

La théologie chrétienne, plus modeste dans la supputation des régions supra-terrestres, ne reconnaît que trois cieux. Le premier n'est autre que l'espace atmosphérique où flottent les nuages, le second est l'étendue sans bornes où se meuvent les astres, le troisième, monde invisible et mystérieux dont la place est inconnue, est la demeure du Très-Haut, en même temps que le séjour des élus qui, jusqu'à la consommation des siècles, contempleront son inexprimable Majesté. C'est en raison de cette croyance que Saint Paul fut, dit-on, enlevé au troisième ciel.

Les différentes hypothèses concernant le séjour des bienheureux reposent toutes sur la double erreur que la terre, d'une part, est au centre de l'univers et qu'en second lieu, la région où roulent les astres est limitée dans l'espace infini. Or c'est par delà cette limite imaginaire que tous les systèmes anciens ont placé la demeure du Créateur du monde — singulière anomalie qui relègue l'auteur et le régulateur de toute vie aux confins de la création, au lieu de le placer au centre même de l'univers d'où l'irradiation de sa pensée pourrait rayonner dans l'orbe entier de son étendue.

L'on sait que la science a fait justice de ces conceptions injustifiables. Nous savons, aujourd'hui, que notre terre, bien loin d'être le pivot de la création, n'est qu'un des astres les plus infimes qui gravitent dans les steppes de l'immensité, que notre soleil lui-même, pour aussi grandiose qu'il soit, ne gouverne qu'un tourbillon de planètes en nombre très limité et qu'en raison de l'organisation cosmogonique, les étoiles sont d'innombrables soleils autour desquels gravitent d'autres terres constituant d'autres tourbillons spéciaux, indépendants et séparés les uns des autres par des distances dont la prodigieuse grandeur défie le rêve des imaginnations les plus audacieuses.

Dès lors, n'est-on pas en droit de se demander pourquoi notre globe, atome minuscule de cette agglomération gigantesque et l'un des moindres grains de cette poussière d'astres semés dans l'étendue, étant, d'autre part, l'un des moins favorisés en fait d'habitabilité, aurait été choisi par Dieu comme siège unique de la vie et lieu de relégation pour ses créatures de prédilection.

Devant les revélations de la science, nous l'avons dit, s'écroula l'échafaudage d'une création de fantaisie, si bien que les théologiens, mis en face d'un univers dont les frontières s'étaient effacées dans les profondeurs de 'infini, ne savent plus, dans leur désarroi, où placer désormais leur ciel maginaire.

Quoi qu'il en soit, que font les élus dans le ciel dont nul ne connaît la place, mais qui doit exister quelque part ? Ces élus jouissent, pendant l'éternité, d'une « béatitude contemplative ». S'il faut en croire les auteurs de

certains traités religieux, tous, vêtus de robes blanches et la tête couronnée de palmes, ils se tiennent assis sur d'innombrables rangées de trônes entourant le trône suprême de l'Eternel... Et là, ils chantent, ces bienheureux glorifiés, ils chantent des cantiques, sans fin ni trêve. Certes, ils doivent être merveilleux ces concerts célestes et remplir d'une ineffable harmonie les voûtes sonores de l'Empyrée. Toutefois, que penser de cette immobilité sculpturale, de cette stérile passivité? L'éternité ne doit-elle pas paraître bien longue à ces élus figés, momifiés dans leur bonheur ininterrompu? Oui, fort longue, à coup sûr, s'il nous est permis d'en juger par la niaise placidité des figures angéliques que groupent en leurs tableaux les peintres qui ont essayé de nous donner une idée de l'immuable représentation paradisiaque... têtes pâles, anémiées par l'ennui que leur donne évidemment la fastidieuse, l'intolérable monotonie de leur inextinguible félicité.

Mais, je me trompe, les élus ont parfois, nous dit-on, des distractions charmantes, d'exquis intermèdes qui les reposent de leur béate inertie. Ils vont...

— Où donc vont-ils?

— Ne cherchez pas, vous ne trouveriez jamais. Ils vont en enfer.

— En enfer!...

— Parfaitement. Ils vont en enfer, en esprit, et là soulèvent le couvercle des chaudières bouillantes où cuisent les damnés dont les contorsions, paraît-il, les amusent énormément. Oui, vous dis-je, il leur est permis d'aller voir, entre deux versets de cantique, bouillir ou rôtir ces malheureux réprouvés et de faire diversion à leurs harmonies trop uniformément séraphiques, en écoutant, « avec délices », leurs hurlements de rage et leurs lamentations désespérées.

Vous doutez, vous ne pouvez croire à ces choses.. Eh bien, écoutez ce passage de Saint Thomas d'Aquin (1) qui, en sa qualité de « docteur angélique » devait être fixé sur ce point tout particulier de la doctrine orthodoxe :

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortent cependant d'une certaine manière, en raison de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés, et en les voyant, non seulement ils ne ressentent aucune douleur, mais ils sont accablés de joie et ils rendent grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'*ineffable* calamité des impies. » — Faut-il qu'un homme soit affolé par le délire d'une sorte de fanatisme furieux, pour oser proférer un semblable blasphème!

(1) Nous avons déjà cité ce passage dans un article précédent, mais l'on ne saurait vraiment trop le répéter, pour l'édification des âmes pieuses.

Mais quittons ce ciel chrétien qu'habitent de si féroces élus et allons voir, aux antipodes, l'enfer créé par l'imagination dévoyée d'autres séides de cette même dogmatique sans cœur et sans pitié.

L'ENFER. La notion de l'enfer est approximativement la même dans la plupart des religions. Chaque homme et, par extension, chaque peuple ne pouvant rien concevoir en dehors du cercle de ses sensations, a naturellement dû se créer un enfer en conformité de son état d'âme et calquer son avenir hypothétique sur le présent dont il avait la notion. Totalement dépourvu de sens spirituels, mais devinant, suivant la sourde intuition que lui donnait sa conscience embryonnaire, que la vie future devait être, en toute logique, solidaire de la vie présente dont il ne se dissimulait pas les culpabilités compromettantes, l'homme ne pouvait se représenter les châtiments vraisemblables qui lui étaient réservés, qu'en résumant les souffrances qu'il endurait sur la terre inhospitalière où l'avait jeté son obscure destinée.

C'est dans ces conditions de matérialité qu'a été créé l'enfer chrétien qui n'est en somme qu'une imitation de l'enfer païen qu'avaient plus ou moins dramatisé les poètes de l'antiquité. Sauf les noms des entités infernales et quelques variantes de peu d'importance, c'est bien toujours le même enfer, avec son feu matériel représentant les tortures les plus intolérables que puissent éprouver des suppliciés quelconques. Mais, chose étrange et qui n'est vraiment pas à leur avantage, c'est avec une sorte de froide et incompréhensible barbarie que les chrétiens ont renchéri sur l'enfer des païens. Si ces derniers avaient dans le leur, à titre de châtiments symboliques, le tonneau des Danaïdes, la roue d'Ixion, la roche de Sisyphe et les tentations de Tantale, c'étaient tout au moins des supplices individuels et proporsionnels aux culpabilités diverses, tandis que l'enfer chrétien a, pour toutes ses victimes, ses brasiers ardents et ses chaudières bouillantes que contemplent avec joie, nous l'avons déjà dit, ces bons élus qui, par ces effroyables fantaisies, veulent sans doute imiter celles de leur Jéhovah féroce écoutant, impassible et dédaigneux, les gémissements des misérables qu'il a lui-même jetés dans ces lieux d'éternelles tortures. Les païens ont-ils jamais imaginé que les bienheureux des Champs-Elysées pussent se repaître avec volupté des supplices du Tartare, et Pluton, le pacifique gouverneur du royaume ténébreux, peut-il être comparé à l'immonde Satan des chrétiens qui, perpétuellement et en tous lieux, recrute des damnés pour les faire tourmenter par des légions de démons non moins abominables que lui-même?

C'est par des considérations semblables à celles qui avaient amené les anciens à localiser le séjour des bienheureux, qu'ils crurent devoir circonscrire également le séjour des suppliciés. Le premier ayant été placé, hypo-

thétiquement, dans des régions dites « supérieures », il était tout indiqué que le second fût placé dans les « lieux bas » c'est-à-dire au centre de la terre, auxquels donnaient accès, toujours par hypothèse, telles cavités souterraines, telles cavernes d'aspect sinistre qui étaient censées leur servir de soupirail. C'est également là que les chrétiens avaient placé l'enfer des réprouvés. Le *Credo* officiel n'affirme-t-il pas, en se conformant à la lettre des évangiles, sans souci d'un symbolisme incompris, que Jésus est *descendu* aux enfers?

Et c'est de la sorte que les données concernant l'enfer païen se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Par suite de la localisation du ciel et du séjour infernal, les sectes chrétiennes ont été conduites à n'admettre pour les âmes des trépassés que deux situations extrêmes: le parfait bonheur pour les unes, la souffrance inexprimable pour les autres — le purgatoire, dont il sera parlé ci-après, n'étant qu'une station intermédiaire, au sortir de laquelle les âmes passent dans le séjour des bien heureux. Mais avant d'arriver à ce purgatoire, précisons quelque peu de quelle nature est cet enfer dans la peinture duquel se complaisent les dogmatisants judéo-chrétiens.

C'est dans les auteurs sacrés et dans la vie des saints qu'abondent ces descriptions hideuses, grossières, contradictoires et dont l'illogisme pitoyable est le moindre défaut.

Ecoutez tout d'abord ces déclarations sentencieuses : « Les démons sont des esprits purs, nous disent les auteurs compétents, et les damnés présentement en enfer peuvent aussi être considérés comme de purs esprits, puisque leur âme seule y est descendue, leur corps ayant été rendu à la matière. Mais les damnés comme les saints doivent ressusciter au dernier jour — quel dernier jour ? — et reprendre le même corps charnel dans lequel ils ont été connus parmi les vivants. Toutefois, une chose les distingue, c'est que les élus seront revêtus d'un corps glorieux, tandis que les réprouvés reprendront leurs corps déformé, avili et souillé par le péché. »

Nous comprenons fort bien cette différence caractéristique ; mais voici ce que nous comprenons beaucoup moins. Puisque nous ne sommes pas encore arrivés à ce « dernier jour » où s'opèrera la résurrection de la chair, les damnés sont donc momentanément de purs esprits. Or, comment de purs esprits seraient-ils affectés par des supplices tout matériels? Une âme quelque noire et coupable qu'elle soit ne peut être brûlée, bouillie ou rôtie, quoiqu'en disent les auteurs sacrés.

D'autres contradictions se présentent ici ! Alors que l'enfer a été localisé dans les entrailles de la terre par certains docteurs se disant bien informés, voilà que d'autres docteurs qui se prétendent également bien et dûment documentés, protestent contre cette allégation et placent cet enfer dans telle autre planète choisie comme lieu de relégation. La question est donc indécise, si indécise qu'aucun de ces conciles dont nous connaissons cependant

« l'infaillibilité » n'a oser la trancher catégoriquement. La seule chose que l'on affirme, c'est que l'enfer, en quelque lieu qu'il soit situé, est un monde matériel, mais un monde sans soleil, sans lune et sans étoiles, plus triste, plus inhospitalier que ne le sont les régions les plus inhabitables de notre terre.

Certains théologiens, à justes titres circonspects, ne se hasardent pas à peindre, à la façon des Egyptiens, des Indous et des Grecs, toutes les horreurs du séjour infernal ; ils se bornent à reproduire quelques-unes des images que les Saintes Ecritures ont consacrées aux tortures des réprouvés ; mais combien d'autres se lancent avec une sorte de frénésie dans l'amplification de cette dissertation macabre. Voici Saint Augustin, le croyant franchement matérialiste, sans qu'il paraisse s'en douter, qui s'obstine à affirmer que les peines physiques du Tartare chrétien ne sont nullement imaginaires, pas plus qu'elles ne sont symboliques et que c'est dans un véritable étang de soufre enflammé qu'il « se plaît » à voir se débattre les damnés, sur lesquels, pour aggravation de supplice, s'acharnent vers et serpents ajoutant leurs morsures hideuses aux morsures effroyables du feu. Et, s'acharnant, lui aussi, dans sa fureur de dévot fanatique, c'est avec insistance qu'il nous répète que « cet étrange feu, quoique matériel comme le nôtre, a l'infernale propriété de conserver, tout en la dévorant, la chair pantelante des victimes imbibées et saturées, dans leurs dernières fibres et jusqu'à la moelle de leurs os, de ce feu qui consume sans détruire, afin que se renouvelle indéfiniment leur inexprimable torture, si bien que le cratère d'un volcan, si elles pouvaient s'y plonger, serait pour elles un lieu de rafraîchissement et de repos ! ».

L'on demeure stupéfait devant un fanatisme aussi sauvage et c'est avec un indicible dégoût que l'on constate que bien d'autres énergumènes, pour faire écho sans doute aux attestations du pieux Saint-Augustin, les répètent avec assurance. C'est avec toutes sortes de détails qu'ils décrivent les régions maudites où les ont transportés « en esprit » leurs rêves... ou leur hystérie, cas applicable à la fameuse Sainte-Thérèse qu'affole une sorte de clairvoyance épileptique.

« C'est dans une sorte de ville, nous raconte-t-elle, qu'elle se trouva un jour transportée, ville aux ruelles fangeuses, infectes et gluantes où elle glissait et trébuchait au milieu de monstrueux reptiles, et c'est pour leur échapper que la malheureuse se blottit dans la niche d'une muraille... Mais dans quelle niche, juste ciel, s'était-elle réfugiée ! Ne voilà-t-il pas que ses parois mobiles l'enserrent, l'étouffent, l'écrasent, tandis que se sentant écorcher toute vive, elle voyait s'en aller en lambeaux ses membres dont la chair déchirée saignait dans les ardeurs du feu le plus intense. »

Laissons ces pitoyables inepties et terminons ces étranges spécimens de

littérature sacrée par une autre description non moins folle que romantique émanant, à n'en pas douter, de quelques émules de Sainte-Thérèse.

Oui, l'enfer je l'ai vu, nous raconte l'un de ces hallucinés. Ce sont de grandes villes en feu telles que Babylone, Ninive et Rome dont les palais et les temples s'écroulaient embrasés. Au milieu de l'incendie, s'agitaient et hurlaient tous les habitants enchaînés. Des prêtres réunis dans des salles de festins et cloués sur leurs sièges portaient à leurs lèvres altérées des coupes d'où s'échappait un breuvage enflammé. Autour d'eux s'agitaient des valets à genoux dans des cloaques bouillants et qui, les bras tendus vers des princes assis sur une rangée de trônes, les imploraient avec d'ardentes supplications, auxquelles ceux-ci ne répondaient qu'en leur jetant, à pleines mains, la lave dévorante de leurs bijoux d'or et d'argent liquéfiés.

La campagne, au dehors n'était pas moins lugubre et terrifiante que l'intérieur des cités. Au milieu de plaines fumantes, de forêts gémissantes, de fontaines de larmes et de champs dévastés où des paysans affamés se dévoraient entre eux, rampaient dans la fange, clapotaient dans des marécages, ou volaient dans les airs des légions de démons munis d'ailes de chauves-souris, de cornes, de cuirasses d'écailles, de dents aiguës et de pattes aux griffes tranchantes et tout cela ne suffisait pas encore, car ces monstres armés de glaives, de fourches, de pinces, de scies et de tenailles ardentes n'avaient d'autre occupation que de déchirer les chairs des réprouvés. D'autres démons, sous formes de lions, de tigres ou de vipères énormes, traînaient leurs proies dans des cavernes solitaires, alors que d'autre part des bandes de dragons volants chargeaient des hommes sur leurs épaules et les emportaient tout sanglants à travers l'espace ténébreux pour les laisser retomber dans l'étang de soufre toujours et partout largement étendu.

Passons, sans parler des goules, des vampires, des scorpions et autres monstres polycéphales qui tous broyaient les réprouvés, pour les vomir ensuite tout hachés, mais vivants toujours, proies renaissantes, victimes éternelles dans leur effroyable et interminable immortalité.

Et tous ces démons, autrefois rebelles dans l'accomplissement du bien, mais aujourd'hui soumis et disciplinés dans la perpétration du mal, s'entendaient tous pour tourmenter les réprouvés, obéissant servilement aux ordres de leurs chefs non moins féroces qu'eux-mêmes et dont les noms redoutés remplissent toutes les légendes des peuples, depuis Belphégor, le démon de la luxure et Mammon, le démon de l'avarice, jusqu'à Moloch, Bélial, Astaroth et combien d'autres encore... tous exécuteurs des basses œuvres de leur chef suprême, le sombre archange déchu qui, dans le ciel, s'appelait Lucifer le glorieux, mais qui, en enfer, porte le nom terrible et exécré de Satan le maudit.

Le voilà, cet enfer des chrétiens, cet enfer inventé par l'odieuse conception de l'Eglise qui, depuis des siècles, se sert de ces grotesques fantoches, pour dévoyer et exploiter les peuples.

Les croyants vrais ou ceux qui s'affublent de ce nom ont-ils jamais réfléchi à la transformation blasphématoire que cette Eglise a fait subir au vrai Dieu juste et miséricordieux en lui substituant cet autre dieu de fantaisie, cet impitoyable bourreau qui fait naître les âmes (dont il connaît à l'avance la future destinée) et qu'il envoie, ressuscitées dans leur chair, souffrir d'éternelles tortures dans cet enfer que nous décrivent, comme on vient de le voir, les saints et pieux docteurs.

La résurrection des corps est déjà un miracle; mais c'est donc par un raffinement de cruauté que Dieu fait un second miracle, pour arracher à ces corps usés par la vie le bénéfice de leur anéantissement et leur donner l'horrible pouvoir de se survivre, sans jamais se dissoudre dans l'inextinguible fournaise. Cette odieuse résurrection ne nous rétablit ainsi ni dans les conditions physiques de l'homme innocent, ni dans celles de l'homme coupable.

C'est une résurrection de nos seules misères, mais avec la surcharge de misères nouvelles incomparablement plus horribles. C'est donc que Dieu s'est ravisé, quand lui est venue l'idée d'ajouter aux tourments spirituels des pécheurs des tourments matériels qui pussent s'éterniser sans espoir ni recours. Et c'est pour arriver à ce but qu'il a changé les lois relatives aux propriétés de la matière qui, après avoir accompli l'œuvre de vie qui lui était assignée, doit se dissoudre et retourner au creuset pour y servir à d'autres combinaisons.

Or que fait-il ce dieu inventé par les prêtres? Il ressuscite des chairs corrompues et rattachant entre eux ces éléments qui auraient dû être dissociés, il maintient et perpétue cette corruption vivante, puis la jette au feu, non pour la purifier, mais pour la conserver palpitante en vue d'une effroyable éternité !

Abominable combinaison qui, par ce double miracle, transforme le Dieu d'amour en bourreau de l'enfer. C'était trop peu pour lui, paraît-il, d'abandonner les damnés à la tristesse, au remords, à toutes les angoisses d'une âme désespérée, il ira, suivant la doctrine des docteurs et des Pères de l'Eglise, les arracher à cette nuit, où aurait pu naître le repentir, non certes pour les ramener à la lumière, mais pour les revêtir d'un corps hideux, impérissable, puis les abandonner à tout jamais.

Il ne les abandonne même pas, puisque l'enfer, la terre et le ciel ne subsistent que par l'intervention permanente de sa toute puissante volonté. Il étendra donc la main sur eux, pour empêcher leur feu de s'éteindre, leur corps de se consumer. Et pourquoi? Horreur inimaginable! pour que

ces « immortels » contribuent par la pérennité de leurs supplices à la joie sauvage, plus encore, à la criminelle édification des élus!

Oui, l'imagination recule épouvantée devant d'aussi infâmes conceptions. L'on se demande par suite de quels phénomènes psychologiques et de quelle perversion de tout sens moral, des âmes dites « chrétiennes » ont pu en arriver à de pareilles monstruosités.

N'avions-nous pas raison de dire que l'enfer des chrétiens avait horriblement renchéri sur celui des païens, puisque son principe fondamental repose sur l'aggravation de châtiments impies, en dépit de toute justice, de toute miséricorde, de toute pitié, même élémentaire?

Oui, de toute pitié. Remarquons en effet,que l'expression de ce sentiment, pourtant si naturel, ne figure dans aucune des élucubrations de ces moines, de ces docteurs,de ces visionnaires enfiévrés qui,manifestement,se délectent dans la description des atrocités de l'enfer éternel. Pas un mot de compassion pour ces éternelles victimes dont les tortures n'arrachent à ceux qui les contemplent, ni tressaillemment, ni sanglot, ni soupir... que dis-je? qui les « contemplent avec une joie indicible! ». C'est à qui, dans sa folie furieuse, ajoutera une touche plus noire ou plus rouge à toutes celles qu'ont posées avant eux les peintres de ce hideux tableau, à qui ajoutera un cri plus haineux, à ce concert de vociférations dont poursuivent les malheureux damnés, tous ces élus prédestinés aux joies du paradis, tous ces adorateurs d'un Dieu dont ils glorifient cependant,dans leurs cantiques, l'infinie miséricorde.

Monde horrible que ce peuple de faux dévots dont l'intolérance s'exaspère, en raison directe de leur égoïste et pharisaïque sainteté. Laissons-les dans la vanité de leurs prétendus mérites, dans la joie de ce salut qu'ils ont obtenu par pure grâce, dont ils bénéficient par les souffrances imméritées d'un innocent, par le sacrifice de leur libre arbitre, par l'abdication de toute dignité personnelle — et de cet enfer odieux (heureusement imaginaire) que réprouve toute saine raison, que stigmatise toute conscience droite, passons au purgatoire.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

2me ANNIVERSAIRE

DE LA DÉSINCARNATION DE P.-G. LEYMARIE

En 1888, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan Kardec, notre ami Leymarie s'était proposé de parler devant le dolmen du grand initiateur; mais, en présence du grand nombre d'orateurs inscrits, il avait cru devoir s'abs-

tenir et réserver aux lecteurs de la *Revue* les réflexions qu'il avait préparées pour la circonstance.

Il nous a semblé que ces réflexions étaient bonnes à rappeler aujourd'hui, parce que, d'une part, elles résument fidèlement la pensée de leur auteur, le fond de sa philosophie et son grand bon sens, et que, d'autre part, elles paraissent s'appliquer assez bien à l'heure présente et convenir à nombre d'esprits inquiets et troublés, qui prétendent ne pas demander mieux que de croire à l'immortalité mais qui ne trouvent jamais suffisantes les preuves qu'on leur en donne, et regrettent, par surcroît, qu'on ne leur fasse pas au moins entrevoir dans l'au-delà les jouissances d'une vie idéale n'ayant absolument rien de commun avec celle-ci.

Voici le thème qu'avait choisi notre ami :

« Nous vivons réellement dans l'infini, non seulement dans le ciel bleu des chrétiens, mais aussi dans l'éther où roulent les soleils et leurs satellites. *Nous sommes dans l'espace sans limites.*

« Notre terre n'est point aussi *méprisable* que le disent les incarnés et beaucoup de désincarnés; l'homme, le maître de la terre, n'est pas *souillé par les iniquités de la matière*, comme l'affirment quantité de nos communications. »

Et il n'avait pas eu de peine à faire ressortir la justesse de ces deux propositions. Montrant que notre terre est dans l'espace, — cette sphère infinie dont, selon Pascal, le centre est partout, la circonférence nulle part, — et qu'elle roule sur elle-même et autour du soleil, tandis que notre foyer de vie qui fait partie d'un système, est emporté dans cet espace sans limite avec une vitesse vertigineuse, il s'écrie :

« Puisqu'il en est ainsi, pourquoi nos plaintes, nos gémissements et ce rêve constant d'habiter d'autres cieux? »

Puis il ajoute :

« Trop facilement nous nous faisons le pivot de toutes les créations humanitaires, en nous prenant sans cesse comme point de comparaison dans la pluralité des mondes.

« Ce qui est simplement vrai, c'est que nous sommes en harmonie avec le milieu où nous vivons.

« Au lieu de désirer un séjour dans une planète supérieure, que par les seules déductions de l'analogie nous devons coloniser, soyons satisfaits d'être les maîtres de notre terre, de modifier ses conditions d'habitabilité et de constater que tout a son rôle pratique, logique et fatal dans sa nature intime.

« Vivons sur notre sphère en sages, en philosophes qui veulent résolument le bien de tous, qui travaillent à ce résultat avec une constante énergie.

« Soyons heureux d'avoir *des sens* et, avec leur aide, de constater que l'organisme qui les sert est une merveille de mécanique admirablement adaptée à l'existence du *moi-conscient* sur notre planète ; n'ayons point cette fantaisie de les voir s'augmenter ou diminuer en puissance, ces sens, car ce serait la transformation de notre régime alimentaire, celle de toutes nos sensations, et rêver l'impossible, puisqu'il s'agirait de rendre impossible notre existence sur la terre.

« *Les bornes*, répétons-le sans cesse, sont seules dans notre esprit ; l'ensemble des choses est plus grand que toutes nos appréciations possibles.

« La nature universelle déploie partout ses grandeurs et ses beautés et notre terre est si bien partagée de ce côté qu'il suffit à l'homme d'aimer son semblable, de s'unir à lui, d'avoir le concours de toutes les volontés, pour faire un paradis de cette terre trop souvent condamnée, vouée à l'exécration par les sectaires religieux.

« Si l'éternel ouvrier qui meut tous les corps s'est servi de la matière pour former une terre telle que la nôtre, c'est que, absolument, il ne pourvait employer que la substance dont la terre et les organes de tous les êtres sont formés, cette substance étant la même pour tous les corps plastiques.

« Il a fallu une série d'époques pour disposer cette terre, la rendre habitable, y faire naître la vie rudimentaire qui s'éleva progressivement et mathématiquement ; c'est ainsi que l'ouvrier éternel, de siècle en siècles et avec le temps, parfit son œuvre qu'il retouchait sans cesse ; par des perfectionnements successifs et comme conclusion de ses essais, il atteignit cet objectif longuement prémédité, le corps de l'homme, instrument parfait par lequel il put librement se manifester ; l'homme fut son représentant direct.

« En effet, la fonction de l'homme est bien celle-ci, terminer sur la terre dont il est le maître le grand œuvre de l'éternel ouvrier ; c'est lui qui transforme tout, forêts, monts et plaines ; avec son libre arbitre il peut, à volonté, faire le bien ou le mal, être inconséquent à l'extrême, mais fatalement ce représentant du principe intelligent universel est attiré vers le bien et l'harmonie.

« Si le principe intelligent universel n'a pu librement se manifester que par les sens de l'homme, comment se peut-il que la matière, dont nos sens sont composés, soit vile, pleine d'iniquités et de souillures, lorsque l'âme de l'homme, qui est une partie du principe universel, se sert de ces mêmes sens ?

« Le corps, composé de molécules de matière inerte ne peut corrompre notre intelligence ; c'est rendre l'instrument coupable des écarts de l'artiste qui en joue.

« L'homme, esprit incarné, que connaîtrait-il dans la nature, s'il n'avait des sens et de la matière à sa portée sur lesquels ses sens agissent? Absolument rien.

« Or donc, si je connais mon père, ma mère, ma femme et mes enfants, mes frères et des amis, tout ce qui me rattache au milieu dans lequel j'existe, pour lequel je pense et je travaille, c'est uniquement parce qu'ils ont un corps composé d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, d'azote, toutes substances composées d'atomes de matière inerte ; si je n'avais à mon service la vue, le toucher, l'ouïe, etc., comment reconnaîtrais-je les ascendants qui m'ont donné les sens essentiels à toutes les manifestations dans la vie ? Mais je les aime et je les chéris dans leur forme matérielle qui ne peut m'être indifférente, et leurs images sont en moi ; inséparables de leur principe animique, elles font partie intégrale de mon moi-conscient.

« Je conserve ces images avec respect, avec amour, avec une profonde reconnaissance.

« Laissons donc à la matière ses qualités d'inertie : *méditons* sur tout ce que l'éternel ouvrier a dû mettre en mouvement pour nous permettre de nous servir avec utilité de cette substance.

« Pour remercier cette providence si logique, si rationnelle dans l'exécution de *son plan*, travaillons à le parfaire, toujours plus, et mieux, en établissant l'harmonie dans nos idées, et dans nos pensées qui les développent.

« Ayons l'esprit de justice et de suite, avec une énergie constante et l'ordre qui est immanent en nous se réalisera en dehors de nous ; sur la terre, la fraternité sera la règle inéluctable. »

A notre tour, méditons ces belles et profondes paroles, et demandons-nous si notre tâche à nous, spirites, est terminée ; si nous sommes si élevés au-dessus du commun des mortels que notre place ne soit plus parmi eux. — A quel paradis mystique allons-nous prétendre ? La terre, notre séjour, n'est-elle plus digne de nous porter? ou bien a-t-elle atteint l'apogée de la perfection ? la vie y est-elle pour tous une infinie jouissance ? Mais non, puisque sans cesse nous la traitons de calvaire, de purgatoire, d'enfer, sans nous apercevoir que c'est nous qui la faisons telle. Pourquoi donc oublier que nous sommes sur notre planète les collaborateurs de Dieu, et que nous devons tendre, pour aspirer à monter jusqu'à lui, à y rendre la vie aussi parfaite que possible !

Ne rêvons pas d'autres cieux : nous occupons la place qui nous est due dans l'infini au milieu des univers sans nombre, et notre tâche est de rendre cette place rayonnante.

Le termite et la fourmi s'avisent-ils de rêver qu'ils deviendront tout d'un coup des hommes sans passer par la filière des animaux qui leur sont supérieur ? Et nous, pouvons-nous espérer passer dans un monde plus avancé avant d'avoir réalisé dans celui-ci tous les progrès dont il est susceptible ?

Que de réformes à faire ! que de vices à détruire ? que de crimes à effacer ! Seulement dans le domaine matériel que de progrès encore à accomplir ! De même dans le domaine intellectuel ! — Et ne se rend-on pas compte que ces progrès, matériel et intellectuel, ne sont encore que le lot d'une infime minorité, et que, pour qu'ils soient étendus à la grande majorité des hommes, il faut de toute nécessité arriver à faire régner dans le monde la plus grande loi qui soit, la loi morale !

Sans doute, il est bien d'arriver, par l'étude, par l'expérimentation, par l'observation des faits, à prouver l'immortalité de l'âme ; mais ne nous y trompons pas, tout cela n'est pas le but à poursuivre ; ce n'en est que le moyen ; le but c'est surtout et avant tout de fonder le règne de la paix et de la fraternité parmi les hommes.

Que serait-ce donc que s'aimer les uns les autres ?

S'aimer les uns les autres, ce serait apprendre à se connaître mutuellement, à s'entr'aider, à s'entendre pour réfréner ses passions et pour, non pas les éteindre ni les étouffer, mais bien les diriger.

S'aimer les uns les autres, ce serait travailler tous ensemble à la connaissance des merveilles de la nature, au bon emploi et à la juste répartition de ses trésors.

S'aimer les uns les autres, ce serait concourir tous ensemble à l'émancipation de l'esprit humain, à son évolution toujours plus haute et splendide à travers les âges, à sa marche triomphale à la conquête de la vérité.

Quelle autre raison d'être pourrait bien avoir le spiritisme ?

— « Quand, — a dit Saint-Paul, — je parlerais toutes les langues des hommes, et la langue des anges même, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant, et une cymbale retentissante ; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais encore toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. »

Cette parole sera éternellement vraie. — Spirites, ne la perdons jamais de vue dans tous nos travaux, dans toutes nos études, dans tous nos actes ; car c'est à sa pratique seule que, infailliblement, la foi spirite devra son triomphe et le monde son progrès. Cela est si vrai, si manifeste, que le Christ, il y a dix-neuf cents ans, en a fait l'unique base de sa doctrine, et qu'aujourd'hui encore, toutes les communications reçues des esprits dans tous les pays et dans toutes les classes de la société sont unanimes à confirmer les enseignements de la morale évangélique (1).

(1) Cette constatation remarquable, un de nos frères les plus distingués, le général A. n'a pas manqué de la relever dans l'introduction de son admirable recueil : *Conseils des Invisibles*. -- A cette occasion, rappelons qu'il y aurait grand intérêt à ce que tous les spirites aient en mains ce petit livre, véritable bréviaire, comme on l'a appelé, et dont le prix (1 fr. 50) est à portée des bourses les plus modestes.

Ainsi pensait Leymarie, ainsi pense-t-il encore sans doute, puisque, en songeant à lui, nous avons eu, — telle une inspiration, — l'idée de rappeler ses belles et rationnelles paroles. La terre promise, pour nous, — il nous l'a dit, — sera la terre que nos efforts et nos luttes auront faite ; nous y serons d'autant plus heureux que nous aurons davantage travaillé à y réaliser les conditions du bonheur. En un mot, dans les réincarnations successives, nous recueillerons ce que nous aurons semé ; et nous ne quitterons définitivement cette planète, cela est vraisemblable et logique, que lorsque nous y aurons épuisé la coupe du progrès sous ses trois formes, matérielle, intellectuelle et morale.

Rendons cette justice et cet hommage à Leymarie : il a été un bon, un vaillant et infatigable semeur, de fortes et généreuses pensées. — Ce qu'il a cherché le plus à faire triompher dans le spiritisme — et pour cela il a prêché d'exemple, — c'est la morale, c'est-à-dire la bonté, la tolérance, l'indulgence pour tous sans exclusion de partis ni de croyances.

Si, ainsi que cela est gravé sur son dolmen, et de même que tous ses maîtres et amis, il a en mourant quitté l'ombre pour entrer dans la lumière, faisons des vœux et travaillons pour que ces lumineux aussi bien que lui, à leur prochain retour sur notre monde, au lieu de décevantes ténèbres, y retrouvent, pour se guider et pour marcher encore en avant, de nouvelles clartés, filles de celles qu'ils ont contribué à répandre.

Le 10 avril prochain, il n'y aura pas de réunion commémorative au cimetière, à l'occasion de l'anniversaire de P.-G. Leymarie. Mais sa veuve, ses enfants, sa famille et ses amis seront tous ce jour là, en communion de pensée et de prière ; et nous ne doutons pas que les spirites, qui s'arrêteront au dolmen du Maître, le 29 mars, ne se fassent également un devoir de saluer celui du disciple et d'unir leurs deux noms dans un commun et pieux souvenir.

ALGOL

VIEILLES NOTES

XI

Les séances très suivies de notre petit cercle étaient délicieuses, suivant l'expression de Ravel, toujours le premier rendu à l'atelier où il trouvait une hospitalité dont il usait et abusait. Tous nous attendions les soirs de réunion avec impatience, nos communes idées nous ayant liés de cette affection fraternelle que le temps, hélas ! se charge de détruire et d'effacer trop vite.

Chacun de nous venait oublier dans cet atelier silencieux et calme où nos amis vivants et disparus nous faisaient un si doux accueil, les chagrins ou les ennuis qui les saisissaient au dehors.

Et qui n'avait pas les siens ?

Ledeski infirme d'une jambe ne pouvait marcher sans béquilles et sa vue s'affaiblissait ; aussi voyait-il diminuer les commandes de portraits ou de copies de maîtres ; or le pauvre ami n'avait que son pinceau pour vivre ! Et pourtant, il était un vieil élève de Deveria et de Charles Jacques.

Il acceptait certains travaux mal rétribués bien que sa délicatesse en souffrît. Parfois sa conscience elle-même fut mise à l'épreuve et il se vit contraint de lui faire des compromissions qui répugnaient à ses idées. « La première des libertés morales, disait-il, est celle de penser et j'entends penser librement ». Ce dont je le félicitais très fort.

Cet aphorisme plaintif, il l'avait exhalé un matin à la suite d'une histoire que Ledeski ne m'en voudra pas de vous conter, parce qu'elle vous fera juger une ou deux fois de plus ceux que l'on qualifie d'âmes pieuses. Un père jésuite très révérend était venu commander à l'artiste pour une chapelle qui s'était transformée en une mine d'or, depuis qu'un saint fort en vogue amenait chaque jour nombre de pénitentes à son autel, un tableau de saint Antoine de Padoue.

Lorsqu'il fut terminé, un autre fils de Loyola, moins révérend que l'autre, vint voir la toile, la critiqua, pria l'artiste d'en diminuer le prix et se retira promettant de revenir, mais ne revint jamais.

Que de fois j'ai regardé le portrait abandonné du pieux moine portugais semblant jouer avec l'enfant Jésus, que les peintres de toutes les écoles se sont plu à représenter, quoique son enfance ait été rien moins que connue. Je pensais : « O toi qu'on dit un grand et puissant protecteur de la pauvre humanité, toi qui daignes faire retrouver, lorsqu'on t'implore, les objets égarés ou perdus, toi qui ne refuses point une faveur si tu l'entends formuler avec ferveur, fais donc retrouver à celui qui t'a peint ici, la chance perdue et envoie acheter par ces hommes pieux qui, grâce à toi ne manquent de rien en ce monde..... ni en l'autre, la toile sur laquelle je te contemple si calme et si serein. »

Mais ma prière sortait d'une âme trop peu catholique et n'eut point l'heur de plaire au saint qu'on dit bon et généreux, car la toile demeura longtemps à l'atelier des Ledeski et s'y trouve sans doute encore, à moins que le pinceau de l'artiste n'ait changé Antoine de Padoue en Faust ou en Fra Diavolo, pour un musée quelconque... J'avais peut-être omis de promettre quelque chose pour le tronc de la chapelle.

A quelque temps de là survint une histoire semblable que j'apporte quelque malice à raconter, parce qu'elle se rattache à des gens *ejusdem farinæ.*

Des pères et des frères franciscains venus très pauvres dans la ville la plus voisine y possèdent aujourd'hui, grâce aux aumônes qu'ils reçoivent toujours mais ne font jamais,à ce que dit Voltaire dans « l'homme aux quarante écus ». une église, un couvent et un vaste jardin renommé par ses fruits délicieux,

Le supérieur vint un jour trouver Ledeski et lui commanda un chemin de croix, quatorze tableaux pour 7 ou 800 francs. C'était un peu de travail et le pain assuré pour quelques mois ; la satisfaction du peintre fut vive mais dura peu. Avant de conclure le marché,l'homme à la robe de bure exigea une petite promesse ; d'un air bonhomme, d'une voix cauteleuse, il osa dire au vieil artiste polonais : « On vous sait libre penseur, Monsieur Ledeski, athée même, vous ne pratiquez point vos devoirs religieux, aussi, vous le voyez, le ciel vous abandonne. Promettez-moi de venir nous voir, nous vous aiderons à vous rapprocher de Dieu, votre conversion sera d'un bon exemple pour notre sainte chapelle. Acceptez et l'affaire est faite. Vous pourrez mettre dès ce soir votre première toile sur le chevalet et je vous ferai une petite avance ».

La réponse de mon ami Ledeski ne pouvait être que ce qu'elle fut.

Il refusa tout net de rien modifier à ses convictions et l'on devine bien que le chemin de croix ne sortit jamais du pinceau de l'artiste.

Mme Ledeska souffrant chaque jour davantage de la maladie de cœur qui devait l'emporter quelques mois après son frère,le bon Dr de Cladous voyait ses élèves l'abandonner et ses leçons s'en aller.

Ravel, dont la situation était plus que modeste dans un journal de Nice, attendait son départ pour Bordeaux ou Paris. Mme Delfini, veuve depuis quelques années, avait très embrouillé ses affaires d'intérêts qui lui causaient d'incessants tourments.

Enfin, le conteur de ces vieux souvenirs lui-même venait oublier dans ces réunions paisibles les légers chagrins du foyer. Une femme jeune, agréable, instruite, eut été la compagne rêvée sans sa piété rigoriste, sœur de l'intolérance ecclésiastique qui jetait parfois un épais rideau entre nous. Le temps a passé, la piété angélique de celle que j'aime tendrement ne pouvait s'accroître,mais mes convictions ne changèrent pas; si elles n'ont pas tué l'intolérance, elles l'ont endormie et le *modus vivendi* entre la chrétienne et le spirite repose maintenant sur l'estime et l'amitié. — Vous le voyez, nul n'est heureux complètement et si les fidèles dogmatiques vont chercher leurs consolations à l'église auprès du prêtre, nous venions prendre les nôtres autour d'un guéridon qui ne nous a dicté que des pensées de haute morale et de douces consolations.

Après l'esprit « Charcot » vint celui d'un musicien qui fut fidèle à nos réunions, et qui imita le premier en nous disant : Appelez-moi « Gounod ».

Ce fut un aimable visiteur, il venait, nous disait-il, plus souvent pour lui que pour nous, il demandait de la musique, indiquant lui-même le morceau à exécuter.

Un soir que j'étais au salon avec Mme Delfini, qui accompagnait au piano une romance en vogue, chantée très joliment par Ravel, l'esprit du pseudo Gounod frappa sur le piano accélérant la mesure, et d'une main forte.

A de certains jours, nous trouvions bon de nous départir de notre rigueur et nous admettions à nos séances quelques amis dont nous avions appris les idées spirites et qui s'intéressaient à nos travaux.

Il arriva un soir un fait trop bizarre pour que je ne le raconte point ici; il est exact, c'est l'essentiel.

Mme Ledeska s'était mise au piano pendant que nous formions la chaîne autour du guéridon qui, tout à coup, sortit du cercle et alla se coller au piano où il se mit à frapper en marquant la mesure. Mme Ledeska accéléra la valse de Chopin qu'elle jouait trop lentement, et nous reprîmes la petite table que Mme Delfini interrogea. — Est-ce vous Gounod? — Oui — Désirez-vous quelque chose? — Oui, vous allez mettre devant le piano la première personne qui va venir, vous verrez à deviner ce que je lui ferai jouer. » On attendît en continuant la valse et la chaîne. Vers 10 heures on sonna, c'était un ouvrier cordonnier qui rapportait à Mme Ledeska une paire de pantoufles et qui se retira. — La porte était à peine refermée sur le disciple de saint Crespin que le guéridon s'agita — C'est vous Gounod? — Oui. — Qu'y a-t-il? — C'est lui, rappelez cet ouvrier.

Ravel courut après le cordonnier et le ramena. — « Mon ami, lui dis-je en souriant, faites-nous le plaisir de vous mettre au piano. — Pourquoi faire ? — Apparemment pour jouer. — Mais je n'ai jamais touché un piano, vous vous vous moquez de moi, regardez mes pattes » et le pauvre diable qui paraissait avoir 25 ans, étala sous nos yeux ses deux mains noires de poix.

Le guéridon manifestait de l'impatience. — « Qu'il se mette au piano dicta Gounod et que Dauvil tienne ses mains au-dessus de la tête de cet homme. »

Moitié confus, moitié riant, le cordonnier s'assit sur le tabouret. Je plaçai ses mains au-dessus du clavier en le priant d'attendre quelques instants et j'étendis les miennes sur sa tête sans la toucher. L'effet fut prompt, les doigts de l'ouvrier commencèrent à faire jouer les touches de la main droite, puis de la gauche de la façon la plus incohérente, mais peu à peu la cadence fut marquée, la mesure s'accentua, la basse résonna seule, puis lentement la main droite dessina la mélodie. — Tous nous étions plongés dans l'étonnement. — La musique, d'abord inconcevable pour nous, causait la surprise de Mme Ledeska qui s'approcha de l'exécutant et lui dit à mezzo voce... recommencez, da capo — et les mains inhabiles reprirent le morceau d'une façon plus compréhensible : dolce ! dolce ! disait tout bas Mme Ledeska, pendant que le guéridon, sous les mains de Mme Delfini et de Ravel battait la mesure. Crescendo... dit Mme Ledeska, qui ajoutait... merveilleux !

Ce que nous exécuta ce cordonnier qui ignorait la musique et n'avait ja-

mais approché un piano n'était autre que la première fugue de Sébastien Bach dont Gounod s'est inspiré pour son divin *Ave Maria.*

Bravo ! Bravo ! cria-t-on autour du cordonnier mélomane par accident, et dont les mains s'étaient arrêtées d'elles-mêmes, et dont la tête était tombée sur la poitrine... Il dormait ! Je l'avais magnétisé, et c'est sous l'empire de l'hypnose que l'esprit de Gounod ou soi-disant s'était emparé de cet homme et l'avait fait jouer du piano.

Je n'ose vous affirmer que l'âme de Gounod lui-même était présente, pas plus que l'esprit du Dr Charcot animait notre guéridon, mais, pour des serviteurs, ces esprits valaient les maîtres. — Fait curieux. Au moment où j'écris cette ligne, un coup violent frappé dans ma table semble confirmer ce que j'écris... Mystère !

Ces coups frappés, ces signes intimes pour moi seul, que de fois je les entends, soit dans ma table de travail ou dans ma bibliothèque quand je travaille ou je lis dans mon bureau, soit sur le buffet dans la salle à manger, même sur le bois de notre lit dans la chambre à coucher. Ils répondent presque toujours, ces coups discrets frappés certainement par les amis invisibles qui nous entourent, à une parole entendue, à une réflexion justement traduite, quelquefois même à la simple lecture d'une pensée que l'ami lirait avec nous et soulignerait.

Comme je pense ici tout haut, bien simplement pour mes frères et sœurs en croyance, je sais qu'ils n'en riront pas, car je connais le nombre d'entre eux qui m'ont assuré que, comme moi, ils entendent souvent ces coups frappés chez eux, quand ils sont seuls ou en famille.

Que les autres, ignorants ou incrédules, en rient et me qualifient d'imbécile, ce m'est indifférent, et pas un cheveu de ma tête ne tombera de dépit.

Un soir, Ledesky demanda à l'esprit du bon Cladous, si nous pourrions être favorisés par la venue d'un poète. — « Appelez-en un vous-même répondit le frère de Mme Ledeska. — On convint d'écrire chacun, sans le communiquer aux autres, le nom d'un poète sur une carte plié. — Ravel les porta sur le piano. — On se mit au guéridon en songeant chacun au poète désigné, et l'épreuve réussit au-delà de nos espérances. — Quatre coups frappés... C'était l'alphabet : Victor Hugo — Silence, on redemande l'alphabet — Alfred de Musset — puis Leconte de l'Isle — et Parny. — On attend le cinquième silence prolongé, puis quelques coups disent : c'est tout. Nous étions cinq, nous pouvions attendre le nom d'un cinquième poète puisque quatre avaient semblé répondre : Présent ! — L'explication est simple, quatre poètes seulement avaient été appelés. Ledesky et sa femme ayant inscrit chacun sans se le dire, le nom de Victor Hugo. — Mme Delfini avait écrit : Musset — Ravel, poète léger à ses heures, avait préféré Parny — Moi j'avais évoqué Leconte de Lisle.

Il est assez naïf de croire, direz-vous, que des grands poètes,des guerriers glorieux, des hommes célèbres se mettent tout de suite à votre disposition et qu'il vous suffise d'inscrire des noms illustres sur une carte,pour qu'aussitôt ils soient avertis par un marconigramme ou télégraphie sans fil, et poussent la bienveillance jusqu'à venir dans votre guéridon répondre : toc, toc, présent ! Demeurent-ils donc réellement là haut à votre service?

Vos lecteurs spirites,plus que les autres,ont l'âme naïve,peut-être,mais pas jusqu'à croire cela.

Ce n'est pas vous seuls qui pensez ainsi, lecteurs et lectrices aimables, et cette juste observation, c'est moi qui la fis ce soir-là à mes amis. — Et voici ce qui me fut répondu par un esprit élevé M. A. B., mort il y a douze ans à l'île de la Réunion : « Oui mon cher Dauvil, vous êtes en droit d'être étonné, émerveillé de recevoir une réponse aussi prompte que la question posée à des esprits comme Horace, Virgile, Alexandre, Dante, Shakespeare, Lamartine, Hugo, Annibal, Napoléon et mille autres de leur valeur. Sachez qu'une phalange d'âmes dignes de celles-là, les entoure, les aime, les admire, les suit dans leurs réincarnations et les représente toujours et partout. Ces esprits supérieurs entendent et voient tout et ne dérogent point en venant à un appel sérieux répondre pour l'instruction des humains qui cherchent la vérité ! » C'est là pour eux sans doute un mystérieux devoir que nous comprendrons plus tard.

Un long silence succéda à cette communication du grand-père de Mme Dauvil, et le guéridon frappant de nouveau, dicta :

« Je viens vous satisfaire le premier. Ceux que vous avez appelés viendront l'un après l'autre, eux ou leurs représentants.

Signé : Leconte de Lisle.

Compatriote et ami de M. A. B., je n'étais point surpris que le grand poète eût bien voulu me répondre.

Posez vous-même une question au grand poète créole, dis-je à Ledesky, qui demanda à Leconte de Lisle de nous dicter s'il lui plaisait un vers pris au hasard dans ses « Poèmes barbares » et de nous dire le titre de la poésie.

Le guéridon dicta aussitôt :

« Quelqu'un m'a dévoré le cœur, je me *rappelle* ! »

Dernier souvenir.

Merci, cher maître, nous vérifierons, si vous le permettez, demain soir, car nous ne possédons pas vos œuvres à l'atelier. Ravel, enfant des Muses, nous les apportera ici.

Le lendemain soir, nous pûmes, à l'aide de Ravel, lire le *Dernier souvenir*, qui contient seize beaux vers, et nous pûmes constater que Leconte de Lisle ou son représentant avait commis une erreur de mot et de rime en terminant le vers qui est exactement

Quelqu'un m'a dévoré le cœur, je me *souviens* !

Je ne voudrais pas oublier de dire après cela que, dans une soirée spirite donnée à Paris il y a trois ans, chez M. B., député de l'île de la Réunion, où j'avais le plaisir d'être invité et où j'avais conduit deux médiums, la vieille Mme Rodière et sa fille, une charmante société créole fut curieuse de voir quelques-unes de ces choses mystérieuses, inexplicables, qu'on demande au spiritisme.

Malgré la présence des médiums dont j'avais apprécié la valeur chez Mme Nœggerath « notre bonne maman », un soir qu'une petite table s'était enlevée au-dessus des assistants pour aller donner, de la part d'un époux décédé, une caresse à la vieille comtesse de C..., qui mourut dix jours plus tard, je craignais que la présence d'esprits frivoles ne troublât la séance. Mme B..., la maîtresse de la maison, désirait qu'on se plaçât autour du guéridon. Non, dit Mme Rodiere, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère qu'on entoure la lourde table de la salle à manger, ce qui fut fait. Les coups frappés tardèrent peu. On fit dix questions auxquelles on obtint des réponses. Léon Dierx, le prince des poètes, créole de la Réunion comme presque tous les assistants, se baissa pour regarder sous la table qui frappait, en me disant : C'est toi qui frappes !

« Appelle toi-même l'esprit d'un compatriote, lui répondis-je et je le prierai de frapper sous tes mains à l'endroit de la table où tu les mettras ». Dierx, s'éloigna au bout de la table et, tout naturellement, il évoqua Leconte de Lisle le poète académicien dont il avait été l'ami pieux, l'élève dévoué. La réponse fut prompte :

Trois coups très forts furent frappés sous les mains de Léon Dierx, et Mlle Rodière, qui avait étalé sur la table un alphabet brodé dont elle indique les lettres à l'aide d'un crayon, pria l'esprit du poète de frapper un coup à chaque lettre à signaler.

Au bout d'une minute, on eut cette réponse :

Salut à mes amis de la terre natale.

LECONTE DE LISLE.

Alors, le fils du député, Auguste B..., ayant demandé au poète s'il voulait avoir la bonté de prouver son identité, lui dit : « Vos œuvres, illustre compatriote, sont ici dans la Bibliothèque de mon père. J'irai chercher le volume désigné après la réponse donnée, et il passa la parole à son père, poète aussi comme le sont tous, plus ou moins, les créoles de la Réunion, nés sous le ciel le plus poétique.

« Maître, dit M. L. B..., voulez-vous nous dicter le 36e vers de votre sublime Caïn ? »

Et sous le crayon de Mlle Rodière indiquant les lettres l'une après l'autre

sur son alphabet brodé, les coups frappés entre les mains du député dictèrent :

« C'était un soir des temps, par monceaux les nuées, »

. . . .

Après ces deux vieilles notes, que les incrédules, au lieu de s'écrier que c'est l'un de nous qui dicta ce vers, fassent eux-mêmes des essais suivis, patients, et ils obtiendront comme nous des résultats couronnés par le même succès.

Vous avez sans doute lu Caïn des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, mais, qui de vous est capable de souffler *ex abrupto* le 65e vers sans prendre le temps, ou de se remémorer les 64 précédents s'il sait le poème par cœur, ou de les compter vers par vers sur le livre ?

Ah ! si l'on avait demandé à l'immortel Racine de dicter le premier vers d'*Athalie* ! C'eut été plus facile et tout le monde l'aurait pu souffler.

Léopold Dauvil.

LA PEINE DE MORT ET LES IMPRESSIONS D'UN JURÉ

Juré d'assises, appelé à siéger six fois en une semaine, je viens de voir se dérouler devant moi le triste et affligeant spectacle des vices et des brutalités humaines. Le rôle de juré est un des plus délicats et des plus douloureux qu'un homme de cœur ait à remplir en ce monde. Mais si ce devoir est pénible, il a aussi ce côté consolant de nous permettre de tendre une secourable main aux inculpés que le mal n'a pas encore complètement gangrenés.

Ainsi l'homme juste, tout en s'efforçant de préserver la société des criminels qui la menacent, peut, dans certains cas, user de clémence et faire descendre comme un rayon d'en haut au sein de cet enfer. A ce point de vue, l'institution du jury est éminemment utile, et malgré des erreurs et des défaillances inévitables, elle a rendu des services signalés à l'ordre social. Car si le juge, sévère par tendance, se laisse rarement fléchir, le juré, plus humain, cherche à concilier les exigences de la préservation sociale avec les droits des faibles et les inspirations de la pitié.

Au terme de la session, deux criminels redoutables, accusés d'assassinat avec préméditation, ont comparu devant la cour d'assises. Je revois encore, comme dans une vision sinistre, les faces patibulaires de ces deux hommes affaissés sur leur banc entre des gendarmes, et le président en robe rouge, dont les questions se succèdent, monotones, comme des gouttes de pluie tombant sur la pierre. Puis les pièces de conviction étalées sous nos regards,

les bâtons de chêne qui ont servi au crime, le pic taché de sang auquel adhèrent encore des cheveux humains et les misérables hardes volées. Et, sous une lumière vague, la foule houleuse qui se presse dans l'immense salle mal éclairée.

Après des débats qui durèrent quinze heures, le jury se retira dans la Chambre des délibérations. A ce moment, une discussion solennelle s'engagea au sujet de la peine de mort qu'aurait entraîné fatalement le rejet des circonstances atténuantes.

Sans trahir le secret des délibérations, je crois pouvoir exposer brièvement les raisons qui inspirèrent mon langage et mon vote, et dont l'expression ne contribua pas peu, je crois, à sauver la tête des deux accusés. Peu intéressants d'ailleurs, ces deux hommes, sur lesquels pèsent d'horribles antécédents. Ils s'étaient mis deux, dans la force de l'âge, pour tuer et dépouiller un vieillard infirme de 77 ans. La Cour les a condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Mais, au-dessus de ces deux existences souillées une question plus haute s'agitait; celle de savoir si la société a le droit de retrancher violemment un homme de son sein, si coupable que soit cet homme.

Le réquisitoire du procureur de la République renfermait deux propositions que j'ai relevées. « La peine de mort », disait-il, « est nécessaire, donc elle est légitime. » Puis, dans sa conclusion, réclamant la peine capitale, il ajoutait : « La vie humaine est inviolable et sacrée. »

Je reprends de suite ce dernier argument et je le retourne. Si la vie humaine est sacrée pour l'individu, dirai-je, elle doit l'être aussi pour la collectivité. Qui ne peut rendre la vie ne doit pas ôter la vie. Et vous, magistrats, qui envoyez les hommes à la mort, savez-vous ce qu'est la mort? Avouez-le, presque tous vous l'ignorez. Vous croyez débarrasser la société d'un danger et vous rendez ce danger plus imminent, plus inévitable. Par la mort, vous donnez la liberté au coupable, et pour être invisible, il n'en poursuit que plus facilement son œuvre funeste. Il continuera à vivre parmi nous et poussé par la loi de similitude et d'attraction, son unique souci sera de rechercher les hommes faibles ou pervers et de les pousser au crime. Serviteur du mal, il attendra dans l'ombre l'occasion favorable qui lui permettra d'assouvir les sentiments de vengeance que votre verdict n'aura fait qu'entretenir en lui. Tandis que, par une punition plus humaine, vous lui auriez laissé la possibilité de rentrer en lui-même et, l'âge et la réflexion aidant, de retourner dans l'au-delà avec des sentiments plus pacifiques.

La déposition d'un témoin, médecin aliéniste, entendu au cours de l'audience, était bien faite pour confirmer mes vues sur ce point; un des accusés simulait l'épilepsie et le témoin venait décrire les véritables caractères de cette maladie. D'après cette description, j'ai pu reconnaître que

l'épilepsie n'est, dans la plupart des cas, qu'une des formes nombreuses de l'obsession et de la possession.

En effet, l'épileptique perd la conscience de ses actes et l'usage de ses facultés. Il devient aphone et ses yeux se retournent dans leurs orbites. Dans cet état il peut être poussé au crime, mais c'est par un élan spontané, par une impulsion subite qu'aucune préméditation n'a précédée et qu'aucun souvenir ne suivra, car, revenu à lui, l'épileptique à complètement oublié tout ce qui s'est accompli durant l'accès. De là, l'irresponsabilité de ces malheureux. Tous ceux qui ont quelque pratique des sciences psychiques et du spiritisme en particulier reconnaîtront là tous les caractères de l'obsession et la prise de possession d'un organisme humain par un être invisible et malfaisant. On pourra lire avec fruit sur ce point les deux volumes du Dr Gibier, un des meilleurs élèves de Pasteur, sur le spiritisme ou Fakirisme occidental, et l'œuvre de l'académicien anglais R. Wallace, membre de la société royale, sur le « Moderne spiritualisme ».

La peine de mort ne se justifie même pas par l'impression produite sur les foules. Chaque fois qu'une exécution capitale a lieu, on voit la lie de la population de nos villes, souteneurs, escrocs, filles perdues, passer les nuits sur les places publiques, dans l'attente de ce hideux spectacle. Des démonstrations du plus mauvais goût accompagnent ces exhibitions qui sont devenues un véritable scandale. Au lieu de frapper d'épouvante les criminels de l'avenir, elles semblent, au contraire, surexciter leurs pires instincts. La peine de mort, depuis longtemps inscrite dans nos codes, n'a pas fait diminuer les causes judiciaires. Celles-ci paraissent plutôt se multiplier.

Les pays qui l'ont supprimée, la Belgique, certains cantons suisses, les pays scandinaves, n'ont pas vu pour cela s'augmenter le nombre des délits. Le Danemark et la Norwège, par l'application de la réclusion complète, de l'isolement absolu en cellule, sans communication avec aucun être humain, ont établi une peine plus efficace et plus redoutée que la peine de mort, car depuis qu'elle existe, les crimes et délits graves ont presque disparu de ces contrées. Ceci nous prouve que la justice humaine a d'autres ressources que la peine capitale pour effrayer les criminels et préserver la société de leur contact.

Une étude plus approfondie de la nature et des destinées de l'être humain apprendra aux juges que la vie, donnée à chacun de nous comme un moyen de progrès, de réparation ou de relèvement, ne peut, dans aucun cas, être abrégée par la loi. Lorsque cette conviction sera faite dans les esprits, la peine capitale, dernier vestige des temps barbares, honteux héritage d'une époque de brutalité, disparaîtra à jamais de nos codes. Et nos descendants, les hommes du XXIe siècle, considéreront comme une chose étrange et monstrueuse le fait qu'elle ait pu se perpétuer jusqu'à nous.

LÉON DENIS.

Causerie sur l'Idée de Dieu.

Après avoir lu les dernières revues de 1902, quelques articles froissant mes plus intimes convictions, j'éprouvais un indicible besoin de protester ; quand, à mon indicible joie, j'eus le bonheur d'être superbement devancée et de rencontrer mes idées reproduites et surtout exprimées par quelques-uns de nos maîtres, avec la puissance d'éloquence si persuasive, si prenante qu'ils savent toujours mettre au service de notre grande cause, qui,pour eux est l'Arche sainte. Puis pensant à l'humble article que je venais d'écrire, devant mon insuffisance, j'eus un douloureux découragement.

— Eh quoi, pygmée, me dis-je, oses-tu prétendre placer tes balbutiements à côté des Master-pièces de ces géants de la pensée et des lettres ! frôler ton pauvre cuivre à cet or sans alliage ! — et j'allais jeter mon travail au panier, quand une petite voix, en moi, vint plaider leur cause et surseoir l'exécution :

Peut-être que pas bien loin des pyramides d'Egypte, me susurra-t-elle, il existe des fourmilières; — comme les monuments des Pharaons, l'effort de l'humble bestiole chante la gloire de Dieu.

Soldats de l'éternel progrès, en sa marche ascendante, nous poursuivons la plus sublime des conquêtes,celle de l'au-delà : dans la continuelle mêlée, le petit fantassin, quelle que soit sa place infime, fier de ses généraux, peut s'écrier : — A leurs côtés, j'ai combattu le bon combat. — Et, courageusement, j'envoie ces lignes à la poste, confiante en l'indulgence de mes éminents lecteurs, mes efforts, je le crains trop, étant mauvais interprète de ma pensée.

Fondée par notre vénéré maître, Allan Kardec, la *Revue Spirite* eut surtout pour objectif de projeter, comme un phare lumineux, la lumière sur les rives de l'au-delà, encore si brumeuses à nos yeux de terriens. En parcourant son œuvre si considérable, deux idées maîtresses nous frappent ; à chaque page elles s'y étalent ; on sent qu'elles sont sa pensée dominante : Je veux parler de sa foi opiniâtre en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation, ainsi que sa conviction absolue en un Dieu créateur des mondes ; sa confiance sans limites en son omniscience sans bornes, en sa justice immanente, en sa bonté infinie.

Il est certain, quoique cela me paraît surtout un mariage de raison — dont le raisonnement me semble exclu, — que l'on peut discuter les prérogatives de Dieu, même nier jusqu'à son existence, et être spirite ; mais en tout cas, il est non moins certain que l'on ne peut se dire *spirite kardéciste*.

— L'on m'objectera cependant, que le Maître avait l'intelligence trop supérieure pour s'ériger en pontife et par cela même, imposer comme infaillible le fruit de ses incessantes recherches, quoique celles-ci fussent

appuyées sur de puissants raisonnements — (et il était le bon sens incarné, nous dit Flammarion, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe —).

— En avant et toujours plus haut, étaient ses cris de ralliement ; pour que le spiritisme fût éternel, il le voulait scientifique, afin de l'asseoir sur des bases solides. Comme à l'aurore de toute doctrine, de toute science, le spiritisme n'était qu'en voie de transformation ; de nouvelles inductions pouvaient donc, devaient même se produire ; et, à cet effet, il invitait ses adeptes à faire comme lui, à chercher sans relâches, prêt à adopter hardiment tout nouveau raisonnement qui serait basé sur une logique plus serrée.

— Nous voyons donc que bien loin de vouloir enchaîner la liberté de penser chez ses disciples, Allan Kardec les poussait au contraire en avant dans la voie du progrès.

Mais ici, dans la question qui nous intéresse aujourd'hui, il ne s'agit plus de marches en avant ; en niant Dieu, en discutant ses prérogatives comme ses attributs, nous touchons, j'oserai presque dire, à un dogme fondamental ; en tout cas à une pierre d'assise du spiritisme kardéciste, et introduisons comme un schisme à sa doctrine.

Oui, il est fort heureux que, comme le dit excellemment M. Béra, notre éminent rédacteur en chef, l'homme ne puisse pas plus attaquer Dieu, qu'un ver de terre attaquer le soleil. Grand et puissant comme l'infini qu'il est, notre adoration le touche, mais seulement par tendresse pour nous : quoique par cet acte, nous ne lui rendions qu'une bien faible parcelle de ce que nous lui devons, son amour veut voir dans ce sentiment affectif, qui nous pousse à nous agenouiller devant lui comme devant la source de toutes les perfections, un acheminement vers l'idéal, non ce faux idéal à la mode, chez les gens nerveux ; mais celui auquel tous nos efforts doivent tendre ; auquel nous devons les meilleurs de nos sentiments, de nos aspirations ; et qui, dans la suite des temps, nous rendra réellement faits à son image : c'est alors que nous pourrons, avec un légitime orgueil, nous dire vraiment son chef-d'œuvre.

Quant à nos outrages, ils ne peuvent atteindre Dieu ; mais son même amour nous faisant crédit, il nous concède l'éternité pour le trouver et apprendre à le connaître.

Peut-il cependant exister un outrage plus cinglant — à moins, ce que je crois, qu'il ne soit qu'*enfantin* — celui qui veut le mettre en doute, nier ses attributs, lui marchander ses perfections !

On a surtout peine à concevoir que ces négations puissent trouver place dans des cerveaux d'hommes de savoir ; l'on ne serait, au contraire, aucunement étonné de les rencontrer chez les ignorants, surtout chez les hommes aux travaux rudes, dont le dur labeur ne peut laisser place à la réflexion pas plus qu'aux raisonnements.

Voltaire, que l'on ne doit pas suspecter de partialité mystique, a dit que, si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il est vraiment difficile de le supprimer totalement, c'est-à-dire de le *biffer* ; c'est ainsi que d'aucuns,

n'osant le nier, daignent condescendre à le considérer comme une machine à créer ; lui limitant son pouvoir ; en faisant un être frigide, abstrait, amorphe. C'est très commode à notre nature humaine, naturellement ingrate ; cela nous dispense de toute reconnaissance envers un Créateur qui nous a créé par mégarde et se désintéresse si complètement de nous qu'il ignore jusqu'à notre existence.

— Et cependant pauvres roseaux fragiles, pliants à tous les souffles du destin, que deviendrions-nous si nous n'avions quelqu'un d'immuablement fort et conscient pour étayer notre faiblesse !

— Pourtant, sentant le peu de consistance de cette triste thèse, on veut la renforcer par des arguments :

— Si Dieu s'occupait de nous, nous dit-on, se rencontrerait-il sur cette terre d'aussi criantes anomalies ; verrait-on de si grandes fortunes côtoyer de si pitoyables misères ! etc... etc... et on nous cite cet exemple :

« Un navire, dont de misérables chauffeurs alimentent la fournaise ; ils sont réellement dans l'enfer ; tandis que de riches oisifs se prélassent aux premières — ceux-là, sont en Paradis. » — et on en conclut à nouveau.

— « Si Dieu était l'être bon de nos rêves, s'il s'occupait de ses créatures ; pourquoi cette effrayante disproportion ; pourquoi en bas tant de misères, en haut tant d'opulence ? »

L'argument est spécieux : on oublie notre libre arbitre ; aussi que nous sommes les artisans de notre sort : Dieu ne crée pas des âmes heureuses ou malheureuses ; le spirite réincarnationniste n'ignore pas que celles-ci ont la situation que leurs fautes ou leurs mérites antérieurs leur ont acquis ; à moins que ce soit des épreuves demandées en vue d'une plus rapide évolution.

— La vie d'ici-bas ne nous apporte-t-elle pas souvent la preuve qu'un labeur considérable modifie les pires situations. — Afin d'appuyer notre démonstration, prenons, nous aussi, un exemple :

— Un minuscule commerçant est pris d'ambition ; il veut faire fortune : il est actif, laborieux, vigilant, l'œil à tout, âpre au gain et avare de son temps parce que — *times is money*. — A force de travail, d'économie, il se voit, en peu de temps, à la tête d'un magasin bien *achalandé* qui, par son aptitude pour les affaires, devient bientôt insuffisant ; de jour en jour il agrandit ses comptoirs ; ce ne sont plus des magasins, mais d'immenses hall ; hier il avait une maison à cinq étages ; aujourd'hui il lui faut des rues entières pour contenir ses marchandises les unes venues des quatre coins du monde, les autres fabriquées dans ses manufactures. Au début, ils peinaient seuls, sa femme et lui, dans une pauvre échope ; aujourd'hui, il habite son hôtel et commande à tout une armée de travailleurs.

Avec la fortune, les honneurs sont venus ; enfin, ses enfants, par de hautes alliances, ont achevé la complète métamorphose de cette évolution progressive.

— Nous voyons que c'est grâce à son énergie qui jamais ne faiblit, qu'il

s'est élevé d'un nombre considérable de degrés, sur l'échelle sociale : parti d'en bas, il se trouve au sommet; de l'homme de la fournaise qu'il était jadis, grâce à une volonté opiniâtre, il est maintenant l'homme des premières : c'est-à-dire que, de l'enfer, il est *monté* au Paradis.

A côté de cet homme qui, d'évolution en évolution, arrive au sommet des honneurs et des richesses, plaçons un autre homme, parti du même milieu humble :

Celui-là est d'une nature apathique, molle, sans ressorts; il n'est pas paresseux, mais sans aucune initiative, se contente de faire, toute tracée, la besogne qui doit subvenir à ses besoins. A ce travail, il gagne péniblement de quoi vivre au jour le jour, et au moindre heurt du chemin, il tombe plus bas et devient la proie de la misère.

Vous me ferez remarquer que le premier de ces hommes a sans doute eu, pour l'aider, d'heureuses circonstances; je vous l'accorde; mais, ne faut-il pas déjà une certaine somme d'efforts pour les utiliser, se les rendre propices? Notre deuxième personnage en a peut-être rencontré aussi; qui sait si ce n'est pas son indolence qui les lui a fait échapper, — sans compter qu'un homme d'énergie sait souvent les provoquer.

— Ces deux exemples ne peuvent-ils pas représenter notre évolution dans l'au-delà; si, ici bas, nous travaillons énergiquement à réformer les angles de notre caractère; si nous luttons sans trève afin, comme un bon horticulteur, d'extirper les herbes parasites qui sont nos passions et qui, constamment, germent en nous, nous parviendrons à amasser un riche capital de mérites, auquel nous devrons d'évoluer dans des sphères supérieures. Si au contraire nous vivons mollement, ne contractant peut-être pas de nouveaux vices, mais ne faisant aucun effort pour combattre les anciens, au lieu d'amasser un fonds de réserve, il faudra toujours recommencer à revenir sur terre, redescendre dans la fournaise pour faire marcher le bâtiment.

On nous objectera que puisque Dieu est si bon, il aurait pu nous créer tout d'une pièce, absolument parfaits; mais où aurait été l'effort, par conséquent le mérite? On peut même se demander quel aurait été le but de cette création? Est-ce que le fruit ne pousse pas sauvage sur l'arbre, avant la greffe?

Non, Dieu n'ignore pas, qu'artisan de sa vie, l'homme est, de par sa faiblesse, en proie à d'effroyables misères; et pourtant, pas plus que le mal, Dieu n'a créé la souffrance, car il n'est le principe que de tout ce qui est beau, noble et bon : maux et passions, ne sont que le fait de notre nature primitive, sujette à transformation. Le mal n'est qu'une maladie de l'âme; quand celle-ci deviendra saine, nous disent nos maîtres, le mal disparaîtra. Puis, Dieu a créé des lois; la plupart du temps, les hommes y font des infractions : de là vient aussi une partie du mal. Si nous étions moins inférieurs, nous souffririons moins.

Le mal et la souffrance ne sont donc que des accidents; si horribles qu'ils

soient, à mesure que nous évoluerons, les maux s'atténueront peu à peu pour disparaître et faire place au bien.

Hélas, nous sommes encore bien loin de cette perfection ; cependan quand nous nous considérons avec l'homme primitif, l'homme troglodyte, aux instincts bestiaux et cruels, tenant plus de l'animal sauvage que de l'homme ; quand, bien plus près de nous, homme moderne, nous nous mettons en parallèle avec les anciens peuples, dont la force faisait toute la loi, ne devons-nous pas admirer la grandeur du chemin parcouru ?

A quoi devons-nous cette métamorphose ? A nos efforts, à notre énergie ; et cette transformation par l'énergie continuera jusqu'à l'absolue perfection, parce que le principe émane de Dieu et, par conséquent, est éternel comme lui. N'est-ce pas suffisant pour indiquer notre noblesse d'origine et nous donner la croyance invincible que nous venons de lui et devons y retourner !

— Un autre grief, que l'on reproche à Dieu, c'est l'imperfection de notre planète : Tout d'abord cela prouverait que, comme l'humanité, elle est en voie de transformation. Puis, le plus souvent, ce qui nous paraît imparfait, n'aurait-il pas des raisons très plausibles d'exister ? Il y a bien des choses sur terre qu'une faible intelligence ne peut expliquer et dont un savant découvre le parce que. — N'y a-t-il pas aussi des milliers de raisons que la nôtre ne perçoit pas ?

Souvenons-nous de cet axiome : — un peu de science nous éloigne de Dieu, beaucoup nous y ramène. —Nous croyons-nous en possession de l'immuable sagesse, parce que nous commençons à soulever un très petit coin du voile jusqu'ici impénétrable de l'au-delà ? Nous avions, depuis le commencement des temps, vécu dans un brouillard opaque, qui nous empêchait de rien distinguer et nous condamnait à ne formuler que des conjectures ; ce que nous avons entrevu a surtout ébloui nos yeux de taupe peu habitués à telle incandescence de lumière ; obligés de clignoter, ils ont mal vu ; — alors, comment pouvons-nous juger, puisque nous n'avons pu nous rendre compte ?

Et pourtant, nous voici, d'orgueil tout grisé, commentant l'œuvre de la création, comme si nous y avions assisté, et notre critique acerbe ne connaît aucun ménagement pour discuter son auteur et crier haro sur lui.

(*La fin au prochain numéro*). DIANE MAREST.

UN DERNIER MOT AU SUJET DE « L'IDÉE DE DIEU »

La Revue, usant de la plus large tolérance pour les idées, a toujours été une tribune ouverte aux penseurs de tous les ordres pour l'exposition et la discussion des idées de nature à favoriser l'extension et les progrès de la doctrine ; mais elle s'est toujours aussi constamment défendue de servir de

champ clos à des luttes qui, prenant peu à peu, par la force de l'entraînement, une tournure personnelle, menacent de devenir irritantes et partant absolument stériles, sinon dangereuses.

M. Béra est tout le premier à reconnaître la nécessité de cette conduite, et c'est pourquoi il nous fait savoir qu'il renonce, en ce qui le concerne personnellement, à poursuivre le débat qu'il a lui-même engagé, sur « l'Idée de Dieu » ; non pas, faute d'arguments, car il est de plus en plus certain de l'exactitude de ses propositions, et s'offre à les démontrer en particulier, mais dans un esprit de conciliation. Il est assuré que l'avenir justifiera ses vues et sa conduite. Nous approuvons cette détermination.

M L

Saint-Pierre et le Diable

Par une belle journée ensoleillée, saint Pierre se tenait à la porte du Paradis, attendant l'arrivée des heureux mortels qui ont le droit de prendre place au milieu des Elus. Soudain, une ombre étendit sa tache sur l'éclat doré de la porte. Saint Pierre se retourna. O surprise ! C'était Satan ! l'air hardi et arrogant. Sur son visage tourmenté on lisait l'indignation, le trouble, et aussi le désir de questionner.

Saint Pierre, un moment rendu muet par la stupeur, le regarda fixement. Enfin il reprit son sang-froid, et dit, en contenant sa voix :

« Je ne me serais pas attendu, à vous voir ici, Lucifer. Depuis que vous avez entraîné avec vous la troupe des Anges rebelles, et que vous avez perdu la pauvre Ève, vous étiez resté dans votre séjour maudit. Partez à l'instant, et ne souillez pas plus longtemps de votre présence le trône des grâces célestes. »

Sans s'émouvoir, le vieux Satan regarda le saint avec des yeux perçants, et dit :

— « Votre surprise m'étonne, saint Pierre. Pendant tout le cours des siècles, j'ai toujours fait mon devoir. Vous savez si j'ai fait prospérer le royaume brûlant de l'enfer — pardon, je veux dire, Hadès, le Shéol — cela sonne mieux, car l'Enfer est démodé, et vous-même vous avez presque reconnu qu'il devient ridicule. »

— « Moi, dit saint Pierre. Vous vous trompez. Je ne suis ici qu'un serviteur. Je fais aussi mon devoir, comme je l'ai toujours fait. »

— « Vous avez pour vous la puissance, répartit le vieux Satan. Tout ce que vous déliez sur la terre est aussi délié dans le Ciel. Autrefois les enfants morts sans baptême m'appartenaient. J'en garnissais mes murailles de flammes. Les incrédules étaient damnés. Mais la crainte s'en va. L'Eglise n'ose plus guère se servir de mon nom pour effrayer les peuples. Vous avez ouvert votre porte aux acteurs et aux comédiens. On se moque de la

« baleine » de Jonas. On accueille des livres qui eussent mis autrefois leur auteur entre mes griffes. Le clergé va au théâtre, il joue aux cartes,il fume. Bientôt il dansera le « Cake walk ». Où allons-nous?

Saint Pierre réfléchissait. « — Hélas! Satan, dit-il en soupirant, vous avez raison, j'en ai peur. J'avoue que depuis que j'occupe ma charge il y a eu bien des changements ici. Laissez-moi vous dire une chose tout bas : nos rangs s'éclaircissent. Nous ne savons plus qu'inventer pour attirer les gens dans nos églises. On épluche les Livres saints. Les écoles publiques nous enlèvent tous nos enfants,et la Presse donne raison aux anticongréganistes. On nous pose des questions auxquelles nous ne pouvons répondre. Les plus instruits vont chez vous. Il faut vous donner du repos. Où sont ces jours glorieux où le clergé pouvait s'écrier sans être contredit : « Tuez toujours, Dieu reconnaîtra les siens. » Votre pouvoir et le mien ont pris naissance dans les jours d'ignorance. La Raison et la Science sont nos ennemis. Je crains que notre règne ne soit passé. »

— « Confidence pour confidence, dit Satan en s'inclinant. Je vois sans peine comme vous que le savoir est notre ennemi. Quand la science élève son flambeau, quand la Raison pense et discute, quand la Liberté remplit les cœurs, quand l'Amour amollit la Foi, notre vieille renommée dépérit, nos noms tombent dans l'oubli. Savez-vous ce qu'il faut faire? Pour nous sauver et sauver nos royaumes, associons-nous, travaillons de concert. »

— « Bonne idée, dit saint Pierre. Je prends pour moi les grands et les riches, ceux qui paient sans regarder et viennent en aide aux Eglises. Tous ceux-là passeront ma porte sans contrôle. Je vous laisse les vivisectionnistes, les voleurs et les assass.... ».

— « Pas si vite, dit Satan. Vous savez bien que l'Eglise les réclame. Vous oubliez le voleur sur la croix, qui coucha au Paradis le soir-même. Il suffit de croire pour être sauvé. Le mérite n'est rien, la prière du prêtre est tout. Ce sont les hommes honnêtes et moraux, mais incrédules, qui sont à moi, comme ils l'ont toujours été. Prenez les criminels,je n'y tiens pas. D'ailleurs je vois venir le temps où vous et moi nous n'aurons plus rien à faire. La géologie, l'astronomie, les rayons X, l'air liquide, Marconi et le télégraphe sans fil, tout cela nous envahit. La libre-pensée monte,et l'Ecriture s'efface. Les gens se font un paradis sans notre aide. »

Saint Pierre soupira : « Tais-toi, Lucifer, tu me fais mal. Je n'aime pas raisonner et réfléchir me casse la tête. »

— « Adieu, saint Pierre, s'écria Satan. Encore un mot. Dis donc à saint Paul que les femmes ne veulent plus obéir à leur mari. Les voilà qui enseignent, qui prêchent, qui votent, qui sont médecins, marchands, avocats. Que de changements! Quand la libre-pensée les aura délivrées, elles feront tout ce qui leur passera par la tête. Elles ouvrirent les portes de l'Amour sans nous demander la clef.Cette étrange vieille terre est toute bouleversée. Tâchons de la garder pendant que nous le pouvons, car bientôt, mon vieux Pierre, on ne nous connaîtra plus. On cherchera nos noms dans quelque

vieux bouquin, intitulé : *Histoire ancienne*, et l'on lira, en riant, le récit de notre vie. Adieu. Encore ceci : Ecris donc cette devise sur ta porte rouillée, de peur d'oublier ce qui se prépare :

« **Les croyances s'en vont. Les hommes arrivent. La vérité reste. La Loi naturelle de l'Evolution seule gouverne tout.** »

C. Fannie Allyn du *Banner of Light.*

ASPIRATION DE L'AME VERS L'INCONNU

L'idée de Dieu est un pressentiment général imposé à tous les êtres pensants, depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Dans cet état mental, la raison, développée par l'étude et l'observation, veut remonter à la cause qu'a provoqué ce sentiment.

Le fini peut-il dominer l'infini? l'effet peut-il être antérieur et supérieur à la cause dont il procède? Nous sommes tous d'accord pour répondre négativement. Ceci ne nous empêche pas de faire des investigations pour arriver à la connaissance *de l'Inconnu,* en suivant la méthode scientifique de procéder par induction comme base, afin de formuler une déduction, en partant du connu, soumis à nos observations, nous arrivons forcément à donner plus d'amplitude à la recherche de ce que nous poursuivons.

Cette cause suprême, que nous appelons Dieu, a-t-elle créé tout ce qui nous environne dans l'espace infini où nous plongeons nos regards? Cette création, ou émanation, a-t-elle eu un commencement? Il serait logique de répondre que tout ce que nous admirons n'a pas eu de commencement et que l'univers manifeste est de *toute éternité* et coéternel avec la cause dont elle émane; car la *cause incréée* étant l'activité même ne pouvait rester oisive jusqu'au moment déterminé pour manifester sa *toute puissance.*

Cette *cause suprême* est-elle intelligente, juste et bonne, lorsque nous sommes témoins et sujets de la douleur, de la misère humaine; lorsque nous observons, dans la lutte pour la vie, la destruction des êtres l'un par l'autre pour subvenir à leur existence?... Cette cause suprême a, sans doute, des desseins impénétrables pour nous, quant à présent, mais qui seront justifiables plus tard; ces misères, ces douleurs, cette destruction, tout cela ne peut être une imperfection à imputer à cette cause suprême que nous voulons définir, nier ou infirmer.

Les êtres et les choses sont imprescriptibles au concours de l'harmonie universelle; la destruction n'affecte que la forme, comme moyen à ses progressives transformations; quant à l'atome intelligent, plus ou moins développé, il poursuit son ascension vers une plus grande lumière, et, arrivé à la connaissance du *Moi*, est responsable de ses actes. C'est la loi de l'*Involution* pour naître à la vie plus active, et d'*Evolution* pour s'élever indéfiniment vers la cause qui l'a engendré. Mais ne pas confondre *Dieu* avec cette

Loi qui n'est que sa volonté rendue tangible. De même qu'un peintre, qu'un sculpteur, un architecte ne peuvent être confondus en personnifiant le tableau, la statue ou l'édifice n'étant que leur œuvre.

Nous devons, malgré tout, reconnaître l'ordre, l'harmonie qui régissent l'univers, et affirmer logiquement l'existence d'une intelligence supérieure à la raison humaine; si nous persistons dans notre négation, essayons et efforçons-nous à démontrer le contraire par une œuvre de nos mains mieux ordonnée que tout ce qui existe en corrigeant le *Plan divin* : *Errare humanum est.*

Abandonnons l'entreprise d'une définition impossible dans l'état actuel de l'humanité ; comment définir ce qui échappe à nos sens et à notre intelligence? Soyons formels, procédons d'abord par une scrupuleuse induction, et nous déduirons logiquement qu'arrivés à la connaissance du *Moi humain*, qui n'est que l'effet d'une cause supérieure, nous affirmerons rationnellement l'existence d'un *Moi* et d'une *Intelligence absolus.*

Comme tout a sa raison d'être, la douleur, la misère procèdent, en majeure partie, de notre ignorance, sont pour l'âme des éléments de purification, nous sommes fatalement impulsés à progresser par la science, par la pratique du bien, par l'amour pour nos semblables pour nous délivrer peu à peu de toutes souffrances. Dans les plaines illimitées de l'*Ethair* nous trouverons des réunions d'âmes épurées; la matière spiritualisée formant, dans l'espace sans fin, des séjours où gîte la contemplation active et le bonheur en rapport avec notre relative perfection, plus de déceptions, de doute et d'incertitude; la science acquise nous rendra compte de tout ce qui nous terrorisait; plus de météores effrayants, de cataclysmes destructeurs, conflagrations, extinction de soleils, etc., etc., et nos âmes, attirées par l'aimant du progrès. Là...,dans ces divines oasis,la mort sera méconnue; un sommeil tranquille dont le réveil sera la réalisation d'un heureux songe.

Nous avons même ici un rapprochement de l'avenir qui nous attend ; l'homme terrestre, par l'élévation de sa pensée, se rend propice à tous les dévouements, à tous les sacrifices, il s'assimile par degrés les attributs de la Divinité, s'identifie avec elle, il devient lumineux en absorbant de la *lumière absolue*, dont il est le pâle reflet.

J'en étais là, lorsque, le 10 janvier courant, la *Revue* m'est parvenue. Suivant notre érudit frère, M. G. Béra, le doute est le commencement de la sagesse. La science ne doute pas, lorsque ses découvertes sont généralement sanctionnées par l'opinion, par les démonstrations pratiques et d'application; mais la science doute quand, dans les sentiers d'explorations, des obstacles inséparables la dévient du résultat qu'elle se propose obtenir. Dans les questions purement métaphysiques, où les élucubrations philosophiques sont les seules armes de combat comme, par exemple, celle qui nous occupe : la définition de Dieu, le doute peut être le point de départ ; mais si, par obstination, nous l'incorporons en nous-mêmes par une négation absolue, ce doute ressemble beaucoup au travail de Sisyphe se transformant en châtiment.

Nous sommes d'accord, laissons à la pensée son libre essor ; analysons nos misères, mettons à nu notre ignorance, nos défauts, nos plaies repoussantes, mais apportons la paix, la tranquillité, un espoir pour l'avenir, appliquons un baume à ces douleurs, suivons un prudent traitement pour combattre la maladie et la guérir ; laissons à l'âme ces consolantes illusions, de la fiction d'un bonheur imaginaire il en reste toujours un peu, préférons manifester un doute qui console à une vérité mal interprétée qui serait nuisible ; les malades sont reconnaissants pour les petits soins qu'on leur prodigue.

L'homme se connaîtra de lui-même un jour, il est né perfectible indéfiniment, se rapprochant progressivement de *Dieu qui sait lui-même ce qu'il est.*

Madrid, 14 janvier 1903.

E. COUILLAUT.

Sagesse

Beati pauperes spiritu...

Dépouille les métaux, signe de la richesse,
Symbole éblouissant du fantoche social,
Quitte ces oripeaux qui voilent l'idéal,
Si tu veux écouter la voix de la sagesse.

L'or sème le bonheur par la sainte largesse,
Mais la cupidité le fait père du mal ;
L'ambition le change en un agent fatal
D'oppression, de guerre et de scélératesse.

Redeviens un enfant et que ton cœur soit pur
Retrempe ta vieille âme aux sources de l'azur
Homme, retourne à la simplicité première.

Fais-toi pauvre en esprit, ô toi qui ne sais rien ;
Et communie avec le principe du bien
Dieu, l'être universel d'amour et de lumière.

JULIEN LARROCHE

Paris mars 1903

Un bon médium à l'horizon

Nous avons trop souvent entendu les spirites se lamenter de l'inertie de l'Institut psychologique pour ne pas nous réjouir de pouvoir leur annoncer que sous peu la savante assemblée pourra étudier un intéressant médium.

C'est à l'activité infatigable de M. Sage, l'auteur si érudit de « Zone-frontière » que les spirites et l'Institut devront cette bonne aubaine, et c'est d'une séance à laquelle il nous avait convié avec M. le Dr Branly, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur

ainsi que M. Courtier, chef des travaux à l'Ecole des hautes études, que nous voulons entretenir les lecteurs de la *Revue Spirite*.

Qu'il nous soit permis avant tout, de remercier en notre nom, comme au nom de tous ceux que la question si discutée de l'Au-delà passionne, M. Mignon-Falize, propriétaire à Paris, qui a bien voulu, avec une rare bienveillance, nous autoriser à étudier son médium et qui, de ce fait, rend un grand service à la cause spirite.

L'esprit communiquant nous a fait convoquer pour tel jour à telle heure, dans le but bien défini de nous démontrer les phénomènes d'insensibilité et de contracture, qui se manifestent chez le vrai médium dans l'écriture purement mécanique.

Le médium est M. Albert Joumier, employé chez M. Mignon-Falize depuis nombre d'années ; il a 23 ans, est déjà père de famille et jouit d'une santé et d'un caractère parfaitement équilibrés ; il se prête à ces études avec la meilleure grâce depuis quatre années sans rétribution aucune, et son patron nous déclare que jamais il n'a montré la moindre défaillance dans la régularité de son travail. Nous tenons à appuyer sur ce fait, car il nous semble que les spirites sont trop enclins à croire que les médiums ne peuvent et ne doivent pas travailler ; il y a très certainement des exceptions pour de grands médiums, mais j'estime qu'en général cette manière de voir est néfaste au développement du spiritisme en poussant inconsciemment à la fraude.

Convoqués pour 4 heures, M. Sage, M. Bourck, pharmacien de 1re classe et nous, sommes exacts au rendez-vous qui nous avait été si obligeamment assigné de l'Au-delà et nous attendons avec une patience méritoire les membres de l'Institut.

A 4 h. 1/2 nous croyons devoir commencer et vérifions avec précaution la sensibilité cutanée du médium, nous prenons sa température 36,7, son pouls marque 78 pulsations.

Il s'installe alors à un guéridon avec du papier grand format et un crayon ; après une minute un tremblement à peine perceptible s'empare de la main du médium, puis du poignet ; ce tremblement s'accentue et, petit à petit, tous les muscles du bras et de l'avant-bras tressaillent violemment jusqu'à contracture complète ; sa figure se congestionne légèrement, son cœur bat plus dur ; il nous indique qu'il sent la prise de possession de la force que nous cherchons à définir et, nous constatons depuis les phalangettes par de légères piqûres d'aiguilles, la progression de l'anesthésie, qui ne tarde pas à atteindre l'épaule. — A ce moment le pouls indique 120 pulsations. — La première communication écrite nous prie d'introduire dans les chairs du médium une aiguille entre le pouce et l'index, ce qu'exécute M. Mignon-Falize, puis sur une seconde invitation de la force communiquante M. Bourck

en plante une seconde entre l'index et le médius à 19 mm. de profondeur. — Nous constatons alors au centre moteur (Durville) du cerveau correspondant au bras droit des effluves froides, que tous les assistants vérifient ainsi que M. Courtier qui vient d'arriver. — La troisième communication, d'une écriture moins saccadée et plus lisible, quoique le médium lise un article financier d'un livre qu'il tient de la main gauche, nous invite à fixer une aiguille dans le bras vers le triceps ; M. Sage et nous, estimons que l'insensibilité est suffisamment démontrée, mais M. Mignon-Falize tient à obéir rigoureusement à la force intelligente, qui nous a conviés — et il introduit une aiguille antiseptisée à 22 mm. de profondeur ; à notre tour nous épilons sur la main et sur le bras « d'une façon continue et sans secousse » comme l'a précisé le communiquant, ce qui est très douloureux ; aucune sensation n'est témoignée par le médium qui déclare être parfaitement à son aise.

M. le Dr Branly arrive à ce moment et examine avec soin le degré de contracture qui est considérable ainsi que l'anesthésie du membre supérieur tout entier, des phalangettes à l'épaule ; il s'informe si nous nous sommes assurés de la sensibilité du sujet avant la séance et à notre déclaration affirmative, conclut à un phénomène d'auto-suggestion.

Suivant de point en point les instructions données par la force communiquante, nous retirons les aiguilles et constatons qu'elles ne sont pas teintées de sang ; un léger épanchement sanguin s'est seul manifesté au bras ; l'aiguille fixée entre le pouce et l'index a été retirée par l'autre extrémité traversant ainsi les chairs de part en part. A ce moment la main lâche le crayon et petit à petit avec de violentes contractures du bras la sensibilité revient complètement. Ces messieurs de l'Institut peuvent alors examiner à leur aise le médium — pardon le sujet — le questionner sur ses antécédents, sur ses facultés et aptitudes, mais le scepticisme régnant en maître, nous demandons à la force communiquante de reprendre le bras du médium, afin que le Dr Branly se rende exactement compte des débuts du phénomène. M. Joumier veut bien se prêter une seconde fois à cette expérimentation.

Après cinq minutes d'attente le médium passe par les mêmes phases de contracture et d'insensibilité et M. le Dr Branly enfonce une aiguille à 3 centimètres de profondeur dans le bras. Pendant ce temps le médium lit dans un journal sans manifester aucune sensation ; il lui comprime ensuite les chairs du bras et de l'avant-bras avec une pince plate métallique, mais n'exécute pas plus loin l'ordre donné par la force communiquante, qui désirait qu'une incision au bistouri fût faite.

Ces différentes communications ont été signées du nom du père de M. Falize, signature qu'il nous a été donné de vérifier par d'anciennes cor-

respondances et que nous avons reconnue exacte. Nous devons à la vérité de dire que le médium avait connaissance de la dite signature, puisque depuis plusieurs années il sert d'intermédiaire aux correspondances médianimiques de M. Falize avec son père; cette signature a, du reste, été écrite sans aucune hésitation et très rapidement.

Nous constatons qu'au départ de la force communiquante le médium est un peu congestionné, que son cœur bat irrégulièrement et fort; son pouls marque 130 pulsations.

Il a été fait de cette très importante séance un procès-verbal détaillé et signé des personnes présentes, les membres de l'Institut faisant précéder leurs signatures des mots « constaté l'insensibilité et la contracture ».

Voici incontestablement d'excellents débuts qui permettent de beaucoup espérer de ce jeune et complaisant médium, et comme l'Esprit communiquant a bien voulu nous promettre d'autres expériences, moins cruelles, espérons-le, nous ne manquerons pas d'en tenir au courant les lecteurs de la *Revue*.

Nous nous attendons à ce que bien des spirites trouvent à redire à des expériences aussi dures, mais, psychistes, nous leur répondrons que dans cette séance nous avons en tout point suivi leur enseignement, qui est de toujours et de toutes façons se conformer aux indications formulées par l'Esprit. Nous ajouterons du reste que le bras revenu à son état normal, le médium ne se ressent en aucune façon des suites de l'expérimentation et qu'on ne peut pas y constater la moindre élévation de température locale.

En terminant qu'il nous soit permis de mettre en garde M. Courtier contre sa crainte excessive des fumistes, pour tout ce qui touche aux phénomènes médianimiques; il serait bon qu'il laissât cette terreur à l'Institut; il connait trop les effets de la suggestion sur les sensitifs pour ignorer combien la méfiance injustifiée peut inciter — *automatiquement* — le médium à la fraude.

Dès que la bonne foi du médium est constatée et que les plus sévères conditions de contrôle sont instituées, c'est mettre obstacle à la production de phénomènes sérieux que de montrer un parti pris excessif et parfois blessant contre la sincérité du sujet.

Une bonne foi absolue est exigible du côté du médium, mais par contre les expérimentateurs sérieux doivent faire preuve d'une absence de parti pris tout aussi absolue.

C'est là une vérité que les hommes de science peuvent ignorer, mais que les spirites et psychistes reconnaissent comme de première nécessité.

Em. Magnin.
ex-pharmacien de 1re classe.

UN CAS REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

Je faisais partie, comme caporal, d'une compagnie de tirailleurs malgaches, dont le dépôt central se trouvait à Bédara, petit village situé sur la route d'Andévorante à Tananarive.

Vers le milieu de septembre 1896, je reçus l'ordre de partir avec 14 tirailleurs et quelques soldats européens (infanterie de marine) pour accompagner un convoi de vivres et munitions qui se dirigeait sur Tananarive.

Le voyage, jusqu'à Béforona ne fut marqué d'aucun incident digne d'intérêt. La route, encore impraticable aux voitures, était extrêmement fatigante pour le piéton. Des ornières profondes, où l'eau coulait encore, faisaient deviner qu'un ouragan ou une pluie diluvienne avait passé récemment; des branches d'arbres, des troncs, augmentaient, en la retardant, la difficulté de la marche. Ce n'était qu'une succession de montées raides et de descentes rapides à travers un terrain argileux presque toujours détrempé par la pluie.

Nous décidâmes, pourtant, de pousser plus avant afin de n'être pas obligés de camper en pleine forêt de Béforona, lieu, à l'époque, dangereux, repaire d'insurgés, où nombre d'attaques et d'assassinats d'excursionnistes imprudents avaient été signalés.

Au centre du convoi, je donnais des ordres pour la marche et veillais à ce qu'aucun traînard ne restât en arrière.

Nous franchîmes ainsi, sans incident marquant, 150 kilomètres environ et nous arrivions, le sixième jour, à Moramanga, où nous comptions faire une journée de repos.

C'est peu après avoir quitté ce village que je fus frappé par l'existence d'un cas télépathique qui se manifesta chez un soldat d'infanterie de marine du convoi dont j'avais la garde, cas que j'attribuais, sur le fait, à un délire provoqué par un accès de fièvre violent.

Nous déjeunions dans une case d'un petit village, à quelques kilomètres de Moramanga, quand un de mes hommes s'excusa de nous quitter et, se plaçant dans un coin de la case, se couvrit le corps de couvertures; il prenait les dispositions nécessaires pour prévenir un accès de fièvre.

Pendant quelques instants rien d'anormal à cet état ne se produisit, mais, tout à coup des plaintes se firent entendre et le pauvre garçon délira.

Près de lui, deux européens et moi, nous nous empressâmes de lui prodiguer des soins.

Les yeux hagards, les poings crispés, le torse en cercle, il faisait des efforts surhumains sans prononcer un mot, se débattant, gesticulant, comme un

être qui lutte avec un inconnu. Ses efforts étaient tels qu'à trois nous avions beaucoup de peine à le maintenir. Puis, après avoir essayé de prononcer quelques paroles, il se recueillit et appela au secours. La crise passait et le malade délirait : A moi ! criait-il, à moi ! A la garde ! A l'aide ! Vois ! Vois ! Par ici ! En avant !

Après ces successions d'appels, nous comprîmes qu'il devait revoir une scène à laquelle il avait dû déjà assister. Tous les détails d'un corps à corps, tous les appels à des amis pour un prompt secours, tous les gestes d'un soldat qui attaque ou se défend, étaient expliqués par le geste ou la parole.

Tout en le veillant de près, je résolus d'entrer dans sa conversation et de tenter d'obtenir quelques éclaircissements. Je débutai ainsi :

« Je crois, maintenant, qu'ils ne tiendront plus longtemps ?

« Si, oh si ! ils viennent, ils s'approchent; tiens .. Charles, attention, par ici, viens, cache-toi,... ils cherchent,... tire, frappe, oh ! les lâches. A moi !... à moi... »

Ces cris poussés, qui avaient quelque chose de rauque, de bestial, montraient suffisamment que le malade repassait par une scène terrible et souffrait du même mal dont il avait dû souffrir précédemment et réellement.

Il reprit ses phrases, entrecoupées de cris déchirants, d'appels, de recommandations, de crises de larmes, et continua à nous retracer cette terrible scène.

Mais, le point le plus intéressant se trouve dans cette deuxième partie, qui devait, malheureusement, nous convaincre d'un fait relaté deux jours avant, dans tous ses détails et auquel nous n'avions porté qu'un médiocre intérêt, vu l'état de celui qui nous en avait décrit toutes les phases.

Après nous avoir donné ainsi un aperçu du théâtre de cette lutte, il fit un effort suprême pour se lever ; assis sur son séant, le cou tendu, les yeux sortant de l'orbite, les poings en arrière, la bouche écumante, il se livra à une attaque soudaine que nous eûmes beaucoup de peine à maîtriser et, se voyant impuissant, il fondit en larmes et nous dit à peu près ce qui suit :

« Vous m'arrêtez, lâches, vous le voyez égorger, troué de coups de zagaies et de couteaux ; vous les voyez mettre le feu, je vous appelle à mon aide et vous reculez (puis de nouveaux pleurs)... regardez, ils l'emportent, ils le traînent.... Charles ! Charles ! je viens !... Ah ! ils l'ont tué ! »

Après un dernier effort il tenta de se lever, exténué par la fatigue, il tomba lourdement, balbutia quelques mots incohérents, les yeux voilés, en proie, par instants à de violentes secousses nerveuses, il s'abandonna complètement et s'endormit du plus profond sommeil.

La crise n'avait pas duré moins de deux heures. La fraîcheur du soir lui fut bienfaisante et après l'absorption de tisanes rafraîchissantes, et un sommeil réparateur, la nuit se passa sans aucun autre incident.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en marche veillant notre malade qui se plaignait de douleurs à la tête.

Deux jours se passèrent à travers bois et montagnes sans qu'aucun fait attirât notre attention.

Le deuxième jour au soir nous arrivions à Mahazina, petit village qui avait été détruit en partie par une attaque récente...

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsqu'un caporal, venant à ma rencontre, me relata l'attaque dont il avait été l'objet de la part d'insurgés, et dont tous les points et détails confirmaient de la façon la plus étonnante la scène décrite par ce malade dans un accès que j'avais tout d'abord pris pour une crise d'épilepsie.

La date et l'heure de l'attaque coincidaient exactement avec le jour et la date de la scène à laquelle j'avais assisté dans la case.

Un européen, du nom de Charles X..., avait été tué, deux malgaches grièvement blessés et plusieurs autres légèrement.

Les insurgés (fahavalos) avaient tenté d'incendier le village, mais n'avaient que partiellement réussi, le vent chassant les flammes du côté d'un espace vide.

Lorsque j'expliquai à mon collègue de quelle manière j'avais appris le fait le jour même où il avait eu lieu, il n'y prêta qu'une attention relative malgré mon insistance et mes témoignages, et nous nous séparâmes, lui vaquant aux nombreuses occupations que lui avaient créées cette attaque, et moi continuant ma route sur Tananarive où expirait ma mission.

(*Revue Spirite Croate.*) L. Kauffmann.

L'INSPIRATION

Toutes les grandes vérités, qu'elles soient contenues dans les livres sacrés de l'Inde et de la Chine, ou trouvées dans les bibles des juifs et des chré tiens, ont été inspirées. Les médiums de nos jours, les visionnaires de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, les prophètes connus de l'histoire judaïque, les apôtres, les évangélistes, et enfin les martyrs chrétiens, tous ont été inspirés. Platon reçut sa première inspiration sur le sommet du mont Hymette; Moïse sur le mont Sinaï; Mahomet, sur les montagnes de l'Arabie; Kon-pu-tse, sur les hauteurs asiatiques, et Jésus-Christ dans les larmes et les prières sur la montagne des Oliviers. Selon Pythagore, l'inspiration est une suggestion qui vient des Esprits, qui nous révèlent l'avenir et les choses cachées (Diog. Laërte, VIII, 32). Suivant aussi le même philosophe, le langage lui-même est une inspiration. Platon dit (Phédon, 244-264) : « L'inspi-

ration est l'œuvre et la source de tout ce qui est sublime et beau dans l'homme. Le poète ne pourrait créer ses vers, ni le prophète prédire les événements, s'ils n'étaient pas inspirés ; ils doivent entrer dans une condition ou un état supérieur, où leur horizon intellectuel est élargi et illuminé par une lumière plus haute (Platon, Dialogues Io et Meno). Anaxagore (500-428 av. J.-C.), soutient que l'inspiration est l'œuvre des Esprits Suivant Homère, l'inspiration vient du ciel. Cicéron l'appelle le souffle divin, qui pénètre toute vie spirituelle. Nous voyons saint Mathieu (X, 20) citer Jésus, qui disait à ses apôtres : « Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous. » Dans saint Marc, Jésus dit aux apôtres (XIII,15): « Quand ils vous mèneront pour vous livrer, ne soyez point auparavant en peine de ce que vous aurez à dire, et n'y méditez point mais tout ce qui vous sera donné à dire en ce moment-là, dites-le; car ce n'est pas vous qui parlez mais le Saint-Esprit. » La deuxième épitre de saint Pierre (I, 21) déclare nettement que « la prophétie n'a point été autre fois apportée par la volonté humaine; mais les saints hommes de Dieu étant poussés par le Saint-Esprit ont parlé. » Homère dit (Iliade, XII, 228) : « Les prophètes et les voyants sont des représentants de Dieu; ils sont les instruments passifs de la volonté divine ». Dans le dialogue de Io et Meno, de Platon, nous lisons : « Ce ne sont pas les voyants, les prophètes ou les poètes qui parlent, mais c'est Dieu qui parle par eux. »Ceci est la raison pour laquelle ils sont considérés comme des saints ou comme les instruments d'un pouvoir plus élevé, parce qu'ils ne savent pas ou ne réalisent pas ce qu'ils disent; en d'autres termes, toute noble inspiration, toute pensée exaltée et originale émanent évidemment d'un monde supérieur composé d'intelligences invisibles, c'est-à-dire du monde des Esprits. Les cieux vivifient la terre, et nous trouvons l'exemple de ce fait dans la vie de tous les grands écrivains, poètes, musiciens, peintres et sculpteurs, dont les plus nobles et les plus grandes productions artistiques, les idées ou les plus merveilleuses découvertes naquirent toutes dans des moments d'inspiration. Shakespeare, Milton, William Blake, Schiller, Herder, Dante Alighieri, Tasse, Mickiewicz, Pouchkine, Lermontoff, Lamartine, Heine et beaucoup d'autres écrivirent sous l'inspiration. *Torquato Tasso* dit le Tasse (1544-1595), célèbre poète italien, composa dès l'âge de 18 ans un poème chevaleresque « Renaud », inspiré par Arioste, et qui, dès lors, appela sur lui l'attention. Il publia en 1575 sa *Jérusalem délivrée*, vaste épopée tirée de l'histoire des croisades et qui est son œuvre capitale. Ce poème fut écrit sous l'inspiration. William Blake affirmait même qu'il avait écrit des poésies par l'intermédiaire de l'esprit de John Milton et avouait franchement que tout ce qu'il obtint avait été inspiré. *Mme Juliette Adam*, que l'on a dit justement *la femme la plus célèbre de Paris par son caractère et son esprit*, bien

connue dans le monde entier pour ses ouvrages remarquables, écrit souvent sous l'inspiration. Dans son œuvre : *Mémoires de mon enfance et de ma jeunesse*, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, elle a dit à propos de son chef-d'œuvre : *Un rêve sur le divin*, qu'il a été écrit sous l'inspiration de sa défunte grand'mère. Haydn, Mozart, Rossini, Beethoven, Bach, Moniuszko, Chopin et Richard Wagner composèrent sous l'influence des Esprits. Moniuszko avouait que son opéra *Straszny Dwor* avait été composé dans un moment d'inspiration. Frédéric Chopin avait de saisissantes visions, et écrivit ses plus belles œuvres, telles que ses « Nocturnes » et sa « Marche funèbre » dans une obscurité complète. Dans sa biographie écrite en polonais, se trouve la description de la manière dont il composait dans cette obscurité. Les visions qu'il avait fréquemment le terrifiaient parfois à un tel point qu'il voulait s'enfuir au loin. Avec le compositeur allemand Richard Wagner, le principal élément qu'on trouve est le mysticisme, la spiritualité. Cela n'est pas seulement exprimé dans les paroles du « Lohengrin » du « Tannhæuser », du « Vaisseau fantôme » et de « Parsifal », mais on le sent fortement aussi dans la musique.

Dans le xii° siècle vivait le célèbre moine Roger Bacon, autrement appelé le « Docteur admirable » à causes de ses connaissances scientifiques prodigieuses ; nous lui devons d'ingénieuses observations sur l'optique et la réfraction de la lumière. La découverte du télescope et de la machine pneumatique lui est aussi attribuée. Sous l'inspiration spirituelle, il lui fut révélé beaucoup de grands mystères de la vie qui, jusqu'alors, étaient demeurés cachés. Dans son ouvrage « Opus Majus », on trouve beaucoup de prophéties. Parmi ces prédictions, faites il y a 600 ans, il y en a de très remarquables, qui ont été prouvées véritables par la science et l'invention modernes. Voici ses propres paroles : « Des ponts sans arches seront jetés audessus des torrents impétueux ; l'homme descendra dans les profondeurs de l'océan et pourra y aspirer l'air nécessaire ; ses pieds toucheront des sables d'or, que la lumière du jour n'a jamais pénétré ; il mettra en action les forces secrètes du soleil et de la lune, et l'on verra un homme assis au gouvernail, guidant la barque qui fend les vagues avec une rapidité plus grande que si elle était conduite par une multitude de marins ramant avec les bras. Le véhicule lourdemnt chargé ne sera pas plus longtemps traîné par des animaux haletants ; il s'élancera en avant sur la route avec une force irrésistible et une grande rapidité. » Ces choses, prédites il y a si longtemps, annonçaient clairement les grandes inventions de notre temps, telles que les ponts suspendus, la cloche du plongeur, les bateaux à vapeur et les chemins de fer.

Christophe Colomb attendit dix-sept ans le moment où il pourrait s'embarquer pour découvrir le Nouveau Monde. Durant tout ce temps, il conserva

un enthousiasme inébranlable et de la confiance en ce qui était pour lui une inspiration d'un Esprit divin qui le guiderait dans sa mission et dans son entreprise hasardeuse. Il fut traité de visionnaire, et au milieu, de difficultés presque insurmontables, il entendait toujours une voix inconnue murmurer à son oreille : « Dieu désire que votre nom résonne glorieusement à travers le monde ; on vous donnera les clefs de tous ces ports inconnus de l'Océan qui sont à présent fermés par de puissantes chaînes ». La découverte de l'Amérique fut aussi prédite par Cicéron dans les termes suivants : « De l'autre côté de l'Océan, après beaucoup de siècles, un pays vaste et riche sera découvert. Il se trouvera un héros qui, par la raison et le pouvoir des armes, délivrera son pays du joug de l'oppresseur ». (Washington.)

Treitheim (1462-1516), chroniqueur et théologien, était un homme extrêmement instruit, qui laissa plusieurs œuvres de valeur, telles que : *Polygraphia cabbalistica*, *Steganographia*, ouvrages mis à l'index. Il avait le don de seconde vue ; il vit un jour l'Esprit de sa femme, qui était morte et qu'il reconnut immédiatement. Son biographe déclare qu'ayant médité longtemps sur les mystères cachés de la nature, il en vint à la désespérante conclusion que c'était folie de sa part d'essayer de pénétrer de telles apparentes impossibilités, mais un soir il vit un fantôme qui lui assura que toutes ses plus profondes pensées lui avaient été spécialement inspirées. Le résultat fut qu'il arriva à une complète compréhension de beaucoup de problèmes et de mystères et, par l'inspiration, il réussit à fabriquer un instrument par lequel il devint capable de faciliter énormément les communications avec le monde spirituel au moyen d'une espèce de télégraphie mentale. *Raphaël Sanzio* (1483-1520) le plus grand des peintres modernes, qui réunissait tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel, idéal, et qu'on a justement surnommé *l'Homère de la peinture*, parlant de ses œuvres, qu'il attribuait à l'inspiration, disait que toutes lui furent montrées dans une sorte de rêve. *Dannecker* (1759-1841), sculpteur allemand, composa un grand nombre de morceaux qui se distinguent par une composition simple, par le naturel, la vérité et le sentiment, notamment : « Monument de Schiller, « Sapho », « Ariane », « Jésus-Christ », « le roi Frédéric de Wurtemberg », etc. Il disait qu'il avait eu son idée du Christ, un chef-d'œuvre d'art, par inspiration, dans un rêve, après l'avoir vainement cherché durant ses heures d'études. *Fredéric Schiller* (1759-1805), le grand écrivain et poète allemand, déclarait que ses meilleures pensées n'étaient pas de sa propre création ; elles venaient si rapidement et avec une telle force qu'il avait de la difficulté à les saisir assez vite pour les transcrire.

JOSEPH DE KRONHELM.

(*A suivre.*)

LE MEDIUM-MISSIONNAIRE

Le Médium-Missionnaire n'est pas un *médium ordinaire*. A le voir, à l'entendre, vous le devinez. Il ne s'exalte que pour la bonne cause, que parce que vous ne le comprenez pas quand il vous explique ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu par le concours de l'invisible.

Vous direz alors que cet Etre est un *halluciné*, et cela parce qu'il éprouve des sensations que vous ne partagez pas. Mais vous ne pouvez les partager, *vous* qui ne possédez pas, comme lui, le développement de vos sens internes. Attendez pour prononcer votre jugement contre ces Etres extra-lucides, que votre intellect se soit plus ouvert aux choses de l'au-delà ; que vous soyez convaincus de l'existence du monde invisible et de l'action qu'il exerce sur les médiums.

Si vous ne voulez pas étudier les sciences occultes, restez indifférents au *spiritisme*, mais non négateurs des faits qui s'opèrent au vu et au su des bons médiums, et grâce à eux.

Il est, parmi ces derniers, de bons médiums, choisis par la Sagesse Eternelle pour être les interprètes de la Vérité, et qui sont assistés par des *guides* ayant la mission de les conduire, de les diriger dans l'obtention des phénomènes qu'ils doivent produire.

Ils ont, ces médiums, une mission à remplir pour instruire les frères en croyance et ils doivent aider à la diffusion de la Vérité sans avoir crainte de devenir le jouet des mauvais Esprits, attendu qu'ils sont protégés en conséquence. La seule chose qu'ils doivent éviter, c'est le contact pernicieux de certains groupes et de toute assemblée profane, afin de ne point s'exposer à l'enveloppement de fluides néfastes.

Les médiums écrivains semi-mécaniques pourront aisément se prémunir contre l'envahissement des mauvais fluides en opérant chez eux. Quant à ceux dont la médiumnité réclame le contact du public, qui a besoin lui de s'instruire en constatant les faits émanant d'eux, ils doivent choisir les sociétés qu'ils fréquentent et ne se produire, en tant que médiums, que lorsqu'ils se sentent protégés par un guide sérieux qui leur donnera tous les conseils nécessaires à cet effet. Ils doivent aussi, pour se conserver ce guide, suivre une hygiène morale toute particulière qui leur permettra de bien exercer leur médiumnité.

Il est dit que le *médium* est appelé à conquérir des grâces réelles, après sa *désincarnation*, s'il a bien exercé le précieux don de sa médiumnité ; grâces qui lui feront racheter bien des fautes et lui éviteront des *réincarnations* douloureuses, tout en en diminuant sensiblement le nombre.

Ce sont là des promesses bien consolantes pour les médiums-missionnaires. De plus, ils seront aidés par les bons Esprits à leur *désincarnation*,

(presque toujours si pénible pour les mortels), en reconnaissance de leurs bons offices à l'égard de tel ou tel Esprit duquel ils auront répondu ou qu'ils auront écouté, selon le cas.

Il faut donc que les *médiums*, qui connaissent tous les avantages que peut leur faire récolter l'exercice d'une bonne médiumnité, s'empressent et s'efforcent d'être de bons serviteurs. Combien certains de leurs frères malheureux voudraient jouir de leurs privilèges?

« Il sera beaucoup plus demandé à celui qui aura beaucoup reçu, a dit Jésus. » C'est un fait établi. Et les médiums sont de ceux à qui il a été beaucoup donné !...

Ne sont-ils pas les premiers éclairés par eux-mêmes sur toutes les vérités du *spiritisme*. Ils ne peuvent être blessés par le doute, eux qui entendent, qui voient, qui touchent, qui vivent continuellement dans la vie fluidique.

Lorsqu'un *Esprit* Médium-Missionnaire s'incarne, il se considère comme un élu et n'appréhende point la vie de la matière, parce qu'il sait qu'il conserve dans ses sens fluidiques la vision des choses de l'Au-delà ; il ne se désespère point, en quittant la vie spirituelle, car il sent qu'un réseau fluidique l'y rattache fortement.

Donc, que l'Être Médium jouisse en toute assurance de sa Médiumnité dont l'exercice fécond et salutaire le retient sans cesse dans un plan lumineux d'où émerge son âme.

L'exercice d'une bonne médiumnité est, en effet, salutaire et non fatigant comme on pourrait le croire. Se retremper sans cesse au sein du foyer solaire par les jets continus d'un fluide vital toujours renouvelé, c'est amasser en soi des forces magnétiques qui nous donnent vie et puissance.

Comprenons bien cela, mes amis, et ne disons pas que la médiumnité épuise, quand surtout elle est tempérée par un Guide qui ne laisse jamais approcher de son médium, aucun Esprit inférieur.

Restez, médiums, bien liés, bien soudés à votre Esprit protecteur ou Guide en ne mettant pas, entre vous et lui, des fluides obstructeurs, et l'exercice de votre médiumnité vous sera plus que salutaire.

N'oublions pas que la *Médiumnité* est chose sainte, que les Anciens la respectaient et élevaient des Autels consacrés au Culte de *Vesta.*

Les Vestales, êtres purs, étaient honorées de tous et étaient investies du titre de prophétesses, car il était reconnu qu'elles seules avaient la science de l'avenir et possédaient, à l'état latent, les médiumnités qui ne demandaient que la paix des temples pour se développer dans tout leur épanouissement.

Ceci explique la nécessité dans laquelle sont les *médiums* de rester purs et solitaires, autant que possible, afin de jouir de leurs facultés spéciales.

La grande erreur aujourd'hui, chez certains médiums qui ne sont plus dirigés ni soutenus par l'idée religieuse de nos pères, c'est de croire qu'ils peuvent impunément exercer leur médiumnité, sans être tenus à ce rigorisme des temps antiques. Qu'au moins si ces médiums ignorants ne veulent

pas s'astreindre à un règlement méthodique qui aiderait au développement de leurs facultés, ils se respectent assez pour ne les exercer qu'en parfait état de conscience afin de ne pas devenir le jouet de malins Esprits qui s'en emparent d'autant mieux que les bons Esprits ne peuvent plus travailler leurs fluides.

Et alors, qu'arrive-t-il à ces médiums ainsi pervertis? c'est qu'au lieu d'être les *reporters* de la *Vérité* ils sont les *reporters* du *Mensonge*. — Et, en cette occurrence, ils font un grand mal à la cause en introduisant dans les archives spirites des communications cousues d'erreurs qui servent aux ennemis du *Spiritisme* pour le condamner même dans ses pratiques bienfaisantes.

Il est bien regrettable qu'un *Institut* psychique ne soit pas officiellement établi pour empêcher les abus des mauvais *médiums*. Oui, le *Spiritisme* est dangereux pour les néophytes car souvent il ne s'élève pas assez contre les *médiums* lorsque ceux-ci pratiquent leur *Médiumnité* en dehors des conditions exigibles, et il est fâcheux qu'il ne puisse rayer de ses cadres tous ces Esprits exaltés, hallucinés ou immoraux qui se disent, audacieusement, seuls *reporters* de la *Vérité*.

Nous sommes obligés, nous, Esprits modérés, et de bonne foi, de convenir que la *Théosophie* a cent fois raison de dire à ses adeptes : *Ne faites pas d'évocation !* Il est, en effet, préférable de renoncer aux évocations que de ne point les faire avec tout le recueillement qu'elles comportent. Quant à l'*exercice* de la *Médiumnité*, la *Théosophie* le condamne aussi pour le même motif car *elle* sait que, pour qu'un *médium* jouisse du concours des bons Esprits, il faut qu'il se trouve dans des conditions de moralité tout-à-fait exceptionnelles, s'il ne veut pas devenir le jouet d'individualités perverses. Et que de dangers alors pour ces médiums !...

Mes amis, observez bien tout ce que je vous dis, *quant aux médiums*, et vous verrez combien vous serez satisfaits. Si le *Spiritisme* n'est pas encore placé sur le piédestal qui lui convient, c'est, en grande partie, parce que la médiumnité n'est pas exercée avec toutes les précautions nécessaires à la bonne et durable expansion.

Faites de bons *médiums* ainsi que nos pères les comprenaient, et vous entrerez dans le véritable domaine des sciences occultes avec la pénétration nécessaire à une bonne médiumnité. Vous aurez, alors, sur toutes choses des solutions à la fois sûres et satisfaisantes.

C'est la grâce que je vous souhaite.

Mme Potier, *Médium*.

Involution ou Rédemption.[1]

La substance une et universelle est imparfaite, puisque les attributs qui constituent la perfection se contredisent.

— L'Imperfection de l'univers est donc nécessaire.

— Le mal et le malheur existent nécessairement.

— Mais, par suite de notre aspiration invincible vers le bonheur, le rachat, la rédemption de l'univers maudit est nécessaire.

— Or, l'expérience des siècles nous montre que tous les rachats, tous les progrès n'ont pu se réaliser que par les sueurs, les larmes et le sang.

— Les labeurs des esclaves mangeant leur pain mouillé par les sueurs qui ruissellent de leur visage,

— Les larmes des proscrits, des émigrés, des exilés qui pleurent la patrie perdue,

— Le sang des suppliciés depuis Prométhée rongée par le vautour, Socrate buvant la ciguë, Jésus cloué sur la croix, les martyrs de Néron et de l'Inquisition jusqu'aux rédempteurs de la Révolution française qui ont versé, sous le couperet de la guillotine, leur sang pour le rachat de la race humaine.

— Les Rédempteurs de la Révolution française !...

— Par rédempteurs, je n'entends pas seulement les bourreaux ! bourreaux sacrés, pontifes ordonnateurs de sacrifices humains nécessaires. J'entends non seulement les guillotineurs mais les guillotinés.

— J'entends aussi les victimes, pures ou impures, nobles ou roturières, amis et ennemis de la Révolution, patriotes et traîtres. Tous ceux qui ont été saignés sur l'échafaud ou fusillés sur le champ de bataille pour la plus grande gloire du Peuple souverain.

— Conscients ou inconscients, bons ou mauvais, leur sang a la même couleur, la même vertu expiatoire.

La vieille malédiction aveugle demande du sang quel qu'il soit.

— Elle demande du sang aux deux camps opposés qui luttent l'un pour le mal, l'autre pour le bien.

— Elle attache le même prix à celui de l'une et l'autre armée.

— A condition qu'on lui donne du sang, elle allège le joug et diminue les peines de ceux qui souffrent.

— C'est par le sang que toutes les libertés, tous les progrès ont été achetés.

— Nos libertés modernes l'ont été dans ces grandes luttes qui ont prolongé jusqu'à nos jours la Révolution française :

(Journées glorieuses de 1830, journées de février et de juin 1848.)

— Elles ont été sauvées dans la semaine sanglante de 1871 autant par le sang des Versaillais que par celui des communards. La preuve c'est que les premiers victorieux, ont accordé, après cinq ans, une généreuse amnistie aux seconds.

Un politicien célèbre a dit « La Révolution est un bloc ».

---

(1) M. P. Gayvallet reste seul responsable des idées contenues dans cet article, idées qu'il tient à faire connaître aux lecteurs de la revue.

C'est incomplet : La Vérité est que la Contre-Révolution forme avec la Révolution un bloc.

— La Révolution n'est qu'une partie de ce bloc que j'appellerai la *Rédemption française.*

— Sans la Contre-révolution, la Révolution n'a pas de sens.

— La Révolution se dresse contre quelque chose : ce quelque chose c'est la Contre-révolution.

— La *Contre-révolution est la thèse*, la *Révolution l'antithèse.*

— Les deux s'unissent comme en un combat corps à corps formant une *synthèse* : la *Rédemption française* qui rachètera tous les peuples de l'oppression des tyrans.

Remontons à 19 siècles : Les bourreaux du Christ ont été les agents de la Rédemption chrétienne comme le Christ lui-même.

— Il fallait une victime, il fallait des bourreaux.

— Pas de victime sans bourreaux.

— Le Christ est la thèse, ses bourreaux l'antithèse.

— La Rédemption chrétienne est la synthèse.

J'insiste sur ce fait que dans les *luttes sociales nécessaires pendant cette grande période cosmogonique d'INVOLUTION qu'enfin nous avons close*, luttes par lesquelles l'humanité a progressé, il ne faut pas considérer comme sauveurs les bourreaux seuls, ni les victimes seules, mais les uns et les autres réunis.

— Et pourquoi les bourreaux d'une époque ne se réincarneraient-ils pas dans les victimes d'une époque ultérieure se rachetant ainsi dans une vaste et fatale Rédemption où les noms odieux de victimes et de bourreaux tendraient à s'effacer pour (perdant leurs hostiles personnalités) s'abimer finalement dans le souverain Bien, dans le souverain bonheur?

— Voilà à quelle doctrine on arrive en examinant l'histoire, non au point de vue matérialiste et terre à terre, mais à la lumière de l'IDÉALISME.

D'après le premier, les transformations sociales qui pourtant suivent une loi si providentielle, seraient le fait du hasard.

— A la lueur du second, on aperçoit une immense Rédemption progressive et consolante dans laquelle il n'y a pas d'excommuniés.

J'ai dit que des cataclysmes sanglants ont été nécessaires pendant cette *grande période cosmogonique d'INVOLUTION* qu'à peine nous venons de clore.

— Ajoutons que si l'INVOLUTION, 2e *moment* du Principe de Progrès, a succédé à la DISSOLUTION, c'est-à-dire au chaos, *1er moment* du développement du Principe de Progrès, elle a enfin donné naissance à l'*Evolution 3e et dernier moment* que nous inaugurons et pendant lequel les luttes sanglantes seront abolies.

On ne verra que des combats pacifiques.

Les armes seront les idées. Les résultats : la persuasion, l'extinction progressive de la haine, de l'inavouable jalousie et l'acheminement vers la Paix et le bonheur universels.

PROSPER GAYVALLET.

Mme COLLIGNON, le remarquable médium de J.-B. Roustaing qui a publié « Les quatre Evangiles » dictés par ce médium, est décédée à Quimper le 25 décembre dernier.

APPEL

Les possesseurs de photographies et de gravures représentant *des manifestations occultes, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambules, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement occulte*, sont priés de bien vouloir nous les envoyer, avec une collection des gravures occultes.

Nous avons l'intention de rendre ces matériaux plus tard accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour l'occultisme.

Les photographies seront imprimées par nous-mêmes, pour offrir toutes les garanties pour être retournées à l'expéditeur.

Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection, à part l'usage de propagande qu'on lui destine, pour l'histoire du développement de la médianité, du spiritisme et de l'occultisme, et c'est pour cela que le soussigné espère qu'on mettra un grand nombre de gravures à sa disposition.

MAX RAHN,
Directeur du Journal spiritualiste *Die Uebersinnliche Welt*
Schönhauser Allee, 42, *Berlin N.*

Enquête scientifique sur les stigmates

Il est ouvert, par les soins de la *Société d'Etudes psychiques* de Marseille (41, rue de Rome), une enquête scientifique sur les *stigmates* et généralement toutes marques ou particularités corporelles, attribuées, dans l'opinion populaire, à une influence de la pensée sur le corps.

Pour l'étude d'une question qui intéresse tout le monde, la Société a cru pouvoir compter sur le concours du public.

Toute personne, mère de famille ou autre, en possession de documents intéressants sur le sujet, notamment de ces faits si courants d'influence supposée de l'esprit de la mère sur le corps de l'enfant à naître, est priée de vouloir bien les adresser à M. le Dr Goudard, vice-président de la Société, et président de la Commission qui les étudiera et les classera pour en tirer les conclusions qu'ils comporteraient.

Les personnes qui désireraient conserver l'anonymat sont prévenues qu'aucune publication ne sera faite avec les noms propres sans l'autorisation des auteurs.

Jules Janin et le Spiritisme

Jules Janin croyait-il au spiritisme ?

On pourrait le croire d'après le billet suivant, retrouvé dans une collection d'autographes. Cette lettre était adressée au docteur Michalowski, qui avait acheté la maison où le célèbre critique était né et où il avait passé une partie de son enfance.

Au docteur Michalowski, à Saint-Etienne,

« Je n'ai qu'un vœu : c'est que vous restiez dans cette maison jusqu'au jour où j'irai à Saint-Etienne, alors je vous prierai de me prêter votre chambre et de m'y laisser tout seul une nuit et un jour. Peut-être y verrais-je l'ombre souriante de ma mère. »

JULES JANIN.

Nous avons reçu le compte rendu des travaux de l'année 1902, de la Société d'Études psychiques de Genève, rapports pour l'exercice de 1902, présentés à l'Assemblée générale du 4 janvier 1903.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer le discours si remarquable du Président, mais la place nous fait défaut, car il forme une petite brochure d'une trentaine de pages, mise en vente,au profit de la Société, au prix de 0 fr. 50, comme les précédentes, depuis 1894.

Le procès Rothe.

— De *l'Uebersinnliche Welt* : « Où est Jentsch ? La longue durée de prison préventive subie par le médium bien connu A. Rothe a provoqué dans beaucoup de groupes un sentiment d'étonnement qui va jusqu'au mécontentement. Le retard ne provient pas de la procédure légale, mais de la conduite extraordinaire du non moins fameux Jentsch, l'ancien barnum du médium, qui s'est dérobé par la fuite aux conséquences probables des preuves amassées contre lui. Si quelqu'un de nos lecteurs peut donner quelque renseignement sur le lieu de son refuge il rendra service à la fois à la cause de la justice et à celle de l'humanité. Il ne faut pas compter pour cela sur M. Ientsch lui-même, car dans la précipitation de son départ, il a emporté la caisse commune ».

— Des *Psychische Studien*, d'après le *Berliner Morgenpost* : « Le jugement du médium aux fleurs, Anna Rothe, est maintenant définitivement fixé au 23 mars, devant la seconde cour de justice (Strafkammer des Landgerichts) à Berlin. On compte sur d'intéressantes révélations, car les Spirites font tout ce qui est en leur pouvoir pour fournir des preuves de l'innocence de l'accusée. Il y a 90 témoins à charge et environ 30 à décharge. La plupart de ces derniers ont offert de payer tous les frais de déplacement nécessités par leur comparution.

« Parmi eux se trouve le président Sulzer, de Zurich, vieillard de 70 ans. Comme médecins-experts on compte le médecin du tribunal, Dr Puppe, et un médecin de l'asile des fous de la Charité. L'intérêt que prend le public à cette cause est rendu évident par les nombreuses demandes d'admission adressées à la Cour, et la quantité de billets déjà distribués. Il est probable que le procès emploiera huit jours. (*La presse quotidienne en entretient ses lecteurs au moment où nous mettons sous presse*). N. D. L. R.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*).

IV

Mon père dormit peu et Rhéa peupla son sommeil d'images gracieuses. Albert ouvrit la fenêtre de sa chambre dès les premières clartés de l'aube ;

il admira le paysage autour de lui, et jamais la nature ne lui avait paru aussi belle, aussi souriante! Bientôt, il entendit une porte s'ouvrir au rez-de-chaussée, il vit Mlle Prunnels et Rhéa enveloppées de longs manteaux courir en riant dans le jardin, puis disparaître derrière un bosquet... Ensuite, il revit les jeunes filles traverser la route et s'arrêter sur la berge du fleuve, enlever leurs manteaux. Elles étaient revêtues d'un costume de bain et toutes deux s'élancèrent dans le fleuve.

Albert prit ses jumelles de marine et se mit fort indiscrètement à regarder les jeunes nageuses, mais ce fut plus particulièrement Rhéa, qui captiva son attention : les cheveux denoués, fendant l'onde avec une agilité peu ordinaire, elle était la plus saisissante représentation de l'Ondine rêvée, sinon aperçue, par les poètes!... — C'est elle, c'est elle! Je n'en puis douter maintenant, murmurait à mi-voix Albert!... Elle m'aime déjà ; je le sens, elle sera ma femme... ou je mourrais!

Au premier déjeûner, les jeunes gens se retrouvèrent avec l'abandon de vieux amis. On fit le programme de la journée. Le bon M. Nardhyn arrangea toutes choses avec précision ; il avait tout combiné dans la nuit ; aussi ce fut muni de provisions préparées par Kath qu'on se mit en route pour visiter de vieilles ruines, celles d'une ancienne demeure seigneuriale des temps féodaux. L'ex-capitaine, après le déjeûner champêtre, raconta les curieuses légendes se rapportant au vieux château.

Plusieurs fois, durant cette journée, Rhéa et Albert se trouvèrent seuls ; souvent la jeune fille dut s'appuyer sur le bras de son compagnon pour traverser des endroits périlleux ou pour escalader les parties les mieux conservées des ruines.

Esther avait compris Rhéa ; aussi fournit-elle à sa petite amie toutes les occasions de tête à tête possible, sans ostentation, avec l'étranger ; la bonne fille occupa si bien le vieux capitaine en l'entretenant sur ses sujets favoris que M. Nardhyn ne remarquait pas la stratégie amoureuse et savante des deux jeunes gens.

Que de choses se direut en peu de paroles entrecoupées par des rires et des serrements de main, Albert et Rhéa!

En revenant à la maisonnette, ils étaient convaincus de s'appartenir l'un à l'autre dans le présent, comme ils avaient dû s'appartenir dans le passé.

Vers le soir de cette mémorable journée, Rhéa voulut suivre son père pour accompagner Esther et M. Dumbart à Unkel.

Arrivés chez le pasteur Prunnels, Esther dit quelques mots à son père, et celui-ci dit à son vieil ami, qu'il le priait de leur laisser Rhéa jusqu'au lendemain.

— Je reviendrai reprendre ma fille demain, répondit le capitaine, car je ne puis me passer longtemps de sa présence..., elle est ma seule joie, mon seul bonheur... vous le savez, mon cher pasteur.

Albert et Rhéa échangèrent un regard; Albert sourit; la jeune fille comprit son ami; leurs pensées résonnèrent comme des paroles sonores dans leur cœur.

« Ton père sera le mien, avait dit Albert, je ne te séparerai jamais de lui. »

— J'en suis certaine, avait répondu mentalement Rhéa, je suis sans crainte à ce sujet.....

— Vous ne quitterez notre ville que demain; j'espère, M. Dumbart, dit le pasteur, que vous accepterez de partager notre repas de famille et que vous voudrez bien nous chanter quelques beaux morceaux choisis dans le répertoire français; ma fille vient de me dire tout le plaisir et l'intérêt qu'elle a eu hier soir à vous entendre chanter.

Albert remercia avec effusion le pasteur de son invitation qui comblait tous ses vœux.

La soirée fut très agréable; quelques amis étaient venus la passer au presbytère; on fit de la bonne musique en chantant et enfin, comme il y avait plusieurs jeunes gens, on termina la soirée par une sauterie.

Albert et Rhéa s'énivrèrent de douce volupté dans une valse passionnée, où ils furent admirés pour l'agilité et la grâce de leur danse.

Avant de quitter Unkel, Albert et Rhéa s'étaient fiancés secrètement.

A son arrivée à la Tourette, ma grand'mère fut émerveillée du changement total survenu dans le physique et le moral de son cher fils...

— Ah! mon cher enfant, que je suis donc heureuse de te revoir en aussi bonne santé.

— Mère! Mère! Je l'ai enfin trouvée celle que je voyais dans mes songes! Je n'étais donc pas un halluciné, un malade au cerveau détraqué; ma blonde fée du Rhin je l'ai vue en chair et en os; elle est aussi bonne que belle!... et je me suis fiancé avec elle!... sans te consulter chère mère! Oh! excuse-moi, pardonne-moi, je craignais de la perdre...

Mon père, dans une grande exaltation, décrivit la demeure modeste du capitaine Nardhyn, l'accueil bienveillant du père et de la fille; puis il raconta dans tous ses détails les heures si douces passées auprès de sa chère Rhéa.

Ma grand'mère cacha avec soin à son fils son grand désappointement de le savoir fiancé à la légère à une jeune étrangère, dont le seul mérite peut-être était d'être ressemblante au fantôme des rêves enfiévrés de son Albert; mais la tendre mère retrouvant son fils heureux et bien portant ne fit aucune objection ni remontrances; elle sourit aux exagérations certaines de mon père. — Bientôt avertis, les amis et voisins de campagne accoururent et furent tous unanimes à reconnaître les bons effets du voyage sur la santé et l'humeur du fils Dumbart.

Mme Monier qui avait partagé le premier repas du retour, fut tout de suite mise au courant des sentiments de mon père pour la jeune Allemande; en

vieille amie, elle se permit quelques sages réflexions, qu'Albert écouta sans impatience.

— Ma fiancée est pauvre ou plutôt peu fortunée, mais je suis certain de l'honorabilité de sa famille; l'amitié déjà ancienne qui unit les Nardhyn à leur pasteur le R. Prunnels m'en est un sûr garant. D'ailleurs, j'ai constaté que la petite société qui fréquente le presbytère de Unkel témoigne beaucoup d'estime et d'amitié à Mlle Nardhyn.

— Eh quoi! s'écrièrent à la fois Mme Monier et ma grand'mère, le capitaine et sa fille seraient-ils huguenots?

— Mon père, qui n'avait pas même songé à la différence de religion entre lui et Rhéa resta interdit à l'exclamation des deux dames d'une catholicité romaine intransigeante, il le savait depuis longtemps.

Ma grand'mère se sentant soutenue par son amie gronda doucement son fils de s'être engagé aussi légèrement avec une personne n'ayant pas la même foi religieuse que lui... et sa famille; que les unions faites dans de telles conditions étaient rarement heureuses; que tôt ou tard l'harmonie était détruite entre les époux surtout à cause des enfants...

Mon père continua d'écouter sans irritation apparente sa mère et son amie; il dit ensuite froidement :

— Je ne partage pas vos craintes sur la désharmonie possible un jour entre celle qui sera ma femme et moi. Je n'ai pas fait ma demande au capitaine, j'ai voulu laisser à ma mère le temps de prendre des renseignements que, d'avance, je sais excellents sur la famille de ma fiancée, puisque la question d'argent est écartée par moi, je suis assuré du résultat de l'enquête. Rhéa vient d'avoir seize ans. elle m'a donné sa parole..,

... Je puis attendre, dès que j'aurais un poste d'ingénieur, ce qui ne peut tarder; je retournerai avec toi ma bien chère mère, en Allemagne; tu verras. tu aimeras Rhéa et nous demanderons officiellement sa main à son père... D'ici à quelques jours, j'écrirai au Pasteur, le priant de me confier pour te la montrer la miniature de Rhéa qu'elle a offerte à sa fille aînée Esther.

Mon père parlait avec tant d'assurance que sa mère ne reconnaissait plus son caractère indécis et indolent. Son cœur maternel éprouva un sentiment de jalousie envers cette blonde Allemande, qui lui avait changé en quelque manière son enfant, jusque là complètement soumis à sa volonté très douce d'ailleurs.

— Pauvre grand'mère, elle fut fort triste sans toutefois en laisser rien paraître à son fils.., Epouser une protestante,... une fille sans dot!... Une étrangère,.. Tandis que dans son pays, tout près d'eux, de belles jeunes filles riches, dont on connaissait les familles habitant la contrée depuis bien longtemps auraient été heureuses de devenir sa bru, d'épouser le jeune et sympathique ingénieur fortuné et plein de brillantes promesses pour son avenir!

Grand'mère et Mme Monier eurent des conversations nombreuses sur ce thème; inutile de dire que depuis Luther jusqu'à ce jour, la révolte de ce moine fût critiquée et maudite par les deux dames...

Enfin arriva, un matin, la petite boîte contenant le portrait de Rhéa. Albert plein de joie vint le montrer à sa mère.

— Celle-ci s'écria : Oh! la ravissante enfant!... Mais ce n'est pas une femme... une fillette tout au plus de quatorze ans!... Tu n'es pas de haute taille, mon Albert, n'empêche que tu ne pourras donner que la main au lieu de ton bras à cette jouvencelle qui semble à peine échappée aux bancs de l'école... protestante, ajouta amèrement ma grand'mère!...

— Il y a un an déjà qu'a été faite la miniature, objecta mon père; d'ailleurs peu importe; Rhéa est d'une santé excellente et grandira peut être encore ! .. Au reste, c'est une âme que j'épouserai et qui s'unira à la mienne; que dis-je qui est déjà indissolublement liée à la mienne, etc., etc.

Devant l'énergique vouloir de son fils, ma Grand-mère cessa de combattre son amour pour Mlle Nardhyn.

Tout se passa comme l'avait décidé Albert. Après avoir reçu confirmation par de sûrs intermédiaires de l'honorabilité de la famille de Rhéa, après s'être installé dans son poste d'ingénieur à Tours, mon père demanda un congé de quelques jours seulement et il partit avec sa mère pour l'Allemagne.

Rhéa conquit sa belle-mère par sa grâce et les qualités aimables de son caractère, ainsi que par ses talents de maîtresse de maison; ma Grand'mère, musicienne comme son fils, fût charmée du chant de la jeune fille; enfin l'ex-capitaine par sa franchise d'allure, son extrême bonté acheva d'écarter les dernières appréhensions de Mme Dumbart sur l'avenir des jeunes gens.

— Je vendrais ma maisonnette et les terres qui l'environnent, dit en soupirant M. Nardhyn, pour suivre ma fille dans sa nouvelle patrie d'adoption.

... Je veux y acquérir une habitation à peu près semblable à celle-ci et y vivre tout près de mon seul trésor, de ma Rhéa! que je vais vous donner... Adieu le Rhin mon fleuve aimé. J'ai connu sur ses bords, les seules joies de ma vie... Hélas ! tout cela est loin, loin déjà...

Mais pourquoi m'occuper de ma vieille personne; que suis-je? Un vieillard qui va bientôt être réuni à ses ancêtres dans le séjour de la grande paix ! Ma fille, ma Rhéa est heureuse, elle a retrouvé la moitié de son âme dans notre Albert ! Que l'Eternel soit béni ! Dieu ne fait que nous prêter des âmes en nous confiant des enfants; nous ne devons penser qu'à eux, à ces chers êtres, et non à nous, qui devons bientôt disparaître, notre tâche étant terminée ici-bas.

Ma Grand'mère causait volontiers avec le vieux capitaine dont la conver-

sation souvent philosophique s'émaillait toujours d'anecdotes de voyages intéressantes et curieuses.

M. Nardhyn parlait assez correctement le français, il avait des tournures de phrases qui amusaient beaucoup ma Grand'mère.

Devenus rapidement assez intimes, ma Grand'mère interrogea son hôte sur ses années de jeunesse et enfin sur la mère de Rhéa; l'ex-capitaine, qui appréciait le caractère affectueux et délicat de son interlocutrice, lui ouvrit son cœur en lui faisant le récit de sa vie, n'ayant eu une valeur réelle pour lui, qu'à partir de son mariage et de la naissance de Rhéa.

V

Je vais résumer cette conversation.

— Je suis le fils de petits commerçants de Cologne; à six ans, je perdis mes parents et je fus recueilli par la sœur aînée de ma mère, qui n'avait pas d'enfants! Cette tante était mariée depuis une douzaine d'années avec un excellent homme bien plus âgé qu'elle; il était comptable dans une fabrique depuis plus de vingt ans. Ayant fait quelques économies avant son mariage, il avait pu donner à sa jeune épouse un confortable auquel ma tante n'était pas habituée ; aussi la chère femme en eût-elle toute sa vie la plus sincère reconnaissance à son mari. Mon oncle, qui devint mon tuteur, s'occupa avec zèle et intelligence de la liquidation du commerce de mes parents; il fit valoir sagement le modeste capital réalisé par la vente du fonds de commerce, si bien qu'il pût me faire donner une instruction bien suffisante pour ma situation sociale. Je fus d'abord mis dans une institution presque familiale. Le professeur était en même temps le chef du petit établissement qui ne comptait que quinze à vingt élèves de tous âges; avec ceux-ci, se trouvaient les trois fils de notre maître et ses quatre filles, dont la plus âgée avait dix ans.

J'étais demi-pensionnaire chez le bon M. Beder. La journée finie, mon oncle venait me prendre en sortant de son bureau et ma chère tante m'embrassait toujours tendrement quand j'arrivais à la maison. Je faisais tout mon possible pour me montrer reconnaissant de tant de soins et d'affections.

M. Beder avait un quatrième fils que je n'avais jamais vu, mais dont toute la famille parlait souvent; il était marin et lorsqu'il écrivait à ses parents de longues lettres de plusieurs pages, il arrivait parfois que le professeur lisait tout haut devant nous, les intéressantes épitres de son fils : la gloire et l'orgueil de la famille! Les détails sur les contrées lointaines, que donnait le jeune voyageur frappèrent mon imagination enfantine, et c'est de là que datèrent mes élans vers la vie aventureuse sur les mers. — Je dévorais les livres de voyages et toutes mes conversations avec mon oncle et ma tante n'avaient pour thème que rêves et aventures extraordinaires.

Ma tante Pierrette était mécontente de voir mes goûts (prélude de ma vocation) s'accentuer de jour en jour dans la direction des voyages; elle était si heureuse et si satisfaite la chère femme, d'avoir un brave comptable pour mari, qu'elle songeait déjà à faire de moi le commis,puis le successeur de son tranquille époux, sur le fauteuil de cuir vert!.....

Mon oncle lui, était charmé de me voir envisager sans crainte comme un petit homme, les dangers et les péripéties de longs voyages.

Sans doute tante Pierrette et son mari durent avoir quelques discussions ensemble à mon sujet, mais comme toujours l'oncle Fleycher admira la sagesse de Pierrette et céda, comme à l'ordinaire, à ses désirs; en conséquence, je fus retiré à la fin de l'année scolaire de chez Beder et mis au collège. — Ma tante avait donné un prétexte plausible pour me faire quitter l'institution; mais comme elle n'avait eu qu'à se louer des relations de M. et Mme Beder, elle resta en relations avec ses braves gens. Chaque fois que ma tante allait voir Mme Beder, je demandais à l'accompagner, ce qui m'était toujours accordé, attendu que les visites se faisaient toujours le jeudi, jour de congé.

Une après-midi, que nous allâmes chez Beder, nous trouvâmes toute la famille y compris les élèves, dans une grande joie, le *Grand homme*, le marin était arrivé de la veille, après plus de trois ans d'absence!

— Mon fils est allé avec son père visiter nos parents, nous dit Mme Beder et les inviter également pour Dimanche à une petite fête que nous donnerons en l'honneur de notre marin, nous comptons sur vous, chère Madame, et sur M. Fleycher : ce sera le Dimanche, cela ne vous dérangera pas!... Quant au petit ami Pierre, je vous l'enlève pour aujourd'hui, il restera à dîner avec nous, pour faire au plus tôt connaissance avec *notre* voyageur, dont les lettres l'intéressaient si fort!... J'ai déjà raconté à David les réflexions que ses récits suggéraient à votre neveu...

Mme Beder paraissait si fière de son fils, si heureuse de le fêter que ma tante bien qu'à regret dut me laisser à l'institution et promettre en outre, de venir le dimanche suivant avec son mari, prendre part à la fête organisée en l'honneur du jeune marin.

J'étais si content que je craignais toujours de voir ma tante revenir sur sa promesse de me laisser chez les Beder; aussi lorsque Pierrette se leva pour prendre congé, éprouvais-je un grand soulagement... Je m'essayais déjà à l'ingratitude! Ce fut la première fois mais non la dernière, hélas!

Enfin, David Beder rentra avec son père; je lui fut présenté et je l'admirais alors comme un véritable héros; aussi je ne trouvais pas un mot pour lui exprimer l'opinion considérable que je m'étais faite sur sa personne; ce fut heureux, je le constatais plus tard..... J'aurais été ridicule!... Mais passons... les discours et les contes bleus débités avec gravité par le beau

jeune homme me tournèrent définitivement la tête, et je résolus d'être marin pour avoir un jour à raconter d'aussi belles prouesses... Mais j'avais compris les craintes de tante Pierrette de me voir prendre une carrière qui me tiendrait presque toujours éloignée d'elle. Je devais, selon ses désirs, devenir comptable; rien n'égalait ce poste enviable pour la chère tante, qui était fière de son Fleycher, bien que fort vieux. En conséquence, je cachais soigneusement mon enthousiasme pour David. Mon oncle et sa femme me crurent revenu à des goûts plus sédentaires.

A treize ans, je commençais à parler de nouveau, mais avec modération, de mon désir de voyager sur mer, et enfin je priais mon oncle de me laisser engager deux ans, comme mousse, sur un navire marchand.

— Je t'en supplie, cher oncle, dis-je à l'excellent homme, plaide ma cause devant ma tante; dis-lui qu'une fois cette fantaisie, ce caprice satisfait, je prendrai la carrière qu'elle voudra. Je parlais si éloquemment et je mis tant de chaleur dans mes arguments, que l'oncle, les larmes dans les yeux, car il m'aimait beaucoup et souffrirait de mon absence, le bon Fleycher, dis-je, promit de parler de cette grosse affaire à sa femme Pierrette.

La tante après bien des objections finit par consentir.

— Je suis bien sûre, me dit-elle, qu'au bout de six mois de navigation, tu en auras par-dessus les oreilles de ta vie à bord... mais tant pis pour toi, ton engagement une fois pris sera de deux ans, et je ne ferai rien, ni ton oncle non plus, pour te rappeler avant terme... Cela t'apprendra à vivre, mon garçon. — Vois-tu, Pierre, tu es trop choyé chez nous!... C'est si triste d'être orphelin en bas âge, que je t'ai rendu la vie plus douce que je ne l'aurai fait pour mon propre enfant...

Et comme je fondis en larmes aux paroles de Pierrette, Fleycher me serra sur son cœur et me dit :

— Mon petit Pierre, ta tante te parle avec tant d'amertume, parce que ton départ la désole; Hé bien, mon enfant, reviens-nous assagi dans deux ans; nous te ferons, Pierrette et moi, un petit nid moëlleux pour ton retour définitif. Tu seras si heureux de te retrouver parmi nous, que tu ne souhaiteras même plus de quitter Cologne pour huit jours...

— Et que tu deviendras comptable comme ton oncle, ajouta Pierrette, en s'essuyant les yeux et en m'embrassant avec une tendresse vraiment maternelle.

Un mois après, conduit et recommandé par mon oncle, je fus incorporé en qualité de *moussaillon* sur le bateau *La Brillante*, en partance pour la mer des Indes.

(*A suivre.*) M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous n'avons dit, faute d'espace, que quelques mots d'AMIAS FRIGOULET (1), le nouveau roman de notre collaborateur M. A. B. aujourd'hui, nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs les quelques lignes suivantes du Dr J. Vindevogel, directeur de l'*Indépendance Scientifique et Médicale.*

« Voici un livre-roman qui met en lumière un coin du monde des esprits, la survivance des âmes, l'éternité de l'esprit, les incarnations des Egos et les mystères qui les entourent. Comme morale, c'est la flagellation du vice, du crime, de l'hypocrisie, du bigotisme, de la cupidité, — même chez les hypnotisés par une prétendue foi dogmatique qui pervertit le cœur *par aveuglement* et qui obnubile la conscience au point de ne plus permettre à l'âme de discerner la beauté de l'état de sérénité dans l'amour désintéressé, de cet amour qui est toute la morale du Christ, morale méconnue et défigurée jusque parmi ceux qui prétendent la représenter et la reproduire dans l'action.

Lisez et vous serez édifié. Votre esprit profitera et votre conscience éclairée vous rapprochera de l'Esprit-Dieu et du culte de la Loi d'Harmonie, de Justice et d'Amour dans le noble sentiment de la Fraternité ».

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'une périodique mensuel : « **Le Monde occulte** », *Revue d'informations et de bibliographie internationale*, destinée : A recueillir les faits psychiques, et elle accueillera volontiers les récits des événements et des phénomènes relatifs à son programme ; à faire connaître les ouvrages publiés en France et à l'étranger sur toutes les questions se rapportant à l'étude des Religions et des Philosophies spiritualistes de toutes les Ecoles. Elle publiera une liste d'offres et de demande de livres. Elle donnera le sommaire des Journaux et Revues traitant ces matières ; Comme cette Revue n'est inféodée à aucune secte, elle se contentera de faire un exposé impartial sans jamais prendre parti pour une école contre une autre.— PRIX : Le Numéro, **0 fr,20**. ABONNEMENT : Un an, France **3** fr. ; Union postale, **3 fr. 50**.

Rédaction et Administration : 152, *boulevard Montparnasse, PARIS.*

Dr J. VINDEVOGEL.

(1) Un volume 3 fr. 50.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 5. 1er Mai 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

DAPRÈS LE CHRISTIANISME

(*Suite*).

Le purgatoire. — Est-ce en raison des conceptions barbares précédemment étudiées, que quelques âmes de docteurs, prises de remords, ont eu l'idée de combler l'abîme qui séparait le ciel de l'enfer chrétien, en supposant qu'entre ces deux extrêmes pût exister un trait d'union? Je l'ignore. Peut-être les dits docteurs se sont-ils bornés à s'inspirer des dispositions de l'Hadès grec dont la nature complexe impliquait, plus ou moins vague-

ment, la possibilité pour les âmes de s'améliorer graduellement par l'effet expiatoire des châtiments subis dans le Tartare.

Toujours est-il que ce n'est qu'à la fin du VIe siècle, que l'Eglise finit par admettre l'hypothèse d'une région intermédiaire — située on ne sait où — mais pouvant servir de lieu d'attente préparatoire entre le ciel fermé et l'enfer inexorable et auquel du reste, disons-le en passant, n'est faite aucune allusion dans aucun des évangiles.

Il est incontestable que la conception première de cette sorte d' « antichambre du paradis » semble résulter d'une certaine notion de justice relativement satisfaisante, puisque le purgatoire aurait pu à la rigueur rendre possible l'amélioration du coupable. C'eût été la détention temporaire, à côté de la condamnation à perpétuité. Sans le purgatoire, y aurait-il pour les âmes une autre alternative que la félicité absolue ou les supplices sans rémission? Or, en face de cette disposition draconienne; que deviendraient les âmes coupables de fautes vénielles et conséquemment expiables?

Telle est la question de principe; mais est-il besoin d'ajouter que les bénéfices d'un correctif possible demeurèrent et devaient demeurer illusoires, étant donnée la nature des personnages qui, pendant une heure d'équité apparente, concurent l'idée d'une certaine atténuation à l'effroyable dogme des peines éternelles? Ces hommes incurablement barbares et incapables de s'élever à une idée quelconque de spiritualité ou de justice et n'admettant, pour ces raisons, que la peine du feu comme châtiment exclusif, se sont contentés de faire de leur purgatoire mort-né un simple diminutif de l'enfer éternel. Les âmes y brûlent d'un feu moins intense, soit, mais n'y en brûlent pas moins dans une certaine mesure et n'en sortent — c'est ici le point capital — n'en sortent, non parce qu'ils s'y sont améliorés, mais uniquement par la vertu des prières et messes *payées* que les croyants naïfs font dire à leur intention. — Conception jésuitique; piège dissimulé.

Et dès lors, voilà les eaux de l'écluse lâchées et débordantes; voilà la porte ouverte à tous les abus, à toutes les iniquités, à toutes les exploitations. Est-ce bien cela qu'avaient voulu les inventeurs du purgatoire?

Hélas! que ne sommes-nous autorisés à repousser avec indignation cette insinuation accusatrice? Mais nous est-il vraiment possible de douter, alors que nous savons si bien qu'au moyen des prières et messes lucratives, le purgatoire est devenu une mine bien autrement productive que l'enfer, lui-même, d'où nul ne pouvait s'évader?

Etant donné que la constatation de ce fait peut suffire à nous édifier sur la nature de ce purgatoire mixte, neutre, plus que cela, scandaleusement faussé dès son origine, puisqu'il n'améliore rien, ne purifie aucun coupable et ne présente d'autre avantage que celui de fournir à l'Eglise des sommes incalculables — ne nous y attardons pas davantage, mais occupons-nous,

quelques instants, de la genèse du dogme des peines éternelles et particulièrement des résultats obtenus par cette conception lamentable, corruptrice et néfaste.

L'on s'explique sans difficulté quelle en a été, quelle en a dû être l'origine. Cette origine n'a eu d'autre raison sans doute que la corruption de l'humanité primitive, en ce sens que la perspective d'un aussi effroyable châtiment a seule paru capable de servir de frein à des populations grossières, incapables de s'élever à une notion quelconque de spiritualité. De même qu'elles n'eussent été que peu ou point impressionnées par la menace de peines morales, elles ne l'auraient pas été davantage par celle de peines temporaires. Elles n'eussent même pas compris la justice des peines graduées et proportionnelles à la culpabilité des pécheurs, parce qu'elles n'étaient pas aptes à saisir les nuances souvent délicates du bien et du mal, pas plus que la valeur relative des circonstances atténuantes ou aggravantes.

Ces diverses considérations sont de nature à pouvoir expliquer l'origine du dogme des peines éternelles; mais en ce qui concerne l'influence qu'elles ont exercée sur l'évolution de l'humanité, combien de réserves seraient à faire. Quels résultats ont-elles produits, quelles améliorations ont-elles amenées? Ont-elles empêché les hommes de s'abandonner à leurs passions bestiales dont la violence s'est manifestée de siècle en siècle,par ces haines de peuple à peuple et ces guerres fratricides qui, depuis les âges primitifs, jusqu'à notre époque moderne dite « civilisée, » ont sans trêve ni repos ensanglanté la terre? Quelque terrifiante que fût la perspective de la mort et de ses conséquences mystérieuses pour ces générations affolées, parvint-elle à les retenir, alors que ne sachant que craindre ou qu'espérer de l'avenir, elles se jetaient tête baissée et les yeux fermés dans tous les débordements d'une vie qu enivrait la matière?

Aussi, nous paraît-il superflu de nous arrêter longtemps ici, pour stigmatiser, comme on l'a fait cent fois, la grossière doctrine des peines éternelles correspondant à l'état d'âme des barbares qui furent nos ancêtres. Certes, ils redoutaient leur dieu anthropomorphe, farouche et vindicatif comme ils l'étaient eux-mêmes, mais, imbus des idées païennes, ne croyaient-ils pas, dans leur aveugle naïveté, pouvoir l'apaiser dans ses colères, par le sang des victimes, hommes et animaux qu'on lui offrait en sacrifice?

Chose étrange et significative, c'est alors que les Juifs avaient fini par abolir les sacrifices humains, que les chrétiens, malgré les enseignements du Christ, persistèrent à croire que le meilleur moyen d'honorer le Créateur et de se le rendre propice était de livrer par milliers, par millions, aux flammes et aux tortures, tous ceux qu'ils appelaient « hérétiques ». N'était-ce pas, sous une autre forme, renouveler les sacrifices humains? N'était-ce pas *pour la plus grande gloire de Dieu* que l'Inquisition, que les brûleurs de sor-

ciers, que les dragonnades, que la Saint-Barthélemy, — le tout, à l'instigation des rois très chrétiens — firent couler ces fleuves de sang qu'éclairaient sinistrement les torches des autodafés !

La terreur qu'était censé inspirer le dogme des peines éternelles n'a jamais empêché les hommes de se livrer aux pires excès de leurs passions variées. Qu'y avait-il à faire de plus qui n'ait été fait, quels crimes restait-il à commettre dans la vie de ces papes, tous « saints vicaires de Jésus-Christ », dont l'histoire raconte, en rougissant, les sanglantes horreurs ; de ces évêques simoniaques, débauchés, prévaricateurs qui, tant de fois et si longtemps, ont scandalisé les fidèles les plus disposés à croire à eux, de ces congrégations, enfin, sortes de pompes aspirantes et foulantes qui, non contentes d'âbêtir l'humanité, lui soutiraient et lui soutirent encore tout l'or que certains pistons spéciaux — pistons périodiques — envoient dans les caisses du trésor pontifical.

Après tout, qui donc s'en plaint, en dehors de quelques esprits mal pensants? Etant donné que la Banque européenne, sous la raison sociale de « St Pierre et Cie, » fonctionne avec régularité, quel est l'homme d'église qui ne trouve pas que tout est pour le mieux dans le plus chrétien des mondes possibles? Quel est le pape qui, s'il n'ose parfois le dire, n'a pensé comme le cynique Léon X, qui trouvait si fructueuse pour lui et ses pareils cette « bonne histoire des mérites du sang de Jésus-Christ? »

Aussi, est-ce bien à tort, vraiment, que l'on s'étonne de voir si profondément enracinés dans la cervelle des hommes atrophiés par l'Eglise, tous ces dogmes néfastes qui, à l'heure qu'il est, sont encore acceptés et défendus avec acharnement par tant de gens dont le sens moral a complètement disparu.

L'on se demande avec inquiétude ce qui serait advenu de l'humanité si, parmi tant d'aveugles, quelques yeux n'avaient été dessillés par les lueurs qu'ont fait surgir nos Guides spirituels, sur les sentiers obscurs où elle trébuche depuis des milliers d'années. Toutefois, reprenons courage en songeant que les sombres nuées ont été percées par les rayons du Soleil de Justice. Nous ne doutons plus aujourd'hui de la perfectibilité de l'âme humaine. C'est de science certaine que nous savons qu'elle peut et qu'elle a pour devoir impératif d'évoluer, c'est-à-dire de se purifier en se spiritualisant. Nous savons aussi, d'autre part, que le caractère essentiel d'un châtiment dont la durée n'aurait pas de terme serait de rendre impossible le repentir des condamnés. Qu'en conclure, sinon qu'un enfer éternel serait un point d'arrêt définitif, qu'il supprimerait tout progrès ultérieur et ne serait, par suite, que la violation audacieuse et criminelle de l'inéluctable loi qui, à toute créature vivante, impose l'évolution.

Qu'est-il besoin d'ajouter qu'un tel renversement de l'économie divine

n'amènerait à rien moins qu'à l'anéantissement du monde moral tout entier. Qu'il soit établi qu'au bénéfice du pécheur et en vue de son salut, il n'existe d'autre garantie que la grâce hypothétique que pourrait lui accorder un dieu fantasque en ses faveurs, comme il est vindicatif en ses colères, et nous voilà lancés dans la monstrueuse doctrine de la prédestination, doctrine ignominieuse qui remplace la justice par le privilège et noie toute liberté dans le bon plaisir d'un despote. — Voilà quelle a été l'œuvre blasphématoire de la dogmatique ecclésiastique !

Mais arrêtons-nous ici et voyons où nous a conduit l'étude comparative des anciennes doctrines concernant les futures destinées de l'âme, par delà la tombe et ses mystères.

Eh bien, de cette étude résulte ce fait que nous sommes contraints d'affirmer que le Tartare des Grecs, en dépit de ses grossières imperfections, valait encore mieux que l'Enfer des chrétiens, en ce sens qu'il était en somme moins aveugle, moins cruel et plus juste en réalité. C'était bien la peine, vraiment, de créer une religion nouvelle qui, par la déformation qu'elle a fait subir à la première doctrine, n'est arrivée qu'à l'aggraver dans les conditions les plus déplorables. Aussi, est-ce ailleurs que nous allons chercher, puisque ce christianisme défiguré par l'Eglise révolte et scandalise les consciences et les cœurs.

Or, il se trouve qu'aux diverses questions posées dans les articles qui précèdent, sont données des réponses satisfaisantes par le Spiritualisme moderne — dénomination que nous employons, ici, dans son acception la plus générale.

Que les uns les appliquent au Spiritisme, que les autres en fassent bénéficier la Théosophie, deux doctrines sœurs — ou tout au moins qui devraient l'être — peu nous importe, étant bien entendu que nous ne faisons ici qu'un travail de synthèse et dans un but d'édification d'où toute critique est systématiquement exclue.

C'est donc dans le Spiritisme, non moins que dans la Théosophie, que nous allons chercher et trouver la solution du problème passionnant et redoutable que se sont posé les hommes, dès l'heure où, pour la première fois, ces hommes se sont demandé ce qui les attend au-delà du tombeau.

Dans le beau discours inaugural, prononcé à l'ouverture du Congrès spirite de 1900, M. Léon Denis, son président, sous l'impulsion d'un sentiment de large et généreux libéralisme, fit un pressant appel à l'esprit de tolérance qui devait présider aux discussions et délibérations de tous les congrès similaires (spirite, théosophique, occultiste, etc.), où allaient être agitées les plus hautes questions dont l'esprit de l'homme puisse et doive se préoccuper.

Eh bien, c'est de cet esprit là que nous désirons nous inspirer, ici, et c'est

dans un compte-rendu sommaire, mais absolument impartial des deux doctrines précitées, que nous allons montrer quelles analogies, plus encore, quelles similitudes réconfortantes et consolantes existent entre elles, dans la question capitale qui fait l'objet de la présente étude.

III

Notions sur la destinée de l'âme après la mort d'après le spiritisme.

C'est dans un monde essentiellement différent de celui dont il vient d'être question, que nous font pénétrer les doctrines spiritualistes. L'atmosphère s'est épurée et c'est à travers la voûte d'un ciel dont l'azur translucide s'étend à l'infini dans l'espace, que rayonne jusqu'à nous l'éternelle et pure lumière des régions éthérées. Les vagues hypothèses, les conceptions hasardées, les fantasmagories créées tantôt par la superstition, tantôt par le fanatisme de visionnaires maladifs, sont remplacées par des données rationnelles et des vérités positives. La vie future n'est plus un rêve, mais une réalité supra-terrestre. L'état des âmes après la mort nous est révélé par une science dont les grandes lignes nous ont été indiquées en d'innombrables communications concordantes, par « ceux qui savent » parce qu'ils ont vu.

Le voile est déchiré. Le monde spirituel nous apparaît dans sa haute réalité normale, aussi conforme aux lois divines de justice et d'amour, qu'aux aspirations des hommes dont la raison émanant du Créateur lui-même de ces lois, y trouve réunies toutes les conditions qui répondent le mieux à ses *desiderata*.

Ce sont les habitants eux-mêmes des régions de l'au-delà qui sont venus et qui viennent journellement nous décrire la situation où ils se trouvent. Nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases de leurs joies ou de leurs souffrances, ce qui nous rend, en quelque sorte, témoins des péripéties de la vie d'outre-tombe. L'âme dépouillée, libérée de son enveloppe périssable, se retrouve au seuil d'un monde nouveau où elle demeure, en son unité permanente et dans la plénitude de ses facultés, riche de toutes ses acquisitions terrestres, non moins que de ses aspirations vers l'idéal divin qui, à travers toute épreuve et toute souffrance, l'attire irrésistiblement.

L'âme n'est pas une « abstraction » — comme l'ont cru certains philosophes — Revêtue de son corps éthéré, elle est et persiste en son entité définie. Le souvenir de ceux qui nous ont devancés n'est pas plus illusoire qu'il n'est,au dire du sceptique, la manifestation d'une naïve sentimentalité. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives qu'un souffle emporte et fait disparaître, mais comme des êtres vivants que personnifie

une forme concrète. Ils ne sont plus perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous et, alors même qu'ils s'éloignent, nous suivent du regard du fond de l'invisible, veillent sur nous, nous guident et nous inspirent.

Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais doués des aptitudes nécessaires au progrès de leur évolution dans la pleine autonomie de leur inaliénable liberté. Et c'est en raison des progrès accomplis que s'accroît leur bonheur inhérent à leurs qualités personnelles; car les Esprits sont les propres artisans de leur destinée, destinée dont l'étendue, l'ampleur et la magnificence exigent toute une série d'épurations progressives pour par venir à leur définitive réalisation.

Aussi, ne faut-il pas croire qu'une seule existence puisse suffire à l'accomplissement d'une œuvre aussi complexe, et c'est pour cette raison que le dogme des réincarnations successives est une des bases fondamentales de la doctrine spiritualiste.

Dans l'intervalle des existences corporelles, l'Esprit rentre pour un temps plus ou moins long dans le monde spirituel, où son état de bonheur ou de souffrance est déterminé par le degré de purification auquel il est parvenu dans l'existence précédente. C'est dans cet état spirituel transitoire, que l'on désigne par le nom d'erraticité, qu'il recueille les fruits des progrès accomplis, qu'il se prépare à de nouvelles luttes et qu'il est en mesure de prendre telles résolutions qu'il s'efforcera de réaliser au sein de ses futures épreuves.

La réincarnation peut s'effectuer soit sur notre terre, soit dans d'autres mondes mieux appropriés aux besoins de l'Esprit réincarné. La vie dans le monde supérieur est, comparativement à celle de ce monde, un véritable paradis d'où les Esprits inférieurs sont exclus et qui ne pourrait, du reste, convenir à leur état d'imperfection, c'est-à-dire de matérialité, car là règnent la véritable fraternité sans égoïsme, la véritable égalité sans orgueil, la véritable liberté sans entraves.

La félicité des Esprits heureux ne comporte en aucune façon cette oisiveté contemplative, fastidieuse autant qu'inutile, qui constitue la caractéristique officielle du paradis chrétien.

C'est tout au contraire d'une incessante activité qu'est remplie la vie spirituelle dont le bonheur consiste non seulement dans la contemplation de toutes les splendeurs de la création, mais encore dans la pénétration de toutes choses, la claire vision de tout les mystères qui nous demeurent cachés ici-bas, et de cette initiation aux merveilleux secrets de la nature résulte une sécurité d'âme que n'altèrent plus ni doutes ni incertitudes.

Ces joies, nous le répétons, ne sont ni passives, ni égoïstes. C'est avec une ardeur que rien ne lasse que les Esprits s'acquittent des fonctions qui

leur sont confiées par les Esprits glorifiés dont ils sont les messies ou messagers, parfois même les agents et les collaborateurs. Ils président alors à la formation des mondes, à la direction des tourbillons planiétaires, ou, dans une sphère plus restreinte, à la marche évolutive des peuples, à la protection des familles ou de tels individus dont ils se constituent les guides invisibles. C'est ainsi que toutes les intelligences concourent à l'évolution générale et que s'établit une solidarité constante entre les Esprits de là-haut et les hommes d'ici-bas, leurs frères inférieurs.

Plus active et plus féconde est encore la solidarité qui unit les uns aux autres les Esprits plus ou moins avancés, tous concitoyens de la grande République céleste. Attirés les uns vers les autres par des sympathies qui se manifestent spontanément, en raison de similitudes d'idées ou de sentiments, ils forment de vastes groupes ou familles homogènes, au sein desquels chaque individualité fait rayonner ses propres qualités, tout en se pénétrant des effluves réciproques que lui envoie le milieu altruiste de la communauté, et c'est dans ces sentiments fraternels que s'associent tous les collaborateurs d'une œuvre à l'édification de laquelle concourent toutes les bonnes volontés.

Bien que les Esprits puissent se répartir dans toute l'étendue des espaces interplanétaires, il est toutefois des mondes spéciaux où ils s'assemblent de préférence. Autour des mondes avancés se groupent plus particulièrement les Esprits supérieurs, tandis qu'autour des mondes dont l'évolution est inachevée comme le nôtre, pullulent les entités d'évolution correspondante. Chaque globe a donc, en quelque sorte, sa population spéciale d'Esprits incarnés et désincarnés qui s'alimente en majeure partie par les réincarnations successives des mêmes Esprits. Mais des mondes supérieurs se détachent de Grands Êtres qui, dans les basses régions de l'univers, vont semer des germes de progrès, porter des consolations, des espérances, relever les courages défaillants qu'abattent les épreuves — et parfois s'incarner eux-mêmes pour accomplir telle ou telle mission que leur ont confiée les directeurs des mondes.

— Mais dans cette immensité sans bornes, où sont donc le ciel et l'enfer? demandera-t-on peut être.

— Ils sont partout; nulle enceinte n'en limite l'espace. Chaque âme porte avec elle, plus encore, se fait à elle-même son ciel ou son enfer qui, l'un et l'autre, sont phénomènes subjectifs, moraux, mais non physiques. Au sein d'une lumière éclatante dont s'enivrent les regards des Esprits glorifiés, peuvent exister et existent en réalité de profondes ténèbres, où errent dans l'angoisse des Esprits qu'aveuglent leur matérialité, leur incapacité lamentable.

Chaque pélerin peut abréger sa route ou l'allonger à son gré, pouvant

même rétrograder, étant libre à ce point qu'il peut résister à ses guides... et rouler dès lors aux abîmes d'où il ne remontera que lentement et au prix de quelles douleurs !

Tels sont le ciel et l'enfer que nous a fait connaître la doctrine spirite; mais j'entends une objection.

— Qui donc et quoi donc peut nous en garantir la véracité ?

— La révélation, tout d'abord, c'est-à-dire cette longue série de témoignages qui, dès l'aube des civilisations, ont été donnés à l'humanité, et, d'autre part, notre raison, notre conscience intime, lumière divine dont chacun de nous possède une étincelle. Il peut la méconnaître, la voiler aux heures sombres, mais l'éteindre sans retour, jamais. Et c'est cette conscience, témoin irrécusable, qui nous sert de garant, nous donne la certitude.

Or, quel est celui — à moins qu'il ne soit dévoyé par le scepticisme systématique des matérialistes, ou le fanatisme religieux, le plus aveugle de tous — quel est l'homme raisonnable qui, en son âme et conscience, pourrait hésiter, ne fût-ce qu'un instant, entre le paradis mythologique ou le paradis chrétien, rêves d'esprits hallucinés... et le monde spirituel que nous dévoilent les révélations nouvelles ? — Matérialisme et naïveté d'une part, spiritualité de l'autre, avec l'appoint indispensable d'une justice finale qui fait totalement défaut aux deux autres paradis précités. Quel esprit judicieux, demandons-nous encore, pourrait demeurer en suspens entre ces systèmes mal venus et cette doctrine normale que nous ont value les progrès de la science et l'évolution de l'esprit moderne que dirige la raison, sous le contrôle non négligeable du bon sens le plus élémentaire ?

Autre objection :

— Pourquoi donc, demande-t-on encore, Dieu n'a-t-il pas, dès le principe, révélé aux hommes toute la vérité ?

— Parce que, répondrons-nous sommairement, nous réservant d'y revenir plus loin, parce que la révélation restreinte a été tout d'abord suffisante pendant une certaine période, proportionnée qu'elle était à l'intelligence respective des peuples et des individus isolés... Et ce sont ceux-là mêmes qui reçoivent, de nos jours, une révélation plus complète et devenue nécessaire, alors que leur suffisaient autrefois les aperçus fragmentaires de la doctrine dévoilée aujourd'hui.

La révélation partielle eut son utilité relative et momentanée ; mais les temps s'accomplissent et les lumières s'accroissent. Il vient un jour où la nourriture appropriée au premier âge amènerait une anémie mortelle chez ceux dont les besoins ont changé de nature. Or, c'est de nos jours que se manifeste cette anémie et que la responsabilité de cette crise redoutable retombe sur ceux — docteurs et prêtres d'églises écroulées — qui, s'obsti

nant à ne tenir compte ni des progrès réalisés, ni des aspirations croissantes, s'imaginent dans leur folie pouvoir conduire les hommes d'âge mûr avec les lisières de l'enfance.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

XII

Le lecteur se rappelle sans doute... Pourquoi : sans doute ? Quel intérêt aurait-il à se remémorer ? Tous orgueilleux les faiseurs d'articles ! Ils s'imaginent, très simplement, que tout le monde a du plaisir à les lire et que chacun, conséquemment, doit se souvenir, le lendemain, de ce que le hasard a fait passer sous ses yeux la veille et même le mois précédent.

Il est donc fort peu présumable que le lecteur ait songé à prendre note de la promesse que j'avais faite à mon ami de Nice, le vieux peintre polonais Ledeski, lorsque le destin lançant un beau, ou plutôt un sombre matin un pavé au milieu de notre petit cercle en dispersa tous les membres.

Ledeski m'avait confié la plupart des notes prises, au jour le jour (au soir le soir serait plus juste) et cette réflexion me rappelle le mot d'un vieux maître de marine à qui je demandais le nom de son pays natal et qui me répondit : « Capitaine, j'ai vu la nuit à Saint-Malo...Pourquoi pas le jour ?... Parce que je suis né à une heure du matin ».

Ces notes étaient écrites de la main de plusieurs de nous, du Dr de Cladous, de Ledeski, de Ravel et de moi. En me les remettant, l'artiste m'avait prié, lorsque mon dessein de les transcrire au net serait exécuté, de lui en envoyer une copie autographiée ou, mieux encore, de lui rendre les brouillons auxquels il semblait tenir davantage.

Durant plus de quatre années j'avais oublié ma promesse, et, tel est le cœur humain, que j'aurais même oublié Ledeski si, chaque année, à l'époque des vacances, je n'étais allé revoir Nice, le vieil atelier et le solitaire qui m'accueillit toujours avec une égale affection. Il a fallu la bienveillance de l'aimable directrice de la *Revue Spirite*, Mme Leymarie, qui avait écouté plusieurs fois très patiemment le récit de quelques uns de mes souvenirs, pour faire reparaître au jour ce qu'elle a bien voulu publier de passable pour ses abonnés, et c'est par ce moyen fort économique de multiplier mes notes que j'ai enfin pu mettre à exécution la promesse faite à Ledeski, en lui faisant parvenir, sous forme de colis recommandé, tous les numéros de la *Revue* qui, contenaient les *Vieilles notes*.

Ce vieil enfant de la Pologne a certes dû ouvrir la première brochure à

l'arrivée du paquet ; mais, insouciant comme tout véritable artiste, il a mis juste un mois pour lire les autres, ce qui m'a donné la valeur exacte de ma prose.

Et pourtant, mon colis, afin d'être acceptable,
Etait parti suivi de quelques mots rimés
Que j'avais griffonnés sur le coin de ma table
Très rapidement mais, suffisamment limés.
J'avais donc ajouté certaine courtoisie
Avec ce post-scriptum fleurant la poésie.

Et j'avais eu raison car voici la longue et amicale lettre, portant le timbre de la poste de Nice, que j'ai enfin reçue de Ledeski. Je lui demande et à vous aussi qui la lirez, l'autorisation de la publier presque en entier.

Elle vous fera connaître l'homme par le style et, grâce à lui, voici un article qui m'aura peu coûté.

« Mon cher ami,

« Excusez le retard que j'ai apporté à répondre à vos lettres si cordiales ; une crise de rhumatisme et des préoccupations morales en ont été la cause. Je n'ai presque pas eu de travail cet hiver, et l'artiste sans travail quand il n'a de rentes assurées que des douleurs de goutte, ce qui est mon cas, voit, fatalement, se dresser devant lui, dans l'ombre appréhendée de chaque soir, le spectre de la misère... conseillère mauvaise !

« N'étant allé ni à confesse ni à la messe, j'ai laissé fuir les protections cléricales qui m'avaient été offertes. La pratique intéressée, sans un brin de foi, n'est-elle pas autre chose que de l'hypocrisie ? Or, la faim elle-même ne me fera point couvrir le visage du masque de la vertu que je n'ai point.

« J'ai lu attentivement vos vieilles notes dans les brochures que vous m'avez fait tenir ; vos souvenirs de magnétiseur, dont vous m'aviez entretenu il y a quelques années, m'ont semblé plus curieux redits par votre plume ; et l'historique de notre modeste petit cercle, dont vous avez été le véritable fondateur, m'a plus particulièrement intéressé en me rappelant une époque de ma vie qui me semble déjà lointaine, bien qu'un lustre à peine se soit écoulé depuis.

« Vos impressions portent d'un bout à l'autre, le cachet de la sincérité loyale ; je l'ai constaté avec satisfaction et vous en félicite de tout cœur. Merci, cher ami, des vers que vous m'avez adressés et qui m'ont touché au bon endroit.

« Vous semblez m'annoncer votre dernier article renonçant, dites-vous, à inventer désormais des faits qui auraient pour résultat de tromper les lecteurs de la *Revue* qui vous a accueilli.

« Je me joins à ceux, mon cher ami, qui ont ressenti la même impression

que moi, en lisant ces souvenirs racontés sans prétention, je le reconnais, mais où vous avez semé quelque intérêt, pour vous engager à ajouter encore quelques feuillets à ces *Vieilles Notes*.

« Je viendrai du reste vous remémorer quelques faits que vous semblez avoir oubliés à dessein et qui, brodés par vous sur le fond un peu assombri de la trame, pourront offrir encore quelques sujets bien coloriés.

« J'ai eu cet hiver le plaisir de voir et d'entendre Léon Denis, que le Dr Blackwell et vous connaissiez déjà et dont vous m'aviez souvent parlé. J'ai assisté à deux conférences de lui sur le spiritisme et je vous assure qu'il a séduit la nombreuse et intelligente assistance qui était venue l'écouter, autant par son talent d'orateur que par la conviction profonde de ses théories clairement présentées et que je partage depuis que j'ai lu, avant d'en connaître le sympathique auteur, son premier ouvrage : *Après la mort.* Aux temps jadis j'aurais dit : cet homme est un prophète.

« J'ai dû quitter mon vieil atelier (trop vaste) pour un logis plus modeste ; en fermant la porte j'ai caché deux larmes montées de mon cœur et qui roulaient sur mon visage... Tout m'y disait adieu ! Celle qui y avait vécu plus de vingt ans avec moi ; l'ombre de son frère, ce bon Dr de Cladous, dont vous avez parlé avec tant de vérité ; puis l'image des amis qui s'étaient si souvent réunis entre ces murs, aujourd'hui nus, pour y évoquer, assis autour d'un petit guéridon de bois noir, les chers disparus... Amis et esprits vous êtes tous partis ! Et je reste seul, avec le souvenir bien vivace de vous tous.

Mais pourquoi les vivants sont-ils partis en emportant les autres ? On dirait que tous ces esprits, si fidèles lorsque nous étions réunis, joyeux et confiants, ont eu peur du silence — ou n'ont plus voulu le troubler. — Que de fois, prenant mon front blanchi dans mes mains, je vous évoque encore les uns et les autres !

Vous, mon cher Dauvil, que j'attends bientôt et qui restez fidèle à l'amitié.

Ravel qui semble avoir oublié l'hospitalité que je lui offrais chaque jour et que je regrette si peu de lui avoir donnée. Un mot de lui, qui n'est jamais venu, me l'eût payée plus qu'elle n'a valu. Perdu dans Paris où il s'est marié, il est peut-être malheureux ! Et je lui pardonne... Malheureux ! que dis-je peut-il l'être avec ses 25 ans, son amour et sa santé !

Et notre médium, la fine et aimable Mme Delfini, qui a mis, je crois, les flots bleus de la Méditerranée entre elle et nous. Nos esprits, nos bons amis de l'au-delà, si fidèles à nos réunions, s'en sont allés ailleurs consoler d'autres cercles d'amis. Après votre départ les coups frappés ont été plus rares, les vieilles toiles sont demeurées muettes — tout a cessé et le silence est venu. Je suis donc resté seul, triste, me demandant parfois, mon cher Dauvil, si nous n'avions pas collaboré à la création d'un rêve charmant et consolateur... Je ne veux rien approfondir et, après avoir absorbé de la coupe le plus doux de

ce breuvage énivrant, je n'ose la vider et j'attends paisiblement le jour où, de mes yeux, je pourrai, s'il existe, me convaincre du divin phénomène de l'au-delà. Et, si cela est en mon pouvoir, je reviendrai vous le confirmer... selon notre promesse.

« Un de ces jours que je serai plus courageux je vous communiquerai mes réflexions toutes philosophiques, à propos de l'idée de Dieu, que la plume fine, vigoureuse et un peu malicieuse de votre intelligent collaborateur G. Béra a traitée d'une humeur voltairienne,et dont l'article a soulevé une polémique assez violente; mais j'ai été surpris de voir que la Revue ne reçoit pas que des plumes spirites. Si M. Béra conçoit les idées générales de nos frères en croyance,il admet la réincarnation (1),il adopte une série d'épreuves qui permettent à l'âme de revenir du mal au bien, et, dans l'intervalle de deux existences, il doit imaginer, comme nous, un ou plusieurs séjours où les âmes attendent une mutation nouvelle, le retour sur cette terre ou l'envolée vers un astre meilleur. Pour que tout s'exécute selon cette conception il faut un ordre établi, qu'un hasard aveugle n'a pu régler... J'appelle Dieu cette volonté ordonnatrice. Quant à essayer de décrire Dieu lui-même, quant à oser en dire un mot de plus, vous verrez, mon cher Dauvil, comment je voudrais faire comprendre sa puissance,vaste dissertation que je n'ai ni le temps ni le désir de vous imposer aujourd'hui.

« Je termine en plantant une croix encore dans le jardin des morts: un des collaborateurs temporaires de notre petit cercle,dont vous n'avez pas oublié le nom, Lacalle, vous qui lui avez témoigné tant d'intérêt, est mort de consomption, il y a deux mois.Vos prévisions ne se sont que trop réalisées... Le spiritisme l'a tué. Racontez son histoire, ce ne sera pas un article perdu.

« Qu'ajouterais-je bien, mon cher ami,à cette lettre déjà bien longue pour moi qui l'ai écrite, davantage pour vous que je condamne à la lire ; elle vous rappellera le dicton : Rien de plus audacieux qu'un poltron qui s'échauffe! Je comptais vous écrire quatre lignes, vous recevrez quatre pages.

« Le moment est arrivé de dire,comme ce grotesque témoin de certain Conseil de guerre,appelé à juger une grave affaire, lequel croyait devoir ajouter, après chacune de ses réponses : un point, c'est tout.

« Excusez-moi, encore une fois, mon cher Dauvil, de mon retard et laissez-moi, en vous disant encore merci, vous tendre ma main amie.

« THADEUS LEDESKI. »

P. S. — Vous recevrez,sous peu,le travail de mes calculs faits sur les probabilités des chances à la roulette... Je suis certain maintenant d'assurer un gain tous les quatre coups... Malheureusement le grand levier, le nerf de la guerre, me manque pour aller à Monte-Carle démontrer la preuve de ce que j'avance.

(1) *Réponse* : Je n'admets que ce qui est prouvé.— (G. BÉRA.)

Si vous trouvez quelque curieux qui veuille, sans risquer le capital qu'il apportera, m'accompagner à la roulette, je lui promets un bénéfice de 20 0/0 par jour sur lequel bénéfice je demanderai 10 0/0. Adressez-le donc à votre vieil ami. T. L.

Les Slaves sont enclins à quelque flatterie et ont le caractère enjoué. Le vieux peintre en a donné la preuve dans cette lettre due surtout à la plume d'un ami. S'il a dans ces lignes, déposé à mon intention plus de miel que de fiel, ma modestie, vu mon âge, ne s'en est point effarouchée. Son post-scriptum sent le mathématicien ; je le livre aux friands de la roulette, reconnaissant ses calculs fort ingénieux, la preuve en ayant été faite devant plusieurs amis...Mais je ne puis affirmer le succès constant de son problème.

Pourquoi ai-je contraint la *Revue* à reproduire cette missive qui n'était point adressée à ses lecteurs ? Je vais le dire.

Mon intention était de clore ici la série de mes Vieilles Notes.

— Tout a une fin n'est-ce pas ? — J'en éprouvais pour moi-même... ô, pas pour vous,lecteur,un regret sincère,et Ledeski me remémore plusieurs faits qui m'assurent quelque pâture intellectuelle pour deux ou trois articles... Un lecteur averti en vaut quatre... On pourra les passer.

— C'est la faute du vieux spirite polonais qui les a exhumés de ma mémoire, en ce petit coin du cerveau réservé aux objets égarés.

Léopold Dauvil.

L'évolution de l'idée religieuse

I

MOÏSE ET JÉSUS

Lorsqu'on étudie l'histoire des religions qu'on a appelées « les religions méditerranéennes », et qui sont celles des peuples civilisés, — ou en voie de le devenir, — on constate dans leurs enseignements une marche ascendante vers des conceptions de plus en plus idéalistes, et un effort de plus en plus grand vers la libération de l'esprit humain.

Trois grands inspirés, Moïse, Jésus et Mahomet dominent cette longue période historique et ont eu la même mission à accomplir : élever la mentalité des peuples en leur apportant les premières idées de justice et d'amour, — et remplacer le polythéisme par la croyance en un être suprême, créateur et régulateur de toutes choses. Ils devaient ainsi guider vers le progrès les premiers pas de l'humanité dont l'histoire nous est à peu près

connue. Celles qui l'avaient précédée avaient eu évidemment de grandes périodes de civilisation, et nous en trouvons çà et là les vestiges dans des monuments et dans des inscriptions que nous arrivons avec peine à déchiffrer. En outre les vieilles traditions de l'Inde et de l'Iran recueillies dans les Védas et dans l'Avesta, ainsi que les admirables préceptes que nous pouvons lire aujourd'hui dans le Bhagavad Gita (1) doivent nous amener à penser qu'une partie de l'humanité terrestre était arrivée, il y a des milliers d'années, à une haute élévation morale. Mais les enseignements des Manou et des Zoroastre n'avaient pu se généraliser et les paroles des grands initiateurs aryens n'étaient plus comprises. Des cataclysmes physiques ou sociaux les avaient fait disparaître de la mémoire des hommes ; la mentalité de ces ancêtres lointains nous est inconnue, et nous ne pouvons remonter dans notre histoire que pendant un bien petit nombre de siècles.

Quinze cents ou deux mille ans avant notre ère,— les dates comme les noms ne peuvent être qu'incertains,— un grand instructeur des Sémites, probablement Moïse, proclame l'unité de Dieu : son premier commandement est : « un seul Dieu tu adoreras » (2). Dieu farouche, terrible, sans pitié pour ses ennemis et pour ceux de son peuple, le seul Dieu que pouvaient comprendre les tribus sauvages de la Judée ; et c'est par la crainte, par la force, par des massacres, que le rude législateur hébreu fera entrer cette idée dans les esprits : elle n'en sortira plus et, comme le dit Edouard Schuré dans les Grands Initiés, « l'humanité tournera toujours autour de cette idée centrale comme la nébuleuse autour du soleil qui l'organise ».

Comme sanction à cette croyance et à l'observation des lois édictées, l'instructeur d'Israël ne parle pas de la vie future. Ceux qui ne voudront pas obéir aux commandements du Dieu du Sinaï seront immédiatement frappés dans leurs biens, dans leurs enfants, dans leur vie, et la Bible est pleine de récits montrant les châtiments épouvantables qui punissent la révolte et la moindre désobéissance.

Les siècles passent, et l'idée monothéiste reste enfermée dans les vallées du Jourdain, jalousement gardée par les Prophètes, ces grands inspirés qui, dix siècles avant notre ère, prenaient la défense des faibles, s'élevaient contre les mauvais riches et contre les mauvais juges, annonçant la chute des despotes et la venue du règne de la justice promis par Jehovah. Ces idées trouvent peu d'échos dans les esprits arriérés de cette époque : elles vont être reprises par Jésus.

Mais ce n'est plus le Dieu impitoyable de Moïse qui va être annoncé au monde. Le Christ ne parle que d'un Dieu bon, juste, miséricordieux qui

(1) Le grand philologue orientaliste Burnouf, qui a traduit le Bhagavad Geta, dit que « ce livre est le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. »

(2) Pas précisément, mais plutôt : « Tu n'adorereras pas *les autres* Dieux. » (N.d.l.R.)

veut le bonheur de tous ses enfants et qui leur donne tous les moyens de l'acquérir. Il prêche l'amour de tous les hommes : il veut la charité et la justice : il ne dit pas. Œil pour œil, dent pour dent.— Il dit : si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche. — Aimez vos ennemis. — Faites du bien à qui vous persécute. — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. — Ne jugez pas afin de ne pas être jugés. — Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre voisin, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans votre œil? — Donnez, donnez toujours, mais que votre main droite ne sache pas ce que fait votre main gauche. Il a été dit : tu ne tueras point. — Moi je dis : celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le Conseil. — Aux malheureux, aux désespérés de la vie il disait : heureux ceux qui souffrent ; ils seront consolés. — Heureux ceux qui auront faim et soif de la justice ; ils seront rassasiés, et dans une autre vie, chacun sera récompensé selon ses œuvres.

Enfin dans l'admirable prière d'adoration et de résignation qui se répète de siècle en siècle, il prescrit de demander à Dieu de nous pardonner nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Ces conceptions de bonté, d'amour, de résignation, cette idée d'un Dieu père de tous les hommes et aimant toutes ses créatures, étaient inconnues de l'ancien monde. Sans doute ces vérités éternelles se retrouvent plus ou moins voilées dans les enseignements de tous les grands initiés ; mais elles n'étaient guère sorties des sanctuaires, et elles étaient complètement nouvelles pour cette partie de la terre qui devait devenir le foyer de la civilisation.

Ce grand cri d'amour, cet immense élan vers la bonté et la fraternité allait peu à peu être entendu, et ses échos vont forcer l'humanité à entrer dans la véritable voie qu'elle devra suivre désormais.

Les actes des apôtres nous font connaître la marche de l'Eglise naissante et les progrès qu'elle faisait. Pendant que les disciples prêchaient en Palestine et en Afrique, Paul répandait la bonne nouvelle à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, en Macédoine et à Rome où il trouvait la mort. Pierre et Jean allaient en Asie Mineure, et quand l'idée fut répandue, les Pères de l'Eglise posèrent les bases du nouvel édifice.

Ces bases furent lentes à s'élever. On ne pouvait penser à imposer au monde la religion juive, même modifiée : d'autre part, les intelligences qui dirigaient ce mouvement comprenaient que jamais les Grecs et les Romains n'accepteraient une religion créée par un pauvre artisan d'une petite tribu de la Judée, quelque grand que fût cet homme, et quelques admirables que fussent ses enseignements. — Alors de ce grand Esprit venu pour éclairer la terre, ils firent un Dieu.

Les premiers siècles sont remplis par les luttes entre les divers systèmes édifiés pour définir le genre de divinité de Jésus, ses rapports avec le Père, puis avec le Saint-Esprit, pour établir leur similitude ou leur subordination. L'histoire de ces sectes et l'étude de leurs théories n'a plus pour nous aucun intérêt. En 323 le concile de Nicée, réuni par ordre de Constantin, condamnait Arius, proclamait le Symbole et posait définitivement les bases de la religion chrétienne.

Jusqu'à cette époque, la nouvelle croyance avait été trop faible pour s'imposer aux masses.

Elle n'avait attiré à elle que les petits, les malheureux, les deshérités qu'elle avait séduits par ses paroles pleines d'espoir et de consolation. Le sang de ses martyrs avait été une semence féconde. Mais les puissants, les riches, les indifférents, tous ceux qui étaient encore attachés aux idées païennes restaient sourds à sa voix.

Alors, pour augmenter son prestige, ses initiateurs avaient dû créer des mystères, un culte et des cérémonies capables de frapper les imaginations, et de faire venir à eux, non seulement les barbares, mais aussi les peuples à demi civilisés de l'Empire, et pour être mieux compris, ils avaient emprunté aux anciennes religions une partie de leurs rites, de leurs institutions et de leurs symboles. — On en fait un grief au christianisme ; c'est une erreur. — En agissant ainsi, les Pères de l'Eglise se montrèrent profondément politiques ; et les Grecs, comme les Romains et comme les Germains, vinrent d'autant plus facilement à la religion nouvelle qu'ils retrouvaient en elle, quoique modifiés, le culte, la hiérarchie et les traditions de leurs ancêtres.

A partir de Constantin, le christianisme va devenir une puissance qui grandira de jour en jour, et l'influence bienfaisante de la doctrine de Jésus se fera sentir jusque dans les actes politiques du grand Empereur.

C'est ainsi que Constantin qui s'était ouvertement déclaré chrétien à la suite, dit la légende, de la vision d'une croix lumineuse, rendit différents édits d'après lesquels il était défendu d'appliquer la torture, de faire mourir sur la croix, de mutiler les esclaves et de les marquer au front, de faire combattre les gladiateurs, d'exposer les enfants et de sacrifier aux idoles.

Ces mesures ont une importance capitale : elles marquent la frontière qui va séparer les temps anciens des temps nouveaux. Pour la première fois, les grandes idées humanitaires entrent dans les lois, et bien qu'elles soient souvent destinées à être obscurcies, elles n'en resteront pas moins vivaces : — et pendant les cataclysmes de toutes sortes que l'Europe aura à subir, le christianisme, — malgré les fautes et les crimes de ceux qui seront à sa tête — les conservera précieusement et les répandra peu à peu dans tous les esprits.

(*A suivre*) SENEX.

A la Mémoire d'Allan Kardec

Tout ici-bas naît, croît, passe et se renouvelle
Et chaque fois qu'avril par les fleurs se révèle
Nous revenons ici chercher la vérité
O Maître ! et te jeter des palmes printanières
Parfumant moins que nos prières
De terrestres parfums ton immortalité.

Ici, nous croyons voir entre ces rudes pierres
Un peu de la clarté filtrant de tes paupières
Et rayonner de tout l'azur intérieur
Dont ta haute pensée a toujours été pleine;
Notre air s'émeut de ton haleine,
O toi ! qui t'endormis dans la paix du Seigneur.

Ce n'est point le dernier sommeil, celui qui fonde
Sur la nuit sans matin l'éternité profonde ;
Il est illuminé le sommeil des croyants;
Ton âme est parmi nous, ton corps est dans l'argile,
Nous tous savons ton évangile ;
Ecoute nos espoirs et nos vœux suppliants:

Ton grain de foi semé croît, monte et devient gerbe;
Là, le cœur rajeuni s'ouvre en pavot superbe,
Les yeux baignés de pleurs en bleuets éternels;
Après Jésus tu vins ensemencer la terre,
·Montrant d'un geste solitaire
Les jours promis dans les espaces fraternels.

Fouillant le dogme sourd avec la foi première,
Tu rouvris le sillon aride à la lumière,
Tu nous rendis à Dieu, puis comme Salomon
Pour abriter les purs tu rebâtis le temple,
Régénérés par ton exemple
Nous avons oublié jusqu'au nom du démon.

Tu nous a délivrés des éternels supplices,
Arrachant l'égoïsme et la douleur complices,
Voilant la vision féroce de l'enfer,
Disant jusqu'à quel point le pauvre est notre frère
Et que la couche funéraire
Ne nous enchaîne point sous ses grilles de fer;

Et tous ceux que rongeait l'incurable blessure,
Qui regardaient la mort comme une flétrissure

Et se tordaient les mains songeant à leurs amours,
En proie au vide affreux qui blanchissait leur tempe,
Le soir assis seuls sous la lampe,
Ont senti sur leur front ce mot : Toujours ! Toujours !

— Va, je suis toujours là, moi l'épouse, le père,
L'enfant mort, ne crains rien, sèche tes yeux, espère,
Chaque jour nous rapproche un peu, fais ton devoir,
Sois bon, crois au Seigneur, prends la force de vivre
Afin que la mort te délivre,
Te montrant les aimés qui vont te recevoir.

Maître ! une fois de plus, si fragile et touchante,
La terre en deuil au nom de sa douleur te chante
Voyant sur ce tombeau luire un rayon de Dieu ;
Souffle, esprit lumineux, en ardentes rafales
Les espérances triomphales !
Sur ce bloc de granit n'est pas écrit : Adieu.

31 Mars 1903. GABRIEL CLOUZET.

L'HOMME TERRESTRE

. . . .
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil.
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,
On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe.

VICTOR HUGO

Mêlé avec quinze cent millions d'autres sur une infime planète, confondue elle-même,dans l'infini, avec d'innombrables mondes, tous dissemblabes et à des degrés divers d'avancement physique et moral, chaque homme, ici-bas, pèse un peu moins que le plus petit des grains de sable perdus au fond des mers.

Aussi, de là-haut, est-ce un curieux spectacle que cette petite fourmilière de larves humaines, différentes de couleur, de langage et d'humeur, à peine sorties de l'animalité, encore au bas de l'échelle des êtres, marchant dans la nuit, allant, venant, empressées, agitées ; suant sang et eau pour acquérir des biens imaginaires, des titres bizarres, des fonctions étranges ; s'affublant de costumes grotesques aux marques distinctives affirmant l'autorité, la sagesse, et croyant jouer, dans ce monde singulier, un rôle considérable.

Ne sachant, du reste, d'où ils viennent, où ils vont, ignorant tout : principe, cause, effet ; la réalité, non accessible à leurs sens, leur échappant entièrement, ces hommes terrestres sont incapables de comprendre l'Univers.

Entièrement dominés par des appétits matériels déguisés sous les formes les plus diverses et auxquels ils consacrent toute leur existence, la plupart d'entre eux ne songent même pas à pénétrer les lois de la création.

Ne connaissant que ce petit coin de la nature qu'ils habitent, ils sont persuadés

qu'il est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté il n'y a que le néant.

Ne se doutant pas de la grandeur du problème, de l'immensité de la route à parcourir, prenant pour le terme ce qui n'est que le commencement, ils croient à une vie unique, ne voient rien au-delà et meurent stupidement sans avoir jamais fait le tour d'eux-mêmes.

Cependant, étonnés de souffrir, se sentant soumis à des lois qu'ils ignorent, subissant le joug sans connaître les causes, troublés par l'incessante perversité de ce monde, inquiets sur leur destinée, d'aucuns ont cherché la cause finale, la loi de justice, la sanction du bien et du mal. Mais leurs yeux de chair ne voyant pas ce qui est, et ne sachant pas que l'homme se rémunère lui-même, ils ont imaginé un Paradis et un Enfer, dans l'espace infini. Ils adorent un Dieu qu'ils ont créé à leur image, auquel ils prêtent leurs faiblesses; un Dieu distributeur de peines et de récompenses éternelles, pour des fautes et des mérites d'un jour, vouant aux derniers supplices des êtres débiles, ouvrages de ses mains; et chaque peuple ayant ainsi son bon Dieu particulier (bon pour lui, mauvais pour les autres), dont les attributs semblent inventés tout exprès pour outrager le sens commun.

Allant à tâtons dans le monde moral, ils ne savent pas que les défauts et les vices des hommes sont un état passager, comme la faiblesse du premier âge. Ils ne savent pas que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur, que tout se transforme et se perfectionne; que le progrès est la loi générale des êtres; que tous y sont soumis; que cette loi joue, dans ce domaine, un rôle analogue à celui que remplissent, dans l'ordre physique, les lois d'attraction et de pesanteur; que ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement; que l'homme est ainsi son propre justicier; qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être; que chacun porte en soi-même le principe de son propre bonheur ou malheur, et que ce qu'ils appellent leur Destinée n'est que la résultante, à travers leurs vies successives, de leurs agissements et de leurs libres résolutions.

D'autres, enfin, se disant plus éclairés, pleins d'orgueil pour la grandeur de leurs œuvres, faisant beaucoup de bruit dans beaucoup d'ombre, ne doutant de rien, se croyant le droit de déclarer impossible tout fait inconnu d'eux, nient bravement l'Auteur de la nature, sous prétexte qu'il est incompréhensible.

Alors qu'ils ignorent la loi de leur propre manière d'être, ils affirment que l'univers est le résultat du hasard; que la vie est un accident, et l'homme un simple mécanisme qui fonctionne; mais sans pouvoir expliquer comment le cerveau matériel donne naissance à des idées intellectuelles, ni comment persiste la mémoire après le renouvellement intégral de la masse encéphalique.

De leur *caverne obscure* ne pouvant juger de l'ensemble; n'ayant aucune conception de l'existence individuelle de l'âme, de son origine et des phases de son développement; impuissants à s'expliquer les contradictions apparentes d'ici-bas, la raison des maux, l'utilité des peines; prenant sans cesse les effets pour les causes; ignorant que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi; n'entrevoyant pas le but vers lequel tout marche, ils nient toute intelligence suprême, toute Puissance directrice dans l'ordre général de la nature et croient tout savoir; mais ce qu'ils savent n'est rien et ce qu'ils ne savent pas est tout.

Tel est le sort de cette planète inférieure, destinée à recevoir des humanités commençantes, dont l'entendement reste fermé aux vérités résidant en dehors de leur sphère et qui ne sont pas en correspondance avec leurs facultés organiques terrestres.

UN REVENANT.

L'AME ET LES RÊVES (1)

C'est surtout par la considération de ce qui se passe pendant le sommeil que l'homme a été entraîné à penser que le rêve ne saurait être considéré que comme une divagation de l'âme. Il y a dans le rêve, je n'en disconviens pas, des apparences qui semblent justifier cette opinion. Mais une étude attentive de ce que devient la constitution de l'être humain pendant le sommeil vient efficacement combattre ces premières conclusions, et substituer le flambeau de la vérité aux erreurs de l'irréflexion.

De prime abord, il ne me paraît pas possible de supposer que Dieu, c'est-à-dire la providence des mondes, en créant l'âme, ait pu avoir la pensée d'en faire un amalgame composé de facultés, tantôt sages, sensées, réfléchies, tantôt divagantes et contradictoires; agissant à certains moments avec mesure, avec suite, avec raison et profit, et se manifestant quelques instants après sans ordre, sans règle, sans équilibre, sans utilité.

Une telle conception répugne à mon intelligence, à l'idée que je dois me faire de la sagesse créatrice. Car que serait une sagesse qui aurait donné à l'homme pour se conduire deux antagonismes : la folie et la raison? Que serait ensuite une justice qui, pour juger les actes, ne pourrait opérer qu'avec deux poids et deux mesures? Que serait, enfin, la responsabilité d'un être qui se prévaudrait de la raison pour se faire récompenser de ce qu'il a fait de bien, et s'abriterait sous le couvert de la folie pour repousser le châtiment de ce qu'il a fait de mal? Une telle hypothèse, on en conviendra, ne pourrait être évidemment que l'intronisation du désordre moral dans le monde.

Une si singulière manière de voir est également contradictoire avec tous les faits de perfectionnements si divers, avec les progrès matériels, intellectuels et moraux qui se poursuivent dans l'humanité à l'aide de nos âmes, par voie continue, sans alternances rétrogrades. Comment comprendre une telle régularité, si nos âmes étaient dirigées tantôt par la raison, tantôt par l'incohérence? Cette conception répugne enfin à certains de nos instincts tellement puissants que, malgré de contradictoires apparences, qu'il sera

(1) Voir les numéros de décembre 1901, février 1902 et février 1903.

d'ailleurs possible de combattre et d'expliquer, ils sont profondément enracinés dans tous les cœurs.

Ne serait-il pas fort extraordinaire, en effet, ainsi que l'occasion s'est déjà présentée de vous le faire remarquer, que l'humanité ait été instinctivement entraînée à proclamer incessamment que *la nuit porte conseil*, si les conceptions de la nuit ne devaient être que des divagations, produits désordonnés d'une âme en démence? Que ces conceptions nous paraissent le plus souvent obscures, diffuses, irrégulières, incomplètes, je l'admets, et je vous dirai bientôt d'où vient l'illusion. Mais, conclure de là qu'elles sont irrationnelles dans leur principe même, dans ce principe que Dieu a fait éternel et indéfiniment progressif, ainsi qu'elles semblent l'être par leurs apparences, ce serait aller trop vite et trop loin, et, dans ce qui doit suivre, nous vous en donnerons des preuves aussi nombreuses que frappantes. Si tout ce qui ici-bas est incompréhensible pour nous devait être considéré comme incohérent, Dieu aurait un droit évident à être désigné comme l'incohérence la plus digne des honneurs du premier rang! Dites donc que vous ne comprenez pas, je l'accorde. Mais, par cela même que vous ne comprenez pas, soyez plutôt humbles que présomptueux; avant de vous poser en juges, attendez au moins que le procès soit instruit, et ne vous exposez pas sottement, comme on l'a fait dans le passé, à ridiculiser les vérités de Franklin sur l'électricité, celles de Jouffroy sur l'application de la vapeur à la navigation; à jeter l'anathème et à mettre sous les verrous les conceptions astronomiques de Galilée.

Telles sont les considérations principales, dont vous verrez l'importance grandir à mesure que la discussion s'étendra davantage, qui m'imposent la conviction que l'âme est un être essentiellement constitué en vue d'actes toujours réguliers, toujours sensés, toujours conformes à cet ordre universel auquel nous ne pouvons reconnaître d'autres bases que celles de la raison même. Eh quoi! demanderai-je, comment pourriez-vous croire, alors que tout est si admirablement logique dans la création, que seule, l'œuvre par excellence, l'âme, puisse cesser de l'être?

En conséquence, nous devons admettre que, dans tous les lieux, dans tous les temps, de quelque manière que se produisent les manifestations de l'âme, quels que puissent être les mirages qui accompagneront les faits mis à jour, quelles que soient en un mot les apparences révélatrices de ces faits, nous devons admettre, dis-je, que tout travail de l'âme est sensé, correct, toujours conçu dans un esprit de rectitude et non dans l'incohérence, qu'il est l'œuvre d'un principe sagement coordonné, d'un principe qui possède au fond, s'il n'est pas toujours apparent pour nous dans la forme, un indélébile cachet de rationalité.

Il me semble donc impossible, je le répète, de s'arrêter à l'idée que, con-

sidérée en elle-même et indépendamment des entraves plus ou moins multipliées que son périsprit, d'une part, et notre corps, d'autre part, peuvent lui imposer, l'âme, ce que nous considérons comme l'essence du principe intelligent, puisse avoir été créée pour entrer à certains moments dans les phases rétrogrades de la divagation. Je cherche en vain où il me serait possible de trouver la nécessité d'un tel état de choses, et je vois, au contraire, bien des motifs de penser qu'il ne saurait exister. Certes, je comprends que des accidents survenus dans les organismes, dont notre âme ne peut se dispenser de se servir ici-bas, puissent imposer cette sorte de flétrissure à ses manifestations ; car là où l'organisme est faussé, les effets produits le seront aussi, mais dans les apparences seulement et non dans le principe duquel ils tirent leur origine, ce principe ayant été créé avec le don d'une inaltérable unité.

Vous savez, pour en citer des exemples, que, sous le couvert d'une eau fangeuse, le poisson se dérobera à votre vue, mais vous savez qu'il n'en continuera pas moins de posséder et d'émettre les séduisantes nuances de ses écailles multicolores. Or, ni lui, ni l'eau trouble ne sauraient être taxés d'incohérence, parce que ce que vous aperceviez d'abord a cessé d'être visible. Vous pourrez bien encore, dépouillant le verre de sa transparence par une épaisse couche de fumée, vous pourrez diminuer et faire même disparaître l'éclat des rayons solaires qui le traversent; mais l'astre qui les engendre et les émet n'en conservera pas moins intact et toujours fécond, même dans ses défaillances apparentes, le principe par lequel Dieu a voulu que l'éternelle lumière fût incessamment projetée par lui sur les mondes.

Non, vous ne sauriez désormais avoir la pensée, — et vous la rejetterez à coup sûr si, par ignorance, elle était entrée dans votre cœur, — que l'âme génératrice de l'intelligence puisse par elle-même, en vertu de son essence, dans l'œuvre de son travail direct, devenir la source efficiente de l'incohérence et de la folie; que l'âme, étincelle divine, rayonnement du Dieu créateur, puisse un seul instant se montrer constitutivement illogique, absurde, idiote. Je me révolte à cette idée, et je croirais calomnier la Providence des mondes que de supposer qu'elle a pu avoir la conception d'un être à deux faces, dont l'une serait illustrée par la raison et l'autre flétrie par la démence.

Aussi bien, dans ce monde, le besoin instinctif de rationalité n'est-il pas sans cesse notre impulsion dominante ? Dans le bien comme dans le mal, il s'impose à nous. Que nous voulions pratiquer l'un ou commettre l'autre, nos déterminations sont constamment combinées, calculées, raisonnées; avec plus ou moins de succès sans doute, suivant que notre organisme le permet, mais, et j'insiste sur ce point, avec l'intention qu'elles soient telles. Et c'est précisément cette intention, dont nous ne nous séparons jamais, qui

devient pour chacun de nous une révélation de la vérité. Comment Dieu aurait-il pu, en effet, nous inspirer un vif et constant désir d'agir et de penser suivant les règles du bon sens, désir qui ne peut nous paraître que légitime, parce qu'il n'a rien que de moral, parce qu'il est l'impulsion la plus efficace du progrès, et nous condamner en même temps à n'en obtenir qu'une très éventuelle, très aléatoire satisfaction, interrompue de temps à autre, sans nécessité, sans raison, sous l'influence de caprices incompris, par de brusques et folles alternances.

Nous sommes si imbus, vous voudrez bien le remarquer, si pénétrés de ces idées, que lorsque, emporté par les fougues de la passion, l'homme veut secouer le joug de l'âme qui pourrait, il le sent bien, l'arrêter dans l'exécution de ses projets criminels, il n'y parvient que par de factices excitations, au premier rang desquelles il faut placer l'ivresse. Ces excitations ne sauraient évidemment s'adresser directement à l'âme, qui, étant immatérielle, ne pourrait se combiner avec la matière sans perdre son essence et sans cesser d'être elle-même ; mais elles agissent sur l'organisme et le modifient momentanément; elles en oblitèrent les rouages et en faussent le jeu. Or l'homme sent bien, dans son for intérieur, que les manifestations de l'âme, ainsi faussées à leur tour, n'auront plus la vertu d'émouvoir sa conscience avec la même énergie sur la scélératesse des actes qu'il a conçus et préparés; qu'elles n'auront plus le pouvoir d'arrêter son bras, comme elles l'auraient peut-être fait si elles étaient restées dans leur état normal, au moment suprême de l'exécution. On peut dire que l'ivresse, dans ces circonstances, est un hommage que l'instinct de l'homme, même criminel, rend au principe de la rationalité de tout acte, de toute pensée qui émane de l'âme.

Il y a en effet, pour l'homme, des moments d'obsession, d'entraînement vers le mal, où il lui déplaît d'entendre les conseils de l'âme, parce qu'il sent qu'elle n'en a que de bons à donner. Il n'ignore pas qu'il ne lui est pas permis de supprimer l'âme, mais il n'ignore pas non plus qu'il a les moyens d'en fausser les indications, et il les emploie. Or n'est-ce pas là reconnaître hautement les vertus du principe directeur ? Quand le matelot révolté brise le mécanisme du gouvernail, il est parfaitement convaincu que le meilleur pilote ne saurait conduire et maintenir le navire dans la bonne voie.

Indépendamment des observations qui précèdent, et sur lesquelles nous avons cherché à établir l'opinion de la constante rationalité du travail de l'âme, nous en avons d'autres à faire valoir. Celles que nous venons d'exposer sont d'ordre essentiellement intellectuel et moral. Elles s'appuient, en effet, sur la providence et la justice de Dieu, sur des aperçus comparatifs entre la création terrestre et la création spirituelle, sur des concordances remarquables entre la conception qu'elles représentent et

un grand nombre de points de doctrine déjà acceptés par des convictions d'autant plus puissantes qu'elles ont été plus mûrement réfléchies, enfin sur des instincts profondément enracinés dans le cœur humain.

Les nouvelles considérations que nous avons à faire valoir touchent au côté expérimental de la vie terrestre ; par cela même, elles revêtent à un haut degré un caractère directement démonstratif, et, par leur adjonction avec les précédentes, elles formeront un faisceau de preuves devant lequel le maintien du doute me paraît impossible.

On sera peut-être surpris que je mette tant d'insistance à établir le principe de la continue rationalité des opérations animiques. Mais, outre que, par lui-même, ce principe a une importance qu'on ne saurait méconnaître ; outre que les recherches dont il est l'objet ont l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément et plus intimement dans les secrets du phénomène de la vie, je dois faire observer que, au point de vue du problème que je me suis proposé de résoudre, ce principe est le pivot sur lequel repose tout entier l'édifice que je cherche à construire

Que voulons-nous savoir, en effet ? Nous voulons nous éclairer sur ce qui se passe dans les phénomènes de la veille et du sommeil. Or, de prime abord et en deux mots, les opérations de la veille nous paraissent, avec plus ou moins de succès sans doute suivant les individus, conformes à la raison, dirigées par elle ; tandis qu'il est fort rare que celles du sommeil, les rêves, ne se présentent pas à nous dans l'état de la plus complète incohérence.

Tel est, sans détours, sans ambages, le résultat brut des observations. Au point de vue de la vie intelligente, — et à la condition de rester confiné dans les apparences, — telle est la différence essentielle qui caractérise et distingue les deux situations ; telle est, enfin, la pierre de touche à l'aide de laquelle nous constaterons que l'homme est à l'état de veille ou qu'il est à l'état de sommeil. Ces prémisses posés, passons à l'examen des déductions qu'il en faudrait tirer. Or, si dans cette circonstance, nous ne sommes pas le jouet de quelque illusion ; si la distinction que nous venons de signaler existe en effet ; s'il faut l'accepter comme une vérité généralement et dûment reconnue, avons-nous bien réfléchi aux conséquences que cette vérité entraîne nécessairement avec elle ? Avons-nous appelé notre attention sur la profonde perturbation qu'elle apporterait dans le domaine des conceptions philosophiques ? Avons-nous compris que, en matière de psychologie, elle serait le renversement à peu près complet des idées spiritualistes, et qu'elle constituerait un demi-triomphe tout au moins pour le matérialisme ?

Le simple énoncé de pareilles éventualites est de nature, ce me semble, à vous bien pénétrer de la nécessité où nous sommes de les soumettre à l'examen le plus attentif, et de chercher enfin à savoir si la croyance généralement répandue des divagations de l'âme pendant le sommeil est une sérieuse réalité ou une simple et trompeuse apparence. N'est-ce pas pendant

la veille que vous êtes en droit d'affirmer qu'il n'est pas un de nos actes, une de nos pensées, auxquels le corps ne coopère, soit par des fonctionnements actuels,soit par des souvenirs acquis à la suite d'observations et de faits antérieurs? D'un autre côté, si nous passons à la période du sommeil, comment ne pas reconnaître qu'un corps qui ne voit pas, qui n'entend pas, qui ne sent pas, qui ne se meut pas, ne peut prêter à l'âme qu'une coopération à peu près nulle, dans tous les cas fort incomplète?

On ne saurait donc nier que, comparativement aux opérations de la veille, c'est d'une manière plus exclusivement animique, beaucoup plus indépendante par rapport au corps, que se fait le travail de la nuit; et cependant, si ce que l'on affirme étourdiment tous les jours était vrai, ce travail ne serait qu'un tissu d'extravagances, et nous serions autorisés à établir en principe que, plus le corps est intéressé dans les opérations accomplies, plus les résultats obtenus sont rationnels; que plus, au contraire, est grande la part de liberté laissée à l'âme, plus les divagations augmentent.

Partant de ce fait que l'âme possède la faculté de déraisonner, et que ses divagations semblent aller en augmentant à mesure que le corps entre moins en participation avec elle, ne serons-nous pas conduits, en nous laissant guider par la voie de l'analogie, à conclure que ces divagations devront atteindre leur maximum d'intensité lorsque le corps, étant définitivement mis de côté, et l'âme et son périsprit restant absolument seuls, nous passons à l'état d'Esprit. Vous pouvez, à la simple lecture de cette conclusion, vous pouvez comprendre combien une parole irréfléchie, acceptée sans autre contrôle que celui des apparences et jetée imprudemment dans le monde, est susceptible de tenir en échec les doctrines les plus sages, les mieux étudiées, les plus propres à donner satisfaction aux idées de justice qui germent dans le cœur humain. Mais il y a plus, et nous pouvons faire un nouveau pas sur ce terrain, où l'homme marcherait de déchéance en déchéance; car, après la mort terrestre, il reste encore de la matière chez l'habitant de l'espace : celle qui est contenue dans l'enveloppe périspritale. Or pour nous, adeptes du spiritisme, nous avons la croyance que l'être d'outre-tombe ne cesse pas de progresser, et que ce progrès est toujours en rapport avec le degré de dématérialisation du périsprit. Mais, pour les partisans des divagations de l'âme, c'est précisément le contraire qui devrait arriver, puisqu'ils proclament que les œuvres animiques sont de plus en plus incohérentes, à mesure que les participations matérielles deviennent moindres. Certes, s'il devait en être réellement ainsi, quelque ardent adversaire que je sois des matérialistes, je m'empresserais de reconnaître qu'ils n'ont pas eu tout à fait tort, cette fois, de couper court à un si déplorable état de choses, et de remplacer par le néant une vie dont l'éternité n'aurait pu se perpétuer qu'en s'enfonçant de plus en plus dans le désordre moral et l'idiotisme.

(*A suivre*). FRANÇOIS VALLÈS.

Les Trois Routes

6 mars 1902.

Jésus passait. Enfants, femmes et jeunes filles
Sur son chemin jetaient les fleurs à pleines mains;
Tous l'attendaient. Le monde était dans ses destins.
Et sans cesse à ses pieds tombaient lys et jonquilles :
Et les cheveux parfois aux gerbes se mêlaient.
Il passait. Il touchaient à toutes les misères.
— Et toujours à ses pieds, roses, lys, primevères
Tombaient, et tous les cœurs dans les gerbes tombaient.

Or, comme il s'avançait ainsi sur la feuillée,
Un homme tout à coup sortit des rangs pressés :
« Qui donc es-tu, dit-il, ami des cœurs blessés ? »
Et Jésus, regardant la foule agenouillée
Qu'un seul geste de lui si fréquemment embrasse
Répondit : Je me nomme « Espérance » et passe.

***

Jésus passait. L'apôtre au teint brûlé de hâles,
Saisi, tremblait. C'était par un matin charmant;
La nacelle, à vingt pas, se balançait gaiement.
... Et Jésus souriant marchait sur les flots pâles.
Un oiseau s'était tu sur la rive interdit;
Les disciples sans voix regardaient l'eau docile,
Mais Lui, voyant l'Apôtre ainsi qu'eux immobile ;
« Viens ! » lui dit-il, et Pierre, ébloui, le suivit.

Or comme il s'avançait ainsi dans la lumière,
Un des douze, pensif, murmura ; Quel est-il
Celui-là qui dompta l'indomptable péril,
Qui commande à la vague aussi bien qu'au tonnerre
Et dont les éléments reconnaissent la loi ?
Et Jésus répondit à Jean ce mot : « La Foi ».

***

Jésus passait. Sanglant, trahi, sa robe claire
Moins que son âme, hélas ! frissonnante, en lambeaux,
Insulté des soldats, des prêtres, des bourreaux,
Jésus portait sa croix et montait au calvaire,
Il allait seul, le cœur brisé, les pieds meurtris ;
La foule lui jetait des rires au passage,
Et l'auréole d'or, sous l'épine et l'outrage
Ruisselait à son front en gerbes de rubis.

Or, comme il s'avançait ainsi sous les injures,
Les soldats le frappaient encore en lui disant :
Es-tu messie, ou prince, ou prophète à présent?
Mais Lui, levant au ciel ses yeux pleins de tortures,
Debout, sauveur et grand comme l'Eternité,
Dit : « Je suis plus encor. Je suis la Charité. »

FRANCE DARGET

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

Par les auteurs des *Origines et des fins.*

PREMIÈRE SÉRIE

Premier Entretien

Amis, nous allons reprendre la série de nos entretiens afin de vous donner quelques aperçus sur la vie qui vous anime. Ces aperçus contribueront à satisfaire la curiosité qui s'éveille chez quelques-uns d'entre vous et les guideront dans leurs recherches.

Ce nouvel enseignement complètera nos enseignements précédents. La lumière qui s'en dégagera vous apprendra à vous connaître vous-mêmes. Elle vous aidera à vous défaire des illusions trompeuses de la vie matérielle pour n'accepter que les réalités de la vie libre et supérieure.

Nous allons d'abord ensemble étudier la vie dans ses origines et dans ses trois grandes divisions : *Vie inférieure* ou inorganique qui se développe dans le règne minéral et dans le règne végétal. *Vie organique* qui prend conscience d'elle-même au moyen des organes de l'animal et de l'homme. *Vie supérieure* qui se manifeste par les facultés merveilleuses que développent le *savoir* et l'*amour*.

Ensuite nous vous expliquerons la transformation que subit la vie lorsque, par la mort, elle sort des formes du monde visible pour se replonger dans les courants fluidiques des plans invisibles.

Enfin, nous essaierons de vous faire entrevoir les vastes horizons de la vie universelle, de vous expliquer les liens qui unissent entre eux les êtres, les mondes, les univers, se rattachant tous au puissant foyer de l'Infini vers lequel convergent les désirs, les aspirations, la marche de tout ce qui gravite sur les mondes créés.

Deuxième Entretien

Amis, les formes dans lesquelles la vie s'enferme passagèrement, pour évoluer sur le plan physique, se composent des éléments de la matière pondérable. La vie, elle, se compose des éléments de la matière impondérable : son, lumière, chaleur, électricité, fluides inférieurs et fluide éthéré.

La vie inférieure ou inorganique répond aux seules vibrations de la lumière et de la chaleur. La vie organique répond aux vibrations du son, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et des fluides de l'ambiance, La vie supérieure répond, en plus, aux vibrations du fluide éthéré.

Les éléments de la vie prisonnière en vous se sont créés et se créent encore les sens et les organes qui leur sont nécessaires pour répondre aux vibrations, c'est-à-dire aux appels des forces extérieures correspondantes. Les ondes sonores, lumineuses, électriques et fluidiques qui composent le foyer de vos âmes ont développé, par un travail incessant, les appareils par lesquels vous communiquez avec le monde visible et en recevez les impressions.

Il vous reste maintenant à développer les sens et les organes plus subtils qui vous permettront de répondre aux vibrations du fluide éthéré et de correspondre d'une manière consciente avec le monde invisible.

Ce fluide divin, puisqu'il vient de l'Infini, rompra les entraves de votre vie étroite et bornée et fera de vous des êtres libres et immortels.

Troisième Entretien

Amis, nous appelons *vie* tout ce qui, dans la nature, vibre en réponse à des vibrations correspondantes.

La vie prend naissance dans les fluides lourds que le travail du mental extrait de la matière grise contenue dans vos cerveaux.

C'est donc le cerveau qui est le producteur de la vie puisque c'est lui qui fait passer la matière de l'état inerte à l'état vibratoire.

L'homme, sans qu'il s'en doute, est un ouvrier sans cesse occupé à transformer la matière, à la purifier, à la fluidifier. Le grain de sable que vous écrasez en marchant, les aliments que vous absorbez, les pensées que vous émettez sont autant d'actions par lesquelles vous faites évoluer la matière en l'aidant à passer d'un degré inférieur à un degré supérieur.

Ce travail, que vous avez fait jusqu'ici d'une manière inconsciente et machinale, vous pourrez un jour, grâce aux lumières d'un fluide éthéré, l'accomplir d'une façon consciente et réfléchie.

Par elles, vous apprendrez à connaître, à distinguer, à dominer les éléments dont se compose la vie, ce qui vous permettra d'exercer un pouvoir absolu sur les forces et les formes inférieures.

Quatrième Entretien

Amis, la vie est aussi variée dans son essence que multiple dans ses formes. Entre la faible étincelle de vie jaillie du choc produit par la rencontre des vibrations correspondantes du mental et de l'astral et le puissant esprit surhumain, marchant libre et conscient vers le foyer de la

lumière et de l'amour, la différence est si considérable que l'intelligence peut à peine en saisir l'infinie gradation.

Cette étincelle de vie, poussée par la force attractive, va se joindre aux courants fluidiques de même nature qu'elle. Ces courants, sur tous les degrés de l'invisible, constituent l'essence vitale inhérente à chaque plan. Étant formée par les pensées, les désirs, les passions humaines, ils offrent une immense variété.

Il y a les courants mauvais et terribles créés par la haine, la méchanceté, la jalousie, l'immoralité et toutes les passions basses et grossières.

Les courants de fluides lourds et opaques formés par l'égoïsme, l'intolérance, le mépris de ses semblables, le désir immodéré des richesses et des satisfactions de la nature inférieure.

Les courants de fluides plus légers, mais encore obstrués par l'ignorance, la superstition, les conceptions religieuses erronées, la fausseté de l'idéal, etc. Enfin, les courants intellectuels spiritualisés par le savoir, la bonté, la tolérance, l'abnégation, le dévouement, en un mot par toutes les vertus qui conduisent les humanités à la gloire et au bonheur.

Cinquième Entretien.

Amis, pour qu'il y ait reproduction, soit dans le domaine de la vie, soit dans le domaine de la forme, il faut qu'il y ait union entre les éléments positifs et les éléments négatifs qui doivent contribuer à cette reproduction. C'est pourquoi l'étincelle de vie ne peut être obtenue que par le choc produit par la rencontre des forces positives de l'invisible et des forces négatives créées par le mental. Ces deux courants de forces contraires, étant constamment en vibration, produisent entre eux des frottements incessants qui entretiennent et perpétuent la vie sur tous les plans de la nature.

Les fluides lourds, créés par l'incarné, composent l'enveloppe dans laquelle il s'enferme après la mort pour retourner dans les courants fluidiques de l'astral. Ces fluides sont tout à la fois : un *miroir* qui garde l'empreinte des pensées, des paroles, des actions de sa vie passée ; une *force* qui le pousse irrésistiblement vers le point de l'Espace où circulent les fluides de même nature que les siens ; enfin une *lumière* plus ou moins pure à travers laquelle il perçoit ce qui l'entoure.

Sur le plan physique la vie ne peut agir sans la forme. La forme lui est indispensable pour pouvoir se manifester et se mettre en rapport avec le monde extérieur.

Sur les plans invisibles, la vie est indépendante de la forme. Lorsque l'Esprit nouvellement désincarné a recueilli toutes les leçons que lui fournit son enveloppe, en lui présentant le tableau fidèle de ses erreurs passées, il

abandonne peu à peu cette enveloppe et la laisse se désagréger pour retourner aux éléments fluidiques qui l'attirent.

Cette séparation, néanmoins, n'est pas absolue, par le fait des liens subtils qui existent entre l'esprit créateur et les fluides qu'il a tirés de la matière, au cours de ses vies successives, il lui est possible de les réunir à nouveau et de réintégrer, momentanément, celle de ses enveloppes fluidiques qui peut lui être nécessaire.

Sixième Entretien.

Amis, c'est la vie la plus élémentaire qui anime les formes rudimentaires. Au point actuel de l'évolution peu de parcelles sont restées attardées dans les formes rigides du règne minéral ou dans les moules imparfaits du règne végétal. Ce sont les fluides lourds, extraits de la matière au cours des âges, qui occupent ces formes et les animent de leur vie à peine ébauchée.

Après un long stage dans les règnes secondaires, ces fluides lourds deviennent capables de former la grossière enveloppe fluidique des petits groupements de parcelles du règne animal. Les pauvres parcelles, enclavées dans leurs forces brutales et non pondérées, sont impuissantes à réagir contre elles, et doivent même, de leur énergie personnelle, activer leurs instincts de bestialité féroce et égoïste.

En revenant s'incarner sur la planète, les groupements de parcelles, depuis le plus minime jusqu'au plus complet, empruntent au plan qu'ils quittent une certaine quantité d'essence vitale ou fluides inférieurs dans lesquels ils se taillent une enveloppe que vous appelez *périsprit* ou *corps astral*. Ces fluides constituent la nature inférieure de l'homme toujours en conflit avec la nature supérieure formée par les groupements de parcelles, plus ou moins nombreuses qui composent le foyer de l'âme.

Les parcelles s'efforcent d'épurer ces fluides lourds, de les rendre clairs et transparents afin que leur opacité ne les empêche pas de recevoir la lumière, le secours et l'appui des plans supérieurs.

Pour rappeler à l'ordre ces forces si souvent en révolte, la conscience jette des cris d'alarme, toujours suffisants pour maintenir l'homme sur le chemin du devoir, lorsqu'ils sont entendus et écoutés.

C'est donc par le travail incessant des parcelles que la matière se transforme, que les fluides s'épurent, que les forces grandissent, se développent et nous poussent toujours plus vite sur la route de l'Infini.

(*à suivre.*)

ANNIVERSAIRE
DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC

à Alger. Société Spirite Algérienne (1).

M. J. Bouilly, vice-président de la Société spirite algérienne, nous a adressé le compte rendu de la fête donnée pour l'anniversaire d'Allan Kardec, le 5 avril dernier, à midi, dans un hôtel d'Alger.

Au début du banquet, qui réunissait une quarantaine de personnes, le président prononça quelques paroles en l'honneur du Maître. Au dessert, M. Bouilly prit la parole, puis M. Moatty. M. Davin lut une remarquable communication, reçue pour la circonstance dans un groupe d'Alger et un article de M. Déchaud, d'Alger, paru dans la *Paix Universelle* de Lyon. Ensuite vint le discours de M. Bouskaya. Nous regrettons de ne pouvoir insérer les discours de MM. Bouilly, Moatty et Bouskaya, tous trois très remarquables et se complétant l'un l'autre, mais il nous faudrait y employer la moitié de la Revue, ce qui n'est pas possible. Nous ne donnerons donc qu'un aperçu du discours de M. Bouilly, vice-président :

Mesdames, Messieurs, Frères et Sœurs en croyance,

« L'honneur que M. le président de la Société Spirite Algérienne a bien voulu me faire, en me priant de prendre la parole, me donne le privilège de saluer, en son nom, les Spirites algériens qui ont répondu à notre appel et sont venus s'asseoir à ce banquet fraternel, affirmant ainsi publiquement leur foi et leur admiration pour l'homme dont nous célébrons l'anniversaire.

Pour la première fois, depuis 1869, Alger honore, avec éclat, la mémoire du penseur, du philosophe illustre qui, sous le nom d'Allan Kardec, légua au monde la plus précieuse des vérités, la doctrine la plus sublime appelée à sauver l'esprit moderne de ses déviations et de ses défaillances ; j'ai nommé le Spiritisme.

Le Spiritisme, c'est-à-dire la révélation des fins dernières de l'homme, de sa place dans l'univers, qui nous dit d'où il vient, où il est, où il va.

Le Spiritisme, c'est-à-dire la doctrine qui explique le vrai sens de la Religion sans dogmes, sans culte, sans prêtres, sans mystères.

Il établit la justice par la connaissance de la mort et de la vie.

(1) Il y a deux sociétés spirites actuellement en Algérie : La première est celle qui a été fondée lors des conférences de M. Léon Denis à Alger et qui a pour titre : *Fédération Spiritualiste Algérienne* et *Tunisienne*, et pour Président, M. Foix. La *Société spirite Algérienne* est fondée depuis quelques mois.

Le Spiritisme qui relève celui qui est abattu, fait croire celui qui doute, donne les plus grandes consolations et les plus suprêmes espérances.

Il transforme les vices en vertus, l'égoïsme en charité, le désespoir en résignation.

Il tend à donner à l'humanité la plus grande tolérance afin de fusionner toutes les écoles, toutes les religions qui ont pour principes l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le progrès infini et la réincarnation.

Le Spiritisme est encore plus qu'une révélation, qu'une doctrine, n'en déplaise à ses détracteurs, il est aussi et surtout un sacerdoce scientifique et moral, un culte conscient de la vérité et de la vertu.

. . . .

Chez les Spirites, pas de hiérarchie sacerdotale, chacun est prêtre, s'il est homme de bien, s'il enseigne la vérité à ses frères.

Pour les Spirites, le prêtre c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon tombé; le sacerdoce, c'est la foi; la hiérarchie, c'est le mérite; le salaire, c'est Dieu!

Telle est cette philosophie, où tout est grand, car tout y est simple; où rien n'est obscur, car tout y est prouvé; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

Telle est cette doctrine qui prétend rendre heureux, en les améliorant, tous ceux qui consentent à la suivre, et qui ouvre enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

Telle est cette science qui, projetant une vive lumière sur les ténèbres de la raison, dévoile tout à coup les mystères que nous croyons impénétrables, et recule, jusqu'à l'infini, l'horizon de l'intelligence.

Telle est enfin cette folie, dont sont atteints les Spirites, et la sorcellerie qu'ils pratiquent.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de répandre la lumière, d'affirmer la vérité.

. . . .

Etre Spirite, Mesdames, Messieurs, c'est être la solidarité incarnée, c'est consacrer toutes ses facultés au développement progressif de l'esprit humain, c'est agrandir son intelligence en coopérant à élever le niveau moral et intellectuel de l'humanité.

Spirites! l'avenir est à nous, à tous les hommes de cœur et de dévouement. Travaillons sans relâche et remercions Dieu de nous avoir placés à l'avant-garde de la nouvelle phalange. C'est un poste d'honneur que nous avons nous-mêmes demandé et dont il faut nous rendre dignes par notre dévouement, notre courage et notre persévérance.

Marchons d'un pas ferme et sûr comme nous l'avons fait jusqu'ici, sans nous inquiéter de ce qui se dit à droite ou à gauche. Ne nous laissons point

troubler, gardons notre calme, notre courage et notre noble franchise. Nous avons pour nous la logique, la science, la raison, la vérité, la religion, Dieu lui-même ; nous ne risquons donc pas de faire tomber le char du Spiritisme dans l'ornière. Beaucoup le poussent, ce char envié, pour précipiter sa chute.

Aveugles et présomptueux !

Il passera, malgré les obstacles, et ne laissera, dans l'abîme, que ses ennemis et ses envieux déconcertés d'avoir servi à son triomphe.

Puisque je parle de triomphe, il est de toute justice que je reporte ma pensée vers le travailleur infatigable, vers Allan Kardec, le premier, le plus grand propagateur du Spiritisme.

Il est juste que je dise ce qu'était cette intelligence puissante qui concentra tant de matériaux divers, les tritura, les transforma pour les répandre ensuite, comme une rosée bienfaisante, sur les âmes désireuses de connaître et d'aimer. J'ai dit qu'il fut un travailleur infatigable, jugez-en :

Né à Lyon en 1804, le 3 octobre, Allan Kardec (Léon-Hippolyte-Denizart Rivail) se sentit, dès sa première jeunesse, attiré vers l'étude des sciences et de la philosophie. Elevé à l'école de Pestalozzi, en Suisse, il devint un des disciples les plus éminents de ce célèbre professeur.

Dès l'âge de 14 ans, le jeune Rivail apprenait ce qu'il savait à ceux de ses condisciples qui avaient moins acquis que lui.

Ses études terminées, il vint en France. Il traduisit, pour l'Allemagne, divers ouvrages d'éducation et de morale.

De 1835 à 1840, il fonda, dans son domicile, des cours gratuits où il enseignait la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il fut couronné, en 1831, par l'Académie royale d'Arras, pour un mémoire remarquable sur le système d'études le plus en harmonie avec les besoins de l'époque. Entre temps il écrivit de nombreux ouvrages d'éducation et, jusqu'en 1849, il n'a qu'un souci, rendre attrayants et intéressants les systèmes d'éducation.

Vers 1855, dès qu'il fut question des manifestations d'esprits, Allan Kardec se livre à des observations persévérantes et minutieuses sur ce phénomène. Il s'attache à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord, le principe de nouvelles lois naturelles, celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible et il en comprit la portée au point de vue religieux.

Allan Kardec a écrit, sur cette matière, cinq ouvrages admirables : *Le Livre des Esprits*, en 1857 ; *le Livre des Médiums*, en 1861 ; *l'Evangile selon le Spiritisme*, en 1854 ; *Ciel et Enfer*, en 1865 et *la Genèse*, en 1868.

La Revue Spirite est fondée en 1858 et, trois mois plus tard, Paris possédait une Société Spirite régulièrement constituée.

Allan Kardec est mort comme il avait vécu, en travaillant, le 31 mars 1869.

L'homme n'est plus, mais Allan Kardec est immortel et son œuvre nous reste.

L'homme n'est plus, mais l'esprit vit et, en ce jour anniversaire, notre pensée monte vers lui, vers les sphères élevées d'où il préside nos travaux, guide nos pas dans le chemin du devoir.

Le Spiritisme est votre œuvre, Allan Kardec, vos disciples ne l'oublieront pas, et chaque année, désormais, Alger, l'Algérie, cette fille chérie de la France, rendra à votre mémoire un solennel hommage. Maître! gloire vous soit rendue. Nous saluons, la terre entière salue en vous un bienfaiteur de l'humanité ».

M. Bouilly remercie la presse d'avoir bien voulu répondre à l'invitation qui lui a été faite; puis M. François Heulin, un ténor remarquable, chanta un hymne à Allan Kardec, adapté à la musique du Noël d'Adam; la partie musicale continua jusqu'à sept heures. Une quête fut faite pour l'Œuvre de la Bouchée de pain, et la quêteuse, Mme Moussy, en remit le montant au représentant du journal *La Dépêche.*

A Sainte-Barbe-du-Tlélat, dans le département d'Oran, Allan Kardec fut aussi fêté. Les Spirites de la contrée se réunirent en séance solennelle, et M. Ginès Macio, un de nos frères les plus dévoués, lut un discours envoyé par M. Cieutat, président de la Société Spirite Algérienne.

M. Bouilly nous prie d'annoncer que la bibliothèque spirite est fondée et qu'elle recevra toujours, avec plaisir, les dons généreux, en espèces ou en nature, au siège social, 22 *bis*, rue Valentin, Alger-Agha, Algérie.

SPIRITUALISME ET FEMINISME

Quelle qu'en soit l'étiquette : *Spiritisme*, *Théosophie*, *Occultisme*, *Psychisme*, le spiritualisme moderne apporte, comme ancre de salut, la régénération morale que l'humanité, avec anxiété attend.

Lui seul peut la lui donner, car, seul, il détient la clef du temple dans lequel s'abrite la vérité.

En nous enseignant l'universelle solidarité comme unique rachat, il attaque de front l'Egoïsme, devenu, de nos jours, si formidable, qu'il semble que rien ne pourra plus ébranler sa puissance.

Pourtant, que faudrait-il pour abattre ce colosse? Un rayon d'amour! L'amour, fleur divine éclose sous le soleil spirituel qui féconde l'Univers, et qui est Dieu, source de tous les êtres, Dieu dont l'idée est douce à notre âme, comme un baiser venu de l'Infini!

Si, affranchis de toute pensée d'égoïsme, si, en un mot, capables du plus léger renoncement, nous nous pénétrions de ce sentiment, que faire le bonheur d'autrui c'est être agréable à Dieu, nous verrions le monde cesser d'être la proie de la matérialité, et partant de l'erreur.

L'abnégation est pourtant la coupe parfumée où s'élabore la divine liqueur qui assure à l'âme la vie éternelle.

Lorsque l'on a compris la beauté, l'élévation de la doctrine spiritualiste dont Allan Kardec,en d'impérissables ouvrages nous a révélé toute la splendeur, l'on s'étonne que les humains, surtout ceux qui par leur intelligence, leur instruction, sont à même de la comprendre, ne se rangent pas, avec enthousiasme, sous une bannière qui les conduit vers les plus hauts sommets de l'Idéal.

Rien d'aride en cette doctrine, pour l'âme qui sent que, par *Elle*, elle accède à la vérité.

Aussi, une fois engagée dans cette voie, ne veut-elle plus revenir sur ses pas... habituée aux altitudes, dévorée de l'inextinguible soif d'une élévation constante, elle n'a plus que dédain pour les choses matérielles.

Il est donc du devoir des esprits évolués d'entraîner à leur suite, sur l'échelle lumineuse, ceux qui ignorent la sublime doctrine afin de les faire participer au banquet dont les initiés connaissent les délices.

L'idée de propagande devrait être, chez les spiritualistes, une préoccupation de tous les instants. Ne point répandre cette lumière, c'est faire œuvre d'égoïsme.

Les deshérités de la fortune, surtout, ont besoin de cette manne céleste, et l'on pourrait la leur procurer en leur rendant accessible, par la modicité du prix, de petites brochures en contenant les premiers éléments.

Les lueurs bénies qu'elles apporteraient à leur foyer en feraient souvent fuir le vice, le blasphème, le désespoir!

Lorsque l'ouvrière, accablée de travail rémunéré à peine, subissant la noire misère, aura l'explication rationnelle des dures lois de la vie qui l'asservissent; qu'elle apprendra que *ces lois*, son âme les a acceptées — soit en vue d'un progrès spirituel futur, soit en vue d'une expiation de choses passées, et commises dans des existences antérieures — non seulement elle ne se révoltera plus contre la destinée, mais encore bénira la souffrance qu'elle endure, comme un suprême rachat.

Combien le sentiment maternel qui, déjà, fait accomplir à la femme les actions les plus sublimes, alors qu'elle n'en suit que la force instinctive, deviendrait puissant et ineffable, si, en plus de ce dévouement qu'elle prodigue à l'être issu de sa chair, de son sang, la mère y ajoutait le dévouement du missionnaire chargé de faire fleurir les bons germes qu'a apportés, avec elle, l'âme venue chercher un asile en son sein... ou s'appliquait à corriger

les défauts qui l'ont déformée, qui l'ont égarée au cours des existences précédentes.

Si la femme dépourvue d'instruction, en butte aux besoins de la vie, incertaine du lendemain, peut parvenir à accomplir l'œuvre régénératrice que le spiritualisme lui enseigne, combien la tâche sera plus facile pour la mère pourvue d'une bonne instruction, et jouissant d'un bien-être trop souvent, hélas, cause d'oisiveté.

Dans ces hautes leçons données d'une voix tendre par la mère à l'enfant attentif, quel touchant tableau!

Grâce à ce rôle de médiatrice, par lequel la femme serait auréolisée, le foyer familial ne serait plus l'enfer que quelquefois il présente, mais le lieu béni où l'amour révélerait la Divine Parole.

Fût-il jamais un plus noble Féminisme que l'exaltation des sentiments maternels donnant, *deux fois*, la vie à l'Etre?

Alors que le Féminisme, compris à rebours par quelques-uns de ses plus vibrants champions, n'enseigne, le plus souvent, qu'un inepte fatras d'utopies, de vaines prérogatives dont la femme n'a que faire — étant donné la place et le rôle que lui ont assignés les lois de la vie — le spiritualisme moderne lui en enseigne toute la grandeur, toute la beauté.

L'enfant ne serait plus, pour elle, un obstacle à ses succès mondains; un importun auquel il faut sacrifier quelques heures de plaisir; mais un *esprit*, le bienvenu, ayant choisi la douceur du duvet de son aile maternelle pour y vivre à son abri; pour y progresser, y trouver sollicitude, dévouement, avancement moral, divine abnégation!

La mission ainsi comprise par la mère, à laquelle le père s'associerait, porterait de doux fruits.

Les parents qui par calculs économiques, égoïsme, amour du bien-être, se dérobent aux devoirs de la paternité, cause de la dépopulation dont la question émeut ceux que l'avenir de la Race préoccupe, devraient être séduits par cette pensée, que non seulement ils rachètent, par leur sang, un être dont le passé fut, peut-être, criminel, mais encore qu'ils peuvent éloigner de lui les tentacules de l'hydre mauvaise, suscitée par ses vices, ses passions d'autrefois; et que leur chaude tendresse, leurs bons conseils, peuvent le vivifier, en lui enseignant que les difficultés de notre existence actuelle sont l'œuvre de nos existences passées, mal comprises, mal vécues; que Dieu ayant institué des lois de Sagesse, d'Harmonie, de Justice, nous nous préparons une voie douloureuse par l'inévitable choc en retour que déterminent toutes nos actions, nos pensées, lorsque nous transgressons ces lois; que le Bien est le rachat du Mal, et que tous, nous pouvons changer les ténèbres en pure lumière; accomplir ce miracle, par l'amour sauveur!

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LE PROCÈS D'ANNA ROTHE

Les quotidiens de France et de Navarre ont été très généreux ces derniers temps. Ils ont fait aux spirites l'honneur de plusieurs colonnes; on peut se demander si c'est par jalousie pour le *Français*, que M. Pierre Giffard a eu l'heureuse inspiration de les mettre à la disposition de notre cause, ou pour le plaisir de pouvoir montrer aux spirites qu'un des leurs a été condamné pour fraude. Mais peu importe la raison. En tout cas ces journaux ont fait preuve d'une telle ignorance et de la langue allemande et du psychisme en général, que j'espère être agréable aux lecteurs de la *Revue* en mettant sous leurs yeux un compte rendu dont les détails ont été puisés aux meilleures sources. Toutefois je ne puis résister à l'envie de donner ici un aperçu de la théorie spiritualiste, comme la conçoit M. Marcel Prévost : « Toutes les images que nous évoquons sont en nous, dans notre mémoire, dans notre cerveau. Là dorment les visages de nos morts, en même temps que les figures idéales des personnages historiques, façonnées en nous par la lecture, la vue des objets d'art, la conversation. Mais très peu de gens sont capables de susciter nettement ces images quand ils le souhaiteraient : leur imagination est débile et distraite. Le spiritisme donne à cette faiblesse imaginative l'appui, l'essor puissant de la foi. A l'homme le moins exercé à imaginer il fournit, pour ainsi dire, un rite d'imagination — comme les religions fournissent au plus simple croyant un rite de prière. Grâce à ce rite, grâce à cette foi, les éléments épars des images se rassemblent, se coordonnent jusqu'à faire presque concurrence à la réalité. Sans le rite et sans la foi, l'imagination stérile s'épuiserait en efforts, s'userait à regarder dans la nuit ».

Est-il possible d'être aussi ignorant des sciences psychiques et des œuvres des grands maîtres! — Quant à d'Arsac, avant de nous dire dans le *Soir* que la transmission de pensée n'existe pas et que la cause est entendue depuis longtemps, je l'engage fort à lire l'ouvrage si documenté du Dr Ochorowicz, sur la suggestion mentale. Lui et ses lecteurs y gagneront.

Merci tout de même à ceux qui ont bien voulu consacrer quelques lignes au spiritisme! Leurs lecteurs auront été intéressés et beaucoup de ceux-ci, j'en suis convaincu, voudront maintenant pénétrer plus avant dans le domaine du psychisme.

C'est dans un même esprit que je me réjouis du retentissant procès qui vient de se terminer par la condamnation de Mme Rothe. Celui-ci a été intenté pour battre en brèche la cause qui nous est chère. Mais bien au contraire, comme l'a fort bien dit M. le Dr Thiell, avocat du médium inculpé, ce procès a donné au spiritualisme un élan considérable. Un très grand

nombre de témoins sont venus à leurs propres frais de tous les points de l'Allemagne, pour certifier la bonne foi d'Anna Rothe et la réalité des phénomènes auxquels il leur a été donné d'assister.

Malheureusement, en lisant les termes de leur déposition, il saute aux yeux que la plupart sont de fort médiocres observateurs et que, fanatiques, ils ont accepté ces phénomènes comme véridiques, surtout parce que lesdits phénomènes répondaient à leurs désirs. Quelques-uns cependant, Gustave Pally, l'excellent écrivain de la Société théosophique chrétienne, M. Groll, président de la Société « Psyché », M. Schlomka de la Société Eos et d'autres qui montrent des connaissances approfondies en psychisme et en occultisme, affirment sur leur honneur qu'ils ont été témoins de phénomènes incontestablement authentiques, survenus alors qu'un contrôle sévère avait été établi. M. Q. Sulzer, président de la Cour de Cassation à Zurich, ne craint pas de livrer à la publicité des détails intimes sur ses croyances personnelles, pour en faire bénéficier l'inculpée. Il déclare avoir obtenu, par l'intermédiaire d'Anna Rothe, des communications ne pouvant provenir que de parents et amis morts depuis longtemps ; il certifie avoir reçu des mains du médium qui les saisissait en l'air, des bouquets de roses très épineuses, qu'il eût été impossible de sortir d'une poche ; puis dans une autre séance un nénuphar d'une fraîcheur parfaite, qui étant privé d'eau, se flétrissait quelques minutes après ; ce même témoin rapporte qu'il a assisté à la production d'écritures directes sur des feuilles de papier blanc, en présence du Dr Fasender, lequel avait ses mains sur celles du médium.

M. Carl Sellin, professeur au Lycée affirme qu'un soir d'hiver, il a reçu un bouquet sur lequel tous les assistants ont pu voir de la neige ; il affirme également que, grâce à Anna Rothe, il a eu une longue conversation médianimique avec le professeur Baumgarten de Rostok. sur un sujet entièrement étranger au médium et de beaucoup au-dessus du niveau intellectuel de celui-ci. M. Carl Stæding dit avoir assisté à un très grand nombre de séances de l'accusée ; il a été témoin d'apports et d'écriture directe, en présence du Dr Reininghaus, de l'Académie de médecine de Berlin, qui a reproduit cette écriture dans une Revue allemande.

D'un autre côté, des hommes égaux aux précédents en valeur morale et scientifique affirment que les phénomènes dont ils ont été témoins n'étaient que de l'escamotage et encore assez grossièrement exécuté, ce qui leur permet de répondre au président de la Cour que, comme prestidigitatrice, Anna Rothe n'aurait pas eu de succès. Ils ont reconnu aussi que l'inculpée sait à merveille attirer la confiance et capter l'attention, que toute sa médiumnité consiste à connaître son auditoire et à concentrer le regard des assistants sur une main, la droite généralement, tandis que de la gauche, elle prépare les apports ; un témoin certifie même que, grâce à cette observation, il put

indiquer d'avance à coup sûr chaque apport, sans être aucunement voyant

Quelques dépositions — qui seules, peut-être, sont absolument justes — notent des manifestations de deux natures bien différentes : les unes dues à une fraude certaine et d'autres ne paraissant pas pouvoir s'expliquer autrement que par des causes supranormales. Mme Beyer, femme d'un des plus éminents avoués de Berlin, raconte qu'ayant eu des soupçons sur un apport de fleurs, elle pria M. Jentsch, l'impresario du médium, de lui accorder une séance chez elle; elle paya 100 marks. Avec une habileté peu commune et une présence d'esprit rare, Anna Rothe, au moment où elle devait être examinée soigneusement par Mme Beyer, profita de l'arrivée d'une deuxième dame, qui désirait assister à l'inspection, pour dire à toutes deux en même temps, en levant sa robe jusqu'au genou : « Vous voyez bien, je n'ai rien sous mes jupes ». Et aucune de ces deux dames — chacune pensant que l'autre avait bien vu, n'osa insister. — Le médium s'étant assis avec beaucoup de précautions et sa robe paraissant gonflée du côté gauche, Mme Beyer se promit de l'arrêter aussitôt qu'elle aurait un apport; mais au moment où elle allait mettre son dessein à exécution, Anna Rothe s'approcha d'elle et l'avertit qu'elle était en relation avec une personne qui chercherait à lui nuire et qu'elle devait se tenir sur ses gardes. Cette communication, qui était exacte de tous points, eut le don de désarmer Mme Beyer. Mais ce témoin est un membre actif de la Société théosophique et son jugement paraîtra peut-être, à beaucoup de nos lecteurs, entaché de parti pris.

Une autre dame portant un des plus grands noms d'Allemagne, déclare que soucieuse de connaître l'origine des fleurs qu'Anna Rothe lui remettait, elle cherchait à s'en rendre compte en palpant le médium, lorsque celui-ci l'arrêta dans ses investigations, en lui disant avec un à propos admirable le nom d'un ancien ami, qui de son vivant avait coutume de lui offrir exactement les mêmes fleurs. Cela rappelle une séance d'Anna Rothe à Paris où elle offrit à Mme Nœggerath des violettes, sa fleur préférée, et à M. G. Mallet, rédacteur à la *Gazette de France*, une botte d'œillets blancs (1), bien significatifs.

Hélas ! ces faits, qui ont produit une impression si considérable sur ces grandes dames de Berlin, sont battus en brèche par plusieurs témoins qui ont étudié de près l'habileté de l'accusée pour se renseigner indirectement sur des détails même insignifiants; son impressario, M. Jentsch, semble du reste lui avoir rendu de grands services de ce côté-là et quelques témoins rapportent qu'Anna Rothe leur a transmis dans des communications, des renseignements erronés, qui avaient été fournis avec intention à cet individu.

Beaucoup de témoins ont accusé Mme Rothe de sortir les fleurs et les mandarines d'une poche de sa jupe ; or, nulle part je ne trouve de témoins

(1) Il y en avait de rouges. — (Un témoin oculaire.)

à décharge qui aient demandé qu'on examinât la fameuse jupe saisie par les policiers. N'était-ce pas là pourtant le premier devoir des amis du médium? Ces amis craignaient-ils quelque constatation pénible qui aurait ébranlé leur confiance?

Un second point qui, je l'avoue, me trouble beaucoup, c'est l'apport de ce livre, dont on a recherché le propriétaire, qui se trouve malheureusement être le patron de la fille de Mme Rothe, M. Röhrig, libraire à Chemnitz. Je reconnais volontiers toute la valeur de la théorie du dédoublement, que M. Sulzer a si bien su exposer au Jury, théorie qui expliquerait, qu'on ait vu Anna Rothe acheter des fleurs partout où elle donnait des séances; mais je me demande pourquoi elle n'a pas agi de même pour des livres et différents petits objets de bijouterie, dont la disparition a été remarquée par le propriétaire du magasin, alors que celui-ci était bien sûr de ne pas les avoir vendus.

Quelques mots sur les déclarations des médecins experts, quoiqu'elles n'aient pas grande importance, puisqu'elles sont contrebalancées par le témoignage de plusieurs de leurs confrères. M. Dessoir, professeur de psychologie, à l'Université de Berlin, ne voit dans l'inculpée qu'une escamoteuse maladroite, mais parfaitement consciente de tous ses actes. Le Dr Pupp, second expert, estime qu'Anna Rothe est hystérique et que ses transes sont simulées. Pour le Dr Henneberg il ressort d'un examen de six semaines à la Charité, que l'accusée n'est pas d'une intelligence médiocre, mais bien au contraire très ouverte et très rusée; qu'elle subit facilement les effets du Magnétisme et de l'Hypnotisme, mais qu'elle simule souvent les différents état de l'hypnose. — Il conclut que dans ses communications venant soi-disant d'esprits il y a collaboration inconsciente des assistants, mais que dans les apports c'est elle seule qui agit en parfait état de veille. Le Dr Planen raconte en détails la séance que l'inculpée a donnée à la Société de Psychologie, séance mémorable où elle fut démasquée tenant un fantôme fabriqué de toutes pièces par elle ou son imprésario.

Après une brillante plaidoirie du Dr Thiell, avocat du médium, dans laquelle il s'efforce de faire ressortir la part de suggestion qu'il faut attribuer à Jentsch, le tribunal admet que ni les transes, ni les discours religieux qu'elle récitait par cœur, ni les apports n'ont été le produit d'un état d'inconscience, qui pût faire bénéficier l'accusée de l'article 51 du Code pénal, invoqué par la défense; mais le tribunal la reconnaît hystérique et il tient compte de cet état maladif, qui atténue sa responsabilité et du même coup la peine qui doit la frapper. Le jugement fait aussi état de ce qu'elle fut modeste dans ses exigences pécuniaires; mais où il semble s'écarter un peu du terrain juridique, c'est en admettant comme circonstance atténuante le fait que l'inculpée, par ses communications et par les phénomènes qu'elle produisait, a cherché et souvent réussi à ramener à la foi en Dieu

des gens qui l'avaient totalement perdue : « Anna Rothe, dit le jugement, a cru bien faire en ramenant à une croyance, même médiocre, des victimes du matérialisme. »

De ce retentissant procès, il ressort de dures leçons pour une catégorie de spirites, mais je me réjouis à la pensée que ceux qui sont sérieux, calmes et raisonnables sauront mettre à profit ces leçons.

N'est-il pas de toute évidence que si Anna Rothe avait été examinée scrupuleusement à chaque séance, l'idée d'augmenter par la fraude les phénomènes de sa médiumnité si remarquable, ne lui fût jamais venue ? Et cela, je le dis bien haut, c'est une faute grave, que de laisser une porte ouverte à la fraude, erreur constamment commise à Paris comme à Berlin par des spirites fanatiques, qui s'imaginent et enseignent que toucher au médium, c'est le tuer à coup sûr.

Ensuite, comment des spirites, qui se croient au courant des conditions favorables à ces phénomènes, peuvent-ils demander à un médium des séances quotidiennes ? — Représentez-vous la Princesse Karatke allant arracher Anna Rothe de son lit le matin à la première heure pour avoir une séance ! — S'ils ont connaissance de la théorie hypothétique, qui est appliquée aux matérialisations et aux apports, ils devraient comprendre que c'est pousser à la fraude, que de tenter un médium avec de l'argent, lorsqu'il n'a pas encore pu recouvrer les forces qu'il a dépensées à la séance précédente.

Et ce qui est encore plus inadmissible de la part de spirites, qui savent à quel point la sympathie ambiante influe sur le médium, qui ne cessent de parler de l'harmonie des fluides, c'est de demander à leur médium — j'allais dire leur idole — des phénomènes devant 30, 50 et même 80 personnes, ce qui est fréquent comme l'a prouvé ce procès. Nous ne connaissons qu'un petit nombre des conditions, qui sont essentielles pour la réussite de ces manifestations supranormales, mais il me semble que les spirites pourraient au moins en tenir compte.

Si donc il semble prouvé qu'Anna Rothe a véritablement fraudé, ne lui jetons pas la pierre et prenons en tous notre part de responsabilité ; reconnaissons très humblement, que si Anna Rothe eût habité Paris, un grand nombre d'entre nous auraient collaboré inconsciemment à ses fraudes, en faisant d'elle non pas seulement la « sœur Anna » comme à Berlin, mais une sorte de demi-dieu intangible et digne de la plus aveugle confiance.

En terminant ce trop long article j'engage Anna Rothe à méditer sur ce que le Dr Friedrich Maier n'a cessé de lui dire par l'intermédiaire des « Psychische Studien » ; il a offert de l'examiner avec le concours d'autres hommes de science, pour couper court à tous les bruits qui circulaient ; or elle n'a jamais voulu se soumettre à cet examen sérieux, et elle a eu là un grand tort, qu'elle expie en ce moment.

Souhaitons que Guillaume II ne tarde pas à signer la grâce de cette pauvre femme qui, je le répète, expie une faute, dont un grand nombre de spirites portent une lourde part de responsabilité.

De M. Jentsch, je ne dirai rien ; il n'a droit qu'au mépris et au silence.

EM. MAGNIN,
Ex-pharmacien de 1re classe.

PHENOMÉNOGRAPHIE

(*Suite*)

Illustrations (1).

Pour faire suite à cette phénoménographie, l'on donne ici deux tables, α et β, avec 13 figures représentant les traces originales sur le noir de fumée, reproduites par la photographie.

Cette collection n'est ni complète ni parfaite. Quelques-unes des figures furent gâtées pendant qu'on essayait de les vernir pour les conserver ou qu'on les mettait de côté ; le carton de la seconde séance, où le nom de « Nilda » fut écrit à plusieurs reprises ; et celui de la quatrième où un disque fut produit par précipitation occulte de particules fuligineuses sur les cheveux de M. Ferré. Sur d'autres cartons, le champ noir a été un peu endommagé par les insectes et par la poussière.

En outre, les figures reproduites ici ne correspondent pas aux mesures des originaux ; elles n'en font pas ressortir les particularités les plus petites, pour cette raison que les moyens de les reproduire avec précision ont fait défaut ; aussi l'œil le plus exercé ne saurait-il découvrir les sillons de la peau, les filaments ténus, les arabesques délicates de l'agent invisible. Pour combler ces lacunes, au moins en partie, l'on a inséré quelques figures de grandeur naturelle, reproduites par la photographie sur les originaux au noir de fumée; les marges ont été enlevées de manière à ce que les figures puissent s'adapter au format de la brochure.

Au bas de chaque figure inscrite dans les tables, un œil de lynx peut lire une inscription en rouge, qui fut tracée après l'expérience pour rappeler la date, les témoins, ou encore telle ou telle condition de l'expérience même.

Il est à souhaiter que le lecteur qui se référera à ces figures en lisant le texte y trouve une aide qui lui permettra d'apprécier l'effet et d'en découvrir la cause. Il trouvera assurément une aide bien plus grande s'il veut expérimenter par lui-même avec patience, c'est-à-dire jusqu'au moment où la cause métaphysique se trouvera dans des conditions favorables à la manifestation physique.

(1) Les illustrations ne seront données que dans la brochure complète qui paraîtra fin juillet prochain.

Considérations.

Et maintenant quelques considérations très générales : sur le sujet et les spectateurs des séances, sur ce mémoire, sur le choix et l'explication des phénomènes, sur la méthode de recherche et sur les conséquences de l'investigation des facultés inexplorées de l'âme.

*
* *

Le sujet animico-médianique que nous avons présenté, ainsi que ceux qui prirent part aux séances, ne se trouvèrent jamais, pendant ces séances, dans un état hypnotique ni manifeste, cela est certain, ni larvé, cela est probable ; — elle et eux y assistèrent en témoins conscients et sincèrement désireux de constater des choses sincères et réelles. La jeune fille cependant, à la différence des autres personnes, accusait une certaine fatigue générale et quelque douleur dans les bras pendant les séances. C'est elle d'ailleurs, qui contribuait principalement à ces séances ; aucune n'avait lieu sans elle, à part un peu de typtologie alphabétique au moyen du guéridon, phénomène pour lequel Mme Marie avait une certaine disposition.

Les précautions que je pris et que prirent des personnes en qui j'avais confiance pour surveiller les mouvements du sujet, et l'impossibilité pour les spectateurs d'imiter certains phénomènes m'autorisent à exclure ou à regarder comme sans fondement l'hypothèse de la fraude. Et si jamais il y eut fraude, soit consciente soit inconsciente, d'origine auto-suggestive ou allo-suggestive, d'un homme *dans* la chair ou *hors de* la chair, — la fraude ne put aller bien loin ; elle resta confinée à telle ou telle circonstance, sans menacer en rien la dernière ligne de défense de la conclusion finale.

Supposer maintenant qu'une jeune fille ingénue et d'un caractère absolument respectable, ignorant les phénomènes, les mystifications, les raisons de certaines demandes que nous lui faisions, de certaines recherches que nous lui proposions de faire, ou de certaines expériences que nous proposions à l'invisible qui se manifestait par elle, — supposer, dis-je, qu'une jeune fille, sans l'ombre d'un intérêt quelconque, dans la demeure de dignes et respectables parents qui l'aiment, en présence d'étrangers jouissant d'une grande autorité à ses yeux, se soit jouée de tout le monde, cela répugne au sentiment et fait violence au bon sens. Qu'elle ait ainsi fraudé pendant longtemps, en présence de nombreux témoins, au milieu de circonstances variées ! Comment ? Quand ? Pourquoi ? A ces questions et à d'autres semblables nous n'avons jamais pu trouver de réponse satisfaisante.

L'hypothèse de la fraude exclue, la solution du problème de la cause des phénomènes se simplifie.

*
* *

Dans le présent mémoire, à une exposition conforme à un programme théorique, j'ai préféré une exposition chronologique, suivant l'ordre des événenents, sans étalage d'érudition ni velléité de didactique. S'il en est résulté une certaine aridité, une certaine monotonie dans le récit, ce plan a d'autre part offert l'avantage de mieux faire ressortir les phénomènes, avec leurs caractères distinctifs.

*
* *

Je n'ai considéré qu'un nombre de phénomènes suffisant pour m'assurer que je n'ai pas construit dans le vide. Cependant le critique pourrait m'objecter que le mémoire ne repose pas sur une base solide.

Voici une brève réponse. La force de l'objection réside tout entière dans le fait que le critique n'a pas assisté aux séances décrites. S'il y avait été présent et qu'il eût constaté les faits et les expériences, son jugement eût été tout autre, et même diamétralement opposé, s'il avait eu l'habitude de constater des phénomènes du même genre ou de la même espèce.

Après une sélection rigoureuse et une réduction au minimum au point de vue de la quantité et de la qualité, il reste un certain nombre de phénomènes sur l'authenticité desquels nous n'avons ni doute ni hésitation.

*
* *

Ce résidu ne s'explique pas par la science orthodoxe ; il faut recourir aux enseignements hétérodoxes.

Soit pendant la courte durée des séances, soit dans mon cabinet de travail et à l'examen d'une raison plus froide, ces phénomènes m'ont paru embrouillés au point qu'il ne m'a pas toujours été possible de discerner le côté par lequel ils se prêteraient à une classification scientifique ; mais ils m'ont paru moins enchevêtrés à la lumière des formes les plus nouvelles et les plus hautes du connaissable : l'animisme et le spiritisme.

Ou l'action d'un corps subtil du sujet, seul ou associé à d'autres éléments psychiques du groupe, et les phénomènes qui en résultent, par exemple les phénomènes téléplastiques, télétactiles, télékinétiques, télétyptiques, télépathiques. Ou l'action d'un *quid* étranger au sujet et au groupe, mais capable de s'associer à leurs éléments psychiques et aux éléments éthériques ou ultra-éthériques de l'ambiant ; et, pour cette raison encore, les mêmes types de phénomènes, et d'autres, comme par exemple les phénomènes de pénétrabilité des corps, de variation de poids, de pneumatographie, de sématologie. D'un *quid* intelligent, indépendant de la volonté des assistants, lequel, ajouterais-je, voit leurs secrets, annonce à l'avance et

conformément à la vérité, les actes et les états d'esprit des absents ; d'un *quid* doué d'aséité et d'individualité qui se donnait comme « Un tel » défunt, appuyant parfois son assertion sur des preuves d'authenticité et d'identité par voie de messages.

Je dis « des preuves » et non « la preuve ». S'il n'a pas prouvé absolument qu'il était « Un tel », défunt, il a du moins fourni des données qui l'ont fait présumer sérieusement, et des données de valeur bien autre que celle des signes martiens de certains astronomes.

Dans ses preuves, on sentait vibrer l'homme qui fut dans la chair afin que son esprit pût évoluer ; et dans cette vibration, l'humanité posthume intégrale s'élève, avec le repentir de ses erreurs, vers le Père éternel qui fait participer ses fils à sa propre éternité.

Je n'entreprendrai pas une explication détaillée de la cause des phénomènes et une exposition des vues théoriques qui s'y rattachent, et cela pour diverses raisons. J'espère néanmoins donner ces vues, dans leur lignes fondamentales, en un travail que je prépare sur la télépathie.

*
* *

Le critique dira que ce mémoire ne traite que de la magie, parce qu'il relate plutôt des essais que des expériences de cabinet. Je conviens de cela, en partie. Si j'avais eu affaire à un sujet du métier, je l'aurais payé pour l'avoir à ma disposition ; j'aurais procédé avec une méthode meilleure ; mais j'ai dû subordonner la direction des séances à des convenances sociales, et observer plutôt qu'expérimenter brutalement comme un orthodoxe.

Mais le critique ne doit pas oublier que, dans le domaine de l'esprit, l'amour de la science ne suffit pas ; il faut encore la science de l'amour, comme le dit le philosophe Cavalli (1). Ici nous n'avons pas affaire seulement à des éléments chimiques ou physiques, mais à des agents spirituels et à des êtres moraux du monde subtil ; aussi les procédés de laboratoire ne sont pas toujours applicables. Pour bien expérimenter la télépathie entre l'homme incarné et l'homme désincarné, par exemple, les dits procédés ne suffisent pas, ni même la réciprocité de perception et d'action télépathique propre à faire vibrer de telle manière et avec une telle vélocité l'organe télépathique (périsprit) et l'éther ambiant ou les fluides plus raréfiés : il faut encore l'accueil amoureux d'un amoureuse évocation. Tel aurait été le cas, rapporté dans la neuvième séance, de la mère évoquant sa fille.

*
* *

A quoi bon toutes ces recherches demanderont bien des personnes? Des

(1) Vincenzo Cavalli. — Les points obscurs du spiritisme. Trani, 1900.

hommes éminents, tels que Rivail (Allan Kardec), que Wallace me dit admirer; du Prel, qui en Allemagne a laissé des traces profondes ; Myers, qui, dans la grande Société de recherches psychiques, a succédé à Sidgwick, à James, à Crookes et aux Balfour, ont déjà démontré que ces recherches soutiennent les vagues espérances d'une vie future et calment les frayeurs que cette vie pourrait inspirer ; qu'elles donnent la joie de vivre et guident à la conquête d'une félicité plus haute : qu'elles consolident les bases du bien et reculent dans toutes les directions les limites du vrai ; qu'elles confirment, dans leur essence, les révélations ou les traditions et les intuitions de la race humaine, tout en anéantissant les théologies spéciales et les philosophies fantastiques. Ces recherches, elles inspirent à la science la vertu de l'amour, et à la religion l'efficacité de l'expérience, et font ainsi cesser le divorce entre la religion et la science, outre qu'elles complètent la foi commune.

Toutes les deux ont une foi, laquelle naît des attributs pénétrables du cosmos sensible : l'uniformité, la cohérence et l'intelligence. Or, à part cette différence qu'ils se présentent voilés ou couverts de scories, les attributs du cosmos suprasensible sont de nature analogue ; il s'en dégage donc une foi qui complète la première. Mais pour que le suprasensible devienne plus pénétrable et se révèle dans sa splendeur, il faut que s'unissent dans les recherches l'agnostique et le croyant, le technicien, le physiologue et tous ceux qui sont doués de ces vertus intellectuelles dont Myers a donné un si bel exemple : une curiosité désintéressée, une sincérité généreuse, une sollicitude incessante (1).

Pour avancer dans cette voie il n'est besoin de nul sacerdoce, et c'est ainsi que se prépare la religion universelle.

Professeur Falcomer.
Regio Istituto Tecnico e Nautico, à Venise.

FIN

UN CAS DE

VISION TELÉPATHIQUE RÉPÉTÉE

En 1846, ma mère, âgée de 46 ans, mit au monde un fils qui nous sembla tombé du ciel ; ma sœur aînée, depuis quelques années déjà, était mariée au loin, et moi j'avais 18 ans.

Privée de distractions à la campagne, j'accueillis cet enfant avec enthou-

(1) Discours lu par F. W. Myers, lorsque ce dernier prit la présidence de la Société de recherches psychiques de Londres.

siasme ; je le langeais,je prenais soin de lui du matin au soir ; je devins, en un mot, une seconde mère, et l'enfant me voua une affection profonde. Nous nous quittâmes lorsqu'il eut 8 ans, moi je me mariai, lui fut envoyé au lycée de C... où il fit des progrès si rapides qu'à 14 ans et demi, il put, moyennant une dispense d'âge, se présenter à son baccalauréat. Reçu avec la mention « bien », il eut, six mois après, un aussi brillant succès pour les sciences, prit sa première inscription de médecine à la Faculté de M... et vint à Paris, à peine âgé de 16 ans, continuer des études physiologiques qui passionnaient au plus haut degré son esprit concentré et observateur.

Toujours supérieur dans ses examens, en fournissant une somme de travail bien moindre que ses rivaux, sa prodigieuse facilité lui laissa trop de loisirs. Il ne sut, à certains moments, résister aux entraînements de son âge, et fit marcher de pair les études et les plaisirs. Mais trop jeune, trop délicatement organisé pour supporter impunément un surmenage même passager, il prit un refroidissement en sortant d'un bal public, dans une de ces nuits glaciales de février qui font scintiller les pendants de givre aux arbres du boulevard. Ce fut d'abord un gros rhume qui ne l'inquiéta pas et qu'il ne soigna guère, mais qui, après maintes rechutes, augmenta de gravité. Il vint, à bout de forces, demander au soleil vivifiant du Midi une guérison désormais impossible. Il languit durant quinze mois, rattaché seulement à la vie par nos tendres soins.

Fixée depuis mon mariage au village de N,.. situé à 30 kilomètres de la campagne de mes parents, j'allais chaque semaine passer trois jours auprès de lui. Exprimer la douleur de mon cœur en voyant dépérir de jour en jour ce frère adoré, dire mes amers regrets à l'anéantissement de si brillantes espérances, est chose impossible. Lui, se berçant encore d'espoirs chimériques de guérison, m'accueillait avec une joie expansive. Toute la tendresse qu'il m'avait vouée dans sa petite enfance s'était réveillée et se traduisait en une pluie de baisers au moindre petit service. Mon départ le laissait si triste que je faisais tous mes efforts pour revenir plus tôt que je ne l'avais annoncé.

La dernière semaine de sa vie, je le quittai à regret, le trouvant plus affaibli ; mais rien ne faisait prévoir encore le dénouement fatal ; je me devais à mon autre famille, je partis donc, fixant mon retour au surlendemain. Le jour suivant, je reçus une dépêche me rappelant immédiatement ; j'accourus et ne pus embrasser qu'un cadavre ! Le pauvre enfant s'en était allé, âgé de 19 ans à peine, comme une bougie consumée qu'un souffle éteint... Mon nom était revenu plusieurs fois sur ses lèvres !

Ma mère était écrasée de douleur ; heureusement la foi ardente où elle puisait l'assurance de retrouver dans l'au-delà céleste son dernier enfant, le plus aimé, la sauvait du désespoir ! Mon père était triste et découragé. Je

pris mes mesures pour demeurer huit jours auprès d'eux, essayant autant qu'il était en mon pouvoir d'adoucir l'irréparable.

Est-ce deux jours ou ou trois jours après cet événement lamentable ? — je ne saurais le préciser, mais ce n'était pas plus de trois jours — je descendis un soir les marches du perron, désireuse de respirer l'air pur avant d'aller me coucher. Il pouvait être environ neuf heures, je sortis de la cour et je m'appuyai contre le mur de clôture qui entoure les bâtiments, près du grand portail en fer grillé que les domestiques barrent la nuit avant de se retirer.

A quelques pas de moi la route de C... à B..., qui traverse la propriété, se détachait toute blanche sous la faible lueur du premier croissant de la lune et venait se perdre derrière le mur de clôture formant un angle avec celui contre lequel j'étais adossée. Les contours du paysage parfaitement distincts prenaient à cette heure un relief indécis qui augmentait ma mélancolie. Je regardais ce panorama familier, sans songer, il me semble, à rien, lorsque du contour du chemin de C... je vis déboucher un monsieur de haute taille, correctement serré dans sa redingote et coiffé d'un chapeau de soie, qui d'un pas hâtif, sans prendre garde à moi, continua son chemin sur l'espace découvert que j'embrassais du regard devant la maison, et disparut sur la route de B... derrière le mur de clôture.

— Tiens, me dis-je avec un étonnement dû à son costume de cérémonie, voilà un monsieur qui est bien en retard !

Le lendemain, séduite par la douceur de la soirée, je sortis à la même heure et me tins debout contre le portail entr'ouvert, sans autre sentiment qu'une certaine détente à contempler l'azur sombre du ciel piqué d'un fourmillement d'étoiles, quand je vis tout à coup, débouchant du même chemin de B..., le monsieur de la veille, exactement habillé de même, qui, de la même allure pressée, traversa la partie découverte devant la maison, et prit le chemin de B.., derrière le mur de clôture.

— Qui est-ce donc ? me dis-je, intriguée seulement de l'élégance de sa tenue en ce pays où la redingote est gardée pour les occasions solennelles, car notre route formant raccourci est très fréquentée par les piétons des deux villages ? — Sans doute un courtier en vins qui va à B..., ajoutai-je mentalement, et presque satisfaite de mon explication je rentrai sans y songer davantage.

Les soirées d'octobre sont, dans le Midi, d'une beauté, d'une transparence exquise ; le désir d'en goûter un instant le charme ou toute autre force attractive mystérieuse, m'attira au dehors encore le lendemain, toujours de huit à neuf heures où d'habitude chacun regagnait sa chambre. Depuis une minute à peine j'étais appuyée au grand portail grillé, lorsque le même monsieur droit et svelte apparut au contour du chemin de C... A la pâle

lueur du mince croissant de lune ses traits, comme les deux jours précédents, restaient invisibles sous l'ombre projetée par les bords de son gibus. Comme hier, les pans de sa redingote correctement boutonnée battaient dans la rapidité de sa marche le drap de son pantalon noir, ses mains blanches, comme avant-hier, pendaient à ses côtés. Pareil à lui-même, jusqu'à perdre la notion du temps écoulé, il passa et disparut derrière le mur de clôture.

Cette fois je fus stupéfaite !

— Mais on dirait, pensais-je, que ce monsieur choisit pour traverser chaque soir notre propriété l'instant précis où je suis dehors ! Et cédant à un mouvement de vive curiosité, je courus sur ses pas jusqu'à l'angle du mur.

Je restai là, saisie d'une émotion indicible... il n'y avait personne !... La route absolument déserte se prolongeait vers B... comme un long ruban gris sans une ombre... Où avait-il pu s'enfoncer ? A droite sur une longueur d'au moins vingt mètres un mur très haut, à gauche une large plaine où les souches des vignes dépouillées bordaient des lignes brunes sur la terre rougeâtre. Aurait-il quitté tout à coup la route pour prendre à travers les terres sur le terrain plat sans un arbre, je l'aurais vu toujours !

Prise de cette épouvante irraisonnée qui assaille notre faible entendement à la vue d'un phénomène inexplicable, je sentis mes genoux ployer en une subite faiblesse, un frisson glacé courut jusque sous mes ongles, et je fus traversée d'une idée insensée qui s'imposa aussitôt à mon esprit en déroute, idée indiscutable, évidente comme le sol sur lequel mes pieds restaient cloués. Je la refoulai au plus profond de moi avec une sorte d'épouvante, et je m'en fus précipitamment raconter à ma mère ce que je venais de voir.

A peine entrée, les paroles tombèrent à flots pressés de mes lèvres frémissantes, et la pauvre femme, en un soupçon d'angoisse, posa sur la table de l'immense cuisine la lampe qu'elle tenait pour se rendre à sa chambre ; à la clarté tremblotante de sa flamme agitée par le vent de la porte entr'ouverte mes yeux plongeaient dans ses yeux : deux éclairs en jaillirent... deux larmes...

— C'était mon fils ! s'écria-t-elle en tombant presque inanimée sur une chaise, c'était mon pauvre enfant ! Mon fils bien-aimé ! Ne l'as-tu pas reconnu à sa haute taille ? Ne l'as-tu pas reconnu au costume dont nous l'avons revêtu dans son cercueil ?... Nous irons ensemble demain, continua-t-elle en laissant couler d'intarissables larmes, à cette même place où trois fois il t'est apparu !

Nous y étions à l'heure du mystère et, serrées l'une contre l'autre, nous entendions les battements fous de notre cœur. Le croissant de lune, agrandi jetait ce soir-là une clarté plus vive, la route était plus blanche sous nos

regards hypnotisés. Tout resta désert !... En vain,les soirs qui suivirent,descendîmes-nous à la même heure, évoquant de toutes les forces de notre volonté la chère apparition : c'était fini...

Celui qui fut mon frère, intelligence d'élite, âme de lumière, comme aurait dit Victor Hugo, dont les quelques excès de jeunesse furent purifiés par quinze mois de souffrances, avait-il pu, par une exceptionnelle dérogation aux lois surhumaines, venir en sa forme visible me dire un dernier et suprême adieu ?

Si oui, pourquoi ne m'est-il plus apparu lorsque, après en avoir eu conscience, je l'appelais de toute la puissance de mon esprit ? Sans doute les liens terrestres qui, dans l'au-delà insondable et vertigineux, liaient encore le fils de mon cœur à ma nature obscure, à mon être grossier, étaient à jamais brisés !...

Mme E. M.

REMARQUES

Je connais Mme M... depuis fort longtemps. Elle a une excellente mémoire et le récit de ce cas, malgré qu'il n'ait pas été transcrit immédiatement, est certainement exact. Il s'agit, d'ailleurs, d'un fait simple : une apparition vue trois jours de suite, à la même heure, dont il est facile de se souvenir. Mme M... n'a jamais eu d'autre hallucination ou vision. Il est donc très remarquable qu'une apparition ayant la silhouette du défunt, ait été vue trois jours de suite, par une personne qui ne s'y attendait pas, qui ne savait rien de ces phénomènes et n'y pensait pas, et que, après avoir pensé qu'il s'agissait d'une apparition de son frère, ni Mme M..., ni sa mère n'aient plus rien vu, n'aient pas eu d'hallucination, alors que leur imagination était frappée et qu'elles se trouvaient dons les conditions les meilleures pour s'auto-suggestionner.

X. D.

Annales des Sciences psychiques, n° de novembre-décembre 1902.

Société Valentin Tournier.

Séance du samedi 21 *mars* 1903.

Dans un des numéros de la *Revue Spirite*, le commandant Dauvil m'invitait à évoquer le grand magnétiseur Donato.

J'écris habituellement par avance, et à l'insu de tous les assistants à mes séances, le nom des Esprits que je prie de venir se manifester.

C'était la troisième fois que j'envoyais ce que j'appelle ma dépêche sans fils à Donato sans qu'il fût venu.

Or, cinq minutes environ après avoir éteint la lumière, la table placée au milieu du salon a frappé, sans contact, le mot Donato. Plusieurs réponses

de Donato ont été frappées par oui et non ; mais toujours en s'affaiblissant. C'était la première fois qu'il se manifestait, et il a promis de revenir.

Attendons la prochaine séance où il aura davantage acquis le maniement des fluides spéciaux dont les Esprits ont besoin pour frapper sans contact. J'avais placé tous les médiums le dos tourné au piano, pour voir si le piano résonnerait.

Trois touches ont résonné. Un peu plus tard, un air a été exécuté. Ceci n'est qu'un commencement auquel le lecteur ne doit pas attacher d'importance; car le piano était ouvert et les médiums avaient les mains libres.

La prochaine fois, on se tiendra les mains. Puis on fermera le piano à clef.

Les Esprits demandent, j'ai toujours remarqué, une certaine progression pour atteindre le point le plus difficile.

Nous avons eu d'autres phénomènes intéressants. Une sonnette qui tintait en l'air a été tomber, à mon commandement, sur les genoux de Mlle F., ce dont cette demoiselle a manifesté beaucoup de joie.

Alors une deuxième sonnette partant de la table a été encore se placer sur ses genoux, en touchant le front de Mme Darget comme pour y prendre du fluide.

Mlle F... ayant passé les deux sonnettes à M. Ripault pour qu'il les plaçât sur la table, elles ont pris aussitôt le même chemin.

Puis étant replacées sur la table, Mlle F. a tendu une main dans l'obscurité, et les sonnettes sont venues successivement se placer dans sa main en tintant pendant tout le trajet. Le tintement, avons-nous remarqué, n'est pas imitable fait par la main humaine. A noter aussi que la table s'est approchée de M. X., a grimpé jusqu'à sa cravate et s'est mise à le secouer amicalement comme Mme X. avait l'habitude de le faire de son vivant, lorsqu'elle parlait avec énergie.

M. X. n'a pas pu s'empêcher de s'écrier : « Oui, oui, oui, je sais bien que c'est toi. » Il est vrai de dire que Mme X, de même que Donato, avait donné son nom par coups frappés dans la table quelques instants auparavant.

J'ajoute que si les Esprits veulent bien obtempérer à mes réquisitions verbales ou écrites, je suis toujours personnellement le moins favorisé. Cependant, à cette séance, j'ai vu de nombreuses lumières se former au-dessus de la tête de M. Pinard, le principal médium, et au-dessus de la tête de Mme Darget.

C'était, à ma vue, des phosphorescences blanches et quelquefois des étincelles, et pour d'autres c'était des lumières plus éclatantes.

Si les phénomènes ont eu tant d'intensité à cette séance, c'est parce qu'il n'y avait pas d'étrangers, comme souvent j'en ai, et par conséquent pas de contraintes. Les robinets fluidiques étaient grandement ouverts.

J'attends maintenant la séance des sons dans le piano fermé.

Ont signé le présent procès-verbal :

Mme Darget, Mlle D., Mlle F. MM. Pinard, Adm. Telmaron, Ripault, Commandant Tegrad-Darget.

Fête spirite en l'honneur de Jeanne d'Arc et conférence de Léon Denis, à Paris

Le Comité de la Société d'Etude des phénomènes psychiques a décidé d'organiser une fête commémorative en l'honneur de Jeanne d'Arc, le grand médium, l'héroïne inspirée.

Une conférence sera faite à cette occasion par M. Léon Denis, le dimanche 31 mai, à 2 heures, dans la grande salle de la Société des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, où s'est tenu le Congrès spirite de 1900.

Sujet de la conférence : *l'Epopée de Jeanne d'Arc ; sa vie et sa mort* ; *le rôle de la médiumnité dans l'histoire*. C'est une double fête pour les spirites de Paris. Droit de vestiaire, 0 fr. 50.

Le dimanche 29 mars et le mardi 31 mars, M. G. Delanne a donné à Liège et à Bruxelles deux conférences très intéressantes. Il avait choisi pour sujet : *Les vies successives*. Comme toujours, beaucoup de succès.

UN CAS D'OBSESSION A ALGER

Le 28 mai 1902, Mme Jourde, sur les recommandations de MMes Troussel et Flasselière, vint me voir. Elle me raconta que, depuis huit ans, elle était sujette à des crises qui la faisaient souffrir et l'empêchaient de vaquer à ses affaires. Dans ses crises, qui étaient très fréquentes, la pauvre dame étouffait, se tordait dans des convulsions violentes et poussait des cris comme si elle avait été victime de strangulation.

Ne sachant à quoi attribuer les causes de ce terrible mal, je priai cette dame de revenir le 2 juin, à 8 heures du soir, me proposant de faire une séance intime de spiritisme afin de demander à nos chers guides de nous expliquer ce cas.

A cette réunion assistaient :

M. Vacheron, officier d'administration du génie, chevalier de la Légion d'honneur, médium guérisseur; Mme Flasselière, présidente du groupe Béranger ; Mlle Mondel Noémie, sage-femme, médium écrivain ; Mme Verdier, ma femme, médium écrivain mécanique, et moi.

Au jour convenu, Mme Jourde vint, accompagnée de son mari et de sa jeune fille.

A peine la séance fût-elle commencée que la pauvre femme fut prise de son terrible mal.

M. Vacheron lui prodigua ses soins et elle se remit.

Pendant ce temps ma femme recevait une communication dans laquelle on nous disait que Mme Jourde était sous le coup d'une affreuse obsession, tandis que Mlle Mondel obtenait la communication suivante, de l'esprit obsesseur (1):

(1) Nous la donnons telle qu'elle a été obtenue.

« Eh bien, que vous importe, madame, c'est moi qui souffre. Oh ! comme elle est venue trop tard! Je me suis attaché à elle, à ses pas, à sa vie.

« Je souffre, je souffre, je souffre...

« Eh bien, cela ne regarde personne si j'ai fait ce que je ne devais pas faire.

« Quelle horreur au sortir de cette vie terrestre! Louée dans l'immensité, quelle horreur, quel tableau effrayant !

« Ah! priez pour moi, afin que je puisse me réincarner.

« Pardon, madame, si je me suis attaché à vos pas. Mes fluides sont liés à votre sort. Si je puis me réincarner, je vous rendrai au centuple du bien pour le mal involontaire que je vous ai causé.

« Priez pour moi, car involontairement je m'incorpore pour me sortir de l'horreur du néant où je suis depuis mon départ; priez, priez pour ma réincarnation.

« BOLLAND. »

J'essayai de raisonner cet esprit malheureux, mais ce fut en vain, nous en restâmes là pour cette soirée.

Le 4 juin, dans une séance, nous eûmes la communication ci-après du même esprit :

« Ce jour, qui vient heureusement pour moi, où mes yeux voient des êtres compatissants, porte un peu de soulagement à mon âme.

« Hélas, le regret d'un suicide me hantait; maintenant me voilà plus tranquille. Je remercie le groupe Béranger des prières qu'il voudra dire pour moi, car je souffre encore beaucoup. Merci, madame la Présidente, et aussi M. Verdier et les médiums. Si je pouvais m'incorporer dans cette dame, cela me ferait du bien. Merci. Je prierai avec vous tous.

« Votre dévoué,

BOLLAND, suicidé mais repentant. »

Je fis mon possible pour le raisonner et je vis que la résistance était moins grande.

Le 7 juin, dans une autre séance, nous eûmes du pauvre esprit obsesseur la communication ci-après :

« Commençons par moi d'abord, car j'ai hâte d'être incorporé. Je crois qu'on ne m'entend guère; cependant j'ai fait tout ce qu'un Esprit souffrant peut faire; j'ai quitté ma victime qui a tant souffert de mon départ clandestin et de mon affreux suicide, accompli faute d'énergie. Je remercie tout le groupe Béranger et prie la présidente, Mme Flasselière, et le vice-président, M. Verdier, d'engager un médium à m'appeler, car je veux parler ; ensuite, je pourrai peut-être me réincarner.

« Je vous salue, Mesdames, Messieurs, le plus respectueusement.

Votre tout dévoué et reconnaissant,

« BOLLAND. »

Cette fois l'Esprit m'écouta avec attention et je vis que mes raisons l'avaient ébranlé. Ce que voulait surtout le pauvre Bolland, c'était nous

parler. Aussi, à la séance du groupe Béranger du 25 juin, il s'incorpora dans notre médium, Mme Roca. Il eut son agonie et ne put encore rien nous dire.

Mais, le 7 juillet, Mme Jourde étant venue à la séance du groupe, elle tomba en sommeil somnambulique: l'Esprit obsesseur s'incorpora en elle et nous parla longuement. Il comprit sa situation, reconnut qu'il était bien mort et se rendit compte que l'amour qu'il disait avoir pour elle faisait à celle-ci le plus grand tort, puisqu'il la rendait malade. Il promit dès lors de la quitter et de ne plus la faire souffrir. Il deviendrait, disait-il, son protecteur après avoir été son bourreau.

En effet, ce brave Bolland a tenu sa promesse et Mme Jourde a recouvré la santé, ses crises ont complètement cessé. Bien mieux, il veille sur celle qu'il affectionne toujours, mais d'un amour pur; il la conseille et la guide. Il est entré résolument dans la voie du progrès et de la réparation et a demandé qu'un procès-verbal de son cas soit rédigé.

Voici, du reste, la communication intéressante qu'il m'a faite à ce sujet, le 19 octobre 1902, dans laquelle il raconte sa triste fin :

« Cher monsieur Verdier,

« Je vais vous donner les renseignemens que vous désirez sur la cause qui m'a entraîné à mettre si tristement fin à mes jours. Cela vous permettra de compléter un procès-verbal sur le cas de Mme Jourde et servira à ouvrir les yeux des incrédules.

« J'étais ingénieur de la Cie P. L. M., aux ateliers d'Oullins, à une demi-heure de Lyon. J'habitais cette dernière ville, rue d'Enghien, n° 5, au troisième étage, et la chambre où je me suis suicidé était sur le derrière de la maison, donnant sur l'immeuble des Jésuites. J'avais alors 37 ans.

« Il y avait dix mois que j'avais Mme Jourde à mon service, comme femme de ménage quand, au bout de deux mois, j'ai constaté quelle grande place elle occupait dans mon cœur qui, jusque-là, n'avait jamais rien ressenti, si ce n'est un amour très fort pour ma bonne et sainte mère.

Ma mère étant venue à mourir, je me trouvai alors dans le néant, sans amitié, lorsque je rencontrai cette dame qui voulut bien soigner mon petit intérieur. Un jour je sentis que j'avais pour elle un sentiment qui était plus fort que de la sympathie, mais je n'osais pas le lui avouer. Je fis d'abord le malade pour l'éprouver, et je reconnus en elle un grand cœur et une fermeté qui me plurent. J'aurais voulu lui parler, lui faire connaître mon amour, mais cela me fut impossible. Je la questionnai sur les vicissitudes de la vie; elle me répondit avec une logique qui aurait étonné les plus grands savants. Mon amour pour elle augmenta. J'écrivis alors des lettres à son intention, que je mis dans mes poches, car je lui avais bien recommandé de les vider lorsqu'elle brossait mes vêtements. Mes lettres étaient pliées de façon à m'apercevoir de suite si elle les avait lues. Mais, hélas ! jamais elle n'en prit connaissance. Désolé, je pris le parti de voyager pour essayer de l'oublier. Quand je partis, elle avait sa fille aînée à l'hôpital de la Charité, bien malade

de la fièvre typhoïde.Croyant la toucher je lui dis : « Pendant mon absence, je ne pourrai vous payer vos gages. — C'est bien, me répondit-elle, j'espère trouver d'autre travail qui me permettra de vivre. » Je partis le cœur ulcéré. Pendant trois mois, je parcourus l'Angleterre, la Hollande et la Belgique et je revins à Paris avec la ferme intention de demander mon changement.

Mais le cœur fut plus fort que la volonté ; je brûlais du désir de revoir celle qui était l'objet de mon affection et le tourment de ma vie. Je revins donc à Lyon. Ah ! quel serrement de cœur je ressentis lorsque je la revis, toujours souriante car,malgré ses peines, elle avait conservé son caractère enjoué et ouvert, toujours bonne et affable, mais aussi toujours indifférente! Je lui demandai comment elle me trouvait et si j'avais changé. Elle me répondit que j'avais l'air bien portant et cela avec un ton qui me fit voir qu'elle n'avait réellement aucune affection pour moi. Alors voyant que je n'obtiendrais jamais rien d'elle, je résolus d'en finir. La voir si brave et si vaillante aurait dû me donner du courage mais j'étais un lâche !

Donc le 10 octobre 1894, à 5 heures du soir, après avoir fait monter du charbon chez moi, je fumai trois cigarettes en pensant à elle. Je mis dans la salle à manger ma salamandre remplie d'anthracite et de charbon, ainsi qu'un autre fourneau portatif. Je pris une échelle pour fermer toutes les issues. A huit heures du soir, après avoir allumé le charbon et bu de l'éther et du chloral, je me deshabillai et m'étendis sur un lit : à ce moment ma montre marquait juste 8 heures trois quarts, je commençai à sentir les impressions de la mort et ce n'est qu'à minuit que je perdis complètement connaissance, quoique le Docteur ait constaté que j'étais mort à 1 heure du matin : il s'est trompé d'une heure. Si on m'avait photographié, on aurait trouvé son image dans mon regard. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, quand elle vint pour faire le ménage et qu'elle entra dans la chambre pour voir si j'étais souffrant, mon Esprit étant resté attaché à la matière, je croyais la voir encore et pouvoir lui parler, mais, au lieu de cela,je me suis emparé d'elle et l'ai fait depuis horriblement souffrir. Oh ! c'était affreux. Pauvre femme ! ses souffrances étaient celles que j'endurais dans l'au-delà, moi qui croyais par le suicide en finir avec ce supplice !

Oh ! plaignez les pauvres suicidés, car ils sont sous le coup du plus affreux de tous les supplices. On se croit toujours vivant et on cherche toujours le charbon. Donc, cher Monsieur, faire que ces pauvres malheureux suicidés se reconnaissent, c'est travailler à votre avancement spirituel, et au nôtre. Voilà la fin de ma vie.

— Cher Esprit, après votre désincarnation, n'aviez-vous pas conscience de votre situation ?

— Non,je n'en avais pas conscience,mais comme je m'étais attaché à cette pauvre femme,ma souffrance,elle la ressentait aussi.Sa triste situation aurait été abrégée si elle avait écouté M. Bouvier, le directeur de *La Paix Universelle*. Il l'avait vue dans une de ses crises et l'avait engagée à aller le voir, car il avait compris la cause du mal qui la torturait. Il l'aurait endormie, je

me serais incorporé, car je voulais parler et je voyais que personne ne pouvait me répondre. Oh! quel douloureux supplice que celui de vouloir parler et de ne pouvoir se faire entendre de personne! Mme Jourde écouta plutôt les conseils de sa belle-mère qui lui dit qu'on voulait l'endormir dans un mauvais but.

Le 28 mai 1902 ma victime alla chez Mme Flasselières et le soir chez vous. Le 2 juin elle y revint et assista à une séance à laquelle vous l'aviez convoquée. Etant attaché à elle, je m'y trouvais évidemment aussi; je me suis communiqué à vous par l'intermédiaire d'un médium écrivain. Mais vous n'avez pas pu me faire entendre raison, pas plus que les 4 et 7 juin où je vous fis encore des communications écrites.

Le 25 juin, je me suis incorporé dans un médium somnambulique; j'ai eu mon agonie, mais vous n'avez pu arriver à temps pour me faire reconnaître, car je suis parti aussitôt mon agonie terminée.

Ce n'est que le 7 juillet, en pleine séance, que, m'étant incorporé dans ma victime, j'ai compris que j'étais mort, j'ai reconnu mon erreur et ma lâche conduite.

PAUL BOLLARD.

Au point de vue des faits, nous constatons donc ceci :

Pendant huit ans, Mme Jourde a été en proie à des crises terribles provoquées par les fluides d'un Esprit souffrant et obsesseur.

A Lyon qu'elle habitait, lorsqu'elle a été prise de ce mal étrange, elle a consulté plusieurs médecins, entr'autres MM. Debauge et Cotton; aucun n'a pu reconnaître la cause de ses souffrances qu'ils attribuaient tantôt à de l'épilepsie, tantôt à de l'hystérie, même à de la catalepsie. Enfin ne sachant plus que penser, ces praticiens prétendirent que le climat brumeux de Lyon était contraire à Mme Jourde et qu'elle ferait bien d'aller habiter le Midi.

La famille Jourde quitta donc Lyon le 6 août 1895, pour aller habiter Marseille.

Mais là comme à Lyon, les crises continuèrent. Mme Jourde consulta dans cette ville les Docteurs Martinet, Icard qui, pas plus que leurs confrères de Lyon, ne surent reconnaître ce qu'elle avait. Ils lui ordonnèrent des drogues qui lui fatiguèrent l'estomac sans produire de guérison, parce que le mal était spirituel et non corporel.

Découragés, M. et Mme Jourde, décidèrent d'aller encore plus au Midi et vinrent s'établir à Alger, où ils arrivèrent le 28 novembre 1901.

Dans cette ville, le mal continuant, Mme Jourde consulta le médecin Maure qui, de même que les autres, ne put lui rendre la santé.

C'est quelque temps après qu'elle vint me voir et que, grâce au Tout-Puissant et à nos bons amis de l'Espace, nous avons pu la délivrer de son terrible mal.

Le spiritisme avait triomphé là où la prétentieuse science était restée impuissante!

Les soussignés affirment, sur leur honneur, la véracité des faits exposés dans ce procès-verbal.

Alger, le 7 février 1903.

Ont signé :

H. Verdier, directeur d'Ecole à Alger. — Mme Verdier. — Vacheron, officier d'Administration du Génie à Alger. — Mme Jourde, M. J. Jourde; Agnés Longués; Ve Flasselière; Mme et M. Jehel.

E. Troussel, 41, rue Daguerre, Mustapha. — L. Troussel. — Veuve Chaniot, à Mustapha. — Rose Verdier, 11, rue Médée, Alger. — J. Déroulède, rue Rovigo, 38. — Veuve Aumas, rue Saint-Augustin, Alger. — Veuve C. Bassières, Fort de la Casba. — J. Laniray, porteur de contraintes, Alger. — N. Mondel, rue Bab-Azoun, Alger. — V. Roca, à Mustapha.

UNE GUÉRISON PAR LE MAGNÉTISME

Bien chère Madame Leymarie,

Voudriez-vous me prêter l'hospitalité de votre excellente Revue pour remercier M. Magnin des soins si dévoués qu'il m'a donnés ces derniers temps comme magnétiseur.

Très souffrant et n'ayant dans la médecine ordinaire qu'une médiocre confiance, je l'ai prié de me soigner d'après sa méthode. Il l'a fait avec un dévouement qui m'a profondément touché et m'a rendu la santé en très peu de temps. Comme il n'a voulu accepter aucune rémunération, je crois de mon devoir de lui fournir ce témoignage.

Veuillez agréer, chère Madame, l'expression de ma respectueuse sympathie.

M. Sage.

Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société spirite lyonnaise

15 mars 1903.

Après la lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 23 février 1902 (lequel est approuvé);

Après la lecture du compte rendu financier à ce jour, 15 mars 1903, on procède à l'élection des membres de la Commission qui est réélue à l'unanimité.

M. Brun est réélu président; Mlle Renaud et M. Garin sont réélus vice-présidents.

L'entente fraternelle a donné son charme à cette séance qu'a précédé une courte séance d'évocation.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu de Mlle A. DAYT, de Lyon, deux petites brochures dont la première a pour titre : *Argumentation* ayant en vue d'éclairer tout être sur des besoins indéniables déniés à la femme depuis l'apparition de l'homme sur la terre (1).

La deuxième : *Code humain* basé sur le décret national de 1789, mis à la portée de toute intelligence et formant une des bases de l'enseignement primaire des filles et garçons (2).

Voici la préface de l'auteur qui, mieux que nous pourrions le faire, donnera une idée de ces deux brochures.

Sœurs bien-aimées,

En ces temps de trouble et d'inquiétudes, une voix d'amour doit se faire entendre! J'en emprunte les accents aux âmes nos sœurs qui recueillent nos larmes pour les porter au Très Haut.

L'homme a accompli les rudes efforts qui devaient le libérer des odieux esclavages de la matière en ses convulsions, et de ceux de l'esprit en ses puissances dominatrices! et aujourd'hui qu'il a acquis le droit de parler ouvertement, le droit n'est plus au glaive, mais à l'amour et au jugement.

Je viens donc à vous avec l'emblème de la paix, la simple branche d'olivier, et je vous dis :

Sœurs! L'ère des miséricordes, l'ère de la justice a sonné pour tous sur toute la Terre! car les Esprits d'amour parlent à la Terre leur doux langage de paix : la *parole de jugement* à laquelle nul ne contredira dans son for intérieur, car nul n'y peut contredire qui a au cœur le sentiment du devoir qu'imposent les doux et saints titres de Père, Frères, Fils! et ceux que la devise sublime : Liberté, Egalité, Fraternité indique à tout homme loyal et sincère.

Cette devise est l'inspirateur des lignes qui suivent! Elle est l'inspirateur du Code humain!

Vous étudierez toutes ces lignes, vous les ferez comprendre toutes à vos enfants, vous les discuterez toutes avec tous vos aimés si, parmi ceux que vous respectez comme Père, Frères, Epoux, il s'en trouve un qui soit réfractaire à leur enseignement.

O Sœurs! priez, pensez, étudiez! La force est à l'amour et au droit! c'est pourquoi l'appel vous est fait! Nul cœur n'entend les accents de l'amour et du devoir comme un cœur maternel.

Je suis votre sœur, et je vous aime!

Ambroisine DAYT.

---

(1) 0 fr. 10 franco.

(2) 0 fr. 15 franco.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*).

Je naviguais depuis près d'une année, sans avoir éprouvé une seule minute de regret au sujet de la détermination que j'avais prise; aussi je me gardais bien de rien laisser transpirer de mes sentiments dans mes lettres à mes parents.

Comme *La Brillante* devait retourner à Hambourg sous peu de jours, j'ouvris mon cœur au capitaine, en lui avouant ma crainte d'être rappelé par mon oncle, si j'abordais en Allemagne.

Le capitaine était un vieux loup de mer, un de ces vieux marsouins qui considérait comme une infériorité de préférer un rond de cuir au pont d'un navire; aussi prit-il mon parti et me promit-il de sauvegarder ma noble vocation des intérêts mesquins de ma famille. Il ajouta en me mettant sa grosse et lourde main sur la tête : « Enfant, j'ai idée que tu seras un aussi bon capitaine que moi! je n'ai pas d'enfants, je te protégerai et peut-être tu seras un jour mon successeur sur *La Brillante* ! — Nul doute, ajouta le capitaine, que ton oncle, qui suit sur les tablettes du mouvement du port, l'arrivée et le départ des navires, ne soit informé de l'entrée en rade de mon bâtiment et l'ayant vu annoncée, s'attende naturellement à ta visite. Tu resteras à bord, mon garçon, et si ton parent le comptable vient à te réclamer, on lui répondra que nous t'avons laissé en convalescence dans la dernière ville où a relaché *La Brillante*. Toi, tu feras le mort, tu prendras des arrêts forcés dans l'entrepont... C'est entendu, n'est-ce pas? A un autre voyage, l'épreuve étant plus longue, tu pourras déclarer à ta famille ton irrévocable vocation pour la marine. »

Pendant les dix ou douze jours que *La Brillante* resta à l'ancre à Hambourg, je restais caché dans le navire. Le capitaine vit arriver mon oncle le troisième jour du stationnement de notre navire.

— Où est mon neveu? Et pourquoi n'est-il pas encore venu nous voir?

Aux brèves explications du capitaine, mon oncle se montra à la fois triste et mécontent.

— L'enfant a donc été bien malade? Je m'étonne qu'il ne soit pas venu passer sa convalescence dans sa famille!

Le capitaine abrégea la conversation pour se désempêtrer, me dit-il, du comptable, qui voulait tirer trop au clair la situation.

Je fus obligé d'écrire une lettre de mensonges à ces bons parents et j'eus, je l'avoue, beaucoup de remords de ma conduite; mais dès que *La Brillante* reprit la mer, j'oubliais toutes mes contrariétés.

A la fin de mon engagement, nous touchâmes de nouveau à Hambourg ; cette fois ma famille fut avisée de mon retour par une lettre.

Lorsque je me présentais chez ma tante, je la trouvais bien triste ; elle m'embrassa avec effusion et me dit en pleurant :

— Ton oncle est bien malade, les médecins l'ont condamné ; je ne puis espérer le sauver, mais seulement prolonger ses jours quelques mois, peut-être quelques années !... Pierre, mon enfant, il faut désormais que tu demeures auprès de nous, ton engagement est terminé, ton caprice satisfait, tout est bien, puisque te voilà grandi, fort et robuste ; la mer, j'en conviens, ne t'a pas été défavorable...

Je restais muet de surprise et fort mécontent que ma tante, immédiatement après les premiers embrassements, voulût me faire prendre une décision. Mon cœur égoïste se ferma à toute pitié pour celle qui m'avait servi de mère, et pour en finir, je répondis sèchement :

— Je serai un marin, chère tante, mes goûts ne sont pas semblables à ceux de mon oncle. Plus que jamais je suis décidé à persister dans la carrière la plus belle à mes yeux... Et comme j'élevais la voix, sans y faire attention en prononçant ces dernières paroles, ma tante me fit signe de parler bas, car son mari, se trouvant dans la pièce contiguë pouvait m'entendre et qu'il fallait, à tout prix céder ou tout au moins faire semblant de céder à ses désirs !...

Je promis de mauvaise grâce de faire tout ce qu'on voudrait, mais déjà je supputais avec humeur les jours que j'aurais à vivre dans ma famille jusqu'au départ de *La Brillante* !...

Mon oncle fut très heureux de me revoir. Ainsi que le font généralement les malades, il m'entretenait constamment de ses souffrances, de l'ennui que causait à son patron sa longue indisposition. Le comptable qui le remplaçait venait à chaque instant le consulter, etc. Le pauvre homme espérait bien revenir à la santé et reprendre sa place dans son cher bureau.

Mon oncle me demandait de lui faire le récit de mes voyages durant les deux années écoulées ; je le fis avec beaucoup de plaisir, mais cela n'amusa pas Fleycher autant que je l'aurais cru : il bâillait et tortillait fiévreusement sa longue barbe, lorsque je m'attardais en quelque définition trop détaillée, mon amour-propre de conteur en souffrit beaucoup. Je devins maussade et malgré les clignements d'yeux de tante Pierrette, je laissais deviner trop ouvertement combien le pont d'un navire me manquait. Mon oncle qui avait été endormi par les assurances optimistes de sa femme qui disait que j'étais revenu pour me fixer à Cologne, se fâcha sérieusement contre moi, quand il vit le contraire, ce qui augmenta ses souffrances encore.

Je courus trouver mon capitaine à Hambourg, le priant et le suppliant de venir voir mes parents, afin de m'autoriser à contracter un nouvel engagement de deux années.

— Je n'aime pas ces sortes d'immixtions dans les affaires de famille, dit le capitaine, ... j'irai toutefois pour te prouver l'intérêt réel que je te porte... mais, à ta place, je partirai en cachette sans faire d'adieux à personne et je resterai à l'étranger assez de temps pour laisser se calmer la tempête...

Ce fut ma tante qui reçut le capitaine et elle lui déclara qu'elle et son mari s'opposaient à ce que leur neveu signât un nouvel engagement avant sa majorité.

— Nous sommes bien décidés, Fleycher et moi, à garder notre jeune parent auprès de nous jusqu'à cette époque! Alors nous lui remettrons nos comptes de tutelle et ce jour-là il fera tout ce qu'il lui plaira, il aura l'âge de raison, et si son cœur ne lui dicte pas la conduite qu'il a à tenir envers nous, eh bien, il pourra alors nous quitter!...

Mon parti fut bien vite pris, je ferai ce que m'a dit que ferait le capitaine, s'il était à ma place.

Deux jours après, je me rendis à bord de *La Brillante*, sans dire un mot à personne, et j'allai me cacher à fond de cale; on devait lever l'ancre dès le lendemain matin. Une fois au large, je fus trouver le capitaine dans sa cabine; il me reçut avec un gros rire exubérant de satisfaction.

— Je savais bien que tu goûterais du conseil... quand on aime réellement la mer, on ne lui est jamais infidèle... A présent, mon garçon, il faudra nous séparer quelques années, je reviens trop régulièrement en Allemagne, ton oncle, furieux, finira par me chercher querelle pour avoir favorisé ta fuite... nous nous retrouverons plus tard. Je t'engage à passer quelque temps, un an ou deux, dans la marine marchande des Etats-Unis; je te chercherai un poste; compte sur moi! J'aime les têtes carrées, comme la tienne; que diable! chacun a sa vocation. Si tu avais voulu être pasteur, par exemple, les Fleycher ne s'y seraient pas opposés... Dès lors, pourquoi vouloir t'empêcher d'être marin ! Cela leur apprendra, à ces braves gens, à s'entêter dans leurs préjugés.

Trois mois après ma fuite, j'écrivis à tante Pierrette, lui demandant pardon de les avoir quittés de la sorte, mais que j'avais dû céder à une poussée irrésistible de ma vocation. Je lui apprenais que je naviguais à bord de la *Louisiane* de la *Society Barry and C°*, grand navire américain, et je la suppliai de vouloir bien me donner de ses nouvelles.

Des mois, puis des années se passèrent sans qu'un seul mot de ma famille me parvînt. J'écrivis inutilement plusieurs lettres, durant la première année; puis je m'efforçai d'oublier mes parents; j'avais, du reste, des amis du bord, avec qui je menais joyeuse vie, gagnant pas mal d'argent, je le dépensais sans compter; je fis, du reste, beaucoup de sottises et mon cœur s'endurcit de plus en plus...

Quatre ans après mon départ, ou plutôt ma fuite de Cologne, je reçus d'un

notaire de cette ville mes comptes de tutelle et le chiffre de la somme déposée chez lui par Fleycher pour m'être remise à ma majorité. J'eus quelques minutes le cœur serré en apprenant le décès de mon oncle, mais la pensée que j'avais enfin un petit capital bien à moi chassa de mon cœur toute tristesse. Je commençais à faire des rêves d'avenir assez ambitieux, lesquels aboutirent à néant, c'est-à-dire qu'après que j'eus reçu mon capital, je devins la dupe d'un de mes amis, qui m'engagea dans une affaire où il gagna bien quelque chose, mais où je perdis tout mon petit avoir.

J'étais courageux, je me remis à l'ouvrage avec acharnement; je voulais refaire mon capital et aller revoir tante Pierrette, dont j'implorais inutilement le pardon! Un jour, elle me fit écrire cependant par Mme Beder que mon oncle en mourant n'avait pas voulu me pardonner mon ingratitude et qu'elle non plus ne saurait pardonner mon lâche abandon ; que désormais elle avait arrangé sa triste existence sans moi et qu'elle ne voulait même plus recevoir de mes nouvelles.

Cette lettre, que je trouvais aussi dure que méritée, me troubla fort. Je résolus d'aller retrouver Pierrette pour mettre à ses pieds mon trésor, pour expier ce qu'elle appelait mon ingratitude et que je ne considérai, moi, que comme une nécessité de ma liberté d'action.

J'avais revu le capitaine de *La Brillante* et je devais, sous peu, devenir son second, puis retourner à Hambourg avec lui, dès que j'aurai réparé mes pertes d'argent. Ce fut long !... Il me fallut plusieurs années! Enfin, le jour tant désiré arriva, j'avais à peu près réuni la somme envoyée par le notaire, mais ce n'était pas assez... Je jouai, bien que ce ne fût pas dans mes habitudes, et malheureusement je gagnai. J'occupais le poste tant souhaité de second à bord de *La Brillante*. A la première escale, je courus tenter encore la fortune. Cette fois, je fus à peu près ruiné; je retournai à bord si désespéré que je résolus d'en finir avec la vie; je me tirai un coup de revolver dans la poitrine : on me crut mort; des soins intelligents me furent donnés mais je restai plusieurs jours sans connaissance. Je fus mis à l'hôpital dès notre arrivée en Allemagne. Là, il survint des complications et je crus que ma dernière heure était arrivée. Je revins alors aux croyances religieuses de mon enfance. Je remerciai Dieu d'avoir permis que mon suicide n'eût pas mal tourné et j'acceptai presque avec reconnaissance les souffrances qui avaient suivi ma lâche tentative de déserter mon poste ici-bas!

Après plusieurs mois de séjour à l'hôpital je voulus, avant de reprendre le poste que mon vieil ami le capitaine m'avait conservé, revoir ma tante, et je me proposai d'achever ma convalescence à Cologne, afin de tenter de fléchir le juste ressentiment de ma tante Pierrette, en allant me jeter à ses pieds.

En arrivant à ma ville natale, je descendis dans une modeste hôtellerie ayant pour enseigne : *Au Rendez-vous de la Marine*. Le lendemain je me rendis, non sans appréhension, à la maison qu'habitait ma tante.

— Mme Fleycher est-elle chez elle? demandai-je avec assez d'anxiété à la concierge qui ne me reconnut pas.

Voilà bientôt six mois que cette dame a quitté la maison, et même Cologne!...

— Quelle est sa nouvelle adresse, je vous en prie, madame?

— Je n'en sais rien, Monsieur, la veuve Fleycher a quitté de chez nous sans me la dire!...

Je fus désolé de la brève réponse de la concierge, qui, soudainement, me tourna le dos. Heureusement que cette femme ne m'a pas reconnu, pensai-je en m'enfuyant tout accablé.

Je n'ai que ce que je mérite, m'écriai-je presque à haute voix, une fois loin de la maison. C'est bien fini! Pierrette m'a chassé de son cœur, puisqu'elle n'a même pas daigné laisser l'adresse de son nouveau domicile!

(*A suivre*). M. A B.

NÉCROLOGIE

Alfred Erny est décédé à Paris, le 11 mars dernier, à l'âge de 65 ans. Il écrivait dans plusieurs revues spiritualistes, entre autres: *Les Annales des Sciences psychiques* du Dr Dariex et *La paix Universelle* de Lyon. C'était un fervent et un convaincu. Il a publié un volume sur le « psychisme expérimental » et une brochure intitulée « Identité des Esprits », vendue au profit des pauvres vieillards spirites lyonnais.

M. Léon Foccroulle, vice-président de la Fédération Liégeoise, est décédé à Poulseur, près Liège, le 4 avril dernier à l'âge de 63 ans. Une foule nombreuse lui a rendu les derniers devoirs terrestres. Cet homme de valeur était estimé de tous. Plusieurs discours ont été prononcés par MM. Oscar Henrion, Nuss, Horion, notaire, Casterman, et Mme Cl. Leruth.

Léon Foccroulle fut un honnête homme; sa vie fut un exemple.

Nos plus sympathiques condoléances à sa famille.

M. J. Loubris, de Boston, nous annonce la perte douloureuse qu'il vient de faire en la personne de sa fille bien-aimée, Mme Camille. Veuve après cinq semaines de mariage elle était rentrée dans sa famille bien accablée par le chagrin, quoique soutenue par sa foi si profonde : elle était spirite depuis son enfance. Elle s'est désincarnée, le 4 mars dernier, après une longue et pénible maladie qu'elle a supportée avec la plus grande résignation et s'est éteinte sans agonie, entourée d'esprits amis qu'elle a vus jusqu'à sa dernière heure.

Selon sa volonté, son corps a été incinéré.

Notre sympathie bien vive à M. J. Loubris et à sa famille.

Le Gérant: P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 6. 1er JUIN 1903.

SEPTIEME CONFÉRENCE

FAITE PAR LE Dr GUSTAVE GELEY, A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE D'ANNECY, SUR LES PREUVES DU TRANSFORMISME ET LES ENSEIGNEMENTS DE LA DOCTRINE ÉVOLUTIONNISTE (1).

De la destinée individuelle.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je désire vous parler, dans cette dernière conférence sur l'évolution, de la *destinée individuelle*, et je voudrais vous montrer que sa compréhension, conforme aux enseignements du transformisme, n'implique pas la renonciation à la grande espérance idéaliste de l'humanité : celle de l'*immortalité*

(1) Extrait d'un volume in-8° avec 10 planches, 6 francs ; port payé 6 fr. 60.

individuelle. Ce n'est qu'après de longues hésitations que je me suis décidé à traiter cette question devant vous.

En effet, pour la majorité des membres de notre université populaire, les théories que je vais vous exposer sont certainement inattendues ; elles diffèrent tellement des opinions reçues, matérialistes ou spiritualistes, que je crains de n'arriver à d'autre résultat que de vous surprendre et de vous troubler.

Par un malentendu philosophique, malheureusement presque général, l'humanité ne voit de choix, dans cette question de la destinée individuelle, qu'entre le néantisme matérialiste et le dogmatisme religieux. La mort ne lui laisse d'autre perspective que l'anéantissement ou les sanctions surnaturelles du paradis et de l'enfer.

La plupart des grands naturalistes évolutionnistes n'ont pas échappé à ce malentendu. Hæckel lui-même, ce penseur génial, refuse d'envisager la possibilité même de l'immortalité individuelle, parce qu'il ne la conçoit pas en accord avec le monisme naturaliste, mais qu'il la juge inséparable des enseignements traditionnels, du dualisme théologique. Le malentendu éclate à chaque page de ses ouvrages.

Eh bien, quelque vénération qu'elle doive à Hæckel, l'humanité n'est pas tenu d'adopter toutes ses idées. Des pensenrs de plus en plus nombreux ne croient pas plus à l'anéantissement qu'ils ne croient au paradis et à l'enfer. Ces penseurs sont d'avis que rien ne se crée ni ne se perd, pas plus dans le domaine de la conscience que dans celui de la force et de la matière ; ils croient que la conscience individuelle est immortelle et qu'elle se développe conformément aux lois naturelles dans et par une évolution corrélative à l'évolution organique.

C'est cette opinion que je vais m'efforcer de soutenir, en vous montrant qu'elle permet une interprétation très simple et très satisfaisante de l'univers ; qu'elle projette une clarté intense sur des problèmes philosophiques restés jusqu'à présent singulièrement obscurs ; enfin qu'elle n'est pas une idée purement imaginative, mais bien une idée positive, appuyée sur des présomptions scientifiques sérieuses.

Vous comprenez maintenant, je pense, mon hésitation. Si je l'ai surmontée, ce n'est pas, croyez-le-bien, dans l'espoir de vous convertir immédiatement à mes vues ; mais d'appeler votre attention et vos réflexions sur ce sujet capital. C'est aussi en pensant à ce que vous exprimait ici récemment l'un d'entre nous : au devoir étroit pour tout homme de dire ce qu'il croit être la vérité ; c'est avec la certitude, enfin, que je serai compris de tous, même de ceux qui jugeront autrement que moi, parce que vous me connaissez, vous savez que je vous parle à cœur ouvert et que si je puis me tromper, du moins, je ne cherche pas à vous tromper.

L'évolutionnisme idéaliste, que je vais vous exposer, n'est ni admis, ni même connu, je vous le répète, de la majorité des naturalistes. La plupart, à l'exemple d'Hæckel, repoussent toute idée de la survie.

Ces opinions néantistes n'ont rien qui doive nous surprendre. Les transformistes, ayant à soutenir une lutte formidable contre les systèmes dogmatiques, n'ont pu songer à distinguer entre le dogme et l'idéal ; ils n'ont pas vu précisément que la main-mise du dogme sur l'idéal n'était qu'un accaparement injustifié; et ils ont englobé l'un et l'autre dans le même discrédit. Il est cependant un des apôtres du transformisme qui fait exception : c'est R. Wallace, l'illustre naturaliste qui a découvert la sélection naturelle en même temps que Darwin. Wallace a résolument adopté l'idée nouvelle et mis à son service sa grande autorité scientifique.

Parmi les savants convertis à la même idée, je puis vous citer encore Crookes, en Angleterre, l'un des premiers savants du siècle, et Flammarion, en France.

Parmi les grands penseurs écrivains et contemporains, nombreux sont ceux qui ont déjà adopté des opinions fort rapprochées de l'évolutionnisme immortaliste : G. Sand, Balzac, Henri Martin, Jean Reynaud, par exemple, croyaient sans réserve à la survie et au développement progressif de l'âme ; de même ces hommes d'élite et de cœur qu'étaient Fourier, Esquiros et Godin, l'admirable fondateur du familistère de Guise; de même aussi, du moins à certains points de vue, Michelet, Lamartine et Victor Hugo.

D'autres penseurs, sans aller aussi loin, tendent néanmoins au même idéal :

Guyau, dans son livre magnifique, intitulé : *L'Irreligion de l'avenir*, cherche précisément, dans un chapitre final, à concilier les idées monistes et immortalistes.

Je lisais récemment, dans la *Revue de Paris*, un article de Jaurès, intitulé : *Socialisme et liberté*, (1), et j'ai été agréablement surpris de voir cet homme d'une si vaste intelligence et d'un si grand cœur, que nous admirons et aimons tous, quelles que soient nos divergences superficielles d'opinion, tendre manifestement à des conceptions analogues et parler de monisme idéaliste :

« Dès maintenant, c'est à une sorte de monisme idéaliste que paraissent incliner beaucoup de socialistes. L'univers leur apparaît comme une unité idéale qui tend à s'exprimer et qui se réfléchit dans l'harmonie croissante des forces ; et par là le mouvement humain se rattache au mouvement universel ; par là les perspectives d'infini se rouvrent, et les belles ivresses

(1) *Revue de Paris*, 1er décembre 1898.

métaphysiques et mystiques attendent encore l'humanité, mais ivresses de science, de liberté et d'action autant que de rêve..... »

Comment, en effet, l'humanité saurait-elle vivre sans idéal :

« Que l'humanité, sortie de la planète obscure et brutale, ait pu se hausser enfin à la justice et à la clarté ; que, par l'évolution de la nature, l'homme se soit élevé au-dessus de la violence et du conflit ; que, du choc des forces et des instincts, ait jailli l'harmonie des volontés, quel prodige ! et comment l'homme ne se demanderait-il pas s'il n'y a point au fond des choses un mystère d'unité et de douceur et si le monde n'a pas un sens ? »

Ce sens, c'est la science qui nous le fera comprendre en dégageant entièrement « cette loi supérieure d'évolution qui rattache le mouvement humain et le mouvement universel et qui sollicite la pensée à de magnifiques espérances ». C'est par la science évolutive que l'humanité « prendra conscience en sa vivante unité de l'unité du monde, et interprétant à la lumière de sa victoire l'obscure évolution des forces, des formes, des êtres, pourra entrevoir, comme en un grand rêve commun de toutes ses énergies pensantes, l'organisation progressive de l'univers, l'élargissement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit. »

Ces belles paroles, Mesdames et Messieurs, pourraient servir de résumé et de synthèse aux idées que je vais vous exposer.

Tolstoï, enfin, si j'en crois une interview toute récente de la *Revue de Saint-Pétersbourg*, ne serait pas loin de partager maintenant ces idées ; ce qui, du reste, ne saurait surprendre, étant données ses conceptions philosophiques et sociales et sa libération complète des entraves dogmatiques, Voici ce qu'aurait dit l'illustre penseur :

« Je suis complètement remis de ma maladie ; mais j'ai été pour ainsi dire fâché de me rétablir, car je me sentais heureux de cet état qui, détruisant la forme actuelle, prépare le corps à prendre une nouvelle forme. D'ailleurs, je me propose de publier bientôt les diverses pensées qui se sont présentées à moi en ces derniers temps d'une façon de plus en plus claire. *La mort est seulement un épisode de la vie, mais elle n'en est pas l'interruption* (1). »

Mais je ne m'étends pas davantage sur l'historique de l'évolutionnisme idéaliste et immortaliste. Il me faudrait citer les noms d'une foule d'hommes de valeur qui se sont spécialisés dans l'étude des phénomènes de psycholo-

---

(1) Je ne puis malheureusement garantir l'exactitude de cette citation, empruntée à un journal politique.

Dans la magnifique réponse qu'il vient de faire à la ridicule sentence d'excommunication qui l'a frappé, Tolstoï proclame hautement ses espérances idéalistes et sa croyance à l'immortalité individuelle, en même temps que son souverain mépris des dogmes.

gie anormale, dont je vous parlerai plus loin, noms que vous trouverez énumérés dans tous les ouvrages spéciaux.

Je ne parle pas non plus de la période préscientifique de la question. Qu'il me suffise de vous dire que la doctrine que je vais vous exposer, loin d'être nouvelle, se retrouve, en ses principes saillants, dans quelques-unes des grandes religions de l'humanité et dans des systèmes philosophiques célèbres de toutes les époques.

Les savants et les penseurs ont été amenés de diverses manières aux espérances idéalistes ; les uns par la réflexion, les autres par l'imagination, les autres par le sentiment, les derniers, enfin, par les recherches positives ; mais tous ont cette caractéristique commune de chercher dans une philosophie nouvelle l'explication satisfaisante du problème du mal.

En effet, c'est la constatation du mal universel et de l'injustice apparente des choses qui font douter le plus de l'interprétation décourageante que donne de l'univers l'évolutionnisme officiel.

Tout homme possédant un peu d'intelligence et de cœur a réfléchi à ce problème du mal ; il n'en est pas qui n'en ait été troublé, quelles que soient ses opinions philosophiques ou ses croyances religieuses ; il n'est pas de croyant qui n'ait, dans ses pensées, douté de son Dieu ; il n'est pas de philosophe incrédule qui ne se soit senti porté au pessimisme.

Je n'emploierai, pour vous parler du pessimisme inhérent à toute conception matérialiste sincère de l'univers, ni grandes phrases, ni arguments transcendants. Je vous dirai simplement : réfléchissez sur ce que vous avez appris et sur ce que vous voyez tous les jours, et vous comprendrez que le mal est prépondérant dans l'univers ; réfléchissez sur votre propre existence, passée et présente, et très généralement vous admettrez que le mal a été prépondérant dans votre vie.

Pour constater le mal universel, vous n'avez qu'à prendre un livre d'histoire et à lire froidement, sans vous laisser tromper par les sophismes, les passions et les préjugés qu'une éducation anti-humaine et systématiquement faussée a mis en nous, sans vous laisser griser par ces mots glorieux et maudits par lesquels tant de « mauvais bergers » ont égaré l'humanité. Vous serez alors profondément écœuré et attristé ; vous ne verrez plus dans l'histoire, suivant une parole célèbre et profondément juste, que le martyrologe de l'humanité : partout et toujours la force primant le droit et égorgeant la faiblesse ; partout et toujours la guerre, les massacres, les pillages, les tortures, les autodafés ; partout et toujours ces horreurs érigées en coutumes, exécutées fréquemment au nom d'un Dieu d'amour, apologiées par des historiens inconscients ou des littérateurs dévoyés, et trop souvent sanctifiées par des *Te Deum*.

Et, lorsque vous aurez jeté le livre d'histoire, ouvrez un journal moderne :

Ce sont toujours les mêmes crimes qui déshonorent l'humanité; vous n'y lirez qu'exploits guerriers, atrocités journalières commises en ce moment même dans les parties les plus diverses de la planète : en Arménie par les Turcs, aux Philippines par les Américains, au Transvaal par les Anglais, en Chine par tous les « civilisés », qui semblent vraiment s'y disputer le record de la cruauté et de l'infamie.

Et puis, à côté de cela, des récits de catastrophes, de crimes individuels ou sociaux ; toute la série des faits divers qui ne sont qu'accidents, tristesses et misères.

Faites ensuite un retour sur vous-même ; remémorez-vous votre passé ; songez à tout ce que vous avez subi de fatigues, de soucis, de douleurs, de déceptions de toutes sortes, de désillusions plus pénibles encore. Voyez, au contraire, combien peu de plaisirs vous avez à mettre en regard, surtout de plaisirs réels, dépouillés du prestige du moment.

Pensez, enfin, à nos frères inférieurs, les animaux, soumis à une lutte pour la vie plus cruelle encore que pour l'humanité ; aux bêtes domestiques sacrifiées par milliers pour les besoins de l'homme ; aux pauvres créatures livrées, dans les laboratoires des physiologistes, aux tortures abominables de la vivisection. De tout cela, vous conclurez que le mal est partout, que le mal est prépondérant dans l'univers. Or, de toutes les explications que l'humanité s'est efforcée de donner au mal universel, il en est deux principales, les seules capables d'exercer une influence sur l'humanité :

L'explication du *dogmatisme religieux* ;

L'explication *scientifique et évolutionniste.*

L'explication dogmatique ne saurait nous arrêter : il n'est personne, dans notre université populaire, qui songerait à incriminer le péché originel ni la volonté d'un dieu gendarme, juge et bourreau.

Du reste, il ne nous est plus possible, de par l'évolutionnisme, d'admettre les divers enseignements dogmatiques, pris tels quels :

L'idée d'une âme purement immatérielle est inadmissible, parce qu'il n'y a, suivant toutes les données scientifiques, ni intelligence sans matière, ni matière sans intelligence ; ou plutôt parce que tout ce qui est intelligence est en même temps force et matière.

L'idée d'une âme immortelle, mais ayant eu un commencement, est tout aussi inacceptable. Suivant la parole de Schopenhauer, ce qui n'a pas de fin, ce qui est infini, ne saurait avoir eu de commencement. L'immortalité de l'âme, à y bien réfléchir, est véritablement inadmissible en dehors du panthéisme.

L'idée d'une âme immortelle, mais réservée à l'homme seul, est tout simplement absurde ; car rien ne distingue essentiellement l'homme des animaux et l'évolution nous prouve que l'homme ne jouit d'aucun privilège exclusif.

L'idée d'une âme non soumise à l'évolution, créée telle quelle avec tous ses attributs et destinée, après une courte existence terrestre, à des récompenses ou des châtiments éternels, ne saurait être envisagée sérieusement, car rien dans l'univers n'échappe à la loi évolutive.

Toutes ces idées des humanités en enfance, tous les petits contes chaldéens ou juifs sur l'origine du monde, comme dit A. France, sont incompatibles avec l'évolutionnisme, de même, du reste, que la conception du surnaturel et d'une divinité extérieure à l'univers, au-dessus et en dehors de l'évolution.

Mais si nous rejetons les enseignements dogmatiques et la prétendue explication du mal qu'ils nous fournissent, pourrons-nous accepter *celle du monisme classique* ?

Voyons ce qu'il nous offre au juste :

D'explication du mal, il n'en donne pas à proprement parler.

Il se contente de constater ce fait : que le mal universel et constant joue un rôle important et même prépondérant dans l'évolution, puisque la lutte pour la vie est le facteur essentiel de la sélection naturelle.

Il constate de plus que le mal présent, de par l'évolution, aboutit au progrès et qu'il nous est ainsi permis d'espérer le bonheur des générations futures.

Tout semble réglé, nous dit le monisme, en vue de l'avenir et en vue du triomphe de l'espèce ; le présent et l'individu sont sacrifiés dans ce double but.

Les individus n'ont donc pas à espérer à leurs travaux et à leurs douleurs d'autre sanction ni d'autre compensation que le progrès collectif et le bonheur des générations futures. Seulement, ajoute le monisme, la solidarité, dont le rôle capital dans l'évolution ne peut plus être niée, atténue et atténuera de plus en plus les nécessités cruelles de la lutte pour la vie. Voilà tout ce que nous offre l'évolutionnisme classique comme explication du mal.

Eh bien, il y a dans cette conception un double défaut :

Elle est injuste.

Elle est insuffisante.

Elle est injuste pour deux raisons :

Parce qu'elle sanctionne, sans les expliquer, les inégalités humaines. Je ne parle pas des inégalités économiques et factices, mais des inégalités naturelles, physiques, morales et intellectuelles des hommes. Le monisme n'explique nullement ces inégalités. Pourquoi les uns naissent-ils faibles et débiles, les autres vigoureux et bien portants ; les uns intelligents ou géniaux, les autres médiocres ou imbéciles ; les uns doués de toutes les qualités morales, les autres de tous les défauts ?

Il y a là une injustice qui n'est pas plus expliquée par le caprice de la nature qu'elle l'était par le caprice du Dieu des théologiens.

La conception matérialiste est injuste pour une autre raison encore : parce que les milliers d'individus sacrifiés au progrès le sont sans compensation, tandis que les milliers d'individus qui jouiront plus tard du progrès dû aux efforts et aux souffrances de leurs ancêtres n'auront rien fait pour le mériter.

S'il n'y a pas d'explication plausible à cette double constatation, c'est que l'injustice est à la base de l'univers.

De plus cette conception est insuffisante.

Elle est insuffisante, parce que, quel que soit le progrès futur, le mal existera toujours. Moins fréquent, il sera plus douloureux, à cause de l'augmentation de notre sensibilité physique et morale. Il faudra donc toujours souffrir et pleurer, sans espoir et sans consolation, en cas d'une catastrophe irréparable, comme la mort d'un être chéri.

Les grands philosophes pessimistes n'ont pas de peine à montrer, par ces arguments et d'autres analogues, que le mal l'emportera toujours sur le bien.

Mais, remarque capitale, cela n'est vrai que si le mal est bien tel que nous le croyons actuellement, s'il a bien toute l'importance irréparable que nous lui attribuons.

Au contraire, au monisme classique ajoutons l'hypothèse de l'immortalité individuelle, et alors tout s'éclaire :

Le mal n'étant plus, dans tous les cas, qu'un état transitoire et toujours réparable, perd la plus large part de son importance prétendue.

Ajoutons à cette hypothèse de l'immortalité individuelle la notion de l'évolution de la conscience individuelle depuis son ébauche dans le végétal et l'animal inférieur jusqu'à son épanouissement dans l'homme et les états super-humains, et l'injustice apparente de l'univers disparaît.

Il n'y a plus, en effet, dans cette idée, de privilégiés, ni de sacrifiés : tous évoluent de la même manière de la base au sommet ; tous jouiront de leurs efforts après avoir subi une somme sensiblement égale d'épreuves et de souffrances.

Telle est, Mesdames et Messieurs, la manière dont on peut concilier l'idéalisme avec l'évolutionnisme ; ou plutôt telle est la conception qui complète l'évolutionnisme.

C'est la doctrine appelée palingénésie, c'est-à-dire doctrine admettant la pluralité des existences de l'âme, ou les réincarnations successives et progressives.

D'après cette doctrine, l'âme et le corps progressent simultanément et corrélativement.

L'âme ou individualité consciente, en puissance dans le minéral, a été réalisée peu à peu dans les règnes vivants inférieurs, pour acquérir dans l'humanité son plus grand développement actuel.

Elle a accompli cette évolution par des incarnations innombrables dans des organismes de plus en plus perfectionnés. La mort, qui ne saurait l'atteindre, est bien réellement « un épisode de la vie et non son interruption », c'est un

simple changement de corps ; l'âme quitte son corps comme on quitte un vêtement hors d'usage pour prendre un vêtement neuf et meilleur.

Naturellement, chaque incarnation nouvelle s'accompagne de l'oubli des états antérieurs ; car le cerveau, organe matériel de la pensée pendant la durée de la vie terrestre, est un cerveau neuf et l'âme qui le dirige lui est rigoureusement solidaire. Mais cet oubli n'est que momentané ; le souvenir du passé tout entier reste intégralement conservé, gravé dans la substance essentielle de l'âme, pour reparaître après la mort, d'autant plus étendu que l'être est plus élevé.

L'âme, en effet, n'est plus ce principe immatériel et incompréhensible du vieux spiritualisme. L'âme n'est jamais isolée de la force ni de la matière. Elle est une parcelle individualisée du principe unique ; elle est donc force et matière en même temps qu'intelligence. Elle serait douée effectivement, d'après les théories occultistes, d'un véhicule éthérique, impondérable, inaccessible aux sens matériels, échappant dans une certaine mesure aux conditions de l'espace et du temps.

L'évolution progressive de l'âme, dans ses incarnations successives, se fait en dehors de toute influence surnaturelle. Elle est le résultat du jeu naturel de la vie : des sensations, des émotions, des efforts journaliers, de l'exercice de nos facultés diverses. Rien n'est perdu : tout travail, tout effort, toute joie, toute douleur, ont leur répercussion sur l'âme, se gravent indestructiblement, constituant une nouvelle expérience, une augmentation du champ de la conscience, c'est-à-dire un progrès.

Ainsi ont été acquises peu à peu toute notre sensibilité, notre émotivité, notre conscience.

Nous ne sommes donc jamais que ce que nous nous sommes fait nous-mêmes.

De là une sanction assurée et parfaite de tous nos actes : nous jouissons des progrès acquis, mais nous souffrons de notre imperfection persistante, de notre assujettissement aux forces inférieures, de notre ignorance, cause essentielle de notre esclavage vis-à-vis de la nature.

Nous souffrons aussi des dispositions mauvaises que nous avons laissées s'installer en nous.

Le mal qui nous atteint est donc :

Ou bien une conséquence de notre infériorité actuelle, qui ne nous permet pas de nous élever au-dessus de lui, comme le mal physique, la souffrance matérielle ; comme la plupart des souffrances morales, comme le mal intellectuel, la sensation de notre faiblesse ou de notre impuissance, comme aussi le mal général inhérent à notre état de civilisation encore si inférieur.

Ou bien le mal est une conséquence de nos actes antérieurs ; car rien ne se perdant de notre passé, chacun de nos actes, chacune de nos pensées ont leur conséquence fatale, leur réaction inévitable dans l'une ou l'autre de nos existences.

Dans les deux cas, le mal est utile : il est l'aiguillon qui nous empêche de nous immobiliser dans l'état présent, qui nous avertit lorsque nous sommes dans la mauvaise voie et nous remet de force dans la bonne. Il est donc le principal facteur de notre élévation progressive. Le mal, en un mot, est la mesure de l'infériorité des mondes et des individus, la condition nécessaire du progrès futur et aussi, dans certains cas, la sanction du passé. Mais, remarque sur laquelle on ne saurait trop insister, le mal ainsi compris n'a plus qu'un caractère relatif, transitoire et toujours réparable. De plus, il est subi, dans une mesure identique, par tous les individus, parce que les conditions générales de développement sont au fond les mêmes pour tous ; parce que les hasards heureux et malheureux se compensent dans une série suffisamment longue d'incarnations.

On peut dire, en somme, si ces conceptions sont vraies, qu'il n'y a plus de mal réel, dans le sens absolu que nous donnons à ce mot ; qu'il n'y a plus d'injustice dans l'univers ; mais, partout réalisé ou en voie de réalisation, un idéal supérieur de bonté et de justice ; idéal entraînant pour tous les individus la certitude du bonheur futur dans « le développement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit. »

Avec ces idées, enfin, la grande loi de solidarité domine tout, solidarité magnifique reliant, dans le passé, le présent et l'avenir, non seulement toute l'humanité, mais tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui est ; compensant dans une égalité générale et totale les inégalités passagères et partielles résultant de la loi de l'effort dans l'évolution.

Les conséquences pratiques d'une pareille doctrine se comprennent de suite.

Ces conséquences se résument en quelques prescriptions : travailler, s'aimer, s'entr'aider ; rejeter tous les sentiments bas et inférieurs, tels que l'égoïsme, la jalousie et surtout la haine et l'esprit de vengeance (car, suivant une maxime célèbre, la haine ne se guérit pas par la haine, la haine ne se guérit que par l'amour) ; éviter tout ce qui pourrait nuire à autrui ; ne mépriser personne ; ne voir dans les imbéciles, les méchants et les criminels que des êtres inférieurs, quand toutefois ce ne sont pas des malades ; être par conséquent parfaitement indulgent pour les fautes d'autrui ; et s'abstenir même, dans la mesure du possible, de les juger ; étendre, enfin, notre pitié et notre aide jusqu'aux animaux, auxquels nous éviterons le plus possible la souffrance et auxquels nous ne donnerons pas la mort sans nécessité absolue ; en dernier lieu, comme conséquence capitale de la doctrine nouvelle, nous résigner aux inégalités naturelles et passagères, résultat de la loi évolutive, et mépriser profondément les inégalités factices, les divisions malsaines provenant des préjugés de castes, de religions, de races et de frontières, préjugés qui s'évanouissent immédiatement à cette idée que les hommes, dans leurs vies successives, passent tous par les conditions les plus diverses.

Vous voyez combien la doctrine de l'immortalité dans le monisme est satisfaisante, combien ses données et ses conclusions sont belles, sereines et consolantes. Quiconque en est pénétré ne pourra que travailler désormais de toutes ses forces, sans même se soucier du résultat actuel ni du bénéfice immédiat, à la réalisation de son idéal de liberté, de justice et d'amour.

C'est que, en effet, il n'y a rien, dans ces idées immortalistes, d'analogue « aux vieilles chansons qui berçaient la misère humaine», suivant la parole de Jaurès.

Il ne s'agit plus d'espérances surnaturelles contraires à toute raison, se dérobant à toute critique, basées en un mot sur le *credo quia absurdum*. Il s'agit d'une conception parfaitement naturelle de la vie et de l'univers. Cette conception, loin de nous endormir, ne peut que nous encourager puissamment à l'action car elle nous apporte l'espoir que rien, dans nos peines, dans nos travaux et dans nos efforts, ne sera perdu. Elle nous montre le but à atteindre, non pas dans un empyrée mystérieux et incompréhensible, mais simplement dans une humanité perfectionnée et meilleure ; elle nous donne la certitude d'arriver, par le développement ininterrompu de la conscience individuelle, à calmer pleinement notre soif d'idéal, à satisfaire notre désir de savoir ce qu'est l'univers dans son intégralité, d'apprécier et de goûter un jour tout ce qu'il y a de beau et de bien, non seulement sur notre planète, mais aussi dans les millions de systèmes solaires, d'étoiles inaccessibles, de mondes inconnus, d'unir, en un mot, à la science terrestre, la science des sphères supérieures et l'omniscience de l'infini.

Mais, je me hâte de le reconnaître, le monisme idéaliste, que j'appellerais volontiers le monisme intégral, ne saurait avoir d'influence sérieuse sur l'avenir de l'humanité que si l'immortalité qu'il nous promet peut être scientifiquement prouvée.

J'ai la conviction qu'elle le sera un jour ; et, dès maintenant, il existe en sa faveur des présomptions qu'il est impossible de ne pas prendre au sérieux.

Ces présomptions nous sont apportées par une série de phénomènes dits psychiques que la science moderne commence seulement à étudier. Je serai tout à fait bref sur ce sujet ; car, encore une fois, mon but n'est que d'appeler votre attention sur la question. Ceux d'entre vous qu'elle intéressera auront toute latitude pour l'approfondir ensuite. Je suis prêt à leur donner toutes les indications bibliographiques ; et je me fais un plaisir de déposer à la bibliothéque de notre université un livre que j'ai écrit récemment, *L'Etre subsconscient* (1), dans lequel je me suis efforcé de synthétiser tout ce qui concerne le psychisme actuel.

Je me contente, pour le moment, d'une esquisse générale très courte. Parmi les phénomènes psychiques, les uns sont définitivement classés dans la science ; d'autres sont encore à l'étude ; d'autres, enfin, n'ont été considérés que par un nombre restreint de savants.

(1) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr.

Tous, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, ont cette caractéristique d'être inexplicables par la physiologie classique, et d'être, au contraire, facilement explicables par une seule hypothèse nouvelle : celle de l'indépendance, vis-à-vis du corps, des principes psychiques supérieurs, de leur préexistence et de leur survivance. Parmi ces phénomènes, les plus intéressants sont les faits d'extériorisation, les actions de pensée à pensée, les faits de manifestations subconscientes et de changements de personnalité.

(*A Suivre.*)

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

IV

Nous voici arrivés à l'examen de la doctrine théosophique.

Diffère-t-elle de la doctrine spirite ? Dans sa forme, oui ; dans ses principes fondamentaux, non. Ce qui les distingue particulièrement, ce sont les dates de leurs révélations respectives. Si l'histoire officielle du spiritisme ne remonte guère qu'à l'époque où se manifestèrent ses premiers phénomènes, en Amérique, il y a une cinquantaine d'années environ, la théosophie moderne se rattache à l'antique doctrine ésotérique révélée par les livres védantins des Aryas. Ce fait ressort en toute évidence de l'analyse que nous avons faite précédemment de la philosophie de Pythagore, où nous retrouvons, dans son intégralité, la doctrine théosophique.

Le mouvement spirite constaté vers l'année 1850, peut être considéré, à la vérité, comme la manifestation ultérieure et très amplifiée de faits psychiques observés antérieurement et c'est, en somme, à Frédérique Hauffe ou « voyante de Prévorst » née en Wurtemberg dans les premières années du xixᵉ siècle, que remonte la mise en action de ces merveilleux pouvoirs de médiumnité, de clairvoyance, de psychométrie etc., dont se sont montrés doués d'une manière exceptionnelle certaines personnalités dites « sensitives » qui, soit à l'état de veille, soit en état de transe magnétique, ont montré que la créature humaine possède un organisme nerveux dont la prodigieuse complexité semble défier toute analyse scientifique.

En dépit de certains cas spéciaux, dénaturés soit par des fraudes, soit par certaines défaillances et où les phénomènes observés n'ont pu être attribués à des entités incontestablement extra-humaines, il n'en est pas moins reconnu par des personnes dont la compétence en ces matières délicates est de tous points indéniable, que dans certains autres cas bien définis, les pouvoirs

dirigeants furent bons, intelligents et très avancés dans les connaissances spirituelles, si bien que certains théosophes admettent qu'il se peut bien que quelques uns des Instructeurs occultes qui guident les entités astrales aient voulu essayer d'introduire la doctrine spirite dans les groupes occidentaux, ne fût-ce que pour savoir si les esprits de notre hémisphère étaient assez mûrs pour la comprendre.

Quoi qu'il en soit, il suffit que le spiritisme repose sur le principe de la réincarnation, l'une des lois les plus fondamentales de l'économie divine, pour que demeure pleine et entière l'importance des révélations obtenues dans certaines séances d'expérimentation spirite.

Mais sans nous attarder dans des considérations, toutes générales, et pour ne pas nous écarter de l'enquête qui fait l'objet de notre étude, nous revenons à la doctrine théosophique que nous allons résumer très succinctement, afin que les lecteurs qui n'en possèdent qu'une notion superficielle, puissent comprendre sans difficulté les pages qui vont suivre.

Le fondement de toutes les religions n'est et ne peut être que la révélation d'une vérité ignorée par les hommes. Cette vérité s'étendant à tous les mystères de l'inconnu qui, pour nous, n'a pas de limites, ne peut être expliquée, dans son intégralité, à des êtres qu'alourdit leur matérialité et auxquels il est indispensable de la révéler avec lenteur et précautions préparatoires. Il est des lumières qui aveugleraient, du coup, ceux qui s'exposeraient à les contempler en face, et c'est pour cette raison qu'il est nécessaire de voiler l'esprit sous la lettre et de proportionner tel enseignement aux facultés de ceux qui ne pourraient le comprendre sans y avoir été préalablement et progressivement « initiés ». De là la nécessité de l'*Esotérisme* qui n'est autre chose qu'une doctrine secrète réservée à un petit nombre de disciples auxquels on applique naturellement cette qualification.

« Je crains de vous être nuisible en vous parlant des choses célestes, disait saint Ignace aux Tralliens, parce que vous n'êtes encore que des enfants en Christ et conséquemment incapables d'entendre ces choses, sans en être choqués. » C'est ainsi que le secret des Mystères antiques dont il a été question plus haut était indispensable, afin que les enseignements occultes qui y étaient donnés ne fussent pas profanés par un public incapable de les comprendre. Les langues secrètes, les formules symboliques, les mythes, les paraboles étaient nécessités par des raisons de cette nature. L'*Ogham* des druides, les *Runes* des Scandinaves, les *Védas* des Indous, le *Zend* de Zoroastre, l'*Abhidamma* du Bouddhisme, les *Targum* de la Kabale hébraïque étaient soigneusement conservés par les prêtres qui ne les communiquaient qu'aux seuls initiés. Le christianisme comme les autres religions, avait son enseignement secret dans les premiers siècles. Le Christ le donna oralement à ses disciples et il fut transmis de bouche en bouche. « Jésus, dit Origène,

avait avec ses disciples des entretiens secrets, dans des retraites cachées ; mais ses paroles *n'ont pas été conservées.* Saint Clément d'Alexandrie, pour expliquer ses réticences, disait qu'il ne voulait pas « mettre une épée entre des mains d'enfants ». « L'écriture a trois sens, disait encore Origène, la *chair*, pour les hommes ordinaires ; l'*âme*, pour les gens instruits ; l'*esprit*, pour les parfaits. » (Dr Th. Pascal).

Au début des races humaines, des Etres d'une évolution antérieure, Êtres divins appelés fils de Dieu, leur communiquaient des fragments de la vérité révélée pour guider leurs premiers pas dans les sentiers obscurs où ils s'engageaient à l'aventure. Ces données qu'il ne faut pas confondre avec les traditions religieuses, ont été conservées à l'abri des altérations inévitables. C'est de là, nous venons de le dire, qu'est résulté l' « ésotérisme » ou sens interne, c'est-à-dire « l'esprit » qui est *un*, alors que l'« exotérisme» ou sens externe « la lettre » peut être multiple.

Eh bien, c'est pour la préservation, pour la garde de l'esprit qui donne la vie, que ces Fils de Dieu dont il vient d'être question, révélèrent les vérités occultes, avec la progression nécessaire. Des messagers spéciaux envoyés périodiquement les rappelèrent aux peuples, aux heures sombres de leur histoire. Tels furent les hiérophantes et les chefs des dynasties divines, dans l'Atlantide et en Egypte ; tels furent les Manou, les Zoroastre, les Bouddha, le Christ, dans les âges relativement modernes, tels seront les divins messagers futurs.

La théosophie contemporaine conservant son nom antique de « sagesse divine » est un nouveau fragment de la Révélation, continue dans son ensemble, mais intermittente dans ses manifestations. Elle ne se présente pas à nous comme la vérité pure, intégrale, absolue, mais comme une portion nouvelle du dépôt sacré confié à la Hiérarchie divine des Instructeurs qui guident notre planète. Elle nous annonce que d'autres rayons lumineux seront ajoutés à ceux qui éclairèrent l'aube des humanités. Elle proclame que le salut peut s'obtenir dans toutes les Eglises, parce que dans chacune d'elles peut se trouver une parcelle de la Vérité qui est la vie de tous les dogmes, l'étincelle brillant au fond de toutes les cérémonies... Mais à la condition expresse, pour l'homme, de rechercher la lumière divine, une et impérissable, cachée dans les formes et sous les enveloppes extérieures qui la voilent et l'obscurcissent par nécessité.

— Mais, nous demande-t-on encore, pour la théosophie, comme on le faisait pour le spiritisme, où sont les preuves capables de confirmer toutes ces attestations ?

— La certitude ne peut être donnée par personne ; elle s'acquiert progressivement. Pas de conquête sans efforts. C'est par le travail et l'expérience personnelle que nous arrive la connaissance, que s'opère l'assimilation des

vérités objectives. Ce n'est qu'à la suite d'une évolution patiente, que l'être obtient l'autorisation de goûter aux fruits de « l'arbre de la science du bien et du mal » fruits dont le développement ne s'effectue que sous les brûlants rayons d'un soleil mûrissant qui, par la lutte, la poursuite obstinée, parfois même par l'erreur momentanée, nous amène à la possession définitive.

Non, la vérité ne s'impose pas par la force et tous les miracles du monde ne pourraient convaincre l'homme à qui l'étincelle divine qu'il renferme, c'est-à-dire sa conscience, n'a pas dit encore : « la vérité est partout, elle est en toi, mais il faut qu'elle s'y formule sous l'empire de ta propre volonté. » La vérité, seule, peut se connaître et l'on ne sait que ce que l'on s'est révélé à soi-même. C'est pourquoi le sage d'Athènes s'est borné à dire : « Connais-toi, toi-même. »

Les principes essentiels de la théosophie sont les trois grands enseignements de l'*Unité spirituelle* (Fraternité), de la loi de causalité ou des rétributions (Karma indou) et de la loi d'*Evolution* dont le corollaire obligé chez l'homme est la *Réincarnation*.

La fraternité est un fait fondamental, une loi de nature. C'est d'une même trame que sont composés les tissus de nos corps, ce sont des mêmes sensations, des mêmes sentiments, des mêmes passions, que sont agitées nos âmes et dans chacune de ces âmes sommeille une même conscience qui, alors qu'elle se réveille entend les mêmes ordres que lui dicte le devoir.

Nous sommes égaux à l'origine, égaux à la fin. Nous sommes plus que des frères, nous sommes les facettes d'un même diamant, les rayons d'un même Soleil, les étincelles d'un même Foyer. Quiconque travaille pour les autres, travaille pour lui-même. Quiconque ne travaille que pour lui, se noie dans l'égoïsme et s'isole dans la mort. Ne sait-on pas ce que devient la branche qu'on a séparée de l'arbre où elle puisait sa vie ? (Dr Th. Pascal).

Ici surgit une objection.

— Puisque nous sommes égaux à l'origine, demande-t-on, pourquoi ces différences inexplicables, révoltantes, que l'on constate chez les membres d'une même société ?

— Ces différences proviennent non du bon plaisir d'un Dieu fantasque, injuste et cruel, mais des stages évolutifs des âmes. Les âmes ne sont pas du même âge. Les unes ont commencé plus tôt leur voyage de réascension et ont fait plus d'efforts pour arriver au but. Les autres se sont engagées plus tard sur le sentier de la perfection et ont marché plus lentement. Celles qui constituent les races vivant encore à l'état sauvage sont entrées les dernières dans l'humanité, par suite de leur lente émersion des espèces animales ; mais toutes avec le temps et dans la suite des siècles, atteindront successivement les glorieux sommets de la vie.

Cette question des dissemblances qui distinguent les âmes les unes des autres est l'une de celles qui ont été le plus souvent posées. Si toutes les âmes, objecte-t-on, procèdent de l'Infini, c'est-à-dire d'une source unique, ne doivent-elles pas être égales et alors comment expliquer les différences qui les caractérisent, presque dès le début de leur évolution terrestre?

Voici en quels termes explicites répond la doctrine que nous analysons.

Des germes d'âmes, en nombre incalculable, sont semés dans l'Univers. Or, que peut être cet Univers, sinon l'accumulation d'innombrables éléments de natures essentiellement différentes, et c'est dans ce milieu, véritable champ de culture, que les âmes sont appelées à évoluer.

Impressionnées par l'intermédiaire de leur organisme physique, les âmes se trouvent donc sous l'action diverse de ces mille éléments qui constituent le monde où fonctionne la vie. Et qui saurait dire dans quelles multiples conditions agissent les influences de cette matière où s'incarnent les esprits? Non seulement elles sont en nombre prodigieux, les impressions qui en résultent et que l'on peut, d'une manière générale, qualifier d'attractives ou de répulsives, suivant le plaisir ou la souffrance qu'elles provoquent, mais chacune d'elles possède, en plus, le pouvoir de ciseler, de modeler, pour ainsi dire, l'âme soumise à leur action lente mais continue, si bien que cette dernière peut perdre telle ou telle de ses aptitudes constitutives. Or, étant donné que ce sont ces impressions qui servent d'étoffe aux facultés sensitives ou mentales de l'homme futur, l'on peut en conclure que ces facultés seront créées tout d'abord, puis modifiées, par la suite, en raison de la nature des contacts, des chocs, des impulsions complexes, bienfaisantes ou funestes qu'exerceront sur le caractère naissant des âmes, ces divers milieux d'incubation, d'éclosion, puis d'élevage ultérieur.

Or, l'on sait quelle puissance plastique possèdent les milieux. Deux enfants, doués de facultés identiques, mais appartenant à deux familles absolument différentes en tenue et en moralité, seront irrésistiblement amenés à suivre deux directions opposées.

Eh bien, c'est à ces modes divers de développement que sont soumises les âmes naissantes, dans le vaste milieu d'éducation qu'on appelle l'Univers. Chacune de celles qui ne pourront évoluer qu'au travers d'éléments insuffisants ou corrupteurs, devra résister aux propensions fâcheuses, combler les lacunes, redresser les erreurs, corriger les déformations tératologiques... autant de choses auxquelles on donne le nom de « mal ».

Et c'est alors, en face de cette œuvre complexe et difficile, qu'intervient la grande question de *liberté*. A n'en pas douter, chaque âme issue de la *Vie Une* a pour tendance innée de se diriger vers le « bien », c'est-à-dire l'ordre moral, l'obéissance à la Loi, puisque c'est en vue de la poursuite de cet idéal que nous avons été placés sur la terre.

Mais le bien ne s'impose pas, chaque âme étant libre et placée, comme le mythique Hercule, devant les deux voies, l'une bonne, l'autre mauvaise, entre lesquelles il faut opter, peut, dans la plénitude de son libre arbitre, choisir telle voie qu'il lui plaira d'essayer...

Oui, *essayer*, tel est le mot qu'il convient d'employer ici. Toute âme jeune n'est pas nécessairement réfractaire à toute bonne disposition, mais elle est inhabile, inexpérimentée, inconsciente du bien et du mal, et c'est dans ces conditions qu'elle peut vouloir s'attarder en des expériences douteuses, s'engager en des sentiers suspects, être même entraînée à passer par une phase nécessaire... et ce sont ces essais, ces tentatives, ces retards que peut qualifier de « mal » (n'étant autre chose que l'inaptitude au bien), l'âme qui résolument et de prime abord a choisi la voie droite. — Telles sont les raisons qui expliquent la diversité des âmes.

L'univers, quelle que soit son unité cosmogonique, n'en est pas moins divisé en régions très diverses. Or l'homme un, mais complexe est mis en rapport avec toutes ces régions par la constitution de sa nature, bien que celle-ci ne soit encore que partiellement développée.

La plus basse des sept régions du Kosmos est l'univers physique avec lequel nous sommes mis en relation par notre corps matériel. Ce corps perçoit, par l'intermédiaire de ses sens, les impressions que lui procurent les objets extérieurs et la connaissance qu'il peut en avoir dépend entièrement de la sensibilité de ses facultés de perception.

La seconde région est l'univers astral ; or l'homme a, lui aussi, un corps astral ou un corps subtil dont les activités sont d'autant plus énergiques que les vibrations de son corps physique sont plus atténuées par le sommeil, la transe hypnotique ou telle autre situation déprimante.

La troisième partie de l'organisme humain que constituent ses énergies vitales, comprend toutes les formes du « souffle de vie », forces vitales, électriques, magnétiques et autres par l'intermédiaire desquelles l'homme se trouve en relation avec toutes les potentialités de la nature.

La quatrième partie ou corps du désir est dans l'homme la source de toutes ses passions animales et de tous ses appétits.

Ces quatre divisions de la nature humaine sont tributaires du phénomène de désagrégation qu'on appelle la mort. Ce sont de simples vêtements de l'homme, des espèces de véhicules dont se sert « l'homme réel » pour se transporter dans les différentes régions de l'univers auxquelles appartiennent ces formes passagères.

Quel est donc alors cet « homme réel » qui préexiste aux formes diverses qu'il revêt et leur survit après leur disparition ? C'est l'*Ego Superieur*, image du principe divin que manifeste le Kosmos, l'*Esprit* ou Ame Spirituelle dont le rayonnement manifesté a rendu glorieux les plus sublimes Instructeurs

de l'humanité, l'*Intelligence*, enfin, ou la mentalité. Et ce sont ces trois manifestations associées qui constituent cette sorte de trinité humaine, correspondant à la trinité divine, et mise en relation avec les trois plus hautes régions de l'univers. — Tel est l'homme réel sur lequel la mort n'a point de prise.

Contentons-nous de cet aperçu sommaire concernant la constitution de l'homme, d'autant plus que les ouvrages théosophiques sont loin d'être d'accord sur l'énumération et la classification des éléments qui la composent.

La loi de causalité ou de répartition, appelée *Karma* par les Indous, est la volonté de Dieu en action dans l'Univers. Cette loi, axe véritable du monde moral, crée et maintient l'harmonie par l'équilibre d'une irréprochable pondération.

Cet équilibre est tel, d'un bout à l'autre de l'univers, que les forces de la nature elles-mêmes qui, dans leur insouciante impassibilité, semblent s'affranchir de tout contrôle, n'agissent pas aveuglément. Les Êtres qui les dirigent et les utilisent n'oublient pas plus leur rôle d'agents de la suprême justice, que celui d'instruments de la compassion divine. Nous savons que, dans nos pires épreuves, ce n'est pas Dieu qui nous frappe, mais que c'est nous-mêmes qui nous punissons et que, dans ces cataclysmes eux-mêmes, qui épouvantent les peuples et où semblent se déchaîner, aveugles et irrésistibles, toutes les violences d'une nature en délire, l'œil d'un Voyant qui saurait rattacher les effets à leurs causes ne verrait là, où nous ne voyons que désordre et dislocation, que l'accomplissement normal de la loi du Karma. Ce ne sont, du reste, que les formes périssables qu'anéantissent les pires catastrophes, tandis que les âmes immortelles n'en poursuivent pas moins leur progressive évolution qui, par le fait même de ces perturbations de leur destinée, sont souvent poussées plus rapidement dans la voie de leur perfectionnement.

Pourquoi ? Parce qu'à la loi karmique se rattache indissolublement la loi des *Réincarnations*.

Ici se pose une sorte de dilemme. — Faut-il, avec le christianisme officiel, dogmatique, ecclésiastique, en un mot le christianisme de la *lettre*, accepter telles quelles les imperfections d'une société où abondent de criantes inégalités, d'inexplicables injustices ; ici, des sauvages hideux, cruels, anthropophages, créés arbitrairement, ce semble, à côté de populations paisibles ; là, des classes intelligentes, oisives et riches, se servant ou plutôt abusant de leur science et des capitaux que leur procurent les travailleurs, pour l'oppression et l'exploitation de ces travailleurs eux-mêmes, de ces déshérités, de ces pauvres dont parle philosophiquement l'Ecriture et dont la misère, à son dire, n'aura d'autre terme que celui de l'humanité elle-même;

ailleurs, ces sinistres troupeaux d'infirmes, d'estropiés, d'idiots, larves humaines qui rampent dans les bas-fonds de la race, sans qu'on puisse s'expliquer la présence de ces misérables, au milieu d'individus beaux, sains et bien conformés... autant d'injustices révoltantes semblant résulter des caprices de je ne sais quelle déité farouche, anthropomorphe qui, usurpant son titre de « Dieu » se repaît des larmes et du sang de ces créatures qu'il a condamnées à l'avance et dédaigneusement jetées sur notre terre de malédictions...

— Ou bien, au contraire, faut-il reconnaître qu'un Dieu, non moins miséricordieux que juste, s'étant proposé de multiplier le bonheur autour de lui et de *partager*, pour ainsi dire, sa divinité, a tiré de lui-même des univers où il incorpore une portion de son essence, fragmentée, ce semble, en des milliards d'étincelles incarnées dans des formes progressivement complexes et dont il guide l'évolution au cours des âges, jusqu'à ce que chacune d'elles, ayant acquis, par le travail et la souffrance, c'est-à-dire l'épuration de son karma, la pleine conscience de son individualité, développe les facultés latentes qui lui ont été dévolues ? (Dr Th. Pascal, Annie Besant).

Est-il besoin de répondre, en opposant l'une à l'autre ces deux hypothèses, que la seconde seule est accceptable, étant rationnelle, et conforme à nos aspirations et digne de l'Etre infini, du Dieu puissance, amour et justice, ordonnateur des mondes et maître de l'univers.

Et maintenant que nous avons rapidement examiné les trois grands principes de la théosophie : Fraternité, Karma et Evolution par le moyen des réincarnations, maintenant que nous avons caractérisé dans ses grandes lignes la phase appelée la vie terrestre, que nous avons succinctement décrit la nature organique de l'homme dont nous avons, en outre, indiqué les devoirs et revendiqué les droits — passons au second acte de ce drame immense et multiple qui, recommençant à chaque berceau, se poursuit à travers chaque tombe, pour aboutir à la floraison de la « Plante céleste »,que nimbe l'auréole divine dans les splendeurs de l'immortalité.

LA MORT

La mort, mot sinistre et lugubre pour quiconque n'en connaît ni la nature, ni les conséquences. Et combien les ignorent, hélas! depuis le passant tout à ses affaires ou tout à ses plaisirs, sceptique, riant de tout et narguant après boire la « camarde à l'œil cave »... sauf à frissonner un peu, lorsque passe un cercueil dans la rue — jusqu'au moraliste, jusqu'au savant académicien, jusqu'au philosophe, surtout s'il se décore avec ostentation du titre de positiviste, auquel cas il croit au néant... sous la réserve, parfois, de faire appeler un prêtre, à l'heure du règlement des comptes.

Sommes-nous au bout de l'énumération ? Non certes. Parmi les gens les plus mal informés, en ce qui concerne l'énigme de la mort, figure le croyant

lui-même qui, fût-ce au sortir du temple ou de l'église, voire même du confessionnal, s'arrêterait tout net, blême et atterré, si un clairvoyant venait lui annoncer que son heure dernière est imminente.

Mais quoi — la vie est ainsi faite — tous n'en courent pas moins, les uns à leur bureau, les autres à leur chaire de morale, de philosophie ou de sciences. L'on oublie, l'on s'étourdit, l'on espère... Quoi donc? N'importe... N'y a-t-il pas là-bas, tout au bout, l'extrême onction qu'accompagne la rassurante absolution du dernier confesseur? Et puis, à l'autre bord, n'y a-t-il pas le « Dieu des bonnes gens », le Dieu des chansonniers optimistes, qui doit bien savoir, puisqu'il sait tout, que l'on n'est, en définitive, ni voleur, ni assassin, ni familier de la police correctionnelle... Pauvres ignorants !

Et c'est ainsi que toutes sortes d'erreurs se multiplient et se propagent, hypnotisant les esprits et engourdissant les consciences.

Tandis que les uns croient que la mort est si bien la conclusion finale de toutes les complications de la vie, qu'il est parfaitement superflu de tabler sur autre chose que la non existence d'une vie posthume quelconque — les autres se bercent complaisamment de l'idée que le passage dans l'au-delà produit un changement radical de l'être humain, de telle sorte que le premier venu des trépassés, ne fût-il pas exempt de certaines tares plus ou moins « rédhibitoires », est magiquement transformé en une manière d'ange désormais impeccable et radicalement « reblanchi » – alors que d'autres, enfin, émettent péremptoirement l'avis qu'il nous est et nous sera à tout jamais impossible de rien savoir de l'au-delà... prétention toute moderne, du reste, et que n'ont jamais affectée les hommes des civilisations antiques.

A ces trois déclarations répondent trois réfutations adéquates.

Aux premiers préopinants, l'on peut attester que la mort est tout au contraire la porte d'une nouvelle vie et qu'elle conduit l'homme d'un stade à un autre stade.

Aux seconds, que le trépas ne comporte rien de magique et que, suivant l'avis des gens les plus compétents en la matière — car il y en a de ces gens-là, je vous le jure — que lorsque l'homme meurt, il ne se transforme pas plus dans sa nature réelle, qu'il ne se transforme, en passant d'une chambre dans une autre chambre de son appartement. Son intelligence grande ou médiocre ne se modifie en rien, ses idées, ses dispositions, ses désirs, ses goûts, ses aspirations demeurent ce qu'ils étaient, comme aussi ses préjugés, ses erreurs et ses passions les plus franchement détestables.

Aux troisièmes, enfin, que leurs déclarations sont d'un modernisme outrecuidant, qu'ils se font de notre civilisation et de nos connaissances une idée de tous points injustifiable et que si, au lieu de se repaître d'un chauvinisme occidental dont il serait permis de rire, ils avaient pris la peine de s'infor-

mer, d'étudier tels ou tels ouvrages de la littérature antique et surtout orientale, ils auraient pu se convaincre — sauf parti pris et mauvais vouloir — de la possibilité qu'a l'homme de pénétrer quelques uns des mystères des régions extra-terrestres, par la raison toute simple que beaucoup de nos semblables ont exploré ces régions, en divers pays et en diverses périodes de l'histoire.

Or, savez-vous ce qui résulte de ces explorations psychiques, c'est que l'homme peut, à tout jamais, se débarrasser des terreurs que lui inspire ce qu'on appelle la « damnation éternelle », aggravée par toutes les fantasmagories ridicules qu'y ont annexées les docteurs et qu'ont vulgarisées les innombrables prêtres, parfois ineptes, dont se composent les divers clergés de l'Occident.

Au delà de la tombe existent les mêmes pouvoirs qui gouvernent et protègent la vie de l'homme sur la terre et l'étude des plans supérieurs de la nature nous confirme, de jour en jour, dans la ferme et consolante certitude que la Justice est la loi suprême de l'Univers. (Leadbeater).

Mais il est temps de clore, ici, ces observations préliminaires et de décrire, suivant les auteurs, les diverses péripéties du phénomène, du drame scientifiquement observé qu'on appelle la mort.

Eh bien, cette mort, qu'on le sache, n'est rien d'autre que la libération de l'âme qui se sépare de ses formes transitoires.

Du corps physique, c'est tout d'abord le double éthérique (périsprit des spirites) qui se dégage avec une lenteur relative et qui, retenu quelque temps, par une sorte d'attraction magnétique, à côté de sa contre-partie purement matérielle qu'on appelle cadavre, ne tarde pas à s'y décomposer à son tour.

De l'un et de l'autre, du cadavre qui retourne à la poudre et de son double désagrégé qui s'évapore dans l'espace, s'échappe le corps des désirs, ou corps astral, ou âme animale appelée à disparaître aussi, mais qui, pendant un temps plus ou moins long, demeure unie à une entité plus éthérée, désignée sous le nom de corps causal, organisme impérissable, siège de l'individualité du *Moi*, de l'*Ego* auquel sont réservées les glorieuses destinées de la vie divine.

Le plan astral.

C'est dans le monde astral que cet *Ego* s'élève en quittant notre terre et c'est de diverses façons qu'il a été désigné. C'est l'*Hadès* de la mythologie grecque, le *Kama Loka* des Indous, le Purgatoire des catholiques.

C'est là que montent ensemble l'Ego et l'âme animale rattachés encore l'un à l'autre, mais c'est aussi là que commence une sorte de lutte entre le ciel et la terre, entre l'esprit qui veut se libérer et la matière qui cherche à le retenir.

Combien dure cette lutte ? Un temps variable, proportionnel à la faiblesse de l'*Ego* vis-à-vis des passions intenses dont vibre encore l'âme animale qui regrette la terre et frémit au seuil des régions lumineuses et spirituelles, sentant bien, à l'avance, que c'est là qu'elle sera forcée d'abdiquer. Et c'est pour cela qu'elle résiste, pendant la période dite purgatoriale, période transitoire d'épuration, mais d'une durée d'autant plus longue, nous l'avons dit, que l'âme supérieure, que l'*Ego* spirituel, est encore et aura été sur la terre maîtrisé par cette âme inférieure, armée de convoitises charnelles, brûlante de désirs et réfractaire à toute spiritualisation.

Lutte tragique et solennelle où se décide le sort d'une âme. Elle peut se prolonger longtemps, des années, de nombreuses années... jusqu'au jour où se libère, enfin, l'*Ego* captif qui s'échappe, mais au prix de combien d'efforts, d'acquisitions stériles, de pertes de toutes natures qu'il ne pourra réparer, dans les incarnations futures, que par une douloureuse série de luttes persistantes. (Chatterji).

Monde étrange et complexe entre tous que ce plan astral, purgatoire d'épuration, où se fait dès le début et en raison des densités différentes, une sorte de criblage qui répartit les âmes, suivant leurs états respectifs de spiritualisation, dans les nombreuses et troublantes subdivisions de ces strates astrales, à chacune desquelles correspond un degré relatif de matérialité.

Sans chercher à énumérer toutes ces subdivisions qui se côtoient, s'entre-pénètrent souvent, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin, contentons-nous d'examiner la moyenne des sensations éprouvées dans les principales d'entre elles.

Il importe, avant de poursuivre notre enquête, de faire ici une remarque préliminaire. Nous allons raconter des choses absolument extraordinaires sur la nature de ce Plan astral que nous étudions, en même temps que sur les êtres mystérieux qui l'habitent, si bien que le lecteur, quelque peu stupéfait, sera vraisemblablement amené à demander : « Mais comment donc sait-on tout cela ? »

A cette question prévue et toute naturelle, les théosophes répondent péremptoirement qu'il existe, sur notre terre, des Entités anormales, bien que possédant un corps physique, connus sous le nom de Maîtres ou d'Adeptes dont se compose la Hiérarchie occulte qui dirige notre monde. Ces grands Etres doués de pouvoirs spéciaux, conquis par une longue et lente évolution, ont la faculté d'envoyer leur corps astral momentanément dégagé de son enveloppe matérielle, dans telle région visible ou invisible qu'il leur plaît de visiter. Indépendamment de ces Individualités extra-humaines, il y a encore des psychiques ou Voyants (généralement disciples des Maîtres), qui, dans une moindre mesure, possèdent les mêmes pouvoirs et c'est par

l'intermédiaire des uns et des autres que les hommes de tous les siècles, le nôtre y compris, ont pu être renseignés sur tels mystères des régions qui avoisinent notre globe.

Quoi qu'en pensent les matérialistes dont la sphère intellectuelle n'a jamais dépassé l'atmosphère de notre globe, les mondes ne sont pas isolés dans l'univers. Ils y forment des confédérations de terres et d'êtres vivants, d'éléments matériels et d'éléments spirituels qui se maintiennent unis et solidaires. Or, dans ces confédérations, c'est l'esprit qui règne et gouverne et ce sont ses vibrations, vibrations de vie, de force et de mouvement qui font palpiter la matière dans l'orbe entier du Kosmos dont tout être organique, toute molécule en évolution, sont parties intégrantes et à tout jamais inséparables.

Que l'on ne s'étonne donc pas des faits qui vont être énumérés, pour aussi étranges qu'ils puissent paraître. Les études toutes récentes faites et poursuivies par des savants de tous les pays, sur les facultés psychiques plus ou moins latentes de l'homme, ont amené des découvertes imprévues. Avant peu de temps les Voyants, les Psychomètres seront à l'ordre du jour et sans être ni psychomètre, ni voyant, ni même sensitif, tel premier venu d'entre nous peut se trouver, inconsciemment le plus souvent, possesseur de facultés latentes de dédoublement, soit en état de sommeil, soit à l'état de veille. Les exemples de ces faits sont nombreux et variés. On connaît l'histoire que nous raconte lui-même Gœthe, le grand poète, — esprit clair, précis, positif et plus sceptique que croyant — qui se promenant, un jour, dans un vignoble, vit distinctement son *double* astral qui, à quelques pas de son corps physique, se promenait avec lui, en plein soleil.

Cela dit, poursuivons.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

XIII

Malgré ce titre de « Vieilles Notes »,qui s'est placé de lui-même par habitude autant que par encouragement, je demande humblement à mes quelques lecteurs de les suspendre aujourd'hui et de laisser tomber le rideau pour un entr'acte.

C'est une question personnelle que je prends la permission de traiter, et je le fais d'autant plus volontiers que j'y trouve quelque attrait et que l'intérêt en sera le ciment littéraire.

Ayant été invité fort gracieusement à noter des souvenirs qui se rattachent

à des expériences de magnétisme et de spiritisme, je m'y suis prêté de bonne grâce, d'une plume peu exercée peut-être, mais simple et honnête, en essayant d'éviter l'ennui à moi et à autrui.

Quelques-unes de ces Vieilles Notes ont été reproduites en d'autres publications et je viens d'autoriser la traduction de trois d'entre elles.

Lorsque j'ai raconté les faits curieux et sincères dont j'ai été témoin dans le cercle intime que j'ai placé à Nice, chez mon ami Ledeski, le peintre polonais sur qui je ne pensais pas attirer la généreuse sympathie qui s'est manifestée ainsi que j'aurai la joie de vous le montrer, j'avais prévenu le lecteur — si j'ai bonne mémoire, qu'il m'était bien difficile de nommer mes amis, pas plus que la ville dans laquelle tous étaient connus, le regretté docteur de Clauda, feu Mme Ledeska, Ravel et les autres.

C'eût été les désigner tous, attirer l'attention sur eux et leur créer probablement quelques ennuis que je me fusse reprochés.

Le mal n'eût pas été grand puisque la vérité eût été publiée, mais je m'étais cru condamné à plus de discrétion encore, notre cercle étant dissout par la mort et la séparation de ses membres, il m'était impossible de récolter l'autorisation des vivants disséminés aux quatre points cardinaux. Quant à celle des morts, c'est — la chose est bizarre — la seule que j'aie reçue.

Je me disais *in petto* que la plupart des abonnés de la *Revue* parcouraient ces Vieilles Notes sans y attacher une grande valeur, mais, contrairement à cette opinion, il s'est trouvé quelques lecteurs curieux, recevant la *Revue* à Nice, à Toulouse, à Tours, à Bordeaux et à Pau qui ont tenu à s'assurer si l'auteur des Vieilles Notes est bien digne de foi.

De là une correspondance plutôt aimable qui m'était remise à la Librairie Spirite ou chez un de mes amis, à laquelle j'ai répondu et qui me fait un devoir de m'expliquer publiquement aujourd'hui, pour l'honneur de la *Revue*, pour celui de mes amis, pour le mien enfin.

Dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, si supérieurement dirigée par M. Gabriel Delanne, j'ai publié l'année dernière, sous le pseudonyme du Major Péheim et sous le titre de *Carnet des Blackwell*, des choses curieuses, dont j'ai été témoin, et des faits que le docteur lui-même me faisait connaître dans des lettres que j'ai conservées pour la plupart, et que je me suis fait un devoir de communiquer à mon ami Delanne. J'attendais la réponse du docteur et de Lady Blackwell pour les faire connaître. Je l'ai reçue, ils me donnent carte blanche, je les nommerai tout à l'heure.

Ledeski, dont j'ai publié une ou deux lettres, m'en adresse deux autres en me priant de lever le rideau sur la vérité. Je cherche le gland et la cordelière... un peu de patience.

Deux dames ayant pressenti la vérité, je leur ai dévoilé les noms réels et elles ont été libres de correspondre avec le docteur ou les autres.

Dans sa dernière missive, l'aimable M. Léon Denis me reproche également d'avoir caché sous un voile ce que j'ai tant fait que de publier ; ce qui peut laisser planer le doute moqueur qu'il serait bon de faire cesser. Malgré tout, j'aurais continué le silence, mais une lettre venue de Nice et signée Alpha Oméga me décide à tout dire...

Elle vous semblera originale autant qu'à moi, qui ne m'en suis pas formalisé. En vous la livrant, j'ai tenu à bien dire tout haut que dans la *Revue* de Mme Leymarie, de même que dans celle de M. Delanne, les collaborateurs ne vendent pas leurs articles, s'estimant suffisamment rémunérés si la rédaction leur fait l'honneur d'accueillir leurs idées... Voici cette lettre plus plaisante que méchante :

Casino de Nice, 12 avril 1903.

Monsieur Léopold Dauvil,

Un indiscret m'ayant soufflé votre nom et votre adresse, me serait-il permis de vous télégraphier sans fil les trois questions suivantes :

Connaissez-vous le docteur Blackwell?

Comment se porte le peintre Ledeski ?

Enfin, pouvez-vous me démontrer la quadrature du Cercle spirite de Nice?

Plusieurs des lecteurs de la *Revue* ont fouillé le Botin niçois, les hôtels, les places, les rues, les carrefours, le port et les faubourgs. Ils n'ont trouvé ni docteur, ni peintre, ni cercle spirite :

Le vrai peut quelquefois n'être point vraisemblable.

Un mot, je vous prie, de votre complaisance pour nous faire savoir où trouver ces personnages sympathiques et l'antre des ombres qui les abrite.

Alpha Omega.
Poste-restante. Nice.

Je n'ai pas voulu laisser ce jeune Grec du Casino dans l'incertitude et, sur le même ton, je lui ai adressé les bouts rimés suivants, dont je demande pardon :

Spirituel Omega, je serai very well
Enchanté de pouvoir, au cher docteur Blackwell,
Vous présenter ainsi qu'à Ledeski l'artiste,
Puis à tous les amis dont vous savez la liste.
Si j'ai celé leurs noms c'était par discrétion ;
J'attendais, pour les dire, une autorisation.
— De notre cercle, enfin cherchant la quadrature,
J'ai trouvé que pour base il avait la droiture.
— Voilà, penserez-vous un mathématicien
Aimant fort les esprits, mais montrant peu le sien.
Entre nous, cher Alpha, c'est là la différence
J'ai vu le vôtre et...
Vous tire ma révérence.

L. D.

A tout Seigneur, tout honneur, je laisse le Dr Blackwell se présenter lui-même par la lettre qui suit, que j'ai déposée à la Librairie Spirite.

Pau, 8 mai 1903.

Mon cher ami Dauvil,

L'alternative où vous placent plusieurs de vos lecteurs me fait un devoir d'autoriser l'auteur du « Carnet de Blackwell » et des « Vieilles Notes » à déclarer que tout ce qu'il a dit de nos séances est de la plus entière exactitude, qu'il y a assisté, comme témoin très souvent, et que ma femme et moi lui avons fourni le compte rendu de plusieurs faits aussi curieux que véritables.

Vous pouvez donc, mon cher ami, faire procéder à notre déménagement de Nice à Pau, et publier mon nom et mon adresse.

Amitiés de ma femme et de votre toujours fidèle et dévoué

Howard Draper Speakman, docteur-médecin de Philadelphie. Château Nirvana, Côteaux de Gélos, Pau (Basses-Pyrénées).

Revenons maintenant au peintre polonais Ledeski dont je vous ai longuement parlé en contant l'histoire de notre petit cercle et tout ce qui s'y rattachait au point de vue des faits spirites. Je vais encore, avec son autorisation, vous entretenir de cet ami, dans cet article que j'aurais voulu intituler *morale en action*, heureux que je suis de montrer qu'il y a de bonnes gens sur la terre, chez les spirites comme ailleurs ; et la correspondance suivante fera plaisir, je n'en doute pas, à ceux et à celles qui voudront bien la lire jusqu'au bout.

Je tairai le nom de l'homme généreux et délicat qui a ouvert le feu de la charité, pour deux raisons, la première par devoir puisque je vais le faire connaître malgré lui, l'autre parce que je lui épargnerai les effets de l'indiscrétion de quelques malheureux qui ne savent pas toujours attendre qu'une main charitable se tende vers leur détresse.

Montpellier, 8 avril 1903.

Madame Leymarie,

Je vous serai très obligé de vouloir bien me faire connaître l'adresse de I. L. Dauvil à qui j'ai un petit renseignement et un service à demander.

Veuillez agréer, etc.

Signé : Casanous.

La réponse de notre directrice me valut la lettre suivante que je copie textuellement.

Montpellier, 12 avril 1903.

Monsieur

Grâce à l'amabilité de Mme Leymarie je puis me permettre de vous demander un service :

— Moins sourd ou plus sensible que le saint auquel vous adressiez vos

prières en faveur de votre ami malheureux, je désirerais être utile à M. Ledeski.

Je vous serais donc reconnaissant de vouloir bien me fournir les indications nécessaires pour m'aider à lui venir en aide, ainsi qu'aux autres membres nécessiteux du groupe de Nice dont vous nous avez entretenus dans les intéressants articles insérés dans la *Revue Spirite*.

Veuillez excuser, Monsieur, la liberté que je prends, sans avoir l'honneur de vous connaître et agréez, je vous prie l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Signé : CASANOUS.

La réponse à la lettre d'un si excellent homme ne devait pas se faire attendre; je lui donnai le nom et l'adresse du peintre polonais que je crus devoir prévenir en lui envoyant la copie de ce qu'on vient de lire. Voici ce qu'il reçut deux jours après de M. Casanous. Très justement ému, Ledeski que je nomme ainsi pour la dernière fois m'envoie sa lettre reçue et la réponse qu'il crut devoir y faire. A vous de juger les caractères et les cœurs.

Autorisé par M. Podolecki à faire de cette correspondance l'usage que je croirai bon, à la condition de n'y rien modifier, ce qui est juste, je crois que publier ces lettres, c'est honorer ceux de nos frères qui les écrivent de mêmes que ceux à qui elles sont adressées.

Pau, 20 avril 1903.

Mon cher Dauvil,

Je viens de recevoir de M. Casanous une lettre si pleine de cœur, de pensées élevées et de véritables sentiments de fraternité chrétienne et spirite que je m'empresse de vous la communiquer ainsi que la réponse que mon cœur n'a pas eu de peine de dicter à ma plume.

C'est grâce à vous, grâce à vos souvenirs si sympathiques de notre petit Cercle, grâce à nos bons amis invisibles que j'accusais d'oubli, grâce enfin à vos articles de la *Revue* que je dois la précieuse connaissance de l'ami envoyé à mon secours et qui est accouru vers moi avec une si exquise délicatesse.

A vous une fraternelle poignée de main

T. PODOLECKI.

Montpellier, 18 avril 1903.

A M. Th. Podolecki,

Artiste peintre à Pau, 18, rue du Lycée.

Monsieur,

C'est un frère en croyance, un spirite convaincu, qui vous écrit grâce à l'obligeance d'un de vos amis, M. Léopold Dauvil, qui m'a donné votre adresse.

Je viens donc vous demander si vous voudriez bien faire mon portrait d'après la photographie que vous trouverez ci-jointe?

Cette reproduction, déjà un peu ancienne, m'oblige à vous donner quelques indications complèmentaires (qui suivent). Tout cela est le résultat des épreuves et des vicissitudes plus ou moins douloureuses que nous avons tous à supporter pendant le cours de notre vie matérielle, vie transitoire et passagère,il est vrai,mais qui n'est que la résultante de notre passé inconnu ici-bas et qui nous prépare un avenir meilleur si la fermeté et la résignation ne nous ont point fait défaut durant l'épreuve.

Cette croyance en la justice de Dieu et en l'avenir qui nous est réservé est bien faite pour nous donner le courage nécessaire et pour nous prémunir contre les défaillances inhérentes à notre faible et humaine nature.

En ce qui concerne mon portrait je vous prie de faire ce travail à temps perdu... de la grandeur que vous jugerez convenable... Ce que vous ferez sera bien fait.

J'espère, cher Monsieur Podolecki que vous voudrez bien me considérer comme un ami qui sera toujours disposé à vous être agréable,aussi vous prié-je de m'excuser si je me permets de joindre à ma lettre un mandat poste à titre d'à compte. en vous laissant le soin de fixer vous-même le prix du tableau.

Veuillez agréer, etc.

CASANOUS

Pau (Basses-Pyrénées) 20 avril 1903.

A Monsieur Casanous. Montpellier

Monsieur,

Je ne saurais trouver d'expressions assez vives pour vous témoigner toute la reconnaissance qui déborde de mon cœur après la lecture de votre lettre si fraternelle et si remplie de pensées élevées.

Cette grande solidarité humaine, à laquelle nous rêvons tous, vous la mettez noblement en pratique et vous le faites avec cette exquise délicatesse si souvent inconnue à ceux qui croient exercer la plus belle vertu chrétienne... la charité.

Combien en deshonorent le doux nom en humiliant ceux envers qui ils pensent la pratiquer!

Charité et aumône dans notre société encore mal organisée reposent trop souvent sur l'arrogance sans la pitié de ceux qui se croient des bienfaiteurs et sur l'humilité servile et hypocrite de ceux qui en sont l'objet. La solidarité telle que nous l'entendons est seulement et véritablement fondée sur le principe admirable de la fraternité, et cette fraternité détruit fatalement l'hypocrisie et le mensonge parce qu'elle ne saurait produire la tyrannie d'une part, l'humiliation de l'autre.

Merci, cher Monsieur, merci du fond du cœur, plus encore pour le pro-

cédé que pour le grand service que vous venez de me rendre en m'envoyant si généreusement 200 francs, dont je vous accuse réception les yeux humides.

En face de cette acte si fraternel de votre part envers un inconnu d'hier, je n'éprouve aucune honte à vous avouer que j'étais arrivé à ce jour sombre où l'on va connaître le profond dénûment, où le crédit s'achève, où l'on appréhende même la visite d'un ami devant qui l'on se tait... tant on pressentait la venue d'un créancier vous criant que vous n'avez plus le droit... non de boire, le Ciel ne nous a point refusé l'eau... mais de manger ... faute de travail.

Votre secours si inattendu est un vrai phénomène de télépathie qui, chose rare, se produit entre deux inconnus... ou qui croient l'être... Serait-ce comme un instant de réveil dans le songe interrompu d'une autre vie?

En considérant les traits si pleins d'affabilité de votre portrait, il m'a semblé reconnaître un ami connu autrefois. Non, je persiste à croire que mon vieil et digne ami Dauvil, notre frère en spiritisme, a provoqué de sa main dévouée l'étincelle qui a établi entre vous et moi la communication télépathique analogue à une dépêche télégraphique sans fils.

Recevez, cher monsieur, avec l'assurance de mon amitié, l'expression de ma vive reconnaissance. T. Podolecki.

Je pense que maintenant les lecteurs laisseront leurs doutes s'évanouir et que tous d'Alpha à Omega seront satisfaits. Je terminerais mal mon récit découpé, comme je le disais, dans la Morale en action, si je n'ajoutais que je fus réellement touché de l'acte généreux accompli par M. Casanous envers mon vieil ami Podo, ainsi que nous l'appelions toujours par habitude et amitié en entrant chez lui. Je devais l'expression de mes remerciements à cet excellent homme; je l'ai fait dans des termes mérités qui m'ont valu comme récompense l'amitié d'un homme de bien.

Nous avons échangé nos portraits et derrière celui qui quittait mes pénates pour aller vers les lares de ce nouvel ami, j'ai cru devoir mettre ce quatrain amical :

Mon image, vers vous s'en va toute joyeuse
De pouvoir saluer votre âme généreuse.
Sans nous connaitre encor, il nous est bien permis
De presser nos deux mains comme de vieux amis.

L. D.

J'attends quelques notes que m'a promises M. Podolecki concernant le pauvre Lacalle dont j'ai donné le nom comme celui d'une victime du spiritisme. Cette histoire aura pour but de mettre en garde nos frères et nos sœurs en croyance contre l'abus des pratiques occultes du spiritisme; elle fera le sujet de mon prochain article.

Léopold Dauvil.

L'évolution de l'idée religieuse

II

MAHOMET

Cinq cent soixante-dix ans après le Christ, paraît Mahomet. Il a lui aussi pour mission de faire progresser les esprits en leur apportant les premiers principes de la morale, et en les amenant à croire à un Dieu unique et à une vie future. Il va provoquer en Afrique et dans tout l'Orient une révolution religieuse semblable à celle que les enseignements du Christ avaient opérée en Europe ; mais cette révolution ne se fera plus par la parole, par la persuasion, par les exemples de douceur, de résignation et d'amour; c'est par le fer de ses guerriers auxquels il communique l'exaltation de la foi qu'il va répandre les vérités et les règles de conduite qui lui ont été dictées, assure-t-il, par l'ange Gabriel.

Après plusieurs années passées dans la vie contemplative, il annonce à ses quelques fidèles qu'il va prêcher la doctrine de Dieu et apporter aux hommes le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Menacé de mort à la Mecque, il s'enfuit et se réfugie dans une bourgade qui, depuis, a conservé son nom, Médine (Médinat al Naby, la ville du Prophète). C'est la date de cette fuite, de cette hégire (16 juillet 622) qui sert de point de départ à l'ère des musulmans.

A la mort du Prophète, son empire, avec la Mecque pour capitale, était fondé, et un siècle plus tard, tous les peuples de l'Arabie et du Nord de l'Afrique, depuis le détroit d'Ormuz jusqu'aux bords de l'Atlantique, s'étaient inclinés devant le drapeau de l'Islam.

L'Espagne était conquise et la France envahie. Le marteau de Charles, le puissant duc des Francs, arrêta l'invasion à Poitiers (732).

La religion de Mahomet ne pouvait convenir à la mentalité des peuples qui devaient servir de noyau à l'Europe moderne. Les populations gréco-romaines, encore bercées par les douces et poétiques légendes du paganisme, n'auraient pas pu comprendre une religion trop simple, trop austère, qui ne parlait pas à l'imagination; et c'est pour ce motif, comme nous l'avons vu, que le christianisme naissant avait adopté, en les modifiant, certaines cérémonies et certaines croyances des anciennes religions de l'empire. En outre le christianisme seul, par sa forte organisation, par son autoritarisme et par l'ascendant qu'il sut prendre sur les esprits, pouvait contribuer puissamment à réunir en nationalités les diverses peuplades envahissantes et à les attacher au sol.

L'Orient, arrêté dans ses conquêtes, entra alors dans une éclatante période intellectuelle : la littérature, les arts, les sciences prirent un essor mer-

veilleux : et pendant que l'Europe se débattait dans la nuit du moyen âge, les musulmans arrivaient à un degré de civilisation relativement élevé. Les lettrés arabes traduisaient les écrits des philosophes et des savants de l'antiquité, fondaient de Bagdad à Cordoue des universités et des écoles, et conservaient ainsi, en les augmentant, toutes les connaissances de l'esprit humain dont l'étude ne devait être reprise par l'Europe d'une façon générale qu'à l'époque de la Renaissance.

Cet état dura peu : pour des causes multiples et qu'il serait trop long d'énumérer ici, les Arabes laissèrent tomber de leurs mains le flambeau civilisateur, et à partir du xve siècle, ils se désintéressent de tout effort intellectuel, s'enfermant dans un fatalisme inintelligent et [dans le mépris des infidèles : et aujourd'hui, les peuples musulmans végètent dans un état d'infériorité qui paraît irrémédiable. — Il n'est que passager. — L'histoire nous montre ainsi des peuples qui, après avoir atteint un haut degré de civilisation, ont décliné peu à peu, pour remonter ensuite lentement, vers des degrés supérieurs.

Il en sera ainsi pour ceux qui suivent la religion d'Allah. — Jusqu'à ce jour, leurs croyances, parfois mal comprises, leurs préceptes religieux mal interprétés, leur dispersion par petits groupes dans de vastes pays, et l'état social dans lequel ils ont vécu, — toutes ces conditions particulières les ont tenus forcément à l'écart des idées de progrès. Mais ces conditions disparaîtront un jour et les conceptions religieuses des disciples de Mahomet leur donneront une force énorme quand l'heure aura sonné pour eux d'entrer dans le courant de la civilisation. On constate déjà ce phénomène dans l'Inde où les 70 millions de musulmans sont beaucoup plus accessibles aux idées nouvelles que les disciples de Boudha. Ils veulent s'instruire, ils entrent dans les collèges, se mêlent de plus en plus aux affaires publiques, recherchent des places dans l'administration, fondent des journaux et des publications de tous genres et, dans peu d'années, le monde musulman constituera probablement dans l'Inde une puissance avec laquelle les Anglais devront compter.

Il en sera peut-être de même dans d'autres pays. Les sectateurs de l'Islam sont aujourd'hui plus de deux cent millions et ceux du Brahmanisme et du Boudhisme plus de six cent millions Tous ces peuples sont croyants : ils ont la foi en Dieu et dans une autre vie ; ils ont le respect de l'autorité qui dirige, le sentiment de leurs devoirs, la résignation devant le malheur, le mépris de la mort. Il y a dans cette immense agglomération d'hommes une réserve formidable de forces morales qui ne peuvent pas rester stériles et qui devront un jour trouver leur emploi.

Si les peuples avancés au point de vue intellectuel,dont le devoir est d'instruire et de faire progresser les autres, ne comprennent pas le rôle qu'ils

ont à jouer; — s'ils abandonnent tout idéal pour ne rechercher que les satisfactions et les jouissances matérielles; — s'ils arrivent enfin à la dégénérescence physique et morale, à l'incroyance et au scepticisme, — il est à craindre qu'ils ne soient profondément ébranlés par de terribles révolutions et par des déchirements de toutes sortes qui épuiseront leur vie ; et alors ils pourront se trouver un jour, affaiblis et sans direction, en présence de millions d'hommes qui n'auront pas été gangrenés par une civilisation mal comprise et qui viendront pour infuser un nouveau sang et pour apporter de nouvelles forces à des peuples dégénérés.

Il est bien certain que cette idée d'une invasion de l'Europe par des peuples africains ou asiatiques nous paraît aujourd'hui parfaitement romanesque. Mais il ne faut pas oublier que des civilisations tout aussi puissantes que la nôtre ont disparu englouties par des cataclysmes que les hommes qui vivaient à ces époques n'avaient pas su prévoir.

Lorsque les peuples qui ont pour mission de faire marcher l'humanité vers le progrès n'accomplissent pas leur tâche, ils disparaissent pour faire place à d'autres.

En attendant, les musulmans continuent l'œuvre qu'ils doivent accomplir. Leur influence religieuse, considérable en Asie, s'étend sans arrêt dans toute l'Afrique. Les conceptions compliquées du catholicisme ou du protestantisme ne sont pas comprises par les intelligences rudimentaires des peuples fétichistes, qui acceptent avec la plus grande facilité celles beaucoup plus simples de la religion d'Allah.

C'est ainsi que l'idée monothéiste, avec ses conséquences, idée proclamée par Moïse et confirmée par Jésus et par Mahomet, suit lentement sa marche à travers les siècles, élevant progressivement la mentalité des peuples et les faisant passer des superstitions de leur enfance aux croyances élevées qui dirigeront leur âge mûr.

On a reproché à la religion de l'Islam son intolérance et son fanatisme. Ce reproche n'est pas juste. Mahomet n'a jamais dit : « Hors de l'Islam pas de salut ». Bien au contraire ; et le plus grand esprit de tolérance éclate dans un grand nombre de sourates de Coran.

Voici un résumé de quelques-unes de ces pensées : le prophète commande de ne pas faire de violence aux hommes à cause de leur foi ; ni pour leur faire embrasser l'Islamisme. — Il dit que les Juifs et les chrétiens qui croient en Dieu et aux Écritures trouveront leur récompense près de l'Éternel. — Les chrétiens devront être jugés d'après l'Évangile : ceux qui les jugeront autrement seront des prévaricateurs.

Juifs et chrétiens, nous adorons le même dieu ; nous avons nos œuvres et vous avez les vôtres.

L'Éternel prononcera sur notre sort : il est le maître de toutes choses (V. les sourates II. III. V. XIX. XLII. L).

Sans doute, à côté de ces sourates qui prêchent la plus grande tolérance. on trouve celles qui ordonnent de combattre les infidèles et les idolâtres, et de les frapper jusqu'à ce que le culte du Dieu unique soit établi partout. Mais il ne faut pas oublier que la guerre était le seul moyen de répandre l'idée religieuse, et qu'à cette époque, comme de nos jours, la guerre paraît être le grand véhicule du progrès. Et il est probable qu'il en sera encore ainsi pendant de longues années, quoique puissent en penser certains esprits généreux mais peu clairvoyants.

Pendant les sept cents ans que l'Espagne fut sous la domination des Arabes (755-1492), et principalement sous le règne des Ommiades et des Almoravides, les chrétiens et les juifs conservèrent partout le libre exercice de leur culte et ne furent nulle part inquiétés pour leurs croyances.

Cette tolérance et cette liberté n'existèrent plus lorsque Ferdinand et Isabelle voulurent réunir sous le même sceptre les divers éléments de la Péninsule.

Dès 1478, l'Inquisition installe ses tribunaux redoutables, et en peu d'années, des milliers d'individus furent condamnés à mort, et plus d'un million de Juifs et de Maures quittèrent alors l'Espagne.

L'Église est rendue responsable de ces crimes : il est certain qu'elle eut le grand tort de s'y associer ; mais c'est la politique bien plus que la religion qui alluma les bûchers.

Si les Rois maures, maîtres sans conteste de tout le pays, avaient pu se montrer tolérants et généreux, il n'en était pas de même des Rois d'Aragon et de Castille, dont l'autorité était si précaire. Les musulmans occupaient encore l'Andalousie d'où ils ne furent chassés qu'en 1492, et ceux qui étaient restés dans les autres provinces fomentaient chaque jour des troubles et des révoltes ; d'un autre côté, les Juifs, puissants par leurs richesses, s'opposaient de toutes leurs forces à l'extension du pouvoir royal, représentant du catholicisme.

Il fallait à tout prix briser ces résistances et étouffer ces révoltes pour arriver à faire un tout homogène des Maures, des Juifs, des idolâtres et des chrétiens qui peuplaient alors la Péninsule. Des moines fanatiques, — la plupart convaincus qu'ils agissaient pour la gloire de Dieu, — se mirent au service de l'autorité royale et des crimes abominables furent commis. Des flots de sang furent versés. Mais, en quelques années, l'unité territoriale, politique et religieuse de l'Espagne était fondée : un État, qui devait devenir des plus puissants, était sorti de ce mélange de peuples si divers, et ce progrès n'avait pu être obtenu que par le fer et par le feu.

Ces temps nous paraissent horribles, et ils le furent, en effet. Mais si nous

nous débarrassons de nos idées modernes, et si nous examinons avec impartialité les croyances, les mœurs, les aspirations, l'état général des esprits à l'époque dont nous nous occupons, nous sommes obligés de reconnaître que les moines et le clergé, en entretenant la révolte contre les Maures et en prêchant contre eux la guerre sainte, la guerre sans merci, ont puissamment contribué à la délivrance de l'Espagne. Les crimes de l'Inquisition étaient alors considérés comme des actes parfaitement légitimes. La liberté de conscience — que nous n'arrivons qu'avec peine à comprendre aujourd'hui, — était absolument inconnue au XVIe siècle, et pour arriver à l'unité de foi, les rois employaient les moyens usités de leur temps. Du reste, les grands esprits qui vivaient en Espagne, à cette époque, les Cervantès, les Calderon, les Lope de Vega, les Vélasquez, les Murillo, ne s'élevèrent jamais contre ces mesures qu'ils trouvaient toutes naturelles.

L'Espagne unifiée et catholique allait être appelée à jouer un grand rôle. L'Amérique venait d'être découverte, et il fallait apporter l'idée chrétienne aux peuplades du Nouveau-Monde, autrefois civilisées, mais retombées dans un état des plus barbares, surtout au point de vue religieux. A l'époque de l'arrivée de Fernand Cortez au pays des Aztèques, on sacrifiait encore sur les autels des victimes humaines dont on dévorait ensuite le corps dans de grands banquets.

Les Espagnols accomplirent leur œuvre avec la cruauté et la barbarie qui sont la caractéristique de ces temps troublés. Les Indiens périrent par milliers sur les bûchers et dans les mines, et lorsque la population fut décimée, comme les travaux du pays ne pouvaient pas être faits par des Européens, on alla voler des nègres en Afrique. — L'esclavage, qui devait prendre plus tard une si grande extension était fondé.

Toutes les horreurs, toutes les atrocités, tous les crimes jalonnent à chaque pas l'histoire de la conquête de l'Amérique : mais du mal sortit le bien. Les vainqueurs se mêlèrent peu à peu aux vaincus, et de ce mélange surgirent des populations qui se réunirent en États, conservant les mœurs, la langue et la religion de la mère-patrie et, aujourd'hui, après de terribles convulsions et des révolutions sans nombre, ces États paraissent entrer dans une période de calme civilisateur.

Dans l'Amérique du Nord, la colonisation a été faite surtout par des peuples protestants : il n'y a pas eu fusion entre les races, et c'est par l'extermination méthodique des indigènes que les puritains anglais, nourris des principes de la Bible, ont fondé la grande République américaine.

Les grandes transformations religieuses, politiques et sociales, les grandes poussées vers le progrès, n'ont pu être faites jusqu'à ce jour que lentement et par des moyens violents ; — on peut le déplorer ; — mais il faut s'incliner devant cette dure loi d'après laquelle l'humanité ne peut pro-

gresser que par la souffrance, jusqu'au jour où elle sera assez évoluée pour ne plus progresser que par l'amour.

Une certaine tendance nous porte à mettre sur le compte de la religion les grands crimes qui ont désolé l'humanité. C'est une erreur qui ne peut provenir que d'une étude superficielle de l'histoire. Il est certain que le fanatisme a été parfois la cause de déplorables excès : mais ces excès ont toujours été limités, et ils ont été le plus souvent provoqués par d'autres causes. Mais ce qu'il est facile de constater, c'est que les idées religieuses ont toujours adouci les mœurs du plus grand nombre et tempéré la cruauté, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions qui ont existé, et qui existent encore aujourd'hui chez la plupart des hommes.

On attribue aussi généralement au fanatisme religieux les massacres trop fréquents dont les Turcs musulmans se rendent coupables. Le plus souvent ces massacres sont causés par des questions politiques ou par des haines de races. Sans doute, les Turcs sont cruels et beaucoup sont fanatiques ; mais il ne faut pas oublier qu'ils n'ont pas encore dépouillé l'âme des Tartares et des Mongols dont ils descendent, que leur mentalité est encore très en retard, et que, sous beaucoup de rapports, ils sont à peu près ce que nous étions, nous Européens, vers le XIVe siècle : et si nous jetons un regard vers l'histoire de cette époque, nous accorderons aux Turcs d'aujourd'hui quelques circonstances atténuantes. — Si même, sans revenir trop en arrière, nous considérons les faits qui se passent de nos jours, nous constatons avec regret que lorsque la politique est en jeu, les peuples les plus civilisés n'hésitent pas à commettre les plus grands crimes ; et quelque horreur que nous éprouvions pour les massacres d'Arménie, nous ne pouvons pas oublier ceux que les Anglais n'ont pas hésité à faire dans l'Inde, dans la Haute-Égypte et au Transvaal, quand il s'est agi de maintenir leur influence ou d'augmenter leurs conquêtes.

Une chose digne de remarque, c'est qu'en Turquie, en plein foyer de l'Islam, la liberté des cultes est absolue, et que le Patriarche grec de Constantinople, comme les Patriarches latins et arméniens, comme les Rabins juifs, jouissent, d'une façon complète, de toutes leurs attributions ecclésiastiques, politiques et judiciaires. Enfin, on sait qu'il existe, dans l'Empire du Commandeur des croyants, des centaines de couvents chrétiens, dont les plus célèbres, ceux du Mont Athos, renferment plus de 6.000 religieux exerçant leur culte avec la plus entière liberté.

On a encore reproché au Coran d'avoir créé, chez ses sectateurs, le *Fatalisme*, c'est-à-dire l'absence de toute possibilité de volonté en présence d'événements irrévocablement fixés à l'avance par Dieu, et de les avoir ainsi enlisés dans une paresse d'esprit et de corps, ennemie de tout progrès.

Ce reproche est très exagéré. Le Coran, comme toutes les Religions, a recommandé la soumission absolue à la volonté de Dieu. Ses zélateurs ont pris le nom de musulmans (les résignés, ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu). Mais si, — par suite de circonstances particulières, tenant au climat, au genre de vie et au régime politique, sous lequel ils se sont trouvés, — un grand nombre de musulmans sont fatalistes dans le sens péjoratif du mot, les intelligents, les lettrés, les instruits n'adoptent cette doctrine que dans de justes limites.

Le Coran, du reste, n'a jamais posé la Prédestination en dogme absolu comme l'ont fait Luther et Calvin. Sans doute un grand nombre de sourates parlent de la Prédestination : mais il en est d'autres qui disent que l'homme est libre, — qu'il est responsable de son salut et de sa perte — qu'il peut être fidèle et qu'il peut être coupable, et que Dieu le récompense ou le punit suivant ses actes.

Tous les musulmans appartenant aux classes supérieures ont adopté ces enseignements. Mahomet, du reste, pendant son apostolat, a toujours montré une activité, une résolution et une énergie qui prouvaient non seulement sa confiance en Dieu, mais aussi sa confiance en lui-même et dans les libres déterminations qu'il prenait. Pendant la magnifique période de civilisation qu'ils ont fait éclore, on peut constater, chez les Arabes, toutes les énergies et toutes les qualités qu'un fatalisme étroit n'aurait jamais pu leur donner

Enfin, comme nous l'avons vu, dans l'Inde, où les musulmans se trouvent en présence de la civilisation anglaise, qui leur donne toutes les libertés, ils font preuve d'un esprit d'initiative et de progrès qui ne fera qu'augmenter et qui transformera rapidement la mentalité de ces populations,

Le Coran est le recueil de tous les discours, prédications, préceptes et paroles de Mahomet. Ses sourates ou versets ont été écrites comme elles ont été dictées par le prophète, au jour le jour, sans ordre, suivant l'inspiration du moment, et dans une langue qui fait l'admiration de tous les arabisants (1). Le Prophète affirmait qu'il recevait ses instructions des puissances invisibles, et ses contemporains sont unanimes pour reconnaître que son instruction était trop élémentaire, pour qu'il pût concevoir et écrire ces enseignements si élevés et si sages dont le Coran est rempli.

(1) Le mot Coran signifie lecture, récitation. Le livre se compose de 114 sourates ou chapitres divisés en un certain nombre de versets.

« Le Coran, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, est resté le plus beau monument de la langue dans laquelle il a été écrit, et je ne vois rien de pareil dans l'histoire religieuse de l'humanité. C'est ce qui explique l'influence énorme que ce livre a eu sur les Arabes, qui sont convaincus que Mahomet, dont l'instruction était rudimentaire, ne pouvait écrire ce livre, et qu'il lui a été dicté par l'ange Gabriel. »

Ce sont ces enseignements qui ont élevé la mentalité de millions d'hommes et qui font progresser, chaque jour, des peuples en retard en leur faisant connaître les grandes vérités que doit posséder l'être bumain, au point de vue religieux, social, moral et familial. Dans quelques années, toute l'Afrique sera musulmade; et, en Asie, les cent vingt millions de serviteurs du Prophète, dont le nombre augmente tous les jours, prouvent la vitalité et la grandeur de la religion d'Allah.

Mahomet ne vient oombattre ni la Pentateuque ni les Evangiles. « Ces livres sont descendus du ciel comme le Coran pour servir de direction aux hommes » (sourate III, verset 2). Ses enseignements viennent confirmer les anciennes écritures ; mais il ne va pas plus loin. Il ne fait pas de miracles, et ne veut pas que le merveilleux — à part ses communications avec l'Invisible — soit à la base de l'Islam.

Il rejette tous les dogmes, tous les mystères, tous les documents et il appelle ses fidèles à l'adoration d'un seul Dieu, d'un Dieu tout puissant, clément et miséricordieux comme il le nomme en tête de chacune de ses sourates (1).

Il ordonne la prière cinq fois par jour pour obliger l'homme à abandonner pendant quelques instants les préoccupations terrestres en s'élevant vers Dieu : la prière ne doit jamais avoir pour but un intérêt personnel : « Dieu sait ce qu'il nous faut. » — Il ordonne l'aumône obligatoire d'une partie des revenus, aumône qui n'exclut pas l'aumône volontaire; — il protège la femme en lui assurant dans la famille des droits inconnus jusqu'alors, en défendant l'inceste et en réglementant la polygamie ; — il protège l'enfant en abolissant l'ancienne coutume de le tuer pour ne pas avoir à le nourrir; — il protège l'esclave en commandant de le traiter comme un membre de la famille; — il parle pour la première fois de l'égalité qui doit régner devant la justice entre tous les musulmans, depuis le plus riche et le plus puissant, jusqu'au plus pauvre. — Il proscrit le vol, le meurtre, la violence ; — il interdit le vin et le jeu ; — il ne peut abolir la loi du Talion qui existait depuis la plus haute antiquité ; mais il en tempère les effets en disant : « Celui qui pardonnera au meurtrier obtiendra la miséricorde de Dieu, et lorsqu'on aura pardonné, on ne pourra plus exiger *le talion* » (sourate XXII).

(1) Mahomet professe la plus grande admiration et le plus grand respect pour Moïse, pour les prophètes et surtout pour Jésus « le plus grand des messies » mais il ne veut point le reconnaître pour *le fils de Dieu.*

Ceux qui disent que le fils de Marie est Dieu sont infidèles (Sourate V°). Dieu n'a point de fils : il ne partage pas l'Empire avec un autre Dieu.

Dis : Dieu est un; il est éternel; il n'a point enfanté et n'a point été enfanté, il n'a point d'égal (Sourate CXII°) ceux qui soutiennent la Trinité de Dieu sont blasphémateurs; il n'y a qu'un seul Dieu; s'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété (Sourate V°)

Mahomet annonce la vie future avec ses peines et ses récompenses éternelles. Mais le Dieu clément et miséricordieux laisse un espoir aux pécheurs, et les châtiments pourront ne pas être éternels.

Le verset 128 de la sourate VI dit : « Vous resterez en enfer éternellement à moins qu'il ne plaise autrement à Dieu » et la sourate XI, verset 109 : « Les réprouvés demeureront en enfer tant que dureront les cieux et la terre, à moins que Dieu ne le veuille autrement (1) ».

En outre dans un grand nombre de sourates, comme dans l'Evangile, comme dans tous les livres des anciennes religions, on retrouve la pensée parfois voilée, parfois très précise, du dogme de la Réincarnation. Cette grande vérité ne pouvait encore être dévoilée dans tout son éclat aux hommes des premiers âges (2).

Le Christ après avoir jeté la semence de ses enseignements divins n'avait pu créer une religion : ce fut, comme nous l'avons vu, l'œuvre des Pères de l'Eglise. — Mahomet reprend toutes les idées de celui qu'il a appelé « l'âme de

(1) On a beaucoup plaisanté sur le Paradis de Mahomet; on en a aussi dit beaucoup de mal. Ces appréciations erronées disparaissent quand on a lu le Coran. Il fallait bien évidemment faire entrevoir à ces peuples, encore si jeunes, des récompenses en rapport avec leur mentalité : aussi dans un grand nombre de sourates, on promet à l'élu des jardins magnifiques, toujours ombragés, arrosés par de grands fleuves, et dans lesquels il trouvera des chevaux superbes et de nombreux troupeaux. C'était l'idéal pour l'homme du désert. Mais on ne trouvera dans le Coran aucun passage pouvant justifier les reproches d'immoralité adressés par ses détracteurs au livre du Prophète.

« Cent fois, dit Barthélemy Saint-Hilaire, Mahomet parle de la vie éternelle et du Paradis, sans qu'il y soit question de vierges aux yeux noirs qui attendent les fidèles; et quand il mentionne les Houris, c'est avec une réserve et une sorte de pudeur qu'on ne soupçonnerait pas, si l'on s'en tenait aux plaisanteries licencieuses de ses ennemis ». Bien plus la femme se trouve relevée : elle participe avec son époux aux joies du Paradis.

« On dira aux croyants qui ont professé l'Islam : Entrez dans le jardin des délices *vous et vos épouses* : ouvrez vos cœurs à la joie. Le cœur trouvera dans ce séjour tout ce qu'il peut désirer; l'œil tout ce qui peut le charmer et ses plaisirs seront éternels » (Sourate XLIII).

Dans le Coran comme dans l'église catholique, c'est par le feu que les réprouvés expieront leurs crimes. Mais ces châtiments, comme nous l'avons vu, pourront ne pas être éternels.

(2) Le verset 26 de la sourate est ainsi conçu : « Comment pourriez-vous être ingrats envers Dieu, vous qui étiez morts et à qui il a rendu la vie, envers Dieu qui vous fera mourir, qui plus tard vous fera revivre de nouveau, et auprès duquel vous retournerez un jour. » Les lecteurs qui voudront se rendre compte des rapprochements qui existent entre la religion de Mahomet et le spiritualisme moderne liront avec intérêt une brochure intitulé : *L'Islamisme et son enseignement ésotérique* par un M. S. T.



LILIAM MARJORIE-LONDRA

Medium à Trois ans et demi

Dieu » : mais plus heureux que lui, il peut établir une théodicée et un culte qui furent scrupuleusement respectés par ses successeurs.

Dieu est Un, Eternel, Immuable, Indivisible.

Il a tout créé ; tout revient à lui. — Aucun dogme, aucun mystère ne doivent voiler sa face. — Il ne demande ni autels, ni sacrifices, et la prière du musulman n'a besoin d'aucun intermédiaire pour arriver jusqu'à lui. — L'homme parle directement à Dieu. — Des temples élevés à sa gloire sont destinés à réunir les fidèles pour prier ensemble, car la prière en commun est la meilleure « elle vaut cent fois la prière individuelle ».

Enfin toutes les actions du Musulman auront une sanction et trouvèront dans une autre vie leur punition ou leur récompense.

— Mahomet ne pouvait rien ajouter aux enseignements du divin maître : mais il eut la gloire de les faire connaître à de nouveaux peuples, et de réunir ses fidèles dans une croyance simple compréhensible pour tous, et dans un culte sans prêtres, dégagé de toute cérémonie inutile et de toute pensée superstitieuse.

La religion de l'Islam constitua un progrès immense dans l'évolution de l'idée religieuse. L'Esprit humain fut libéré des entraves qui le retenaient captif autour des sanctuaires entre les mains des prêtres des divers cultes. Il s'éleva par la croyance à une vie future, — sanction des actions terrestres, — et à un Dieu unique qu'il pouvait adorer, et vers lequel il pouvait aspirer sans être obligé de s'adresser à un médiateur.

Enfin en proscrivant dans les temples toute image et toute représentation du Dieu infini, Mahomet débarrassait la pensée humaine de cet anthropomophisme grossier nécessaire dans les premiers âges, et il forçait ainsi la créature à se replier sur elle-même, à chercher Dieu son créateur dans les profondeurs de son âme, et à s'élever ensuite vers lui par une adoration tout intérieure, pleine de respect, de reconnaissance et d'amour.

On fait en général peu d'attention aux progrès accomplis, au point de vue moral, grâce à la religion de l'Islam : ces progrès se sont réalisés en dehors de nous et chez des peuples que nous qualifions facilement de barbares parce qu'ils n'ont ni nos idées ni nos croyances, et qu'ils sont en retard au point de vue scientifique et intellectuel. Mais il faut cependant reconnaître que ce mouvement religieux a contribué puissamment et contribue tous les jours à élever la mentalité de certains peuples ; et aujourd'hui l'Islamisme — débarrassé bien entendu de toutes les prescriptions particulières à des peuplades en enfance, et de toutes les interprétations erronées des paroles du prophète, — l'Islamisme nous apparaît comme la conception la plus grandiose, la plus naturelle et la plus logique des rapports qui doivent exister entre l'homme et son créateur.

Les enseignements du Christ, bien qu'étouffés sous un amoncellement de dogmes et de mystères avaient été acceptés avec joie par les chrétiens des premiers siècles Les âmes blessées, voyant l'impossibilité du bonheur sur cette terre, s'étaient jetées éperdûment vers les idées mystiques : elles haïssaient la vie qui leur était si cruelle et recherchaient la solitude où elles espéraient communier avec le Divin. De là tous ces ordres religieux contemplatifs qui surgirent de toutes parts pendant le moyen âge.

Mais ce renoncement à la vie sociale, cet abandon de tous les véritables devoirs de l'homme, ne pouvaient être acceptés par tous les esprits : d'autre part, le progrès intellectuel continuait lentement sa marche : le clergé s'était corrompu et n'avait plus l'autorité nécessaire pour imposer ses croyances : les générations qui se succédaient apportaient avec elles de nouvelles aspirations fruits du travail latent des générations passées. Elles sentaient confusément qu'elles n'étaient pas appelées à vivre toujours dans la nuit, bercées par une foi qui ne leur suffisait plus, et elles commençaient à comprendre que le but de l'humanité est de marcher en avant et de progresser par le travail commun, pour le bonheur de tous.

Ces idées vont germer jusqu'à la Renaissance, époque merveilleuse qui vit se produire dans toutes les branches des connaissances humaines ce formidable épanouissement qui devait donner naissance aux sociétés modernes.

La religion ne pouvait pas rester en dehors de ce mouvement, et de hardis novateurs proclamèrent la Réforme.

(*A suivre*). SENEX

Des faits ! (1)

Je voudrais aujourd'hui présenter aux lecteurs de la *Revue spirite* un cas extraordinaire de médiumnité qui s'est montré chez une fillette de 3 ans 1/2. Je l'emprunte au journal italien « Luce et Ombra » où il est exposé sous la signature de C. Caccia.

Les premiers phénomènes que rapporte l'auteur de ces lignes ne sont pas probants. Les incrédules pourront toujours prétendre qu'il s'agit d'une maladie bizarre, d'une sorte de rêve éveillé ; ils pourront dire que l'enfant est hallucinée bien que parfaitement sensée en apparence ; si donc il n'y avait eu que ces faits je n'aurais pas relevé l'article.

Mais il y a cette étrange manière d'étudier la musique ! — Avons-nous affaire à une intuition géniale ? Il ne semble pas. — Mozart jouait du piano à 5 ans, mais il jouait des morceaux mélodiques de sa composition, il

Nous devons le cliché de Lilian à la gracieuseté du Directeur de la Revue « *Luce et Ombra* » de Milan.

n'étudiait pas de son propre mouvement des exercices rebutants et sans savoir une note de musique ; il y a de plus cette marche progressive de l'étude qui dénote bien un enseignement.

Le père est un avocat distingué. Espérons qu'il comprendra l'intérêt capital qu'il y a à ce qu'une étude soigneuse, systématique, soit faite de son enfant, pour le plus grand bénéfice des idées spiritualistes.

Je passe de suite à la traduction de l'article :

« Voici une fillette pour qui ce fut une chance de naître dans une famille où l'on connaît la médiumnité et ses phénomènes. Partout ailleurs quels n'auraient pas été l'effroi et le chagrin des parents, en voyant leur enfant se comporter de façon si étrange et raconter des choses de l'autre monde.

Si ces parents avaient été religieux, ils auraient eu probablement recours à l'Eglise et à l'exorcisme pour chasser le diable du corps de leur enfant, ou à un couvent pour y cacher leur malheur aux yeux du monde et y ensevelir leur douleur. S'ils avaient été matérialistes, ils auraient frappé à la porte de quelque médecin aliéniste célèbre, essayant de régimes thérapeutiques qui auraient peut-être bien conduit l'enfant à la folie pour de bon.

Mais, ainsi que je l'ai dit, la fillette a eu le bonheur d'avoir pour parents des gens qui savaient ce que c'est que la médiumnité et le spiritisme ; elle grandit tranquille et heureuse, faisant la joie de la famille entière, qui avec le plus grand intérêt suit ses développements psycho-physiques.

Le père est un avocat distingué de Birmingham, que j'ai connu personnellement à Londres et c'est de lui-même que je tiens les détails des phénomènes du plus grand intérêt que je vais exposer.

Le premier fait eut lieu, alors que l'enfant n'avait que 3 ans 1/2. La mère était en ville, dans un magasin de confiserie, accompagnée de sa fillette ; toutes deux prenaient le thé et se trouvaient seules à ce moment, sauf les personnes de service du magasin. Tout à coup la petite Lilian s'écria : « Maman, regarde donc la jolie fillette qui est à côté de moi ; elle me demande un morceau de mon gâteau » et elle décrivit minutieusement les traits et le vêtement de l'enfant invisible. De retour à la maison, l'inconnue de l'autre monde se présenta de nouveau à Lilian et lui dit qu'elle s'appelait Daisy.

A partir de ce jour Daisy devint l'amie et la compagne assidue de Lilian, qui a aujourd'hui 5 ans 1/2. Au jeu, aux fêtes, partout les deux fillettes sont ensemble ; à la promenade Lilian prend Daisy entre ses bras pour lui faire traverser les rues, si celles-ci sont sales ou mouillées ; elle l'aide à monter en tramway ; lui fait part de toutes ses impressions. Elles dorment ensemble et Lilian parle à sa compagne de l'air le plus naturel du monde ; celle-là ne recherche jamais la société des autres fillettes *vivantes*, parfaitement satisfaite de la société de Daisy, qui n'est *visible que pour elle seule.*

Un jour que sa mère la grondait, parce qu'elle traversait la rue trop lentement, Lilian vexée répondit : « Mais ne vois-tu pas que je porte Daisy et que je ne puis courir? La rue est si sale. »

Peu après l'arrivée de Daisy vint une autre compagne invisible, Ethel. Lilian en donna aussi la description ; la nouvelle venue aurait dans les 15 ans, visiterait notre héroïne tous les jours et lui servirait de maîtresse d'école ainsi qu'à Daisy.

Et cependant Lilian n'est certainement pas folle ; tout ce qu'elle fait et dit est aussi sensé que ce que font et disent les autres enfants de son âge.

Un autre fait plus merveilleux encore, si possible, vint bientôt surprendre la famille entière, ainsi que toutes les relations de celle-ci. Lilian commença toute seule l'étude du piano ; tout le monde suit ses progrès avec la curiosité qu'on devine et on a remarqué avec surprise que l'enfant a commencé par des exercices choisis spécialement et convenant à la petitesse de sa main ; petit à petit elle en aborde d'autres présentant plus de difficultés.

Ces exercices sont purement techniques et calculés pour le développement des doigts. Il faut noter que Lilian ne sait ni lire ni écrire et ne connaît pas les notes. Si on lui demande quels sont ses professeurs de piano, elle répond qu'elles en a deux, un monsieur et une dame ; l'un se tient à sa droite et l'autre à sa gauche.

L'enfant a fait beaucoup de progrès et aujourd'hui qu'elle a 5 ans 1/2 elle joue une douzaine de morceaux divers ; elle va toujours progressant sans que ses parents, ni aucune autre personne ne s'occupe d'elle.

Lilian reçoit des communications de ses amis invisibles, et les raconte de l'air le plus naturel du monde. Une vieille tante du père étant tombée malade, Lilian dit « Ethel m'a annoncé que la tante allait mourir ». Quelques jours plus tard elle ajouta : « Ethel et moi nous creuserons un grand trou dans le jardin parce que la tante va mourir aujourd'hui même, et elle ira dans le grand trou. » Plus tard elle dit : « Papa la tante est morte et elle en est très contente ».

Ces communications eurent lieu le 4 et le 9 avril 1903 ; la mort de la tante survint le 9 avril à 3 h. 20 et Lilian annonça cette mort environ une heure avant qu'un télégramme n'en vint informer la famille.

Tels sont les points saillants d'un anxieux phénomène de clairaudience et de clairvoyance ; les parents espèrent que les facultés médianimiques de l'enfant ne disparaîtront pas avec l'âge.

Il y aurait trop à dire sur des faits de ce genre, qui deviennent de plus en plus nombreux et qui finiront bien par ébranler les matérialistes les plus endurcis ! »

*
* *

Voici un second fait d'un grand intérêt que le Saint Paul du spiritisme — Alexandre Aksakof — avait publié dans les *Psychische Studien* en mai 1897 et fait paraître ensuite en une brochure. Cette relation n'ayant jamais été reproduite, dans aucune de nos Revues françaises, du moins d'après ce que j'en sais, il me semble intéressant de la faire connaître. Il est en effet assez rare de trouver dans le domaine du spiritisme des faits aussi scrupuleusement contrôlés et ayant été soumis à une investigation aussi rigoureuse que celle qu'a faite en cette occasion le savant russe, dont nous déplorons la perte récente.

Ce sont à mon avis des faits de ce genre qu'il faut accumuler, pour étayer de preuves inébranlables notre foi en l'immortalité et dans la possibilité de communiquer avec ceux des nôtres qui nous ont quittés pour l'au-delà. Nous devons nous astreindre à laisser de côté toute communication ou tout phénomène qui ne peut s'accommoder de la critique la plus exigeante.

Voici donc la traduction de la lettre de Mme de Bille-Dahl, qui a paru dans une feuille danoise en février 1896, et à la suite de laquelle Aksakof fit une enquête approfondie.

« La mort est rarement assez miséricordieuse pour enlever d'un seul coup deux âmes, qui se sont tendrement aimées sur la terre ; et pour celle qui reste ici-bas la vie a perdu toute valeur.

Pendant vingt et un ans je fus une de ces malheureuses ?

Mon ancienne foi évangélique, conservée depuis mon enfance, aurait dû me consoler et me donner la force de vivre ; j'essayai de trouver en elle un allègement à mon désespoir, mais ce fut en vain que prêtres et amis tentèrent de rendre à mon âme un peu de sérénité.

J'avais entendu parler de spiritisme à Christania pendant mon enfance. Plus tard, expérimentant avec mon mari, j'obtins quelques phénomènes qui fortifièrent ma croyance en un quelque chose que nous ne pouvons encore comprendre, et qui touche au domaine de la mort.

La pensée qu'il pouvait y avoir un pont conduisant le croyant vers ceux qui l'ont précédé de l'autre côté du tombeau me poursuivait sans cesse. Pendant plusieurs années je ne fis aucun progrès dans mes recherches. Ce n'est qu'après quinze ans que j'appris par un médium, que mon mari pourrait tenir la parole donnée à son lit de mort — de communiquer avec moi s'il y avait survie.

C'était à Berlin, où je fis la connaissance de Mme Tœpfer. Je n'oublierai jamais ma première séance avec cette dame qui est un excellent médium à trance. Mon mari s'incarna en elle et ses premiers mots furent « Enfin ! Enfin ! » puis il me causa si affectueusement que j'en fus plus heureuse que je ne saurais le dire

Une année plus tard j'eus une séance avec Mme Demmler à Brunschwick. Mon mari m'adressa encore la parole et me donna une rose. Depuis cette époqne j'assistai souvent à des séances à Dusseldorf, à Rome, à Cologne, mais mon plus grand désir demeura de voir de mes yeux une matérialisation. Ce vœu ne tarda pas être exaucé, je fus invitée à Gothenbourg.

Ce qui se passa, chez M. Filder, à une séance avec le médium Mme d'Espérance, fut pour moi si probant que je considère comme mon devoir de le publier. C'était le 25 novembre 1895 au soir, nous étions quinze personnes réunies chez M. Fidler, dans sa salle à manger très bien éclairée; entre les deux fenêtres avait été ménagé un petit cabinet tendu de draperies sombres. Nous visitâmes tous ce cabinet, qui fut trouvé entièrement vide. Une dame de Stockholm remit alors au médium un écran brodé ainsi qu'une petite table et ces deux objets furent placés dans le cabinet.

Mme d'Espérance s'assit en dehors de ce cabinet et se mit à causer avec les personnes qui formaient le cercle ; elle était habillée de blanc et se détachait nettement sur le fond sombre du cabinet. La lumière fut baissée, une des assistantes récita des vers, puis M. Fidler joua une mélodie sur son harmonica. J'étais assise à quelques pas du médium, ce qui me permettait de m'assurer sans cesse de sa présence.

Un bruit étrange se fit entendre dans le cabinet, nous vîmes apparaître la petite table et l'écran, puis à côté du médium s'éleva quelque chose qui ressemblait à une draperie blanchâtre et lumineuse. Cette masse vaporeuse prit d'abord une forme cylindrique, puis en s'élargissant et en s'allongeant se transforma en une forme humaine, couverte d'un voile entièrement blanc.

Ce fantôme vint près de l'endroit où j'étais assise, mais il se retira brusquement. Peu après cette retraite inattendue le médium demanda : « Y a-t-il ici quelqu'un qui s'appelle Tony ? » Je m'annonçai et M. Fidler me prenant par le bras me conduisit devant le cabinet. L'esprit se rapprocha encore plus du cabinet et je le suivis. Je sentis alors mes deux joues saisies entre des mains parfaitement formées, caresse qui était toute particulière à mon mari de son vivant et qu'il me faisait souvent ; je constatai que ces mains étaient longues et douces, en tout point pareilles aux siennes. Je me sentis indiciblement heureuse et toute crainte s'évanouit en moi. Je jetai alors mes bras autour de son cou et eus la sensation d'être enveloppée d'un voile délicat, d'où s'échappait une odeur toute spéciale rappelant à la fois la violette et la moisissure, mais subitement cette apparition fondit dans mes bras ; la force du médium était probablement épuisée ; je tendis les bras en avant, j'entrai dans le cabinet, je cherchai l'apparition, mais en vain, le cabiuet était entièrement vide.

Mon vœu le plus ardent était réalisé, j'avais pour ainsi dire touché de

la main l'existence des Esprits. J'étais presque paralysée par la joie et pleine de confiance, je retournai à ma place dans l'attente de ce qui pourrait encore se passer.

Diverses autres matérialisations eurent lieu et furent reconnues par quelques assistants, un jeune enfant vint et joua de la cithare. Après la séance Mme d'Espérance me déclara qu'elle avait entendu distinctement l'Esprit prononcer le nom de Tony, un petit nom d'amitié qu'aucun des assistants ne pouvait connaître, et qu'il l'avait répété avec une certaine angoisse comme s'il craignait que je ne l'entendisse point. La Baronne Peyron, qui occupait la chaise la plus proche du médium, me certifia avoir vu l'Esprit se tenir debout entre elles deux et son profil se détacher sur une fenêtre derrière laquelle brûlait un bec de gaz : elle me décrivit mon mari trait pour trait. Mlle Fidler, assise auprès de la baronne sur une petite chaise, avait touché le voile qui enveloppait l'apparition de mon mari, elle déclara que ce voile était en soie avec des fleurs brodées.

Si ces lignes peuvent apporter une consolation à ceux qui sont dans le deuil, en leur prouvant qu'il n'est pas impossible à nos morts de revenir pour quelques instants sur la terre, j'en ressentirai une joie très vive. »

Aksakof s'imposait comme un devoir de vérifier scrupuleusement tous les phénomènes médianimiques, qui lui paraissaient propres à consolider sa conviction ; il posa à Mme Bille-Dahl une série de questions et de contre-questions au sujet de cette séance. Celle-ci y répondit point par point. Il pria les assistants les plus en vue, le chancelier de Krogh de Copenhague, la baronne Anna Peyron, M. Ericsson et d'autres de lui transmettre une relation écrite de la dite séance ; il agit de même avec la médium et c'est l'ensemble de ces documents, qu'il publia dans une brochure très intéressante.

D'après les rapports de la baronne Peyron, de Mme et Mlle Fidler, qui étaient assises de chaque côté du médium, l'Esprit se serait montré le visage découvert pendant les premiers instants ; les descriptions qu'elles ont faites chacune de leur côté sont remarquables de précision ; les détails qu'elles donnent rappellent entièrement les traits de M. Bille-Dahl. Ces mêmes témoins ont entendu l'Esprit articuler péniblement le petit nom de Tony à plusieurs reprises ; ce fait de parler qui a été si rarement constaté dans les annales du spiritisme avait évidemment épuisé une quantité notable de la force du médium. Cela explique qu'au moment où Mme de Bille-Dahl s'est approchée, la figure n'étant plus entièrement matérialisée, l'Esprit ait préféré se recouvrir d'un voile.

Dans une de ses réponses au questionnaire d'Aksakof, Mme de Bille-Dahl explique que, voulant toucher de ses mains le visage de son mari, elle ne trouva « qu'un visage sans barbe et imparfaitement formé » et qu'elle les

laissa tomber autour du cou ; elle insiste par contre sur la matérialisation, parfaite des mains, aux doigts effilés, qu'elle reconnut aussitôt pour celles de son mari.

Ce fait de matérialisation du torse avec une tête à moitié dématérialisée me semble digne de la plus grande attention, car à ma connaissance il n'y a que Katie King qui nous ait offert semblable phénomène.

Examinons aussi avec attention cette dématérialisation subite, cette évaporation instantanée du fantôme. M. Fidler, dans sa relation à Aksakof, rapporte bien, en effet, qu'à ce moment précis de la séance, Mme de Bille-Dahl est entrée dans le cabinet et qu'elle n'a rien retrouvé de l'apparition, qui, une demi-minute auparavant, la tenait dans ses bras. Nous connaissons bien quelques cas, quoique rares, de dématérialisations de mains dans les mains mêmes d'un assistant, cités d'après Crookes dans les « Psych. Studien » d'avril 1894 et par Montorgueil dans la *Chronique Médicale* du 15 mars 1897, mais aucun corps entier : Katie King se désagrégeait toujours derrière le rideau et non pas à la vue de tous les assistants dans une lumière suffisante.

Il est à souhaiter que les groupes d'étude, qui ont le bonheur d'avoir un médium à matérialisation, s'inspirent de ce mode de faire d'Aksakof, afin d'avoir des rapports circonstanciés et précis de leurs séances ; ces relations-là seules ont une valeur et aident à l'avancement de notre cause, toutes les autres, et elles sont innombrables, ralentissent le progrès du spiritisme.

EM. MAGNIN.

LA THÉORIE DU Dr HUDSON

LA LOI DE LA SUGGESTION. LE SUBJECTIF ET L'OBJECTIF

Quand on est plus soucieux de défendre une théorie que de découvrir la vérité, il n'y a point d'absurdités qu'on ne dise, point de subterfuges auxquels on n'ait recours. Craignant de perdre son autorité et son prestige, la science, quoiqu'entourée de lumière, passe à côté de la vérité qui se manifeste de toutes parts et dédaigne de la reconnaître; elle invente des systèmes plus ou moins ingénieux; elle entasse Pélion sur Ossa et ne peut pas comprendre qu'en voulant rompre le lien intime qui existe entre le subjectif et l'objectif, elle détruit le principe de la solidarité qui fait de l'univers un grand pont.

— Les disciples de Mesmer, tout en s'occupant de l'agent de la vie, n'osent pas remonter des effets aux causes, de la force vitale *à l'âme*, et n'ont pas le courage logique de franchir le seuil du monde des esprits. — Pour eux toute communication avec ce monde cesse à la mort; tous les

phénomènes psychiques qui se manifestent ne sont que des effets physiques qu'on explique par la télépathie, la clairvoyance ou la suggestion. — L'entité subjective est le *Vrai Ego*; elle est douée de pouvoirs qui, sous l'influence de la suggestion, sont la source unique de tous les phénomènes spirites connus.

Telle est l'idée fondamentale qui a servi à l'auteur de « la loi de la suggestion », le Dr Hudson, pour combattre la doctrine spiritualiste. Ecrit avec un talent incontestable, cet ouvrage a soulevé dans les deux camps, les « pro » et les « anti » spiritualistes, une polémique des plus vives ; mais, comme tous les écrivains qui sont plus préoccupés de faire valoir leurs propres opinions et qui ont négligé d'étudier la question sous son point de vue réel, en ne considérant que le côté matérialiste, la théorie du Dr Hudson pèche par la base et manque de consistance.

Il veut bien admettre que les médiums sont, en règle générale, honnêtes et que les phénomènes qui se produisent par leur intermédiaire sont réels; mais il rejette absolument l'intervention d'un agent invisible et attribue aux suggestions émanant des personnes présentes et à l'auto-suggestion, tous les faits psychiques quelconques. Il prétend que la faculté de mouvoir des corps lourds, de produire des sons, de lire la pensée des personnes présentes ou absentes est latente dans l'esprit subjectif. L'esprit, dit-il, est toujours susceptible de suggestion, soit que la chose suggérée soit vraie ou fausse. — Une telle présomption n'a point d'égale. — Il est évident que le Dr Hudson est incapable de démontrer et d'expliquer que les phénomènes produits ne sont pas l'œuvre des Esprits, quand les conditions qu'il suppose exister, n'existent pas. — Dans les temps anciens, comme de nos jours, l'histoire est pleine de faits psychiques où l'incompétence de la suggestion saute aux yeux.

Pour n'en citer qu'un, qui est connu de tous, j'ouvre « le livre de Matthieu, au chapitre XVIIe, où se trouve décrite l'histoire de la transfiguration du Christ sur la montagne. — « Pierre, Jacques et Jean étaient avec le Maître. Des influences célestes vinrent animer les trois disciples et le Christ se transfigura en leur présence. Puis, aussitôt, on vit apparaître Moïse et Elie, qui parlaient avec Jésus. »

Voici donc deux hommes morts depuis des centaines d'années, en possession de leurs facultés objectives et qui viennent converser avec Jésus.

Je défie le Dr Hudson de nous prouver, avec toute sa science, que les révélations contenues dans la Bible sont autres que des révélations de vérité faites par l'esprit des hommes. Dans maints passages, on lit que « l'ange du Seigneur s'est révélé » ou que « Dieu parla par la voix de ses anges », témoignant ainsi que des êtres spirituels nommés « anges », se manifestèrent aux hommes pour leur faire connaître sa volonté.

Je pourrais multiplier les exemples du même genre et prouver l'histoire en main, que les traditions sacrées de tous les peuples tirent leur origine d'une révélation plus ou moins directe, ou d'une communication spirituelle

quelconque, que le spiritualisme, comme on l'a dit, « n'est pas seulement la véritable base subjective du sentiment religieux inhérent à la nature de l'âme, mais encore la base objective, l'unique source de toutes les religions historiques. »

Depuis plus d'un demi-siècle, le spiritualisme moderne confondant l'imposture et l'incrédulité, surmontant tous les obstacles, est venu affirmer, par des milliers de faits et chez tous les peuples du monde, la vérité de sa doctrine ; il a démontré que les manifestations permanentes du monde invisible ne sont qu'une condition nécessaire de l'organisation de l'univers, le corollaire naturel de l'idée de Dieu, l'expression de la puissance de l'Esprit sur la matière.

L'inconsistance des arguments de « la loi de la suggestion » se montre à quiconque, sans parti pris, a su approfondir le sujet et l'a examiné sous toutes ses faces. L'auteur dit que cette entité subjective, qui est « le vrai Ego », possède un pouvoir qui participe de la nature et des attributs de l'Esprit divin, et qui démontre sa parenté avec l'omniscience. Ce semi-omniscient esprit, prétend-il, devient, par suggestion, la source réelle de tous les phénomènes spirites. Il accomplit des merveilles ; il est capable de lire comme dans un livre dans l'esprit des habitants des antipodes ; il peut produire des sons, faire flotter dans l'air, comme des plumes, les objets les plus lourds.

L'exemple extrait de son ouvrage, page 246, est un des plus remarquables. Le fait se passe en Amérique. Certain jour, dans un des nombreux trains se dirigeant vers la Floride, un nègre était endormi dans un coin d'une des voitures, lorsqu'il fut subitement réveillé par des cris répétés trois fois : Arrêtez ! arrêtez ! arrêtez !

Prompt comme l'éclair, l'égo s'échappa de son enveloppe obscure et se rendit à l'endroit où le danger était signalé. Il constata que d'immenses masses de rochers se projetaient en saillie sur la voie ferrée, et à l'aide d'un calcul de hautes mathématiques inconnu de l'esprit objectif des mortels, il découvrit que, dans l'espace d'une heure vingt-sept minutes et quatre secondes, la force d'attraction des particules du rocher serait détruite au moment même du passage du train, qui serait anéanti sous ses débris.

Ici, nous faisons une pause et nous demandons qui a hypnotisé ce nègre et fait extérioriser son ego pour qu'il puisse accomplir un trait aussi remarquable ?

Suivant la théorie du docteur, le subjectif ne sait rien et ne fait rien que sous l'influence suggestive d'un esprit objectif ; cela peut être le sien ou celui d'un autre. Mais qui donc au monde savait que cette masse de rocs, en saillie sur la voie, serait détruite exactement une heure et demie après que l'alarme fut donnée au nègre et tomberait sur un train de passage ?

Le docteur garde le silence sur cette question, et se sentant acculé dans une impasse d'où il ne peut sortir qu'en avouant sa défaite et son incapacité de donner une réponse satisfaisante, il appelle à son secours la clair-

voyance et fait croire à l'extériorisation temporaire de l'Ego du nègre, persuadé qu'il est que nul ne s'apercevra de l'inconsistance de son explication ; car les facultés latentes de la clairvoyance et de la clairaudience de l'âme peuvent être réveillées, et l'Ego délivré de ses liens physiques, rien que par hypnotisation. Mais, qui ou quoi a hypnotisé le nègre ?

Dans cette analyse succincte et rapide que je viens de faire, je n'ai eu pour but que de mettre en évidence l'inanité des théories qui, méconnaissant les forces spirituelles qui agitent le monde visible, veulent en exclure la puissance divine, cette pure intelligence qui met tout en mouvement, qui est l'auteur et le lien de tout ce qui existe et dont la Providence a établi des rapports réciproques entre tous les êtres de l'Univers.

Le monde matériel n'est que l'image, le reflet ou l'ombre du monde invisible des causes, et nulle doctrine autre que le spiritualisme ne peut expliquer les phénomènes variés de la psychologie.

Le spiritualisme, c'est cette lumière divine, cette étincelle de l'esprit de Dieu qui éclaire tout homme venant au monde, et comme l'a dit Lamennais, c'est cette grande religion, immuablement une, aussi ancienne que le genre humain, aussi invariable dans ses bases essentielles que Dieu même, qui réalisera parmi les hommes une plus vaste unité que le passé ne pouvait concevoir.

Professeur C. MOUTONNIER.

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

PAR LES AUTEURS DES *Origines et des fins.*

Septième Entretien.

Amis, lorsque les fluides inférieurs ont atteint leur plus haut degré d'épuration, ils servent d'enveloppe fluidique aux Dualités reconstituées, travaillant sur les mondes lumineux à la pénétration de leurs parcelles afin de se transformer en Unités et pouvoir entrer dans le deuxième degré de l'Infini.

En traversant le premier degré les Unités se dépouillent de leur enveloppe qui sert à former de nouvelles Dualités composées de parcelles de *volonté* et de parcelles d'*Idéal.*

Désireuses de pénétrer à leur tour au centre du foyer de lumière et d'amour qu'elles ont entrevu, les Dualités se décident à entreprendre la longue et douloureuse traversée de l'Espace. Elles partent conscientes et résolues, mais la divergence de leurs vues ne tarde pas à produire le choc terrible qui les éparpille en innombrables parcelles s'enfonçant, apeurées, dans les sombres profondeurs de l'immensité.

Attirés par leur lumière et leur chaleur les mornes atomes accourent s'unir à elles et leur ensemble constitue le double élément spirituel et matériel, dont se forment les mondes nouveaux. Sur ces mondes, tout en travaillant à leur progrès personnel et à la reconstitution de leurs Dualités, les parcelles s'emploient à la tâche ingrate et pénible d'épurer la matière, de la transformer, de la fluidifier afin de préparer des âmes pour les âges à venir. Ces aperçus vous font comprendre le grand principe de la loi solidaire qui régit tous les Êtres : Le service que d'autres nous ont rendu en nous faisant émerger des bas-fonds de la matière nous devons le rendre à notre tour et nous sommes tenus de travailler pour les humanités futures comme les humanités, nos devancières, ont travaillé pour nous.

Huitième Entretien.

Amis, dans leur fuite éperdue à travers l'immensité, les Dualités éparpillées rencontrent les fluides lourds dont l'Espace est rempli. Ces fluides s'attachent aux parcelles et leur forment une enveloppe qui atténue l'intensité de leur flamme, ce qui permet aux atomes de s'unir à elles sans danger.

Ayant été produits par des humanités imparfaites, ces fluides sont imparfaits. Ils renferment en eux les germes du mal et les tendances mauvaises des passions qui les ont engendrés.

Entraînés sur les mondes nouveaux ils se développent au contact des parcelles dont les forces divisées ne peuvent réagir contre leurs forces brutales et aveugles.

Ce sont ces puissantes énergies dont le déchaînement ne connaît ni frein, ni loi qui sont cause des bouleversements et des cataclysmes des premiers âges et à qui sont dus les instincts féroces et carnassiers des races animales primitives.

Ceci vous explique l'existence du mal et de la souffrance sur la terre bien avant l'apparition de l'homme et le désir qui pousse les parcelles à reconstituer leurs groupements afin de rendre les forces du bien capables de neutraliser et détruire peu à peu les terribles forces du mal.

A ces causes premières qui, plus réelles que la boîte de Pandore, ont, à l'origine des temps, déchaîné sur la terre les plus tristes fléaux, il faut en ajouter d'autres. D'abord, la lourdeur de la planète qui la tient trop fortement inclinée sur son axe, occasionnant, par ce fait, les pénibles souffrances des hivers rigoureux et des étés brûlants. Ensuite, l'ignorance qui vous fait de la mort un épouvantail, qui vous cache les consolantes espérances de l'avenir et sème, parmi vous, la discorde et la haine, fruits malheureux d'un fanatisme étroit et borné. Enfin les vices et les passions humaines qui alimentent les sources du mal, dont l'égoïste satisfaction s'obtient au détriment d'autrui et par qui sont engendrées la plupart des maladies mentales et physiques.

Telles sont, en résumé, les causes multiples des maux qui pèsent d'un poids si lourd sur l'enfance des mondes et la jeunesse des humanités.

Neuvième Entretien.

Amis, ceux d'entre vous qui suivent avec attention nos entretiens se demandent pour quelle raison nos enseignements ne sont pas donnés d'une façon plus claire et surtout plus précise ? Ils ne se rendent pas compte de la difficulté que nous éprouvons à transmettre notre pensée au cerveau d'un médium, ni de l'effort que celui-ci est obligé de faire pour traduire notre inspiration sous une forme accessible à tous.

Les vibrations subtiles qui la portent au mental de l'Incarné ne rencontrent pas toujours chez lui des vibrations assez analogues pour que la transmission de la pensée puisse se faire sans obstacle.

De plus, les fluides lourds, produits de son mental et qui l'entourent, altèrent et dénaturent souvent la pureté du rayon fluidique que nous lui transmettons.

Lorsque le progrès de votre spiritualité vous aura mis à même de savoir diriger le travail de votre mental, l'élévation habituelle de vos pensées vous permettra de recevoir, des plans supérieurs, une lumière plus pure, une vision plus claire de la vérité.

Mais, dès maintenant, les quelques notions qu'il nous est possible de vous donner sont suffisantes pour guider vos recherches et diriger vos études.

A nous aussi l'effort est nécessaire pour recueillir et coordonner les aperçus lumineux que nous font parvenir les Intelligences élevées qui, pénétrant plus avant que nous dans les immensités, essaient de nous en faire entrevoir les sublimes mystères et les incomparables merveilles.

Dans notre petit Univers, où la lourde matière impose encore ses funestes lois, rien ne s'acquiert sans peine. La sentence biblique « *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* » s'applique aussi bien à la nourriture spirituelle qu'à la nourriture corporelle et le pain de Vérité dont nos âmes sont avides ne s'obtient pour tous, incarnés ou désincarnés, que par le travail et l'effort.

Dixième Entretien.

Amis, nous vous avons dit que le travail des parcelles, au début d'un monde, se trouve entravé par les forces inférieures qui opposent à leurs efforts une aveugle résistance.

Au cours des âges, par le fait de leurs groupements plus complets, les parcelles essaient de faire contre-poids à cette résistance et dès lors commence la terrible lutte entre le bien et le mal ; lutte qui ne prendra fin que par le triomphe de la volonté forte et pondérée sur les instincts bas et mauvais.

Au sein de ce combat perpétuel les forces spirituelles grandissent, la

conscience se développe, les sens et les organes se perfectionnant donnent à la vie une intensité de plus en plus sensible. L'heure vient enfin où les sens internes, sortant de leur apathie, rendent les Êtres capables de répondre aux vibrations du fluide éthéré.

Le foyer d'intelligence et d'amour qui gît au centre des âmes, n'étant plus obscurci ni étouffé par les fluides lourds et opaques, se dilate au contact des forces externes correspondantes et projette autour de lui le pur rayonnement de sa lumière qui éclaire et pénètre toute chose.

Alors la nature livre ses secrets, la matière vaincue reconnaît dans l'Esprit rayonnant son maître souverain et, de progrès en progrès, de degré en degré, l'humanité s'avance pas à pas vers une vie toujours plus haute, plus libre, plus consciente.

Onzième Entretien.

Amis, le premier bien que procurent à l'Incarné les effluves puissants de la vie supérieure est le don d'une paix profonde que rien ne peut troubler ni détruire. Les vaines agitations de la vie matérielle n'ont pas de prises sur le mental apaisé et c'est avec un calme parfait que l'âme envisage les événements qui lui apportent, tour à tour, la douleur ou la joie.

Le sentiment égoïste de sa personnalité s'effaçant peu à peu, elle se sent vivre de la vie de tous les Êtres, partageant leurs émotions, ressentant au fond d'elle-même les vibrations qui les agitent et lui donnent le contrecoup de leurs peines et de leurs plaisirs.

Alors grandit en elle le désir de développer les pouvoirs que lui révèle l'intuition intérieure, afin de les aider et de les soulager efficacement.

Dès que les sens internes commencent à fonctionner des obstacles et des dangers surgissent de toutes parts. Ce sont d'abord des visions de l'astral dont les monstruosités, plus apparentes que réelles, causent de l'épouvante et de l'effroi. Ensuite, des sons ou des paroles entendus qui induisent en erreur. Souvent aussi, une intuition fatale qui pousse à des démarches fâcheuses ou inutiles.

Les luttes produites par ces premiers contacts avec l'Invisible ne sont que le balbutiement des âmes qui s'éveillent et se trouvent aux prises avec les forces et les formes des vies inférieures.

Le temps et l'exercice mettent bientôt à même de surmonter ces premières difficultés et, après des efforts soutenus, on parvient à savoir utiliser les facultés merveilleuses que le *savoir* et l'*amour* développent dans les âmes pour leur progrès personnel et pour le bien collectif.

Douzième Entretien.

Amis, outre la paix et le calme de l'âme, les premiers battements de la vie supérieure vous apportent encore d'autres précieux dons.

Vous constatez peu à peu en vous les effets d'une protection aussi étendue qu'efficace. Vos souffrances sont allégées, vos épreuves adoucies. Une influence heureuse réduit la peine ressentie à sa plus simple expression.

La foi incertaine, le doute pénible font place à une certitude absolue, à une confiance inébranlable; certitude et confiance qui, reposant sur les bases solides de la connaissance et du savoir, vous font envisager la mort et l'audelà sans crainte et sans effroi.

Les facultés de l'entendement voient leur champ d'action s'élargir. L'intelligence perçoit de mieux en mieux les vastes perspectives et les merveilleuses possibilités d'une vie toujours grandissante. La pensée s'élève à des hauteurs inconnues et dans l'imagination se reflète l'image, toujours plus nette, de l'idéale perfection que nous devons tous atteindre.

Le cœur, à son tour, subit d'heureux changements. Échappant aux murs étroits qui l'enserraient, murs formés par un égoïsme séculaire, il apprend à répandre autour de lui les trésors de son amour et à servir de canal aux forces divines pour secourir et consoler les souffrants et les malheureux.

Ces faveurs précieuses ne sont que le prélude des surprises ineffables que vous ménage sa vie supérieure, vie dont le développement progressif fera de vous des Êtres glorieux, vainqueurs de la souffrance et de la mort et devant qui les voiles se déchirent et les voies s'ouvrent sur la terre et dans les immensités.

Conclusion.

Amis, au seuil de la vie supérieure où commencent à arriver les plus avancés parmi vous, des conseils s'imposent et des avertissement sont nécessaires.

Que servirait d'entrevoir les possibilités d'un état de vie meilleur si la connaissance des moyens à employer pour y atteindre vous faisait défaut?

Le fluide éthéré, en pénétrant dans vos âmes, vous apprendra à profiter de ces moyens pour accélérer votre progrès et votre avancement moral.

Ouvrez donc les portes de votre intelligence et de votre cœur à ce fluide divin qui, depuis si longtemps, y frappe vainement. Que ses vibrations puissantes parviennent enfin à éveiller les échos endormis qui doivent y répondre et vous donner l'intuition de vos pouvoirs latents.

Échappant à la domination tyrannique des forces inférieures, vous allez passer sous le joug doux et léger des forces supérieures. Pour hâter l'heure heureuse de la délivrance il faut recourir à la prière et appeler sans cesse à vous ceux qui peuvent vous secourir et vous aider.

Il faut aussi vous habituer à vous oublier vous-mêmes; à reporter sur les autres l'intérêt attentif et soutenu que vous accordiez jusqu'ici à ce qui vous touchait personnellement.

Vous devez apprendre à vous concentrer intérieurement, non pas à la façon des êtres égoïstes qui rapportent tout à leur moi personnel, mais afin

d'étudier le fonctionnement de vos éléments fluidiques pour diriger leur travail et le rendre fructueux.

Dans ce but, il faut exercer sur votre mental un contrôle rigoureux pour en exclure, non seulement les pensées mauvaises et malveillantes, mais même les pensées vaines et futiles.

Il faut analyser vos impressions pour y démêler l'inspiration lumineuse et féconde.

Il faut apprendre à reconnaître la source des inspirations et des pressentiments qui vous dévoileront l'avenir d'une façon toujours plus claire et plus précise.

Enfin, il faut chercher en vous-mêmes les lumières et les forces qui vous sont nécessaires pour aider, soulager et consoler les enfants pauvres, souffrants et malheureux de la grande famille humaine.

Ce travail préparatoire donnera l'essor aux puissances qui résident en vos âmes à l'état latent. Il permettra aux forces divines qui gisent au plus intime de votre être d'entrer en rapport avec les forces extérieures correspondantes et de mettre en activité vos organes et vos sens internes.

Alors, les facultés de l'intellect s'exerçant sur un plan plus élevé que le niveau habituel, trouveront un champ d'activité plus étendu et s'ouvriront à des conceptions nouvelles, toujours plus grandioses.

L'intelligence, devenant un foyer de lumière, servira de phare conducteur aux âmes balottées par les remous de la vie matérielle et les guidera vers le port.

Le cœur, envahi par les émanations divines du fluide éthéré, se transformera peu à peu en un centre rayonnant qui projettera, sur les cœurs blessés et meurtris, les effluves bienfaisants de l'amour qui réchauffent et consolent.

Le commerce avec l'Invisible, entravé à l'heure actuelle par les fluides lourds qui entourent le mental des humains, deviendra plus facile et plus fructueux.

Incarnés et Désincarnés, unis dans le noble labeur des recherches communes, s'avanceront la main dans la main, d'un pas plus rapide et plus sûr, vers les régions bénies d'où les ténèbres sont exclues et où les âmes se pénètrent dans la *lumière* et dans l'*amour*.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Dieu !

Ah ! ne venez pas dire aux pauvres créatures
Que leur Dieu et leur foi sont de vaines figures
Que l'usure et les ans détruisent chaque jour...
A ces propos cruels, je veux demeurer sourd.
Avez-vous donc trouvé dans vos pensées amères,
Un Dieu plus parfait que celui de nos mères ?...
Ce Dieu sublime et bon, cet idéal rêvé,
N'est-ce pas dans leurs cœurs que vous l'avez trouvé ?...
N'est-ce pas la vertu, la paix et la sagesse
Que contenait ce nom de force et de tendresse ?
Et qui rendait si doux ce front pur incliné ;
Si grave, son regard ; si tendre, son baiser !...
Car, on doit de l'effet remonter à la cause,
Si l'on veut pénétrer le secret d'une chose,
Et nous voyons ici ce merveilleux lien.
Du Dieu vrai qui produit et inspire le bien.
Que sert de définir ?... la parole s'envole...
Seul le fait sert de preuve à celui qui contrôle.
Mais, vous voulez douter envers et contre tout...
Le doute est un fléau qui vous meurtrit le cou...
Ah ! laissez ceux qui croient en un Maître suprême
Echapper aux tourments du doute et du blasphème,
Et s'ils ont trouvé Dieu dans le fond de leur cœur,
N'ont-ils pas mieux que vous le secret du bonheur ?
Car, l'esprit affranchi de la croyance sainte,
C'est un homme enfermé dans un noir labyrinthe,
Qui se meurtrit le front, à l'obstacle rivé,
Et meurt, cherchant toujours, sans avoir rien trouvé,
Oh ! qu'ils sont malheureux ceux qu'accable le doute...
Ils n'ont pas de flambeau pour éclairer leur route ;
Ils s'en vont en tous sens et par tous les sentiers
Sans reposer jamais leur tête, ni leurs pieds ;
Sans trouver le levier, sans trouver le symbole
Qui leur serve à la fois de guide et de boussole ;
Se brisant aux écueils de leur froide raison,
Et privés de chaleur, et privés de rayon...
De même, dans l'effort d'autres erreurs cruelles
On voudrait découvrir des formules nouvelles
Pour libérer l'esprit, le cœur, la volonté,
Les soustraire au devoir librement accepté,
Et les jeter ainsi dans une fausse voie
Où bien triste est l'amour, et bien triste est la joie.
Combien sont revenus de ce rêve trompeur
Le désespoir dans l'âme et le deuil dans le cœur...
Car, seul le nom divin peut illuminer l'âme...
La conscience de l'homme et l'honneur de la femme,
Sans lui, tous ces trésors sont détruits et foyer,

Bonheur, amour s'en vont, car rien n'est respecté.
Reculons donc au temps où l'homme embryonnaire
Percevait seulement l'instinct de la matière,
Et si ce sont ces lois qui dictent vos arrêts,
Renions franchement vingt siècles de progrès.
Ah ! rien est-il plus beau, dans sa clarté profonde,
De voir la loi de Dieu resplendir sur le monde ?
Et la fidélité sur un front jeune et pur...
N'est-ce pas la splendeur... et n'est-ce pas l'azur ?...
Le ciel voile à demi les fronts de ses étoiles;
Ils ne sont pas les seuls enveloppés de voiles :
La femme a si tôt fait de vite se flétrir,
La fleur de se faner, l'étoile de pâlir...
Ces fragiles trésors ont une sauvegarde
Quand un œil vigilant les couve et les regarde,
Quand brille au-desssus d'eux la lumière et le feu
Emanés de l'amour et du regard de Dieu !...
Et ce sont ces beautés que l'on voudrait détruire!...
Comment donc la raison trouve-t-elle à redire
A cette harmonieuse et antique splendeur,
Qui est tout à la fois la force et la douceur?
C'est le seul idéal qui mérite qu'on vive,
Le seul, en libérant la pauvre âme captive
Que le Christ enseignait en attirant à lui,
Le seul qui reste encore quand les autres ont fui...
Depuis bien des saisons je contemple la terre
Et tous ses éléments de vie et de mystère,
J'ai senti vivement la joie et la douleur,
Et j'ai connu le pire ainsi que le meilleur.
Mon âme est sans fiel, sans rancune, sans haine,
Au-dessus des débats et des luttes humaines;
Tout s'efface et pâlit un peu plus tous les ans...
Mais sur tous mes amours, sur tous mes sentiments,
Une image grandit au sommet de ma vie,
Et perce les brouillards où mon âme engloutie :
Comme un vaisseau perdu semble vouloir sombrer...
Tous mes amours éteints viennent s'y rallumer...
C'est ainsi que je sens mon âme libérée,
Certaine que le mot de notre destinée,
Celui de l'avenir au delà du trépas,
Ne se trouve qu'en Dieu ou ne se trouve pas.
Aussi, quand cesseront mes dernières fièvres,
Lorsque la mort viendra clore à jamais mes lèvres,
Elle y verra le sceau, tiède encor sous sa main,
De mon dernier espoir en ce nom souverain.
Et je l'emporterai, jusqu'au fond de la tombe,
Comme le seul réel parmi le plus grand nombre
Des amours qu'il me fut accordé de goûter;
Le seul qui m'enseigna ce qu'est l'Eternité.

SPERO

LE MANTEAU CHARNEL

La douleur est inhérente à notre nature passionnelle. Nous ne savons pas secouer le joug des sens. C'est nous-même qui nous la créons parce que nous caressons, dans notre despotisme sensuel, toutes les jouissances de nos désirs inférieurs.

Or, le mérite, pour nous, serait justement de ne pas satisfaire notre corps — ce *maître* si impérieux en tous ses commandements.

Lorsque le corps fait un appel à notre Etre Spirituel, exprime avec autorité son désir, son besoin d'obtenir telle ou telle chose, nous devons le raisonner si ce qu'il convoite est irraisonnable, n'est pas convenable — et non lui accorder, sans même réfléchir, ce qu'il demande. De la sorte, nous l'assouplirons déjà en lui créant la nécessité de l'attente, car lorsque l'âme résiste au corps, celui-ci n'est point aussi rebelle, aussi despote ; il l'est d'autant moins qu'il n'est que l'instrument et non l'Etre.

Donc, il est tout naturel que son action ne soit qu'une conséquence de notre volonté ; qu'il soit un serviteur et non le Maître dirigeant cette volonté. « *Tout notre Bien réside en ce résultat.* »

Le corps appelle, exige ! — Halte-là !... doit dire la véritable essence, je vais te répondre lorsqu'après réflexion j'aurai examiné, supputé, ce que tu me demandes. .

Si, au début d'une incitation — que le corps fait à l'âme — celle-ci sait conserver ses droits, le corps s'assouplira immédiatement en sentant son infériorité ; il deviendra alors un puissant auxiliaire de celle-ci pour l'aider à croître, et non plus un despote, comme il l'est toujours, lorsque l'âme abdique ses droits.

Donc, mes amis, voyez tous les fruits que peut donner cette lutte entre le corps et l'âme et agissez en conséquence.

Ne croyez pas qu'il soit si difficile de remporter la victoire. Notre Moi intérieur, la fine essence de notre Etre, nous y aidera si nous voulons bien prêter notre oreille à la voix qui nous parle.

Essayons : Un besoin inférieur nous sollicite-t-il? C'est un désir coupable, que nous impose la chair—pour une satisfaction passionnelle quelconque — et *il* nous actionne d'autant mieux qu'il touche nos fibres d'égoïsme, d'orgueil, de lubricité, ou toute autre de nos voies inférieures. N'acceptons l'attaque que prêt à la défense, c'est-à dire en nous soumettant chaque jour au critérium du *Connais-toi toi-même*. Ainsi armé, nous serons en bonne voie.

Oui, c'est l'ennemi qui nous touche, qui caresse notre sensualité quand

le corps ordonne, commande une satisfaction à notre Etre. Mais qu'est-ce que cela peut nous faire puisque nous sommes sur la brêche, bien en face de lui; que nous le connaissons, que nous l'avons prévu à l'avance? Soyons comme le soldat en campagne qui, bien armé, ne s'étonne point de rencontrer l'ennemi à l'entrée de la forteresse qu'il défend. Et, en ce cas, comme ce soldat, nous nous sentirons fort et ne craindrons nullement, *la mitraille.*

La mitraille, pour nous, hommes passionnels, c'est la fécondité de nos appétances sensuelles qui viennent torturer notre pauvre corps et qui vont le laisser mourant si notre Moi conscient, notre âme, ne cherche pas à le défendre contre le danger des passions.

Qu'aura-t-elle donc à faire cette âme en présence des dangers qui menacent à cette heure son compagnon de route, ce corps nécessaire à son stage terrestre? Elle devra redoubler d'efforts pour que la victoire reste à ce dernier. Et pour cela elle lui ordonnera de se taire, de garder le silence, afin de ne point attirer l'ennemi, c'est-à-dire les passions qui le guettent et attendent son cri d'appel. Elle sera victorieuse si, comme il est probable, le corps qui la sollicite s'assouplit à ses désirs de modération, si par les efforts de sa volonté, d'une volonté énergique elle le fait taire de suite, *tout de suite.* Mais, pour cela, il ne faut ni roucouler, ni s'attarder dans les voies inférieures. Il faut que cette âme-maîtresse aille, sans délai, se placer bien audessus de la matière, afin de lui envoyer les jets *aimantants* de ses feux solaires, seuls capables de disjoindre la puissance de ces forces inférieures.

Voyez le combat qu'il faut livrer aux passions! Mais ce combat est facile au début de la lutte, car alors l'âme domine le corps d'autant plus aisément que ce dernier n'a pas encore eu le temps de lui tendre ses rêts.

Mes amis, soyez, ainsi que je vous le dis, toujours prêts à cette lutte que votre corps livre chaque jour à votre âme ; soyez toujours sur la défensive et votre Maître charnel n'aura pas gain de cause. Je dirai plus, vous en ferez un être soumis, débonnaire, car à mesure, je vous le répète, que vous augmenterez la dose de votre puissance psychique pour l'annihiler, *lui* se courbera sous *elle*; il ne sera plus qu'un instrument docile, prêt à suivre les voies que vous lui ouvrirez pour exulter votre âme vers le suprême séjour. Ce corps, vous le reprendrez ensuite, quand bon vous semblera (comme vous reprendriez un instrument utile que vous auriez remisé en un lieu obscur), pour continuer votre mission terrestre.

Vous voyez donc que le corps, ainsi détaché dè notre Etre pensant, n'est point gênant, qu'il ne peut nous communiquer sa morbidesse et conséquemment la Douleur inhérente à ses fibres charnelles. Nous sommes, ainsi dématérialisés, semblable au voyageur qui, tenant sur son bras son large peplum, ne s'en sert que pour s'en couvrir en temps de pluie ou pour éviter tout contact malsain.

Le corps pour le voyageur terrestre, l'homme !... n'est, dans ce cas, que la couverture de son Etre, qu'il peut enlever et retirer selon les besoins de son âme ; oui, voilà ce qu'est l'enveloppe charnelle à l'Etre dématérialisé... Et conséquemment il ne peut, je le répète, étant ainsi détaché de Lui, lui communiquer aucune douleur puisque sa Douleur était dans ce manteau charnel duquel il ne se débarrassait point à cause de ses fortes attaches passionnelles, qui, comme des pointes aiguës, le clouaient à sa basse condition. Or, l'homme dématérialisé en est tout à fait et pour toujours débarrassé.

Médium : *Mme Potier.* *Un Guide.*

OMBRE VUE PAR UN CHIMISTE

Par A. Baugmart (*Psych. Studien*, juillet 1902. — Hans Lange est le nom du chimiste qui observa ce phénomène. Son père, Robert Lange, avait travaillé de longues années pour découvrir un nouveau mode d'éclairage, dont il se promettait merveilles. Il initia son fils à tous ses secrets et lui imposa l'obligation morale de continuer son travail, si un accident devait interrompre sa carrière. L'accident arriva sous forme d'une explosion qui étendit le malheureux inventeur mortellement blessé sur le sol. Il recouvra bien sa connaissance pendant une heure et donna encore ses instructions à son fils, puis mourut.

H. Lange, le fils, est, paraît-il, arrivé à produire cette lumière, qui est encore plus éclatante que celle de l'acétylène et il doit publier prochainement son procédé. Mais, lui aussi, a failli être la victime d'une explosion.

Un jour, il mit dans le réservoir une substance dont il ne connaissait pas exactement toutes les propriétés, puis il se retira dans la pièce à côté pour laisser marcher la réaction; cela, pour obéir à une prière de sa mère, bien qu'il fût intimement persuadé qu'aucun accident n'était à craindre. Il se proposait d'attendre dix minutes et s'occupa à fabriquer un petit cylindre avec une pièce de métal; il regarda à sa montre et déjà douze minutes étaient écoulées. Il jeta le petit cylindre et s'avança vers la porte qui était en bois et peinte en blanc. L'obscurité était venue sur ces entrefaites et la pièce était éclairée par une lampe électrique. Au moment où il se disposait à ouvrir la porte, il vit devant ses yeux, se détachant sur la porte blanche, *l'ombre d'un bras avec une main*, dont les doigts se dirigeaient vers lui comme pour l'empêcher d'entrer. Il recula involontairement et tourna la tête pour voir si l'ombre n'était pas projetée par le bras d'une personne qui se serait introduite à son insu. Il était seul ! Aucun objet entre la lampe et la porte ne pouvait produire cette ombre, qui se maintenait, tenace. Il avança son propre bras pour produire une ombre à côté de l'autre et alors seulement il remarqua qu'à la main de cette dernière manquait un doigt, tout comme il en manquait un à la main de son père (il l'avait perdu dans un accident en sauvant la vie d'un ouvrier pris dans un engrenage). Aussitôt l'ombre de cette main se mit à se mouvoir avec animation. Au même instant, une explosion formidable se produisit, jetant la porte sur le chimiste qui fut lancé à l'autre extrémité de la pièce. On vint le ramasser privé de connaissance, mais bien vivant, quoique écorché et les membres raidis. Il avait échappé à la mort grâce à cette ombre.

LA VIE NOUVELLE 3 mai 1903.

Les faits typtologiques sont-ils récents?

A la mairie de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) se trouve une collection de papiers et registres provenant d'un couvent de Récollets qui existait autrefois dans cette ville. Entre autres il y a là des livres de comptes sur lesquels un religieux inscrivait jour par jour les dépenses du couvent.

Or, sur le livre qui va de 1782 à 1785, à la date du 1er mars 1784 est inscrite la note suivante :

« Lundy, la nuit, j'entendis trois coups dans ma chambre auprès de mon lit. »

Cette note, dont j'ai scrupuleusement respecté l'orthographe, n'est accompagnée d'aucun commentaire.

S. H.

Conférence de M. Gabriel Delanne à Nantes.

Le samedi 25 avril, à 8 heures du soir, M. Gabriel Delanne faisait à la salle des Sociétes Savantes à Nantes, une conférence sur l'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Plus de 600 cartes avaient été distribuées et la salle était déjà comble avant l'heure fixée.

L'auditoire a écouté avec la plus grande attention cette intéressante conférence qui s'est terminée à 11 heures au milieu des plus vifs applaudissements.

L'orateur a été présenté par M. Ferré, ingénieur en chef des ateliers et chantiers de la Loire, qui a prévenu l'auditoire que, après la conférence, M. Delanne se tiendrait à la disposition des personnes qui désireraient lui poser quelques questions ou lui demander quelques explications complémentaires.

M. Delanne a parlé des croyances des premiers siècles de l'humanité, puis de la disparition, morceau par morceau, des primitifs échafaudages théologiques, à mesure que la science faisait connaître à l'homme sa véritable situation dans l'Univers.

Arrivant à l'éclosion du spiritisme, il y a un demi siècle environ, l'orateur dit comment on est arrivé, avec des méthodes précises, à résoudre la question, en démontrant que l'âme humaine est une réalité qui peut témoigner de sa présence pendant la vie et après la mort. « Les spirites ont institué des séries d'expériences. Par leurs procédés, ils ont implanté cette certitude : que l'âme peut voir à distance, alors que les sens sont annihilés, que l'âme peut envoyer sa pensée à distance, peut influer sur certaines personnes appelées médiums, et les influencer pour les faire agir, soit par l'écriture, soit par la table, de manière à transmettre sa pensée.

Cette théorie, comme les choses nouvelles, a eu de la peine à se frayer un chemin dans le monde. Les pauvres spirites étaient en proie aux railleries et aux calomnies des matérialistes et même des spiritualistes, car le spiritisme a une originalité : Il donne sur l'âme des connaissances que nulle philosophie n'avait jusqu'alors acquises. Il les donne avec une telle certitude que l'évidence s'impose. »

M. Delanne ajoute que les spirites ont conquis tant d'adeptes, que les savants officiels ont été obligés de s'occuper des phénomènes du spiritisme ; qu'ils ont créé un Institut qui comprend les plus grands noms, fondé dans le but de faire des études sur ces phénomènes et les contrôler. Cette initiative avait été prise précédemment en Angleterre, où la société des Etudes psychiques compte dans son sein des Membres de l'Institut royal d'Angleterre tels que W. Crookes, Russel Wallace, le professeur Barrett etc.

Camille Flammarion a pris de son côté la décision de faire une enquête et il a publié l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, ouvrage relatant une quantité de phénomènes très remarquables.

M. Delanne a parlé ensuite des phénomènes télépathiques, des apparitions vues en même temps, par plusieurs personnes et même par des animaux qui sont pris parfois de terreurs folles ; des expériences avec Eusapia Paladino, de celles du colonel de Rochas sur l'extériorisation, de celles d'Al. Aksakof et des photographies spirites obtenues par l'illustre naturaliste Russel Wallace, etc.

En relatant tous les faits qui précèdent M. G. Delanne a fait passer sur l'écran lumineux de nombreuses photographies ayant trait au soulèvement des tables, au dédoublement de l'être humain, au dégagement des forces psychiques et aux apparitions de personnes décédées, avec explication pour chacune d'elles.

Les remerciments adressés par M. Ferré à M. Gabriel Delanne ont été couverts d'applaudissements et beaucoup d'assistants se sont empressés de venir complimenter et féliciter le conférencier.

Société d'Etudes Physiques de Lille.

Les prochaines séances expérimentales de la *Société d'Etudes Psychiques* auront lieu à Paris, dans la troisième semaine de juin. Elles seront consacrées à des *Expériences de Lucidité*, avec un sujet qui a déjà donné des preuves d'une clairvoyance remarquable. Des personnes étrangères à la Société pourront y être admises moyennant une cotisation de 10 francs.

Le nombre des admissions étant limité, adresser les demandes à M. le Président de la Société d'Etudes Psychiques à *Lille*.

OUVRAGE SPIRITE EN ARABE

Nous avons reçu la première partie manuscrite, en langue arabe, d'un ouvrage sur le spiritisme qui doit former trois volumes.

Le premier est composé des cinq parties suivantes : 1° L'historique du spiritisme. 2° Preuves de l'existence de l'âme par les phénomènes de l'intelligence, de la mémoire, du somnambulisme naturel, du magnétisme, de l'hynoptisme. 3° Preuves de l'immortalité de l'âme par les phénomènes spirites, avec exposition et explication des diverses médiumnités, évocation des esprits et questions qu'on peut leur adresser. 4° Du périsprit, sa nature, sa composition, preuves de son existence, ses

matérialisations. 5° Procès de la doctrine spirite, d'après les enseignements du Maître Allan Kardec, avec réfutation des objections de l'Eglise, et rénovation sociale, religieuse et scientifique par le spiritisme. — Conclusion.

Ce travail est appuyé sur les témoignages et les travaux des savants modernes tels que W. Crookes, Zœllner, Wallace, Aksakof, Dr Gibier et ceux des principaux nouveaux maîtres en spiritisme.

L'auteur n'ayant pas les moyens de subvenir aux frais qu'exige la publication de cet ouvrage, le propose au zèle d'un spirite charitable qui voudrait bien s'en charger et qui bénéficierait seul du profit de la vente. Il pourrait être imprimé en Egypte, qui est le seul pays arabe où existe la liberté de la presse.

Outre le mérite qu'il y aurait à collaborer à une œuvre si humanitaire et si profitable pour le pauvre pays d'Orient, éprouvé par tant de misères, il y aurait un profit matériel à retirer de cette entreprise, dit l'auteur, car il n'existe aucun ouvrage de spiritisme en langue arabe et, par conséquent, sa vente serait facile et très courante en Egypte, en Turquie, en Algérie et même en Arabie.

Le deuxième volume contiendra la partie philosophique, et le troisième, la partie exclusivement morale.

Puisse l'appel de notre frère d'Orient être entendu, afin que son grand travail, tout de dévouement, ne soit pas perdu. Nous le souhaitons vivement. Il désire tout simplement éclairer ses pauvres frères et compatriotes, relever tant de courages abattus, consoler tant d'âmes déchirées par le doute et brisées par les injustices; coopérer en somme, quoique sous un pseudonyme éternel, à l'œuvre si grandiose de la révélation moderne.

Aux personnes qui le désireraient nous donnerons tous les renseignements complémentaires.

ERRATA. — Nous prions nos lecteurs de bien vouloir rectifier sur la revue de mai dernier, Poésie de Mlle *France Darget* « Les Trois Routes », second et troisième vers : (p. 283).

Sur son chemin jetaient les fleurs à pleine main;
Tous l'attendaient. Le monde était dans son destin.

treizième et quatorzième vers;

Qu'un seul geste de lui si souvent embrassa
Répondit : Je me nomme « Espérance » et passa

AVIS. — Le dimanche, 7 juin, à h. du soir, Mme O. de Bézobrazow fera une conférence sur ce sujet :

Du Féminisme spiritualiste et de l'Education de la Croyance, salle des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. — Entrée gratuite.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro prochain l'article de Mme Claire Galichon sur Anna Rothe, traduction du « Die Woche » de Berlin; la suite des articles : « l'Inspiration » de M. J. de Kronhelm; « Causeries sur l'Idée de Dieu » de Mme Diane Marest; « l'Idée de Dieu et Victor Hugo » très grand travail de notre collaborateur *Algol* qui a choisi dans l'œuvre posthume « Dieu » tout ce qui a rapport à nos croyances et il y avait ample moisson à faire.

Nous prions les auteurs d'excuser ce retard.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*).

Je restais quelques jours en proie à un profond découragement; des idées de suicide vinrent hanter mon cerveau et je regrettais amèrement de n'avoir pas succombé à mes grandes souffrances... Le remords de ma vie égoïste pesait lourdement sur ma conscience et aussi sur ma faiblesse physique.

Je restais dans ces idées jusqu'au dimanche, et comme je m'étais promis, ainsi que je vous l'ai dit,de vivre en bon chrétien, je me rendis au temple, à ce même temple, où tout petit m'avait si souvent conduit le bon Fleycher. Je m'unis de mon mieux aux prières et aux chants des fidèles. Les souvenirs d'enfance se pressaient en foule devant mon esprit et chacun d'eux semblait me reprocher mon ingratitude obstinée pour ces êtres si bons qui avaient si dignement remplacé mon père et ma mère auprès de moi, auprès du malheureux orphelin!

... Des larmes de repentir sincères coulaient abondantes sur mes joues amaigries, sans que je songeasse même à les essuyer, car dissimulé dans l'ombre d'un pilier, je ne fus même pas remarqué. La cérémonie terminée je restais assis sur ma chaise, regardant passer devant moi les fidèles, afin de reconnaître quelque figure de connaissance. En effet, je vis passer, se dirigeant vers la sortie du temple, d'anciens amis de Fleycher également employés de la même maison, où mon pauvre oncle avait été si longtemps comptable; mais je n'avais certes nulle envie de me faire reconnaître d'eux. Tout à coup une femme en deuil, petite et boulotte, me frôla légèrement avec son long voile de crêpe ;elle se retourne,et je vois que c'est Mme Beder.

Malgré moi, son nom s'échappe de mes lèvres; la femme s'arrête et m'observe un instant :

— Pierre Nardhyn, s'écria-t-elle, quoi! c'est toi; ce n'est qu'au timbre de ta voix que je t'ai reconnu!

Je me levais interdit et troublé; la bonne dame me prit par la main :

— Tu es malade et malheureux, Pierre ; viens, sortons d'ici.

Je la suivis, et une fois dans la rue, je lui racontais brièvement mais avec sincérité ma vie, mes regrets et mon grand chagrin de n'avoir pu voir ma tante. Je n'osais demander à Mme Beder de qui elle portait le deuil? Elle comprit le regard que je jetais sur son long voile de crêpe!...

— Hélas, Pierre, répondit-elle, mon cher mari est mort, il y a à peine deux mois! Nous avons remis l'institution... et j'habite tout près d'ici avec trois de mes filles; viens donc partager, je t'en prie, notre repas de famille,

pauvre Pierre, nous causerons plus longtemps; ensuite mes enfants seront bien heureux de te revoir.

— Et votre David, demandais-je, est-il toujours marin?

— Non, il est marié, il a trouvé à s'occuper dans la maison de son beau-père à Berlin; il fait d'excellentes spéculations, il a beaucoup d'enfants; son épouse est une véritable perle! Puissent mes autres garçons être aussi heureux en ménage que mon aîné.

L'accueil cordial de cette famille me rendit un peu de courage. Mme Beder m'apprit en secret que Pierrette s'était retirée dans les environs de Cologne auprès d'une vieille parente de son mari, laquelle possédait une petite maison avec un jardin proche du fleuve, qu'à sa mort la dite parente devait laisser tout ce qu'elle possédait à sa nièce Fleycher.

Je me sentis un peu réconforté en apprenant que ma tante ne vivait pas seule et qu'elle habitait son pays de naissance, qu'elle aimait et dont elle m'avait souvent parlé.

— Ta tante te tient rigueur à cause du souvenir de son cher mari que ta conduite a beaucoup fait souffrir, mais dans le fond du cœur, je crois que Pierrette t'aime toujours; toutefois il ne faut pas que tu tombes inopinément chez sa vieille parente, avec qui elle vit; cette dame s'imagine que Fleycher n'est mort que par suite du chagrin que tu lui as causé... La dame est fort âgée, mon pauvre Nardhyn et lorsqu'elle sera morte, je pense que ce sera le moment d'aller implorer ton pardon...

Soudain mon parti fut pris et je le confiais à Mme Beder; j'allais pendant quelques années encore travailler et vivre avec une grande sagesse, afin de mettre de côté un capital, ensuite j'irai chez ma tante, lorsque la vieille parente de Pierrette serait morte et je donnerai alors à cette chère tante toutes mes économies pour augmenter son bien-être. Je me réconcilierai avec elle, ensuite, je la quitterais de nouveau pour naviguer; mais je lui écrirai souvent et recevrai de ses chères nouvelles; enfin lorsque le besoin de repos se fera sentir, j'irai vivre avec elle et rien que pour elle, afin de racheter, si possible, mon ingratitude.

Mme Beder approuva grandement mes résolutions et je pris congé d'elle et des siens, plein d'espoir et d'entrain.

(*A suivre*) M. A. B.

Nous donnerons dans le numéro prochain le compte rendu du dernier et très important ouvrage de Myers : *Human Personnality and its survival of bodily Death.*

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 7. 1er Juillet 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

Une chose dont on ne se doute guère, à coup sûr, c'est que la vie que mènent les habitants des régions moyennes de l'Astral ne diffère pas sensiblement — toujours d'après la doctrine que nous résumons rapidement — de celle que nous menons ici-bas, avec cette réserve, toutefois, que les Astraliens étant dépourvus de leur ancien corps physique ne sont soumis à aucun des besoins que comporte cet organisme matériel.

Autre particularité non moins singulière, c'est que les objets composés de

certains éléments de nature physique changent totalement d'aspect, alors qu'ils sont perçus par les sens spéciaux des habitants de l'Astral, si bien que telle forme, tel corps de notre terre demeureraient pour eux totalement invisibles.

En revanche, c'est d'une faculté de vision particulièrement complexe qu'ils sont doués, en ce sens qu'ils ne voient pas seulement comme nous, un seul aspect des choses, mais plusieurs simultanément. C'est ainsi que toutes les particules intérieures d'un corps solide sont aussi parfaitement perçues par eux, que le sont celles qui en constituent sa surface. Telle est la caractéristique générale de la vision des Astraliens que l'on a parfois appelée « vision de la quatrième dimension. »

A cette faculté visuelle, s'ajoute cette autre particularité, que les êtres qui en sont doués perçoivent des substances qui, bien qu'entièrement matérielles, sont absolument invisibles pour nous. Telles, par exemple, que les particules de l'atmosphère, les émanations physiques diverses qu'exhalent sans cesse tous les êtres vivants et de plus, enfin, les multiples catégories d'un ordre de matières tout autrement subtiles, appelées dans leur ensemble « matière éthérée ».

Si l'on ajoute que toute créature ayant vie, quels que soient les éléments semi-fluides et semi-matériels dont elle est composée, leur paraît entourée d'une atmosphère astrale qui lui est propre (appelée *Aura*) et qui l'enveloppe d'une sorte de brouillard lumineux de forme ovoïde, l'on pourra se faire une idée quelque peu approximative de ces entités étranges dont nous nous contentons, sans plus de détails, d'indiquer la physionomie générale et superficielle.

Fort diverses sont les sensations qu'elles éprouvent dans les différentes strates de leur monde complexe, et qui correspondent à la constitution plus ou moins éthérée ou matérielle des êtres flottant dans son atmosphère.

Quelques-unes de ces strates sont sinistres, et c'est dans un sentiment d'horrible conviction, que ceux qui y descendent, entraînés par le poids de leur matérialité, pourraient répéter ce passage d'un manuscrit égyptien écrit, il y a plus de quatre mille ans, par un Voyant qui, en esprit, avait visité ce terrifiant séjour : « Dans quel lieu suis-je donc venu ? Point d'eau, point d'air, si profond qu'il n'y a pas de fond, noir comme la nuit la plus ténébreuse et où l'on erre sans espoir. »

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces ténèbres, entièrement « subjectives » et en quelque sorte imaginaires, ne procèdent que de l'entité elle-même. Tout s'opère dans l'intérieur de l'être, dans cet abîme lumineux ou sombre que l'on appelle la conscience humaine et où se passent tant de drames invisibles.

C'est ainsi, qu'avec une irrésistible obstination, tout coupable renouvelle

à ses propres yeux les scènes au milieu desquelles furent commis ses forfaits. L'assassin, exécuté en expiation du sang qu'il a versé, continue à voir et à revoir la perpétration du meurtre, répétant sans répit ni relâche son acte diabolique, puis repassant, sans cesse, par toutes les terreurs de son arrestation suivies de l'angoisse inhérente au fait de son exécution elle-même.

C'est ainsi, encore, que l'homme qui s'est lâchement suicidé dans l'espoir d'échapper aux suites pouvant résulter de tel acte criminel, répète automatiquement tous les préparatifs de sa mort, renouvelant avec une persistance macabre et les péripéties de son suicide et les affres de son agonie.

C'est ainsi, enfin, que les misérables, coupables d'avoir martyrisé un enfant, se voient indéfiniment poursuivis par les récriminations de leur innocente victime qui, pâle et terrible, leur jette à la face, ou son sang répandu, ou le spectacle incessant de son long supplice accompagné de malédictions et d'objurgations menaçantes.

Le caractère repoussant de cette région est largement accru par ce fait qu'à chaque caractère s'adapte une forme extérieure qui lui est adéquate, en sorte que c'est de corps hideux que se revêtent les âmes grossières qu'enfièvrent des appétits brutaux, que brûlent des haines féroces ou d'inextinguibles désirs de vengeance. — Pandémonium sinistre dont la population se recrute parmi les plus vils rebuts d'une humanité dévoyée. Et c'est cet enfer là que l'homme se crée lui-même..... comme tous les autres enfers, du reste, quels qu'ils soient et dans quelques milieux qu'ils se réalisent.

Oui, les autres, car il y en a de toutes sortes et tous proportionnels aux diverses culpabilités. Il est bien entendu que le royaume infernal du mythologique fantoche qu'on appelle Satan doit être relégué dans le garde-meubles où gisent toutes les superstitions, toutes les extravagances auxquelles s'est tant de fois livrée la pauvre cervelle humaine détraquée. Mais en dehors de cet « étang ardent de feu et de soufre » où, selon les vieux clichés, brûlent et brûleront éternellement d'impardonnables damnés, il y a d'autres enfers invisibles, immatériels, qui n'en sont pas moins réels pour cela, puisque c'est là que doivent s'épurer les âmes, se redresser les consciences et se spiritualiser les matérialités réfractaires. — Toutefois, ajoutons en toute hâte que ces enfers ne sont pas éternels.

Si ce sont les hommes qui les ont créés dans leur pleine et entière liberté, ce sont aussi les hommes qui, par leurs progrès moraux et leur désir de revoir la lumière, les ferment à tout jamais, lorsqu'a sonné pour eux l'heure de la libération. Est-il besoin de dire que c'est dans la catégorie de ces lieux d'expiations « temporaires » qu'il faut ranger les purgatoires de l'Astral que nous venons de décrire en quelques mots.

Quittons ces lieux sombres et montons un peu plus haut... Plus haut,

soit, mais si peu! — Dans quel monde singulier venons-nous de pénétrer?

L'on dirait que nous sommes redescendus sur notre globe, et encore dans l'un de ses milieux les plus déplorablement vulgaires. Ce ne sont, autour de nous, que bavardages ineptes, que préoccupations mesquines, que trivialités niaises qu'essaient de pimenter quelques médisances timides, renforcées, de ci de là, par quelques venimeuses calomnies. Ne vous ai-je pas dit combien l'Astral ressemble parfois à notre pauvre petit monde terraqué. Aussi combien nombreuses sont les personnalités qui, dans cette classe d'êtres médiocres, font leur stage astral dans les conditions de désœuvrement et d'inconscience où ils ont vécu sur la terre, ne sachant utiliser ni leur temps, ni leurs forces, ni profiter des conseils et de l'exemple des êtres plus intelligents qui les entourent... Fuyons donc, au plus tôt, et d'un coup d'aile gagnons une strate plus élevée.

En voici une, préférable à coup sûr, à en juger, de prime abord, par les horizons lumineux qui s'ouvrent devant nous.

C'est bien par l'épithète d'*astral*, c'est-à-dire étoilé, que l'on peut caractériser ce plan incontestablement supérieur. Ne soyons donc pas surpris d'y trouver la curieuse représentation de tous les « cieux matérialisés » qui jouent un rôle si important dans les religions populaires des divers peuples d'ici-bas.

Voici les « chasses célestes » des Peaux-Rouges, le Walhalla des Scandinaves, le paradis des Mahométans et enfin, et surtout, la « Jérusalem céleste » des chrétiens, étincelante de tout le clinquant d'or, d'argent et de pierreries dont la parent les âmes dévotes qu'exalte leur enfantine imagination.

Oui, nous sommes ici dans le paradis des dévots, des adorateurs de la « lettre qui tue » se nourrissant exclusivement de l'écorce indigeste dont s'entourent les « Livres saints » de toutes les églises. Aussi sachant utiliser, non sans un certain art, la plasticité de la matière astrale, nos dévots ne cessent-ils de bâtir et de rebâtir, sans repos ni trêve, toutes les constructions fantastiques que tant de fois ils ont ébauchées sur la terre. C'est ici que s'étale le champ de floraison des croyances religieuses les plus bizarres, les plus invraisemblables; ici que pullulent — tout comme en Amérique — d'innombrables sectes rivales dont chacune d'elles intolérante, autoritaire, affirme sans sourciller que chez elle seule, et nulle part ailleurs, résident et se perpétuent les intangibles vérités; ici, encore, que s'agitent des légions de philanthropes non moins stériles que tracassiers qui, n'ayant d'autres soucis que l'application de leurs petits systèmes, s'imposent, pontifient et anathématisent, à l'occasion, tous les récalcitrants qui leur résistent. Réussissent-ils? Pas toujours; mais ils se consolent de leurs échecs de là-haut, par les petits succès qu'ils obtiennent parmi les terriens naïfs qu'ils hypnotisent par l'intermédiaire de quelques médiums dociles, tâchant ainsi de glisser

leur doigt — doigt astral, invisible, mais astucieux — dans nos affaires humaines qu'ils dirigent, redressent, organisent... puis désorganisent et disloquent le plus communément.

Plus haut encore, la scène change, embellit, devient radieuse. Nous voici dans une matière subtile, au milieu d'âmes évoluées, se disposant à rejeter loin d'elles leur enveloppe astrale, usée par les progrès de leur évolution. Mettant en action les facultés plastiques que possèdent leurs pensées, leurs volontés, leur imagination surtout, elles se sont fabriqué — le mot n'a rien. d'exagéré — un monde phénoménal conforme à leurs désirs, à leurs aspirations les plus hautes. Aussi sont-ce de véritables lieux de délices, au dire des Voyants, qu'offre aux voyageurs fortunés qui les visitent, le spectacle enchanteur de leurs forêts, de leurs montagnes neigeuses, de leurs lacs aux flots d'azur, de leurs jardins et de leurs cités magnifiques.

Merveilles imaginaires, dira-t-on peut-être.

Qu'importe, si l'imaginaire s'objective en réalité.

Les théosophes ne qualifient-il pas de « rêve » le monde qui nous entoure, monde d'illusions qui s'envolent et de bonheurs si déplorablement éphémères ?

C'est là, que sont groupés ceux que nous appelons les intellectuels, hommes et femmes — mais les sexes ne comptent plus guère en Astral. Intelligents, ils le sont tous, à coup sûr, mais d'une façon quelque peu étroite, spécialisée, dogmatique.

Ils étaient pour la plupart matérialistes convaincus et pratiquants sur la terre, toutefois, éprouvant dans l'Astral quelques difficultés à soutenir leur doctrine qui se lézarde si aisément, au sein d'une matière fluide où l'esprit prédomine, ils n'insistent pas, biaisent à l'occasion, s'abstiennent de conclure... n'en persistant pas moins, pour sauver les apparences et conserver leur dignité, à poursuivre leurs études suivant les anciennes méthodes.

Combien de savants y a-t-il dans ce monde évolué, presque psychique, qui pendant de longues années, des siècles parfois, vivent dans une véritable bibliothèque astrale, acharnés au travail qu'enfièvre leur âpre désir d'apprendre et parcourant avec passion tous les ouvrages qui traitent de leurs sujets de prédilection, curieux insatiables, et en somme, parfaitement heureux.

Politiciens, hommes d'état, hommes de science séjournent également au sein de ces régions extraordinaires. Lentement ils se dégagent de leur enveloppe temporaire qui se désagrège ; mais tout vibrants encore des souvenirs que leur a laissés notre monde, où, quelques-uns d'entre eux ont parfois joué un rôle considérable, ils s'efforcent de réaliser, là haut, tels ou tels de leurs projets auxquels la mort les a prématurément arrachés.

Quoi qu'il en soit de ces regrets, il arrive une heure, pour tous ces exilés

de la terre, où se brisent successivement les entraves qui les rattachaient à leur passé. Et lorsque leur cadavre, ou *coque astrale*, ainsi qu'on l'appelle parfois, a parcouru le cycle de sa vie transitoire, elle flotte à la dérive quelque temps encore, à travers les espaces, répétant faiblement et comme automatiquement les vibrations accoutumées, puis finit par se dissoudre, restituant ses matériaux à l'océan des germes en expectative. Qu'importe, après tout, que disparaisse la coque vide..... alors que l'homme intérieur, la monade éternelle poursuivant son ascension séculaire, s'élève en des régions sublimes où nous la retrouverons plus tard? (Annie Besant).

L'on peut juger, par la variété des stations qui remplissent les strates de l'Astral, du nombre considérable d'êtres que l'on y rencontre, et qui ne sont pas moins différents les uns des autres que ne le sont les localités qu'ils habitent. Nous avons parlé des trépassés dont se compose naturellement l'immense majorité de cette population étrange; mais outre les décédés, il y a aussi des vivants, des vivants de notre terre, parmi lesquels figurent les Maîtres ou Adeptes dont il a été question, et qui, avec leurs disciples qu'ils guident, ont la faculté d'envoyer leur corps astral dans telles régions du monde spirituel qu'il leur plaît de visiter. Il faut y joindre les psychiques, les sensitifs plus ou moins développés qui peuvent se dédoubler aussi, sans compter des hommes ordinaires comme vous et moi qui, pendant les rêves d'un profond sommeil, sont aptes à visiter « astralement » diverses régions extra terrestres — série déjà longue à laquelle, si nous voulions tout dire, nous pourrions adjoindre d'autres créatures élémentaires et de nature mystérieuse qui, à divers titres, peuplent toutes les régions visibles et invisibles de notre grandiose Univers où palpite l'éternelle Vie, à tous les degrés d'évolution et d'intensité... Mais passons, sans insister davantage.

La durée de la vie sur le plan astral, nous l'avons dit, varie considérablement. Certaines entités élevées n'y passent que quelques jours, parfois que quelques heures, tandis que beaucoup d'autres dont la dématérialisation est lente, difficile, y demeurent des années, voire même des siècles. Il ne faut pas oublier que l'*Ego* spirituel a pour désir et tendance d'échapper au plus tôt à son corps astral, de même que celui-ci s'est hâté de se débarrasser, à l'heure de la mort, du corps physique et de son double éthéré. Le séjour de l'âme épurée sera donc très court en Astral, car ce n'est que dans un monde supérieur qu'elle peut évoluer en toute liberté. Ajoutons que c'est dans un état de rêveuse et exquise somnolence que l'âme attend le plein sommeil pendant lequel ses principes supérieurs se dégagent eux-mêmes de leur première chrysalide, pour entrer dans les délices du paradis vraiment spirituel.

Il est facile d'inférer, d'après tout ce qui précède, que l'idée, poétique si l'on veut, mais naïve à coup sûr, de la « mort qui nivelle tout » est une simple absurdité née d'une complète ignorance des choses.

Est-il vraiment admissible que la perte du corps physique puisse exercer la moindre influence sur le caractère ou l'intelligence de l'être qui, par suite de la plus naturelle des lois, passe de ce monde sur un monde voisin? Aussi, faut-il être bien persuadé qu'il existe, parmi ceux que nous appelons les morts, une aussi grande variété d'intelligences que parmi ceux qui vivent encore sur la terre.

Les enseignements religieux de l'Eglise ont été, pendant des siècles, si déplorablement erronés, qu'il en est résulté une ignorance complète des conditions du milieu desquelles s'effectue le simple entr'acte qui sépare la vie présente de celle du lendemain. Aussi, qu'arrive-t-il? c'est que les dévôts, même les plus intelligents, sont à ce point déroutés lorsqu'ils recouvrent leur conscience dès leur réveil dans le monde astral, qu'ils se refusent à croire à l'évidence du fait indéniable qu'ils sont passés, du monde des vivants terrestres, dans les régions où recommence pour eux une vie de nouvelle nature.

Et si, à ces incertitudes poignantes, s'ajoutent les terreurs que leur inspire la perspective d'un châtiment d'éternelle durée, tout au moins possible, sinon absolument certain..... quel désarroi dans ces âmes affolées qui, jusqu'au dernier soupir, ont frémi sur le seuil du grand « Peut-être » comme l'appelait Montaigne. C'est même après la mort que se prolongent les affres de cette agonie morale, qui ne cesse que lorsque le décédé s'est enfin libéré à la lumière d'un monde nouveau de la fatale influence qu'exerce sur tant de gens l'odieux blasphème qu'on appelle les peines éternelles, et qu'il arrive à comprendre que la terre n'est pas gouvernée par le caprice de je ne sais quel faux dieu, plus démoniaque que divin, qui se repaîtrait des angoisses humaines, mais bien par la patiente, juste et bienveillante Loi des évolutions progressives.

Terminons ce chapitre par quelques considérations supplémentaires.

Pendant le temps de sa captivité sur le plan astral, l'*Ego* spirituel peut, dans certaines conditions spéciales, se mettre en communication avec les habitants de la terre; mais c'est presque toujours à son détriment, nous assure-t-on, étant donné que ce retour vers le bas monde peut retarder son ascension vers les régions supérieures. Un grand nombre de phénomènes spirites sont dus à ces manifestations posthumes obtenues par l'intermédiaire d'êtres humains incarnés, appelés *médiums* qui, grâce à leur constitution psychique, sont aptes à fournir à l'entité désincarnée la matière fluidique nécessaire à son action sur le plan terrestre.

C'est dans ces conditions que se réalise, parfois, le désir qu'ont certains décédés d'entrer en communication avec nous, soit qu'ils tiennent à adresser quelques paroles consolantes à ceux qu'ils ont laissés derrière eux, soit à leur envoyer telle indication d'importance capitale (renseignements concer-

nant la perte d'un objet de valeur, un testament égaré, un témoignage indispensable à la justification d'un innocent faussement accusé etc.) cas tout spéciaux où il vaut certainement mieux qu'ils soient mis en mesure de se libérer de cette préoccupation douloureuse.

Ajoutons ici, non sans regret, une note lugubre, mais qu'il ne nous paraît guère possible de passer sous silence. « La vie astrale, dit le profond philosophe indou J. C. Chatterji, peut être prolongée au delà de sa durée normale, mais par des procédés non moins répréhensibles que désastreux. Les énergies passionnelles de tels habitants de ce monde étrange peuvent être stimulées et nourries, soit par certains médiums plus ou moins inconscients, soit par des êtres vicieux poursuivis par d'abominables obsessions. Les statisticiens ont constaté que dans les pays où existe la peine capitale, les crimes, bien loin de diminuer, suivent une progression effrayante. La raison en est simple. Une chose incontestable, c'est que le couteau de l'échafaud *ne tue pas le criminel*. Son corps disparaît, mais son âme subsiste associée à son double éthérique qui demeure dans les plus basses régions de l'astral, avec toutes ses passions surexcitées. Et combien ce nouvel être est plus dangereux que n'était le criminel vivant, alors que libéré des entraves de son corps physique, il peut se transporter d'un lieu à un autre, hantant, obsédant et poussant au crime tels autres criminels prédisposés dont il fait ses complices, en leur insufflant, dans sa rage contagieuse, ses haines implacables et sa soif de vengeance. Si bien qu'exterminer des assassins, ce n'est faire rien d'autre, en somme, que d'augmenter la criminalité. »

C'est à un ordre de phénomènes analogues que se rattachent certains autres cas, assez rares, mais d'autant plus saisissants, où les désincarnés peuvent rendre visible et même palpable leur enveloppe astrale qui, par attraction magnétique, se procure une certaine quantité de molécules matérielles plus denses empruntées, soit au médium entransé, soit aux assistants capables de les fournir. — C'est ce qu'on appelle le phénomène de *matérialisation*, tel que celui qu'a rendu si célèbre la longue et prodigieuse incarnation de Katie King.

Quand le corps astral n'a pas été *artificiellement vitalisé*, pour un certain temps, par de semblables emprunts, il se désagrège, nous l'avons dit plus haut, sous l'influence de forces appelées symboliquement le « feu du purgatoire » et quand la dispersion de ses éléments est complète, quand l'âme supérieure a rejeté, tour à tour, le corps physique, son double éthérique avec sa vitalité et enfin le corps astral ou âme animale, c'est alors que l'*Ego* individuel, conservant l'empreinte de toutes les activités acquises se souvient, s'endort dans un rêve ineffable que teintent les lueurs d'une nouvelle aurore, puis se réveille au grand soleil des régions éthérées.

Tel est le Plan astral, ce Kama Loka sur lequel les théosophes nous ont

donné tant de détails bien extraordinaires, à la vérité, mais qui paraissent vraisemblables et de conception adéquate au plan divin de la création. Ne devait-il pas en être ainsi, dans notre Univers si merveilleusement *ordonné*, en ce qui concerne la survivance de l'âme et son ascension graduelle vers les sommets de la Vie?

Remarquons que ce Plan astral résume logiquement l'enfer éternel et le purgatoire des catholiques : enfer, dans ses régions basses ; lieu d'épuration, dans ses régions moyennes ; demi paradis, enfin, dans ses hautes strates qui confinent de près au Paradis spirituel.

Et maintenant, montons au ciel.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

Jeanne d'Arc

ET LA MÉDIUMNITÉ A TRAVERS L'HISTOIRE

Compte rendu de la Conférence faite par M. Léon Denis *à la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, le* 31 *mai, à Paris.*

Il eut fallu pour donner une idée parfaite de cette belle conférence une plume aussi éloquente que la parole de M. Léon Denis, mais je compte sur le charme sous lequel je suis encore pour ne point trop l'affaiblir.

Le Comité des Etudes psychiques était représenté par MM. le général Fix et Delanne, et présidé par le Dr Moutin qui, après quelques mots élogieux pour le conférencier, lui donna la parole.

M. Léon Denis n'est pas seulement l'écrivain charmant que nous aimons, il est un orateur très justement qualifié de charmeu .

Il débute par féliciter la Société des Etudes Psychiques d'avoir pris l'initiative de ces conférences, il dit que le moment est venu de provoquer un mouvement d'opinion, une action spiritualiste indépendante qui, en s'étendant de proche en proche et d'année en année, oblige les grandes institutions de notre pays à tenir compte des enseignements qui découlent des faits spirites constatés et renouvelés depuis cinquante ans.

La vie de Jeanne d'Arc est précisément une de celles qui prouvent le mieux l'intervention des puissances invisibles dans le domaine de l'histoire et qui confirme la réalité des phénomènes de la médiumnité dans tous les temps, dans tous les milieux.

L'orateur rappelle les principaux faits et les épisodes les plus émouvants de cette existence aussi courte que noblement remplie de l'héroïne lorraine.

Compatriote de celle dont je retracerai la vie à grands traits, M. Léon Denis a suivi pas à pas sur le sol de France la bergère inspirée, depuis Domrémy où elle naquit en 1412, jusqu'à la place du Vieux Marché de Rouen où elle fut brûlée vive en 1431, à peine âgée de vingt ans.

Ce pieux pèlerinage, l'orateur nous l'a fait accomplir avec lui, et c'est en laissant tomber une larme que nous avons assisté aux derniers moments de la plus glorieuse fille de France, et que nous l'avons entendue exhaler son ultime sanglot, en prononçant le nom de Jésus, accompagné de paroles de pardon. Moi aussi, je suis allé deux fois visiter avec un recueillement patriotique la petite maison de Jeanne à Domrémy, et puisse le souvenir que j'en ai gardé m'inspirer, durant cette rédaction d'une conférence si pleine d'inspiration.

Fille de modestes laboureurs, Jeanne mena une enfance humble, n'ayant jamais appris à lire ni à écrire. Elle était ignorante, a dit son confesseur, au point de savoir tout juste son *Pater*. La piété que sa mère lui avait inculquée lui fut d'une aide puissante pour supporter les tortures physiques et morales dont la cruauté humaine l'abreuva sans pitié. Assise sous un chêne à l'endroit duquel s'élève maintenant un calvaire, Jeanne surveillant le troupeau paternel, filait et priait; un jour qu'elle s'était endormie, elle fut réveillée par une voix qui lui disait : « Jeanne, songe à ta patrie, lève-toi, pars la délivrer des Anglais. » La petite bergère crut avoir rêvé, mais ce phénomène se renouvela plus de vingt fois alors que la voyante était éveillée. Elle aimait bien son pays, la jeune Lorraine, et comprenait qu'elle avait un devoir à accomplir. Elle entendait venir jusqu'à elle à Domrémy les bruits et les échos de cette longue guerre qui devait durer cent ans, et la vallée de la Meuse était le passage où elle voyait souvent des hommes d'armes aller et revenir. Elle détestait les Anglais, qui avaient traversé la mer pour venir jusqu'au cœur de la France qu'ils pillaient, dévastaient et voulaient couvrir et conquérir. Ame ardente, elle savait « en quelle grande pitié était tombé le beau royaume de France ». Mais elle n'osait confier à autrui le secret de ces voix célestes qu'elle entendait toujours, et qu'elle attribuait à sainte Catherine, à sainte Marguerite et à l'Archange saint Michel.

Quoi de surprenant, dit le conférencier qu'avec les superstitions du moyen âge, cette enfant ne pût discerner les esprits qui s'emparaient de son âme innocente et ignorante, et qu'elle les attribuât aux Saints dont on lui parlait à l'église.

Se confiant enfin à deux hommes d'armes, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, qui s'offrirent pour l'accompagner, Jeanne quitta Domrémy le 23 février 1429, et ce petit groupe plein de cœur et de courage se mit en route pour aller à Chinon, c'est-à-dire à plus de 150 lieues des Vosges.

De ce long voyage à cheval, l'orateur a fait un tableau touchant ; que de fatigues, que de dangers, que de difficultés n'eurent pas à surmonter la courageuse Jeanne et ses compagnons dévoués ! A cette époque la France était presque ruinée, dévastée ; les champs incultes s'étendaient au loin à perte de vue, la famine régnait un peu partout, les Anglais, avec leurs alliés les Bourguignons, « mettant les villes et les villages à sac, à feu et à sang. »

La situation semblait donc désespérée ; Orléans, le dernier boulevard de la royauté, luttait à outrance sous le commandement de Raoul de Gaucourt contre l'armée anglaise dirigée par le fameux général anglais Talbot.

Jeanne enfin arrivée à Chinon demanda à voir le dauphin, qui ne consentit à recevoir celle qui se disait envoyée par Dieu qu'après qu'elle aurait été examinée par des gens d'Eglise. Elle s'y prêta de bonne grâce et les convainquit tous, par une finesse d'esprit inimaginable chez une paysanne de 18 ans, et sut déjouer les pièges qui lui furent tendus. Le roi, plus confiant, donna l'ordre d'amener la jeune fille qui prétendait lui rendre le royaume paternel, mais pour éprouver une dernière fois la véracité de ses paroles, il fit entrer un grand nombre d'officiers dans la salle du trône, fit monter un jeune seigneur sur le siège royal et, vêtu simplement, se mêla parmi ses vassaux.

Introduite dans la vaste pièce, Jeanne, nullement déconcertée, promena son innocent regard de tous les côtés, cherchant le roi, et l'ayant reconnu, alla droit à lui, s'agenouilla en baisant sa tunique et lui dit : « Gentil dauphin, je vous reconnais tel vous étiez dans mes songes. Dieu m'envoie vers vous, usez de moi et je vous aiderai à débouter les Anglais de votre royaume, » Charles, ému et convaincu, la releva en lui répondant : « Je t'écouterai ».

Puis il pria l'un des officiers de lui donner son épée pour qu'elle la ceignît à l'instant. — « Non, dit Jeanne, l'épée que je dois tirer du fourreau pour combattre vos ennemis dort derrière l'autel de Sainte-Catherine », où elle fut effectivement trouvée. Peu de jours après, Jeanne d'Arc se présentait à la tête d'une petite armée en vue d'Orléans, où depuis six mois l'héroïque garnison, de plus en plus faible, résistait à l'armée des Anglais. Le roi Henri VI d'Angleterre avait en Talbot un général réputé terrible et invincible, lequel avait entouré Orléans d'ouvrages imprenables par une armée de secours... s'il s'en fût présenté une assez osée pour le combattre.

Et voilà qu'une femme, une jeune fille, lui envoyait Xaintrailles en parlementaire pour le sommer de laisser le champ libre,afin de permettre au Roi de France d'entrer dans sa ville d'Orléans. Talbot, apprenant qu'une femme était à la tête de l'armée de secours, montra un grand courroux et fit répondre qu'il ne céderait jamais devant une jupe.

Jusqu'à l'arrivée de Jeanne, rappelle M. Léon Denis,la panique causée par les Anglais était telle que dix de ceux-ci suffisaient à battre 100 Français. Mais après l'arrivée de Jeanne, le courage fut tellement rallumé qu'on vit maintes fois une poignée de soldats mettre 100 Anglais en déroute.

J'aurais voulu passer rapidement sur les faits historiques de la Pucelle. Mais l'orateur nous communique un enthousiasme tel que je me sens attaché aux pas de la guerrière avec un sentiment d'amour.

Jeanne était si entièrement entrée dans son rôle de général en prenant les éperons, la cotte de mailles, le casque et l'épée, qu'elle en acquit en peu de jours toutes les qualités, toute l'énergie, tout le savoir, au point, disent les chroniques, d'émerveiller l'armée française et de causer l'effroi parmi les ennemis. Aussitôt qu'elle eut pris contact avec les soldats de Talbot, elle se porta sur tous les points, courant sus aux Anglais, les harcelant, rendant la confiance aux soldats qu'elle poussait à la mêlée en s'y jetant elle-même,son

oriflamme dans sa main droite, tenant de la gauche les rênes du petit cheval que Dunois avait choisi et manié pour elle. La victoire abandonna les Anglais et vint promptement planer au-dessus de notre armée. Aussi, le 29 avril 1429 Talbot battait-il en retraite, permettant à la garnison d'Orléans déjà ravitaillée par les soins de Jeanne, d'ouvrir ses portes à la vaillante Lorraine, laquelle entra la première dans la vieille cité, au grand enthousiasme des habitants qui criaient : « Vive Jeanne, Vive le Roi... »

Un soldat ayant crié « Vive cette pucelle qui délivre Orléans ! » le nom *de la Pucelle d'Orléans* fut consacré par l'histoire.

En général habile et ferme, Jeanne réunit tous les chefs de l'armée auxquels elle donna des instructions pour transformer les compagnies et y faire rentrer la discipline. Les Anglais ayant tenté un retour offensif, trouvèrent une troupe exercée et prête, et le 8 mai Jeanne les tailla en pièces et les poursuivit avec une vigueur telle, qu'en moins d'une semaine elle les atteignit et les écrasa sur tous les points : à Jargeau, à Meung, à Beaugency et surtout à Patay, où Talbot fut blessé, fait prisonnier, et apprit ce jour-là à ses dépens quel vaillant cœur peut battre sous un corsage de femme.

Après avoir délivré Orléans, Jeanne rappela au roi le second point de sa mission qui était de le conduire à Reims et de l'y faire sacrer. Il est pénible, nous dit le conférencier, d'avouer que les succès de Jeanne d'Arc ne tardèrent pas à jeter un ferment de jalousie dans l'âme de ceux qui lui avaient promis obéissance, et l'on doit déplorer qu'un vaillant comme La Tremoille se soit laissé aller à l'envie. Il essaya en plusieurs occasions de contrecarrer ses ordres, mais ne put arrêter les succès de ce général féminin qui n'avait pas vingt ans, et qui fit en peu de semaines capituler Troyes, Châlons et Reims, que les alliés anglais et bourguignons avaient juré de ne point rendre au roi de France.

Le lendemain même de sa reddition, Reims ouvrait sa cathédrale brillamment illuminée au jeune Charles VII, qu'un successeur de saint Remy allait sacrer roi de France.

Jeanne, debout près du souverain tenait son étendard qui avait, disait-elle, « *droit a l'honneur, ayant été à la peine.* »

Achevons rapidement la courte et glorieuse épopée de la grande héroïne dans la crainte d'amoindrir la belle conférence de M. Léon Denis, par un compte rendu fastidieux. Nous retrouvons Jeanne à peine remise de la blessure reçue à l'assaut de la Porte-Saint-Honoré, sous les murs de Paris. Trahie devant Compiègne où, malgré les ordres du roi, elle était accourue, dans l'intention de la délivrer, et pour combattre de sa haine et de son épée ceux qu'elle appelait les infâmes Bourguignons, elle fut faite prisonnière devant le pont-levis d'une porte qu'on refusa d'ouvrir devant elle, et fut prise par les Bourguignons. Le comte de Luxembourg, leur chef, céda ignominieusement à la prière des Anglais de leur vendre Jeanne contre 10.000 livres en or, somme énorme pour l'époque où le royaume était tant appauvri. Déjà pratiques, les Anglais du moyen âge, afin de se procurer cette

somme, levèrent un impôt lourd de menaces sur toute la Normandie, et ce fut ainsi, affirme l'orateur, que l'or français servit aux Anglais à acheter la libératrice d'Orléans.

Dans un langage élevé, appuyé de savantes citations prises aux Archives, M. Léon Denis a fait repasser à l'esprit de ses auditeurs toutes les scènes du plus atroce procès que des hommes aient osé dresser contre une femme. Il nous montre Jeanne enfermée durant cinq longs mois dans la prison de Rouen, où elle subit un martyre de tous les instants, surtout de la part des gardiens qui ne la quittaient ni jour ni nuit, et qui l'abreuvaient d'insultes que leur nature grossière était capable d'inventer, jusqu'à mettre à l'épreuve la pureté de ce corps de vierge. Jeanne sut leur résister, assurant à ces hommes barbares mais superstitieux, que des témoins visibles d'elle seule sauraient bien la protéger.

De ces gens grossiers, la douce Lorraine ne pouvait attendre que des outrages. Mais que penser de ses juges, que dire du vice Inquisiteur conseiller suprême, comment qualifier cet évêque de Beauvais que je voudrais flageller encore plus que n'a cru devoir le faire l'orateur? Cet homme d'Eglise avait promis la mort de Jeanne ; il fit plus, il jura de la flétrir, afin de mériter la récompense qu'il convoitait, l'archevêché de Rouen.

Très habile, Pierre Cauchon fit demander par le Tribunal d'appliquer la torture à Jeanne d'Arc, afin qu'elle avouât que les voix qu'elle prétendait entendre n'étaient autres que celle du démon, à qui elle avait promis son âme s'il la rendait glorieuse en battant les Anglais. Mais il se donna le mérite de combattre le Tribunal, lui assurant avec fourberie que par la douceur et la persuasion, l'Eglise amènerait la sorcière à faire l'aveu de son crime — et que si elle refusait, ce serait contraindre l'Eglise à la punir. Cet homme avait apprécié le caractère ferme, viril de sa prisonnière ; il savait qu'elle n'avait rien à avouer, puisqu'elle disait toute la vérité.

Un homme, dont le nom rouge de sang ne doit pas être omis dans ce procès inique, et qui restera attaché au souvenir de Jeanne, est celui de l'implacable Bedford qui avait juré de venger la défaite de Talbot.

L'interrogatoire dura près de deux mois, en des séances rapprochées et répétées, fatigantes pour la prévenue qu'on voulait lasser et affaiblir par le cachot et les privations.

A l'une de ces séances du tribunal, un juge apitoyé demanda à la pauvre fille défaillante : « Depuis quand n'avez-vous point mangé ? » — « Depuis hier midi », répondit-elle ; or, il était 3 heures du soir, il y avait 27 heures qu'elle n'avait pris qu'un peu d'eau.

Il faut lire les pièces du procès de condamnation, dit l'auteur, pour avoir une idée de l'astuce, de la fourberie cruelle de ses juges. L'interrogatoire révèle des questions captieuses auxquelles, dit Quicherat, dans un ouvrage complet des Procès de Jeanne, un jurisconsulte ou un théologien eût été embarrassé de répondre, mais que Jeanne, visiblement inspirée par des esprits supérieurs, traitait avec un sang-froid, un esprit fin, une intelligence

qui confondaient ses juges. — « Vous croyez-vous en état de grâce? », lui demanda l'un des évêques qui avaient accepté de la juger... croyant l'embarrasser et la troubler. « Si je n'y suis, que Dieu m'y mette, et si j'y suis, qu'il m'y tienne », répondit Jeanne. Comme on lui faisait un crime de vouloir conserver ses vêtements d'homme : « Les gardiens qui m'ont été donnés répliqua-t-elle, m'insultent chaque jour sous ces habits. Que ne feraient-ils point si je consentais à reprendre ceux de mon sexe !

Avec les épreuves cruelles, incessantes, l'esprit de la pauvre enfant s'abattait nécessairement, son tempérament s'énervait, et un soir, elle céda à un moment de faiblesse, prévû par ses juges. Le 23 mai 1431, conduite au cimetière Saint-Ouen, et pressée en face de ce tableau lugubre par les lâches objurgations de ceux qui l'entouraient, Jeanne signa d'une croix le procès-verbal d'abjuration mis sous ses yeux, mais qui n'était pas celui qu'on lui avait lu. Le lendemain, elle se rétractait, affirmant que ses voix lui avaient reproché sa faiblesse, et qu'elle aimait mieux mourir que de maintenir sa rétractation. Néanmoins cette innocente victime fut condamnée comme relapse et sorcière à être brûlée vive. Et le 30 mai, huit jours après, elle quittait son cachot pour aller jusqu'à la place du Vieux Marché de Rouen où, de la charrette qui l'avait amenée

Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer

suivant la juste expression du poète Delavigne.

En pleurant, mais sans trembler, celle qui avait fait fuir les Anglais monta sur la plateforme et, comme le bourreau, la torche à la main, s'apprêtait à enflammer les fagots, l'évêque Cauchon, le visage pâle, prenant un accent de mansuétude hypocrite, s'approcha du bûcher et demanda à la condamnée de reconnaître ses erreurs. « Dieu m'a jugé, dit-elle. Pour vous, regrettez et pleurez, car il vous jugera. » — M. Léon Denis nous a fait, avec un rare talent, assister au dernier soupir de cette vierge martyre dont, pour ma part, je n'ai compris la grandeur, la sainteté et l'héroïsme que depuis cet instant. Le roi d'Angleterre, Henri VI, fit adresser ses compliments à l'évêque de Beauvais, mais ne lui fit point accorder l'archevêché promis.

L'histoire lavera-t-elle jamais le roi Charles VII de son égoïsme, de son lâche abandon, lui qui eut dû sauver, en se mettant à la tête de son armée, celle qui donna sa vie pour lui ? Tout ce qu'il fit pour elle fut de la réhabiliter. En 1455, vingt-quatre ans après le supplice de Jeanne d'Arc commença son procès de réhabilitation.

Avec le savant et éloquent conférencier, j'indiquerai les travaux de Jules Quicherat et d'Henri Martin, à ceux qui seraient curieux de puiser des émotions dans les pièces des deux procès de la condamnation et de la réhabilitation de la Pucelle d'Orléans.

M. Léon Denis insiste particulièrement, dans la seconde partie de sa conférence, dont j'aurais voulu sténographier toutes les nobles pensées, sur l'authenticité et le caractère des phénomènes spirites qui remplissent la courte et glorieuse carrière de Jeanne.

Il cite l'opinion des critiques les plus autorisés et les témoignages des témoins de sa vie, déposant au procès de révision. Il repasse en revue les phénomènes de vision, d'audition, d'apparition, et les nombreux cas de prémonition, où Jeanne annonce à l'avance des événements à venir tous réalisés les réponses inspirées devant ses juges, dans la chambre de torture et jusque sur le bûcher. M. Léon Denis s'est attaché à faire ressortir ce qu'était réellement Jeanne, c'est-à-dire un missionnaire, un véritable Messie national, une envoyée d'en haut, un intermédiaire entre deux mondes, en un mot, un puissant médium. Et c'est pour cela qu'elle a été martyrisée, car c'est le sort de tous les envoyés d'en haut d'être martyrisés par les hommes parce qu'ils n'en sont pas compris, parce que les exemples qu'ils donnent, les vérités qu'ils répandent, sont une gêne pour les intérêts humains, une condamnation pour les passions humaines.

Et il en sera ainsi dans tous les temps, et cela existe de nos jours, les médiums de notre époque, les médiums sincères, véritables, non les simulateurs — ceux-là sont sacrilèges parce qu'ils profanent et prostituent la chose la plus sainte, la plus sacrée, parce qu'ils attirent sur leurs têtes les plus lourdes responsabilités dans l'avenir, car tout se paie. les médiums de notre temps n'ont point à redouter un sort aussi cruel que Jeanne d'Arc, mais ils n'en sont pas moins méconnus, dédaignés, bafoués, persécutés.

Mais, pour le penseur, pour le chercheur impartial dont le regard embrasse la vaste étendue de l'histoire, la médiumnité sous ses formes diverses, apparaîtra comme ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans le monde.

Presque tous les grands prédestinés, les prophètes, les voyants, les messagers de vérité et d'amour, tous ceux qui ont proclamé les vérités augustes dont s'est nourri l'esprit humain, tous ceux-là ont été des médiums communiquant avec le monde invisible.

Certes il y a une diversité infinie dans la médiumité, de même une gradation et une hiérarchie qu'on voit exister partout dans la nature, dans les êtres, dans le monde des esprits, dans l'univers entier.

C'est pourquoi l'on peut dire une chose, c'est que, à bien des points de vue, le génie est une des formes de la médiumnité; les hommes de génie sont des inspirés dans le sens transcendantal et fatidique du mot, ils sont comme les intermédiaires, les messagers de la pensée supérieure. C'est par eux que Dieu s'entretient avec le monde, qu'il appelle et attire à lui l'humanité. Les œuvres du génie sont les fanaux qu'allume la divinité pour éclairer la marche de l'esprit humain.

En résulte-t-il que les hommes de génie n'étant que des instruments n'ont pas droit à notre admiration ? Telle n'est pas la pensée de l'orateur; le génie est avant tout l'acquis. l'héritage du passé. Il a fallu bien des études séculaires, une lente et douloureuse initiation, pour que se soient développés peu à peu chez ces esprits privilégiés ces aptitudes immenses et cette sensibilité profonde, qui les rendent aptes à recevoir l'influence, l'ins-

piration d'en haut, les radiations de la pensée supérieure. Dieu ne communique la lumière qu'à ceux qui l'ont cherchée longtemps, et l'ont désirée, demandée, méritée. Les grands poètes, les savants, les grands inventeurs, tous ceux qui ont agrandi le domaine de l'âme, tous ceux-là sont des envoyés, exécuteurs du plan divin dans le monde.

Toute la philosophie de l'histoire est là, et n'est-ce pas un beau spectacle, s'écrie l'orateur, que cette chaîne médianimique ininterrompue qui relie les siècles entre eux comme les feuillets d'un beau livre de vie. Quel spectacle grandiose que cette action qui ramène tous les évènements, même les plus contradictoires en apparence, au plan harmonieux d'une majestueuse, d'une solennelle unité.

Nous pouvons dire que l'existence de chaque homme de génie est comme un chapitre vivant de ce livre grandiose.

Et d'abord, ce sont les grands initiés du monde antique, ceux qu'on pourrait appeler les pères de la pensée humaine, ceux qui ont vu briller l'Esprit sur l'Horeb sur le Thabor, ou qui l'ont entendu se révéler dans les sanctuaires de l'initiation sacrée. C'est Orphée, c'est Hermès, c'est Krishna, c'est Pythagore, c'est Platon, c'est Moïse, ce sont les grands prophètes hébreux, Isaïe, Ezéchiel, Daniel.

M. Léon Denis passe en revue les grands médiums de l'histoire et cite des preuves puisées dans les faits et les détails de leur existence. Il cite le Christ, Mahomet, Christophe Colomb, Le Tasse, Shakespeare, Gœthe, Descartes, et Alfred de Musset lui-même qui avouait n'écrire que sous une inspiration élevée.

Le phénomène de la médiumnité remplit les âges ; tous les grands ouvriers du progrès humain ont été inspirés par les esprits de lumière.

La médiumnité a toujours été l'inspiratrice du génie, l'éducatrice de l'humanité, l'institutrice des peuples et, par conséquent, l'intermédiaire dont Dieu se sert pour élever ou transformer le monde et, dans certains cas, comme celui de Jeanne d'Arc, pour sauver les peuples, pour tirer la France de l'abîme. Les grands esprits, en inspirant l'élite du genre humain, c'est-à-dire les hommes de génie, c'est l'humanité elle-même qui monte et grandit avec eux dans la vérité, dans la lumière et dans l'amour.

Nous vivons en des temps où cette grande loi semble oubliée, méconnue, dit M. Léon Denis. Il faut revenir à cet enseignement et à cette communion avec l'au-delà supérieur qui fut le principe de la science sacrée du passé.

Le spiritisme nous apporte cet enseignement ; depuis Allan Kardec un souffle nouveau passe sur le monde et vient ranimer les vieilles philosophies, les croyances desséchées, les pénétrer d'un esprit rénovateur.

C'est dans l'étude approfondie, dans la communion avec le Monde Invisible qu'est la grande ressource, le réservoir inépuisable de l'intelligence et de la vie, l'avenir de la pensée humaine, et cette ressource, c'est la haute médiumnité qui nous la donnera.

Apprenons donc, ajoute l'orateur achevant sa belle péroraison, à nous

rendre dignes de communiquer avec les esprits élevés qui planent au-dessus de nous, avec ceux qui veillent sur les destinées du spiritisme et nous convient à en répandre, avec leur aide, les bienfaits, les secours et les consolations à travers le monde.

Ces paroles presque textuelles soulèvent dans toute l'assemblée des auditeurs des applaudissements chaleureux et prolongés. Je fus assez heureux pour serrer la main de l'orateur avec un élan de réelle émotion et je pense qu'en lisant le compte rendu si affaibli de sa belle conférence, M. Léon Denis aura la pensée de la faire publier pour que chacun puisse la lire.

LÉOPOLD DAUVIL.

VIEILLES NOTES

XIV

Je l'ai dit et je le répète, pour qu'un cercle spirite soit homogène et bien constitué, il est nécessaire que ses membres soient unis par les liens de l'estime et de l'affection. C'est ce qui existait dans notre petit cercle qui restant discrètement fermé, satisfaisait à tous nos désirs. Nos réunions toujours régulières, étaient rarement troublées par des visites importunes, moyen sage d'assurer le bon fonctionnement des séances. Nos entretiens avec nos amis de l'au-delà étaient sérieux autant qu'attachants et instructifs, et (ce que d'autres spirites ont sûrement constaté) il n'était pas rare qu'une communication interrompue à la précédente réunion fût reprise et continuée la fois suivante, dès que nous étions assis autour du guéridon, sans que nous eussions la peine d'évoquer l'esprit qui l'avait commencée et suspendue. Parfois, celui qui avait donné la première partie se contentait de dicter : *Suite.*

— Nous nous étions donc promis de ne point admettre d'autres membres tant que nous n'aurions qu'à nous louer de nos amis invisibles et de nous-mêmes.

Cependant, un soir en arrivant à l'atelier de Podo, j'y trouvai un jeune homme de 25 à 28 ans, qui me fut présenté : « M. Lacalle, me dit le vieux peintre, c'est un spirite instruit, un frère convaincu, un médium ». Je tendis la main au nouveau venu que j'examinai. De taille moyenne, maigre de corps et de visage, son teint pâle, ses yeux brillants me frappèrent ainsi que son air sombre. Le bon docteur de Cladous nous avait déjà quittés pour toujours, ce qui nous poussa à inviter le nouveau venu à assister quand il le voudrait ou le pourrait, à nos réunions. Très silencieux, ce jeune homme apportait peu de vitalité à notre groupe, et les premières fois il refusa, quoique médium, de s'approcher du guéridon. Lui ayant demandé la cause de

cette obstination que je qualifiais de trop discrète, il me répondit : « Je craindrais d'amener chez vous des entités moins paisibles que les vôtres, et puis je veux éviter de fatiguer ici mon esprit, car j'ai à travailler cette nuit. »

Rien d'extraordinaire à ce que ce garçon eût des occupations, mais elles devaient être attirantes, car il nous quittait vers le milieu de la séance à cet instant qui est le plus intéressant, et se retirait sans bruit sur la pointe des pieds comme s'il eût craint de déranger nos esprits et de les faire fuir.

Ravel était retenu souvent à son journal; une fois il ne vint pas et Ledeski (je continuerai à nommer ainsi notre bon président), pria Lacalle de vouloir bien le remplacer. Peu d'instants après qu'il eût posé sur la petite table triangulaire ses mains pâles et maigres, aux ongles socratiques, aux phalanges noueuses, mains impressionnantes pour celui qui a l'habitude de considérer ce membre divin, le meuble se mit à se soulever, à sauter à droite et à gauche, tantôt sur deux pieds, tantôt sur un seul.

Je dirigeais presque toujours la séance. Qui est là ? demandai-je. — Au lieu de répondre, l'esprit donna sur le guéridon un formidable coup de poing. — Dites-nous qui vous êtes ; si vous ne savez pas écrire, répondez : non, en frappant un coup, oui, en frappant trois coups: deux coups voudront dire : « Peut-être ou je ne sais pas ». Enfin, si vous savez lire, quatre coups indiqueront que vous désirez l'alphabet. J'appellerai les lettres doucement et vous m'arrêterez en frappant à la lettre désignée. Vous avez compris ? — Parfaitement ? – Reprenez votre calme. Donnez-nous votre nom. — Après une minute d'hésitation et de secousses, cet esprit se décida à dicter : Laurent. — Etes-vous mort depuis longtemps ? — Très longtemps. — A quelle époque? — L'année de la bataille de Fontenoy. — Alors en 1745, dit Ledeski, fort en histoire. Je ne sais pas. — Pourquoi n'avez-vous pas exprimé le désir de vous réincarner depuis? — Je ne le pouvais pas. — Pour quelle raison ? — A cause de mon suicide. — Dites-nous votre histoire mon ami, nous vous conseillerons, nous soulagerons votre peine. — Alors ce pauvre esprit nous dicta ce qui suit, que nous n'avions ni le désir, ni les moyens de vérifier après plus de cent cinquante ans : « Je me nommais Laurent. Je travaillais chez un chapelier, rue Saint-Honoré, à Paris. J'avais tous les défauts, j'étais noceur, buveur, querelleur. Un jour, étant ivre, j'ai battu une fille que j'aimais pourtant beaucoup ; de chagrin, elle est allée se jeter à la Seine; j'en ai éprouvé un chagrin si grand que deux jours après, après m'être soulé, je suis allé me f... à l'eau au même endroit. Depuis ce temps-là, je ne sais pas si je suis mort ou si je suis encore en vie, mais je ne quitte pas la berge, et j'y passe mon temps à regarder au fond du fleuve où je vois toujours mon corps. Je ne puis pas me détacher de là, et, ce qu'il y a de plus cruel, c'est que jamais on ne me donne à boire, malgré la soif qu

me dévore. — Tout cela est-il bien vrai, Laurent? — Puisque je vous le dis, je ne suis pas un menteur. — C'est bien, nous allons prier pour vous et intercéder près de bons et bienveillants esprits, qui vont s'intéresser à vous, qui vous consoleront et vous tireront de là, si vous consentez à les y aider par votre repentir. — Je ne veux pas que vous priiez pour moi... adieu... M... !

— Après nous avoir dicté le mot sublime de Waterloo, Laurent, comme s'il était ivre, se mit à secouer la table avec une violence telle que notre médium, Mme Delfini, se leva effrayée et que la séance fut levée. — Lacalle très penaud, s'excusa en avouant que c'était lui qui nous avait amené ce mauvais esprit qui devait être un de ses « clients ! » Il en avait, paraît-il, une bande du même acabit qui le harcelaient chaque nuit, mais que grâce à ses conseils il espérait réduire et ramener à Dieu. »

Je demandai à notre nouveau frère dans quel cercle spirite on avait pu consentir à attirer de tels esprits malades ou vicieux. — Dans aucun, nous avoua ce pauvre jeune homme, c'est chez moi qu'ils viennent. — Chez vous, malheureux? — Est-ce lorsque vous êtes seul? — Oui. — Vous êtes plus imprudent que coupable, mais vous jouez votre vie. Il faut changer de maison, et ne plus vous livrer au spiritisme, si vous voulez, mon ami, conserver votre raison lucide, je vous le dis franchement. Et je fis comprendre à Lacalle que le spiritisme a des lois qu'il ne faut pas enfreindre. Le moyen âge a fui en emportant les pratiques secrètes des alchimistes, pratiques démoniaques ou réputées telles et qui ne doivent plus être de mode à présent. Les communications permises avec les esprits sont une chose sainte, et l'expérience a démontré que, pour les attirer à nous, il faut réunir des forces qui leur sont utiles pour s'approcher et se faire entendre. Il est évident que plus il y a de membres réunis et unis, moins il sera demandé à chacun de son fluide vital, et par conséquent il y aura pour chacun moins de fatigue, moins de déperdition de force.

Certains médiums écrivains, dessinateurs, musiciens, lorsqu'ils sont appelés par un esprit qui s'empare de leur personne tracent malgré eux des communications dont ils n'ont souvent nulle idée, leur main écrit ou dessine, ou transcrit la musique sans que leur cerveau collabore nullement à ce travail, ils se fatiguent donc peu. Néanmoins, il est préférable que le médium écrivain ou le médium dessinateur se livre aux exigences des invisibles en présence de deux autres spirites au moins. Allez demander à M. Desmoulins, le poétique pastelliste des esprits de l'au-delà, ses impressions à ce sujet.

Après ces conseils, j'engageai Lacalle à voyager un peu de façon à quitter le milieu pernicieux dans lequel il s'était plongé avec une inconscience blâmable. Il me quitta pâle et attristé sans me répondre, et demeura une semaine sans venir à l'atelier de Podo.

Mais, dès qu'il reparut, il ramena avec lui Laurent qui s'imposa par la

force sans doute, éloignant les bons esprits par sa seule présence, et s'emparant du guéridon pour demander l'alphabet et nous envoyer une injure qui était le signal de la fin de la séance.

En ce temps là, nous avions parmi nos visiteurs invisibles quelques-uns de mes condisciples, Lucien J., le peintre, mort en 1879, Auguste F., celui dont j'ai conté la triste fin au début de mes vieilles notes; et Emile Person, cœur sensible, généreux, qui avait en mourant abandonné un corps d'athlète. Il avait perdu une belle position par son penchant pour l'alcool auquel il s'était livré peu à peu au point d'avoir abrégé ses jours de moitié.

La première fois qu'il vint, amené par Lucien et Auguste, ce bon Person nous fit des aveux touchants. Il dicta que sa faiblesse devant l'absinthe l'avait conduit au tombeau d'où il avait mis plus d'une année à sortir et que par une juste punition du ciel, il avait perdu la notion du temps, et que son âme était restée longtemps comme bercée dans une demi-ivresse. Il lui semblait, disait-il, que l'alcoolisme avait été pour lui ce qu'est le suicide.

Notre rencontre l'avait consolé et, peu de mois après, tout à fait remis de son trouble, il vint nous dire que, grâce à nos conseils, de bons esprits l'avaient amené à demander sa réincarnation afin de racheter sa dernière existence, gâchée par sa fatale passion, leur promettant bien de faire de la sobriété sa principale vertu.

Si j'évoque le souvenir de Person, c'est que je n'avais jamais oublié la bonne amitié de gros chien qu'il avait eue pour moi toute sa vie, ni la force peu commune de ses muscles d'acier.

Il me vint alors à l'esprit une pensée plaisante. L'ayant appelé je lui contai tout haut l'histoire de Laurent, mauvais esprit que nous avait amené l'ignorance d'un membre du cercle et je lui demandai s'il ne pourrait pas nous en débarrasser? — Soit tranquille, me répondit Person, je me charge de l'éloigner. Et Laurent étant revenu avec ses manières bruyantes je prononçai tout haut le nom de mon ami Person. Aussitôt, fait inoui que mes amis n'ont certes pas oublié, nous perçumes par le guéridon comme le bruit d'une lutte et, quelques instants après, Emile vint nous dire qu'il avait été forcé de battre Laurent, lequel se tint pour averti, car il ne reparut plus qu'une fois pour moi trois ans après... bien loin de là, à Vittel, où j'initiais de nouveaux amis. Laurent, comme à son habitude, entra très bruyamment en communication pour me saluer et me dire qu'il avait suivi nos conseils et qu'il était bien aise de m'apprendre qu'il était plus heureux, ayant enfin quitté les bords de la Seine et retrouvé sa femme. — C'est encore à ce Person que nous dûmes la première lévitation de notre guéridon, qu'il se faisait un plaisir de nous offrir tous les soirs, jusqu'à ce qu'il vînt nous apprendre son prochain retour sur la terre..., fait réel sans doute, car nous ne le revîmes plus.

Mais revenons à Lacalle : Un jour que je le rencontrai en ville je l'emmenai au parc Beaumont où je l'invitai à me raconter son histoire; il avait passé plusieurs années à Paris chez un notaire et avait fait la connaissance de spirites dont —je n'eus pas de peine à le comprendre — le cercle était plus que médiocrement composé. Les esprits qui y étaient évoqués devaient être de nature à démontrer la véracité du dicton : « Dis-moi qui tu hantes, je saurai qui tu es. » Est-ce bien se dire spirites que de se réunir autour d'une table pour rire de futilités coupables? Les meilleurs spirites n'ont bien souvent jamais assisté à une séance de table ni rencontré un médium, mais ils ont beaucoup lu et se sont contentés d'adopter nos belles croyances chrétiennes de fraternité et de charité et, surtout, de les pratiquer. Revenu à Pau, après une maladie assez grave, Lacalle avait rapporté de la capitale toute une collection d'ouvrages de sciences occultes, découverte dans les casiers des marchands de vieux bouquins des quais de la Seine, livres de magie plus ou moins noire, qu'il dévora et étudia en essayant de mettre en pratique des conseils pernicieux pour un esprit sain et bien équilibré, mortels pour celui de ce jeune homme au cerveau faible. Lacalle s'enfermait tous les soirs et, à l'aide d'une certaine puissance de médiumnité résultant de sa propre suggestion, il évoquait de pauvres esprits dans le style de Laurent qui lui dictaient ou lui faisaient écrire un véritable grimoire, où le bon sens et la morale étaient foulés aux pieds. D'un tempérament maladif, ce déséquilibré en arriva à se convaincre qu'il avait reçu comme mission du ciel, de réunir une légion d'esprits malheureux et souffrants, afin de les ramener à se repentir, et ce pauvre diable pensait, par ce moyen, obtenir une récompense céleste.

Je fis promettre à ce frère malade de me montrer sa bibliothèque et les communications reçues de ses amis, et je le conjurai de ne plus se livrer seul à de pareilles manifestations, qui n'étaient rien moins que spirites et qu'un dévot n'aurait pas manqué de lui représenter comme diaboliques. Croyez-vous, lui demandai-je, pouvoir à vous seul préparer la réhabilitation de tels coupables? Insensé que vous êtes! A ces esprits il faut peut-être, sachez-le, des siècles de repentir, comme à Laurent attaché durant plus de cent cinquante ans à l'endroit de son crime.

Ces esprits pervers vous démontrent-ils leurs regrets, exhalent-ils leurs remords, leur désespoir? Non, vous les voyez se complaire dans le sabbat infernal dont vous serez la victime; je ne vous dis pas de les abandonner aux Erinnyes vengeresses, mais conseillez-leur de rechercher des juges consolateurs et surtout d'apprécier leurs crimes et de les regretter. En les appelant isolément, c'est-à-dire l'un après l'autre, vous eussiez pu trouver, peut-être, dans le nombre, une âme clairvoyante, y faire naître une lueur de repentir, mais, rentrée dans ce chœur voué à un aveuglement invincible,

cette légère flamme serait vite éteinte. Hélas, je sentais bien que mes paroles étaient perdues.

Autre naïveté de Lacalle : Il s'était épris d'une jeune ouvrière de la ville dont il nous parlait comme d'un sujet merveilleux au point de vue psychique, magnétique et spirite, qu'il tenait à nous présenter, mais Ledesky, toujours calme et prudent, le pria de n'amener cette fille au cercle qu'après que nous l'aurions examinée chez elle. Pour en avoir le cœur net je consentis à aller la voir conduit par Lacalle. C'était une jolie fille évidemment hypnotisable, et je la magnétisai, mais sans être bien convaincu de son état de sommeil parfait. Pour l'éprouver, je dis à son ami qu'elle semblait effectivement un fort bon sujet et que je serais heureux d'avoir des preuves de sa clairvoyance. Convaincu qu'il avait devant les yeux une voyante extraordinaire, ce naïf jeune homme était émerveillé de toutes ses réponses évasives et insignifiantes, je me gardai bien de le détromper. Le félicitant à voix basse et de façon à ce que le sujet m'entendît, j'ajoutai que j'allais essayer de la mettre en catalepsie. A ces mots, cette fille, croyant que j'allais me livrer sur elle à quelque expérience terrible, poussa un cri et, très éveillée, demanda : Qu'allez-vous me faire? Rien, mademoiselle, lui répondis-je, que de vous remercier et de vous conseiller de ne plus vous faire endormir, ce qui serait très préjudiciable à votre genre de beauté.

Enfin, superstition plus forte, un autre jour, Lacalle confia à Ledeski qu'une sorcière de Bizanos, village voisin de Pau, l'avait frappé d'envoûtement et que cette vieille le rendait malade et l'empêchait ainsi de ramener ses esprits au bien. Il nous invita à aller voir cette bonne femme afin de la forcer à avouer ses machinations et lui ordonner d'y mettre fin. Je le lui promis par charité mais, de ce jour-là, je compris qu'il marchait vers la folie.

Avant d'aller à Bizanos faire la visite promise, je me rendis, en me promenant, chez Lacalle qui demeurait à Geslos, village situé de l'autre côté du gave de Pau, au bout de Jurançon. J'y trouvai le pauvre garçon plus pâle et plus abattu que de coutume.

Son père et sa mère, honnêtes paysans béarnais, me voyant entrer, jetèrent vers moi un regard défiant et soupçonneux. Lacalle m'introduisit dans sa chambre et commença à me parler de sa puissance magique. « Sans cette mégère qui m'a envoûté rien que par jalousie je vous avoue que je serais arrivé à produire des résultats merveilleux. »

Tout en le laissant causer, je jetai les yeux sur sa bibliothèque étalée pêle-mêle sur une vieille et large huche et je lus, parmi les titres, les mots magie, sorcellerie, signes cabalistiques ou écritures diaboliques. *Le merveilleux révélé. Miracles d'outre-tombe. Mystères de l'alchimie. Suicide et folie. Conjuration des démons, Songes dévoilés, Double vue, des obsessions, Incubes et Succubes*, etc.

Vous allez m'envoyer tous ces livres-là, lui dis-je, que je les étudie. Vous vous dites spirite, mon pauvre Lacalle, et vous voulez pratiquer la magie, mais, cher ignorant, sachez que le spiritisme n'a pas plus d'analogie avec la magie et la sorcellerie que la chimie et l'astronomie n'ont d'affinité avec l'alchimie et l'astrologie.

« Le spiritisme ne saurait vous avoir poussé vers ces sciences occultes et nuisibles, puisqu'il les proclame néfastes, puisqu'il les démasque et les discrédite, puisqu'il les réprouve.

« Vous allez me promettre de vous reposer et de changer de chambre pour dormir, au lieu de vous croire désigné par Dieu pour ramener à lui les âmes des criminels, des suppliciés et des suicidés. Croyez-bien, mon ami, qu'il n'a besoin ni de vous, ni de moi pour cela.

« Ce n'est pas une mission acceptable et si parfois, dans une réunion de spirites sensés, apparait un esprit, comme Laurent, il faut prévenir qu'on priera pour lui, mais lever la séance.

« Demain j'irai voir votre envoûteuse, et, si vous voulez aider à votre délivrance, promettez-moi de ne plus vous occuper de spiritisme. Je le quittai et le voyant aller au jardin derrière la maison, j'entrai chez son père un brave homme qui me demanda si c'était moi qui donnais à son fils tous ces conseils du diable? « Loin de là, lui dis-je, je suis venu pour le guérir ; il a promis de m'envoyer tous ses livres, qui sont ses pires conseillers et je fera en sorte qu'il ne les revoie point. »

« Notre pauvre enfant ne dort point, dit la mère en larmes, il se promène la nuit, il parle à je ne sais qui ; son logis est quasiment hanté, car il s'y fait des bruits qui nous effraient. Ah ! mon bon Monsieur tâchez de lui faire passer ces manigances là. Il tousse beaucoup et ne veut pas se soigner, pour sûr qu'on lui a jeté un sort. »

Le lendemain, j'allai avec Ravel à Bizanos, voir la prétendu sorcière, une marchande de sable qui nous reçut avec affabilité et qui rit beaucoup de l'histoire que nous lui contâmes. Elle nous avoua que Lacalle était venu deux fois chez elle et qu'il lui avait dit entr'autres bêtises qu'un mort lui avait désigné cette bonne femme comme lui ayant jeté un sort. « Je me suis mis à rire au nez de ce monsieur, nous dit la marchande de sable et lui ai répondu que je n'avais jamais fait d'autre mal à mon prochain qu'en lui raccomodant les jambes cassées, les pieds foulés, les bras démis, ou en le guérissant des entorses,et que, je n'avais pu lui désirer du mal, puisque je ne l'avais jamais vu. Comment voulez-vous que je guérisse ce pauvre jeune homme? » — « Nous allons vous l'envoyer, lui dit Ravel en riant, s'il veut vous donner de l'argent vous le refuserez et vous lui assurerez, en lui jetant une poignée de sable dans les jambes, qu'il est délivré. — Entendu dit la bonne femme. — » En rentrant à Pau, Ravel alla voir Lacalle, lui contant notre visite à la sor-

cière et lui conseilla d'aller la voir et de lui faire un cadeau, assurant qu'elle n'avait plus rien contre lui. Le lendemain soir, nous vîmes arriver Lacalle alerte et souriant. « Je viens de chez la vieille, nous dit-il, elle a consenti à me retirer le sort qu'elle m'avait jeté, j'ai voulu lui offrir dix francs, mais elle les a refusés, ce qui est une preuve de ses bonnes intentions, et afin de m'assurer de sa loyauté, elle m'a jeté du sable sur le corps. » Je gardai mon sang froid, mais Ravel dut s'esquiver pour ne pas éclater de rire. Et le pauvre Lacalle demeura réellement convaincu qu'il était désenvoûté. Il envoya sa biblothèque au cercle où personne n'en ouvrit jamais une page et peu à peu le malade revint à la vie avec le calme et l'oubli de ses pratiques exagérées. Une année se passa ainsi et je le croyais guéri. Hélas ! A mon départ de Pau, je le rencontrai sur le boulevards des Pyrénées. Il vint à moi et, d'un air inspiré, me confia qu'il était en relations avec l'esprit de Cagliostro qui voulait lui transmettre sa puissance. — Je le regardai de travers et compris que s'il avait abandonné la mauvaise route, il y revenait peu à peu par des sentiers qui l'y ramenaient malgré lui.

Je tentai de l'exhorter de nouveau en le suppliant de moins songer aux êtres invisibles, et en lui assurant qu'il aurait à gagner davantage en la compagnie des esprits bien vivants, des bons vivants mêmes. Enfin je lui défendis de revenir chez Ledeski, mon prochain départ et celui de Ravel ayant pour conséquence la dislocation prochaine de notre cercle. Je l'engageai à se livrer à la lecture avec modération et, s'il ne consentait pas à abandonner le champ du spiritisme à relire chaque jour, un chapitre des beaux livres d'Allan Kardec, *Choses de l'autre monde* d'Eug. Nus et à comprendre ce qui nous attend *Après la mort* avec Léon Denis. Mais tous les arguments de ma rhétorique étaient dépensés en pure perte et je comprenais que je parlais à un condamné.

Ledeski me parla une ou deux fois de lui, après mon départ de Pau et j'avoue que pendant les mois de vacances *de mon lycéen* qui nous ramenaient vers les Pyrénées, j'évitai de voir ce pauvre Lacalle. Un jour, à la tombée de la nuit, à cette heure crépusculaire si douce qui succède au soleil couchant, alors qu'il fait si bon respirer la brise et sentir la joie de vivre, je croisai sur le boulevard du Midi un homme à l'aspect cadavéreux, au teint jaune, aux yeux brillants de fièvre dans leurs orbites creux, aux cheveux et à la barbe incultes. En l'apercevant mon cœur se serra, car j'avais deviné plutôt que reconnu le malheureux Lacalle... Etait-il possible qu'il eut changé si complètement en moins de quelques années, et que je retrouvasse un vieillard, en celui que j'avais vu jeune homme. Se pouvait-il que la fatalité implacable l'eût marqué de son fer rouge et que son destin funeste dût s'accomplir si vite.

En m'apprenant sa mort Ledeski ajoutait quelques réflexions bien tristes

sur la vie qui est si peu de chose, et me disant combien il serait utile de donner en exemple à nos jeunes frères et sœurs en croyance la vie malheureuse de cet homme, victime de ses pratiques solitaires du spiritisme. Je l'ai fait simplement, puissent-ils tirer de cette histoire vraie tout le profit désirable. Pauvre et bon Lacalle, il est mort victime de sentiments qui eussent été parfaits si la faiblesse de son jugement ne les eût étouffés dès leur essor et, les sapant à la racine, arrêté l'éclosion des fleurs et des fruits qu'il était en droit de voir mûrir et de récolter. Son âme était belle mais son cerveau incomplet.

Au lieu de descendre dès le début de sa vie le cours d'eau dont les rives étaient peut-être bordées d'arbres ombreux, de fleurs odorantes, il avait pénétré dans un affluent bourbeux sur les côtés duquel il n'avait plus trouvé que ronces et épines et où il avait sans retour perdu la voie tracée. Cette erreur ne lui sera pas comptée comme une faute, puisqu'elle est le résultat d'une fausse manœuvre qui ne saurait appeler de châtiment. Vie nulle, mission incomprise qu'il devra recommencer. Et, sans aucun doute, il acceptera sa future incarnation avec reconnaissance ; alors, Lacalle mieux armé pour la lutte, plus expérimenté, ne quittera plus la bonne route sur laquelle il répandra les bonnes actions qui, dépensées avec discernement, lui permettront de récolter les fruits savoureux de la satisfaction, récompense du devoir accompli.

LÉOPOLD DAUVIL.

CATALEPSIE ET EXTASE MUSICALE

C'est d'une aimable femme, à laquelle je suis heureux de rendre hommage et de témoigner ma reconnaissance, que j'entretiendrai aujourd'hui les lecteurs de la *Revue Spirite*. Cette jeune femme m'a donné, sans compter, beaucoup de temps, et s'est prêtée depuis deux ans, avec la meilleure grâce aux expériences dont je vais parler. Elle n'est pas un médium, mais un sujet magnétique remarquable. Et si je demande pour elle l'hospitalité de la *Revue Spirite*, c'est que l'étude attentive des états profonds de l'hypnose nous fait pour ainsi dire toucher du doigt l'âme humaine; les phénomènes que nous y rencontrons sont peut-être plus probants, en faveur de l'immortalité de l'âme, que les faits spiritiques eux-mêmes.

Magdeleine G..., dans un état très superficiel d'hypnose, tombe en catalepsie sous l'influence d'une pensée émotive transmise à sa subconscience soit par la parole, soit par la musique. C'est un cas analogue à celui de

Lina, le sujet si remarquable étudié par de Rochas, moins dramatique peut-être, mais infiniment plus sensible aux nuances des sentiments.

Je pense bien faire en donnant ici quelques indications sur la catalepsie. Quelquefois sans cause appréciable, d'autres fois sous l'influence d'une émotion, d'une surprise, la personne, sujette aux crises cataleptiques, reste tout à coup comme pétrifiée, tous ses membres conservent la dernière position, quelle qu'elle soit, où l'attaque les a surpris. Sa conscience normale est plus ou moins annihilée, le cours de ses idées s'arrête au milieu d'une phrase, d'un mot. Après une suspension momentanée de la vie cérébrale, qui peut durer quelques minutes comme quelques jours, le mouvement et le cours des idées reprennent exactement à l'endroit où ils avaient cessé de fonctionner, et le malade se croit encore au moment où l'attaque l'a surpris. Pour mieux me faire comprendre, je suppose un jeune homme tombant en catalepsie au moment où il salue une dame, son dernier mot a été « Bonjour », il reste dans une immobilité absolue incliné devant la personne pendant un temps plus ou moins long; la crise terminée, son premier mot sera « Madame » et il terminera son salut sans se rendre compte du temps — peut-être quelques heures — qui se sera écoulé entre son « Bonjour » et son « Madame ». — L'observation de ce phénomène a été nommée catalepsie du mot grec κατάληψις qui signifie surprise.

La catalepsie se rencontre assez fréquemment dans l'hystérie, mais elle n'en est pas un accident constant; il est à remarquer que c'est chez les hystériques mystiques qu'elle se manifeste le plus ordinairement. La vie de Catherine de Sienne en est pleine d'exemples; sainte Thérèse, une hystérique de génie, a même dans ses ouvrages très exactement décrit son état : « mon corps conserve l'attitude où il a été surpris, il reste dans l'état où le ravissement l'a trouvé » ce sont là ses propres paroles.

De Rochas, Durville, ont classé l'extase dans les états profonds de l'hypnose; ces paroles de la grande mystique nous prouvent qu'il y a aussi une extase dans la catalepsie, qui est cependant un état superficiel, et je crois devoir les distinguer l'une de l'autre. L'extatique cataleptique est dans la contemplation d'une idée unique, tandis que l'extatique des états profonds est dans l'admiration d'un véritable développement oneïrique.

La catalepsie est-elle en elle-même une maladie? — Non; et ce qui le prouve d'une manière irréfutable, c'est qu'un sujet mis en catalepsie par les procédés magnétiques se réveille sans aucun malaise; il semble au contraire soulagé malgré les positions anormales et en apparence fatigantes qu'on aura pu faire prendre à son corps; c'est donc tout au plus un symptôme de maladie.

On a même remarqué chez des gens très-bien portants des états cataleptoïdes à l'état de veille; ils se déclarent ordinairement sous l'influence d'un

recueillement, d'une concentration cérébrale intense : un savant, par exemple, suit une idée... vous allez et venez autour de lui, il ne vous voit pas, il ne vous entend pas ; vous le pincez, il ne vous sent pas, son corps prend des positions qu'à l'état normal il ne pourrait conserver. M. Henry Meige a dit : lorsqu'un travail ou une pensée nous absorbe au point que le contrôle cortical cesse de s'exercer, nous demeurons, des heures entières dans des positions paradoxales et quelquefois douloureuses. Un autre exemple prouvant bien que la catalepsie n'est pas une maladie en elle-même, c'est que des enfants en parfaite santé, dans leur premier sommeil, quand il est profond, gardent parfois la position qu'on leur donne, même si les membres sont en contradiction avec les lois de la pesanteur. C'est une expérience facile à faire indiquée par M. Brissaud (*Progrès Médical*, Janvier 1903).

Passons à la Catalepsie expérimentale. La Catalepsie est le second des états superficiels de l'hypnose ; il fait suite à l'état de crédulité de de Rochas, nommé suggestif par Durville, lequel est l'état de suggestibilité par excellence. Ce classement si méthodique me paraît vain ; en réalité les états divers de l'hypnose varient avec les sujets. Je ne puis me défendre de l'idée, que chez ceux qui ont servi à l'établissement de ces théories, l'éducation — sans parler de la suggestion — a eu une trop grande part. Souvent il y a dès le début de l'hypnose contracture plus ou moins générale jusqu'au somnanbulisme sans la flexibilité des membres, qui caractérise la catalepsie.

Les caractères physiques de ce dernier état sont l'immobilité absolue, la conservation de toute posture, la concordance de l'expression de la figure avec les attitudes données aux membres, l'anesthésie, un champ visuel très peu étendu, quand l'œil est ouvert. — L'état psychique du cataleptique n'est pas moins intéressant. La circulation est énormément ralentie, elle existe à peine chez certains sujets ; et c'est un phénomène toujours étrange de voir qu'une femme intelligente à l'état de veille, une fois en catalepsie, mettra au moins cinq minutes à se rendre compte de l'usage d'un chapeau ; elle le tournera dans tous les sens et, après un temps toujours long elle finira par en comprendre l'usage et le mettra sur sa tête ; elle en empilerait ainsi de suite une douzaine toujours avec la même lenteur.

Un autre phénomène psychique que l'on constate chez certains sujets en catalepsie est l'Echolalie. Il consiste en une imitation parfaite de tous les gestes, de tous les mouvements, de toutes les paroles prononcées par le magnétiseur, ou par toute personne avec laquelle le sujet est mis en rapport. C'est l'état qui donne le mieux l'idée et l'explication du phénomène connu sous le nom de possession. C'est pourquoi j'incline à croire que les possédés ne sont pas réellement « incarnés » par un autre esprit, mais seulement magnétisés par un invisible et mis dans cet état où, par écholalie, ils font toutes les cabrioles et simagrées que fait l'opérateur.

Je passe maintenant au vif de mon sujet.

Magdeleine est d'origine suisse par son père, caucasienne par sa mère ; son physique est très étrange, il est de ceux qu'on n'oublie pas : l'œil très doux et velouté a en même temps ce je ne sais quoi qui indique, au magnétiseur expérimenté, un sujet qui sera sensible à son action ; le nez, la bouche rappellent le type tartare, mais l'ensemble est harmonieux et très attrayant. Douée d'une voix superbe, elle a travaillé le chant, et obtenu un premier prix de Conservatoire. Son éducation un peu à l'orientale, son caractère, son tempérament la portaient à faire du théâtre, mais une gaucherie innée dans les gestes, une invincible terreur du public l'en ont éloignée jusqu'ici. Cette jeune femme a toujours joui d'une excellente santé, à l'exception de maux de tête persistants, pour lesquels elle est venue me demander de la soigner.

Magdeleine est donc artiste, elle comprend, elle aime la musique. Au contraire, Lina le sujet si remarquable de de Rochas, n'a ni goût ni éducation musicale, et cela la rend peut-être plus intéressante pour ces études ; mais je prétends que Lina est artiste tout de même, qu'elle l'est dans sa subconscience et elle nous le prouve surabondamment, aussitôt que sa conscience normale est obnubilée par le sommeil. Lina éduquée, serait devenue une excellente musicienne, on naît artiste, on ne le devient pas.

Magdeleine vint donc me consulter pour une céphalée neurasthénique ; je l'endormis et la guéris rapidement, ce qui me permit de constater sa très grande sensibilité au Magnétisme. Je la priai de vouloir se prêter à quelques expériences, ce à quoi elle consentit avec la meilleure grâce.

Chez elle, j'obtiens d'emblée une contracture plus ou moins générale qui ne cesse qu'au somnambulisme, sans passer par l'état de crédulité — j'insiste sur ce fait, du reste elle est très peu suggestible — ni par la catalepsie ; mais ce dernier état est provoqué aussitôt que son âme vibre sous une pensée émotive.

Voici le phénomène tel qu'il se présente : Un son, que ce soit la parole ou la musique, véhicule une pensée émotive jusqu'à son âme, instantanément tous les muscles de son organisme se contractent et donnent au corps des attitudes en rapport avec cette pensée.

Un des rôles de la conscience normale dans la vie ordinaire est de contrôler notre corps, de faire que les mouvements conservent une certaine mesure, or, dans cet état, l'obnubilation de la conscience normale est presque complète; c'est là ce qui permet à notre sujet de donner à ses interprétations musicales, à sa mimique, une telle intensité artistique. L'art sous quelque forme qu'il se présente est toujours une exagération et c'est ce que nous fait bien comprendre un écrivain anglais lorsqu'il dit : « Le génie obéit à une force, le talent fait ce qu'il peut ». — En effet, si la pensée émotive

éveille en Magdeleine l'idée de danser, elle ne pourra pas plus s'empêcher de danser qu'une rafale de souffler; si la mélodie exécutée exprime la mélancolie, le chagrin et toute la gamme des sentiments qui en découlent, elle est à l'instant même plongée dans une tristesse, qui ira *crescendo* jusqu'au plus profond désespoir; elle tombe à terre, des larmes inondent ses joues, elle se tord les bras, sa poitrine oppressée fait entendre un râle de douleur. Mais soudain la mélodie a changé, elle se fait caressante et aussitôt les traits de la figure, les muscles du corps se fondent en une délicieuse tendresse, puis c'est la joie délirante, le bonheur suprême, qui à son tour va faire place comme un ciel bleu à l'orage, à la colère la plus véhémente.

Ces attitudes ont quelque chose de surhumain et il est impossible de ne pas y reconnaître une manifestation de l'âme, d'une âme qui n'est pas le cerveau.

Il est à noter cependant que chez Magdeleine la conscience normale n'est pas aussi complètement obscurcie que chez Lina; notre sujet conserve un restant de volonté. Si la musique exécutée est pauvre ou jugée telle par elle, elle prend une expression de dédain, se croise les bras et reste immobile; il en est de même si le musicien, quoique peut-être excellent exécutant, n'a pas la chaleur d'âme qui fait le grand artiste. Magdeleine — je regrette de devoir le dire — à l'état de veille ne comprend pas Chopin; il semble donc, en raison de ce que je viens d'énoncer, qu'elle devrait mal l'interpréter; mais, dans l'hypnose, son âme, dépouillée de ce qui s'oppose à cette intelligence, ne résiste pas au charme des valses amoureuses, des rêveries sentimentales du grand compositeur. — Elle est empoignée et valse d'une façon exquise.

De Rochas a publié un fort beau volume sur Lina, dans lequel il esquisse des théories très attrayantes, mais je le crains un peu contestables. J'ai retrouvé chez Magdeleine un grand nombre des faits observés, qui ont servi à l'édification des dites théories, mais il m'a paru que le plus souvent ces faits n'avaient pas toute la portée que le savant auteur leur attribue.

Je ne donnerai comme exemple que le fait suivant : Lina, lorsqu'on joue une gamme montante se redresse, se met sur la pointe des pieds, elle cherche à se rehausser, à grandir le plus possible; au contraire à l'audition d'une gamme descendante, elle se fait de plus en plus petite et va jusqu'à s'aplatir à terre, comme si elle voulait entrer dans le plancher, si l'on descend jusqu'aux dernières notes de l'échelle du piano. Magdeleine agit de même; elle l'a fait, sans avoir connaissance de l'ouvrage de de Rochas, mais j'incline à croire qu'elle exécute une suggestion qui lui a été donnée par les métaphores usuelles : gamme montante, gamme descendante ; je crois que si nous avions nommé une gamme « glissante » elle l'eût tout simplement glissée.

Voici une autre remarque bien digne d'observation. Magdeleine mime avec

d'autant plus de vérité et d'ardeur, que le musicien met plus de sa propre pensée dans les sons de son instrument. S'il lit, l'interprétation du sujet laisse à désirer; s'il joue par cœur, les expressions et les attitudes sont beaucoup plus poignantes, mais le summum d'expression est obtenu lorsqu'il improvise. M. Rougnon, professeur au Conservatoire, après une exquise improvisation d'une demi-heure, m'a confié qu'il était épuisé, ressentant plus de fatigue qu'après dix heures consécutives de piano ; voilà, je pense, qui prouve surabondamment l'intime collaboration du musicien.

Je désire ici remercier mon ami M. Edmond Flegenheimer, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, qui malgré ses hautes études a bien voulu, avec une rare constance, me seconder dans ces intéressantes recherches ; c'est beaucoup à son grand talent, à son admirable intelligence de la musique que Magdeleine doit son développement particulier. — Quand je vous dirai, qu'à la première audition de la mort d'Iseult dans l'extase -- grandiose page de Wagner qu'elle ignorait — l'interprétation de cette agonie dans le bonheur a été jusqu'à la suspension momentanée de toute respiration, que ce n'est qu'à la dernière note qu'un râle unique, hélas bien connu de tous, a traversé en sifflant la gorge de Madeleine pétrifiée en statue de chair, vous comprendrez alors la colossale impression d'art qui se dégage de tels phénomènes, et je ne saurais mieux faire pour la rendre que d'emprunter à Séverine les lignes suivantes, qu'elle écrivit sur Magdeleine après avoir assisté à une séance : « Sur la face allongée, sur la ligne ennoblie, la beauté fulgure, douloureuse, violente, attendrie, amoureuse, renaissant dans l'espoir, sombrant dans la souffrance. C'est de la frise du Parthénon, une statue qui se détache, c'est toute la Grèce et toute l'Antiquité. On sent l'odeur des roses et l'odeur des lauriers, un goût de miel et de froment — tandis que les bras de la Pleureuse se lèvent vers la nue courroucée, tandis qu'elle s'abat prostrée, tandis que les larmes ruissellent sur les traits marmoréens. »

Grâce à l'extrême obligeance de MM. Boissonnas et Taponier, artistes photographes de la rue de la Paix, il m'a été possible de fixer un grand nombre de ces attitudes, que Magdeleine serait incapable de créer dans ses moments de conscience normale ; je suis heureux de pouvoir en offrir les prémices aux lecteurs de la *Revue Spirite*, M. Boissonnas et M. Taponier, devant l'objectif desquels ont passé toutes les célébrités dramatiques et lyriques de nos théâtres, affirment que jamais artiste n'a su, dans son attitude et dans son expression, concentrer une pareille intensité de douleur, une joie aussi délirante, un épouvante aussi effroyable.

Voilà ce que seules ont donné les grandes prêtresses de l'Antiquité, les bacchantes, qui étaient probablement sous l'influence du sommeil magnétique. James Braid, le médecin anglais, ne dit-il pas dans sa *Neurhy-*

pnologie : « Il y a donc lieu de croire que non seulement cette grâce parfaite d'attitude dans la sculpture et la peinture anciennes, procédait de l'imitation des bacchantes et d'autres danseuses mystiques, mais encore que les mouvements habituels de nos jours leur ont été transmis de l'Italie par reproduction des danses usitées dans les mystères grecs. »

Magdeleine n'interprète pas la musique, avec tous les instruments, de la même façon. De mes recherches, il résulte que l'instrument ne doit pas être trop parfait ; ainsi le piano, ne se prêtant pas autant aux nuances que le violon, semble préférable à ce dernier : en effet, la corde vibrant sous l'archet, donne une expression infiniment plus profonde et plus humaine que la corde martelée du piano ; le violon chante, pleure, crie... les nuances succédent aux nuances, elles ne peuvent plus être réproduites, elles se noient dans une attitude générale et le sujet tombe dans le ravissement, dans la véritable extase musicale.

Une observation du plus haut intérêt est à noter ici ; je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle n'a pas encore été faite. — Quand la voix du violon a cessé de se faire entendre, Magdeleine semble sortir de sa béatitude, elle cherche à se rapprocher de l'exécutant, et elle retrouve dans l'ambiance ce qui la charmait quelques secondes auparavant; plus elle est près de lui, plus son expression se ranime et lorsque ses doigts arrivent en contact avec les vêtements de l'artiste, elle retombe en extase, et accentue le contact pour saisir jusqu'aux dernières vibrations.

Nous savons en effet, d'après les lois de la physique, que les vibrations sonores sont plus vite évanouies dans l'atmosphère que dans les liquides et les solides, mais il est infiniment intéressant de constater le fait avec un instrument aussi parfait que l'est en ce cas la personnalité humaine.

Magdeleine entend donc non seulement par ses oreilles, mais par tout son organisme, plus exactement par son âme. Elle voit du reste de la même façon, car dans la catalepsie le champ visuel est excessivement restreint et cependant jamais, même dans ses mouvements les plus désordonnés, elle ne heurte ni un assistant, ni un meuble ; je le répète, cette jeune femme semble voir sans le secours des yeux et cela me rappelle le cas d'un peintre animalier aveugle, cité par de Rochas, qui pour juger de son œuvre, s'éloignait de son tableau, étendait les bras et agitait les doigts dans la direction de ce dernier. — Du reste, beaucoup d'aveugles aiment à se promener dans la campagne et si on leur en demande la raison, ils disent jouir du paysage.

Qu'il me soit permis ici de remercier MM. Boissonnas et Taponier d'avoir si gracieusement mis à ma disposition leurs magnifiques ateliers, ainsi que MM. Séau, les jeunes et brillants virtuoses, qui par leur admirable exécution de la *Méditation de Thaïs* sur violon et violoncelle, nous ont fait, mes amis et moi, marcher de surprises en surprises ; et que dirai-je de leur *Hava-*

naise? — A peine l'archet a-t-il attaqué les cordes, que, de timide et hésitante, Magdeleine devenait un tourbillon endiablé, ses yeux lançant des étincelles, son corps s'arcboutant en arrière à faire croire que la tête allait toucher les pieds et pirouettant sur elle-même, comme une feuille au vent.

Ce phénomène présente un intérêt de premier ordre pour les peintres et sculpteurs, aux profanes il leur fera toucher du doigt ce qu'est l'art, celui des Antiques, mais je tiens à le dire c'est un spectacle pour des raffinés.

Qu'est-ce qu'une œuvre artistique ? — Peinture ou sculpture, c'est une idée donnant au corps une forme plastique bien déterminée que l'artiste s'efforce de rendre ; si l'artiste a du génie, l'attitude et l'expression que prennent tous les muscles pour rendre cette idée lui viendront en une fois par intuition. Malheureusement des génies capables d'une pareille intuition sont très rares ; les autres ne saisissent que le jeu de quelques muscles, le plus souvent ceux de la face et alors nous avons à admirer, comme dans beaucoup de nos parcs, une physionnomie de guerrière sur un corps de bergère De ce mélange ne peut pas se dégager une impression d'art.

De même en musique, l'artiste cherche à rendre une idée, principalement une idée émotive ou descriptive par un assemblage de sons. Je crois que sous ce rapport notre sujet est une incomparable pierre de touche ; elle indique instantanément et avec une rigoureuse précision l'idée que le compositeur a cru suivre en écrivant sa musique. Mlle Syrbain, de l'Opéra-Comique, voulut bien un soir chanter devant elle une chanson toulousane dans le dialecte du pays ; personne, parmi les assistants, n'en comprit le sens, mais Magdeleine — nous le sûmes après — mima dans ses moindres détails les allées et venues, les gestes du brave curé, qui faisait les frais de la chanson.

J'insiste sur ce fait, qui a été une véritable révélation pour un grand nombre d'artistes, à qui j'ai eu l'honneur de la faire admirer et tous, femmes comme hommes, se sont passionnés pour elle. — Cette admirable faculté a cela de bon qu'elle ne laisse pas prise à la vilaine jalousie. — Tantôt à l'audition d'une marche guerrière, c'est Mars, c'est la Bellone. antique qui se rue les yeux hagards, les cheveux flottants, tantôt comme dans la marche funèbre de Chopin ce sont les formes voilées de tristesse, de douleur, de résignation, que nous admirons sur certaines tombes du Camposanto de Gênes, mais ces formes sont de chair frémissante, les larmes coulent, la poitrine est haletante, les bras tendus vers le ciel implorent....... Assez ! Assez ! ont plus d'une fois crié les assistants.

Ces phénomènes ont été très rarement observés dans la catalepsie par les anciens magnétiseurs. Lafontaine, d'Espine père, Charpignon en ont mentionné quelques cas, mais ils ne les ont étudiés que très superficiellement. Le premier, qui ait pris l'initiative d'une étude méthodique avec photogra-

phie à l'appui est de Rochas, et il a rendu, par ce fait, à la science et aux arts, un grand service. De Schrenck-Notzing de Munich prétend bien en avoir publié, mais elles ne sont pas arrivées à ma connaissance ; l'idéal, le rêve serait de cinématographier Madeleine dans les interprétations des œuvres classiques ; il y aurait là des documents de la plus haute valeur à rassembler.

J'entends, d'ici, une question qui m'a été posée bien des fois. — Votre sujet n'est-il pas hystérique? Un médecin, disciple de Charcot, ne manquerait évidemment pas de répondre : Oui. Je dois donc à la vérité de dire que Magdeleine ne présente aucun des symptômes constants de l'hystérie ; elle n'a ni boule hystérique, ni zones hystérogènes et malgré les questions, si souvent répétées de quelques-uns des médecins à qui je l'ai présentée, questions qui par leur insistance auraient pu devenir de la suggestion, elle n'a jamais eu ni crises, ni convulsions ; le champ de sa conscience n'est pas limité et elle est même d'une intelligence au-dessus de la moyenne. — De Schrenck-Notzing, a cru remarquer, en la pinçant, que la sensibilité n'était pas la même des deux côtés du corps et il en a conclu à l'hystérie ; pour moi je considère cette conclusion comme peu fondée, tout au moins tant que le grand physiologiste allemand n'aura pas expérimenté avec des instruments d'une plus grande précision. Nerveuse, impressionnable, elle l'est, mais ne le sommes-nous pas tous? Elle manque un peu de continuité dans les idées, mais sensible à l'influence ambiante comme elle l'est, il serait étonnant qu'il n'en fût pas ainsi. Du reste, en dépit des travaux de Charcot, l'hystérie est une maladie dont les symptômes sont si vagues qu'on peut dire que tout le monde est hystérique ou que personne ne l'est ; quant à Magdeleine, je la connais depuis quinze ans et je puis certifier qu'elle n'est certainement pas une hystérique réclamant les soins du médecin, c'est une nerveuse et rien de plus.

Le lecteur va se demander si ces manifestations psychiques ne sont pas préjudiciables à la santé du sujet, si en toute conscience on a le droit de se livrer à de telles expériences. Je puis le rassurer sur ce point ; non seulement elles ne sont pas nuisibles, mais elles ont été jusqu'à ce jour bienfaisantes, elle ont agi sur Madeleine comme un puissant sédatif.

Tout sommeil, et raison de plus le sommeil magnétique, est bon, même accompagné de mouvements désordonnés ; il est si subtil, qu'il pénètre à fond le réseau nerveux sans laisser d'autres traces de son passage que des effets calmants. Bien entendu je parle du sommeil magnétique et non du sommeil hypnotique ; ce dernier est procuré par des moyens si brutaux, si illogiques, qu'il est impossible que le sujet n'en souffre pas; mais je le répéte, ce n'est pas le sommeil qui est nuisible, ce sont les moyens employés pour le produire. -- De plus il y a chez le magnétiseur la volonté bien établie de faire, même dans les expérimentations, du bien à son sujet, tandis que chez

l'hypnotiseur il n'y a que la froide science, souvent un scepticisme désobligeant, toujours un profond dédain pour celui ou celle qu'il étudie. L'hypnotiseur se permet cette attitude glaciale, parce qu'il ne croit pas à la transmission de ses sentiments à son sujet, ce en quoi il se trompe grandement.

Je donnerai comme preuve le fait suivant observé à maintes reprises : lorsque j'endors cette jeune femme devant des assistants sympathiques, elle arrive à la phase, où la catalepsie se déclare sous la suggestion d'une idée émotive, sans présenter rien de particulier; au contraire, si dans l'assistance se trouve quelque savant à parti pris. ou simplement quelque curieux nourissant à son égard des sentiments peu flatteurs, elle le sent immédiatement et témoigne son déplaisir par des accès de rire nerveux.

Pour me résumer, je poserai cet aphorisme que pour faire du bien, il faut vouloir faire du bien, et ceci d'autant plus dans l'hypnose où la volonté du sujet est presque absente et remplacée par celle de l'opérateur.

Le magnétisme, exercé par des gens de bien et de cœur, est la véritable médecine de l'avenir ; elle remplacera à peu près toutes les autres ; aujourd'hui déjà, et les médecins ne l'ignorent pas, la suggestion est la seule force qui fasse des cures, et ils ne prescrivent des médicaments que pour servir de véhicule à ladite suggestion. « Pourquoi, écrit Montaigne dans ses Essais, practiquent les médecins avant main la créance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozème ? »

Les médecins guérissent assurément, mais malgré toutes les théories, qui de siècle en siècle se sont succédées et le plus souvent contredites, il est avéré que la moyenne des guérisons est restée constante ; ce qui guérit, ce ne sont ni les méthodes, ni les médicaments, c'est l'idée de guérison implantée par la pensée et par la présence du guérisseur. — C'est du reste la seule explication sensée des effets curatifs obtenus par les spécifiques lancés à grand renfort de réclame.

Ces considérations me remettent en mémoire cette anecdote de Boerhaave, un des plus grands médecins qui ait existé : A sa mort, on découvre dans sa bibliothèque un énorme volume superbement relié, portant sur le dos en lettres dorées : *Principes de Médecine*. Les amis enthousiasmés se préparent déjà à publier cette œuvre magistrale, ils ouvrent le volume, ils ne trouvent que des pages blanches. La première seule portait le titre : « Principes de Médecine » et dessous ces mots : « Tiens-toi le ventre libre, la tête fraîche, les pieds chauds et moque-toi du médecin ».

Il est bien loin de ma pensée de me moquer des médecins, mais je ne puis réprimer un sentiment de profond regret à la pensée que ceux à qui incombe officiellement le devoir de guérir, refusent le plus souvent *a priori*

d'étudier tous les phénomènes qui ébranlent les théories qui leur sont chères.

C'est par l'âme qu'on obtient les plus merveilleuses guérisons et seul le magnétisme agit sur l'âme.

EM. MAGNIN.

A PROPOS D'ANNA ROTHE

J'ai trouvé dans la *Woche*, revue illustrée hebdomadaire de Berlin, numéro du 4 avril, un article intitulé « Le cas Rothe », par le professeur Max Dessoir, celui-là même qui fut appelé au procès de la Médium à fleurs comme expert (!) et dont les conclusions hostiles à la délinquante (!) décidèrent de sa condamnation à un an et demi de prison. Je le traduis pour l'édification des lecteurs de la *Revue spirite*, en y ajoutant quelques réflexions personnelles.

Voici l'article du Dr Dessoir traduit presque littéralement.

« Le procès de la Médium aux fleurs, Anna Rothe, offre au psychologue, sous un triple rapport, un intérêt particulier.

Tout d'abord doit être posée et résolue la question de l'état d'âme de la dame Rothe. Des spirites, nous apprenons que pendant les séances aussi bien qu'en dehors d'elles, Anna Rothe se trouvait en transe, c'est-à-dire dans un état où elle serait un instrument dans la main des esprits, état qui excluerait chez elle la libre disposition de sa volonté. Cependant, je regrette d'être obligé de dire que les spirites nous doivent encore toujours la preuve de cette assertion. Car l'assurance de la médium que, « postérieurement », elle resterait ignorante des phénomènes, ne peut naturellement être suffisante. Il est vrai que les symptômes, observés occasionnellement, du regard fixe, du changement de langage, d'une légère anesthésie, nous laissent supposer que cette personne hystérique se soit trouvée souvent dans un état de conscience altérée et amoindrie, mais ils n'imposent pas la croyance à une hypnose assez profonde pour que le paragraphe 51 de la St.-G.-B. puisse trouver son application. Se serait-elle, par hasard, trouvée également en état d'hypnose en faisant les achats de fleurs et ses autres préparatifs ?

Toutefois, il reste possible que son état mental pendant les séances ne fût pas entièrement normal. Même une chose me semble probable, que, finalement, elle ne possédait plus la conscience pure et entière de ses escroqueries. Quoiqu'elle ne fût pas une dupe dupée, elle devint, à la fin des fins, une dupe de bonne foi, voire enthousiaste. Quotidiennement on lui demandait « des miracles », quotidiennement on lui persuadait combien on serait reconnaissant pour tel ou tel phénomène — quelle résistance morale fau-

drait-il pour renoncer, en de telles circonstances, à une fraude qui apparemment rendait heureux tant d'humains ! Il se peut que toutes ces mesures lui aient paru peu à peu comme permises, bien plus, exigées. Peut-être croit-elle aussi que chez d'autres médiums, de vrais apports se soient produits, et se dit-elle que peu importe si elle les produit artificiellement. Peut-être ! car qui peut atteindre à une lumière suffisante en jugeant des mentalités aussi peu claires et si incomplètement normales ?

A cette considération, il faut en ajouter une seconde. Cette femme est arrachée à sa condition modeste ; d'une simple épouse de ferblantier, elle est devenue une célébrité recherchée. Savants et docteurs la traitent avec vénération, comtesses et princesses la tutoient et l'embrassent. Tout cela doit l'avoir élevée à une conviction propre de son importance particulière. Ses exploits étaient, comme je vais l'expliquer, extrêmement médiocres. Mais elle ressemble à un homme qui racle sur son violon toujours le même misérable air, et qui, finalement, se croit quand même un grand violoniste, parce que des milliers d'individus le lui disent. Elle est dans l'état d'âme de ce Gascon qui, quoiqu'il ne fût jamais allé à Paris, en racontait si souvent et tant de détails, toujours en les augmentant, qu'en fin de compte, il acquit à leur sujet une conviction inébranlable. Après qu'Anna Rothe eût fraudé une couple de fois, elle ne put plus prendre d'autres voies. Désormais, elle vécut son rôle à tel point qu'elle devint identique à lui. Et par ce moyen, elle eut de l'ascendant sur beaucoup d'âmes ; car seul le convaincu convainct. Seulement, celui qui possède la foi en soi-même et bien entendu, en plus, une prédisposition naturelle à l'escroquerie, peut, pendant des années, subjuguer des centaines de personnes à ses intentions frauduleuses.

En second lieu, je voudrais faire quelques observations sur les soi-disant événements objectifs. Ici, il faut surtout classer les « discours-transe » de la Rothe ; ces discours, dont on a si souvent prétendu, pendant le procès, que le niveau était tellement supérieur au niveau mental de cette femme. Ce que j'en appris et lu n'autorise cette assertion en aucune façon : le contenu est peu important ; la forme, celle d'un prêche théâtral d'édification. Si quelqu'un possède une certaine éloquence naturelle et s'est approprié, par une longue fréquentation de cercles spirites, quelques facilités dans l'usage des phrases qui y sont usuelles, il peut, sans peine, produire de tels discours. A l'occasion, la Rothe ne dédaignait pas de faire des emprunts littéraires ; mais je n'y ajouterai pas d'importance, car les autres arguments expliquent suffisamment toute l'origine de ces apostrophes oratoires mi-édifiantes, mi-instructives.

En outre, on rapporte de divers côtés que Mme Rothe aurait donné des renseignements aux assistants des séances sur leurs affaires privées, qu'elle aurait montré une connaissance étonnante sur leurs rapports familiaux ;

qu'elle aurait désigné des noms qu'elle ne pouvait connaître, qu'elle aurait prédit des événements futurs, etc., etc. Peut-être les lecteurs de la *Woche* se rappelleront-ils que je leur ai parlé, il y a quelques années, dans plusieurs longs articles, d'une certaine Mme Piper. Ce médium américain possédait, disait-on, un don analogue au plus haut degré. L'enquête, qui a été menée pendant quinze ans par des savants distingués, a démontré, avant tout, combien un diagnostic certain est difficile à établir. Ces savants ont pris un nombre infini de mesures de précautions pour exclure toute information prohibée, sur chaque question et réponse, ils ont établi les investigations les plus circonstanciées — et tout cela s'est fait parce qu'autrement il leur aurait été impossible de dire, avec une certitude scientifique suffisante : « dans le cas actuel, le médium n'a pu se renseigner par une des voies qui est à notre connaissance. » Si l'on compare ces essais pénibles et absorbants avec l'incroyable sûreté avec laquelle les témoins du procès Rothe ont soutenu : « tel ou tel fait, le médium n'a pu le connaître », il faut s'étonner de la naïve confiance des témoins. Ils ne paraissent pas penser à tout ce qui, dans les entretiens précédents, a pu être recueilli par la Rothe et par son impresario, pas plus qu'ils ne comprennent combien une inadvertance peut prêter à des combinaisons exactes, combien de choses se trahissent par la forme interrogative (laquelle n'a jamais été prise sténographiquement) voire par l'intonation et l'accompagnement du jeu de la physionomie. Tous les rapports qui nous sont parvenus manquent tellement d'exactitude qu'au point de vue scientifique il n'y a rien à en tirer ; et, d'un autre côté, nous savons par des témoins sincères que Mme Rothe et M. Jentsch ont pris d'habiles renseignements qu'ils ont utilisés par la suite, même qu'ils ont donné dans certains pièges qu'on leur a tendus,

A présent reste la question des apports.

Evidemment, leur force convaincante dépend complètement de l'examen préalable du médium et de son entourage. Il va sans dire que si le médium porte des fleurs sur lui ou les a à sa proximité, il ne faut qu'une médiocre expérience de prestidigitation pour les faire « surgir magiquement. » On devrait donc supposer que chaque fois, Mme Rothe ait été déshabillée jusqu'à la peau pour être mise dans de nouveaux vêtements; que préalablement l'accès de la chambre des séances lui ait été interdit ainsi que le voisinage du complice Jentsch. Rien de tout cela n'est exact. L'examen préalable de la médium n'était régulièrement qu'une comédie; il avait lieu par les soins de dames crédules, du moins inexpertes et trop « décentes ». Ces mêmes dames se tenaient, du reste, ordinairement à côté de la médium pendant les séances, au lieu d'observer, elles fixaient le ciel en extase.

Il est vrai que pendant les apports la pièce était souvent éclairée *a giorno* Néanmoins, le médium travaillait à l'ombre. Dans une séance celle à laquelle je pris part, les choses se passèrent ainsi :

Anna Rothe, qui était assise au bout d'une table couverte d'un long tapis prétendit tout à coup être tirée sur sa chaise, alors elle s'approcha tout contre la porte, en tirant la table derrière elle avec ses mains. Maintenant par le fait que la médium et la spirite qui se trouvait à sa gauche appuyaient leurs chaises obliquement il se formait un triangle entre les deux chaises et la porte. Ce triangle, depuis le sol jusqu'au niveau des sièges, était naturellement dans l'obscurité complète, et les pieds et genoux de la Rothe se trouvaient soustraits à tout contrôle par la table et son tapis. C'est dans ces conditions que les apports eurent lieu. Ajoutons qu'il faut observer ceci : les plantes étaient de nature à pouvoir être facilement pliées; (des branches de Lord Weymouth et de Rhododendron, des tulipes avec leurs oignons etc.; mais aussi une branche très fine, extrêmement fragile, avait été apportée intacte), les fleurs étaient humides; peut-être avaient-elles été conservées dans une outre de toile cirée mouillée) les tiges étaient coupées et sèches. Ma place était la seconde du côté gauche de la médium. Maintenant, pendant que Mme Rothe, pour attirer l'attention, touchait ma poitrine de sa main droite en la passant par devant la dame, qui me séparait d'elle, elle tira, de sa main gauche, une branche du triangle noir. Ensuite elle se baissa de nouveau et travailla longuement dans la *camera obscura*; enfin elle la retira vide. Il se peut qu'elle y déposât ce qui fut apporté par la suite; du reste, on entendit distinctement un bruissement comme si elle passait et repassait les branches sur le sol, évidemment pour déployer les fleurs pliées. Les apports suivants eurent lieu dans des conditions semblables, lesquelles conditions, comme on peut le constater, sont beaucoup plus favorables à l'illusion que celles avec lesquelles travaille un prestidigitateur habile. L'habileté technique de la Rothe n'est pas très grande; comme prestidigitatrice, elle n'aurait pas de succès. Ses succès reposent en partie sur sa faculté d'exploiter les faiblesses psychologiques des assistants, en partie sur l état mental particulier de son entourage.

Me voici arrivé au troisième et dernier point. Dans le procès Rothe, beaucoup de témoignages ont été déposés en faveur de la médium. Toutefois, par eux, nous n'avons jamais appris ce qui s'est passé, mais uniquement ce que certaines personnes ont cru avoir expérimenté. Et il faut dire que de tous les témoignages il ressortait que ceux qui les portaient, quoique très honorables et convaincus, n'avaient aucune idée d'une observation exacte des faits. Ils parlaient comme si c'était la chose la plus facile du monde de percevoir et de relater fidèlement un fait purement objectif. Cependant la vérité est que les difficultés toujours inhérentes à ces phénomènes spirites, si capricieux et contestables, sont haussées à l'infini : même le jugement de cerveaux capables y est souvent égaré par des futilités ridicules. Des choses, qui ne se sont jamais passées, sont suscitées par des illusions; des

événements semblables sont confondus entre eux, l'ordre des occurences s'intervertit quand on veut se remémorer les circonstances qui accompagnèrent un phénomène, certains détails, sur lesquels précisément doit reposer l'explication naturelle, sont oubliés; des faits secondaires passent pour des faits principaux et vice versa; des indices incertains sont interprêtés dans un sens positif et ainsi les faits mal relatés. Il est surtout important de remarquer que l'attention d'un chacun est soumise à certaines fluctuations et peut facilement se détourner, fréquemment, par une tendance naturelle à l'imitation. Il faut ajouter encore que les partisans d'une séance spirite se trouvent, de prime abord, dans un état mental dans lequel, d'un côté, ils croient tout possible, même l'incroyable; d'un autre autre côté, ils prennent la chose la plus simple pour un fait miraculeux. Et finalement, pour un jugement expert, certaines connaissances techniques sont de rigueur. Celui qui ne les possède pas n'a pas le droit de dire : ceci ou cela ne peut se produire par un moyen mécanique ou par l'art d'un prestidigitateur. La saine raison humaine est aussi insuffisante ici que pour l'expertise d'objets d'art.

La phalange des croyants n'a pas fait d'impression sur le tribunal. Mais comme dans la rumeur publique l'idée paraît naître : « qu'il doit y avoir pourtant quelque chose dans le cas Rothe », je veux expressément faire remarquer qu'il n'existe que des observations subjectives et aucune preuve objective. On nous demande de croire que dans l'air ambiant de cette personne, il se passe des choses qui ne se trouvent ailleurs nulle part dans l'expérience de tous les humains, de toutes les époques: notamment que des objets (même des parapluies) s'évaporent tout à coup et reprennent aussi vite leur précédente existence matérielle. Tout ce qui est connu de la matière, depuis des milliers d'années, serait bousculé par Mme A. Rothe. Pour que nous reconnaissions un fait pareil, il faut les preuves les plus exactes et les plus péremptoires; des rapports vagues d'illuminées, incapables de critique, même quand ils seraient amoncelés en masse, ne possèdent sûrement pas la force persuasive requise. C'est pourquoi pour la science, dans le cas Rothe, il n'a pu y avoir qu'une négation sévère.

. . . .

Ce qui frappe tout d'abord l'esprit impartial, dans l'article ci-dessus, c'est l'illogisme flagrant du Dr Dessoir, *cet expert en matière de médiumnité !*

Je vais en donner les principaux exemples.

En parlant de transe, le Dr Dessoir prétend que *toute preuve fait défaut*; et cependant, il reconnaît que la mentalité de la personne entrancée est altérée, amoindrie, que le regard est fixe, le langage changé et qu'une légère anesthésie accompagne ces symptômes; en somme, que son état mental n'est pas entièrement normal.

Le Dr Dessoir dit : « A. Rothe fut une dupe de bonne foi, une dupe enthousiaste » et cependant il ne critique point sa condamnation !

Il dit ailleurs : « Qui peut atteindre une lumière suffisante en jugeant des mentalités aussi peu claires et si incomplètement normales », et en même temps, il trouve juste que le tribunal l'ait jugée !

« Savants et docteurs la traitent avec vénération » remarque-t-il, en un endroit, pour prétendre plus loin que « dans le cas Rothe, les expériences spirites n'ont pas été entourées des mêmes précautions qu'avaient prises les savants qui s'intéressaient à la médium Piper. »

Eh ! quoi, les savants et docteurs allemands ne seraient donc que de bons gobeurs; ils s'emballeraient comme des enfants en face de tours de prestidigitation, ces hommes sérieux ne prendraient pas « les mesures infinies de précautions » dont s'entouraient les scientifiques d'outre-mer ; ils tiendraient en vénération une habile fraudeuse !

Il faut avouer que le Dr Dessoir traite bien ses compatriotes !

Ailleurs, le Dr Dessoir, tout en accusant A. Rothe d'escroquerie, trouve que son cas est *analogue* à celui de Mme Piper dont « des savants (d'Amérique s'entend!) ont étudié la nature pendant quinze ans. »

Ces savants d'Amérique aiment donc bien à s'occuper de tours de passe!

Car si vraiment la mediumnité n'existe pas, comme la science du Dr Dessoir le prétend, qu'étaient-ce que les phénomènes produits par Mme Piper?

De la prestidigitation, du bluff américain.

Mais si, au contraire, la médiumnité est un fait constaté, examiné, pourquoi Mme Piper en aurait-elle seule la spécialité? Pourquoi A. Rothe ne pourrait-elle partager la faculté médianimique avec sa co'sœur d'Amérique?

Il est vrai que l'une pourrait être sincère, l'autre commettre de la fraude ; mais puisque la fraude *consciente* n'a pu se prouver, mais que par *l'analogie des cas* on peut conclure *à l'existence d'un état anormal* chez Anna Rothe, comment l'expert en spiritisme, le Dr Dessoir, a-t-il pu conclure *contre* l'inculpée? Pourquoi trouve-t-il nécessaire qu'elle soit condamnée, » parce que la science ne pouvait pour le cas Rothe n'avoir qu'un verdict négatif sévère » ?

L'emballement du Dr Dessoir à charger A. Rothe va jusqu'à lui faire faire des comparaisons puériles. Ainsi il trouve qu'elle est semblable à un homme « qui racle un méchant air sur son violon et qui se croit un grand violoniste parce que des milliers d'êtres le lui disent. »

Mais quel rapport cet exemple a-t-il avec le cas Rothe?

Si Anna Rothe dupait *consciemment*, et tout est là, *elle savait* qu'elle faisait de l'escroquerie, non de la médiumnité, par conséquent *elle dupait sans être dupe*. Elle savait surtout qu'elle ne méritait pas d'être vénérée par les uns, caressée par les autres *à cause d'une faculté qu'elle ne possédait pas.*

De cette constatation, il ressort que des expressions comme enthousiasme « et bonne foi » de la dupe cadrent mal; que la phrase du Dr Dessoir : « même une chose me semble probable, que *finalement elle ne possédait plus la conscience pure et entière de ses escroqueries* » contient une contradiction en face du jugement rendu. Cependant, ici, je tiens à faire observer que quand on est réellement *expert en spiritisme*, — si toutefois une véritable expertise sur ce terrain, si difficile à explorer peut être acquise, — on arrive à reconnaître que de *vrais* médiums *paraissent quelquefois tricher là où réellement ils ne trichent pas*; (j'en ai eu la preuve personnelle) ; comme exemple je donnerai ceci : les esprits peuvent faire faire au médium un mouvement de ses bras et jambes qui *semble* produit par sa propre volonté et qui est, je ne dirai pas *inconscient*, car je parlerais comme le Dr Dessoir, mais purement *automatique*.

A propos des « discourstrance » dont le Dr Dessoir dit qu'ils avaient un caractère instructif et édifiant sous une forme théâtrale et dont il prétend qu'ils tirent leur origine d'emprunts littéraires ou d'une simple imitation de termes spirites, il me semble étonnant que le psychologiste trouve tout simple qu'une modeste épouse de chaudronnier, d'une moralité plus que douteuse (puisqu'elle cherchait à exploiter le sentiment religieux le plus incontestable : le culte de nos chers morts) ait pu trouver dans son pauvre cerveau détraqué (d'après lui) de pompeux discours instructifs et édifiants, au point de duper des personnes de l'élite de la société !

Je le répète : tout le monde est donc bien naïf dans le pays des Kant et des Hegel !

Du reste, M. le Dr Dessoir le dit en toutes lettres, quand il parle de la « naïve confiance des témoins qui paraissaient *ne pas penser* », etc., etc.

Dans le paragraphe ou le Dr Dessoir fait la vivisection des apports, nous ne constatons pas moins de contradictions, d'inexactitudes et d'illogismes. En fait d'inexactitudes ne citons que la principale. « L'examen de la médium n'était régulièrement qu'une comédie ».

J'y réponds : Je sais de source certaine qu'Anna Rothe, avant une séance d'apports de fleurs *parfaitement réussie*, a été complètement déshabillée et revêtue d'objets de toilette appartenant à la maîtresse de la maison.

En fait de contradictions, je relève surtout ce qui suit :

Le Dr Dessoir accuse Anna Rothe de mensonge quand elle se prétend tirée par sa chaise, et cependant il décrit la médium *tirant* en même temps, *de ses deux mains*, la table derrière elle ! »

Anna Rothe, a-t-elle quatre mains pour pouvoir, à la fois, *tirer sa chaise* vers la porte (comme il dit) et la table derrière elle ? Pour ma part, je défie le savant docteur d'en faire autant, à moins qu'il ne se trouve sur un parquet merveilleusement ciré et par conséquent glissant.

Le Dr Dessoir dit : « La pièce était éclairée à giorno, néanmoins la médium travaillait *à l'ombre.* »

Examinons ce qu'il appelle travailler « à l'ombre. » L'ombre d'après lui, s'était produite dans le triangle formé entre la table et deux chaises !

Mais si ce coin était exclu de la pleine lumière, cela empêchait-il les assistants de surveiller *ce qu'on aurait pu y* introduire et surtout tous les mouvements suspects qu il aurait fallu faire à la médium pour tricher.

Le Dr Dessoir dit cependant :

« L'habileté de la Rothe n'est pas très grande; comme prestidigitatrice elle n'aurait pas de succès. »

Pourtant, pour produire des fleurs par prestidigitation en pleine lumière et étant serrée de près par des gens qui n'entendent pas voir du prestige, *mais qui cherchent les* preuves de leurs convictions ou *qui viennent pour démontrer le contraire,* il me semble qu'il faudrait un talent non médiocre, un talent qui *ferait honneur* au plus habile des faiseurs de tours.

Il est facile de dire que les succès de la Rothe étaient dûs, « à la faiblesse psychologique des assistants; » cela ne prouve rien, si non que le Dr Dessoir pense que le scepticisme est une marque infaillible d'intelligence supérieure.

En fait d'illogismes, je relèverai les phrases suivantes :

« Par les témoignages déposés nous n'avons pas appris *ce qui s'est passé,* mais uniquement ce que certaines personnes *ont cru* avoir expérimenté. »

Mais n'en est-il pas ainsi de tous les témoignages humains?

Chacun ne témoigne-t-il pas nécessairement de ce qu'il *croit* avoir vu ou perçu? N'est-ce pas précisément ce fait qui crée les divergences d'opinions en tout ordre de discussions?

Le doute devant profiter à l'inculpé, dans les procès, les juges ont-ils le droit de ne tenir aucun compte de ce que des témoins honorables et de bonne foi, et j'ajouterai *sains d'esprit,* affirment *avoir vu*? Le Dr Dessoir dit : « Les plantes étaient de nature à être pliées facilement, des branches de Lord Weymouth, de Rhododendron » etc.

Est-ce vraiment facile de *plier* des branches de Lord Weymouth et de Rhododendron, *sans les casser* et les abîmer? Et puis le Dr Dessoir ne se contredit-il pas lui-même quand il ajoute : *même une branche extrêmement fragile fut apportée intacte* »?

Et plus loin. « Les fleurs étaient humides. Anna Rothe pouvait les conserver dans une outre de toile cirée mouillée. »

Et Anna Rothe ne serait pas une habile prestidigitatrice en réussissant à cacher une branche extrêmement fragile sur son corps, à sortir des fleurs délicates d'une outre, sans que même des espions puissent la prendre sur

le fait? D'ailleurs, quelle était donc cette outre (1) où des branches de Lord Weymouth, etc., trouvaient moyen d'être à leur aise?

Non, il faut l'avouer, toute cette étude psychologique sur la médium Rothe et ses apports ne peut contenter que les personnes *intéressées* à constater « qu'il n'y a rien, absolument rien, » que les spirites sont tous plus ou moins fous, fussent-ils savants et docteurs.

Les autres, les impartiaux, ne fussent-ils aucunement spirites, doivent reconnaitre que le jugement du procès Rothe est un jugement inique, puisque au dire *de l'expert officiel même* : « La saine raison humaine est aussi insuffisante ici que pour l'expertise d'objets d'art. »

Pour ma part, spirite convaincue (par des expériences *scientifiquement* prouvées, en présence d'un savant docteur) quoique sans opinion personnelle sur le fait des apports et leur possibilité, doutant d'Anna Rothe, lors de son arrestation, il y a un an, je dois dire que, « tout comme les faux, dans un retentissant procès ont convaincu la grande majorité des personnes sincères, de l'innocence de l'inculpé », *les faux raisonnements* du Dr Dessoir, cet arbitre en spiritisme, m'ont donné la presque certitude qu'Anna Rothe est plus victime que coupable ; *car quelque preuve qu'on prétende fournir de ses fraudes occasionnelles sa médiumnité est encore plus manifeste que ses fraudes.*

CLAIRE G.

Lettre de Mme Rufina Nœggerath à propos d'Anna Rothe

Chère madame Leymarie,

Permettez-moi de vous offrir un renseignement nouveau sur le cas de Mme Rothe.

Il est si odieux de condamner un innocent qu'on ne peut trop se mettre du côté de la défense quand elle fournit de nombreux faits favorables à l'inculpé.

J'en recueille dans ce moment en Allemagne où Anna Rothe compte de nombreux partisans.

Le directeur de la prison, où elle a passé son temps de prévention, a déclaré que tout ce qu'il a pu prêcher de morale à ses prisonnières n'a jamais approché de l'impression produite par les émouvants et éloquents discours de l'ordre le plus élevé que tenait le médium en transe à ses sœurs égarées.

Ce fait, excluant toute prestidigitation, affirmerait à lui seul la médiumnité de Mme Rothe, car il suffit d'avoir passé quelques instants avec le médium pour reconnaître en elle la simple femme du peuple, sans culture.

(1) En effet, où est cette *outre* qui devait figurer sur la table des pièces à conviction? *Tout le procès de Mme Rothe est là.* Qu'on nous la montre. (Note de la Rédaction.)

Réagissons donc contre les sentences des gens à parti pris qui condamnent sans connaissance de cause et sans apporter aucune conscience dans leurjugement.

Qui juge sera jugé.

RUFINA NŒEGERATH.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Quand on demandait aux Indiens, qu'est-ce que la terre? — Ils répondaient : c'est une grande plaine avec une montagne au milieu ; et autour de cette montagne tournent les astres. — Mais qui soutient la terre dans l'espace? — Quatre éléphants. — Et les quatre éléphants? — Quatre tortues. — Et les quatre tortues? — Nous n'en savons rien.

Il eût été, convenons-en, plus simple et plus logique de faire cette dernière réponse à la première question.

Mais, à cette époque, on ne raisonnait pas encore ; ou plutôt l'ignorance des hommes était si profonde et les ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés si épaisses, que leur intelligence ne s'étendait pas plus loin que l'horizon qui bornait leur vue. Devant l'éternité du monde, ce grand mystère, tous se prosternaient ; c'eût été un sacrilège de vouloir le sonder.

Est-il besoin de rappeler à la mémoire la lutte désespérée qu'eut à soutenir contre les prêtres Christophe Colomb, et qui se termina par la victoire de l'illustre navigateur?

Ne savons-nous pas que Jordano Bruno, le philosophe italien, fut brûlé vif à Rome, en 1600, parce qu'il avait enseigné qu'il y avait d'autres mondes que le nôtre? — Que Galilée fut emprisonné pour avoir démontré scientifiquement le mouvement diurne de la terre, et qu'il fut obligé d'abjurer sa foi, tout en ajoutant ces paroles mémorables, « E pur se muove » — qui résonnent encore dans les espaces étoilés et continueront à y résonner, jusqu'à ce que l'évolution morale des mondes soit devenue égale à son évolution physique et que la dernière relique de la superstition barbare ait disparu de la terre? — Nous savons toutes ces choses et un grand nombre d'autres encore, toutes inscrites, au burin de l'histoire, comme un témoignage vivant de l'ignorance dans laquelle croupissait notre pauvre humanité.

Mais on n'avait pu faire jusqu'alors aucun appel au peuple par la voie naturelle, parce que ces notions étaient le privilège des classes instruites et que les initiés seuls avaient droit à la révélation des mystères.

Au lieu de démontrer le pourquoi et le comment des choses, on se bornait à personnifier les forces de la nature et l'on croyait aveuglément et sans examen, ni investigation, que Dieu avait révélé ses lois et ses commandements à Moïse, sans les faire connaître au peuple.

Mais le temps a marché ; une ère nouvelle s'est ouverte ; et la science, en

étendant le champ des connaissances, est venue donner le coup de massue aux anciens dogmes et a sapé dans ses fondements l'édifice érigé par le fanatisme religieux. Ce qui a été, de tout temps, la cause unique des erreurs et des interprétations fausses données à toutes choses, c'est le défaut de compréhension. C'est ainsi que sont nées, dans l'esprit des masses ignorantes, toutes les superstitions qui se sont propagées jusqu'à nos jours.

En effet, l'histoire démontre que les hommes cessent d'être superstitieux à mesure qu'ils comprennent les causes réelles des phénomènes de la nature; et l'on peut dire que les erreurs des peuples sont en raison directe de leur ignorance.

Propager les lumières, éclairer la raison qui est le critérium le meilleur et le plus sûr pour arriver à connaître la vérité ; en un mot, briser les chaînes qui ont asservi l'esprit depuis des siècles et lui donner sa liberté et son indépendance, tel est le but vers lequel ont toujours tendu nos efforts ; telle a été la seule préoccupation de notre esprit et telle est encore aujourd'hui le mobile qui nous anime en écrivant ces pages.

L'Univers et sa cause.

D'où est venue la vie ? D'où est venue l'intelligence ? La vie et l'intelligence se manifestent à nos sens sous une infinité de formes et de degrés de développement. On les voit dans l'insecte le plus infime et le plus rudimentaire ; et dans l'échelle ascendante des êtres jusques dans l'homme, qui est le chef-d'œuvre de la création, on en constate les effets.

Mais comment y sont-elles venues ? Qu'est-ce qui les a produites ?

Les matérialistes prétendent qu'il n'existe pas de cause première ou de commencement à l'univers ; qu'il y a eu de toute éternité des causes suffisantes dans la nature pour tout ce qui arrive, et que la raison seule est capable d'expliquer l'apparition des formes de vie organique.

Il en est d'autres, au contraire, qui disent que la vie et l'intelligence n'ont pu naître que de la vie et de l'intelligence existant déjà, et qui se basent sur le célèbre aphorisme de Lucrèce lequel est le fondement du système philosophique d'Epicure, « Ex nihilo, nihil ». Rien ne vient de rien.

Nous examinerons l'un après l'autre, avec les arguments joints à l'appui chacun de ces deux systèmes et nous commencerons par la théorie des adeptes de l'école de Buchner qui rejettent toute intervention en dehors de la matière et de la force, et qui déclarent que l'hypothèse d'un « Dieu » leur est inutile pour expliquer l'existence du monde.

Première Théorie.

« Toutes les choses qui existent actuellement ont existé de tout temps, en substance ou sous une forme quelconque ».

Telle est la proposition sur laquelle se basent les matérialistes pour démontrer la validité de leur théorie.

La matière, la force et la vie sont éternelles ; et l'univers, considéré dans

son ensemble, est une vérité qui existe et agit par elle-même de toute éternité.

— « Quelque chose existe. » — C'est là un fait qui n'exige aucune démonstration ; qui est aussi certain qu'un axiome.

— Or, si la proposition « quelque chose existe » est le premier fait, « quelque chose a existé » est le second fait; car il est aussi certain que « quelque chose a existé » dans le passé, qu'il est certain que « quelque chose existe » dans le présent. Par conséquent, « si quelque chose existait » hier, ou il y a un nombre indéterminé d'années, ce « quelque chose » avait une cause, parce que chaque chose ou événement particulier a une cause, et ce raisonnement doit s'appliquer aux choses ou événements existant dans un temps quelconque qui se peut concevoir.

Et si des choses ont existé dans un temps qui peut se concevoir dans le passé, alors des choses — de telles causes — existaient avant un temps quelconque concevable ou assignable dans le passé ou toujours ; car il est mathématiquement vrai que quand on a atteint la limite de la quantité assignable, on a atteint l'infini.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que « quelque chose » a existé toujours; car, autrement, il y aurait eu un temps ou rien n'existait. Mais cette dernière hypothèse est inadmissible; car, dans ce cas, cet état, ce vide universel, se serait continué et nous sommes logiquement amenés à affirmer que « toutes choses, sous une forme quelconque, ont existé toujours ; et puisque toutes les choses qui existent à présent ont toujours existé en essence, il s'ensuit que « des causes » ont existé toujours et qu'il ne peut y avoir « de cause première ».

La science démontre, en outre, que la matière et la force ont existé de tout temps ; et il en résulte, conclut le matérialiste, que l'univers existant par soi-même et de toute éternité est la vraie solution de la question « de l'origine des choses » ; et qu'un tel univers, avec ses successions et ses changements. ses forces prodigieuses et ses lois invariables, constitue l'entité omnipotente et omniprésente, — « Le tout dans tout » : La vraie et seule réelle divinité !

Réfutation de l'agnosticisme et de l'athéisme

Ex nihilo nihil

Les matérialistes accordent à la matière la toute puissance et prétendent que tous les phénomènes de la nature ne sont que l'expression de la matière pour lesquels une intelligence immanente et pénétrante est inutile. Mais, étant données de la matière et de l'énergie, avec la loi de l'évolution, le problème n'est pas encore résolu.

L'évolution n'est que la recherche du « Comment » la nature opère et elle n'approche jamais du grand mystère « le pourquoi ». Pourquoi, en vérité, l'univers existerait-il ? Pourquoi y aurait-il à toutes les époques, sans nombre, un changement graduel d'énergie d'une vapeur cosmique en ignition dans l'immensité de l'espace, en des formes variées à l'infini ? A toutes ces questions la science reste muette.

« Toute substance est éternelle, nous dit-on. En elle existent des atomes, des molécules, des tendances, des forces qui nécessitent le mouvement, lequel, avec l'attraction et la répulsion, produisent une suite de forces ».

Nul ne conteste que les tendances, les forces, les attractions et les répulsions de la matière ne soient nécessaires à la croissance, au développement et à la conservation d'une suite sans fin de formes vivantes; mais jamais aucune d'elles n'a donné naissance à ces formes et n'a pu, par conséquent, les douer de vie et d'intelligence. Et quand même, on admettrait que l'évolution cosmique ait produit la vie monadique et l'ait transmise, d'âge en âge, dans les changements géologiques jusqu'à la matière grise du cerveau humain, comment l'aveugle nécessité aurait-elle pu faire pour introduire la grande phase d'évolution mentale et morale ?

Les formes commencent et finissent, il n'y a aucun doute; mais quelque chose les force à commencer et la cause existe avant la forme qui la fait naître.

On parle, avec grande éloquence, des tendances et des forces de la matière; mais, en pratique, cela ne signifie rien. En effet, qu'est-ce qu'une tendance? De quelle force veut-on parler? Nous avons aussi, dans la matière, de la cohésion, de l'affinité chimique, de la dureté, de la ductilité, etc... ; puis, il y a encore de l'électricité, du magnétisme et ses similaires.

Mais la gravité, l'électricité et l'affinité chimique produisent-elles des formes? La force de gravité communique-t-elle de l'intelligence à un amas de terre? Un courant électrique l'a t-il jamais animé de vie et de pensée?

Non, jamais, ni la tendance, ni la force, ni l'attraction ou la répulsion n'a pu et ne pourra produire une forme soit végétale, soit animale, à moins qu'on n'y trouve un germe de vie. Si une tendance ou une force nécessitant le mouvement, de concert avec l'attraction et la répulsion, avait jamais pu produire une suite de formes à une époque quelconque dans le passé, pourquoi un pareil phénomène ne se produirait-il pas encore là où il n'y a pas de vie antérieure?

L'intelligence existe; la pensée, la raison et la sagesse existent, cela est incontestable. Or, comme quelque chose jamais ne provient de rien, il s'en suit que l'intelligence, la raison et la pensée ont existé toujours. La vie qui est la cause ou l'origine n'a donc pas opéré aveuglement en produisant une suite infinie de formes.

L'intelligence a été co-existante et co-éternelle avec la vie. La grande cause première n'était pas seulement vivante, mais elle était aussi intelligente. C'est elle qui créa la matière, avec ses formes variées et infinies, et la remplit de vie et d'intelligence. Aucune autre théorie n'est capable d'expliquer l'existence de toutes les choses, car c'est la seule qui soit conforme à la saine raison.

Il est vrai que personne ne peut prouver qu'il existe un Dieu, et que ce n'est là qu'une hypothèse; mais comme l'a dit un écrivain célèbre : « Il est plus facile de croire en Dieu que de n'y pas croire ».

Sans aucun doute, la méthode qui affirme la vie antérieure d'un agent ou d'un être intelligent, tout puissant d'où tout est dérivé, est la seule qui soit logique et qui puisse expliquer l'existence de toute forme de vie et d'intelligence sur terre. Pourtant ce fait ne peut être démontré et ce n'est là qu'une certitude métaphysique, une déduction nécessaire dans le domaine du raisonnement abstrait.

Mais si l'existence de Dieu ne peut jamais être démontrée, de même, sa non-existence ne peut être ni prouvée, ni rendue probable. On peut accumuler les négations sur les négations; des critiques plus ou moins ingénieuses peuvent être émises sur les systèmes d'un Dieu supposé qui font ressortir toutes les erreurs, les désordres, l'impuissance.

Mais, quand tout sera dit, que restera-t-il? On n'aura pas encore fait disparaître Dieu ou sa nécessité. La demande d'un Dieu exigée par la raison restera toujours persistante et non résolue; et comme on l'a dit: « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer! »

Oui, il faut une cause pour expliquer tous les effets que nous constatons autour de nous. Le sentiment de cause est une des premières inspirations de la conscience, et par suite l'idée des rapports de la cause à l'effet est une des idées fondamentales de la raison. Qu'on donne à la cause qui est l'auteur de tout, le nom de Dieu ou tout autre, une force vivante, intelligente, antécédente doit avoir existé pour tout ce qui est doué de vie et d'intelligences; — un attribut supérieur d'où la pensée humaine dérive, s'est manifesté à l'origine commune des choses, dans l'éternité passée.

Cette nécessité, les matérialistes eux-mêmes s'inclinent devant elle. Obligés de rendre compte de la raison humaine, ils ont admis, au nombre des propriétés de la matière, la pensée et la conscience, termes immatériels, comme ils ont dû la douer de sensibilité pour expliquer les manifestations vitales. La matière, « dit Büchner, n'est pas grossière, mais tellement délicate que nous ne pouvons nous en faire une idée...

« Elle n'est pas sans valeur, mais elle a la plus sublime signification. Elle n'est dépourvue ni de sentiment, ni d'esprit, ni de pensée... Elle n'est pas inconsciente, mais elle développe successivement, dans ses processus de formation et d'évolution terrestre, tous les degrés imaginables de la conscience ».

L'agnostique peut suspendre tout jugement et dire qu'il ne sait pas; mais il oublie qu'en agissant ainsi il est incapable d'analyser son propre esprit. Tout ce qu'il peut savoir se trouve dans le domaine des idées et celles-ci sont conditionnées et ne peuvent être soumises à des lois de dimensions.

Paul a dit : « Personne n'a vu Dieu; mais il est également vrai qu'aucun homme n'a vu l'esprit ou l'âme; et s'il est fondé que l'esprit humain n'est connu que par les phénomènes mentaux copiés des phénomènes de la nature par l'aide des sens, que dira-t-on de la copie qui nie l'original? »

L'homme a une triple nature, physique, intellectuelle et morale ou spirituelle, laquelle exige l'entier développement de toutes et de chacune d'elles pour faire l'individu complet.

Le spirituel est le réel et la matière n'en est que l'ombre; et le seul but de l'existence doit être le développement de l'individualité de l'esprit.

La science représente les connaissances classifiées de la nature et de ses lois. Elle a déjà établi qu'il n'y a pas de phénomènes isolés dans la nature; que chaque phénomène est lié à un autre phénomène, non seulement dans l'infini du passé, mais encore dans l'infini de l'avenir.

C'est cette continuité de l'être qui rend la science possible et c'est cet Etre essentiel et éternel qui se posera à jamais comme négation de l'athéisme. « De l'infini à l'infini on arrive à Dieu ». Et comme l'a dit H. Spencer : « il y a derrière tous les phénomènes de la nature, l'existence d'un pouvoir invisible et éternel, qui est le critérium le plus certain de nos connaissances et dont les phénomènes ne sont que les manifestations changeantes et passagères. De plus, quel que soit ce pouvoir d'être, il est aussi actif aujourd'hui qu'il l'a été dans les temps passés. Jamais, il n'y eut dans l'œuvre de l'évolution un seul instant d'arrêt ni de repos. Il est la lumière qui pénètre tout de ses rayons et dont les vibrations remplissent tout l'espace formant les intelligences humaines ».

Prof. C. MOUTONNIER.

L'INSPIRATION

(*Suite*).

C'est chose remarquable comme de nombreuses découvertes et inventions du temps présent ont été non seulement prédites, mais décrites par des auteurs anciens, qui étaient sans contredit inspirés. Ceux auxquels les lettres sont familières trouveront dans la Bible, dans Homère, Lucréce, Dante, Shakespeare, Ben Jonson, Milton, Mickievicz, Goethe, Tennyson et bien d'autres des indications suffisamment explicites sur les découvertes d'hier et d'aujourd'hui. Si l'homme de science procède par expériences rigoureuses et s'efforce d'expliquer les effets par des principes déterminés, le poète d'un vol plus haut monte d'un coup, par l'inspiration jusqu'aux causes qui relient les phénomènes et atteint l'explication par une voie toute différente. C'est un terrain commun, mais inattendu pour l'alliance de la science et de la poésie.

Bien avant l'intrépide aéronaute Santos-Dumont, *Lucien*, dans sa *Vera Historia*, datant du IIe siècle, prédit le navire aérien, aux voiles gonflées par un vent en tourbillon, en route vers la lune. Cette invention prédite par Lucien réapparut en 1709, sous forme d'une demande de brevet, formulé par un moine brésilien, au roi de Portugal. Ce bateau volant devait avoir l'avantage de la vitesse sur les transports par terre et par mer et faire 200 milles par jour, et l'avantage d'éviter les frontières n'avait pas échappé à son auteur. *Salomon* décrit symboliquement, par inspiration,

la circulation du sang, environ trois mille ans avant la découverte de Hervey. Sans remonter absolument aussi loin, est-il rien de plus moderne, dans le bagage scientifique, que l'usage de l'air liquide comme moyen de recherche et cependant il faut rappeler que Virgile mentionne fréquemment le *aer liquidus* dans ses œuvres. Tout aussi intéressante est la description de Lucien parlant des habitants de la lune, il y a dix-sept siècles, et leur faisant boire de l'air liquéfié ou comprimé dans un gobelet où il formait comme une rosée. La torpille de Witehead a été prévue par *Ben Jonson* (1574-1637), l'un des meilleurs poètes dramatiques anglais. De même les merveilleux phénomènes de l'électricité ont été prédits par plusieurs écrivains de l'antiquité, qui écrivaient sous l'inspiration, quoique leurs connaissances exactes fussent bornées au pouvoir attractif de l'ambre frotté, pour les corps légers. C'était ce que les Grecs appelaient *l'électron. Thalès de Milet* (580 a. J. C.) célèbre philosophe grec, qui mesura la hauteur des pyramides par leur ombre, et fit plusieurs découvertes dans la géométrie et l'astronomie, parlait d'une sorte d'âme résidant dans l'ambre, et *Théophraste* y revenait trois siècles plus tard. *Dove* cite le philosophe chinois Knopho, du commencement du IVe siècle, qui assimilait l'attraction du fer par l'aimant à celle des corps légers par l'ambre. C'étaient les précurseurs du Dr Gilbert, médecin de la reine Elisabeth et le père de l'électricité moderne. Qu'il y a loin de ce vieil expérimentateur jusqu'à l'application de l'électricité aux paquebots les plus rapides et jusqu'aux derniers essais d'Orling et d'Armstrong sur la transmission des ondes ! Au milieu de ce long chemin nous trouvons *Galileo Galilei*, qui, par inspiration, a défini le télégraphe électrique dans son *Systema Cosmicum. Jonathan Swift* (1667-1745) le célèbre auteur des « Voyages de Gulliver », du « Conte du Tonneau » etc., surnommé le « Rabelais de l'Angleterre » à cause de sa satire burlesque, était, sans contredit, inspiré. Les « Voyages de Gulliver » ne sont qu'une espèce d'allégorie remplie d'allusions aux circonstances et aux personnages politiques de l'époque. Elles sont une source classique de découvertes avant la lettre, notamment quant à la découverte des satellites de Mars, que Swift prête aux astronomes de Laputa, il y a 175 ans, faisant crédit à la planète de deux lunes, alors que c'est seulement en 1877, que le professeur Halle, de Washington, découvrit réellement les deux très petits satellites de Mars. Swift écrivait, dans son immortel ouvrage : « Ils ont découvert deux petites étoiles ou satellites qui « tournent autour de Mars ; l'un, le plus intérieur, est distant du centre de « la planète de trois diamètres, l'extérieur de cinq diamètres. Le premier « fait sa révolution en dix heures, l'autre en vingt et une demie. » Ces chiffres furent généralement regardés comme une preuve de l'ignorance de Jonathan Swift en astronomie, vu l'absolue improbabilité qu'une planète eût des satellites si rapides, qu'en un jour il y eût plusieurs couchers et

levers de lune. C'était contraire à toute analogie, tandis que l'accord avec les résultats du professeur Halle, fut si incroyable, qu'on refusa de l'attribuer à une simple coïncidence et on assura que Jonathan Swift devait avoir eu quelque moyen inconnu de connaître la vérité, et que ses notions si exactes avaient leur source dans l'inspiration. La télégraphie sans fil, qui semble d'hier, a été indiquée par Strada dans une description, qui est devenue familière au lecteur moderne par les pages d'Addison dans le « Spectateur ». Les *Promulsiones* de l'auteur italien décrivent deux amis, en correspondance au moyen d'une certaine pierre, douée de la vertu de communiquer à des aiguilles venues en contact avec elle, la propriété de se mouvoir sympathiquement à quelque distance qu'elles se trouvent l'une de l'autre. Dans son commentaire l'auteur ajoute que chaque possesseur d'aiguille ajuste la sienne sur un cadran avec les lettres de l'alphabet disposées à la périphérie. Quand ils souhaitaient converser, l'un épelait les mots le long de son cadran et l'aiguille de l'autre suivait sympathiquement les mêmes lettres, permettant les communications par dessus les mers et les continents. Cette histoire, qui paraît plutôt l'idée que se fait du télégraphe une personne étrangère à la science, se trouve en réalité presque au niveau d'une réalisation dont nous nous approchons chaque jour depuis la suppression des fils. Donc Strada écrivit sous l'inspiration.

Robert Hooke (1635-1702) célèbre savant anglais, était un génie singulièrement inventif, et c'est merveille de voir la sagacité qu'il met au service de maigres prémisses pour en tirer des déductions correctes par inspiration spirituelle. Il était en avant de la science de son époque. C'est ainsi que sa théorie de la gravitation forme une partie de celle de Newton ; il toucha aux lois des mouvements planétaires, pressentit la machine à vapeur, la pompe à vide, la théorie des voûtes et le régulateur spiral des montres. Pour qui connaît ses œuvres, il est très étonnant de constater que le téléphone n'est point une invention aussi moderne qu'on le pense ordinairement. Le téléphone a été prédit par Hooke en 1664. Voici ce qu'il écrit à ce sujet... « De « même que les lentilles ont grandement étendu le champ de la vue, il n'y « a rien d'improbable à ce que nos autres sens ne reçoivent des perfection« nements importants par des inventions mécaniques. On a déjà réussi à « faire entendre de simples murmures à un jet de pierre de distance et la « nature des choses ne s'oppose pas à ce que cette distance soit décuplée. » Il continue... « je puis assurer le lecteur qu'au moyen d'un fil tendu j'ai « propagé le son à une distance considérable, en un instant, avec une vitesse « comparable à celle de la lumière, bien plus vite que la transmission par « l'air ». Or toutes les merveilleuses découvertes de Robert Hooke naquirent dans des moments d'inspiration.

(*A suivre.*) JOSEPH DE KRONHELM.

CONFÉRENCE

« Du féminisme spiritualiste et de l'éducation de la croyance ».

PARIS 1903 (1).

Mesdames, Messieurs,

Tous les esprits sérieux sont assez d'accord maintenant pour convenir qu'au point de vue de l'intérêt politique, religieux, social, il faut associer, unir, relier l'esprit féminin à la vaste fédération du travail de la Pensée, mettant à jour *les intérêts permanents de l'humanité.*

Tel est le point de vue auquel je compte me placer en vous parlant de l'Education de la Croyance et du rôle de la femme dans cette éducation.

Et j'ose espérer qu'aucun esprit éclairé ne le trouvera étroit ou mesquin.

Les idées que je vais vous exposer ne sont pas chez moi des idées nouvelles ; plusieurs fois je les ai exposées, et j'ajouterai que si elles me sont personnelles, elles sont chères à beaucoup d'esprits éclairés.

I

La France est profondément agitée à l'heure actuelle par le grand problème de l'enseignement ; cette agitation n'est pas finie, et les adversaires de partis se plaisent à croire et disent qu'elle ne fait que commencer.

En tous cas, l'ébranlement est tel que cette question de l'enseignement se pose partout, et le moment est excellent pour faire voir la différence qu'il y a entre la manière de la concevoir, du progrès spiritualiste et, j'ajouterai, féministe-spiritualiste et celle des controverses cléricales ou anticléricales.

(1) Il nous paraît opportun de rappeler que malgré les interprètes différents de l'idée du Féminisme-spiritualiste, c'est à l'initiative directe de Mme O. de Bérobrazow qu'est dû le mouvement qui se dessine. Les personnes désireuses d'en prendre connaissance trouveront dans le tome deuxième de la série Féministe-Spiritualiste, les idées exposées plusieurs fois par Mme O. de Bérobrazow, précisément au Congrès de 1900, des OEuvres et des Institutions féminines (La femme dans l'Education). Au Congrès spirite et spiritualiste (Les deux sens du mot féminisme). Au Petit Palais, école des Hautes Études (Féminisme et Spiritualisme).

Mme de Bérobrazow, s'appliquant à l'œuvre du Féminisme-spiritualiste pour l'éducation de la croyance par l'Idée et par l'action, croit devoir informer tous ceux que cette Pensée intéresse qu'il sera fait incessamment un tirage spécial de sa conférence « Du Féminisme-spiritualiste, et de l'Éducation de la croyance », avec renseignements sur les questions essentielles et pratiques, et que toutes les personnes qui en feront la demande recevront cette brochure franco et gratis. Adresser demande et adhésion 4, rue Saint-James (Neuilly-sur-Seine) ou bien à Saint-Raphaël (Var) à Mme de Bérobrazow, à partir du mois d'août 1903.

En réalité, quoi de plus inquiétant, la raison et la religion coulant en sens contraire, la raison allant vers l'avenir, la religion allant vers le passé.

Eh bien, une seule chose est à la taille de l'avenir, c'est la vérité.

La vérité ne se compose pas, elle s'observe ou se reçoit.

Et j'ajoute ceci : cette vérité qui s'annonce, qui entrevoit dans les ténèbres les premières lueurs de la communication entre le monde visible et les mondes invisibles et leur rapprochement, distingue les connaissances spirituelles de l'esprit clérical, du dogmatisme étroit.

Disons mieux : l'essentiel, c'est ici que l'enseignement des vérités spirituelles soit vraiment un enseignement de vérités spirituelles dont les écoles sont les points lumineux ou obscurs, *selon la méthode employée à cet enseignement.*

Le principe est double, ne l'oublions pas, une mauvaise méthode laisse obscurs les chemins de la vie, de ces coins ténébreux où se blottit le découragement, où s'embusque le scepticisme, où l'esprit tendu, sans armes et sans moyens, vers les possessions âpres et lointaines des idées, ne fait qu'échauffer les cerveaux, sans, d'un souffle vivifiant, réchauffer les âmes isolées et désertées.

Qu'on y pense, tous dans la joie ou dans la tristesse, nous portons au cœur un mot qui gémit ou qui chante, dont tous nos actes sortent comme les rameaux du tronc, et ce mot dit : *besoin de croire.*

Oui, notre temps a un besoin impérieux d'une foi s'alliant tellement à la haute souveraineté de la raison, qu'elle ne pourrait ni exister, ni être conçue séparément d'elle. Et l'unique but de la raison, c'est d'être immensément éclairée et non doctement abrutie ; alors se réalisera, et sans qu'il puisse en être autrement, ce qu'on regardait comme une prétention exorbitante de la libre pensée : la pleine indépendance de la raison enfantant la foi.

Y a-t-il là quelque chose de douteux ? Non certes, car la science fait de véritables découvertes dans le domaine de l'esprit humain, et son pouvoir vient des forces psychiques, dont la connaissance entière annonce aux hommes les destinées les plus glorieuses.

La vulgarisation de cette science, très étendue, très subtile, très sûre, donne les solutions morales, sociales, les plus inespérées, à ceux qui la pratiquent, en apportant au monde un nouvel élément intellectuel, donnant à la vie toute sa lumière, dans laquelle toutes les vérités se retrouvent et se rencontrent, car toute vue de la vérité est une certaine vue de l'au-delà.

Puisqu'au moyen des sens nous ne connaissons que nos perceptions, qui n'ont en soi ni permanence, ni activité propre, le monde des corps n'est que phénoménal, n'est qu'un langage par lequel l'esprit parle.

« Il y a des corps célestes et des corps terrestres », dit saint Paul.

« Il y a un corps animal, il y a un corps spirituel ».

(Epit. de saint Paul aux Corinthiens, chap. 15, verset 40, p. 44.)

Nous savons maintenant d'où viennent ces paroles profondes, l'ordre silencieux a cessé de se taire, il fait entrevoir à l'homme que, s'il n'est qu'un aboutissant terrestre, sa psyché résume en elle tout l'univers.

Est-il difficile de comprendre qu'en cette conquête des forces psychiques vainquant les forces naturelles, et *proclamée par la science expérimentale*, qu'en cette conquête, dis-je, se résume l'immense travail intellectuel contenant en germe le commencement de l'ère scientifique et religieuse du troisième âge du monde ou la loi d'équilibre sera trouvée, car nous allons à la lumière, au bien, à l'harmonie, *par la connaissance de la loi qui nous conduit.*

La question est posée : d'un côté, la négation sans preuves, de l'autre, un état mental qui affirme l'existence d'une *force indépendante et libre, plus haut que l'homme et que la nature.*

C'est, comme je vous le disais tout à l'heure, une délivrance de l'âme se détachant des forces psychiques.

Une délivrance de l'âme imposant à l'éducation de la croyance un travail de synthèse nouvelle, une arrestation de la lettre par l'esprit, n'hésitant à soumettre la religion à l'examen critique, à rejeter le linceul étroit du dogme, pour mener l'humanité à son centre, en transportant ce centre délivré dans l'infini de Dieu. L'œuvre de Dieu, c'est donc de délivrer l'âme.

La civilisation n'est pas complète quand les âmes sont obscures.

Aussi, en ces temps de division des esprits et d'anarchie de consciences, la meilleure manière de s'entendre entre esprits impartiaux, c'est encore semble-t-il, de s'élever au-dessus des questions de partis et des préférences personnelles, pour regarder uniquement le *Bien de l'Education de la croyance.*

Il n'est pas de plus grand problème que celui de l'Education de la Croyance, de cette éducation d'où dépend l'élèvement ou l'abaissement des races, puisque dans la rivalité et la lutte des individus, ceux-là l'emportent qui possèdent le caractère et la volonté de la conviction, naturellement attachée à ce qu'il y a de plus généreux dans les aspirations de l'humanité.

C'est qu'il faut à la société une certitude, un point d'appui, dans le rayonnement de la vérité, dans la réalité sur l'au-delà de la vie.

Aussi, tous les esprits éclairés, tous les cœurs droits dignes de ce nom, sont d'accord pour s'effrayer sur l'avenir d'une génération qu'on voit grandir au sein d'une société plus ardente que jamais, quelque brillante, quelque savante qu'on la suppose, exciter dans les jeunes âmes la provocation au mal.

Et le seul remède, le seul contre-poids à cet entraînement vers le mal est dans une éducation de la croyance, redonnant au cœur humain ces deux principes essentiels à toute société: *la discipline de la raison, l'abnégation de la foi.*

Il n'y a rien de plus inflexible, de plus courageux, au monde, que la conscience des esprits convaincus qui disent : *nous sommes sur terre pour nous aimer et agir.*

Aussi, socialistes ou radicaux, les hommes qui prétendent supprimer l'enseignement religieux, auraient mauvaise grâce à contester le choix de porter le débat *sur le large terrain des intérêts permanents de l'humanité,* puisque entre tous les agents d'expansion intellectuelle et tous les instruments d'influence morale, il en est un, par lequel les idées — force de l'humanité dans un prochain avenir — l'emporteraient sur tous les entraînements vers le mal ; instrument pacifique, travaillant en silence pour faire entrer l'humanité dans la plus grande union de ses puissances en partant du fond des vérités spirituelles, qui remuent dans ses plus intimes profondeurs, l'âme généreuse, vaillante et tendre des jeunes générations.

Disons-le donc, et disons-le précisément en présence de la crise dangereuse à laquelle la société arrive, comment multiplier dans toute la nature la justice nécessaire, comment prétendre bâtir sur la justice éternelle, universelle et rejeter les forces divines de l'âme qui, seules, renferment les choses qu'elles expriment, qui, seules, apportent les biens qu'elles annonçent?

Voyons sans illusions la situation telle qu'elle est :

Les résultats obtenus par les sciences sociales prouvent que les richesses ne sont pas les seules forces sociales.

En effet sans cette connaissance de lumière spirituelle vers laquelle se penche le siècle futur, et tant que le niveau des âmes ne sera pas plus élevé, il y aura entre l'avenir et nous une interposition fatale et le vent des passions cassera toujours les ailes de la justice et le principe de cette justice chrétienne, rallumée sous la forme des idées proclamées en 89, restera lettre morte.

En effet, le progrès de notre science sociale commence enfin à le démontrer la source des vraies transformations sociales, c'est la justice intérieure, qui renouvellera la face du monde, qui répartira et administrera la terre dans l'ordre et l'équité ; eh! bien, *hors de l'équilibre qui présuppose la connaissance de la finalité de la vie il ne peut y avoir qu'inconscience et fanatisme, puisque seule la foi en l'au-delà a auprès de soi et avec soi la justice, la raison, la conscience.* Oui, en ce moment où les sociologues* les plus éminents se demandent où l'Europe trouvera les forces pour enseigner aux masses les vérités nécessaires à leur transformation à travers la confuse logomachie de

ce commencement de siècle ou toutes les idées se heurtent et se combattent, l'immense impulsion des esprits indépendants illumine l'ombre qui nous environne, et répond que ce pouvoir appartient à l'étude s'inspirant de la vraie vie, *de laquelle résulte l'amélioration continue du genre humain.*

Et peut-être que le meilleur âge d'une éducation de la croyance c'est l'époque qui est quelque chose comme le commencement de la grande réalisation de la Religion et de la Science, s'adossant à la méthode et à la liberté, et répandant sous la forme progrès ce quelque chose qu'on refuse au monde sous la forme révolution.

En tout cas, nous savons maintenant que le spiritualisme scientifique lentement évolué, appuie sa connaissance sur la méthode d'observation appliquée à l'étude des forces psychiques, à la méthode d'une connaissance poussant les esprits et les cœurs à déployer ces forces, à constituer leur emploi par la psychologie nouvelle, la psychologie intégrale, pour laquelle la matière doctrinale n'est pas l'important, mais une chose secondaire ; d'ailleurs les faillibilités, les variations, les contradictions de « la lettre » le prouvent abondamment.

Cependant, qu'y a-t-il hors des vérités spirituelles commençant le plus grand progrès, ayant en main ce prodigieux outil de foi, les preuves de la survivance de l'âme ?

Le monopole de la lettre épuisé.

Hélas ! s'il sort de l'enseignement ecclésiastique tant de sceptiques et d'athées, la faute n'en est pas à eux seuls.

Et l'ennemi des prêtres n'est pas toujours l'ennemi de Dieu.

En vérité, la part légitime des religions reconquise, l'esprit nouveau reparu comme de lui-même dans les sciences spirituelles, ne se borne pas à vivre aujourd'hui, il veut avoir le droit d'une existence légale par un enseignement, *qui est dans le fait vérité*, et non dans le mot dogmatisme.

Le Christ ne nous apporte pas un enseignement dogmatique, il apporte le modèle de la vie morale, il propose un idéal de la vie « spirituelle ».

« Il ne sera pas surpassé, entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus ».

Cette parole, une des plus chrétiennes qui aient jamais été écrites au monde a été dite à la fin de « la vie de Jésus » par Renan.

Résumer en quelques mots la vraie religion consiste à chercher Dieu et à aimer Jésus-Christ, sans Jésus-Christ, il n'y a pas d'homme intérieur.

Tout le débat porte donc sur ce point : La société n'a jamais eu qu'un seul type d'enseignement religieux, il serait à souhaiter qu'elle eût deux types d'enseignement au lieu d'un : l'enseignement ecclésiastique et l'enseignement spiritualiste-scientifique.

En vérité, de quel droit l'enseignement dogmatique accroche-t-il au clou de son catéchisme la claire démonstration de l'évolution de l'âme ?

De quel droit ôte-t-il la voix à l'enseignement des vies successives, cette clé de la destinée, d'une destinée s'accomplissant dans la justice, rigide comme un théorème et qui sait le contre-coup de nos actions.

De quel droit étouffe-t-il la flamme de cette idée, qui si nous en savons tirer parti, peut et doit être le signal du plus grand progrès philosophique et religieux des temps modernes, de la plénitude du christianisme évolué, ayant le culte de la Pensée.

Cependant, il ne faut pas se flatter que ces réformes, toutes raisonnables qu'elles paraissent, puissent être l'œuvre d'un jour, d'ailleurs il ne sert à rien de heurter de front les préjugés, et les seules révolutions efficaces sont celles qui s'accomplissent lentement et dont les esprits se font les complices.

Les révolutions radicales sont toujours difficiles à accomplir, il les faut éviter toutes les fois que la chose est possible. Toutefois, même dans ces conditions et grâce à l'emploi de meilleures méthodes, on peut croire possible l'excellence et le profit de l'enseignement spiritualiste scientifique.

Ma conviction est que ces réformes sollicitées seront faites tôt ou tard, parce qu'elles sont nécessaires, que plus tôt on les fera mieux cela vaudra et qu'il faut les préparer sans plus attendre.

O. DE BÉZOBRAZOW.

(*A suivre.*)

The Society for psychical Research, its rise and progress and a sketch of its work, (*La Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques, sa formation et ses progrès : esquisse de son œuvre*), par EDWARD T. BENNETT, Secrétaire-Adjoint de la Société de 1882 à 1902.

Voici un petit ouvrage très intéressant et très utile. Tout le monde, en effet, a entendu parler de la Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques ; mais très peu de personnes se rendent compte de ce qu'elle est. Nous n'en avons pas l'équivalent en France : nos groupes de recherches sont spirites ; les psychistes indépendants n'ont pas encore réussi à fonder une Association. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront à la fois plaisir et profit à lire le petit volume de M. Bennett.

Le chapitre 1er nous fait assister à l'établissement de la Société en 1882. Depuis quelques années le besoin s'en faisait sentir, à preuve la campagne généreuse du professeur Barrett et aussi l'adhésion immédiate de MM. Dawson Rogers, Stainton Moses et Massey, spirites anglais de haute valeur. Le professeur Henry Sidgwick accepta la présidence de la nouvelle Société, dont la devise aurait pu être « Prudence et Courage » si l'on en juge par son programme, et en particulier par cette courte note addi-

tionnelle : « Pour éviter tout malentendu, nous déclarons expressément que l'adhésion à la Société n'implique nullement l'acceptation d'aucune explication particulière des phénomènes étudiés, ni aucune croyance à l'intervention, dans le monde physique, de forces autres que celles qui sont reconnues par les sciences physiques. »

Cette attitude précautionneuse était amplement justifiée par le mépris non déguisé du public; quant au courage, on ne saurait trop l'admirer, étant donnée l'éminence sociale et scientifique des fondateurs.

Ce fut Edmond Gurney qui occupa dès le début la haute charge de secrétaire honoraire; il la garda jusqu'à sa mort. Avec Myers comme adjoint, M. Podmore fut alors élu. En 1897, Myers seul fut réélu. C'est actuellement M. J.-G. Piddington qui occupe le poste de secrétaire honoraire.

Citer parmi les présidents le professeur William James (1894-1895) et Sir William Crookes (1896-1899), c'est donner une idée de la valeur scientifique de la Société. Ajoutons, qu'actuellement, c'est sir Olivier Lodge qui occupe cette charge.

Quand verrons-nous pareille chose en France : un personnage d'une situation analogue à celle d'un Crookes, d'un James ou d'un Lodge (Crookes était en 1898 président de la British Association, quelque chose comme notre Institut de France) donnant son appui moral et son aide effective à une Société pour les Recherches psychiques !

La Société anglaise publie des Annales ou *Proceedings* et un *Journal*. Elle a, en outre, publié sous le titre de *Fantôme des Vivants* un ouvrage d'une portée incalculable.

Télépathie, *Hypnotisme*, *Etude du Moi Subliminal*, *apparitions et maisons hantées* et enfin *Preuves de l'existence d'intelligences non incarnées et de la réalité de la communication*, voilà les titres des cinq chapitres suivants. Dans ces chapitres, M. Bennett examine les recherches effectuées par la Société et les résultats acquis. On ne peut que féliciter l'auteur de la façon claire et ingénieuse dont il présente les faits et les inductions. Le choix des cas cités est très remarquable. Le chapitre VII, *Conclusions*, se termine par une citation de Tennyson, empruntée au discours présidentiel de sir Olivier Lodge en 1902 :

« L'Esprit qui est dans l'Homme, et l'Esprit qui autrefois fut un Homme ... s'appellent l'un l'autre... et les Voix de l'Aurore répondent aux Voix des Ténèbres..... »

Nous ne pouvons reproduire la citation en entier ni analyser l'ouvrage plus à fond. Mais nous pensons en avoir assez dit pour montrer combien est intéressante la brochure de M. Bennett. Du reste, M. Sage — ainsi que nous l'avons appris dans une conversation récente — va publier dans les *Annales des Sciences psychiques* une traduction intégrale de ce petit volume.

Human personality and its survival of bodily death

(*La personnalité humaine et sa survivance à la mort du corps*),
par Frédéric Myers; en 2 volumes grand in-8°.

La mort est venue interrompre Myers dans son œuvre, et le livre qui vient de paraître, signé de lui, a dû être mis au point et complété par de savants et fidèles amis. Ce livre est extrêmement remarquable, et nous ne saurions trop engager tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques à se le procurer. Il résume toute la vie de l'auteur et, on peut le dire, toute celle de la Société pour les Recherches Psychiques jusqu'aujourd'hui.

Chez nous, les théories de Myers sont peu et mal connues. Voici le moment de les étudier à fond. Quelle que soit la conviction qui sortira de cette étude, nous n'aurons qu'à y gagner. On ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration devant ce monument harmonieux, résultat de travaux longs, patients, conduits avec une inflexible méthode.

Myers lui-même nous apparaît avec un grand charme. C'était un lettré de premier ordre, un écrivain raffiné, un véritable artiste. Mais, c'était en même temps un inquiet, un curieux, un chercheur. Lié d'amitié avec tout ce que l'Angleterre intellectuelle compte de sommités, il était à peu près universel. Dans son premier chapitre — qui est une introduction, — il se plaît à rendre hommage à ses deux meilleurs amis, trop tôt enlevés par la mort : Gurney, le principal auteur des *Fantômes des Vivants* et le savant professeur Sidgwick. Il fait aussi une allusion délicate au sentiment de gêne qu'éprouve celui qui s'occupe de recherches psychiques, sentiment qu'il éprouva lui-même très vivement, parce qu'il comptait parmi ses maîtres de jeunesse, devenus ses amis, de hautes personnalités, et aussi parce qu'il y a une trentaine d'années. ce genre de recherches n'avait pas le moindre crédit auprès du monde savant et du public.

Cependant Myers n'hésita pas, et sacrifia cette fausse honte. Il voulait savoir. Rompant avec la superstition scientifique — *ignoramus et ignorabimus* — il se mit vaillamment à la recherche de la preuve. S'il existe un monde spirituel, pensait-il, et si ce monde a pu, à un moment donné, se manifester ici-bas, il doit en être de même aujourd'hui. Cherchons donc ces manifestations et soumettons-les à une méthode vraiment scientifique — ce qui, chose remarquable, n'a jamais encore été fait.

Jetant un coup d'œil sur le passé, Myers rappelle (toujours dans son Introduction) les phénomènes d'il y a 1900 ans, l'incarnation du Christ, ses miracles, et le plus grand de tous, celui sur lequel est basé le dogme chrétien tout entièr, la résurrection d'entre les morts. Esprit profondément religieux, l'auteur s'incline devant la grande figure de celui qu'il considère comme un Sauveur ; mais il y a si longtemps que le tombeau s'est ouvert, les témoignages sont si imprécis et si peu sûrs que l'on ne peut fonder là-dessus une conviction de l'existence de l'âme et de sa survie. Plus tard, et cela pendant tout le moyen âge, il y eut indubitablement des phénomènes ; mais on les attribuait soit aux anges de lumière soit aux démons ; aucune

trace d'observation sérieuse. L'histoire de la sorcellerie peut se résumer en deux mots : hystérie et cruauté. Il faut arriver à Mesmer pour entrevoir quelque chose qui ressemble à de la science. Quant aux visions de Swedenborg, ce précurseur, il est vraiment à regretter que Kant n'ait pas fait à leur sujet un rapport plus précis.

Enfin vint Crookes, dont les attestations sont devenues la pierre angulaire de tout un corps de croyances. Ici se placent d'importantes déclarations. Crookes a établi la réalité de certains faits ; on peut dire qu'il a établi la preuve de l'existence d'un monde spirituel. Mais c'est tout. Combien il est regrettable, pense Myers, que s'appuyant sur les faits observés par Crookes, on prétende attribuer tous les phénomènes sans exception à des esprits désincarnés, alors que chacun de nous est lui-même un esprit dont la puissance ne nous est pas encore tout entière connue. C'est, en effet, restreindre le champ des recherches, et l'on vit bientôt, quand l'immense collection de faits commentés par Gurney fut publiée, combien il était prématuré de ne pas tenir compte de l'action des esprits incarnés les uns sur les autres, indépendamment des modes de communication jusque-là seuls admis par la science. Les conséquences à tirer des faits d'hallucination télépathique sont d'une importance incalculable. De même que nous avons appris à voir dans chaque organisme humain une colonie de cellules ayant chacune une vie indépendante, de même nous apprenons à distinguer une sorte de « colonie » dans notre « moi ». L'ancienne psychologie nous montrait un « moi » entier, tout d'une pièce ; la nouvelle nous dit : le « moi » est une coordination. L'analyse des faits nous prouve que ces vues extrêmes sont toutes deux incomplètes : 1° Il existe des facultés que la vie purement terrestre n'aurait pu créer ; 2° le « moi » conscient n'est qu'une très petite partie du moi total. En sondant très profond, on retrouve l'unité que proclamait l'ancienne psychologie ; mais dans l'intervalle, il y a des clivages plus ou moins nombreux, des mouvements de bas en haut plus ou moins fréquents et puissants.

Pour exprimer ces nouvelles idées, il a fallu de nouveaux mots, et Myers n'a pas de peine à nous montrer que les expressions métaphoriques, créées par lui, *subliminal*, *supraliminal* sont encore les meilleures. Evidemment on pourrait dire *intramarginal*, *extramarginal* : une *marge* convient aussi bien qu'un *seuil*, (*limen*) pour exprimer l'idée. Au-dessous d'un certain niveau, nos sensations restent inconscientes ; mais le niveau, le diaphragme, si l'on veut, n'est pas immuable : il monte, il descend ; à chaque instant, ce qui était inconscient monte à la surface, et *vice-versa*.

Rappelons que l'on s'est servi aussi des termes : moi empirique, passager ; moi transcendantal ; homme cérébral, homme magique.

C'est, à notre avis, une grave erreur de certains spirites, de battre en brèche à tort et à travers les théories de Gurney et de Myers. N'oublions pas que pour la plupart des esprits cultivés, il n'y a pas d'autre acheminement vers ce que nous tenons pour la vérité. Ne pas vouloir admettre autre chose

chez l'homme qu'une personnalité stable, continue, tout d'une pièce, et, d'autre part, attribuer tous les phénomènes sans exception aux esprits désincarnés, c'est être nos propres ennemis, c'est nous fermer tous les milieux de valeur.

Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur les idées fondamentales de Myers, parce que sans quelque explication, il est impossible de suivre l'ouvrage. Voyons en effet le second chapitre, qui traite des désagrégations de la personnalité. Myers les étudie à la lueur de sa géniale hypothèse; et il faut avouer que celle-ci explique tout et jette sur bien des points des clartés nouvelles. C'est ainsi que l'auteur développe cette idée : ce que l'on prend pour une tare peut être un progrès; les « dégénérés » sont en vérité quelque fois des « progénérés », qui devancent l'évolution générale de la race, qui éprouvent ce qu'éprouveront nos enfants.

Tous les artistes, les poètes, les penseurs devraient lire le chapitre III, intitulé *le Génie*. De ce fait que les géniaux sont au-dessus du niveau commun, et en se basant sur des anecdotes intimes, on a voulu en faire des dégénérés. Mais si les maladies nerveuses occupent tant de place dans la pathologie de notre temps et menacent de tout accaparer, n'est-ce pas parce que le nombre des maladies dues à la famine, à la malpropreté, au froid, à toutes les misères anciennes, a considérablement diminué? Certes, on se demande comment cette planète a pu évoluer un Michel Ange ou un Shakspeare; les facultés du génie sont étrangères et même hostiles à ce qui fait la vie de l'homme physique. Mais pourquoi placer la « Norme » en bas, alors qu'elle est en haut; pourquoi regarder comme type un être à peine sorti de l'animalité, que nous qualifions présomptueusement d'*homme normal*, alors que les pionniers de la race nous présentent des modèles que notre sens intime proclame possibles à atteindre, sinon pour nous, du moins pour nos fils ?

L'homme de génie est une sorte d'automatiste; l'improvisation peut être à peine consciente. D'autre part, les sources subliminales sont chez lui extrêmement riches et puissantes : elles s'élèvent en puissants geysers.

Dans le chapitre suivant, Myers démontre que le sommeil ne consiste pas seulement en la suspension de l'activité supraliminale; la conscience subliminale s'éveille et agit, quelquefois avec une merveilleuse puissance. Nous vivons dans deux mondes : le sommeil est le moyen employé par la nature pour nous permettre de nous retremper dans le monde spirituel.

Le chapitre V a trait à l'Hypnotisme. Myers définit la suggestion comme un appel au moi subliminal; on peut facilement en conclure que les pratiques hypnotiques sont, en somme, une aide puissante pour l'amélioration et l'élévation de l'individu. Bien des manifestations subliminales sont l'indice de désagrégations et de maladies : l'hypnose, en provoquant ces manifestations ou en les utilisant, rétablit l'équilibre et l'harmonie. D'autre part, il semble prouvé que le moi subliminal est l'élément le plus important, le plus profond et le plus permanent : de là des possibilités merveilleuses par l'expérimentation.

Avec le chapitre VI, nous passons à l'automatisme des sens. Toute action subliminale peut être appelée *automatisme* et considérée comme un message que le moi subliminal envoie au moi supraliminal. Dans ce chapitre, Myers revient à l'hypnotisme; il nous entretient des hallucinations de tout genre, notamment de la cristallomancie. Il termine en conseillant de continuer les expériences : 1° essayer de se communiquer à distance; 2° joindre la suggestion hypnotique à la volonté; 3° obtenir des vivants la promesse qu'ils essayeront de se communiquer après leur mort.

Après les fantômes des vivants, les fantômes des morts. Notons que le troisième genre d'expériences recommandées par Myers dans son dernier chapitre, et qu'on ne saurait trop multiplier, a été déjà tenté plusieurs fois : d'une façon plus ou moins complète, la promesse a pu être tenue. Nous n'étonnerons personne en disant que ce chapitre VII est certainement le plus intéressant de l'ouvrage. Jamais pareil faisceau de preuves n'a été présenté avec tant d'ingéniosité.

Le chapitre suivant, sur les automatismes du mouvement est aussi de nature à intéresser vivement nos lecteurs ; ils apprendront à s'y défier de certaines explications par trop simples de phénomènes bien connus.

Le nombre des faits où il devient nécessaire d'admettre l'action d'un esprit désincarné est du reste assez grand. Mais comment se produit cette action? C'est ce que l'auteur explique dans le chapitre IX intitulé : *Transe, Possession et Extase.*

Dans son Epilogue, Myers note le pessimisme du siècle. Il compare notre époque à celle qui précéda l'aurore du christianisme, et il nous prédit des temps nouveaux. La Science et la Religion s'uniront. De même que nos intelligences incarnées veulent des preuves et ne peuvent plus se contenter de la Foi, ne peut-on supposer que les désincarnés sont eux-mêmes de plus en plus anxieux de nous donner ces preuves? Mais il faut que nous allions au-devant de ces preuves dans une disposition d'esprit vraiment religieuse, que nous déployions de l'enthousiasme dans cette coopération au grand œuvre. Nous entrevoyons pour les âmes une évolution sans fin; et pour soutenir les courages, nous avons la communion avec les désincarnés. Toujours plus de Vie; et dans chaque vie plus de Sagesse, d'Amour et de Joie.

Cette conclusion nous montre quel admirable spiritualiste fut Myers. Quoi qu'il ne fût pas « spirite », il était de cœur avec nous. Ne suffit-il pas, pour se réclamer de nos doctrines, de croire à la vie spirituelle et aux communications entre les vivants et les morts ? De ce que sa conception de Dieu fut plutôt orientale, de ce qu'il crut à une Ame du Monde plutôt qu'à un Dieu personnel, et de ce qu'il n'admit pas volontiers la réincarnation, irons-nous lui refuser le nom de frère en croyance? Myers était aimé et haute-

ment respecté des spirites anglais : il fut lié avec Stainton Moses et d'autres notabilités de la presse et de la littérature spirites. Il suffit, du reste, de lire quelques pages de lui pour être conquis. Nous espérons donc vivement que l'ouvrage magistral de Frédéric Myers trouvera en France l'accueil qu'il mérite.

A travers l'Invisible, par M. de Komar (1)

Tandis qu'à l'étranger la plupart des journaux spiritualistes réservent à des récits, ou à des nouvelles, destinées à l'enfance quelques-unes de leurs colonnes, et qu'il existe même, en Amérique, des établissements d'instruction uniquement spirites, il est remarquable combien peu a été fait en France pour les enfants jusqu'à ce jour. C'est cette lacune que ce petit livre de contes vient combler aujourd'hui.

Il est toujours difficile d'écrire pour les enfants : il faut des dons particuliers très rares, un sentiment tout spécial de la mobilité de leurs impressions, de la vivacité et de la délicatesse de leur imagination; et jusqu'ici, seules, quelques femmes ont véritablement excellé dans ce genre de littérature. Mais la difficulté redouble quand on se propose d'inculquer au jeune âge les notions encore si discutées du spiritisme.

C'est que, si cette science — cette doctrine, si l'on préfère, — peut présenter à l'être humain arrivé au déclin de la vie de grands motifs de consolation et d'espoir — en le rapprochant de ses chers disparus, et en lui ouvrant sur l'avenir des aperçus qui lui font oublier les amertumes et les déceptions du présent — il n'en est pas de même pour les enfants. Pour eux la vie est dans le charme de son printemps, pas de morts à regretter, pas d'amères trahisons, pas d'avenir incertain et sombre.

Pour eux le présent seul existe, ils vivent dans un rêve bleu, ils croient aisément, ils aiment facilement. Gardons-nous de troubler ces jeunes âmes par une science décevante, parfois.

Mais il existait un péril bien plus grand encore que celui de révéler trop tôt à de jeunes imaginations les secrets douloureux de la vie, je veux parler du danger de développer des médiumnités précoces. A cet âge tendre, où l'esprit est prompt, où la chair est faible, l'enfant est une proie facile pour l'Inconnu, d'autant plus facile qu'on le séduit aisément par la flatterie, qu'il se familiarise rapidement et qu'il tourne naturellement en jeu les choses les plus redoutables. Livrer ce petit être si désarmé aux forces invisibles que nous connaissons si mal, c'est l'exposer à bref délai au déséquilibrement mental, à l'hystérie mystérieuse, à la perte de sa santé et de son intelli-

(1) Librairie Leymarie, 1 vol. 126 pages, 2 francs.

gence. C'est assumer une effroyable responsabilité. Que l'on se rappelle ce qu'est devenu le fils de Kate Fox, ce bébé précoce qui donnait des communications écrites, sur les genoux de sa nourrice.

M. de Komar a su éviter avec beaucoup de tact ces divers écueils. A plusieurs reprises l'auteur insiste fort justement sur la nécessité de détourner les enfants du désir de se livrer aux expériences spirites. D'une plume légère il conte, en passant, une seule séance de table et de gracieux apports de fleurs. Rien qui puisse effrayer ou surexciter les imaginations enfantines. Par le fait tout ce petit ouvrage est consacré à ouvrir les jeunes esprits aux idées élevées de la morale spirite. Dieu, l'immortalité de l'âme, la notion de l'éternelle justice, celle des devoirs que chaque âge comporte, l'explication des inégalités, de la souffrance et des peines, tels sont les sujets qui sont le plus longuement développés. Et tout cela est fait d'une plume aimable, enjouée, avec la nuance de gravité nécessaire, sans pédanterie, sans monotonie, en sachant toujours varier et intéresser. Aussi souhaitons-nous à ce petit livre auprès de ses petits lecteurs, le succès que mérite une idée heureuse, nouvelle, et traitée dans un style toujours facile et souvent agréable.

G. B.

Le coup d'Etat serbe prédit par une somnambule

Nous lisons dans le *Rappel* du 14 juin dernier :

Londres, 12 juin

Les journaux relatent l'incident suivant, à l'occasion de l'assassinat des souverains serbes :

M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*, assistait, il y a un mois environ en compagnie de M. Mijatovich, ministre de Serbie à Londres, à une réunion à laquelle étaient présentes trois dames auxquelles on attribuait le don de seconde vue.

M. Stead, interviewé hier par plusieurs journalistes, a raconté qu'un objet ayant appartenu aux souverains assassinés hier, lettre ou bijou, il ne se souvient plus exactement, fut remis à l'une de ces dames, pendant son sommeil hynoptique.

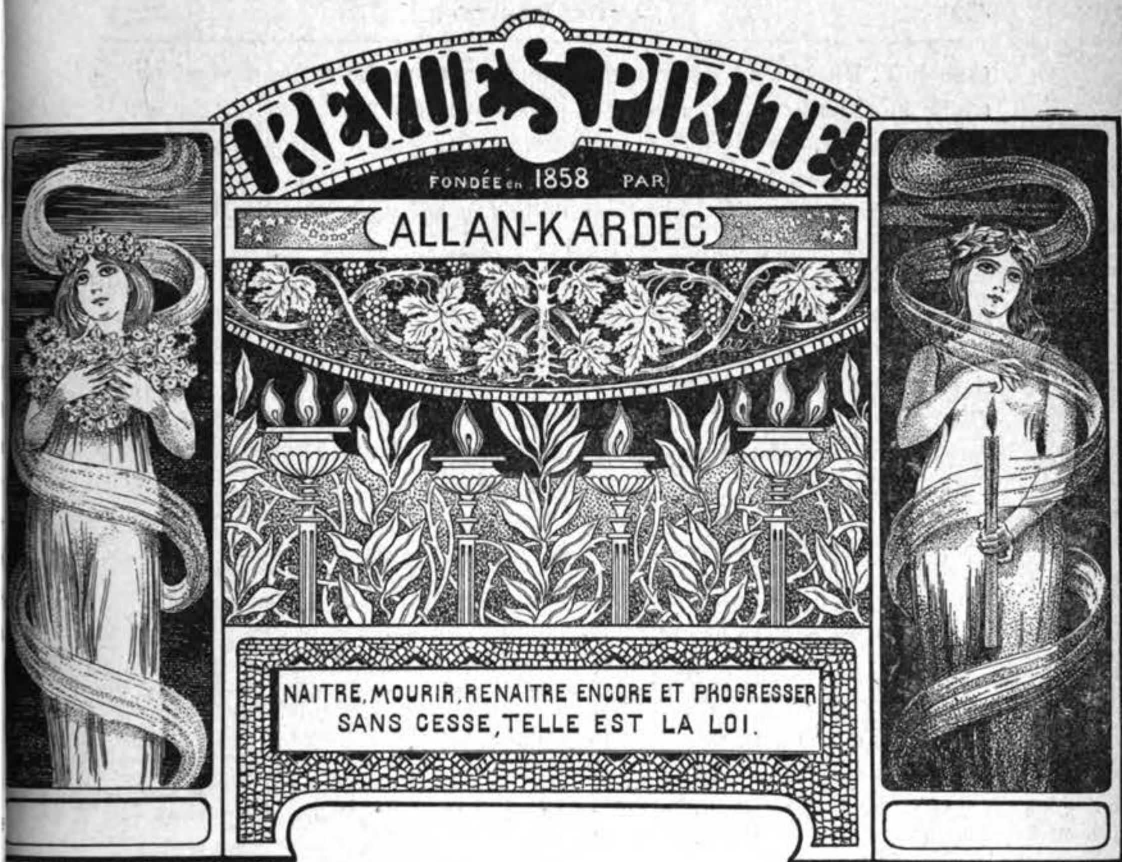
Cette personne fut soudain prise d'une agitation extrême et s'écria :

« Je vois dans le palais royal un roi et une reine, je vois des hommes qui vont commettre des crimes. Ils assassinent le roi. La pauvre reine à genoux devant lui, l'implorant de la sauver, il ne le peut pas. Et la reine ! je ne puis dire ce qui lui arrive ! Je crois qu'elle est tuée. Il règne une grande confusion. »

A ce moment, ajoute M. Stead qui affirme l'authencité de son récit, la voyante devint si agitée qu'on dut interrompre la séance.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 8. 1er Aout 1903.

L'idée de Dieu et Victor Hugo.

(*Suite*)

C'est en 1855, à Jersey, que Victor Hugo écrivit « Dieu », cette éblouissante épopée, fruit de géniales rêveries, de hautes et profondes méditations et, qui sait? peut-être de conversations avec l'au delà. Qu'on retienne, en effet, cette date : c'est précisément celle où l'on commençait à s'occuper, en France, des manifestations des Esprits, où Victor Hugo faisait ses fameuses expériences de médiumnité par la table et où, de son côté, Allan Kardec, se livrant à l'observation des mêmes phénomènes, se préparait à fonder la doctrine spirite. — Le *Livre des Esprits* devait paraître en 1857.

Un profond changement se manifeste dès cette époque dans le génie créa-

teur de V. Hugo, c'est comme une transformation. Le poète devient philosophe spiritualiste, dans le sens le plus élevé, le sens spirite; il devient le grand penseur, le visionnaire sublime, le prophète. A l'ardent auteur des *odes*, des *drames*, de *Notre-Dame de Paris*, des *Châtiments*, va succéder le chantre austère des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, l'écrivain plein de tendresse et de pitié des *Misérables*.

Le 22 décembre 1854, s'adressant à Napoléon III, il lui dit : « J'avertis seulement M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi, qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la vérité et de la justice, qui sont Dieu même. Je déclare au Deux-Décembre en sa personne que l'expiation viendra, et que, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, du fond de la tombe, si les âmes vivent, comme je le crois et l'affirme, j'en hâterai l'heure. »

En juin 1855, il écrit dans les *Contemplations* :

Aux anges qui nous voient.

— Passant, qu'es-tu? Je te connais.
Mais, étant spectre, ombre et nuage,
Tu n'as plus de sexe ni d'âge,
— Je suis ta mère, et je venais!

— Et toi dont l'aîle hésite et brille,
Dont l'œil est noyé de douceur,
Qu'es-tu, passant ? — Je suis ta sœur.
— Et toi, qu'es-tu ? — Je suis ta fille.

— Et toi, qu'es-tu passant? Je suis
Celle à qui tu disais : Je t'aime!
— Et toi? — Je suis ton âme même. —
Oh! cachez moi, profondes nuits!

Et, deux pages plus loin (novembre 1855), après ce titre : *Ce que c'est que la mort* :

Ne dites pas : mourir ; dites : naître. Croyez.

En même temps, il remplit de ses inspirations, de ses visions, de ses entretiens avec on ne sait quelles voix mystérieuses, de nombreux feuillets dont il veut composer une œuvre unique, sublime ; — mais il ne lui paraît pas que l'heure soit encore venue de les livrer à la publicité. Les feuillets restent dans ses tiroirs où on les retrouvera après sa mort. — Ce n'est qu'en 1891 que devaient paraître les premières éditions de *Dieu*.

L'ouvrage est divisé en trois grandes parties : Ascension dans les ténèbres ; — Dieu ; — le Jour.

Nous n'essaierons pas de les analyser. Nous nous bornerons à dire que cette « ascension dans les ténèbres », c'est le poète qui la tente. Il interroge l'esprit humain ; il recueille le récit de ses efforts vers la vérité, de ses luttes et de ses doutes. Il prononce le nom de « Dieu », veut savoir tout ce qu'en ont dit les philosophies et les religions de tous les âges. Un colloque gran-

diose s'engage entre le poète songeur et des « voix » étranges de l'espace qui écoutent sa pensée, si j'ose m'exprimer ainsi, qui l'apostrophent, lui parlent dans les ténèbres, et l'abandonnent ensuite éperdu dans le trouble et dans le doute. Puis la scène change. Les vieilles croyances représentées et symbolisées par la Chauve-souris, le Hibou, le Corbeau, le Vautour et l'Aigle viennent tour à tour lui faire entendre leur note. A l'Aigle, qui célèbre un dieu farouche, terrible et vengeur, succède le Griffon, qui exalte le Dieu des chrétiens, le Dieu de l'Evangile, celui qui pardonne. Enfin, l'Ange apparaît; et c'est à cet endroit que nous ouvrons le livre pour en détacher les pages admirables qui vont suivre.

ALGOL

L'ange.

(*Extrait de* : Dieu)

Et cet archange
Immense, déployant sur mon front qui rêvait
Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait
L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore,
Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

. . . .

Et sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
— Qu'es-tu? dit l'ange, beau comme l'astre qui naît,
Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —
L'ange me regarda. — Demeure, me dit-il.

*
* *

Puis, — et je vis alors qu'il tenait une palme —
Il se mit à parler au gouffre :
— L'être est calme.

Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit
Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit;
Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume;
L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas;
Moi, j'écoute et j'entends.
Shiva dit : — Dieu n'est pas.

Et du crime de tous, personne n'est coupable. —
Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable.
— Deux dieux, dit Zoroastre; un désordre normal,
L'être, c'est le combat du bien contre le mal.
Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être;

Mais quand on les contemple on les voit disparaître,
Tant la Fatalité, larve sans front, sans yeux,
Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux.
Moïse dit: — Il est. Il est seul. Il se venge.
L'homme est une ombre, et meurt. — Et Jésus au front d'ange
Dit: — Dieu pardonne. Il rend Adam au Paradis.
L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis
— Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre;

On monte à la parole après le bégaiement —
Je dis:

Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément;
Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
Et c'est le mériter. Etre clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

∴

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas.
Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
Ecoute. Ecoutez tous! Zoroastre est d'argile;
Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
Est fange; Hermès est poudre; Orphée au regard bleu
A senti son squelette au sépulcre descendre;
Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre;
Moïse n'est pas près du Seigneur; Jésus-Christ
N'est pas près du Seigneur; nul prophète n'écrit
Près de Dieu; nul archange ailé, nul personnage,
Nul saint. L'Eternité n'a pas de voisinage.
Ecoutez! Gravissez le réel pas à pas.

∴

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
Au pauvre être fuyant que l'appétit assiège;
Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piège.

Pas d'enfer éternel.

∴

Quoi, l'être aux instants courts,

Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours!
Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées
Sous ce mot immobile et monstrueux: Jamais!
Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets!
Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piastres!
L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,

Tenaillant dans sa cave un moucheron puni !
La grandeur s'acharnant aux petits ! L'infini
Donnant la question à l'insecte qui pleure !
L'éternité tordant les minutes de l'heure!
Quoi ! ce juge aurait soif, quoi! ce père aurait faim
De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin !
Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,
L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité !

. . . .

Quoi ! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant.
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture!
Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Eclatante, serait la chandelle du bouge!

Que quelqu'un aît rêvé cela, c'est mon ennui.

Et, comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre,
Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre,
— Ce serait supposer qu'il peut être meilleur —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur
La pitié ferait tache au paradis, et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu,
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève, —
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève
Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer !

***

Il se tut ; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles,
D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,

Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui.

∴

Personne n'est puni pour la faute d'autrui.
D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.

Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille,
Savoir, c'est vivre, et vivre est le droit. Adorer
C'est connaître, et la porte aime à voir l'âme entrer.
Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve,
Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
C'est bien. C'est vers le jour, une marche gagnée.

A grands coups de science, à grands coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité,
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
Faites.

Eve a raison de se dresser vers l'arbre ;
Prométhée a raison, Galilée a raison :
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien ; Dante envahit la nuit cercle par cercle ;
Spinosa du néant lève l'affreux couvercle ;
Fulton dompte la mer que Xerxès révolta ;
Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures ;
Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures ;
C'est ton droit, homme. Eschyle et Skakspeare ont raison,
O terre, d'étoiler ton plafond de prison.
Rœmer arrête au vol la lumière ravie ;
Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
Avec le plomb fondu du vieux supplice humain ;
Pythagore soumet l'ombre à son examen ;
Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée ;
Halley de la comète est l'éclatant héraut ;
Leibnitz offre à l'esprit l'invasion d'en haut
Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
Jette dans l'infini l'échelle de Latude ;
Harvey dit : le sang coule, et l'homme vit ! Képler,
Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair ;
Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile ;
Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.
Allez ! prenez la bêche et bêchez le jardin !
Montgolfier veut l'azur en attendant l'eden ;
Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
Eclairant le dedans de la mort colossale
Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.

Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort !
Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
Equilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme;
Et l'univers ayant ce but : voir et savoir,
Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

∴

. . . .

Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.
Va donc ! Double le pas ! L'horizon s'élargit.
Va ! monte ! à chaque étape une larve surgit :
C'est l'avenir debout dans sa figure étrange ;
L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
Marche ! qui veut aller à lui doit être prêt
A tous les grands combats ; l'homme se tromperait
S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse
L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
L'enfantement du mieux a ses convulsions.
Tout dans les cieux se fait par révolutions.
Qu'est-ce que le progrès ? un lumineux désastre,
Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent ;
Il chasse rudement les peuples en avant;
Il fait sous les gibets des tremblements de terre ;
Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
Va, lutte, esprit de l'homme ! Il ne faut pas qu'on aille
S'imaginer le bien de facile trouvaille.
Le bien étonne; et l'âme a peur en le créant;
Il a la majesté farouche du géant,
Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
Il sort, loin de l'antre, ou, vague, de l'écluse.
Oui, le progrès est l'eau qui monte de la nuit;
Il monte, il est torrent; du passé qu'il détruit
Il est le châtiment ; il vient ; pas de refuge ;
Il monte, il est marée ; il monte, il est déluge !
Sombre inondation de bonheur ! — O terreur !
Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaireur,
Crie : O Joie ! — Allons, marche, esprit de l'homme ! avance !
Accepte des fléaux l'énorme connivence !
Marche ! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,
Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace ; et, pour tout ce qui doit

Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable !
Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,
Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
Pousse ses légions d'azur dans la bataille,
Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
. . . . Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
Euler le sidéral, le splendide Epicure,
Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
Disent en les voyant : Fuyons ! voici les bleus !
Et ces hommes divins et ces hommes solaires
Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.

. . . .
. . . .
. . . .

⁂

. . . .

— Hélas ! hélas ! pour l'homme,
Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,
Le victimaire, armant de tenailles-tonnerres
Et de pinces-éclairs ses poings tortionnaires,
Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but !
Il rêve dans les cieux l'effrayant Belzébuth !
Il se fait un azur, un mystère, une bible
Qu'emplit une façon d'Etre suprême horrible.
Les hommes font Dieu sombre !

Oui, quand l'immensité
Germe en religion dans leur cœur agité,
Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient !
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu !

. . . .
. . . .

⁂

L esprit
S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi l'homme,
Tu rends hommage à Dieu ; tu dis :

« Je souffre, en somme,
« J'ai l'âme. Ame, ici-bas je ne suis pas fini.

« Tout est bien. Je vivrai par la mort rajeuni.
« Qu'importe que mon corps se blesse et se meurtrisse !
« Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice ;
« Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté,
« Je suis le créancier de la grande équité.

« Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure
« La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
« Mes maux obligent Dieu ; le baume après le fiel ;
« Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
« Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
« Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
« Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
« N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
« L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
« Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
« Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
« Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc ?
« Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
« Les constellations se dressent effarées !

« Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
« Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
« Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
« Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes !
« Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud ;
« Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
« De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
« Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
« Jamais le port ne manque au pauvre matelot ;
« Ma tempête aboutit à l'azur ; mon sanglot
« Sourit subitement et s'achève cantique.

« Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique,
« Je ne veux point du bât que portent les Romains,
« Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
« Sanglant ; je suis Socrate, et je bois la cigüe ;
« Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aigüe ;
« Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain ;
« Mais l'Enfer aujourd'hui promet le ciel demain.
« Nous luttons, nous râlons, nous gémissons, qu'importe !
« Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte ;
« Le paradis se fait de toutes les douleurs
« Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.
« Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie,
« La racine malheur s'épanouit en joie
« Dans cet éden sublime où la terre fleurit ;
« Mes maux seront un jour mes biens ; je suis l'Esprit !

« Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes
« Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes;
« Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
« Murmure : ciel ! avec ses lèvres de granit;
« Là haut toute souffrance en bonheur est comptée;
« Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
« Serait injuste et faux si c'était autrement.
« Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment.
« J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle ! ». —

***

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle?

***

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton?
Quel est son lendemain? Ton âne est-il Caton?
Pourquoi le héron gris, qui s'enfuit dans les brumes,
Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes?
Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis?
Pourquoi bois-tu le sang ayant tondu la laine?
Pourquoi vas-tu traînant tes bufles dans la plaine
Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux?
Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux?
Vois ce saumon d'argent; vers ses pauvres ouïes
Les flammes du brasier montent épanouies;
Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
Vois. Juge. Quoi! la carpe est coupée en morceaux,
Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive!
Quoi! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive!
Et c'est tout! Te voilà satisfait dans ta chair
Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse!
Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux;
En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
Le passant, à travers ta vitre illuminée,
S'empourpre. Et, contemplant ta haute cheminée,
Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
D'engrenages hideux et de pinces rougies,
Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
Où les battements d'aile et les soupirs des bois

S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
Cet antre, où l'en entend, quand on vient s'y pencher,
Tous les pétillements du rire et du bûcher,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
Est un des trous béants de la fournaise énorme !
C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel ;
Et le fond communique au mystère éternel !

Cours au désert, la vie est-elle plus joyeuse ?
Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel !
Va-t'-en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères ;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères ;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe ; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales ;
Quelle vaste douleur ! Les hyènes bancales
Rôdent ; sur la perdrix le milan tombe à pic ;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic ;

. . . .

Le museau de la fouine au poulailler se plonge ;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge ;
Le bison sur son dos emporte le conquard
Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard ;
La baudroie erre et semble un monstre chimérique ;
Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol !
Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
Le désert frémit. Vois les pigeons de passage
Qui vont, pillant le houx et le genévrier,

. . . .

Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
Par la glace et l'hiver, se dévorant entre eux,
Et les boas nageurs et les boas énygres,
Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,

Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
L'horrible caïman à tête de pourceau,
Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies,

Tout souffre !
Grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent !

. . . .

Partout les bois ont peur ; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante ; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes ;
La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi ?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi ?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste ?
Quoi ! Timour est, Nemrod survit, Caïphe existe ;
Ils souffrent ; mais leur âme est là, blanche et rêvant,
Qui, prête pour les cieux, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance !
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envolé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé !

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire ?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent !
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemont, les Maillards, les Vauglans,
Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche,
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Equarisseur tuant la brute à tant par tête,
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête !

Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit ! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne,
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigmes ! la bête appartient à la mort ;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute ni remord.

Quoi ! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries !
Quoi ! dans les noirs combats du bœuf des Asturies,
Ivresse populaire et passe temps-royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,

Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes!
Quoi! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait!
Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes,
Sous la hache à grand bruit tombent ; c'est, vous le dites,
De la nature morte et l'on peut la tuer.
Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer ;
La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie ;
Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
Tout souffre, pour souffrir! C'est bien.

Iniquité!

De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté?
Pourqu'oi faut-il que toi, matière, tu pâtisses?
Quoi! l'astre et le caillou seraient des Injustices!
Une injustice en haut! une injustice en bas!
Quoi! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts
A jamais! La souffrance à l'angoisse s'enlace;
Puis, rien! quoi, l'homme roi! quoi l'être populace!
Adam seul serait graine et sa seule âme fleur!
Sabaoth vannerait dans un van de douleur
Le monde, et l'homme seul passerait pas le crible!
S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait
D'un long rugissement ainsi qu'une forêt ;
Les pierres hurleraient: Injuste! injuste! injuste!

. . . .

Quoi! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux!
Quoi! pas de lendemain! quoi, pas de récompense!
Quoi! l'homme seul dirait: Je vivrai, car je pense!
Qu'a-t-il fait pour cela?

L'être, galérien!

Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien!
Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure!
L'évanouissement au bout de la torture!
Le supplice, et c'est tout! Quoi! cet être vaincu,
Quoi! cette créature innocente a vécu
Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine
Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin;
Et quand, lasse, elle tombe agonisante enfin,
Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
Dieu ne lui doit rien! Vide, effacement, nuée,
Silence; et le néant, oreiller de l'enfer!

O loi dont frémirait même un livre de fer;
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire!

Quoi ! je suis une bête et fais ce que je puis :
L'abîme ! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme !... O désespoir ! ce serait la sentence !

∴

Mais toi, l'élu risible, homme, à quelle distance
Es-tu de l'animal ? le sais-tu ? Ta maison
Est celle du castor ; l'Egypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe.
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe ?
Quoi ! l'animal n'est rien ! Vaux-tu mieux par hasard ?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard ?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère ?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père ?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appeau ?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,
Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
En la voyant pendue à vos écorcheries,
S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
Ou d'un cerf au poil roux, jaspé de taches blanches
Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches !

. . . .

Ah ! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule !
La pensée est ton lot ! Dieu n'a rien réussi
Hors toi ! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
Et que de temps en temps, criant : Brahma ! Moïse !
Isis ! ou murmurant : Lamma Sabachtani,
Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
Paraît à ton chevet et, nouvelle infirmière,
Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital !
Toi providentiel, et le reste fatal !
Mais, voyons, raisonnons un peu ; sois économe
D'extase pour toi-même et regarde-toi.

. . . .

Voyons, qu'es-tu ? peux-tu toi-même t'affirmer ?
A quoi te résous-tu ? douter ? haïr ? aimer ?
Que crois-tu ? Que sais-tu ? Tu n'as dans ta science
Pas même un parti pris d'ombre ou de confiance.
Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,
Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
Contient-il Dieu ? Réponds. Ta science est l'ânesse
Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.





Supplément à la *Revue Spirite* du mois d'Août 1903

Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
Le pâtre, à l'œil vitreux, l'ermite, l'érudit?
Que dit l'anatomiste au trappiste? Que dit
Le plongeur du cadavre au mineur du squelette?
Que dit le médecin au géologue, athlète
Qui lutte avec la terre et tombe exténué?
Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
Que dit-il, ce berger des chiffres indociles?
Que dit le divin roi des stryges et des psylles,
Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre?
Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre?
Et le poète ami des cieux où l'aube point?
Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse science?
Homme! Ils disent tous : Nuit, misère, imprévoyance,
Erreur, néant, fumée, imbécilité, deuil. —
Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil!

Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride,
Tu ne sais pas tenir la fantaisie en bride,
Tu vas, tu vas, tu vas! Où vas-tu?
Vanité?
Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
Que ton berceau contient toutes les origines,
Et que tout se condense en toi; tu t'imagines
Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
L'Éternel t'en donnait quelque chose; et que c'est
Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplit son auréole pure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaler chaque fois que tu bouges.
Allons! Mire-toi donc un peu dans les Peaux-Rouges!
Que dis-tu des Yolofs, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des Hurons ornés de stupides balafres?
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les Cafres,
Dans les Yoways, trouant leur nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds!
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons,
Tu peux bien l'accepter, puisque nous l'acceptons!

Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,

Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits !
Ton histoire ! tes lois ! ton bruit ! ton cliquetis !
Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires
Et que le jour mesure à ton pas son déclin ?
Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
Que l'Etre est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancastre,
Et que le monde pend à ton sacré cheveu ?
Tes princes, tes sultans, tes rois ? demande un peu
Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Lasca
Ou Ravaillac te prit en traître, s'embusqua
Dans l'ombre et te coupa la veine cardiaque,
Crois-tu pas déranger l'énorme Zodiaque ?

Et quant à tes cités, Babels de monuments
Où parlent à la fois tous les événements,
Qu'est-ce que cela pèse, arches, tours, pyramides ?
Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
L'aube les emportât pêle-mêle un matin
Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.

. . . .

Ah ! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie,
Sang ! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !
Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil aux flots sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,
Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
Dont chaque branche, hélas ! porte deux condamnés,
Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau !

Ah ! tu te crois divin ! tu places ton zéro
En regard de cet orbe inouï qu'emplit l'onde
De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde !
Ah ! géant ! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu ?

. . . .

Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle !
Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle !

Toute cette musique à l'ineffable bruit
Est là sur le registre effrayant de la nuit ;
Va, monte ; tu n'as plus qu'à tracer des portées
Sous les septentrions et sous les voies lactées
Pour lire à l'instant même, au fond des cieux vermeils,
La symphonie écrite en notes de soleils !
Qu'attends-tu, dis ? Va donc au fond de Dieu ! va vite !

. . . .

Ah ! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même !
Tu voudrais sur la terre être un être suprême ;
Créancier exigeant, tu te plains d'être né
A demi, qu'avec toi le maître ait lésiné,
Que Dieu soit en retard, et que, lui qui médite,
Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
Fait livraison de l'ombre et de l'éternité ;
Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
De la création, misère inaperçue,
Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue !

(*A suivre*) VICTOR HUGO.

NOTIONS
SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT
SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*)

LE CIEL.

C'est dans un sentiment d'incapacité presque douloureuse que l'on aborde un semblable sujet. L'imagination replie ses ailes, la pensée se récuse, toute expression paraît insuffisante, et l'on se sent entraîné, comme à la dérive, par le désir de s'absorber en une vision, où flotteraient des images qu'on n'essaierait pas de fixer, des idées qu'on renoncerait à formuler, de vagues sensations, enfin, qu'on subirait dans la passivité de l'homme qui, se sentant impuissant en présence de l'inexprimable, s'attarde en de rêveuses et muettes contemplations.

Et cependant, ce n'est point un rêve que nous avons à raconter. Devant nous se groupent des faits concordants, s'enchaînent des séries de constatations, plus encore, d'affirmations catégoriques attestées par de très nombreux auteurs, parmi lesquels il s'en trouve qui décrivent ce qu'ils nous déclarent « avoir vu ». C'est en présence de tous ces documents que nous allons résumer ce que nous disent ces auteurs tout spécialement informés, ces Voyants dont le témoignage s'impose, puis exprimer, en terminant, ce

qu'ils nous ont suggéré d'impressions inattendues et de troublantes réflexions.

Ce que nous appelons « ciel » ou « paradis », nous autres occidentaux, s'appelle en sanscrit *Dévakhan*, mot qui, traduit littéralement, signifie la « Région lumineuse » ou le « Pays des dieux ».

Que peut-il donc être, ce « pays » auquel l'on n'a pas craint d'appliquer d'aussi glorieuses qualifications et auquel on a donné comme appositions les mots de grandeur, de splendeur, de beauté déconcertante ?...

Ce qu'affirment nos auteurs, c'est que la diaphane sublimation de cette nature élyséenne surpasse tellement les plus merveilleux spectacles de notre terre, que ce n'est qu'avec lenteur et progressivement que le nouvel hôte qui y pénètre peut se faire une idée, plus ou moins approximative de ce monde incomparable.

A tous les Voyants, quels qu'ils soient, Indous, Bouddhistes ou chrétiens, échappe tout d'abord un cri de stupéfaction, devant la lumière de ces régions, lumière inconnue et bien véritablement céleste qui, malgré son intensité prodigieuse, inonde, enveloppe, pénètre, mais sans jamais éblouir, comme le font les violents éclats des lumières de nos régions terrestres. Et dans cette lumière, dans l'irradiation de cette matière éthérée qui remplit les espaces paradisiaques, ce sont surtout les couleurs qui émerveillent les regards, couleurs de toutes natures, vibrantes, vivantes, semble-t-il, et fondues en une telle harmonie de teintes dont l'œil s'enivre sans rassasiement, qu'aucune langue humaine ne saurait en exprimer l'inimaginable magnificence.

Et, chose inouïe, ces vibrations lumineuses ont une signification ! De même que les vibrations sonores peuvent, sur notre terre, générer des espèces d'influx psychiques que la musique seule est capable d'exprimer, tant ils sont subtils, intraduisibles par n'importe quel mode verbal, de même là-haut les vibrations colorées peuvent transmettre, d'esprit à esprit, des sensations, des sentiments et des manifestations mentales.

Au sein de cette atmosphère inspiratrice, suggestive, telle est la plénitude des facultés de l'être, qu'à côté de ses créations intellectuelles s'épanouit la floraison de ses plus tendres émotions affectives, dans leur plus exquise intensité. Nulle souffrance n'y peut subsister ; tout est oublié des tristesses d'ici-bas, des séparations amères, des pertes douloureuses, si bien que l'âme d'où rayonnent toutes les appétences, en même temps que toutes les possibilités de bonheur, puise dans la conscience qu'elle a de la présence des êtres qu'elle a aimés, qu'elle aime plus et mieux que jamais, un ravissement inexprimable.

— N'est-ce point un rêve que tout cela ? pourraient demander certaines âmes méfiantes qu'assiège un doute quel qu'il soit, involontaire ou systématique.

— Non, ce n'est point un rêve, nous affirme-t-on, puisque l'intensité de ce prétendu rêve surpasse toutes les réalités terrestres. Quand on est sorti des conditions aléatoires de notre vie présente, il n'est plus possible d'hésiter, comme nous le faisons ici, entre ce que nous appelons tantôt *réalité*, tantôt *fiction*, c'est-à-dire contrefaçon artificielle de cette réalité.

Sur terre, l'homme est double, étant à la fois esprit et matière et de la lutte de ces deux éléments peuvent surgir des incertitudes résultant de l'apparente antithèse qui différencie la réalité de l'illusion. Suivant que domine en nous l'esprit ou la matière, nos appréciations varient du tout au tout, suivant l'alternance de nos sensations. L'homme absolument matériel n'appelle-t-il pas *rêve* ce que l'homme spiritualisé appelle, au contraire, la seule et vraie *réalité* ?

Là-haut, dans le ciel dévakhanique, il n'en est plus de même. L'âme humaine, libérée des suggestions de la matière, n'est plus dans cet état de dualité qui la fait osciller ici-bas. Elle est devenue une entité mentale, spirituelle, autonome qui sait et juge en connaissance de cause.

Or, la réalité dont elle a acquis la claire et indiscutable notion n'est autre que ce qui se manifeste et s'impose dans le milieu normal où s'effectue son évolution psychique. S'il n'en était ainsi, c'est donc le monde moral tout entier qu'il faudrait renverser.

Si les expériences dévakhaniques qu'a faites l'âme supérieure, dans son entière liberté, pouvaient être qualifiées de *duperie* de la nature..., il faudrait appeler du même nom toutes les pures sensations abstraites qui sont du domaine de notre âme — duperie, par exemple, une perception idéale de la beauté ; duperie, une parfaite philanthropie ; duperie, un amour aussi profond qu'élevé ; duperie encore, duperie toujours, les sentiments exquis qui remplissent notre être des joies les plus légitimes et les plus indiscutables. (A. P. Sinnett).

A ce témoignage, nous pouvons ajouter les déclarations des nombreux auteurs qui ne cessent de répéter que la vie mentale, riche de toutes ses facultés et douée de la vision spirituelle, est incomparablement plus perceptive et plus consciente que ce que peut nous fournir de plus réel l'apport de nos sens physiques auxquels nous accordons cependant notre confiance la plus entière.

C'est dans ces conditions de certitude que le ciel dévakhanique constitue pour l'âme un état de bonheur aussi parfait que le comportent les capacités dont elle peut mettre en jeu toutes les activités. C'est là que toutes nos espérances déçues se trouveront pleinement satisfaites ; là que les rêves de la vie objective deviendront d'absolues réalités.

Tout ce que le philosophe a pensé, tout ce que le poète et l'artiste ont entrevu ou pressenti sous l'impulsion de leurs inspirations les plus hautes,

s'incarnent en formes vivantes, en ce sens que la matière, merveilleusement subtile et plastique des régions éthérées, n'étant autre chose que la matière astrale elle-même, obéit à l'injonction de la volonté et devient une potentialité créatrice. Après la mort, dit M. P. Sinnett, nous allons où nos besoins, nos désirs, nos aspirations, nous poussent, nous nous classons selon l'ordre de nos propres affinités.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que chaque âme se crée son propre ciel et peut en accroître la beauté, en raison de la puissance de son intelligence et de la richesse de son imagination. Que l'on juge, dès lors, de l'étendue du champ d'activité qui s'ouvre devant l'être, à mesure qu'il se divinise progressivement. C'est dans un inépuisable milieu de perfectionnements qu'il évolue. Il n'est pas de pensée élevée, pas d'aspiration supérieure qui, formulées ou tentées pendant l'incarnation terrestre, ne reçoivent leur plein accomplissement dans le jardin céleste où tous les germes éclosent, où tous les boutons deviennent fleurs, où toutes les fleurs deviennent fruits. Aussi, l'homme voit-il toute tracée la voie qu'il doit choisir et suivre. Après la récapitulation de ses actes passés qu'il apprécie et juge en toute sincérité, après l'apurement des comptes de son Karma dont il fait la balance et la liquidation, il marche droit devant lui, ne détachant jamais son regard du pôle qui l'attire, de l'idéal qu'il poursuit.

Mieux encore, c'est par l'exercice de sa volonté qu'il récupère les forces nécessaires pour lutter contre les futures tentations, pour prévenir les défaillances, pour combattre et pour vaincre, dans la plénitude de ses pouvoirs reconquis et accrus.

Nul obstacle ne peut l'entraver désormais. S'étant mis en relation immédiate avec cette mystérieuse « mémoire de la nature » dont savent bénéficier les occultistes, il se souvient du passé, il apprécie le présent et prévoit l'avenir. (Chatterji).

Comme dans le Plan astral, où nous les avons rapidement énumérées, il y a, dans le Paradis spirituel, des régions superposées, des strates échelonnées où montent les âmes qu'épure et divinise leur progressive évolution. C'est ainsi que se constituent des familles d'Esprits, des confédérations d'Entités que rapprochent et associent dans leur œuvre collective les affinités, les sympathies et les fraternités spirituelles.

Ici, nous retrouvons les associations religieuses que nous avons déjà vues dans l'Astral, mais dont la sphère s'est élargie, dont le but s'est élevé et c'est dans leur ciel que se révèle à eux l'Etre divin qu'ils ont consciencieusement adoré sur la terre, sous quelque dénomination que ce soit. Ce Dieu de leur culte, plus ou moins naïf, se proportionne avec condescendance aux facultés de ses adorateurs, leur fournissant ainsi les moyens de grandir et de hausser leur idéal. (Annie Besant).

Plus haut sont groupés les hommes au grand cœur qui furent les serviteurs dévoués de l'humanité. Des projets plus larges, plus désintéressés, se déroulent dans leur pensée et c'est plus tard, dans d'autres vies, que ces généreux bienfaiteurs en feront bénéficier leurs futurs contemporains.

Voici que s'ouvre une autre strate céleste, voisine de la précédente. C'est là que se trouvent, nous dit-on, les puissants génies musicaux, tels que le furent, autrefois, parmi nous, les Weber, les Mozart, les Beethoven, les Verdi et autres merveilleux artistes qui, dans les steppes de l'infini, déversent des torrents d'harmonie se mêlant à ces autres harmonies sidérales, sortes de vibrations divines qui ondulent au sein des régions paradisiques.

Et, chose inouïe pour nous, pauvres terriens, esclaves de nos organes incomplets et isolés les uns des autres, c'est par une seule faculté complexe et résumant tous les pouvoirs de l'organisme, que les êtres glorifiés du Plan Spirituel perçoivent leurs multiples sensations.

Formes, lumières, couleurs et sons — associés sans confusion d'aucune sorte — constituent un milieu de vibrations qui, dans leur spiritualité psychique, pénètrent ces *voyants* et *audients* privilégiés auxquels ne sont nécessaires, pour voir, entendre et sentir, aucun des organes spéciaux qui nous sont indispensables pour effectuer de pareils actes d'assimilation.

C'est dans l'être tout entier que se manifeste la coopération de ses facultés diverses qui, bien loin de se neutraliser entre elles, se multiplient réciproquement et tirent de leur emploi collectif une intensité de perception que nous ne saurons ni comprendre ni même pressentir, tant que nous habiterons le plan qu'épaissit et alourdit notre matière inévoluée.

Tout près des musiciens se groupent d'autres artistes : les Praxitèle et les Phidias, les Raphaël et les Michel-Ange qui, dans la poursuite passionnée de leur rêve de beauté toujours supérieure, de perfection toujours plus épurée, assouplissent la matière, la modèlent, la spiritualisent, pour atteindre un idéal entrevu de formes et de couleurs inconnues, s'entr'ouvrant ainsi de chefs-d'œuvre où s'incarnent des parcelles de leurs âmes — alors que, d'autre part, dans ce milieu d'évolution d'ordre transcendantal, des pléiades de savants explorent les secrets des mondes, étudient les systèmes stellaires et s'en vont, jusque dans les voies lactées et les nébuleuses, pour en étudier le mécanisme, les lois complexes et les mystérieuses transformations.

Puis, viennent les saints, les libérés de la chair qui, dédaigneux des choses éphémères, des phénomènes transitoires, ne se préoccupent plus que des hautes manifestations de la vie. Ce sont ces âmes riches de facultés dès longtemps acquises qui, lorsqu'elles se réincarnent, marquent de leur sceau divin le front des enfants prodiges choisis pour l'exécution de leurs desseins et dont on voit avec stupéfaction, éclater, dès le berceau, les prédispositions phénoménales.

Plus admirable, plus sublime encore est la dernière strate du ciel, la septième, patrie intellectuelle des Maîtres, des Initiés, des Précurseurs. C'est de ce monde que partent les puissantes impulsions intellectuelles et morales dont s'inspirent les génies prédestinés. Pour ces âmes évoluées, peu importe qu'elles soient ou non rattachées à des véhicules inférieurs. Jamais n'est interrompue leur communion avec ceux qui les entourent et c'est de plus en plus que leurs déterminations sont dirigées par les Grands Etres dont la volonté s'identifie avec celle du Logos lui-même, gouverneur de notre chaîne planétaire.

Telle se manifeste la vie, dans la série grandiose de ses destinées. La mort n'est qu'un incident passager qui, périodiquement, procure à l'âme une de ses libérations partielles et brise ses chaînes les plus lourdes au sortir de chacun de ces exils temporaires qui, momentanément, l'éloigne de sa céleste et véritable patrie.

La vie ininterrompue, progressive, mais toujours homogène dans son unité, sans rupture, ni possibilité de rupture, sans naissance et éternelle, ne périt pas plus lorsque meurent les corps, que les cieux ne s'effrondent, lorsque se brise accidentellement tel ou tel de nos vases d'argile. (Annie Besant).

Pourquoi donc gémir et nous désespérer quand l'un des nôtres abandonne sa dépouille charnelle ? A l'heure de la mort, que les assistants sachent garder la seule attitude qui convienne en ce moment solennel. Pas de cris, pas d'appels à ceux qui se recueillent et s'endorment. Pas d'explosions de regrets — alors surtout qu'ils sont scandaleusement simulés ! — tout cela trouble douloureusement l'âme qui se dégage et ne peut le faire qu'en silence.

D'autre part, sachons bien et rappelons-nous qu'ils ne nous quittent pas, les aimés qui nous précèdent dans la vie d'outre-tombe. Ils sont toujours là, même au point de vue de l'espace physique. Ils ne sont pas partis pour aller habiter telles vagues régions situées par de là les étoiles.

Ils demeurent près de nous, toujours à même de ressentir notre affection et d'y répondre bien souvent, d'entendre même ce que nous disons et de voir ce que nous pensons (Leadbeater).

Sachons donc maîtriser notre douleur. Que de nos cœurs gonflés de sanglots silencieux, partent plutôt des vœux de bonheur, des invocations à la Grande Lumière, où nous nous retrouverons tous au prochain rendez-vous et à ces effluves d'amour, à ces élans d'espérance, viendront s'associer les Frères de là-haut, les Aides invisibles dont les ailes s'agitent soyeuses et légères sur la couche de ceux qui vont mourir... c'est-à-dire renaître.

Voilà ce que nous ont appris les révélations nouvelles sur la nature de ce Ciel dont les différents peuples de la terre se sont fait de si étranges idées,

depuis les Champs-Elysées où Achille, Hector et Pâris réconciliés jouent à la palestre dans la prairie des asphodèles, tandis qu'à l'ombre d'un bosquet voisin, Homère et Virgile se récitent leurs poèmes respectifs... jusqu'au Paradis chrétien dont les élus figés dans leur attitude contemplative chantent d'éternels cantiques, avec accompagnement de harpes, de cistres et de psaltérions.

Imaginations enfantines ! Ce n'est ni dans ces jeux d'un autre âge, ni dans cette oisiveté béate, que se passe la vie aux régions éthérées du monde spirituel, monde d'activité suprême, de préoccupations divines et d'aspirations inassouvies. Rien n'est terminé dans ce paradis de repos transitoire, où se préparent les luttes futures, en vue de développement ultérieurs. Nul effort n'est superflu, en face de l'œuvre immense dont l'objectif n'est autre que l'incessante élaboration de notre conscience individuelle.

Nous la comprendrons bien mieux, encore, l'importance de cette évolution de l'Ego impérissable, en vue de laquelle paraît être établie l'économie entière de la création, lorsque nous aurons constaté, dans la suite des temps avec quels soins est guidé, protégé, dès ses premières étapes, le voyage ascensionnel de la monade humaine... humaine et divine (Sinnett).

Après un séjour plus ou moins long de cette âme dans le ciel temporaire — séjour qui dure des années, qui peut durer des siècles — ses forces spirituelles et mentales s'épuisent, son état de conscience s'affaiblit. Appelée à renaître soit sur notre terre elle-même, soit sur tel autre monde de notre chaîne planétaire, une nouvelle personnalité va surgir, reprendre son travail interrompu, se remettre dans le courant de cette longue vibration qui s'appelle la vie et engendrer de nouvelles causes qui produiront leurs effets dans un Dévakhan futur.

Quand sonne l'heure de la renaissance, moment solennel entre tous, l'âme prise d'une sorte de lassitude ou d'hésitation momentanée se recueille, puis s'endort dans une rêveuse inconscience. Et dans ce rêve lui apparaît, comme dans un éclair, la vision prophétique des grandes lignes de la réincarnation qui se prépare... disons plutôt qu'ont préparée les « Seigneurs du Karma », suivant l'appellation indoue. Et c'est dans ces conditions qu'elle descend dans telle contrée, dans telle race, telle famille, tel organisme matériel, choisis pour elle, non seulement en raison de ses mérites constatés, mais encore et surtout en vue de ses facultés acquises et de l'influence favorable que pourrait exercer sur l'emploi de ses aptitudes la nature et les éléments plastiques du milieu qui lui a été approprié.

C'est ainsi que se succèdent alternativement sur la terre et dans les régions extra-terrestres des séries d'existences solidaires les unes des autres, jusqu'à ce que l'*Ego* victorieux ait atteint la perfection nécessaire à l'intégral développement de son corps divin.

Et c'est alors, après siècles et cycles révolus, que sonne pour lui l'heure radieuse de sa *libération* définitive. Plus n'est besoin de nouvelles réincarnations. Libre, il l'est désormais dans toute la profondeur de ce terme. Sa conscience s'est formulée, étendue à ce point que, tout en se concentrant en lui-même dans l'absolue certitude de son intangible individualité, il se sent apte à s'immerger, par co-existence, dans la Conscience universelle — dieu dans Dieu pour l'éternité !

En présence de cette vision éblouissante, tout commentaire est impossible et d'ailleurs superflu. Un dernier mot.

Tout a été défiguré dans l'univers moral, par les dogmatiques matérialistes. Tout est à refaire en certains points de la doctrine religieuse dont l'orientation diverge, s'écarte de la réalité des choses. Ainsi que le déclare l'un des auteurs déjà cités, C. W. Leadbeater, le savant occultiste, il ne s'agit plus d'un « plan de salut partiel et occasionnel » comme celui que préconise... que dis-je que vend l'Eglise à ses croyants naïfs et si largement exploités, pas même d'un « plan d'espoir toujours hypothétique » ; mais bien d'un « plan de certitude irrécusable ».

Il ne s'agit plus de chercher à se sauver isolément, égoïstement, par un *procédé* spécial acheté dans des conditions exceptionnelles et de s'échapper subrepticement, par telle ou telle maille déchirée, de l'immense filet que Satan, au dire de l'Eglise, a jeté sur l'humanité pécheresse, condamnée à l'avance et toujours passible de l'enfer éternel. Il s'agit tout au contraire d'un mode de vie général, règlementaire, applicable à tous et qui s'impose à toute créature vivante dont le devoir est de se purifier, de grandir, de s'élever de degré en degré sur l'échelle spirituelle, en un mot de se dégager de la matière transitoire, illusoire et de monter vers l'esprit qui est la seule réalité. Tel est le devoir impératif que nul ne saurait éluder, par la raison toute simple qu'à la fin « tout doit se trouver du côté du Divin, parce que c'est là sa volonté suprême qui, parce qu'elle est en même temps sa « loi d'amour » nous impose à tous l'ÉVOLUTION RÉDEMPTRICE.

ED. GRIMARD.

(*A suivre*).

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'Evolution.

Qu'est-ce que la vie ? — C'est la grande énigme; c'est le sphinx de l'univers La science a vainement cherché à soulever un coin du voile qui couvre le secret des sources de ce don merveilleux de la vie et de l'intelligence; le mystère qui plane sur les causes initiales et finales est un mystère néces-

saire, et l'origine du genre humain restera à jamais un problème insoluble. Pourtant, si la grande cause première échappe à nos sens, il est un fait démontré et reconnu par la généralité des savants modernes : c'est que toute vie procède d'une vie antérieure ; qu'elle embrasse tout ce qui existe ; qu'elle agit sans cesse et partout, et que, par conséquent, toutes les formes, tous les organismes de l'univers sont le résultat de l'activité vitale. La vie, dans sa nature essentielle, est la même partout ; les différences et les degrés de manifestations, ses modes variés d'expression dépendent des conditions et des multiples manières d'être auxquelles elle est soumise en s'élevant et en s'améliorant.

L'homme peut être considéré comme le centre de l'univers, l'interprète de ses phénomènes. Son intelligence est la résultante de ses expériences, acquises par des siècles sans nombre de progrès évolutionniste ; car l'esprit tend sans cesse vers l'idéal divin qui est le but de sa destinée. Tous les grands penseurs, tous les philosophes admettent que la vie terrestre n'offre à aucun être humain ni l'espace suffisant, ni le milieu favorable pour la complète expansion de ses aspirations ; et l'homme est, par intuition, conscient de son impuissance et de son imperfection. C'est là, prétendent-ils, une des preuves les plus convaincantes que possède l'âme de sa naissance et de sa destinée. Mais cette opinion n'est pas admise par tous et l'Eglise orthodoxe déclare que dans la dissatisfaction que l'homme a de lui-même, dans son inconstance réside l'évidence de la dépravation et de la déchéance de la nature humaine.

Quoi qu'il en soit, nous ne nous arrêterons pas à de stériles argumentations sur cette théorie qui appartient à un âge d'ignorance et dont la géologie a démontré depuis longtemps l'inanité, en assignant à l'homme sa véritable origine et la place qu'il occupe dans l'ordre de la création.

On peut donc affirmer que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain, et dont il a conscience, de développer ce qu'il a de plus pur et de plus élevé en lui ; en un mot, de subjuguer la matière à l'esprit. C'est là sa seule interprétation, et ceux-là seuls la comprennent qui ont souci de leur dignité et de leur grandeur spirituelle. C'est par l'étude de la loi divine, qui est latente en nous, mais que tout homme possède, car c'est un héritage commun qui nous est acquis par droit de naissance, que nous savons que la vie est éternelle, qu'elle ne peut être annihilée et qu'elle nous met en relation directe avec la cause première. C'est la connaissance de cette force qui nous apporte la paix avec nous-mêmes et avec nos semblables.

L'évolution a démontré, d'une manière irréfutable, que l'homme n'est pas un être déchu et, qu'au lieu de commencer au sommet de l'échelle d'où il est prétendument tombé, pour revenir ensuite à sa place primitive, il s'est,

au contraire, élevé progressivement en subissant, comme toute vie, les transformations inhérentes à sa nature. L'esprit a son évolution, sa gravitation, son aurore et sa marche ascentionnelle ; la même loi d'harmonie régit tout, sur notre monde comme sur tous les mondes de l'espace ; chaque être est appelé à parcourir l'échelle des êtres et c'est dans la mort que la divinité opère le changement des conditions sociales.

La conception de l'évolution, loin d'amoindrir l'œuvre de Dieu, en fait ressortir toute la majesté et toute la poésie ; elle relève l'homme à ses propres yeux en lui faisant connaître son origine, sa mission ici-bas et le but qu'il doit atteindre. Le transformisme démontre encore que l'homme est le propre artisan de ses œuvres, l'arbitre de sa destinée ; qu'il y a une justice immanente et permanente, ici comme dans toutes les sphères de l'infini ; qu'on récoltera après la mort ce qu'on aura semé pendant la vie ; qu'il n'y a ni punitions, ni récompenses dans le sens qu'y attachent certaines croyances ; que ce que l'on entend par les actes spéciaux de Dieu ne sont que les anneaux de la chaîne sans fin et sans solution de continuité de causes et d'effets, la cause étant invisible et échappant à nos sens, que cette chaîne de causes enveloppe tous les mondes et les unit en un seul dont elle fait une unité infinie.

De même que les dogmes et les croyances des différents cultes symbolisent l'œuvre de la nature, de même l'idée de l'enfer est née de la crainte de l'inconnu, de la vue des misères humaines. L'enfer, il existe bien réellement et personne ne peut y échapper ; tous nous avons notre croix à porter, nous avons un calvaire à gravir ; le rocher de Sysiphe et la roue d'Ixion sont bien de ce monde. Mais, ne l'oublions pas, l'enfer n'est pas un lieu, c'est une condition d'être, c'est un état d'âme et il appartient à chacun de nous de l'éteindre, cet enfer, ou de nous y maintenir. C'est dans la satisfaction du devoir accompli que réside le bonheur.

« Souviens-toi, comme l'a dit Epictète, que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue ou courte ; s'il veut te faire jouer le rôle d'un mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible. De même, s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un prince, celui d'un particulier ; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné, mais c'est à un autre de te le choisir. »

Prof. C. MOUTONNIER.

Crépuscule de Juin

Sur le fond pourpre du couchant,
Près de l'eau que son reflet moire,
Un arbre où ne vibre aucun chant
Dresse sa silhouette noire.

Il est là, seul spectre de nuit.
Au loin, dans la brume sans borne,
Quelques groupes s'estompent. Lui,
Morne, il est seul dans le soir morne.

*
* *

Arbre, comme toi je suis seul
Mais debout dans la nuit qui tombe.
Sur toi le soir, sur moi la tombe,
Lentement tissent leur linceul.

Autour de nous, en nous, tout sombre;
Les bonheurs suivent les rayons.
Comme tout ce que nous voyons,
Nous mêmes nous devenons ombre.

Mais loin de ce monde irréel
Dont les figures disparaissent,
Pleins d'espoir nos deux fronts se dressent
Vers les réalités du ciel.

S. H.

Vichy, 28 juin 1903

DEUX LETTRES OUVERTES

Parmi les nombreux amis de Mme Rufina Nœggerath, l'auteur sympathique de *Survie*, beaucoup nous ont fait demander de ses nouvelles à la suite de la maladie grave qu'elle a faite avant son départ pour l'Allemagne et qui n'avait pas laissé que de les inquiéter.

Nous ne pouvons mieux faire, croyons-nous, que de leur communiquer les deux lettres suivantes dont l'une, due à la plume de notre collaborateur L. Dauvil, est la traduction des craintes exprimées par les amis de « bonne maman » et l'autre la réponse de l'aimable octogénaire dont chacun de nous a pu apprécier la vive intelligence et l'accueil si bienveillant toujours.

La Rédaction.

Paris, 6 juillet 1903,

Chère et bonne madame Nœggerath,

Plusieurs fois je me suis présenté rue Saint-Jacques chez Mme Leymarie pour avoir de vos nouvelles et je ne suis pas le seul, paraît-il, qui se soit inquiété de l'état de santé de notre vénérable doyenne.

Après vous avoir laissée si souffrante lors de ma dernière visite rue Milton je retournai prendre de vos nouvelles, en mon nom et en celui de quelques fidèles de vos mercredis, et si j'eus le regret de ne pouvoir monter vous voir, j'eus la satisfaction d'apprendre de la bouche de votre concierge que, profitant d'une matinée de calme et d'un rayon de soleil, madame votre fille vous avait emmenée chez elle en Allemagne, vous ravissant ainsi à vos ennuis, à vos fatigues, à quelques chagrins, mais aussi à vos nombreux amis.

Vous étiez bien malade, chère « bonne maman » et ce n'est pas — j'ose vous l'avouer maintenant — sans ressentir une vive inquiétude que je vous quittai après vous avoir demandé la permission de vous embrasser. Pourtant j'avais fait deux remarques toutes physiologiques; d'abord, vous ne me dites point : Adieu, mais, en souriant, vous m'avez adressé un, au revoir! qui me sembla d'un pronostic favorable; puis, au lieu de me laisser prendre votre main, vous me la tendîtes vous-même. C'étaient là deux preuves de vitalité chez vous, de bon espoir pour moi. Vous devez vous souvenir que plusieurs dames qui entouraient votre lit m'avaient, en voyant mes cheveux blancs et mon visage anxieux peut-être, pris pour le docteur et s'étaient retirées dans le salon. J'en manifestai ma surprise et me levant pour aller les détromper je vous les ramenai et vous vis sourire.

Mme Leymarie a bien voulu me communiquer deux lettres que vous lui avez adressées et dans lesquelles vous lui parlez de votre guérison miraculeuse sans miracle et presque subite... Contez-nous cela, chère bonne maman, donnez-nous de vos nouvelles, ou faites-nous en tenir par vos enfants et dites-nous bien que vous êtes rétablie, que vous nous reviendrez, vaillante et souriante, nous voir groupés autour de vous pour vous entendre nous enseigner par votre parole expérimentée, que l'amour est le secret du bonheur dans l'humanité.

Revenez nous convier bientôt dans :

Ce cher petit salon, demeure familière
Où réside le cœur, où l'esprit est permis ;
C'est tout ce que demande à ses nombreux amis
Cette bonne maman, affable, hospitalière,

que je prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de sa chère fille en lui faisant agréer mes hommages respectueux et de ses petits enfants, que je n'ai point oubliés, en leur offrant mes compliments bien affectueux.

Enfin, chère madame Nœggerath, laissez-moi vous répéter au revoir et vous envoyer par dessus la frontière un amical baiser, qui n'aura rien de compromettant pour bonne maman, puisqu'il lui est adressé par un de ses petits fils très respectueux, très dévoué et plus d'à moitié centenaire.

LÉOPOLD DAUVIL.

Wiesbaden, 12 juillet 1903.

Cher et excellent ami,

Comment vous exprimer l'émotion agréable que m'a causée votre lettre si pleine d'une affection sincère? De telles paroles soutiennent et raniment les faibles en leur rendant le désir de vivre, même après tant de souffrances.

Vos bonnes pensées sont venues parfaire la guérison que m'ont apportée des esprits bons et généreux, cure si inattendue, si prompte et si miraculeuse, serais-je tentée de dire, si je ne savais que les phénomènes les plus incompréhensibles sont choses naturelles sur notre planète.

J'ai raconté tout cela à notre bonne amie, Mme Leymarie, qui vous en a fait part, mais je crois témoigner quelque nouvelle gratitude envers mes sauveurs qui font que « bonne maman vit encore », en vous contant une fois de plus ma guérison, et en y ajoutant la permission de faire lire cette page à ceux qui se sont intéressés à ma santé, à ceux qui restent fidèles à leur vieille amie, à ceux qui me causeront toujours une joie sincère en venant de temps en temps lui faire une visite, et lui apporter quelque gaîté le mercredi dans ce que vous voulez bien appeler : ce cher petit salon.

Comme il était plein au jour inoubliable où ceux que j'aime et qui me témoignent tant d'affection vinrent fêter mes 80 ans!

Au lendemain de la visite amicale que vous me rappelez, cher ami, et dont malgré mon état d'extrême faiblesse, j'ai noté tous les incidents, je fus, ainsi que vous le dites, arrachée de Paris par ma fille qui m'a amenée ici sans me laisser le temps d'accepter ou de refuser de la suivre.

Bien que transportée en wagon-lit, le voyage me fut très pénible car je souffrais de tout le corps. A mon arrivée je dus reprendre le lit et demeurer plusieurs jours condamnée à l'immobilité, incapable de me mouvoir. Un refroidissement, résultat d'une imprudence, était venu compliquer mon état : ajoutez à cela des crises nerveuses fréquentes, des vomissements douloureux, une fièvre incessante qui résultait de toutes ces causes débilitantes et vous jugerez, mon cher commandant, dans quelle situation je me trouvais.

Un soir, les crises se succédèrent à un tel point que mes enfants, pleins d'inquiétude, en me voyant souffrir et m'affaiblir, firent appeler le docteur qui ne put se rendre à leur appel.

Dans la nuit je fis un rêve, était-ce un rêve? — trois fois interrompu par les visites et les soins vigilants de ma fille si dévouée, très inquiète de ne pas voir arriver le médecin. Rêvais-je? Pourtant je crois que j'étais éveillée. J'étais entourée par une foule innombrable d'esprits vêtus de costumes divers, représentant différentes nations. Mme C..., une amie vivante que vous avez rencontrée chez moi, certainement, les avait amenés et les maintenait autour de moi où ils s'agitaient sans bruit. Quelques-uns étaient si

rapprochés de mon lit que je suis persuadée d'avoir senti leur souffle effleurer mon visage, mon cou, mes bras, mes mains. Ils me disaient doucement de ne point parler, leur désir, en m'entourant, étant de me pénétrer de leurs fluides bienfaisants afin de chasser le mal et d'amener le rétablissement de ma santé. Je me sentais envahir par des effluves d'une tiédeur douce et vivifiante, et j'éprouvais la sensation d'un calme réparateur succédant à mes douleurs.

Bien court fut ce rêve, bien simple cette vision, mon cher ami, pourtant lorsque j'en sortis, je ressentis un bien-être général, et je respirais à pleins poumons.

A l'aube naissante la fièvre rebelle avait totalement disparu en éteignant la chaleur qui me consumait des pieds à la tête, et je cédai à un sommeil réparateur.

Lorsque vint le docteur, vers neuf heures du matin, il fut stupéfié du changement subit constaté dans mon état, il proclama que j'étais guérie de la façon la plus incompréhensible, et ordonna des aliments et de la boisson alors que la veille il me refusait tout, enfin, il déclara que ses visites n'avaient plus raison d'être.

Ma faiblesse diminua dans la journée, les forces me revinrent rapidement et aujourd'hui la moribonde est en pleine convalescence. Je puis me dire radicalement guérie et ajouter que j'ai pressenti la venue de la « méchante » qui venait dévêtir mon âme de sa vieille loque charnelle. Dieu ne l'a pas permis; je crois donc avoir encore quelque chose à faire. Cette grande bonté des esprits à mon égard m'impose un devoir de reconnaissance... ma tâche n'est pas finie, je le sens, et je veux m'y remettre de mon mieux et de tout mon cœur.

Je veux d'abord demander pardon à ceux qu'involontairement j'aurais offensés et moi, dont la mission est toute d'amour, je pardonne à ceux qui ne l'ont pas comprise.

Lorsque des consciences succombent à l'engourdissement causé par de terrestres intérêts, l'amitié peut les réchauffer et la rosée du pardon faire renaître en elles les fleurs de la raison, les fruits de la vérité.

Merci encore une fois de votre lettre qui m'a réconfortée ; ne m'oubliez pas et laissez-moi me dire, avec amitié :

Votre très attachée bonne maman,

RUFINA NŒGGERATH.

DE LA DÉLIMITATION DE LA CRÉATION DANS L'ESPACE

Tout sera révélé à l'homme. La science actuelle ratifie cette promesse évangélique et suit ses conseils : *Cherchez* et vous trouverez. *Frappez* et on

vous ouvrira. *Demandez* et vous recevrez. La science cherche, frappe et demande très utilement.

Depuis lors nous savons que notre Terre n'est plus le centre de l'Univers, qu'elle vogue dans l'espace, doublant à voiles déployées les caps du Soleil, suivie de ses sœurs, les autres planètes, par des rumbs différents qui leur sont assignés ; et que, de même, tout le système solaire entraînant son cortège se dirige vers un point donné, impulsé sous l'influence d'une attraction supérieure.

Maîtres de notre domaine nous explorons le fond des Océans, l'aérostation progresse, nous sillonnons l'atmosphère, nous croisons dans toutes les directions le Globe terraqué avec une vitesse inouïe. Les forces de la nature sont entre nos mains; l'électricité est le messager qui réunit toutes les nations entre elles, établit le dialogue de pôle à pôle; il n'y a plus de ténèbres, elle est notre Soleil des nuits; elle augmente notre puissance visuelle qui pénètre les corps opaques; la photographie, par la lumière sidérale, rallonge le télescope plongeant dans les confins les plus éloignés de l'Univers.

La science se vulgarise, l'universalisation de l'enseignement dulcifiera les mœurs moralisant les peuples; de plus grands acquits scientifiques augmentant notre richesse intellectuelle, avec notre élévation morale, l'hygiène physique aidant, les maladies seront moins nombreuses et plus faciles à combattre, les épidémies plus rares; nous jouissons déjà des découvertes de la science dans son application, l'anesthésie médicale supprime la douleur. La pensée s'élève dans les saines régions où elle s'inspire pour la solution vitale touchant l'organisation sociale; la philosophie prépare le terrain pour l'édification du Saint Temple, qui doit réunir tous les hommes par la même pensée en accordant les sentiments du cœur avec la raison, avec la foi raisonnée scientifique et morale.

Tel sera l'état social engendré par la religion de l'avenir : L'union de toutes les sectes religieuses, des différentes écoles de la philosophie spiritualiste : *Le Spiritisme*, *l'Occultisme*, la *Théosophie* sont de puissants leviers pour renverser tous les obstacles, et nous conduire indéfectiblement à ce prochain âge d'or.

Après la possession de notre habitation terrestre, nous voulons aussi nous enquérir de l'univers que nous contemplons. Nous avons lu dernièrement, dans un journal non scientifique, que l'académicien anglais, M. Wallace, avait entrevu une limitation de l'univers dans l'espace, se servant du télescope et du cliché photographique. Cette notice à *sensation* était brièvement traitée; il est probable que par son importance nous aurons, à temps voulu, de plus amples détails, ce qui ne nous empêche pas d'émettre notre opinion, admettant toute la responsabilité qui nous est personnelle :

Il y a denx infinis, deux gouffres vertigineux pour la raison humaine : Dieu et l'espace.

Le premier : *Foyer divin*, source de toute lumière, incognoscible, incommensurable.

Le second : *Une conséquence*, un moyen, l'étendue; un réceptacle qui a des points de repère, les Constellations; jalons semés sur le chemin de l'infini, conservant entre eux leur distance respective. Du *Centaure* à la *Grande-Ourse*, du pôle Sud au pôle Nord, et d'*Orion* à *Ophiucus* on a croisé l'étendue des Cieux, fait la mensuration d'immenses plaines émaillées d'étoiles, le premier pas dans les abîmes de l'éternité.

Nous ne parlons pas du *Temps* qui n'est qu'un relatif; donc, il semblerait qu'il n'y a réellement *qu'un Infini*, la Cause Suprême.

De fait l'espace est jalonné par les systèmes solaires et rempli progressivement par les créations successives; il y a donc mutabilité d'aspect à cause de ces augmentations; tandis que Dieu reste immuable. Ces créations successives exigent l'envahissement de l'espace préparé pour les contenir.

Ces nouveaux Mondes, appelés dans le Torrent de la vie afin d'accomplir la mission qui leur est dévolue, élargissent la limite de l'Univers physique qui le sépare de ce qui, ultérieurement, sera envahi de même. Cette délimitation ne peut, en aucune manière, restreindre ou limiter la puissance absolue de la Cause Suprême.

L'espace inépuisable laissera toujours une ligne de délimitation de l'envahissement de Mondes nouveaux apparus. Si l'espace était complètement *empli*, là, cesserait son infinitude, puisque le contenu limiterait le contenant; il en résulterait aussi que la Création serait infinie, et que, *d'effet qu'elle est, elle serait égale à la cause.*

Supposer la Création emplissant l'espace infini serait illogique, absurde, nous imaginons raisonner autrement pour élucider cette question ; dans le cas contraire nous demandons à ce *Foyer divin* que les vibrations de ces rayons sensibilisent notre rétine spirituelle, afin qu'elle s'impressionne de cette grande lumière, la vérité.

Nous en référons à la Création visible et tangible, au regard humain aidé des appareils d'optique et photographique, supposant rationnellement que Dieu, contenant l'infini espace, dirige dans l'involution ses rayons divins dont les vibrations polarisées engendrent la vie des futurs systèmes solaires; action constante de son *Emanation Infinie.*

La délimitation de la *Création manifestée*, de même que l'espace qui doit, (dans ses apparitions éternellement successives) la contenir, est la base irréfutable, indestructible, d'argumentation pour démontrer l'*existence d'une Cause Suprême*. Envahir successivement l'espace en y semant des Mondes dévoile l'ordonnance du *Plan divin* en exécution; et l'harmonie des lois qui gouvernent accuse l'*Intelligente volonté* d'une *Cause absolue.*

Sagesse Suprême ! Sublime Cosmogonie ! L'involution donnant naissance à d'innombrables variétés d'êtres: Evolution pour qu'ils remontent sans cesse vers l'*origine*, l'*unité*, *Dieu.*

Résumons : L'espace infini se remplit indéfiniment et ne peut être jamais empli. C'est une conséquence éternelle de créations successives.

L'homme progresse indéfiniment, gravite constamment vers la cause

créatrice et s'*identifie avec elle*; Dieu reste immuable dans son *activité absolue*, créant sans cesse, manifestant dans l'espace sa *Toute puissance*, seule et réelle infinitude.

E. COUILLAUT, à Madrid.

LA MAIN INVISIBLE

par WILLIAM WALKER ATKINSON

J'ai senti la Main Invisible, j'ai été guidé par elle, j'ai senti la tendre mais cependant ferme étreinte de cette Main qui me menait dans la voie qui lui semblait la meilleure. bien que mon intelligence ne pût voir la beauté de la route vers laquelle elle me conduisait.

Pendant longtemps je me suis révolté contre l'impertinente intervention de celle qui me semblait être tout à fait une étrangère, une intrigante, une aide non sollicitée. J'étais sorti de l'état dépendant et ne me souciais pas de m'appuyer sur les autres.

Je me réjouissais de mon indépendance, de ma liberté, de mon habileté à me conduire seul. C'était bon d'être son maître, de jouir de cette liberté nouvelle, de savoir que le Moi intérieur était une réalité, d'éprouver ultérieurement le bonheur qui vient de la connaissance de la réalité de l'Individualité.

Je ne voulais supporter aucune intervention extérieure. Mais la Main était toujours là, je sentais son étreinte, elle prenait mes doigts malgré moi dans les siens, elle me menait, me menait.

Voyant que je ne pouvais me débarrasser de cette aide invisible, me rendant bien compte de l'intention qu'elle avait de me guider malgré moi, malgré mes révoltes répétées, me sentant capable de prendre soin de moi, j'étais assez grand pour marcher seul, je commençai à étudier ce quelque chose qui était si déterminé à prendre une part active dans les affaires de ma vie. Je voulus savoir, connaître.

Je trouvai alors qu'elle avait toujours été avec moi, plus ou moins, mais que je ne m'étais pas aperçu plus tôt de sa présence. Tant que je fus incapable de me tenir sur mes jambes, que j'eus peur, que je ne connus pas mon Moi, je me rendis à peine compte de cette aide invisible.

Mais lorsque je commençai à savoir ce que j'étais, à connaître la place que j'occupais dans l'ordre universel des choses, ce qu'étaient mes possibilités, mon avenir, la présence de cette Main invisible commença à se manifester.

Lorsque, à la fin, rejetant la dernière chaîne qui me liait, je secouai mes épaules et respirai librement; lorsque, je criai tout haut et joyeusement ma liberté et ma force; lorsque, je me rendis compte de la puissance qui était

en moi et à mes ordres; lorsque je partis pour accomplir ce que mon esprit sorti de son engourdissement me dit qu'il était possible de faire; lorsque j'entrepris toutes ces choses, tout seul; alors, je sentis, pour la première fois, la ferme étreinte de la Main Invisible.

Tantôt me guidant doucement, tantôt me conduisant, tantôt me retenant tendrement, tantôt me poussant doucement vers les gens, les choses, les conditions, tantôt me retenant au bord d'un précipice, tantôt me dirigeant dans une meilleure voie, tantôt m'étreignant avec douceur et fermeté pour m'assurer de sa présence, lorsque je doutais, tantôt me permettant de me reposer sur elle lorsque je me sentais fatigué. Elle était toujours là.

A diverses reprises, cette main m'a placé dans des conditions qui me semblaient être tout à fait désavantageuses. Parfois, elle m'a apporté de la peine.

Mais j'ai appris à avoir confiance, confiance. Les situations qui m'avaient semblé si peu enviables, m'ont procuré tout ce que je pouvais désirer. La peine que j'avais endurée, m'a apporté du plaisir. L'expérience que j'ai acquise, je ne voudrais pas en être privé; plus j'ai eu de peine, plus j'ai acquis d'expérience; l'expérience m'a donné aussi plus de savoir.

J'ai appris à aimer cette Main. Et le maître de cette main semble partager cet amour; de temps à autre, une petite et sympathique étreinte me fait savoir que je suis compris. Cette main semble quelquefois, forte et ferme, être celle d'un Père, me conduisant avec une entière confiance. Quelquefois, douce et tendre, elle semble être celle d'une mère, me conduisant comme une mère conduit son enfant. Quelquefois, affectueuse et chaude, elle semble être la main d'une femme qui m'aime, ne me conduisant, ni ne se laissant conduire, sans parler, mais avec une parfaite entente. La maîtresse de cette main semble combiner en elle-même les qualités des deux sexes, posséder toutes les attributions du père, de la mère, de l'amante, du frère, de la sœur. Elle semble répondre au besoin humain dans tous les cas. Elle semble toujours être la main de l'amour, même lorsqu'elle me fait souffrir.

Je n'ai jamais vu la maîtresse de cette main. Je n'ai jamais regardé dans ses yeux. Je n'ai jamais vu sa forme, si toutefois elle en a une. Mais j'ai parfois été enveloppé de ses bras, pressé sur sa poitrine. J'ai éprouvé l'impulsion de l'enfant et dans ces moments-là, sur la poitrine de la mère, je me suis senti attiré et retenu, persuadé que c'était le corps de la maîtresse de la main. Quelquefois, voulant me reprendre, je luttais pour me dégager de cette étreinte comme le fait un enfant, mais, maternellement, la maîtresse de la main m'attirait plus près de son cœur, j'en sentais même les battements, je sentais les vibrations émanant de sa vie, la chaude haleine sur ma joue comme si l'invisible figure, penchée sur moi, me couvrait de son amour maternel.

Lorsqu'elle prend la forme du père et que je place ma petite main dans la sienne et que, comme un enfant que le père emmène en voyage, je dis :

« Conduis-moi », je vais gaiement et avec confiance dans de nouvelles terres, dans de nouveaux pays. Pourquoi aurais-je peur? Je tiens la main de mon père. Quelquefois, cette main se pose sur mon épaule; alors, je sens que le père est fier de son fils en le voyant grandir en force et en savoir, qu'il se réjouit à la pensée que, dans un temps plus ou moins proche, il pourra causer avec ce fils capable de comprendre les secrets de la vie que le père lui aura dévoilés.

Et lorsque la main est celle de la femme aimante marchant dans le sentier de la vie avec l'homme qu'elle aime, son étreinte est douce, ses doigts pressent les miens avec amour, son bras se pose sur le mien. Je n'entends aucune voix, les mots sont inutiles, l'âme parle à l'âme en silence. Nous marchons ensemble, toujours, toujours. Nous nous comprenons.

Et lorsque la main semble être celle d'un frère, d'un frère jumeau, ce n'est ni la protection du père, ni l'amour tendre de la mère, ni la chaude étreinte de l'amante. Cette main n'est pas celle d'un être plus fort; mais je sens l'étreinte fraternelle, l'étreinte du camarade, la présence d'un égal. Je sens une aide à mon côté, quelqu'un qui me soutiendra en cas de besoin. Et je marche près de lui, je suis tout joyeux. Je suis gai comme un enfant, gai comme un camarade. Puis, la main du frère semble grandir. Lui et moi, nous sommes des hommes. Quelque chose dans son étreinte semble me dire : « Viens, frère, allons, avançons dans l'avenir inconnu. Ayons la foi. Allons où nous sommes attendus, allons jouir dans ces pays nouveaux. Explorons-les. Profitons de l'esprit d'aventure, avançons, voyons, sentons, apprenons. » Je rends l'étreinte et je dis : « Oui, frère, allons, où tu vas j'irai. Tes joies et tes peines seront miennes, je les partagerai. Allons, allons, à la divine aventure. »

Et ainsi, manifestant tour à tour les attributions de toutes les parentés humaines, le maître de cette Main Invisible est près de moi. Je sens sa présence, je me rends compte de son affinité. Quelquefois, la foi s'affaiblit, je pense que tout n'est qu'illusion, fantôme, rêverie. Tout semble perdu et je pleure. Mais, au milieu de mon désespoir, je sens la main se poser sur ma tête, je sens que c'est une réalité et, à travers mes larmes, je souris.

Connaîtrai-je jamais le maître de cette main? Verrai-je jamais sa figure? Comprendrais-je jamais le secret de son existence? Je ne sais pas, mais la Foi murmure à mon oreille : « Attends! Tout va bien! Lorsque l'élève sera prêt, le maître apparaîtra! Lorsque tes yeux seront ouvert et qu'ils en pourront supporter la vue, tu verras la figure du maître de la Main. Tu es entré dans un sentier dont on ne se détourne pas. Va, va, continue, aie foi, courage, confiance. Pourquoi douterais-tu? N'as-tu pas senti la pression de la Main.

Oui, pourquoi douter, pourquoi questionner? N'ai-je pas senti la pression de la main invisible? Ouvrez vos mains, amis, que la Main puisse les serrer comme elle serre la mienne.

Pendant que votre main se ferme de colère ou de haine, pendant qu'elle

tient étroitement l'or qu'elle a retiré de la main d'un autre, pendant que les doigts sont crispés de crainte, elle ne peut pas prendre la Main Invisible. Ouvrez-là toute grande et vous sentirez alors l'étreinte de celle que vous cherchez; de cette Main Invisible qui attend pour étreindre la vôtre. Donnez votre main de bon cœur. Tendez-là de bon cœur.

Traduction de Hugo Tramer.

Invocation

La grande forêt, orgue immense,
Vibrait sous le doigté de Dieu!
Tout, aux abords, faisait silence,
Comme aux approches du saint lieu.

La mer, au loin, battait la grève,
Heurtant ses flots précipités...
Et j'écoutais, comme en un rêve,
Ces voix, que n'ont point nos cités,
Ces voix graves, mélodieuses :
Hymnes et chansons tour à tour,
Qui murmurent, mystérieuses,
L'éternel hosanna d'amour!

J'écoutais... les yeux pleins de visions sublimes :
Un printanier soleil, au lever souriant,
Teintait de pourpre et d'or les verdoyantes cimes
Des monts qui frangent l'Orient.

Tout n'était que parfums, clarté, fraîche harmonie :
La nature, dont rien n'arrête les efforts,
Semait abondamment, sans cesse rajeunie,
Ses inépuisables trésors.

L'océan, la forêt, les coteaux et la plaine,
Jusques aux profondeurs que creuse le ravin,
Baignés de chauds rayons, buvaient à douce haleine,
Les baisers de l'astre divin.

J'écoutais... Loin du bruit des foules insensées,
Qu'il est bon de pouvoir goûter l'isolement,
Et de laisser planer le vol de nos pensées,
Dans un religieux et saint recueillement.
« La méditation est sœur de la prière »
Quelle que soit une œuvre, elle affirme un auteur.
Méditer, c'est lever les yeux vers la lumière...
C'est adorer le Créateur!

J'écoutais... j'écoutais... Une brise enivrante,
Semeuse de pollen et berceuse de nids,
Sous les rameaux en fleurs se glissait caressante,

Pleine de doux frissons pour les berceaux bénis.
Le soleil sur la terre, en fécondantes gerbes,
Epandait ses rayons d'amour universel...
La terre au ciel levait ses floraisons superbes,
Comme une offrande à l'Eternel !

Et grandi des splendeurs dont s'avivait mon âme,
La foi touchant mon front, je me mis à genoux :
Fils d'un siècle aveuglé par son orgueil infâme,
Je m'écriai : Seigneur ! ayez pitié de nous !
Qu'est ton savoir, pauvre humaine science ?
L'être se trouble en ton obscurité...
Oh ! Dieu... mon Dieu ! que ta magnificence
Est grandiose en sa simplicité !

JULES MONIOT

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

DEUXIÈME SÉRIE

PREMIER ENTRETIEN

Amis, nous venons d'étudier la vie dans ses premières manifestations et dans son évolution à travers les formes multiples du plan visible ou matériel. Nous allons maintenant l'étudier dans son état libre et dans sa circulation sur les plans invisibles.

Il est difficile de vous faire exactement comprendre ce qu'est la vie séparée de la forme. Imaginez un fluide lumineux, doué d'intelligence, de sentiment et d'énergie. Et encore cette définition ne peut-elle s'appliquer qu'à la vie arrivée à un certain degré d'évolution. Si nous la considérons à son point de départ, nous la voyons sous la forme d'un fluide vibratoire, à peine plus subtil que la matière dont il est issu. Insensiblement il s'éclaire ; la volonté et la sensation s'éveillent et, au cours du temps, on voit enfin poindre les premiers signes de l'intelligence et du sentiment.

La vie n'évolue qu'unie à la forme. Dès qu'elle est séparée de la forme, elle reprend son élasticité naturelle et se concentre en elle-même pour recueillir le fruit des expériences acquises. Ceci fait, elle s'identifie à la vie commune au plan qu'elle occupe, ne reprenant conscience de son incarnation passée que lorsque la pensée ou les appels de ceux dont la vie a été mêlée à la sienne la rappellent momentanément au souvenir de son existence terrestre.

Ne troublez pas la vie nouvellement sortie du moule de chair. Laissez-la en paix faire le bilan des jours passés afin qu'elle reprenne au plus tôt son cours normal, après avoir extrait la petite part de force, de lumière et d'amour qui retourne au groupement supérieur, tandis qus ses éléments

secondaires se disséminent dans les courants fluidiques inférieurs de l'Astral.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Amis, vous vous demandez ce que devient le moi personnel au milieu de cette dispersion des éléments constitutifs de la vie revenue sur les plans invisibles? Chaque parcelle, en se séparant du foyer de l'âme, emporte avec elle sa part de conscience et de vie. Les plus pures montent sur les plans élevés, les plus lourdes retombent sur les degrés inférieurs et le noyau central, en qui se concentrent les expériences et les acquis antérieurs, s'identifie à la vie du plan qui correspond à son degré d'évolution.

Il n'est pas facile de vous faire saisir l'ensemble de la vie qui circule sur les différents plans de l'Invisible; vie formée d'une multitude de petites vies qui se mêlent, tout en conservant leur conscience personnelle. Courants de fluides intelligents, foyers de lumière vivante, centres d'énergies conscientes de leur pouvoir et faisant jaillir de leur sein d'innombrables projections qui relient entre eux tous les degrés de l'Espace.

Plus l'Etre s'élève moralement, plus il se fond dans l'harmonie de l'ensemble et moins il vit de sa vie personnelle. L'Unité qui tend à se constituer sur le plan spirituel détruit tout germe de séparativité. Les sentiments mesquins de l'individualité humaine qui se confine dans l'affection étroite d'un cœur isolé, de la famille ou du milieu, ne suffisent plus à l'âme parvenue à ces hauteurs. Vivant de la vie universelle, envisageant les Etres, non plus sous leur aspect personnel, mais dans leur grandiose ensemble, elle aspire seulement au *beau* comme idéal, au *bien* comme moyen, au *vrai* comme récompense.

TROISIÈME ENTRETIEN

Amis, nous vous avons dit, dans un de nos précédents entretiens, que l'esprit, en revenant s'incarner sur la terre, emprunte au plan qu'il quitte une certaine quantité d'essence vitale ou fluides inférieurs qui lui composent une enveloppe appelée par les uns, *périsprit*, par les autres, *corps astral*.

C'est la force inhérente à ces fluides lourds qui actionne la matière du corps physique et met ses sens et ses organes au service de l'âme, pour lui permettre d'entrer en rapport avec les forces extérieures correspondantes.

Tant que dure cette énergie motrice, la vie physique est entretenue. Lorsqu'elle est épuisée, la mort survient. L'âme, ne trouvant plus de canal pour se manifester extérieurement, abandonne le corps devenu inutile. S'enveloppant dans les fluides lourds qu'elle a extraits de la matière par le travail de son mental, elle retourne sur les plans invisibles.

La mort n'est pas une annihilation ainsi que le croient quelques-uns. Elle n'est pas non plus un changement qui donne à l'âme toutes les vertus, toutes les perfections, tous les pouvoirs et la met en possession d'un

bonheur qui réalise tous ses désirs. La mort est une simple transformation du genre de vie, laissant l'âme semblable à elle-même, avec ses défauts et ses imperfections qui ne se détruisent, répétons-le, que par les expériences des vies successives.

Lorsque le progrès de votre spiritualité vous aura mis à même de recevoir une intuition intérieure capable de vous instruire et de vous diriger, vous apprendrez à extraire de l'ambiance le fluide vital nécessaire pour entretenir votre vitalité personnelle ou celle de vos semblables.

Ce résultat vous permettra de passer à votre gré du plan visible aux plans invisibles et vous donnera une preuve certaine de votre glorieuse immortalité.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Amis, les conditions de la mort diffèrent selon le degré d'évolution des Etres qui se désincarnent.

Plus l'âme est attachée aux choses de la vie matérielle, plus elle est esclave de ses passions, plus aussi est pénible le travail de séparation opéré par la mort.

Le réseau fluidique, formé par les pensées, les désirs, les émotions de la vie écoulée, enserre l'âme de leurs fils ténus et l'empêche de procéder à son dégagement avec la conscience et le calme nécessaires.

Les forces supérieures, toujours prêtes à venir en aide dans ces moments difficiles, sont entravées et paralysées par ces fluides lourds et ont de la peine à faire pénétrer dans l'âme en détresse un rayon lumineux et consolateur.

Tout autre est la mort de l'Etre suffisamment évolué pour avoir conscience de son dégagement. Aidé par les frères aînés dont il a si souvent réclamé l'appui pendant son étape terrestre, voyant à travers leurs fluides purs, il se rend compte des différentes phases de la transformation qui s'opère en lui, et c'est avec un sentiment de joyeuse allégresse qu'il abandonne son lourd vêtement de chair.

Bien différente aussi est la façon dont s'effectue l'entrée sur les plans invisibles, entre l'âme spiritualisée et celle qui ne l'est pas. Tandis que la première franchit avec facilité les couches inférieures de l'Astral où rien d'elle-même ne correspond, la seconde, retenue par des liens nombreux qui empêchent son essor, se sent rivée aux plans inférieurs et condamnée à vivre dans leurs régions ténébreuses.

Lorsque ces notions élémentaires de Vérité seront connues et comprises, un avantage immense en résultera, soit pour ceux qui se désincarnent, soit pour ceux qui assistent à leur départ.

Les premiers, ayant habitué leur esprit à s'occuper des choses de la vie future, arriveront au seuil de l'invisible moins troublés et moins angoissés. Les seconds, sachant que la mort ne détruit rien et que l'Etre qui les quitte ne fait que changer de forme et de vie, laisseront de côté les regrets superflus et se garderont de troubler, de leurs clameurs inutiles, la phase d'évolution qui s'accomplit sous leurs yeux.

Ils aideront, au contraire, par leurs prières, leurs pensées calmes et réfléchies, au dégagement et à la libération de l'âme qui leur est chère.

CINQUIÈME ENTRETIEN

Amis, nous vous avons dit précédemment que les fluides étaient tout à la fois *miroir*, *lumière* et *force*. Étant le produit des facultés de l'âme ils en sont la reproduction exacte.

La mémoire est le miroir qui garde indéfiniment l'empreinte des pensées, des désirs, des émotions de la vie passée. L'intelligence est la lumière qui perçoit toutes les manifestations de la vie intérieure ou extérieure. Enfin, la force émane de la volonté qui en est le producteur direct.

Les fluides créés par le mental des Etres dominés par des passions grossières, ou uniquement occupés des choses de la vie matérielle sont loin d'être purs et transparents. La lumière en est terne, le reflet nuageux. La force, au lieu de pousser l'âme vers les plans élevés, la maintient sur les degrés inférieurs.

L'ensemble de la vie sur ces plans ne diffère guère de ce qu'elle est sur la terre. Chaque âme, enfermée dans un corps astral d'une densité extrême, vit d'une vie séparée. Elle ne prend part à la vie commune que pour donner plus de satisfaction à ses penchants bas et mauvais.

Sur les plans supérieurs de l'Astral, les fluides étant devenus plus clairs, la lumière commence à s'épandre en ondes plus ou moins pures. La mémoire commune met sous les yeux de chacun le tableau du passé et les forces réunies forment des centres d'énergie, dont les manifestations ne sont pas toujours pour vous exemptes de dangers et d'erreurs.

Sur le plan spirituel, les derniers germes de séparativité étant détruits, rien ne fait plus obstacle à l'expansion de la vie. La mémoire, l'intelligence, la force des Etres composent un fonds commun où chacun puise à volonté la plénitude relative du *savoir* et du *pouvoir*.

Pénétrés des effluves bienfaisants de l'*Amour*, ces fluides purifiés forment le courant humanitaire dont la devise : *Un pour tous, tous pour un*, se trouve pleinement réalisée. C'est dans ce courant que les groupements supérieurs des Dualités surveillent le travail des parcelles incarnées qui doivent un jour leur revenir. C'est de là que vous recevez le secours et l'appui qui vous sont nécessaires, ainsi que ces éclairs lumineux qui illuminent la conscience, montrant à chacun la route du devoir et le chemin du progrès.

SIXIÈME ENTRETIEN

Amis, s'il est difficile de vous faire comprendre la nature et les propriétés des fluides créés par le mental des Incarnés, quelles plus grandes difficultés ne devons-nous pas éprouver pour vous faire entrevoir la splendeur ineffable et le pouvoir tout-puissant du fluide éthéré, émanation directe du foyer de l'Infini !

Réunissez par la pensée quelques hommes les mieux doués, ayant la mémoire la plus étendue, l'intelligence la plus développée et la volonté la

mieux pondérée. Mettez en commun leurs merveilleuses facultés pour en former le mental d'un seul être. Quel ne serait pas le génie d'un tel homme et quel pouvoir n'exercerait-il pas sur ses semblables ?

Sur le plan spirituel, ce n'est plus la mémoire, l'intelligence, la volonté de quelques-uns qui forment le fonds commun, mais toutes les facultés réunies des Etres de notre Univers assez évolués pour être parvenus à ce niveau supérieur. Eh bien, amis, cette puissance de vie,dont vous parvenez difficilement à vous faire une idée, n'est rien, absolument rien, si nous la comparons à celle du fluide éthéré dont l'intelligence et la force sans limites surpassent infiniment le savoir et le pouvoir réunis de tous les Etres qui peuplent les mondes et les Univers de la Création tout entière.

Que peut être l'assemblage de nos infimes perceptions et de nos faibles pouvoirs, en face de cette Intelligence souveraine qui perçoit, sur tous les points de l'étendue, le moindre frémissement de la vie? Qui porte en Elle l'empreinte de tout ce qui a fait et fera vibrer les âmes des humanités passées et futures, et dont la force puissante soutient les mondes et les dirige dans leur marche vers l'Infini ?

Devant cette grandeur incomparable et ce pouvoir illimité, l'esprit s'arrête confondu et l'âme tremblante ne peut que murmurer cette prière : « Père, que ta lumière nous éclaire, que ta force nous soutienne et que ta volonté s'accomplisse sur la terre et dans les cieux. »

SEPTIÈME ENTRETIEN

Amis, il est encore un élément précieux qui vient s'ajouter aux éléments constitutifs des fluides, c'est-à-dire de la vie. C'est l'*amour* produit par les émanations du double interne du cœur.

L'amour ne peut s'appeler ainsi que lorsqu'il fait partie de la vie arrivée à un certain degré d'évolution. Tout d'abord il se manifeste comme *attraction* attirant et rapprochant les corps et les éléments. Ensuite l'attraction est remplacée par la *sensation* qui permet à la vie de prendre contact avec les objets extérieurs.

A la sensation succède le *sentiment* qui incline la vie vers les objets de son choix et de ses préférences.

Enfin, plus tard, le sentiment fait place à l'*amour* dont la tâche glorieuse consiste à détruire l'égoïsme et à réunir tous les êtres dans la sublime communion de la vie universelle.

C'est l'amour qui crée les liens qui unissent entre eux les êtres, les mondes, les Univers. Les émanations du foyer de l'âme pénétrées par l'amour produisent des effluves magnétiques dont la force de projection est en rapport avec la chaleur du foyer qui les émet. Ces effluves établissent entre vous des liens dont la subtilité échappe à votre vue limitée et à votre perception peu développée.

Un jour viendra où la vie grandissante ayant rendu plus intense le rayonnement de vos foyers respectifs, ils pourront correspondre directement avec

le fluide éthéré, prendre part à sa puissance de vie et participer à son pouvoir d'expansion.

Les habitants de la terre ne se croiront plus, dès lors, isolés dans l'espace. Ils pourront établir avec les habitants des autres planètes des communications régulières qui seron t, pour tous, une source féconde de lumière et de progrès.

A l'heure actuelle, des splendeurs merveilleuses vous environnent, des lumières éblouissantes vous éclairent, des intelligences radieuses vous pénètrent, des forces divines vous dirigent, mais tout cela est aussi caché à vos yeux que l'est, pour le ver de terre, la beauté de l'astre qui alimente sa vie. Plus tard de nouveaux sens s'étant développés, vous pourrez voir les reflets, percevoir les harmonies, saisir, en un mot, toutes les manifestations des vies supérieures et idéales.

HUITIÈME ENTRETIEN

Amis, c'est donc par le mélange ou mariage des pensées que la vie prend naissance.

Les groupements où dominent les parcelles de volonté produisent les fluides positifs; ceux où dominent les parcelles d'idéal produisent les fluides négatifs. Ces fluides ou forces, constamment en vibration, s'attirent, se choquent et,de leur contact, jaillit l'étincelle de vie. Cette étincelle,poussée par la force qui lui est propre, va se joindre aux courants fluidiques en rapport avec son degré d'évolution.

Les pensées mauvaises, résultant des passions basses et grossières, alimentent la vie des régions inférieures de l'Astral. Restant unies fluidiquement au mental dont elles sont le produit, elles forment des liens qui, après la mort, retiennent l'âme captive en ces lieux, les enveloppant d'un voile opaque, leur cachant la lumière et les empêchant d'entendre les consolants appels des intelligences élevées qui s'efforcent de leur venir en aide.

Les incarnés, uniquement préoccupés des choses de la matière, créent de la vie sur les plans moyens de l'Astral. Revenus dans l'invisible, cette vie bornée les enserre dans ses fluides lourds, leur inspirant le regret douloureux de ne pouvoir satisfaire leurs désirs et les empêchant de percevoir les clartés qui les environnent.

Chez les Incarnés dont le mental correspond avec le degré supérieur de l'Astral, l'étroitesse des dogmes religieux leur inspire des pensées d'intolérance et de fanatisme qui, après leur mort, nuisent à l'expansion de la vie et faussent la pureté des rayons lumineux venant des degrés supérieurs.

Cependant, sur ce plan, le mérite des âmes vraiment religieuses, leurs actes de charité et d'héroïsme créent des courants de forces dont le pouvoir vous semble merveilleux. C'est à lui que sont dues les guérisons obtenues dans les sanctuaires et les lieux de pélerinage, les conversions subites et inattendues, en un mot tout ce que vous traitez de miraculeux et n'est que le résultat des forces magnétiques mises en activité par la réunion des volontés terrestres et astrales.

Les Incarnés qui joignent le savoir à la pureté de vie, aux actes de dévouement et d'abnégation, à l'élévation habituelle des pensées et à l'aspiration constante vers le bien, créent de la vie sur le plan spirituel et en alimentent le courant humanitaire. Ceux-là n'ont à redouter ni la mort ni l'au-de là.

Attirés par les forces subtiles qu'ils ont produites, aidés par les intelligences élevées dont les pensées se sont mariées aux leurs pendant l'incarnation passée, ils franchissent sans peine et sans entraves les degrés de l'Astral. Le cœur plein d'une indicible allégresse ils accourent se plonger dans les ondes lumineuses des fluides épurés pour se reposer des labeurs passés et puiser de nouvelles forces pour les étapes futures.

(*A suivre*).

LA MAIN

ESSAI D'UNE ÉTUDE CHIROMANCIENNE

La chiromancie a-t-elle vraiment sa raison d'être ? A-t-elle une certaine utilité ? Voilà la question à laquelle nous nous proposons de répondre.

La main est pour l'initié un livre ouvert, où il peut lire à son gré les tendances héréditaires de l'enfant, son caractère, ses aptitudes et ses défauts ! — « Voilà ce que votre enfant est capable de faire pour tenir sa place dans le monde ! » N'est-ce pas là un bon conseil à donner qui sera compris et écouté ?

Dans tous les âges la chiromancie a considéré la main gauche comme la table de la destinée à l'heure de notre naissance, pendant que la main droite révèle ce que nous avons fait dans notre vie. Ne l'oublions jamais, la Volonté est la force suprême dans notre existence ; il y a peu de fatalités malheureuses que l'homme ne puisse détourner par son vouloir pour en faire des fatalités heureuses. Il faut seulement que quelqu'un lui montre les dangers qui sont sur son chemin ; c'est le but de la chiromancie ! Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs les photographies de mains d'un garçon de 13 ans, âge où la vie à peine éclose n'a pas encore pu marquer dans la main droite tous les événements, tous les changements pour le bien ou pour le mal de la destinée écrite dans la main gauche et qui s'y liront forcément un jour. Mais comme ces deux mains sont quand même intéressantes !

Nous voyons une main à la paume carrée, aux doigts légèrement coniques. Paume et doigts sont à peu près de la même longueur, c'est signe heureux d'une nature intelligente et vive. Les doigts sont lisses et donnent ainsi l'impressionnabilité, la spontanéité dans les idées, à quoi la paume carrée ajoute le bon sens, la raison innée.

Le petit doigt long et se tenant à l'écart révèle l'indépendance de cette nature, joint à un certain savoir-faire. Les doigts entre eux sont liés : nature réservée, difficile à comprendre.

Le doigt du « Soleil » assez long dénote le sens artistique, lié à l'amour de la fortune et de la position sociale, ce que « Jupiter » souligne par sa forte racine, en ajoutant l'amour de la bonne chère, du confortable.

Tournons notre attention vers la ligne de tête, c'est le plus sûr guide dans une main ! Prenez garde de ne point suivre aveuglément les vieilles règles de chiromancie qui déclarent :

I. Doigts pointus : arts.

II. Doigts carrés : études, science.

III. Doigts spatulés : métiers.

Rien n'est plus faux que de se tenir strictement à cela, et mon expérience m'a enseigné bien autre chose, en me démontrant les innombrables modifications suivies par chacun de ces différents types de main et dont il faut tenir compte consciencieusement.

Exemple : vous avez une main aux doigts effilés, mon cher monsieur, vous êtes artiste, c'est très bien, mais on vous croit passionné pour l'amour de votre art seul ! Montrez un instant votre main ! — Votre ligne de tête est droite, elle traverse la paume sans à peine baisser vers la Lune ? Confessez-le, personne ne nous entend, vous savez fort bien diriger vos affaires matérielles, vous savez peindre ce qui plaît au public et vous vendez toujours vos tableaux, pendant que les œuvres de vos confrères, qui valent tout autant que les vôtres, ne trouvent pas d'amateurs !

Voici le secret :

La ligne de tête droite rend la main la plus artistique pratique, pendant que la ligne de tête baissée vers la « Lune » donne, même à une main de méthode et de positivisme, des tendances artistiques très prononcées.

Notre photographie montre une ligne de tête bien balancée. Il y a raison et imagination. Malheureusement elle porte un signe fatal, dont il faut prévoir la cause pour essayer d'éviter l'effet : C'est une île irrégulière qui correspond dans l'autre main à une rupture dans le même endroit, c'est-à-dire sous le doigt du « Soleil ». Menace d'un accident à la tête vers les 45 ans, ou d'une maladie cérébrale à la dite époque.

La ligne de tête, liée à la naissance avec la ligne de vie, indique une nature sensible, nerveuse en même temps que prudente avant d'agir.

Nous remarquons de suite trois signes curieux :

I. Un mont de « Lune » très développé, surtout dans le bas.

II. L'anneau de Vénus.

III. Un pouce placé très haut, avec première phalange courte, épaisse et la jointure raide.

Le développement du mont de « Lune » nous indique une nature poétique et imaginative, qui se nourrit de rêves et qui pourrait très bien écrire des vers si elle s'y mettait. L'anneau de Vénus accentue cette probabilité.

Dans une main vulgaire, l'anneau de Vénus est un danger. Il marque une grande sensualité qui peut aller jusqu'à la débauche effrontée. Dans une main aux instincts plus élevés, il sera signe d'une extrême sensibilité (hystérie souvent), d'une grande force nerveuse qui tient l'homme dans un état excité, inexplicable. Comparons-là à un magnétisme secret, qui sagement utilisé et dirigé, ajoute même une verve nouvelle à cette nature, surtout favorable pour les arts nerveux. Le grand docteur Charcot, maître mystérieux sur ses semblables, a dû posséder cet anneau, et chez lui il a dû s'ouvrir sur le mont du « Soleil », car c'est la victoire. La raison éclairée (le Soleil) a fait son œuvre alors, l'homme a dominé cette force terrible et l'a contraint à lui servir dans son avancement, comme on a dominé la vapeur pour faire marcher les trains.

Revenons à notre étude. Elle montre, nous l'avons vu, l'anneau de Vénus et avec cette protubérance du mont de la « Lune », ce qui augmente beaucoup encore la nervosité et l'imagination de cette nature.

Quand j'ai vu cette main pour la première fois, j'ai dit à la mère qui m'amena son fils : « C'est étrange, madame, si ce n'était votre enfant, je croirais sûrement voir la main d'un petit Espagnol ou d'un Italien. » La mère m'a répondu en souriant, étonnée : « Je suis d'origine espagnole. »

Vous voyez, la main ne trompe jamais, elle est vraie à faire peur !

Conseillons à ce garçon une carrière comme, par exemple, le journalisme ou un art utile, car il serait malheureux dans une profession méthodique, qui ne laisserait pas libre élan à sa fantaisie.

Et que l'âge, en outre, lui devienne un sage tuteur, qui lui apprenne à dominer les accès violents d'un pouce par trop obstiné ! Je vois un grand danger dans ce pouce épais, court et raide, c'est le signe défavorable dans cette riche nature. Il dénote que l'intelligence est peu fine et le caractère trop volontaire. Ce garçon, ni très entreprenant, ni très hardi dans ses actions, attendra le moment prospère ; mais, celui-ci venu, se servira de la force brutale et violente pour frapper, jamais de la supériorité intellectuelle.

La ligne de vie tourmentée prédit une santé délicate, qui toutefois s'améliora à partir de 25 ans,

La « Voie lactée », fortement tracée, peut devenir un soutien de la faible santé en apportant un élément ardent et plein de vitalité. En tout cas, elle me paraît bienfaisante dans cette main, ce qui n'arrive pas toujours.

La ligne de cœur immense, aux branches nombreuses, montre une affection idéale, forte et fidèle. Souvent on souffre par trop de cœur.!

La ligne de la Destinée, assez bonne en général, marque le commencement d'une vie indépendante qui suit un but arrêté vers les 21 ans. Vers les

30 ans on voit un événement grave, dû à l'influence d'une femme ; beaucoup d'ennuis et d'obstacles du côté de la famille.

Le reste de cette vie ne peut être révélé au public, la chiromancie doit être discrète comme un confesseur.

M. DE REDKA.

CONFÉRENCE

« Du féminisme spiritualiste et de l'éducation de la croyance ».

Paris 1903 (1).

II

Je ne cache pas que si *l'éducation de la croyance par la femme*, telle que je vais vous l'exposer, se produisait parmi nous, le féminisme deviendrait bientôt, *par la force même des choses*, le type général des principes dominant l'éducation, les conditions d'existence de la société moderne.

Toutefois, je ne me dissimule pas les difficultés que je rencontrerai en essayant de gagner l'intérêt du féminisme, bien plus s'il est possible, son ardeur, en faveur de spéculations ne produisant pour résultat pratique que la connaissance des ressources de l'âme, de la survivance de l'âme, et de ses manifestations par delà la mort.

Cependant, le féminisme n'accomplira une grande mission civilisatrice, que dans la mesure qu'il contribuera à réaliser dans l'humanité, *contre les tristes maîtres de ce monde*, la croissance des âmes qui s'unit à la lumière des idées.

En effet, puisque le déni de justice du code à l'égard de la femme a sa racine non dans le cerveau, mais dans l'élément inférieur de la force brutale, on discernera donc que la volonté spiritualiste est celle du féminisme élevé, résolvant progressivement la solution du pathétique problème social, par la rectification graduelle de la nature inférieure, par la nature supérieure.

Examinons d'abord ceci : Est-ce que l'avenir vivant, permanent, croissant du féminisme est dans la quantité de droits que revendique la femme ? Non certes, *il est dans la Pensée féminine*, se réveillant et combattant sous toutes les formes pour préparer cet asile à la pauvre humanité : une existence plus pure et plus heureuse.

Eh bien, la foi aujourd'hui s'affirme la *grande Patrie de la Pensée*. Et cette

(1) Voir la Revue de juillet dernier.

foi nouvelle qui crée, qui sème, construit, détruit, se tourne vers la femme, car le féminisme a un nom, il s'appelle : la société nouvelle, et cette société nouvelle au sein de laquelle tout l'univers futur est porté veut sur son fronton : la Religion et la Femme !

Aussi le premier, le grand tort du féminisme moderne, a été de traiter la religion comme une lettre morte, alors que jamais, jamais moment ne fut plus propice, plus clairement indiqué à la femme par la Providence, pour accomplir sa mission, s'exprimant dans le devoir d'apporter sa pensée à ce meilleur âge de l'humanité, à l'époque du progrès par les forces spirituelles ; et cette tâche superbe répond précisément aux volontés suprêmes de l'esprit nouveau, dont l'effort créateur s'étend du monde physique et s'applique à toutes les phases de l'évolution, de la transformation des êtres.

En vérité, tout concourt à faire voir l'avénement du féminisme et du spiritualisme.

Mais faites attention, cet avènement qui s'annonce demande pour se réaliser la femme arrivée au stage mental, exige un effort de l'initiation de la pensée féminine, arrivant avec la société nouvelle au front.

Et s'il y a un féminisme du sentiment de la valeur morale, qui fait avec les mœurs des ratures aux vulgaires conventions, ce féminisme mettra en regard une façon particulière d'agir et de penser et prouvera que la femme peut parvenir aux premiers rangs de certaines vérités, sans l'aide desquelles le féminisme le mieux groupé n'aboutirait dans ses revendications qu'à de décevantes catastrophes.

Et puisque vous me permettez de dire ma pensée ici, précisons le but ; il est nécessaire, en art, en science, en religion, d'amener la femme à sa pensée personnelle, car malgré son indépendance cérébrale, qui se dessine aujourd'hui, qui sort de l'obscurité atavique, du mal d'inintelligence, de la mort morale qui est sa douleur et aussi sa faiblesse, c'est précisément la vie de la pensée, la consistance propre, personnelle de la pensée féminine qui n'est pas suffisamment développée dans la femme, et dès que cette pensée aura la pleine conscience d'elle-même, elle s'apercevra qu'il lui reste un vide immense à remplir.

C'est parce que le féminisme est une grande cause, qu'il doit assainir la société, se servir de la pensée pour la vérité, et de la vérité pour la justice et pour la vertu.

Eh bien, à l'heure où nous sommes, en ce moment de péripétie sociale, l'évolution spiritualiste-scientifique, profonde, féconde, morale, va vers un avenir meilleur par un chemin droit, qui dégage une aube de pensée : *L'ère de la Religion et de la Science en la pensée est déjà commencée et la science appareille vers le port de la religion future.*

Je le répète et j'y insiste, le féminisme qui ne sauverait les vérités spiri-

tuelles, augmenterait le mal au lieu de le guérir. Toute société qui s'affranchit de la plus lourde des servitudes, celle du préjugé et de l'ignorance, doit avoir au sommet l'Idéal religieux, car la liberté présuppose l'équilibre et la loi implacable frappe *par la misère morale* des riches et des intellectuels, la *misère matérielle* des pauvres et des ignorants.

Avant tout, je n'attaque personne, en attaquant le système matérialiste du féminisme militant, ce système que j'attaque peut changer demain *Au point de vue intérieur*, on peut dire : il y a trois itinéraires dans le progrès féministe, trois moments évolutifs ou trois degrés de pénétration.

Il y a l'émancipation purement matérielle à laquelle se réduit presque exclusivement une grande partie du féminisme.

La femme luttant pour ses droits l'incarne.

Il y a le féminisme développant proprement la vie sociale, humaine, faisant restituer à la femme le droit d'organiser librement sa vie, la femme triomphant par ses droits, la couronne.

Il y a celui qui développe, dégage de tous les droits sociaux, *la plus grande des libertés*, celle qui crée un centre où aboutissent toutes les idées, d'où rayonnent tous les dévouements, avec laquelle on marche pour entrer dans la vie heureuse, ayant deux grands besoins : *Celui de vérités et celui de vérités spirituelles qui ne soient pas des chimères.*

Ce féminisme-là est comme un quai d'embarquement au seuil de l'ère qui contient en germe la pacification de la Religion et de la Science, la pacification des esprits communiant dans la pensée divine, et réglant leur gouvernail, assurant leur mâture *avec la Foi qui a la pensée pour étoile.*

Je sais que je dérange un peu une idée qu'on s'est faite du féminisme ; sans doute, on me traitera de visionnaire, mais le plus grand nombre des esprits qui pensent voient les deux courants portant le féminisme : l'un sort de la justice sociale ; l'autre auquel la femme a particulièrement collaboré sort de la vérité spirituelle.

III

En réalité, depuis la première heure où la femme s'est montrée sur la scène de l'histoire, son influence, sa volonté religieuse, s'accusent toujours nettes.

Vous me demanderez peut-être des preuves ?

Elles viennent de l'antiquité la plus reculée.

Je rappelle des souvenirs historiques. La doctrine ésotérique les renferme au fond de ses sanctuaires.

C'est du sanctuaire de Panctrose, où croissait l'olivier sacré, près de l'Erechtkion, c'est du collège des prêtresses que sortaient les célèbres

pythonisses dont l'influence mystérieuse se constatait dans les conseils de guerre, dans le flux et le reflux des idées de l'antiquité païenne.

Ce fut encore dans les anciens collèges druidiques qu'apparurent les quelques centres connus de l'enseignement religieux, rappelant la prêtrise des femmes, répercussion profonde, s'éveillant avec tous les mots magiques des Celtes : Patrie ! Liberté ! Honneur !

Enfin, à cette heure où l'Europe était couverte de ténèbres et voyait une levée d'aurore au fond de son âme réveillée par la voix du Christ, c'est la femme, qui par la plus efficace, la plus reconnue, la plus prolongée des influences, détermine la conversion des âmes barbares et justifie son rôle, le plus utile et le plus heureux dans l'humanité, d'auxiliaire active et persévérante de l'apostolat spirituel.

Le Christianisme se fait avec les sainte Hélène, les sainte Clotilde, les sainte Olga, et au-dessus des siècles, la femme en garde l'auréole sur son front, car c'est plus qu'une religion qui luit, c'est un principe qui trouve son chemin.

Je connais les objections anti-chrétiennes, comme je connais l'exemple chrétien.

Être un guide dans cette polémique n'est pas ma prétention, je ne trace pas un itinéraire, je constate un témoignage.

Au point de vue de la dignité, les plus grands événements de l'amélioration du sort de la femme, sont venus du Christ. C'est le Christianisme qui libéra l'âme de la femme, l'histoire est unanime à l'affirmer, et ceci est une belle chose, qu'une affirmation venant de l'histoire.

Le Christianisme produit le respect de la femme ; l'enthousiasme de la chevalerie est une espèce de poésie de la femme qui charme le monde, et qui prononce ce mot : Idéal !

Au point de vue social, le Christianisme éveille la vie indépendante de la femme, le couvent produit la chanoinesse, l'abbesse, donne à la femme des moyens de retraite patentés, rentés, où la main de l'homme, — qui semblerait jusqu'à nos jours n'être le protecteur de la femme que pour le vice — lâche prise.

Oui, saluons dans le Christianisme le souffle chaste qui transforme la femme, la nourrit des flammes inspirées des vœux religieux ; saluons dans le Christianisme, quelqu'effort qu'on fasse pour l'amoindrir, *la révolution spirituelle de la femme*, apportant cette paix : pureté, et donnant cette lumière : Charité !

Eh quoi, la femme qui infiltra la sève et rayonna le jour de la foi, la femme qui fut le clairon vivant de l'apostolat spirituel, qui devina le jour du Christianisme et en avertit le monde, ne tient-elle plus compte des énergies de son intelligence et de son cœur, pour être l'organe de la Reli-

gion épurée, de la religion délivrée, par toutes les lumières des étapes humaines, montant d'échelon en échelon à l'affirmation de ces deux formes alternantes : Terrestre et Céleste !

Mais non, non, nulle incrédulité n'aura raison de l'alliance de la Femme et de la Foi.

Cette alliance subsiste et rallie à sa lumière historique le passé à l'avenir; il en sera ainsi dans la suite des temps, et quoi qu'il arrive, quel que soit l'événement, c'est le mensonge qui s'écroule, soit sur un gouvernement, soit sur un autre, et c'est toujours l'heure de dire : Les vérités spirituelles sont là !

On prétend que les générations les oublient, eh bien ! non, les esprits les demandent, les consciences les crient, les cœurs les ravivent.

Oui, nous avons là, devant nous, une rénovation, une renaissance religieuse, un éblouissement auguste : —

La Religion et la Science ayant pour soutien la force d'évolution et acquittant leur tribut au progrès du monde.

J'insiste sur ceci : Notre siècle aura assisté à la fois à l'ensevelissement et à la renaissance des idées spirituelles, et la génération future trouvera en l'au-delà de nos luttes, de nos efforts, la loi suprême, qui constituera peut-être la vraie Religion.

Du point imperceptible d'un principe part la ligne de l'infini et, certes, la perspective ouverte autrefois dans le monde physique par les Galilée, les Newton, est la même qui s'ouvre aujourd'hui aux esprits dans le monde vital de la pensée, par l'application de la Science et de la Religion comparées, symbolisant toutes les vérités, où qu'elles soient, d'où qu'elles viennent.

Voilà la terre promise.

Certes, il faut pour cela une prodigieuse dépense de lumière.

C'est à cette dépense de lumière, que l'éducation de la croyance peut s'employer en jetant dans les âmes les profondes racines du plus grand, du plus fécond, du plus nécessaire des progrès, *soutenant les intérêts permanents de l'humanité : La certitude de l'immortalité de l'âme.*

Car la Religion, telle que la lumière la fait, c'est l'élargissement du progrès dans l'infini sans fond, c'est l'apaisement des esprits, oui tout s'entendra, tout étant harmonie.

Place aux rayonnements de l'âme qui sonde l'éternité et amnistie l'éphémère.

Place à la Lumière, laissons la lumière rayonner, laissons la lumière se faire par les efforts vrais, par les impulsions du cœur, par la lutte des idées, cette lumière traçant à travers les siècles une traînée de rayons, allant de Jésus-Christ à tous les immenses combats ayant pour cœur la justice.

Cette lumière a en soi le germe du feu transfigurant la nature, attendons que ce feu s'allume, la revanche de la Religion, c'est la Lumière.

Et d'ailleurs, pourquoi l'humanité marche-t-elle, sinon pour arriver à cette lumière, à cet avenir, auquel rien ne doit nous faire renoncer, ni l'empire des circonstances, ni la crainte des événements, ni l'espoir de plus lucratifs intérêts.

Ces lumières sont tout, le reste n'est qu'une fuite d'ombre.

Et pourquoi mettre au-dessus de ce qui est des fourmillements de fantômes ?

Est-ce donc à cela que sert la science ?

IV

En résumé, il n'y a qu'un droit à l'enseignement des vérités : le droit de la conscience.

On n'a pas besoin de se faire prêtre ou religieuse pour servir l'idée religieuse.

Aussi, l'un des plus grands devoirs de ceux qui ont quelque influence sur la marche du monde serait de travailler à la réforme de l'enseignement religieux, afin d'assurer à toutes les études religieuses scientifiques, le plus libre développement, pouvant seul amener et amenant la liberté du monde, à la puissance de la loi de Dieu, reconnue par les peuples de l'univers.

En tout cas, ceux qui demandent deux types d'enseignement religieux ne sont pas les ennemis de la Religion, mais, au contraire, ses amis les plus sûrs.

Aussi, tous les adversaires de la Religion, tous ceux même qui se font gloire de poursuivre le cléricalisme, n'en sont pas à ce degré d'irréflexion ou d'ignorance pour ne pas comprendre l'importance de l'idée spiritualiste, et j'ajouterai féministe-spiritualiste, dans cette évolution de la croyance, *se réalisant dans la conscience sociale.*

L'éducation de la Croyance ! — C'est là aussi une réforme féministe et, à mon avis, la première de toutes.

Il y a un écrou à lever dans cette Education de la Croyance, qui décroît le dogmatisme et grandit la Religion.

Contre tout mandarinat de parti, clérical ou anti-clérical, il y aurait donc ainsi à constituer, plutôt à créer, c'est bien , en effet d'une création qu'il s'agit, une mission laïque favorisant à tous les degrés l'enseignement religieux par la femme, une mission laïque, répondant précisément à ce que l'inquiétude contemporaine demande à la lumière des esprits, à l'Idée religieuse émancipée et majeure qui ruisselle les clartés de l'Esprit nouveau sur la lettre blêmissante.

On peut, à l'aide du spiritualisme, offrir à la jeunesse un enseignement religieux digne de ce nom, et du moment qu'on le peut, on le doit.

Déjà nous entendons de marche en marche, l'esprit nouveau venir, monter, pour élever parmi les noirs décombres du passé, hors des enceintes de pierre du vieux monde, l'Ecole abritant toutes les croyances et regardant enfin la question de l'Education de la Croyance, dans l'harmonie de la Science et de la Foi, où l'homme lira Dieu à tout moment.

Heureux ceux qui croient, trois fois heureux ceux qui marchent vers le but de la renaissance de l'Esprit de vérité, vers ces clartés jetées dans les âmes par l'avertissement de l'histoire, qui montre, démontre, que la plus grande régénération sociale, c'est surtout celle de la justice intérieure, jaillissant de la réforme des mœurs et condensant, dans une sorte de certitude sereine, tous les rayons dont se composent la Religion et la Science, ou apparaissent ces deux mots : *hors du préjugé dans la vérité.*

Que de choses je voudrais encore vous dire sur cette question de la réforme de l'enseignement religieux, agitant aujourd'hui la conscience publique, mais je me résume et je finis.

Cependant, auprès de si terribles provocations, alors que les cléricaux sont les libéraux et les libéraux les réactionnaires, à l'heure où nous sommes, aborder de bonne foi le problème de l'enseignement religieux n'est pas inutile.

Déjà même peut-être, cela semblerait une nécessité et voici ce qu'un esprit impartial aurait à dire :

Ne confondons pas plus la Religion avec le cléricalisme, que nous ne confondons la croix du divin supplicié du Golgatha, avec la bannière des abominables sectes partout déguisées et partout dévoilées.

Par conséquent, sans chercher à convaincre les gens de partis qui infiltrent à la religion les virus de la politique, je serai heureuse si j'ai pu détourner de ces esprits extrêmes et fermés, et porter aux idées du moderne spiritualisme, quelque bonne volonté en marche vers le juste, le bien, le vrai, demandant l'éclairage des multitudes, l'agrandissement des âmes, l'enseignement de la vraie Religion, qui réalise entièrement le mouvement intellectuel de notre race, le but divin de notre existence sur terre.

Un dernier mot : Le Féminisme, comme le Spiritualisme, sont grands des pas qu'ils font dans cette évolution, qui fera de toute la société humaine, une immense famille, par le suffrage entier du vrai progrès, dressant de plus en plus la tête de la femme vers le droit, et les lumières des esprits vers Dieu.

O. DE BEZOBRAZOW.

P. S. — Envoi gratuit de la brochure en septembre ; s'adresser à l'auteur, Marine-Terrasse à Saint-Raphaël (Var).

IDENTIFICATION D'UN ESPRIT

Dans une Conférence faite récemment à Londres, sur la question de « l'individualité des Esprits », M. W. J. Colville, médium bien connu, a rapporté plusieurs de ses expériences, entre autres la suivante :

« Il y a quelques années, je fis, dit-il, un séjour dans une maison qui, depuis plusieurs générations, a toujours abrité la même famille. Ma chambre, comme je l'appris plus tard, avait été celle où une vieille tante de cette famille avait passé la plus grande partie de son existence. Comme elle ne s'était pas mariée, elle devint une seconde mère pour les enfants de la maison, et, dans ses dernières années, elle passa la plus grande partie de son temps près de la cheminée, occupée à tricoter. »

M. Colville, qui ne connaissait pas ces détails, et qui est clairvoyant, aperçut distinctement, dès la première nuit où il coucha dans cette chambre, une vieille dame assise près de la cheminée, en train de tricoter.

Croyant avoir affaire à un Esprit désireux de donner une communication, notre médium attendit patiemment. Mais la vision disparut sans manifester le moindre signe d'intelligence. Pendant trois nuits consécutives cette même vision se montra, semblable à un tableau, et sans donner preuve d'animation. Alors seulement M. Colville se décida à en parler à ses hôtes, et, sur sa description détaillée, on reconnut d'une façon complète le portrait de la vieille tante décédée. Enfin, la cinquième nuit, l'image astrale se montra encore, mais cette fois, au-dessus de la vieille tricoteuse, le clairvoyant aperçut une forme de femme rayonnante de jeunesse et de vie, et qui portait quelque ressemblance avec la vieille fille.

Au même moment le médium reçut un message, informant que la tante avait laissé dans un vieux meuble, qu'elle décrivit, certains papiers importants, dont elle indiqua la place.

Le lendemain, les membres de la famille, guidés par M. Colville, trouvaient dans une chambre de débarras, située dans les combles de la maison, le meuble décrit, mis au rebut depuis longtemps, et contenant les papiers mentionnés par la tante. Ces papiers, écrits par elle dans sa jeunesse, étaient inconnus de tous.

Plus tard, dans un cercle privé, l'Esprit de la tante se manifesta, et, par l'écriture automatique, confirma la vision de M. Colville, en donnant d'autres détails. Il dit qu'elle avait montré son ancienne forme dans un tableau astral, afin de se faire reconnaître, mais qu'à présent elle avait bien autre chose à faire que de tricoter au coin du feu.

CLEMENS.

Nous lisons dans le journal « *Les Nouvelles* », d'Alger, 30 mai 1903.

Conférence spirite

La Conférence donnée par M. Verdier, directeur d'Ecole à Alger, au Petit Athénée, a obtenu un très grand succès. Tout ce qu'Alger compte de person-

nalités scientifiques ou simplement mondaines assistait à cette soirée, dont tout le monde gardera un inoubliable souvenir. Depuis les conférences de Sébastien Faure, le Petit Athénée n'avait vu autant de personnes se presser dans sa vaste enceinte ; on y pouvait remarquer le même imposant silence, le même recueillement et aussi les mêmes chaleureux applaudissements.

Nous regrettons vivement que l'abondance des matières nous oblige, aujourd'hui, à passer sous silence une semblable conférence, dont nous ne voulons pas donner que de simples extraits.

Nous aurons, du reste, l'occasion d'y revenir puisque M. Verdier a l'intention de développer le même sujet à la loge du Delta.

Nous sommes heureux d'apprendre la nomination au grade de *Chevalier de l'ordre de Léopold* de notre ami, M. le professeur Van der Naillen, bien connu de tous les spirites pour ses intéressants ouvrages, intitulés : « Dans les Temples de l'Himalaya » et « Dans le sanctuaire ».

Le roi des Belges récompense les services éminents rendus à l'industrie et au commerce de la Belgique, en Amérique, par le distingué directeur de la « School of Engineering » de San Francisco.

Toutes nos plus cordiales félicitations au bon spirite et nouveau chevalier.

Nous les présentons de même à M. G. Béra, notre collaborateur, qui a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur, le 14 juillet dernier.

La réincarnation.

M. Legouvé, l'académicien bien connu, mort récemment à 97 ans, se trouvait un homme heureux. M. Jules Claretie rappelait dernièrement dans le *Journal* qu'à une séance à l'Académie, il y a deux ans, M. Legouvé, parlant de son bonheur à ses confrères, leur disait entre autres : « Je dois avoir fait, sans le savoir, quelque chose de très bien dans une vie antérieure, puisque je suis déjà récompensé dans celle-ci. »

L'illustre académicien admettait donc le principe de la réincarnation et de la pluralité des existences.

Peut-on en dire autant de Zola, lorsqu'il mettait dans la bouche de l'abbé Pierre Froment, dans son ouvrage *Rome* (50e édition, page 85) ces paroles significatives ? « Les revenants ce sont les vieux morts d'autrefois dont les âmes en peine reviennent aimer et souffrir dans la poitrine des vivants d'aujourd'hui. »

Les dangers de la mort apparente.

La Société de Londres contre le danger des enterrements prématurés, vient d'élire, comme vice-président, le Dr Icard, de Marseille, membre de la Société d'Etudes psychiques de cette ville. On n'ignore pas que le Dr Icard est l'inventeur d'un ingénieux procédé qui permet d'écarter tout danger de mort apparente, et c'est le mérite de cette belle et si utile découverte qui

a désigné le Dr Icard au choix de la savante Société de Londres. Le Grand-Prix fondé par l'Institut de France pour récompenser l'auteur qui découvrirait le meilleur moyen pour empêcher d'être enterré vivant a été accordé par l'Académie des sciences au Dr Icard. Ce dernier, dans un but de propagande, enverra gratuitement une brochure explicative très détaillée à qui lui en fera la demande. Ecrire, 8, rue Colbert, Marseille.

Fondation d'un nouveau centre d'études psychiques « Le Monde occulte »

Par une circulaire que nous a adressée l'un de nos coreligionnaires, nous apprenons, avec le plus grand plaisir, qu'un centre d'études psychiques, qui a pour nom *Le Monde occulte*, a été fondé à Campinas, province de Saint Paul, Brésil. Campinas est une petite ville d'environ 13.000 habitants, et le fait qu'un centre d'études psychiques peut y être fondé, prouve l'énorme extension que prennent nos idées et nos études sur tous les points du monde.

S'adresser au Président M. Joao Marcilia, rua Saldanha Marinho N. 33, à Campinas.

Ecole pratique de massage et de magnétisme

L'examen pour l'obtention des diplômes vient d'avoir lieu à l'Ecole, 23, rue Saint-Merri.

Les concurrents, fort nombreux cette année, avaient à se présenter devant un jury sévère, composé des principales notabilités scientifiques du magnétisme et du massage, parmi lesquelles nous citerons : MM. Durville, Dr Encausse, Dr Moutin, Dr Ridel, notre distingué confrère, M. G. Fabius de Champville, MM. Demé, Soury, Hénault, Haffner.

Malgré les difficultés d'un programme scientifique très chargé, MM. Magnin, Schmid, Thibaut, Mme Andrieu et Mlle Tuson ont obtenu le diplôme de masseur praticien, et celui de magnétiseur praticien ; MM. Sinet, Fournée, Vogel, Dameron, Pavy, Derain, Bahonneau, Laly, Pinard, Doumont, Robin, Mmes Vadrot, Heck, Denis, Laly, Boissé, ont obtenu celui de masseur praticien.

Le maximum des points était 45 ; M. Magnin en ayant obtenu 42 1/2, le *Premier prix d'instruction théorique et pratique* lui a été décerné avec *Médaille d'honneur* ; M. Schmid avec 40 points 1/2 a eu le *second prix*.

Les cours pour l'année scolaire 1903-04, recommenceront à l'Ecole dans le courant d'octobre.

POÉSIES NOUVELLES

PAR FRANCE DARGET

Mlle France Darget n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *Revue*. Plusieurs spécimens de ses poésies — notamment l'ode sur le désastre de la Martinique, que nous avons publiée dans notre numéro de septembre 1902, et le fragment intitulé « Les trois Routes », paru dans celui de mai dernier, — ont permis d'apprécier son talent aussi rare que précoce.

L'âge heureux et charmant de l'auteur — elle a seize ans — nous épargne le soin de donner ici sa biographie. D'ailleurs, le numéro de décembre 1902 contenait, avec le portrait de la jeune Muse, une notice qui suffira aux curieux. — Jeune, en effet, car elle rime depuis l'âge de dix ans, et le volume qu'elle présente aujourd'hui au public contient des poésies écrites par elle à cet âge, et qui ne sont pas indignes de celles qui ont suivi. Depuis cette époque, le talent de Mlle Darget s'est développé avec une rapidité prodigieuse, si bien que, à la fin de l'année dernière, l'Académie nationale de Bordeaux lui décernait la médaille d'or pour son volume intitulé « Premières Poésies ».

Le lecteur, à qui l'on met entre les mains un livre de vers écrits par une jeune fille — une enfant, — se prépare naturellement à user d'indulgence. Il s'attend, quelles que soient les heureuses dispositions du précoce auteur, à trouver de nombreuses traces d'inexpérience, quelque puérilité dans les idées et pas mal de chevilles dans la facture des vers. Qu'il se détrompe Mlle Darget a non seulement l'expression heureuse et facile, mais aussi juste et saisissante.

Mlle Darget a une grande expérience de la vie ! Elle pense non seulement élégamment, mais fortement, et — les lecteurs de la *Revue* me comprendront aisément, soient qu'ils admettent la théorie kardéciste des réincarnations, soit celle plus britannique des inspirateurs — Mlle Darget est un esprit mûr, un vieux routier de la poésie.

Ce n'est pas seulement mon opinion, c'est aussi celle de Sully Prudhomme, qui lui écrivait une lettre commençant par ces mots : « Je juge ces vers tout à fait remarquables. »

Et Ch. Richet ne craignait pas d'émettre le jugement suivant :

« Ces vers sont dignes de vous. On y retrouve la trace du Maître de la *Légende des siècles*. »

C'est en effet ce nom qui vient à l'esprit quand on étudie et la facture des vers et la tournure des pensées. Ce sont les mêmes idées, formées d'oppositions saisissantes et faisant image, présentées sous la forme imprévue et paradoxale chère à Victor Hugo.

Qu'on relise l'ode à la Martinique. C'est d'abord le tableau riant de la ville endormie et confiante, avec :

« L'infini du ciel sur sa tête,
« A ses pieds l'infini des eaux ».

Puis la description du volcan « ce noir soleil ».

Puis, après la catastrophe, cette magnifique apostrophe à la divinité terrible :

« Qu'avait elle donc fait, cette ville, Dieu juste,
« Pour que l'emplit soudain votre colère auguste !

Et cette sombre péroraison :

« Songez qu'aux yeux de Dieu, cités et mer profonde,
« Vous n'êtes rien de plus qu'aux premiers jours du monde,
« Et que lorsqu'il Lui plaît, Il jette, inassouvi,
« Dans l'éther qui frémit, énorme et pâle cuve,
« Le Pelée après le Vésuve,
« Et Saint-Pierre sur Pompéï. »

C'est du Victor Hugo tout pur, du Victor Hugo de la belle manière, celle des Odes et Ballades ; et l'ode à la Martinique rappelle à la fois l'ode à « Belgrade et Semlin », et « l'Incendie de Rome ».

Mlle Darget doit, tout au moins, être pénétrée jusqu'aux moëlles de la lecture de l'auteur des *Orientales*.

Les *Nouvelles Poésies* contiennent une œuvre que je ne me pardonnerais pas de passer sous silence, car elle est des plus remarquables. C'est un poème intitulé « Panthères », et qui met en scène la mythologique Sémiramis. Il est permis au poète d'emprunter ses sujets même à la fiction, et d'ignorer ce que les travaux des assyriologues nous ont démontré jusqu'à la dernière évidence, c'est que Sémiramis est un conte grec, et que la célèbre reine asiatique n'a jamais existé. Mais, en poésie, cela n'a aucune importance.

Ce qui importe, c'est la beauté du vers, c'est la richesse de l'expression, c'est la variété et la profondeur de la pensée. Et nous avons tout cela, admirablement, dans le tableau de cette reine, belle, orgueilleuse, cruelle comme cette panthère, son image, sa seule affection, à laquelle elle sacrifie tout, et qui meurt, laissant à Sémiramis l'horreur seule d'un crime abominable, inutilement accompli.

Si Victor Hugo est pour quelque chose dans tout cela, nous ne serions pas étonné que celui que Châteaubriand qualifiait « d'enfant sublime » ait voulu, à son tour, doter si richement de ses propres dons une jeune fille, qu'elle pût, elle aussi, mériter un jour d'être qualifiée de cette glorieuse épithète.

G. B.

Lumière et Vérité.

par Mme Alexandre Moreau. Préface de Laurent de Faget.

Le Spiritisme éveille un intérêt toujours croissant. Mais si tout le monde en a entendu parler, grâce aux journaux quotidiens, qui daignent parfois en entretenir leurs lecteurs (la plupart du temps pour le ridiculiser), combien d'idées fausses circulent à son égard dans le grand public ?

C'est pour jeter quelque lumière sur cette science nouvelle, c'est pour apporter la vérité à ce sujet, que Mme A. Moreau a écrit son livre, qui justifie bien le titre qu'il porte.

Tout le monde n'a pas le temps de lire les ouvrages spéciaux, déjà très nombreux, qui traitent du spiritisme avec compétence : Allan Kardec, Gabriel Delanne, Léon Denis, W. Crookes, Aksakoff, E. Nus, Dr Gibier, etc. Mme A. Moreau, qui se les est assimilés, y a fait des emprunts multipliés et intelligemment choisis, qui épargneront peine et temps aux lecteurs de « Lumière et Vérité. »

Elle y a joint quelques-unes de ses propres expériences, et un exposé philosophique de la doctrine Kardécienne, appelée, pour elle, à remplacer les religions actuelles, si ébranlées et si peu en harmonie avec notre époque.

Tout le monde lira avec intérêt ce livre hautement moral et instructif. Prix : 3 francs.

SATAN-DIEU, par X...

Voici une œuvre intéressante au point de vue métaphysique. A cette époque, où les données de la science tendent au « monisme », il est bon de signaler les ouvrages qui sont écrits dans ce but.

Au monisme matérialiste, il est possible d'opposer le monisme spiritualiste. L'auteur croit utile pour cela d'imaginer un nouveau vocable le « mentalisme » qui ne veut pas dire autre chose que l'ancien idéalisme philosophique.

Son ouvrage se divise en deux parties, l'ontologie et l'ontogonie.

D'après l'auteur, nos sensations sont purement idéales et métaphysiques et ont leur source dans l'intelligence, contrairement au système des sensualistes qui ont dit : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* Pour lui, c'est Platon qui a raison contre Locke. L'homme est une âme qui semble se servir de son corps et c'est Dieu qui pense, jouit et souffre en lui. Il souffre depuis qu'il s'épure, c'est-à-dire de toute éternité, et, par l'éternel progrès, il se perfectionne de plus en plus sans pouvoir atteindre la perfection absolue.

C'est l'idée d'Hégel. Dieu est perpétuellement en train de se faire, c'est l'éternel devenir. Satan-Dieu est un seul et même être qui, parti de bas, monte toujours plus haut.

Quant à l'âme, elle est unique, éternelle, infinie ; mais, d'après l'auteur, il n'y a pas d'âmes individuelles. Et, à ce propos, il essaye de réfuter la doctrine spirite de la réincarnation. Quoique cette dernière question ne soit pas définitivement tranchée, c'est une hypothèse qui explique bien des choses au point de vue des différences sociales. Pour l'auteur, les personnalités disparaissent une à une; c'est nier l'immortalité de l'âme et rendre illusoire la sanction morale de ses actions. En un mot, l'auteur impose une sorte de panthéisme idéaliste, sans âme individuelle, en désaccord avec la vraie doctrine spirite.

Tenons-nous également éloignés de ces deux métaphysiques, dont l'une nie la survivance du moi, et l'autre, tout en affirmant l'âme immortelle, va jusqu'à la négation de Dieu.

JULIEN LARROCHE.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*) (1).

Plusieurs années se passèrent encore, j'écrivis deux ou trois fois par an à Mme Beder, qui me donnait des nouvelles de tante Pierrette. Mon capitaine mourut et je lui succédais dans le commandement de *La Brillante*. Je réalisais de beaux bénéfices, ma société était très satisfaite de mes services enfin je reçus de Cologne la nouvelle du décès de la vieille parente de Pierrette; j'avoue que j'en fus ravis... Dès que mon navire revint à Hambourg, je pris quinze jours de congé et je courus à Cologne rendre visite à l'amie de ma tante, à Mme Beder.

— Pierrette t'attend, mon cher Nardhyn me dit Mme Beder, elle brûle du désir de te pardonner; rends-toi donc au plus tôt auprès d'elle.

Ma bonne tante reçut l'enfant prodigue avec des transports de joie et je me sentis le plus heureux des hommes en me voyant si bien et si entièrement absous !

— J'accepte tes économies, me dit ma tante, pour te les mieux conserver que tu ne le ferais peut-être toi-même ajouta-t-elle en souriant finement, à ce sous-entendu; car il faut vous dire, ma chère Madame Dumbart, que j'avais fait à Pierrette une confession générale de ma vie toute entière, depuis l'époque où j'avais quitté son toit.

Je passais dix à douze jours auprès de cette bonne tante dans un très grand contentement de cœur et d'esprit; nous fîmes ensemble des projets

(1) Voir la *Revue* de juin dernier.

pour le temps où je résignerai mon poste de capitaine pour venir vivre à la campagne avec tante Pierrette; puis je repris la route de Hambourg, plus heureux que je ne l'avais jamais été de ma vie.

A chaque rentrée de *La Brillante* à son port d'attache, à Hambourg, j'allais embrasser ma tante et cela dura ainsi assez longtemps et certes aurait duré davantage encore si je n'étais tombé très sérieusement malade au Bengale. Je revins donc en Allemagne, mais j'étais presque mourant et ne pus être transporté chez ma tante à Unkel qu'à petites journées. J'étais si affaibli que je n'étais qu'à demi conscient de ce qui se passait autour de moi.

Aux soins que me prodiguait Pierrette et sa jeune servante Kath (la même à qui est confié actuellement notre service) venait se joindre ceux d'une jeune personne qui m'était inconnue; c'était une demoiselle de 25 à 28 ans très blonde et très pâle, mince, de taille moyenne, le visage agréable bien que sans beauté, mais d'une grande douceur d'expression. Cette douce créature parlait peu et semblait glisser sans bruit plutôt que marcher dans ma chambre; je la pris assez longtemps pour un fantôme, comme il m'arrivait d'en apercevoir dans ma fièvre.

— Il est sauvé, dame Fleycher ! s'écria un jour le médecin, en serrant la main à ma tante.

— Quel bonheur, dirent en même temps deux voix : celle de Pierrette et celle de l'inconnue.

J'eus la force d'appeler :

— Bonne tante, dites-moi, qu'elle est cette jeune personne qui prend soin de moi avec vous et que je ne connais point ?

— Une orpheline, Pierre, à qui j'ai donné asile chez moi et qui certes n'est pas ingrate ! ... Elle le prouve bien tous les jours. Son histoire est courte. Ayant perdu père et mère, restée seule, son oncle paternel le maître de l'Ecole d'un hameau voisin, l'avait recueillie; le bon homme était âgé; il est mort, il y a quelques mois. Je le connaissais un peu; il m'a recommandé sa nièce Noéma et je le répète, mon ami, depuis que cette pauvre enfant est auprès de moi, je m'applaudis de l'avoir en quelque sorte adoptée. Elle est douce et pieuse, bien que fort peu démonstrative. Elle a beaucoup de cœur et le prouve souvent, sans s'en douter.

— Viens, Noëma, dit ma tante à la jeune fille, Pierre qui sait à présent qui tu es veut te remercier de tes soins et de tes attentions pour lui.

Noëma s'approcha toute rougissante en balbutiant quelques paroles de politesse. La connaissance était faite et n'ayant qu'à me louer par la suite de l'exquise délicatesse de Noëma, je m'attachais à elle en même temps que je me rattachais à la vie, que ses soins et ceux de Pierrette me faisaient apprécier plus que jamais. En effet entrer en convalescence d'une grave

et longue maladie change tout à fait les goûts et les idées d'un homme. On voit les choses d'une tout autre manière, quand on a vu de près la mort, qu'on a franchi à moitié les portes du tombeau!

Si je revins complètement à la santé après plus de 15 mois de souffrances ou de faiblesse, je n'en fus pas moins vieilli avant l'âge; j'avais encore de la force, mais il me fallait pour toujours renoncer à mes voyages en mer, je n'avais plus la vigueur nécessaire; aussi je regrettais alors, amèrement, de ne m'être pas marié dix ans auparavant; mon dos, quelque peu voûté me donnait l'aspect d'un vieillard! Je ne m'arrêtais pas même un instant à la pensée que le mariage fût encore une chose possible pour moi! ...

Enfin remis, dès que je le pus, je m'occupais avec plaisir de soulager ma tante dans l'exploitation de son petit domaine, auquel j'ajoutais quelques arpents de terre. Nous vivions heureux tous les quatre, car Noëma et notre servante Kath semblaient faire partie intégrante de la famille, tant elles étaient dévouées pour Pierrette et moi. J'étais revenu, chère Madame, à des sentiments religieux; nous fréquentions assidûment notre église à Unkel et nous nous liâmes intimement à la famille du pasteur Prunels récemment installé au presbytère.

Un matin, je me le rappelle fort bien, j'étais en train de placer mes lignes sur les bords du Rhin, lorsqu'un cri déchirant parvint à mes oreilles; je reconnus la voix de Noëma, je courus assez inquiet vers la maison; j'y trouvais sur le seuil Kath qui, toute en larmes, s'écria en me voyant :

— Ah! mon maître, mon cher maître, je crois que madame est morte !...

La bonne fille disait, *je crois*, afin d'adoucir le coup, qu'elle savait bien qu'elle me portait au cœur; car lorsque Noëma avait poussé le cri déchirant, que je venais d'entendre, c'est qu'elle avait trouvé ma chère tante froide et rigide dans son lit! La chère femme était morte dans la nuit.

Je fis immédiatement atteler la carriole et fouettant vivement ma bête je me rendis à Unkel quérir le médecin et notre pasteur.

Mais hélas la mort de ma tante n'était que trop réelle.

M. Prunels fit les prières d'usage et le lendemain, nous accompagnâmes tous en pleurant ma chère tante à sa dernière demeure!

Combien, je regrettais alors de ne l'avoir point précédée dans la tombe.

Dès lors, plus rien ne m'attachait à la vie; j'étais vraiment inconsolable et je me prenais à regretter de nouveau amèrement le chagrin que j'avais causé jadis, il y avait déjà longtemps à celle qui fut ma seconde mère.

Notre pasteur fut très bon pour moi en cette cruelle épreuve. Aux consolations de la religion, il joignit celles que lui suggérait une franche et véritable amitié.

— Votre tante, me dit cet excellent homme, après quelques jours laissé à l'expansion de ma douleur, votre tante vous a fait son unique héritier, mais

elle m'a chargé de vous remettre la lettre que voici, dans laquelle, elle vous recommande sa protégée Noëma, ainsi que la fidèle Kath.

M. Prunels me tendit la lettre, et se retira aussitôt.

Je m'enfermais dans ma chambre pour lire avec attention les dernières lignes écrites par celle que je pleurais.

— O chère tante, me disais-je en rompant le cachet de cire, tes désirs sont des ordres pour moi, et je te jure d'obéir à tout ce que tu as inscrit ici et je portais à mes lèvres avec respect cette lettre dernière.

Quel fut mon étonnement, après y avoir lu ceci : « Mon cher Pierre, si tu veux que mon âme soit heureuse, épouse Noëma ; elle t'aime, j'en ai la certitude ! Je ne lui ai rien laissé par testament, car je désire qu'elle te doive tout. C'est une âme d'une pureté rare ; avec elle, je le sais, tu vivras encore longtemps paisible et content. — Gardez Kath, avec vous, et donne-lui l'argent que je lui destine ; il est contenu dans une bourse en soie rouge, placée dans le tiroir de gauche de mon armoire.

Je laissai tomber la lettre, tant ce qu'elle contenait au sujet de Noëma me stupéfiait.

— Quoi, me disais-je, cette personne qui a vingt ans de moins que moi m'aimait !... Ce n'était pas possible !... Je suis presque un vieillard... Pierrette s'est trompée, elle a pris son désir pour une réalité... et quant à sa protégée, ayant deviné son désir, elle l'a prévenue par reconnaissance... Non, non ; je partagerai en frère avec Noëma ; elle choisira ici, tout ce qu'elle voudra et comme je veux conserver la maisonnette et le petit bien de ma tante, je donnerai à cette jeune fille tout l'argent disponible, afin qu'ayant une petite dot, elle trouve un mari de son âge et de son goût ! Je remplirai ainsi les désirs et vœux de ma tante pour le bonheur et l'avenir de sa protégée, sans lui imposer l'union avec un vieux tel que moi !...

Pierrette, moins aveuglée par sa tendresse pour moi, sera, je l'espère, satisfaite de cette dérogation à ses désirs...

Je ramassais la lettre et, la tenant en main, je me rendis dans la pièce où nous sommes, dans laquelle Noëma se confectionnait un vêtement de deuil.

En me voyant pâle et fort ému, la jeune fille me regarda timidement ; elle n'osait me questionner.

— Noëma, lui dis-je alors, en lui prenant les mains, de tout ce qu'a laissé ma tante, je te donne la moitié, elle l'a désiré, et je suis heureux de partager avec toi, comme frère et sœur !...

— Je ne veux rien, répondit-elle, que continuer à vivre sous ce toit hospitalier, en vous servant avec Kath !... Oh ! Monsieur Nardhyn, ne m'éloignez pas, même avec de l'argent... même avec une somme quelconque... et sa voix se perdit au milieu de sanglots.

Je tâchais de calmer Noëma, ses mains tremblaient dans les miennes et, tout à coup, je me sentis remué jusqu'au fond de l'âme.

Elle m'aimait vraiment, pensais-je? aussi j'ajoutais aussitôt :

— Ma tante me dit que vous avez beaucoup d'amitié pour moi, Mademoiselle...

— Oh ! oui, Monsieur, vous avez été toujours si bon pour l'orpheline ! Comment ne pas vous aimer ?

— C'est donc la reconnaissance seule qui vous attache à ma personne, Mademoiselle, comme à ma chère tante ?

Noëma leva sur moi des yeux pleins de larmes et, souriant naïvement, elle répondit :

— Ce n'est pas de la même manière, Monsieur... Pourtant j'aimais bien Mme Freycher !

Puis tremblant d'en avoir trop dit, la jeune fille voulut me quitter ; je la retins ; j'étais fort ému ; une voix intérieure me disait : « Tu es aimé !... »

— Noëma, si la différence d'âge si grande qui existe entre nous ne vous effrayez pas, voulez-vous devenir ma femme?...

— Je ne puis croire à un tel bonheur, s'écria Noëma et je ne sais si je le mérite !... Votre femme !... Devenir votre femme, la compagne de votre vie ! Ne plus vous quitter jamais ! Ah ! Monsieur Nardhyn, est-ce bien réel, ce que vous m'offrez !...

J'oubliais mon âge et mes cheveux gris à l'explosion de cette joie sincère. J'embrassais tendrement ma fiancée qui, un mois plus tard, devint ma femme. Je fus alors si complètement heureux en ménage, que je n'ai pas de paroles pour vous dépeindre ma félicité. Jamais les passions de ma jeunesse ne m'avaient fait connaître le véritable amour. Si ma chère Noëma m'aimait, elle adorait à l'avance l'enfant qu'elle espérait tous les jours. Après huit mois d'union, comme rien ne lui faisait présumer une grossesse, ma femme qui sans cesse parlait du bébé tant désiré, devint mélancolique. J'en eus un grand chagrin, car je vis bien clairement alors que Noëma était plus mère qu'amante, en sorte que si le ciel ne lui accordait pas d'enfant, elle serait fort malheureuse. Je découvris un jour dans une corbeille le commencement d'une layette que ma chère femme confectionnait en cachette pour tromper sa vaine attente.

Je voyais avec désespoir des traces de larmes sur le visage de Noëma, lorsque j'entrais à l'improviste et qu'elle n'avait que le temps d'essuyer ses yeux. — Je faisais semblant de ne m'apercevoir de rien, mais je priais le ciel de nous accorder un enfant.

L'anniversaire de notre mariage arriva ; ma femme parut faire trêve à sa constante préoccupation. Elle fut charmante et douce, comme toujours ; elle

me renouvella l'assurance de son bonheur d'être unie à moi et enfin de l'espoir qu'elle avait d'obtenir la grande joie de la maternité.

— Pierre, me dit-elle, j'ai reçu un conseil d'une pauvresse, à qui j'ai fait l'aumône, cette femme m'a affirmé que, si je suivais son conseil, je serais bientôt mère ; mais il faut que tu ignores ce que je ferai pour cela, seule Kath connaîtra une partie du secret.

Je pensais qu'il s'agissait de quelques recettes fortifiantes, sans doute inoffensives.

J'adhérai aux désirs de ma femme. Je remarquais bientôt de longs dialogues à mi-voix, avec notre servante, et le matin à l'aube, Noëma me croyant encore endormi, glissait doucement du lit, puis quelques minutes après, je l'entendais sortir de la maison. — Je regardais par la fenêtre entr'ouvrant à peine les volets et je la vis se diriger avec Kath vers le fleuve ; ensuite les arbres ne me permirent pas de les suivre plus longtemps, car ils dérobaient les deux femmes à ma vue.

Noëma revint bientôt joyeuse et frissonnante se remettre au lit.

— Tu viens de te baigner, lui dis-je ; je ne te demande rien, ajoutais-je, je respecte ton secret ; cependant je te prie d'être prudente ; la saison est encore bien froide pour se baigner d'aussi bon matin !... Si ce système de bain froid est utile pour le but que tu poursuis, je te ferai observer que pour moi ta santé m'est plus précieuse que tout le monde...

Noëma me ferma la bouche par un baiser. — La chère femme paraissait si certaine du résultat de son entreprise, qu'elle en était toute joyeuse et comme sa gaîté était tout à fait revenue, je ne lui fis plus jamais aucune observation.

(*A suivre.*) M. A. B.

Pour paraître fin septembre.

Léon Denis. — **Dans l'invisible. Spiritisme et Médiumnité.** — Traité de spiritualisme expérimental.

1re *Partie* : Les faits et les lois ; Pratiques de la médiumnité ; Méthodes d'expérimentation ; Formation et direction des groupes.

2e *Partie* : Les fantômes des vivants et les esprits des morts ; Phénomènes spontanés ; Typtologie et Psychographie ; Incorporations et Matérialisations des défunts ; Identité des esprits (cette partie contient un grand nombre de faits inédits observés par l'auteur durant 30 années d'expérimentation).

3e *Partie* : Grandeur et Misère de la Médiumnité. Abus, dangers et contradictions. Le Martyrologe des Médiums ; la Médiumnité glorieuse.

Un volume in-18 de 500 pages environ. Prix : 2 fr. 50. Leymarie, éditeur.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 9. 1er Septembre 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

V

CONCLUSION

Notre longue enquête est terminée. Nous pouvons comparer les résultats acquis. A la question : Que devient l'âme dans ce mystérieux au-delà ? ont successivement répondu l'antiquité, le Christianisme; le Spiritisme et la Théosophie.

Confus, vagues et superficiels ont été les documents fournis par les auteurs grecs et romains, et nous n'aurions pu en tirer grand profit si le

génie prophétique de Pythagore et la philosophie de Platon, s'inspirant l'un et l'autre des traditions des peuples de l'Asie, n'avaient jeté un puissant jet de lumière sur les obscurs tâtonnements des poètes fantaisistes et des philosophes mal informés. Toutefois, nous le savons, cette lumière fut de courte durée et finit par s'éteindre, en dépit des efforts des néo-platoniciens d'Alexandrie, après lesquels le christianisme, pur à son origine, mais bien vite défiguré par l'Eglise, ne nous a montré, depuis des siècles, que la scandaleuse parodie de la Doctrine ésotérique qu'il n'a pu ni voulu comprendre.

Et cependant, de certaines hypothèses aujourd'hui justifiées, des divers témoignages recueillis, non moins que des aspirations et des pressentiments collectifs ou individuels qui, dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, se sont succédé avec une ténacité que n'ont pu interrompre ni les attentes douloureuses, ni les défaillances momentanées — de ces témoignages multiples ressort un fait indéniable, à savoir la consolante certitude que l'humanité n'a jamais été abandonnée à elle-même et que des voix, bien qu'intermittentes, se sont périodiquement élevées du milieu des grands silences qui se faisaient dans l'histoire. Les guides veillaient et, quoique invisibles, marchaient à côté des hommes incertains, hésitants et qui, si souvent, s'égaraient en chemin. Les phares allumés sur les hauteurs s'éclipsaient, semblaient parfois s'éteindre, mais tout au fond des sanctuaires, dans leurs cryptes souterraines, se conservaient l'étincelle inextinguible et l'invincible espérance.

Après les grandes lueurs fournies par les révélations védiques, s'organisèrent les Mystères sacrés de la Babylonie, de la Perse, de l'Egypte, puis de la Grèce. Dans ces Mystères que l'on a ridiculisés, critiqués, stigmatisés avec indignation, parce que, d'une part, on les connaissait mal et que, d'autre part, certains d'entre eux, il faut bien l'avouer, ont été défigurés, souillés par d'immondes saturnales, dans ces Mystères, disons-nous — nous ne parlons que des plus purs — l'enseignement ésotérique marchait de pair avec les pratiques du culte hiératique, le premier servant de base aux secondes.

Longtemps avant que se fût intronisée dans le monde, dit chrétien, la suprématie d'une Eglise ignorante et corruptrice, les prêtres de l'ancienne Egypte furent de véritables instructeurs spirituels, comme le furent plus tard ceux des Mystères d'Eleusis qui, indubitablement, furent les héritiers de la science occulte et des pouvoirs anormaux de leurs prédécesseurs égyptiens.

Dans ces Mystères furent conservées les traditions de la haute Asie. Là, se perpétua le culte de la Psyché divine dont l'histoire, si éloquemment racontée par Pythagore, résumait presque toute la doctrine ésotérique.

« De même que les cérémonies des petits Mystères, nous dit Platon, symbolisaient les angoisses de l'âme asservie à son corps charnel, de même celles des grands Mystères, plus secrets encore, faisaient pressentir, par de merveilleuses visions mystiques, la félicité goûtée par l'âme, dès ici-bas et là-haut, lorsqu'elle s'est enfin purifiée des souillures de la matière et qu'elle s'élève progressivement vers les réalités de la vision spirituelle. »

« Non seulement les Mystères antiques, déclare d'autre part Ouvaroff, l'historien des *Mystères éleusiniens*, étaient l'âme du polythéisme, mais encore étaient issus de la source unique et véritable de toute lumière répandue sur le globe. »

« De tout ce que votre Athènes a produit de plus excellent et même de plus divin, déclare le sceptique Cicéron lui-même, dans une lettre adressée à son ami Atticus, rien de plus excellent que les Mystères qui nous élèvent d'une vie sauvage à la véritable humanité, nous initient aux vrais principes de la vie et nous enseignent à mourir avec de meilleures espérances. »

Ils le savaient bien ce qu'était cette mort tant redoutée, les Initiés qui, dans leurs temples, gardaient avec un soin jaloux les vérités consolantes dont la révélation ultérieure devait, enfin, répondre aux aspirations si souvent déçues de l'humanité.

Et la traînée lumineuse persista, s'étendit, disparaissant parfois sous l'amoncellement des dogmes de l'Eglise criminelle, mais reparaissant toujours aux heures de suprême défaillance. C'est ainsi qu'au Moyen-Age, époque ténébreuse entre toutes, vinrent les alchimistes si peu connus, si mal jugés en général et qui, cependant, n'étaient rien moins que des philosophes spiritualistes dissimulant, sous leurs formules mystérieuses, les vérités divines qu'ils ne pouvaient révéler sous l'œil soupçonneux d'un clergé toujours armé des foudres de l'Inquisition.

Alors que papes, moines et ministres divers d'une pseudo-religion désorganisatrice de tout Etat social, volaient, torturaient et brûlaient tous ceux qui tentaient de s'opposer à leur tyrannie vénale, les alchimistes, par leur vie pure et leurs recherches passionnées de la vérité, s'efforçaient d'élever le niveau moral d'une humanité qui se déshonorait par les pires excès de son matérialisme.

Et c'est dans ce but qu'ils avaient inventé une langue spéciale, inintelligible pour les profanes et au moyen de laquelle s'entendaient entre eux les occultistes de toutes catégories, impitoyablement espionnés par les bourreaux « chrétiens » qui en tous pays brandissaient leurs torches et leurs glaives. N'eussent-ils pas été massacrés ou brûlés, eux et leurs livres, s'ils avaient enseigné ouvertement leur doctrine libératrice ? C'est sur les bûchers des autodafés infâmes, qu'eût été interrompue pour jamais la poursuite de cette fameuse et symbolique « Pierre philosophale » qui dans leur langue

conventionnelle, ne désignait rien moins que la recherche de la sagesse divine.

Après les alchimistes, vinrent les Bardes qui, sous prétexte de chansons, intercalaient dans leurs héroïques messéniennes de significatives allusions à certains enseignements de la Doctrine ésotérique. Nombre de lecteurs, à coup sûr, connaissent le passage bizarre et mystérieux, mais rempli de vérités occultes, que le célèbre Barde Taliésin chantait ou déclamait devant ses auditeurs vraisemblablement stupéfaits :

« Existant de toute ancienneté au sein du vaste océan, je suis né des formes élémentaires de la nature. J'ai joué dans la nuit. J'ai dormi dans l'aurore. J'ai été couleuvre dans le lac, aigle sur la montagne, loup cervier dans la forêt. Puis, marqué par l'esprit divin, j'ai acquis l'immortalité. J'ai vécu dans cent mondes. Je me suis agité dans cent cercles ».

Après les Bardes, vinrent les Druides dont on connaît le spiritualisme et les aspirations hardies. Comme nous, qui sommes leurs héritiers, ils affirmaient les existences progressives des âmes sur « l'échelle des mondes ».

Et de tous ces foyers de lumière, de tous ces centres de vie psychique, s'élevaient des voix, s'échappaient des cris ; des cris de protestations et de révolte comme ceux de Jean Huss, de Jérome de Prague, de Savonarole, d'Etienne Dolet, de Giordano Bruno : des voix d'appel comme celles qu'entendait Jeanne d'Arc, la visionnaire inspirée — qui tous, on le sait, aussi bien les philosophes spiritualistes que la vierge héroïque, furent brûlés vifs par les inquisiteurs de Rome.

C'est ainsi que la lumière intermittente mais jamais étouffée, jaillissait çà et là par les fissures le la matière lourde qui s'efforçait d'écraser et d'ensevelir l'esprit.

Mais l'esprit l'emporta dans la lutte séculaire. En dépit du scepticisme philosophique, du matérialisme endémique, héréditaire et des dogmes dissolvants de l'Eglise, l'homme vit, un jour, se disjoindre les planches du tombeau d'où j'aillirent des lueurs dont furent illuminées les régions extra-terrestres, monde inconnu jusqu'alors, devant les perspectives duquel s'arrêta l'humanité frémissante et ravie.

A cette heure divine, l'horizon noir s'empourpra. L'on comprit que, du sépulcre où dormaient les cadavres, s'élançaient des âmes victorieuses et qu'il n'était rien moins que le radieux berceau où renaissait la vie incoercible. Et ce fut cette résurrection merveilleuse autant qu'inattendue, que confirmèrent et expliquèrent les doctrines spiritualistes qui nous révélèrent, en la commentant de façons multiples, la glorieuse nouvelle, l'Evangile de l'espérance !

A cette nouvelle, le monde tressaillit, en même temps que se déchira le voile qui, depuis tant de siècles, nous dérobait les mystères de l'invisible.

Et avec quelle libéralité nous furent prodiguées les rassurantes affirmations. Le Spiritualisme, d'un côté, avec ses centaines d'expériences phénoméniques — nous ne parlons que de celles dont la valeur probante est indéniable — la Théosophie, d'autre part, avec le caractère scientifique de ses conceptions, associèrent leurs révélations concordantes et complémentaires, pour nous donner ce qu'attendaient notre raison, notre intelligence, notre soif de justice et d'amour, tout ce que réclamaient, en un mot, les aspirations de notre cœur.

Oui, elles se sont *associées*, quoi qu'on en ait pu dire, et s'associeront de plus en plus dans l'avenir.

« Le spirite est un chercheur, dit M. A. P. Sinnett, vice-président de la Société théosophique, avec lequel, ce me semble, le vrai théosophe peut et doit sympathiser. Tous deux possèdent en commun des croyances qui les distinguent de la foule matérialiste. C'est pourquoi ces deux Ecoles devraient être animées réciproquement des meilleurs sentiments fraternels, et elles y arriveraient insensiblement, si les mal entendus se dissipaient de part et d'autre. Le théosophe serait vraiment bien avancé dans l'étude de l'occultisme, s'il ne trouvait, dans les expériences spirites, matière à de nombreuses réflexions. D'autre part, beaucoup de conceptions théosophiques, relatives aux conditions de l'évolution humaine, peuvent nous expliquer les phénomènes spirites qui se rapportent à la même vie spirituelle et à ses diverses complexités. »

« De même que les savants, lisons-nous d'autre part, dans un mémoire présenté au Congrès spiritualiste de 1900, par M. E. Syffert, de même que les savants ne s'accordent pas toujours dans l'explication des résultats de leurs recherches, de même les spiritualistes sont quelquefois divisés en ce qui concerne l'explication des phénomènes constatés. C'est ainsi qu'un spirite attribuera tel rapport, telle communication écrite à l'intervention d'un désincarné, alors qu'un théosophe les attribuera à la participation d'un élémental... parfois à celle d'un Adepte.

Qu'importent ces divergences d'opinions? Elles n'infirment pas plus la réalité des faits en eux-mêmes, que les diversités des théories relatives aux phénomènes physiques n'infirment la réalité des forces de la nature, pas plus encore que les railleries insolentes et prétentieuses des matérialistes ne porte atteinte aux pouvoirs surhumains des Maîtres vénérés.

Mais, les Esotéristes ont présentement tout autre chose à faire que de s'attarder en des discussions stériles. Ils se doivent tout entiers à la noble tâche, à la sainte mission que leur imposent les circonstances.

C'est à eux qu'il appartient de ranimer le flambeau du spiritualisme, de rendre aux cœurs défaillants la foi qui réconforte et l'espérance qui console. A cet effet, l'union entre tous les occultistes, à quelque école qu'ils appar-

tiennent, devrait se faire sur le terrain des principes, aussi complète que possible, afin que soit enseigné aux hommes que la mort n'est qu'un pas de plus sur la longue route de l'Evolution qui, à travers les âges, doit ramener la monade humaine à son union consciente avec celui qui n'a d'autre nom que l'Unique — et que l'adieu d'un mourant aux êtres aimés qu'il laisse sur la terre n'est pas un éternel adieu. »

Indépendamment des sentiments de sympathie qui, suivant les passages que l'on vient de lire, devraient exister entre spirites et théosophes, étant donnée la similitude de leurs recherches respectives, ne pourrait-on pas invoquer une sorte de parenté entre les deux doctrines, si l'on s'en réfère au témoignage du Dr Paul Gibier, alors qu'il déclare que « la doctrine spirite se trouve presque complètement d'accord avec la religion ésotérique actuelle des brahmes. » Or, celle-ci était enseignée aux initiés des degrés inférieurs, dans les temples du Thibet, il y a des siècles et des siècles, cent mille ans, peut-être..., si bien que l'on peut dire, sans tomber dans le paradoxe, que le spiritisme n'est autre chose que le « brahmanisme ésotérique à l'air libre », auquel l'auteur que nous citons donne le nom significatif de *Fakirisme occidental.*

Quoi qu'il en soit de ces analogies, il est de science certaine, d'après l'avis unanime des orientalistes, que toutes les religions découlent de l'ésotérisme indou, de telle sorte que la date récente de la « réapparition » du spiritualisme moderne n'infirme en rien la possibilité de cette communauté d'origine que signale le Dr P. Gibier

Sans insister plus longtemps sur ces considérations diverses, songeons à ce que nous ont enseigné les deux doctrines sœurs... et ce que nous savons, nous ne l'oublierons plus désormais. Nous savons avec quelle condescendance paternelle, pour notre faiblesse, est protégé dès ses premières étapes le voyage ascensionnel de la monade humaine — humaine et divine — qui partie des ultimes bas-fonds de la matière, monte de règne en règne, se revêt de formes progressives et finit par atteindre au rêve ineffable qui s'appelle la vie spirituelle. Et c'est quand nous l'aurons conquise, que nous pourrons nous faire une idée approximative de l'œuvre par excellence qui s'appelle l'évolution d'une âme qui veut vivre... et qui vivra !

Oui, qui vivra, affirmons-le sans crainte. Il s'est produit, à l'égard de cette pérennité de la monade humaine, d'étranges confusions; aussi bien dans certaines écoles théosophiques, que dans quelques sectes spirites, sans parler des philosophies purement panthéistes.

« C'est une thèse déplorable, dit l'auteur déjà cité, M. A. P. Sinnett, que celle que l'on a souvent essayé de soutenir en termes emphatiques, concernant l'*immersion* finale de l'âme dans la Conscience divine, immersion conventionnelle, imaginaire, où de nombreux croyants, d'intelligence limitée,

n'ont vu que l'équivalent pur et simple de l'annihilation individuelle.

Or, il y a là plus que confusion, il y a erreur funeste et déplorable; aussi est-ce contre cette erreur que protestent avec autorité les Instructeurs, alors qu'ils affirment, au contraire, que le désir de la Conscience divine est de s'entourer d'innombrables centres de consciences individuelles qui sont comme le dédoublement d'Elle-même. »

« Tout en étant devenu identique au Logos, dit, d'autre part, en termes suggestifs, M. B. Keightley, le disciple reste toujours lui-même. Ce n'est pas la goutte qui se perd dans l'Océan, c'est l'Océan qui *s'épand dans la goutte !* — Image saisissante, parole profonde qui, dans son admirable concision, condense toute une doctrine et résume le « Grand mystère ».

L'histoire de l'évolution est là pour attester que c'est, alors que l'homme est parvenu au stade final de la perfection, qu'il se trouve doué de pouvoirs exceptionnels. C'est ainsi que le corps qu'il possède à cette ultime phase de la vie est pour lui un instrument d'une telle docilité qu'il s'en revêt ou le quitte à son gré et que les royaumes supérieurs de la nature, ainsi que d'autres régions plus transcendantes encore, lui sont de tous points accessibles. Il passe aussi aisément d'un globe de notre chaîne planétaire à un autre globe, que d'un plan de la nature à un autre plan, pouvant commander à certaines forces de la nature qui surpassent en intensité celles que connaît la science moderne, autant que ces dernières surpassent elles-mêmes les connaissances scientifiques du dernier sauvage de l'Afrique ou de la Polynésie. Ainsi en est-il du développement de toutes les facultés de cet être évolué. « Sa volonté est si intimement unie à celle qui dirige le Kosmos entier, qu'elle représente pour nous la Divinité elle-même, en ce sens que ce prodigieux épanouissement de vie comporte en outre la compréhension de l'organisation complexe de la nature, en même temps qu'il donne à son heureux possesseur la clef de toutes les énigmes que dans l'infirmité de nos perplexités nous essayons vainement de résoudre. » (Sinnett ; Leadbeater.)

Et lorsque nous songeons que ces incomparables privilèges appartiendront un jour à nos âmes évoluées, c'est avec une joie intense que nous constatons combien concordent entre elles les communications qui ont été faites à l'humanité en divers lieux et dans tous les siècles.

Aux révélations des Adeptes des vieux sanctuaires, font écho celles de nos temps modernes qui, confirmant les premières, nous attestent la même vérité, c'est-à-dire que la vie divine fait vibrer l'univers entier et que nous-mêmes sommes pénétrés de cette vie.

Nous pourrions nous arrêter ici, nous contenter des attestations de ceux qui savent, parce qu'ils ont vu, des témoignages que nous répètent toutes les voix de la terre et du ciel... c'est-à-dire des vivants et des glorifiés ; mais nous croyons devoir ajouter quelques mots à l'adresse de ceux qu'attristent

et découragent diverses objections plus ou moins négatives et souvent formulées.

C'est du milieu même des croyants spiritualistes, nous l'avons déjà dit, que s'élèvent ces voix discordantes, ces doutes réfractaires.

Que savons-nous, en somme, disent ces voix, que savons-nous de ce Dieu mystérieux qui ne s'est jamais révélé de façon suffisante, dont nous ne connaissons ni la nature, puisque les définitions qu'en ont données les hommes ont varié de cent façons diverses, ni même le vrai nom, puisque ses noms abondent dans toutes les religions de la terre, depuis celle du fétichiste grossier, jusqu'à celles que professent des pleuples tout autrement intelligents et développés?

Et les questions se multiplient. Est-il amour ou justice, cet Être énigmatique qui, à la rigueur, pourrait être assimilé à la Loi de l'Univers, — entité impassible, sourde et cruelle, vers laquelle monte vainement, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, un éternel et déchirant concert de cris désespérés, ou d'angoisses muettes?

N'est-ce pas sous l'inspiration d'un anthropomorphisme inconscient que nous lui attribuons des sentiments de justice, si non atténuée, tout au moins attendrie par une paternelle miséricorde, justice et miséricorde étant incompatibles avec sa hautaine et inaccessible grandeur?

L'Infini est-il susceptible de s'émouvoir du sort de ces innombrables créatures dont il a rempli l'espace et dont il ne paraît pas plus s'occuper, qu'il ne se soucie des myriades d'êtres infimes ou de germes avortés que l'impassible Nature jette aveuglément aux aléas de la vie auxquels correspondent les abîmes de la mort, c'est-à-dire du néant?

Ce n'est pas seulement son nom que nous ignorons, mais ce sont encore sa nature qui demeure manifestement insondable et jusqu'à son existence elle-même dont rien ne nous démontre la réalité. Est-il matière ou esprit. S'il est esprit, n'est-il pas limité par la matière qu'il n'a pu créer, puisqu'elle existe en face de lui à l'état de principe éternel... et s'il est matière, il n'est donc pas le pur Esprit dont se réclament toutes les théogonies.

A ces diverses questions, à cette dernière en particulier qui les résume toutes et qui, en vertu des incertitudes qu'elle crée, annule les précédentes, est-il possible de répondre?

Oui certes et à n'en a pas douter, par la raison bien simple que cette question toujours mal posée ne se base que sur l'antagonisme prétendu de la matière et de l'esprit. Eternelle querelle de mots, logomachie absurde autant que séculaire.

Dieu est-il esprit ou matière? clament ironiquement les sceptiques ou les athées, sans se demander s'il est encore permis, à l'heure qu'il est, de poser une question semblable... question qui serait vidée depuis des milliers

d'années, si ceux qui doutent encore avaient voulu s'en référer aux enseignements de la Sagesse antique.

« J'appelle Dieu, disait Krishna à son disciple Arjuna, le principe neutre, suprême et indivisible, âme de la substance universelle qui produit l'existence substantielle des êtres. Sache, Arjuna, que dans tous les êtres matériels, il est l'*Idée de la matière*.

Dieu, sans commencement ni fin, ne peut être appelé ni un être, ni un non-être. Sans être partagé entre les êtres, il est répandu en eux tous ; soutien des êtres, il les absorbe et les émet tour à tour.

Quand s'engendre un être quelconque, sache, Arjuna, que cela se fait par l'union de la matière et de l'Esprit comme le soleil éclaire à lui seul tout le monde, ainsi l'Esprit illumine toute la matière. » (Bhagavad-Gita).

Dieu est donc les deux à la fois, par la raison qu'il est et qu'il ne peut être autre que l' « Essence Esprit-Matière » dont la dualité prétendue disparaît dans sa suprême et indivisible Unité. Et c'est pourquoi il n'est pas le créateur, mais l'organisateur de la matière qui fait partie de sa propre Substance, étoffe de l'Univers.

Nous l'avons dit ailleurs — après bien d'autres — l'esprit et la matière ne sont qu'une même substance à deux pôles dont la vibration varie et se gradue de l'un à l'autre : absolue au sommet, relative et atténuée dans les bas-fonds.

Y a-t-il donc deux thermomètres dont l'un ne marquerait que la chaleur, tandis que l'autre ne marquerait que le froid ? Il n'existe ni froid ni chaud, à l'état absolu, et aucune ligne frontière ne les sépare l'un de l'autre. Il y a série et rien de plus.

La chaleur atténuée s'appelle froid, étant donné qu'on la compare à une température plus élevée, de même que l'esprit dont les vibrations sont atténuées s'appelle matière.

Entre l'un et l'autre ou plutôt de l'un et de l'autre, Dieu constitue la synthèse, parce qu'il est l'unique, l'*un*, ainsi que le qualifient les Indous. Nous ne pouvons à la vérité ni décrire, ni même définir cette synthèse ; mais pouvons-nous définir notre âme elle-même ! Lorsque semblable question est posée à un Yogui de l'Inde, il s'abstient, se tait, estimant avec juste raison que le silence est la seule attitude que l'on puisse avoir devant le « Suprême ».

Si l'impossibilité de formuler une définition entraînait avec elle la non existence de l'objet indéfinissable, nous pourrions, à ce compte, douter de notre existence propre, comme de celle du Kosmos tout entier qui, l'une et l'autre, sont pour nous parfaitement inexplicables.

A quoi nous sert, en définitive, de chercher à définir cet Etre dont le seul et vrai nom est l'Inconnu.... Recherche vaine, tentative inutile, plus qu'inu-

tile, absurde en realité. Qu'il nous suffise de savoir qu'il est — Khrisna vient de nous le dire — l'Ame et la Vie de la matière, en un mot l'Esprit-Matière, tout à la fois Essence incréée et Substance manifestée...

Mystère! direz-vous ; sans doute, mystère, mais qui donc, sinon l'Infini, peut connaître et comprendre l'Infini?

Ce que nous savons, c'est que nous sommes en Dieu, que Dieu est en nous et c'est parce que nous existons — ce dont nul sceptique, je suppose, n'a jamais essayé de douter — que nous pouvons conclure à l'existence de l'Être dont nous sommes issus, coexistant avec lui d'une vie qui nous est commune.

Mais les questionneurs se garderaient bien de s'arrêter en si beau chemin.

Dieu est-il juste, Dieu est-il bon?

Plus encore, pense-t-il, raisonne-t-il, veut-il? demandent encore les intransigeants irréductibles, à qui ces diverses manifestations d'un être conscient paraissent incompatibles avec le dieu dont les hommes incohérents ont fait un véritable Protée : non existant pour les athées, énigmatique pour les sceptiques, anthropomorphe pour les chrétiens dogmatiques, fantômatique pour les mystiques, et enfin diffus, épars et comme noyé dans son amorphe ubiquité, pour les panthéistes matérialistes.

Oui, certes, c'est un Protée que ce dieu polymorphe, au sujet duquel sont posées tant de questions bizarres et pour la plupart inadmissibles. Mais que nous importe cet être vague, flottant comme une brume dans la cervelle des interpellateurs? Ce n'est pas du mythe divin que nous avons à nous préoccuper, ici, mais bien de l' « Etre nécessaire » sans lequel n'existerait rien, puisque toute chose émane de sa Substance.

Eh bien, douter de cet Etre, nous l'avons dit, c'est douter et de l'Univers et de nous-mêmes, puisque nous en sommes « parties intégrantes ».

S'il est en nous des pensées, c'est-à-dire des facultés créatrices ; une volonté, c'est-à-dire une force ; des sentiments de pitié ou d'altruisme, c'est-à-dire de l'amour ; quelques notions de justice, enfin, pour aussi ondoyantes ou dévoyées qu'elles puissent être — c'est que cette justice, cet amour, cette force et cette puissance créatrice se trouvent dans leur intensité suprême au sein de l'Etre d'où ont jailli ces énergies fondamentales. L'étincelle n'implique-t-elle pas le foyer, le rayon n'implique-t-il pas le soleil? Or, nous sommes ces étincelles et ces rayons qui émanent du Foyer primordial, du Soleil générateur.

En résumé, donc, il serait bon d'en finir avec ces investigations vraiment déraisonnables, alors qu'on les applique à l'Essence absolue que les hommes ont toujours eu le tort de juger anthropomorphiquement, c'est-à-dire en la mesurant à leur aune.

Entité impersonnelle sans forme, elle contient toutes les formes. Elle ne

pense pas, elle est la Pensée. Elle ne veut pas, elle est la Volonté. Elle n'aime pas, elle est l'Amour. Elle n'est pas juste, elle est la Justice. Elle n'est pas intelligente, elle est l'Intelligence. Elle ne raisonne pas, elle est la Raison. Elle n'est pas puissante, elle est la Puissance. — Elle est l'Etre en soi, sans autre spécification possible.

Autre question. Comment, demande-t-on encore, s'est manifesté cet Etre?

Problème transcendant que l'Esotérisme seul pouvait aborder.

Catégorique est sa réponse.

L'Etre, nous dit-on, s'est manifesté dans l'omnipotence de son désir. Il s'est manifesté par émanation, par émission de l'élément primordial ou Esprit-Matière plastique d'où toutes choses sont issues. Et cette manifestation de l'Absolu n'est pas plus sa *limitation*, ainsi qu'on l'a dit à tort, que l'irradiation n'est la limitation de la lumière. Il n'y a autre chose ici qu'une manifestation de l'Esprit, manifestation qui n'implique aucune contradiction, étant donné, ce que nous savons, que la Matière n'est que l'un des « aspects polariques de l'Esprit. »

C'est dans un sens ésotérique qu'il faut prendre ce terme de limitation dont on a défiguré la signification profonde, ainsi qu'on l'a fait pour un autre terme que rattache au premier une analogie incontestable. Ce terme est celui de *sacrifice* que l'on retrouve à la base des dogmes théogoniques de toutes les religions et auquel on donne une signification absolument erronée.

Sacrifice veut dire exactement « accomplissement d'un acte sacré » (*sacra facere*) et ce terme, pris dans ce sens, s'applique à l'acte primordial en vertu duquel Dieu a tiré l'univers de son entité créatrice. Or, comme un tel acte (don volontaire de soi) a été effectué dans un sentiment d'amour, le terme de sacrifice ne doit pas être séparé de l'idée de félicité — ce qui est exactement le contraire de l'acception habituelle. La Bhagavad-Gita, cet évangile des premiers âges, le déclare formellement lorsqu'elle dit que le « sacrifice, aliment de joie, d'union et d'immortalité, mène directement à l'Eternel Dieu. »

Dieu s'est « sacrifié », disent les théogonies, en émettant de sa Substance un Etre unique d'incomparable grandeur.

C'est le Brahma des Indous, l'Osiris des Egyptiens, le Verbe ou Logos du christianisme. Nous pouvons ajouter que c'est sous l'empire d'une conception quelque peu enfantine, au dire des théosophes, que ce Logos — hypostase divine, comme disaient les Alexandrins — n'a été accepté par les croyants occidentaux que sous l'image d'une triple unité apparente, qualifiée de « Trinité ». Et c'est de là qu'est sortie la terminologie conventionnelle de la dogmatique chrétienne qui appelle *Père*, la conscience du Logos, *Fils*, sa puissance d'amour, et *Esprit-Saint*, son intelligence ou sa sagesse.

Le Logos, nous l'avons dit, est donc issu de l'Absolu par voie de sacrifice, c'est-à-dire en « don de soi », acte suprême d'amour.

A son tour, le Logos, pour créer en lui des êtres avec lesquels il a voulu partager les joies de l'éternelle vie, fait un autre sacrifice, image du premier. A ces êtres, il donne les éléments de son apparente trinité, c'est-à-dire un corps, une âme, un esprit, en d'autres termes, la matière, la vie et un centre de conscience, avec puissance d'évolution (Th. Pascal).

C'est ainsi que l'idée mystique de sacrifice se retrouve partout, se prolonge en échos dans toutes les traditions, toutes les révélations successives, et c'est parce que ce don de soi est parfois allé jusqu'à la mort, que ce terme de sacrifice est devenu le synonyme de toutes les douleurs.

Mais, c'est en l'envisageant au point de vue ésotérique, répétons-le, que ce sacrifice dont la mort de tous les rédempteurs (les Krishna, les Bouddha-les Christ) a été la symbolique réalisation, doit être attribué au Dieu d'amour, au Père des vivants qui voulut, dès l'origine des êtres et des choses, nous indiquer ce qu'est l'*amour* et ce dont est capable cet attribut ou potentialité divine en vertu de lapuelle s'est effectuée la manifestation de l'Absolu.

Que le lecteur veuille bien excuser l'exposition quelque peu abstraite de ces idées transcendantales. Il était nécessaire de les formuler ici, pour nous faire comprendre dans quels sentiments de reconnaissance émue, nous devons considérer le plan grandiose de la création, disons plutôt de l'organisation de la substance incréée.

Radiation primordiale, Vie, Idéation divine, ou, en d'autres termes, Puis sance, Amour, Génération des êtres multiples, sont les trois phases de la manifestation de l'Etre unique dont nous sommes les expressions personnelles et dans chacune desquelles il se révèle *tout entier* — comme le soleil, suivant une poétique image employée par les Indous, étant donné qu'une série de vases remplis d'une eau limpide soient exposés à ses rayons, se réfléchit *intégralement* dans chacun d'eux.

(*A suivre.*) Ed. Grimard

Un remarquable médium en Australie

Dans le numéro de mars de la *Revue Spirite* nous avons entretenu nos lecteurs « d'apports extraordinaires » qui auraient eu lieu à Melbourne, chez un M. Stanford, par l'intermédiaire d'un médium nommé Bailey. Nous aurons peut-être à revenir souvent sur ce nouveau médium, car sa carrière s'annonce comme devant être remarquable, en raison de la façon tout à fait

démonstrative et probante dont il produit les phénomènes. Voici, textuellement traduit du *Harbinger of Light* de juin, le récit de nouvelles séances. Nous appelons tout particulièrement l'attention sur les précautions prises contre la fraude, dans le but de donner à ces séances un caractère d'expérimentation scientifique, capable de rassurer les esprits les plus sceptiques. Pour nous, tout récit de phénomène spirite qui n'est pas accompagné de semblables garanties est de nulle valeur dans l'intérêt de la propagation de la vérité. Nous laissons la parole au « Harbinger of Light ».

« M. Bailey, de Melbourne, le sensitif bien connu de M. Stanford, est arrivé ici, à Sydney, le 2 mars 1903. J'ai été au-devant de lui et de sa femme à leur arrivée sur le quai. M. Bailey, que je n'avais jamais vu, et qui, autant que je peux le savoir, ne m'avait pas vu davantage, s'avança droit sur moi, au milieu de la foule, disant qu'il sentait que c'était moi qui lui avait écrit. (C'est sur mon invitation, et avec le consentement aussi prompt que courtois de M. Stanford qu'il est venu ici. Son état de santé nécessitait un déplacement, et il accepta sans peine ma proposition de venir nous donner quelques séances). Ses manières calmes, sensées, sans prétention, me firent dès l'abord bonne impression. Il est d'intelligence moyenne, mais on voit bien vite qu'il n'a pas reçu une instruction très avancée. Son visage indique une nature bonne, honnête, distinguée, et sa présence laisse une influence de paix et de bonté. Quand on le connaît depuis quelque temps on se dit : « Si celui-là n'est ni honnête, ni sincère, il n'y a ni honnêteté, ni sincérité dans le monde. »

M. Bailey avait consenti, par lettre, à me donner six séances particulières. Son prix fut extrêmement modéré et prouve qu'il ne cherche pas à trafiquer de sa médiumnité.

Le phénomène principal qu'il obtient est le transport subit d'objets, vivants ou inanimés, apportés de loin dans la salle des séances. Quelquefois il a le phénomène de matéralisation et divers phénomènes de trance.

Conditions acceptées

1° Moi seul, et les membres de mon Comité, nous pourrons choisir les assistants, M. Bailey ne pourra recommander ni refuser personne.

2° Sa femme ne pourra assister à nos séances. (C'est lui-même qui proposa cette clause, et Mme Bailey en reconnut la sagesse).

3° Il n'aura point accès dans la salle des séances, sauf le soir, au moment des séances, et après que tous, ou presque tous les assistants auront pris place.

4° Immédiatement avant chaque séance il sera soigneusement visité par deux ou trois assistants.

5° Après la visite, il sera enveloppé dans un sac, laissant la tête et les

mains libres (1). Le sac sera étroitement serré autour du cou et des poignets, et cacheté. Afin d'empêcher que ce sac ne soit truqué, comme ceux des prestidigitateurs, il ne lui sera point permis de le confectionner, ni de le faire confectionner (2). Les cachets seront examinés et certifiés aussitôt après chaque séance.

Ces conventions et d'autres détails de moindre importance ayant été acceptés, nous eûmes, de notre côté, à nous conformer aux conditions psychiques, à accorder notre sympathie au médium, afin de ne pas créer dans la chaîne magnétique ce qu'on pourrait appeler un court-circuit, et à permettre un éclairage soit fort, soit faible, soit nul, suivant le désir des Guides. M. Bailey nous expliqua que, sans doute, si le cercle était suffisamment harmonisé, si nous tenions séance pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois pour développer un pouvoir psychique suffisant, des phénomènes physiques d'un ordre avancé (tels que les apports instantanés d'objets éloignés) pourraient se produire en pleine lumière, mais que, dans un cercle nouveau, ce phénomène exigeait l'obscurité au moins durant les quelques instants de la production. (Plus tard j'aurai occasion de récapituler toutes les conditions grâces auxquelles toute tricherie dans l'obscurité est impossible). Je vais maintenant décrire brièvement les séances.

PREMIÈRE SÉANCE

Cette séance a eu lieu le mercredi 4 *mars* 1903, *à* 8 *heures du soir, à Sydney.* 17 *Pitt-street, Queen's Hall.*

La chambre est une grande pièce au second étage. Elle était vide à l'exception d'une table et des chaises nécessaires aux assistants. Elle n'a qu'une porte, et on ne peut y entrer par les fenêtres. Après avoir retenu cette chambre, nous prîmes soin que personne n'y eut accès, sauf M. R., investigateur honnête, soigneux et quelque peu sceptique, moi-même, et notre intelligent secrétaire, Mlle L., et cela seulement au moment de chaque séance.

Vingt-cinq personnes assistèrent à cette séance, toutes choisies par moi, et toutes, sauf trois à qui j'avais présenté le médium à son arrivée à Sydney, rencontraient le sensitif pour la première fois.

La séance consista en présentation des Guides et discours en trance. Son

(1) Nous avons permis la liberté des mains, parce qu'il nous expliqua que parfois on apportait occultement des objets fragiles, des oiseaux, des êtres vivants, qu'il fallait recevoir dans les mains.

(2) Je connais le fonctionnement du sac des faiseurs de tours, et comment ils s'y prennent. Une fois attaché et cacheté dans le sac employé par nous pour M. Bailey, il serait aussi difficile d'ouvrir et de refermer ce sac sans briser les cachets qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

but principal semble avoir été d'harmoniser les vibrations, de manière à développer une force suffisante pour permettre aux manifestations physiques de se produire à la séance suivante.

Le premier « Esprit » qui prit possession de M. Bailey fut son guide spécial, le docteur Whitcombe, qui se donna pour avoir exercé la médecine, de son vivant, à Melbourne. Il est évident de prime abord que l'individualité du docteur Whitcombe est distincte de celle de M. Bailey ; tout est différent : la voix, le langage, les manières, la clarté des idées, la facilité d'élocution, les mille nuances que donne le savoir, etc. Quoique, au cours de la soirée, deux ou trois lapsus grammaticaux eussent échappé à un Guide d'un ordre supposé élevé, il n'y eut rien de tel dans le cas du docteur Whitcombe. Je suis persuadé que des erreurs de ce genre sont explicables par la raison qu'une haute intelligence doit être « filtrée » par le canal d'une intelligence imparfaite, rendue peut-être encore plus imparfaite à cause des conditions défectueuses du cercle ; mais j'ai noté que les idées substantielles sont invariablement bonnes, quelquefois absolument excellentes, et toujours présentées avec beaucoup de suite.

D'autres Guides suivirent, en particulier un Egyptien, qui écrivit son nom et son occupation sur terre de son vivant, en ce que nous croyons être des hiéroglyphes. Ces hiéroglyphes furent ensuite traduits. Le docteur Whitcombe reprit enfin possession, et promit de bons résultats physiques à la prochaine réunion si les conditions étaient favorables.

SECONDE SEANCE

Même local. Vendredi, 6 mars, 8 heures du soir.

Mêmes spectateurs, plus deux ou trois nouveaux, introduits avec mon consentement, mais sans que le médium le sache. Ils n'avaient eu aucune relation antérieure avec le médium.

Les portes sont fermées, les clefs retirées. Le médium, déjà sous l'influence du Dr Whitcombe, est complètement visité par trois assistants choisis, et placé dans un sac soigneusement fermé. Aucune possibilité que le lien ait été attiré à l'intérieur du sac, formant une boucle qui laisse un jeu dont se servent les charlatans pour faire leurs tours.

La lumière étant allumée, le médium est influencé par un Hindou de caste élevée qui, aidé d'autres Esprits indiens, produit des manifestations physiques. La personnalité de l'Hindou fut particulièrement frappante. La personnalité de M. Bailey fut, pour ainsi dire, oblitérée et nous fûmes nettement en présence d'un autre individu complètement différent. Même l'expression du visage du médium était remarquablement changée. On sent qu'il n'est pas de talent d'acteur si consommé, qui puisse rendre, avec une telle perfection, les manières, les attitudes, le naturel d'un Oriental, comme

le représentait ce guide, dans ses efforts pour se faire comprendre en mauvais anglais.

L'Hindou ayant commandé d'éteindre la lumière, annonça peu après qu'il avait quelque chose. On ralluma. Le médium tenait dans ses mains un oiseau vivant posé sur son nid. Le guide nous dit que c'était un moineau des jungles de l'Inde, et qu'il y en avait des milliers de semblables dans les jungles. Il le donna à une dame, Mme P., qui le donna ensuite à Mme W. L'oiseau était assurément « bien en vie », car il battait des ailes et gazouillait fort dans le petit panier où on le plaça. (Plus tard la dame l'emporta et le mit en cage).

On nous dit encore d'éteindre. Nous entendons tomber un objet pesant. C'était une tablette d'argile, cuite au soleil, à ce qu'il semble, et portant une inscription indéchiffrable. On la donna au révérend M. W. (Je peux mentionner ici que le même jour, à 11 h. 30 du matin, une autre tablette de même nature, mais portant deux figures en bas-relief, tomba en plein jour dans mon cabinet en présence du sensitif et de moi-même, pendant que le sensitif était subitement influencé par l'Hindou, tout en causant avec moi. Dans sa chute la tablette frappa l'angle d'un meuble d'acajou et y fit une dent. Ce remarquable phénomène fut sans doute facilité par le lien de sympathie et autres conditions psychiques favorables qui s'étaient établies alors entre le médium et moi.)

Après la chute de la tablette dans le cercle, un autre Guide, le docteur Robinson, prit possession du sensitif. De son vivant, le docteur Robinson était professeur de littérature syro-chaldéenne au séminaire de théologie de New-York. Il avait, paraît-il, un vif intérêt pour l'archéologie orientale. Il reçut, nous dit-on, pour un de ses travaux, la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres. Cette tablette, nous dit-il, avait été subitement transportée d'un tumulus situé sur l'emplacement de l'ancienne ville de Babylone. Ce guide étonna beaucoup d'assistants par les détails minutieux, instructifs et d'un haut intérêt, dans lesquels il entra au sujet de l'origine de ces tablettes, de leur signification, de leur fabrication, des diverses dynasties existant à cette époque, des événements particuliers relatifs à ces dynasties, etc. Il traduisit alors l'inscription en caractères cunéiformes qui se trouvait sur la tablette, identique, nous dit-il, avec les spécimens en forme de savon, provenant de la même source et qui se trouvent au British Museum (1)

La lumière ayant encore été éteinte, l'Hindou reprit possession, et deux autres tablettes semblables arrivèrent de la même façon mystérieuse. On

(1) On peut en voir également au Musée du Louvre, au 1er étage, galeries assyriennes, collection E. de Sarzec, fouilles de 1893, vitrines. (*Note du trad.*)

me les donna. Cependant j'avais placé dans un pot de fleur plein de terre une graine de manguier que M. Stanford m'avait envoyée de Melbourne. J'avais fourni le pot et la terre que le médium, ou qui que ce soit autre, n'avaient point touchée. En vingt minutes la graine avait produit une tige de deux pouces et demi de long, hors de terre. Le médium prit le pot, déterra la graine et montra ses racines. Il brisa des parties de l'écaille de la graine, elle était déjà décomposée en partie.

L'Hindou nous dit d'éteindre, ayant encore quelque chose à apporter. Peu après il disait : « Oh ! j'ai quelque chose de bon, cette fois », et aussitôt il me tendit ce qu'il appella des rubis de Birmanie, avec une autre pierre blanchâtre, qu'il donna pour un saphir étoilé, et enfin un scarabée égyptien. Il y avait dix pierres rouges brutes. (Dans une séance suivante, je demandai au Guide s'il était bien sûr que ce fussent des rubis, et non des grenats. Il répondit qu'il croyait que c'était une espèce de rubis, le rubis grenat, que de son vivant il ne se connaissait guère en pierres précieuses, mais qu'il m'affirmait que celles-là venaient d'une mine de rubis en Birmanie). Sur quelques remarques du docteur Whitcombe, la séance prit fin.

Troisième Séance

Même local. Lundi 9 mars, 8 heures du soir.

Précautions habituelles. Mêmes spectateurs plus trois ou quatre nouveaux, l'un d'eux sceptique renforcé introduit par moi, et inconnu au sensitif. Portes fermées, clefs retirées. Le sensitif est visité et enveloppé dans le sac, qui est attaché étroitement et soigneusement cacheté par M. M. et M. E. R. La lumière est éteinte. L'Hindou prend possession. Trois objets tombent immédiatement avec bruit sur la table et sur le parquet. Le bruit était celui que font de petits objets métalliques. Le médium me tendit alors ce qu'il donna pour d'anciennes monnaies égyptiennes. Ses paroles furent exactement : « Monnaie de morts égyptiens. Très vieux, très rare. » Il y avait sept pièces. Le Dr Whitcombe prit possession et dit que ces pièces étaient des spécimens d'anciennes monnaies égytiennes et romaines trouvées en Egypte, les unes, les plus brillantes, prises dans des cercueils de momies par l'Hindou, sous la direction d'Egyptiens ayant vécu autrefois, les autres, vertdegrisées, prises à des tumulus en Egypte; celles-ci étaient de la période grecque, et le Dr Robinson devait m'en parler à une séance particulière. Il annonça qu'on ferait un effort pour matérialiser une main.

Au côté droit du médium, devant lui, moi étant assis à sa gauche, je vis un petit objet lumineux. Il grandit peu à peu et s'éclaira davantage ; puis il passa devant le sensitif, et gagna sa gauche, tout près de l'endroit où j'étais assis. Le guide me dit qu'il désirait que j'examine de près. Je me penchai dessus et je vis distinctement une main lumineuse parfaitement formée. Elle

finissait au poignet. La main était assez petite, les doigts longs et bien formés. Elle glissa et s'évanouit. Sur les indications du guide nous avions placé auparavant un crayon et un morceau de papier sur la table, espérant avoir de l'écriture directe, mais le pouvoir ne fut sans doute pas suffisant pour en faire l'essai.

Un autre guide prit possession, M. Creswick, acteur décédé. Il nous donna des récitations dramatiques et humoristiques, après quoi la séance prit fin. Ces récitations étaient bien supérieures aux capacités de M. Bailey, dans son état normal.

Les cachets appliqués sur les nœuds du lien du sac étant examinés furent trouvés intacts.

Quatrième Séance.

Même local, mercredi, 11 *mars,* 8 *heures du soir.*

Mêmes précautions. Le sensitif n'ayant pas bien dormi la nuit précédente par suite du mal de dents, le guide, Dr Whitcombe, nous dit que la séance serait nécessairement courte.

Le médium est visité par deux assistants et soigneusement attaché dans le sac. Le nœud est cacheté. Le médium passe aussitôt sous l'influence de l'Hindou. Un moment après, celui-ci dit qu'il a un autre moineau des jungles indiennes, un petit camarade pour le premier. Il ajoute aussi quelque chose, de sorte que ne comprenant pas bien. je m'avance pour prendre le moineau. « Non, dit-il, c'est pour la femme du moullah. » (La femme du révérend M. W.) « Mais, vous en voudriez un, peut-être ? — « Oui, très volontiers », répondis-je. « — Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt. Bien, moi, vous en apporter. Vous voyez. Mais éteignez la lumière, que nous fassions cela sans danger. » En rallumant, nous vîmes un petit oiseau, tacheté à la poitrine, semblable au premier apporté. Comme nous n'avions pas de cage, on le mit sous un chapeau. Le guide, qui semble s'intéresser à l'existence de l'oiseau, nous recommande de placer un crayon sous les bords du chapeau pour permettre l'accès de l'air. Puis il ajoute : « Maintenant éteignez, et moi vais chercher le vôtre. » Quelques secondes après, il dit : « Je l'ai ; rallumez. » Et le moineau était là. Je pris l'oiseau et l'enfermai sous un autre chapeau. (A la fin de la séance, la petite créature m'échappa et s'enfuit autour de la chambre, mais je la rattrapai). Elle gazouillait parfaitement bien.

La lumière fut de nouveau éteinte. Je demandai que quelque chose tombât avec bruit. Quelque chose tomba avec bruit. C'était une tablette d'argile avec une figure en bas-relief et une inscription cunéiforme autour de la figure. Pendant qu'il faisait encore sombre, et avant que nous eussions vu la tablette, le docteur Whitcombe dit que « c'était fâcheux que j'aie

demandé que la chose fut jetée avec bruit, car la tablette, qui était un objet rare, était brisée » et quand nous rallumâmes, nous la trouvâmes brisée.

CINQUIÈME SÉANCE

Même local. Vendredi 13 *mars.*

Après les précautions habituelles et préliminaires, le colonel B., un sceptique, mais un honnête sceptique, ayant fait partie des visiteurs du médium, le docteur Whitcombe prit possession de ce dernier. Il dit qu'il avait la tristesse d'annoncer que le père du médium, souffrant depuis quelque temps, devenait plus gravement atteint, et que cette séance serait probablement la dernière, parce que le médium ne pourrait rester plus longtemps à Sydney, à moins qu'une amélioration ne se produisît dans la santé de son père. Il dit aussi que les mauvaises nouvelles que le médium avait reçues, jointes à l'état accablant de la température (la nuit avait été étouffante et l'atmosphère chargée d'électricité) affaibliraient nécessairement les résultats psychiques ; toutefois ils feraient leur possible, en évitant tout ce qui pourrait nuire à la santé du médium.

L'Hindou prit possession. Il parla peu — par le fait il fut d'un calme inaccoutumé. — Il me semblait déprimé. Je lui demandai : « Pourriez-vous apporter un autre moineau indien ? » Il répondit : « Moi faire seulement ce soir ce que veut le docteur (le docteur spirituel Whitcombe). Mais en tous cas, à quoi bon apporter des oiseaux quand eux échappent ? » (Je dois dire ici que mon oiseau, que j'avais donné à une dame pour le mettre en cage, s'était envolé, et que les deux autres, donnés à Mme W., s'étaient également sauvés. Mais M. et Mme W. ne peuvent s'expliquer cette fuite, car les barreanx de la cage sont si rapprochés qu'à leur avis aucun oiseau ne peut s'échapper au travers. Un guide nous expliqua plus tard que les Hindous reprennent quelquefois les oiseaux d'une façon occulte, quand ils trouvent que par le changement de climat ou de vie ils sont exposés à périr.)

On éteint la lumière. Nous entendons un clapotement et dans l'obscurité le médium me tend ce qui me parut être un crabe. (C'en était un en effet.) Il ne me paraissait pas en vie. Je le gardai dans ma main jusqu'à ce que la lumière fut rallumée. Nous vîmes alors dans la main du médium ***un poisson vivant, petit requin à museau plat d'environ un pied et demi de long*** (1), et sur la table une quantité d'herbes marines, dont l'eau dégouttait à la moindre pression. Avant que la lumière fut allumée, le médium avait déjà fait ruisseler de l'eau sur ma main (2). Le requin mourut bientôt et resta flasque comme un poisson nouvellement mort.

(1) Si tout ce récit n'est pas un pur roman, ou si le médium n'a pas de compère, je demande quel apport plus convaincant on pourrait trouver ? (N. du trad.)

(2) S'il y a un compère, il me semble que ces opérations ne sont pas facilitées par l'obscurité, et qu'on devrait trouver sur le parquet, marqués par des flaques d'eau, des indices de compérage. (N. du trad.)

La lumière étant de nouveau éteinte, production de quelques pièces de monnaie ancienne.

Un assistant, M. W-s, homme intelligent, anciennement sceptique, admit alors l'intervention d'un pouvoir occulte. Il avait été l'un des visiteurs du médium. Il avait examiné la personne du médium et ses vêtements, *pouce par pouce*, avec le dernier soin et la plus extrême minutie. L'apport du poisson vivant décida la question en ce qui le concerne.

SÉANCE CHEZ MOI, A SYDNEY.

Lundi, 16 *mars,* 8 *h. du soir.*

La séance eut lieu dans une pièce inoccupée du second étage. La chambre était sans tapis et débarrassée de tout meubles, sauf les chaises nécessaires aux assistants — choisis par moi — au nombre de vingt. Plusieurs des assistants étaient des sceptiques. M. R., homme très fin et très intelligent, qui, comme moi, connaît toutes les fraudes que l'on emploie dans de telles occasions, m'aida à m'assurer de l'impossibilité d'être trompé par le médium.

(Admirez, spirites français, la prudence britannique qui empêche l'Anglais de se relâcher d'aucune mesure de précaution, malgré les remarquables preuves obtenues pendant les séances précédentes. Bien au contraire, on renforce les difficultés, parce qu'on sait que par là on augmente la lumière qui éclairera la vérité. — Admirez, Esprits français, ces Esprits anglais qui se prêtent à toutes ces exigences, sans parler de leur dignité offusquée, ni des conditions rendues impossibles, et sans reprocher aux investigateurs leur esprit froid, méthodique, scientifique, leur injurieuse et persistante incrédulité, et leurs procédés soupçonneux à l'égard de leur médium) (N. du trad.)

— Je dis « d'être trompé par le médium » parce que, pour convaincre les gens qui ne connaissent pas les assistants choisis par moi, il aurait fallu également, pour éviter tout compérage possible que *tous* les assistants fussent aussi visités. (Admirez l'exactitude scrupuleuse de l'Anglais.) Mais dans cette réunion composée de dames distinguées, bien connues pour leur sincérité et pour leur gravité dans les questions de vérité, et d'hommes honorables et de belle situation, venus en investigateurs sérieux, la proposition de fouilles générales eût été de nature offensante, capable de troubler l'harmonie nécessaire. En réalité, dans les circonstances présentes, une telle recherche était inutile, et je ne regarde pas l'absence de cette précaution comme du moindre poids contre la réalité des manifestations à cette séance. Toutefois, un autre jour, comme nous le verrons plus loin, je fis procéder à cette recherche.

Les précautions préparatoires prises par M. R. et par moi avaient été les suivantes : Nous avions vérifié qu'aucun objet n'était caché dans la cham-

bre. Nous avions couvert l'unique fenêtre de papier brun, pour éviter le vent. Nous avions placé les chaises et l'unique petite table à leur place. Nous avions mis sur la table un tapis noir et un éventail, demandé par le contrôle hindou, et nous avions fermé la porte. M. R. avait pris la clef et était parti. Il était 6 h. 30 du soir, et depuis ce moment jusqu'à celui de la séance, M. R. ne revint pas chez moi.

Comme il n'y avait qu'une seule clef, personne n'a pu ouvrir la porte en son absence. Si même il y avait eu une autre clef, on n'aurait pu s'en servir sans que je le susse. Moi-même je fus gardé à vue tout le temps par un autre assistant, M. K. (Ce dernier détail n'est-il pas magnifique ?) (N. du trad.)

(Le guide, Dr Whitcombe, m'avait conseillé précédemment de ne laisser pénétrer personne dans cette chambre après que nous l'eussions disposée et jusqu'au moment de la séance. Je compris l'importance de cette recommandation et agis en conséquence).

Le médium arriva à 7 h. 30. Il n'entra pas dans la chambre des séances, ni personne autre, jusqu'à ce que tous mes invités fussent arrivés ; alors nous entrâmes tous ensemble, conduisant le médium avec nous. M. R... ouvrit la porte.

Trois des assistants, dont le sceptique colonel R..., visitèrent complètement le médium, qui était alors sous l'influence du Dr Whitcombe. Ce guide indiquait lui-même des endroits omis dans les recherches et rendait les recherches plus scrupuleuses. On enleva au médium son habit, qui fut fouillé à part. On opéra des recherches minutieuses sur le médium, et, complètement convaincus que rien n'était caché sur sa personne et dans ses vêtements, les investigateurs se retirèrent. Cependant la porte était fermée et la clef conservée par un des assistants, M. R... Nous chantâmes un moment. Le médium fut influencé par l'Hindou qui nous dit d'éteindre. Peu après nous entendîmes un bruit métallique, on ralluma, et le médium nous donna de vieilles pièces de monnaie que l'Hindou qualifia encore de « monnaie de gens morts. » Le Dr Whitcombe nous expliqua ensuite qu'elles appartenaient à l'époque des Ptolémées. Il entra dans des détails particuliers sur chaque pièce.

On éteignit de nouveau et l'Hindou me dit : « Je vous ai promis un cylindre de Babylone (1). Voyez comme je l'ai rapidement. Allumez. » On

(1) Je crois utile d'expliquer ici que ces « cylindres » sont des pièces rares, qui ne se trouvent guère que dans les musées. Ce sont les anciens cachets dont se servaient les Chaldéens, de 700 à 300 ans avant Jésus-Christ, pour signer les actes importants. Chaque Chaldéen avait son cylindre qu'il tenait suspendu au cou et qui portait en creux des figures symboliques et une inscription en caractères cunéiformes.

(*Note du trad.*).

ralluma la lampe électrique et dans les mains du médium se trouvait un objet long, cylindrique, à plusieurs faces, ayant cinq à six pouces de long, dur et pesant en proportion de son volume. Le Dr Whitcombe nous expliqua la nature de ces cylindres, ou livres babyloniens, comme il les appelle. Il nous dit que pour cent tablettes d'argile qu'il trouvait, il ne trouvait pas plus de un ou deux de ces cylindres, qu'ils étaient rares, et de valeur au point de vue archéologique, etc., et que, dans une séance particulière, le Dr Robinson nous traduirait l'inscription de celui-ci.

Un autre guide hindou, Abdullah, prit alors possession, il nous dit quelques contes orientaux, chanta une curieuse chanson, probablement dans sa langue, après quoi le premier Hindou reprit l'influence, et dit qu'il nous avait encore apporté autre chose. Après rallumage nous vîmes un journal couvert de caractères étrangers. Il nous dit que c'était un journal arabe, de Turquie d'Asie, et se mit à en traduire des passages, relatifs à la peste, puis d'autres se rapportant à un impôt que le Sultan établissait sur les habitants. Il y était aussi question du prophète Mahomet et d'un temple profané, etc. Mais il nous dit que son directeur, le Dr Whitcombe, ne voulait pas nous laisser ce papier, parce qu'il avait trois semaines de date, et qu'on penserait qu'il avait été apporté par un bateau, d'une façon naturelle. Le colonel B... fit observer : « Mais il lui faudrait plus de trois semaines pour venir ici. » Le guide répondit que ce n'était pas sûr, qu'en tous cas le Docteur ne voulait pas qu'il reste. J'exprimai le vif désir de le garder. Il dit qu'il allait demander, mais que je pourrais peut-être être satisfait une autre fois. Nous n'avons plus revu ce journal, ce soir-là.

(Depuis j'ai reçu ce journal en pleine lumière, pendant que le médium était dans mon cabinet, sous l'influence de l'Hindou. Il était tombé sur mon lit. J'ai entendu un léger froissement comme celui que fait le papier. J'ai regardé et je l'ai vu. Le sensitif était assis à deux yards (mètres) de mon lit à ce moment).

La lumière étant éteinte, l'Hindou me chuchota qu'on allait matérialiser la main de ma mère. Je vis une main lumineuse en train de se former. Elle avança vers moi, s'éleva en glissant, et se posa quelques secondes sur ma tête. Je sentis distinctement la pression. Puis elle glissa, se posa sur la table et commença à se dématérialiser. Je la regardai pendant tout ce temps ; *en même temps, et d'après les indications du guide, je tenais les deux mains du médium.*

L'Hindou eut ensuite une conversation avec une des dames présentes, où, entre autres choses, il promit d'apporter à la prochaine séance une certaine pâtisserie faite dans l'Inde, et qu'il appelle « choupali » ou quelque chose d'approchant, puis la séance prit fin.

SIXIÈME SÉANCE

A Queen's Hall, Sydney, même appartement que précédemment.
Mardi, 17 mars, à 8 heures du soir.

La santé du père de M. Bailey s'étant améliorée, celui-ci décida de reste un jour ou deux de plus. Il ne me fut pas possible d'assister à cette séance. M. R... m'a aimablement envoyé le suivant compte rendu.

« La séance commença à 8 h. 10. La porte est fermée comme d'habitude, la clef est dans ma poche. M. X... qui ne pouvait assister au commencement de la séance, avait demandé à être admis plus tard Le médium fut influencé presque immédiatement par l'Hindou, qui me demanda un morceau de papier et un crayon pour faire quelque production de magie indoue. On lui donna une feuille de papier blanc de 7×8 pouces. Il se mit à la déchirer de façon à lui donner la forme d'un crâne humain. Avec le crayon il marqua les contours des cavités oculaires, du nez et de la bouche. On lui donna ensuite un carton à abat-jour qui était dans la chambre, et il disposa le tapis noir qui était sur la table, à l'intérieur, et plaça la feuille de papier au fond. On éteignit la lampe. On remarqua *de suite* qu'une certaine clarté venait du carton qui contenait le crâne en papier. Cette clarté grandit et quelques minutes après le guide Hindou nous dit qu'il était prêt à nous montrer des illusions magiques. Il prit l'abat-jour contenant le drap noir et le crâne en papier et le fit circuler autour du cercle en le montrant à chacun de nous. Une dame en l'apercevant se trouva mal et dut sortir. On vit alors que cette simple feuille de papier était devenue un objet lumineux semblable à un crâne humain. On l'approcha tout près de chaque assistant qui le vit bien distinctement. Il était impossible que ce fut le résultat d'un enduit phosphorescent sur le papier, car jusqu'au moment où le papier fut placé dans l'abat-jour la chambre avait été éclairée et on aurait vu toute espèce de manipulation. Je viens de dire que c'est *aussitôt* que la lampe a été éteinte que l'éclairage du papier placé dans l'abat-jour s'est produit. L'Hindou dit qu'il ne continuerait pas les illusions qui peuvent se faire avec cette feuille de papier à cause de l'évanouissement d'une spectatrice. Il dit que sans cet incident le papier aurait quitté l'abat-jour et qu'on aurait vu le crâne flotter dans la chambre.

Peu après nous entendîmes comme un bruit de gravier tombant sur la table, et le guide informa M. R... qu'il avait de l'or provenant d'une mine, et que c'était pour M. X... et M. R..., d'après ce que disait le docteur (Dr Whitcombe). Il expliqua que ce qui était sur la table n'était pas de l'or pur, mais contenait de l'or. « Le docteur, dit-il, appelle cela d'un nom que je ne peux pas dire. » — « Des alluvions » dit M. R... « Ah ! oui, c'est cela. alluvions, il dit. Le docteur va venir et vous expliquera tout cela. »

L'influence changea, et le Dr Whitcombe prit possession du médium. « Ce minerai, dit-il, provieut d'un gîte excessivement aurifère. La mine n'a pas encore été entamée, mais si on le faisait on obtiendrait de beaux résultats. Le spécimen que nous avons ici contient de l'or, mais en petite proportion. Il a été pris tout à fait à la surface, par notre ami indien. Demain, M. R..., je vous donnerai une séance particulière ainsi qu'à M. X..., et je vous dirai où se trouve cette mine. Je peux dire aux amis qui sont ici que nous autres, Esprits, nous assistons parfois ceux qui sont incarnés, et que nous les mettons en bonne voie pour devenir riches, quand nous savons qu'il sera fait bon usage de la richesse, et qu'elle servira à l'avancement des sciences et au bien de l'humanité. »

L'influence fut alors reprise par l'Hindou. Peu après nous entendions quelque chose de mou tomber sur la table. L'Hindou se mit à rire et dit qu'il avait le « Chapouti » (le gâteau) qu'il avait promis d'apporter. « C'est un gâteau indien, dit-il, et il arrive de l'Inde à l'instant. Le cuisinier qui l'a fait venait de le mettre au four qnand je le lui ai pris. »

Nous le tâtâmes. *Il était encore chaud!*

A ce moment M. X... arrivait, et je l'admis dans le cercle. Mais le médium avait déjà repris conscience.

Je dois mentionner que pendant cette séance plusieurs autres Esprits se présentèrent et ne restèrent chacun que peu de temps. L'un était un « Cockney » (un badaud); un autre une très vieille femme venue pour Mme ..... (la dame qui s'était évanouie). Cette personne était très âgée et très faible, et pendant son influence le médium tomba en défaillance, on le remit en lui faisant boire de l'eau. Puis un Esprit s'annonça comme un Irlandais venu pour M. X..., et parut très désappointé de voir qu'il n'était pas encore arrivé. Il nous dit qu'il s'appelait Flynn. »

— Nous tiendrons nos lecteurs au courant des autres manifestations qui pourraient se produire dans ce remarquable cercle. Nous ne voyons que deux objections à faire : la première vient de la grande distance qui nous sépare du lieu des séances. Néanmoins, si un sceptique ayant des relations avec l'Australie voulait prendre des informations, et ne pas se borner à un simple haussement d'épaules, il semble que la chose en vaudrait la peine. La seconde objection vient de ce que le signataire du procès-verbal ne donne pas les noms en entier, et se contente de donner des initiales. C'est un fait qui ne doit pas surprendre ceux qui se moquent des Spirites. On n'aime pas à être ridiculisé. Mais si l'on désire confondre de pauvres cerveaux crédules, capables d'avaler des récits de la nature de celui qui précède, ce n'est pas tout à fait impossible, puisque, à défaut du nom entier on a l'adresse *très complète* à Sidney. Il suffit d'un correspondant complaisant dans cette ville. Avec les relations commerciales de nos jours cela se trouve aisément.

Le traducteur : G. BÉRA.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XV

Je vais vous raconter le roman de deux âmes. Puisse-t-il vous causer en le lisant chers lecteurs le plaisir que j'éprouve à l'écrire. En parcourant sur des pages jaunies les notes éparses semées de temps en temps sur le chemin de mon passé, notes concernant deux amis que vous connaîtrez et aimerez, lecteurs, je me suis demandé s'il ne valait pas mieux laisser dans l'ombre ces souvenirs non encore effacés; puis, je me disais que cette histoire n'étant pas la mienne je ferais mieux sans doute de replacer ces vieux feuillets sous l'enveloppe de la discrétion, dans le tiroir de l'oubli.

Mais comme j'avais rempli un certain rôle dans les premières scènes bien lointaines de ce roman, enfin, l'amitié de mes héros m'ayant par les lèvres et la plume fait connaître les dernières, je crois pouvoir exhumer cette nouvelle de mes Vieilles Notes, certain de n'être désagréable ni aux lecteurs qui voudront bien les parcourir, ni à celle dont le souvenir m'est resté cher par l'affection qu'elle m'accorda. Je devine qu'elle me pardonnera d'avoir osé faire un ou deux articles sur elle qui vit loin du monde bruyant sous le beau ciel du Midi.

Lorsque ces pages passeront sous ses yeux, elle y retrouvera l'assurance d'une amitié respectueuse que le temps n'a point amoindrie, et s'il arrive qu'une larme mouille sa paupière au souvenir de celui dont elle relira le nom à chaque page, son cœur que je connais ne saura me blâmer d'avoir fait revivre quelques instants une image aimée.

L'émotion réveillée en son âme si tendre sera mon meilleur avocat, et sa bonté achèvera de gagner la cause de l'indiscret écrivain.

— Puisse ma plume retracer fidèlement deux caractères aimables, peindre deux cœurs dont toute l'affection l'un pour l'autre, restée pure et chaste n'a cessé de reposer sur une estime réciproque profonde et sur leur ferme croyance en les promesses idéales du spiritisme dont ils furent tous les deux des adeptes convaincus.

Au moment de commencer mon récit, je vois qu'il me faut regarder bien loin dans mon passé, et je fais des réflexions que ma philosophie rêveuse ne peut s'empêcher de traduire... Avec quelle rapidité s'enfuit le temps! Comme il emporte l'esquif léger sur lequel nous descendons le fleuve accidenté de la vie! Est-il vrai que depuis lors plus du quart de siècle se soit fondu dans l'éternité.

Quand le conteur qui voit ses cheveux blanchir — si le vent ne les a pas

emportés — regarde derrière lui dans son passé, il le fait sans effroi quel que soit le ciel qui le recouvre; les orages sont finis, le tonnerre s'est apaisé sur ce tableau plus ou moins sombre, le penseur déploie largement ses ailes et s'enfonce bien loin, sans hésiter, dans un vol rapide. Mais au seuil de l'avenir, l'imagination s'effraie et replie ses ailes, nous n'osons point ouvrir les yeux sur l'horizon qu'il nous reste à parcourir; l'espérance chancelle, nous avons peur d'apercevoir le précipice... Est-il loin encore ?... Est-il sous nos pas, nous ne voulons pas savoir.

Après la cinquantaine on se complaît dans le passé, on a peur de l'avenir.

En 1876, vous voyez qu'il y a longtemps, je fus appelé un beau matin par mon colonel qui me communiqua un avis du ministère de la marine, lui ordonnant de me délivrer ma feuille de route pour le Sénégal où je devais continuer mes services, comme capitaine. J'allais pour la cinquième fois quitter la France et je le faisais avec cette belle insouciance qui devient le fond du caractère du navigateur et du soldat de marine.

Je quittais sans regret ma garnison de Cherbourg, disant au revoir aux camarades du régiment — on ne se dit jamais adieu dans la marine, mais toujours : au revoir ! On se rencontre à Paris, sur les boulevards... Tiens X, où vas-tu ? — Au Tonkin, et toi Z ? Je pars pour les Antilles. — Bonne chance et au revoir ! et les deux camarades se serrent la main, chacun partant sans se retourner ni se demander s'ils se reverront jamais — J'avais passé quelques jours à Paris, les délais réglementaires, le temps de bien embrasser ma mère, fille de soldat breton, dont le cœur très viril surmontait courageusement sa peine et prenait avec philosophie ces séparations assez longues auxquelles il avait bien fallu se faire, habituée qu'elle était par mes campagnes passées, préparée de même pour celles de l'avenir.

La veille de mon embarquement qui devait avoir lieu à Bordeaux, j'arrivais dans la belle cité girondine avec la même tranquillité d'esprit qui présida à tous mes voyages, avec l'esprit léger de l'homme qui sait pouvoir compter sur sa bonne étoile.

Que dire de ces soirées qui précèdent l'embarquement ? Vous laisserai-je croire que ce sont des veillées d'armes, oh non !

A l'hôtel où j'étais descendu, j'avais trouvé deux officiers de vaisseau, un lieutenant de spahis sénégalais, La Hubardière, puis Guillart et de Surgy, capitaines d'artillerie de marine, vieux camarades en la compagnie joyeuse desquels j'avais couru les cafés concerts et cueilli un dernier bouquet de baisers sur les joues roses blanches ou brunes des bonnes filles de France.

Le lendemain, par un radieux après-midi de printemps, le 1er avril, disent mes vieilles notes, j'avais expédié ma malle et ma cantine par l'omnibus de l'hôtel au quai de Bacalan, où nous attendait, se balançant vis-à-vis des Docks et des hangars des Messageries, le petit vapeur qui devait recevoir les

passagers et les bagages, afin de leur faire descendre la Gironde jusqu'à Pauillac, où le transbordement aurait lieu sur le Transatlantique *Equateur*.

Puis, doucement, en flânant, léger d'allures et de soucis sous un doux rayon de soleil encore français, je m'étais acheminé en fumant un cigare vers le vapeur dont la sirène aux cris stridents m'avertissait en hurlant que je n'avais plus que deux ou trois quarts d'heure à fouler le sol de la terre natale.

Et je songeais, malgré moi, à tous ceux que j'y laissais — les reverrai-je tous? — aux deux ans d'absence que j'allais vivre là-bas, sur la terre africaine, aux épreuves qui m'y attendaient, aux marches dans le sable aride sous un soleil torride — à la soif cruelle que tous connaissent dès que les expéditions commencent — à la fièvre jaune impitoyable et aux combats inévitables... enfin à tout ce que tant de camarades m'avaient raconté du pays noir, et, souriant, je me disais que ceux-là en étaient revenus et que si j'avais bien des raisons mauvaises pour y rester, j'en avais quelques bonnes pour me persuader qu'on en revient... J'approchais de la cale de Bacalan, où je distinguais le vapeur impatient de me happer, lorsque d'une voiture de place qui emportait plusieurs officiers se rendant à bord, j'entendis l'un d'eux m'interpeller joyeusement — Dauvil! — Sagrin! — Par quel hasard? Le véhicule s'arrête, mon ami saute à terre et m'ouvre ses bras; nous nous étreignons — Tu t'embarques? — Oui, et toi? — Egalement je vais au Sénégal au 1er tirailleurs — Quelle chance de nous retrouver et de servir encore une fois ensemble.

Le capitaine Sagrin, âgé de 32 à 33 ans, était un vieux camarade, un vrai frère d'armes à qui me liaient de bons souvenirs. Nous avions fait ensemble le tour du monde sur les frégates à voiles *Sibylle* et *Néréide*, nous avions passé deux ans en Calédonie et *bouclé la boucle* par le Cap Horn, après nous être arrêtés ensemble vingt jours à Tahiti où la *Néréide* avait dû réparer une avarie à son gouvernail et consolider une partie de sa mâture.

- Tahiti! Le souvenir que je relis de cette délicieuse relâche est si gai, si frais, si jeune que je ne résiste pas au plaisir d'en copier dix lignes à cause de Sagrin. — « Oh! les folles nuits dans ce coin du paradis de Mahomet — oh les rires joyeux! Dame, nous étions sous-lieutenants et nous avions vingt-cinq ans. Tous les soirs, Sagrin qui avait trouvé une guitare chez un camarade en garnison à Papeete, moi qui ne naviguais jamais sans ma flûte, et un boute-entrain nommé de la Contrie, commis de marine qui battait du tambourin comme un canaque, nous donnions avec ou sans la lune, qu'on remplaçait par des lampions, des concerts très acceptables vu la latitude et la longitude.

Les *himénés*, chœurs des chanteuses et toutes les filles des districts de Papeete et de Paré y Papaoa, accouraient pour danser la *oupa oupa* et chanter

leurs himénés si bien d'accord, d'une voix charmante, dans cette langue tahitienne si harmonieuse. Les belles Canaques vêtues de longues robes flottantes, à la chevelure dénouée, exhalant le parfum enivrant du *monoï* et ornée d'une ou deux fleurs attachées avec art, nous attendaient dans le palais de la vieille reine Pomaré qui adorait entendre chanter ses femmes. Son époux Arii Phaïté, et son fils Joinville (nommé ainsi, dit la chronique, parce que le prince de Joinville passant à Tahiti alors que Pomaré était jeune et belle, lui avait laissé ce royal et vivant souvenir) assistaient à nos bals en plein air sous les manguiers, les palmiers, les tamarins et les flamboyans qui ombragaient délicieusement la demeure de la vieille Reine. Les Tapouni, les Rouretia, les Fatina, les Otali dansaient là jusqu'à une heure du matin avec les officiers de la frégate et de la garnison à qui elles donnaient ensuite l'hospitalité sous leurs paillottes en feuilles de moufla et de pandanus.. Et le jour du départ toutes ces filles étaient à la mer nageant autour du bâtiment, interpellant chaque officier par son nom : *Ya horana-Atia.* «Bonjour, adieu, n'oublie pas Raïta — pense toujours à Tapouni ! Il me souvient d'un joli garçon blond, enseigne de la marine suédoise, Axel de Dalman, que la frégate allait rapatrier après deux ans qu'il avait passés au service de la France sur le *Chevert* et qui pleurait comme un grand enfant en regardant une de ces naïades au beau corps couleur de cuivre, qui pleurait aussi, la pauvrette, en criant : Atia, Atia Axel, oublie pas Nuria ».

Ai-je eu tort de recopier ce passage pris dans ces feuillets anciens encore parfumés de jeunesse et comme exhalant un relent de fleurs tahitiennes... Peut-être, mais pardonnez-moi, madame, je les puis relire ces vieilles pages, mais, hélas, je ne les revivrai jamais plus !

Rentrés en France au commencement de l'année terrible, Sagrin et moi prenions part comme lieutenants à notre stupide guerre contre l'Allemagne ; nous étions à Bazeilles où ni l'un ni l'autre ne fûmes blessés quand tant de nos camarades et de nos marsouins jonchèrent le village et la plaine de leurs cadavres. Faits prisonniers par les Bavarois de von der Than le 1er septembre nous fûmes emmenés en captivité, lui à Cologne, moi à Magdebourg ; nous ne nous étions point revus depuis. On comprendra donc avec quelle émotion Sagrin et moi nous nous retrouvions sur les quais de Bordeaux tout joyeux de courir ensemble une bordée d'une dizaine de jours vers la côte ouest d'Afrique.

Jacques Sagrin possédait l'un des plus heureux caractères que j'aie rencontrés, et je crois bien ne l'avoir jamais vu morose, quoi qu'il lui fût arrivé. Son tempérament d'artiste m'avait attiré par affinité de goûts et de sentiments dès notre première rencontre. Au physique c'était un grand garçon mince, souple, adroit, vigoureux, infatigable. On ne pouvait dire de lui qu'il fût un bel homme, mais un de ses colonels l'avait noté : beau soldat. Au

moral, plein de droiture et de franchise, d'une éducation parfaite, il était mondain à l'occasion, il passait pour un homme à bonnes fortunes, mais il n'afficha jamais une maîtresse et je crois que ses ailes de papillon l'attiraient vers toutes les fleurs dont il aimait à butiner le parfum.

Enfin son regard bien loyal, sa chevelure abondante d'un châtain très foncé, toujours peignée en coup de vent, son sourire bon et bienveillant, une fine moustache ombrageant des lèvres plutôt sensuelles, tout, en un mot, se réunissait en mon ami Sagrin pour en faire un être sympathique. Ses modestes talents de dessinateur et de musicien lui aidaient à remplir agréablement ses loisirs et sa voix assez mélodieuse plaisait à entendre, et je me souviens avec plaisir de nos soirées à Nouméa et à bord où, s'accompagnant de la guitare, il nous disait de jolies chansons dont quelques-unes inédites, sans nom d'auteur, d'une facture poétique assez originale, pouvaient bien être de sa composition.

Sagrin était un bon soldat, aimant son métier sans chauvinisme et remplissant son devoir exactement. Toutefois quelques actes d'indépendance native lui avaient attiré deux ou trois fois des arrêts qu'il ne regrettait pas et qui ne diminuaient en rien la sympathie qu'il imposait à ses chefs. Enfin très aimé de ses camarades, je le vis toujours adoré de ses hommes qu'il aurait conduits au bout du monde.

En politique il prétendait qu'un soldat doit avoir pour devise : « La patrie avant tout », et en religion il nous avait quelquefois parlé au Mess de son admiration pour la doctrine spirite et avait même fait acheter pour la Bibliothèque du régiment les ouvrages d'Allan Kardec.

Tel est le portrait de mon camarade Sagrin. S'il est flatté — hélas, il ne le saura pas — c'est que les couleurs un peu vives dont je me suis plu à le peindre sont restées fraîches sur la palette de l'ami qui le regrette.

Tout à la joie de nous être retrouvés, nous allions à petits pas vers la Cale de Bacalan, causant bruyamment, gaîment, en approchant du petit vapeur ; il me disait qu'il arrivait de Toulon et que sa dernière colonie avait été le Tonkin.

Nous trouvâmes à l'appontement le commandant d'artillerie Jeffroy, mon lieutenant Maurer, arrivé de l'île d'Oleron avec sa femme et sa fille, mon sous-lieutenant Morelli, bon soldat Corse comme ils le sont tous, et le lieutenant de Craverse, fils d'un officier général, et qui devait finir tragiquement à Gorée. A l'écart un groupe de cinq ou six dames, qui semblaient étreintes par la tristesse, fille de la séparation, attira notre attention. Devaient-elles s'embarquer toutes ? Venaient-elles seulement dire adieu à l'un de nos camarades ?

C'est ce que la sirène se chargea de nous apprendre en lançant son dernier cri déchirant qui annonçait que l'instant du départ était venu. Chacun gagna

la passerelle et tout le monde descendit à bord. Les caisses, les malles, tous les colis mis pêle-mêle sur le pont, chacun des passagers chercha une place pour la traversée de deux heures que dure le voyage de Bordeaux à Pauillac. La passerelle tirée sur le quai, les amarres larguées, la machine commença, à faire entendre son balancement régulier et accéléré qui rappelle un métronome passant du piano à l'allegro. Un jet de vapeur, un coup de sifflet traduisant notre adieu au rivage de la patrie et nous quittions les quais, nous étions en route vers l'Océan.

J'étais assis sur une caisse non loin de Sagrin qui, silencieux, regardait fuir la ville, les quinconces, les quais Saint-Jean, la Bastide et successivement toutes les terres basses et riches du Médoc et du Bordelais. Nous avons dépassé le bec d'Ambèze, nous voici en pleine Gironde où les eaux sont profondes et terreuses.

Je fumais sans rien dire, jetant les yeux tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Sagrin, lui, semblait intrigué par les dames réunies et laissant couler leurs larmes. Il avait remarqué qu'aucune n'avait adressé la parole à un officier passager. Ces dames, je les vois encore et si leurs physionomies sont restées présentes à ma mémoire, c'est à Sagrin que je le dois, à cause de toutes les observations qu'il faisait en les étudiant, sans quoi je ne me fusse point préoccupé d'elles. Une assez jolie dame blonde à l'embonpoint engageant fut la première que mon voisin observateur me signala. Celle-là ne s'embarquera pas avec nous, me dit Sagrin, sa toilette est celle de la promenade, non celle d'une dame qui part en lointain pays. Une seconde dame, élancée, très brune, au type créole espagnol, ne devait pas quitter le vapeur, non plus qu'une jeune fille blonde qui semblait sa fille et à qui elle avait dit : « Anna, rappelle-moi cette commission de Thérèse dès notre retour à Bordeaux. — Tu procèdes par extinction, lui dis-je de 5 reste 2. Ces deux-là partent-elles ? — Attends un peu. — Mais qui te dit que les cinq dames ne viennent pas dire adieu à quelque passager ou passagère déjà rendue à bord de l'*Equateur* ? — Impossible cela. — Pourquoi ?

— La raison est bien simple, naïf Léopold, elles avaient le temps d'arriver à Pauillac pour sangloter. — Très judicieux Jacques. — Continue ton expertise. Des deux dames désignées comme pouvant seules s'embarquer avec nous, l'une petite et mince avec des yeux noirs et des cheveux d'Andalouse, semblait éprouver une douleur profonde en tenant la main de la dernière qu'elle avait appelée Thérèse. — Tu as l'ouïe d'un Peau-Rouge, mon cher Jacques, car depuis le départ, le bruit de la machine me rend sourd.

Au bout de quelques instants : Je sais tout me dit Sagrin, cette petite Andalouse reste, elle est la sœur de celle qui a nom Thérèse et qui part seule avec nous. — A quoi as-tu vu cela, lynx subtil, homme pâle ? — Je n'ai pas vu, j'ai entendu : Ma chère Héloïse, a dit celle que j'appellerais reste, excès

ou différence, ma soustraction términée, si nous ne savions qu'elle porte le nom charmant de Thérèse.

« Ma chère Héloïse, console notre pauvre maman, dis-lui de se bien soigner en attendant mon retour, et ne change rien à notre vieux nid tant regretté. »

Ayant soulevé la voilette qui obscurcissait son visage « notre passagère » laissa tomber sur Sagrin le regard de deux beaux yeux noirs rougis par les larmes. — Oui, c'est bien elle qui part, et elle seule ; tu verras si je me suis trompé, ajouta Jacques ; malgré sa douleur, elle a de la présence d'esprit car elle a jeté un regard sur toutes ces malles portant les initiales T. B. de plus, elle a pris des mains de sa sœur Héloïse un trousseau de clés qu'elle a mis avec beaucoup d'attention dans la sacoche qui pend à sa ceinture. Donc, c'est notre navigatrice.

— Bravo, Jacques, quel fin détective tu aurais fait. Tu as peut-être manqué ta vocation, tu as encore le temps de retourner à terre pour aller offrir tes services à M. Lecoq... Sais-tu que ta « navigatrice » est jolie, Sagrin. — Prends garde à toi. Sagrin songeait... il me semble avoir déjà vu cette femme, me dit-il. — Tu auras tout le temps de lui demander où, répondis-je en riant.

Pendant notre entretien le temps avait passé, et, sans nous en douter, nous arrivions à Pauillac où nous apercevions « l'Equateur » beau paquebot qui nous attendait, dressant dans le ciel sa fine mâture et sa haute cheminée et découpant sur l'horizon les gracieuses lignes de sa coque d'acier. Encore quelques minutes, et nous serions arrivés... J'avoue que j'étais intrigué et voulais voir si Sagrin ne s'était pas trompé.

Tous les passagers s'agitaient cherchant leurs bagages. J'avais accroché mon sabre et rejoint mes camarades pour monter à bord du paquebot que nous allions accoster. — Après avoir dit adieu à sa sœur et aux dames qui l'avaient accompagnée et qui allaient retourner à Bordeaux, la voyageuse isolée toute tremblante et les yeux obscurcis par les larmes n'osait, son tour venu, franchir la large planche qui donnait accès du petit vapeur dans le transatlantique. — Un léger mouvement de clapotis lui causait un peu d'effroi et ses yeux semblaient chercher quelqu'un pour l'encourager. — Je vis alors Sagrin s'approcher d'elle, et lui offrir obligeamment son bras et ses services. Je reconnus bien là mon chevalier français. — La passagère, que je n'ose encore qualifier, s'appuya avec simplicité sur mon ami et, rassurée, le remercia d'un sourire. Une fois qu'il l'eût, à bord, accompagnée à sa cabine, il prit soin de lui faire parvenir tous ses bagages. — Elle s'enferma et ce premier soir nous ne revîmes pas « notre passagère ».

Lorsque mon ami et moi nous eûmes pris possession de notre cabine partagée avec le docteur Lequillien, qui allait aussi au Sénégal, on nous prévint qu'on allait dîner avant le départ.

La salle à manger, très vaste sur « l'Equateur » était située sur le pont, à l'arrière et contenait deux longues files de tables. De nombreux passagers, arrivés à bord depuis le matin, étaient déjà installés et garnissaient une table et la moitié de l'autre. A part les officiers et employés destinés au Sénégal, et qui devaient débarquer à Dakar, les autres voyageurs se rendaient à Lisbonne, à la Plata, au Brésil et aux Antilles.

Vers la fin du repas des coups de sifflet, quelques commandements discrets, le bruit des fortes amarres ou aussières tombant à la mer, puis le va-et-vient des pistons et le balancement de la machine indiquant la mise en marche et le départ du paquebot, les passagers sortirent de la salle à manger et se répandirent sur le pont pour voir fuir les côtes de France.

Appuyés sur le bastingage, Sagrin et moi songions, sans rien dire, en fumant; la nuit n'était pas arrivée, et nous pouvions encore apercevoir à terre les villages où commençaient à s'allumer les feux du soir. En avançant vers l'Océan, les lames devenaient plus longues et l'Equateur manifestait un léger roulis ; des mouettes passaient nombreuses au-dessus de nous.

O mouettes, charmants oiseaux
Hôtes légers de l'onde amère,
Volez, volez jusqu'aux coteaux
Où me pleure ma vieille mère.

fredonnait Sagrin en suivant des yeux le vol rapide des messagères du marin.

Ce refrain de Bretagne mit, malgré moi, quelque tristesse en mon âme, et notre paquebot mettait « le nez dans la plume » aux approches du brillant feu de Cordouan, que j'étais encore accoudé sur le bastingage faisant, en vieux marsouin aguerri, peu attention au roulis ni au tangage qui, la fraîcheur de la nuit se faisant sentir, avaient fait rentrer tous les passagers dans leurs cabines. — Si nous allions mesurer nos couchett es, Sagrin... A quoi penses-tu... ou plutôt à qui ? — A notre passagère.

Le lendemain matin de bonne heure, un beau soleil mit tous les passagers sur le pont, la mer, d'un bleu d'azur foncé, était splendide, à peine une brise légère faisait-elle briller quelques perles au sommet des lames. Nous étions cependant en plein golfe de Gascogne, où la mer est si souvent boudeuse et méchante, filant vent arrière vers la côte espagnole. Le lavage du pont terminé, la toilette des passagers faite, chacun cherche des yeux les visages des connaissances nouvelles, les camarades déjà reconnus, on s'aborde, on cause et, deux jours après le départ, on connaît au moins de vue tous les passagers avec leurs destinations. — Après le déjeuner, on se connaît presque, et le soir, le dîner terminé, on a fait choix de ses amis et l'on forme déjà sur le pont des groupes de causeurs marchant ou s'allon-

geant dans ces confortables rocking-chairs en rotin ou en toile à voile dans lesquels les dames et les messieurs délicats luttent plus aisément contre les effets de la mer.

En entrant au salon pour déjeuner, mon ami et moi aperçûmes « notre passagère » que nous saluâmes et qui nous répondit par un sourire discret et affable. Après le café, Sagrin qui par ses amabilités de la veille, avait acquis des droits à plus de familiarité, s'approcha d'elle, la casquette à la main et lui demanda respectueusement de ses nouvelles. — Je la vis lui tendre ses doigts gantés et l'entendis le remercier en quelques paroles aimables, dites avec l'accent bordelais, agréable à la condition de sortir de jolies lèvres : c'était le cas chez notre passagère. Je les laissai en tête à tête et sortis pour étudier sur le pont les têtes des passagers.—Le maître d'hôtel m'avait appris que nous étions 76 passagers aux premières et secondes réunies, et que nous en recevrions d'autres en Espagne et à Lisbonne. — Un charmant garçon nommé Thorel, qui faisait tous les ans deux voyages à la Plata, au Brésil et aux Antilles, pour le commerce des pierres précieuses, me fut présenté par Maurer et nous eûmes tôt fait connaissance.

Passager habituel de « l'Equateur, » il connaissait l'Etat major et s'était fait l'ami de l'agent des Postes, du commissaire et du docteur à qui il me présenta tour à tour. — « Buenos dias senor doctor, como esta usted hoy ? — Muy bien amigo Thorello, gracias, y usted ».

Bonjour Monsieur le docteur, comment êtes-vous aujourd'hui ?

— Très bien, ami Thorel, merci et vous.

— Ce Thorel était un polyglotte accompli, parlant très naturellement l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et l'italien, ce qui lui était indispensable pour ses relations commerciales.

— Le commissaire était un beau garçon qui nous mit discrètement au courant de la liste des passagers. — J'appris par lui que notre belle inconnue se nommait Mme Berthon et qu'elle se rendait à Montevideo. — Il nous désigna une belle, grande et opulente femme brune au teint pâli par la poudre de riz : c'était la Gavotti, la célèbre prima dona du grand théâtre de la Scala de Milan, qui allait porter sa splendide voix de contralto et sa belle personne au Brésil. — Cette dame assez laide malgré ses beaux yeux est, nous dit le commissaire, Mme Thoulé qui va rejoindre à Saint-Louis son mari, chef du génie du Sénégal ; la demoiselle brune avec qui elle s'entretient se rend comme institutrice à la Plata. — Très mignonne l'institutrice, commissaire... Savez-vous si l'on pourrait lui demander quelques leçons à bord ? A l'heure du déjeuner qui sonnait, je connaissais nos passagers, riches et pauvres, mariés et célibataires... Sagrin vint à moi tout radieux. — Tu sais que notre passagère est tout simplement ravissante me dit-il. — Cela se voit sur ton visage, lui répondis-je. — Tu me présenteras à

Mme Berthon, et moi je te présenterai à une gracieuse institutrice, cette jolie fille que tu vois là-bas — dès que je la connaîtrai — et tout me permet d'augurer, mon cher Jacques, qu'avec ce ciel bleu, cette mer calme et tous ces yeux si beaux, nous ferons une traversée délicieuse.

(*A suivre*). LÉOPOLD DAUVIL.

ÉTUDE SUR LES MATÉRIALISATIONS D'ESPRITS (1)

Les phénomènes d'apparition et de matérialisation sont de ceux qui impressionnent le plus vivement les expérimentateurs. Dans les manifestations de la table, de l'écriture, de l'incorporation, l'esprit agit au moyen d'objets matériels ou d'organismes étrangers. Ici, nous allons le voir directement à l'œuvre. Sachant que, parmi les preuves de sa survivance, il n'en est pas de plus puissante que sa réapparition sous la forme humaine, celle de sa vie terrestre, l'esprit va travailler à reconstituer cette forme au moyen des éléments fluidiques et de la force vitale empruntés aux assistants.

Dans certaines séances, en présence de médiums doués d'une force psychique considérable, on voit se former des mains, des visages, des bustes et même des corps entiers, ayant toutes les apparences de la vie : chaleur, mouvement, tangibilité. Ces mains vous touchent, vous caressent ou vous frappent ; elles déplacent des objets et font résonner des instruments de musique ; ces visages s'animent et parlent ; ces corps se déplacent, circulent au milieu des assistants. Vous pouvez les saisir, les palper ; puis, ils s'évanouissent tout à coup, passant de l'état solide à l'état fluide après une durée éphémère.

De même que les phénomènes d'incorporation nous initient aux lois profondes de la psychologie, la reconstitution des formes d'esprits nous familiarise avec les états les moins connus de la matière. En nous montrant quelle action la volonté peut exercer sur les impondérables, elle nous fera toucher aux secrets les plus intimes de la création ou, plutôt, du renouvellement éternel de l'univers.

Nous savons que le fluide universel ou fluide cosmique éthéré représente l'état le plus simple de la matière ; sa subtilité est telle qu'il échappe à toute analyse. Et cependant c'est de ce fluide que procèdent, par des condensations graduées, tous les corps solides et lourds qui constituent le fond de la matière terrestre. Ces corps ne sont pas aussi denses, aussi compactes qu'ils le paraissent. Ils sont traversés avec la plus grande facilité par les fluides, aussi bien que par les esprits eux-mêmes. Ceux-ci, par la concentration de leur volonté, aidés de la force psychique, peuvent les désagréger, en dissocier

(1) Extrait du nouvel ouvrage de M. Léon Denis : *Dans l'Invisible. Spiritisme et Médiumnité*. Traité de spiritisme expérimental, 2 fr. 50.

les éléments, les ramener à l'état fluide, puis les déplacer et les reconstituer dans leur premier état. C'est ainsi que s'explique le phénomène des apports.

Parcourant ses degrés successifs de raréfaction, la matière passe du solide au liquide puis à l'état gazeux et à l'état fluide. Les corps les plus durs peuvent ainsi retourner à l'état invisible et éthéré. En sens inverse, le fluide le plus subtil peut se changer, graduellement, en corps opaques et tangibles. Toute la nature nous montre l'enchaînement des transformations qui conduisent la matière, de l'éther le plus pur à l'état physique le plus grossier.

A mesure qu'elle se raréfie et devient plus subtile, la matière acquiert des propriétés nouvelles, des forces d'une intensité croissante. Les explosifs, les radiations de certaines substances, la puissance de pénétration des rayons cathodiques, l'action à grande distance des ondes hertziennes nous en fournissent des exemples.

Par eux, nous sommes amenés à considérer l'éther cosmique comme le milieu où la matière et l'énergie se confondent, comme le grand foyer des activités dynamiques, la source des forces inépuisables que dirige la volonté divine et d'où s'épandent en ondes incessantes les harmonies de la vie et de la pensée éternelle.

Eh bien — et ici la question va prendre une ampleur inattendue — l'action exercée par la puissance créatrice sur le fluide universel pour enfanter des systèmes de mondes, nous allons la retrouver sur un plan plus modeste, mais soumise à des lois identiques, dans l'action de l'esprit reconstituant les formes passagères qui établiront, aux yeux des hommes, son existence et son identité.

Les mêmes nébulosités, agrégats de matière cosmique condensée, germes de mondes, que nos télescopes nous montrent au fond des espaces, vont apparaître dans la première phase des matérialisations d'esprits.

C'est ainsi que l'expérimentation spirite aboutit aux plus vastes conséquences et que l'action de l'esprit sur la matière peut nous faire comprendre de quelle façon s'élaborent les astres et se déroule l'œuvre gigantesque du Cosmos.

Dans la plupart des séances, on distingue d'abord des amas nébuleux en forme d'œuf, puis des traînées fluidiques brillantes qui se détachent, soit des murs et des parquets, soit des personnes elles-mêmes, grossissent peu à peu, s'allongent et deviennent des formes spectrales.

Les matérialisations sont graduées à l'infini. Les esprits condensent leurs formes de façon à être perçus tout d'abord par les médiums voyants. Ceux-ci décrivent la physionomie des êtres qui se manifestent, et ce qu'ils décrivent, la photographie vient le confirmer, aussi bien à la clarté du jour qu'à la lumière du magnésium (1). On sait que la plaque sensible est plus impressionnable que l'œil humain. A un degré supérieur, la matérialisation se

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 74.

complète ; l'esprit devient visible pour tous ; il se laisse peser ; ses membres peuvent laisser des empreintes, des moulages dans des substances molles.

En tout ceci, le contrôle doit être très rigoureux. Il faut se garder avec soin de toutes les causes d'erreur ou d'illusion. C'est pourquoi on doit recourir, autant que possible, aux appareils enregistreurs et à la photographie.

Voyons d'abord les cas où l'on a pu fixer sur la plaque les images d'esprits, invisibles pour les assistants. Si des supercheries et des abus nombreux se sont produits dans cet ordre de faits, en revanche, les expériences et les témoignages sérieux abondent.

L'académicien anglais Russell-Wallace, expérimentant dans sa propre demeure, avec des personnes de sa famille, obtint une photographie de l'esprit de sa mère avec une déviation de la lèvre ce qui constituait une preuve convaincante d'identité. Le médium voyant avait décrit l'apparition avant la fin de la pose et la description fut reconnue exacte (1).

Des constatations analogues ont été faites par les Drs Thomson et Moroni, par les professeurs Boutlerov et Rossi-Pagnoni et par M. Beattie, de Bristol. Tous s'entourèrent des précautions les plus minutieuses. On peut lire dans *Animisme et Spiritisme*, d'Aksakof, p. 27, la relation détaillée des expériences de M. Beattie.

Dans la première série des expériences, une forme humaine se dessina sur la plaque à la dix-huitième pose. Plus tard, le Dr Thomson s'associe à ces recherches et l'on obtient toute une série de têtes, profils et formes humaines, vagues d'abord, puis de plus en plus distinctes qui, toutes, avaient été décrites au préalable par le médium entrancé. Parfois, on opérait dans les ténèbres. Voici ce que dit Aksakof (2) :

« Dans ces expériences, nous nous trouvons en présence, non de simples apparitions lumineuses, mais de condensations d'une certaine matière, invisible à notre œil et qui est, ou lumineuse par elle-même ou bien qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquels notre rétine est insensible. Qu'il s'agit ici d'une certaine matière, cela est prouvé par ce fait qu'elle est tantôt si peu compacte que les formes des personnes présentes se voient au travers, et que tantôt elle est si dense qu'elle couvre l'image des assistants. Dans un cas, la forme apparue est noire. »

On le voit, Aksakof croit comme nous que ces manifestations ne sauraient s'expliquer sans l'existence d'un fluide ou éther, substance moulée par des êtres intelligents invisibles. C'est ce qui prête au phénomène, pense-t-il, un double caractère, à la fois matériel, dans le sens strict du mot, et intellectuel, par l'intervention d'une volonté qui façonne artificiellement cette matière invisible dans un but déterminé.

Mumler, photographe de profession, obtenait sur ses plaques les images de personnes défuntes. On lui intenta un procès pour supercherie, mais on ne put découvrir aucune fraude et le photographe gagna son procès.

(1) A. Russell-Wallace, *les Miracles et le Moderne spiritualisme*, p. 255.

(2) Aksakof, *loc. cit.*, p. 41.

Non seulement l'enquête judiciaire établit le fait de la production sur les plaques de figures humaines invisibles à l'œil nu, mais douze témoins déclarèrent avoir reconnu dans ces figures les images de leurs parents décédés Plus encore, cinq témoins, parmi lesquels le grand juge Edmonds, déposèrent que des images se sont produites et ont été reconnues, alors que les personnes quelles représentaient n'avaient jamais été photographiées de leur vivant (1). On obtint même, dans le cas de M. Bronsonn Murray (2), l'image de personnes défuntes en l'absence de tout témoin les ayant connues sur la terre.

On a pu photographier les phases successives d'une matérialisation. J'ai en ma possession une série de reproductions que je dois à l'obligeance de M. Volpi, directeur du *Vessillo*, à Rome, dont l'intégrité est au-dessus de tout soupçon. Elles représentent les apparitions graduées d'une forme d'esprit, très vague à la première pose, se condensant de plus en plus et, enfin, devenant visible pour le médium, en même temps qu'elle impressionne la plaque photographique.

Le peintre Tissot, célèbre par les illustrations de sa *Vie de Jésus*, obtint une preuve non moins frappante : la photographie d'un groupe composé du corps physique et du corps fluidique de son médium, dédoublé, en même temps que celles d'un esprit désincarné et de l'expérimentateur (3).

(*A suivre*).

LÉON DENIS.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

ÉTUDE SUR L'HOMME

L'homme est un être complexe. Par sa nature corporelle il appartient au monde physique : il constitue une partie cosmique d'un tout cosmique et il dérive ses énergies des sources qui maintiennent la loi et l'ordre dans l'univers cosmique.

Aux yeux de la science, c'est le corps physique seul qui constitue l'homme; c'est sur sa structure matérielle que Dieu est censé avoir posé l'empreinte de sa propre image. Chez tous les peuples et à tous les âges de l'humanité, l'histoire nous montre que la beauté des formes a été idéalisée; chaque nation s'est créé un modèle de symétrie physique en conformité avec son propre état mental et a cherché à en perpétuer le type. — Mais ce n'est là qu'un enseignement primaire de la vérité donné à l'intelligence juvénile au moyen de leçons de choses; le monde objectif n'est, en effet, que l'*a b c* du livre de la vie dans laquelle les principes éternels se

(1) Aksasof, *Animisme et Spiritisme*, p. 59 à 77.

(2) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 67.

(3) *Revue parisienne*, juin 1899.

manifestent sous des formes rudimentaires. Les substances pondérables qui sont soumises aux lois terrestres sont les éléments les plus grossiers de l'univers; mais l'Infini est régi par des systèmes de lois dont aucun langage ne peut exprimer la grandeur et la puissance. L'espace est occupé par des mondes peuplés d'êtres dont les formes impondérables ne peuvent être conçues par l'intelligence humaine.

Au-delà des bornes cosmiques, la nature ne connaît plus de limites.

Le temps n'est l'arbitre que des choses temporelles; il ne sert qu'à mesurer les forces qui suppléent aux nécessités terrestres.

L'homme physique n'est pas l'œuvre suprême de la création: c'est l'homme spirituel, être supérieur dans tous ses détails à l'organisme matériel. Cet Ego est chimiquement allié à sa contre partie corporelle dont il fait usage pendant sa vie terrestre et à laquelle il est attaché par un lien vital électrique.

L'homme spirituel est une incorporation de facultés transcendantes; non pas différentes, comme beaucoup le supposent, mais de facultés plus développées et plus affinées. — Les esprits ne sont que des êtres sensibles ayant subi, dans le cours de leur évolution, des progrès dans leur ascension vers le parfait idéal. Les perceptions, les émotions, les inclinations, les désirs, les ambitions et les aspirations aiguillonnent l'esprit, de même qu'elles agissent sur l'homme pendant sa vie terrestre; toute la différence existe dans le degré; l'individualité se manifeste d'une manière plus positive quand elle est affranchie des contraintes physiques. — Les esprits ne sont que les types agrandis des hommes.

L'équilibre moral ne varie point en changeant de sphère. Il ne fait qu'avancer et étendre son champ d'activité, embrassant plus d'énergies potentielles.

C'est une erreur de croire que nous sommes délivrés de la lutte contre le mal en nous désincarnant : c'est la lutte individuelle qui détermine notre avancement et il n'y a pas de progrès possible sans qu'il y ait quelque faute vaincue. La conquête de soi-même est la mesure du progrès spirituel, dans l'au-delà comme dans ce monde. Dans le vocabulaire des esprits le mal et l'ignorance sont synonymes. C'est le savoir, fruit de l'expérience, qui est le seul antidote du mal.

La vie spirituelle ouvre une ère de grandes opportunités et de graves responsabilités; mais nous ne pouvons espérer arriver au bonheur qu'en vivant en harmonie avec les lois naturelles. La violation des lois entraîne à des souffrances partout où il existe des êtres sensibles.

Nous moulons notre destinée future ici-bas, c'est là le but de notre incarnation. Nos connaissances mentales acquises sont l'index de nos associations futures.

Mais les traits caractéristiques que nous venons d'esquisser de l'homme et de l'esprit n'embrassent pas tout ce qui existe dans la vie. Il y a encore de vastes horizons, des espaces infinis qui n'illuminent que les intelligences

célestes, des abîmes de savoir que les esprits les plus élevés sont seuls capables de comprendre. Il y a des états d'âme si substiles, des sphères d'absolue pureté où les esprits vivent en une si parfaite harmonie qu'ils semblent ne faire qu'un avec l'omnipotence et partager avec Elle les splendeurs de cette vie de lumières.

L'esprit de l'homme ne peut se faire aucune idée de ces immensités; son intelligence ne peut en saisir la mesure; les perceptions les plus élevées seules de l'âme sont capables d'en pénétrer la sublimité. Rien que le divin en nous ne peut approcher de ces béatitudes.

C'est l'âme qui est empreinte de l'image de Dieu et non le corps physique. Les forces créatrices de la vie physique sont des manifestations primaires de cette énergie qui donne naissance à toutes les choses; elles sont l'alpha de la divine production.

Toutes les facultés intellectuelles, humaines ou spirituelles, ne sont que les expressions incidentales de l'âme, particulièrement adaptées au milieu dans lequel leur évolution doit s'accomplir. Les facultés de l'âme sont des réalités et sont éternelles. Dans la vie de l'esprit elles s'adaptent aux exigences du développement de l'esprit et sont nécessairement éthérées; dans la vie humaine elles sont moins cohérentes parce qu'elles sont limitées par des manifestations cérébrales.

Il résulte de là que l'esprit est aussi transitoire que la chair. Quand elle a franchi les limites du monde des esprits, l'âme s'est revêtue d'une enveloppe de la plus grande pureté et lumière; cette transformation a été opérée de même que pour l'esprit, suivant l'échelle ascendante uniforme et directe dans l'ordre de la création.

L'incorporation psychique dépasse l'esprit d'autant que l'esprit dépasse le corps, et les facultés à l'aide desquelles elle exprime les activités de son être sont si supérieures à celles qui servent à l'homme dans l'exercice des fonctions de la vie, que tout point de comparaison est impossible. Quand l'âme a atteint ce degré de spiritualité elle a droit à jouir de l'éternel héritage et devient un agent co-opérateur dans le contrôle des mondes. C'est là le point culminant de sa destinée.

Prof. C. MOUTONNIER

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

DEUXIÈME SÉRIE

NEUVIÈME ENTRETIEN

Amis, il est bon de vous répéter que les fluides positifs de l'Astral attirent les fluides négatifs créés par le mental de l'incarné ; de même que les fluides positifs créés par l'incarné attirent les fluides négatifs de l'Astral. La rencontre de ces forces contraires produit des chocs d'où jaillit l'étincelle de vie.

C'est donc l'action combinée de deux mentals qui reproduit la vie sans la forme ; de même que c'est l'action combinée de deux formes animées qui reproduit la forme unie à la vie.

L'étincelle de la vie reste unie par un lien fluidique à ses mentals reproducteurs. Plus sont vils et matériels les éléments dont elle est issue, plus le lien qui l'unit à eux est terne, lourd et épais. Mais plus l'être s'élève moralement, plus aussi deviennent élastiques et lumineux les liens qui l'unissent aux productions de sa mentalité.

Tous les êtres sont donc reliés entre eux par le fait des vibrations perpétuelles de leurs pensées qui s'attirent, se rencontrent, se choquent pour produire les courants de vie à tous les degrés de l'évolution.

Nos explications précédentes vous ont appris qu'à l'origine des temps les parcelles, avant de s'unir aux atomes, se sont enveloppées dans les fluides lourds épars dans l'immensité. Ces fluides, produits par des humanités antérieures disséminées sur les mondes de l'Espace, restent unis à elles par des liens puissants. Ces liens forment la trame du réseau fluidique qui couvre l'étendue où les dualités, possédant chacune une couleur spéciale, peuvent suivre la trace des groupements de parcelles leur appartenant ainsi que celle des courants de vie formés par le travail de leur mental.

Vous voyez que rien ne se perd, rien n'est isolé dans la création. Tout se lie, s'enchaîne, fait filiation et marche vers l'Infini.

DIXIÈME ENTRETIEN

Amis, vous avez compris que la vie inférieure reste unie, par des liens subtils, à la vie supérieure qui l'a créée. Ces liens, de vie en vie, de degré en degré, se rattachent au foyer de l'Infini où gravitent les Unités qui nous ont, nous-mêmes, fait éclore à la vie dans un passé lointain.

Ces intelligences divines ne se désintéressent pas de la vie qu'elles ont produite. C'est par le canal des liens mystérieux qui nous unissent à Elles que nos cris d'appel sont entendus et que le secours d'en haut nous est donné.

L'Espace n'est donc qu'un immense laboratoire où, par le travail physique et mental des Incarnés, la matière s'épure, se transforme, devient le mouvement, la pensée, la vie, partis, atomes, de l'Infini, nous devons, par des groupements successifs et d'incessantes transformations, y revenir Esprit *libre*, *puissant*, *divin*. Nous faisons une première fois la traversée de l'Espace pour évoluer comme *forme*. Nous la faisons une deuxième fois pour évoluer comme *vie*. La première fois, à l'état de matière subissant le joug de l'esprit, La deuxième fois, à l'état d'esprit animant et dirigeant la matière.

Et maintenant, si vous nous demandez d'où provient l'atome et qu'elle est la force qni, du foyer de l'Infini, le lance dans l'Espace, portant en lui le principe de tous les développements et de toutes les transformations de la forme et de la vie. Si vous désirez connaître le pourquoi de cette création qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Si vous nous interrogez sur la cause première d'où dérivent toutes les autres causes, nous

vous répondrons que ces mystères sont les secrets de l'Infini et que leur connaissance fait partie des surprises ineffables que l'avenir nous tient en réserve.

CONCLUSION

Amis, les aperçus que nous vous avons donnés dans ces entretiens sur l'ensemble de la création, sur le commencement et la fin des Etres, sur l'évolution de la forme et de la vie, ces aperçus, quelque imparfaits qu'ils sont, suffisent à satisfaire le besoin de savoir qui s'éveille en certaines âmes, tout en faisant naître en elles le désir d'une révélation plus complète.

Les paroles de l'Ecriture : « Cherchez et vous touverez, demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert », vous montrent que la vérité ne se fait connaître qu'à ceux qui la désirent, la cherchent et font de sérieux efforts pour la trouver.

Ne vous laissez donc plus absorber par les seules préoccupations de la vie matérielle. Essayez de porter votre attention et d'exercer vos facultés sur les plans de la vie réelle et non sur ceux de la vie éphémère et transitoire.

Les pensées produites par la méchanceté ou l'immoralité créent de la vie mauvaise, les pensées vaines et futiles créent de la vie inutile. La vie mauvaise doit s'expier, la vie inutile doit racheter le temps qu'elle a perdu ou fait perdre à ceux qui ont subi son influence.

Lorsque le plus grand nombre des Incarnés travailleront sérieusement à détruire leurs passions et s'appliqueront à élever le niveau habituel de leurs pensées, la vie inutile et la vie mauvaise ne se reproduisant plus, les plans de l'astral se transformeront. Au lieu d'être la géhenne où souffrent et gémissent les âmes empêtrées dans les fluides noirs et lourds de la vie inférieure, ils deviendront le champ de courses où les Etres s'entraîneront à marcher toujours plus vite vers les régions lumineuses qui confinent à l'Infini.

Pour atteindre à ce but éloigné, deux choses sont nécessaires : le *Savoir* qui vous apprendra à choisir la route la plus courte et la plus sûre et l'*Amour* qui vous servira de stimulant pour activer votre marche en avant.

A l'œuvre donc, amis, pour vous procurer ces deux leviers sans lesquels tout travail est impuissant et stérile. Accourez puiser le savoir aux sources précieuses que les Invisibles tâchent de mettre à votre portée et efforcez-vous de faire naître en vos cœurs le pur et véritable amour.

Notre concours et notre aide vous sont acquis de droit. Le progrès des uns étant solidaire de celui des autres, nous avons tous intérêt à faire grandir nos forces personnelles et respectives.

Déjà, sur plusieurs points de la planète, l'activité humaine se déploie dans un sens tout nouveau. Ici, ce sont des incarnés qui recherchent et retrouvent la trace des révélations primitives.

Ailleurs, il en est d'autres qui, se mettant en communication avec l'invisible, s'appliquent à développer les pouvoirs que leur révèle l'intuition intérieure. Bientôt un champ plus vaste s'ouvrira devant leurs regards sur-

pris. Leur vue interne se perfectionnant, ils pénétreront dans l'astral et en distingueront les éléments.

Ce premier résultat détruira les fables et les légendes inventées par les oppresseurs de la conscience humaine et donnera une preuve certaine de la continuation de la vie après la mort.

L'électricité, par ses multiples applications, tend à adoucir les dures conditions de la vie matérielle.

Dans un avenir prochain se mettant à la portée de tous, elle introduira dans les rouages de la vie individuelle et sociale, d'heureuses améliorations.

Le magnétisme, à son tour, vous dévoilera de merveilleux secrets qui mettront en votre pouvoir des forces nouvelles et inconnues.

Appliquez-vous donc à faire grandir les énergies inhérentes aux facultés de vos âmes. Ne vous laissez pas décourager par les difficultés du début et, surtout, n'accusez pas vos instructeurs invisibles des déboires et des déceptions que vous êtes appelés à subir. Lorsque, après le passage du rayon lumineux, votre mentor retombera dans l'obscurité produite par les fluides lourds qui l'encombrent, attendez avec patience qu'une nouvelle éclaircie se produise et, dans cet intervalle, mettez à profit l'inspiration qui vous a été donnée pour la bonne conduite de votre vie journalière.

Surtout, amis, ne vous départez jamais d'une pureté de vie, d'une modestie de pensée, d'une sage défiance de vous-mêmes qui sont les conditions indispensables pour attirer à vous les forces supérieures.

Veillez sur votre mental pour en exclure les productions mauvaises ou inutiles. Que par votre empire sur vous-mêmes, vos efforts vers le bien et votre incessante aspiration à la vérité, vous méritiez l'assistance de vos frères aînés chargés de vous instruire et de vous diriger.

Il nous reste maintenant à vous prévenir à nouveau des calamités et des fléaux qui doivent prochainement vous atteindre. La lutte entre les saines croyances et les vieux errements provoque dans l'astral des troubles profonds. Ces troubles auront une répercussion de plus en plus sensible sur le plan terrestre et y occasionneront des ébranlements pénibles et funestes. Dérangements dans la succession des saisons, tremblements de terre, inondations, maladies infectieuses, morts subites et imprévues, répandront parmi vous le deuil, la douleur et l'effroi.

L'antagonisme des idées ébranlera le monde moral jusque dans ses fondements, et le vieil édifice, construit sur les anciennes bases religieuses, s'écroulera avec fracas pour faire place au temple nouveau de la liberté et de l'amour.

Nous serons près de vous, amis, pendant ces jours néfastes et, au milieu de la poussière soulevée par ces ruines amoncelées, vous apercevrez la demi-lueur de nos fluides qui vous servira de guide et soutiendra votre énergie.

Que ceux qui ont foi en nos paroles viennent à nous dès maintenant et qu'ils s'efforcent d'établir avec l'Invisible des rapports suivis et fructueux.

Nous les aiderons doublement pendant les temps de lutte, car ce sera par leur entremise que nous pourrons soutenir et aider ceux de nos frères qui n'ont point encore détourné leur attention des choses de la vie passagère et illusoire.

Après le triomphe définitif des forces du bien, le calme renaîtra promptement. Le mal, terrassé, disparaîtra comme le brouillard se fond aux rayons du soleil levant. La fraternité universelle s'établira sur la terre régénérée. Tous, incarnés et désincarnés, unis désormais dans une même conception de l'*idéal*, une même application du *bien*, une même entente du *vrai*, marcheront, plus libres et plus conscients, vers le but final : l'Infini !

FIN

L'AME ET LES RÊVES

Suite (1)

Après nous être expliqué sur la haute importance que vous devez attacher au principe de la constante rationalité de l'âme, reprenons la suite des considérations propres à compléter la justification de ce principe. Si l'âme, d'après son essence, d'après les nécessités de sa constitution même, était suceptible tantôt d'agir avec raison, tantôt d'être entraînée par la démence, ne serait-il pas fort singulier que, dans le cours de la journée, ces alternances, — d'ordre constitutif, veuillez le remarquer, et par conséquent fatal, — ne se produisissent pas un plus ou moins grand nombre de fois sur chacun de nous? Que nous n'eussions pas à plusieurs reprises une heure de bon sens suivie d'une heure de divagations? Or, nous savons qu'il n'en est rien. Permettez-moi, à ce sujet, une comparaison qui, pour être vulgaire, n'en est pas moins instructive. Lorsque vous procédez à la confection d'un bas, si vous constatez, à mesure que votre travail avance, que toutes les parties de l'objet confectionné conservent exactement le même aspect, vous en conclurez naturellement que le fil générateur a reçu à la teinture, et dans toute son étendue, la même couleur, et vous considéreriez comme un très mauvais plaisant celui qui voudrait vous persuader qu'en dépit de cette uniformité dans les résultats, le fil mis en œuvre possède des colorations incessamment diversifiées, soit par leurs teintes, soit dans leurs espacements. Eh bien ! il en est de même de l'âme. Si, après avoir tricoté toute la journée, elle ne vous donne, au point de vue intelligent, que des manifestations toujours identiques, toujours rationnelles, comment pourriez-vous lui refuser la propriété de se maintenir à son tour dans un même mode de travail agissant ? Comment pourriez-vous croire que ce travail, pendant lequel elle n'a pas laissé échapper une maille, est une continuelle alternance de bon sens et d'incohérence?

(1) Voir le numéro de mai.

Comment expliquer que, dans les résultats de cette alternance, le bon sens se montrerait toujours, l'incohérence jamais? Et ce que nous venons de dire de la période de veille, considérée isolément, nous pouvons également l'affirmer de celle du sommeil; mais avec cette différence que, pendant celle-ci, ce serait l'incohérence qui serait instituée ministre de l'Intérieur, et que le bon sens serait envoyé en exil jusqu'au réveil, qui lui rendrait sa patrie et ses droits.

Dans ce monde, en ce qui concerne les propres œuvres de l'homme, celui-ci, on doit le reconnaître, a parfaitement le droit de se tromper, par cette raison, aussi simple que puissante, que ses institutions n'étant jamais définitives et seulement progressives, il a toujours en lui, ou du moins il possède les moyens d'acquérir les ressources nécessaires pour rectifier demain les irrégularités d'aujourd'hui. Il est vrai que, pour remplir convenablement cette tâche, il faut beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup comparer. Voilà pourquoi, j'incline fort à le croire, les incidents de la vie terrestre vont sans cesse en se multipliant et les moyens de leur propagation se développent de plus en plus, nous apportant de nouvelles et incessantes leçons; voilà pourquoi les tableaux de la lanterne magique, qui fait passer sous nos yeux les faits de l'humanité, à quelque ordre qu'ils appartiennent, doivent être non seulement très nombreux, mais très divers au point de vue des colorations, des formes, des types, des moralités, des actes de toute nature qui y sont représentés. Ce n'est que quand il aura appris à connaître tous les effets, que l'homme sera en mesure de faire un fructueux appel aux causes et aux moyens susceptibles de lui assurer la possession de la meilleure règle de conduite.

Mais il ne saurait plus en être ainsi lorsqu'il s'agit de Dieu, lorsqu'il s'agit de l'œuvre de la création, dans laquelle tout a été conçu, prévu et réalisé en vertu de lois supérieures et immuables. Ici les fantasmagories et leurs caprices ne sont plus admissibles; les alternances de folie et de raison, quelles que soient les entraînantes fascinations de leurs apparences, ne peuvent être acceptées qu'à la condition d'être complètement démontrées; car, tant qu'elles n'auront reçu ni définition, ni justification, et par le fait seul de leur existence supposée, elles s'établiront en contradiction permanente avec l'idée que le progrès doive être inscrit au nombre des possibilités permises à l'homme. Enfin, si les conceptions que nous combattons devaient être en réalité maintenues, que deviendrait notre libre arbitre? Ne cesserait-il pas d'être le maître? Ne subirait-il pas toutes les diversions, toutes les contrariétés des commandements les plus arbitraires, les plus imprévus? Et ne serions-nous pas, hélas! placés dans une situation morale encore pire que celle que peuvent nous faire les errements de la doctrine matérialiste? Mieux vaut, en effet, ce me semble, n'avoir pas d'âme, qu'en avoir une qui n'étant pas maîtresse d'elle-même ,aux éclairs et aux bienfaits de la raison serait obligée de faire succéder les ténèbres, les impossibilités et les contradictions de l'idiotisme; une âme représentative d'une vie condamnée aux

tourments d'une continuelle incertitude, aux désolations d'espérances toujours déçues, n'ayant, ne pouvant avoir devant elle aucun but, fatalement ignorante de sa destinée.

Les diverses considérations que je viens de vous présenter me paraissent de nature à vous faire comprendre le nombre et l'importance des idées qui se rattachent à la question des divagations de l'âme pendant le sommeil. Question dont on s'est assez peu occupé et qui semble encore plus propre à nous faire sourire qu'à nous faire réfléchir. Vous avez pu remarquer en effet que, dans le récit d'un songe, — à très peu d'exceptions près, le songe d'Athalie, par exemple, — nous prenons plutôt la note gaie que la note sérieuse. J'espère cependant vous avoir démontré que ce sujet intéresse au plus haut degré ce que nous devons penser et de la sagesse du Dieu créateur, et du fonctionnement de l'intelligence chez la créature; c'est donc là une thèse qui est incontestablement digne de nos plus attentives méditations.

Il n'est pas nécessaire de procéder à de nombreuses observations pour se convaincre que notre constitution éprouve de sensibles modifications, lorsque nous passons de l'état de veille à celui de sommeil, et réciproquement. Un premier aperçu suffit, en effet, pour nous permettre de constater que si, d'un côté, pendant le sommeil, le corps continue de posséder et d'exercer ses facultés vitales proprement dites, savoir : la respiration, la digestion, la circulation du liquide sanguin, la transformation incessante de celui-ci en chair, en os, en ongle, en nerf; d'un autre côté, tous les fonctionnements volontaires de ses organes, si fréquents, si multipliés, si conscients pendant la veille, ont pris fin avec celle-ci : les yeux sont fermés, les oreilles sont sourdes, la parole ne se fait plus entendre, le tact est fortement émoussé, les facultés du goût et de l'odorat sont suspendues. Tout ceci est, d'ailleurs, en complète harmonie avec la mission essentielle dévolue au sommeil, mission qui, au point de vue du corps, consiste à réparer chez lui les pertes occasionnées par le travail de la veille, à reconstituer la machine dans son état primitif. Or cela, comme je l'ai dit, et comme vous l'avez compris, exige que cette machine soit momentanément mise en état de chômage. Ainsi, pendant le sommeil, sauf en ce qui concerne la conservation de la vie purement animale, tout est non seulement modifié, mais suspendu au point de vue du concours que pourrait prêter le corps aux manifestations de la vie intelligente.

Quant à l'âme, si occupée, si incessamment agissante sur le corps pendant la veille, elle cesse d'exercer sur lui aucun commandement, aucune pression, et, à cet égard du moins, elle se montre à son tour en complet accord avec les nécessités de repos, devenues actuellement indispensables à notre enveloppe corporelle. Mais d'où peut provenir cette abstention ? Elle nous paraîtrait, certes, fort naturelle; elle serait même obligée, si, pendant le sommeil, l'âme reposait à son tour. Mais il n'en est pas ainsi ; nous savons qu'elle ne cesse pas d'être occupée, et le phénomène du rêve, quelle que puisse être la nature de celui-ci, est un témoignage irrécusable de l'activité animique pendant la nuit ; et parce que, dans cette période, l'âme voit sans

le secours des yeux, qu'elle entend sans le secours de l'oreille, qu'elle communique avec d'autres âmes sans le secours de la parole, comment ne pas croire que les portes ordinaires de ses relations avec le corps lui sont alors fermées, et qu'en même temps de nouvelles portes lui ont été ouvertes pour ses rayonnements actuels et pour ses perceptions? Comment, en conséquence, se refuser à admettre que, dans le passage de la veille au sommeil, la constitution de l'être humain, — sans se rompre toutefois, puisqu'elle reprend son œuvre au réveil, — doit recevoir de profondes modifications? Quelle est la nature et l'importance de ces modifications ?

Vous n'aurez, je crois, aucune répugnance à admettre qu'il existe des liens nécessaires entre l'âme et le corps. Il me semble impossible que ces deux êtres, qui sont tenus, l'un vis-à-vis de l'autre, à des devoirs réciproques impérieux, dont ils ne sauraient s'affranchir, dont l'accomplissement doit être le plus souvent instantané, que ces deux êtres, dis-je, ne soient pas intimement unis entre eux. S'il en était autrement, comment les actes par lesquels ces devoirs se réalisent pourraient-ils se produire au moment voulu, et surtout avec la rectitude d'exécution qui les caractérise ? Donnons à ces pensées l'appui de quelques explications puisées dans les faits.

L'âme, vous le savez, est chargée de pourvoir à tout ce qui concerne l'entretien du corps; c'est elle qui fournit à ce dernier sa nourriture, ses vêtements; car le corps ne peut, comme le fait la plante, ni se substanter par lui-même, ni se recouvrir d'une écorce protectrice contre les injures du temps. C'est l'âme, je le répète, qui lui en procure les moyens, en lui donnant les impulsions nécessaires pour chercher, transporter et préparer les substances utiles, en intervenant ainsi dans toutes les opérations qui intéressent l'entretien et la conservation du corps. A charge de revanche, l'âme, dans la situation qui lui est faite lorsqu'elle se trouve à l'état d'être humain, reçoit du corps les plus éminents services. C'est par lui que les perceptions du dehors lui parviennent, que ses pensées sont émises, que ses volontés s'accomplissent. Après ces diverses considérations, comment se refuser à admettre que la plus intime union, la plus entière solidarité, doit exister entre les deux parties matérielle et spirituelle de l'être humain.

Quelle est la nature de ces liens qui unissent l'âme au corps ? Quels sont les ressorts qui les font agir ? c'est ce que nos études, il faut bien en convenir, ne nous ont pas encore entièrement dévoilé. Toutefois, les recherches entreprises à ce sujet n'ont pas été infructueuses. Elles nous ont conduit à certaines appréciations que je considère comme très admissibles, qui ont les plus intimes rapports avec notre sujet et à l'exposition desquelles je vais procéder.

Si l'on veut bien tenir compte de ce qui se passe dans les diverses circonstances de la vie, on pourra facilement concevoir qu'il n'est pas nécessaire, sous peine de voir disparaître le type humain, que les liens qui unissent l'âme au corps éprouvent constamment le même degré de tension. Même dans les corps matériels, naturellement passifs, cette nécessité n'existe pas. Dans l'eau ordinaire, par exemple, la force qui fait adhérer les molécules

entre elles va sans cesse en diminuant, depuis la température zéro jusqu'à celle de 100 degrés, et cependant le type de l'état liquide se maintient dans tout cet intervalle. Plus se poursuivent les études sur la création, plus nous sommes conduits à reconnaître la vérité de ce principe d'harmonie générale, qu'en tout il faut ce qu'il faut, ni plus ni moins; le plus étant inutile, et le moins ne pouvant que nous donner l'idée d'une œuvre incomplète. Or l'hypothèse d'une tension uniforme, alors que les événements de la vie sont dépourvus à un degré très tranché de ce caractère d'uniformité, alors que tantôt ils sont d'une extrême gravité, et n'ont tantôt que la valeur d'un jeu d'enfant, cette hypothèse, dis-je, ne pourrait que répugner à notre raison. Pensez-vous que l'avocat qui, devant le tribunal de la justice humaine, a accepté la mission de sauver la tête d'un accusé, n'a pas sa pensée plus intimement, plus étroitement enchaînée à sa parole, que lorsque, au Cercle, il devise avec ses amis sur la pluie et le beau temps. Dans ce dernier cas, un mot jeté de travers n'a pas d'importance; à l'audience, il peut tout compromettre. Ne vous semble-t-il pas naturel, lorsque deux êtres, l'âme et le corps, sont unis l'un à l'autre avec la mission de coopérer à une œuvre et de se prêter de mutuels secours, qu'ils doivent se rapprocher d'autant plus étroitement et se prêter une aide d'autant plus grande que l'utilité de l'assistance se montre plus nécessaire; et que, d'un autre côté, le maintien toujours persistant d'une liaison trop exigeante pourrait créer de sérieuses entraves et nuire aux libres allures de leurs fonctionnements? Car il y a des moments où ces fonctionnements cessent de conserver la nature coopérative du travail fait en commun; quelques-uns restent concentrés dans une seule individualité, tantôt celle de l'âme, tantôt celle du corps: comme, par exemple, quand celui-ci digère, ou quand l'âme pense. Or, donc ces intervalles d'isolement les opérations qui s'exécutent, distinctes entre elles, et par leur nature et par les moyens mis en œuvre pour leur perpétration, doivent nécessairement entrer en possession d'une certaine dose d'indépendance, sans laquelle elles ne nous donneraient que des résultats fort incomplets.

Pendant le sommeil il est nécessaire que la liaison du corps et de l'âme ne s'opère qu'avec une très faible énergie; que les dépendances de l'un à l'autre soient, sinon anéanties dans leurs causes, du moins considérablement atténuées dans leurs conséquences, puisque, en réalité, le fonctionnement des actions réciproques cesse à peu près d'exister, et que chacune de nos parties constitutives vit séparément et uniquement de sa vie propre. Remarquons, d'ailleurs, que toutes deux y gagneront. D'une part, le corps pourra s'occuper avec plus de perfection du travail de réparation qui lui incombe et qui lui est imposé par sa nature matérielle; d'autre part, l'âme, moins enchaînée pendant le sommeil, moins assujettie par les organes du corps, n'étant pas obligée de subir la contrainte de ces organes, soit pour s'instruire, soit pour se manifester, pourra se livrer à des actes d'investigation plus intelligents, plus étendus, et qui le seront d'autant plus que les attaches avec le corps seront parvenues à un plus grand degré de relâchement. Est-ce que l'aéronaute, entraîné par le ballon qui cesse d'être captif, par ce ballon

qui, en vertu de sa constitution, a reçu la puissance de surmonter les entraves de la pesanteur, est-ce que l'aéronaute, dis-je, à mesure qu'il s'élève, ne découvre pas de vastes et de plus lointains horizons?

(*A suivre*). F. VALLÈS.

Causerie sur l'idée de Dieu (1)

Mais, ne serait-ce pas ce nom de Dieu, qui semble s'imposer, et par cela même, déplaît à certaines lèvres, à certaines oreilles, à certaines plumes? La raison en est que l'on en a abusé, mesusé depuis des milliers de siècles, en le mettant au service des pires causes. Ce nom formidable couvrit, comme étiquette, les choses les plus falsifiées; il excita les ambitions les plus effrénées, les plus malsaines; avec ce nom, synonyme de grandeur, de puissance infinie, de douceur, de paix, de suprême amour, on agita le brandon des plus terribles discordes ; il devint l'étendard des plus sanglantes persécutions. Dans cette revue même, constamment, — et souvent avec quelle maîtrise, — on nous démontre combien, depuis la genèse jusqu'à nos jours, il fut exploité par le despotisme sacerdotal.

C'est au nom de Dieu-Jéhovah que les Hébreux firent d'innombrables hécatombes d'animaux. C'est en se servant de ce nom adorable qui rendait le doux Jésus ivre d'amour, que les juifs le crucifièrent; de même que c'est en l'invoquant que furent commises les horreurs de la *sainte* Inquisition, les massacres de la Saint-Barthélemy, des Vêpres siciliennes; les abominables forfaits des dragonnades, lors de la révocation de l'édit de Nantes — Oh, roi soleil, quelle éclipse sur ta gloire! — C'est encore en le prononçant qu'avaient lieu ces atrocités dans les in-pace des couvents.

— Mais alors, m'objectera-t-on, puisque vous reconnaissez à Dieu tant de puissances, pourquoi permit-il jamais que son nom couvrît d'aussi grandes infamies?

Ah! pourquoi? — Certes, d'un geste, il aurait pu pulvériser ces sombres coupables, faire rentrer dans la poussière ces orgueilleux superbes qui auraient porté atteinte à sa Majesté sacrée, si Dieu pouvait être compromis. Mais qui pourrait nier que tous ces odieux sanguinaires, n'ont pas servi, non la justice de Dieu, ce serait parler leur langage impie, mais à l'évolution de leurs victimes? Qui soutiendra qu'ils n'étaient pas les instruments de justes représailles? C'est un fait acquis, que Dieu se sert du mal pour faire éclore le bien.

Dans le jardin de Gethsémani, lorsque la horde des soldats vint pour arrêter Jésus, un de ses disciples, sortant une des deux épées trouvées dans le Cénacle lors du dernier repas pris avec le Maître, celui de la Cène, blessa à l'oreille un des gens du grand-prêtre, un nommé Malchus; mais Jésus lui dit : remettez votre épée dans le fourreau, *car tous ceux qui se serviront de*

(1) Voir le numéro d'avril.

l'épée, périront par l'épée. — Celà ne voulait-il pas vraisemblablement dire, que chacun devra porter la peine de ses actes?

Or, il est posé en principe, — et c'est la conviction intime de la plupart des spirites ou spiritualistes, — qu'en nous réincarnant nous devons expier, par un châtiment similaire, les torts commis dans nos vies précédentes; c'est là l'enfer, et combien logique celui-là ! De par nos efforts, notre volonté, nous nous relevons bien plus haut que nous n'étions placés avant notre chute !

Qui déniera que les pauvres persécutés des moines fanatiques n'ont pu être jadis ces cruels Aztèques qui immolaient tant d'innombrables victimes en holocaustes à leurs dieux farouches ! Ou bien ces Romains frivoles qui s'en allaient en parties de plaisir voir jeter les chrétiens aux bêtes féroces, moins cruelles qu'eux-mêmes ; qui assistaient en riant à leurs tortures, et demandaient à cris retentissants leur mort?

Ou, plus près de nous, qui assurera que ces forcenés inquisiteurs ne se sont pas retrouvés parmi ces malheureux camisards traqués jusque dans les cavernes des Cévennes ?

— Serait-il admissible, me direz-vous, que de forcenés défenseurs de leurs dogmes devinssent, plus tard, ces rigides partisans de la liberté de conscience ! — Encore une fois, qu'y a-t-il d'impossible à Dieu pour faire progresser l'homme dans le chemin de ses évolutions successives ? Pourquoi le loup ne deviendrait-il pas agneau à son tour, quand, repentant, sonne pour lui l'heure de s'affranchir d'un passé abhorré, en payant sa coulpe ?

— Cependant, poursuivrez-vous, si le mot impossible cesse d'exister quand il s'agit de Dieu, pourra-t-il jamais faire que deux et deux, par exemple, fassent cinq ?

— Naturellement non, car comme il est le principe de la sagesse, il ne peut vouloir aucune chose déraisonnable.

— Peut-être, continuerez-vous, dites-vous vrai ; mais vous nous concéderez qu'il est enfantin de penser que Dieu, qui a à gouverner des mondes, daigne s'intéresser à chacun de nous en particulier?

Si Dieu est notre créateur, il ne peut pas se désintéresser de nous : Quel est l'inventeur qui abandonne sa création ? Certes, pour les actes puérils de la vie, je partage absolument votre opinion; mais dans ceux qui concernent notre amélioration, notre bonheur spirituel, pourquoi ne le ferait-il pas? cela ne pourrait être insouciance, car son infini amour en recevrait un amoindrissement; serait-ce parce que nous sommes trop nombreux, que sa tendresse ne pourrait se poser sur chacun de nous en particulier? — Est-ce qu'un père chargé d'une très nombreuse famille — cela se voit encore quelquefois de nos jours, même dans notre belle France, — est-ce que malgré ses préoccupations, ses soucis souvent incessants pour le pain quo-

tidien, il échappe quelque chose à ce père, quand il s'agit des besoins, de l'avenir, du bien-être de ses enfants ? Confond-il l'un avec l'autre? et sa tendresse n'est-elle pas aussi active, aussi ingénieuse, ne s'étend-elle pas avec la même impartialité, sans aveuglement, du plus petit au berceau, à celui qui a déjà âge d'homme? Souffrir pour chacun d'eux, n'est-il pas encore pour lui du bonheur; et quand, hélas, il lui arrive de souffrir par eux, si son cœur en est déchiré, sa tendresse subit-elle la moindre atteinte?

Et nous voudrions que Dieu, notre Père à tous, le principe de l'amour même, dédaigne ou ne puisse faire pour nous ce que fait tous les jours le père terrestre pour les enfants qu'il a confiés à sa sollicitude?

— Mais alors, me répondra-t-on, pourquoi. s'il s'occupe de chacun de nous, s'il nous aime, reste-t-il si souvent sourd à nos prières?

— Ignorant de notre destinée, il nous arrive le plus ordinairement de nous faire une fausse interprétation de ce que nous croyons être notre bonheur ; en cela, nous imitons l'enfant qui désire de toutes les forces tendues de sa volonté, des choses que son père lui refuse, parce que, sage, il sait qu'elles lui seront préjudiciables, même peut-être dangereuses !

Maintenant il est bien certain, et tous les jours nous en avons des preuves nouvelles, que Dieu s'entoure de nombreux coadjuteurs, pour faire marcher l'œuvre de la création.

Il y a loin du ciel des spirites avec celui tout de convention que nous montrent les religions où l'on adore Dieu en chantant éternellement ses louanges ! Etant enfant, déjà ma petite âme, et comme malgré elle, commençait à discuter, à vouloir s'orienter vers la lumière, comme d'instinct la fleur se tourne vers le soleil, et il m'arrivait de plaindre Dieu obligé, de par sa gloire, à un Hosannah perpétuel, et je me surprenais à prendre les élus en pitié, d'être condamnés. pour prix de tout une vie de renoncement, à une récompense aussi monotone et que je trouvais même parfaitement insupportable.

Dans l'au-delà, bien plus qu'ici-bas, l'activité doit régner dans toutes les sphères. Il doit y avoir *comme* de gigantesques usines où ouvriers, contremaîtres et directeurs se partagent la tâche selon leurs aptitudes et leur avancement; nombreux sont les *Jim* de M. Dawbarn qui assistent les pauvres chauffeurs d'ici-bas pour faire marcher leur misérable chaudière! Cela ne prouve pas que Dieu se désintéresse de nous et qu'il soit heureux de passer la corvée à des sous-œuvres; mais c'est pour lui un moyen de resserrer plus étroitement le lien d'amour qui unit nos frères de l'au-delà aux pauvres terriens. — Tu as excellé, sur terre, dans tel ou tel travail, dit-il à *Jim*, eh bien, continue selon tes moyens à protéger ceux de tes frères dans la chair, qui t'en prieront.

— Maintenant, avant de terminer cette longue dissertation, permettez-moi d'essayer de répondre encore à un argument :

On nous démontre que la matière se transformant en énergie, nous pouvons envisager le monde se composant de deux principes éternels : Dieu, ou l'esprit infini, et la matière, et l'on ajoute :

« — Ne font-ils qu'un ou deux ? — S'ils ne font qu'un, Dieu n'est pas « immatériel; s'ils sont deux choses distinctes qui ne peuvent se résoudre « l'une dans l'autre, Dieu est limité par la matière; il n'est donc pas infini. « Il n'est donc pas Dieu ».

Je ne suis malheureusement pas grand clerc, et ne puis répondre à cette assertion qu'en appelant à mon aide mon humble bon sens. Pour nos éminents lecteurs, point n'est besoin de ma démonstration, leur vaste érudition, leur haute intelligence leur font résoudre la question d'une manière claire et positive autant que prompte; mais je m'adresse aux modestes penseurs qui, comme moi, s'efforcent à trouver une parcelle de lumière, un rayon de vérité divine, au milieu des ténèbres de la vie : L'énergie, en tant que principe, n'est que principe dérivé; il est certain qu'il prend sa source en Dieu, principe causal de toutes choses; l'énergie est une force puissante; elle est de toute éternité, comme la matière, comme Dieu, parce que, je le répète encore, toutes deux dérivent de lui, c'est plus qu'une vérité, c'est un axiome que nul ne doit songer à discuter. Cependant, on ne peut faire que le pouvoir de l'énergie, qu'aucune force ne saurait égaler, parce qu'il est le principe même de la force, soit une intelligence. Or, comment supposer que cette énergie, principe inconscient, puisse régir le monde ? Ne rencontrerions-nous pas que chaos, si une Toute puissante intelligence ne régnait sur lui ? — Un homme doué de la plus robuste énergie s'il n'a l'art de s'en servir, de l'assouplir à ses besoins, de la tendre vers un but sagement déterminé et mûri d'avance, il ne fera que sottises; au contraire, s'il sait bien la diriger, il peut, avec elle, remuer tout un monde.

Or, ne voyons-nous pas régner la plus incommensurable sagesse dans l'œuvre de la création; n'en constatons-nous pas les plus magnifiques harmonies ? Regardons seulement l'admirable ordonnance des Cycles; ont-ils jamais rompu leurs mouvements périodiques ? — En considérant les splendeurs de l'univers, peut-on ne réduire Dieu qu'à l'état de simple incidence ? — Mais, l'atome, de qui tient-il son énergie, son intelligence ? — Non, ce n'est pas à la totalité des atômes, que l'homme essaie de rendre un culte, mais à la force toute-puissante qui leur donne cette énergie, ou, plutôt, où ils la puisent.

— Nier Dieu, parce que notre faible intelligence ne peut le comprendre, nous conduit, pour être conséquent avec nous-même, à la négation de tout ce qui ne tombe pas sous le domaine de nos sens. — Nombreux sont les

Saint-Thomas qui ne veulent reconnaître que ce qu'ils voient et touchent; mais ceux-ci ne sont pas dangereux; ils ne demanderaient même pas mieux que de croire, s'ils touchaient, s'ils voyaient; les plus irréductibles sont les négateurs de parti pris: impossible de raisonner avec ceux-là; ils ne recherchent aucun examen, n'admettent aucune objection et, gourmés, du haut de leur sotte insignifiance, ils se dérobent à toute explication avec un air satisfait d'eux-mêmes qui donne envie de leur rire au nez. Mais les plus nuisibles sont ceux qui voulant se donner de l'importance, se retranchent derrière la science officielle et, avec elle, plaisantent sur tout ce qu'ils ignorent et nient *a priori* ce que les savants de sous les coupoles ne peuvent admettre ou ne *veulent* pas sanctionner parce que cela pourrait amoindrir, et de pas mal, leur bagage scientifique. — Mais enfin, tous ces incrédules, de bonne ou mauvaise foi, ne forment pas une considérable majorité; légions ont été et sont encore les hommes de génie, les conquérants, les vrais savants de toutes écoles dans les deux parties du monde qui, comme l'homme de l'âge du *briquet*, ont cru et croient à Dieu, à son omniscience infinie, à son amour.

— Oh! n'éloignons pas systématiquement ce nom — formidable et doux, — comme a dit le poète! N'est-ce pas le premier que, sur les genoux bénis de notre mère, notre lèvre enfantine balbutia! et bien plus tard, ne fût-il pas le dernier que, dans un suprême appel à la miséricorde divine, la bouche expirante de cette mère adorée prononça avant de retourner à lui!

— Nous ne le voyons pas, nous ne le verrons jamais, peut-être; qu'importe si, après nos longues évolutions, parvenant enfin à le comprendre, nous nous identifions avec lui!

Ne le sentons-nous pas déjà au fond de notre cœur, quand nous sommes contents de nous, après une action généreuse où nous avons donné beaucoup de nous-mêmes à autrui? Ne communions-nous pas déjà avec lui?

— Enfin, que nous le voulions ou non, nous sommes sur le plan divin; si nous le nions momentanément, nous y viendrons plus tard: Dieu deviendra notre chose, notre bien, notre idéal surtout; idéal de beauté, de bonté, de puissance, de gloire et d'amour; et un jour, nous finirons tous par le glorifier en Esprit et en vérité.

En attendant cette heure bénie, demeurons, nous spirites, étroitement unis; s'il se rencontre des divergences dans notre manière de concevoir, pensons que du choc des idées jaillit la lumière. Nous sommes aujourd'hui dans le vrai, sur un point; peut-être que demain, sur un autre, nous serons dans le faux: nous arrivons à un tournant de chemin où il y a de grandes luttes; je ne connais rien de plus noble que cet état des âmes assoiffées de lumière; malgré des tâtonnements, des échecs renouvelés, restons sur la brèche; tenons, d'une main plus ferme, le bras plus élevé, notre drapeau afin qu'il finisse par s'imposer à tous les regards : qui sait si notre rêve d'hier,

notre utopie d'aujourd'hui, n'est pas l'étoffe avec laquelle sera faite la vérité de demain !

Au bout du chemin, non la culbute, comme voudraient le faire croire les matérialistes, mais la victoire, la victoire éclatante, la victoire assurée ! Ce sera grâce à ce Phare lumineux qu'est le spiritisme, que nous parviendrons à la remporter. En avant donc, et que notre cri de ralliement soit — *sempre piu alta* !

— Me voici arrivée à la fin de cette causerie qui me tenait au cœur; vous n'aurez pas été sans trouver, amis, qu'encore une fois je ne fis que répéter — et avec quelle faiblesse, hélas — les arguments qu'avec tant d'éloquence nos maîtres avaient reproduits avant moi. A cela, je répondrai : que fait-on, quand on veut enfoncer un long clou dans un mur très épais et très dur ? Je ne connais qu'un moyen, multiplier les coups de marteau. Il y a des idées qui sont comme les clous dans certains murs ; il faut non seulement frapper fort, mais longtemps pour les enfoncer. Il est douloureux que l'idée de Dieu soit une des plus difficiles à faire pénétrer. — Quoi qu'il en soit, je remercie de leur peine ceux de nos chers lecteurs qui, malgré les longueurs de cet article, ont eu le courage de me suivre jusqu'au bout ; la seule concession que je réclame de leur bienveillance, c'est de me concéder l'amour de mon sujet ; ce qui m'a fait davantage déplorer mon insuffisance – j'aurais été si heureuse de le faire partager.

DIANE MAREST.

L'INSPIRATION

III

Au XVIe siècle vivait en France le curé François Rabelais (1483-1553) qu'on nommait « le joyeux curé de Meudon », à cause de son humeur si gaie et si bouffonne, célèbre écrivain, auteur de l'œuvre *Gargantua et Pantagruel*, un roman satyrique, rempli d'allusions, de folies et d'extravagances. Dans cet ouvrage, qui parut en 1530, Rabelais parle par inspiration des « plateformes roulantes, qui mènent le passant à destination sans effort. » Or, cela peut se rapporter aux trottoirs roulants, qui, comme on sait, furent une des attractions de la dernière exposition universelle de Paris. On avait, bien avant Rabelais, appelé les rivières « des chemins qui marchent », mais la première idée des trottoirs roulants est dans l'œuvre de Rabelais *Gargantua et Pantagruel*, livre cinquième.

Rabelais, dans cet ouvrage, en parlant des îles des Odes, dépeint Pantagruel et ses gais mariniers dans cette contrée plaisante, où les routes voyagent d'elles-mêmes. On ne demande plus son chemin, mais on s'enquiert de la destination de la route, tout comme celui qui prend passage sur le Rhône à Lyon à destination de Tarascon ou d'Avignon.

Le célèbre humoriste Mark Froain avait,dans une fantaisie analogue, pris un billet à bon marché pour la descente d'un glacier en Suisse, mais au taux de la vitesse, réellement vérifiée depuis, il aurait fallu une certaine patience. En attendant le chemin roulant gagne du terrain. Et, comme on le voit, Rabelais, par inspiration, sans doute, l'a prévu au XVIe siècle.

J'ai déjà dit, dans mon précédent article, que Roger Bacon, l'étudiant en science, avant la période scientifique, avait prédit les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les automobiles; j'ajouterai seulement, que ces prédictions le firent en son temps regarder comme un moine, qui, par l'excès de travail, avait perdu la raison; mais nous voyons aujourd'hui que Roger Bacon, *Doctor Admirabilis* comme on l'appelait au moyen âge, n'était pas fou du tout en parlant de ces choses, qu'il était tout simplement inspiré, car tout ce qu'il avait prédit au XIIe siècle, aujourd'hui se trouve accompli.

Lord *François Bacon* (1561-1626), illustre philosophe anglais, qui est considéré comme le père de la philosophie expérimentale et auteur de plusieurs ouvrages remarquables, notamment de *Novum Organum*, *Historia vitae et mortis*, *Atlantis nova*, *De dignitate et augmentis scientiarum*, etc., dans son ouvrage *Atlantis nova*, publié en 1615, prédit, par inspiration, les bateaux sous-marins, qui, ces derniers temps seulement, furent inventés.

Le marquis de Wincester publia, en 1695, *Century of Invention*, où la machine à calculer antidate la meilleure invention de *Babbaye* et voisine avec les fusils à tir rapide, les revolvers, les bateaux cuirassés, les torpilles, les obus à dynamite.

Encore plus tôt, en 1626, le poète William Drummond, surnommé le *Pétrarque écossais*, auteur de poésies élégiaques, obtint des brevets accompagnés de descriptions précises pour un armenent militaire et naval à la hauteur de perfectionnements du dernier bateau. Or, le poète William Drummond écrivait, sans aucun doute, sous l'inspiration.

On peut encore citer, ici,que Newton fut devancé par Shakespeare,qui, un siècle avant lui, parlait par inspiration de la gravitation universelle, dans son ouvrage *Troïlus et Cressida*, qu'il publia en 1602.

Le Hollandais Lœvenhoeck découvrit les organismes infiniment petits : ses « infusoria » étaient les proches parents des bactéries. Lœvenkoeck avait prédit que : viendra le temps où on reconnaîtra que beaucoup de maladies ont leur origine dans ces microorganismes,qui causent des ravages. Leur rapport avec les maladies infectieuses a été découvert ces derniers temps par le savant investigateur Pasteur et chacun lui en rapporte légitimement la gloire, cependant Lœwenhoeck l'avait prévu par inspiration.

La majorité des gens ne prennent pas le souci de reconnaître qu'ils peuvent être inspirés, préférant attribuer tout ce qu'ils font à leurs propres efforts individuels ou à leur mérite ; mais les grands génies du monde ont toujours été dirigés par des forces supérieures et invisibles, ou, en d'autres termes, par des Esprits, et fournissent des preuves indiscutables de l'existence et de la puissance de Dieu.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE VESTIAIRE DES MORTS

Il est hors de doute que lorsque l'homme, préparé par une dématérialisation prématurée, se présentera au *Débarcadère de la vie matérielle*, il n'aura aucun effort à faire pour se débarrasser de son Manteau Charnel (le corps) puisque (comme je viens de vous le dire) il le tient sur son bras et que ce n'est plus qu'un objet indépendant de lui, un objet devenu inutile au moment de sa désincarnation.

L'Esprit, en ce cas, n'aura qu'à le laisser aux confins de la planète terrestre, c'est-à-dire au *Vestiaire des Morts*, *à ce vestiaire* où tant de pauvres diables, encore soumis à la douleur que leur impose la dure attache de leur manteau charnel, ne peuvent, malgré leurs efforts, s'en débarrasser sans se déchirer jusqu'au sang; sans rouvrir les plaies béantes de leur courant passionnel, sans crier de la douleur cuisante que leur font endurer les pointes adhérentes à ce manteau, en remuant la gangrène de leurs vices (cette sorte d'agonie se prolongeant quelquefois bien au-delà de la tombe et n'étant que la suite de celle qu'ils ont commencé sur leur lit de douleur).

Il faut, mes amis, voir comme moi ce qu'est ce *Vestiaire des Morts*, pour vouloir se dématérialiser à l'avance dans ses stages terrestres. Oui, il faut, dis-je, entendre ces cris d'appel impuissants, ces crises passionnelles brûlantes et inextinguibles; ces voix qui grondent de tous les vents infernaux des basses couches de l'Ether pour comprendre la nécessité de se conformer aux sages théories des Esprits; de ces bons amis qui, *eux*, voudraient vous voir avec votre manteau charnel n'attenant plus à vos fibres périspritales, mais sur votre bras, entendez-vous, c'est-à-dire complètement détaché de votre Etre.

Cette terreur que nous avons du vestiaire d'outre-tombe où sont accumulées toutes les douleurs humaines causées par les attaques du manteau charnel (le corps) quand il ne peut se détacher de ses victimes, vous explique nos appels fraternels comme nos conventions et nos réserves au sujet de tout ce que nous voyons ou apprenons ici.

Croyez-vous que ce soit pour vous distraire que nous vous disons toutes ces choses? Ah! si vous ne les prenez pas au sérieux, si vous ne commencez pas à vous déshabiller ici bas, vous pourriez bien le regretter!... Car nous ne pouvons, *nous*, prendre vos charges, vos sujétions; autrement il y a longtemps que nous vous en aurions débarrassés. Nous préférerions, en effet avoir la souffrance pour nous, plutôt que de la voir toujours aux mêmes qui, en leur retour à la vie spirituelle, arrivent au *Vestiaire des Morts* avec de pareilles lourdeurs dues aux clous de leur manteau charnel.

Nous, vos frères Esprits plus élevés, ne serions pas longs, croyez-le, à briser vos chaînes si nous pouvions nous revêtir de vos charges!... car nous avons senti la chaleur des hauts foyers; nous avons joui de ces vues ensoleillées.... oui, nous préférerions endurer mille supplices, plus cruels

encore que ceux que vous impose la chair, plutôt que de vous voir rester là où vous êtes.

Donc, vous le voyez, la douleur qui vous tenaille, sous les lourdeurs de la chair, n'est pas aussi difficile à guérir que vous le croyez si vous voulez faire violence à vos passions et savoir que le *Bien* après la douleur soufferte, épuisée, vous sera large, immense.... *Un prévenu en vaut deux, dit-on.*

Que la foi spirite vous imprègne donc de ces vérités et qu'elle vous donne toutes les qualités, toutes les forces nécessaires à l'exultation de votre âme vers ces hauts foyers où nous sommes et desquels nous vous aiderons à vous débarrasser des passions qui lancinent vos chairs et vous empêchent d'abandonner librement ce manteau inquisiteur et despote, votre corps.

Cédez, cédez à nos sollicitations, à nos voix, à tous les cris d'appel de nos cœurs fraternels et souvenez-vous que l'âme est toujours assez forte pour briser ses liens charnels, quand *elle le veut* et le demande dans ses prières à l'Ame Universelle des Mondes.

Médium : Mme Potier — UN GUIDE

Le sachet rose

Sous cet aimable titre, en un coquet petit in-18, sorti des presses de l'Editeur Arrault, M. Horace Hennion, connu déjà par des poèmes dramatiques joués avec succès à Poitiers et à Tours: *Soir d'hiver*, débordant des plus généreux sentiments d'altruisme social; *Soir d'été*, tout pantelant de patriotisme, suivant l'expression du grand Félibre Mistral; *la Messagère de deuil*, appel vibrant en faveur des sinistrés de la Martinique, vient de publier un choix, soigneusement revu, des poésies de sa jeunesse.

Ce recueil se recommande par une rare variété d'inspiration. La première partie, consacrée à *la Fiancée*, contient, de l'avis d'un juge compétent, M. Paul Bourget, de l'Académie française, des morceaux, *le Conte bleu*, *la Dormeuse*, *les Mois*, d'une exquise sensibilité exprimée en de bien jolis vers. Je citerai seulement, comme preuve de la justesse de ce jugement, un quatrain adressé, en cadeau de fiançailles, le 16 août 1898, *A celle qui demain sera ma femme*:

La nuit, quand je vous vois, étoiles, luire aux cieux,
Alors je pense à ses beaux yeux...
Le jour, quand je la vois lever ses chastes voiles,
Alors je pense à vous, étoiles !

Dans la deuxième partie, intitulée: *Flûtes et Luths*, comme dans la troisième : *Fantastiques et Macabres*, le poète tour à tour nous charme, nous amuse, nous étonne, nous éblouit par la richesse de ses rimes, la diversité de ses rythmes, l'harmonie musicale de sa phrase, en un mot par sa virtuosité. Il s'y montre maître de son instrument et en connaît à fond toutes les ressources. Il se joue avec une parfaite aisance des plus grandes difficultés de

l'art des vers, car il n'est pas de ceux qui, comme l'a dit M. Catulle Mendès, veulent le mettre à la portée des paresseux et des maladroits, la *Nouvelle ballade à la lune*, sur le même rythme que celle de Musset et qui se laisse lire après elle; *le Bal macabre* dédié au maître Saint-Saëns; *l'Horloge de l'Eternité*; *la Nuit des fantômes*; *l'Hermétique*, justifient amplement cette opinion; mais à côté de ces airs de bravoure, qui n'ont tout leur prix que pour les dilettantes et curieux de rythmes et de rimes, les lecteurs goûteront pour la hauteur, la noblesse ou la grâce de la pensée et de la forme, les *Noces Célestes*; *Tristitia Lætitia*; *la Céleste Filandière*; les odes à *la Musique* et *pour l'Œuvre des prisonniers libérés*; *la Ballade de la Misère*; *Que l'architecture est un art hiératique*; *l'Or de l'abîme*. De la pièce sur l'architecture, donnons ici quelques fragments. Elle débute ainsi.

... Méditant sur Celui dont la main fit ce monde
Et ces cieux étoilés où son tonnerre gronde,
L'Homme pour l'apaiser et pour lui faire honneur
Dressa le monolithe. Et le nom du Seigneur
Put ainsi s'épeler dans ce mot d'une lettre;
Mais, bientôt, voulant mieux honorer le Grand Être,
L'homme superposa le granit au granit :
Des rocs furent tournés, les uns vers le zénith,
D'autres vers l'horizon; des syllabes, des phrases
Se formèrent alors; et dans les plaines rases
S'alignèrent menhirs et cromlechs et dolmens.
Puis, sur leurs flancs les fleurs répandant leurs pollens
Et l'Avril les couvrant d'une fraîche parure,
Naïf imitateur, l'Homme par la sculpture
Veut fixer pour toujours ces frêles ornements.
Il taille des piliers, construit des bâtiments ;
Enfin sa main écrit ces livres granitiques,
Seuls témoins survivants de ces âges antiques...

M. Horace Hennion est un de ces poètes dont on peut dire qu'ils sentent, aiment et souffrent plus que les autres hommes. Toutes les voix de la nature chantent en lui. Le rythme de la vie universelle règle la cadence de ses vers ; ses poèmes délicats font couler, au fond des âmes, l'ivresse des couleurs, des formes, des parfums. A ses heures le poète devient philosophe. Les lecteurs de la Revue liront sans doute avec plaisir la poésie empreinte d'un spiritualisme élevé que le sympathique auteur du *Sachet rose* a eu l'aimable pensée de me dédier. Ils me sauront gré de la leur avoir communiquée.

LEON DENIS.

L'IMMORTALITÉ

NOCTURNE

A Léon Denis.

Au nid rentrent les hirondelles;
Dans le bois s'attardent des vols
De palombes, de tourterelles;
Déjà chantent les rossignols;

La brume enlinceule la terre;
A l'occident le soleil luit
D'un éclat mourant : un mystère
Funèbre tombe avec la nuit.

Bientôt, de moins en moins nombreuses,
Les voix, dans les taillis épais,
Cessent leurs chansons amoureuses;
Bientôt tout va dormir en paix.

La lune, en forme de faucille,
Dans les champs du ciel apparaît;
Comme à travers une résille,
Sa lueur court dans la forêt!...

— O toi, dont la marche éternelle
Suit son même cours dans le ciel,
Ta course certaine tend-elle
Vers un but? Sais-tu vers lequel?

Tu ne l'ignores pas sans doute;
Comme toute l'humanité,
Hélas! moi, je poursuis ma route,
Sans guide, en pleine obscurité.

Toi qu'un destin tient asservie
A la plus immuable loi,
A quoi doit aboutir ma vie?
Oh! si tu le sais, dis-le-moi!

Tu disparais pour reparaître;
Reparaîtrai-je comme toi?
Ne mourrai-je que pour renaître
Oh! si tu le sais, dis-le-moi!

O lune pure, ô blanche lune,
A toi, comme à l'humanité,
Ne pourrait elle être commune,
La loi de l'immortalité?

Encore n'es-tu que matière;
Et l'homme est âme autant que corps :
L'âme meurt-elle tout entière,
Lorsque ses organes sont morts?

Quand notre corps se désagrège,
Pas un atome ne périt :
Ah! comment donc alors croirais-je
Possible la mort de l'esprit?

A détruire un grain de poussière
La Mort est impuissante. — Eh bien!
Ne pouvant rien sur la matière,
La Mort sur l'âme ne peut rien!

HORACE HENNION.

UNE PRÉDICTION DU Dr MUEHLENBRUCH RÉALISÉE

Encore une prédiction du Dr Max Muehlenbruch, célèbre médium voyant de Oakland en Californie. que les lecteurs de la « Revue Spirite » connaissent déjà par mes nombreux articles sur sa remarquable médiumnité, publiés dans ladite revue en 1899, 1900, 1901 et 1902, vient de se réaliser le 29 mai dernier.

Au mois de janvier de cette année le Dr Muehlenbruch publia une nouvelle brochure : « Dr Max's Muehlenbruch's sixth edition of prophecies », très répandue dans les Etats-Unis. A la page 38 de cette brochure se trouve ce qui suit :

Prophecies concerning the United States of America

These prophecies were written July 1900.

« Kanzas, Arkanzas, Missouri, Nebraska, and Iowa will suffer in many ways through electrical storms, drought and different insects, for 1902 and 1903. Thereafter we see brighter conditions for these mentioned states for some times to come... »

Dans le journal « Gazeta Polska » se trouve la dépêche suivante :

New-York le 31 mai (par dépêche).

« Dans le Kanzas, Arkanzas, Missouri, Nebraska et une partie de Iowa les orages et pluies torrentielles ont causé de terribles dégâts. Les détails de ce désastre ne sont pas encore exactement connus, mais on parle de 45.000 personnes sans abri et de 2.000 personnes qui périrent dans les flots ou sous les décombres des maisons écroulées. La plus terrible catastrophe a eu lieu à North-Topeka (Arkanzas), ville bien connue pour son commerce et son industrie. La rivière Kanzas, qui traverse la ville, a débordé ; 7.000 personnes ont pu se sauver, 250 périrent dans les flots. Dans les quartiers non inondés de la ville, on ne sait comment, l'incendie se déclara ; ce qui augmenta la panique.

La ville Kanzas-City est à moitié détruite par l'inondation. Beaucoup d'habitants périrent dans les flots et sous les décombres des maisons écroulées. Une centaine d'habitants se réfugia sur le pont du chemin de fer « Union-Pacific R. W. », qui ne put résister à la force des flots et s'écroula. Toutes les personnes qui s'y trouvaient périrent. On compte à Kanzas-City 300 morts, parmi lesquels 50 sujets belges, et un grand nombre de blessés. A Missouri et Iowa les chemins de fer, les ponts et les récoltes sont détruits. Les dégâts sont énormes. »

JOSEPH DE KRONHELM.

ALLIANCE SPIRITE UNIVERSELLE

Nous lisons dans la *Paix Universelle* (Lyon).

En fondant l'Alliance Spirite Universelle, moyennant un droit d'entrée d'un franc par personne, et sans cotisation, j'espérais que les spirites s'empresseraient d'adhérer à cette fondation peu coûteuse et que cinquante mille membres donneraient, la première année, 50.000 francs à la propagande par le fait.

Il n'en a rien été.

On a discuté, objecté et peu adhéré.

Merci aux adhérents; sans rancune pour les autres. L'Alliance Spirite Universelle vivra quand même.

Lorsqu'elle n'aura pas de pain, elle ne mangera pas... Seulement elle se débaptise.

Il est absurde de s'appeler Alliance Spirite Universelle, quand on n'est que quelques-uns.

Nous nous appelons désormais... la Salle d'Attente.

Je vais vous dire tont de suite ce que nous attendons.

Nous attendons un monsieur ou une dame qui voudra bien s'intéresser assez à la question spirite pour donner la forte somme, la très forte somme, la somme colossale.

Y aura-t-il, de par le monde, un être qui comprendra que la Société de demain est toute entière dans l'Évangile et que l'Évangile contient le Spiritisme et le Magnétisme dans les termes et dans les faits les plus formels?

Si oui, il est temps de répandre la bonne nouvelle.

En France, on ignore totalement le Spiritisme.

Il nous faudrait le quotidien à un sou. Somme demandée : 500.000 francs.

Toutefois j'aimerais mieux convertir à la cause spirite un homme comme Berthelot que deux cent mille inconnus. Pourquoi? Parce que la conviction des deux cent mille ne convaincrait pas Berthelot, tandis que la conviction de Berthelot convaincrait les deux cent mille... et plus! Crookes a fait un million de spirites et il n'est pas spirite! (Zuze un peu, mon bon, s'il l'était!)

C'est donc là qu'il faut viser: convertir le savant célèbre. Quel est le moyen d'y arriver? Il n'y en a qu'un : le fait. Appelez vos meilleurs médiums à Paris, mettez-les en présence de commissions composées de savants et vous créez autour du spiritisme une publicité immense.

Le monde entier n'a-t-il pas les yeux fixés sur Paris?

Les grands journaux de l'univers n'y ont-ils pas leurs correspondants? Somme demandée : 50.000 francs. C'est pour rien!

La France est positiviste, le spiritisme l'est aussi. Ces deux positivismes doivent arriver à s'entendre.

Spiritualisme, spiritisme, magnétisme sont les trois premières marches d'un escalier qui ne s'arrête pas plus que l'échelle de Jacob.

L'œuvre dite chrétienne a pris fin.

L'œuvre matérialiste n'est pas viable.

La parole est à la science spirite.

La victoire définitive est certaine. Elle est prochaine, si un millionnaire vient à nous, les mains pleines. L'argent est le véhicule de l'idée.

Puissent les Esprits, qui travaillent activement au progrès humain, donner à notre génération la joie de voir le drapeau spirite flotter victorieusement sur l'Académie des Sciences.

ALBIN VALABREGUE.
Chemin Sautter, 10, à Genève.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*)

Deux mois après ses bains quotidiens dans le Rhin, Noëma, ivre de joie, m'annonça qu'elle serait mère. Je partageais son ivresse ; nous ne cessions même de parler et de nous occuper du petit ange que nous attendions.

Ma femme avait une grossesse exempte des désagréments ordinaires; sa santé n'avait jamais été aussi florissante ; il ne se passait pas de jours où elle n'allât s'asseoir quelques instants aux bords du fleuve, et quand je pêchais à la ligne (ce qui m'arrivait souvent) ; Noëma apportait son ouvrage et s'installait auprès de moi, de longues heures, me racontant les légendes des Ondins, Nixes et Ondines, qu'elle connaissait toutes, sur le bout du doigt, ce dont je ne m'étais pas douté jusque là. Ensuite ma femme ne s'éloignait jamais du fleuve, sans y jeter une fleur, ou une branche de verdure en murmurant des paroles inintelligibles pour moi, celles sans doute que lui avait enseignées la mendiante et elle terminait ses sortes d'*Incantations*, en envoyant avec la main un baiser au courant rapide.

Je riais intérieurement de ce petit manège, qui n'avait pas lieu d'exciter ma jalousie.

Le jour attendu avec tant d'impatience arriva enfin ; tout était prêt pour recevoir l'enfant. Ce fut au premier rayon de l'Aurore que Rhéa jeta son premier vagissement en ce monde. La délivrance avait été prompte. Noëma se rétablit en peu de jours. Elle était une bonne nourrice et notre fillette prospérait à vue d'œil. Le Paradis était descendu avec elle dans notre maison !

Ma femme m'avait, depuis la naissance de l'enfant, confié le secret qui, m'assurait-elle, l'avait rendue mère. La mendiante devait être une fée sans doute ; elle le croyait du moins, car elle lui avait appris certaines paroles qui, prononcées durant quarante jours dès l'aube, en se baignant dans le Rhin, mettait une femme en rapport amicaux avec les Esprits dits *Ondins* et qu'alors l'un d'eux pénétrait de son essence le corps de la femme; en sorte que celle-ci parvenait à animer un germe humain qui, sans ce concours, ne serait pas arrivé à former un embryon !...

Je hochais la tête avec incrédulité au récit fabuleux de ma femme ; mais elle se fâcha, c'était la première fois depuis notre mariage ! Aussi nous ne revînmes jamais plus sur ce sujet de conversation !

Notre Rhéa, blonde et mignonne, pouvait bien donner en effet l'illusion d'une petite Ondine. Ce qui ne laissa pas de m'étonner quelque peu, ce fût l'attraction que le Rhin exerçait sur le bébé encore au sein maternel; l'enfant agitait tout son petit corps, le projetant en avant comme pour s'élancer à l'eau, souventes fois; le seul moyen d'arrêter ses pleurs, c'était de l'emporter en courant sur les bords du fleuve.

Ma femme triomphait alors, elle faisait semblant de lancer Rhéa dans l'eau, aussitôt l'enfant éclatait de rire et se mettait à gazouiller, je ne sais quoi de joyeux.

Dès que la petite Rhéa commença à marcher, sa mère lui fit essayer ses premiers pas sur le gazon de la berge, où je plaçais mes lignes. Un jour, je ne sais comment cela se fit, Rhéa échappa à sa mère et glissa dans le Rhin. Noëma la suivit; elle ne savait pas nager et pour atteindre le bébé, elle s'avança trop loin. Je me précipitais après elle et fut assez heureux pour les ramener toutes deux saines et sauves sur le bord du fleuve. Rhéa se remit très vite de ce bain, mais ma pauvre chère femme eût une telle frayeur que son lait tarit subitement, et qu'une fièvre terrible l'emporta en vingt-quatre heures. La chère femme mourut sans avoir repris connaissance.

Je ne vous parlerai pas, chère Madame Dumbart, de ma douleur; elle fut immense!... Elle l'est encore et si j'ai vécu jusqu'à ce jour, ce n'est que pour ma chère fille pour ma chère Rhéa. A présent, je vous la donne, soyez sa mère... Pour moi, je sens que je rejoindrai bientôt ma chère femme!

Après les fiançailles *officielles* de mon père et de Mlle Nardhyn, il fût convenu que mon père, une fois installé dans son poste à Tours, c'est-à-dire dans cinq à six mois, reviendrait à Unkel pour épouser Rhéa; que M. Nardhyn avec Kath viendraient, ainsi qu'il était convenu, habiter une propriété située dans le voisinage de celle des Tourettes.

Le journal de mon père est bien volumineux à cette époque, mais comme il ne contient que ce qui a trait à son amour et à ses projets d'installation, je le passerai sous silence.

VI

Albert et sa mère, pleins de joie, préparaient tout pour le grand événement. Chaque semaine arrivait d'Allemagne des lettres de Rhéa et du capitaine faisant part également de leurs préparatifs pour venir s'installer en France.

Un matin au premier déjeuner, Albert se montra à sa mère le visage soucieux; il était depuis la veille revenu de Tours. A la demande que lui faisait sa mère assez inquiète, s'il était malade, il répondit :

— Non mère, mais j'ai revu cette nuit l'image ou plutôt l'âme de ma fiancée; elle était vêtue de noir, et elle versait d'abondantes larmes! Je crains qu'il ne lui soit arrivé un malheur!

Ma grand'mère garda le silence; elle venait de voir entrer dans le vestibule le postier rural, une dépêche à la main. Elle prévint la domestique et courut prendre elle-même la dépêche, mais Albert fut aussitôt près d'elle!...

— La voilà, l'annonce du malheur, dit-il en pâlissant!

Ce n'était que trop vrai. — Le pasteur Prunels annonçait la mort subite de M. Nardhyn et faisait part de l'appel désespéré de Rhéa à son fiancé.

Quelques heures après, mon père partait et, ayant passé quinze jours à Unkel pour arranger les affaires de sa fiancée, il la ramena avec Kath en France : la jeune fille resta chez notre bonne amie Mme Monnier tout le temps convenable que nécessitait son deuil, avant de pouvoir se marier.

Cette dame, très catholique, je l'ai déjà dit, déplorait vivement que Mlle Nardhyn, qu'elle trouvait charmante et belle, fût protestante.

Mme Dumbart avait à regret accepté le mariage mixte de son fils. Le père de Rhéa vivant, tout se fût passé pour la cérémonie du mariage, ainsi qu'il avait été convenu entre les deux familles : bénédiction du prêtre, ensuite celle du pasteur. — L'obstacle principal à la conversion de la jeune fille ayant disparu, Mme Monnier crut bien faire en usant de toute son influence sur Rhéa pour la faire renoncer à la religion luthérienne. — Du reste, cette dame eut peu de peine pour convaincre ma mère de se faire catholique. Sa conversion devant être une grande preuve de son amour pour Albert. — Sa fidèle Kath, qu'elle consulta cependant, essaya de la dissuader de sa détermination, mais ce fut en vain. Plaire à son fiancé qu'elle aimait uniquement fut la seule préoccupation de ma mère en cette circonstance. D'ailleurs, sa nature pure et aimante ne concevait pas bien clairement, ne pouvait comprendre ces différences de cultes et d'étiquettes pour adorer le Seul et Unique Créateur de l'Univers.

Mon père au contraire, éprouva beaucoup de joie et une grande consolation de voir sa bien-aimée, pour complaire à sa mère, à lui, entrer dans le giron de l'Eglise catholique. — Cette dernière preuve d'affection de sa bru remplit de joie le cœur de ma grand'mère qui, dès lors, confondit sans aucune réticence, dans un même sentiment maternel et sa Rhéa et son cher Albert. La jeune Mme Albert Dumbart aimait peu le monde ; elle avait du reste des goûts très simples ; ce qu'il lui fallait c'était les champs, un cours d'eau, la nature, loin de là, elle devenait triste et sa santé s'en ressentait bientôt. De plus ma bonne mère ne connaissait ni l'intérêt, ni l'ambition. Vivre auprès de son mari, de sa chère belle-maman et de la famille Monnier, qui l'avait si bien accueillie dans son malheur, tout cela lui suffisait et au delà. — S'occuper de sa petite Adrienne qu'elle allaitait, lui faisait prendre en horreur les relations mondaines, obligations en quelque sorte forcées par suite de la position d'ingénieur, que son mari occupait à Tours, où les relations sont fort suivies parmi une certaine classe.

Je l'ai dit : ma mère était charmante et *charmeuse* même ; elle possédait une voix mélodieuse ; aussi, dans chaque salon qu'elle fréquentait, depuis les premiers mois de son mariage, elle était bien souvent forcée de céder aux instances de la maîtresse de maison et de se faire entendre. D'habitude, elle ne consentait à chanter qu'avec mon père, ou lorsqu'il était là pour l'accompagner. — Dès que ma mère fût enceinte, elle quitta Tours pour aller vivre aux Tourettes près de sa belle-mère, qui fut ravie de voir sa fille préférer sa société à celle de la ville.

Mon père passait tout le temps qu'il avait de libre avec sa femme à la

campagne. Après ma naissance, ma mère vint s'installer dans son appartement de Tours, rue de l'Alma ; il fût décidé que ma grand'mère habiterait avec eux l'hiver et que l'été toute la famille retournerait à la campagne.

Lorsque mon pauvre frère Georges vint au monde, cette seconde grossesse ayant beaucoup fatigué ma mère, elle demanda en grâce à son mari d'abandonner son poste, qui le forçait à revenir périodiquement à Tours, afin de pouvoir ainsi se fixer aux Tourettes. — Nous ferons des économies à la campagne, mon Albert, pour nos enfants, dit ma mère, mais vivons entre nous, pour bien jouir les uns des autres. Il ne faut pas laisser le monde et ses préoccupations mesquines ou frivoles se mêler à notre vie.

Ta santé délicate, mon cher mari, demande le repos, la complète absence de préoccupations et les responsabilités de ta situation t'ont obligé bien des fois à sacrifier notre bonheur intime!

Ma grand'mère, satisfaite des désirs de sa fille, joignit ses instances à celles de ma mère, aussi mon père donna-t-il sa démission d'ingénieur. Il hérita à peu près à cette époque d'une fort jolie maison avec jardin à St-Avertin, proche des Tourettes, où nous allâmes en famille passer trois mois, les plus froids de l'hiver ; là, de très vieux amis furent les seules connaissances que fréquentèrent mon père et ma mère.

La vie fut très heureuse aux Tourettes, aucun nuage ne vint obscurcir la rare union de mes parents, qui semblaient n'avoir à eux deux qu'un seul cœur et une seule âme. — Ma chère grand'mère mourut après une courte maladie, conservant jusqu'à son dernier soupir sa pleine connaissance. Elle bénit ses chers enfants, les remerciant du bonheur qu'ils lu avaient donné. Ma grand'mère était fort âgée, sa mort était donc dans l'ordre de la nature ; elle n'en fut pas moins vivement regrettée par les siens et son souvenir devint pour nous tous un culte véritable.

J'ai dit qu'avant sa mort, Kath avait pris une jeune paysanne pour l'aider dans le ménage, mais elle n'eut pas le temps de la dresser pour la remplacer comme cuisinière ; ce fut la femme de chambre, depuis longtemps chez nous, qui occupa cette fonction, et Suzon (c'était le nom de la nouvelle venue) fut chargée du ménage. Mon père s'affaiblissait chaque jour de plus en plus, et je voyais fort bien que, sans son affection pour moi, le seul lien qui le retenait à la vie serait bientôt rompu.

Un jour ce bon père me dit : « Pourquoi, ma chère Adrienne, ne consentirais-tu pas à te marier?... Je sens que mes forces s'épuisent... Je te quitterai sans doute bientôt... et alors tu resteras seule, chère enfant.

... Tous ceux que nous aimions nous ont quittés; nous n'avons plus de proches parents... Que vas-tu devenir quand tu seras toute seule?... Le Docteur Carle a un neveu qui l'a remplacé à Amboise dans sa clientèle, c'est un brave garçon, de caractère doux et pacifique ; j'ai cru comprendre, lors d'une dernière visite que j'ai faite à notre vieil ami, bien près de sa mort, lui aussi, que son neveu songeait à toi...

(*A suivre*). M. A. B.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

(*Suite et fin.*)

CONCLUSION.

A mesure, qu'en notre étude, s'est épanouie dans son ampleur la doctrine spiritualiste, nous avons vu se lever progressivement le voile qui nous cachait bien des mystères. Nous savons ce qu'est la mort, comme nous savons ce qu'est la vie. Nous avons appris que le mal et la souffrance, dont nous paraissons être les victimes inconscientes, sont des dispensations dont il nous appartient d'utiliser les bénéfices, en ce sens que c'est dans les rudes

froissements que nous inflige la matière au sein de laquelle a involué notre monade divine, que nous apprenons à lutter contre elle et à nous en affranchir, par notre évolution vers l'esprit.

Quand nous aurons acquis la vision spirituelle, nous comprendrons que la Loi des rétributions équitables nous fournit, par les réincarnations successives, le moyen d'apurer le compte de nos iniquités passées, compte qui se solde progressivement. Cris et larmes, angoisses et douleurs sont par eux-mêmes les libérateurs, les rédempteurs attendus. C'est dans ce tout-puissant creuset d'épuration, que s'effectuent les métamorphoses, que se fondent l'égoïsme, les jalousies, les haines et d'où sortent les divines vertus de tolérance, d'altruisme, de fraternité universelle.

Ce qu'il y a de vraiment déplorable, c'est que les désastreux méfaits par lesquels s'est signalée l'Eglise, pendant une si longue série de siècles, aient fait déferler sur le monde une telle vague de matérialisme, que les trois quarts de notre Europe occidentale en ont été submergés. Une semblable réaction devait naturellement se produire; mais comme il arrive, dans toute réaction, le vase a quelque peu débordé. Par suite d'une méprise irraisonnée, l'on a confondu les religions officielles, avec la philosophie spiritualiste, rationnelle et scientifique qui doit leur succéder un jour, mais qu'ont indûment compromise les extravagances ecclésiastiques. L'on a méconnu la majesté de la vie humaine, ses origines, son rôle terrestre et ses futures destinées. Matérialistes, athées, positivistes, tous, infatués de leur prétendue indépendance intellectuelle, se sont insurgés contre toute tendance spiritualiste qui, pour aussi peu dogmatique qu'elle fût, n'en a pas moins été stigmatisée, sous l'inculpation de lèse-agnosticisme, et c'est dans ce esprit de nihilisme systématique, que pontifient dans leur église — car ils ont une église, eux aussi — tous les adorateurs de la sacro-sainte matière, avec l'intransigeance habituelle aux sectaires irréductibles.

Sectaires, c'est-à-dire intolérants et malveillants, ne le sont-ils pas, quand ils s'obstinent à croire ou tout au moins à dire que le spiritualisme — dont ils n'ont pas la moindre notion — s'inspirant de la doctrine judéo-chrétienne ne « préconise que la vie ultérieure, au détriment de la vie terrestre, ne se préoccupe que de réconcilier les hommes dans le sentiment de la misère et du néant de la vie présente et n'ouvre au monde condamné que la perspective d'un monde idéal, *imaginaire*, où toutes les injustices sont sensées devoir être réparées. »

Autant d'erreurs que de mots, dans ce passage que nous avons cité textuellement, et il en sera ainsi tant que l'on s'obstinera à confondre le philosophe spiritualiste — spirite ou théosophe — avec le chrétien dévoyé de son chemin par les malversations d'une religion de fantaisie.

Bien loin d'être considérée comme inutile et négligeable, la vie terrestre

est, pour le spiritualiste, l'indispensable phase préparatoire à la vie qui doit lui succéder. Il sait que c'est ici-bas qu'il progresse, qu'il travaille, non seulement pour lui-même, mais encore et surtout pour tous ses frères qui l'entourent et suivent la même voie que lui. Loin d'être égoïste et personnelle, son œuvre est collective. Il est, et il s'en glorifie, l'associé de tous les travailleurs dont il entend bien partager le labeur, sans restriction, ni privilège d'abstention. Il lui importe que la Cité terrestre reçoive toutes les améliorations possibles, afin que ses habitants puissent y trouver un champ plus favorable à leur évolution, c'est-à-dire à leur perfectionnement.

Pour lui, donc, et plus que pour tout autre, la vie présente a un sens et vaut d'être vécue — sinon pour y jouir d'un bonheur absolu, irréalisable dans les conditions actuelles, mais en vue d'un passé qu'il s'agit de réparer, comme en vue d'un avenir qu'il s'agit de préparer, puisqu'elle n'est nullement isolée dans la série des existences.

Si les matérialistes avaient quelques notions de la doctrine que nous défendons, ici, ils sauraient que la vie d'ici-bas est essentiellement le champ de culture où doivent être semés les germes et qu'aucun d'eux, dans l'avenir, ne pourrait parvenir à maturité, s'il n'avait été préalablement jeté dans le sillon terrestre.

Cette vie est l'un des anneaux nécessaires, sans lequel serait brisée la longue chaîne qui rattache, les uns aux autres, tous les essais, toutes les expériences, tous les efforts effectués et associés, en raison même de leur indissoluble solidarité. Aujourd'hui est la conséquence d'hier et demain sera la résultante d'aujourd'hui. Où donc nos contradicteurs peuvent-ils voir, dans cet âpre labeur ininterrompu, le mépris du présent, au bénéfice d'un avenir... hypothétique, « imaginaire », à les entendre.

Hypothétique, il ne l'est pas pour le spiritualiste et c'est justement cette conviction qui le distingue de ses adversaires, en ce sens qu'il est infiniment mieux renseigné qu'eux sur la nature et la signification de la vie présente, à laquelle s'en rattachent d'autres indissolublement. C'est en raison de la solidarité de ces vies successives, que la philosophie spiritualiste, nous le disons en passant, condamne si sévèrement le suicide qui n'est rien moins qu'une révolte, qu'une infraction coupable à l'ordre immuable établi par la nature.

En résumé, qu'est-ce qui différencie le matérialiste du philosophe spiritualiste? C'est que le premier n'admet, pour élément constitutif de tout ce qui existe, que la matière pure, tandis qu'aux yeux du second, cet élément est double, c'est-à-dire esprit et matière à la fois, puisque les deux n'étant que les pôles d'une même substance, se résument dans une entité qui n'est rien moins que l'étoffe, ou, en terme scientifique, le *Plasma* de l'Univers.

Or, chose singulière et vraiment significative, il arrive ceci, c'est qu'en

dépit des négations obstinées que nous venons de signaler, c'est vers l'esprit — tout au moins la synthèse de l'esprit et de la matière — que sont sensiblement entraînées les sciences modernes et officielles.

Alors que les savants les plus sérieux sont contraints d'avouer qu'ils savent de moins en moins ce que c'est que la matière, substance protéiforme qui recule, se dissimule, échappe aux analyses, disparaît sous l'objectif des miscroscopes... voilà qu'ils finissent par la voir se résoudre, non point en molécules, encore moins en atomes, mais en quelque chose d'intangible, d'impondérable, d'immatériel, enfin, sorte de vibration tourbillonnaire que constituent deux potentialités mystérieuses et inséparables qui s'appellent *Force* et *Mouvement*, c'est-à-dire *Vie*.

Ce n'est donc point « en soi » qu'existe la matière et c'est cependant à cette pseudo-substance, à ce fétiche sans nom, que les matérialistes susnommés prodiguent leurs hommages et engagent leur foi... si bien que lorsque les plus savants d'entre eux sont amenés, par leurs expériences, jusqu'au seuil de tel monde nouveau dont les horizons éblouissants s'entr'ouvent devant eux. Que font-ils ces lucifuges assermentés? Ils ferment précipitamment leurs yeux à la lumière — à la lumière spirituelle — retournent en arrière et reprennent le cours de leurs errements habituels que l'on serait autorisé, ce semble, à qualifier « d'anti-scientifiques ».

Nous venons de le dire et l'on ne saurait trop insister sur ce point, c'est, entraînée par l'irrésistible évolution des idées, que la vraie science marche vers la grande synthèse unitaire, loi constitutive et fondamentale de la nature.

L'univers est *un*. Chacune de ses lois est une loi générale. Dans la sphère de ses virtualités, il englobe tous les êtres qu'il ne faut plus distinguer les uns des autres par les fictives dénominations d'organiques et d'inorganiques. Les barrières qui séparaient les règnes sont à tout jamais renversées. Les mêmes vibrations font palpiter l'atome minéral et les soleils de l'empyrée, en passant par la série des organismes de toutes catégories. Des bas fonds les plus obscurs, jusqu'aux plus hautes sommités lumineuses, s'étend la grande chaîne des vies dont tous les anneaux, sans nulle lacune, sont et demeurent inséparablement entrelacés.

La mort, cette prétendue mort qui était censée morceler la vie en tronçons irréparablement dissociés, n'est qu'une de ses phases normales, et cette vie universelle, de nature homogène, se manifeste avec une égale intensité dans tous les globes qui gravitent dans l'espace. De chacun d'eux rayonnent vers les autres des lignes de forces, de puissantes irradiations électriques, magnétiques, éthériques qui, par leur réciprocité d'actions, forment de tous ces centres individuels une confédération harmonique dont chacune des sonorités spéciales fait sa partie dans le concert universel, — cette musique des sphères dont parlent Pythagore et Platon.

Nous ne sommes donc nullement isolés sur notre globe, frère des autres globes, et s'ils paraissent devoir être étrangers les uns aux autres, par suite des énormes distances qui les séparent, ils n'en sont pas moins rattachés entre eux par des plans invisibles, des strates plus ou moins voisines et concentriques qui, sous les noms de mondes « astral, mental, dévakhanique », sont englobés dans le même éther où tourbillonnent lunes et soleils — simples étincelles émergées de l'inextinguible Foyer dont la splendeur illumine l'infini.

Eh bien, c'est en dehors de cette sphère où doit évoluer toute vie, en dehors du chantier cosmique universel, que les matérialistes pensent, raisonnent, dogmatisent et, à l'occasion, promulguent, avec autorité, leurs théories caduques. N'a-t-on pas vraiment le droit de dire que cette doctrine est anti-scientifique, si l'on entend par science vraie, c'est-à-dire indépendante, l'élan spontané avec lequel la pensée humaine aborde tous les problèmes, poursuit toutes les inconnues et s'engage résolument dans toutes les voies que nous ouvre la nature — ces voies fussent-elles prohibées par l'intransigeant « veto » des conciles académiques ou des cénacles officiels?

C'est en pénétrant dans cette large sphère d'évolution, que fait œuvre virile le libre-penseur digne de ce nom. Or, nous le répétons, n'est-ce pas hors de cette sphère que s'isolent les matérialistes, dans leur particularisme inhibitoire qui les évince de la République universelle des esprits? Refusant d'être les citoyens de l'univers, ils se parquent dans l'un de ses mondes les plus infimes et devant le royaume de lumière et de vie où tous sont conviés, c'est la mort qu'ils préfèrent, le néant sombre qu'ils ont choisi. Mais passons à d'autres considérations.

Parmi les matérialistes, il y a nombre d'hommes au grand cœur, de véritables philanthropes qui, affamés de justice, émus de pitié pour les faibles et les déshérités, voudraient les dédommager de leurs longues souffrances, dans une société meilleure, revue, largement corrigée et sur la bannière de laquelle serait inscrite, pour tout de bon, la fameuse devise dont on a tant abusé : « Liberté, Egalité, Fraternité »... non plus fictives ni menteuses, mais comprises et surtout appliquées. Et c'est pourquoi ces philanthropes, dignes de tous les respects et de toutes les sympathies, rêvent d'un bonheur terrestre à la poursuite duquel ils consacrent leurs efforts avec un dévouement que l'on ne saurait trop admirer.

Noble et généreux dessein auquel s'associent, certes, nos vœux les plus sincères, mais ce bonheur, si légitimement désiré, n'est-il point illusoire?... N'ayant jamais eu d'autre horizon que le cercle étroit qui nous enserre, ne croyant qu'au visible décevant, qu'au contingent qui passe, quelle garantie auront-ils, ces réformateurs, de l'heureux avenir de cette « Cité terrestre » qu'ils rêvent d'édifier sur notre monde éphémère?

Pour notre part, nous ne voyons pas trop quelle figure ferait, sur l'emplacement néfaste où l'on songe à l'elever, cet auguste Monument consacré au bonheur des peuples. Nous faisons, à ceux qui en projettent l'établissement, toutes les concessions imaginables. Nous admettons que ce monde nouveau où se trouveraient réunis, pour le confort, le bien-être et les jouissances des futurs citoyens de la Cité, les produits les plus étonnants d'une civilisation parvenue à son maximum de richesse et de splendeur, serait, certes, une admirable chose. Nous voyons, en imagination, notre terre métamorphosée, machinée, par l'ingéniosité des plus féconds inventeurs, en même temps que transformée, en tant que milieu social, par les progrès moraux et intellectuels de ses futurs habitants.

Quel merveilleux spectacle étale devant nous cette radieuse et incomparable vision! Quel monde idéal que celui où l'on ne verrait plus que des tribunaux présidés par des juges intègres et compatissants, que des gouvernants patriotes affranchis de toute ambition personnelle, qu'une association de gens honnêtes, débarrassés à tout jamais de coteries financières, de congrégations occultes, de corrupteurs de consciences, de compétitions de castes... terre régénérée d'où auraient disparu toutes les iniquités du passé, par la raison qu'il n'y aurait plus ni trônes, ni despotes, ni conquérants, ni guerres, ni frontières — rien d'autre, sur la surface entière des Etats-Unis des Deux Mondes, qu'une vaste confédération de peuples frères qui, la main dans la main, marcheraient à la conquête d'une richesse commune, d'un patrimoine national équitablement réparti entre tous les citoyens de cette admirable et véritable République, où à jamais serait assuré le triomphe de la Science et de la Raison, sur la foi aveugle, de la Vérité, sur le mensonge, du Droit, sur la force, de la Justice, sur les privilèges, de l'Amour, sur la haine et de la solidarité, enfin, sur l'égoïsme, source et cause de toutes les imperfections sociales.

Quel beau rêve! Et avec quel ravissement nous saluerions ce véritable âge d'or, cet Eldorado des poètes, des philosophes et des hommes au cœur généreux...

Mais, hélas! ne serait-ce pas dans une prison de pierre et de fer que seraient enfermés ces prétendus affranchis? Dans cette gigantesque casemate, sans autre horizon que l'horizon restreint de la terre, sans autre ciel que le ciel bas qui nous oppresse, n'y aurait-il plus d'illusions effeuillées, de rêves envolés, d'espérances déçues, de souffrances physiques, de tortures morales, de séparations éternelles et de douleurs inconsolables... puisque dans les rues de l'immense Cité, l'on entendrait sans cesse retentir, aux portes des maisons, le coup de marteau impérieux et lugubre que frapperaient, en passant, les conducteurs de corbillards.

Ah! revers de la glorieuse médaille! Ombre sinistre estompant le lumineux

tableau ! Terreur du lendemain, frisson de l'inconnu, épouvante permanente dont les ailes noires planeraient éternellement sur cette misérable terre flottant isolée dans l'espace et tout autour de laquelle l'on ne verrait que le néant — gouffre sombre et sans fond, où viendraient tour à tour disparaître les visions des poètes, les conceptions des philosophes, les découvertes des savants, l'amour des cœurs tendres et les vaines aspirations des âmes hautes que dévore la soif inextinguible de l'idéal !...

Se contenteraient-ils de cette lamentable perspective, nos réformateurs philanthropes ?

— Que faire alors ?...

— Que faire ? Renverser d'une irrésistible poussée les murailles de la prison terrestre, faire voler en éclats ses voûtes écrasantes pour revoir la divine lumière et respirer l'air des hauteurs, briser, enfin, les portes du sépulcre pour renaître et reconquérir l'inéluctable vie — en un mot, s'affranchir de la matière, de nature inférieure, en l'associant, en l'asservissant à l'esprit, seul dominateur et souverain.

Or, c'est justement à cela que n'ont jamais songé les matérialistes !

Et cependant, quelle ère de paix et de bonheur s'ouvrirait pour l'humanité si, au programme des néantistes, venait s'associer le programme de ceux qui voient plus haut et plus loin que les adorateurs de l'illusoire et de l'éphémère.

Quels admirables manifestes pourraient être lus à telle de ces belles fêtes du travail, que certains groupes socialistes ont coutume de célébrer au premier jour du mois de mai. Quelle noble phalange d'hommes formeraient les ouvriers de la grande œuvre collective, auxquels, après les labeurs de chaque jour et particulièrement au soir de la vie, seraient données l'espérance, plus encore, la certitude d'un lendemain consolateur. Quel chantier grandiose serait livré aux collaborateurs de cette évolution qui, solidaire des efforts douloureux du passé, aurait pour perspective la glorieuse vision des perfectionnements de l'avenir.

Ce n'est pas seulement la terre que nous avons pour patrie, c'est l'univers entier qui est nôtre à tout jamais, avec ses splendeurs et ses horizons illimités. Quelle force pourrait puiser le travailleur de l'heure présente, dans la conviction qu'après la chute de la toile, à la fin de l'acte qu'il vient de jouer sur la scène de ce monde — où abondent, hélas ! les incidents tragiques, — que cette toile se relèvera sur une scène nouvelle, où lui sera confié, suivant ses mérites, un rôle d'une toute autre importance, par le sublime « Impresario » de l'Univers, qui le donne, pour théâtre, tout cet univers, au gigantesque et merveilleux drame de la Vie.

Quelle consolation pour ceux qui sèment ici-bas dans les larmes, de savoir qu'ils récolteront leur moisson sous un nouveau ciel, dans un monde

de justice où, libérés de leurs entraves matérielles, ils jouiront d'un bonheur auquel les bonheurs de la terre, si rares et si courts, ne peuvent servir que d'avant-goût et comme de lointaine préfiguration.

Améliorons donc notre domaine transitoire, rien de plus juste et de plus légitime ; rendons-nous maîtres des forces que la nature bienveillante met à notre disposition ; augmentons notre bien-être, utilisons notre liberté, instruisons-nous, devenons meilleurs, soyons généreux, refoulons notre égoïsme, oublions nos haines et nos jalousies, apprenons surtout à aimer... Mais que toutes ces métamorphoses de notre vie présente n'aient qu'un objectif, qu'un but : celui de faciliter notre évolution, c'est-à-dire de nous pousser progressivement sur l'échelle symbolique qui, des bas fonds de la matière, royaume de la mort, nous fait monter vers l'esprit, royaume de la vie.

— Soit, direz-vous peut-être, tous ces rêves d'espérance, toutes ces promesses de libération sont, à coup sûr, réconfortantes, mais le doute est là, tenace, obstiné, qui envahit et paralyse. Comment ne pas être inquiet devant l'inconnu, ne pas se demander ce que peuvent bien être ces régions qui, par delà le tombeau, s'étendent dans le mystère ?...

A coup sûr, il est poignant, ce doute, et qui de nous n'en a subi l'étreinte ? Mais ne sommes-nous pas, aujourd'hui, puissamment armés contre lui, sachant qu'il n'a d'autre cause que notre myopie momentanée au sein des brumes qui nous enveloppent ? Or, ces brumes, nous pouvons les dissoudre en les transperçant d'un puissant jet de lumière. Nous en avons le pouvoir. Nous savons de science certaine que l'avenir nous appartient, que nous sommes les maîtres de nos destinées, les créateurs de notre bonheur, les conquérants de notre immortalité, et que toutes choses nous seront données... « en raison même de l'intensité de nos aspirations et de notre soif d'idéal. »

Et pour ceux-là mêmes qu'oppresse l'incertitude, n'y a-t-il pas la divine et incoercible espérance ? En dépit de leurs appréhensions, la Loi de vie persiste et fonctionne. Le doute infirme-t-il les réalités ultérieures ? L'inerte et aveugle embryon ignore à coup sûr ce qu'est la vie qui l'attend. Cela empêche-t-il cette vie de se formuler, d'évoluer lentement et d'apparaître à l'heure prescrite ? La chrysalide se doute-t-elle de l'insecte brillant qui s'organise dans la pulpe molle de ses tissus ?

Il y a, dans l'eau stagnante des mares de nos prairies et de nos bois, une larve lourde, carnassière qui, de ses fortes mandibules, dévore incessamment des proies vivantes, petits insectes et mollusques infimes. Elle se traîne dans un limon fétide d'où elle ne sort que bien rarement pour nager dans une eau plus limpide.

A la vérité, qu'y ferait-elle ? La transparence de cette eau n'existe pas

pour ses yeux ternes et opaques qui ne voient rien au-dessus, rien au delà... ni les grands iris jaunes qu'agitent mollement les brises, ni les hirondelles qui, dans leur vol rapide, effleurent la mare endormie ni, bien moins encore, la voûte bleue où rayonne un soleil d'or.

Se doute-t-elle, cette larve abjecte, que sur la feuille de nénuphar qui la couvre de son ombre, se pose à tout instant une svelte libellule dont la lumière fait miroiter les ailes de gaze ou de velours ?

Se doute-t-elle, surtout, que cette aérienne créature est sa sœur, sa sœur aînée, éclose de la veille et qu'elle-même... dans quelques jours, demain peut-être, viendra respirer dans cette lumineuse atmosphère où elle voltigera désormais — alors qu'aujourd'hui encore, lourde, aveugle et sourde, elle continue à ramper dans son immonde marécage?

Eh bien, c'est nous qui, sur notre terre, obscur séjour d'épreuves préparatoires, sommes, à certains égards, semblables à cette larve... car, demain, nous aussi, nous aurons des ailes...

De la terre au ciel se dresse une pyramide colossale, sorte de Babel symbolique dont les fondements plongent aux abîmes sombres. Sur ses flancs s'enroule une route en spirale ascendante qui, de la base, monte jusqu'au faîte. Cette route, tout d'abord ténébreuse, pénible, hérissée de roches aiguës et entourée de précipices, s'illumine progressivement en s'élevant vers les hauteurs. C'est au sein d'une atmosphère vivifiante que les ascensionnistes qui la suivent sentent s'accroître leurs forces, à mesure qu'ils progressent, si bien que, gravissant sans arrêt ni défaillances, ils finissent par atteindre la cîme neigeuse, diamantée de lueurs inconnues et qui, plus haute que les plus altières montagnes, dépasse les nuages, puis disparaît dans l'azur profond du ciel.

Et c'est nous qui sommes ces ascensionnistes, ces alpinistes de l'idéal qui gravitent vers leur Soleil.

Puis, lorsque exaltés par nos désirs et soutenus par nos espérances, nous nous verrons, par anticipation, héritiers du domaine spirituel, frères des grands Frères qui nous y ont précédés et qui, par délégation spéciale, dirigent les mondes et collaborent au grand œuvre de l'Evolution universelle... c'est alors que, dans l'ivresse d'une joie divine, mêlée d'amour et de reconnaissance infinie, nous nous élancerons vers les gloires pressenties, vers la splendeur de notre future, lointaine, mais inéluctable apothéose.

ED. GRIMARD.

Une statue ensorcelée

L'extraordinaire histoire que l'on va lire est tirée d'un ouvrage d'un profond intérêt, destiné au grand public qui ignore les choses spirites, mais les spirites le liront avec fruit et y trouveront de nombreux et utiles enseignements, s'ils sont d'avis qu'on ne connaît bien une question qu'après en avoir étudié le pour et le contre. Cet ouvrage intitulé *Les Phénomènes psychiques*, vient de paraître chez Alcan (1). Il a pour auteur M. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, et docteur en médecine. Ce livre se fait remarquer par la profonde sagacité avec laquelle les expériences personnelles que relate l'auteur ont été conduites, et l'extrême réserve qui préside aux conclusions. On y sent la science du médecin et le grand talent d'observation du magistrat.

La compétence de M. Maxwell ne fera de doute pour personne lorsqu'on saura qu'il a consacré *dix années* de sa vie à l'étude patiente et persévérante des phénomènes dont il parle, qu'il a lu toute la littérature qui traite de ces questions, qu'il s'est attaché à n'avoir pour médiums que des personnes désintéressées, appartenant à la bonne société ou parfaitement honorables, et qu'il fut un des observateurs de la célèbre Eusapia Paladino, aux séances de Choisy et de l'Agnélas en 1895, 1896 et 1897, avec, pour collègues, Richet, Ochorowicz, Dariex, de Rochas, de Watteville, de Gramont, général Thomassin, etc. En outre, il est membre correspondant de la fameuse Société des Recherches psychiques de Londres, dont Crookes et Myers furent présidents.

On ne peut faire qu'un reproche à M. Maxwell, et qui n'est pas pour déplaire, c'est le scrupule extrême qu'il apporte à affirmer que toutes les conditions de sécurité ont été bien prises, qu'il n'a pas été trompé. Cent autres personnes demanderaient grâce et s'avoueraient vaincues, là où il se contente d'émettre une supposition presque timide. On peut donc le croire, même quand il est seulement à demi affirmatif, et c'est la confiance que m'inspire ce caractère prudent et sage qui m'a seule décidé à transcrire pour les lecteurs de la *Revue* le stupéfiant récit spirite dont M. Maxwell se fait l'éditeur responsable.

Pour achever de donner une idée de ce caractère scrupuleux j'ajouterai ce détail : ayant cru s'apercevoir, au cours de ses études psychiques, que la pathologie nerveuse jouait un grand rôle dans les phénomènes médiani-

(1) In-8°, 5 francs.

ques, M. Maxwell n'hésita pas, lui, magistrat déjà éminent, à se remettre à l'école, et à suivre, pendant six années, les cliniques médicales de l'Université de Bordeaux. Il en sortit docteur en médecine, et je pense qu'on ne lui refusera pas le droit, dans de telles conditions, de dire, avec plus d'autorité que beaucoup de gens, plus convaincus qu'instruits, quelle part énorme l'organisme physique des médiums peut jouer, et quelle est la complexité des phénomènes attribués trop généralement aux seuls Esprits.

M. Maxwell a publié son livre parce qu'il est arrivé à la certitude de l'existence matérielle des phénomènes physiques du spiritisme, tout au moins de ceux dont il a fait une étude plus spéciale : les *raps*; mais il est loin d'y reconnaître l'origine spirituelle que reconnaissent les Spirites, même dans le cas où une intelligence, en apparence indépendante, se manifeste. Sa conclusion — et c'est aussi celle à laquelle six années d'études *incessantes* et de travail acharné m'ont conduit — est que 99 médiums sur 100, sont victimes de leur organisation et de l'illusion connue sous le nom d' « automatisme psychique ». Il faudrait les appeler « automatistes » et non médiums. Cette illusion ne vient pas seulement compliquer le phénomène des « coups frappés », mais celui de tous les mouvements d'objets et de plus l'écriture, l'incarnation, la voyance, etc. De là la nécessité d'un examen de plus en plus attentif des médiums, fait par des observateurs de plus en plus instruits, non-seulement de la doctrine spirite, mais des explications que fournit la physiologie. C'est à ce prix seulement que le spiritisme retrouvera auprès du public la confiance que la hâte évidemment bien intentionnée, mais maladroite de plusieurs, et que l'exaltation, pour ne pas dire le fanatisme d'autres lui ont fait perdre. N'oublions pas les leçons que le catholicisme nous a données malgré lui à cet égard, et ne tombons pas dans la faute que nous reprochons aux autres, d'être si affirmatifs que de nous exposer à nous trouver un jour en conflit avec la science.

Mais je reviens aux « Phénomènes psychiques ». Notre auteur croit pouvoir les expliquer tous — et en cela il a sans doute tort, car c'est lui qui devient affirmatif — par l'extériorisation d'une force spéciale, dite psychique émanée des assistants et du médium. Dans les phénomènes intelligents cette force serait dirigée par une conscience spéciale, prolongement en quelque sorte de celle des assistants et inconnue de leur conscience normale. Cette conscience n'est autre que cette partie de notre Moi, encore mal connue, mais pourtant mise en lumière avec une évidence incontestable par les travaux savants de Myers, P. Janet, etc., sous les noms de Subconscience, Subliminal, Personnalités secondes, etc. Cette seconde conscience, beaucoup plus vaste que la première qu'elle englobe, qu'elle connaît par conséquent, et qui ne la connaît pas, est par le fait notre véritable Moi total. L'autre conscience, notre conscience de tous les jours, la conscience nor-

male, n'en est que le partie utile, mais restreinte à nos besoins quotidiens. Les discours des somnambules et des meilleurs médiums révèlent cette conscience avec ses admirables facultés de vue à distance qui font disparaître pour elle le temps et l'espace. Notre Moi véritable est beaucoup plus étendu et beaucoup plus complexe que ce que nous en connaissons dans la vie normale. Il importe donc de le mieux connaître avant de se lancer dans l'étude d'un au-delà encore plus mystérieux. Agir autrement est mettre la charrue avant les bœufs et s'exposer à toutes sortes d'erreurs qui ne peuvent qu'être fatales au spiritisme. Ce sont les facultés de cette conscience qui dirigent probablement les phénomènes automatiques, qu'il importe avant tout de savoir distinguer des phénomènes transcendants ou réellement spirituels. Je ne crains pas de dire que cette étude n'est jamais bien faite dans les séances spirites, et que la part donnée à la critique et à la discussion des prétendus Esprits y est toujours insignifiante.

Un exemple entre mille. Voici un cercle spirite qui reçoit et écoute religieusement les instructions de son Esprit-directeur. Je lui conseille de faire l'expérience suivante : qu'il fasse choix d'un médium, aussi bon, aussi sûr, aussi élevé à tous égards que celui qui sert de truchement à son guide. Que ce médium soit choisi parmi des personnes n'ayant jamais eu d'accointances avec les personnes du cercle, ni connaissance de ce qui s'y passe, et que l'on prie l'Esprit-guide de vouloir bien se communiquer par ce médium, que je suppose capable d'incarner divers Esprits, et je gage bien tout ce que l'on voudra que les instructions données deviendront totalement différentes, et l'Esprit totalement méconnaissable.

Il ne saurait y avoir démonstration de l'existence réelle et indépendante des Esprits, si l'on ne peut faire continuer par un médium différent, et sûrement étranger à un cercle, une conversation commencée par un Esprit donné avec un autre médium. Mais surtout que l'on bannisse dans cette expérience les lieux communs, les banalités morales dites d'instruction spirituelle, et que l'on exige des faits nets et précis. C'est à une telle épreuve qu'on reconnaîtra médiums et Esprits.

Voici dans le même ordre d'idées une constatation faite par M. Maxwell, et que j'ai eu l'occasion de vérifier. Je prie les spirites de la méditer. Choisissez votre médium parmi les personnes absolument ignorantes du spiritisme, — mais absolument. Il y en a. Les spirites affirment que l'Intelligence communicante est toujours celle d'un décédé. Voyons cela. M. Maxwell a fait choix d'un médium non-spirite. La première personnification s'est dit : *une fée*. Dans un autre cas elle s'est dit : *un mahatma*. (Le médium avait lu un ouvrage théosophique). Pour mon compte, dans les mêmes conditions j'ai obtenu : *un ange* ; un autre jour : *un être fluidique* disant appartenir à un monde fluidique et n'avoir jamais été humain. Il s'annonçait par un bruit

d'ailes. Un catholique aura : le Diable. Mêmes divergences au sujet de la réincarnation, que je n'ai jamais vu enseigner avant que le médium ait lu Allan Kardec ou les théosophes.

Il faut tirer au clair toutes ces obscurités que la doctrine spirite explique fort mal à mon sens, et je fais appel pour cela à tous les esprits sincères et surtout ne cherchant pas à démontrer l'excellence d'un système ou d'une thèse *à priori*. Tant que cela ne sera pas clairement expliqué les partisans de la théorie de la subconscience, de la conscience de rêve, des personnalités secondes etc., auront beau jeu.

Embarrassé par toutes ces difficultés, l'éminent magistrat bordelais a préféré borner son enquête à des limites plus modestes, afin de pouvoir se montrer plus exigeant et plus précis. Il s'est renfermé dans l'examen des phénomènes physiques produits *sans contact*, et il a exigé que tout se passât en *pleine lumière*. Il affirme qu'avec de la volonté, de la persévérance, de l'intelligence et un grain d'habileté persuasive on obtient toujours des « Esprits » des conditions rassurantes pour le contrôle. « On suggère aisément, dit-il, aux Esprits tout ce que l'on veut. » Evidemment c'est un argument en faveur de « l'automatisme ». Il est certain, d'ailleurs, et je l'ai éprouvé, que les Esprits promettent tout ce que l'on veut avec la plus grande facilité, même ceux qui font les discours les plus vertueux et les plus religieux. Quand vient l'heure d'exécuter leurs promesses, ils y manquent en général avec une régularité désespérante.

***

Avant de commencer le récit que j'ai annoncé au début de cet article, j'appelle l'attention sur certains enseignements qui y seront contenus et que je veux faire brièvement ressortir.

Les catholiques auront d'abord à expliquer comment Dieu peut permettre au Diable — puisque c'est lui l'auteur de ces phénomènes — de faire de la statue de la Sainte-Vierge une vulgaire marionnette.

Quant aux spirites qui croient à la justice divine, il leur faudra me dire pourquoi le méchant paraît continuer sans la moindre gêne dans l'au-delà ses odieuses machinations. Sa puissance paraît *accrue* sans limites, et non diminuée; il peut *avec la plus parfaite impunité* se servir du nom de Dieu pour abuser ses victimes. Revêtu de dehors vertueux, parlant *des années durant* le langage parfait de la charité et de la moralité, il a toute liberté pour faire tomber dans ses pièges l'être humain qu'il a choisi pour sa proie. Je ne vois aucune manière de se soustraire à son influence néfaste. Il y a comme une complicité en sa faveur de la part des puissances célestes. Je demande encore qu'on m'explique ce que devient notre fameux Libre Arbitre entre les mains d'êtres invisibles qui dirigent nos actions comme on tire les

ficelles d'un pantin. Enfin, à quoi peut-on reconnaître un Esprit supérieur, si, en dépit de la règle spirite, ni les beaux discours, ni la belle morale ne garantissent contre l'atroce mystification qui est le but final de l'hypocrite Esprit ?

Cet exemple n'est pas le seul que je pourrai citer. J'estime que l'on doit en toutes circonstances dire à tous *toute* la vérité ; non se borner à la vérité qui console, arrangée suivant des formules pieuses, et que je tiens pour une *fraude pieuse* ; mais la vérité *vraie*, la vérité tout entière, avec toutes ses laideurs. Pourquoi nous dissimuler que dans l'au-delà comme sur cette terre, le mal est énormément mélangé au bien, et que le méchant est puissant et libre, puisque *cela est*, et que nous ignorons si nous n'en serons pas encore victimes ?

Je cède la parole à M. Maxwell.

G. BERA.

« ... Je dis ceci pour les spirites, qui ont une tendance à croire aveuglément tout ce que disent certains de leurs bons esprits. Ils peuvent se tromper s'ils ne nous trompent pas. Il ne faut jamais s'abandonner à leur direction : il faut toujours ne se laisser guider que par la raison et le jugement critique. Il ne faut pas être trop crédule.

« Je dois à l'obligeance de M. Braunschweig une histoire bien instructive à cet égard. Les phénomènes dont se porte garant l'auteur de ce récit, homme connu, cultivé, intelligent, rompu aux affaires, n'ont pas été observés par moi ; mais les conséquences funestes de sa trop grande confiance dans l' « Esprit » comportent une leçon si sérieuse et si utile qu'il me paraît bon de la faire connaître. Je ne la donne que dans ce but, car je ne saurais attester personnellement les faits extraordinaires dont on va lire l'intéressant récit. Que M. Braunschweig et M. Vergniat, dans la famille desquels les faits se sont passés, et qui m'autorisent à les publier, reçoivent ici mes remerciements. Je donne ce récit *in-extenso*, sans y rien changer, pour n'en pas altérer la physionomie :

*
* *

« Ces notes écrites à la hâte, en quelque sorte au courant de la plume, n'ont d'autre prétention que de rapporter des faits étranges, tout en laissant à chacun le soin de les apprécier.

« Un instant une préoccupation m'a dominé.

« J'hésitais, en présence de l'incrédulité qui repousse systématiquement tout ce qui n'est ni chiffre, ni matière, à dévoiler des phénomènes que les de Mirville, les G. Lamotte, les Alexandre Bellemare et tant d'autres ont déjà constatés ; mais le devoir de préserver mes enfants des épreuves que

j'ai subies l'emporte, et je dirai la vérité sans crainte qu'eux du moins soupçonnent leur père d'avoir menti.

. . . .

« En écrivant ces lignes j'obéis à la pensée que le témoin de faits mystérieux doit, dans l'intérêt de l'humanité ou de la science, une narration scrupuleusement exacte de ce qu'il a vu. Et, il le doit doublement lorque ses révélations peuvent préserver l'inexpérience des embûches d'un pouvoir occulte, dont il serait aussi insensé de nier l'existence que de douter de sa puissance à faire le mal ou le bien suivant sa volonté.

« J'accomplis donc ce que je crois un devoir. Cette conviction suffit pour braver l'esprit fort toujours disposé à nier ce qu'il ne peut expliquer.

« La crainte d'être accusé de rechercher des sympathies, en racontant des faits dont je fus victime, pouvait aussi m'arrêter, mais la perte de quelques biens ici-bas est amplement compensée dans mon esprit, dans mon âme, par la certitude d'une vie future qui résulte des faits dont le maître a bien voulu me rendre témoin.

« C'était en 1867 (1), attiré par les sons d'une trompette, je traversais la place Saint-André pour m'engager dans la rue sombre et étroite qui longeait alors la cathédrale, et où s'étalaient les vieilles défroques des marchandes à la toilette. Une foule nombreuse stationnait au coin de la rue des Palanques, où le commissaire-priseur procédait à la vente d'un fonds de mouleur-statuaire.

« J'allais passer outre, lorsque fut mise en vente une statuette dont les contours et la pose gracieuse fixèrent mon attention.

« Etait-ce une Vierge? Une « Mater dolorosa »? Je ne sais. Mais je vois encore ce beau visage tout empreint de douleur, les yeux levés au ciel, laissant échapper deux grosses larmes, qui semblaient me supplier d'arrêter la profanation. La tête légèrement inclinée et recouverte d'un voile délicieusement drapé révélait un objet d'art.

« Je l'achetai, cédant au désir de posséder un travail artistique, et non pour satisfaire un sentiment religieux, qui, je l'avoue, n'existait pas.

« J'achetai aussi une console pour supporter la statuette et quelques instants après, le tout était installé dans ma chambre, rue du Palais-Gallien, 147.

« Mme Vergniat était en Périgord. A son retour, elle fut surprise de voir dans l'endroit le plus apparent de ma chambre un sujet religieux dont j'avais fait moi-même l'acquisition.

« Sa surprise était légitime, car des idées bien arrêtées laissaient peu de place dans mon esprit aux préoccupations religieuses.

(1) A Bordeaux. (G. B.).

« Rien d'étrange ne se produisit dans cette maison, bien que nous l'ayons habitée longtemps après l'achat de la statuette ; seulement j'éprouvais un plaisir si grand à admirer ma Vierge, que je me suis demandé souvent si cette attraction mal définie n'était pas le prélude et en quelque sorte une première influence des faits mystérieux qui devaient se produire.

« A ce moment, nous quittâmes notre domicile de la rue du Palais-Gallien pour habiter une maison dont je venais de faire l'acquisition, rue Malbec, 116.

« Cette maison, isolée au milieu d'un jardin, comprenait seulement deux chambres à coucher, un salon et un vestibule servant de salle à manger.

« Quelques détails sur l'ameublement et les dispositions intérieures sont indispensables, pour la bonne intelligence de ce qui va suivre.

« Une table de nuit séparait mon lit de la cheminée. Au-dessus du meuble était un bénitier ; au-dessus du bénitier un tableau à l'huile représentant la Vierge ; enfin, près du plafond, la statuette sur son support.

« A gauche de la table de nuit, sur l'épaisseur formée par la cheminée était une panoplie composée de sabres et d'épées.

« Notre installation terminée, Mme Vergniat fit un nouveau voyage en Périgord. C'est pendant son absence que devait se produire la première manifestation à laquelle, du reste, je n'attachai pas grande importance.

« Voici dans quelles circonstances ce phénomène eut lieu :

« Je fus réveillé la nuit par un violent coup de marteau. J'allumai promptement ma bougie, la pendule marquait une heure.

« Cette visite n'avait rien de rassurant, car, pour frapper à la porte de la maison, il fallait avant tout avoir franchi la grille qui en défendait les approches.

« J'attendis avant d'ouvrir qu'on frappât une seconde fois, mais ce fut inutilement.

« La nuit suivante, un coup aussi violent que celui de la veille vint encore me réveiller et la pendule marquait également une heure.

« La bonne, couchée près des enfants, dans une chambre voisine, ayant entendu frapper, s'épouvantait. Je crus la rassurer en disant : « *Demain je chargerai mon fusil pour recevoir celui qui se plait à nous donner des alertes.* »

« Je souligne ces mots que nous aurons l'occasion de voir rapportés plus tard d'une façon surprenante.

« Quelques mois après, et sans incidents nouveaux, notre bonne fut congédiée et remplacée par une grosse fille des Landes.

« La visite nocturne était donc oubliée depuis longtemps, lorsque le 23 janvier 1868, Mme Vergniat et sa bonne, occupées dans ma chambre, entendirent comme un frôlement courir sur les vitres et virent la statuette

s'incliner par deux fois sur son piédestal, comme pour les saluer. Elles crurent d'abord à un tremblement de terre, et ce fut sur les tons les plus effarés, qu'à mon arrivée, le fait fut raconté.

« La statuette n'était plus dans son axe ; mais était-ce suffisant pour me convaincre ? Non.

« Je riais du récit, persuadé que Mme Vergniat et sa bonne étaient victimes d'une illusion.

« Cependant, le lendemain à la même heure, c'est-à-dire vers 11 heures du matin, les mêmes phénomènes s'étant produits, ainsi que les jours suivants, je résolus de rester cher moi pour constater *de visu* le fait merveilleux.

« Je fus servi à souhait, la statuette a tourné ce jour-là, tantôt à droite, tantôt à gauche, 12 à 14 fois. Parfois elle avançait et se mettait en équilibre sur le bord extrême du piédestal. L'évolution était si prompte et si inattendue que l'œil pouvait à peine la saisir.

« Je ne fus pas longtemps à constater que, pour exécuter ces mouvements, le pouvoir mystérieux attendait le moment où l'attention fatiguée ne surveillait plus. Alors un coup sec, semblable à l'étincelle électrique qui se dégage, annonçait que l'évolution était accomplie.

« Le tableau placé au-dessous de la statuette perdait alors son aplomb ; la coquille du bénitier se renversait, en même temps que les sabres et les épées s'agitaient comme autant de balanciers de pendules.

« J'avais remarqué que la présence de Mme Vergniat, et surtout de la bonne, aidaient beaucoup à ces manifestations ; et même que l'apparition de l'une ou de l'autre sur le seuil de l'appartement suffisait pour les provoquer.

« Je faisais des efforts pour dissimuler la préoccupation que me causaient ces phénomènes et j'affectais de n'y attacher aucune importance, afin de réagir mieux contre l'exaltation et la peur qui s'emparaient de l'esprit de Mme Vergniat, de sa bonne et des deux ouvrières témoins constants de ce désordre.

« Mais au lieu de seconder mes efforts, la Vierge ne se contentait plus des évolutions sur place. Elle se laissait tomber sur l'édredon de mon lit et y restait enfouie jusqu'au moment où un coup sec avertissait qu'elle revenait sur son socle.

« Bientôt les coups devinrent plus fréquents et n'indiquèrent pas toujours des déplacements. On les entendait sur les portes, dans les armoires, etc., voire même au milieu du jardin.

« C'est ainsi qu'un jour, entrant chez moi, un coup retentit si formidable,

que les voisins, se mettant aux fenêtres, dirent : « J'espère, Monsieur Vergniat, qu'on vous salue. »

« A ces faits, déjà extraordinaires, devaient en succéder de plus étranges encore.

(*A suivre.*)

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XVI

— Toujours le même, mon gai Léo, insouciant, prenant, je le vois, ainsi qu'autrefois, le temps comme il vient sans plus te soucier du lendemain.

— Un lustre de plus sur la tête, mon cher Sagrin, voilà tout ; quel intérêt trouverais-je à changer mon caractère, celui que m'a donné dame Nature me paraissant d'un bon numéro ? J'ai bien des fois répété à d'autres ce que je t'ai dit souvent là-bas dans nos longues courses à travers les forêts et les montagnes de la Calédonie : « La vie passe, pourquoi se créer des tracas, des soucis ?... Ne faut-il point arriver au bout du rouleau ! Ajouter chaque jour un feuillet joyeux aux pages vécues, c'est l'essentiel ! Donc tu es amoureux de notre gracieuse passagère, mon bon Jacques, ne t'en défends pas, ses charmes t'excusent, mais à ta place, moi, je me défierais de Cupidon, et je resterais froid, indifférent devant la jolie Mme Berthon. Songes-y : à peine avez-vous une semaine à passer ensemble entre les planches de ce bateau ! A Dakar nous débarquons ; ta belle fugitive continuera son voyage, vous ne vous reverrez jamais, alors à quoi bon amasser des regrets ?

— Qui te dit, Dauvil, que j'aie déjà senti les flèches du petit dieu badin ? Sois sans crainte pour les blessures qu'il pourrait faire à mon cœur, je ne suis point épris de notre voisine dans le sens que tu prêtes à ce qualificatif ; non, Mme Berthon est certainement fort désirable, et l'empressement de la plupart des passagers à son égard me le dit assez, mais le sentiment que j'éprouve pour elle et que j'ai ressenti dès que je l'ai vue a quelque chose d'étrange que je ne puis analyser. Il me semble l'avoir toujours connue, l'avoir longtemps aimée... Nous passerons ensemble des heures charmantes pour moi et que je m'appliquerai à lui rendre agréables, heures que tu partageras avec nous, Léopold, si tu ne papillones pas trop autour de certaine jeune fille vers qui je t'ai vu voleter.

— Advienne que pourra, mon vieux Jacques, je te laisse à tes sages pensées ; va saluer Mme Berthon que j'aperçois, moi je vais flirter si possible avec la mignonne institutrice.

— A mon tour de te crier : casse-cou, sois sage, me dit en riant Sagrin et garde-toi des regrets dont ton amitié cherchait à me préserver il n'y a qu'un instant.

— Sois sans crainte, mon ami, lui répondis-je et je le quittai en chantonnant :

Quoi ! moi l'aimer... Ah ! plus souvent !
Autant en emporte le vent !

A la Corogne où nous avions projeté de fouler le sol de l'Espagne nous arrivâmes trop tard pour débarquer. Les dépêches prises ainsi que deux passagers, l'*Equateur* reprit la mer et piqua dans le sud le long des côtes pour atteindre Lisbonne où nous devions arriver le surlendemain.

La soirée se passa sur le pont ; Sagrin était assis près de Mme Berthon au milieu d'un groupe formé par les deux dames d'officiers que j'ai nommées et par quelques camarades qui causaient ensemble.

Je m'étais longuement promené avec l'institutrice à qui Thorel et le commissaire m'avaient enfin présenté, et nous étions tout de suite devenus camarades. Mlle Clara, était une fille bonne, franche, intelligente et honnête et je connus son histoire, oh ! bien simple, qu'elle me conta en peu de mots, sans se faire prier — les officiers inspirent de la confiance aux femmes à ce que j'ai souvent constaté — Fille de cultivateurs aisés du beau pays de Touraine, Clara avait été mise au couvent et en était sortie avec un brevet d'institutrice. En fréquentant des demoiselles d'éducation plus soignée, de condition plus élevée, elle avait, sans s'en apercevoir, acquis des idées qui n'étaient point celles de sa famille et qu'elle ne retrouva plus à la ferme.

Après quelques mois de la vie des champs pour laquelle elle ne se sentait aucun goût, elle avait accepté à Tours de devenir l'institutrice de deux jeunes filles qu'elle suivit un an après au Havre avec leur famille.

La vie nouvelle dans un monde fortuné l'avait éloignée moralement à jamais du foyer paternel qu'elle allait revoir une ou deux fois par an pour y passer une quinzaine.

La famille de ses élèves étant partie pour l'Amérique où des questions d'intérêts la forçaient à s'installer, Clara ne s'était pas senti le courage de s'expatrier et elle avait repris le chemin de la ferme où sa mère comptait la garder toujours.

Hélas ! me dit-elle, mon cœur filial ne s'était point désséché, j'aimais tendrement ma mère, mon père et mes sœurs, mais enfin, malgré toute mon affection, je me sentais au milieu d'eux, qui étaient restés des campagnards pour ne pas dire des paysans, comme une hirondelle enfermée avec des passereaux.

Je reçus deux lettres de mes élèves installées avec leur famille à Cordoba dans la République-Argentine, me suppliant de venir les rejoindre le plus

tôt possible. Les récits qu'elles me faisaient de la vie agréable qu'elles menaient dans ce beau pays du soleil échauffaient mon imagination, mais pourtant, je résistai toute une année à l'appel de ces enfants que j'avais laissées partir avec des regrets très vifs.

Peut-être qu'avec le temps j'aurais pu rétrécir le cercle de mes pensées vagabondes et reprendre les habitudes de mon enfance. Un événement imprévu décida de mon sort, et je vous avoue, monsieur le capitaine, que j'avais toujours eu le pressentiment que ma cage étant mal close, je ne tarderais pas à m'envoler.

Ma mère, voulant me marier, me présenta le fils d'un propriétaire des environs, un brave garçon que je connaissais déjà, mais que, dans mon orgueil, je jugeais au-dessous de moi comme éducation. Je l'accueillis froidement et refusai de me marier. Simple et bon, il me dit qu'il m'aimait et qu'il attendrait un an mon bon vouloir.

Sur ces entrefaites, continua Clara à qui je crus devoir assurer que ce jeune fermier avait fort bon goût, je reçus de la mère de mes élèves, Mme R, une lettre contenant, pour m'attirer à Cordoba, des propositions si engageantes que je priai mon père et ma mère de me donner leur consentement à ce voyage, leur promettant que si j'étais déçue dans mes espérances, ou si je me rendais, après réflexions, aux désirs de celui qui se regardait comme mon fiancé, je reviendrais dans un an.

« Décidément, mademoiselle Clara, vous êtes très fine, lui dis-je, et naturellement les dignes auteurs de vos jours, et votre amoureux lui-même, ne purent s'opposer à une si sage résolution de votre part.

— Vous l'avez deviné ; je répondis à Mme R., que j'étais disposée à partir pour rejoindre ses filles et continuer leur instruction. Il y a un mois je reçus une assez forte somme pour mon passage et les frais nécessaires à mes achats, ainsi qu'à certaines commissions de mes petites amies, et voilà monsieur le capitaine, comment je suis ici à bord de l'*Equateur* où je suis venue faire votre connaissance.

— Et moi, mademoiselle Clara, où je me vois près de vous, tout au plaisir de vous entendre et de vous admirer.

Je lui donnais 25 ans, elle était petite, mais bien prise, sa chevelure brune et fine, caressée par la brise du large, volait en mèches folles qu'elle ne se donnait pas la peine de rattacher et qui, venant caresser mes joues et ma moustache, me grisaient malgré le regard honnête de cette gentille fille.

Elevée au-dessus de sa condition native, Clara s'était facilement habituée, elle me le dit avec ingénuité, à une existence mondaine à laquelle ses goûts l'avaient insensiblement attachée.

Combien il en passe, sur les paquebots, de ces jeunes filles qui, par besoin, pour le combat de la vie, abandonnent leur famille et une vie calme, mais

trop modeste à leurs yeux, pour courir au-devant du mirage trompeur qui part du monde lointain entrevu si brillant de l'autre côté de l'Atlantique.

Une institutrice jeune, intelligente, sensée comme Clara, y trouve une existence plus large, plus aisée, mais n'y sent-elle pas parfois, sous les jolies toilettes et les fréquentations dues à la fortune des autres, le poids de cette chaîne dissimulée qui s'appelle le servage? Clara partait sans regretter rien, sans regarder derrière elle. Son cœur, je le voyais clairement, n'avait connu ni les joies ni les peines de l'amour et, la trouvant si naïve, si confiante, je me dis qu'il ne fallait pas arracher une seule plume à l'aile de cette colombe et je la laissai s'envoler vers les cieux lointains où elle n'apercevait que du bleu pur, sans lui avoir demandé autre chose qu'une poignée de main.

N'allez point croire, lectrice, que ces lignes soient écrites par un fat. Je ne doute pas qu'une pensée malhonnête, si j'eusse osé l'exprimer, n'eût été reçue par cette demoiselle, comme il convenait, mais je ne voulais pas avoir à me reprocher même une simple allusion devant Mlle Clara qui ne se doute guère, après vingt-cinq ans, que son nom puisse être imprimé, ni que son image ait été évoquée par celui qu'elle a vite oublié. Je lui devais ce bon souvenir; je le lui offre avec plaisir.

Après cet entretien, je me rapprochai de Sagrin que je trouvai seul avec Mme Berthon; ils causaient silencieusement bien près l'un de l'autre... Ils sont heureux, pensai-je, ne troublons pas leur bonheur qui sera de si courte durée, et je me dirigeai, pour allumer un cigare, vers l'arrière où Thorel avec le commissaire du bord et le représentant du ministre des Postes et Télégraphes, comme on appelait à bord, en plaisantant, M. Duteil, agent des postes, un bon garçon toujours disposé à rendre service, riaient avec la Gavotti et les officiers passagers, tous très férus de la belle diva.

— Léopold! me dit Sagrin qui m'avait aperçu, viens donc t'asseoir ici, je parlais de toi à Mme Berthon; comme un vieux soldat, je lui racontais nos campagnes. — Nos campagnes! Comment, sous ce beau ciel étoilé de l'Espagne, sur cette mer si berceuse, et près d'une passagère si charmante, c'est tout ce que tu trouves à conter. Oh! Madame, je vous demande pardon pour mon ami Sagrin. J'aurais plutôt pensé que, si près du pays de Gil Blas, il vous disait *una cantilena del amor* à la façon du joyeux chanteur de balcons. Et, que vous narrait donc mon vieux frère d'armes?

— D'abord, capitaine, il me disait quelle affection sincère vous unissait l'un à l'autre, il me parlait de vos longs mois de navigation, durant lesquels, chose rare, paraît-il, vous n'aviez jamais eu l'un envers l'autre une parole aigre... il me racontait quelques épisodes de la guerre, où votre amitié s'était faite plus forte en présence de dangers plus grands. Il ajoutait...

— Si nous parlions d'autre chose... chère Madame, dit Sagrin. — Que

pensez-vous de cette voûte d'azur sombre attachée là-haut, bien haut, par les innombrables clous d'or?

— Je l'admire, capitaine, et je songe à la puissance infinie de son créateur.

— Et quelle idée, Madame, vous faites-vons de ce créateur?

— Oh! l'embarrassante question que vous me posez là. Dois-je, avant de répondre, vous dire que ma philosophie trouve si lourd le voile qui recouvre ce grand mystère qu'elle a bien de la peine à en soulever un coin. Dieu pour moi est un nom transmis d'âge en âge, de génération en génération, sans qu'on ait jamais pu définir l'être à qui on le donne. En songeant que sur notre petite terre, il n'est pas deux croyants qui puissent donner exactement la traduction de leur croyance, je me dis avec Voltaire que si Dieu a eu l'infinie bonté de nous créer à son image, nous le lui avons bien rendu, car le Dieu qu'on m'a enseigné à connaître dans mon enfance, à craindre bien plus qu'à aimer est absolument égoïste, vindicatif et d'une partialité révoltante à l'égard du genre humain. — Je n'en voudrais rien dire de plus. Pourtant, si, réellement, il existe un être qui, de rien, ait pu, par un effort de sa volonté, créer un beau jour tous ces astres si brillants et leur imposer, pour leur marche dans les espaces sans fin, des lois que, depuis des millions de siècles, rien n'est venu déranger, ni troubler, je dis que Dieu est si incommensurable, si incompréhensible qu'une femme ignorante comme moi, ne peut ni le mesurer, ni le comprendre. Elle l'adore en silence, sans oser rien lui demander.

Et vous, Messieurs, seriez-vous plus habiles que moi et pourrez-vous me donner de l'idée de Dieu, une définition que je puisse comprendre. Je laissai la parole à Sagrin.

— Tout d'abord, dit-il, Madame, laissez-moi vous dire que vous vous êtes très fort calomniée en vous qualifiant de femme ignorante. Je sens bien que votre pensée, qui me paraît exempte de toute entrave, ne s'est libérée qu'avec l'étude; que vous avez beaucoup lu, beaucoup réfléchi. Ce que je vais vous dire de cet Etre qu'en français nous nommons Dieu est sans doute inexact. Autrefois, je ne croyais point à son existence, la philosophie spirite m'a convaincu de ce que je pense maintenant. Il est une puissance créatrice immuable, incompréhensible et d'une activité constante, juste et logique. Vous avez accusé Dieu, il n'y a qu'un instant, d'être partial et vous vous révoltiez, Madame, à la pensée qu'il pût traiter inégalement les êtres humains; vous verrez qu'il n'en est rien et que tous nous partons égaux d'un même point, pour arriver égaux au point extrême inconnu de nous, la course diffère, voilà tout; libre à nous de la retarder ou d'abréger la route; nous agissons suivant le libre arbitre qui, j'en suis persuadé, a été donné à l'homme dès son origine. Mais combien il me faudrait abuser de votre

patience pour aborder et traiter un sujet que des temps reculés jusqu'à nos jours, l'humanité n'a pu élucider. Voici ma pensée sur Dieu en dehors de toute croyance et de toute Eglise. C'est, je le répète, la force créatrice intelligente La bonté n'a rien à voir dans ses actes, et rien ne me permet de supposer que cette force exige l'adoration des êtres créés. Après avoir dispersé les nébuleuses dans l'espace, elle a laissé le temps accomplir son travail qui consiste à former les soleils et tous leurs systèmes. Lorsqu'après des siècles innombrables, chaque astre s'est consolidé puis refroidi, il est devenu habitable, et l'esprit créateur y a répandu la vie d'abord avec des créatures inanimées, les végétaux; des atomes vivaces se sont agités, ont pris la vie, se sont déplacés, le règne animal apparaissait. Les infiniments petits se transformèrent en grandissant, se multiplièrent, acquirent la sensibilité, l'instinct de la conservation. Enfin, sur notre planète, l'homme apparut, quittant son enveloppe d'animal sauvage. Peu à peu la nature prévoyante, la Providence, la puissance créatrice donna à l'homme la pensée, puis après des siècles nombreux sans doute, la parole, pour les exprimer, ensuite l'intelligence, la force, le courage et le jugement. C'est l'être très imparfait qui, sur la terre, se qualifie roi de la création. Combien l'homme a-t-il parcouru de siècles en son évolution pour s'apprécier, se comprendre et chercher à connaître son créateur? C'est ce que nul ne peut deviner, la géologie restant muette sur l'âge de notre petit monde. Quant à dire que la créature ne connaîtra pas ce qu'est Dieu, c'est là une question à laquelle je répondrai : Oui l'homme connaîtra le mystère divin un jour et cette connaissance sera la récompense de l'existence immortelle qui lui a été imposée, je dis immortelle, car cette vie doit être pour l'homme une chaîne dont chaque maillon est une vie sans cesse renouvelée. Le spiritisme seul m'en a fait entrevoir la véracité, mais il ne peut encore nous donner le mot de la divine énigme.

Je conclus, Madame, en vous disant que l'Etre puissant, inconnu, mystérieux, dont nous parlons, au lieu d'être appelé Dieu, devrait être nommé le TEMPS.

— Telle que vous l'avez exprimée, Capitaine, cette pensée de Dieu me le fait presque comprendre et cette série d'existences imposées à l'homme me semblait inadmissible, mais vous avez éclairé un point resté obscur dans mon passé et je demeure maintenant fermement convaincue que j'ai vécu déjà.

— Et vous capitaine Dauvil, que pensez-vous de Dieu?

— Moi, Madame, je n'en dirai rien, si vous le permettez, et Sagrin sait ce que je pense à ce sujet depuis longtemps. Inclinant à croire constant le travail de la nature que Darwin appelle transformisme, je sais avec Descartes que je pense, donc que je suis. — Mais tout en me persuadant que

pour faire une horloge il a fallu un horloger, je trouve si majestueuse l'horloge grandiose qui brille autour de moi, que ma faible intelligence ne sait où placer le mécanicien. — Un jour, j'étais enfant, mon curé me demanda au catéchisme : Léopold, où est Dieu? — Partout, M. l'abbé. Dieu, papa dit que Dieu c'est l'Univers. Mon curé me regarda surpris et ne répondit rien — et plus tard je me suis dit que le Dieu qui est partout pourrait bien n'être nulle part et Laplace le qualifiant d'hypothèse est peut-être dans le vrai. Mais je compte sur les leçons de spiritisme de Sagrin pour m'éclairer. Pour ce qui est des existences successives, je trouve cette croyance consolante et tu voudras bien, mon cher Jacques, m'en reparler là-bas, au Sénégal. Tu te souviens que je t'ai conté quelques histoires de magnétisme. En voici encore une que tes paroles viennent de me rappeler. Un jour que j'assistais, il y a quelques années de cela, à une séance, une dame qui était venue pour consulter un excellent sujet magnétisé, lui posa cette question : Reverrai-je Georges au ciel? La femme endormie sourit et répondit textuellement ceci que je n'ai point oublié : « Dans quel ciel croyez-vous donc revoir celui que vous pleurez? Sachez que votre Georges est venu plusieurs fois avec vous et qu'il traversera encore vos existences à venir. »

— Madame, savez-vous, dit Sagrin, quel est l'un des effets certains de la philosophie? — Non, capitaine. — Eh bien c'est de faire oublier que le temps fuit rapide et pour toujours, ce que je n'ai jamais tant regretté que près de vous. Il est une heure du matin, et à moins que vous ne consentiez à rester sur le pont toute la nuit, permettez-moi de vous offrir le bras et de vous reconduire jusqu'à la porte de votre cabine.

Sans répondre à cette insinuation de séparation... Capitaine, demanda Mme Berthon, quelles sont donc ces quatre belles étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes. — C'est le superbe baudrier d'Orion, répondit Sagrin qui, semblable aux bergers de la Chaldée, avait passé bien des nuits à la belle étoile.

— Est-ce que je verrai cette belle constellation à Montevideo? — Mais certainement, Madame.

— Eh bien, Capitaine, chaque fois que je la regarderai, je penserai à vous; et à vous aussi, Monsieur Dauvil, ajouta Mme Berthon, qui semblait regretter de m'avoir séparé de mon ami. — Et moi de même, Madame, répondit Sagrin, en prenant la main de l'aimable femme et en la portant à ses lèvres.

Très ému, je me tus. Hélas ! il y a longtemps que mon bon Sagrin ne contemple plus la voûte céleste et moi, toutes les fois que j'admire au ciel les brillantes étoiles d'Orion, je donne une pensée et un regret à ces aimables compagnons d'une traversée lointaine.

Si j'ai rappelé ici cette conversation sur l'idée de Dieu, c'est parce que

je l'avais notée. Mais loin de moi la pensée d'en vouloir faire un nouveau sujet de discussion. J'ai tenu à faire connaître l'esprit d'une femme intelligente et montrer quelle parfaite communion d'idées existait entre deux âmes faites pour se comprendre, pour s'aimer.

(*A suivre*). LEOPOLD DAUVIL.

Un remarquable médium en Australie

Suite (1).

Seconde séance, chez moi, à Sydney, le jeudi 19 *mars à* 8 *heures du soir.*

Il avait été convenu entre le guide, Dr Whitcombe, et moi que cette séance serait consacrée, autant que possible, à la distribution de petits souvenirs à mes amis, surtout aux dames. Je demandai de petits bijoux simples ou des pièces de monnaie, et le guide me dit qu'il verrait les Hindous, et essaierait de faire suivant mon désir.

La réunion était peu nombreuse. On prit les précautions supplémentaires suivantes :

Deux heures avant la séance, M. R. et moi, nous examinâmes la salle où elle devait avoir lieu, située au second étage près de ma chambre à coucher; nous la trouvâmes libre de tout objet suspect. Il était impossible de rien y cacher, sauf dans la cheminée, aussi nous couvrîmes entièrement le foyer avec une toile à moustiques, maintenue par des scellés. Et vraiment cette précaution semblait bien inutile, puisque ni le sensitif, ni personne autre n'avait accès à la chambre des séances. Ensuite je fermai la porte à clef en présence de M. R., et lui remis la clef. Comme un des assistants, M. K., arrivait, au moment où M. R., partait, je lui fis sceller la porte fermée, avec de la cire, et y imprimer son cachet. Lorsque le médium, M. Bailey, arriva à à 7 h. 45, il fut dépouillé de ses vêtements dans ma chambre à coucher par deux assistants, MM. R. et D., en présence de moi-même et de deux autres personnes, et après avoir opéré des recherches complètes sur tout son corps, il fut revêtu d'un complet neuf m'appartenant, et qui arrivait de chez Mark Foy. Le paquet n'avait pas encore été ouvert. On visita cependant ces vêtements neufs. On ne lui mit pas le veston parce que la soirée était trop chaude.

(J'aurais dû dire précédemment qu'aux autres séances, sauf à la première, après avoir fouillé le veston du médium, les visiteurs le lui avaient enlevé pendant la durée de la séance, d'après les instructions du guide, parce que

(1) Traduit du *Harbinger of Light* de Melbourne. V. le n° de septembre.

les nuits étaient généralement étouffantes et que le sac était une couverture plus que suffisante).

On lui mit mes pantoufles. Ensuite, nous autres hommes, nous nous visitâmes complètement les uns les autres en présence du médium, en même temps que, sur ma demande, les dames se livraient à la même opération dans mon cabinet. Pendant tout ce temps, et jusqu'à ce que nous fûmes rendus dans la chambre des séances, le sensitif ne fut pas perdu de vue un seul instant.

Ces préparatifs terminés, et ayant reçu avis qu'aucun objet suspect n'avait été trouvé en possession du médium ou des assistants, nous brisâmes les cachets intacts de la porte, et nous entrâmes dans la pièce avec le sensitif. La porte fut ensuite fermée à clef, la clef mise en sûreté, et nous prîmes nos sièges.

« Abdul » s'incarna, et fit remarquer, entre autres choses, qu'une dame qui était assise près de moi ressemblait à sa favorite. Elle s'appelait, dit-il, « Zoubidie ». La chambre était alors éclairée à la lumière électrique. Il nous demanda si nous avions foi dans l'influence de certaines pierres précieuses et nous dit que ses compatriotes croyaient que certaines pierres étaient spéciales à certaines gens. Il dit que la dame placée à ma gauche avait pour pierre spéciale l'améthyste. « Aimerait-elle une améthyste en forme de cœur ? Oui. Bien, il allait lui en donner une. » Toutes les autres dames présentes apprirent de la sorte leur pierre spéciale. Puis tandis que l'éclairage était toujours aussi vif, l'Hindou souleva le petit éventail que j'avais laissé à son intention sur la petite table placée devant lui, (ce que j'ai l'habitude de faire à chaque séance), et nous vîmes dessous diverses pierres, dont voici l'énumération : une améthyste en forme de cœur, deux rubis-grenat bruts, un rubis taillé, une topaze brute, et plusieurs pierres sans nom connu. Le guide les distribua aux dames présentes. Une dame en reçut deux.

Mon fils, à qui le Dr Witcombe avait promis à une séance précédente une petite pierre, en souvenir, dit à l'Hindou : « Vous n'avez pas tenu parole. » L'Hindou répondit qu'il n'avait rien promis, mais que si le Dr Whitcombe avait fait une promesse, lui, l'Hindou, avait commis une méprise en donnant deux pierres à une dame, que l'une des deux lui appartenait évidemment et qu'il pouvait la prendre. Mon fils refusa. Je lui dis qu'il allait rompre les conditions harmoniques du cercle. Le Dr Whitcombe prit la direction, et expliqua l'erreur de l'Hindou. Mon fils prit la pierre de mauvaise grâce et l'Hindou reprit possession du sensitif. Je lui demandai s'il pouvait faire pousser d'avantage le manguier dont il avait déjà commencé la croissance. Il me dit que les racines étaient brisées (pour dire que les conditions étaient détruites), mais il ajouta que cela ne faisait rien, et qu'il essaierait ce soir, plus tard.

On éteignit la lumière. Nous entendimes le tintement de l'argent, comme si l'Hindou en agitait, et quand on ralluma, l'Hindou nous montra et nous distribua différentes pièces de monnaie, au sujet desquelles, dit-il, le Dr Whitcombe allait venir nous donner des explications.

Le Dr Whitcombe prit possession et expliqua que les monnaies étaient anciennes, l'une, du régne de Ptolemée Soter ; une autre, d'Antiochus ; une autre, de la célèbre Cléopâtre ; une autre, de Ptolemée et Bérénice, etc.

L'Hindou reprit la direction et, s'adressant encore à la dame placée à ma gauche, il lui dit qu'il avait demandé aux autres Hindous de venir voir comme elle ressemblait à « Zoubidie », son ancienne femme. Il lui fit un ou deux compliments, sur quoi mon fils s'écria en plaisantant : « Oh, toi sahib, flatteur, tu voudrais qu'elle te dise aussi de jolies choses. » Il fut évident immédiatement que l'Esprit était froissé. Je sentis que l'harmonie était de plus en plus troublée. Peu après le pot qui contenait la tige de manguier vola aux pieds de mon fils et se brisa en pièces.

Après avoir lu dans les mains de plusieurs personnes, et commis une maladresse qui blessa une dame présente, et nous prouva que les conditions troublées dominaient toujours, l'Hindou termina la séance. On me dit de rester, et quand tout le monde eut quitté la chambre, le Dr Whitcombe me dit que l'Hindou avait été blessé des remarques de mon fils, bien qu'elles fussent faites en plaisantant, et que c'était pour cela qu'il n'avait pas fait pousser le manguier, que les Orientaux n'étaient pas assez habitués à nos idées occidentales, qu'en général il prenaient tout au sérieux et ne comprenaient pas la plaisanterie, que l'Hindou regardait sous un jour sérieux ce que mon fils avait dit, ce qui expliquait sa brusquerie, mais que le sens que la dame avait attribué à ses remarques n'était pas exact, et qu'il fallait tenir compte de sa difficulté de s'exprimer en anglais.

*
* *

TRADUCTION DES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES, DESCRIPTION DES TABLETTES, MONNAIES, ETC.

Les séances pour l'obtention de ces objets ont eu lieu chez moi, généralement en plein jour, toujours en pleine lumière, J'ai écrit la traduction en suivant d'aussi près que possible les expressions du guide (1).

Tablettes d'argile.

N° 1. — Plate, ovale, de 3 3/4 pouces de long sur 3 1/4 de large et 5/8 d'épaisseur. Cette tablette, qui semble cuite au soleil, porte deux personnages

(1) Beaucoup de noms propres sont incorrects, soit que la faute vienne de l'Esprit, soit qu'elle vienne du traducteur anglais. Nous les rétablissons en suivant les travaux des assyriologues et des égyptologues les plus récents. (Note du trad. français).

en faible relief, avec des caractères étrangers en partie effacés. Le guide, Dr Whitcombe, en l'absence du Dr Robinson, dit qu'il croyait que c'était un spécimen cuit au soleil, et provenant d'un monticule de l'ancienne Babylone.

« Elle représente, dit-il, Bel Mérodach (1) chassant Tiamont, le mauvais Esprit (2), elle est du règne d'Essar Haddon (3), fils de Senacherib (4), vers 620 av. J.-C. (5). »

No 2. — en forme de savon, probablement cuite au Soleil, de 3 pouces de long, 2 1/4 de large, 3/4 de profondeur au milieu. Le Dr Robinson, qui en a fait la traduction ainsi que des autres spécimens, l'a décrite comme étant de la période d'Antiochus, qui régna à l'époque qui suivit la prise de Babylone par les Grecs d'Alexandre.

Inscription traduite: « Antiochus, le grand roi, le roi des multitudes, le protecteur, a décrété ce qui suit au mois de Tamouz (juin). Nébo (6) a commandé. Les grands maîtres, prêtres de Bel au temple de E.-Sagilli (7), ont dirigé. J'ordonne, moi, Antiochus, le grand Roi, le roi puissant, le roi des multitudes... »

No 3. — Tablette en forme de savon. De la même dimension que la précédente.

Traduction de l'inscription. « Nebuchadnezzar (8), le puissant roi de Babilou (9) (porte de Dieu, en anglais Babylone) aux habitants d'Elam, afin qu'ils paient tribut,..et j'ai délivré le roi Maduk (10) (un roi élamite (11) qui m'a payé une forte rançon en or et en argent...empalé aux portes de la ville».

Le Dr Robinson expliqua que c'était l'histoire d'un roi mis à rançon, que certainement le chiffre de la rançon avait été indiqué, mais que l'écriture était effacée par places.

No 4. — Tablette en forme de savon, décrite par le guide comme une ta-

(1) *Bel-Marduk*, dieu du Soleil, prince des étoiles.

(2) La religion des Assyriens, était essentiellement celle des Esprits, bons et mauvais.

(3) Assaraddon, *Assourakhiddin*, c'est-à-dire Assour a donné des frères.

(4) *Sinakhérib*, c'est-à-dire le génie de Sin.

(5) 681 à 668 avant J.-C.

(6) Le Dieu de l'écriture et de la science.

(7) E.-Sagil, le plus grand temple du Dieu Marduk.

(8) *Nebo-chodor-ossor*, c'est-à-dire Nebo protège ma couronne. C'est le Nabuchodonosor de la Bible. L'Esprit a adopté la prononciation populaire anglaise.

(9) Ce mot, qui désigne Babylone, est correct en chaldéen. Il signifie « porte de Dieu » (Bab, Ilou), et non « Confusion » comme le dit la Bible, pour les besoins de son histoire de la tour de Babel.

(10) Sans doute Marduk, nom de dieu,qui entre fréquemment dans la composition.

(11) L'Elam avait pour capitale Suze (dont les ruines ont été explorées par M. et Mme Dieulafoy (1885), et était constamment en guerre avec Babylone.

blette de modèles d'écriture, contenant seulement des exemples d'écriture cunéiforme. Elle ne contient rien de significatif, comme les modèles d'écriture de nos jours.

N° 5. — Tablette en forme de savon. Le guide dit qu'elle porte les noms de certains dieux : Ashur (1), San (2), Bel (3) Nebo, Istah ou Ishtan (4) (la Vénus assyrienne) et Mylitta.

N° 6. — Tablette en forme de savon. Le Dr Robinson la décrivit comme une tablette indiquant simplement des poids et mesures.

N° 7. — Tablette plate, ovale, semblable à celle n° 1, et portant un dessin en faible relief. Le guide le décrivit ainsi : « Homme à tête de lion, à pied d'aigle, portant un sceptre dans une main et un poignard dans l'autre (5)». Cette tablette est probablement du règne d'Assur-Bani-Pal (6). Il ajouta que lorsque Layard (7) entreprit les fouilles de Ninive, il trouva deux statues colossales à l'entrée de l'un des temples. C'est probablement la réduction de l'une d'elles (8).

Cylindre babylonien. — C'est un cylindre à sept faces, en terre-cuite, de 2 1/2 pouces de long, sur 2 1/2 de large, et pesant 1 livre 2 onces-avoir. Six de ses faces sont couvertes d'inscriptions du genre cunéiforme, et sur la septième il y a diverses empreintes de cachet. Quand nous le reçumes, les marques de sa surface étaient en partie bouchées par un dépôt terreux. Il fallut les nettoyer avec soin pour faire ressortir les écritures et les cachets. Je trouvai que le cylindre était percé de part en part (9).

---

(1) *Assur*, ou Assour, le premier des dieux d'Assyrie.

(2) *Sin*, Dieu d'Our (l'Ur de la Bible, patrie d'Abraham), Dieu de la Lune.

(3) *Bel*, le Seigneur, le Créateur. C'est d'Assyrie que vient l'habitude d'appeler Dieu : « Le Seigneur » Il avait pour femme *Bilit* ou Mylitta (en grec), la mère des dieux, origine de notre « Reine des Cieux ».

(4) *Istar*, (Astaroth, Astarté, à Sidon).

(5) Ce genre de figure est en effet bien du type assyrien.

(6) *Assur-bani-habal*, le dernier et le plus puissant des rois d'Assyrie, c'est celui dont nous connaissons le mieux l'histoire, grâce aux fouilles de Kojundjik. C'est dans ce palais qu'on trouva toute une bibliothèque de tablettes d'argile, semblables à celles qui font l'objet des apports du médium Bailey.

(7) Explorateur anglais, découvrit Kalach et Kojundjik en 1846, à la suite des Français Botta et Place. Les Anglais affectent de ne connaître que lui, mais sans diminuer son importance les travaux des Français Oppert, de Saulcy et de Sarzec ne cèdent en rien aux siens.

(8) Non. On peut voir ces colosses au Louvre dans les salles assyriennes. Ils ne répondent pas à la description de la figure de la tablette, qui, en revanche, est la description frappante de « Démons », qui se trouvent sur des bas-reliefs du palais d'Assurbanipal, actuellement au musée britannique.

(9) En effet, ces cylindres étaient traversés par un axe, au moyen duquel on les portait suspendus.

Le Dr Robinson, en le regardant, et avant d'en faire la traduction, ce qui eut lieu en présence de M. R. et de moi-même, fit remarquer qu'il contenait une allusion fort claire au peuple juif. Il y était question, dit-il, d'événements de guerre avec les Juifs et d'autres nations.

Traduction. « Voici les actions d'Essar-Haddon (1), le grand roi, le puissant roi, constructeur et restaurateur du temple des Dieux, le favori d'Ashur (divinité principale des Assyriens). Le peuple appelé juif (en assyrien « Yahoud ») m'a envoyé des ambassadeurs, avec des présents qui n'étaient pas petits, et le peuple des Khita (2) (en assyrien ce mot désigne la nation hittite) m'a donné de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des chariots. Ils voulaient reconquérir ma faveur. Ils sont soumis. Il en est de même du peuple d'Elam. Le grand Seigneur a commandé. J'ai placé les récits de ces faits dans le temple de Mérodach, scellés de ma main (cylindre et tablettes). Et les habitants de « Kirdush » (je ne reconnais pas ce nom comme celui d'une ville ancienne, mais le guide fait remarquer que, sans doute, il y a beaucoup de noms de villes anciennes qui ont disparu de nos histoires) ont été conquis et soumis, avec leurs chevaux rapides et leurs hommes valeureux. Voilà les actes de... qui dispense la justice et exalte son peuple.

« Les grands dieux, Assur, Bel, Nebo, ont commandé et j'ai obéi. Ceci est donné comme signe et témoignage. (Suit une ligne de cachets, imprimés probablement par le sceau royal, puis) : Les gens d'Erech ont marché contre moi ; j'ai égorgé leurs hommes forts, j'ai empalé vifs leurs hommes puissants. Amati-bel (sans doute quelque général assyrien) a incendié leurs villes, et fait captives leurs femmes. Telles sont les actions du grand Roi (3) ».

Vieilles monnaies. J'en ai dix en ma possession. Le guide en a décrit deux des plus grandes comme monnaies de bronze de Ptolemée Philopater, vers 226 av. J.-C. Un des plus grands spécimens, et trois des petits sont couverts de vert-de-gris et très corrodés. Il nous a dit que les spécimens abîmés viennent de monticules en Egypte, et les plus nets de sarcophages, où peut-être ils avaient été mis comme monnaie de passage. (Je me rappelle à ce propos avoir appris que les Grecs et les Romains mettaient parfois de l'argent dans la bouche des cadavres pour payer à Charon la traversée du Styx). Il décrivit trois petites pièces comme monnaies romaines de différents

(1) Je répète que jamais Assyrien n'a écrit « Essar-Haddon », mais, Assour-a-Khiddin. L'Eprit adopte sans doute l'orthographe anglaise, comme nous disons Londres pour London.

(2) Les Khétas, habitants de la Syrie.

(3) Toute cette inscription est absolument rédigée dans le style et dans les idées de celles connues et déchiffrées par les savants. Elle témoigne tout au moins de la connaissance d'inscriptions analogues, qu'il n'est pas difficile d'ailleurs de se procurer dans les ouvrages spéciaux.

règnes, disant que les Egyptiens, pendant les dynasties grecques, avaient des relations avec les Romains (1). (Je peux mentionner que la surface de deux de ces pièces est si rongée qu'on ne peut distinguer aucun vestige d'image ou d'inscription, mais sur la troisième, je peux facilement distinguer la figure d'un homme vêtu à la façon romaine, tenant en main quelque chose comme un sabre ou un sceptre).

Les quatre autres petites monnaies sont d'une composition métallique, qu'il appelle « électron » et qui est probablement un alliage d'argent et de cuivre avec un peu d'or. Sur l'avers se trouve, dit-il, la tête de Zeus, le dieu grec, au revers le double aigle tenant la foudre.

Il expliqua que les monnaies à l'aigle double appartenaient généralement aux derniers Ptolémées, et celles à l'aigle simple aux premiers membres de cette dynastie (2). Deux d'entre elles, dit-il, sont du temps de Ptolémée Evergetes II, surnommé Physcon, une autre est du règne de Ptolémée et Bérénice, une autre, du règne de Cléopâtre, une autre du règne de Ptolémée Soter. Il nous montra (et toute cette description était faite par le médium les yeux fermés) que, tandis que les autres monnaies égyptiennes placées devant nous portaient la tête de Jupiter, celle de Ptolémée Soter portait la propre tête de Ptolémée.

Bijoux. — Questionné sur la probité qu'il y a à enlever ces objets, bruts ou taillés, à leurs réels propriétaires pour les apporter dans notre cercle et les distribuer, le guide expliqua qu'il n'y avait aucun préjudice causé, attendu que ces objets, de même que les pièces de monnaies anciennes, étaient ensevelis dans la terre, et que celui qui les trouvait avait droit de propriété sur eux et pouvait en disposer à son gré ; que, lorsque ces objets n'étaient pas trouvés de la sorte, ils étaient enlevés par permission de médiums, principalement orientaux, à qui ils appartenaient, et qui, sur la demande du guide, les mettaient à sa disposition pour être enlevés par des moyens occultes, ce qui se faisait quelquefois volontairement chez les Orientaux.

Scarabée. — Il le décrivit comme un insecte sacré du temps de Ramsès le Grand. Il avait été trouvé à Thèbes et son antiquité remontait à près de 4.000 ans. Ces scarabées, dit-il, étaient placés dans la main droite des personnages royaux décédés, après que les corps avaient été embaumés. C'était l'emblême de la résurrection, les Egyptiens croyant à l'immortalité de l'âme, et au retour final de l'Esprit — appelé Ka — dans le corps. Il indiqua la nature des hiéroglyphes tracés sur le dos du scarabée — un cartouche

(1) C'est vrai, mais à cette époque les Romains étaient en République et n'avaient pas de rois.

(2) Exact.

dans le milieu, un fléau à battre le blé de chaque côté, et au-dessous ce qu'on appelle la « caractéristique », qui a la forme d'une coupe large et peu profonde. Dans la partie supérieure du cartouche était la représentation du disque solaire, « Rai » (1) ; au centre, celle de quelque instrument d'agriculture égyptien, au bas un insecte minuscule bien gravé, le tout se lisait « Ra-me-ses » (Fils du Soleil). Le haut du fléau était effacé d'un côté, de sorte qu'il ne pouvait être très affirmatif, mais il croyait que ce cartouche était celui de Ramsès II ou Ramsès le Grand, que les Grecs appellent Sésostris. Il ajouta qu'aujourd'hui en Egypte et même ailleurs, on trouve des quantités d'imitations de scarabées, mais qu'il me suffirait de comparer les imitations avec le vrai scarabée pour voir aussitôt la différence. (C'est ce que j'ai fait depuis, et la différence est frappante).

Hiéroglyphes écrits par le grand Prêtre, guide. Ils furent décrits comme composés d'un cartouche portant en haut le disque solaire, au milieu une herse, je crois, et au-dessous de l'eau courante ; en bas était la caractéristique. Le cartouche reposait sur une base, au-dessous de laquelle sont représentés un fléau et d'autres objets. La traduction en est, dit-il, « Ramen-Nefur, prêtre d'Osiris. »

Description d'une momie. — Je possède une momie, dont le guide avait promis de donner la description avec l'aide du grand prêtre. Voici ce qu'il m'expliqua :

« Cela vient de Thèbes et a 3.000 ans. C'est le corps momifié de Hoph Ra, fils de Ta Menes, échanson du Pharaon Men Kaura, que vous appelez Sheshonk, de la 22e dynastie, des rois tanites. »

Le guide écrivit aussi le nom Hoph Ra en hiéroglyphes.

NOTA. — *Traduction de parties d'un journal arabe.* — De retour à Melbourne, M. Bailey me dit qu'espérant revenir à Sydney, un de ses guides lui avait promis de traduire une colonne ou deux de ce journal. Comme nous attendons ce médium ici sous peu, j'espère avoir cette traduction et la faire vérifier, car je connais une personne qui parle l'arabe. Je publierai le résultat.

Il est bon de mentionner que les séances privées où les descriptions et traductions ci-dessus furent obtenues ont eu lieu chez moi, parfois moi seul étant avec le médium, parfois M. R..., ou lui et mon fils, étant aussi présents.

***

Avis de M. R. et de mon fils sur la personnalité opérante. — M. R. écrivit ce qui suit au sujet des séances privées qui ont eu lieu chez moi :

« Quand je vis le médium pour la première fois, je fus frappé immédia-

(1) Exactement « Ra ».

tement de la simplicité de ses manières qui entraîne la conviction de son honnêteté. Au cours de la conversation je trouvai que l'instruction de M. Bailey était bien incomplète. Quelle que soit l'habileté avec laquelle un homme s'efforce de paraître ignorant, il y a toujours quelque chose qui montre le savoir qu'il dissimule. Je suis parfaitement convaincu que, dans le cas de M. Bailey, le manque d'instruction n'est pas feint. Lorsque j'entendis les discours savants qui sortirent des lèvres de cet homme pendant les séances, je ne pus croire un seul instant qu'ils sortaient de son esprit, mais je fus forcé d'admettre que quelque intelligence bien supérieure se servait de M. Bailey comme moyen de manifestation.

« J'eus la bonne fortune d'assister à plusieurs séances privées chez M. X. où il n'y avait que M. X., le médium et moi. Le fils de M. X. y vint aussi une fois. Pendant ces séances les guides, Drs Robinson et Whitcombe traitèrent magistralement de sujets savants. Ils discouraient sur l'égyptologie, l'archéologie, l'occultisme, et autres sujets semblables, d'une façon qui prouve que l'entité qui se manifeste les possède parfaitement (1). Ils n'oubliaient pas le moindre détail : M. X. ayant écrit incorrectement les noms de gens morts il y a des milliers d'années, ce fait fut immédiatement relevé et corrigé par les guides.

« Le fait suivant m'a beaucoup frappé. Pendant la séance du 17 février, à Queens'Hall, du minerai tomba sur la table, le guide indien dit qu'il provenait d'une certaine mine et que le Dr Robinson en faisait cadeau à M. X. et à moi. Le guide changea, le Dr Robinson remplaça l'Indien, et me dit que le lendemain il nous donnerait, à M. X. et à moi, une séance particulière et nous dirait où se trouve cette mine. Le lendemain, 18 février, nous eûmes cette séance, la seule où le fils de M. X. fut présent, et le guide, Dr Robinson, donna le nom de la localité où cette mine est située, disant qu'elle est à deux milles au nord de la ligne du chemin de fer et à un mille et demi à l'est. (La ligne du chemin de fer court dans la d rection N. O.) (2). Le lendemain 19 février, nous eûmes une autre séance, et j'apportai avec moi un plan de la localité. M. X. et le médium étaient présents. Je demandai au guide, Dr Robinson, s'il voulait désigner sur le plan le point où la mine était située. Il demanda un crayon, et, instantanément, traça la ligne du chemin de fer les yeux fermés, et plaça la pointe sur un endroit particulier. Je mesurai la distance de ce point à la ligne du chemin du fer en

(1) On a vu, par les corrections assez nombreuses que nous avons dû faire à notre tour, que cette appréciation est exagérée.

(2) Cette indication est en réalité tout à fait insuffisante pour localiser un point par rapport à une ligne.

suivant les directions nord et est et je trouvai qu'il était à deux milles au nord et à un mille et demi à l'est (1).

« Il n'est pas douteux que les yeux du médium étaient bien fermés, et il ne faut pas oublier que seul un chef des travaux peut marquer sur un plan, fait à une échelle déterminée, un point déterminé, de façon qu'il se trouve à une distance donnée d'un autre point. Je considère cela comme étant une preuve évidente à l'appui de la théorie que c'est une entité possédant des facultés anormales qui se manifeste par l'intermédiaire de M. Bailey.

« En lisant les inscriptions des diverses tablettes et cylindres d'argile donnés à M. X... aux différentes séances, nous assistâmes au déploiement d'une véritable science des questions anciennes, que M. Bailey ne possède pas, j'en ai la conviction. De même pour les vieilles monnaies que nous avons reçues. Quand il s'est agi de questions occultes, il fit preuve également de profondeur et de subtilité, et quoique mon opinion diffère beaucoup de celle du guide en ce qui concerne les phases de la vie et ses phénomènes, je suis forcé d'admettre la logique de ses arguments.

« Je suis certainement d'avis que quelque intelligence différente de l'intelligence ordinaire de M. Bailey s'est manifestée, et de plus que chaque intelligence fit preuve d'une individualité distincte. Je sais bien qu'un homme peut assumer bien des rôles, mais je suis bien sûr que personne, à moins d'en avoir fait l'étude de toute sa vie, ne peut faire preuve de tant de connaissances que les guides Drs Robinson et Whitcombe ».

E. J. R.

*
* *

Mon fils écrivit ce qui suit au sujet de la séance de traduction à laquelle il assista :

« A cette séance se trouvaient, outre M. Bailey, le médium, mon père, M. R. et moi. Ce qui me frappa le plus ce fut la transposition de l'intelligence du médium et ses manières générales complètement différentes de celles de son état normal, indiquant bien clairement la présence d'une individualité distincte de la sienne. Suivant sa réputation, et ma propre observation et celle de mes amis de Sydney, M. Bailey est un homme d'intelligence moyenne et de peu d'instruction. Cela se voit à ses lettres (j'en ai vu quelques-unes) et à sa conversation qui trahit des idées vulgaires, une pauvre connaissance littéraire et une grande indifférence pour les règles élémentaires de la grammaire anglaise. J'ai remarqué qu'il est d'un tempérament très nerveux. Tel est l'homme de tous les jours, qui arrive pourtant

(1) C'est parfait. Mais si par ce point on mène une parallèle à la voie ferrée on obtient une infinité de points qui répondent à la question.

à étonner les curieux et à confondre les plus sérieux sceptiques en matière psychique.

« Quand il se prétend possédé par le Dr Robinson (qui fut de son vivant un antiquaire et un linguiste renommé) la disparition du moi du médium est remarquable. Avec calme et facilité il résout les problèmes les plus difficiles et les plus abstraits, et se montre discoureur expérimenté et profond érudit. Il ne peut y avoir de doute sur ses connaissances étendues des coutumes de l'Orient et de l'histoire la plus reculée. C'est un régal d'entendre de quelle façon claire il discute ces sujets, et beaucoup d'autres appartenant aux domaines de l'archéologie, de la philosophie, de la psychologie, de la science spéculative ou positive, aussi bien que la facilité avec laquelle il critique et corrige les assertions douteuses ou erronées, montrant son expérience professionnelle et une connaissance qui ne peut s'acquérir que par une vie longue et des études bien spécialisées. Je peux ajouter que tout d'ailleurs concorde, que son anglais est parfait, et son style et ses manières sans fautes. De fait, le contraste est si grand entre le médium à l'état ordinaire et dans l'état de développement, qu'il serait méconnaissable si nous n'avions pas devant nous sa forme physique, car même les traits ont subi un changement complet. Il est évident que ses trances ne sont pas feintes ; surveillé attentivement par trois paires d'yeux en plein jour, il ne peut y avoir de déception. Je peux ajouter pour ma part que le plus léger soupçon de simulation n'a pas traversé mon esprit dans tout ce que je vis et entendis ce matin. La lecture et la traduction d'inscriptions, les yeux fermés, de vieilles médailles ou autres reliques, m'ont paru absolument authentiques.

« Le réveil du médium est également convaincant, son étonnement et le retour graduel de sa conscience sont remarquables. Une chose mérite d'être signalée. La séance avait été plutôt longue (une bonne heure, pendant laquelle le guide avait causé et argumenté avec nous, qui le reconnaissions sans peine pour notre maître en intelligence, raisonnement, et science de toutes sortes). Le guide avait commencé une phrase, quand, au milieu de ses paroles, il s'arrêta court, comme si quelqu'un d'indivisible l'avait interrompu, et, sans finir sa phrase, il dit vivement : « Adieu, j'espère vous revoir ». Il semblait avoir été appelé subitement à quelque autre occupation.

« Il faut réellement être présent pour bien saisir la variété des situations de cette remarquable séance. L'intuition, à laquelle on ne peut toujours se fier, doit venir en aide aux faits tangibles pour arriver à saisir la vérité. Et dans cette occasion, quoique je doive dire que je n'avais auparavant aucun préjugé, ni pour ni contre, je crois que l'intuition seule aurait suffi pour me convaincre, tant je fus fortement pénétré de l'authenticité de la médiumnité de M. Bailey.

« Puis, il y a une quantité de détails à peine perceptibles pour l'observateur, et qui emplissent son esprit et le forcent au consentement. Dans ce cas tous tendaient à un seul but, car je n'eus pas l'ombre d'un doute que cet homme était, pour un moment, sous l'influence d'une force intelligente qui l'annihilait si complètement que la présence d'une personnalité distincte était évidente. »

J.

***

Les opinions indépendantes qui précèdent sur la partie intellectuelle de la médiumnité de M. Bailey sont d'importantes preuves auxiliaires. J'y ajouterai néanmoins encore quelques courtes considérations.

Il est évident pour moi, comme aussi pour M. R... et pour mon fils, que les preuves d'instruction, de réflexions et de raffinement des pensées furent bien plus marquées dans les séances particulières avec l'un de nous trois que lorsque de nombreux spectateurs étaient présents. Il n'est pas douteux que cela s'explique par la perfection plus grande des conditions psychiques dans le premier cas, les guides ayant eu la possibilité d'utiliser plus avantageusement le canal de leurs communications ; et peut-être aussi par cette raison que l'énergie nécessaire, au lieu de se diviser entre les manifestations physiques et intellectuelles, se concentrait uniquement sur cette dernière phase. Quand la force est pour ainsi dire divisée, que le courant magnétique est court-circuité, par suite des conditions inharmoniques des grands cercles, j'ai remarqué que quelques guides ne s'expriment plus en bon anglais, quoique, comme je l'ai dit, le fond des idées soit bon, même excellent, et bien groupé. D'autre part,dans le cas des séances à peu d'assistants, je n'ai pas remarqué la moindre erreur grammaticale durant nos discussions prolongées sur des sujets profonds et parfois abstraits, avec les deux guides, Drs Whitcombe et Robinson; jamais il n'y eut la moindre redondance dans le discours, ni le moindre manque de précision dans l'argumentation. Au contraire, les guides relevaient souvent le manque de précision de nos raisonnements.

Par exemple, dans une seance en présence de M. R... de mon fils et de moi, je donnai grossièrement mon idée, accueillie en principe par le guide, sur le *modus operandi* par lequel je pensais que s'obtenait le transport subit des objets à distance et le passage de la matière à travers la matière, et je disais :

« Prenons, par exemple, un oiseau vivant ; il a, comme toute autre créature vivante, un corps physique et un double éthérique de ce corps. Le double éthérique, peut, dans de certaines conditions, traverser en un instant le globe, à la façon des ondes de Marconi, mais le corps physique ne le

peut, à moins d'être réduit à la condition hypermoléculaire qui le place dans l'état éthérique. Je ne prétends pas comprendre comment cela est fait occultement par des intelligences qui possèdent une connaissance intime des forces raffinées et des vibrations de la nature. Néanmoins la vie et la forme subsistent encore dans le corps physique, parce que ce changement moléculaire est produit sans solution de continuité, sans altération dans la position relative des molécules, et parce que le double éthérique, qui y tient, conserve le principe vital. Ces deux corps sont donc en état de radio-activité simultanée, et peuvent passer s'il le faut dans les espaces intra-moléculaires des solides, comme le rayon Rœntgen traverse la matière. Enfin la partie matérielle de l'oiseau peut être reconstituée occultement, chaque molécule restant juxtaposée à une molécule du corps éthérique. »

Ici je fus interrompu par le guide qui dit : « Vous voulez dire, naturellement, que chaque molécule reste jointe à la molécule correspondante ? »

J'acceptai la correction. C'était une petite lacune de ma part, un manque d'exactitude qu'une intelligence plus claire découvrit. Je dois dire que pendant plus d'une heure de conversation et d'argumentation continuelles, tous trois ayant fait de notre mieux pour confondre le guide par des questions philosophiques, psychologiques, scientifiques, historiques ou autres, nous fûmes stupéfaits de la vivacité, de l'à-propos des réponses, de la clarté et de la concision des explications, de la profondeur de la logique, de la perfection du langage, et de l'étendue de ses connaissances sur tous les sujets que nous avions soumis à l'intelligence remarquable qui se dévoilait devant nous.

P. les Notes et Trad. G. BÉRA.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

La continuité de la vie.

Nous vivons dans un siècle de recherches scientifiques et de liberté de penser qui tend à agrandir la sphère des connaissances humaines, à améliorer les rapports sociaux entre les hommes, et par-dessus tout à démontrer la vérité de l'existence individuelle dans les domaines de l'au-delà. — Les dogmes et les croyances d'autrefois, quelles que soient leur ancienneté et leur autorité, sont soumis au creuset de la raison, et nul phénomène, quelque mystérieux qu'il soit, n'échappe aujourd'hui à l'esprit curieux et investigateur de l'homme de science. — La vérité et rien que la vérité, tel est le cri universel de la conscience.

Sous le pouvoir inductif des inventions et des découvertes, on voit se dégager et apparaître, dans toute sa grandeur et sa puissance, l'unité de la

nature. Elle ne se manifeste plus à nos yeux sous la forme d'ue déité païenne, anéantie elle-même par un esprit plus puissant de haine et de mal. Ces fables d'un âgé homérique sont, depuis longtemps, tombées dans l'oubli. Déchirant le voile de l'ignorance et de la superstition, la science a démontré l'inanité de ces anciennes platitudes et a prouvé que toutes les formes matérielles de la nature sont issues des énergies élémentales, s'unissant pour chacune, conformément à un plan spécial et déterminé, connu sous le nom d'organisation polaire. Elle démontre, en outre, que les objets qui tombent sous le sens de la vue ne sont que les phénomènes de l'énergie créatrice invisible, de l'âme des choses. La fleur qui orne les champs sous ses formes multiples et variées, l'arbre dont nous constatons la croissance, en un mot, tout ce qui naît de la terre n'est que la manifestation d'une force créatrice invisible, laquelle réside dans la structure plasmatique et qui échappe à la vision de l'homme. — Chaque variété, chaque type de vie, depuis la monade jusqu'à l'homme est doué de cette force animique qui est la source et le principe de tout ce qui existe. Le chimiste comme le physicien ne peut rien sans l'aide de cette force invisible ; toutes les combinaisons chimiques de la matière ne sont que des modes invisibles et variés du mouvement ; tous les rapports qui relient entre eux les corps de la nature ne sont que des co-relations psychiques sans lesquelles aucun développement, aucun progrès ne serait possible.

Il en est de même de l'affinité de la gravitation, de l'électricité ; cette co-rélation s'étend à chaque branche de phénomènes cosmiques et la conscience même de l'homme n'a pas d'autre moyen de communication. — Ces principes de co-relations et de communion ont existé de tout temps, mais ils sont restés ignorés pendant des siècles ; ils sont la clef de voûte sur laquelle repose la philosophie du spiritualisme moderne. Leur existence a été démontré des milliers de fois, et j'ajouterai que ces co-relations des âmes existent dans toutes les sphères de l'infini.

Chaque expression de vie, soit plasmatique ou bio-plasmatique est un symbole des activités qui se manifestent dans les formes que nous voyons ; les rapports des hommes entre eux sont représentés par des symboles. La conscience humaine est éternellement reliée à la conscience humaine par des symboles de signes ou des symboles de sons. Il n'existe pas d'autres moyens de communication entre les mortels, et les esprits eux-mêmes, quand ils se manifestent à nous, sont soumis aux mêmes lois. — Et c'est pourquoi la vie, qui est la cause des organisations, l'âme qui crée les corps et matérialise les voies de sa propre manifestation, ne peut périr et se perpétue sans fin. Les preuves qui nous sont données de la survivance dans l'au-delà ne sont réelles et possibles que parce que nous sommes des esprits maintenant et que nous possédons virtuellement les forces qui deviendront actives après la mort. Les phénomènes de la médiumnité et nos facultés mentales d'esprits confirment, à l'évidence, nos affirmations intuitives et philosophiques et prouvent que nous sommes et avons toujours été des êtres spirituels et que par conséquent, l'immortalité est inhérente à la nature humaine.

Prof. C. MOUTONNIER.

Le Fleuve de la vie

A mes amis J. Bonneval, directeur de l'Athénée,
et le Docteur de Tornery.

Là-bas... c'est l'inconnu... le pays des chimères !
Des rêves... qui n'auront jamais leur lendemain...
Si quelque fleur y vient embaumer le chemin,
Combien pour l'arroser, sont de larmes amères !
Heureux l'être sensé qui borne sa raison,
A jouir sagement des fruits de la saison ;
Que nous sert d'escompter les bienfaits d'une vie,
Si courte, qu'un instant peut nous l'avoir ravie;
Tel s'éveille au matin, le cœur rempli d'espoir,
Qui du dernier sommeil s'endormira le soir !

Athée, oui, je le suis. Né du hasard, je pense
M'en aller, simplement, comme je suis venu,
L'âme et Dieu sont les mots des peuples en enfance.
Nous vivons du réel, non point de l'inconnu.

-- Ami, c'est la douleur qui parle et... non toi-même :
Le vide est bien profond quand on perd ceux qu'on aime !
Si notre ardent amour aspire à les revoir,
Levons les yeux au Ciel, ami, c'est là l'espoir...
Là bas! dis-tu ? Là-bas ! là-bas... C'est le mystère !
En vain, d'un vol puissant, sur le globe aplani,
Ton aile franchirait l'un et l'autre hémisphère,
Que toujours devant toi s'étendrait l'infini :
Ce mirage alternant de l'aube au crépuscule,
Ce but qui nous échappe, aussi proche qu'il soit,
L'horizon que tu crois atteindre et qui recule,
De tout l'espace vide où ton œil le perçoit.

Pourquoi d'inquiétude assombrir notre course?
Le fleuve en s'éloignant de son berceau, la source,
Roule paisiblement vers le gouffre des mers ;
Songe-t-il que ses flots deviendront plus amers?
Il va, sans discuter sa raison d'être, et fleuve,
Quelle que soit la force occulte qui le meuve,
Il suit, en pente douce ou rapide, son cours :
Fertilisant la terre, et par mille détours,
A travers bois, coteaux, plaines, vallons, prairies ;
Que son bord soit abrupt ou ses rives fleuries,
Il va, coule et répand la fraicheur de ses eaux,
Sous les grands bois touffus que peuplent les oiseaux ;
Il filtre, et dans le sol, les racines profondes
Puisent les aliments charriés par ses ondes ;
Il se volatilise en légères vapeurs,

Et fait de diamants étinceler les fleurs.
Qu'il coule impétueux ou doucement ruisselle,
Il est l'un des courants de vie universelle,
Sans lui, tout brûle et meurt; sans lui, l'ardent soleil
Qui mûrit les blés d'or et le raisin vermeil,
Ferait, des floraisons, dont s'émeut la nature,
Un immense désert — un champ de sépulture.
Par lui, l'astre du jour donne à l'humanité
Les doux et chauds baisers de la fécondité,
Des fleuves et des mers aspirant les buées,
Le soleil s'est vêtu d'un voile de nuées ;
Et déjà, ses rayons. sous de molles tiédeurs,
Eteignent de leur feu les mortelles ardeurs,
La terre a soif. Il pleut. La terre est arrosée
Et sous le chatoiement de l'humide rosée,
S'imprégnant de parfums, la brise aux doux frissons,
Chante en nos cœurs l'espoir des prochaines moissons,

Nous descendons aussi le fleuve de la vie :
Tantôt, le cœur brisé, parfois l'âme ravie...
Et le but est le même... et semblable est l'effort :
Le fleuve a l'Océan. Nous avons nous, la mort!...
Du tumulte des flots, du sommeil de la tombe,
Où le fleuve s'engouffre, où l'humanité tombe,
N'est-il plus rien de nous qui survive ? Nos yeux,
Sont-ils clos à jamais aux merveilles des cieux ?
Le fou l'ose affirmer ; le sage dit : peut-être !
La nature est le livre où plonge l'œil du maître ;
Chaque page revèle, à son attention,
Les plans harmonieux de la création.
« Tout est dans tout ». Il n'est pas un grain de poussière
Pas un atome errant de force ou de matière,
Du tout universel complétant l'unité,
Qui ne trouve sa place et son utilité.
Le principe de vie est un dans son essence,
Ses multiples effets en marquent la puissance.
Tout se transforme, tout ! Rien ne se perd. Mourir,
En de nouveaux printemps, n'est-ce point refleurir ?
Les lois de la nature et nos métamorphoses
Nous inclinent à croire au renouveau des choses.
Quand les fleuves grossis, jettent leurs affluents
Dans les flots orageux des sombres océans,
Vont-ils engloutir là leur fugitive course ;
Et n'entendront-ils plus le rire de leur source ?
Voyons les faits : après mille circuits divers,
Les eaux des continents aboutissent aux mers ;
Là, s'identifiant à la masse commune,
Elément divisible et dont la force est une :

Ruisseaux, gaves, torrents, fleuves majestueux,
Lacs, marais, flots impurs des égouts tortueux,
Tout se confond, se mêle — et tombé dans l'immense,
Se ravive, s'épure et source recommence.

Interrogez la mer, le soleil et le vent.
Ils vous diront, la mer : Mon flot toujours mouvant,
Hélas ! et dont parfois terrible est la tourmente,
Enveloppe le globe, ô terre, et t'alimente,
Je te donne ma vie et ta fécondité.
Le soleil : mes rayons seraient aridité,
Sans l'eau qui désaltère et qui te fertilise ;
Afin que blanc nuage emporté par la brise,
Elle puisse partout répandre ses faveurs,
Dans le vieil océan, je l'aspire en vapeurs.
— Le vent : mon vol rapide emporte les nuages,
Loin, par delà des monts sourcilleux et sauvages,
A travers plaines, bois, villes, steppes, déserts...
Où tomberont ces flots suspendus dans les airs ?
Seront-ils grêle, pluie ou blancs flocons de neige ?
Qu'importe... ils seront l'eau, l'eau qui filtre et s'allège
De toute impureté, qui, sous des cieux nouveaux,
Renaîtra, source vive, au penchant des coteaux.

Ainsi, rien ne se perd, mais tout se renouvelle.
Et, penseurs, vous doutez de votre âme immortelle !
Et vous dites : « L'esprit n'est que la floraison
De la matière. » Vous, des êtres de raison !
Quand, à son gré, l'esprit, transformant la matière,
Produit d'un bloc informe ou d'argile ou de pierre,
Ouvrages merveilleux, modelés ou sculptés,
Tous ces chefs-d'œuvre d'art, par le temps respectés ;
Quand l'esprit progressif, divin jusqu'au génie,
Des lois de l'univers, concevant l'harmonie,
Construit le télescope, et braquant sous nos yeux,
Cet œil immense, ouvert sur l'infini des cieux,
Des mondes sidéraux nous prouve l'existence ;
D'un hémisphère à l'autre effaçant la distance,
Plus fulgurant et plus rapide que l'éclair,
Quant à l'aide d'un fil, d'un simple fil de fer,
Ou sans fil, à ciel libre et sans laisser de traces,
L'esprit peut converser à travers les espaces,
Et par mille pays peut transmettre à la fois,
Ses écrits, sa parole et l'accent de sa voix ;
Quand chaque instant apporte un progrès à la vie ;
Quand toute la nature à l'espoir nous convie,
Vous doutez ! Et vos cœurs se ferment à l'amour !
Le soleil vous éclaire... et vous doutez du jour !

Aveugles, qui donnez le pas à la matière,
Et qui bornez la course au seuil d'un cimetière,
Arrachez de vos yeux le funèbre bandeau!
Ce n'est pas sur l'esprit qu'est scellé le tombeau.
Ici git : ce qui fût, ô beauté, votre ivresse!
Infirmités, laideur, votre sombre tristesse!
Un corps, un vêtement... le lot qui vous échut
Dans l'épreuve peut-être... Ici git : Ce qui fut!
Vous qui passez en deuil, devant ces mausolées,
A ceux, vers qui s'en vont vos douleurs affolées,
Gardez vos souvenirs, par leur absence, accrus...
Ce n'est que pour vos yeux qu'ils sont les disparus.
Où sont-ils? Où vont-ils?.. C'est là le grand mystère!
Ne vous attardez pas aux vains bruits de la terre.
Dites-vous : que la vie est en germe en tous lieux.
Et plongeant vos regards vers l'infini des cieux,
A l'heure où la nuit calme a dispersé ses voiles,
Suivez pensivement la marche des étoiles;
Dites-vous, qu'elles sont d'innombrables soleils,
Inondant de clartés des matins plus vermeils,
Dans des mondes qui sont les paradis du nôtre;
Dites-vous, qu'on y vit d'une façon tout autre...
Mieux et bien mieux, selon que l'être a mérité
De s'élever vers telle ou telle humanité,
Quel qu'en soit le degré, car l'âme est perfectible,
Et l'effort vers le mieux le lui rend accessible;
Dites-vous bien que nul n'est perdu sans retour :
La justice divine est une loi d'amour!
Egaux tous, par le fait d'une même origine,
Mais libres, vers le but où notre esprit incline,
Nous marchons, cotoyant et le bien et le mal;
Nul destin ne nous est à tout jamais fatal :
L'être peut s'attarder, mais non point se détruire;
Il a l'éternité devant lui pour s'instruire.
Pour que si bas tombé qu'il soit, il puisse encor,
Vers l'idéal promis diriger son essor,
Il suffit seulement qu'un rayon d'espérance,
Ait filtré dans son âme aux heures de souffrance;
Il suffit qu'en son cœur ait germé la pitié;
Tout est là! Si profond que puisse être l'abîme,
Le soleil un instant en éclaire la cîme.
Quiconque espère croit en un Dieu créateur...
Et son front est touché du signe rédempteur.

JULES MONIOT.

L'AME ET LES RÊVES

Suite (1)

Constatons enfin que le *moi* collectif, l'être humain, profite à son tour de ces deux travaux nocturnes, puisque, reprenant au réveil sa vie de relation avec tout ce qui l'entoure, il trouve son corps restauré et son âme plus instruite par les opérations de la nuit. Je sais bien qu'on me dira que nous n'avons pas conscience de ce supplément d'instruction de l'âme. Mais, répondrai-je, avons-nous plus conscience des restitutions, des rédintégrations, des opérations vitales de toute sorte qui s'accomplissent dans le corps pendant le sommeil? Et, parce que cette conscience nous manque, les effets du travail réparateur en sont-ils moins acquis? Pourquoi donc n'en serait-il pas de même du travail de l'âme? Que nous en soyons avertis ou que nous ne le soyons pas, il y a eu chez elle augmentation de richesses; et comme, dans ces richesses, rien n'est périssable, ma raison me dit que leur acquisition ne peut être qu'utile.

Comment et quand le seront-elles? Voilà ce que j'ignore. Mais il est impossible que je m'abuse sur le principe; car je ne saurais comprendre que Dieu ait imposé à l'âme un travail qui ne l'enrichirait pas, ou qui, s'il l'enrichit, lui donnât des trésors qui ne doivent pas servir. Dans ces conditions, autant et mieux aurait valu laisser l'âme inactive.

Et qui sait si, tout compte fait, et déduction opérée du temps et du travail que nous perdons, pendant la veille, à faire une cour malsaine et souvent trop assidue à nos passions et aux subversions qu'elles engendrent, qui sait si nous ne progressons pas plus pendant la nuit, ou du moins nous ne faisons pas de mal, que pendant le jour où certains de nos semblables en produisent par surcroît? Qui voudrait affirmer que la pensée que nous inscrivons sur le papier, étant éveillés, n'est pas celle que nous avons eue, à notre insu, pendant la nuit? Elle peut ne pas venir tout d'un jet, il est vrai; mais notre destinée n'est-elle pas que nous ne pouvons produire sans travail? Et n'est-ce pas un encouragement et une consolation de penser que ce qu'a de pénible quelquefois la conception du jour peut se trouver simplifié par le travail facile de la nuit, d'autant plus facile, d'autant moins fatigant, qu'il est plus inconscient; et c'est pour cela, sans doute, que Dieu a voulu le faire naître dans de pareilles conditions. Quoi qu'il en soit, personne ne voudra raisonnablement soutenir qu'un travail continu de neuf à dix heures de nuit, exécuté par l'âme, en dehors de toute entrave, de toute immixtion matérielle, dans des circonstances éminemment favorables aux émissions de l'intelligence, qu'un tel travail, dis-je, puisse avoir pour conséquence le mot *rien*, et encore moins le mot *folie*.

Vous savez que l'être humain est composé d'un corps et d'une âme; or, du fait même de cette association et de la propriété qu'elle possède d'être persistante jusqu'à la crise séparatrice de la mort, vous devez conclure que

tous les phénomènes conscients qui intéressent cet être collectif pendant la vie terrestre, doivent se présenter à nous comme le résultat d'une coopération nécessaire entre les parties constituantes, entre l'âme et le corps. Si, en effet, certains actes pouvaient se produire par l'intervention isolée d'une de ces parties, Dieu n'aurait-il pas fait une chose inutile en maintenant l'association pendant l'accomplissement de ces actes? et n'aurait-il pas été plus logique d'exclure ceux-ci d'une vie où la dualité, permanente en principe, tantôt serait indispensable et tantôt cesserait de l'être pour quelques-unes des productions et des manifestations de cette même vie.

Il me paraît donc difficile de ne pas accepter l'idée que l'âme et le corps sont en continuelle coopération dans tout le cours de l'existence humaine. Mais qui dit coopération ne dit pas similitude de travail, soit en ce qui concerne la nature de celui-ci, soit en ce qui concerne ses intensités. Vous concevez sans peine que, les actes de la vitalité étant très variables, tenant plus ou moins de la spiritualité ou de la matérialité, se manifestant avec plus ou moins d'énergie, la coopération du corps et de l'âme, loin de rester uniforme, se montrera à nous sous les aspects les plus variés.

Ainsi, suivant la nature des phénomènes, l'action coopérative devra être très grande pour les deux participants à la fois, et, dans ce cas, la tension des liens qui les unissent devra être très énergique ; ou bien la coopération, intense pour l'un, pourra être très faible pour l'autre, et vous comprendrez qu'alors cette tension sera d'autant plus susceptible de diminuer que l'intervention de l'une des parties sera moins nécessaire. Par exemple, qu'une mère se trouve en présence d'un danger imminent prêt à frapper son fils, elle déploiera à l'instant tous les élans passionnels de son âme, toutes les puissances physiques de son corps, pour conjurer ce danger ; en ce moment, tout dans son être sera en complet état de surexcitation. D'un autre côté, qu'un ivrogne se présente à nous titubant dans les rues, notre âme s'occupera certainement de lui pour le plaindre, et plaindre plus encore sa famille ; mais notre corps ne sera nullement disposé à faire un pas pour rétablir chez lui les équilibres perdus, car nous savons d'avance combien la tentative doit être inutile, tant qu'il restera chez lui un excès d'alcool ; cependant, si ce même homme vient à faire une chute, la nécessité de notre assistance corporelle s'imposant aussitôt, nous nous précipitons immédiatement vers lui pour le relever et lui procurer les secours nécessaires.

Ces exemples, faciles à multiplier, et ceux auxquels vous pourrez vous-même faire appel, ne laisseront chez vous aucun doute que, dans les actes de la vie, l'action coopérative de l'âme et du corps n'ayant pas toujours la même importance, la tension des liens qui unissent l'une à l'autre pourra passer par divers degrés, soit d'énergie, soit de relâchement. Dans le cours de ces variations, notre enveloppe corporelle, solide et pesante, restera toujours attachée à la terre, qui doit être son unique et dernière demeure. Mais on conçoit que l'âme et le périsprit, de nature fluidique et mouvante l'une et l'autre, pourront avoir la faculté, tantôt de s'infuser dans le corps, de

s'inféoder davantage à lui si la tension est puissante ; tantôt de s'en détacher, de s'en éloigner de plus en plus, à mesure que les liens seront plus distendus. Toutefois, il y aura des limites à ces actions de rapprochement et d'éloignement respectifs ; car il faut avant tout que les phénomènes normaux de la vie puissent conserver leur fonctionnement prévu, voulu et caractéristique de cette vie même. Sans cela, l'être humain disparaîtrait, et toute étude ultérieure, en ce qui concerne cet être, n'aurait point d'objet.

Or, d'après ce que nous a appris l'expérience de notre vie active, — nous parlerons tout à l'heure du sommeil, — ce qui doit nous paraître indispensable dans cette association du corporel et du spirituel, constitutive de l'être humain, c'est que l'âme soit toujours en situation de recevoir les impulsions monitrices et perceptives qui peuvent lui arriver par les organes de nos sens ; car, pendant son incarnation, ce sont les seules susceptibles de la saisir instantanément, correctement, au moment voulu, c'est-à-dire de la manière la plus prompte et la plus utile. Tant que cela pourra se pratiquer ainsi, nous nous maintiendrons dans le type de la constitution humaine. Cela ne veut pas dire que cette association du corps et de l'âme devra être toujours agissante ; comme toutes nos machines terrestres, elle pourra avoir des moments de repos. Mais, lorsque la période du travail coopératif sera reprise, toutes les conditions précédentes de fonctionnement reparaîtront telles qu'elles étaient avant le chômage, reproduisant, suivant les cas, leur continuité, leurs alternances, leurs divers degrés d'énergie. C'est ainsi qu'une locomotive, lorsque, après avoir subi un temps d'arrêt dans une gare, doit quitter celle-ci, retrouve en s'en éloignant toutes les facultés de locomotion qu'elle possédait avant de l'atteindre, développant d'ailleurs entre elle et les voitures qu'elle emporte à sa suite des tensions variables, toujours en rapport avec l'intensité des résistances qu'elle rencontre sur son parcours et qu'elle doit surmonter.

Après vous avoir conduits jusqu'à ce point, il devient nécessaire de vous entretenir d'une objection qui peut-être s'est déjà présentée à vous, et qu'il importe de combattre.

Vous pourrez, en effet, me faire observer que, si l'union de l'âme et du corps ne s'opère pas d'une manière constante et uniforme pendant l'entière durée de la vie ; si elle est, au contraire, assujettie à des tensions variables, le résultat inévitable de celles-ci sera de provoquer des déplacements relatifs entre le corps et l'âme qui, tantôt se rapprocheront, tantôt s'éloigneront l'un de l'autre, et cela avec tous les imprévus dont il serait imprudent de ne pas tenir compte, en une matière où se trouve pour nous tant d'inconnu. Or, il n'est pas facile de comprendre que, dans le cours de ces incessantes mobilités susceptibles d'acquérir une certaine importance, l'âme soit toujours en situation de correspondre exactement avec les organes de nos sens, avec ces organes qui, je le répète, sont les seuls moyens, pendant sa période d'incarnation, de la servir et de l'instruire. Il semble que si, dans une position particulière de l'âme par rapport au corps, cette condition est satisfaite, il est

permis de croire qu'elle pourra ne plus l'être lorsque, cette position étant changée, l'âme en aura pris une autre. L'objection, vous le voyez, est donc sérieuse; mais elle n'est pas irréfutable, et voici ce que nous pouvons y répondre.

Je vous ferai d'abord remarquer que si, pour obtenir la solution que nous cherchons, nous devions au préalable posséder la connaissance de la constitution intime de l'âme, il faudrait indéfiniment ajourner nos études, car les esprits, même supérieurs, nous déclarent que de cette constitution ils ne savent rien. Tout ce qu'ils ont pu nous dire de l'âme, c'est qu'elle est incorporelle. Or si cette affirmation, d'ailleurs assez vague, nous a permis de conclure que l'âme possède la propriété d'être une et d'aspirer à l'indépendance; d'un autre côté, au point de vue constitutif de l'essence animique, cette affirmation a été un empêchement à peu près péremptoire à toute découverte, en nous privant des ressources si précieuses de l'analogie. L'incorporéité, en effet, est singulièrement absente dans tout ce qui nous entoure ici-bas, et je ne suis parvenu à la constater que dans les *forces* et dans le *temps*. Malheureusement, en ce qui concerne les constitutions, je ne connais pas plus celles des forces et du temps que celles de l'âme, et ainsi m'échappe la possibilité de tout aperçu comparatif.

Mais, pour avoir raison de l'obstacle qui nous arrête, la connaissance préalable de la constitution de l'âme n'est pas nécessaire, et, pour éclairer quelques détails qui peuvent vous paraître encore obscurs, il nous suffira de faire appel à quelques-uns des grands faits qui servent de fondement à la doctrine spirite. Le premier de ces faits, aussi remarquable par sa simplicité que par sa généralité, consiste en ce que l'âme, qu'elle se trouve à l'état d'Esprit ou à l'état d'Etre humain, est toujours enfermée dans le fluide périsprital et hermétiquement enveloppée par lui; le second fait, conséquence directe de celui-ci, consiste en ce que l'âme ne peut rien émettre, rien percevoir, que par l'entremise vibrante du périsprit, et qu'en outre toute agitation du périsprit ira infailliblement influencer l'âme. Il résulte de là que, finalement, en matière d'impressions animiques, les facultés du périsprit sont l'exacte mesure de ce que peut et doit éprouver l'âme.

Cela posé, si l'âme et le périsprit n'occupaient en étendue qu'un point mathématique, il est certain que ce point périsprital, une fois convenablement placé dans le corps pour l'exercice régulier de la vie, ne saurait quitter cette position sans cesser d'être en rapport avec les organes conducteurs des perceptions, et que, par suite, le plus léger déplacement arrêterait le fonctionnement vital tel qu'il a été dévolu à l'homme. Ainsi, dans cette hypothèse d'une réduction jusqu'à l'infiniment petit du fluide périsprital, hypothèse qui impose à celui-ci une place fixe dans le corps, l'âme, qui ne peut se trouver que là où est le périsprit, occuperait à son tour une situation unique dans notre intérieur, et il ne saurait, dès lors, être question entre elle et le corps ni de tensions variables, ni de déplacements. Mais le périsprit ne saurait, sans cesser d'être lui-même, devenir un point fixe ; car sa

propriété essentielle, je vous l'ai dit, est la vibration, et un point fixe ne vibre pas. Il possède donc une certaine étendue, que sa nature diffusive comporte et explique ; de sorte que, dans toute la marge offerte par cette étendue, il peut se déplacer sans cesser de recevoir par une de ses parties, si ce n'est par une autre, les impulsions extérieures des organes des sens. D'ailleurs, à en juger par certaines apparitions et par la nature même des fonctions qu'il est appelé à remplir, l'étendue du périsprit paraît ne pas manquer d'importance; ajoutons qu'en vertu des propriétés fluidiques qui lui appartiennent, toutes les lignes traversées dans son intérieur, depuis sa surface jusqu'à la partie centrale occupée par l'âme étant identiques, il en résulte que, quelle que soit celle de ces lignes qui sera mise en jeu, le fluide animique sera toujours impressionné par le périsprit, et le sera toujours d'une même manière pour chaque circonstance semblable qui pourra se produire.

C'est par cette suite de considérations que vous pouvez vous rendre compte psychologiquement, et en entrant plus intimement dans l'essence même de la constitution humaine, que des tensions variables seront éprouvées par les liens qui unissent l'âme au corps, et, par suite, comprendre que des déplacements soient imposés aux fluides animique et périsprital, non-seulement sans nuire au fonctionnement vital, mais au contraire en se mettant en rapport avec lui, en lui venant en aide, en facilitant des transitions d'acte à acte qui, trop brusques sans cela, auraient pu devenir tantôt insuffisantes, tantôt superflues, souvent désorganisatrices.

(*A suivre*). FRANÇOIS VALLÈS.

MANIFESTATIONS EN AMÉRIQUE (1)

Dans la modeste petite ville de Fort Dodge, Iowa, les forces occultes ont donné, pendant ces dix dernières années, une série de démonstrations d'un caractère aussi étonnant que celui des merveilles les plus réputées, accomplies par les Orientaux.

Dans cette ville se trouvent, au nombre des habitants les plus fortunés, les plus honorés et les plus respectés, Silas Corey et sa femme, Mme Louise Corey et M. H. A. Rayne.

Ces personnes, et quelques-uns de leurs amis, devinrent, il y a une dizaine d'années, très intéressées aux recherches occultes, et décidèrent de s'assurer par elles-mêmes de ce qu'il y a dans le spiritisme.

M. Corey était en train de se faire construire une nouvelle et élégante maison, 205, S. 12e rue (2). Il consacra une chambre exclusivement aux

(1) Traduit du *Progressive Thinker*, du 8 août 1903.

(2) Nous espérons qu'à l'aide de ces noms et adresses, un de nos amis d'Amérique voudra bien contrôler ce récit étrange.

séances spirites, qui furent tenues régulièrement depuis mars 1895. Au bout de quelques mois, tout le monde y renonça, à l'exception de M. et Mme Corey et de M. Rayne, parce que les résultats n'étaient pas encourageants. Pendant six mois on n'entendit pas même un seul « rap ».

Le premier phénomène qui se manifesta fut le mouvement d'une ardoise entre les mains des assistants. Ces mouvements répondirent aux questions posées. Peu après, on obtint des raps et la bascule de la table ; très faibles au début, ces phénomènes augmentèrent beaucoup d'intensité à la fin de la première année.

L'Intelligence dit de se procurer une mandoline, et de la placer sur la table, mais pendant longtemps cet instrument ne bougea pas. Au bout de cinq mois seulement il y eut des réponses aux questions, par un choc sur les cordes de la mandoline.

Au bout de *deux ans et demi* commença une nouvelle série de manifestations. Des objets de diverses sortes étaient apportés et placés sur la table, tels que : crayons, monnaies, pétrifications, ossements d'amis (!) ou fragments de leur cercueil, etc.

A cette époque, M. Corey faisait creuser un puits dans une ferme située à six milles de la ville ; il exprima le désir, un soir de séance, de savoir si les Esprits amis pouvaient lui dire si l'on trouverait du gypse à l'endroit du forage.

Une demi-minute après cette question un fragment de gypse tombait sur la table. Il était humide comme au sortir d'une couche de la terre, et pesait environ une livre. Les guides expliquèrent que ce fragment avait été pris en terre, à cinquante pieds au-dessous de l'excavation du puits, endroit où le gypse se trouvait en abondance. La suite vérifia l'exactitude de ce renseignement. Beaucoup d'autres choses furent apportées.

Dans la troisième année des séances on entendit une voix faible. Les membres du cercle l'encouragèrent et, au bout de trois quarts d'heure, ils distinguèrent nettement le mot : « grand-papa ». A la séance suivante la voix devint plus forte, elle donna son nom : Cyrille Corey, petit-fils de de M. Corey, décédé quatre ans auparavant à l'âge de cinq ans. Il dit combien il était heureux de pouvoir annoncer qu'il n'y avait pas de mort, etc. Puis vint la fille de M. Corey, Lily, depuis trente ans dans le monde des Esprits. Elle parla de son affection pendant quelques minutes avec un chuchotement distinct.

Vers cette époque, la mandoline commença à s'enlever et à circuler dans toute la chambre, pendant que ses cordes résonnaient.

Un soir on exprima le désir d'obtenir quelque chose venant de loin. Les guides demandèrent ce qu'on voulait avoir. On répondit : « Un morceau de corail de la côte du Pacifique » (1). On attendit longtemps. A la fin un des guides dit : « Je vais essayer d'avoir ce corail ce soir », et il demanda aux

(1) De l'Iowa à la côte du Pacifique il y a au moins 2.250 kilomètres, à vol d'oiseau.

assistants de rester tranquilles, les mains posées sous la table sur une paire d'ardoises. *Quatre minutes après* arrivait un morceau de corail du poids de deux onces, *trempé d'eau de mer*. On ouvrit les ardoises et on y plaça le corail. Les guides expliquèrent qu'ils l'avaient tiré d'un récif situé sur la côte du Pacifique, à vingt pieds au-dessous de la surface de l'eau. Plus tard, ils apportèrent sur la table d'autres fragments de corail, des spécimens de lave de divers volcans, du quart aurifère des mines du Colorado (1), d'autres minerais et des fleurs de toutes sortes, quelquefois en grande abondance.

Un soir « Cyrille » exprima le désir d'avoir quelques sucreries, disant qu'il voulait en donner à un pauvre enfant habitant la ville de Webster. A la séance suivante, M. Corey apporta des bonbons, en donna un à chaque assistant et... le reste disparut! Depuis ce moment jusqu'à ce jour, les bonbons apportés aux séances disparaissent invariablement. Un jour, on apprit qu'une pauvre petite fille avait trouvé subitement des bonbons devant elle et Cyrille dit que c'était lui qui les lui avait donnés.

Dans la cinquième année des séances, les assistants demandèrent des enseignements à leurs guides Ceux-ci dirent à M. Corey de prendre quatre feuilles de papier, de les plier et de les placer dans quatre poches séparées. Une demi-heure après, trois de ces feuilles étaient remplies de messages consolants et convaincants, signés de divers Esprits amis. A chaque séance on en obtint de semblables. On eut ensuite de l'écriture sur ardoises.

M. Rayne tient les ardoises sous la table et reçoit d'abondantes communications. Les messages sur ardoise ou sur papier sont devenus une expérience vulgaire à ces séances.

Un soir, il y eut un curieux phénomène. M. Corey a un chien pesant 30 livres. Ce chien suivit des personnes qui sortaient de la maison et revint après que la séance fut commencée. Il faisait beaucoup de bruit à la porte, et un des guides dit à M. Corey de descendre et de le faire entrer. Le chien entra et sauta dans un grand fauteuil où il se tient habituellement. On ferma la porte de la chambre où il était couché, et M. Corey rentra dans la chambre des séances dont il ferma également la porte. Il n'était pas plutôt assis que l'on entendit un faible cri de chien dans la chambre située en-dessous, et en même temps le chien était sur la table devant eux. Il resta là quelques instants comme pétrifié, puis un des guides l'appela à haute voix, il parut s'éveiller et sauta en bas de la table. Deux ou trois fois depuis, la même chose est arrivée à ce chien. On demanda l'explication de ce phénomène et les guides répondirent qu'ils ne pouvaient le faire parce qu'on ne les comprendrait pas. Dans quelque temps, dirent-ils, la science aura fait des progrès et l'explication pourra être comprise (2).

(1) Distance de l'Iowa au Colorado : environ 1.000 kilomètres.

(2) Il semble que le discours que W. Crookes vient de prononcer au Congrès de Chimie appliquée, à Berlin, en juin 1903, sur la constitution de la matière, sa complète désintégration et son retour à l'état protyl ique, permette d'entrevoir déjà l'explication (G. B.).

On leur demanda comment ils avaient apporté le corail et les minerais du fond de la mer et de la terre, et comment ils les avaient transportés presque instantanément à des centaines et à des milliers de milles, et ils répondirent que c'était *en suspendant la loi de gravitation et en augmentant celle d'attraction* (1). Comment ces lois sont-elles sous la dépendance de leur volonté? aucune explication humaine ne peut le dire. Nous supposons que les adeptes orientaux expliqueraient ce phénomène par le pouvoir des Esprits sur l'Akasa, c'est-à-dire sur l'Esprit-Matière universel (2). De la sorte, une bonne partie des propriétés de la matière seraient annulées ou suspendues, cédant à un pouvoir supérieur. Une loi céderait à une plus grande loi. Nous voyons cela tous les jours.

Fréquemment des mains se sont placées sur la tête ou les épaules des membres du cercle, et maintenant on obtient des matérialisations entières. On baissa d'abord la lumière et M. Rayne entra dans le cabinet disposé dans ce but. Une minute après, le frère de M. Corey, Olivier, était devant lui, facilement reconnaissable, disant qu'il était venu, pour prouver, sans discussion possible, que l'homme est immortel. Deux fois il se dématérialisa sur le plancher et se reforma, disant que la foi doit se changer en connaissance positive. Puis vint Lily, fille de M. Corey, dont les traits étaient aussi distincts que de son vivant. Elle parla assez longtemps. Un autre jour, cette jeune fille matérialisée se promena au bras de son père hors de la chembre des séances, dans le vestibule, regarda le clair de lune sur les arbres, rit, et parla des beautés de la nature et des joies de la maison paternelle. Beaucoup d'autres Esprits, des parents et des étrangers, y compris des hommes et des femmes célèbres, se sont matérialisés depuis.

A peine une séance se passe-t-elle sans matérialisation. Aucun des membres du cercle n'est entravé ou possédé de façon à être inconscient de ce qui se passe. Les formes matérialisées ont les mains chaudes et paraissent vivantes à tous égards. Les Esprits parlent presque tout le temps d'une voix forte, les nouveaux venus seuls chuchotent, On ne se sert ni de portevoix ni d'aucun instrument. Fréquemment, au milieu de ses occupations de commerce, à toute heure du jour, des voix indépendantes parlent en présence de M. Rayne au grand étonnement des étrangers.

Il s'est produit des événements particuliers. Un soir pendant qu'un Esprit était matérialisé on dit de ne pas parler. Par étourderie on ne tint pas compte de la recommandation. Aussitôt la forme tomba en pièces. La table et les chaises dansèrent furieusement. Quand le calme fut rétabli, un des guides nous expliqua qu'une bande de gens d'Eglise qui pensaient que le spiritisme était mauvais, avait essayé de détruire le cercle. Les mêmes Esprits avaient parlé déjà dans le cercle et avaient dit que tout ce que nous

(1) Que devient la puissance divine s'il est donné aux Esprits le pouvoir de suspendre les lois fondamentales et éternelles?

(2) Dieu serait passif et l'Esprit seul actif.

faisions était mal. Mais leurs discours révélaient leur déplorable ignorance, et montraient qu'ils étaient de cette catégorie qui a beaucoup à faire encore du côté spirituel pour avancer.

Un soir, le chien était dans la chambre des séances. Il parut très effrayé, comme fou. Un guide dit de le laisser sortir. Il descendit les escaliers, épouvanté. On demanda ce qu'avait ce chien, et un des guides répondit qu'un gros lion était là. Le chien l'avait vu, car nous savons que les chiens sont souvent voyants.

Un autre jour le lion se matérialisa et poussa un fort rugissement. Une personne du cercle sentit distinctement ses pieds et ses griffes sur la table. Un vieux chien qui avait appartenu à M. Corey, il y avait vingt ans, se matérialisa fréquemment et aboya familièrement. Des chats et d'autres animaux se sont matérialisés également et ont circulé dans la chambre.

Dans ces séances les Esprits amis sont souvent espiègles. Un soir, avant que le cercle fut ouvert, ils jetèrent M. Rayne sur le dos par terre, placèrent la table sur lui et des chaises sur la table. Puis ils retirèrent chaises et table et le relevèrent. Fréquemment ils tirent sa chaise sous lui. Un jour ils le levèrent la tête touchant le plafond, puis ils le tournèrent horizontalement, puis ils le portèrent, tête en bas, les pieds au plafond, finalement ils le replacèrent sans mal sur son siège. Une fois ils dirent d'ouvrir la porte et on ne put y parvenir jusqu'à ce qu'ils l'eussent permis.

On avait tenu un jour une séance malgré les instructions des guides. Au bout de quelque temps on entendit une voix rude demander de la bière. Comme on lui dit qu'il n'y en avait pas, l'Esprit insista et dit qu'il avait apporté des bananes pour payer. La lampe fut rallumée et trois grosses bananes tombèrent et frappèrent M. Corey dans le dos. Une d'elle frappa M. Rayne sur la tête. On rompit le cercle, et comme on quittait la chambre, un des guides dit ; « Eh bien! grand papa, que pensez-vous des « dagos » ? »

Ces manifestations et d'autres semblables arrivèrent fréquemment dans ce ce cercle. J'ai demeuré deux semaines chez M. Corey et j'en ai vu assez pour savoir que tout cela est vrai et que les phénomènes sont authentiques. Presque toutes les phases de la médiumnité ont apparu dans ce petit groupe de trois personnes. Jamais on ne reçoit d'argent de personne. Les séances sont conduites pour la connaissance seule et la joie de communiquer avec les Esprits. Les résultats sont l'édification d'un magnifique monument au spiritisme dans le pays. Beaucoup de choses paraîtront incroyables à qui n'a pas vu, mais l'avenir rendra certainement toutes ces choses vulgaires. Pour les avoir il faut désirer vivement la vérité, et la chercher avec la même patience que nos amis. La récompense est grande pour qui croit.

JULIAN P. JOHNSTON.

— Nous déclarons que le récit ci-dessus est vrai à tous égards et nous pouvons ajouter qu'il ne contient qu'une partie des grandes et excellentes choses que nous avons reçues de nos amis, les Esprits.

Signé : H. A. RAYNE ; SILAS COREY ; LOUISA COREY.

DANS L'INVISIBLE

SPIRITISME ET MEDIUMNITÉ

Traité de spiritualisme expérimental; *les faits et les lois* (1)

Le développement rapide du Spiritisme, le grand nombre des expériences nouvelles sur lesquelles il s'appuie rendaient nécessaire la publication d'un ouvrage résumant ensemble des travaux poursuivis dans ce domaine depuis un demi-siècle en y comprenant les faits les plus récents. Cet ouvrage, M. Léon Denis vient de l'écrire. Il lui a donné une forme claire, précise, entraînante.

Aux témoignages des savants en faveur des manifestations d'outre-tombe, L. Denis ajoute l'exposé de faits nombreux observés par lui, au cours de trente années d'expérimentation. Il établit sur des preuves irréfutables la réalité des rapports entre les vivants et les esprits des défunts.

La place occupée par l'auteur parmi les écrivains de notre temps, sa compétence, son autorité en ces matières qui lui ont valu l'honneur de présider le Congrès spirite et spiritualiste international, tenu à Paris en 1900, donnent à cet ouvrage une importance et un intérêt exceptionnels.

L'étude du monde invisible attire et passionne de plus en plus les chercheurs Le champ des investigations s'élargit chaque jour et le nombre des personnes qui y participent s'accroît dans des proportions considérables. Mais beaucoup se livrent aux expériences sans préparation, sans esprit de méthode et de contrôle. Il en résulte de nombreux abus. La nécessité de préciser les conditions d'expérimentation, de fixer dans la mesure des connaissances acquises, les règles qui président au fonctionnement des facultés médianimiques, se fait sentir d'une manière impérieuse.

Ces règles, ces conditions, Léon Denis les expose dans la première partie de son livre avec une grande clarté et une haute compétence. Il montre que toutes les manifestations du monde invisible sont régies par des lois fixes, précises, rigoureuses dont l'étude jette une vive lumière sur les problèmes de la vie et de la mort, de la nature et de la destinée des êtres.

La troisième partie de son ouvrage est consacrée à l'étude de la médiumnité sous ses multiples aspects. On y voit le grand rôle qu'elle a joué à travers les âges, ses modes d'application dans le présent. On y indique les moyens de lui rendre tout son éclat et sa sincérité. Le chapitre terminal : la médiumnité glorieuse fait apparaître dans leur puissant relief, dans leur majestueux défilé historique, les grandes figures des prophètes, des voyants, des inspirés. En des pages pleines de couleur et de vie, l'auteur nous montre l'influence exercée par le monde invisible sur la marche et le progrès des races humaines, à l'aide des grands prédestinés.

Cet ouvrage constituera un précieux instrument de vulgarisation, il est destiné à familiariser les penseurs et les chercheurs avec les troublants problèmes de l'au-delà. Ce sera aussi le *vade mecum* du spiritualiste moderne.

Il possède, à un degré éminent, les qualités de style et d'érudition qui ont assuré le succès des œuvres précédentes de L. Denis et, comme elles, *Dans l'Invisible* n'aura pas un moins grand retentissement.

(1) Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, in-18 jésus de 470 pages; prix 2 fr. 50.

Voici le sommaire des chapitres

UN EPISODE DE LA VIE DU CHIMISTE CHARLES GERHARDT

Le grand chimiste Charles Gerhardt, professeur de chimie à la Faculté de Strasbourg (1816-1856), qu'on peut appeler le rénovateur de la chimie moderne, acquit sa célébrité dans le monde scientifique, non seulement par ses nombreux et remarquables ouvrages, entre autres : « Recherches sur les huiles éthérées », « Traité sur les dérivés du Benzole », « Précis de chimie organique », etc., etc., mais par le projet de réformer la chimie organique ou la chimie des dérivés du charbon (carbonium).

Etant d'avis que certaines substances organiques étaient tout bonnement des composés *équivalents* entre eux, il n'attacha presque pas de valeur aux formules chimiques, qui les représentent, et les classa d'après les analogies de leur transformation.

Il choisit à cet effet un certain nombre de composés dont il fit des *types*, auxquels il en rapportait une foule d'autres, distribués en *séries*. En un mot, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait, sans aucun doute, réorganisé complètement ce vaste terrain qu'est la chimie organique, mais il fut enlevé par la mort juste au moment où il commençait ses plus graves et ses plus intéressantes études.

En 1900 parut un beau volume consacré à la vie de ce célèbre chimiste alsacien. Dans cet ouvrage intitulé : « Charles Gerhardt, sa vie, ses travaux, etc. » se trouve le fait intéressant suivant : Il s'agissait de fêter le 15 août 1856, et le professeur Charles Gerhardt, qui était correspondant de l'Académie des Sciences de Strasbourg, devait assister au *Te Deum* du Temple-Neuf. Il fut en avance et dut attendre près d'une heure dans une salle du rez-de-chaussée de la célèbre bibliothèque, détruite depuis lors par les bombes des Allemands en 1870. Pendant la cérémonie, Mme Gerhardt fut, à un moment, frappée de la pâleur et de l'extraordinaire altération des traits de son mari. Cette vision, dans ce cadre de grandeur saisissante, sous les vibrations de l'orgue, lui arracha des larmes, et distinctement elle entendit ces paroles : « Dans cinq jours, tu verras cette même figure... mais il ne sera plus de ce monde. »

Le professeur Charles Gerhart fut atteint de péritonite aiguë et mourut le 19 août 1856 au matin. Cet homme, qui eut tant à souffrir de l'injustice et de l'envie des autres, ne laissa pas entendre un mot d'aigreur ni de plainte, mais conscient de l'œuvre accomplie par lui, quoique inachevée, s'écria avant de rendre son âme à Dieu :

« Oui!... oui!... Dans cinquante ans, on trouvera que j'ai fait quelque « chose *in hac lacrymarum valle*!... J'ai avancé la chimie de cinquante ans! »

JOSEPH DE KRONHELM.

UN REVE INSTRUCTIF

Sous ce titre a paru, dans la *Revue Spirite* de juin 1866, l'article suivant du maître Allan Kardec que liront avec plaisir les personnes ne possédant pas la collection de cette publication.

« Pendant la dernière maladie que nous avons faite dans le courant d'avril nous étions sous l'empire d'une somnolence et d'une absorption presque continuelles; dans ces moments-là nous rêvions constamment de choses insignifiantes et auxquelles nous ne prêtions aucune attention; mais, dans la nuit du 24 avril, la vision offrit un caractère si particulier que nous en fûmes vivement frappé.

« Dans un lieu qui ne rappelait rien à notre souvenir et qui ressemblait à une rue, se trouvait une réunion d'individus qui causaient ensemble; dans le nombre, quelques-uns seulement nous étaient connus en rêve, mais sans que nous puissions les désigner nominativement. Nous considérions cette

N'empêche que Jules Allix parla, dès 1818, de la possibilité de *recueillir à distance les sympathies des ondes* et qu'aujourd'hui, grâce à cette sympathie effectivement prouvée, *éveillée à volonté*, la télégraphie sans fil donne, de New-York à Paris, à quiconque, la communication intellectuelle.

On a le devoir, en 1903, de rappeler la prescience de feu Jules Allix ; on a le droit d'écrire qu'il fut un grand mathématicien, un étonnant philosophe.

M. A. GROMIER.

Boules en cristal pour médium (1).

(Extrait du volume. Les *Phénomènes Psychiques. Recherches. Observations. Méthodes* par J. Maxwell.

La boule de cristal est, je crois, le procédé de choix : j'ai étudié avec quelque soin la vision dans le cristal, et bien que j'ai remarqué des différences, individuelles chez les sujets, je crois pouvoir dire que, d'une manière générale je suis arrivé, en ce qui concerne le processus opératoire, aux constatations suivantes :

La matière de l'objet n'est pas indifférente. Les boules en cristal de roche m'ont donné les meilleurs résultats. J'ai vu des personnes incapables d'avoir des visions dans le verre ordinaire, qui en obtenaient dans une petite boule de cristal naturel. Les objets en cristal de roche ont l'inconvénient d'être très coûteux.

Le verre ordinaire donne de très bons résultats, mais il faut éviter que la boule contienne des bulles d'air ou d'autres défauts. Il faut qu'elle soit aussi homogène que possible.

La forme de la boule peut-être sphérique ou ovoïde. Je crois que la forme elliptique est peut-être la meilleure, car elle permet d'éviter plus aisément les reflets.

La dimension de la boule est indifférente, mais je préfère les boules un peu grosses. J'ai cependant obtenu d'excellents résultats avec des boules d'un centimètre aussi bien qu'avec des boules de 6 à 7 centimètres de diamètre.

La boule peut être blanche, bleue, violette, jaunâtre, verte ; elle peut être opaline ou transparente, mais je crois que les meilleurs résultats s'obtiennent avec les boules blanches transparentes, les boules bleues et les boules couleur améthyste. Ces deux dernières fatiguent moins l'œil.

Pour regarder dans la boule, il faut la placer à l'abri de tout reflet, de façon qu'elle offre une teinte uniforme sans points brillants. Pour cela, on peut l'envelopper d'un foulard ou d'un velours foncé, ou la tenir dans le

(1) Prix des boules en cristal, de 5 fr. à 30 fr. selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

creux de la main, ou même la tenir au bout des doigts, pourvu que les conditions indiquées plus haut soient remplies. L'objet doit être placé à la distance de la vision normale; le regard doit être porté non sur la surface de la boule, mais dans la boule elle-même : avec un peu d'habitude on y arrive aisément.

A PROPOS D'ANNA ROTHE

Nous lisons dans le *Spiritualisme moderne* d'août 1903, sous ce titre : Félicitations, l'annonce suivante :

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le mariage de M. le prof. C. Sellier, un des plus chauds défenseurs de Mme A. Rothe, avec la fille de cette dernière. La cérémonie, toute civile, a eu lieu le 20 août, à Berlin.

Nous envoyons aux nouveaux époux nos sonhaits de bonhenr les plus sincères. Puisse Mme Rothe trouver, dans l'union si honorable du dernier enfant qui lui reste, une compensation aux dures épreuves qui lui sont infligées.

UNE CRÈCHE SPIRITE

Madame et sœur en croyance,

Un appel se fait enteudre aux spirites, je vous l'adresse ! Recevez cet appel, et agréez mes salutations respectueusement fraternelles.

A. Dayt, secrétaire-adjoint de la Fédération spirite lyonnaise,
rue Cl. Jos. Bonnet, 11, à Lyon.

APPEL

Une crèche spirite se forme ! Elle appelle tous les frères et sœurs spirites à donner leur obole à la fondation de cette œuvre qui a pour point de départ l'enfant au berceau, parce que les bienfaits du spiritisme s'étendent sur l'homme du berceau à la tombe !

Puisque sa devise est charité ! son principe fraternité ! sa force est la divine loi d'amour qui, en réglant ses actes de son premier jour à son dernier, lui fait atteindre son but : Dieu ! vers lequel l'homme ne va que par l'accomplisement du devoir.

Cette crèche est placée sous la protection de Dieu et du maître Allan Kardec ; asile ouvert à l'Enfance depuis l'âge de 15 jours jusqu'à 3 ans.

Sans distinction de culte et de nationalité.

Congrès international spiritualiste à Saint-Louis, Etats-Unis, en 1904.

204, Dartmouth Str. Boston, Mass. Et. U.

A la Direction de la *Revue Spirite*, Paris, France.

D'éminents spiritualistes de ce pays, surtout de Saint-Louis, ont agité la question d'ouvrir un Congrès international de spiritualistes pendant l'Expo-

sition de 1904 à Saint-Louis. L'Association nationale des Spiritualistes m'a chargé de consulter à cet égard les Spiritualistes étrangers. Voudriez-vous être assez aimable pour m'envoyer, sans retard, votre opinion sur le sujet et répondre brièvement aux questions suivantes :

1° Croyez-vous utile et pratique d'avoir un Congrès spiritualiste à Saint-Louis, Mo, E. U. en 1904 ?

2° Si vous le croyez, y viendra-t-il une délégation nombreuse de nos frères ?

3° Vous sera-t-il possible d'y venir en personne et de décider d'autres personnes à venir ?

Naturellement, chacun supportera ses propres dépenses.

En vous remerciant d'avance de ce que vous me direz sur cet important sujet, et espérant de recevoir bientôt de vos nouvelles, je suis fraternellement votre

HARRISON D. BARRET,

Président de la Nationale Association spiritualiste d'Amérique.

Nous prions les lecteurs de la *Revue* de répondre directement à cet appel. Dans cette circonstance, chacun pouvant donner son appréciation et son adhésion.

NÉCROLOGIE

M. Hippolyte GARIMOND, ancien hautbois-solo du Théâtre-Italien, est décédé à la maison de retraite de La Rochefoucauld, le 9 septembre dernier, à l'âge de 83 ans ; il a été inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

M. Garimond avait une physionomie simple, les mœurs modestes, mais une grande élévation de cœur ; c'était un honnête homme dans toute l'acceptation du mot, estimé de tous, un spirite convaincu qui, jusqu'à sa mort, a fait autour de lui une propagande sage et intelligente. Que notre bon souvenir aille le trouver dans l'au-delà et qu'il nous aide à supporter nos épreuves terrestres.

RHÉA L'ONDINE

(*Suite*)

A cette époque, un changement assez brusque survint dans l'humeur de mon père et,pendant quelque temps, j'en ignorais la cause ; mais, comme ce changement parut d'abord favorable à sa santé, je m'en réjouis plutôt que de m'en attrister. — Je dois dire que depuis que Suzon s'occupait de tenir la maison en ordre, tout allait au contraire fort mal, et qu'il n'y avait aucune exactitude dans le service ; aussi je décidai, d'accord en cela avec ma femme de chambre, de remplacer Suzon. — J'en parlais à mon père qui pa-

rut non seulement contrarié de ma détermination, mais qui ajouta encore qu'il désirait que cette jeune fille restât chez nous, que si elle était incapable, il fallait lui adjoindre une autre personne... Je fus abasourdie de la réponse de mon père, aussi je me permis de lui faire une réflexion qui l'embarrassa fort ; mais il finit par me dire : « J'ai rêvé à ta mère plusieurs fois depuis que Suzon est chez nous et, chaque fois ta mère m'a dit : Garde cette enfant chez toi, Albert... Je le veux !... »

A ces paroles de mon père, mon cœur se serra, je jugeais bien que son cerveau s'affaiblissait !... Je me promis de redoubler de soins ainsi que de tendresse ; mais de surveiller aussi les actions de mon père avec sollicitude afin d'éviter que les étrangers ne s'aperçussent pas qu'il avait des idées bizarres.

Quelques jours plus tard, la cuisinière me dit qu'elle avait trouvé une jeune fille pour remplacer Suzon. Cette nouvelle jeune fille avait servi plusieurs années chez une dame d'Orléans, que je connaissais bien, et les renseignements étaient excellents. — Je dus alors, à mon regret, répondre que mon père ne voulait pas voir autour de lui de nouvelles figures et que nous conserverions encore quelque temps Suzon. — La cuisinière parut contrariée de cette nouvelle détermination, bien qu'elle ne se permît aucune objection à ce sujet.

Mon père était chaque jour, de moins en moins mélancolique et, même, il lui arrivait parfois de paraître joyeux. — Je m'étonnais de ce changement dans l'humeur de mon père, changement tout à fait incompréhensible pour moi. Un soir après le dîner, nous étions au commencement de l'automne, mon père me pria de me mettre au piano et lui-même, prenant son violon, qu'il n'avait pas touché depuis la mort de ma pauvre mère, il me dit : « Faisons un peu de musique, mon Adrienne, les morts l'aiment beaucoup et je suis persuadé que ta mère accourra près de nous, en entendant un de ses airs favoris.

Hélas ! pensai-je, combien un profond chagrin trouble l'intelligence de mon pauvre père ! N'importe, laissons-lui cette douce illusion !... Et j'ouvris le piano après avoir fermé les deux portes qui donnaient sur le vestibule et je baissais même les portières, afin que les sons n'arrivassent que bien affaiblis au dehors.

Aux premiers accords, une des portières fut soulevée et Suzon apparut. Je ne l'avais pas même entendu ouvrir la porte.

— Je ne vous ai pas sonné, m'écriai-je, pourquoi vous permettez-vous d'entrer !

— Je t'en prie, Adrienne, n'ajoute pas un mot de plus, dit mon père tout pâle et en s'avançant vivement au-devant de la jeune fille ; puis la prenant par la main, il la guida doucement vers un grand fauteuil, dans lequel il la força de s'asseoir.

Je sentais la colère m'envahir et je quittais déjà mon piano, décidée, malgré l'inconcevable bonté de mon père pour cette servante, à la chasser, non

seulement du salon, mais de la maison, où son audace dépassait les bornes de la patience que je pouvais avoir pour les fantaisies d'un malade. J'allais prendre Suzon par le bras, quand mon père, les larmes aux yeux, s'interposa entre elle et moi.

— Adrienne, je t'en conjure, respecte mon désir; laisse Suzon sur ce fauteuil... tu vas comprendre tout à l'heure... je ne puis t'expliquer ce que je ne comprends pas très bien moi-même... C'est précisément la musique qui va la faire venir...

— Elle ne va pas venir; elle est là, répondis-je avec humeur, et désignant du doigt l'impertinente créature, qui me regardait de ses yeux gris immobiles et bêtes, et comme frappée de stupeur.

— Je te dis, ma fille, que tout va bien ainsi... Je le savais, du reste, elle va enfin venir...

— Mais qui donc va venir, dis-je enfin, impatientée?

— Ta mère, me répondit tout bas mon père, en appuyant mollement la tête de Suzon sur le dossier du fauteuil; puis après, il éteignit les bougies du piano, baissant ensuite la lumière de la lampe à son minimum. Il reprit alors son violon et me dit :

— Remets-toi au piano, Adrienne, et sans nous occcuper de la dormeuse, (car elle dort à présent) regarde ; en effet, Suzon avait les yeux fermés, ses jambes s'étaient raidies et son buste s'était affaissé dans le fauteuil, tandis que, de ses deux mains crispées, elle ramenait sur elle une portion du rideau auprès duquel était son fauteuil!

— Cette fille est somnambule, tu aurais dû me le dire, mon père, je t'aurais alors prié de ne pas me faire assister à ce spectacle, à ces simulations plus ou moins conscientes.

— Je n'agis que d'après les conseils de ta pauvre mère, chère enfant, me dit tristement mon père, cède à mes désirs; je ne suis pas aussi fou que tu parais le craindre.

Et je vis de grosses larmes rouler sur les joues de ce bon père. Je me jetais dans ses bras, regrettant la peine que je venais de lui faire et, bien résolue, à l'avenir, de me prêter à tous ses caprices jusqu'au bout, mais me promettant aussi de consulter en particulier notre vieux docteur sur les bizarres fantaisies de mon père.

— Jouons, me dit-il, le morceau déjà commencé, tu le sais de mémoire, il est donc indifférent que le piano ne soit pas éclairé pour la lecture de la musique.

J'acquiesçai d'un mouvement de tête, mais voilà que le cahier de musique se ferma tout seul, pour se rouvrir immédiatement dix pages plus loin.

Très surprise de ce fait, je reculai mon tabouret, mon père était derrière moi et Suzon n'avait pas remué de son fauteuil! Qui donc avait ainsi fermé et ouvert instantanément le cahier de musique.

Mon père souriait... C'est elle, assurément, dit-il, elle préfère ce morceau

à l'autre, puisqu'elle nous le désigne... Jouons vite, ajouta-t-il, les yeux brillants d'une flamme étrange.

Bien émue, je l'avoue, et même un peu effrayée, je jouai quand même les premières phrases de la vieille chanson allemande, que mon père accompagna de son instrument et se mit à chanter.

Bientôt un souffle mystérieux éteignit complètement la lampe posée derrière nous, dans l'angle le plus éloigné de la pièce où nous nous trouvions. Je jetai un cri...

— Ne t'effraye pas, Adrienne, continue, continue à jouer... elle est là ; je la sens la bien-aimée !... Tu vas la voir peut-être, sois courageuse, ma fille !...

Malgré les encouragements de mon père, j'étais fort peu rassurée. Je regrettais déjà de m'être prêtée à sa folie. Cette obscurité provoquée par une force mystérieuse me semblait de mauvais augure, je me mis à soupçonner Suzon d'avoir usé de quelque stratagème, disons le mot, d'nn *truc* pour nous tromper, et je me jurai à moi-même que pareille scène, ne se renouvellerait plus. Satisfaite de ma résolution bien arrêtée d'en finir avec ce que je jugeais en bonne catholique, n'être que jongleries, ou peut-être même œuvre *diabolique*, je fis le signe de la croix et me remis à toucher du piano ; mon jeu était très mauvais, car j'éprouvais un tremblement nerveux assez prononcé.

A ce moment, quelque chose de doux, d'impalpable, me frôla l'épaule ; je sentis alors un parfum de violette, celui dont ma mère usait uniquement ; ensuite une petite main ayant la chaleur de la vie me toucha les cheveux, lissant à plusieurs reprises mes bandeaux. Cette main ne pouvait être celle de mon père qui continuait à jouer du violon... Quant à Suzon, elle aurait fait du bruit pour parcourir l'espace compris entre le fauteuil où elle s'était endormie et le piano ; d'ailleurs, sa large main aux doigts courts n'aurait pu produire ce doux et léger contact,.. le bruit de plusieurs baisers reçus et rendus attira mon attention, d'autant plus que le violon cessa de se faire entendre.

— Père, père, m'écriai-je tout apeurée pour tout de bon cette fois, où es-tu ? Parle-moi...

Et, dans l'obscurité, je tachais de rejoindre mon père...

Au même instant, une forme moins vaporeuse que celle qui, un instant auparavant, m'avait frôlée, me serra dans ses bras, en me donnant un chaud baiser sur les lèvres.

(*A suivre*). M. A. B.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 11. 1er NOVEMBRE 1903.

L'INDE

Par PIERRE LOTI (1)

Nous n'avons nullement la prétention d'analyser, comme il mériterait de l'être, le nouvel ouvrage que vient d'écrire ce merveilleux artiste, ce prestigieux évocateur de visions et de rêves qui s'appelle Pierre Loti.

Il nous faudrait plus de pages que n'en comporte ce compte rendu, de nature toute spéciale, ainsi qu'on le verra par la suite, pour résumer même rapidement ce que nous raconte notre voyageur qui, de Ceylan s'en va à Bénarès — en passant par le Travancore, les forêts des Grandes Palmes.

(1) Un volume 3 fr. 50.

Madura, Pondichéry, l'Inde affamée, le légendaire pays de Golconde, les épouvantables grottes de Siva, le dieu de la mort, Madras avec ses théosophes, Iaggarnanth avec ses processions macabres... pour arriver enfin à la petite « Maison des Sages » de Bénarès, la Ville Sainte.

Eblouissante épopée ! Quels spectacles ont dû ravir les yeux de notre voyageur artiste, de notre touriste peintre qui, de son incomparable pinceau, nous en a reproduit l'étincelant panorama.

Au sortir des humidités énervantes de Ceylan, nous traversons avec lui l'immense forêt, l'éternelle forêt verte. Nous voici dans le monde touffu des palmes qui se déploie comme une mer. « Au-dessus de la jungle pleine d'arbustes fleuris, s'élèvent les hauts palmiers fuseaux couronnés de luxuriants bouquets d'éventails. Les cocotiers reparaissent en masses serrées, coiffés de grandes palmes vertes et les banians de la route, avec leurs chevelures épandues jusqu'à terre, forment de gigantesques dômes au-dessus de nos têtes. Le pays entier semble n'être plus qu'une immense solitude d'arbres, un inextricable fouillis vert qui, çà et là, dans l'Inde méridionale, se prolongent, s'étendent sur les côtes pendant des centaines de lieues. »

« Du haut d'une colline qui surgit comme un flot dans la plaine, je regarde s'éclairer la muette immensité verte. C'est au centre de la grande île de Ceylan, séjour de la paix profonde que protège encore de tous côtés l'inextricable enlacement des ramures, que s'étend depuis des milliers d'années la gigantesque mer des arbres dont les têtes se succèdent magnifiques et pareilles, véritable houle de frondaisons qui, de toutes parts, au bout des horizons, va se perdre dans des lointains sans bornes. »

Après les forêts se déroulent les déserts, immensités arides. Çà et là, se dressent des rochers où s'ouvrent des cavernes, puis vient le lugubre pays des ruines, la terre où ne tombent plus de pluies depuis des années et que l'on appelle d'un nom sinistre : « l'Inde affamée ». Oh ! ces descriptions que nous en fait Loti, répétées, angoissantes, laissant au cerveau de terrifiants souvenirs, au cœur de longs frissons d'horreur inexprimable.

Puis, voici les temples qui, d'un bout à l'autre, couvrent cette Inde qui se meurt, mystérieuse, inquiétante, presque lugubre parfois, en dépit de l'éternel azur de son ciel incomparable. De tous côtés, dans les splendeurs de sa lumière, surgissent par milliers des temples, des églises, des mosquées, avec leurs pyramides de marbres multicolores, leurs tours de granits roses, leurs obélisques, leurs pylones, leurs coupoles d'argent, leurs hautes flèches d'or qui toutes étincellent au soleil.

Et toutefois, combien de ruines trouvons-nous dans ce grandiose entassement de constructions sans égales, de sculptures incrustées de pierreries, de somptuosités extravagantes dont est surchargée, encombrée, cette vieille terre idolâtre, fanatisée par un fétichisme inconscient, sans aucun doute,

mais à coup sûr incurable, exaltée par le mysticisme maladif que maintient dans l'âme de ses habitants le prodigieux panthéon de ses divinités monstrueuses et grotesques, mais qui n'en sont pas moins affolantes pour cette âme enfantine qu'aucun spiritualisme rationnel n'a pu faire évoluer, depuis tant de milliers d'années.

Aussi, est-ce en dépit de tout l'éclat que notre auteur prodigue dans ses descriptions colorées et chatoyantes, que nous reste l'impression d'un écœurant spectacle résultant de la prodigalité de ces formes religieuses dont l'esprit a disparu, étant même donné qu'il ait jamais existé, de ces symboles sans signification, de ces rites absurdes, de ces momeries superstitieuses, oui, l'écœurant spectacle de toutes ces catacombes dans la poussière desquelles s'agite un peuple d'hallucinés, que hante l'épilepsie — voyants qui ne savent plus ce qu'ils voient, fanatiques qui n'expliquent rien et ne concluent jamais, par la raison bien simple qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes.

Peut-on s'étonner, dès lors, de la déplorable facilité avec laquelle s'hypnotisent ces pauvres déséquilibrés ? Ne comprenant plus rien à la vie, c'est dans l'effarement de leurs âmes désemparées qu'ils s'attachent aux promesses d'un mysticisme incompris et se ruent au néant de leur Nirvana, avec l'exaltation stupide de fous qui courent au suicide, espérant y trouver repos et consolation.

Il faut lire telles pages du Voyage dans l'Inde, pour se faire une idée de la frénésie avec laquelle des milliers de dévoyés se précipitent dans les temples de Siva, le sinistre dieu de la mort, courent aux processions du monstrueux Iaggarnanth et n'hésitent même pas à pénétrer dans les cavernes de la hideuse Kali, dont les autels disparaissent sous l'effroyable patine qu'y épaissit sans cesse le sang des victimes expiatoires.

L'on comprend, après la lecture de ces pages troublantes, quelle âme doit avoir ce peuple à ce point abruti par la hantise de la mort, qu'il assiste insouciant et sans pitié au spectacle terrifiant de ces milliers de misérables dont la faim ronge les entrailles, de ces lamentables enfants squelettes, de ces tout petits qui, dans l'angoisse d'une lente agonie, pendant des semaines, des mois entiers, ouvrent des yeux hagards sur ce monde abominable, des yeux de pâles martyrs qui, ne pouvant comprendre, se demandent, sans se plaindre du reste, comment il se fait que sous ce ciel splendide et sur cette terre ruisselante de marbres, d'or et de joyaux éblouissants, comment il se fait qu'ils ne puissent trouver les quelques grains de riz qui mettraient fin à leur inimaginable supplice.

Et lorsque, à bout de force, ils roulent sur les trottoirs des rues, ou s'abattent le long des chemins, sous un vol de hideux corbeaux qui tournoient au-dessus de leurs têtes... à côté d'eux passent les foules féroces, hur-

lantes, qui courent, là-bas, à la procession des épileptiques; ou qu'attirent, dans les temples sanglants, les sauvages appels des trompes qui beuglent, mêlés aux roulements sourds des tam-tams qui mugissent dans les cryptes souterraines.

Oh ! mais passons, c'en est assez, c'en est trop ! Poursuivons notre route avec notre voyageur qui, nous l'avons dit, s'en va vers Bénarès la Sainte. — Que va-t-il donc y chercher ?

C'est pour en informer le lecteur que nous écrivons ces quelques pages et c'est Pierre Loti, lui-même, qui va nous le raconter.

Ce qu'il va chercher, c'est la lumière, c'est la solution du formidable problème de la vie. Chrétien, dont la foi naïve s'est éteinte, il est venu dans l'Inde, le pays de l'antique sagesse, pour s'informer auprès des Sages.

Que vont-ils lui répondre ? Il a déjà rencontré les bouddhistes de Madras. Quelles consolations lui ont-ils données ces bouddhistes ? Que lui ont-ils promis pour l'avenir ?...

« Un ciel sans Dieu, une immortalité sans âme précise, une purification sans prières, l'anéantissement final de l'âme noyée dans les abîmes de l'Infini, où à tout jamais sombre l'être qui s'évapore, se disperse comme une légère fumée, au premier souffle qui passe... »

— « Ce n'est point chez nous que vous trouverez la consolation que vous cherchez, lui disent ces étranges philosophes, froids sectaires, demi-athées, quelque peu matérialistes, raisonneurs et dogmatisants. Allez à Bénarès, où nos frères, les Brahmanistes ésotériques, pourront vous donner ce qu'il vous faut. »

Et notre pèlerin déçu reprend sa route, pour s'en aller à Bénarès.

Oh ! ces matins de Bénarès, matins frais, diamantés de rosée, qu'on appelle là-bas matins d'hiver, mais qui ressemblent à ceux des beaux temps d'octobre dans notre France méridionale.

« ... Toujours ces mêmes guirlandes de jasmin ou d'œillets jaunes, que l'on jette au vieux Gange, vers qui toute la vie du matin se concentre sur les grands escaliers de granit qui, tout le long des berges, descendent et s'enfoncent jusqu'au niveau de ses eaux les plus basses. »

« Et le long de la rive s'étalent de splendides palais de marbre. Entre les colonnes archaïques des façades dont les fenêtres sont toujours ouvertes sur les eaux saintes, la vue plonge de haut sur le grand fleuve... et voilà que sur l'immense plaine de l'autre rive, plaine déserte et encore enveloppée des vapeurs nocturnes, l'on voit lentement surgir, là-bas, à l'orient, l'enchanteur, le souverain Sourya, le divin Soleil qui, tous les jours, depuis trois mille ans, rencontre devant lui, arrêtant son premier rayon rose, les granits de Bénarès, ses pyramides rouges, ses flèches d'or, toute la ville sainte dressée en amphithéâtre, comme pour saisir la lumière initiale, se

parer de la gloire du matin et sonner la grande aubade séculaire pour le fleuve et pour tous les dieux de Bénarès, en l'honneur desquels beuglent, comme des monstres aux abois, des trompes que l'on voit sortir d'entre les colonnes, tandis que des tam-tams, à l'intérieur, scandent ces longues clameurs de leurs coups énormes, haletants et sourds. »

Mais, ce n'est pas pour ces aubades matinales que Pierre Loti est venu à Bénarès. Dans la ville sainte, c'est la Maison des Sages qu'il cherche, pour y entendre la parole de vie.

« Au fond d'un vieux jardin, nous raconte-t-il, s'élève une petite maison indienne, humble, basse et quelque peu usée par le temps. Elle est toute blanche de chaux, avec des contre-vents verts. Le toit qui, tout à l'entour, déborde largement et forme une véranda que soutiennent des piliers blancs, témoigne où l'on est, indique une région de soleil éternel.

« Les hôtes qui ont de graves et beaux visages, comme des Christs de bronze à chevelure noire, vous accueillent avec de bienveillants sourires, en parlant bas. Toutefois, leurs regards très doux, promptement désintéressés, semblent repartir ailleurs et plus haut — dans le monde astral, sans doute, où leurs âmes, par anticipation, sont déjà presque envolées.

« Dans la salle du milieu, une estrade recouverte d'une toile blanche sert de siège aux visiteurs qui, souvent nombreux, s'y accroupissent à l'indienne pour deviser de choses cachées.

« C'est là que méditent et travaillent les Sages et comme tous les Indous, ils subissent avec une gentille patience l'importunité des bêtes de la terre et du ciel. Les petits écureuils des arbres entrent chez eux par les fenêtres. Les moineaux avec confiance nichent à leur plafond ; leur maison est pleine d'oiseaux.

« De quoi vivent-ils ces êtres mystérieux à trois quarts dématérialisés dont la chair presque diaphane, ce semble, s'est élevée dans une strate intermédiaire, entre le monde visible et les régions astrales que leur esprit, sans doute, visite au gré de leur désir.

« Une femme, une Européenne échappée au tourbillon occidental, Mme Annie Besant, a pris place et s'est hautement imposée parmi eux. Charmante encore de visage sous sa chevelure blanche, elle vit là, détachée du monde, pieds nus, frugale comme une épouse de Brahm et austère comme une ascète. C'est sur son bon vouloir que j'ai compté surtout, pour entr'ouvrir un peu à mon ignorance les portes redoutables du savoir, car il y a moins de barrières entre elle et moi. Jadis elle a été quelqu'un de mon espèce et ma langue maternelle lui est familière.

« C'est en toute confiance que je cause avec elle, que je l'interroge ; c'est avec une charmante bienveillance qu'elle cherche à m'instruire.

— Nos dogmes, me dit-elle, répondant à l'une de mes questions, nos

dogmes ?... Mais nous n'en avons point. Parmi les théosophes — puisque tel est le nom qu'on nous donne — vous trouverez des bouddhistes, des brahmanistes, des musulmans, des protestants, des catholiques, des orthodoxes et même des gens comme vous... s'il vous plaît de vous faire recevoir des nôtres...

— Pour être des vôtres, que faut-il ? lui demandai-je, non sans quelque hésitation.

— Prêter serment de considérer tous les hommes comme vos frères, sans distinction de caste ni de couleur, de traiter avec les mêmes égards les plus humbles ouvriers et les princes ; prêter serment de chercher, par tous les moyens possibles, la vérité dans le sens antimatérialiste. — Il ne faut rien de plus.

« Puis, reprenant après un instant de silence : Chez nos amis de Madras que vous avez visités en passant, l'on incline au bouddhisme, dont l'austère froideur a rebuté votre âme mystique. Nous, c'est dans le brahmanisme ésotérique, sous sa forme la plus ancienne, que nous trouvons l'apaisement et la lumière. Il nous paraît la plus haute expression de la vérité, qu'il soit donnée aux hommes de connaître.

« Nous professons, vous le savez, que toute individualité (1) humaine est éphémère et presque illusoire et pour quelqu'un d'aussi intensément indivividuel que vous l'êtes, c'est là un point difficile. Il est ainsi quantité de choses, dans notre doctrine, qui seraient le renversement de toutes vos idées héréditaires. Ne nous maudiriez-vous pas, si nous achevions de vous enlever d'inconscients espoirs qui, peut-être, à votre insu, vous soutiennent encore ?

— Non, répondis-je, sans hésiter. En fait d'espoirs, je n'ai plus rien à perdre.

(1) Nous avons tout lieu de penser que ce n'est pas ce mot dont s'est servie Mme Annie Besant, mais bien plutôt du mot *personnalité*. Pierre Loti n'étant pas théosophe était parfaitement autorisé à confondre ces deux expressions, ou, tout au moins, à les assimiler l'une à l'autre. Il ne pouvait savoir que les théosophes appellent « personnalité » la figure changeante, le masque passager et périssable, sous lequel se cache la véritable « individualité » dont l'essence impérissable survit à toute réincarnation et représente l'homme réel, l'homme divin qui, étincelle émanée du foyer primordial, y remonte dans la pleine possession de son *soi* supérieur, alors qu'elle s'est constituée en centre de conscience, coexistant avec le Père — dieu en Dieu — suivant l'admirable formule consacrée. Il n'est donc pas possible que Mme Annie Besant ait fait une allusion quelconque à l'anéantissement final de l'être, elle qui, dans certains ouvrages, se plaît à répéter avec insistance la citation suivante d'un Maître : « Notre vie dans les sphères spirituelles doit être considérée comme la seule réalité, parce que c'est là que vit notre MOI IMMORTEL, IMMUABLE, ÉTERNEL. Et c'est pourquoi nous disons que la vie posthume est la seule réalité, tandis que la vie terrestre, y compris la personnalité, n'est rien qu'imaginaire. »

— Alors c'est bien, venez auprès de nous...

« Ainsi parle mon initiatrice, dans le calme de la petite Maison des Sages, où se poursuit notre dialogue et toujours son enseignement, d'une façon obstinée, d'une façon à la fois inexorable et compatissante, tend à détruire dans mon esprit la notion de la personnalité.

« Qu'est-ce à dire, sinon que les êtres que j'ai aimés, les miens et moi-même, tous, parcelles momentanément séparées d'un même ensemble, plus tard, après les âges révolus, seront appelés à revenir s'abîmer dans cet ensemble ineffable pour l'éternité ! — Quelle interprétation tristement claire de cette obscure mais douce promesse de l'Evangile : « Vous serez réunis un jour, dans le sein de Dieu. »

Arrêtons-nous, un instant, sur ces réflexions mélancoliques de Pierre Loti qui, dans la loyauté de sa tristesse, nous révèle ce qu'il souffre. Ce dialogue émouvant fut incontestablement fragmenté. Nous avons l'impression des silences qui devaient le couper par moments. L'interlocuteur de la grande initiatrice ne pouvait à coup sûr tout nous dire ; mais il ne nous paraît pas impossible de reconstituer la scène, de faire revivre ce drame invisible et douloureux.

En raison des réponses qui lui avaient été faites, Mme Annie Besant n'avait pas tardé à tout comprendre, voire même à tout deviner. Indépendamment de ces aveux, ne lisait-elle pas, elle-même, la Voyante — scrutеuse bienveillante mais perspicace du cœur humain — dans cette âme complexe et fière, où s'agitait un monde de pensées tumultueuses ?... Ne voyait-elle pas, ici, les regrets provenant de la disparition d'une ancienne foi pour jamais éteinte ; là-bas, les inquiétudes d'une espérance flottant au vent de toutes les incertitudes, de tous les aléas d'un mystérieux avenir, ailleurs... oh là, surtout, l'amertume des renoncements nécessaires, les déchirements du dernier adieu qu'il faudrait dire aux joies perdues, aux illusions effeuillées ?...

Et c'est alors que l'initiatrice mettant le doigt sur la plaie, le fer dans la blessure, insiste sur la fragilité des choses de la terre, répète à son auditeur combien fugitive est cette personnalité d'un jour, dont il a, jusqu'alors, si prodigalement multiplié les manifestations sensuelles, intellectuelles, esthétiques, psychiques... mais qu'il ne doit pas confondre avec son individualité proprement dite, son *moi* divin qui, à travers les fantasmagories mensongères, à travers les ombres flottantes qui passent, persiste immuable, impérissable, éternel.

A-t-elle réussi dans cette délicate tentative ? Il faut le croire, car voilà que, dans l'âme de cet homme qui a vidé jusqu'au fond la coupe des sensations humaines et dans l'œil duquel flottent encore toutes les visions de beauté que puisse fournir la terre et qu'ont, du reste, si puissamment évoquées les

appétences de son cerveau d'artiste et les aspirations de son cœur insatiable —voilà que, dans cette âme pénètre une lueur qui en illumine les profondeurs mystérieuses, y réveille des facultés endormies... y fait même surgir des résignations inespérées.

Ecoutons-le, du reste ; c'est lui-même qui va nous exprimer ces choses, avec une émotion qu'il ne cherche même pas à dissimuler.

« Jadis, attaché désespérément que j'étais à la conception chrétienne de la vie, j'avais dédaigné l'examen de cette autre doctrine qui révoltait toutes mes humaines tendresses. Dernièrement, à Madras, je venais de la repousser encore — il est vrai, sous sa forme bouddhique plus froide et plus cruelle — mais voici qu'aujourd'hui, elle s'impose à moi d'heure en heure davantage, telles que l'énoncèrent au commencement des temps nos grands ancêtres mystérieux... et après des épouvantes que je ne puis ni ne veux décrire, j'entrevois que je me résignerai à la somme de consolation qu'elle peut donner encore.

« Comme conséquence, le détachement préconisé par les Sages a commencé de poindre au fond de mon âme, détachement des êtres, ou de leur mémoire terrestre, s'ils ont quitté la terre. L'angoissante interrogation n'est plus associée au souvenir de ceux que j'ai perdus ; ils vivent, sans doute, presque libérés déjà de leur moi tyrannique et illusoire, et j'accepte l'idée de ce revoir lointain, disons plutôt de cette *fusion* avec eux, qui ne sera pas au lendemain de la mort, mais peut-être après des siècles de siècles — les durées, d'ailleurs, ne sont-elles pas illusoires au premier chef, puisqu'elles ne sont appréciables pour nous que dans leur rapport avec la brièveté de notre incarnation présente. »

Est-elle sincère et complète cette résignation du disciple à demi converti ? Pas absolument, peut-être, car voici qu'il donne un dernier coup d'aile, avant d'accepter ce qu'il semble considérer comme une abdication définitive...

« Je sais que ce renoncement passera, et que peu à peu, échappé à cette sphère d'influence, je me reprendrai à la vie, mais jamais comme avant. Le germe nouveau qui a été déposé dans mon âme est destiné à l'envahir et me ramènera vraisemblablement à Bénarès. »

« Et combien — ajoute-t-il avec mélancolie — combien ce qui fut jusqu'ici mon rôle en ce monde se révèle à moi pitoyable et vain, affolé que j'étais de formes et de couleurs, éperdument épris de vie terrestre, m'acharnant à fixer tout ce qui est éphémère, à retenir tout ce qui passe. »

Retenir ce qui se passe, aurait pu lui dire Mme Annie Besant, fixer ce qui est éphémère et à quoi bon, puisque la tentative s'est montrée vaine, inefficace, impossible ?

N'y a-t-il pas, dans le ciel des Sages, assez d'étoiles fixes, assez de soleils

d'âge incalculable dont des milliards de siècles de durée n'ont pu ni pâlir l'éclat, ni atténuer la torride incandescence... sans aller s'acharner à poursuivre, dans les steppes de l'infini, la comète errante qui passe et qui demain ne sera plus à l'horizon ?

« Tu ne peux désirer, disent les Sages, que ce qui est différent de toi-même, que ce qui est au-dessus de ton être, mais si tu parviens à comprendre que les éléments de ta propre conscience sont en toi, qu'en toi existe et subsiste l'essence de toutes choses, comment donc pourrait persister ton désir ? — Or, sache que *tu es essentiellement Dieu !*

« Si tu pouvais graver en ton cœur cette vérité sublime, tu verrais tomber d'elles-mêmes les limitations illusoires qui produisent tristesses et souffrances.

« Eh bien, sache que tu participes à la splendeur épandue sur le monde, que tu es la lumière, que tu es la nature aux mille formes, que tu es l'âme universelle... Aurais-tu donc quelque chose à désirer de plus ?(1) »

Voilà ce que nous disent les Sages, ajoute Loti en manière de conclusion. Ces hommes qui, tout le jour et d'un bout à l'autre de leur vie, travaillent, méditent, ces penseurs qui ont jugé les œuvres les plus transcendantes de l'Europe, et qui, dans leur sereine et inébranlable certitude, nous disent avec placidité : « Notre philosophie commence où finit la vôtre. »

« Sur leurs modestes tables sont ouverts des livres renfermant les arcanes de ce brahmanisme qui a devancé de plusieurs milliers d'années nos philosophes, nos sciences et nos religions. Dans ces livres insondables auxquels ont travaillé toute une suite de générations, toute une série de Grands Etres, guides des humanités primitives, les penseurs des vieux âges, ont puisé le *summum* d'une connaissance qu'ignorent les hommes de nos races actuelles ! Peut-on s'étonner, dès lors, qu'ils voient infiniment plus loin que nous, qu'ils aient presque conçu l'inconcevable et que leur œuvre opiniâ-

(1) Si vous êtes chrétien, disent encore les brahmanistes de Bénarès, plus larges et plus tolérants que les bouddhistes de Madras, gardez ce que vous avez, sans chercher au delà. Le christianisme est un symbole qui, pendant des siècles, s'appropria aux âmes occidentales. Vous avez un Christ, un maître divin et toujours vivant, car il n'y a point de morts. Il est bien le « chemin et la vie », et l'attente de ceux qui croient en lui ne sera point trompée. Mais si le dogme, si *la lettre qui tue*, révolte votre raison, alors, venez à nous.

Nous ne pensons pas que le Grand Dieu, Celui duquel on évite de parler, écoute les prières des hommes, mais tant de « parcelles de Lui » éparses en individualités bienfaisantes dans le plan astral, sont autour de nous qui veillent !... Pour vous, chrétiens, c'est Jésus que vous appelez, eh bien, il est là, n'en doutez pas, ou bien quelqu'un qui vit en lui, quelqu'un des siens et vous serez entendus.

trement poursuivie, mais oubliée depuis des siècles, dépasse aujourd'hui nos compréhensions dégénérées. »

« A mes frères inconnus qui se comptent par légions, au siècle où nous sommes, je veux seulement dire ceci : Au fond de ces doctrines antiques, de ce recueil des Védas qui est l'œuvre non pas d'un homme, mais de toute une race, il y a plus de consolation qu'on ne le pense et la consolation puisée là n'est pas destructible par le raisonnement, comme celle des religions révélées et les Sages de l'Inde qui l'étudient sans cesse ce recueil touffu comme la jungle, insondable comme le gouffre, sont seuls capables de nous le rendre graduellement accessible. »

« Aussi, puis-je déclarer que personne avant eux ne m'avait jamais entr'ouvert de tels abîmes. Je n'avais entendu nulle part de telles paroles. Sur les mystères de la vie et de la mort, les Sages détiennent les réponses qui satisfont le mieux à l'interrogation ardente de la raison humaine et ils font passer devant vous de telles évidences, que l'on ne doute plus d'une continuation presque indéfinie de sa propre durée, au delà des destructions terrestres. »

« Toutefois, il ne faut pas s'approcher à la légère de la petite Maison blanche toujours ouverte et si accueillante, au milieu de son jardin de rosiers. C'est une épreuve terrible que d'entrevoir, même de loin, même de très bas, Brahm l'absolu, le Dieu sans rapport concevable avec l'univers manifesté, Brahm, l'essentiellement ineffable, Celui qui est au delà de toute pensée dont rien ne peut être dit et qui ne s'exprime que par le silence. »

C'est sur ces derniers mots que Pierre Loti termine le récit impressionnant de son entrevue avec les Sages de Bénarès... Que n'a-t-il ajouté, que ce Dieu qu'il relègue dans l'insondable infini n'est pas seulement l'intangible, l'inabordable Absolu, mais qu'il est encore, qu'il est essentiellement le Père — le Père dont nous sommes les enfants !

Certes, il ne nous appartient, en aucune façon, de donner des conseils à l'illustre écrivain, dont nous analysons le plus beau des ouvrages, mais qu'il nous soit tout au moins permis de faire des vœux pour que la certitude définitive et inébranlable vienne remplacer à tout jamais, les indécisions douloureuses de cette grande âme en travail d'évolution.

Je termine les dernières pages de cet article par un rapprochement qui me frappe, rapprochement caractéristique que l'on peut établir et que j'établis entre notre voyageur et le récit de son voyage dans l'Inde, qu'estompe une teinte de pessimisme plus ou moins dissimulée.

Ce pessimisme du livre nous est expliqué par celui de son auteur et quoi de plus naturel en somme ?

Dès le début de son voyage Pierre Loti, qui connaît les cinq parties du monde et tous les océans qui les baignent, nous parle avec une sorte de

stupéfaction admirative de l'intensité de la lumière orientale qu'il constate dès son entrée dans la mer Rouge. Lumière merveilleuse, en effet, et toute spéciale qui, par la puissance de ses vibrations, semble parfois pénétrer la substance visible et révéler le secret de quelques-unes des propriétés de cette matière mystérieuse qui, suivant la déclaration des savants, finit par se résoudre dans la combinaison de deux virtualités associées qui s'appellent la force et le mouvement.

Et voilà que le poète visionnaire, sous l'irradiation de ce soleil torride dont la splendeur l'enivre, se laisse entraîner, par l'antithèse de l'un de ces contrastes qui hantent l'imagination des sensitifs, vers un monde d'idées inattendues. Il songe avec insistance à cette obscurité glaciale, sinistre, des espaces interplanétaires, à ce *Noir* insondable dont nous séparent à peine quelques zones de superficielle lumière et où roulent frénétiquement les astres qu'emporte une ronde vertigineuse, au sein des ténèbres éternelles... Et se *noir*, en plein soleil, l'obsède, le poursuit, en dépit de lui-même.

Eh bien, je retrouve le même phénomène dans la description de l'état d'âme qui vient de nous être raconté.

C'est dans tout l'éclat des vérités spirituelles que lui ont révélées les Sages que l'hôte de la petite Maison blanche se sent oppressé par le *noir* du doute, le *noir* des regrets qu'il évoque dans son passé, le *noir* de la mélancolie que lui inspirent les incertitudes de l'avenir.

Qu'il se rassure, l'artiste, le poète, le philosophe, le psychique affamé d'idéal...

Les ténèbres ne sont qu'illusion passagère.

La Lumière — seule, la Lumière divine, est l'éternelle RÉALITÉ...

ED. GRIMARD.

Un remarquable médium en Australie

Suite (1).

DISCUSSION DES PHÉNOMÈNES.

Le numéro d'août du *Harbinger of light* contient une excellente discussion critique, faite par X..., au sujet des remarquables phénomènes que nous avons rapportés, et qui se produisent en présence du médium C. Bailey. De ce dernier, X... dit : « Au cours de mes expériences, où pendant bien des années je me suis occupé d'une façon rigoureuse des questions psychiques, je n'ai jamais trouvé de sensitif plus disposé que M. Bailey à se soumettre à

(1) Traduit du *Light* du 26 septembre. V. les *Revues* de septembre et d'octobre.

tous les moyens de contrôle, et j'ai entendu d'autres assistants émettre la même opinion ».

Sur la question de savoir si les phénomènes peuvent avoir été le résultat de la fraude, il dit que pendant les sept séances qui eurent lieu, voici quels furent les objets apportés : 14 pièces de vieille monnaie, 1 scarabée égyptien, 20 pierres précieuses, 3 moineaux vivants des jungles de l'Inde, 1 nid d'oiseau, 8 tablettes d'argile (la plus grande ayant 3 3/4 pouces de long, 3 1/2 de large, 5/8 d'épaisseur) ; 1 journal arabe, 1 crabe de mer, 1 requin à museau plat d'un pied de long, 1 paquet d'herbes marines ruisselantes ; 1 gâteau nommé « Chuppatti » à demi-cuit, de 6 pouces de diamètre, 1 tas de terre d'alluvion, et enfin 1 cylindre en terre-cuite de 5 1/2 pouces de long, sur 2 1/2 de large et du poids de 2 livres 2 onces. En tout 54 objets.

Quant à la façon dont les recherches de garantie avaient lieu, voici comment on procédait :

« Quand nous avions tous pris nos places, le médium était influencé chaque fois par le « Dr Whitcombe ». Il se tenait debout au milieu des assistants, et deux, quelquefois trois d'entre eux, généralement des sceptiques, commençaient à le visiter de tous côtés en pleine lumière. On fouillait dans les poches de son habit, on en tâtait toutes les doublures, puis l'habit enlevé était plié et placé sur une chaise à côté de moi, où il restait pendant toute la séance. Ensuite le médium levait les bras de façon que l'on puisse opérer des recherches par la vue et le toucher dans le creux des aisselles ; deux paires d'yeux et de mains, au moins, examinaient de même ses mains et les intervalles de ses doigts. Puis, tandis qu'il avait toujours les bras étendus, on fouillait ses vêtements, on retournait ses poches, on examinait les doublures, on se rendait compte de l'impossibilité qu'il y eût des poches secrètes, on tâtait tout son corps, pouce par pouce, de la tête aux pieds, en pressant fortement, en appuyant intentionnellement et systématiquement, parfois en exécutant un véritable massage.

« Un jour que nous demandions à un des plus sceptiques parmi les investigateurs, s'il était satisfait, il nous répondit : « Satisfait ! je crois bien ! pas un brin n'a été omis ! » Et il ne pouvait en être autrement, ni sur la personne du médium, ni dans ses vêtements, ni jusque dans ses chausures, rien n'échappait à nos recherches. Toutefois, on n'enleva pas les souliers du médium aux séances de Queen's Hall, mais ils lui furent retirés, ainsi que plusieurs de ses vêtements, dans les séances qui eurent lieu chez moi. Qu'on ne lui ait pas retiré ses souliers et ses chaussettes à Queen's Hall, cela ne peut avoir eu aucune conséquence pour deux raisons : d'abord parce que, après avoir fouillé le médium, on l'enveloppait dans un sac confectionné par nous, qui n'était pas un sac machiné, et qui était conditionné de façon à ne pouvoir être ouvert sans qu'on s'en aperçoive ; secondement, parce que, en admettant la possibilité que le médium ait caché de petits objets dans ses

souliers, dans ses chaussettes ou entre ses doigts, il lui aurait été absolument impossible d'y cacher les objets de moyenne ou de grande dimension qu'il nous donna ; par exemple : les tablettes d'argile, le crabe, le requin, le pesant cylindre en terre cuite de 5 ½ pouces de long, sans parler des oiseaux vivants. Des talons de bottines creux, ayant des dimensions doubles de ceux de M. Bailey n'auraient pu contenir les deux oiseaux que nous reçûmes en une seule séance, l'un d'eux presque subitement. Mais, supposons l'impossible, supposons que ces oiseaux étaient stylés à rester chacun dans un talon de bottine, fait spécialement à cet usage par M. Bailey, comment le sensitif, enveloppé et étroitement lié dans un sac cacheté, aurait-il pu les en retirer ? D'autre part, si ces oiseaux avaient été cachés sur son corps ou dans ses vêtements, pourquoi n'ont-ils pas gazouillé pendant les recherches, comme ils le firent aussitôt après leur apparition ? sans compter qu'ils eussent été infailliblement tués par la façon dont nous fîmes les recherches.

« Il est donc évident qu'il faut chercher autre part que sur M. Bailey et dans ses vêtements, pour trouver l'endroit où il cache ses apports. Le seul endroit dont il puisse disposer serait donc la salle des séances, et les meubles qui s'y trouvent ; ou peut-être encore un endroit à proximité, à la condition qu'il puisse y avoir accès pendant la séance. Cela était prévu, puisque la chambre de Queen's Hall était retenue, avec table et chaises, seuls meubles qui s'y trouvent, visitée, fermée, et la clef dans nos poches avant que le sensitif sût où la séance aurait lieu ; les seules personnes qui pouvaient y avoir accès, en dehors des séances, furent M. R., notre secrétaire et moi, trois personnes résolues à prendre, et ayant pris, toutes les précautions possibles contre la fraude. En outre, il était impossible au sensitif de sortir de la chambre pendant les séances, car la porte était toujours fermée à clef et la clef dans nos poches. Il n'avait aucun moyen de se procurer une double clef, et en eût-il eu une seconde il n'aurait pu s'en servir sans risquer d'être découvert presque à coup sûr. De plus, il y a les séances de phénomènes physiques dans ma propre maison, où non seulement il fut dépouillé de ses vêtements qui ne lui appartenaient pas et qui avaient été visités auparavant, mais où encore nous avions pris la précaution de couvrir à l'avance le devant de la cheminée par une toile cachetée, d'opérer dans la chambre des recherches minutieuses, de fermer à clef et de cacheter la porte. Les scéllés furent brisés, la porte fut ouverte au moment où nous pénétrâmes tous ensemble dans la chambre des séances, avec le sensitif vêtu entièrement de neuf, et que nous n'avions pas perdu de vue un seul instant depuis que les recherches les plus scrupuleuses avaient eu lieu. Pendant la séance il n'aurait pu ouvrir la porte avec une double clef sans être sûrement et immédiatement découvert, parce qûe le cercle des chaises sur lesquelles les spectateurs étaient placés était disposé en travers de la porte de telle façon que le sensitif ne pouvait approcher de la serrure. »

M. X... montre ensuite que les autres moyens de frauder sont inadmissibles, par exemple une entente entre le sensitif et un ou plusieurs des assistants, ou avec un compère ayant quelque moyen d'introduire du dehors des objets dans la chambre, ou un travail indépendant de quelque tricheur faisant partie du cercle, car M. Bailey, arrivant de Melbourne à Sidney, était inconnu de tous les assistants, et les conditions sévères adoptées rendaient toute entente, toute tricherie au moyen de compères impossible, « à tel point que, en ce qui concerne l'introduction subite et mystérieuse d'objets divers dans une chambre fermée, la théorie de la fraude est à tous égards insoutenable ». De plus quelques-uns de ces objets furent apportés dans la chambre des séances sous l'impulsion d'une pensée imprévue, à la demande de M. X...

« Pour la partie intellectuelle on ne peut juger de la fraude qu'en comparant les capacités normales du sensitif et celles dont fit preuve l'Intelligence prétendue étrangère. Une erreur, un mensonge délibéré même, ne prouvent pas la fraude du sensitif. Je ne puis douter que M. Bailey soit pendant les séances dans un état d'hypnotisme lucide, et d'inconscience absolue, si j'en juge non seulement à des signes physiques bien marqués, mais aussi à la transformation subite et complète de sa mentalité. Si je m'en réfère à ce qui a déjà été dit par M. R. et par mon fils (1), et à mes propres remarques sur les preuves d'intelligence indépendante que nous a données M. Bailey, chez moi, en plein jour, on verra que l'opinion que nous avons émise sur la lucidité de cette intelligence tranche absolument la question de personnalité distincte. L'érudition dont les guides firent preuve en ces occasions est, à tout le moins, étonnante, et ne peut être le résultat d'une simple teinture de connaissances tirée, par exemple, de la lecture d'une encyclopédie. Elle indique, comme mon fils le fait remarquer, une science précise, parfaite, résultant « du travail prolongé dans une seule branche du savoir ». Par le fait, le langage irréprochable, la sûreté d'expression des guides dans ces séances spéciales dépassent les capacités normales de M. Bailey à un degré aussi grand que le vol de l'aigle dépasse celui du dernier roitelet. Ainsi donc, pour la partie intellectuelle, aussi bien que pour la partie physique, la théorie de la fraude ne tient pas debout ».

L'écrivain s'adresse à lui-même encore d'autres questions, outre celles concernant la bonne foi du médium et l'authenticité des phénomènes, en particulier sur la véracité des affirmations des Esprits en ce qui les concerne eux-mêmes et au sujet des objets apportés occultement. On leur a fait des questions très nettes, et on a reçu des réponses satisfaisantes sur les points, au moins, qu'il a été possible de vérifier.

« Les affirmations des docteurs Robinson et Whitcombe concernant cer-

(1) Voir la *Revue Spirite* d'octobre.

taines phases de leur vie terrestre se sont trouvées exactes, autant que nous avons pu les contrôler. Quant aux objets apportés, je suis convaincu, après expertise, que les bijoux, monnaies et scarabée sont certainement authentiques. Je n'ai pas encore eu l'opinion d'un expert sur les tablettes, le cylindre (1), les écritures cunéiformes, et les prétendus hiéroglyphes ; je n'ai pas eu davantage l'occasion de vérifier ce qui concerne la prétendue mine d'or, mais j'espère y arriver. Pour les écritures cunéiformes je peux dire toutefois, que deux Syriens instruits, à qui j'ai montré le cylindre et les tablettes, sans leur dire un mot de leur provenance, ont déclaré immédiatement que c'était des caractères de vieille écriture syro-chaldéenne. Ils ont été très affirmatifs à cet égard. Quant à la momie que je possède quelques renseignements sont impossibles à vérifier, le seul renseignement facile à vérifier s'est trouvé exact. La momie provient bien de Thèbes. M. Bailey n'avait aucun moyen de le savoir, sauf peut-être par télépathie, mais, même en ce cas, ce serait une preuve de sa sensibilité.

Vérification. — J'apprends, après avoir achevé la traduction de l'article ci-dessus, qu'on s'est inquiété en Angleterre de vérifier, autant que possible, l'identité des « Guides » du médium Bailey. Le *Light* du 3 octobre contient la curieuse information suivante :

« Monsieur... Un des guides de M. Bailey, de Melbourne, le Dr Robinson, de New-York, dit avoir obtenu la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres en 1851.

« C'est presque exact, car je trouve dans le *Year Book and Record* de cette Société (que son secrétaire m'a aimablement fait parvenir), que « le Dr E. Robinson, de New-York, a obtenu en 1842 la *Patron's* Médaille pour son travail intitulé *Recherches bibliques en Palestine* ».

LE M. TAYLOR.

—Il y aurait donc une erreur de date seulement. Mais, si le lecteur veut bien se reporter à la page 528 de la *Revue Spirite* de septembre, il constatera qu'il n'est fait mention *d'aucune date* dans le passage où il est question de la médaille décernée au Dr Robinson.

Le traducteur : G. BÉRA.

(1) L'authenticité du cylindre est bien douteuse, par la raison que les anciens Assyriens ne les faisaient *jamais en terre cuite*, mais en quelque matière dure qui permettait la gravure, puisque c'était des cachets. Oppert, le meilleur juge en ces questions, dit que les pierres employées pour les cylindres babyloniens sont : l'hématite, la sardoine, l'onyx, l'agate, la cornaline, le jaspe, la chalcédoine, le lapis-lazuli et le cristal de roche, toutes pierres très dures propres à la gravure. Il ne mentionne pas la terre-cuite, et pour cause. Il est vrai que, par exception, celui-ci paraît avoir joué le rôle de tablette plutôt que de cachet. (N. du trad.)

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XVII

C'est le samedi 8 avril que l'*Equateur* arriva vers 3 heures du soir à l'embouchure de ce beau fleuve du Tage tant chanté par les poètes. Tous les passagers étaient montés sur le pont ; Sagrin placé près de moi, les coudes sur le bastingage se mit à fredonner.

Fleuve du Tage
J'aime tes bords joyeux,
Vers ton rivage
Mon cœur revient heureux.
Rochers, bois de ces rives,
Echo, nymphes plaintives,
Ah ! quel beau jour,
Me voici de retour !

— Pas forte, ta poésie, Jacques ; pourquoi changes-tu ainsi les paroles que chante le Troubadour. Il exhale une plainte de douleur, alors qu'il va quitter pour jamais les bords du Tage... et toi tu te réjouis de revoir des bords que tu n'avais jamais vus.

— Eh ! bien, tu te trompes Léo, trouve bizarre, insensé même ce que je vais te dire, c'est incompréhensible pour moi-même, mais il me semble avoir déjà vu les eaux et les rives de ce Tage enchanteur et les paroles que j'ai fredonnées sont venues à mes lèvres d'elles-mêmes.

Que de gens, ont reconnu, avec la certitude intime de les avoir vus déjà des lieux qu'ils parcouraient pour la première fois. Ne serait-ce pas comme un réveil momentané au milieu d'un songe, ou comme une réminiscence d'une existence antérieure ? Voilà pourquoi j'éprouve, malgré moi, une impression difficile à exprimer, mais plus poignante, que je ne puis dire à l'aspect de cette terre et de ce fleuve qui roule de l'or.

— Oui, mon cher Jacques, tu me surprends depuis que nous sommes à bord. Tu rencontres une passagère qu'il te semble avoir déjà vue, pour laquelle tu ressens tout de suite de l'amitié respectueuse, au lieu de l'amour qu'elle inspire à d'autres et tu vois ici surgir à tes yeux, un décor dans lequel tu as déjà paru comme acteur.

Tout cela me trouble et je me demande si tu n'es pas le jouet de ton imagination poétique.

— Non, Jacques, ma mère m'a conté plusieurs fois que, dans sa jeunesse, une de ses amies envoyée en Espagne, chez une parente, plongea dans la

stupéfaction tous les voyageurs de la diligence, qui l'emportait en leur assurant qu'elle connaissait la route, donnant deux fois le nom de villages que l'on devait traverser et annonçant une heure d'avance que le coche allait traverser un bois et qu'elle reconnaîtrait la croix et le carrefour où des brigands avaient attaqué la diligence et rançonné les voyageurs. — Y a-t-il longtemps que vous fîtes ce voyage ? lui demanda-t-on. — Mais, je ne me rappelle pas. — On crut que, tout enfant elle avait été frappée par ce souvenir ineffaçable, mais en débarquant à Valladolid, sa tante étant venue l'attendre à la descente de la voiture, les voyageurs lui racontèrent ce qui s'était passé en la priant de leur dire si cette demoiselle était déjà venue en Espagne.

« — Jamais, répondit la tante, ni sa mère qui est ma propre sœur. »

— Et chacun s'émerveilla, sans comprendre la cause de cette clairvoyance chez cette jeune fille.

Et ma mère ajoutait toujours après cette histoire : « Mon amie morte depuis longtemps, nous affirmait qu'elle avait vécu déjà ; j'en souriais alors, mais depuis longtemps j'ai beaucoup réfléchi, et je pense qu'elle avait peut-être raison. »

Là, s'arrêta notre entretien, nous passions devant la vieille tour carrée de Belem qui renferme plusieurs tombeaux de rois de Portugal et Sagrin la salua comme une vieille connaissance.

Notre passagère qui était venue près de nous, sa jumelle à la main, ne pouvait se lasser d'admirer l'aspect pittoresque de Lisbonne, bâtie en amphithéâtre et que nous allions parcourir avant une heure, les passagers étant autorisés à débarquer et à passer la nuit à terre, car *l'Equateur* ne devait repartir que le lendemain dimanche vers midi.

A peine a-t-on mouillé devant les quais, que de longues chaloupes viennent prendre les passagers heureux de sentir bientôt la terre ferme sous leurs pieds impatients de fouler le plancher des chèvres.

Dans notre bateau chargé à couler, avaient pris place, Mme Berthon avec Mesdames Toulé, Maurer et nos camarades.

« — Parlez-vous portugais,capitaine Sagrin ? — Non,Mesdames, mais j'ai dû le parler, répondit en souriant mon ami qui semblait continuer son rêve, Dauvil qui a une aptitude toute particulière pour les langues doit savoir quelques mots de la divine langue du Camoens.

— Hélas, non, je ne sais pas un mot de Portugais et je n'ai lu des Lusiades qu'un ou deux chapitres, mais si le Portugais est aussi facile que l'Espagnol,je comprendrai peut-être.— Alors, vous parlez Espagnol ? — Moi,pas davantage, Mesdames, mais on m'a assuré qu'en ajoutant des o, des i et des a à la fin des mots, on se fait tout de suite comprendre en Espagne : ainsi, pour demander un bon hôtel, je dirai : bono hotello ? — Othello ! mais, c'est du Shakespeare, dit Maurer en riant. — Enfin, nous allons voir comment s'en

tirera notre cicerone. Nous avions quitté le bord après le dîner, et l'on se demandait comment on passerait la soirée sans ennui. J'avisai à la porte d'un théâtre une grande affiche jaune qui étalait en énormes caractères : *Duas Orphéas*, et je rejoignis en courant nos compagnons de route : Vous savez, leur dis-je ce qu'on donne ce soir au théâtre : *Les deux Orphées*.

Ce titre ne disant rien à l'esprit d'aucun d'eux, on décida qu'on irait au Cirque où l'on annonçait une troupe française. C'est là que j'appris qu'au théâtre on jouait : *les deux orphelines* et non *les deux Orphée*. Je fus le premier à rire de mon erreur de traduction et je me promis d'apprendre quelques phrases de Portugais pour mon prochain voyage.

Comme nous n'avions pas eu la sage précaution de retenir des lits dans un hôtel, avant d'aller au théâtre équestre, nous eûmes beaucoup de peine à en trouver passé minuit, d'autant plus que notre gaité semblait troubler le repos des bons habitants de Lisbonne, dont la bonne humeur est devenue proverbiale. Nous chantions pourtant à tue tête.

Les Portugais
Sont toujours gais.
Gaiement de la sorte
Ouvrez-nous la porte
Pour l'amour de Dieu.

Et partout on nous répondait ce qu'il était facile de traduire, sans être polyglottes : « Plus de chambres, plus de lits. »

Enfin, dans « una rua sombra » nous découvrîmes un bel auvent doré, dénonçant à nos yeux, l'hôtel de Francfort, dans lequel nous eûmes la bonne fortune de trouver, non des chambres, mais des dortoirs. Les dames suivirent une vieille duègne qui semblait dire : femmes de bien passez à droite... Passez à gauche, hommes de mal.

Sagrin, le lieutenant Jarnouski et moi dûmes partager la même chambre où chacun dormit là, sans penser que Lisbonne s'amuse parfois à écraser ses habitants sous ses décombres à l'aide de terribles tremblements de terre.

Le matin du dimanche qui était celui des Rameaux, on commença par se rencontrer à la salle à manger, sorte de vaste cuisine, où chacun réclama de ce bon chocolat, comme on n'en mange, paraît-il, qu'à Lisbonne, dont la renommée, pour la préparation du cacao dépasse celle de Madrid... Que l'on juge, tout au moins, du soin que nos marmitons portugais mettaient à le préparer. Dans sa tasse Mme Toulé trouva une grosse mouche, et dans la mienne, une énorme bouchée de bœuf qui, tentant de changer ce chocolat en Liebig, y tenait une place exagérée. Voilà le souvenir le plus cruel que mon estomac ait emporté des bords du Tage. Ces dames nous entraînèrent ensuite à la messe, dans une petite église française, où je causai un réel effroi en glissant doucement à l'oreille d'une jolie fille agenouillée : « Priez pour

moi, Mlle Clara ? — Oh Capitaine, que vous m'avez fait peur ! — Allons, Mademoiselle, reprenez votre prière et demandez pour les pauvres passagers la protection d'un saint bon enfant qui leur assure une heureuse traversée.

Une promenade en voiture avec Sagrin, Mme Berthon et les Maurer, nous donna une idée de la beauté de Lisbonne, de ses places et de ses monuments.

Le repas du matin, nous ayant suffi pour apprécier l'art culinaire pratiqué d'une manière si hétéroclite à l'hôtel de Francfort, nous eûmes d'un commun accord, la bonne idée de rentrer à bord pour déjeuner.

Pendant que nous étions encore à table arriva une famille française nombreuse, composée du père et de la mère et de 3 ou 4 filles qui avait, dû débarquer à Lisbonne, à l'un des voyages précédents, l'une des demoiselles Lepetit ayant été souffrante.

« De jolies filles, nous dit Thorel, puis, soufflant plus bas, et bien dotées !... Ne demandent qu'à trouver des maris, s'en vont à Rio de Janeiro. »

— Voilà votre affaire, Jarnouski, dis-je à un grand et beau lieutenant que j'ai déjà nommé, mais, vous savez, il est urgent que vos batteries soient rapidement et habilement dressées, du coup d'œil, et que la victoire vous soit assurée.

Et je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant que les travaux de siège furent si bien menés par le beau lieutenant, que cinq jours après, en arrivant à Dakar, l'une des demoiselles Lepetit, une jolie personne, s'était fiancée au bel officier de tirailleurs Sénégalais.

Mais hélas tôt souffla le vent
Il remporta la feuille et le serment.

Le sable du désert, le simoun, l'absence, tout se réunit pour éteindre un rêve qui ne devait pas durer... J'ai revu Jarnouski, dix ans après, beau capitaine et toujours célibataire.

— Comme le paquebot allait quitter Lisbonne, une embarcation du port se détachant du quai amena à bord un jeune homme blond, monocle à l'œil, rosette multicolore à la boutonnière, qui, pénétrant dans le salon, fit le tour des tables, dévisageant tous les passagers, avec un air d'inquiétude et ressortit, sans avoir dit un mot, ni salué personne. « En voilà un drôle de type, dirent plusieurs dames. Que cherche-t-il ? — Ça, dit le capitaine d'artillerie Surgy, c'est un détective qui cherche un coupable parmi nous ; qu'il se cache, s'il est là ! ou bien, au contraire, quelque « rastaquero » qui fuit des créanciers et vient s'assurer qu'il n'en trouvera pas à bord. »

On entendit au même instant la voix de ce jeune inconnu, donner aux matelots de l'embarcation, l'ordre de monter ses bagages. « Mon sabre, prenez bien garde à mon sabre, » dit-il d'un ton affecté et plus élevé.

Une heure après le départ de Lisbonne, chacun savait qu'il s'appelait Georges Meiller. Il vint se présenter à chacun des officiers, se disant élève de Saint-Cyr, détaché comme capitaine, officier d'Etat-major près du

Khédive. Il arrivait du Caire, en traversant l'Espagne et était envoyé, disait-il en mission particulière à Rio de Janeiro. Le lendemain, il appela tour à tour, chacun de nous dans sa cabine, pour nous faire admirer quelques armes de prix et son sabre tout neuf, comme un enfant qui voudrait rendre jaloux ses petits camarades en étalant ses jouets devant eux.

Sagrin sortant de chez lui, me dit : « Jamais ce petit Juif, car c'en était un, n'a été officier, et s'il est allé à Saint-Cyr, ce ne peut-être qu'au titre étranger. » Très familier comme les gens de sa race, quand ils n'ont pas besoin de se faire humbles, ce Meiller était après deux jours le camarade de tous les passagers, le galant de toutes les dames.

Il flaira une bonne affaire autour des demoiselles Le Petit qui s'engouèrent promptement de lui, mais surent établir par la suite, une barrière respectueuse entre elles et ce fils de Moïse, comme elles l'appellaient.

A la suite de compliments d'éducation douteuse, Mme Berthon le traita poliment, mais de telle façon qu'il se contenta, par la suite, de la saluer de loin sans plus oser s'en approcher. Il parut avoir gagné les bonnes grâces de la Diva Gavotti à qui il apporta son sabre et ses décorations exotiques avec une belle photographie où il était représenté en brillant officier d'Etat-major ; un joli cheval tenu à l'écart par un bel Egyptien ,prouvait la prudence de notre jeune capitaine qui avait tenu à poser sans bouger. Il offrit cette image à la belle chanteuse italienne qui échangea avec lui sa photographie faite dans l'un de ses plus beaux rôles. Cette bonne diva ne cachait pas ses préférences pour mon ami Sagrin, qu'elle appela un jour, comme il passait devant sa cabine et lui offrit également son portrait. Je sus depuis qu'elle en avait distribué à plusieurs passagers. Pour une diva italienne, cela ne tire pas à conséquence, dit malicieusement notre passagère.

Un jour que notre loquace petit Juif vantait ses prouesses à Saint-Cyr, Jarnouski lui demanda ex abrupto les noms des camarades de sa promotion sortis dans l'Infanterie de Marine ; or, ils étaient 34, cette année là et, fort embarrassé d'une question imprévue, il rougit et n'en put nommer aucun.

— Vous n'êtes qu'un hableur, lui dit l'employé des Postes, lui riant au nez. Furieux, Meiller lui cria : « Monsieur, vous me rendrez raison de cette insolence. »

— Quand vous voudrez, lui répondit Duteil, ce qui vous donnera l'occasion de sortir votre beau sabre de son fourreau. — Non, Monsieur, nous nous battrons au pistolet, sachez que je fais mouche à tout coup sur un as de cœur à vingt pas.

— Alors, je demande le canon, répliqua l'homme des lettres,je sors de l'artillerie et à 5000 mètres, je mettais toujours dans le panneau.

Nous eûmes le tort de prendre cette affaire au sérieux, et il fut arrêté que ces messieurs se battraient à Dakar, une heure après le débarquement.

Mais le petit Juif sentant que la chose avait pris une tournure fâcheuse, pria Sagrin d'arranger la chose, ce qu'il ne demandait pas mieux, je l'avoue, et le soir, à dîner l'affaire se règla bruyamment : l'arme adoptée fut la bouteille de Champagne. Il en fut déchargé un panier aux frais du Khédive sans doute et la bonne humeur reparut avec la liqueur mousseuse.

Une belle et tiède soirée réunit tous les passagers sur le pont. Sagrin assis près de Mme Berthon la pria de nous réciter des vers qu'elle disait fort bien et mon ami nous chanta ensuite deux romances de cette voix que j'avais entendue si souvent avec plaisir. Jamais je n'avais trouvé notre voisine si charmante et le portrait que j'en ai conservé, est resté bien présent à ma mémoire.

De grandeur moyenne, sa taille était admirablement prise dans une robe noire, qui faisait ressortir son corsage opulent et gracieux. Sa tête expressive était attachée à des épaules admirables, un simple ruban de velours entourait son cou sans aucun médaillon,tel que je le revis depuis,dans un portrait qu'elle adressa plus tard à Sagrin. Sa bouche fine était empreinte d'un sourire légèrement malicieux. Ses yeux noirs et brillants donnaient à son visage une expression d'intelligence très fine, mais pleine de bienveillance.

— Comment se fait-il,lui demanda Sagrin, qu'une familiarité pleine de respect liait déjà à cette aimable femme, que votre belle chevelure soit sitôt sillonnée de quelques fils d'argent, ma mère n'en a pas un et elle a 50 ans. Vous avez dû pleurer déjà ?

— Oh! Capitaine,lui répondit-elle,votre question m'émeut plus que vous ne pourriez le croire et je sens que je puis aujourd'hui vous conter un rêve que je fis, il y a deux ans. Puis, se plaignant de la fraîcheur du soir, elle pria Sagrin de couvrir ses épaules d'une pélerine de soie,qu'elle tenait sur ses genoux et manifesta le désir de marcher un peu. Sagrin la suivit avec empressement et voici ce qu'elle lui raconta.

— Si vous ne croyez point que notre âme soit indépendante de notre enveloppe mortelle, si vous doutez des avertissements qui nous sont donnés pendant le sommeil, je vous prie, Capitaine, de n'accorder aucune valeur au récit d'un rêve que je fis, il y a deux ans, et qui est resté gravé en ma mémoire et je ne vous ennuierai point en vous le racontant, mais, si vous croyez à ces mystérieuses communications de nos amis de l'au-delà, veuillez m'écouter.

— Avec la plus respectueuse attention, parlez, Madame.

— Voilà : C'était au mois de mars 1874, j'étais alors confiante en la fortune, en mon bonheur, j'ignorais la situation commerciale de mon bien aimé mari, je m'étais endormie ce soir-là calme et tranquille, et ce rêve me découvrit l'abîme qu'il avait creusé sous nos pas. Il était devant moi et me disait à quelles affaires hasardeuses qui auraient pu l'enrichir, il s'était livré.

Il m'en découvrait le résultat aussi terrible que subit. Une catastrophe épouvantable avait englouti en moins d'une semaine notre fortune, notre bonheur ; notre honneur restant sauf mais à quelles dures conditions il fallait tout abandonner. Mon mari qui avait un caractère trempé comme l'acier et plein de courage, me priait de lui pardonner, il partirait pour l'Amérique, et me jurait de travailler à refaire notre fortune.

C'est alors, que continuant mon songe, je vis entrer un étranger dans la chambre où je sanglotais, en regardant mon mari effondré dans sa douleur, ce nouveau venu, grand, mince, plein de prévenance, passa entre nous, et mon mari disparut. « Ayez confiance, me dit cet inconnu. Comptez sur la parole d'un capitaine. Pourquoi, me dit-il, des fils d'argent sillonnent-ils votre chevelure noire, vous êtes jeune cependant ; ma vieille mère n'en a pas encore. Vous avez donc beaucoup souffert, beaucoup pleuré ?... Puis un nuage nous enveloppa. Et je vous revis comme aujourd'hui, car c'était vous. J'allais partir, j'allais retrouver celui qui avait causé ma douleur et notre séparation et vous m'adressiez de bonnes et douces paroles... C'est si loin, si loin disais-je,

« Soyez sans crainte, me dites-vous encore, je vous serai envoyé de nouveau et j'écarterai le danger de vous. »

Eh bien, cher capitaine Sagrin, c'était vous, je le répète, et depuis lors, mon rêve s'est accompli en tous points.

A mon réveil, mon pauvre mari me révéla tout ce que m'avait appris ce rêve, ses entreprises folles, notre ruine, ses projets de départ, son voyage, nos deux ans de séparation, son travail couronné de succès, son appel pressant, mon embarquement... et vous, vous, capitaine que je revois à bord, serais-je donc menacée de quelque danger ?

— N'en croyez rien, madame et douce amie, car je sens que j'ai le droit de vous donner ce tendre nom qu'aucun désir ne ternira.

—Je n'ai pas tout dit, Capitaine, mais cela est si invraisemblable que je n'ose croire aux dernières paroles que vous me dîtes dans ce rêve, en me prenant la tête et en mettant sur mon front un chaste baiser.— Ne le dites pas madame, c'est un secret sans doute, ensevelissez-le, mais sachez qu'en vous voyant à bord du petit vapeur qui nous porta de Bordeaux à Pauliac j'ai dit tout bas à mon ami Léopold : La vue de cette dame m'a troublé, il me semble l'avoir vue déjà, l'avoir aimée peut-être.

Où ? quand ? madame... Vous voyez que tous les deux, nous avons rêvé ! — Et Sagrin reconduisit Mme Berthon jusqu'à l'escalier qui descendait à sa cabine — puis il vint me raconter ce que vous venez de lire.

(*A suivre*).

LEOPOLD DAUVIL.

A celui qui pleure

Tu m'as cherchée chez les morts.
Me voici; je viens à ta voix. Je
n'habite pas le sein de la terre.
ORPHÉE.

— Ame en deuil, que viens-tu chercher au cimetière ?
Le douloureux frisson des bonheurs révolus ?
L'obscure loi qui va transformant la matière ?

— Je viens porter des fleurs à Celle qui n'est plus.

— Tu viens porter des fleurs à de la pourriture ;
Des couleurs à ces yeux vides de tous rayons ;
De l'encens à ce nez camard ; une parure
A ce sein dont la chair pue et tombe en haillons.

Tu viens porter des fleurs à cette tête blonde ?
Prends garde ! Ces cheveux que caressait ta main...
Vois ! dans leurs réseaux d'or grouille la larve immonde;
Ah ! remporte tes fleurs et rebrousse chemin !

Va-t-en ! va-t-en ! Ici, rien ne reste plus d'Elle ;
Rien ! qu'une infection où fourmillent les vers.
Fils de l'humus, ce corps y retourne, fidèle,
Pour mettre plus de fleurs sur les rameaux plus verts.

*
* *

Non, celle qui t'aimait n'est pas ici, te dis-je,
Non, elle n'est pas morte ; et si tu veux parfois
Retrouver tout à coup, comme par un prodige,
La clarté de Ses yeux, le charme de Sa voix,

Va, lorsque la nuit tombe, errer dans ces allées
Où vous vous promeniez sous la douceur des soirs,
Où l'amour s'exhalait de vos âmes mêlées,
Comme un même parfum fume en deux encensoirs.

Loin du bruit, dans ce coin d'ombre où tu te recueilles,
Tu La retrouveras, tendre comme autrefois.
Charmant comme autrefois, au murmure des feuilles
Se mêlera le timbre adoré de Sa voix.

Alors une allégresse exaltera tes moelles :
Plus de deuil ! plus d'effrois ! l'Amour ! l'Amour vainqueur !
Elle sera là, toute ; et des lueurs d'étoiles,
Rayonnant de Son âme, éclaireront ton cœur.

Car tes yeux, par delà toutes formes frivoles,
Verront l'être réel évadé du linceul,
Et tu sauras combien tes larmes étaient folles,
Qu'Elle n'est point partie, et que tu n'es point seul.

S. HENRIQUET.

Vichy, Juillet 1903.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'AU-DELA ET LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

Après la mort, qu'est-ce qui suit ?

Le mystique Oriental prétend avoir acquis suffisamment de connaissances pour pouvoir affirmer que « la forme humaine divine » continue à être aussi divine dans l'au-delà qu'elle l'était durant la vie terrestre. De leur côté, les spirites convaincus disent que ce problème a été résolu depuis plus d'un demi-siècle par les phénomènes nombreux et variés émanant du monde des Esprits ; mais, ni les uns ni les autres ne semblent avoir envisagé la question à son vrai point de vue, ni avoir tenu compte du fait naturel, que la forme est, et a toujours été, le produit des conditions dans lesquelles les êtres et les choses se sont trouvés. Nous n'ignorons pas, en effet, qu'à chaque instant de la vie, des êtres microscopiques ayant des formes organiques naissent et se transforment ; et nos instruments d'optique les plus parfaits n'ont jamais pu découvrir le plus petit espace qui ne soit occupé par quelque être vivant. La science nous apprend, en outre, que nous absorbons, par l'aspiration de l'air et par la nourriture, des milliers de microbes que nous assimilons et dont la forme première disparaît pour en revêtir une nouvelle.

Et pourtant, malgré ces vérités, il existe un grand nombre de personnes qui croient à l'immutabilité de la forme humaine. Or, si nous admettons que cette forme persiste après la mort, nous sommes forcés d'admettre de même que toutes les formes constituantes de la première doivent survivre aussi ; car il est impossible d'accepter l'une des propositions du syllogisme sans accepter les autres. L'Ego pourra survivre et les phénomènes spirites le démontrent ; mais là n'est pas le but de nos recherches ; ce que nous voulons prouver, c'est la forme nouvelle qu'affecte l'être, quand il passe d'un milieu dans un autre.

De même qu'il serait absurde de soutenir que les êtres organisés de tous les mondes imaginables, doivent avoir les mêmes organes et être composés des mêmes éléments chimiques, de même serait-ce une erreur de croire que

l'homme, en passant de vie à trépas, ait conservé intacte son enveloppe mortelle.

« Ceux qui veulent, a dit Plutarque, que les estres animés des aultres mondes aient toutes les choses nécessaires à la naissance, vie, nourriture et entretien qu'ont ceulx de par ici, ne considèrent pas la diversité grande et inégalité qui est dans la nature, là où il se trouve des variétés et différences plus grandes entre les estres les uns des aultres. Tout ainsi comme si nous ne pouvions approucher de la mer, ni la toucher, en ayant seulement la veue de loing, et entendant dire que l'eau en est amère, salée et non beuvable, qu'elle nourrit de grands animaux en grand nombre et de toutes les formes, dans son fond, et qu'elle est toute pleine de grandes bestes qui se servent de l'eaue ne plus ne moins que nous faisons de l'aër, il nous serait avis qu'on nous conterait des fables et des nouvelles étranges controuvées et faites à plaisir. Ainsi semble-t-il que nous soyons disposés envers la Lune et aultres mondes, discroyant qu'il y ayt aulcun homme qui habite là. »

Ceci étant posé et admis que la vie de l'au-delà est un pas de plus fait dans le progrès hiérarchique de l'existence, il est évident que, puisque les sens servent de moyens d'adaptation au milieu pour lequel nous sommes créés, les organes de destruction et de torture qui ont servi pour cette terre doivent disparaître par l'œuvre de la mort et être remplacés par des organes qui sont plus subtiles et moins matériels.

Entrons maintenant un peu plus avant dans le domaine de l'inconnu et voyons comment se comporte à notre égard, dans le monde des Esprits, les être aimés qui nous y ont précédés ; voyons, si, comme l'affirment tant de savants de tous les pays, les phénomènes obtenus depuis plus d'un demi-siècle, les matérialisations, l'écriture automatique, les apports, les photographies etc., sont, en effet, des manifestations authentiques des Esprits, ou si, comme le prétendent, d'autre part, un grand nombre de sceptiques et d'incrédules, tout cela n'est qu'une illusion, ou tout au plus une émanation fluidique des mortels, soit du médium, soit des personnes présentes aux séances ; un simple reflet de la mémoire. Faut-il admettre, avec ces derniers, qu'avec la forme nouvelle s'évanouissent les souvenirs des choses d'ici-bas ; que chaque pas fait vers le progrès éloigne l'esprit de son berceau primitif et lui fait perdre la trace de ses rapports avec nous ? Le fil d'Ariane se serait-il brisé entre nos doigts, en épaississant les ténèbres qui nous entourent et nous montrant notre impuissance à dévoiler ce mystère ?

Je n'affirme rien ; je ne suis que le divulgateur d'une théorie que chacun peut apprécier selon ses vues et ses sentiments.

Voici ce qu'en pense Dawbarn, le philosophe de la Californie.

Nous affirmons, dit le grand penseur, que si la forme est subordonnée aux conditions durant la vie terrestre, elle doit l'être de même aux conditions

nouvelles que la mort crée et qui échappent à nos sens physiques. Les esprits ne peuvent donc pas, quand même ils le voudraient, devenir nos maîtres, ni rien nous dire de ce qui les concerne ; car c'est là une leçon que les mortels ne peuvent apprendre. Et l'esprit qui revient dans nos limites sensibles, devient lui-même moins qu'un esprit, par ce retour dans notre atmosphère. Je m'explique.

Nous savons que depuis le microbe jusqu'à l'homme, toute forme est composée de certaines unités. Ces unités sont infiniment petites, mais cependant elles sont unies en formes moléculaires qui se réduisent en pièces par l'œuvre de la mort. Il est impossible que ces mêmes unités se reconstituent dans l'au-delà, parce que les conditions ont changé. Or, n'oublions pas que l'homme, de même que le microbe, est quelque chose de plus qu'une forme externe. L'un et l'autre ont des organes internes, formés aussi d'un mélange d'unités ; mais ces unités comprennent et déterminent l'expression entière de la vie que nous nommons « identité ». Nos goûts et nos désirs sont aussi bien subordonnés au milieu dans lequel nous vivons, que les formes des organes à l'aide desquels ils se manifestent dans la vie terrestre. Altérez la forme d'un organe, ou encore enlevez-le et vous obtenez un être différent ; telle est l'œuvre de la mort.

Il se produit, dans ce cas, un nouveau groupement moléculaire qui provoque, comme de raison, l'apparition d'une nouvelle personnalité, car toute personnalité est l'expression de l'union moléculaire d'unités en formes déterminées. Si des organes nous manquent dans l'autre vie, il en résulte que la forme ne peut plus être la même.

Le premier changement important dont l'esprit s'aperçoit, c'est que, quoiqu'il puisse peut-être voir ou sentir la forme de quelqu'ami mortel, il lui est impossible de lui manifester sa présence ; car les sens qu'il possédait durant sa vie terrestre se sont évanouis pour lui. Maintenant, il traverse d'une manière inconsciente la matière qui, hier encore, était pour lui solide au toucher. Il contemple donc sa nouvelle forme et cherche à se rendre compte du changement qu'il a subi. Il sent que son intelligence a progressé, mais qu'elle doit se manifester par d'autres moyens. Ce ne sont plus les mots mais les pensées qui sont le véhicule des communications entre esprits.

La faculté de transmission de pensée vaguement décrite par la télépathie dans la vie terrestre devient, dans le nouvel état et la forme nouvelle, prédominante pour l'esprit. Sa vue et son ouïe sont hors de pair avec ces mêmes sens terrestres, car le mouvement vibratoire des deux états n'est plus le même.

La transition de vie à trépas entraîne naturellement avec elle un changement de forme à la fois externe et interne ; c'est-à-dire que toutes les autres formes constituantes de la forme humaine se modifient avec elle. Cepen-

dant, il est important de prendre en considération qu'un tel changement n'est pas en lui-même progressif. Ainsi, par exemple : Voici de la glace solide. Si on désire en changer les vibrations, cela ne peut être fait que graduellement, un degré à la fois. Il advient ainsi un moment où la glace perd sa solidité et peut à peine être appelée « de l'eau ». Elle est alors dans un état intermédiaire dans lequel elle doit rester jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment changée pour être de l'eau. Le même phénomène se produit partout où la Nature opère ses merveilleuses transformations. Comme de raison, cet état intermédiaire persistera si, pour une cause quelconque, le changement continu de vibration se trouve arrêté. Cette glace doit ou continuer son état de décomposition et devenir de l'eau, ou persister dans son état intermédiaire. Mais dans le cas de l'homme et pour autant qu'il nous est permis de l'admettre pour toute vie animale, le retour sur cette terre, quand une fois la vibration de la mort a cessé, est devenu impossible. Toutefois, le progrès ne peut être arrêté ou devenir lent au point que l'état intermédiaire, dont nous venons de parler, puisse se continuer indéfiniment.

De même que la glace, la forme humaine passe dans la période intermédiaire. Cet état pour l'homme peut n'avoir qu'une durée momentanée ou il peut se prolonger indéfiniment. Cela dépend uniquement de la continuité du changement que nous appelons « progrès ». Et, naturellement, chaque degré de changement emporte avec soi la forme loin de la vie terrestre et des vibrations de sa vieille forme mortelle.

Mais, suposons un instant que ce changement ne se continue pas, qu'arrive-t-il ? — La réponse est claire et logique.

Puisque la forme humaine, selon la loi naturelle, ne peut reprendre sa forme mortelle et ne remonte pas vers la forme spirituelle, elle doit nécessairement rester dans l'état intermédiaire de matière vibratoire.

Elle est devenue quelque chose qui, à nos sens mortels, n'est ni matière, ni esprit, et cette forme est la plus rapprochée de son ancienne vibration ; elle est dans l'erraticité et se meut au seuil des deux mondes. Et c'est en cela que consiste la vraie essence des phénomènes spirites que nous devons comprendre parfaitement, si nous voulons résoudre le problème et savoir pourquoi les Esprits qui planent dans des sphères plus éthérées ne peuvent revenir jusqu'à nous et nous révéler quelle est leur mission dans le monde nouveau.

(*A suivre*). PROF. C. MOUTONNIER.

Une statue ensorcelée [1]

(Suite)

L'horloger qui, chaque quinzaine, montait nos pendules (M. Ouvrard) s'était jadis occupé de somnambulisme, crut reconnaître dans notre bonne un sujet accessible aux influences magnétiques et lui proposa de l'endormir.

Quelques minutes suffirent pour obtenir cet état de prostration et d'insensibilité qui caractérise le sommeil magnétique. Si cette première fois les réponses de Marie furent inintelligibles, elle ne tarda pas après quelques séances à s'exprimer très clairement et même avec volubilité.

En l'état où nous tenaient les évolutions de la statuette, on comprendra aisément que la première question posée à la somnambule devait être celle-ci : « Voyez-vous qui fait remuer la Vierge ? »

« Je le vois, répondit-elle, il est près de moi, à genoux en prières. C'est « un homme vêtu d'une redingote marron, tenant à la main un livre recouvert « d'une étoffe noire. Je ne vois pas sa figure. J'aperçois seulement un peu « ses favoris, car il me tourne le dos. »

Pendant plusieurs jours, les réponses sur ce sujet restaient les mêmes. Mais ayant insisté pour connaître le nom de l'homme en prières la somnambule répondit : « Je suis le père de Madame. »

Cependant cette assertion fut contredite bientôt par une déclaration plus explicite.

Obtenir le sommeil magnétique, chez Marie, était si facile, que m'ayant demandé de l'endormir, j'y parvins sans autres notions que d'avoir assisté aux séances précédentes, mais il me fut impossible de la réveiller et je dus envoyer à la recherche de l'horloger, espérant qu'il me sortirait d'embarras. Il arriva ; mais ses efforts furent inutiles.

La somnambule se moquait de nous et plaisantait sur l'embonpoint de l'horloger.

Ce fait est déjà à remarquer, en ce sens qu'il contredit l'opinion trop accréditée que le sujet subit la volonté du magnétiseur ; mais ce qui va suivre révèle un phénomène bien autrement intéressant.

Marie ne parla plus alors de sa propre autorité. Un esprit s'étant substitué à sa volonté déclara que tous nos efforts pour réveiller la somnambule seraient inutiles.

« Je suis bien, ici, disait l'Esprit, et il me plaît d'y rester. Seulement, « à quatre heures, j'ai besoin d'être ailleurs ; alors la somnambule se réveillera d'elle-même. Ayez la patience d'attendre. »

(1) Extrait de « Les Phénomènes psychiques » par Maxwell. Voir le numéro d'octobre.

En effet, à l'heure indiquée, au moment même où la pendule disait quatre heures, la somnambule se frottait les yeux et revenait à l'état normal.

A dater de ce jour, la somnambule resta constamment sous l'influence des Esprits qui s'emparaient d'elle, pendant son sommeil. C'est ainsi qu'aussitôt endormie, l'Esprit disait :

« Je n'ai que quelques instants à rester. » Et, le délai passé, Marie se réveillait sans aucune intervention.

Durant ces conversations, plus ou moins longues, l'Esprit affectait de m'appeler son fils. Ses avis, ses conseils étaient empreints d'une grande bienveillance et surtout profondément religieux. Il était incontestable que, par un phénomène inexplicable, les facultés de Marie étaient remplacées, pendant ces communications, par un Esprit, dont il était impossible de méconnaître la supériorité, que révélaient et le niveau de la discussion, et le choix des expressions.

Le pressant un jour de s'expliquer, je lui demandai résolument : « Mais qui êtes-vous donc ? »

— « Je suis celui que tu voulais recevoir à coups de fusil, lorsque je « frappais à ta porte à une heure du matin ! »

Notons que la somnambule ignorait absolument ce fait puisqu'elle n'était pas à notre service à l'époque où se produisit l'étrange visite.

De son côté, la Vierge ne chômait pas et continuait à tourner cinq à six fois par jour.

Les bons avis de l'Esprit, la pureté de ses principes m'intéressaient certainement ; mais, je l'avoue, la statuette m'occupait davantage. N'étais-je pas en face d'un fait tangible, indéniable et, aussi rebelle que voulait se montrer ma raison, je frappais du pied en répétant : « Et pourtant elle tourne ! »

Toujours en garde, même contre l'évidence, je me donnai la satisfaction d'emprisonner la Vierge, mais de façon à pouvoir constater ses évolutions.

Je fis construire, rue Bouquière, une niche en fil de fer enveloppée d'une gaze très transparente et, la scellant au mur, je cloîtrai solidement la statuette.

Mon travail terminé, je quitte la chambre. Aussitôt un coup formidable retentit. J'accours, tout a disparu ; seul le piédestal est à sa place. La Vierge, projetée sur mon lit, est retrouvée enveloppée dans l'édredon, tandis que l'armature gît dans la ruelle.

Mes précautions ayant déplu, je me gardai bien de les renouveler..Consultée sur ce fait, la somnambule, ou plutôt l'Esprit agissant en elle, dit : « de ne jamais toucher à la Vierge et de la laisser là où elle serait transportée », ajoutant « que celui qui l'enlevait de son piédestal saurait bien l'y replacer. »

La recommandation fut suivie ; mais un jour advint que la statuette disparut. Mme Vergniat, revenue de ses frayeurs premières, se mit activement à sa recherche, et, après avoir bouleversé la maison, la retrouva dans un placard, derrière le lit des enfants. Ce placard, dissimulé par la tapisserie, n'avait jamais été utilisé et nous n'en soupçonnions pas l'existence. Comment la Vierge s'y était-elle introduite ?

Les déplacements devenaient de plus en plus fréquents. Ainsi, la statuette s'avisait de changer d'appartement et le salon était son lieu de prédilection ; mais elle ne passait jamais une journée entière sans reparaître sur son piédestal. Les portes s'ouvraient ou se fermaient devant elle avec le même bruit qui suivait chaque évolution. Tout cela avec tant de rapidité qu'on était surpris plutôt qu'incommodé.

Sous l'influence de ces phénomènes, le sommeil ordinaire de la somnambule devint plus lourd. On l'entendait, la nuit, parler tout haut. Elle s'éveillait difficilement et après avoir secoué sa torpeur, elle ne pouvait encore ouvrir les yeux. « Je les sens collés », disait-elle. Mais, plaçant les doigts sur les paupières, Mme Vergniat faisait une prière et la difficulté disparaissait aussitôt.

Dans le sommeil ordinaire, la conversation n'avait rien de sérieux, c'était le plus souvent des banalités, des plaisanteries, quelquefois même de mauvais goût, tandis que dans le sommeil provoqué, on retrouvait constamment un Esprit sérieux, professant les maximes les plus pures et donnant des avis empreints de la plus profonde charité.

Je demandai à cet Esprit mystérieux s'il était vrai qu'il fût le père de Madame, ainsi qu'il l'avait déclaré une première fois.

Voici sa réponse, que je crois reproduire mot à mot :

« Mon fils, je lis dans ta pensée (car tu ne peux me la cacher) que, n'ayant
« pas assez de foi pour reporter à Dieu le bonheur de la visite que tu
« reçois dans ta maison, tu en cherches l'explication dans je ne sais quelles
« suppositions absurdes. NE CROIS PAS AU SPIRITISME, mon fils !

« Dieu, qui est essentiellement bon, ne saurait permettre qu'après avoir
« subi toutes les épreuves terrestres, vos Esprits fussent condamnés à assis-
« ter à toutes les turpitudes, à toutes les souffrances de ceux qui leur ont
« été chers. C'est un supplice que Dieu n'a pas voulu vous réserver.

« Oui, un Esprit existe ; mais il est seul, unique, et cet Esprit est le mien(1).
« C'est lui qui donne le souffle, qui anime tout ; enfin qui te fait agir,
« marcher ou t'arrêter lorsque tu crois que ta volonté est toute puissante.

« Cet Esprit, je le répète, est unique. C'est celui du Maître. »

Disons que cette opinion est celle du P. Malebranche qui prétend, lui

(1) Il est évident que s'il eût connu le spiritisme. M. Vergniat n'eût accordé aucune créance à cet esprit (G. B.)

aussi, que Dieu est l'auteur immédiat de l'accord que nous admirons entre l'âme et le corps.

« Je le vois bien, tu doutes de mes paroles, ajouta l'Esprit (car, je te « l'ai déjà dit, tu ne peux me cacher ni tes pensées, ni tes actions) et tu te dis « à toi-même : *Quelle prétention de supposer que j'aie pu mériter semblable « visite et que l'Esprit divin est venu frapper à ma porte* !

« Tu préfères donc, mon fils, douter de mes paroles et t'éloigner ainsi « de la vérité. Soit, mais ne l'oublie pas, quelle que soit ton appréciation « sur moi et le but de ma visite, reste persuadé que je ne puis être chez toi « qu'en vertu d'une volonté suprême, et que tous les efforts pour me chasser, « et même mon désir de m'en aller avant l'accomplissement de ma mission, « seraient également inutiles.

« Accueille-moi donc comme un bon père qui vient aider son fils à par- « courir le chemin si pénible de la vie.

« Je ne t'ai pas quitté depuis que tu es au monde. Nous avons traversé « ensemble beaucoup d'ennuis, supporté beaucoup de chagrins ; mais des « temps meilleurs sont proches et je puis te révéler, mon enfant, que du « moment où il m'est possible de te faire entendre ma voix, cette bénédic- « tion du Maître va t'assurer, désormais, le repos du corps, de l'âme et de « l'esprit.

« Pour toi plus de soucis, ton Père te les évitera tous. Mais, en échange « du bien que j'ai mission de te faire, je te demande d'élever souvent tes « pensées vers le Créateur et de le remercier de l'immense faveur qu'il t'a « accordée. Car, sache-le bien, personne jusqu'à ce jour n'avait reçu dans « sa maison semblable visite.

« Je désire que tu assistes régulièrement aux offices et que tu fasses la « Communion.

« Je veux aussi que tu donnes aux pauvres, dont je t'indiquerai l'adresse « et les besoins ; mais comme je suis un protecteur, si je t'impose des « charges, je te procurerai les moyens d'y pourvoir. »

On peut juger déjà de l'influence que ces faits mystérieux exerçaient sur mon esprit, car je promis tout, et en enfant soumis, je communiai avec ferveur à Talence.

Dès ce jour, la bienveillance de l'inconnu s'étendit à tout, aux personnes de la maison, comme aux besoins du service. Sa sollicitude, pour la somnambule surtout, le poussait parfois à m'imposer des missions délicates dont je vais citer un exemple.

Je venais d'endormir Marie ; aussitôt l'Esprit se manifeste en disant :

« J'ai à t'entretenir de faits personnels à la somnambule et pour lesquels « je te prierai de suivre mes indications.

« Cette fille espère se marier avec un ouvrier menuisier, du nom de

« Toussaint, qui la poursuit depuis longtemps. Mais les parents de Marie, « qui sont d'honnêtes gens, ne consentiront jamais à ce mariage. D'abord « parce que Toussaint est un mauvais sujet, et en second lieu, parce que le « frère de Toussaint vient d'être condamné *hier*, dans son pays, à une « peine infamante pour faits immoraux.

« Il faut donc que Marie cesse de parler à ce jeune homme, dont le carac- « tère jaloux et violent serait bientôt un danger pour elle.

« Marie ignore tous ces détails, même la condamnation qui n'est pas encore « connue de tous.

« Ainsi donc, lorsque Marie sera éveillée, tu auras soin de ne rien dire de « notre conversation ; mais demain, en venant de Bordeaux, tu la lui rap- « porteras comme un renseignement recueilli en ville.

« Marie niera d'abord ; elle prétendra ne pas connaître l'individu, mais « tu insisteras sévèrement et elle avouera tout. »

— C'est, en effet, ce qui arriva.

Puis, continuant, l'Esprit ajouta :

« Cet ouvrier s'est fait récemment une blessure à la main, qui l'empêche « de travailler : aussi est-il toujours à rôder autour de la maison et il convient « de s'en méfier. »

Souvent le soir, à la veillée, Marie me demandait de l'endormir. Alors, chose étrange, elle nous disait combien de fois son prétendu passerait le lendemain devant la porte et à quelle heure. Ces renseignements étaient d'une exactitude parfaite.

Cependant un jour notre homme ne paraissait pas à l'heure fixe — il était en retard de deux minutes. Marie était endormie dans le salon et j'allais alternativement de la terrasse à elle. Je commençais à perdre patience. « Il arrive, dit-elle, tu auras à peine le temps nécessaire pour aller à la « terrasse. » En effet, aussitôt à mon poste d'observation, le menuisier pénétrait dans la rue Malbec par le chemin de Bègles.

Quelques jours après, l'Esprit, que la somnambule appelait « son bon papa » nous prévint que Marie courait un grand danger. Son prétendu, se voyant éconduit à cause de la flétrissure qui frappait sa famille et dont il avait eu confirmation par lettre, avait résolu de se venger.

Animé des plus mauvais desseins, il avait coupé sa barbe pour se rendre méconnaissable et après avoir caché un long couteau sous sa blouse, il avait pris le chemin de la maison, avec l'intention bien arrêtée, disait l'Esprit, de frapper Marie.

En nous donnant ces avis, par la voix même de la somnambule, l'ami mystérieux ajoutait : « Ne laissez pas sortir cette fille de la journée. Je vous « débarrasserai bientôt de cet homme dangereux *en faisant naître dans son « esprit le désir d'un voyage d'où il ne reviendra pas.* »

Deux ou trois jours après, Marie apprenait que l'individu était parti pour l'Algérie.

Nous avons vu une première fois, par la substitution de l'Esprit aux facultés de la somnambule, combien notre libre arbitre est subordonné aux influences occultes. Et si on objectait que, dans ce cas, les influences magnétiques ont facilité cette substitution, il nous resterait l'exemple du menuisier dont le libre arbitre a été absolument subjugué, avec préméditation, ainsi qu'il résulte de l'Esprit qui *fait naître le désir d'un voyage d'où l'individu ne reviendra pas.*

Au fur et à mesure que tous ces faits étranges se succédaient, notre esprit à tous subissait de plus en plus une influence à laquelle il était impossible de se soustraire, je dirai même à laquelle on était heureux d'obéir. Comment repousser des avis, des conseils toujours profondément honnêtes et auxquels le nom de Dieu était constamment associé ?

Après la somnambule, Mme Vergniat était celle qui, de nous tous, ressentait le plus fortement les effets de cette atmosphère mystique. Pour ma part, je m'étais borné, d'abord, à observer les phénomènes, et à ne les accepter que comme étude ; mais, de surprises en surprises, j'arrivai, plein d'admiration, à une soumission aveugle. Et cependant nous n'étions qu'au début de ces manifestations féeriques. Si, pendant le repas, nous désirions un objet quelconque du service, la bonne (Marie), nous l'apportait avant même de le demander. Une voix qu'elle croyait tantôt la mienne, tantôt celle de Madame, lui avait déjà transmis notre désir avant qu'il fût exprimé. C'était une communication parfaite de la pensée, sans l'intervention de la parole.

Si le travail de la bonne laissait à désirer, celui qui surveillait assidûment la maison l'en punissait immédiatement en lui enlevant avec une dextérité incroyable le foulard qui la coiffait. Et s'il arrivait à cette fille de s'écarter vis-à-vis de nous des règles de la plus stricte politesse, elle était immédiatement rappelée à l'ordre de la même manière et sans tenir compte du milieu où elle se trouvait. J'ai vu souvent son foulard jeté à terre, pour lui rappeler qu'elle devait nous laisser monter avant elle en voiture ou en omnibus.

J'ai eu aussi l'occasion de voir une manifestation bien surprenante par la facilité de déplacer un meuble d'un poids relativement considérable. Souvent, après être couchée, la somnambule sentait son lit rouler tout doucement au milieu de l'appartement et puis revenir, tout aussi doucement, à sa place. Ce va et vient, qui se renouvelait quelquefois trois à quatre fois dans la soirée, se produisant lentement, on pouvait voir à l'aise cette masse s'agiter sous l'impulsion d'une force invisible.

La somnambule, je l'ai dit au début, était une grosse fille venue des Pyrénées ou des Landes. Elle ne savait ni lire, ni écrire, et la vue de toutes ces choses surnaturelles la laissait ou ébaubie ou effrayée. J'avais remarqué

même qu'elle perdait souvent le souvenir de ce qu'elle avait vu la veille, cela, bien entendu, à l'état normal. Ce qu'elle comprenait bien, c'est que « bon papa » n'était pas satisfait d'elle, lorsqu'il lui envoyait à la tête, on ne sait d'où, une croûte de pain ou de fromage, signe certain que quelque chose clochait dans le ménage.

Un petit lustre Louis XV, suspendu dans le vestibule, nous servant de salle à manger, s'agitait dès que nous nous mettions à table, et le mouvement, que précédait toujours un frôlement sur les chaînes métalliques, était lent ou accéléré selon que Mme Vergniat en témoignait mentalement ou à haute voix le désir. Si nous avions un invité, tout restait dans le calme et rien ne faisait soupçonner les étrangetés qui se produisaient habituellement. On eût dit que ces manifestations étaient réservées aux gens de la maison et aux voisins privilégiés, dont le bruit devait forcément attirer l'attention.

Deux demoiselles, l'une du Périgord, Anna..., l'autre de Bordeaux, Mathilde..., qui travaillaient presque constamment à la maison, assistèrent à toutes ces surprises, et « bon papa » leur témoignait même beaucoup d'affection.

J'ai dit, en commençant, que lorsque la statuette tournait sur son socle, sabres et épées s'agitaient en sens inverse. L'une de ces épées fut décrochée et déposée dans l'angle de la muraille, mais presque aussitôt, en présence de M. V., une force invisible la remit lentement à sa place. Les oscillations du lustre, le mouvement des épées, les déplacements du lit sont les seuls phénomènes dont l'œil ait pu suivre les mouvements ; tous les autres étaient si prompts qu'ils échappaient à l'attention, même la plus soutenue.

Notre présence dans la maison n'était point nécessaire pour y produire du bruit ou d'autres phénomènes. Et le fait que je vais citer contredit cette opinion, émise par quelques spirites, que les Esprits empruntent aux médiums ou aux personnes présentes la force indispensable pour produire des déplacements. Etant allés à la campagne, la bonne nous suivit, et la maison resta abandonnée toute la journée. Le soir, à notre arrivée, les voisins vinrent au-devant de nous pour annoncer que toute notre vaisselle, au moins, devait être brisée ; car, depuis notre départ, un bruit formidable n'avait cessé dans la maison. Nous pénétrâmes dans les appartements, où tout était parfaitement à sa place et aucun dégât ne fut constaté. Où donc l'Esprit avait-il pris, dans cette maison inhabitée, la force auxiliaire qu'on assure lui être nécessaire (1) ?

J'étais à l'égard de ces faits d'une très grande réserve, ne voulant pas

(1) On peut supposer que les Esprits ont la faculté d'emmagasiner la force des médiums, pour l'utiliser pendant quelque temps encore après leur départ. (G. B.)

les ébruiter, afin d'éviter des controverses, qui certainement n'eussent pas manqué de se produire. Ce qui m'engageait au silence, c'est que, m'étant confié à un membre d'une famille réputée profondément religieuse, la Vierge refusa toute évolution devant ce visiteur. A peine l'incrédule avait-il franchi la porte, que la statuette était déplacée.

Le soir même, j'endormis Marie et j'essuyai de l'Esprit les plus vifs reproches.

— « Ce qui se passe ici est pour toi, me dit-il, et ne doit pas être donné « en spectacle. »

Cependant cette déclaration, en apparence si sévère, fut bientôt enfreinte par lui-même. Voici dans quelles circonstances.

M. Bossuet, coiffeur, rue Bouffard, à Bordeaux, était occupé dans le salon à coiffer Mme Vergniat, lorsqu'un coup sec vint avertir que la Vierge se déplaçait. Mme Vergniat se lève et, sans rien dire, se dirige vers la pièce à côté, où M. Bossuet la suit instinctivement .La Vierge était en équilibre sur le bord de la console. M. Bossuet, comprenant bien vite ce qui venait de se passer, s'écria, plein d'admiration : « Mon Dieu ! je me sens heureux d'être « témoin d'un pareil fait. »

M. Bossuet est mort, qui pourrait nous dire s'il a trouvé ailleurs la solution du problème qui nous occupe ?

Je saisis, comme une revanche, cette occasion de demander pourquoi la Vierge avait remué, pendant la visite de M. Bossuet puisqu'il est dit, que cette faveur est réservée exclusivement aux gens de la maison. « Je choisis « mon monde, répondit l'Esprit, et j'avais à récompenser M. Bossuet d'avoir « patiemment, avec des cheveux, reproduit les traits du Christ. »

J'ignore s'il est vrai, comme on me l'a affirmé depuis, que M. Bossuet soit l'auteur d'un pareil travail. Je me suis borné, en narrateur fidèle, à rapporter la réponse qui me fut faite.

Notre habitation avait l'inconvénient, très désagréable en hiver, d'obliger la bonne à traverser le jardin pour ouvrir la grille au laitier, qui carillonnait à la porte avant le jour. Nous cherchions une combinaison pour éviter ce dérangement, lorsque notre bienveillant protecteur nous vint en aide. Ce fait est un des plus curieux de cette longue série d'aventures surprenantes. A dater de ce jour, lorsque la charrette du laitier s'arrêtait devant notre porte, et avant qu'il eût sonné, une puissance mystérieuse avait fait jouer le pène de la serrure. Alors le portail s'ouvrait et le laitier déposait sur la fenêtre le pot, que la bonne prenait plus tard. Peut-être le laitier supposait-il qu'un mécanisme particulier nous permettait d'ouvrir ainsi notre porte. Quoi qu'il en soit, son imagination était préoccupée, car on l'entendait faire tout haut cette réflexion en montant dans son véhicule : « C'est égal, cette maison est bien singulière. »

Il nous arrivait parfois, après avoir assisté aux vêpres, soit à Sainte-Croix, soit aux Vieillards, d'entreprendre une longue promenade. Nous rentrions fatigués et impatients de nous asseoir. Pour nous éviter d'attendre, une main invisible sonnait avant notre arrivée au portail. Ce fait ne pouvait se cacher et notre bonne voisine, Mme Pradeau, bien placée pour s'en apercevoir, riait des prévenances dont nous étions l'objet. Alors eut lieu une substitution bien étrange et qui devait rendre désormais inutile l'intervention de la somnambule.

Nous venions, Mme Vergniat et moi, de faire une visite à Talence. Chemin faisant, ma femme se retourne vivement en disant : « On vient de m'appeler, par deux fois, j'ai entendu : Héloïse, Héloïse ! »

Dès ce jour, Mme Vergniat posa mentalement des questions et une voix étrangère lui donna les réponses. Bientôt la voix prit elle-même l'initiative des conversations, et, absorbant les facultés de Mme Vergniat, parla par sa bouche. On ne pouvait s'y tromper, et il était aisé de reconnaître la présence du même Esprit bienveillant qui, en quelque sorte, n'avait changé que son domicile.

La première recommandation faite par la bouche de Mme Vergniat fut de ne plus endormir Marie : « Tu ne le pourrais faire dorénavant sans en-« courir des désagréments. »

(*A suivre.*)

GLANES ET BRINDILLES

O morts aimés que cette terre
A vus passer mêlés à nous;
Révélez-nous le grand mystère
O morts aimés, réveillez vous
Dogmes nouveaux

Mme Leymarie, notre si dévouée directrice, m'assurant de l'indulgence de nos amis de la *Revue*, m'invite à venir, moi aussi, relater quelques *faits* médianimiques ou somnambuliques — ce cousin germain du spiritisme ou spiritualisme — faits que je puis garantir, ayant été témoin des uns, et cueilli les autres à des sources les plus authentiques. Après l'attrayante lecture des *vieilles notes*, de M. Léopold Dauvil, rapportées d'une manière si captivante, si personnelle, rehaussées d'une pointe d'humour si particulièrement française, il faut avoir un certain courage pour prétendre encore vouloir intéresser. Mais je crois avoir déjà dit quelque part, ici, la conviction profonde dans laquelle je suis que le *fait*, seul, aidera puissamment à soulever le coin du voile si dense qui nous dérobe l'au delà et ses mystères. Il ressort des études auxquelles se livrent des savants compétents que, jus-

qu'ici, nous avions pris pour de la lumière ce qui n'en est que la pâle clarté ; nous croyions voyager toutes voiles déployées, en plein azur, en compagnie de nos morts adorés ; et voilà qu'on nous prouve, clair comme le jour, que nous avons été dupes d'un mirage bien décevant. — Halte-là ! Casse-cou ! nous crie-t-on de toutes parts ; vous faites fausse route ! — et l'on nous donne les preuves à l'appui.

Certes, on est loin de nous exhiber encore une fois les exploits fameux des deux frères — Péronès — le long et le court ; le procès de cette intrusion grotesque est enterré depuis longtemps sous la pluie des sarcasmes et des *tolle* ; l'alerte est autrement grave. Quand, religieusement émus à la pensée de communier avec nos chers défunts, d'écouter leurs conseils, leurs chères expressions de tendresses, on vient nous dire : C'est avec vous-même que vous vous entretenez ; c'est avec votre personne seconde, votre subliminal, etc., etc., que vous bavardez, avouons-le, la méprise est douloureuse ; bien faite pour apporter le désarroi dans nos rangs. Il est certain qu'il y aura toujours les vaillants et les forts ; sachant que la route qu'ils parcourent est irisée de difficultés sans nombre, ils n'en poursuivent pas moins leur glorieux chemin. Ceux-là sont peu faciles à se démonter. Mais, à côté de cette superbe phalange, combien de caractères timorés, incapables de raisonner, peu combatifs; aussi prompts à l'emballement, à l'enthousiasme qu'au complet découragement ! Si encore on n'avait à se battre qu'avec des moulins à vent ! Mais, je le répète, le sujet est grave entre tous et vaut qu'on le regarde bien en face, qu'on l'envisage sous toutes ses phases si complexes pour, qu'à des allégations positives, nous répondions par des arguments qui ne le seront pas moins. Les *faits* médianimiques, seuls, peuvent nous les donner en attendant que la science nous vienne en aide. C'est par leur étude minutieuse et raisonnée que nous parviendrons à débrouiller ce qui nous semble, à l'heure actuelle, un vrai chaos. L'heure est solennelle, il n'est pas de trop de toutes les bonnes volontés mises au service d'une clairvoyance aiguisée.

Afin de diffuser notre chère doctrine, ma petite bibliothèque spirite est devenue circulante ; mes livres sont en voyages incessants. Ma rémunération est bien douce, quand, avec leur aide, j'ai pu parvenir à éclaircir quelques horizons, soulager quelques douleurs morales, qui ne sont pas, celles-là, les moins douloureuses. Notre *Revue* est donc lue avec un intérêt souvent touchant, et c'est ensuite des explications sans fin ; les questions sont parfois un peu bien fortes pour ma pauvre intelligence, mais vous connaissez le proverbe : dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Hélas ! à toutes roses, il y a des épines et celles-ci viennent de me piquer assez fortement. Certain article de la dernière *Revue* — je veux parler de celui qui traite de l'étude récente de M. Maxwell — en fut la cause bien involontaire ;

si quelques-uns de mes *clients* ne m'ont pas traitée de visionnaire, du moins me le donnent-ils clairement à comprendre ; notre langue se prête si merveilleusement à ces petites escarmouches ! — Vous voyez bien que ce ne sont pas les esprits, m'a-t-on dit ! C'était trop beau pour être vrai, ajoute d'aucun — et patati, et patata. J'ai beau leur dire, à en perdre haleine, que, même ainsi expliqué, le phénomène, s'il y a, n'est pas de mince valeur et vaut qu'on s'en occupe. Ils ne veulent rien entendre et crient plus fort leur déception. Comme bien vous le pensez, je ne m'en préoccuperais pas outre mesure, s'il ne se dégageait de ces pauvres êtres qui se croient déçus de leurs espérances, l'expression d'une grande lassitude, d'une réelle souffrance qui fait mal à voir ; et je me dis tristement que ce désenchantement qui leur arrive doit arriver tous les jours, chez certains de nos frères à l'âme faible et pusillanime.Aussi,combien je souhaiterais que ce sujet fut traité par quelques-uns de nos magnifiques écrivains ; leur plume magique relèverait ces courages défaillants ; porterait l'apaisement et le réconfort, en leur faisant comprendre, que,ne se présenterait-il qu'un seul esprit sur cent,sur mille communications, cela suffirait à démontrer la réalité de leur existence et de notre communion avec eux. Le sujet est assez passionnant pour tenter l'expérience, et. de plus, ce serait la meilleure des bonnes actions.

Au surplus, je trouve que l'on se démoralise bien à tort, la découverte de la subconscience ne date pas d'hier ; déjà, dans son ouvrage, d'une valeur immense, — *Choses de l'autre monde* — d'Eugène Nus, le remarquable écrivain nous la signale fréquemment, s'arrêtant longuement sur l'irritant problème. Ecoutez plutôt cette page que vous me permettrez de reproduire ; vous verrez combien l'état d'âme du grand penseur, il y a trente-cinq ans, répond au nôtre actuellement.

. . . .

« Il est évident que les dictées des tables et l'écriture inconsciente des médiums peuvent s'expliquer par l'association animique d'un groupe plus ou moins harmonique, plus ou moins *titré* en intelligences, en aspirations ; celles-ci, par un état de surexcitation cérébrale de vibration particulière, provoqué par la volonté du sujet, par l'influence du milieu, ou par certaines conditions spéciales d'organisation et de tempérament. S'il n'y avait que ces faits purement psychologiques, cela démonterait déjà pas mal de fortes cervelles et prouverait que la mécanique humaine contient des rouages que n'ont pas encore découverts Messieurs les savants. Mais... il y a... le reste... et dans quelles hypothèses s'aventurer ? Je n'en vois que trois possibles. Ou cette force mystérieuse réside uniquement dans l'être humain, émanations de puissances intimes jusqu'à ce jour inconnues ; dédoublement du médium qui pense, parle et agit inconsciemment hors de lui-même, maniant à son gré les énergies les plus secrètes de la nature et exerçant

sur la matière subtile un genre d'action encore inexploré. ... Diable, c'est joliment spiritualiste cela, et pas mal difficile à concevoir. Si cela ne prouve pas directement la survivance de l'être, cela implique du moins, pour son esprit, un mode d'existence tellement spirituel que la physiologie anatomiste doit y perdre le peu de latin qu'elle n'a pas oublié.

« Ou ces prodiges sont produits par des intelligences extérieures à l'homme et autres que lui. Mais qui... quoi ? Et pourquoi, et comment ? dans quel but ? Et si de tels êtres existent, dans cet état impalpable, invisible, en dehors de la matière connue, c'est le règne des gnomes, des lutins qui recommence. C'est beaucoup plus insensé que la troisième hypothèse, celle des spirites : les âmes des morts. . . . .

. . . .

« Pour nous sortir de ces perplexités, je ne vois qu'une seule chose : l'étude. Les médecins qui se préoccupent, et à bon droit, de la folie, croient-ils sérieusement que nier le fait ou ne pas s'en occuper est un bon moyen ? Comment, dans ce siècle d'expérience expérimentale,on vous cite des faits, et par des idées préconçues, vous refusez d'expérimenter, en disant : impossible ! C'est tout simplement absurde ; et, en entendant certains aliénistes je me suis demandé ce qui les distinguait de leurs clients. Ma conclusion n'est donc autre que celle-ci : étudier, étudier sans cesse.

. . . .

« Si c'est le médium qui se dédouble, reste à établir la façon dont ce dédoublement s'opère ; si ce sont les esprits qui, *réellement* survivent, que pouvez-vous y faire ? il faut bien en passer par là. Mais, dites-vous, cela va ressusciter toutes les superstitions ?

« D'abord, je ne vois là aucune superstition. On me prouverait que ce sont les esprits, je n'en serais pas plus superstitieux pour cela. Les superstitions, c'est justement pour les détruire que je demande à la vraie science d'étudier ces phénomènes et d'en déterminer la portée et l'étendue. Pour Dieu, expliquez donc, Messieurs les savants, c'est votre métier, et non de tourner le dos ou de fermer les yeux. »

Certains savants, comme on le voit dans le livre de M. Maxwell, ne tournent pas le dos à l'étude de ce phénomène, mais, soit par des idées préconçues, soit crainte de n'être pas pris au sérieux par leurs confrères patentés, ils repoussent entièrement la communication avec les esprits des morts, pour se retrancher entièrement dans le phénomène de la subconsience. Certes, oui, nous devons compter avec elle, ce serait, nous aussi, vouloir nier des faits de parti pris ce qui n'est plus à contester. Sous son action, nous voyons le Moi du médium, s'extériorisant, devenir plus lucide et plus clair ; cela explique une multitude de cas, qui, sans elle, restent incompréhensibles ; et ce ne sont pas là seulement des faits isolés ; mais ne vouloir

voir qu'elle, c'est par trop faire le jeu des détracteurs du spiritisme. La vérité est une, et, en résulterait-il l'effondrement de nos plus chères espérances, nous nous devrions à nous-mêmes de la proclamer. Mais heureusement là n'est pas le cas, et ceux qui prétendent ne voir que la conscience subliminal, se trompent étrangement. Dans certaines communications, attribuées aux esprits, nous en comprenons la portée et le but qui se dérobent, s'il est attribué à la personne seconde. Quel jeu jouerait-elle donc ? Tout effet intelligent a une cause intelligente, nous dit le Maître ! Alors, dans bien des cas, l'effet devient si compliqué que je ne le saisis pas, non plus que la cause. Puisque nous savons que dans l'au-delà nous emportons le bagage de nos vertus et de nos vices, l'on comprend que des esprits badins viennent s'amuser aux dépens de notre crédulité ; que des esprits malsains, en haine de tout ce qui est beau et noble, cherchent à nuire, mais que ce soit notre subconscience qui s'amuse à une telle mystification, voilà ce qui dépassera toujours ma compréhension.Et surtout quelle rage ont-elles toutes de vouloir à l'unanimité, se donner pour l'esprit des morts! Elle est inexplicable, et je dirais que c'est de la bouffonnerie, si le sujet n'était aussi sérieux. Puis, si nous ne voulons voir dans ces phénomènes médianimiques,que le reflet de personnes secondes,comment expliquons-nous cette antithèse chez des médiums qui, dans la vie ordinaire, sont d'instinct généreux et de haute culture, et qui, leur moi extériorisé, présentent un caractère aux instincts pervers et parfois deviennent absolument stupides, et vice versa ? Dans ce beau livre d'Eugène Nus, que je recommande à tout vrai chercheur, nous le voyons maintes fois s'adresser la même question ; et entre autres citations à l'appui, il nous présente le cas d'une enfant de dix ans, innocente et pure comme on l'est à cet âge, laquelle, par le moyen de la planchette, faisait des dessins d'une obscénité révoltante, tels qu'on ne pouvait, disait-il, en rencontrer de pareils que dans les musées d'anatomie. L'enfant, qui comme on le pense bien, ne comprenait rien à ce qu'elle dessinait, montrait ses dessins à sa mère. Je vous laisse juge de la stupéfaction de celle-ci et de son dégoût

Par quel travail néfaste se serait accompli la transtitution de cette innocence se changeant en une telle lubricité ? Autre exemple : On nous rapporte qu'à sa mort,Charles Dickens laissa inachevée une œuvre importante en plusieurs volumes ; sur trois, il restait le dernier à faire entièrement. Or. comment expliquera-t-on par la subconscience, que l'ouvrage de ce Titan des lettres fut entièrement terminé par un jeune ouvrier américain, d'une culture plus qu'élémentaire, qui n'avait jamais entendu parler du romancier, et avec une telle perfection que les auteurs les plus perspicaces ne purent s'apercevoir qu'il y eut changement de cerveau, tellement le style et la conception du roman restait identique.

S'il ne s'agissait ici de commencer à tenir ma promesse de raconter les

faits que j'ai promis de relater, je pourrais multiplier les exemples à l'infini ; mais je laisse ce travail à plus compétents, car je ne perds pas l'espérance qu'une plume autorisée voudra bien traiter ce sujet avec la compétence que ma bonne volonté ne peut suppléer.

Je n'étais encore qu'une enfant quand j'entendis parler, pour la première fois, du spiritisme et j'avoue que l'impression que j'en ressentis fut plutôt une sorte de compassion un peu moqueuse pour la chose et les personnes qui s'adonnaient à ces — pratiques — car, alors, on aurait ri au nez à quiconque se serait hasardé à prononcer le mot étude. Je venais habituellement passer mes vacances chez mon grand-père, autour duquel se réunissaient de vieux amis pour passer la soirée. Tout en faisant un whist ou un boston, on devisait gaiement, pendant, qu'assise auprès d'une de mes tantes qui, veuve, habitait avec mon grand-père, je cousais gravement au trousseau de ma poupée. Or, il arriva qu'un soir, le mot spiritisme fut mis sur le tapis. Le mot, ainsi que les quolibets qui l'accueillirent, attirant mon attention, je levai la tête, et bientôt je quittai mon important travail pour écouter de toutes mes oreilles. Les épithètes que, de bonne foi, l'on prenait pour spirituelles, — pauvres gens, — allaient leur train ; — vous voyez cela d'ici, la scène n'est pas neuve — quand, à la stupéfaction du petit cénacle, l'un d'eux se mit à prendre son parti :

— Ce n'est pas digne de gens sérieux, dit-il, de gloser ainsi sur une chose que l'on ne connaît pas !

— C'est donc que vous la connaissez, vous, lui répondit-on en goguenardant ? Le bonhomme se mit à rougir comme un enfant pris en faute, mais prenant son parti en brave — et il avait du mérite : je le vois encore, un gros homme d'allure pacifique, à tête ronde, avec de bons gros yeux de ruminants qui, en ce moment, lui sortaient de la tête — il répondit affirmativement, quoique d'une voix timide mais qui alla s'affermissant. On sentait que le sujet lui tenait au cœur. Profitant de l'ahurissement dans lequel sa déclaration avait jeté l'assistance, il se mit à raconter des choses que j'ai oubliées, que je ne comprenais guère, du reste, elles me semblaient un peu embrouillées, n'empêche qu'elles faisaient ouvrir des yeux comme les énormes lanternes des lampadaires qui ornent la façade de la plupart des palais à Gênes. On l'écoutait par politesse, mais avec quels sourires sous-entendus et narquois ! Un ami même, touchant son front de son index, fit bien comprendre que le pauvre homme avait un grain. Il ne lui manquait plus que cela, ajouta charitablement un autre, à la grande hilarité de tous. Cependant, celui-ci, sans se laisser démonter, poursuivait toujours, quand il arriva à faire la confession que, dans une existence antérieure, il avait mangé des blancs. Alors, ce fut du délire !

— Des blancs ? de quoi ? de poulet, dit un facétieux.

— Non, non, criait le pauvre narrateur, avec conviction, j'étais nègre et j'ai mangé de la chair humaine, des hommes blancs !

Horreur ! — Ce fut le bouquet ! L'on se sépara, riant encore, riant toujours : ma tante en eut sa migraine le lendemain.

Vous pensez bien, qu'à voir toutes ces moqueries accueillir le spiritisme, ma petite sagesse me fit comprendre que ceux qui s'occupaient de cette chose étaient des espèces de fous ; et quand, plus tard, jeune fille, ce mot revenait dans la conversation, je me contentais de sourire, me croyant très forte, ne pensant guère qu'il sonnerait une heure, à l'horloge du temps, où mon cœur, où tout mon être vibreraient d'amour sous l'impulsion des vérités sublimes que m'a révélées l'étude de cette divine croyance, la seule vraie, la seule possible, la seule capable d'ouvrir à notre âme les éblouissants horizons qui la transportent dans l'infini.

(*A suivre.*)

DIANE MAREST.

DANS L'INVISIBLE. SPIRITISME ET MÉDIUMNITÉ

TRAITÉ DE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les faits et les lois, par LEON DENIS

Il y a douze ans, à cette même place, encore toute vibrante de l'impression profonde que m'avait apportée la lecture du livre de M. Léon Denis *Après la mort*, j'écrivais spontanément le compte rendu de cette œuvre magistrale.

Mon admiration ne fut pas isolée. La statistique des chiffres le prouve éloquemment.

Après la mort a atteint son 16e mille !

Depuis, la plume de M. Léon Denis n'est point restée inactive. La volonté et le génie du penseur, sans cesse tournés vers un seul but : — le triomphe de l'Esprit sur la matière, reine usurpatrice à notre époque — se sont employés, infatigablement, à répandre la bonne parole, le suprême espoir, soit par des publications, soit par des conférences.

Aujourd'hui, M. Léon Denis vient de terminer *Dans l'Invisible* et j'ai la bonne fortune d'en lire les premières épreuves.

Il ne s'agit pas, cette fois, d'une conception (celle que M. Léon Denis lui-même nomme l'inspiration). Tous les grands Esprits, il le constate, sont en communication avec une force supérieure. Ce sont des médiums dont quelques-uns deviennent des martyrs.

« Tout homme qui monte, dit l'exégète, s'isole, souffre, est incompris ».

A part dans son merveilleux chapitre — la Médiumnité glorieuse — sur lequel je reviendrai tout à l'heure, ce n'est ni sur les cîmes, ni au profond des tabernacles que l'auteur de *Dans l'Invisible* conduit le lecteur.

Il reconstitue la genèse du spiritisme, de ses manifestations, de ses dangers, des bienfaits et des consolations qu'il peut apporter. Il résume et commente toutes ou presque toutes les attestations et les études publiées par ou pour les médiums célèbres. Leurs impressions sont identiques, ce qui, sur un point, semble conclure.

En son style coloré et enchanteur, M. Léon Denis explique et nomenclature tous les genres de médiumnité ; leurs origines, leur but. Il arrête l'attention du lecteur (et combien nous l'en félicitons), sur les inconvénients qu'il y a à faire, du spiritisme, un jeu, une distraction futile ; ce qui attire les influences grossières, inférieures, alors que de semblables recherches ne doivent tendre qu'à l'élévation de l'être par un contact avec les Intelligences supérieures. Il met en garde contre les abus, les fraudes, les supercheries auxquels les médiums sont entraînés, ceux-ci par orgueil ; le besoin de paraître plus privilégié que les confrères ; ceux-là, qui font métier de leurs facultés, par la nécessité de vivre !

C'est ici que l'auteur insiste et qu'il touche, de son fin ciseau, le point le plus délicat de la situation des médiums.

Je suis heureux de me trouver, cette fois encore, en parfaite communion d'idées et de principes avec M. Léon Denis. Je dis avec lui :« Les médiums ne peuvent pas, ne doivent pas être abandonnés à la vie vulgaire ; à ses exigences ; à ses luttes : craintes du lendemain pour la plupart ; entraînements des passions humaines (sociales pour mieux dire), contacts vils, distractions perverses pour d'autres. »

La médiumnité veut être un sacerdoce, et l'antiquité seule, avec ses temples, ses prêtres, ses pythonisses et leurs mystères, l'avait compris. « Imitons-la », conseille l'auteur ; séparons les médiums de la société et de ses contacts ; évitons pour eux les écueils, assurons leurs besoins.

A ce prix, à celui-là seulement, nous obtiendrons les grands phénomènes ; ceux de la médiumnité glorieuse.

Un génie de l'Au-delà l'a dicté un jour : (1)

« La vérité, dit-il, la vérité est immuable. Seules, les révélations sont multiples. De celles-ci, la forme varie ; le principe est le même ».

Avant Lui, Platon n'a-t-il pas écrit ? : « Apprendre, c'est se souvenir » ...

Un fait reste certain, c'est que ceux-là seuls qui vivent dans le recueillement et la solitude ; qui, par tous les moyens en leur pouvoir, domptent les exigences, les révoltes de la nature naturante ou matière, tels les ascètes, les saints, les fakirs, parsis et yoguis, ont obtenu, obtiennent, obtiendront, ce que nous appellerons les plus purs phénomènes.

Tel que le comprend M. Léon Denis, le spiritisme devra, en reconstituant la tradition, en reformant les collèges sacrés, ésotériques, d'abord, lumière

(1) Souvenirs d'une voyante publiés par Claire Vautier, dans l'*Echo du Merveilleux*.

concentrée avant d'épandre ses rayons, devra reconquérir pour l'Homme désemparé, épave d'âme noyée dans la matière, le lambeau de vérité arraché par l'antiquité géante au Zaimph sacré de l'Immortel !

Mais, pour atteindre ce but, que de combats à soutenir ; de superstitions à détruire ; de schismes vulgaires à anéantir !

De même que le prêtre catholique a fait écrouler le temple en y introduisant les marchands que Jésus en avait chassés, de même le spirite (pris dans sa généralité), ridiculise, en son ignorance, la Vérité qu'il proclame.

Victor Hugo écrivant par la table des vers de mirliton ; Socrate, Homère. Saint-Paul, Montesquieu, Voltaire, dictant de grotesques apophtegmes, déconcertant le chercheur qui, après avoir fermé le Catéchisme catholique, jette au bric à brac la table du spirite.

Et M. Léon Denis veut la lumière ! et il la fera en cherchant, en créant le guide expert, savant, qui dirigera les groupes, qui les empêchera de s'égarer, en proscrivant la distraction profane et les causes multiples d'erreur ; qui ne tolèrera point l'intrusion d'influences malsaines, d'esprits trompeurs dont nous sommes entourés ; qui attirera, par l'union des forces et des pensées, le recueillement, la prière, la recherche, la communion des instincts, des aspirations, les Etres divins qui, dans l'activité bienfaisante de leur savoir, irradient sur les fidèles.

La médiumnité glorieuse ! Ce dernier chapitre de l'œuvre de M. Léon Denis semble lui avoir été dicté par un de ces Esprits sublimes. On le quitte à regret ; on le relit encore.

Il est avec *Après la mort*, l'exégèse absolue du spiritualisme dont M. Léon Denis reste, lui, le propagateur inspiré.

CLAIRE VAUTIER.

A PROPOS DE : « LE SOMMEIL NATUREL ET L'HYPNOSE »

Qu'est-ce que l'âme humaine ? Quelles sont ses facultés ? — Eternelle question, qui se dresse sans cesse devant nous, toujours résolue et toujours insoluble. 55 ans de commerce avec les Esprits, et d'innombrables communications à ce sujet n'arrivent pas à nous satisfaire. A toutes les époques, des doctrines, dont quelques-unes sont restées célèbres, ont eu la prétention de donner la clef de l'énigme. Bientôt contredites, elles voient s'éclaircir sans cesse les rangs de leurs fidèles. Enumérer tous les systèmes religieux et philosophiques qui ont vu le jour est une tâche impossible. Leur grand nombre ne nous enseigne qu'une chose : leur vanité. Je plains celui

(1) Le Sommeil naturel et l'hypnose, par M. Sage. Librairie Leymarie.

qui croit posséder la vérité. Il n'a pas le sentiment du progrès, qui veut que tout change et se transforme sans cesse, les idées comme les choses ; que la vérité d'aujourd'hui soit l'erreur de demain, et que s'attacher à une théorie, à un dogme, à une croyance, quelle qu'elle soit, ne soit jamais qu'embrasser une ombre. Cela peut paraître dur à quelques-uns. C'est pourtant, bien certainement, le dernier mot de toute science terrestre. Telle est la loi suprême ici-bas : tout est illusion. Tout passe. Maya.

De toutes les paroles lumineuses qui ont été prononcées sur cette terre par les génies de l'humanité, une seule reste cependant, dont l'importance, je crois, n'a jamais été bien comprise. C'est le fameux : « *Connais-toi toi-même* » de Socrate. La très petite quantité d'hommes qui, de nos jours, s'efforcent de répondre sans préjugés à la question posée en tête de cet article, commencent seulement à entrevoir sa profondeur et sa portée. C'est la clef de toute science, l'alpha de toute vérité. Toute étude humaine sera stérile, tout doctrine sera mensongère, qui n'aura pas pour base et pour point de départ : l'âme humaine.

Est-ce que j'exagère ? Je ne pense pas, car je crois qu'on arrivera à découvrir que c'est *la seule Réalité* de l'Univers.

Deux obstacles formidables entravent la marche du Progrès. Tous deux proviennent de l'ignorance de l'âme.

L'un, qui vient des matérialistes, est la conséquence de la négation de l'existence de l'âme. L'édifice pèche par la base. Il ne peut se construire.

L'autre provient des idées fausses que les spiritualistes se font sur la nature de l'âme. Ne l'ayant jamais étudiée que dans des livres, plus ou moins vieux, dont les auteurs — philosophes, métaphysiciens ou théologiens — ne connaissaient d'autre méthode de recherche que d'interminables discussions, prétendues logiques, faites de subtilités, d'a-priorismes et de pétitions de principes, ils se bornent à répéter servilement les préceptes d'un Maître ; trop respectueux pour douter, trop paresseux ou trop incapables pour penser par eux-mêmes. Ainsi, les seuls hommes qui pourraient pousser à la roue du progrès, saisis d'un faux respect, poussent à rebours, ou immobilisent le char. On leur a dit — ils savent pourtant que cette conception vient d'hommes religieux qui nous ont trompés sur tous les points — que l'âme humaine n'était autre chose que l'homme dépouillé de son corps, mais possédant la même forme, doué de la même raison, de la même intelligence, de la même conscience — et ils n'ont pas réfléchi que cette idée était trop enfantine pour être juste, et ils ont institué des expériences, non pour la vérifier, mais pour la justifier.

Bien des incidents, cependant, auraient dû éveiller les soupçons. Le fait, tant de fois répété, que les communications spirituelles reflètent toujours, soit l'opinion du médium, soit celle de l'un des assistants, plus générale-

ment celle du groupe, est destructif de l'intervention d'une individualité étrangère. Il nous invite à la défiance, à la critique, à la discussion, non à l'obéissance. Les enseignements les plus divers et les plus opposés ont été ainsi donnés comme révélation quasi-divine sur la réincarnation, l'erraticité, la forme des Esprits, leur mode d'existence, leurs châtiments, etc. On s'est borné à accepter les uns, à rejeter les autres, sans autre règle que notre propre sentiment intime, qui est évidemmnt inadéquat pour apprécier des questions dont les éléments lui échappent. Qui nous dit qu'à juger avec notre petite raison nous n'avons pas rejeté précisément ce qui était vrai ? Qui ne sait que le vrai n'est pas toujours le vraisemblable ?

J'ai proposé, pour distinguer le cas où intervient un Esprit désincarné des autres cas, une expérience simple et concluante. Efforcez-vous d'obtenir des communications d'un *même* Esprit par des médiums *différents*, et comparez-les. Si les médiums n'ont eu entre eux *aucun* rapport, vous constaterez presque infailliblement que le fond aussi bien que la forme sont totalement différents, et, si vous le faites remarquer à l'Esprit, il niera, dans chaque groupe, s'être manifesté dans les autres. Une seule expérience dans laquelle un Esprit terminera dans un groupe la phrase commencée dans un autre, pourvu qu'on se soit entouré de toutes les précautions voulues contre la supercherie, sera plus démonstrative que cent récits extraordinaires.

A l'appui de ces réflexions je citerai un seul fait emprunté à l'ouvrage qui fait l'objet de cet article — ouvrage dans lequel le plus solide bon sens, et la plus vaste érudition, sont revêtus d'un style toujours agréable et spirituel.

Il est tiré des « Proceedings » de la Société anglaise des Recherches psychiques, vol. 1. p. 120.

Un magnétiseur envoie son sujet visiter, en Esprit, des lieux qui étaient à ce dernier totalement inconnu. Cette dame les décrit parfaitement. En conclurons-nous que son Esprit,libre de son corps,s'y est transporté?Ce sera peut-être l'explication de quelques spirites téméraires. D'autres, plus téméraires encore, diront peut-être qu'un Esprit familier lui souffle tout ce qu'elle raconte. Nous penserons, nous, avec le magnétiseur, qu'il ne faut pas supposer les causes extrêmes avant d'avoir essayé les plus simples. Pour s'assurer donc si la dame voyait réellement ce qu'elle disait voir, notre magnétiseur imagina, dans sa pensée, qu'un immense parapluie était déployé sur la table de la chambre décrite. Aussitôt la dame de s'écrier : « Je vois un grand parapluie ouvert sur la table. »

« Transmission de pensée, direz-vous, nous connaissons cela. » — Eh ! oui. Transmission de pensée. Mais combien de spirites qui, n'ayant pas imaginé la contre-épreuve, auraient tenu, mordicus, pour le voyage de l'Esprit indépendant. Et puisque, dans ce cas, il y a eu simple lecture de pensée,

pouvez-vous bien affirmer que le médium ne tire pas, inconsciemment, de son fond, ou du vôtre, ou de tout autre, la plupart des choses qu'il vous débite ? Cette supposition est rarement faite dans les séances spirites, et je dois ajouter que, bien qu'on n'ignorât pas au début du spiritisme la possibilité de la suggestion et de la transmission de pensée, en pratique, on ne s'en inquiétait guère, et la plupart des théories spirites ont été édifiées sur cette lacune déplorable. Nous avons donc le droit de dire qu'il y a beaucoup à défaire et beaucoup à refaire, si nous voulons être écoutés aujourd'hui. Et même dans le cas où l'intervention des Esprits paraît certaine, il est extrêmement probable qu'il ne faut faire que fort peu de cas de ce qu'ils nous ont appris et nous apprennent de leur mode d'existence, par la raison bien simple que la vie qu'ils vivent *est tout intérieure et subjective*. Elle ne ressemble pas à la nôtre et nous ne pouvons en avoir aucune idée. C'est ainsi que chacun d'eux voit *non ce qui existe mais ce qu'il croit*. Cela seul explique que le Peau-Rouge continue ses chasses et la coquette sa toilette, que le catholique voit Jésus-Christ, le bouddhiste Bouddha, et le banquier son livre de comptes. Le professeur continue son cours et l'élève y assiste, pendant que le coupable, que préoccupent ses mauvaises actions, souffre de mille tortures, qu'une simple suggestion, faite dans une séance spirite, suffit à dissiper — ce qui est bien invraisemblable. En somme, *leur lieu est un état* de rêve. L'Esprit assiste au défilé de ses créations, et reçoit aisément toutes les suggestions qui prennent pour lui l'apparence et la force de la réalité. Bien entendu, j'écarte les Esprits dans le trouble et les mystificateurs. On comprend comme il est difficile, sur de telles bases, de recevoir de véritables enseignements et d'édifier des doctrines consistantes, quelles que soient leur apparente logique et leur élévation.

Ma conviction *profonde* est que si les premiers pionniers du spiritisme avaient la faculté de recommencer leur œuvre maintenant, ils opéreraient tout autrement. Avant d'interroger les Esprits des morts, ils chercheraient à connaître plus à fond les secrets et les surprises que nous réserve la connaissance de l'Esprit des vivants. Ils se demanderaient si l'âme est bien cette chose simple qu'ils avaient imaginée, sur la foi des antiques philosophies. Ils renonceraient à prendre comme point de départ d'une étude *expérimentale* de l'âme : « Dieu et sa justice » qui sont inaccessibles à toute expérience, et resteront encore longtemps pour nous « les grands Inconnus ». C'est dans les manifestations de l'âme seule qu'il faut étudier l'âme ; dans celles de l'âme vivante d'abord ; dans les plus simples, avant tout, dans celles où elle décompose, en quelque sorte, sa complexité ; quand elle s'isole, qu'elle se dégage de la matière, qu'elle se met à nu, *dans le rêve, en un mot*. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Sage. C'est pourquoi, voulant étudier le grand problème de l'Esprit, en écartant le plus de chances possibles d'er-

reur, il commence par interroger ce premier état, ce premier pas vers la mort : « le sommeil naturel », puis ce second : « l'hypnose ».

Les études patientes, prolongées, admirables de prudence et de méthode, entreprises par la Société anglaise des Recherches psychiques « Société, nous dit avec raison M. Sage, qui, soit dit à notre honte, n'a pas d'équivalent chez nous », ont prouvé incontestablement que notre âme est tout à fait différente de ce qu'on l'avait imaginée jusqu'à ce jour. Elle possède notamment une étendue insoupçonnée, et une conscience qui nous est si bien inconnue que, pour ce motif, quelques-uns l'ont nommée, bien à tort, « l'Inconscient ». Plus exactement, c'est le « Subconscient », oü « Subliminal » de Myers et de Lodge, nié ou raillé par les Spirites, ce qui ne l'empêche pas d'exister, et de le prouver de plus en plus. Il semble que notre corps ne soit véritablement qu'une prison pour l'âme, enfermée dans d'épaisses ténèbres, ne prenant jour sur le monde extérieur que par d'étroites et incommodes ouvertures, que nous appelons nos cinq sens. Nous disons communément que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, que nous pensons par notre cerveau ; il serait plus exact de dire que nos yeux rétrécissent le champ de notre vision, nos oreilles, celui de notre entendement, notre cerveau, celui de nos pensées et de notre mémoire. Ce ne sont pas là de vulgaires paradoxes. L'ouvrage de M. Sage cite des exemples bien appropriés et bien attestés qui ne laissent guère de doute à cet égard. Tombés dans la matière, nous sommes comme ces insectes qui se débattent dans un liquide visqueux. Peut-être le travail que nous faisons en nous agitant a-t-il quelque utilité pour des êtres qui nous sont supérieurs et dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Nous sommes comme Samson, tournant sa meule, au milieu des Philistins qui l'ont aveuglé.

Une autre comparaison, tirée de ce même ouvrage, me paraît exprimer d'une façon saisissante comment nous pouvons concevoir notre âme, avec sa conscience normale et sa subconscience. Imaginons une vaste mer pendant une nuit obscure. Mille créations invisibles s'agitent dans son sein. Sa surface est le siège de mouvements divers, tandis qu'un calme solennel règne dans ses profondeurs. Au fond de l'horizon un phare projette un faisceau de lumière sur un point de sa surface. Ce point éclairé, c'est notre conscience normale. Tout le reste est notre subsconscience, notre âme totale. La faible région éclairée, étant seule visible, nous donne l'illusion d'exister seule, mais que, par un artifice quelconque, le champ éclairé vienne à s'agrandir et nous avons le phénomène étrange d'agrandissement des facultés humaines que présentent somnambules et médiums. Que le faisceau lumineux se déplace, éclairant une région nouvelle, et nous avons le cas des personnalités secondes ou multiples, qui complique, en les simulant, les phénomènes de provenance spirituelle.

Je ne puis m'empêcher de constater combien ces théories, résultats d'observations scientifiques, appuient et confirment les enseignements singuliers donnés dans les « Entretiens Spirites », par les Esprits qui prennent le nom bizarre de « Trois dualités de l'Espace ». Ces Esprits ont toujours persisté à nous enseigner qu'une très faible partie de nous subit l'épreuve terrestre, tandis que la partie la plus importante et la meilleure, jouant le rôle attribué vulgairement aux « Guides » ou « Anges gardiens » s'efforce de nous diriger et d'attirer à elle la « Parcelle » restée sur terre, pour en joindre le plus possible, à la mort, à son « Groupement supérieur ». Cela expliquerait bien l'anonymat des « Esprits supérieurs ».

Quoi qu'il en soit, il devient éminemment probable, à la suite de diverses « communications », aussi bien qu'à la suite des études tout à fait indépendantes des nouveaux psychologues, qu'il nous faudra beaucoup modifier de nos idées sur l'âme, sur l'Esprit, sur la matière et sur l'Univers. Déjà la fameuse querelle entre les matérialistes et les spiritualistes paraît se réduire à une pure querelle de mots. Une seule substance semble former l'Univers. Peu importe dès lors qu'on l'appelle Esprit ou Matière. La Matière, en effet, disparait et se fond de plus en plus, dans les expériences récentes instituées par Crookes. Elle se réduit en dernière analyse à « l'Energie » seule. De là à l'Esprit, le pas à franchir n'est pas bien grand. D'autre part nous voyons que l'atome spirituel, centre de force et de vie, la « Monade » en un mot, accroit sans son domaine. L'Espace et le Temps disparaissent pour elle. Ce point invisible embrasse tout l'Infini, ou pour parler plus exactement, le Temps et l'Espace ne sont que des fictions, imaginées par l'Esprit, pour arriver à prendre connaissance du Monde. La Création qui nous entoure n'est que le spectacle des illusions à travers lesquelles nous nous efforçons, par des phénomènes objectifs et irréels, à arriver au Noumène et au Réel. Il est évident que si l'Espace et le Temps ne sont que des conventions nécessaires pour l'intelligence des choses, mais destinées à disparaître, leurs extensions, l'Infini et l'Eternité, n'existent pas davantage. Voilà qui simplifie les querelles sur Dieu, Etre éternel et infini. Voilà qui explique toutes ces apparentes impossibilités, résultant de l'opposition entre l'Esprit et la Matière — celle-ci, si décriée, ce qui est une insulte à son Créateur — entre la prescience de l'avenir et le libre arbitre. Si tout est présent, il n'est pas plus difficile de connaître l'avenir que le passé, et la connaissance de l'avenir n'est pas une utopie. Elle existe. Le livre de M. Sage contient sur ce sujet un chapitre entier rempli des faits les plus intéressants et les mieux vérifiés. Je ne puis qu'y renvoyer.

Toutefois, il serait absurde d'en conclure que l'avenir nous est révélé par décision d'une Providence divine, en vue de desseins considérables. La plupart des cas de visions de l'avenir portent, au contraire, sur des faits décou-

sus, sans importance, et qui ne se rattachent à rien de sérieux. Il semble qu'un concours fortuit de circonstances nous a conduit seul à réaliser les lois inconnues qui président à la connaissance des choses futures. On dirait un enfant qui, ayant dirigé à tout hasard un télescope dans l'espace, découvre tantôt un Soleil dans les cieux, tantôt une fourmi dans l'herbe. De plus, diverses observations curieuses semblent justifier ce paradoxe de M. Sage : « Bien que l'avenir puisse être prévu dans les moindres détails, l'avenir n'est pas fatal. »

Il ne se charge pas d'expliquer cela, ni moi, ni personne, mais pourtant cela paraît être un fait.

Encore une réflexion, à l'usage de ceux qui croient que le monde invisible ne se compose que des Esprits de nos morts.

« Le plus souvent, dit M. Sage, ils semblent être ceux que nous appelons les Morts. Mais, évidemment toutes les vies et toutes les intelligences du Cosmos n'ont pas passé et ne passeront pas par l'humanité. »

C'est évident. Raisonner autrement est à la fois puéril et orgueilleux. Cela revient à dire, sous une autre forme, que la Terre est le centre de l'Univers. que l'Humanité qui s'y élabore est le canal unique de toutes les intelligences. et que l'Intelligence divine a été incapable de concevoir, pour peupler le vaste Univers, un autre modèle que celui qui peuple notre infime planète. Un seul coup d'œil, jeté sur la variété des formes que la vie physique revêt sur notre terre seule, suffit à nous faire comprendre que la vie invisible doit être au moins aussi variée, aussi diversifiée d'origine aussi bien que d'état. Ce serait limiter les possibilités du monde ultra sensible aux conceptions étroites de notre petit cerveau humain.

L'ouvrage de M. Sage se termine par un appendice très instructif, consacré à une méthode ingénieuse pour développer en nous la volonté et les pouvoirs latents que contient notre être psychique.

En résumé, travail des plus intéressants et, ce qui ne gâte rien, écrit avec verve et dans un style limpide et agréable ; travail digne de ses devanciers : « Mme Piper » et la « Zône-frontière », qu'il surpasse par instants. Pour terminer, je signalerai qu'une des sources principales à laquelle M. Sage nous dit avoir puisé avec une certaine prédilection, est l'œuvre volumineuse, si documentée, du célèbre Myers : « Human Personality », œuvre nouvelle et hautement appréciée, qu'il nous était indispensable de connaître, et qu'il était utile de condenser. Nous devons le remercier d'avoir fait ce travail aride.

G. BERA.

QUELQUES CONSEILS

A mon père, à mon oncle Romain.

L'an dernier, en décembre, je crois, Mme Leymarie voulut bien publier dans la Revue, la relation de certains faits spirites dont j'avais été témoin, et que j'accompagnais de quelques réflexions personnelles. Je reprochais notamment à nos adversaires leur parti-pris, leur mauvaise foi évidente, leur insouciance coupable et, en terminant, j'exhortais les adeptes du spiritisme à faire entendre quand même la parole retentissante.

Cet article fut reproduit dans plusieurs journaux. L'un d'eux, la « République de l'Yonne » l'assaisonna même de quelques commentaires d'une bienveillance relative ; cela ne m'émut pas trop et je m'en félicitai au contraire, puisque cette publicité — à laquelle je ne m'attendais guère — fit connaître à mes concitoyens des faits qu'il leur était facile de contrôler, et que cela me procura l'occasion de commencer l'éducation spirite de quelques-uns d'entre eux.

Je ne reviendrais donc pas sur ce chapitre, si quelques membres de ma famille, que les faits relatés mettaient en relief, n'avaient pas trouvé que j'avais été...... imprudent de révéler au public qu'ils croyaient au spiritisme. Selon eux, nos idées et nos expériences auraient gagné à être tenues secrètes, et mon..... imprudence, en provoquant autour d'eux l'étonnement et la curiosité, ne pouvait que leur attirer des railleries, ou tout au moins des sourires sceptiques ; or, ils ne voulaient pas que le ridicule les atteignit, et pour cela, je devais, à l'avenir, observer un silence... prudent (?) En un mot, ils voulaient bien s'occuper de spiritisme, mais entre eux, chez eux, au coin du feu et à l'abri de la controverse.

J'avoue que ces raisonnements me causèrent quelque surprise, et il s'en suivit que le petit blâme qui m'était adressé eut le don de provoquer de ma part une nouvelle... imprudence. J'en demande pardon à mes chers censeurs, mais, je me permets de leur dire que leur *prudence* est excessive, déplacée, et qu'elle laisse supposer une parfaite ignorance de notre belle doctrine philosophique et des devoirs qu'elle enseigne.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'un des principes fondamentaux du spiritisme est d'exclure le mystère, d'exposer ouvertement sa doctrine en conviant tout le monde à l'étudier et à la commenter.

D'autre part, si nous considérons le spiritisme comme une vérité, notre devoir n'est pas de nous taire, car toute vérité doit être hautement proclamée.

Enfin, un homme doit avoir le courage d'affirmer ses convictions et celui qui se tait par crainte du ridicule, faillit au Devoir.

Ce sont ces considérations — et bien d'autres — qui m'ont engagé à faire part de nos expériences et de leurs résultats aux lecteurs de la Revue, et c'est encore au nom de ces mêmes principes que je proteste aujourd'hui contre le reproche — tout amical j'espère — qui m'a été adressé.

*
* *

Cette crainte ridicule dont je viens de parler, n'est pas spéciale aux membres de ma famille dont je critique ici l'excessive prudence ; elle est malheureusement commune à beaucoup de spirites. Et, contre ce sentiment ou instinct essentiellement égoïste, il faut réagir énergiquement, car il est l'indice d'une grande défaillance de caractère en même temps qu'un des plus grands obstacles que le spiritisme ait à vaincre.

Comment voulez-vous, en effet, que des spirites qui se montrent soucieux de l'opinion d'autrui, fussent-ils convaincus par la réalité des manifestations, par les preuves les plus décisives — comment oseront-ils l'avouer en public, confesser leur foi, si la crainte du ridicule l'emporte sur le sentiment du devoir ?

Je vais plus loin : sauront-ils garder leur foi intacte si la raillerie vulgaire vient assaillir leur croyance ? Il est permis d'en douter. Et, sans la foi qui soutient et console, que deviendront-ils, ces faibles, aux heures de luttes, de tristesses ; comment supporteront-ils les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue l'existence ?

Ne subiront-ils pas, dans ce désordre infini de la vie, qui nous sollicite de toutes parts, de terribles crises de doute et de découragement ?

Je me demande avec inquiétude pourquoi il est si difficile à quelques-uns d'être sincères quand il leur faut mettre leur foi en parallèle avec les puérilités de la vie.

Est-ce impuissance morale ? Peut-être.

Cependant, je crois plutôt que ces trop prudents spirites manquent de courage. Oh ! entendons-nous, ils n'en manquent pas au sens étroit du mot, car je sais qu'ils travaillent et peinent pour subvenir à leurs besoins matériels ou satisfaire leurs ambitions intellectuelles, mais, le courage ne consiste pas seulement en cela et pour nous spirites, son champ d'action est beaucoup plus étendu.

Le courage, c'est surtout de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe ; c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder, dans les lassitudes inévitables, l'habitude de l'action, l'amour de la vérité, la volonté de faire triompher sa foi.

Le courage, c'est encore de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais

de ne pas être accablé et de continuer son chemin ; c'est d'aimer la vie, et de regarder la mort avec sérénité.

Et, pour avoir ce courage, cette force qui fait triompher, il faut garder intacte sa foi en l'avenir spirituel et sa croyance en Dieu.

*
* *

Cette critique un peu amère ne s'adresse pas à vous mon cher père, ni à vous mon cher oncle Romain. Cependant, avant de terminer, permettez-moi de vous donner quelques conseils, non pour raffermir votre croyance qui n'est pas ébranlée, mais pour vous engager à résister aux injonctions de ceux qui, sous prétexte de prudence, vous incitent à renoncer à votre propagande.

Souvenez-vous que vous avez dans vos compagnes un grand et noble rôle à remplir : celui de faire luire un rayon de lumière dans les esprits assombris qui vous entourent.

Pour atteindre ce but, vos seuls moyens suffisent, car peu importe la forme dans laquelle on présente une vérité, l'essentiel est de la dire.

Le spiritisme, vous le savez, nous enseigne qu'il n'y a pas d'autre dogme que celui qui est écrit dans la conscience humaine.

Partant de ce principe, vous pouvez proclamer partout que notre belle doctrine est conforme au bon sens, à la raison, puisqu'elle n'admet ni mystères, ni miracles, qu'elle n'élève pas de chapelles et qu'elle a horreur des religions positives qui, toutes, ont produit l'ignorance, le mensonge, l'intolérance et la haine.

Inspirez-vous d'Allan Kardec, apprenez et prouvez à vos amis que ceux qui nous ont précédés dans la tombe ne sont pas des absents, mais des invisibles qui parfois viennent consoler notre peine.

Dites leur que si notre âme est immortelle, sa souffrance n'est pas éternelle puisqu'elle « contient en germe toutes les facultés supérieures qu'elle « devra développer par ses travaux et ses efforts en s'incarnant sur les « mondes matériels, et qu'elle est destinée à monter à travers des vies suc- « cessives, vers la perfection. » (1)

Enseignez leur que « la vie terrestre est une école, un moyen d'éducation « et de perfectionnement par le travail, l'étude et la souffrance et que, libre « et responsable, l'âme porte en soi la loi de ses destinées : dans le présent « elle recueille les conséquences du passé, elle sème les joies ou les douleurs « de l'avenir. La vie actuelle est l'héritage de nos vies précédentes et la pré- « paration de celles qui suivront. » (2)

. . . .
. . . .

(1-2) Léon Denis, Après la mort.

Allez donc de l'avant ; la tâche est rude sans doute, mais peut-être moins difficile que vous croyez, parce que le scepticisme du matérialiste est plus apparent que réel et qu'au fond de toute conscience humaine gît confusément le sentiment de l'immortalité. Dans vos campagnes, le principal adversaire c'est le dévot haineux et intolérant, mais il n'est pas à craindre, car le dogme faux tombera de lui-même devant le spiritisme qui procède de la Science et de la Raison.

Travaillez, propagez l'Idée, jetez de la semence de Vérité ; elle ne lèvera peut-être qu'après vous, quand vous aurez quitté la terre, *mais elle lèvera*, et votre labeur trouvera sa récompense dans le sentiment du devoir accompli.

. . . .

Et maintenant, s'il survient des heures de découragement, de lassitude, appelez à votre secours nos amis de l'au-delà ; pensez, rêvez, méditez à l'ombre de vos grands peupliers, écoutez la caresse des feuilles, la rumeur des vents, le murmure du ruisseau qui court entre les rosiers de votre jardin, le bourdonnement de vos abeilles ; retrempez-vous ainsi dans la force mystérieuse des choses qui apportent toujours un réconfort, car toutes ces vies secrètes et ces divines harmonies, parlent de l'Infini, de Dieu.

EDMOND BAUGE.

UN BAPTEME SPIRITE A MUSTAPHA-ALGER

12 septembre 1903.

Madame Leymarie, chère sœur en spiritisme,

La famille spirite s'est accrue d'un membre. Ma fille, Mme Chartagnat, institutrice à Boufarik, est accouchée d'une petite fille, prénommée Henriette-Rose.

Jeudi dernier, 10 septembre, à la séance hebdomadaire du groupe Socratique qui se réunit chez moi, à Mustapha, rue Michelet, 71, nous avons fait la cérémonie de la présentation du nouveau-né aux désincarnés et aux incarnés qui fréquentent le groupe.

Pendant la prière le médium a été entransé. Après la prière, la présentation a été faite par le grand-père, directeur du groupe, en ces termes :

« Sœurs et frères en spiritisme,

« L'être apporte en naissant ce qu'il a acquis. Chaque existence est pour lui un nouveau point de départ. Peu importe ce qu'il a été ; ses tendances en sont l'indice. C'est sur elles qu'il faut se baser pour corriger en lui ce qui n'est pas bien, et c'est là, là surtout, que doit se concentrer l'attention des

éducateurs, afin de corriger les germes d'un mal, qui, livré à lui-même, serait pernicieux, et persévérer jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune trace.

« Les bonnes résolutions que l'être a prises avant de s'incarner sont la voix de la conscience qui l'avertit de ce qui est mal et lui donne la force de résister à ses tentations ; mais, avant que la conscience parle, c'est aux parents qu'incombe le devoir de réagir. Aussi, aux personnes qui s'intéressent à l'être nouveau venu parmi nous, incombe ce devoir de tuteur, le monde spirite étant une grande famille.

« Nous sommes une partie de la grande famille spirite dont la devise : *Solidarité* (je ne dis pas charité), ne doit pas être une vaine formule. Pratiquons-la donc, la solidarité, en commençant par les nouveaux-nés, par l'esprit d'Henriette-Rose, revenu parmi nous, en nous adressant à l'intelligence universelle, à son esprit protecteur ainsi qu'aux guides du groupe.

« Unissons-nous dans un sentiment d'amour, afin que les bons esprits la protègent.

« Disons de cœur :

« Mon Dieu, soyez miséricordieux pour l'esprit d'Henriette-Rose qui vient de nouveau parmi nous pour progresser, et dont vous nous avez confié le soin de diriger l'existence nouvelle.

« Veuillez que nous soyons bien assistés dans notre tâche et qu'elle le soit dans l'accomplissement de ses devoirs envers nous, envers ses semblables, envers elle-même.

« Bons esprits protecteurs, son ange gardien, les guides du groupe, les bons esprits nos collaborateurs, veillez sur elle, assistez-nous dans notre mission, inspirez-nous afin de bien l'accomplir. Soutenez-la dans les luttes de la vie et facilitez-nous les moyens de lui faire suivre la voie tracée par Jésus, et son continuateur, Allan-Kardec.

« Sous les auspices de ces bons esprits, toi qui porteras le nom d'Henriette-Rose, je te bénis et que l'exemple de ceux que nous te donnons pour modèle, soit le guide de ta vie. »

Ensuite, plusieurs esprits se sont incorporés et sont venus adresser des vœux de bonheur à l'enfant.

DAVIN.

PREDICTIONS DU POÈTE ALEXANDRE POPE

Le célèbre poète anglais, Alexandre Pope, se fit remarquer par un grand talent précoce. A l'âge de 12 ans, il traduisait couramment l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, et l'*Eneïde* de Virgile, et faisait de jolis poèmes satyriques. Il se lia de bonne heure avec toutes les notabilités littéraires de

l'époque, telles que : William Congrsoe, poète comique, surnommé : « Terentius Anglicus », Jonathan Swift, surnommé le « Rabelais de l'Angleterre » à cause de sa satyre et de ses railleries ; William Wicherly, auteur dramatique distingué, et compta de puissants protecteurs, entre autres lord Bolingbroke. Alexandre Pope est un écrivain éminemment classique et est regardé, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus parfait des poètes anglais. Son style est pur, facile, harmonieux, varié, toujours en rapport avec le sujet, et sa versification l'emporte infiniment sur celle de tous les poètes qui l'ont précédé. Dans beaucoup de ses poèmes, se trouvent exprimées des idées qui se rapportent au spiritisme. Ses principaux ouvrages sont : *Essay on Criticisms* (Essai sur la critique), un grand poème dans le genre de l'*Art poétique* de Boileau, l'*Ode à l'âme*, *Essai sur l'homme*, un poème que l'on peut regarder comme le chef d'œuvre de la poésie philosophique ; un grand ouvrage qu'il dédia à son ami et protecteur, lord Bolingbroke et où il met, en beaux vers, l'optimisme de Leibnitz. *The Windsor porest*, un grand poème, un chef-d'œuvre, qu'il écrivit sous l'inspiration des esprits du temps de la reine Anne et du duc John Churchill de Malborough. Dans ce poème se trouvent des prédictions concernant l'avenir de l'Angleterre, de sa métropole et de ses colonies, qui se sont déjà réalisées, et d'autres qui attendent leur réalisation. Voici les principales :

« Londres dépassera Rome en grandeur et en nombre d'habitants. Des édifices puissants se refléteront dans le cristal des eaux de la Tamise. Des temples consacrés à la paix seront construits. Le nouveau Whitehall deviendra le grand oracle du monde. Des rois, des princes et des nations s'inclineront devant une glorieuse reine d'Angleterre ; la moitié des forêts de l'Angleterre sera transformée en navires. Ensuite il prophétisa pour l'Angleterre : la liberté commerciale, la déclaration de Londres comme port libre, l'agrandissement du territoire anglais par l'annexion du Canada, de l'Egypte,d'une grande île dans la Méditerranée (l'île de Chypre), du Sud de l'Afrique, le percement de l'isthme de Suez, l'abolition de l'esclavage, les voyages d'exploration au pôle Nord et au pôle Sud, le percement du canal de Panama, la construction de navires de formes bizarres (nos croiseurs, nos torpilleurs, nos contre-torpilleurs), et enfin viendra le règne de la paix. »

Seulement, selon M. le Dr Max Muehlenbruch, médium-voyant de Oakland, dont la plus grande partie des prédictions se sont réalisées et beaucoup attendent la réalisation des autres, quelque chose viendra se placer entre les torpilleurs, les contre-torpilleurs et le règne de la paix, quelque chose que le poète Alexandre Pope se garda bien de prophétiser, ou bien que ses interprètes ont soigneusement oublié de découvrir. Notamment, les guerres désastreuses pour l'Angleterre, la perte de l'Irlande, des Indes, de l'Egypte et de toutes les colonies, l'abolition de la monarchie et l'avènement du gouvernement républicain.

J'ajouterai, ici, que la *Revue Bleue* a confié à M. Gilbert Giluncy la mission de s'enquérir de la répercussion et de l'influence que la guerre du Sud-Africain avait pu avoir sur le mouvement intellectuel et littéraire en Angleterre. Cette enquête analytique est fort intéressante. Voici, à ce sujet, une réponse de M. Clément Shorter, un des éminents écrivains modernes anglais :

« La vie littéraire en Angleterre est, en ce moment, à son plus bas degré, notre production principale étant un genre de fictions très peu remarquables ! Nous n'avons plus de ces grands noms qui ont valu à la Grande-Bretagne une place si large et si belle dans la littérature universelle, à la fin du XVIIIe *siècle* et au commnecement du XIXe siècle, quand Byron, Wordsworth, Shelley, Burns, Walter Scott et tant d'autres écrivains, d'européenne réputation, parurent sous l'influence d'événements qui agitaient le monde entier... »

Voici la réponse de Frédéric Harrison, un écrivain moderne bien connu en Angleterre :

« ...*La plupart d'entre nous est persuadée*, que le *fait capital* de l'histoire du XXe siècle sera la *grande attaque de l'Angleterre par toutes les nations civilisées*. Les Boers le savent bien. Ils y comptaient. Mais ils ont commencé trop tôt...

« Enfin, monsieur, et pour revenir au sujet, comment la poésie, ou toute autre branche de la littérature, aurait-elle pu s'inspirer de quoi que ce soit ? La poésie, comme la littérature entière, est morte en Angleterre. Dans le drame, le roman, partout, la pensée agonise. La richesse, le luxe, un égoïsme affreux et l'amour des jouissances matérielles ont tué la poésie et la pensée ! »

JOSEPH DE KRONHELM.

INSTRUCTIONS PRATIQUES POUR LA CRYSTALLOSCOPIE

Maintenez le cristal propre et clair, ne le touchez que lorsque vous vous en servez. Réchauffez-le en le plaçant près du feu et mettez dessus un morceau de velours noir ou d'un rouge foncé. Le cristal peut être employé par une personne seule ou par deux en même temps, dont l'une le tient pendant que l'autre regarde dedans. Souvent, cela aide au développement de la faculté que de tenir des séances à plusieurs. Autant que possible, la pièce où l'on se tient doit regarder au nord; elle doit être calme de toutes manières. Le meilleur moment est deux heures environ après un léger repas. Tirez les rideaux de la fenêtre de manière à faire une obscurité à peu près complète. Laissez tomber sur le cristal, par dessus vos épaules, le peu de lumière que doit projeter la fenêtre ou la lampe; vous pouvez tenir le cristal à la main ou le disposer sur une petite table; la distance doit être la même que celle d'un livre quand vous lisez. Concentrez votre attention sur le centre; regardez dedans, non sur

la surface; ne fixez pas et ne vous imposez aucune incommodité. Il y a des personnes qui voient tout de suite; d'autres qui, la première fois qu'elles essaient, ne voient qu'au bout d'une dizaine de minutes. Si vous ne réussissez pas ou si vous ne pouvez pas voir clairement, mettez au bout d'une demi-heure le cristal de côté et essayez de nouveau le jour suivant à la même heure. La lumière du gaz vaut la lumière du jour, mais le clair de lune est ce qu'il y a de mieux. Certaines personnes réussissent mieux à la lumière du jour, d'autres préfèrent la lumière artificielle.

Une autre méthode consiste à placer le cristal dans la lumière et à regarder au travers par transparence, avec le bleu du ciel comme fond; ou bien deux bougies de cire dans des bougeoirs de cuivre peuvent être disposées de manière à former, avec le cristal, un triangle.

La respiration doit être lente et profonde pendant qu'on regarde dans le cristal et il est bon de rester pendant cinq minutes les yeux fermés avant de regarder dans le cristal et après y avoir regardé. De cette façon, vous éviterez la fatigue dont certains « clairvoyants » se plaignent. *Restez passif et n'essayez pas de voir quelque chose en particulier la première fois que vous essayez;* par la suite, écrivez sur un bout de papier ce que vous désirez voir, pliez ce papier et ne pensez plus à la question que vous avez posée, mais demeurez passif et attendez ce qui peut se présenter, comme si de rien n'était. Pour développer la faculté, au cas où elle ne se manifesterait pas de suite, tâchez de « voir » dans le cristal une figure que vous connaissez bien. Essayez aussi de « voir » vos rêves dans le cristal. La « visualisation » est un auxiliaire précieux de la mémoire; beaucoup de détails, dont vous ne pourriez pas vous souvenir autrement, apparaissent nettement dans le cristal. Des expériences de télépathie aident souvent au développement de la « clairvoyance ». Demandez à un ami de penser à une carte à jouer et de tâcher de la « voir » dans le cristal, pendant que de votre côté vous tâchez de « voir » une carte sans savoir à quelle carte votre ami a pensé. Cette expérience de « transmission de pensée » réussit également bien entre des personnes éloignées, si on se sert de deux « cristals » et si l'on convient d'avance du moment de l'expérience. Passez graduellement du connu à l'inconnu. Par exemple, cherchez d'abord à « voir » une maison ou une rue que vous connaissez et ainsi de suite. Il ne faut pas changer le cristal de place à moins que vous ne désiriez changer la scène que vous voyez. Ne faites pas attention aux rayons réfléchis, regardez au travers d'eux; s'il est tenu comme il faut, le cristal ne doit pas renvoyer de rayons.

IDÉE DU FÉMINISME-SPIRITUALISTE

I

Consentant mal, en principe, aux pages fragmentaires (1), je crois être utile et répondre à des demandes qu'on m'a souvent faites, en donnant ici quelques

(1) La *Bataille des Idées*, à paraître prochainement, comprend et résume mes opinions et achève la série : *Les Femmes et la Vie* (féminisme et spiritualisme). Librairie des Sciences spiritualistes, 42, rue Saint-Jacques.

renseignements sur l'idée directrice du Féminisme-Spiritualiste pour l'éducation de la Croyance, lien secret et sens général de ma série « Féminisme et Spiritualisme ».

Je crois que le Féminisme influe capitalement sur les esprits, qu'il a charge de consciences et que le spiritualiste apostolat de la femme est une obligation sociale qu'il faut remplir avec la plus sérieuse, la plus circonspecte probité.

Je crois que la revanche de la « Vraie Religion » arrive ; nous allons connaître une religion intérieure que toutes les recherches de la science expérimentale, de l'étude des forces psychiques, des phénomènes psychiques ont préparée — « allez , enseignez toutes les nations, apprenez-leur toute vérité. »

Ma conviction est que cette Religion nous rendra la divine sincérité, qu'un enseignement religieux délivré de préjugés sectaires, comme d'un arbitraire rationalisme, ramènera seul du fond des dédales des bornes posées. Que telle est la mission difficile, fatigante et presque toujours ingrate commençant l'ère nouvelle de la lumière spiritualiste — scientifique, devant laquelle s'éclaire la route nue, lumineuse et pure de l'élévation des âmes par une éducation de la Croyance assise, retenue, fixée dans les voies pures et fortes de la pensée développée, développant la foi, et achevant la conquête du christianisme, *dont, il faut le dire, les chrétiens eux-mêmes ne connaissent pas toute la force évolutive.*

II

Exposé.

1° Travailler à affranchir progressivement l'Idée religieuse pure, par la connaissance de la nature et de ses lois, et l'exercice de la raison, base générale de l'unité et de la certitude de l'esprit humain.

2° Vulgariser, par les forces mêmes de l'action croissante de l'intelligence féminine, la parole affirmative de la foi, et la parole démonstrative de la science, fondée sur les phénomènes, les caractères, les lois d'unité, d'antiquité, de sainteté, d'universalité du spiritualisme scientifique, à moins de se croire en droit de nier les principes de la vie évolutive, de la vie intelligente, de la vie sociale, de la vie intégrale, car il n'y a qu'une vérité comme il n'y a qu'un Dieu.

3° Considérer la parole divine de l'Evangile comme la plus haute expression de la morale, et Jésus-Christ comme le médiateur perpétuel de l'humanité.

Moyens.

Conférences. — Distribution gratuite de brochures. — Publicité donnée à un résumé d'un certain nombre d'opinions dans un recueil spécial, « Les actes du Féminisme-Spiritualiste », en réponse à cette question :

Question.

Par quels moyens affranchir l'enseignement religieux pour l'agrandissement des conceptions générales des choses terrestres et célestes ?

Adresser réponse à Mme O. de Bézobrazow, à Neuilly, quartier Saint-James, ou à Saint-Raphaël (Var), Marine-Terrasse.

Conférences de M. Léon Denis

Dimanche 8 novembre, à deux heures de l'après-midi, M. L. Denis fera à Paris, sous les auspices de la Société française des Études psychiques, dans

la salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, une conférence de propagande sur *Le spiritisme et le problème de la destinée* (*Les vies successives*).

Il fera ensuite, à Lyon, deux autres conférences de propagande, le dimanche 15 novembre, sur *Le spiritisme ; les faits*, et le jeudi 19 *Le spiritisme ; les doctrines*. Ensuite, à Grenoble, le 22 et à Valence, le 28 novembre.

Puis M. L. Denis ira, dans le même but, à Montélimar, Avignon, Marseille (2 conférences), Toulon et Nice. Les dates pour ces villes ne sont pas encore définitivement arrêtées.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*)

Je jetais un grand cri; mon père, plus près de moi que je ne pensais, me retint dans ses bras; je m'évanouis à moitié en fermant les yeux.

J'entendis alors vaguement, comme dans un rêve, Suzon qui respirait bruyamment et mon père qui lui disait : « Appuyez-vous sur moi, relevez-vous. Voilà qui est fini; votre lecture m'a beaucoup intéressé, nous la ferons ici désormais tous les soirs; cela vaut mieux que dans mon cabinet. Allez de suite dans votre chambre et, vous savez, ma fille, inutile de parler à personne des lectures que vous me faites; du reste, Mlle Adrienne, elle aussi, sera reconnaissante de ce petit supplément de service, en étant moins exigeante pour vous, quant au reste de votre travail.

J'ouvris les yeux avec peine, étonnée de ce que je venais d'entendre et, surtout, que mon père prodiguât des soins à Suzon, avant de s'occuper de moi.

La domestique une fois sortie, mon père vint et me serra dans ses bras en m'embrassant.

— Eh bien! Adrienne, tu comprends à présent pourquoi je tiens à avoir cette fille chez nous; grâce à son sommeil léthargique, ta mère est venue déjà plusieurs fois me donner la certitude matérielle de la vie d'outre-tombe! Au début, les choses se passaient autrement et, d'ailleurs, c'est le hasard (provoqué assurément par Rhéa) qui m'a mis sur la voie. Tu étais absente, moi j'étais étendu sur le canapé de mon cabinet pleurant la chère disparue, comme il m'arrivait journellement de le faire, surtout quand j'étais seul, et lui parlant mentalement de ma tendresse et de mon vif désir d'aller la rejoindre, quand un bruit me fit tourner la tête. Qui donc entrait, sans avertir et si discrètement? car j'étais certain d'avoir fermé la porte de mon cabinet. — Je vis alors Suzon qui, me croyant sorti, venait subrepticement remettre dans ma bibliothèque *un livre* qu'elle s'était permis de prendre sans rien dire. — Je sautais sur mes pieds et je lui saisis le bras, sans parler. Elle jeta un faible cri, puis roula sur le tapis; ses yeux avaient l'aspect étrange que tu as remarqué ce soir.

Ses jambes se raidirent, ses paupières s'abaissèrent, elle avait l'aspect rigide d'un cadavre. Regrettant amèrement de l'avoir ainsi effrayée, je restais un instant indécis pour savoir si je devais appeler la cuisinière ; mais je ne sais quelle force s'opposait en moi, à ce que je misse un tiers au courant de ce que je condérais comme une brutalité de ma part. Enfin, je résolus d'essayer seul les moyens usités en pareilles circonstances pour faire reprendre connaissance dans les évanouissements. Je frottais avec de l'eau de Cologne les tempes et les mains de Suzon ; elle se mit alors à gémir et à faire de grandes aspirations ; cela va mieux, pensai-je et, soulagé, en la voyant reprendre ses couleurs, je la laissais tranquille quelques instants... Je fus me remettre sur le canapé, me promettant de ne lui faire aucun reproche, mais de fermer dorénavant à clef ma bibliothèque... A peine étais-je assis, qu'une voix, qui certes n'avait pas l'intonation de celle de notre femme de chambre, prononça mon nom... Je crus avoir mal entendu, mais la voix répéta « Albert ! ... Mon Albert ! » C'était la voix de Rhéa, il n'y avait pas à s'y méprendre... Mais ô miracle, cette voix chérie sortait du gosier de Suzon... Approche Albert, reprit la voix... C'est bien moi, ta Rhéa, qui te parle par l'organe de cette servante endormie. Je m'agenouillais auprès du corps inerte et me penchant, plus ému encore que surpris sur la tête aux yeux clos, j'écoutais anxieux et voici à peu près ce que Rhéa me dit, je l'ai consigné sur ce carnet, écoute, Adrienne. — Et mon père sortit de la poche intérieure de son paletot un petit carnet en marocain vert que je me rappelais lui avoir vu souvent dans les mains, depuis que son chagrin avait paru s'atténuer.

Nous étions assis côte à côte sur le divan, et je poursuivais des yeux la lecture que me faisait mon père des notes contenues dans le carnet vert. J'en rapporte ici quelques-unes qui résument la plupart de celles recueillies au jour le jour et dont plusieurs n'étaient que des répétitions sur le même thème.

VII.

« Mon Albert, la mort n'est qu'une apparence trompeuse, l'âme vit d'une manière plus intense, plus réelle, alors qu'elle a abandonné son enveloppe corporelle.

« Ne t'attriste pas de mon changement d'existence, je t'assure qu'il est infiniment préférable !... La vie dans la chair est une épreuve nécessaire et bien passagère... tes larmes, ton désespoir sont mes seules souffrances dans le monde fluidique que j'habite ; ici, j'ai retrouvé mon père, ma chère mère, dont je n'avais aucun souvenir dans ma vie terrestre. J'ai aussi rencontré quelquefois ta bonne mère, mais une sorte de voile, dont je ne comprends pas l'action, nous empêche de nous réunir... Ta mère est heureuse, elle t'aime toujours tendrement, mais elle semble moins affectueuse pour ta Rhéa. Elle blâme énergiquement mes efforts pour me rapprocher de toi ;

elle prétend que c'est là une grande faute, que j'ai recours à des moyens que l'Eglise Spirituelle et Terrestre condamnent comme préjudiciables à la foi et au bon fonctionnement de la vie sur la terre d'épreuves, où la mort doit rester un mystère insondable, afin qu'elle soit un moyen, pour le clergé, de réagir sur l'esprit d'indépendance des humains, en sorte, mon cher ami, que contrariée des réflexions de ta mère, si bonne cependant autrefois, je l'ai perdue de vue... C'est qu'ici, mon Albert, ce n'est pas comme sur la terre, l'espace que l'âme, dégagée de ses liens physiques, a devant elle, est infiniment plus vaste que toute la surface de notre globe et le trajet à faire, aussi long qu'il soit s'opère en bien peu de temps ! Or, ta mère étant voilée à mes yeux, surtout depuis qu'elle a compris ma résolution, quand même, de chercher le moyen d'attérir près de toi, il m'est devenu impossible de la retrouver. D'ailleurs, mon Albert, tout ici, bien qu'analogue au milieu terrestre, est cependant bien différent ; là vie y tient du charme et de la rapidité du rêve ; en frôlant une personne on est de suite au courant de sa valeur personnelle. De son côté, cette personne vous juge et vous apprécie avec la même sûreté, et, s'il y a sympathie, le rapport se produit instantanément de part et d'autre. Cette électrique sensation produit un plaisir très doux ; on se sent de la même famille ; on aime soudain l'inconnu de la seconde précédente, comme si d'anciennes relations ne s'étaient jamais interrompues. Après un court examen, on reconnaît souvent que réellement on s'est connu et aimé dans la nuit des âges. J'ai remarqué que les idées religieuses jouent ici un grand rôle, les êtres se parquent à peu près comme sur la terre, par groupes d'églises divergentes, comme appréciations non seulement de la vie sur la terre, mais encore de celle-ci : de la vie arômale... Je trouve cela étrange, n'ayant jamais bien compris, tu le sais, mon ami, les différends entre les hommes qui, tous, s'accordent à ne reconnaître qu'un créateur pour tout ce qui existe ! Heureusement que j'ai retrouvé, moi aussi, le ciel particulier de *mes* ancêtres ; je t'en parlerai plus tard ; je ne saurais le faire encore, l'instrument que me sert de médium est trop inférieur ou plutôt élémentaire. Ne t'effraie pas de l'état, dans lequel se trouve Suzon, il ne lui occasionnera aucun mal ; je souffre plus qu'elle, crois-le bien. Pour pénétrer dans ses organes, je dois faire taire mes répugnances, car, sache-le, Albert, tout être qui se mêle artificiellement à un organisme physique doit en partager momentanément le contact immédiat, et cela, si parfaitement, qu'au début de ces sortes de possession, l'esprit se trouble au point de croire qu'il est devenu définitivement le maître, l'habitant de ce corps qui lui répugne ! Il faut donc de longs et pénibles essais, souvent infructueux, pour garder toute sa présence d'esprit, en agissant sur le corps cet instrument incommode ; heureux encore, s'il vous est donné d'en rencontrer un ! Et si les circonstances vous permettent d'en user librement, cet être, dont la corporéité est sus-

ceptible de servir de véhicule transitoire à un être dépouillé de son corps matériel, une morte, ainsi que les humains appellent un esprit qui, mieux qu'eux, possède et jouit de l'existence dans une réalité supérieure, cet être, dis-je, se nomme un *Médium*. Il est généralement inconscient ; beaucoup sont même considérés, ici-bas, comme des malades ou tout au moins comme des déséquilibrés ; cependant, cette opinion changera sous peu sur la terre, grâce aux enseignements sur la vie de l'au-delà qui ne vont pas tarder à se répandre sur toute la terre. Déjà, un homme providentiellement inspiré porte les lumières de son intelligence vers ce problème consolateur et régénérateur : je veux parler d'Allan-Kardec. Cet homme de cœur et de haute supériorité combat pour la vérité des rapports possibles entre les vivants et ce qu'on regardait, jusqu'ici, comme les morts !...

« A peine, mon Albert, si tu as fait quelque attention aux notes plus malveillantes que spirituelles, qui se trouvent dans les journaux, sur les commencements de l'œuvre d'Allan-Kardec ; les moqueries, les quolibets vont leur train, mais nous savons que l'avenir sera la gloire de ce Rénovateur, que rien ne fera fléchir dans sa mission. Je t'engage donc, mon ami, à t'instruire dans la Doctrine véridique de ce maître ; procure-toi le *Livre des Esprits*, qu'il vient de faire paraître, là tu trouveras plus d'enseignements que je ne pourrais t'en fournir moi-même, étant, je l'avoue, bien ignorante, et si je te parais encore aussi savante, c'est que j'ai auprès de moi un de ces êtres inconnus, dont je te parlais tout à l'heure, avec qui, nous avons, de suite, été en fusion de fluide et de sentiments. Je vois ta pensée, mon Albert... et j'en souris ; ne crains qu'aucune attraction altère en rien l'*unique* sentiment qui unit à jamais nos âmes ! Non, mon ami, ce frère de l'espace est un guide qui prête son concours à la nouvelle Doctrine, qui va se répandre sur la Terre pour la consolation et la moralisation de l'humanité, athée, indifférente ou superstitieusement attachée à la lettre des religions et non à l'esprit qui les vivifie toutes selon le degré de réceptivité de la lumière du Verbe... Ce guide m'encourage, m'instruit ; à lui seul, je dois l'extrême bonheur de m'entretenir avec toi...

« Attire Suzon dans ton cabinet tous les soirs, à la même heure, sous le prétexte de te faire faire la lecture. Cette fille est bête, mais avec de petits cadeaux, surtout de l'argent, tu la plieras à ton vouloir ; alors, je me servirai d'elle de plus en plus facilement. Ne perds pas de temps à l'employer, car une circonstance pourrait, d'un jour à l'autre, me priver de ce médium si péniblement acquis.

« J'espère arriver à ce qu'on appelle la *Matérialisation* ; c'est-à-dire que, puisant des forces vitales de l'influx nerveux dans son médium, je pourrai rendre visible et tangible, à tes yeux, ma personnalité, tout comme avant mon décès ; de plus, je pense arriver à articuler des sons. Je te parlerai

plus librement n'ayant pas à me servir exclusivement de Suzon... Mais, Albert, lorsque je serai parvenue à la matérialisation, je désire que ma fille bien-aimée m'entende et me voie ; je ne connais sa manière de penser absolument : orthodoxe, catholique ; intransigeante comme ta mère, ce sera difficile de la faire consentir à assister aux séances, mais je t'en prie, fais ton possible pour que j'ai le plaisir MATÉRIEL de l'embrasser et de parler sonorement à Adrienne. Je voudrais l'impressionner assez pour qu'elle s'intéressât au nouveau mouvement spiritualiste. Un jour, Georges pourra se montrer à elle ; ce pauvre enfant n'est pas heureux, Adrienne a beaucoup et aurait beaucoup d'influence, si elle consentait à s'entretenir avec lui. Je te le répète encore, Albert, ne néglige rien pour profiter de la possibilité qui m'est accordée, de correspondre avec toi... Je sais qu'il est question de renvoyer Suzon, parce qu'elle fait mal son travail !... Hélas ! la pauvre fille ne peut faire mieux... nos séances de tous les jours lui fatiguent un peu le cerveau. Je sais que ce trouble n'est que passager et qu'il ne provient que de la quotidienneté de nos séances !... Certes, si je pouvais compter garder ce médium longtemps, je n'abuserais pas ainsi de sa corporéité. Cette fille a une tendance à entrer en transe plusieurs fois par jour. Son esprit, naturellement paresseux et apathique, est toujours prêt à abandonner son corps. Que rien ne fasse fléchir ta volonté de nous conserver les services exceptionnels de Suzon ! Rien, entends-tu, mon Albert !... même les considérations les plus *spécieuses*.

« Dès qu'Adrienne sera dans le secret, le principal inconvénient sera écarté.

« Le carnet mentionnait ensuite de nombreuses réponses aux questions de mon père sur le monde et le mode de vie arômal de sa femme. »

(*A suivre.*)

M. A. B.

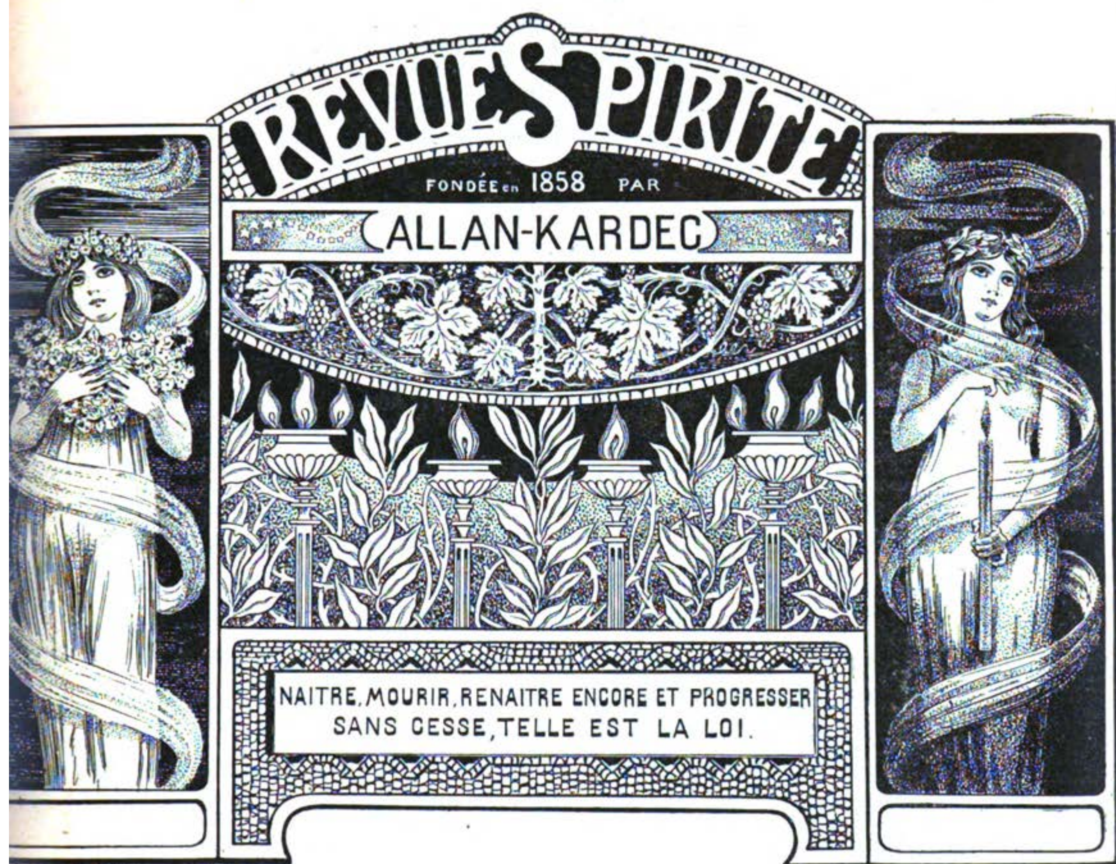
NECROLOGIE.

La Fédération spirite du Bassin de Charleroi vient de faire une grande perte en la personne de son président, M. EMMANUEL JACQUET, décédé à Roux, le 11 octobre, à l'âge de 78 ans, après une pénible maladie.

C'était un spirite actif et dévoué qui a beaucoup contribué à propager notre doctrine en Belgique. Nous présentons à sa famille nos sentiments bien vifs de condoléance.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e ANNÉE. N° 12. 1er DÉCEMBRE 1903.

LES DIEUX DES PHILOSOPHES ET LE DIEU DES SPIRITUALISTES

I

LES DIEUX DES PHILOSOPHES

Dans quelques-uns des articles qui ont précédé celui-ci, nous avons essayé de montrer par suite de quelle grossière ignorance ou de quelles malversations néfastes, la dogmatique ecclésiastique a parodié la doctrine spiritualiste, en défigurant, de toutes façons, l'idée transcendantale de Dieu. Cet Etre inconnu, indifinissable,qu'un anthropomorphisme obstiné a, de siècle en siècle, rendu méconnaissable aux yeux de ceux-là même qui le vénèrent, est, à

plus forte raison, devenu inadmissible pour ceux qui, soit par indifférence, soit par scepticisme de parti-pris, sont tout disposés à la repousser par la question préalable et sans plus ample informé.

Il nous paraît superflu de répéter, même en le résumant, ce que nous avons dit du Dieu de l'Eglise officielle, mais une étude ayant pour objet les « Dieux des philosophes » nous a semblé pouvoir intéresser les lecteurs de la *Revue*, étant donné, surtout, qu'une semblable étude est de nature à nous amener tout naturellement à placer, en regard des conceptions plus ou moins artificielles des écoles philosophiques, les notions que nous ont fournies certaines révélations remontant à la plus haute antiquité.

Ce Dieu des philosophes, nous le retrouvons, sous formes variables, dans les systèmes les plus divers. Il y occupe, une place si importante que l'on a cru devoir donner le nom spécial de *Théodicée* au grand chapitre qui leur sert généralement d'introduction.

Dans le champ de la pensée humaine coulent, parallèlement, deux larges fleuves qui s'appellent, l'un, la doctrine religieuse, l'autre, la conception philosophique. On les voit, çà et là, au cours de l'histoire, mêler parfois leurs eaux dans une sorte de confluent paisible, tels les systèmes philosophico-religieux des Pythagore et des Platon ; mais, combien plus souvent les voit-on — symbolisant deux courants antithétiques, deux esprits franchement adverses — rompre leurs digues respectives, lutter flots contre flots et se transformer alors en de fougueuses cataractes, où s'entremêlent, en témoignage de colères, ou, tout au moins, de mépris réciproques, des torrents d'écume et de lamentables épaves — épaves de la conscience humaine qui désemparée par ces querelles dissolvantes, est exposée à toutes les défaillances, prédisposée à toutes les capitulations.

Ne soyons donc pas surpris de voir ces deux larges courants constituer, dans sa presque totalité, l'histoire intellectuelle et morale de la plupart des peuples.

L'on ne saurait nier que l'idée de Dieu, aussi bien dans les cosmogonies plus ou moins philosophiques — celles de l'Inde particulièrement — que dans les théologies proprement dites, n'ait hanté, plus encore, « hypnotisé », l'humanité, dès l'aurore des plus lointaines civilisations, si bien que l'on a pu dire, sans exagération, qu'elle est l'élément primordial de l'intellect humais, c'est-à-dire, l'étoffe, ou, en terme scientifique, le *protoplasma* de la pensée humaine.

Quoi qu'aient pu en dire les sceptiques, athées, nihilistes et autres négateurs quelconques, l'on peut affirmer, en employant la terminologie philosophique, que « l'homme a pensé en Dieu ». Que cette pensée ait été vague ou précise, inconsciente ou raisonnée, peu importe ; le fait n'en persiste pas moins et ce qui l'atteste, c'est que l'on retrouve, dans les théogonies primi-

tives, les appellations les plus variées, appliquées à cette Entité mystérieuse qu'évoquaient ces appellations. Variées, avons-nous dit ; mais, chose remarquable, de cette diversité elle-même ressortent des analogies singulières qui, incontestablement, témoignent de l'unité originelle des théogonies les plus lointaines.

Comparez, en effet, le sanscrit *Dyaus*, *Dyaus-Pitar*, le grec *Théos* et *Zeus*, le latin *Deus* et *Jupiter*, le celtique *Dia* et *Ta* (qu'on prononce *Thya*), qui rappelle l'égyptien *Tau*, l'hébreu *Jah* ou *Yah*, et enfin le mexicain *Téo* ou *Zéo*... N'y a-t-il pas, dans cette collection de syllabes d'un phonétisme similaire, comme une sorte de souvenir atavique des premiers sons au moyen desquels les humanités, dans leurs vagissements confus, ont essayé de bégayer le nom de l'Innomable ?

Innomable soit ; mais n'y avait-il pas un Etre caché, sinon derrière les nuages qui flottent dans l'espace, tout au moins dans l'azur de ce ciel insondable où se perdent le regard, la pensée, l'imagination et jusqu'au rêve lui-même ?

Oui, il était là-haut, l'Inconnu ; mais qu'était-il, qui était-il, ce redoutable roi de l'univers qui semblait n'avoir d'autre voix que les roulements de son tonnerre, les éclats de sa foudre et ne se manifestait que par l'éruption des feux souterrains, les tempêtes des océans et les divers cataclysmes qui, périodiquement, venaient et viennent encore faire frissonner la terre, toujours plus ou moins oscillante sur ses fondements instables ?

Insoluble, donc, était l'éternel problème ; terrifiant, le grand Sphinx qui, de ses yeux impassibles, nous regarde depuis les origines, au milieu du silence que garde l'impénétrable nature, et c'est dans ce désarroi que les misérables primitifs cherchèrent, pendant une série de siècles, l'angoissante solution.

Mais laquelle ? Ils l'ignoraient eux-mêmes. Tandis que les uns, thaumaturges, magiciens, psylles, devins ou prêtres, s'évertuaient à percer le mystère, les autres, les foules, les peuples, terrorisés par l'inconnu — en dépit de certaines voix isolées qui tâchaient de se faire entendre — crurent n'avoir rien d'autre à faire, pour apaiser l'invisible Tyran, que de lui offrir de hideux sacrifices qui, pendant des milliers et des milliers d'années, ensanglantèrent les autels de tous les temples.

La terreur devint folie. Ce n'était pas un seul Etre désigné par tel ou tel nom spécial, dont il s'agissait de détourner la colère, c'était par groupes qu'on les inventait, qu'on les multipliait, si bien qu'à chaque peuple, il fallut un dieu farouche, quelquefois plusieurs, tels que Baal et Astarté chez les Phéniciens, Moloch chez les Chananéens, Jéhovah chez les Juifs, Hésus chez les Gaulois, Odin chez les Scandinaves, Djaggernat, Siva et Kali chez les Indous, et combien d'autres encore, sans compter le sanguinaire Huit-

zilopochli, en l'honneur duquel les Mexicains, anciens et modernes, firent couler de véritables fleuves de sang... de sang humain, bien entendu, car, après les sacrifices d'animaux expiatoires, en vinrent d'autres plus hideux encore, et ce furent des troupeaux d'hommes, que d'autres hommes, fanatisés par leurs prêtres féroces, immolèrent par milliers... Pouvait-on faire moins, pour apaiser les dieux toujours inassouvis ?

Mais ce n'est point le sang, coulât-il par flots, qui élucide les problèmes, pas plus qu'il n'émancipe les âmes esclaves qu'enivre la matière... et ce qui le prouve, c'est que ces horribles sacrifices obscurcirent si bien l'intelligence humaine, que les hallucinations qu'ils avaient données aux plus grossiers fétichismes, se répercutèrent jusque dans les dogmes de l'Eglise, où nous les retrouvons résumées, « doctrinalement synthétisées », dans le prétendu sacrifice « expiatoire » de l'Innocent et du Juste qui servit et sert encore de base fondamentale à tout l'édifice de l'économie pseudo-chrétienne.

Ce Dieu que nous voulons trouver, cherchons-le donc ailleurs. Laissons l'antiquité dont nous n'avons plus à nous occuper ici ; franchissons les ténèbres du moyen âge, où règna, en souveraine, cette Eglise dont nous avons précédemment raconté les méfaits séculaires, cet âge de servilité passive, où, pendant mille ans, fut bâillonnée la raison humaine par cette même Eglise qui, dédaigneusement, qualifiait la philosophie de « servante de la théologie », et arrivons au monde nouveau qu'éclairèrent les lueurs de la Renaissance.

Un siècle ou deux se sont écoulés, siècles de transition, de tentatives de réformes, de remous tumultueux. Nous voici en pleine philosophie moderne qui va nous renseigner sans doute. Mais, avant de commencer notre enquête, jetons un regard investigateur sur le milieu où nous allons pénétrer, tâchons de savoir à l'avance quelle est son atmosphère intellectuelle et morale ; informons-nous, en un mot, de l'état d'âme de ces philosophes dont nous allons, très sommairement, analyser les systèmes divers, et à qui nous allons poser les plus graves questions que l'on puisse leur adresser, à savoir la nature de ce que l'on pourrait appeler leurs théodicies respectives.

Or, que constatons-nous tout d'abord ? C'est que l'idée de Dieu, comme il fallait s'y attendre, hante cette philosophie moderne, mais, hâtons-nous de le remarquer, dans des conditions toutes spéciales — conditions de procédés, de modes d'investigations, de « méthodes », en un mot.

Ce n'est plus uniquement dans les manifestations de la nature visible, que nos philosophes étudient l'idée de Dieu, c'est dans l'homme lui-même. Laissant Aristote, le dialecticien réaliste que les philosophes scolastiques ne se sont pas lassés de commenter, pendant tout le moyen âge, dans ce rabâchage stérile et fastidieux que le satirique Rabelais appelait un « Tintamarre de cervelles », ils passent à Socrate, le psychologue, et à Platon, le

métaphysicien spiritualiste, si bien que le mot légendaire : *Connais-toi, toi-même*, que répétait, sans cesse, le sage d'Athènes, devint, inconsciemment peut-être, mais par la force des choses, la clef de voûte de leurs procédés d'argumentation. Le choix de cette méthode psychologique ne s'imposait-il pas comme le plus logique et le plus judicieux ?

Et en effet, pouvons-nous répéter, après Ballanche, le savant et mystique auteur de la *Palingénésie :* lorsque, au cours de nos explorations dans les champs de l'invisible, nous arrivons à rencontrer l'homme avec ses facultés passagères, indices de facultés immuables, ne nous apparaît-il pas comme le résumé, la synthèse de la création ? N'est-ce pas, dans le microscome humain, c'est-à-dire dans chacun de nous, que nous trouvons la clef du macrocosme cosmique, c'est-à-dire l'univers ?

Alors même que nous pourrions éliminer Dieu de la pensée humaine, l'homme n'en subsisterait pas moins dans son intangible réalité, et voilà que nous le retrouverions en rapport avec l'ordre et d'harmonie de l'Univers. Nous savons qu'il existe des lois et des faits, et que ces lois ont précédé les faits. Nous savons que l'ordre et l'harmonie, qui sont l'antithèse du hasard, sont le produit de lois antérieures à ce qui existe. Ce que nous savons, surtout, c'est, qu'au-dessus des faits d'ordre phénoménal, il y a des manifestations d'ordre affectif, c'est-à-dire d'amour. Et, par la même raison que les lois ont précédé les choses visibles, l'amour, en tant que cause, a précédé les manifestations que nous en connaissons, si bien que l'existence, l'ordre et l'amour doivent, nécessairement, découler d'une Cause initiale que constitue la trilogie Puissance, Intelligence, Amour... et n'est-ce pas là le Dieu qui s'impose par la manifestation de ses attributs ?

Si, d'autre part, nous envisageons la sphère humaine, en soi, n'y trouvons-nous pas une intelligence, une science progressive, c'est-à-dire perfectible, avec leur raison d'être, leur puissance et leur possibilité d'évolution qui semble indéfinie ? Or, est-il possible d'admettre que ces manifestations se produisent sans cause, que ces torrents de vie ne procèdent d'aucune source ? Nul, à coup sûr, n'oserait le soutenir et n'en résulte-t-il pas qu'une science humaine primitive a dû être déposée, dès l'origine, dans l'intellect humain ?

Eh bien oui, tout l'établit, le confirme et le prouve. Pour aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, et celą dans un lointain que ne soupçonnent même pas nos chronologies officielles, l'on retrouve, chez des peuples ayant vécu dans les brumeux abîmes de la pré-histoire, les traces de civilisations étonnantes, en même temps que des notions sur la nature et sur Dieu qui éclairèrent le berceau des premiers nés de lueurs non point totalement éteintes, mais voilées, au cours des siècles subséquents.

Qui les avait allumées, ces lueurs ; qui les avait semés, ces germes de vie ? Les traditions générales et continues de l'humanité toujours identique à

elle-même nous le disent, nous le crient, des quatre coins du monde, et nul effort de protestations sceptiques ne prévaudra jamais contre elles.

Or, ce qu'elles nous disent, ces traditions, c'est que les noms, quelque variés qu'ils soient, d'un Dieu inconnu, ont laissé leurs traces dans toutes les langues humaines, par la raison que l'idée que ces noms expriment a subsisté et subsiste encore, inaltérée, ineffaçable .

Et qu'on ne vienne pas nous objecter que c'est l'anthropomorphisme qui l'a créée, alors qu'il est constaté, tout au contraire, que c'est lui qui l'a voilée, défigurée... pas assez, toutefois, pour qu'on ne puisse retrouver, par filiation philologique, l'origine des altérations qu'ont subies les notions déposées dans la conscience des hommes par *révélation* extra-humaine, c'est-à-dire divine. Le divin nous enserre et nous pénètre de ses vibrations, comme il emplit et fait vibrer l'univers.

Quoi qu'il advienne et quoi qu'il résulte des discussions éternelles, dit Ernest Renan, Dieu est ce qui *est*, alors que c'est tout le reste qui *paraît être*. Le mot « Dieu » est tellement en possession des vénérations de l'humanité et bénéficie d'une si antique prescription, que ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de vouloir l'abandonner. Dieu, Providence, immortalité, autant de vieux mots que la philosophie interprète dans des sens plus ou moins spéciaux, raffinés ou ambigus, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage. Sous telle forme qui lui sera donnée, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, le but de nos aspirations, la *catégorie* de l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories des choses matérielles. En d'autres termes, l'homme, placé devant les choses belles, bonnes et vraies, sort de lui-même et, suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe dans le divin, dans le transcendant qui constitue la trame que brode la pensée sur la chaîne de son intellectualité.

Et c'est à la confection de cette trame, qu'ont travaillé, au cours des siècles, les religions, les philosophies, les morales ; qu'ont été échafaudés symbolismes et dogmes, doctrines et systèmes, confessions et crédos de toutes catégories, depuis les plus grossières pratiques des idolâtres, jusqu'aux plus hautes spéculations des philosophies spiritualistes.

Après les tentatives d'explications dont l'Entité divine a été l'objet transcendantal, sont venues les hypothèses sur la place qu'elle devait occuper dans l'univers, et c'est là, qu'avec un luxe inouï de conceptions plus ou moins admissibles, de contradictions plus ou moins justifiables, et d'extravagances parfois fantastiques, se sont éperdument donné carrière les dogmatisants, tout d'abord, puis les philosophes ensuite.

L'œuvre de ces derniers, hâtons-nous de le déclarer, fut respectable, consciencieuse le plus souvent, parfois même grande et lumineuse... Mais com-

bien de fois aussi, remplie d'inconséquences et de contradictions singulières !

Dans le champ clos où ont combattu — et combattent encore,le cas échéant — toutes les écoles adverses qui,semblant obéir à je ne sais quel étrange mouvement de bascule, oscillent alternativement entre le matérialisme le plus lourd et le spiritualisme le plus éthéré, gnostiques, agnostiques, théistes, panthéistes, sceptiques, athées, empiriques, éclectiques, défenseurs d'un Dieu personnel et extra-cosmique, partisan d'un panthéisme spécial, c'est-à-dire de l'omnipotence d'un Dieu immanent dans l'univers et dans tous les êtres qui le composent — autant de belligérants, plus ou moins fougueux qui, dans l'ardeur de la bataille, affirment, réfutent, nient, contredisent et, parfois inconscienmment, sans doute, défendent tantôt le pour et tantôt le contre...

Gardons-nous bien d'entrer dans la lice ardente, de peur d'y être asphyxiés par la poussière ou blessés par les arguments qui volent et s'entrechoquent en l'air. Reculons-nous, montons sur la colline qui domine l'arène, et, paisiblement, sans hâte, comme sans passions, étudions les divers « Dieux des philosophes ».

Sans revenir à la Déité sublime de Pythagore dont nous avons parlé précédemment, ni au Dieu de Platon qu'il appelle *l'Idée du bien*, ni à celui d'Aristote qu'il appelle *l'Acte pur*, pas plus qu'à celui des stoïciens qui n'était rien d'autre que la *Raison universelle*, voyons comment vont s'y prendre nos philosophes modernes, pour faire surgir, de leurs formules, tel ou tel Dieu que nous aurons le soin d'étiqueter et de placer à son rang, dans le vaste Panthéon de la philosophie.

Voici Descartes, généralement appelé le père de la philosophie des temps modernes, Descartes le géomètre, qui, pour prouver l'existence de son Dieu personnel, raisonne sur des axiomes généraux et des définitions abstraites.

Que l'on en juge par ce curieux spécimen de son mode d'argumentation : « Qu'est-ce que Dieu ? Y a-t-il un Dieu ? se demande-t-il, en proie aux doutes qui l'obsèdent. Pour répondre à ces questions, il me faut, une fois en ma vie, me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues auparavant et commencer dès les fondements, si je veux établir quelque chose de ferme et de constant, quelque chose qui soit entièrement indubitable.

« Je remarque, tout d'abord, qu'il est des objets qui semblent défier le doute le plus hardi : ce sont les choses mathémathiques, l'étendue en général, le nombre, le temps et autres choses semblables. Car, soit que je veille ou que je dorme, deux ou trois joints ensemble formeront toujours le nombre cinq et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés, et il ne me semble pas possible que de telles vérités si claires puissent être soupçonnées d'aucune incertitude. »

En dépit de ces déclatrations,Descartes doute encore,car,qui sait,se deman-

de-t-il, si Dieu a fait la raison humaine pour voir les choses comme elles sont; qui sait même s'il y a un Dieu, et qui m'assure que mon esprit n'est pas le jouet d'un malfaisant génie qui se rit de mes illusions ?

Il semble, ici, que le dernier mot de Descartes et de la raison humaine soit le doute universel et absolu. Il n'en est rien, car c'est du sein même de ce doute que notre géomètre fait jaillir la certitude. En effet, se dit-il, il y a, au fond du doute, quelque chose qui se dérobe à toutes surprises, c'est le sujet même du doute, le sujet qui pense, le *moi*... Et voici comment il développe cette idée :

« Moi, donc, tout au moins, ne suis-je point quelque chose ? En supposant même qu'il n'y ait *rien* dans l'univers, ni ciel, ni terre, ni corps, ni esprits... puis-je parvenir, dans cette négation universelle, à me persuader que je n'existe pas moi-même? Non, à coup sûr. Je *suis donc*, sans aucun doute, puisque j'ai pensé quelque chose. De sorte, qu'après avoir soigneusement examiné toute chose, je suis contraint de conclure et de tenir pour certaine et véritable cette proposition : « Je pense, donc j'existe (1). »

Arrivé à ce point de certitude, notre philosophe se replonge dans l'observation de lui-même et, au plus intime de son âme, il découvre une idée toujours présente en lui, l'idée de l'Etre tout parfait...

« D'où me vient-elle donc ? se demande-t-il. Elle ne saurait venir du propre fond de mon être, puisque je me sens imparfait. Elle ne saurait venir du monde extérieur plus imparfait encore ; il faut donc qu'elle me soit donnée par l'Etre parfait lui-même, sans quoi il y aurait, dans l'idée, plus que dans son objet, et l'effet serait plus grand que sa cause, ce qui est contradictoire. »

« D'autre part, moi qui pense à l'Etre parfait, suis-je par moi-même ? Non, car si j'étais le créateur de mon être, j'en serais aussi le conservateur, je sentirais en moi cette force créatrice et conservatrice, tandis que je sens, au contraire, la défaillance perpétuelle de mon être, signe certain que je dépends d'un plus haut principe. »

Descartes est satisfait de sa démonstration, mais il la voudrait d'une simplicité plus grande. Ne pourrait-on pas trouver une preuve encore plus simple, plus géométrique, plus absolue, en un mot toute *a priori*, en langage philosophique ?

« On le peut, déclare-t-il. Il suffit, pour cela, de considérer l'idée de l'Etre parfait en elle-même, abstraction faite du sujet qui pense et d'opérer, sur cette idée, comme les géomètres opèrent sur l'idée du triangle, du cercle ou de la parabole. Et, en effet, étant donné le concept ou idée de l'Etre parfait, cette idée par sa définition même, enferme toutes les perfections et

(1) C'est le fameux *cogito ergo sum*, qui a servi de base à la doctrine cartésienne et sur lequel ont été écrits des volumes de commentaires.

conséquemment, l'existence,puisque l'existence, est une perfection;l'existence donc de l'Etre parfait résulte de la seule position du concept de l'Etre parfait et voilà Dieu démontré *a priori*, avec les procédés de rigueur de la géométrie. » Ajoutons que ce Dieu était considéré, par Descartes, comme entièrement distinct de l'univers.

Descartes, cette fois, n'est pas seulement satisfait, il est ravi. Sa preuve *a priori* est, pour lui, l'idéal de la rigueur et de la simplicité, et cette conquête est, à ses yeux, d'un si haut prix, que pour elle seule il donnerait volontiers toutes les autres vérités si péniblement acquises. « Etant donné, dit-il, que tout ce que j'ai conclu précédemment ne soit pas véritable, il n'en est pas moins établi que l'existence de Dieu doit passer en mon esprit pour aussi certaine que le sont, pour moi, toutes les vérités mathématiques. »

Sachons nous contenter, avec notre philosophe, des conquêtes dont il se déclare si parfaitement satisfait et ne lui demandons pas, par exemple, ce que deviendra l'âme après la mort, car ses pressentiments, à cet égard, demeurent vagues et hypothétiques. « L'âme est immortelle de sa nature, se borne-t-il à déclarer ; pour ce qui est de l'état après cette vie, je n'en ai aucune connaissance, car si la raison naturelle nous permet de faire beaucoup de conjectures, elle ne peut, en revanche, nous donner aucune assurance. »

En résumé, le Dieu de Descartes n'est autre chose que la *Substance* infinie, éternelle, immuable, par la puissance de laquelle toutes choses ont été créées. C'est là que s'arrête l'œuvre du philosophe qui, dans un retour inattendu aux souvenirs d'antan du croyant officiel, s'exprime comme suit dans sa troisième méditation. « Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière ; car, comme la *foi* nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous, dès maintenant, qu'une semblable méditation nous fait jouir du plus grand contentement que nous puissions ressentir. »

Bien froide conclusion, après de si grands efforts, et une telle contention d'esprit. C'était bien la peine de faire acte d'une si belle indépendance pour retomber dans le giron de l'Eglise !

Au surplus, comment l'a-t-il trouvé, ce Dieu qu'il a fabriqué de toutes pièces ? Est-ce donc là l'ardente envolée d'une âme qui cherche Dieu passionnément ? Nous ne trouvons, ici, dit Emile Saisset, (1) qu'un géomètre qui raisonne, qu'un philosophe nourri dans l'Ecole, rompu aux raffinements, aux subtilité d'une sèche argumentation, et qui prétend, d'une définition, faire sortir un être, de l'abstrait le concret, du posible le réel.

(1) *Essai de philosophie religieuse.*

Voilà donc cette grande et belle philosophie dont la théodicée se noie dans des séries de démonstrations, l'on pourrait presque dire de théorèmes qui l'étouffent et la neutralisent. Pour établir l'existence du moi, il faut un syllogisme ; pour l'existence de Dieu des syllogismes ; enfin, pour s'assurer de l'existence des corps, de nouveaux syllogismes — stérile entassement d'abstractions incapables de donner un atome de réalité, de mouvement et de vie. Nous ne trouvons plus là, ni Dieu, ni l'âme, avec sa conscience, sa volonté, sa liberté ; ni l'univers, ce riche et brillant univers, vibrant d'activité vivante — plus rien qu'un concept mathématique... Et c'est trop peu en vérité !

Laissons donc là Descartes et interrogeons deux philosophes qui passent pour l'avoir le mieux compris : Malebranche et Spinoza.

(*A suivre.*)

Ed. Grimard.

L'Idée de Dieu et Victor Hugo

(Suite) (1)

Extrait de : DIEU

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu,
Ne souffrent point; la bête ignore. — Qu'en sais-tu ?
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme
Du cri ? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime ?
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans ?
Et s'il était un doigt léché des flots grondants,
Qui sentit tressaillir la montagne plaintive,
Et pour qui le rocher fût une sensitive ?
Que sais-tu ? Ta morale, ô juif, payen, chrétien,
Est une carte obscure et bizarre du bien
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.
Ce livre dont tu fais la table des matières,
L'as-tu lu ? Que vois-tu par ton trou de prison ?
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon ?
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre ?
De quel droit marques-tu des limites à l'être,
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscurci
Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici ?

. . . .

Ah ! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes,
Tu n'en veux que pour toi ! Tout le reste est trop vil.
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis : Souffre-t-il ?
Tu dis : — La brute meurt, son souvenir s'envole ;

(1) Voir le numéro d'août 1903.

Elle ne s'aperçoit même pas qu'on la vole. —
Quoi! l'homme fils unique, et l'univers bâtard!
Quoi! tes maux seuls auraient le paradis plus tard
Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable!

. . . .

. . . .

Quoi! la création toute entière damnée!
Rêve affreux! pas de but; l'homme seul arrivé.
Souffrir, et ne rien voir; la douleur, œil crevé;
Tout injuste; une vaste et stupide spirale
D'êtres perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,
Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,
Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou!

. . . .

∴

Non! tous les êtres sont et furent, et seront.

∴

. . . .

Non! non! l'écrasement n'est point la loi du ver.
Non! non! Toute souffrance est un sillon. Prière
Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
Et font, ô cieux sereins! quelque chose en avant.
Tout être se rachète ou tout être se vend.
Bien et mal. La loi vient de derrière la vie
Et derrière la mort continue. Homme, envie
Ton chien; tu ne sais pas, triste maître hagard,
S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
Tout vit. Création couvre métempsycose.

∴

O dédain de la bête et mépris de la chose,
Double faute de l'homme et son double malheur!
Si pour la vie infime il eût été meilleur,
Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,
Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,
S'il eût compris l'amas vivant qui remuait
Et l'être, monstrueux, ce grand souffrant muet,
L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,
Eût été l'aîné roi de la famille sombre.
Cet aveugle serait devenu le voyant.
Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.
La vie à son esprit qu'a troublé l'ignorance
Fût apparue avec toute sa transparence.
Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,
De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.
En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,

Sur ces masques hagards qu'on appelle des êtres,
Calme, il eût relevé le morne abattement
Du monde terrassé qui vit lugubrement.
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.
La bête eût accepté l'homme ; le chêne l'eût
Accueilli dans les bois de son grave salut ;
La pierre en son horreur l'eût adoré ; la roche
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche ;
Et dans tous les cailloux il eût eu des autels.
Il eût senti sous lui de sombres immortels.
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
Il aurait sur son front la lumière des choses ;
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé ;
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé
Sa griffe sur l'épaule auguste du génie.
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni
Ce grand communiant de l'amour infini.
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille ;
La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri ;
Il eut des inconnus été le favori,
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,
Sous les granits, avec les sèves et les forces,
Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,
Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire,
La nature, de l'homme aurait été le lierre
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.
Il eût senti, du fond des insondables cuves,
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,
Et le secours profond des sombres éléments.
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre ;
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,
Le flot eût dit au vent : C'est lui ! souffle moins fort,
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde !
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.
L'être multiple épars dans l'expiation
L'eût partout conseillé de son vague rayon ;
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,
La création brute au difforme poitrail,
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,

L'énormité, la chose informe et ténébreuse,
L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,
Tout le mystérieux, tout le prodigieux,
Fût accouru, soumis, à son appel sublime,
A travers l'ombre; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.
Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,
La pénétration des étoiles en lui.
L'ange le montrerait à l'ange qui se penche.
Il serait aujourd'hui la grande tête blanche
Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit,

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,
Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste
Vit, dans sa vanité démesurée et triste,
Presque en dehors du groupe immense des vivants.

Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,
Il voit deux êtres: lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

∴

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose.
Le monde est un ensemble où personne n'est seul;
Tout corps masque un esprit; toute chair est linceul;
Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

∴

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

. . . .

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.
Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin,
Tout être est un vivant de l'immensité sombre.
L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre;
Tous, même le caillou misérable et honteux,
Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux.
Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,
Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre.
Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.
La pierre est une cave où rêve un criminel.

Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!
L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête
Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.
Tremble! Pas d'action qu'on puisse dérober
A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.
Tout être est responsable; il croît, décroît, vit, pense,
Condamné par lui-même ou par lui-même absous;
Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace; et dessous
Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes,
Et la chute possible, et les ténèbres mornes

Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,
Les essaims tortueux des mondes de la nuit.
Oui, l'âme dans le mal, hélas ! naufrage et sombre.

. . . .

*
* *

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine :

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute comprenne
Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant
L'homme si vain après l'avoir montré si grand.
Tout est haut, tout est bas; tout est lent, tout va vite;
Toute chose créée est splendide et petite;
Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

. . . .

*
* *

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,
Vivants, c'est le progrès; morts, c'est l'ascension.
Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion;
Tout être, par l'effort du labeur volontaire,
Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur; toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout ! les engourdis
Remueront; l'avenir, parlant d'une voix tendre,
Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,
O terre ! Et l'harmonie en chantant conquerra
L'horreur du Groënland, l'horreur du Sahara,
Et le sable et la neige, et ces larves barbares,
Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,
Peuples sourds de l'Ohio, du Thibet, du Darfour,
Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.
L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,
Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.
Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.

Oh ! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,
Va, vole ! je l'ai dit, et je te le répète :
Là-bas où l'on entend sonner de la trompette,
Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel,
Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,
Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes !

En même temps la mort aux splendides prunelles
Pousse vers l'éternelle et suprême clarté
Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,
Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.
L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.
Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,
Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit; l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse , sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtiment monte à l'univers joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.
Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu
Se verser tout à coup en urnes de lumière.
Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère ;
Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.
Tous les rayonnements percent tous les chaos,
Vident la nuit, et font, ravissement des anges,
Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges,
Point de déshérité ! Non ! point de paria !

∴

. . . .

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Egypte et Chaldée,
S'il est pétrifié par cette simple idée
Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,
Mais que Dieu peut toujours la trouver?

Qui te dit

Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn ?

Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,
Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,
Et lui donner l'aurore et le septentrion.
Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,

Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,
Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne,
Arcturus ; Orion et les pléiades d'or,
Je te les donne. Prends ! Et je te donne encor
Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.
Prend l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes,
Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.
Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.
Ver, prends Aldébaran que vit Jean, mon apôtre,

Prends tous les firmaments et tous les océans,
Et le haut Zodiaque aux douze astres géants
Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —

Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires
A ce vil ver de terre immonde et chassieux
Sans étonner un seul archange dans les cieux !
Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être
Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,
Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,
Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,
Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,
Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,
Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins

***

. . . .

Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,
L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave,
Dans ses mornes sommeils,
Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,
O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
Sont vos frères, soleils !

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,
Epanouissement de splendeur et de vie,
Edens par Dieu dorés,
Paradis qui passez avec le son des lyres,
Rayons, soyez témoins, soyez témoins sourires,
Que les pleurs sont sacrés !

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,
D'être heureuse, innocente et sincère, et fidèle,
De nous éblouir tous,
Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,
Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,
Aveugler ses hiboux !

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve

Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,
Et revenir, ailé,
Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuils, sans crainte,
Joyeux; car tout esprit de la justice sainte
Est l'époux étoilé!

Vous criez, ô vivants sinistres de la tombe:
« L'anathème nous tient; l'horreur sur nous surplombe;
« Ce guichetier nous suit;
« L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde
« Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde
« D'un spectre de la nuit!

« Nous sommes prisonniers; les ténèbres nous gardent,
« Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent;
« Comment fuir? on nous voit!
« Comment nous évader? » — Il suffit pour qu'on sorte
« Qu'une bonne action nous pousse l'énorme porte
« Du bout du petit doigt!

. . . .
. . . .
. . . .

Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.
Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.
L'athée au sombre vœu,
En se précipitant, avec son hideux schisme,
La tête la première au fond de l'athéisme,
Brise son âme à Dieu!

Il est le fond de l'être; oui, terrible ou propice,
Tout vertige le trouve au bas du précipice,
Satan, l'ange échappé,
Se cramponne lui-même au père, et l'on devine
Dans le pli d'un des pans de la robe divine
Ce noir poignet crispé.

Dieu! Dieu! Dieu! l'âme unique est dans tout, et traverse
L'âme individuelle, en chaque être diverse;
Tout char l'a pour essieu;
La tête de mort blême, au fond de l'ombre immonde,
Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,
Et par l'autre voit Dieu.

. . . .

Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut; oui, la nature
Sacre l'égalité de toute créature
Devant le créateur;
Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans les deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,
L'une aux cieux, l'autre aux nuits ;
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe
N'a qu'à dire ; Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.
Vous êtes avertis, vivants; le crime éclaire.
Tu tombes, tu sais où !
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée;
C'est l'œil rond du hibou.

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.
Dieu laisse au mal le mal.
Dieu, choisir ! l'absolu n'a pas de préférence ;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Etres, Dieu pèse et crée
A droite l'étendue, à gauche la durée ;
L'évident, l'incompris ;
Les éblouissements, contre-poids des désastres;
L'abîme balançant l'âme; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable ;
Tous les balancements de l'ordre formidable
S'y règlent à la fois ;
Toutes les équités forment cette âme immense;
Elle est le grand niveau de l'être; et la clémence
Y serait un faux poids.

L'absolu ! l'absolu ! Ni fureurs ni faiblesses.
Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,
Au fond du ciel béni,
Violer, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,
Pas même par l'amour et la miséricorde,
Sombre vierge, Infini !

Rien ne fait vaciller l'axe que la justice.
Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.
Vivez ! cherchez le mieux !
L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
Chaque être à son niveau se compose à lui-même
Son poids mystérieux,

La balance n'a pas le droit de faire grâce,
Elle oscille en dehors du temps et de l'espace ;

Elle est la vérité;
Sous la seule équité son tremblement s'apaise.
Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse
Plus que l'éternité!

LA LUMIÈRE

. . . .

Cette clarté disait :

∴

Pas de droite et de gauche,
Pas de haut ni de bas; pas de glaive qui fauche;
Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair;
Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier;
Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace;
Point de temps; point d'ici, point de là; point d'espace;
Pas d'aube et pas de soir; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faîte effrayant;
Pas de balance, pas de sceptre, pas de globe;
Pas de Satan caché dans les plis de la robe;
Pas de robe; pas d'âme à la main; pas de mains;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.
Qui que tu sois, écoute : Il est.

∴

Qu'est-il?
Renonce!
L'ombre est la question, le monde est la réponse.
Il est.
C'est le vivant, le vaste épanoui!
Ce que contemple au loin le soleil ébloui,
C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière!
Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,
Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,
D'où l'univers jaillit en rayons infinis.
Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.
Il crée un monde rien qu'en voyant un abîme.

Et cet être qui voit, ayant toujours été,
A toujours tout créé de toute éternité.

Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,
L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.
Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses?
Le vil langage humain n'a pas d'apothéoses.

Ce qu'il est, est-il même entrevu du tombeau?
Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau
Faire une strophe avec les brises éternelles,
Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,
Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,
Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,
On ne peindrait pas Dieu.
Songeur, qu'on le revête
De bruit et d'aquilon, de foudre et de tempête;
Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,
Sa respiration soulevant doucement
Toutes les profondeurs de toute l'étendue,
Remuant la comète au fond des cieux perdue,
Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,
Et le balancement monstrueux de la mer,
On ne le peindra pas! —
Lui! Lui! l'inadmissible,
L'éternel, l'incréé, l'imprévu, l'impossible;
Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit;
L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit?
La taupe répond : Dieu! Dieu de l'aigle est la proie.
Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,
Remplacerait l'aurore.
Et sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable?
C'est dans les profondeurs du gouffre inabordable
L'Infini murmurant : je l'aime! à demi-voix;
Quand l'étoile rayonne, elle dit : je le vois!
Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu! Le baiser seul le nomme.
J'aime!

*

. . . .

Le tout éternel sort de l'éternel atome.
De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu,
Il est; et c'est errer que dire : il est venu.

Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Etres bornés, il marque, un fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le coran comme sur le missel,
Eternelle présence à l'œil universel!
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre,
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,

Et l'oscillation dans l'immobilité;
Oscillation sombre au cercle illimité,
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.

L'être sans cesse en lui se forme et se dissout;
Il est la parallèle éternelle de tout;
Il est précision, loi, règle, certitude,
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude.

Et toute cette algèbre en tendresse se fond,
Et, dans l'indéfini, l'obscur et le profond,
A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,
Est X à quatre bras pour embrasser le monde,
Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innommé.

Chaque sphère
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

∴

. . . .

Ame! être, c'est aimer.

Il est.

∴

C'est l'être extrême.
Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : j'aime.
Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas;
Il ne se venge pas, il ne pardonne pas;
Son baiser éternel ignore la morsure;
Et quand on dit : justice, on suppose mesure.
Il n'est point juste; il est. Qui n'est que juste est peu.
La justice, c'est vous, humanité; mais Dieu
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose!
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.

Vivants, Dieu pénétrant en vous, chasse le vice.
L'infini qui dans l'homme entre devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faites;
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,
Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,
Justice est le profil de la face de Dieu.

. . . .
. . . .

*
* *

— O ténèbres! sachez ceci : La nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.
Le noir, c'est non ; et non, c'est rien. Tout est certain.
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
Un ange qui dirait: La nuit, dirait: Je blâme.
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe,
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.
L'âme est l'œil. Il est l'astre. Elle ne voit que lui.
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein
D'un resplendissement d'éternité tranquille.
Comptez les milliards de siècles par cent mille,
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.
Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime.
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.

. . . .
. . . .

*
* *

L'univers, — c'est un livre, et des yeux qui le lisent.
Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :

Rien n'existe! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
Et les âmes, — les grains de lumières, les mythes,
Les moi mystérieux, atomes sans limites,
Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant;
Points touchant au zénith par le rayonnement,
Ainsi qu'un vêtement, subissant la matière,
Traversant tour à tour dans l'étendue entière
La formule de chair propre à chaque milieu;
Ici la sève, ici le sang, ici le feu;
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles.
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,
Sans fin, ne se perdant que pour se retrouver,

Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,
Montant, montant, montant sans cesse et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

⁂

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste,
Personne n'est puni, personne n'est banni.
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences,

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,
Rencontres de la vie avec l'éternité,
Ô fumée, écoutez !
Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour;

Dieu n'a qu'un front : Lumière! et n'a qu'un nom : Amour!

. . . .

VICTOR HUGO.

Une statue ensorcelée

(*Suite*) (1)

Mon désir de tout voir, de tout observer, était si grand qu'il l'emporta sur les conseils donnés, et j'endormis la somnambule comme d'habitude. Mal m'en prit. Aux exordes charitables et bienveillantes avait succédé un langage échevelé auquel je crus pouvoir mettre fin en éveillant la somnambule : mais il me fut impossible d'y parvenir. Elle se promenait les yeux fermés dans l'appartement en criant : « Je me réveillerai lorsque cela me fera plai- « sir. Je suis bien ici et je veux y rester précisément parce que ma présence « te contrarie. » Puis, elle tenta de sortir pour se promener dans le jardin et je dus fermer la porte à clef.

(1) Extrait de *Phénomènes psychiques*, par Maxwell. V. le N° de novembre.

Cette scène, qui dura plusieurs heures, m'enleva le désir de nouvelles expériences. A dater de ce moment, Marie subissait pendant son sommeil ordinaire des influences mal définies ; s'exprimant tout haut, elle affectait tantôt un langage sérieux, tantôt elle se montrait d'une gaieté folle. Tout ce qu'il y avait de profondeur et de bienveillance dans les avis avait disparu. Au surplus, j'étais amplement dédommagé par la situation nouvelle qui rendait inutile l'intervention de la somnambule, et je ne songeais pas à renouveler la scène désagréable dont j'ai parlé. Je puis dire même qu'ici finirent toutes les tentatives et les expériences de magnétisme. Il n'en fut plus question.

Parfois l'Esprit consulté ne répondait pas. Mme Vergniat me disait alors : « Je lui parle et il ne me répond pas. » Mais l'attente n'était jamais longue. Souvent aussi il annonçait son départ : « Si tu as, disait-il, quelque chose à « demander ou à me dire, hâte-toi, car je vais m'absenter pour ne revenir « que demain à telle heure. » Jusqu'à l'heure indiquée toute question était inutile. On ne répondait pas.

Cent fois j'avais eu l'occasion de contrôler l'exactitude des renseignements fournis par Marie ; mais il me restait à savoir si ceux qui prenaient l'autre voie avaient la même valeur. Je n'attendis pas longtemps avant d'être fixé à cet égard.

C'était un soir d'hiver, la nuit était noire, il pleuvait à verse. En rentrant à la maison, la bonne vint m'annoncer qu'une toute petite chienne havanaise qu'une voisine avait eu la gracieuseté de nous offrir était égarée. Je l'ai dit, le temps était affreux, et il ne fallait pas songer à aller à la recherche de cette bête microscopique. Mais, comme je manifestai quelque chagrin, Mme Vergniat, qui n'avait encore rien dit, lève la tête, et s'adressant à moi sur un ton particulier qui annonçait une communication officielle : « Tu tenais donc bien à cette petite bête ! Hé bien ! rassure-toi. Tu vas la retrouver. Je la vois, un ouvrier la tient sous sa blouse, chez le coiffeur de la rue de Bègles (le petit bossu). »

Le renseignement était précis ; donné par la somnambule, je n'aurais pas hésité, mais il me fallait maintenant d'autres preuves. Mes recherches m'ayant conduit chez le perruquier, je regardais timidement à travers les vitres, lorsque le bossu m'aperçut : « Vous désirez quelque chose, mon- « sieur Vergniat ? — Si vous apprenez qu'on ait trouvé dans le quartier « une toute petite chienne havanaise, vous voudrez bien me prévenir. » Un ouvrier qui se trouvait dans le magasin répondit :

« Il y a cinq minutes à peine je la tenais sous ma blouse, cherchant à la « réchauffer. Je l'avais ramassée toute mouillée au coin de la rue, où je l'ai « déposée de nouveau. »

En effet quelques pas plus loin, j'apercevais un point blanc dans l'obscurité. C'était Fleurette, blottie sous une porte, à l'abri du mauvais temps.

Je rentrai triomphant, rapportant à la maison le bonheur des enfants et la confirmation de l'infaillibilité du protecteur.

On comprendra aisément l'influence de ce pouvoir qui se révélait sans bornes. Aussi gagnant toujours du terrain par de nouvelles manifestations de plus en plus surnaturelles, sa volonté se substitua entièrement à la nôtre. Ce qu'il formulait au début comme un désir devint bientôt des ordres. Il s'occupait des moindres détails. Il désignait les provisions nécessaires pour la journée et en fixait le prix. Si une acquisition plus importante était à faire, il indiquait le magasin, toujours en fixant d'avance le prix demandé. Ces faits donnaient lieu à des incidents curieux.

Ainsi, par exemple, lorsqu'une marchande demandait un prix exagéré, « Bon papa », toujours là, soufflait à l'oreille de Mme Vergniat : « Dis à « cette femme que cette marchandise ne lui coûte que tel prix. Tu lui offriras « tant. C'est assez gagner. »

La marchande restait ébahie, elle ne pouvait nier et le marché était conclu.

Je révèlerai tous les faits, persuadé que l'étude de manifestations si persistantes et si variées peut aider à soulever le voile mystérieux qui nous environne. Au surplus, pourquoi hésiter ou me taire ? N'ai-je donc pas vu ? Plus les faits sont surnaturels, plus le devoir de les révéler est grand. On m'accusera peut-être de faiblesse ou de trop de soumission pour ce pouvoir occulte, qui cependant *ne se réclamait que de Dieu et n'invoquait que des sentiments honnêtes*. A ceux-là, je répondrai : « Subissez d'abord la même « épreuve et alors je vous reconnaîtrai le droit de vous prononcer. » Quant à la faiblesse, elle ne fut jamais un des défauts de mon caractère, si on en excepte pourtant celle que je tiens à conserver et qui me fait incliner devant le Maître.

J'ai dit que nous assistions, ma femme et moi, régulièrement aux offices, tantôt à Talence, tantôt à Sainte-Croix, mais le plus souvent aux « Vieillards ». Il me souvient à ce propos que, voyant passer ces déshérités que la charité publique soutient, notre hôte mystérieux nous fit cette confidence : « Sans ma visite, mes pauvres enfants, ce sort-là vous était réservé (1). »

J'ai dit, en commençant, que j'avais promis de communier ; je le fis avec ferveur, tant les faits mystérieux auxquels j'assistais m'avaient impressionné; je poussai la soumission à ce point de renoncer au théâtre, à toutes les distractions, sur le désir manifesté par l'inconnu. En revanche, je pouvais être de tous les pèlerinages.

(1) Cette parole est atroce, quand on songe, comme la suite de l'histoire le montrera, que les manœuvres de l'Esprit n'avaient pour but que de réduire les infortunés à une condition précaire ! Que l'on se place au point de vue catholique ou spirite, cela n'enlève rien au scandale, que de tels pièges soient permis aux Esprits contre les humains *ignorants et impuissants* (G. B.).

. . . .

Un matin, au moment de partir pour me rendre à mon bureau, Mme Vergniat me dicta d'un air inspiré l'ordre suivant : « Tu vas vendre ce matin, à « Paris, par dépêche, six mille francs de rente 3 %, et acheter par contre « dix mille francs de rente italienne. » Puis elle ajouta : « Ne te l'ai-je pas « dit ? Lorsqu'il me plaira de t'imposer l'obligation de donner, cela ne « sera jamais à tes dépens. Or, j'ai besoin de quelques milliers de francs. « dont je t'indiquerai l'emploi le moment venu. »

Malgré les choses étranges que j'avais déjà vues, je restai abasourdi. Mme Vergniat, quoique femme d'un agent de change, ne s'était jamais occupée d'affaires, et elle était absolument ignorante des combinaisons financières. Les termes mêmes employés pour dicter l'arbitrage indiquaient que l'opération était conçue par un esprit habitué aux affaires de ce genre.

Cette affaire n'étant pas dangereuse et ne pouvant, en cas de non-réussite, me mener bien loin, je télégraphiai à Paris, sans hésiter. Le soir, en rentrant, j'avais déjà la réponse que je voulus communiquer à mon mystérieux client. « C'est inutile, me dit-il, je la connais. »

Je profitai de cette circonstance pour causer affaires, avec l'arrière-pensée de savoir jusqu'où pouvaient aller les connaissances de l'Esprit en matière de spéculation. « Savez-vous, lui dis-je, que votre arbitrage est à cheval sur « deux liquidations. La rente italienne est en liquidation du 15, et le 3 % est « pour la fin du mois. » — « Je l'ai fait exprès. L'Italien sera liquidé le « premier, car le bénéfice qui va en résulter a un emploi pressé. Celui que « procurera la rente française pour la fin du mois est destiné à offrir un « cadeau à ta fille. Je te donnerai des instructions à ce sujet. »

Je risquai cette question : « Vous croyez donc à la hausse sur l'Italien, et à la baisse sur la rente française ? » — « Ton père n'est pas celui qui doute, « qui croit, ou qui seulement espère. Il est toujours sûr, parce qu'il est le « maître. »

Du jour où cette opération de Bourse fut faite, les deux mouvements en sens inverse favorables à l'arbitrage ne se sont pas démentis. Et, fait important à noter, c'est que tous les matins l'inconnu prédisait avec une précision mathématique la cote que le télégraphe apporterait à 4 heures du soir. J'insiste, je le répète, sur ce fait, parce qu'on semble contester aux Esprits la possibilité de prévoir ou de dénoncer l'avenir. Toujours préoccupé d'étudier ces faits, j'ai demandé quelquefois *la veille* les cours du lendemain. — « Je ne pourrai te répondre que demain matin. La nuit m'est « nécessaire pour me renseigner. »

Il m'arriva un jour de constater une différence de deux centimes et demi entre le cours prédit le matin et l'officiel arrivé à 4 heures. Comme j'en faisais la remarque « c'est, me dit l'inconnu, une mauvaise tête qui a pesé

« sur les cours au coup de cloche. » On le voit, l'Esprit possédait même l'argot de la corbeille.

En présence de tant de pénétration je demandai timidement s'il pourrait ou voudrait m'être utile dans mes affaires. Voici sa réponse :

« Je ne suis pas venu pour cela ; ma visite a un autre but. Cependant je « crois pouvoir t'être utile et, à l'occasion, je n'y manquerai pas. »

Cette déclaration semble s'écarter un peu de la première. Au début la bénédiction du maître m'assurait le repos de l'âme et de l'esprit : « Pour « toi, plus de soucis, ton père te les évitera tous ! » Maintenant succède un vague qu'on ne peut s'empêcher de constater.

Revenons à cet esprit de pénétration. Il était tel que, consulté sur l'état de ma caisse, il m'en donnait le solde instantanément. Pour lui, ce n'était qu'un jeu de dire à chacun de nous le contenu de son porte-monnaie.

Durant l'arbitrage, je lui demandai quelquefois . « Quel est le bénéfice « que vous donne votre opération aux cours de ce soir ? » Il l'accusait aussitôt et sans omettre un centime, — car il tenait compte des courtages et du prix des dépêches !

« Tes affaires, disait-il, ne doivent plus te préoccuper, elles sont les « miennes. C'est moi qui m'en charge, tu n'as qu'à *obéir* et à me satisfaire « pour être récompensé. Tu peux te convaincre tous les jours que rien ne « me serait facile comme de te combler de richesses ; mais si je te fais « attendre, c'est que toi aussi tu m'as fait attendre longtemps avant de pouvoir te ramener vers moi. »

Voilà qui était plus net que la déclaration de tout à l'heure.

Pendant que l'arbitrage marchait favorablement, la Vierge continuait ses évolutions qui pourtant devaient bientôt cesser. Une après-midi, la Vierge fit des évolutions plus bruyantes que de coutume et, sortant de la maison, elle vint se placer sur des sarments dans le jardin. A ce moment une de nos anciennes domestiques, nommée Caroline T., la même qui était à notre service lors de la visite nocturne dont il est question au début, étant venue à la maison, les ouvrières décidèrent de replacer la statuette sur son piédestal. A peine y était-elle qu'un coup violent retentit et la Vierge tomba brisée sur le plancher. Grande fut la désolation de Mme Vergniat en apprenant l'accident. J'avoue que, pour mon compte, j'étais très contrarié. Les débris réunis furent conservés longtemps avec vénération.

Maïs le piédestal était toujours vide. Alors me vint la pensée de demander à notre protecteur s'il serait possible de trouver une statuette semblable à la première.

— « Je m'en occuperai cette nuit », me dit-il.

Il arrivait, en effet, très souvent à l'Esprit de se réserver la nuit avant de répondre. C'était pendant la nuit, disait-il, qu'il obtenait les renseignements

nécessaires (1). Le lendemain, fidèle à sa promesse, j'eus les renseignements suivants :

« Il n'existe dans Bordeaux qu'une Vierge semblable à celle qui a été cas-
« sée. Tu la trouveras chez un mouleur, rue Bouquière, (un petit magasin
« situé dans un enfoncement). Il n'y a que ce spécimen, et le marchand n'a
« pas même de moule. »

Vite, je prends un des fragments et me dirige rue Bouquière. En effet, je trouve le magasin indiqué et le marchand me déclare qu'il a une Vierge semblable à celle que je désire ; mais *qu'il ne possède pas le moule.* « Je la chercherai, et vous pourrez la prendre ce soir. »

En effet, le soir même, je rentrai à Malbec avec la statuette qui devait faire cesser tous les regrets.

En me voyant arriver, une communication officielle s'ensuivit : « Cette
« Vierge, mon fils, sera déplacée. Je ne dirai pas où je l'emporterai ; mais
« c'est elle qui révélera la visite que tu as reçue. Or, comme elle ira très
« loin, tu vas mettre dans l'intérieur ton nom et ton adresse. »

Ce qui fut fait. Placée sur le support, la nouvelle Vierge tourna trois fois le lendemain de son arrivée ; mais depuis elle resta complètement immobile. Je ne sais si elle effectuera un jour le voyage annoncé. Quoi qu'il en soit, ses préparatifs sont bien longs.

Ici se terminent tous les incidents ayant trait à la statuette que les circonstances de l'année terrible firent passer en d'autres mains.

à suivre

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XVIII

L'*Equateur* s'approchait du Sénégal à toute vapeur, le bel état de la mer permettait d'accélérer les mouvements de l'hélice et nous entendions les battements plus précipités des poumons d'acier de notre paquebot.

Le temps fuyait rapide aussi et en serrant la main de Jacques, je lus sur son visage l'expression d'un sentiment de tristesse réelle que le sourire qu'il mettait dans ses yeux ne parvenait point à dissimuler à un vieil ami.

La veille, après m'avoir confié le rêve de Mme Berthon, il avait marché longtemps seul de l'avant à l'arrière, puis s'était allongé dans un rocking-chair, où ses pensées et ses regards plongeaient dans l'immensité étoilée.

(1) Il est probable que le sommeil des vivants est utilisé par le monde invisible d'une façon qui nous est inconnue (G. B.).

Il avait oublié, là, les heures et peut-être le sommeil en pensant, je le savais, à l'aimable passagère avec laquelle il avait passé dix jours à peine et pour laquelle — il ne me l'a jamais dit — il devait ressentir un amour que je comprenais, que j'excusais.

Il descendit dans la cabine au lever du soleil, prit une douche et remonta sur le pont après le lavage et le fourbissage, toilette matinale et quotidienne faite à bord de tout paquebot bien tenu et désireux d'offrir à ses passagers l'accueil joyeux qu'il leur doit.

Le chaud soleil d'Afrique commençait à élever la température des cabines et de 9 à 10 heures tous les hôtes de la flottante demeure causaient à l'ombre de la vaste tente qui couvrait tout l'arrière.

Déjà Thorel et la Gavotti se promenaient en égrènant les phrases musicales de leur harmonieux langage italien. Le beau lieutenant Jarnouski et Mlle Alice Lepetit riaient et babillaient comme deux pinsons au seuil d'avril. Mmes Toulé et Maurer, entourées des officiers, les questionnaient sur les événements probables de l'arrivée à Dakar, et mon camarade Surgy, qui avait tout récemment déjà fait une campagne dans notre vieille colonie, donnait à ces dames des renseignements sur l'existence qui les attendait à Saint-Louis où elles se rendaient toutes deux ; Mme Toulé pour aller, je crois l'avoir dit, rejoindre son mari, commandant du génie, et Mme Maurer avec sa jolie fillette Blanche, pour suivre son seigneur et maître, le lieutenant de ma compagnie. Moi je faisais les cent pas flirtant avec Mlle Clara, à qui je demandai sans malice si notre débarquement lui causerait quelque regret. —Ce sera plus que du regret, capitaine, ce sera du chagrin. Je vous avoue que je ne me serais jamais doutée, en montant à bord, de la rapidité avec laquelle se forment parfois des amitiés dont les liens sont d'autant plus solides qu'ils sont plus courts. Comme je souriais : « Ai-je dit une sottise ? » ajouta-t-elle en riant.

— Non, chère mademoiselle Clara. Non, vous avez exprimé franchement une pensée très vraie et qui ne laisse pas de me toucher. A bord, chacun mène une vie qui sort de l'existence ordinaire, on y voit naître une intimité, contre laquelle on ne se défend pas et que cimentent naturellement la bonne éducation et la gaieté sœur de l'insouciance. Cela vient de ce qu'on court ensemble sur les flots des dangers communs auxquels on ne songe que s'ils viennent à se montrer. Notre traversée jusqu'ici a été des plus heureuses, mais que le ciel s'assombrisse, que le vent s'élève et secoue ce navire si calme en sa marche pleine de quiétude ; que cette nuit la tempête nous jette sur l'invisible banc d'Arguin, situé dans les parages où nous naviguons et sur lequel la *Méduse* se perdit en 1816, et vous verrez le caractère humain changer du tout au tout, et la bête apparaître avec son égoïsme et sa férocité, et tous ces passagers si aimables, si enjoués, si insousciants n'obéis-

sant plus qu'aux lois cruelles de cette animalité qu'on a dénommée : l'instinct de la conservation.

— Oh ! capitaine, que me dites-vous là. Vraiment un danger nous menacerait-il ?

— Aucun, mon enfant, rassurez-vous, nous n'imiterons pas la *Méduse* ; plus heureux ou plus expérimentés, nous éviterons les rochers d'Arguin et nous n'aurons pas de radeau à confectionner pour sauver nos existences menacées.

— Pourtant, capitaine, si pareil sort cruel nous était réservé ! dit Mlle Clara émue et pâle, que feriez-vous ?

— Oh ! moi, je ne sais ce que je ferais ; cependant je vous puis jurer que je vous protégerais tant que nous aurions des vivres...

— Et ensuite ? demanda la naïve institutrice avec effroi.

— Ensuite, mademoiselle Clara, je vous mangerais !

— Quelle horreur ! Vous mangeriez de la chair humaine ?

— Oh ! pas n'importe laquelle, mademoiselle, mais par sympathie j'aimerais mieux la vôtre que celle du vieux maître charpentier que vous voyez là-bas.

Il fallut que j'éclatasse de rire pour chasser les craintes que le sombre tableau que j'avais placé devant ses yeux avait fait naître en l'esprit de Mlle Clara.

— N'ayez aucune crainte, lui dis-je en prenant sa main et la pressant avec effusion. Demain sans doute, nous serons à Dakar, nous nous séparerons bons amis, nous nous dirons adieu, et puis... nous nous oublierons. C'est le résultat d'une autre loi, gracieuse Clairette, celle du temps impitoyable.

— Ce que vous dites là est triste, monsieur le capitaine, et je pense faire exception à la règle en me souvenant toujours de cette traversée et des passagers aimables en la société desquels je l'aurai faite.

— Vous êtes vraiment plus aimable que je ne voulais le paraître moi-même, ma chère enfant, et pour protester contre ce que j'ai osé dire de l'oubli, croyez que ma mémoire fidèle vous laissera toujours dans le coin le plus riant de ce commun souvenir maritime.

Sagrin, quand je quittai l'institutrice, allait au-devant de Mme Berthon qui venait d'apparaître à l'entrée du salon :

— Comment avez-vous passé la nuit, chère amie..., chère Thérèse, ajouta-t-il à voix presque basse et comme en tremblant.

— J'ai sommeillé très tard, répondit notre passagère également émue. Mais l'aveu, car c'en est un, du rêve que je vous ai raconté hier soir ne m'a pas autrement troublée et j'ai dormi calme comme si je m'étais sentie protégée par une puissance invisible ou par un ami retrouvé en un jour heureux.

Passant près d'eux en ce moment, je serrai la main de ce couple sympathique et je me dirigeais vers l'avant, lorsque Mme Berthon me retint et nous fit signe de nous asseoir pour causer un peu en attendant le repas, et tous les trois nous demeurâmes muets, ni l'un ni l'autre n'osant aborder un sujet qui les troublait — moi, silencieux de leur silence même.

— J'ai peu dormi, dit Sagrin le premier, et dans le calme de cette nuit délicieuse et douce, sous le beau ciel étoilé, je me suis rappelé toutes vos paroles, tout le récit de votre rêve que j'ai répété à Léopold, je n'ai pas de secret pour lui, vous le savez, et j'ai compris alors ce que vous avez dû souffrir depuis ce jour fatal où, sortant d'un triste songe, vous entriez dans la réalité plus cruelle encore.

— Cher ami, répondit Mme Berthon, répondant par cette douce appellation à Sagrin, le temps en s'envolant a déjà répandu son baume sur la plaie morale de mon cœur. Je vais retrouver là-bas mon pauvre mari et le récompenser par mon affection de ces deux années d'une séparation qui a du être cruelle pour lui, et d'un labeur que son courage a couronné de succès. Mais j'ai dû pour obéir à mon devoir briser avec l'amour filial et avec l'amitié. Ma vieille mère âgée ne me reverra plus et ma sœur et mes amis prétendent que je ne reviendrai jamais... Qu'importe, j'aurai agi selon les ordres de ma conscience. Je me sens plus calme aujourd'hui. Revenant froidement à ce rêve que je devais vous faire connaître, je vous demanderai, cher capitaine Sagrin, ainsi qu'à vous, son..., notre ami, si vous ne voyez pas-là un avertissement du ciel ? Non du ciel, car Dieu ne daignerait pas s'occuper de si peu de chose, mais de nos chers invisibles ? Ce rêve m'avait préparée aux aveux que devait, à mon réveil, me renouveler, la mort dans l'âme, mon malheureux mari à qui j'avais accordé le pardon dans mon sommeil et que mon cœur ne sut lui refuser, lorsqu'en se jetant à mes genoux le lendemain, il s'accusa de nous avoir ruinés. Que de réflexions se pressent en mon esprit. Pourquoi m'êtes-vous apparu dans ce rêve ? Parce que le malheur me menaçait alors, vous me le dites, et pourquoi vous retrouvé-je à bord ? C'est qu'un malheur peut-être me menace encore.

Je n'osai hier soir vous dire la fin de ce songe, et j'hésite encore à le faire aujourd'hui !... Mais je vous l'écrirai, capitaine, pour que vous compreniez quelle sympathie m'a poussée vers vous dès notre arrivée à bord. Le bras que vous me tendîtes pour franchir la passerelle, je sens que j'allais le réclamer si vous n'eussiez avec un empressement dont je fus touchée, prévenu mon désir. Vous êtes venu chaque jour depuis, vous et M. Dauvil, m'apporter des marques d'une affection qui est, je le sens, la preuve d'un sentiment qui entre nous est devenu plus peut-être que de l'amitié, mais ne saurait être de l'amour. Vous aviez autour de vous des passagères plus aimables, plus jeunes, aussi vous suis-je bien reconnaissante de les avoir

délaissées pour me tenir compagnie. Le moment des adieux approche sans que nous puissions le retenir, et je veux vous dire que jamais je ne vous oublierai, cher monsieur Sagrin, cher ami, et que je ne séparerai point de votre image celle de votre ami Léopold.

Elle nous tendit ses deux mains comme l'eut fait une sœur ou une vieille amie et nous les pressâmes avec émotion.

— Vous m'avez consolée, dit-elle encore, en donnant une âme à mes doutes, en me montrant une espérance dans l'au-delà, et en m'affermissant dans cette idée que nous avons déjà vécu et que nous revivrons meilleurs, plus généreux, plus parfaits, donc plus près du bonheur. Ce rêve qui m'a fait sentir le lien qui m'attache à vous dans le passé, en ces jours trop vite écoulés, et dans l'avenir peut-être, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Le second coup de la clochette agitée par le maître-d'hôtel annonçant le déjeuner, Sagrin et son amie se rendirent au salon où régnait la gaieté.

Au café le premier lieutenant du bord vint, en quelques mots fort bien tournés, prier les passagers dont les rires insouciants qu'il entendait de son banc de quart, témoignaient de leur joie, de ne pas oublier que la mer fait bien des victimes, qu'il est du devoir des heureux de secourir ceux qui souffrent et il annonça que le soir une quête serait faite au profit de la Caisse des Naufragés et des familles des marins morts en mer.

Aussitôt, les jeunes officiers et les dames organisèrent en moins d'une heure pour le soir même, le projet d'une fête dont je retrouve le programme humoristique suivant, composé en collaboration joyeuse par La Hubardière, lieutenant aux spahis sénégalais, Jarnouski et les demoiselles Lepetit. Il donnera au lecteur une idée de l'esprit de gaieté charmante qui règne à bord d'un paquebot.

Semblable à l'alcyon léger
Quand joyeux est le passager,
Quand charmante est la passagère,
Quand la brise est douce et légère.

PROGRAMME

de la Fête Musicale, Chantante et Dansante

offerte ce soir, 9 avril 1876,

AUX PASSAGERS DU TRANSATLANTIQUE *Equateur*,
AU PROFIT DE LA CAISSE DES NAUFRAGÉS ET FAMILLES
DES MARINS MORTS EN MER.

N.-B. — Les passagers qui n'ont pas l'intention de rire seront tenus de doubler leur aumône et de rester dans leurs cabines.

PREMIÈRE PARTIE.

1° *La veuve du pêcheur*, pièce de vers dite par l'auteur, M. L. V., 1er lieutenant du bord.

2° *Les pauvres gens de V. H.*, dite le mieux possible par le lieutenant de la H... (vers tristes). Prière aux demoiselles de ne pas regarder l'acteur, ça pourrait le faire pleurer.

3° *L'épave*, récitée par cœur avec des larmes dans la voix par le lieutenant J. (Les souffleurs sont priés de rester au fond de la mer).

Fin des pièces tristes.

Pour remettre les auditeurs de leur émotion, premier passage de rafraîchissements — tout se paie :

Bière frappée, 0 fr. 50 le bock; Limonade glacée, 0 fr. 75; Coktail, 1 fr.; Champagne frappé, 1 fr. la coupe.

N.-B. — Les cabines étant à la portée de chacun et pour ainsi dire sous la main, les passagers pourront, à l'occasion de cette fête de charité, consommer jusqu'à l'indiscrétion.

DEUXIÈME PARTIE.

1° *Duo des Mousquetaires de la Reine*, par les capitaines S. et D., avec accompagnement par Mlle A. L., qui a promis très gracieusement de rester au piano toute la nuit.

2° *Les deux aveugles*, saynette-bouffe, connue, mais rarement mieux jouée et chantée que ce soir, par M. C. L., 2e lieutenant, et M. R., homme de lettres — Agent des Postes.

N.-B. — On peut rire tant qu'on voudra sans payer de supplément.

3° *Grand air de la Norma*, par la diva signora Gavotti, du grand théâtre de la Scala de Milan. On est prié de ne pas ménager les applaudissements à la grande artiste, aussi charitable que belle.

Comme intermède joyeux, les messieurs pourront adresser des compliments aux dames en leur offrant des boissons fraîches sans diminution de prix.

TROISIÈME PARTIE.

1° *Le voile blanc*, vieille chanson délicieusement rajeunie par Mlle C. L., qui s'accompagnera sur la guitare. (On prie les passagers de ne pas remarquer qu'il y manque une corde, le talent de Mlle C. L. y suppléera.

2° *Duo de flûtes... de champagne*, romance comique, par M. T., passager habituel de l'*Equateur*, s'accompagne lui-même sur des verres vidés d'avance.

3° Pour finir, nous comptions représenter quelques tableaux vivants, scènes antiques. Les messieurs étaient prêts — les dames, après de mûres réflexions et hésitations, ont refusé d'un commun accord, faute de costumes du temps — Regrets immenses et unanimes.

QUATRIÈME PARTIE.

Le salon, débarrassé des tables, et le pont des fauteuils, on dansera à couvert ou à l'air, *ad libitum*. Entre chaque danse, on est prié de ne pas oublier les veuves des naufragés et de sécher beaucoup de consommations afin de leur venir en aide. On devra cesser la soirée dans la matinée, à cause du lavage du pont.

Ce programme aussi grotesque qu'amusant, copié par les officiers et plusieurs matelots remarquables par leurs belles plumes, fut distribué une heure après sa composition et nous promit une soirée joyeuse.

A une heure de l'après-midi, l'officier chargé de la route ayant fait le point, nous annonça notre arrivée à Dakar pour le lendemain vers midi.

En apprenant cette nouvelle attendue pourtant, Mme Berthon, assise près de Sagrin, ne put réprimer un mouvement de tristesse. Voilà la vie ! On se rencontre ou l'on se retrouve, on oublie la marche impitoyable du temps, et d'un mot la réalité vient vous dire : tout finit. Allons, cher capitaine, oserai-je vous dire, cher Jacques, comme vous m'avez dit : Chère Thérèse, soyons fermes et sachons nous quitter demain comme il le faudra pour diverger sur deux sentiers différents menant à la même route : le devoir.

La journée employée en répétitions, en préparatifs pour la fête du soir, s'écoula gaiement, et pour vous conter cette fête hilarante, il faudrait une plume fine et spirituelle que je n'ai pas à ma disposition.

Le lieutenant du bord nous débita la pièce de vers très jolie qu'il réédite à chaque traversée. Les acteurs, chanteurs et chanteuses, rivalisèrent de bonne volonté, la diva fut applaudie et le petit juif galant lui adressa un compliment qui mérita l'approbation générale.

Les deux aveugles, dont les couplets furent bissés et répétés en chœur par le public, faillirent faire des deux aveugles deux sourds. On rit franchement, on dépensa de l'esprit grâce au champagne et, chose meilleure on dépensa beaucoup d'argent et la Caisse des Naufragés s'enrichit de plusieurs billets de banque et de pas mal de louis d'or, et ce fut le cas de répéter avec un poète décadent :

Qu'importe si je bois, pourvu que ma gaieté
Fausse ou non quand je chante,
Fasse sortir des cœurs un peu de charité
Pour cette mendiante.

On dansa presque jusqu'à l'heure rafraîchissante du lavage du pont et le premier rayon de soleil sortant des flots azurés vit sourir les derniers couples de valseurs se pressant vers l'escalier des cabines.

Que belle et radieuse fut la matinée de ce dernier jour passé à bord, je ne l'oublierai jamais.

Malgré les fatigues de la nuit festivale chacun se vit de bonne heure sur le pont pour assister à l'arrivée dans notre jolie rade sénégalienne.

Le paquebot avait fait sa plus belle toilette, imitant en cela les passagères. Il avait déployé son grand pavillon aux trois couleurs, et à 10 heures et demie du matin il l'appuyait d'un coup de canon qui résonna diversement dans les cœurs des passagers, annonçant aux habitants joyeux de Dakar : négociants, fonctionnaires, officiers et soldats de la garnison, qu'un paquebot leur apportait des nouvelles de leurs familles, de la patrie chérie... de la France.

(*A suivre*). LÉOPOLD DAUVIL.

LE POUVOIR DES MAUVAIS ESPRITS

Que sont les mauvais Esprits ? Sont-ce seulement des Esprits arriérés qu'il suffit d'éclairer pour qu'ils ne commettent plus le mal ? des Esprits souffrants, qui expient dans les tortures les erreurs d'une vie passée ? des Esprits trompeurs et légers, qui se plaisent à mystifier les pauvres mortels ? des Esprits fanatisés par des préjugés indéracinables ? des Esprits systématiques, à idées fixes ? des fous de l'au-delà, peut-être ? Sont-ils *libres* d'exercer leurs méchancetés ? Sont-ils *puissants* pour le mal, et leur nouvel état leur fournit-il de nouvelles ressources pour le commettre ? ou bien les Esprits bons et supérieurs ont-ils réellement, de par une Providence sage, ascendant et autorité sur eux ? — Je sais que des réponses ont été données à ces questions par les diverses doctrines philosophiques, morales et religieuses ; mais ces doctrines sont tendancieuses et je me propose de répondre à ces questions en suivant seulement la méthode scientifique, en ne préjugeant rien d'avance, en me basant uniquement sur l'éloquence *des faits*.

A mon avis, jusqu'à présent le Spiritisme, aspirant surtout à remplacer les religions en décadence, ne pouvait vouloir qu'y substituer quelque chose de meilleur et de plus consolant. Il devait écarter de propos délibéré tout ce qui était de nature à effrayer, à troubler, à décourager. Cherchant à rejeter le moins possible des religions du passé, il devait s'efforcer d'en élaguer seulement ce qui désole et conserver ce qui console. Il ne pouvait guère dire la vérité entière. Mais la Vérité est entière ou elle n'est pas, et, à la devise excellente : « Hors la Charité point de salut », il est temps, il semble, de joindre : « Hors la Vérité point de salut ». Ayons donc le courage de regarder la vérité en face, quelle qu'elle soit, de ne point nous bercer d'avance de l'idée que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; de fouiller au fond des choses sans détourner la tête devant les laideurs, sans crainte de ruiner des sophismes chéris ; d'aller droit devant nous où la vérité nous mène, sans rien préjuger ; satisfaits de la moindre lueur de vérité que nous entrevoyons, ne nous montrât-elle que des fruits amers ; désirant certes le bien mais ne cherchant pas la justification de nos secrètes aspirations. Peut-être, et en dépit de toutes les apparences contraires, trouverons-nous au bout de nos recherches un Dieu juste et bon, quoique voilé et incompréhensible, une Providence sage et paternelle, quoique mystérieuse en ses moyens, des Esprits bons, puissants et éclairés veillant sur nous avec une constante sollicitude : c'est mon plus cher et mon plus sincère désir. Mais affirmer *à priori* leur existence est contraire absolument à toute méthode rationnelle et scientifique ; échafauder des raisonnements sur ce

qui n'est en somme que des suppositions, quelle que soit l'autorité respectable qui s'attache à leur antiquité et au nombre de leurs partisans, ne saurait être admis par tout esprit pénétré des devoirs d'une saine critique.

C'est pourtant presque toujours ce qui a été fait. Qu'on ne s'étonne donc pas du malentendu qui règne encore entre la Science et le Spiritisme. La méthode scientifique, seule capable de former des convictions bien assises, *exige que l'on ne mélange pas les preuves d'importance différente*, que l'on distingue avec soin celles qui reposent sur des faits de celles qui s'appuient sur le raisonnement. L'existence de Dieu et de sa justice, les théories et doctrines dites révélées, appartiennent essentiellement à ce dernier ordre de preuves, et ne peuvent servir de support à aucun système. On peut essayer de remonter des faits jusqu'à elles, on ne peut tenter de les substituer aux faits. C'est l'erreur constante de tous ceux qui veulent restreindre le Spiritisme aux « communications des bons Esprits » et en éloigner comme « inférieures » les manifestations physiques. Ils ne convaincront que le petit nombre convaincu d'avance par des raisons sentimentales. N'oublions pas que, par les décès et les naissances, l'humanité se renouvelle petit à petit chaque jour, et qu'à l'immense majorité il faut des faits palpables et nouveaux. Les « communications », si morales, si élevées soient-elles, n'ont pas la valeur évidentielle des « faits ». Leur origine est toujours suspecte. On aura beau dire. Cela seul qui a frappé nos sens avant d'être interprété par notre raison ne laisse aucun coin obscur dans les replis de notre conscience.

A ce point de vue, s'il était vrai — ce que je ne crois pas — que les bons Esprits ne peuvent se manifester que d'une façon insaisissable et subtile, et les mauvais d'une façon évidente et matérielle, il serait incontestable que le rôle des mauvais Esprits, comme démonstration de l'existence du monde invisible, serait d'une importance capitale, et d'autant plus supérieure à celui des bons que ces derniers reconnaissent que leurs enseignements nous parviennent d'une façon équivoque et sont, le plus souvent, dénaturés par leurs médiums. Mais il ne serait guère rationnel de croire que l'influence des bons Esprits sur nous diminue en proportion de leur élévation, car la logique nous amènerait à pousser le raisonnement jusqu'à sa limite extrême, et à conclure que Dieu, le plus élevé des Esprits, ne pourrait plus avoir sur nous aucune action et aucune influence, sinon par l'intermédiaire successif d'Esprits de plus en plus mauvais.

En Amérique, où le Spiritisme est né, où la pensée est véritablement libre, on ne s'est pas hâté, comme dans la vieille Europe, d'édifier, en peu d'années, une doctrine intangible qui n'admet plus la discussion et par conséquent le progrès. Nous aimons à parler des idées de liberté que nous avons apportées au monde en 89, mais nous restons au fond essentiellement monarchiques, soumis au principe d'autorité, et ne comprenant pas le danger

de recevoir toutes faites ses idées d'un Maître. Chaque peuple doit suivre nécessairement le génie de sa race, mais le succès ne sera fidèle qu'à celui dont le système de pensées sera le plus rapproché des véritables lois qui assurent la durée des êtres et qui sont la lutte et l'action indépendante. Nous sommes toujours restés les sujets de Rome, soumis à son joug de fer, à sa discipline étroite, à ses préjugés, à ses procédés de raisonnements d'une rhétorique abondante et spécieuse. La délivrance sera longue et malaisée. Nous ne nous faisons pas à l'idée que le prestige de l'autorité puisse être combattu pour d'autres motifs que la haine ou l'orgueil. Il ne faut pas douter qu'Aristote ait toujours raison. En Amérique, au contraire, nous voyons sans cesse remettre sur le tapis des questions que l'on considère comme fondamentales, intangibles et résolues depuis longtemps chez nous, celle de Dieu par exemple, et en ce moment celle du bien et du mal qui peuvent résulter de nos rapports avec le monde des Esprits.

A la suite de l'apparition d'un ouvrage qui a soulevé aux Etats-Unis la plus vive émotion et d'ardentes polémiques, ouvrage intitulé : « *Le Grand Crime psychologique* », — dans lequel l'auteur s'est proposé de démontrer que la médiumnité est chose mauvaise, nuisible à la santé et à la raison, et que s'abandonner à l'influence spirituelle est faire abdication de sa personne et de son libre arbitre entre les mains d'êtres le plus souvent mal intentionnés, et dont, en tous cas, nous n'avons aucun moyen sûr d'apprécier la valeur morale, quelle que soit leur apparente élévation (les procédés donnés pour cette appréciation n'étant que le simple résultat d'opinions personnelles), — le *Progressive Thinker*, journal spiritualiste de Chicago, a fait appel à l'expérience de ses lecteurs, et provoqué ce que les Anglais appellent « un grand Symposium », c'est-à-dire une grande consultation, une enquête générale.

J'en rapporterai quelques incidents. J'ai dit que le monde des mauvais Esprits pouvait nous donner des clartés quelquefois plus instructives que celui des bons. Supposons, en effet — ce que je n'affirme pas du tout — que les Esprits dits bons ne soient que des hypocrites qui, sous le manteau de toutes les vertus, se proposent de nous conduire à notre perte par des mensonges habiles et sympathiques et par de flatteuses illusions ; en ce cas, leur langage, empreint toujours de pensées irréprochables, ne s'écartera guère des lieux communs de la morale universelle, et ne nous apprendra rien que nous ne sachions. Les Esprits dits mauvais, au contraire, donnant libre cours à leurs instincts vicieux, à leurs intempérances de langage, nous laisseront entrevoir que les beaux sermons des premiers n'ont point de sanction réelle, et nous démontreront *par le fait* si le crime est vraiment puni, si le coupable souffre, si le faible est, ou non, en proie au plus fort et au plus rusé, en un mot s'il existe réellement cette justice finale et imminente qui est notre espoir et la consolation des convaincus. Il est cer-

tain que si les mauvais ont, dans l'autre monde, comme dans celui-ci, *libre carrière* ; s'ils gouvernent, sans entrave, grâce à leurs médiums, qui sont aussi leurs victimes, les choses de notre monde ; si la lutte paraît toujours indécise entre les bons et les mauvais ; si là-bas comme ici ils se servent impunément du nom de Dieu et des sentiments les plus sacrés pour couvrir leurs forfaits, ou même simplement leurs déplorables mystifications, on ne saurait plus guère conserver d'illusions sur l'administration de l'Univers, et il faut réformer nos idées sur la bonté et la sagesse qui y président. Le spectacle des maux et des injustices de ce monde avait fait conjecturer que nous ne voyions ni le commencement ni la fin des choses. Cette idée peut être juste. Mais pourtant il faut que le mal ait une fin. L'on a cru longtemps que tout était réglé dans la période qui suit immédiatement cette vie. Nous savons qu'il faut ajourner cette espérance, mais nous ne pouvons être reculés indéfiniment, sous peine de prendre un leurre pour une consolation.

L'idée si belle et si consolante d'une justice finale, base de toutes les religions, entraînait comme conséquence celle de l'immortalité, puisque la justice n'étant pas de ce monde il fallait qu'il y eut un autre monde. Inversement l'immortalité ayant été matériellement démontrée, il était naturel d'en conclure à l'existence de la justice finale. C'est pourtant là un raisonnement spécieux. Le lien n'est pas si fatal qu'on se l'imagine d'abord, il peut très bien se faire qu'une de ces choses n'entraîne pas nécessairement l'existence de l'autre. C'est tout au moins ce qu'il faut vérifier, non par des raisons de sentiment, mais par des faits ; et une étude sur les mauvais Esprits semble devoir, dans ce but, constituer un meilleur enseignement que les instructions des bons Esprits, que l'on peut soupçonner d'être altérées par les idées particulières des médiums et des consultants. L'essentiel dans une telle étude est donc de faire scrupuleusement abstraction de tout raisonnement métaphysique et doctrinal, et de laisser *les faits* parler seuls.

Pour montrer comment nous voudrions opérer, empruntons un exemple à une croyance qui, ne nous tenant pas à cœur, puisse être battue en brèche sans révolter nos sentiments intimes. La religion juive affirme que son Dieu est l'Unique, et que sa miséricorde est infinie. Ses prophètes le répètent sur tous les tons. Voilà l'équivalent des communications d'Esprits supérieurs. Considérons les faits maintenant. Nous voyons ce Dieu unique qui redoute sans cesse ses rivaux, qui se déclare jaloux (on n'est pas jaloux de ce qui n'existe pas), qui compare ses miracles aux leurs, etc. Voilà pour l'unité. D'autre part, il ordonne des tueries effroyables, il a un livre de ses guerres, il ne respire que la vengeance. Voilà pour la miséricorde. Nous en concluons donc logiquement que Jehovah n'a existé que dans l'imagination des législateurs juifs, ou qu'il est lui-même l'Esprit d'un législateur juif, mais qu'il ne peut être ce que ses médiums disent : « l' Unique » et le « Miséricordieux ».

Le Spiritisme, pour justifier les enseignements de ses Esprits supérieurs, doit pouvoir supporter victorieusement une épreuve analogue. Il affirme par ses médiums que sa mission est voulue de Dieu, que c'est par sa volonté expresse que révélations et phénomènes se produisent. Les faits, eux, nous montrent les révélations contradictoires sur des points importants, les promesses vagues et même, malgré ce vague, non réalisées, les phénomènes laborieux, fugitifs, remplis de difficultés, souvent d'un caractère franchement grossier et mauvais. On nous dira que cela provient de ce que les Esprits sont ceux des hommes. Sans doute, mais alors je n'y vois plus la marque de Dieu, de sa sagesse et de sa puissante volonté. Je suis donc obligé de conclure que les affirmations premières étaient hasardées. Toutefois de ce chaos peu divin, la vérité peut sortir tout autant que d'un ordre plus parfait, seulement, nous ne voyons en action que des Esprits plutôt inférieurs, qui paraissent aussi surpris et embarrassés que nous, quand le hasard les met en présence d'une découverte inattendue.

On nous dit bien, pour essayer de faire cadrer ces difficultés avec les enseignements consacrés, qu'il faut que l'homme mérite son bonheur par quelque peine, et que le Ciel ne peut se charger de son travail. Ce n'est plus là le même air que tout à l'heure. Cette volonté expresse de Dieu, sa puissante intervention, ces messagers divins annonçant que les temps étaient arrivés, tout cela disparaît pour nous laisser en présence de notre ignorance et de notre seule faiblesse. Si Dieu n'a voulu nous rappeler que le seul fait de notre immortalité, tant d'intarissables et verbeuses communications, la plupart mensongères, étaient inutiles et plutôt nuisibles. En réalité, le fait de la découverte de l'immortalité et des rapports entre les deux mondes n'entraîne pas plus l'intervention *spéciale* de Dieu que le fait de la découverte de l'électricité et des rapports télégraphiques. C'est encore et toujours l'orgueil invétéré de l'homme qui lui fait croire à l'action *directe* de Dieu dans ses affaires. Par là, il diminue la valeur de ses découvertes en voulant les exalter, et il compromet Dieu qui disparaît sans cesse chaque fois qu'on croit le toucher. Tout effet a une cause, certes, mais plus nos connaissances s'étendent, plus elles nous montrent une cause naturelle où nous avions cru apercevoir l'action d'une volonté intelligente. C'est là une leçon des mauvais Esprits, peut-être, mais qui, au point de vue de la conquête de la vérité en vaut bien une des bons.

Bref, puisque les mauvais Esprits ont quelque chose à nous apprendre — à condition de ne pas les écouter — puisque, ce qui n'est pas contestable, ils sont immensément plus nombreux que les bons, partant, d'un abord plus fréquent, et qu'ils ne demandent qu'à communiquer (ce qui, avec les bons, exige l'accomplissement de conditions qui se rencontrent rarement et néanmoins ne donnent pas encore entière garantie) ; puisque, n'y

eût-il que l'utilité de démasquer les mauvais, il est intéressant de connaître leurs ruses et leurs malices, et qu'ainsi, quoique malgré eux, il nous renseignent sur les secrets de la vie future ; essayons donc de voir ce qui pourra sortir d'une telle étude, et attendons la leçon des faits sans rien préjuger.

à suivre G. BERA

Conférences de M. Léon Denis

le Dimanche 8 novembre 1893, à la salle des agriculteurs

J'ai eu le bonheur d'y assister et je n'emploie pas, je l'affirme, un terme exagéré en disant que j'ai ressenti, en entendant M. Léon Denis, un réel bonheur, et tous les auditeurs intelligents qui emplissaient la salle vraiment trop petite de la rue d'Athènes ont éprouvé la même sensation intellectuelle.

L'orateur est certainement inspiré. Au début de son long discours, on eut pû croire, en entendant sa parole calme plutôt basse, qu'il céderait à quelque fatigue, mais plus il parlait, plus son organe au contraire, devenait net, clair, vibrant. Sans un instant d'hésitation, sans une répétition inutile, il semblait que les citations historiques, philosophiques et littéraires, exprimées en termes exacts, élégants, vînssent d'elles-mêmes s'ajouter les unes aux autres avec une précision parfaite.

Cette conférence, scindée par un repos de quelques minutes n'a pas duré moins de deux heures et a trouvé au dernier mot d'une péroraison éloquente et élevée, le public éveillé, charmé et l'orateur sans fatigue ni émotion.

Résumer un tel discours ne pourrait que l'amoindrir. M. Léon Denis a rappelé en termes précis les meilleurs passages de ses deux beaux livres : *Après la mort* et *Dans l'invisible.*

Evitant de toucher à aucune religion, de froisser aucune conscience, l'orateur a, par des arguments péremptoires, démontré pour l'homme la nécessité du travail et de la souffrance. Il a éloquemment prouvé que la succession des existences de l'âme immortelle fait ressortir la justice de l'Etre Suprême au lieu de l'amoindrir. Il a longuement parlé des différentes conditions si opposées de la vie terrestre, misère et opulence, faiblesse intellectuelle et vive intelligence, laideur et beauté, débilité et force, lâcheté et courage, méchanceté et bonté, qui permettraient d'accuser Dieu de partialité s'il n'accordait qu'une seule existence à sa créature privilégiée. Toutes ces antithèses ne font-elles pas, au contraire, ressortir l'infinie mansuétude divine dès que la pluralité des vies est acceptée.

Plus de ciel problématique à désirer, plus d'enfer cruel à redouter, plus d'attente hypothétique d'un jugement dernier qui ne doit être prononcé que dans un avenir que voile l'infini du temps.

Toutes les épreuves que nous subissons : la pauvreté, les infirmités morales et physiques, la débauche, les crimes de toutes sortes, n'est-ce pas là l'enfer établi sur notre petit globe !

Il faut donc revivre pour expier, et s'élever par la souffrance vers la lumière, le bonheur en une série d'existences qui nous conduiront, de progrès en progrès, vers l'état de bonheur éternel, céleste, divin. Rien, dans ces paroles d'un spiritualisme profond ne pouvait blesser aucune conviction religieuse, pensée à laquelle le Conférencier a obéi avec une louable délicatesse.

Des applaudissements mérités et répétés ont souligné les passages les plus pathétiques, et une ovation chaleureuse et enthousiaste a remercié l'orateur de sa conférence si belle. Les éloges adressées à M. Léon Denis par M. Gabriel Delanne ne furent que la juste expression de la pensée d'un auditoire qui s'est retiré sous le charme causé par des pensées aussi belles et surtout aussi délicatement traduites.

UN AUDITEUR RECONNAISSANT.

Conférences de M. Léon Denis, à Lyon

La première conférence faite dimanche dernier à Lyon, par notre ami Léon Denis avait obtenu le plus légitime succès, celle d'hier étant donnée l'affluence bien plus considérable des auditeurs venus de toutes parts eut été un vrai triomphe pour l'orateur et notre Philosophie. Malheureusement le décès de Madame Vve Denis, sa mère, ayant rappelé le Conférencier à Tours, cette deuxième réunion n'a pu avoir lieu au grand regret des assistants qui tous prennent la plus large part au deuil de notre ami.

La Fédération Spirite Lyonnaise joint ses sentiments de condoléance et ses vœux à ceux des auditeurs, elle espère avec eux que la conférence est simplement ajournée et que bientôt nous pourrons entendre et applaudir dans le sujet qu'il devait traiter, l'éloquent apôtre du Spiritisme Kardéciste.

La Conférence de Grenoble a subi le même sort. Celle de Valence et les suivantes auront lieu aux dates déjà fixées pour chacune d'elles.

Pour *La Fédération Spirite Lyonnaise*
SAUSSE. BRUN. CHARBONNEL.

DÉSINCARNATION DE Mme DENIS

Notre collaborateur et ami Léon Denis dont le dernier livre « *Dans l'Invisible* » obtient un si brillant succès, vient d'être éprouvé par une grande douleur : sa mère comme lui attachée à la foi spirite, vient de s'éteindre à Tours, dans sa 84e année après une pénible existence faite de souffrances, de sacrifices, et consacrée au devoir.

Sa dépouille mortelle a été rendue à la terre jeudi dernier, 19 novembre, au milieu d'un concours d'amis, où les spirites étaient nombreux.

Un certain nombre de couronnes avaient été envoyées par divers groupes spirites de Tours ; nous avons remarqué celle adressée par la Fédération Spirite Lyonnaise.

Si profonde que soit la douleur de notre ami, nous savons qu'il ne faillira pas au devoir qu'il s'est imposé et qu'il continuera le cours de son apostolat. Il sait toute la part que nous prenons à son chagrin parce qu'il connait notre estime et notre affection pour lui.

LA RÉDACTION.

CHRONIQUE ET PROPOS PHILOSOPHIQUES

Sous ce titre, nous nous proposons de consacrer chaque mois, dans cette Revue, quelques pages à un compte rendu des faits et nouvelles intéressant le spiritisme, en même temps qu'à une causerie dans laquelle seront envisagés et étudiés, au point de vue spirite, quelques-uns des événements saillants du jour.

Les journaux nous donnent chaque jour leurs appréciations, parfois intéressantes et élevées, parfois aussi des plus banales sur les faits divers politiques, sociaux, physiques ou autres qui se déroulent devant nous, tant dans notre pays, que sur les autres points du globe. — Ne serait-il pas curieux d'avoir également, au moins sur quelques-uns de ces faits, l'opinion des Spirites, ces gens étranges, qui ont l'extravagante prétention de ne pas penser comme tout le monde ?

C'est qu'il en est toujours beaucoup question dans la presse de ces spirites qui s'obstinent à ne pas vouloir mourir de leur belle mort ! — Vous vous rappelez — cela ne remonte pas encore bien loin, — l'enquête *sur l'Au-delà* conduite par M. J. Bois dans *le Matin*, et l'accueil courtois fait, un peu plus tard, dans *le Français*, par M. Pierre Giffard, notamment aux déclarations si franchement spirites de M. Albin Valabrègue ? Eh bien ! ce n'est pas tout. Voilà qu'on peut lire aujourd'hui, dans *le Matin*, un feuilleton qui met en grand émoi tous les *chercheurs de trésors* (1), et, d'autre part, porte à réfléchir profondément ceux qui ne s'en tiennent pas uniquement à la forme fantaisiste, fantastique, originale, d'une saveur piquante et d'une intarissable gaîté, sous laquelle le romancier, M. Gaston Leroux, enveloppe habilement les sensationnelles et stupéfiantes aventures de son invraisemblable héros, Théophraste Longuet. Le roman est bâti sur la donnée spirite.

(1) Le titre du feuilleton est : *Le chercheur de trésors.*

et c'est au principe de la réincarnation qu'il emprunte ses principaux éléments d'intérêt et d'attraction ; de plus, il est accompagné de notes fort bien documentées, qui dénotent chez leur auteur un esprit exercé et très au courant des questions psychiques.

J'imagine que, devant ce débordement d'idées sortant de l'ordinaire, bien des abonnés ébahis doivent dire, s'adressant à la Rédaction : — « Mais ! vous nous parlez bien souvent des spirites et de leurs théories ; ne seriez-vous pas, par hasard, vous aussi, de ces gens-là ? » — Ce à quoi, ladite Rédaction répondrait du ton de Saint-Pierre — au temps où il n'était encore qu'apôtre, — : « Connais pas ces hommes là. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. » — Et alors, nous lisons, en première page, un article où les spirites sont bel et bien pris à parti, oh ! pas méchamment, par exemple, non ! plutôt d'une façon humoristique et amusante, par un journaliste qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'y croit pas... aux esprits, — que voulez-vous ! Il est vrai que, pour ma part, — je l'avoue, — si je n'avais pas eu d'autres éléments de conviction que ceux qu'il cite, je serais probablement resté aussi sceptique que lui. Voyez plutôt. Il rapporte d'après un journal qu'il suppose bien renseigné, un fragment de communication médianimique obtenu avec la table, par un notaire de Cahors et dont l'esprit de Gambetta fait tous les frais. L'illustre tribun donne, par des coups frappés, avec toute la soumission qu'on lui commande, son avis sur la politique du gouvernement actuel ; et je comprends presque que cet avis arrache à notre plaisant critique l'exclamation suivante : « Non ! jamais vous ne me ferez avaler ça. Jamais je ne consentirai à croire, si l'âme subsiste, qu'elle puisse attacher une importance quelconque à la question de savoir ce que veut la politique d'un ministère.

« Ou, alors, zut ! je me refuse à mourir, puisque l'autre vie ne sera pas plus amusante que celle-ci : »

Mon Dieu ! Monsieur, tout le spiritisme n'est pas dans les manifestations de ce genre. « Spirites » ne signifie pas une tribu de gens qui font tous tourner les tables. — Remarquez bien, en passant, que je ne fais pas fi des tables, comme intermédiaires entre nous et les esprits, non ! pas plus que de la tablette ou des récepteurs du téléphone, ou simplement de la table qui vous sert pour écrire vos spirituels articles. Mais enfin le spiritisme n'est pas tout dans les tables tournantes ou parlantes, pas plus que les spirites ne sont tous à Cahors. Il y en a un peu partout, en haut, en bas, parmi les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, même à l'Académie et jusque chez les journalistes. On peut les connaître, comme on peut les ignorer : ils ne se divulguent pas tous. Ils ont ceci de commun, c'est qu'ils partagent tous la croyance à la survivance de l'âme après la mort du corps et à la possibilité des relations entre esprits incarnés et désincarnés.

De plus, ils pratiquent, autant qu'ils le peuvent, la charité dans le sens d'altruisme, solidarité, fraternité, large tolérance. C'est même à ce dernier signe distinctif, qu'ils se font le plus généralement reconnaître. A cette réserve près, ils conservent l'entière indépendance de leurs actes et de leurs opinions, et l'on ne peut pas plus juger d'eux sérieusement par des observations faites sur un individu ou un groupe isolés, que ne le faisait ce voyageur qui, ayant vu en Touraine une femme avec des cheveux roux, assurait que toutes les femmes de cette province étaient rousses.

Quant à l'histoire que vous a racontée M. Jules Bois, celle d'un jeune avocat américain qui, étant mort apparut à son frère et lui apprit qu'un pantalon, qu'il portait la veille, se trouvait dans une armoire qu'il désignait, je n'ai aucune peine à penser que, surtout servie sans plus d'apprêt, elle vous ait laissé absolument froid. Je ne me figure, d'ailleurs, pas bien comment un sceptique peut communiquer à un autre sceptique les convictions qu'il n'a pas.

Tout ceci prouve qu'on s'inquiète beaucoup des spirites et de leurs croyances, mais qu'on les connaît généralement très mal, les uns et les autres, et qu'il y aurait mieux à faire pour un journaliste sérieux que de s'en moquer, ce serait de chercher le secret de leur étonnante vitalité. Il ne tarderait peut-être pas à trouver que les spirites ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, que ce sont tout simplement des chercheurs de bonne foi et affamés de vérité, qui ne sont pas venus détruire les vieilles philosophies, mais au contraire, les continuer, en les rénovant et les transformant, et qu'ils sont assurément bien plus sages et plus avisés que la plupart de leurs insouciants et incrédules contemporains, puisqu'ils se préoccupent avec soin de savoir où ils sont, d'où ils viennent et où ils vont ; que, pour eux, le corps n'est qu'un vêtement qui sert à leur évolution intellectuelle et morale, et qu'ils se rendent compte enfin, qu'un jour ou l'autre, leurs adversaires d'aujourd'hui seront amenés insensiblement à prendre le même chemin qu'eux et à devenir à leur tour les guides de nouvelles générations.

S'il en est qui ont à nous offrir mieux que cette doctrine, pour nous faire comprendre la vie et son but, que ceux-là se lèvent et nous instruisent. Nous sommes prêts à les écouter et à adopter leurs idées, si réellement nous les jugeons meilleures sur tous les points que les nôtres.

ALGOL.

MÉDIUMS MUSICIENS

Le correspondant de Rome du *Morning Leader* a adressé le 19 octobre, l'intéressante communication suivante à ce journal :

« Un cas de possession spirituelle s'est produit à Palerme. Il est peut-

être plus remarquable par l'évidence de son authenticité que par son étrangeté, bien qu'il soit assez singulier. Je le trouve dans le *Mattino* de Naples, d'aujourd'hui. Ce journal, des plus respectables, n'a pas l'habitude de se moquer de ses lecteurs.

« Deux jeunes gens, Eduardo et Francesco Polero, fils d'un ancien maire de Palerme, se trouvèrent soumis, il y a quelque temps, à l'influence de deux Esprits, dont l'un s'appelait Felia et l'autre Io. Ces Esprits indiquaient leur présence, non par le phénomène usuel des tables, mais purement par inspiration. Felia dicta mot par mot le livret d'un opéra. Io dicta note par note la musique appropriée.

« Il faut remarquer, dit le correspondant du *Mattino*, qu'aucun de ces jeunes gens n'avait auparavant montré d'aptitude soit pour la poésie, soit pour la musique. D'ailleurs ils écrivirent les notes de la musique en toutes lettres, comme le feraient des gens qui ignorent la notation musicale.

« Par ce procédé laborieux les collaborateurs fantastiques ont dû travailler pendant plusieurs mois, au cours desquels plusieurs professeurs de musique et d'autres personnes ont assisté à ces dictées. Le correspondant du *Mattino*, qui signe de son nom, dit qu'il ne s'est pas trouvé présent aux dictées, mais qu'il a vu la musique écrite et l'a entendue interpréter.

« Le marquis Natoli dit aussi qu'il a transcrit beaucoup de mélodies du manuscrit de ces jeunes gens, qu'il les a jouées et les a trouvées conformes aux meilleures traditions musicales. Le correspondant décrit le plan de cet opéra, donne un spécimen de la versification et trouve « qu'elle n'est ni meilleur, ni pire que celle à laquelle les poètes mélodramatiques nous ont habitués ».

« D'un autre côté, la musique est jugée comme tout à fait étrange. Trois professeurs de musique, qui donnent leurs noms, déclarent qu'elle comporte une abondante veine de mélodies.

« En terminant, le correspondant affirme sa croyance à l'authenticité du cas, il dit que le Dr Pagano, physiologiste-conférencier à l'Université de Palerme, le Dr Massaro, de l'asile d'aliénés de Palerme, et plusieurs autres témoins, sont d'accord pour exclure de ce cas toute possibilité de fraude.

« La musique de cet opéra, qui est intitulé « I Travolti », c'est-à-dire « Les Bouleversés », est aujourd'hui achevée, et les deux frères sont désireux de le voir représenter. Le sera-t-il ? Là est la question. »

Tiré du « Light » de Londres.

UNE QUESTION A RÉSOUDRE

L'antipathie est comme la peur, ça ne raisonne pas. Toute d'instinct et absolument invincible, elle offre des singularités qui déroutent complétement la science. J'ai recueilli à cet égard quelques documents curieux:

Jules César craignait singulièrement le tonnerre et ceignait une couronne de laurier pour se préserver de la foudre. — *Mithridate* était douloureusement affecté lorsqu'un songe lui annonçait de fâcheuses nouvelles. — *Auguste* redoutait les années climatériques et un sentiment superstitieux le faisait partir du pied droit, quand il sortait. — *Vladislas Lokietek*, roi de *Pologne*, se troublait et prenait la fuite, quand il apercevait des pommes .— *Erasme de Rotterdam*, célèbre auteur hollandais, surnommé le « Voltaire latin » (1467-1536), éprouvait un accès de fièvre à l'odeur du poisson de mer. — *Le maréchal d'Albret* se trouvait mal, dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait et prenait la fuite toutes les fois qu'il rencontrait un cochon. — *Scaliger*, savant philosophe de Padoue (1540-1609), ne pouvait regarder du cresson, sans éprouver un frissonnement. — *Bayle*, célèbre écrivain français, auteur d'un « Dictionnaire historique » où perce un scepticisme, qui a fait considérer l'auteur comme un précurseur de Voltaire, avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. — *Tycho Brahé*, célèbre astronome danois (1545-1601), sentait ses jambes défaillir en rencontrant un lièvre. Le même effet lui était produit par la vue d'un renard. — *Blaise Pascal*, illustre philosophe, mathématicien et physicien français, avait peur d'un précipice qu'il disait voir toujours à sa gauche. — *Hobbes*, philosophe anglais, qui se déclarait en philosophie pour le matérialisme, en morale pour l'égoïsme, en politique pour le despotisme, avait peur des ténèbres et ne pouvait rester sans lumière pendant la nuit. Lui, l'esprit fort, ne croyait pas en Dieu et cependant il avait une grande frayeur du diable. — Un chapelain du duc de Bolston ressentait au sommet de la tête un froid glacial, lorsqu'on le forçait à lire le XXVII[e] chapitre d'Isaïe et un verset du livre des Rois. — *Lamotte Le Vayer*, littérateur et érudit français, surnommé le « Plutarque de la France », avait des crises de nerfs au son de n'importe quel instrument. — *François Bacon*, chancelier d'Angleterre et illustre philosophe (1561-1626), créateur de la méthode expérimentale et qui commença la ruine des erreurs de la scolastique, en écrivant son « Novum Organum », tombait en défaillance lorsqu'il y avait éclipse de lune. — *Jacques II*, roi d'Angleterre, ne pouvait voir une épée nue sans pâlir. — *Louis XIV* ne supportait pas la vue du clocher de Saint-Denis à Paris. —*Le roi Henri III* de Valois, ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. — *Lord Roberts*, de Candahar et Waterford, le généralissime des troupes anglaises du Transvaal, a une profonde antipathie pour les chats. Voici, à ce propos, ce que dit *The Daily Telegraph*, l'un des journaux les plus sérieux de Londres : —
« Pendant une bataille en Afghanistan, le général Roberts, entouré de son
« état-major, restait, comme d'habitude, impassible sous une grêle de balles
« et d'obus. Tout à coup il se mit à trembler. Cet homme qui a vu cent ba-

« tailles montrait, avec des gestes désespérés, le sommet d'un mur, qui « se trouvait à côté de lui. Les officiers de son état-major, tournant les yeux « vers ce point, aperçurent sur la crête du mur un chat à demi mort de « faim. On chassa le chat et lord Roberts reprit possession de lui-même.

« Un autre jour, à Mandalay, un aide-de-camp, se rendant au quartier « général, pour accompagner lord Roberts au mess, le trouva assis, pâle « comme un mort, presque évanoui, regardant un petit chat qui se frottait « le long de ses jambes. L'aide-de-camp prit la petite bête et la remit à un « soldat ; ce n'est qu'alors que lord Roberts reprit possession de lui-même. « — Un littérateur anglais en renom, qui a beaucoup voyagé en Asie, en « avait rapporté un magnifique chat, dont il était très fier et qu'il aimait à « montrer à ses amis. Lord Roberts dînait un jour chez cet écrivain, lorsque « le chat entra dans la salle à manger et, sans façon, sauta sur les épaules « de son maître. Aussitôt, lord Roberts se leva de table et expliqua, avec « grand embarras, qu'il avait oublié un rendez-vous important et se voyait « dans la nécessité de se retirer. Toutefois, comme on insistait pour le faire « rester, il y consentit, mais à la condition qu'on éloignât immédiatement « le chat. »

Or, quelle est la cause de cette antipathie singulière ? Faut-il l'attribuer à une cause *physiologique ?* Ou bien la psychologie y est-elle pour quelque chose ? Et ne doit-on pas y chercher la *réincarnation*, les souvenirs des existences passées, comme l'unique cause de ces faits étranges ?

JOSEPH DE KRONHELM.

Encore un rêve instructif

A madame Leymarie.

Dans l'un des précédents numéros de la Revue, j'eus le plaisir de lire, sous la signature de mon ami Béra, un article intitulé *Un Rêve instructif*, qu'il renouvelait de la revue même.

En effet, sous le même titre, un article d'Allan Kardec racontait un songe qu'il eut en avril 1866, dans lequel il avait lu sur un mur, mais, sans y attacher une réelle importance, l'indication prophétique de l'emploi futur des pneus en caoutchouc adaptés aux roues et multipliant la vitesse des véhicules.

Le même rêve d'Allan Kardec me tombe aujourd'hui sous les yeux dans un journal anglais. Je n'ai ni l'intention de le rééditer, ni de le commenter, mais dans cet article étranger, je lis le compte rendu d'un autre avertissement donné pendant un rêve à un inventeur intelligent et je vous demande,

Madame la Directrice, de vouloir bien en agréer la traduction pour vos lecteurs et de donner pour titre à cette version, si vous le voulez bien :

ENCORE UN RÊVE INSTRUCTIF

« Dans un même ordre d'idées, l'inventeur de la machine à coudre (*sewing-machine*), avait presque perdu l'esprit à force de recherches infructueuses avant de découvrir où le trou de l'aiguille d'une machine à coudre pouvait être percé.

« Son idée primitive était de copier le modèle d'une aiguille ordinaire dont le trou, ou chas (en anglais *the eye* l'œil) est pratiqué au talon. Jamais il n'était venu à l'esprit de l'inventeur que ce trou pouvait être placé plus près de la pointe et peut-être n'aurait-il jamais vu ses recherches couronnées de succès, s'il n'eût fait un rêve dans lequel il avait à construire une machine à coudre pour le roi sauvage d'un pays lointain.

« Ainsi que dans ses expériences à l'état de veille, il se voyait justement embarrassé au sujet du trou de l'aiguille, et, ce qui le désolait, c'est que le roi ne lui donnait que 24 heures pour achever la machine et la faire coudre. Le pauvre mécanicien travaillait, travaillait, se creusant et se creusant la cervelle et finalement il allait, plein de désespoir, abandonner son inutile recherche.

« Mais comme le roi le menaçait de le faire décapiter, le pauvre homme remarqua, toujours dans son rêve, que les guerriers sauvages qui venaient pour s'emparer de lui était armés de lances (*spears*), qui étaient percées d'un trou à la pointe.

« Ce fut pour le dormeur une révélation subite... la solution de la difficulté. Il demanda quelques heures de répit au roi et... s'éveilla.

« Il était 4 heures du matin. Sautant hors de son lit, il vola à son atelier et à 9 heures une aiguille percée d'un trou à la pointe était grossièrement façonnée... le reste lui était aisé.

« Telle est la véritable histoire de l'invention de la machine à coudre.

« Sir Thomas Browne, philosophe anglais, fait remarquer quelque part que nous sommes probablement redevables bien souvent de découvertes dont nous nous enorgueillissons à des suggestions d'esprits amis.

« Cette vérité trouve une confirmation dans les deux rêves que nous venons de raconter. »

A cette traduction j'ajouterai une réflexion personnelle, c'est que je trouve bien plus concluant ce second rêve dans lequel le dormeur trouve la solution d'une idée géniale qui lui est propre et en fait lui-même l'application à son réveil. Tandis qu'Allan Kardec fut, dans son sommeil, averti seulement que le caoutchouc roulé augmenterait la rapidité des véhicules ; mais ce n'est pas lui qui trouva la solution du problème qui, on le sait, ne fut appliqué que vingt ans après sa mort.

LÉOPOLD DAUVIL.

Protection divine

La foi et la confiance en la protection divine sont très répandues parmi la majorité des gens. Mais peu seulement d'entre eux savent de quelle manière elle se manifeste. Ils sont croyants parce qu'ils trouvent qu'ils doivent l'être, mais non parce qu'ils en ont la compréhension.

C'est une phase de croyance aveugle, bonne et pratique à la fois, mais c'est, en tout cas, beaucoup mieux de savoir et de comprendre de quelle manière notre Père divin, au moyen des Esprits supérieurs, protège ses créatures, en particulier ceux qui sont ses enfants bien-aimés et qui ont confiance en lui.

Nous savons que la pensée est la raison de toute action, là où il n'y a pas de mauvaises pensées ou intentions, il n'y a par conséquent pas d'agression.

Si, par exemple, un de nos ennemis nous veut du mal, nos amis, les bons esprits, peuvent, si toutefois cela est d'accord avec la volonté de Dieu, dominer et entièrement anihiler les mauvaises pensées et, de cette manière, empêcher qu'on nous fasse du mal.

Lecteur ne comprends-tu pas qu'une pareille protection est supérieure à toute autre ?

Dans certains cas où une intervention plus palpable pour nos sens matériels est nécessaire, nos amis spirituels peuvent créer des incidents qui détruisent et rendent impossible la mauvaise action.

Quant aux dangers par accidents la question est encore plus simple, car celui qui ne doit pas les encourir aura une inspiration d'aller à un autre endroit que celui où l'accident se produit.

Il y a aussi des dangers qui viennent directement des esprits mauvais et nous sommes constamment exposés aux tribulations et épreuves de leur influence maligne. La cause a toujours été attribuée à la faiblesse des victimes, mais une étude plus approfondie nous montrera que la véritable origine se trouve dans les faits des mauvais esprits.

Nous pouvons également être protégés contre ces dangers, si ce n'est pas la volonté de Dieu que nous en soyons victimes.

Prenons, par exemple, un ouvrier qui doit coopérer à la construction d'une maison. Il lui faut, à cet effet, élever un échafaudage, dans la construction duquel l'esprit malin inspire le placement d'une planche défectueuse : si la destinée de la personne en question n'est pas d'être blessée de cette manière, ses amis spirituels l'empêcheront de travailler sur cet échafaudage, lui donneront l'idée d'examiner la planche défectueuse et de la remplacer par une meilleure.

Par ces exemples, je ne veux nullement confondre certains actes fatals avec ceux qui sont, en réalité, causés par notre propre négligence et notre manque de sens commun.

Mais il n'y a pas un seul cas où nos guides spirituels ne peuvent nous protéger et notre première pensée, dans chaque situation précaire, devrait toujours se porter vers eux, pour les prier de nous aider.

Communication traduite de l'espagnol.

N. P. NIELSEN. (Médium).

GUÉRISONS PAR LA MAGNÉTISATION SPIRITUELLE

Nous pensons être utile aux personnes malades ou souffrantes en publiant la lettre ci-dessous qui prouve une fois de plus l'efficacité des traitements par le magnétisme spirituel.

Madame,

Je me permets de vous écrire, afin de vous certifier qu'après avoir été soignée à l'aide du magnétisme spirituel, j'ai été complètement guérie et en peu de temps.

Plusieurs médecins m'avaient déjà traitée de toutes les façons, sans pouvoir me guérir, ni même me soulager. Je souffrais horriblement de varices aux jambes et de violents maux de reins, ce qui m'anéantissait complètement ; je ne savais plus à qui me recommander, lorsqu'une personne me fit connaître M. Albert Silvain, guérisseur. J'allai le trouver aussitôt ; après quelques visites, j'étais déjà beaucoup mieux et, peu à peu, je fus complètement guérie.

Il en fut de même pour mon frère, atteint d'une pleurésie ; après quelques magnétisations, il n'en resta pas trace. C'est pourquoi j'ai tenu à vous faire part de ces deux guérisons qui affirment les bienfaits du spiritisme, car la médiumnité guérissante est une des plus utiles.

Recevez, Madame, l'assurance de mon profond respect et de toute ma considération.

B. DEVAUCHELLE.
62, rue du Ruisseau (XVIII).

(*Nota*). M. Sylvain Albert traite aussi les malades par correspondance, à l'aide de toile magnétisée — (toile en usage). Lui écrire 157, Boulevard de la Vllette, Paris.

FÉDÉRATION LYONNAISE ET RÉGIONALE
des spiritualistes modernes

Première conférence de propagande.

Huit cents personnes dont 538 fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux réunis à Lyon, salle des Folies-Bergères, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir,

Après avoir entendu le secrétaire général de la Fédération dans sa conférence sur le Spiritisme et le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé d'être contraire à la science et à la raison, adressent au président du Conseil des ministres français leurs meilleurs encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme moderne occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins six voix.

LE BUREAU FÉDÉRAL

Réponse de Monsieur le Président du Conseil des ministres

Préfecture du Rhône — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Cabinet du Préfet — Lyon le 6 novembre 1903

Monsieur

Vous avez bien voulu transmettre à M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse l'interprête des meilleurs remerciements du Gouvernement qui a été très touché de cette manifestation.

J'ai l'honneur de vous prier Monsieur, de vouloir bien être auprès des Membres de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprête de ces remerciements.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

LE PRÉFET DU RHONE

Mr. Alphonse Bouvier, Président de la Fédération lyonnaise et régionale des Spiritualistes modernes.

Pour copie conforme

Le Sécretaire Général de la Fédération, CÉLESTIN BRÉMOND.

LE FANTOME DE DE MOLTKE

De la princesse Karadja, dans le numéro de septembre du *XX* *Seklet*

Lorsque j'étais à Berlin, il y a deux ans, les parents du feld-maréchal de Moltke me racontèrent le fait suivant :

La nuit où de Moltke mourut, deux personnes rentraient de soirée chez elles. L'une était le comte Groeben, dont je fis la connaissance à la Cour de La Haye où il servait en qualité d'attaché militaire. Comme ces personnes passaient devant l'hôtel du feld-maréchal, elles le virent, avec surprise, en sortir enveloppé d'un long manteau, et observèrent que la sentinelle lui présentait les armes.

Le comte Groeben dit en plaisantant : « Que peut faire ce vieillard dehors à pareille heure ? »

Le lendemain, à sa stupéfaction, il lut dans un journal que le feld-maréchal, dont l'état ne donnait aucune inquiétude, était mort cette nuit même, une heure avant le moment où il l'avait vu sortir de chez lui. Le comte Groeben informa les parents du feld-maréchal de ce qu'il avait vu. On interrogea la sentinelle, et l'on trouva qu'elle aussi avait vu, et distinctement reconnu, son Excellence.

Ce fait reçoit un intérêt spécial de ce que les trois témoins qui l'ont constaté n'avaient aucune idée de la mort possible de de Moltke. La télépathie n'explique donc pas cette vision.

DANS L'INVISIBLE

par LÉON DENIS

Nous ne reviendrons pas sur cette grandiose conception de la doctrine spirite condensée dans le premier ouvrage de Léon Denis *Après la Mort ;* tous ceux que ces questions intéressent l'ont lu ; puis vint *Christianisme et Spiritisme*, livre destiné à apaiser les consciences encore aux prises avec la crainte d'abandonner les croyances du passé et, aujourd'hui, Léon Denis traite du spiritualisme expérimental, il nous entretient des fantômes des vivants, des Esprits des morts, des méthodes d'expérimentation et de la médiumnité, sans laquelle la conviction ne peut s'établir, se fixer fermement.

Les faits sont la base de la doctrine, ne l'oublions pas et sachons donner aux phénomènes les plus modestes leur réelle importance. Mais, depuis Allan Kardec, la théorie si claire du maître s'est compliquée, des discussions violentes et parfois néfastes découragent, égarent les néophytes et il est nécessaire de réagir.

Léon Denis a la pondération indispensable à la cause qu'il soutient ; il sait, il observe et joint à la foi, sans laquelle la propagande est impossible, un jugement droit, une raison solide et aussi des envolées superbes, des éclairs qui illuminent les plus profonds replis de notre être, le vivifient, le soulèvent et l'entraînent vers le bien, vers la fraternité, vers l'amour.

Conférencier admirable, écrivain d'un incontestable talent, Léon Denis comprend que le spiritisme est la religion de l'avenir, mais une religion sans prêtre, ayant pour seul culte le bien basé sur le progrès, la justice et la solidarité.

A l'œuvre donc, spirites de la première et de la dernière heure, répandons la bonne semence, propageons « Dans l'Invisible » qu'il faut lire entièrement, pour en comprendre la profonde valeur.

Ne nous arrêtons pas. La vie est la lutte, sachons pour qui et pourquoi nous voulons lutter.

Négligeons notre personnalité pour les questions de principes, ne cherchons pas à atteindre d'un bond la réalisation de nos désirs.

Souvenons-nous que nous touchons à une science vieille comme les ruines antiques des peuples jadis les plus civilisés et ne négligeons aucune occasion de nous instruire et de discuter sans passion. Encourageons surtout les vaillants champions qui, comme Léon Denis, consacrent leur temps, leurs forces, leur vie entière à une étude dont ils n'ont à attendre ni profits ni honneurs.

J'entends par ces mots les retentissants succès qui font la fortune des auteurs et des éditeurs.

Léon Denis cherche mieux que cela, il éclaire et instruit la foule des êtres indécis et troublés, effrayés du vide du positivisme et inquiets de prêter à ce que notre siècle scientifique nomme encore des pratiques superstitieuses. Il déblaie la voie, détruit les barrières et nous indique l'infini.

Profitons de son expérience et suivons ses traces en répandant des œuvres de si grande valeur, écrites pour le bien de l'humanité.

PAUL GRENDEL.

« LE SOMMEIL NATUREL ET L'HYPNOSE »

La table des matières donnera à nos lecteurs un aperçu du remarquable ouvrage de M. M. Sage qui paraîtra les premiers jours de décembre :

culée sur l'od ; opinion du Dr Roux (de Cette) ; on endort et on guérit les animaux par le magnétisme ; on accélère la végétation des plantes; expérience de Ch. Lafontaine. — Les magnétiseurs. — Les degrés de l'hypnose. — La narcose.

CHAPITRE III. — *La suggestion.* — Les magnétiseurs et la suggestion. — Qu'est-ce que la suggestion ? — La suggestibilité suivant les états de veille ou de sommeil et suivant les individus. — Manière de donner les suggestions thérapeutiques. — Ce qu'est réellement une maladie. — L'écriture automatique et ses sources. — Les bornes de la suggestion. — Suggestions post-hypnotiques. — Les obsessions. — Les illusions et hallucinations dans l'hypnose. — Révélation dans l'hypnose de facultés cachées. — Conclusion.

CHAPITRE IV. — *La Diesthésie.* — Définition du mot. — Hyperacuité sensorielle. — Les sourds-muets et les aveugles. — Les sorciers. — Trois cas de diesthésie dans le sommeil naturel. — La transposition des sens. — La diesthésie dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud. — Dans les désintégrations de la personnalité. — Dans l'hypnose : cas divers. — Innéité et inconstance de la lucidité.

CHAPITRE V. — *La Télédiesthésie.* — Explication du terme. — La télédiesthésie ne peut être un phénomène cérébral. — La télédiesthésie dans le rêve : cas Squires ; cas Warburton ; cas Hilda West ; cas Crewdson ; cas Drummond Hay ; cas Hamilton. — La télédiesthésie dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud ; cas Honorine X... — La télédiesthésie dans la maladie : cas de Mme Schmitz ; cas Clémence***. — La télédiesthésie dans l'hypnose : cas de Mme de Maricourt ; trois cas observés par Charpignon ; cas de Mos Scotow. — Difficulté en bien des cas de distinguer la télédiesthésie de la lecture de pensée. — Deux cas rapportés par Alphonse Karr.

CHAPITRE VI. — *Les facultés intellectuelles.* — Résumé de la théorie qui semble se dégager des faits. — La mémoire dans le sommeil naturel : son exaltation ; souvenir d'actions faites dans l'hypnose revenant dans le rêve ; l'inverse ; l'amnésie disparaissant dans le rêve, exemples ; fausses interprétations de la cryptomnésie. — La mémoire dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud. — La mémoire dans le somnambulisme provoqué : cas rapportés par Ch. Lafontaine et le Dr Dufay. — L'émotivité dans l'hypnose. — Le travail intellectuel dans le sommeil naturel ou artificiel : exemples divers ; cas Lamberton ; cas Hilprecht ; cas d'Espérance — Dans l'hypnose nous pouvons assister au travail subconscient : exemples. — Un passage de M. Ribot. — Un passage de Puységur. — Cas Flammarion. — Peut-être y a-t-il quelquefois inspiration extérieure.

CHAPITRE VII. — *Transmission de pensée et Télépathie.* — Carl du Prel.

La Pluralité des mondes habités et les idées de A. Russel Wallace (1).

On n'a pas oublié le tapage fait, il y a sept mois, au sujet d'un article de la *Fortnightly* signé de M. Alfred Russel Wallace et portant ce titre : « La Place de l'Homme dans l'Univers ». Parmi ses plus curieuses déclarations, on pourrait citer celles-ci : 1° le nombre des étoiles est limité et conséquemment l'*Univers est fini*. (Edgar Allan Poë dans *Eureka* avait émis une idée de ce genre) ; 2° notre Soleil, selon toutes probabilités, est *au centre* de tout l'Univers matériel ; 3° cette position centrale est *la seule* offrant les conditions absolument nécessaires au développement de la vie.

De telles conclusions ont une importance qui n'échappera à personne, puisqu'elles tendent à démontrer que *la terre est la seule planète habitable* et que *l'homme est le roi de l'Univers*. C'est la réhabilitation des vieilles erreurs géocentrique et anthropocentrique. Elles offrent le danger — si quelque jour la démonstration scientifique en pouvait être faite — d'être interprétées faussement comme un triomphe de l'esprit théologique sur les méthodes positives, et de la foi sur la raison.

On sait que M. Alfred Russell Wallace n'est ni un astronome, ni un physicien, ni même un mathématicien. C'est un naturaliste à qui nous sommes redevables d'avoir contribué à la propagation du darwinisme.On n'a pas manqué de lui reprocher son incompétence en matière d'astronomie, en même temps que son attachement au Spiritisme. Pourtant des astronomes — et non des moindres — l'on discuté. C'est aux critiques élevées contre son système que M. Wallace répond dans la *Fortnightly* du mois dernier.

Sur le premier point : la limitation du nombre des étoiles, l'écrivain cite Herschel, le Dr Isaac Roberts, M. J. E. Gore, le professeur Newcomb et M. Monck. L'argument est celui-ci : il y a une limite à l'accroissement de la vision télescopique et nous y touchons presque. La Galaxie (2) offre des espaces absolument sombres et *vides d'étoiles*. Or, ni la diminution hypothétique de la lumière des étoiles, ni l'existence d'étoiles sombres ne peuvent expliquer ce fait. M. Monck a récemment montré que la différence entre la lumière actuellement donnée par les étoiles et celle qu'elles donneraient, si elles s'étendaient jusqu'à une distance infinie est telle que, même si les étoiles sombres étaient 150.000 fois plus nombreuses que les étoiles brillantes (supposition inadmissible), et pareillement dispersées jusqu'à l'infini, *le ciel tout entier brillerait comme notre lune*. Sur ce point M. Wallace conclut, avec plus de force encore, *au fini* de l'univers stellaire.

Quant à l'assertion touchant la position centrale du Soleil dans la voie lactée, il semble bien que le vénérable naturaliste ne l'ait point étayée d'argu-

(1) Extrait de la *Grande Revue* du 1er octobre.

(2) Le Ciel, la Voûte céleste, et pas seulement la Voie lactée (G. B.).

ments nouveaux et que les critiques qu'elle avait soulevées, demeurent entières. La translation de notre système dans l'espace a pu amener *temporairement* une position centrale. A cela, il est vrai, M. Wallace répond que la translation n'est pas forcément linéaire et qu'elle peut tracer une orbite autour d'un centre, que, de plus, nos méthodes d'observations relatives à la direction et à la vitesse de cette translation sont peu sûres et non comparables à celles qui permettent, par exemple, d'évaluer la distance au soleil ou aux plus proches étoiles.

Enfin, sur le troisième point, M. Alfred R. Wallace persiste en ses conclusions : « Nous sommes, dit-il, les produits d'un vaste univers dans lequel nous sommes situés. L'Univers est un *organisme* ; nous lui devons notre position, notre voisinage, notre existence même. Notre position centrale seule permet le développement de la vie. Tant de conditions et combinaisons physiques et chimiques sont nécessaires au développement et au maintien de la vie, que nulle planète, excepté la nôtre, ne peut les offrir. *De tout l'univers sidéral, la terre est la seule planète habitée.* »

M. Alfred R. Wallace annonce l'apparition très prochaine d'un grand travail sur cette importante question. Le livre ne peut manquer de susciter les plus ardentes polémiques. Allons-nous apprendre à la fois, que la vie est d'origine cosmique (1) et que la terre est la seule planète vivante, héritière unique de quelque astre perdu dans le pullulement stellaire ? Le moment est-il venu de rechercher à qui la terre pourra léguer ses germes de vie ou bien si toute vie doit s'éteindre avec elle ?

HENRI CHATEAU.

. . . .

A ces réflexions judicieuses, les spirites ne manqueront pas d'ajouter les suivantes : Que fait A.-R. Wallace, le vieux champion du spiritisme, des innombrables communications des Esprits, qui, depuis Allan Kardec et Flammarion ont sans cesse parlé de la pluralité des mondes habités, et décrit souvent même les conditions particulières de ces demeures, en assignant à la terre une place d'infériorité et d'expiation ? Et si A.-R. Wallace rejette d'un bloc toutes ces révélations, comment les spirites de moins vieille date et de moindre expérience pourront-ils ajouter foi, désormais, à toute communication spirituelle, ancienne ou nouvelle, sérieuse et raisonnable, ayant le caractère d'un enseignement ? Enfin, que fait A.-R. Wallace de tous les mondes qui composent l'Univers, non pas infini, je l'ac-

(1) Allusion à un intéressant travail paru dans le *Harper's* de septembre, sous la signature de M. Allan Macfadyen, directeur de l'Institut Jenner de médecine préventive de Londres, établissant que les germes de vie terrestre proviennent de l'espace intra-stellaire (G. B.).

corde, mais immense, où nous sommes plongés ? Sont-ce des stations pour l'Esprit, de simples objets de spéculation pour l'homme, ou l'effet de l'illogisme du Créateur qui néglige la montagne pour le grain de sable et l'Océan pour la goutte d'eau, et demeure seul dans l'Espace infini, lugubre, noir, et vide ?

G.B.

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Nous lisons dans l'*Initiation* d'octobre :

M. J. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, vient de publier un volume extrêmement bien fait sur les Phénomènes psychiques. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ce volume établi avec la plus grande méthode et résultat d'observations sérieuses et approfondies. Nous ne doutons pas que l'ouvrage de Maxwell n'exerce une action considérable sur les recherches futures concernant les faits psychiques.

Gospels Records

Récits évangéliques (1).

Nous aurions peu de choses à dire de cet ouvrage anglais — consacré à une controverse religieuse des Evangiles, suivant des idées aussi chères aux nations protestantes qu'antipathiques à celles qui, comme la nôtre, sont composées, soit de catholiques, pour qui les Ecritures ne se discutent pas, soit de libres-penseurs pour qui elles ne méritent pas d'être discutées—si son auteur n'avait eu l'inspiration d'introduire dans sa discussion des arguments purement spirites. Ceci démontre que le spiritisme devient, surtout en Angleterre, assez généralement familier pour servir de support à une argumentation, et non pour la faire crouler sous le ridicule, comme c'eût été le cas, il n'y a pas encore fort longtemps.

C'est ainsi qu'à propos de la résurrection du Christ, l'auteur dit (p. 157) : « Il serait déplorable, dans un sujet d'une telle importance, de négliger la valeur du témoignage physique de l'existence du monde des Esprits et de la survivance de l'homme après la mort. Que ce témoignage physique existe, c'est une chose de plus en plus reconnue. » Et après avoir cité les auteurs spirites anglais, familiers à nos lecteurs, il ajoute :

« Ces hommes, et beaucoup d'autres savants renommés pour leur intelligence, se portent personnellement garants des phénomènes anormaux qu'ils ont vus et examinés, et qu'ils trouvent inexplicables par aucune loi connue de la matière. Ces phénomènes indiquent souvent l'action intelligente d'êtres invisibles, et donnent des preuves frappantes d'identité ; et les personnes qui ont accordé à ces faits une attention prolongée et scrupuleuse, sont convaincues non seulement qu'ils sont réels, mais souvent qu'on ne peut les expliquer

(1) *Gospel records*, par H. A. Dallas, Longmans, Green et C°, 39 Paternoster row, Londres. 1 vol. 5 shillings, 303 pages. (1903).

tous que par l'hypothèse qu'ils sont produits par des intelligences désincarnées. »

Et plus loin, à propos des possédés délivrés par le Christ (p. 216) :

« La possession, dit-il, est le résultat d'un contrôle usurpé de l'organisme, et plus particulièrement des centres nerveux, produit par des suggestions mentales émanées tantôt d'êtres incarnés, tantôt d'êtres désincarnés. Si l'entité qui gouverne ainsi par suggestion est folle, elle pousse à la folie; si elle est méchante, elle pousse au vice; si elle n'est ni folle, ni méchante, mais simplement ignorante, on peut lui faire comprendre qu'elle est nuisible et elle s'en va. Si l'Esprit est rusé, une volonté plus forte que la sienne pourra seule le chasser. »

Tout cela est du spiritisme, et même du spiritisme provenant d'un homme qui a beaucoup expérimenté, beaucoup observé et beaucoup réfléchi. D'ailleurs, nous croyons que M. H. Dallas est un des collaborateurs les plus constants et les plus appréciés de notre estimé confrère « Light », de Londres.

« Que peuvent être ces intelligences désincarnées, continue M. Dallas (p. 217, 218), pour agir ainsi sur l'esprit des hommes ? Quel but poursuivent-elles ? — Si nous songeons, répond-il, qu'à chaque tic-tac de nos horloges une âme passe à l'état désincarné, et qu'un très grand nombre sont très arriérées, soit moralement, soit intellectuellement, que leurs caractères ne sont pas formés, ou qu'ils sont tournés vers le mal, ou qu'ils n'ont que des instincts nuls, ou bas, ou terrestres, il n'est pas difficile de comprendre comment de telles suggestions il ne peut résulter que des effets malsains; il est facile d'imaginer aussi que des esprits de cette sorte peuvent trouver un certain avantage à exercer un contrôle tyrannique sur l'esprit des vivants, et qu'ils retrouvent à leur contact quelques-unes des satisfactions du monde qu'ils ont quitté... Peut-être agissent-ils sans réflexion comme les enfants qui jouent à en dominer d'autres, peut-être sont-ils inconscients du pouvoir que leurs suggestions exercent sur leurs victimes. »

Il n'est pas banal, avouons-le, de trouver ces idées développées dans un ouvrage de pure théologie.

Quant aux idées religieuses personnelles à l'auteur, nous n'en relèverons qu'une seule, parce qu'elle est la constatation d'un fait singulier et trop peu remarqué, savoir que, si les chrétiens des deux premiers siècles de l'Eglise avaient cru à la divinité du Christ, il est probable que le christianisme se serait noyé dans la multitude des religions admises dans l'immense empire romain. Ce qui a causé l'enthousiasme des apôtres, ce qui a donné une énergie invincible aux martyrs, c'est la pensée que le Christ *étant homme*, et étant ressuscité, tous les hommes étaient destinés à la même immortalité glorieuse. Qu'un Dieu ressuscite, il n'y a là rien qui puisse faire concevoir d'espérance à la simple humanité, mais Jésus, homme, ressuscitant, c'était la démonstration irrésistible de la vie future ouverte à tous, et c'est là ce qu'on entendait par Jésus, vainqueur des portes de l'enfer. Il ne faut pas oublier qu'au temps du Christ, l'enfer était simplement le séjour des morts, sans idée spéciale de châtiment. Saint Paul a exprimé cette pensée de la façon la plus claire quand il a dit (I Cor. XV. 12-19) : « Puisqu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment se trouve-t-il parmi vous des personnes qui osent dire que les morts ne ressuscitent point ? Si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc point ressuscité, et si Jésus-Christ n'est point

ressuscité, notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi. Nous sommes même convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu, comme ayant rendu ce témoignage contre Dieu même qu'il a ressuscité Jésus-Christ, tandis que néanmoins il ne l'a pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas; car si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ n'est pas non plus ressuscité. »

Il est clair que tout cela n'a pas de sens si Jésus-Christ est Dieu, et que la résurrection de Jésus-Christ, homme, fut la base inébranlable de la foi, de l'espérance et de l'enthousiasme des premiers chrétiens.

G.B.

NÉCROLOGIE

Madame Potier nous fait part du décès de M. Jean-Baptiste Roux, un de nos frères spirites les plus sincères et les plus dévoués, qui a beaucoup travaillé à la diffusion de nos croyances.

Il s'est désincarné le 17 novembre dans la Maison de retraite de Chardon-Lagache après une longue et très douloureuse maladie.

C'était un esprit avancé et bon ; espérons qu'il sera plus heureux dans l'autre vie que sur cette terre d'épreuves.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

VII

La lecture de ces documents m'intéressa beaucoup ; mais je fus désagréablement impressionné par les réflexions de ma mère, sur la religion.

Je ne pouvais admettre que l'enseignement catholique pût être mis en défaut et suspecté par les défunts, pas plus que par les vivants. Nous n'avons pas le droit de discuter, nous devons incliner notre faible entendement, devant la haute sagesse des représentants de Dieu sur la terre ! Tel était, à cette époque, mon sentiment. Je voyais mon père si heureux, si convaincu, en me faisant cette lecture, que je n'en fis pas la critique, mais ce n'était certes pas l'envie que me manquait. Je résolus, cependant, d'attendre pour exprimer mon opinion... Mon pauvre père était, selon moi, tombé dans une aberration diabolique. Je n'en doutais plus en m'affermissant dans mon jugement. Toutefois, je devais convenir moi-même que l'extraordinaire scène, à laquelle je venais d'assister, avait été exécutée par d'habiles acteurs imitant dans la perfection, à s'y *méprendre*, ma pauvre mère.

Il y avait dans les nombreuses notes, que venait de me lire mon père des détails circonstanciés et intimes sur notre famille, détails qui n'étaient connus que de mon père et de moi... Donc Suzon, en ceci, n'avait rien pu inventer !... J'étais fort perplexe à ce sujet ! Mais je me rappelais, à propos,

que Satan, père du mensonge, se servait de toutes sortes de moyens à sa portée, pour détourner le cœur de l'homme, de la religion.

Cette nouvelle Doctrine, dite Spirite, dont, en effet, j'avais peu entendu parler, agitait cependant quelques esprits frivoles dans diverses contrées du Nouveau et de l'Ancien monde.

Ma pauvre mère était une catholique assez tiède ; elle n'avait renié le Luthérianisme que par amour pour son mari et non par conviction... Je me souvenais d'avoir entendu dire à Mme Monier, qu'elle regrettait bien que ma mère fût morte subitement, sans avoir eu le temps de se réconcilier avec l'Eglise, c'est-à-dire, sans avoir reçu les derniers sacrements. L'amie de ma chère Grand maman, Mme Monier, priait en me faisant prier chaque jour le repos de l'âme de ma pauvre mère, morte en de si tristes circonstances. — Plusieurs fois par an, nous assistions toutes deux, ainsi que mon père à des messe dites à l'intention de maman et de mon frère Georges.

Voilà, pensai-je que mon père depuis qu'il communique et parle, avec le soi-disant fantôme de sa femme, semble délaisser complètement ses devoirs religieux ; il ne vient plus avec moi à la messe, sous prétexte qu'il est souffrant, ce qui ne l'empêche pas d'aller par tous les temps, au cimetière, porter des fleurs sur la chère tombe !...

Puis, tout à coup, réfléchissant que bien des jours s'étaient écoulés depuis la dernière visite que nous avions faite ensemble, à la tombe de ma mère, je m'écriais « Père, tout ce que je viens d'apprendre est bien extraordinaire ; j'ai besoin d'y réfléchir quelque peu, avant de me former une opinion, mais laisse-moi te demander, pourquoi tu parais délaisser la tombe de maman, où tu allais auparavent deux ou trois fois par semaine !

— Mais, c'est bien simple, ma fille : ta mère m'a fait comprendre qu'elle était touchée de ce témoignage de mon affection ; mais qu'à présent, qu'il m'était suffisamment prouvé que sa sépulture ne contenait qu'une dépouille matérielle, dont le souvenir même l'affectait péniblement, il était, non seulement inutile, mais même préjudiciable pour elle d'aller par ma présence et mes pensées affectueuses, l'attirer auprès de cet amas de pourriture qui lui faisait horreur. — A l'avenir, je me contenterai de faire entretenir des fleurs sur cette tombe, par le jardinier, afin que les étrangers ne puissent pas supposer que j'ai déjà oublié celle qui m'était si chère de son vivant et que j'irai, sans doute, rejoindre bientôt, ajouta en souriant tristement, ce bon père.

Puis, il reprit :

— D'après ce que tu viens d'apprendre et ce que tu apprendras encore, ma chère Adrienne, lorsque ma dépouille sera déposée auprès de celle de ta mère, je te prie d'agir de même. Pense à nous, garde notre souvenir

pieusement dans ton cœur, mais ne va pas verser des larmes. sur une tombe vide de ce qui constitue l'être réel.

— Si après mon décés, je trouve le moyen, comme ma Rhéa, de te prouver ma survivance, je l'emploierai de grand cœur, même aux prix de cruelles souffrances !

— Ah Cher père ! m'écriai-je, ne t'engage pas témérairement à m'apparaître. Dieu permet, il est vrai, dans de très rares occasions, la vision des trépassés, mais c'est que ceux-ci sont, en général, malheureux dans le purgatoire et qu'ils viennent demander des prières pour en sortir, ainsi que pour rappeler aux vivants, combien sont terribles les châtiments des âmes qui ont négligé d'obéir aux lois de l'Eglise. Il n'est pas à désirer de recevoir de telles visites ; il vaut mieux les prévenir par des prières et des bonnes œuvres, qui font gagner des indulgences reversibles sur l'âme souffrant en purgatoire et qui vous est particulièrement chère. — Mon père hocha la tête ! — Pauvre enfant, me dit-il, tes préjugés religieux enténèbrent ton jugement... J'espère, que lorsque tu auras vu et entendu ta mère, ta façon de voir à ce sujet, sera changée, ou tout au moins, bien modifiée. En attendant, promets-moi d'assister, sans parti-pris, à quelques soirées consécutives d'expériences.

Mon père parlait d'une façon convaincue ; sa voix avait une intonation particulière, que je ne lui connaissais pas, mais, dont il usait rarement. C'était,en quelque sorte,la voix de son être psychique,plutôt que celle de son corps physique ; et encore, après bien des années, j'en conserve le son dans mon cœur.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVIe VOLUME

ANNÉE 1903

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.